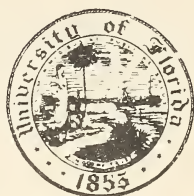
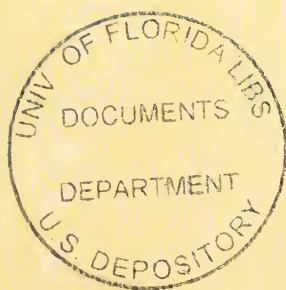


University
of Florida
Libraries







Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
University of Florida, George A. Smathers Libraries

BULLETIN

La société n'assume pas la responsabilité des opinions émises par les auteurs des travaux insérés dans ses publications.

Aucun mémoire ne peut être imprimé sans nom d'auteur.

(Art. 31 des STATUTS).

BULLETIN

DE I.A

SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE

D'ANVERS

SOUS LE HAUT PROTECTORAT DE

SA MAJESTÉ LE ROI.

TOME XVI.



15^e ANNÉE

SOCIALE

1891-1892

—

SOCIÉTÉ

fondée le

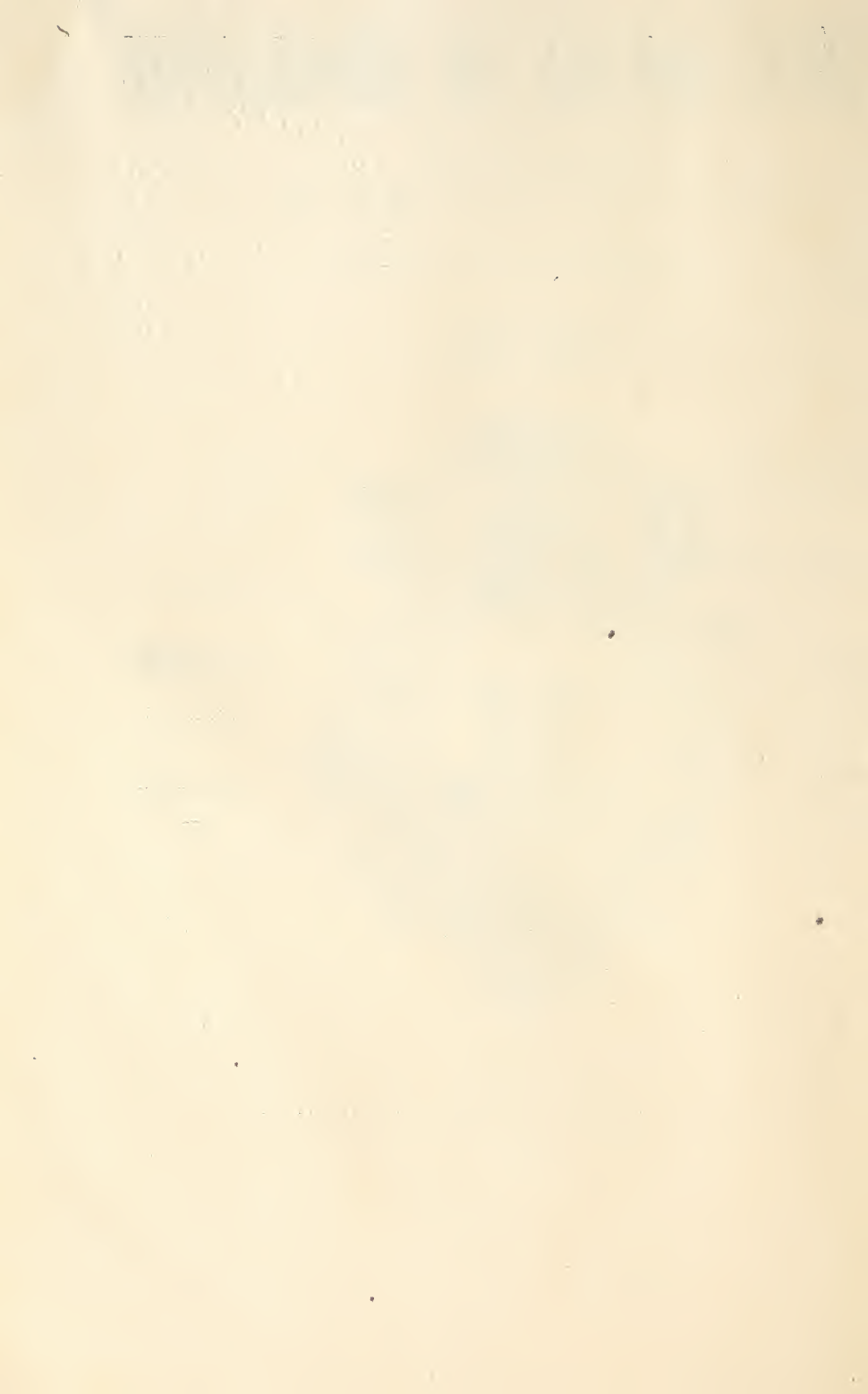
1^r Octobre

1876

ANVERS

IMPRIMERIE VEUVE DE BACKER, RUE ZIRK, 35.

1891.



SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE D'ANVERS.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 6 MAI 1891.

ORDRE DU JOUR : 1^o Procès-verbal. — 2^o Membre nouveau. — 3^o Correspondance. — 4^o Sociétés correspondantes. — 5^o Conférence de M. M. DE RAMAIX, conseiller de légation, sur *le Congo envisagé au point de vue belge comme pays de production et de consommation*.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures dans la salle des États à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place : MM. le lieutenant-général Wauwermans, président ; P. Génard, secrétaire général ; le comte Oscar Le Grelle, trésorier ; E. Lombaerts, bibliothécaire ; M. de Ramaix, conseiller de légation honoraire de S. M. le roi des Belges, membre de la société.

mat. 7/10/30 Gen.

1. Le procès-verbal de la séance du 20 mars dernier est lu et approuvé.

2. Depuis la dernière réunion, le bureau a admis comme membre adhérent M. Alfred Osterrieth, à Anvers.

3. M. le président procède au dépouillement de la correspondance.

— M. Jos. Martin, explorateur en Asie, fait parvenir, sous la date du 1^{er} février, des nouvelles de l'expédition qu'il a entreprise dans l'Asie centrale. Il suivra un itinéraire à peu près parallèle à la ville de Sa-tchean, se rendra par les déserts au Lob-nor et continuera par les contrées limitrophes du Thibet septentrional et la frontière des Indes à Kachgar, où il espère arriver vers la fin du mois de mai 1891.

La première partie du voyage de M. Martin a eu pour but le levé d'un itinéraire, avec détermination astronomique des points principaux, qui partait de Pékin et coupait tous les plateaux au sud de la grande muraille.

Le voyageur se plaint beaucoup de la malveillance des fonctionnaires chinois à la frontière du Thibet; de plus ses serviteurs faisaient cause commune avec les soldats de son escorte pour le voler.

M. Martin termine sa lettre en se rappelant au bon souvenir des membres de la société royale de géographie, qui lui ont fait un accueil si sympathique lors de sa visite à Anvers en 1887.

— M. Jerolim Freiherr von Benko transmet une brochure intitulée: *Das Datum auf den Philippinen*.

4. — *Sociétés correspondantes.*

— Le bureau ethnologique du *Smithsonian Institution* accuse la réception de différents fascicules du *Bulletin*.

— Accusé de réception identique de la part du *Geological Survey* du gouvernement des États-Unis.

— Accusé de réception identique de la part de la société historique de l'Oneida.

— L'*Emigrants information office* de Londres adresse des circulaires donnant des instructions pour l'émigration au Canada, en Australie et dans les colonies sud-africaines.

— M. D. Steinmann, consul de la confédération suisse, propose l'échange des publications de la société avec celles de la société de géographie commerciale d'Aarau (*Accordé*).

5. — M. le président donne la parole à M. de Ramaix, conseiller de légation honoraire de S. M. le roi des Belges, qui fait une conférence sur *le Congo envisagé au point de vue belge comme pays de production et de consommation*.

L'orateur énumère les ressources immenses que le Congo renferme pour le développement du commerce belge et fait ressortir les résultats importants obtenus jusqu'à ce jour par les sociétés commerciales qui s'y sont fondées. Il exhorte les Belges à ne pas se laisser distancer par les autres nations, qui, si l'on n'y prend garde, s'empareront des entreprises les plus lucratives.

Des applaudissements accueillent l'orateur; M. le président remercie le conférencier de l'appui efficace que ses paroles viennent de prêter à l'œuvre du Congo.

La séance est levée à 10 heures.



LE CONGO

envisagé au point de vue belge comme pays
de production et de consommation.

Conférence donnée à la société royale de géographie d'Anvers,
par M. M. DE RAMAIX, conseiller honoraire de légation de
S. M. le Roi des Belges, membre de la société.

MESDAMES ET MESSIEURS,

C'est la première fois que j'ai l'honneur de prendre la parole dans cette société ; c'est pourquoi je me permets de solliciter votre bienveillance, votre indulgence, toute votre indulgence même.

Ce n'est pas sous la forme sérieuse et imposante d'une conférence que je compte vous entretenir du *Congo comme pays de production et de consommation au point de vue belge* ; non, je voudrais pouvoir vous parler tout simplement, sous la forme d'une causerie familière, n'ayant qu'une préoccupation, d'être clair et qu'un but, d'être pratique.

Vous êtes habitués, Mesdames et Messieurs, lorsque vous venez à la société royale de géographie, de passer une heure agréablement, très agréablement même. Je crains bien qu'il n'en soit pas ainsi aujourd'hui, car je n'ai rien de bien amusant

à vous raconter. J'ai à vous parler de choses intéressantes mais non amusantes. Je dis intéressantes, parce qu'il s'agit de l'intérêt de la place d'Anvers, de l'intérêt de l'industrie nationale, en un mot, de l'intérêt du pays entier.

La Belgique traverse, en ce moment, une crise sociale plus intense et plus dangereuse qu'à toute autre époque de son histoire.

Cette crise sociale est en grande partie une crise économique résultant d'abord de la densité de notre population, ensuite de la situation que créent à notre industrie les mesures protectionnistes prises par presque tous les États de l'Europe et de l'Amérique.

L'Allemagne, l'Autriche, la Russie, le Portugal, l'Italie, les États-Unis sont franchement protectionnistes.

La Suisse, le Danemark, l'Espagne s'apprêtent à suivre le même exemple.

La France vient de dénoncer, dans le même but, le traité du 31 octobre 1881.

L'Amérique du Sud entière sera amenée, pour des raisons financières, à faire de même.

Seuls, l'Angleterre et les Pays-Bas restent libres-échangistes, et encore la Grande-Bretagne cherche-t-elle à resserrer les liens commerciaux qui l'unissent à ses colonies, — *ce qui se fera naturellement au détriment des étrangers* — et en Hollande, un parti nombreux préconise la surélévation des droits d'entrée.

Comme on le voit, le vent est partout au protectionisme, et pour le moment, rien ne nous permet de prévoir un courant contraire.

Est-il nécessaire d'ajouter que cette politique commerciale est funeste à notre industrie?

Nous ne le savons malheureusement que trop! Mais cependant il ne sera pas tout à fait inutile de faire connaître dans quelle proportion elle nous est funeste. Le *Moniteur* du 28 janvier dernier publie une statistique d'où il résulte que notre exportation a subi, en 1890, une diminution de 19 p. c.

Cette diminution est, certes, déjà considérable, mais que sera-t-elle lorsque les nouveaux tarifs seront en vigueur dans l'Amérique du Nord et du Sud, en Espagne, en Suisse, etc., etc.? Alors, la crise économique sera chez nous évidemment plus forte et plus dangereuse qu'aujourd'hui et elle pourrait avoir les conséquences les plus graves, s'il n'y est pas porté remède.

Quel est donc le remède à y apporter? Trouver des débouchés assez vastes pour absorber notre production et assez stables pour nous permettre de développer et de multiplier nos industries actuelles. *Tel est le seul remède possible.*

Grâce à une initiative aussi éclairée que judicieuse, grâce à un désintéressement sans exemple dans l'histoire contemporaine et à une persévérance au-dessus de tout éloge, le commerce et l'industrie voient s'ouvrir devant eux des horizons tout à fait nouveaux et absolument inespérés.

Le Congo est ouvert à notre activité; ses richesses et ses ressources immenses sont à notre disposition et, si nous savons en profiter, elles inaugureront pour toutes les classes de la société une ère de prospérité sans égale et de longue durée.

Telle est la conviction qui s'est formée dans mon esprit à la suite d'une étude approfondie de la situation actuelle du Congo et à la suite d'un examen comparatif des résultats obtenus dans les colonies qui, par le climat, par la nature du sol et par la population ressemblent le plus au Congo.

Ce sont ces observations dont je désirerais vous faire part, et je suis persuadé que ceux d'entre vous qui voudront bien me prêter quelque attention seront, comme moi, convaincus des avantages considérables et presque sans limites que la Belgique pourrait retirer, si elle le voulait, de l'œuvre grandiose entreprise par notre Roi.

Je ne suivrai pas mon travail pas à pas; ce serait trop long et, d'ailleurs, cette matière étant familière à presque toutes les personnes ici présentes, ce serait sans objet; je ne

m'arrêterai donc qu'à certains sujets qui présentent un intérêt particulier.

Comme je le disais précédemment, j'ai étudié la situation présente de l'État Indépendant, et c'est cette situation qui me permet de juger des ressources que le Congo peut, dans l'avenir, offrir à notre commerce et à notre industrie comme pays de production et comme pays de consommation.

Je commencerai par exposer rapidement, au point de vue commercial bien entendu, l'état des choses existant actuellement au Congo, puis j'examinerai le parti que *nous pourrions en tirer*.

L'État Indépendant a une superficie de 2,491,800 kilomètres carrés, soit 84 fois l'étendue de la Belgique. (9,457,12 k²).

Ce territoire est divisé en douze districts administrés par un commissaire assisté de plusieurs adjoints. Le gouvernement a établi, en outre, 47 postes militaires disséminés sur ses frontières extrêmes et principalement le long des routes commerciales.

Le Congo, comme on le voit, est dès aujourd'hui organisé et les rouages administratifs fonctionnent aussi régulièrement que le permettent l'éloignement et les conditions actuelles du pays.

La population de l'État a été évaluée à quarante millions par Stanley. Ce chiffre a paru exagéré à certains géographes; quoi qu'il en soit, il ne tardera pas à devenir un minimum par suite de la tendance qu'ont toutes les peuplades du continent noir à se rapprocher des endroits où elles peuvent se procurer facilement les articles européens. Or, ces places seront nécessairement et fatalement échelonnées le long du grand véhicule du commerce du centre africain, le long du Congo, qui se trouve tout entier sur le territoire de l'État.

Le Congo, le plus grand fleuve de la terre après l'Amazone, traverse l'État dans toute son étendue. Il présente, dès maintenant, au delà de 13,000 kil. de surface navigable, soit un développement de rives de plus de 26,000 kilomètres. Il n'est pas douteux que l'exploration de plusieurs de ses affluents

augmentera même dans une proportion fort considérable son réseau navigable. Les découvertes de ces dernières années nous permettent du moins de prévoir un résultat semblable.

L'entrée du Congo forme un véritable port, le meilleur de toute la côte occidentale et le seul, absolument le seul, où les navires puissent aborder à quai et y décharger et recharger leur cargaison. Dans toutes les autres stations, françaises, portugaises, etc., etc., les bâtiments doivent jeter l'ancre à deux milles environ des côtes.

Les principaux produits exportés actuellement de l'État sont : l'*ivoire*, le *caoutchouc*, l'*arachide*, la *noix* et l'*huile palmiste*, le *sésame*, le *café* et le *copal*.

L'exportation de l'*ivoire* a pris une très grande extension depuis la constitution de l'État. Elle avait été au commerce spécial, c'est-à-dire au commerce de l'État seul, de 18,666 kil., pendant les six derniers mois de 1886; de 39,785 kil. en 1887; de 54,812 kil. en 1888 et elle s'est élevée, en 1890, à 180,605 kil. représentant une valeur de 4,668,887 fr. Au commerce général, c'est-à-dire au commerce sans indication de provenance, la progression a été à peu près la même. Les statistiques donnent les chiffres suivants : pour le dernier semestre de 1886, 4080 kil. ; pour 1887 (année entière), 91,856 kil. ; pour 1888, 101,716 kil. ; pour 1889, 126,417 kil., et pour 1890; 196,322 kil., estimés à la somme de fr. 5,070,851.

Les grands marchés d'*ivoire* étaient autrefois Londres et Liverpool; aujourd'hui Anvers leur fait concurrence, grâce à la société du commerce belge pour le Haut-Congo, qui fait vendre exclusivement sur cette place les dents qu'elle recueille en Afrique. Notre métropole commerciale est même parvenue à supplanter Liverpool, ainsi que l'établissent les chiffres des marchés de 1890: 367,000 kil. pour Londres, 73,000 kil. pour Liverpool et 78,000 kil. pour Anvers. Sur ce dernier marché, il n'avait été exposé en vente, en 1888, que 679 pointes, pesant 6377 kil., et en 1889, 3700, d'un poids de 47,577 kil. La vente trimestrielle du 4 février dernier (1891) a compris 25,000 kil. environ.

Le prix de l'ivoire varie actuellement entre 18 et 30 francs le kilogramme, (l'année dernière, la moyenne était de 30 à 40 francs), suivant la blancheur, le poids, la longueur et l'épaisseur des dents. Voici d'ailleurs les résultats de quelques ventes faites à Anvers : celle du 30 juillet 1889 a produit 386,000 francs pour 1339 dents ; celle du 30 octobre 1889, un million, en chiffres ronds, pour 2444 dents ; celle du 5 février 1890, 375,000 francs.

Après l'ivoire, c'est le *caoutchouc* qui momentanément constitue le plus important produit d'exportation. En 1890, 684,524 kil. ont été expédiés en Europe, dont 123,666 kil. représentent la part du commerce spécial. Le caoutchouc vaut 3 à 5 fr. le kil., suivant la qualité.

Le commerce des *arachides* est extrêmement variable, leur récolte étant subordonnée à la plus ou moins grande abondance de pluie. L'exportation a été, en 1890, de 240,649 kil. (commerce général) ; elle avait été de 472,129 kil. en 1889. Ce commerce se régularisera et augmentera dans des proportions notables quand le chemin de fer permettra le transport des arachides de l'Équateur, où les pluies régulières donnent, chaque année, des récoltes magnifiques. Le marché le plus important de ce produit est Marseille, où il se vend au prix moyen de 300 francs la tonne.

La *noix* et l'*huile palmiste* font également l'objet d'un commerce assez important. L'exportation des *noix* s'est élevée au commerce général, en 1888, à 5,973,042 kil. ; en 1889, à 6,546,833 ; en 1890, à 9,128,220 kil. ; celle de l'*huile*, en 1888, à 5,973,042 kil. ; en 1889, à 2,182,159 kil. et en 1890, à 3,127,152 kil. Une seule fabrique de bougies, à Anvers, consomme, par an, 6000 tonnes de cette huile.

Le *caféier*, qui, à l'état sauvage, se trouve en quantité considérable dans le pays tout entier, est cultivé, depuis de longues années, dans la partie sud du Congo. La *Nieuwe Afrikaansche Handels Vennootschap* en présente, chaque année, sur le marché de Rotterdam ; elle y a vendu, en 1883,

1510 balles; en 1884, 1413 balles; en 1885, 1499: en 1887, 1491, et en 1888, 1598.

Ce *café* se cote de 150 à 190 francs les 100 kilogr.

L'exportation de l'État Indépendant a été, pour l'année 1888, de 575,624 kil. provenant exclusivement des colonies portugaises; en 1889, elle s'est élevée à 779,640 kilog., parmi lesquels 18,005 kil. seulement figurent au commerce spécial; et en 1890, l'exportation générale a atteint le chiffre de 887,160 kil. dont 46,437 kil. au commerce spécial.

Les essais de culture faits récemment dans le Congo moyen ont pleinement réussi, ainsi que le constate le rapport du 28 mai 1890 de la section du café de la Chambre de commerce d'Anvers, qui, appelée à juger un échantillon de la récolte de Léopoldville, s'exprime en ces termes: « Excellent de goût » et d'arôme, supérieur, sous ce rapport, au café de Santos, » sans toutefois être aussi fin et aussi fort que le café de » Java et celui d'Haïti ».

Le *copal* se rencontre, au dire des voyageurs, partout dans l'État; mais les indigènes, par superstition, ne veulent le recueillir que pendant les années de disette. C'est ce qui explique que l'exportation de ce produit est jusqu'ici fort minime: 81,357 kil. en 1888; 85,036 kil. en 1889, et 55,134 kil. en 1890, parmi lesquels l'exportation de l'État ne figure que pour 4055 kil. en 1888; 5120 kil. en 1889, et 1716 kil. en 1890. Le reste provient exclusivement des colonies portugaises.

La gomme *copal* vaut 3 à 6 fr. le kil. Elle est employée principalement dans la fabrication des vernis.

La plante de *sésame*, dont le fruit fournit une huile de savonnerie, d'éclairage et de table, est très commune au Congo. Ce produit pourra, dans l'avenir, faire l'objet d'un commerce considérable. Actuellement, le sésame exporté provient du Bas-Congo.

En 1889, 202,713 kil. sont sortis de l'État Indépendant, dont 23,878 kil. du Bas-Congo et 178,835 des possessions portugaises.

Les chiffres pour 1888 avaient été respectivement de 48,909 et 6,350 kil. et pour l'année dernière de 49,654 kil. au commerce général, au nombre desquels 23,290 kil. appartiennent au commerce spécial. Il s'en est vendu sur le marché de Rotterdam 256 tonnes en 1885; 324 en 1886 et 358 en 1889. Le prix du sésame est à peu près de 50 francs les 100 kil.

L'État Indépendant possède encore une foule d'autres produits précieux, mais qui n'ont pas encore été mis en valeur. Je citerai parmi eux: *La noix de kola*, dont les vertus toniques et nutritives sont très appréciées dans certaines parties de l'Afrique, au Niger, par exemple, elle se vend 500 francs la tonne. *Le cajan*, pois arborescent dont les nègres font une grande consommation. *Le gingembre*, qui vaut environ 400 francs les 1000 kil. *Le poivre*; son prix est de 40 à 50 francs les 100 kil. *Le coton*, dont tous les voyageurs signalent l'abondance, pourrait, s'il était traité convenablement, rivaliser en quantité et en qualité avec celui qui provient d'Amérique. Les statistiques officielles de l'État du Congo, pour l'année 1890, mentionnent pour la première fois cet article. Elles établissent qu'il a été exporté 2940 kil., évalués à 3234 fr. Ce coton a été embarqué sous pavillon hollandais. Le *ricin* croît facilement et en grande quantité dans le Haut et dans le Bas-Congo. Il est coté actuellement à 250 francs la tonne. Le *cacao* se rencontre partout à l'état sauvage. On a essayé, en 1886, de le cultiver dans les jardins de Léopoldville. L'arbre est bien venu et a donné des fruits en abondance. Aujourd'hui, il y en a plus de 500 dans cette seule station. Le cacao vaut, en Europe, 1600 frs. les 1000 kil. Le *coprah*, nom donné à l'amande séchée au soleil de la noix de coco, n'est exporté qu'en quantité minime. Son prix est de 375 francs la tonne. La *vigne* pousse très bien au Congo; de nombreux ceps y ont été plantés dernièrement. Le *tabac* se trouve à l'état naturel dans le Bas et le Haut-Congo. Il n'est pas un village du haut fleuve où les indigènes n'en cultivent

pour leur propre consommation. Ce tabac est d'une qualité moyenne, mais, au dire des connaisseurs, susceptible d'amélioration. Celui de Lukoulelo a une grande analogie avec le tabac de la Havane. La *canne à sucre*, ainsi que le *riz*, sont, dans plusieurs régions, l'objet de très grandes cultures indigènes. Le *manioc* est excessivement abondant; il constitue la base de la nourriture de la majeure partie des populations.

Nous mentionnerons encore, comme produits naturels les *ignames*, les *patates douces*, le *maïs*, le *sorgho*, les *fèves*, les *courges*, le *chanvre*, et des *légumes variés* dont on trouve un nombre considérable de grands champs parfaitement cultivés. Nous devons ajouter à cette nomenclature la *vanille*, la *muscade* et en général toutes les *épices* des climats équatoriaux.

En fait de plantes tinctoriales, on connaît l'*indigotier*, l'*orseille*, qui produit un rouge violet, le *camwood* donnant un beau rouge cramoisi, le *rocouyer*, etc. Toutes ces matières colorantes sont peu ou pas exploitées, comme le prouvent les statistiques de l'État; ainsi, par exemple, pour l'orseille le Bas-Congo n'a fourni, en 1889 et 1890, respectivement, que 741 et 914 kil., tandis que les colonies portugaises en ont donné 18,147 kil. en 1889 et 1774 kil. en 1890. En 1888, l'exportation avait été plus considérable; l'État en avait fourni 2012 kil. et le Portugal 556 kil.

L'exportation du *rocou* est moindre encore. Les statistiques de 1889 renseignent, au commerce général, 1939 kil. seulement, dont 1121 pour le commerce spécial. Celles de 1888 donnent 443 kil. pour l'État et 1144 kil. pour l'exportation générale. Le *rocou* vaut environ fr. 1.25 le kilogramme.

Il se vend, par an, sur le marché de Rotterdam, de 30 à 35 tonnes de *camwood* de provenance africaine. La poudre de *camwood* est estimée actuellement à 300 francs les 1000 kil.

Les fruits du Congo sont en général excellents. On y trouve en masse des *oranges*, des *figes*, des *pêches*, des *ananas*, des *bananes*, des *dattes*, etc., etc.

Les immenses forêts situées dans l'État recèlent une foule

de bois précieux, tels que: l'*acajou*, l'*ébène*, le *bois de rose*, le *bois de teck*, le *cèdre*, etc. etc.

Que de richesses, en effet, doivent renfermer des forêts semblables à celles que Stanley a mis 160 jours à traverser ! Cette forêt, du reste, n'est pas seule ; Stanley nous signale l'existence, au nord du Congo, entre Oupoto et l'Arouwimi, d'une autre forêt embrassant environ 20,000 milles carrés et formée également de bois d'essences précieuses.

L'État Indépendant est, en outre, fort riche en *bois de construction* ; il possède, notamment, un certain bois aussi bon et aussi dur que le fer, qui a l'avantage inappréciable de ne pouvoir être attaqué par les fourmis blanches. Le défaut de moyens de transport a empêché jusqu'ici l'exploitation de ces différentes espèces de bois.

Les *richesses minières* actuellement connues sont le *cuivre* et le *fer*.

M. Ed. Dupont, directeur du musée royal d'histoire naturelle de Bruxelles, dans ses *Lettres sur le Congo*, ouvrage où il consigne les résultats des explorations scientifiques et géologiques qu'il a faites dans l'État Indépendant en 1888, déclare avoir découvert plusieurs gisements de *cuivre* et avoir reconnu des indices abondants d'autres gisements qui semblent faire du bassin exploré l'un des régions cuprifères les plus riches. L'analyse que l'auteur a faite du minerai recueilli lui permet d'affirmer sa bonne qualité.

Dans les districts au nord de Boma, les indigènes exploitent eux-mêmes des mines de cuivre. Ils le transportent dans le Haut-Congo, soit martelé sous diverses formes, soit brut et en lingot, et ils l'échangent contre de l'ivoire.

M. Giraud a signalé des dépôts de cuivre entre le lac Bangouelo et la Louapoula.

Dans plusieurs endroits du Katanga se trouvent des mines très riches et célèbres de cuivre, entre autres à Kalibi. Les naturels font avec ce métal de véritables ouvrages d'art, des bracelets, etc. etc.

Dans la région du Kassai des morceaux de cuivre en forme de croix de Saint-André servent de monnaie courante.

Quant au *fer*, il abonde partout, dans le Manyéma, l'Ouroua, chez les Bangalas, à l'Équateur, au lac Matoumba, dans les vallées du Kassai, du Loulongo, de l'Oubanghi, de l'Ouellé, etc., et les voyageurs ont pu constater qu'il était non seulement très abondant, mais encore très pur, notamment au Kassai. M. C. Janssens, gouverneur-général, lors de son dernier séjour au Congo, a vu fabriquer le fer dans tout le haut fleuve, au Lomami, au Kassai, comme au Sankourou.

Il ne sera pas sans intérêt d'ajouter ici que, d'après Caméron, les montagnes de l'Ouroua contiennent de la *houille*.

L'existence de *l'or* a été révélée dans le Katanga par les explorateurs qui l'ont visité. Caméron, Richard, Ivens, entre autres, affirment en avoir vu une quantité plus ou moins grande entre les mains des indigènes. La Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie vient d'envoyer une expédition pour reconnaître cette partie de l'État et spécialement pour éclaircir une question dont la haute importance saute aux yeux de tous.

Caméron signale, dans l'Ouroua, la présence de *l'argent*. Il y a acheté un bracelet en argent, fabriqué par les indigènes et il a découvert, raconte-t-il, près de la source du Louvedjo, un autre produit de grande valeur: le *cinabre*.

Il existe du *mercure*, en quantité considérable, c'est un fait acquis, dans le Katanga, et on en présume l'existence aussi dans le Manyéma et dans l'Ouroua.

L'étain se trouve sur les rives de l'Ouellé.

Un grand *établissement agricole*, celui de l'île de Matéba, dans le Bas-Congo, a été fondé, en 1887, par l'un de nos compatriotes, M. A. De Roubaix, industriel à Anvers.

L'île de Matéba est couverte de forêts de palmiers et de riches pâturages. M. De Roubaix y a établi des machines à vapeur destinées à décortiquer l'amande de palmier et à produire l'huile sur place. Il s'est occupé également de l'élève

du bétail et de la culture de plantes tropicales ; tabac, coton, caféier, vanillier, cocaoyer, etc., etc.

Cette exploitation a été reprise, en 1889, par la *Société des produits du Congo* qui lui a donné une grande extension.

Les *établissements commerciaux* existant actuellement dans l'État sont nombreux et de natures diverses.

Parmi eux, nous devons comprendre les *missions chrétiennes* et les *postes militaires* établis aux confins du territoire et sur les routes commerciales de l'intérieur, car les uns comme les autres sont obligés de se livrer au commerce pour pourvoir à leur subsistance, et les uns comme les autres deviennent toujours des centres commerciaux plus ou moins importants. C'est là, en Afrique, un fait inévitable, et pour ne citer qu'un exemple, je rappellerai que c'est uniquement et exclusivement aux premiers échanges faits par les fonctionnaires de l'État, que le commerce est redevable des débouchés considérables qu'il possède aux Stanley-Falls.

Les *missions chrétiennes* comptent 32 stations dont un certain nombre desservies par les catholiques : les pères de la Congrégation du Cœur immaculé de Marie, de Scheutveld-lez-Bruxelles ; les pères français du St.-Esprit, les pères d'Alger du cardinal Lavigerie (l'ordre des jésuites va y envoyer également des missionnaires, et les sœurs de charité de Quatrecht y ouvriront prochainement deux hôpitaux et un orphelinat) ; les autres missions appartiennent à différentes sectes protestantes, anglaises, américaines et suédoises.

Les *postes militaires* de l'État sont au nombre de 47, dont les plus récents sont ceux fondés par M. le gouverneur général, Camille Janssen, lors de son dernier séjour au Congo : sur le Sankourou, l'Arouwimi et le Haut-Lomami.

Les *factoreries* proprement dites sont nombreuses, surtout dans le Bas-Congo. Elles appartiennent à des maisons belges, anglaises, françaises, hollandaises et portugaises. Les Belges n'ont que fort peu d'établissements dans le bas fleuve.

Les factoreries du Haut-Congo sont en moins grand nombre,

mais elles appartiennent en majeure partie à nos compatriotes, à la *Société du commerce pour le Haut-Congo*.

En résumé, si nous tenons compte de tous les éléments que nous venons d'énumérer, nous constatons qu'il y a actuellement (1^{er} janvier 1891), dans le Congo belge, une centaine de places où les indigènes se rendent régulièrement, soit toutes les semaines, soit à certaines dates fixes, pour échanger leurs produits contre des marchandises européennes.

Les *sociétés commerciales belges* travaillant au Congo sont au nombre de six :

1^o La Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie (1887);

2^o La Compagnie des magasins généraux du Congo (1888);

3^o La Société belge pour le commerce du Haut-Congo (1888);

4^o La Compagnie du chemin de fer du Congo (1889);

5^o La Compagnie des produits du Congo (1889);

6^o La Compagnie du Katanga (1891).

Le capital social global des six compagnies s'élève à 35 millions de francs.

A l'heure actuelle, les établissements créés par ces sociétés atteignent le chiffre de 25.

Le personnel européen de ces sociétés est de 242 agents blancs, savoir : 33 à la Compagnie des magasins; 61 à la Société du Haut-Congo; 126 à la Compagnie du chemin de fer; 16 à la Compagnie des produits; 6 à la Compagnie du Katanga.

Ces sociétés possèdent sur le fleuve ou au chantier du Stanley-Pool, prêts à être lancés, onze bateaux à vapeur.

La *Compagnie du Congo* a été fondée à Bruxelles, le 9 février 1887, au capital de 1,227,000 francs.

Cette société s'est assignée le but d'être au Congo le précurseur, l'avant-coureur du commerce et de l'industrie belges. Elle s'est imposée, ajoute-t-elle dans son dernier rapport, le devoir constant de rechercher de nouvelles affaires, de les étudier

avec soin et de les réaliser ensuite avec bénéfices. C'est, en d'autres termes, une véritable société d'étude dont la mission consiste à organiser dans l'État Indépendant des rouages commerciaux et industriels multiples.

Conformément à son plan, la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie commença ses opérations par l'envoi de deux expéditions d'exploration. Après le retour de ses agents, elle fonda successivement cinq sociétés répondant chacune à un besoin déterminé et ayant chacune un but différent, mais formant toutes en réalité une véritable fédération et possédant des intérêts multiples connexes.

Après 18 mois environ d'existence, le Conseil d'administration distribua aux actionnaires un dividende de fr. 162,50, soit 65 % de la valeur de l'action (titre de 500 francs, dont 25 % seulement avaient été appelés). Le bilan arrêté au 30 juin 1890 n'est pas moins satisfaisant et, pour en donner la mesure, nous dirons d'abord qu'il a permis le paiement d'un dividende de fr. 68,75 (375 francs seulement avaient été versés à cette date). Il résulte du même bilan que l'actif disponible de la société, y compris le portefeuille, était de 1,201,000 francs. Dans cette somme ne figurent que pour 70,000 francs 140,000 hectares, dont quelques milliers d'un très grand avenir. Le capital versé n'est à ce jour que de 920,250 francs.

La Compagnie du Congo poursuivant pas à pas et sans relâche le but qu'elle s'est tracé, a organisé, en juin 1890, une expédition pour faire la reconnaissance du Haut-Loualaba où se trouve le Katanga, ce pays dont tous les voyageurs sont unanimes à vanter la beauté, la fertilité et surtout les richesses minières. C'est, nous l'avons déjà dit, entre les mains des naturels de Katanga que les explorateurs africains ont vu des pépites d'or et des objets en argent. L'expédition composée de 6 agents blancs et de 150 noirs environ est commandée par M. Alexandre Delcommune; elle a quitté le Pool, le 8 octobre dernier. On estime que sa mission durera de un an et demi à deux ans.

La Société du Congo pour le commerce et l'industrie vient de céder à une nouvelle société : la *Compagnie du Katanga* qu'elle a d'ailleurs fondée dans ce but, tous les résultats acquis et espérés de l'expédition Delcommune. Elle étudie, en outre, paraît-il, la constitution de nouvelles sociétés immobilières.

La *Compagnie des Magasins généraux* date du 20 octobre 1888; elle fonctionne avec un capital de 1,200,000 francs. Cette société a un double objet : créer des hôtels destinés à loger et à nourrir les Européens, et ouvrir des magasins contenant tous les articles dont les blancs et les noirs ont besoin dans ces pays équatoriaux.

C'est Boma, capitale de l'État, que la Compagnie a choisi pour siège de ses premiers établissements. Elle a commandé, aux forges d'Aiseau (Hainaut), une vaste construction en fer, démontable et établie suivant le système spécial de cette usine : murs en tôle d'acier à double paroi, emboutis et galvanisés, toitures en tôle ondulées et galvanisées. Cette construction, qui a un développement de 43 mètres de profondeur sur 52 de largeur, comprend un rez-de-chaussée et deux étages. Un balcon de deux mètres de largeur, abrité par une veranda, règne tout autour du bâtiment au premier et au second étage. Le rez-de-chaussée est consacré à un magasin dans lequel la société vend en détail des objets de consommation et d'habillement. Le premier étage sert de restaurant et de café. Il y a une salle de billard, un salon de lecture, un bureau, de vastes salles à manger, des offices, enfin une cuisine et ses dépendances. Le second est réservé exclusivement aux chambres à coucher : elles sont au nombre de douze.

L'hôtel a été inauguré le 4 mars 1890 : depuis son ouverture, on compte tous les jours à la table d'hôte 75 convives environ.

Un tramway à vapeur reliant l'hôtel aux établissements de Boma-Rive a été construit par la même société et fonctionne régulièrement plusieurs fois par jours, depuis le 4 mars 1890.

L'hôtel de Banama, que la Compagnie a acheté à la société hollandaise la *Nieuwe Afrikaansche Handels Vennootschap*,

a été mis en exploitation le 18 octobre dernier. Bientôt des magasins y seront annexés.

A Matadi, la société a ouvert des magasins de détail à l'usage principalement des ouvriers du chemin de fer. Elle a posé, le 20 septembre dernier, la première pierre d'un hôtel dans le genre de celui qu'elle possède à Boma. Cette construction est à peu près terminée à l'heure actuelle. L'hôtel pourra fort prochainement être ouvert au public. La Compagnie des magasins généraux possède, en outre, à Matadi, plusieurs maisons qu'elle loue à l'administration du chemin de fer. Elle vient de créer des maisons sur le Chiloango et le Lucullo, à N'Zobé, Salézi et Loubouzi.

Les Magasins généraux emploient trente-trois agents blancs.

La *Société pour le commerce du Haut-Congo* a repris et continue les opérations de la *Sanford Exploring Expedition*, qui était arrivé au terme fixé dans l'acte constitutif pour sa liquidation.

La société belge, fondée, le 10 décembre 1888, au capital de 1,200,000 francs, a été amenée, dès le commencement de 1890 (30 janvier), à porter son capital à 3,000,000 de francs. Elle s'occupe de toutes les opérations commerciales, industrielles, minières et autres dans tous les pays et spécialement sur le territoire de l'État Indépendant.

La Société pour le commerce du Haut-Congo possède actuellement treize factoreries établies à *Matadi*, *Vivi*, *Isanghila*, *Manyanga*, *Luvitoukou*, dans la région des chutes, *Kinchassa*, *Equateur*, *Bangala*, *Mobeka*, *Oupoto*, *Gongo-Doua*, *Stanley-Falls* et *Luébo* sur le Kassaï, comprenant ensemble un personnel de 61 blancs et de quelques centaines de noirs. Elle se prépare à fonder plusieurs autres maisons dans le Haut-Congo.

Le transport de ses marchandises sur le Congo, ainsi que le ravitaillement et le service de ses stations, est effectué par deux grands steamers, trois plus petits, un schooner, une baleinière et une allège en acier. Sa flottille sera prochaine-

ment augmentée de quatre bateaux à vapeur, dont deux de 40 tonnes et deux de 7 tonnes. Ces bateaux sont arrivés au Pool depuis quelque temps et sont déjà sur le point d'être complètement remontés.

Jusqu'à présent, cette société a dû borner ses opérations à l'achat de l'ivoire et du caoutchouc, les autres produits ne laissant pas de bénéfices suffisants, à cause des frais énormes de transport à travers la région des cataractes. Il en sera autrement lorsque le chemin de fer sera mis en exploitation.

Le bilan du 1^{er} exercice de ses opérations commerciales, présenté à l'assemblée des actionnaires du 15 octobre 1890, offre pour nous un intérêt particulier, parce qu'il nous fait connaître les résultats que des Belges résolus et entreprenants ont pu obtenir, malgré les difficultés inhérentes à toute entreprise nouvelle et malgré la concurrence des maisons de commerce hollandaises, françaises, anglaises et portugaises établies depuis de longues années dans le pays.

Ce bilan ne présente d'ailleurs que les résultats obtenus pendant une période de réorganisation, car ainsi que le rapport du conseil d'administration le fait ressortir : « La » *Sanford Exploring Expedition*, en vue de sa liquidation, » avait réduit les approvisionnements de marchandises d'Europe » et le nombre de ses employés blancs au strict nécessaire ; » les factoreries les plus éloignées surtout n'ont pu être » reprises et n'ont pu travailler à notre profit que plusieurs » mois après la formation de notre société. »

Il y a encore lieu de remarquer que l'exercice auquel se rapporte ce bilan n'a été que de huit mois et que la société n'a travaillé qu'avec son capital primitif de 1,200,000 francs.

Voici les résultats de cette première campagne :

Indépendamment d'une série d'amortissements, les bénéfices nets se sont élevés à fr. 287,956.86.

Les amortissements proprement dits se chiffrent par fr. 167,463.38, subdivisés ainsi :

Immeubles en Afrique.	2,305.25
-------------------------------	----------

Mobilier	7,483.67
Bétail	2,374.69
Steamers et matériel	124,568.87
Matériels divers	16,094.39
Frais de premier établissement en Europe.	10,320.65
Mobilier à Bruxelles	4,317.86

A ces sommes, il y a lieu d'ajouter également, comme amortissement, la provision pour assurances du matériel fluvial, la Compagnie ayant décidé d'être son propre assureur, soit 50,000 francs.

La Société pour le commerce du Haut-Congo nous apprend encore, dans son rapport, qu'elle a acheté, en 1889, et vendu en 1890, pour fr. 1,130,123.90 d'ivoire et que les bénéfices réalisés sur les marchandises africaines ont été de fr. 872,601.14.

M. Parminster, ancien haut fonctionnaire de l'État du Congo, a entre les mains l'administration supérieure de tous les établissements africains; il réside au Congo. C'est M. le capitaine d'état-major Thys, qui possède, sous le titre d'administrateur délégué, la direction générale de la Compagnie. Le capitaine Thys vient de faire au Congo un nouveau séjour; il n'est rentré en Belgique que le 19 novembre dernier.

La *Compagnie du chemin de fer du Congo* a été constituée à Bruxelles, le 31 juillet 1889, au capital de 25,000,000 de francs. Elle a pour objet de construire, entretenir et exploiter sur le territoire de l'État Indépendant une voie ferrée entre Matadi et le Stanley-Pool, c'est-à-dire, contournant toute la région des cataractes.

Parmi les actionnaires se trouvent, à côté de nombreuses maisons de banque et de commerce du pays, de puissants financiers allemands, français, anglais et américains. La participation de l'étranger s'élève à huit millions de francs. Le gouvernement belge y a participé, avec l'assentiment des Chambres législatives, pour une somme de dix millions. Les sept autres millions ont été souscrits par le public belge.

L'État du Congo a accordé à la société concessionnaire de grands et précieux avantages, à savoir :

- 1° 150,000 hectares de terre aussitôt les études terminées;
- 2° L'usage de tous les terrains nécessaires pour l'établissement de la voie et de ses dépendances;
- 3° Une zone de 200 mètres de chaque côté des rails;
- 4° 1500 hectares par kilomètre de voie construite, soit au total, près de 700,000 hectares à choisir n'importe où dans les limites de l'État.

La concession a été octroyée pour un terme de 99 ans, à dater de la mise en exploitation de la voie sur toute son étendue. La ligne devra être entièrement livrée à l'exploitation, le 31 décembre 1894. Les travaux déjà exécutés et les rapports des ingénieurs constructeurs permettent d'espérer que cette clause sera exécutée. La ligne sera d'ailleurs mise en exploitation par section, c'est-à-dire, au fur et à mesure de sa construction.

Le chemin de fer est à voie étroite se pliant à toutes les formes du terrain. L'écartement n'est que de 75 centimètres. Les pentes n'atteindront pas plus de 35 millimètres par mètre et les courbes les plus raides n'auront pas de rayon descendant au-dessous de 50 mètres.

Les trains, d'après le cahier des charges, ne pourront pas mettre au delà de quarante-huit heures à parcourir la distance qui sépare Matadi de Stanley-Pool. Aujourd'hui, en caravane, on emploie quinze à vingt jours à faire le même trajet.

Le prix des places ne pourra dépasser 500 francs pour la première classe et 50 francs pour la seconde. Les voyageurs de première jouiront d'une franchise de bagages de 100 kilog. ; ceux de deuxième, de 20 kil. seulement. Les excédents se paieront 1 franc par kil.

Le tarif des marchandises pourra être autre pour la montée et pour la descente; mais il ne pourra dépasser le taux ci-après :

A la montée, pour toutes les marchandises 100 francs les 100 kilogr.

A la descente:

Amandes de palmes.	fr. 10,—	les 100 kilogr.
Arachides	" 10,—	"
Bois	" 10,—	"
Café	" 28,—	"
Caoutchouc.	" 43,—	"
Gommes copal, blanches	" 18,—	"
" " rouges.	" 32,—	"
Huile de palme	" 12,—	"
Ivoire	" 100,—	"
Orseille	" 17,—	"
Sésame	" 10,—	"
Tabac	" 27,—	"
Autres marchandises	" 7,50	"

augmentés de 10 % de la valeur de la marchandise en Europe.

Actuellement, les frais de transport pour cette même distance reviennent de 30 à 40 francs par charge de 65 livres anglaises, soit un peu moins de 30 kilogrammes. A ce prix, qui est celui payé aux porteurs, il y a naturellement lieu d'ajouter, pour estimer à leur juste valeur les frais de transport, d'abord la détérioration provenant des intempéries des saisons, du chargement et du déchargement continu; ensuite les dépenses extraordinaires causées par un emballage particulier; enfin, les vols et les accidents, ainsi que les frais généraux des établissements nécessaires au recrutement des porteurs.

Quant aux voyageurs, on calcule que les dépenses de ce trajet s'élèvent, par personne, à plus de 600 francs.

Le voyageur, dans les conditions normales, parcourt, nous l'avons dit, cette distance en quinze ou vingt jours; les marchandises mettent parfois deux mois et plus.

Ces quelques renseignements suffiront pour justifier, aux yeux de ceux qui seraient tentés de le trouver trop élevé, le tarif de transport tel qu'il a été fixé (valeur maxima). Ils permettent

en même temps d'apprécier à leur juste valeur les avantages immenses que les voyageurs et les négociants sont appelés à retirer de la construction de cette voie ferrée.

Le point de départ du chemin de fer est le port de Matadi, qui est accessible aux steamers jaugeant 2000 tonnes; celui d'arrivée est à Ndolo, sur le Stanley-Pool, à dix kilomètres environ au delà de Léopoldville.

La ligne, d'après les prévisions, doit avoir une étendue de 426 kilomètres. Les vingt-six premiers kilomètres présentent seuls quelques difficultés de construction, à cause de la nature rocheuse du terrain et du relief du pays; les quatre cents autres, entre Palabala et Ndolo, seront établis dans des conditions normales.

Les travaux d'art sont peu nombreux et peu importants. Les plus considérables consistent dans un pont de cent mètres sur la rivière Inkissi et deux ponts de soixante à quatre-vingts mètres sur les rivières Mpozo et Quilou. Il y aura, en outre, six ponts de cinquante mètres et quelques autres de cinq à vingt mètres de portée.

Les reconnaissances faites par les ingénieurs ont amené la découverte d'un nouveau tracé, diminuant de cinq kilomètres la première section, celle précisément qui présentait le plus de difficultés. La route nouvelle aura, en outre, l'avantage immense d'exiger moins de travaux d'art.

L'un des derniers courriers du Congo nous apprend qu'on étudie, en ce moment, une seconde variante s'étendant du Monolithe à la N'Gongo. Cette dernière variante amènerait un raccourcissement beaucoup plus considérable que celui dont nous venons de parler. Le raccourcissement serait de 25 kilomètres au moins.

D'un autre côté, le conseil d'administration a été à même de faire connaître aux actionnaires, dans la dernière assemblée générale, plusieurs autres circonstances favorables. Ainsi, les déblais et les remblais déjà exécutés l'ont été à des prix moindres que ceux prévus; le pont sur le Mpozo, qu'on

croyait devoir avoir un tablier de quatre-vingts mètres, n'en aura qu'un de soixante seulement; le fond des rivières explorées a été reconnu comme rocheux. Il ne faudra donc pas descendre profondément pour construire les assises du pont, et les moellons se trouveront à pied d'œuvre.

Une fois les difficultés du massif de Palabala vaincues, les travaux pourront être poussés avec une grande rapidité, car le terrain n'est pas raviné.

Au mois de novembre 1890, le personnel du chemin de fer comptait 137 Européens (14 ingénieurs, 2 médecins, 9 conducteurs, 14 comptables et magasiniers, 15 mécaniciens monteurs, 7 charpentiers, 18 maçons, 52 mineurs, 3 poseurs de voie, 2 tailleurs de pierre, 1 boucher) et 2000 noirs environ (Zanzibaristes, Sénégalais, indigènes, etc. etc.). Depuis lors de nouveaux détachements de travailleurs nègres sont venus augmenter cet effectif qui atteindra, dans quelques mois, le chiffre de 4000.

Le personnel technique des études est divisé en quatre brigades : la première est chargée d'étudier la construction de la voie de Matadi au ravin Léopold; la seconde du ravin Léopold à la rivière Mpozo; la troisième a pour mission de reconnaître les abords du massif de Palabala, et la quatrième s'occupe du nouveau tracé de Bembisi à Kimpressé.

Les travaux de construction, commencés en 1889, sont poussés avec la plus grande activité.

Les terrassements et les maçonneries étaient, au 30 novembre 1890, en grande partie terminés sur les dix premiers kilomètres du parcours et les tabliers métalliques des ponts, qui étaient attendus, pouvaient, au dire du *Mouvement géographique*, être placés dès leur arrivée.

A Matadi même, le *pier* métallique est construit et livré au trafic, et la gare, dont la bâtisse a nécessité d'énormes travaux, est complètement installée. Un certain nombre de maisons bâties en briques pour les employés du chemin de

fer sont sous toit depuis plusieurs mois et d'autres en fer, venant d'Aiseau, sont sur le point d'être remontées.

Inutile de m'étendre sur l'importance de l'achèvement du *pier* de Matadi. L'avantage qui résulte du fait que dorénavant les steamers européens pourront déposer à pied d'œuvre les matériaux de construction, est trop grand et trop évident pour qu'il ne saute pas aux yeux de tout le monde.

La première locomotive destinée à ce chemin de fer a été expédiée d'Anvers au mois d'août dernier; deux autres sont parties en octobre, ainsi qu'un certain nombre de wagons. Tout le matériel roulant a été remonté aussitôt son arrivée (1).

Les travaux ne tarderont donc pas à recevoir une impulsion vigoureuse, par suite de l'organisation, sur la partie de la voie déjà posée, de trains affectés au service de la construction.

Pour vous mettre à même de juger de l'avenir réservé à cette voie ferrée, je pourrais reproduire les prévisions énoncées par les hommes les plus compétents en la matière, mais je préfère me borner à faire connaître la nature et l'importance du trafic actuel de la région des cataractes.

En 1888, 1800 tonnes de marchandises, d'après l'évaluation du conseil d'administration de la Compagnie du chemin de fer du Congo, ont été transportées de Matadi à Léopoldville, et près de 200 voyageurs européens ont passé par cette route. J'ai dit précédemment que le prix de transport revenait de 30 à 40 francs par charge de 30 kilog., soit plus d'un franc par kil. et 600 francs environ par voyageur. Le trafic des marchandises et des voyageurs représente donc, pour 1888,

1800 tonnes ou 1,800,000 kilog. soit . . 1,800,000 francs.

200 voyageurs à 600 fr. 120,000 »

Ensemble : 1,920,000 francs.

(1) D'après le dernier courrier, la première section de la voie est inaugurée officiellement et deux locomotives ont été mises en circulation. Quant à la deuxième section, qui s'étend du ravin Léopold à la Mpozo, elle est assez avancée, d'après les dernières nouvelles reçues, pour pouvoir assurer qu'elle sera livrée à la circulation dès le retour de la bonne saison.

A cette somme de 1,920,000 francs, dans laquelle je n'ai compris que les marchandises à la montée, c'est-à-dire, l'importation, il faut nécessairement ajouter les produits de l'exportation, qui descendent vers l'Atlantique. J'ignore la quotité exacte de ce trafic, mais sachant que l'ivoire seul a fourni, en 1888, plus de 200 tonnes, je peux, sans exagération, admettre que ce transport a atteint 500 tonnes, ce qui représente, comme je l'ai expliqué, 500,000 francs de frais. Je trouve donc que, pour l'année 1888, les frais de transport ont atteint le chiffre de fr. 1,920,000, plus 500,000, soit 2,420,000.

Dans ces conditions et en admettant que le tarif du chemin de fer soit celui des caravanes, chose que toutes les maisons de commerce congolaises acceptent avec empressement, le chemin de fer aurait fait une recette brute de fr. 2,400,000.

Or, ce n'est là qu'un minimum, car aujourd'hui déjà le trafic s'est accru dans des proportions notables. En effet, l'exportation générale de l'État, qui était, en 1888, d'une valeur de fr. 7,392,348.17, s'est élevé, en 1889, à fr. 8,572,519.19 et pendant l'année 1890, à fr. 14,109,781.27.

Ceci ne concerne que l'exportation. Il y a donc lieu d'ajouter à ce produit celui de l'importation ; mais, des données exactes faisant défaut à ce sujet, je ne puis produire que des chiffres approximatifs et je me contenterai de dire que le dernier rapport de la Compagnie du chemin de fer, celui du 21 janvier 1891, évalue à plus de 2,250 tonnes le mouvement des transports à la montée seulement. On voit par là que les recettes, en 1889 et surtout en 1890, ont dû être beaucoup supérieures à celles de 1888 (2,420,000 fr.)

Comme il suffit, grâce à l'intervention désintéressée du gouvernement belge, que le chemin de fer fasse par an une recette brute de fr. 2,650,000 pour qu'il puisse subvenir à ses frais et distribuer 7 % de dividende à ses actionnaires, il en résulte que dès maintenant et avec le tarif actuel, ce dividende est assuré.

Il reste enfin, pour apprécier l'importance et l'avenir de cette entreprise, à supputer les résultats de l'augmentation du nombre des stations de l'État, de la multiplication des factoreries, de l'exploitation des immenses richesses minières, végétales et animales dont tous les voyageurs ont signalé l'existence dans le Congo, du développement du trafic des marchandises et du passage des voyageurs, qui en sont la conséquence habituelle. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que la ligne de Matadi est fatalement destinée à recevoir indistinctement toutes les marchandises qui doivent traverser la région des cataractes, ainsi que les produits français, qui prennent aujourd'hui la route de Loango-Brazzaville. Ce dernier point est important et mérite d'attirer l'attention des intéressés.

La *Compagnie des produits du Congo* a pour objet de faire le commerce de tous les produits industriels, agricoles et miniers du Congo.

Cette société, créée en novembre 1889, au capital de 300,000 francs, a, lors de sa fusion avec la société à Matéba (mars 1890), porté son capital à fr. 1,200,000.

L'île de Matéba, qui avait été mise en valeur et exploitée par M. De Roubaix, ainsi que je l'ai dit précédemment, comprend, avec les deux îles adjacentes de N'Tounga et Kifouka, plus de 15,000 hectares.

Lors de la reprise par la Compagnie des produits, Matéba possédait un matériel à vapeur pour extraire l'huile des noix palmistes et un troupeau comprenant 115 vaches, 7 taureaux, 110 veaux, ainsi que des moutons et des chèvres en grande quantité. Dix Européens composaient le personnel blanc; il y en a 15 aujourd'hui. Un petit bateau à vapeur faisait son service sur le Congo. Ses principaux établissements pour l'exploitation de l'huile étaient Matéba et Sicia.

La Compagnie des produits, indépendamment de l'extraction de l'huile de palme, qu'elle compte continuer et même développer, se propose d'établir de grandes cultures de tabac, de vignes, de cacaoyers, de vanilliers, de caféiers, de riz, d'indi-

gotiers, etc , etc. Elle a d'ailleurs déjà commencé à faire ses plantations diverses, mais elle veut les étendre considérablement, et dans ce but, elle vient d'acheter à la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie dix mille hectares, tout en se réservant, à un prix déterminé d'avance, dix mille autres hectares.

La société dont je m'occupe s'appliquera, en outre, à l'élevage du bétail afin de suppléer au manque presque absolu de bêtes à cornes dans le Bas-Congo. Elle en a aujourd'hui au delà de six cents, mais elle a pris des dispositions pour introduire deux mille nouvelles têtes. Déjà, elle possédait un établissement d'élevage à Matéba et à Cul de Boma; elle en a créé récemment un à Nebu-le-Roy, et elle compte en fonder encore d'autres, dans un avenir fort prochain, notamment à Loango et à Chimbamba.

L'élève du cheval et de l'âne va également être organisée en grand par ses soins. Elle a déjà importé à cet effet onze juments, parmi lesquelles deux ardennaises et trois entiers, dont un ardennais.

La société possède, en outre, d'assez grands troupeaux de moutons et de chèvres ainsi qu'une basse-cour nombreuse: poulets, canards, pigeons, tous d'importation européenne.

La Compagnie des produits du Congo s'occupe également de pêche, mais de compte à demi avec la Société du Congo pour le commerce et l'industrie. L'affaire des pêcheries, qui promet de brillants résultats, va recevoir une grande extension. Des hommes spéciaux ont été engagés à cet effet, et un schooner, *la Jolie*, jaugeant trente tonnes et muni de filets traînants a été expédié en janvier dernier.

Ce n'est qu'en 1891, au mois d'octobre, lors de la réunion de la première assemblée générale, qu'on pourra se rendre compte des résultats financiers obtenus par les opérations de cette société.

Il vient de se former à Bruxelles une nouvelle société congolaise, sous la dénomination de *Compagnie du Katanga*.

Cette compagnie a pour but :

1° L'exploration de la partie de l'État Indépendant du Congo, formant le bassin du Haut-Congo en amont du Riba-Riba, au point de vue de la colonisation, de l'agriculture, du commerce et de l'exploitation minière ;

2° L'étude générale des voies de communication par terre et par eau à établir dans le dit bassin, afin d'en faciliter le développement économique ;

3° La construction, à l'aide de ses propres ressources ou par des sociétés spéciales, d'entreprises de colonisation ou d'exploitation du sol et du sous-sol dans la région explorée, et la création, l'organisation et l'exploitation de services de transports à établir en vertu de concessions de l'État Indépendant du Congo.

Le 12 mars 1891, a été signée avec le gouvernement du Congo une convention qui accorde aux promoteurs de l'entreprise des avantages considérables et qui définit, en même temps, leurs obligations vis-à-vis de l'État Indépendant.

La Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie, qui, comme je l'ai dit, avait organisé, au mois de juin 1890, une expédition de reconnaissance chargée d'explorer les richesses minières et autres du Haut-Loualaba, a cédé à la nouvelle société les résultats acquis et espérés de cette expédition.

Il n'est pas sans intérêt d'ajouter que la nouvelle société est due à l'initiative d'un groupe de capitalistes anglais, à la tête desquels se trouve le voyageur Caméron, qui, mieux qu'aucun Européen, connaît la valeur de ces régions. Voici, d'ailleurs, en quels termes s'exprime à ce sujet le rapport présenté par le conseil d'administration de la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie à l'assemblée extraordinaire des actionnaires du 21 mars dernier :

« Il y a quelque temps, nous reçûmes des propositions d'un groupe anglais, qui était mieux à même que tout autre de savoir quelles ressources présente le Katanga, puisqu'il com-

prenait le commandant Caméron, l'explorateur dont nous avons parlé au commencement de ce rapport.

» Le commandant Caméron venait nous proposer, au nom de son groupe, de nous unir pour tâcher d'obtenir de l'État du Congo des droits d'exploitation de mines, ainsi que des concessions de voies de communication dans l'Ouroua et le Kantanga. Il ignorait d'ailleurs que nous avions déjà organisé vers ces régions une expédition importante; quand il l'apprit, il précisa ses intentions et nous proposa de constituer une société spéciale qui reprendrait l'expédition Delcommuné, la renforcerait et poursuivrait le même but, mais avec des moyens plus puissants.

» Votre conseil fit bon accueil à ces propositions et entama immédiatement des négociations avec l'État Indépendant du Congo, dans le but d'assurer à l'affaire à constituer d'importantes concessions de terres, des droits d'exploitation de mines et des droits de préférence pour la construction de voies de communication. »

Ce sont les Belges qui, les premiers, se sont établis dans ces régions lointaines du centre africain, et c'est à M. le capitaine Popelin que revient l'honneur d'y avoir créé, en 1883, la première station, celle de M'pala, sur la rive occidentale du lac Tanganika.

L'État poursuivant l'occupation des territoires réservés par le traité de Berlin à son influence, envoya différentes expéditions chargées de faire la reconnaissance du pays, et ses agents se fixèrent, en 1889 et en 1890, aux points extrêmes de la navigation, à Lousambo, sur le Haut-Saukourou; à Bena-Kamba, sur le Haut-Lomani et à Kassongo sur le Loualaba.

Pour être complet, il me reste à faire connaître les ressources que ces riches provinces de l'État offrent à notre activité. Je ne pourrais en donner une idée plus juste et plus complète qu'en vous donnant lecture de l'exposé clair, précis et concluant qu'en a fait le conseil d'administration de la Compagnie du Congo, dans l'assemblée du 21 mars 1891, exposé auquel j'ai déjà fait allusion. Je lis :

« L'Ouroua et le Kantanga sont les pays situés à l'ouest des lacs Bangouélo, Moéro et de la partie méridionale du Tanganika, dans la grand expansion des frontières qui terminent le territoire de l'État vers le sud-est.

» Ils n'ont encore jusqu'ici été visités que par quelques voyageurs : Cameron, Reichard, Capello, Ivens et Arnot. Tous les décrivent en termes enthousiastes.

» D'après Cameron, tout le pays central est une contrée merveilleuse dont les produits égalent en nombre et en diversité ceux des régions les plus favorisées du globe.

» L'or, dit Cameron, se rencontre dans l'Ouroua et dans l'Itahoua. Il se rencontre également au Kantanga. Habel-Ibn-Hamed m'a montré une calebasse, d'une contenance d'une pinte, remplie de grains d'or variant de la grosseur d'une chevrotine à celle du bout de mon petit doigt. Je lui demandai d'où lui venaient ces pépites ; il me répondit qu'elles avaient été trouvées au Kantanga par quelques-uns de ses esclaves qui nettoyaient un puisard et qui les lui avaient apportées, pensant qu'elles pourraient lui servir de balles. Il n'avait pas cherché à en avoir d'autres, ne croyant pas que d'aussi petits lingots pussent être d'aucun usage. Les naturels eux-mêmes ont connaissance de l'or, qu'ils appellent cuivre blanc, mais il est si mou qu'ils ne l'estiment pas et lui préfèrent le cuivre rouge. A Benguéla, j'ai entendu dire qu'on avait trouvé de l'or dans le cuivre apporté du Katanga et qu'une compagnie achetait la totalité de ce cuivre pour en extraire le précieux métal.

» Le capitaine Cambier, pendant son séjour de près de deux ans au Tanganika, a entendu, à diverses reprises, les indigènes et les Arabes lui affirmer qu'on trouvait beaucoup d'or au Katanga.

» L'argent, le minerai de mercure, le cuivre se rencontrent en abondance au Katanga.

» Un homme de l'Ouroua, dit Cameron, m'a vendu un bracelet d'argent fabriqué dans son district ou dans les environs. Le cinabre se trouve en grande quantité dans l'Ouroua,

près de la capitale de Katanga. Le cuivre se trouve en quantité considérable au Katanga et jusqu'à une grande distance au couchant de cette province.

» Plus à l'est, toujours d'après Cameron, on trouve la houille.

» Djouma, dit-il, avait visité les mines d'or du Katanga ; il avait été chez Msama — près du lac Moero — où il avait trouvé de la houille, dont il me donna un échantillon.

» Capello et Ivens, dont le témoignage ne peut être suspect, ne tarissent pas d'éloges sur le pays et, détail précieux entre tous, déclarent que ces régions sont propres à recevoir l'émigration européenne.

» Toute la région élevée, a dit Capello dans une conférence devant la société de géographie de Paris, qui s'étend vers le nord jusqu'au 6° parallèle et s'allonge entre les 25^e et 31^e degrés, constitue un des pays les plus riches de l'Afrique, celui auquel est réservé sans aucun doute le plus brillant avenir. Couvert de terres d'une étonnante fertilité, arrosé par des cours d'eau comme le Loualaba et le Louapoula, qui sont d'excellentes voies de communication reliant les deux points extrêmes de la contrée, abondant en richesses minérales tout à fait exceptionnelles et en une infinité de produits naturels, situé à quatorze cents mètres en moyenne au-dessus du niveau de la mer, rafraîchi par le vent du sud-est, ce pays mérite d'être sérieusement étudié, car il est hors de doute que l'Européen peut s'y établir et y vivre.

» Les renseignements de Reichard sur le climat confirment les précédents :

» Un vent froid, humide, dit-il, passe en mugissant sur la plaine et fait frissonner les hommes à demi vêtus. C'est dans le Katanga que j'ai constaté les températures les plus basses (+ 5° cent.) A en croire les indigènes, il gèlerait même quelquefois. Malgré soi, on se laisse aller à l'idée qu'il doit faire bien sain là haut et l'on s'expose avec plaisir aux sensations agréables du froid, qui rappelle l'air des montagnes allemandes.

» Le missionnaire Arnot a habité le Katanga pendant deux

ans (1886-1887). Il avait fixé sa résidence à Moukourrou, près du Loufira, un des affluents les plus considérables du Loualaba supérieur. Il fait une brillante description du pays :

» Le nombre des villages dans le voisinage de Moukourrou, dit-il, est considérable; dans une excursion de deux heures, j'en ai compté quarante-trois, tous de grande dimension; tout le terrain aux environs est cultivé. La ville de Moshidé est très grande et pour l'Afrique la population est très forte. Elle a de 12 à 15 kilomètres de long. Le sol est presque entièrement couvert de champs, au milieu desquels coule la rivière Ounkeya; mais il y a beaucoup de groupes de huttes disséminées partout. Ça et là se trouvent des centres dans lesquels le roi a ses propres maisons auxquelles sont mêlées celles de ses sujets. Le calme et la paix qui y règnent sont remarquables.

» Octobre est le mois où l'on bêche la terre; c'est un plaisir de voir tout le monde aux champs. Les hommes font une grande partie de la besogne. Le roi lui-même se rend aux champs, porté sur la litière, accompagné de gens qui battent le tambour, et il surveille les longues files de ses sujets qui bêchent le sol.

» Les bords des rivières sont richement parés de grandes fougères-éventails, d'orchidées et de toutes sortes de plantes tropicales. Le gibier abonde; les troupeaux d'animaux de toute espèce, de la gazelle à l'éléphant, offrent dans les plaines un coup d'œil admirable.

» Le temps peut être extrêmement chaud sans être étouffant. L'atmosphère reste toujours transparente; il n'y a pas des brouillards épais et sombres comme dans la vallée des Ba-Rotsé. Ma santé est demeurée excellente, et je suis heureux de penser que tous ceux qui iront me rejoindre trouveront le pays très salubre. »

Les actionnaires de la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie, réunis en assemblée générale extraordinaire le 21 mars dernier, ayant voté à l'unanimité la création de la

société filiale nouvelle, la Compagnie du Katanga a été constituée le 15 avril suivant.

Nous croyons savoir qu'il est question de fonder plusieurs *autres sociétés nouvelles*; l'une aurait pour objet *l'exploitation immobilière de Matadi*; l'autre exercerait son activité dans le *Tchiloango*.

Je viens de m'occuper des sociétés belges se livrant au commerce dans l'État Indépendant; mais il n'y a pas que des Belges au Congo, l'on y trouve également des factoreries étrangères appartenant à des négociants anglais, portugais, français; l'on y trouve enfin une compagnie ayant la prétention d'incarner à elle seule le commerce à peu près entier de l'État Indépendant (plus des trois quarts), j'ai nommé la *Nieuwe Afrikaansche Handels Vennootschap de Rotterdam*.

Je me suis imposé, Mesdames et Messieurs, la tâche de vous faire connaître l'État Indépendant tel qu'il est aujourd'hui et, pour atteindre ce but, il est indispensable qu'après avoir parlé des sociétés belges qui viennent à peine de s'y installer, j'expose la situation des maisons étrangères qui, depuis de longues années, y font des affaires.

Parmi ces maisons, la plus ancienne et la plus importante est, sans contredit, la compagnie hollandaise; c'est donc son exemple qu'il m'appartient de citer pour donner une idée aussi exacte que possible des ressources du Congo.

Ce furent deux négociants armateurs de Rotterdam, MM. Pincoffs et Louis Kerdyck, qui, les premiers, dans les Pays-Bas, à l'époque contemporaine, entreprirent de trafiquer sur les côtes de la Guinée supérieure et qui, les premiers, établirent des factoreries au Congo.

En 1869, alors que leurs affaires avaient déjà pris une certaine extension, ils transformèrent leur maison de commerce en une société, dont ils furent naturellement les directeurs-gérants.

L'*Afrikaansche Handels Vereeniging* avait son siège à Rotterdam et son principal établissement en Afrique, à Banama.

A Rotterdam, grâce aux sacrifices énormes faits par l'administration communale, la société possédait, sur la rive de la Meuse opposée à la ville, de vastes quais, des bassins de construction, des magasins et d'autres bâtiments destinés exclusivement au commerce africain.

Banana, qui était le centre de ses opérations au Congo, le chef-lieu, en quelque sorte, de toutes ses factoreries, comprenait deux établissements distincts : *Rotterdam* et *Holland*. Le premier servait d'entrepôt aux marchandises d'importation et d'exportation ; le second était la résidence de l'administration et le siège des divers métiers : chantiers, forges, tonnellerie, etc., etc.

Entre Rotterdam et Banana, il existait un service régulier de bateaux à vapeur, faisant le voyage à peu près quatre fois par an.

Les factoreries, qui n'étaient qu'au nombre de dix en 1871, furent portées successivement à 44 en 1877 et à 50 en 1879.

Le personnel des comptoirs comprenait, en 1879, soixantedix commis de commerce, quarante ingénieurs et ouvriers mécaniciens, quinze agents ainsi qu'un nombre égal de capitaines et de pilotes pour le service de ses bateaux à vapeur.

L'*Afrikaansche Handels Vereeniging* eut quelques années de grande prospérité comme le prouvent et ses opérations commerciales et le nombre sans cesse croissant de ses établissements en Afrique.

Elle sut, d'ailleurs, inspirer confiance non pas seulement aux négociants hollandais, mais aussi à de grands et puissants personnages. C'est ainsi que le prince Henri des Pays-Bas lui accorda, indépendamment de l'appui de ses capitaux, son concours personnel et sa royale influence. S. A. R. daigna même présider, en 1877, l'assemblée générale des actionnaires. La compagnie Rotterdamoise fit cette même année (1877), dans le but de porter son fonds social à douze millions, un appel aux capitalistes : ceux-ci y répondirent avec le plus grand empressement.

Ces faits prouvent combien les Hollandais, dont l'expérience et les connaissances en matière commerciale sont universellement reconnues, attachaient de valeur au commerce de la côte occidentale d'Afrique et ces faits démontrent aussi jusqu'à quel point ils avaient confiance dans son avenir.

Au reste, à en juger par les résultats déjà obtenus pendant les années précédentes, le succès eût certainement couronné les nouvelles opérations de la société, si la négligence, la mauvaise gestion et les malversations de deux de ses administrateurs ne l'avaient conduite à la ruine et à la faillite. C'est le 15 mai 1879, que l'*Afrikaansche Handels Vereeniging* dut suspendre ses paiements; on procéda avec toute la diligence possible à sa liquidation et ses propres actionnaires, ceci est à remarquer, ne tardèrent pas à constituer une nouvelle société: la *Nieuwe Afrikaansche Handels Vennootschap*.

Cette dernière compagnie fut créée au capital de 1,995,000 florins, soit en chiffres ronds, 4,000,000 de francs, répartis en 13,300 actions de 150 florins chacune.

La société nouvelle commença par vendre quelques navires, par fermer un certain nombre de factoreries — il y en avait, à ce moment, une cinquantaine, — par régler l'administration des comptoirs qui tous étaient gérés par des agents portugais, — l'ancienne société n'entretenait qu'un seul agent néerlandais en Afrique — en un mot, par introduire partout de l'ordre et de l'économie.

Ayant trouvé au Congo une quantité relativement considérable de marchandises européennes, la *Nieuwe Afrikaansche Handels Vennootschap* put se livrer, sans tarder, à des opérations commerciales considérables et ainsi elle fut à même de faire, dès l'origine, d'excellentes affaires. Elle distribua, en effet, à ses actionnaires, pendant les premières années, de splendides dividendes :

28 % pour l'exercice 1880.

17 % " 1881.

7 1/2 " 1882.

12 1/2 " 1883.

En 1884, les démêlés entre le Portugal et l'Angleterre eurent pour résultat, en Afrique, d'enrayer les transactions et causèrent ainsi un dommage sérieux à la compagnie hollandaise ; c'est ce qui explique pourquoi, cette année-là, elle ne donna qu'un dividende de 5 %.

La constitution de l'État Indépendant (1885) vint très à propos sauver la *Nieuwe Afrikaansche Handels Vennootschap* d'une ruine certaine.

Sans cette circonstance, le Portugal aurait, en vertu du traité conclu avec l'Angleterre le 26 février 1884, occupé les bords du Congo et il n'aurait pas manqué d'y appliquer le tarif en vigueur dans le Mozambique, tarif qui frappe les marchandises européennes de droits variant entre 30 et 100 p. c. de leur valeur. L'exécution de ce traité eut donc amené infailliblement, et à bref délai, l'anéantissement complet du commerce néerlandais sur la côte occidentale.

Les intéressés de Rotterdam s'en sont d'ailleurs rendus parfaitement compte, comme le prouvent les démarches réitérées qu'ils firent à cette époque auprès de leur gouvernement afin d'obtenir que le cabinet de Londres se refusât à ratifier le dit acte diplomatique, et comme le démontre également l'attitude éminemment favorable à la constitution de l'État du Congo prise par les délégués des Pays-Bas à la conférence de Berlin.

A partir de ce moment, c'est-à-dire à partir de 1885, la *Nieuwe Afrikaansche Handels Vennootschap* prit un essor nouveau ; elle étendit ses opérations à l'intérieur du pays, elle installa de nouvelles factoreries, s'empessa de remonter le Congo au delà des chutes et lança un steamer sur le haut fleuve.

Les frais considérables occasionnés par l'extension donnée à ses opérations et par des installations nouvelles venant s'ajouter à une mauvaise récolte et à la concurrence des maisons anglaise et française qui s'étaient établies au Congo, constituèrent la société rotterdamoise en déficit pour l'exercice 1885.

Mais depuis lors, ses affaires recommencèrent à prospérer et les dividendes rémunérateurs reparurent. Ces dividendes ont été pour 1887, de 9 %; pour 1888, de 5 %; pour 1889, de 13 %, et pour 1890, de 20 %.

Les actions de la *Nieuwe Afrikaansche Handels Vennootschap* sont cotées actuellement à la bourse d'Amsterdam à 122 1/2 % (15 avril 1891). Il ne sera pas superflu d'ouvrir ici une parenthèse pour constater que la bourse hollandaise a salué d'une hausse de 7 % sur cette valeur la signature de la convention antiesclavagiste de Bruxelles.

La plupart des factoreries de la Compagnie hollandaise dans le Bas-Congo sont situées sur le territoire de l'État Indépendant et dans les possessions portugaises; une seule se trouve sur le sol français. Dans le Haut-Congo, il n'y en a actuellement que cinq sur le territoire de l'État.

La *Nieuwe Afrikaansche Handels Vennootschap* emploie soixante à soixante-dix agents blancs dont une cinquantaine de Hollandais; le reste est d'origine portugaise.

Elle possède pour son service maritime un bateau à vapeur l'*Afrikaan* qui fait ordinairement quatre fois par an le voyage entre Rotterdam et Banana. Toutefois comme ce service régulier ne suffit pas à ses besoins, elle doit affréter, chaque année, un certain nombre de navires hollandais et étrangers.

Sa flottille fluviale se compose, pour le service du Bas-Congo, de trois bateaux à vapeur, ainsi que d'un certain nombre d'allèges et, pour le Haut-Congo, de deux steamers. La Compagnie hollandaise vient d'en commander, pour ce dernier service, un troisième qui sera lancé dans le courant de cette année.

Les principaux produits exportés par cette société et vendus presque exclusivement, sauf l'ivoire, sur le marché de Rotterdam, sont : l'huile de palme, les noix palmistes, les arachides, le café, les graines de sésame, le caoutchouc, l'ivoire, l'orseille, la cire et les peaux; elle exporte également, mais en quantité moindre, le copal, les écorces d'arbres, le cacao, le gingembre, le coton, les clous de girofle, le bois de campêche, etc., etc.

La compagnie Rotterdamoise ne publiant pas de rapports et donnant aux actionnaires le moins possible de détails sur ses opérations commerciales, je ne puis fournir ici, à propos de chacun des dits articles, aucun renseignement précis.

Pour juger de l'importance de ses affaires, je ne possède que deux éléments d'appréciation : en premier lieu, la déclaration faite dernièrement par M. le ministre des affaires étrangères des Pays-Bas à la commission de la seconde Chambre, déclaration d'après laquelle la *Nieuwe Afrikaansche Handels Vennootschap* exporte annuellement du bassin du Congo pour une valeur approximative de 2,500,000 florins. En second lieu, j'ai les tableaux statistiques du commerce en Afrique publiés dans le rapport annuel de la chambre de commerce de Rotterdam. Toutefois, ces documents ne se rapportant pas exclusivement aux opérations de cette société, mais comprenant également les exportations de la *Compagnie hollandaise de l'Est africain* et celles de la firme *Henri Muller et C^{ie}*, qui s'occupent aussi du commerce sur la côte occidentale d'Afrique, en Guinée et non au Congo, ils ne peuvent me servir que de simples renseignements.

Quoi qu'il en soit, il est intéressant de faire connaître la quantité des produits africains importés annuellement par ces trois sociétés dans les Pays-Bas :

	1883	1884	1885	1886	1887	1888	1889	
	—	—	—	—	—	—	—	
Huile de palme.	1758	2580	3036	1868	1865	2055	1472	Tonnes.
Noix palmistes.	3310	4947	4249	3095	2856	5386	4361.	"
Arachides . .	1887	5289	3853	1032	602	1490	2238	"
Caoutchouc . .	249	272	256	255	386	647	558	"
Ivoire . . .	15	57	80	—	—	—	—	"
Sésame . . .	436	300	256	324	147	270	358	"
Orseille . . .	15	39	36	31	30	62	167	"
Peaux . . .	14	33	37	54	125	127	121	"
Cire . . .	27	54	139	97	96	126	73	"
Café . . .	1510	1413	1499	1170	1491	1082	1598	Balles.

Ces différentes marchandises représentent une valeur approximative de cinq millions de florins ou plus de dix millions de francs.

Quant à l'importation dans le bassin du Congo, tout renseignement précis fait défaut ; mais comme d'un côté, le commerce en Afrique est toujours un commerce d'échange et que d'un autre côté, la société rotterdamoise réalise de superbes bénéfices, puisqu'ils lui permettent de distribuer de gros dividendes, tout en entretenant, tant en Afrique qu'en Europe, un état-major extrêmement coûteux, je pourrais, sans trop me tromper, dire que son exportation représente le tiers environ de la valeur de ses importations dans les Pays-Bas.

Les produits européens importés au Congo par la *Nieuwe Afrikaansche Handels Vennootschap* consistent en cotonnades et tissus légers de tous genres fabriqués en partie dans les Pays-Bas, verroteries, articles de ménage en faïence et en fer, etc., coutellerie, spiritueux, rhum et surtout en genièvre provenant des nombreuses distilleries de Schiedam et des environs de Rotterdam ; enfin, en poudre et en armes de tous genres, dont une bonne partie sont d'origine belge.

Les autres compagnies étrangères qui se livrent au commerce dans l'État sont :

La maison *Hatton et Cockson, de Liverpool* ;

La société *Daumas et C^{ie}, de Paris* ;

La *Compagnie portugaise du Zaïre, de Lisbonne* ;

MM. *Valle et Azevedo, de Lisbonne et Liverpool*.

Je crois qu'il est sans objet, pour le but que je me suis proposé, de publier ce que j'ai pu apprendre relativement aux opérations commerciales que ces maisons font en Afrique ; il me suffira de dire que leurs affaires sont particulièrement prospères depuis la constitution de l'État Indépendant.

Le mouvement des ports congolais est en progression constante, d'abord par suite de la création de nouvelles lignes avec l'Europe ; ensuite, à raison de la grande extension donnée au service du cabotage.

Voici d'ailleurs quelle a été, en 1890, la situation exacte de la navigation maritime et fluviale de l'État Indépendant.

Il existe plusieurs services réguliers et mensuels entre l'Europe et le Congo, desservis par des *lignes anglaises* : la « *Prince* » *line of steamers African service*; la *British and African steam navigation Company*; l'*African steamship Company*; une *ligne allemande*, de la maison *Woerman de Hambourg*; une *ligne portugaise*, l'*Empira Nacional*; une *ligne belge* que la société anonyme de navigation *Malle belge africaine* vient de créer à Anvers et dont les navires feront le trajet entre notre métropole et notre future colonie en 21 jours; enfin, la *ligne française*: les *Chargeurs réunis* et la *Compagnie Frayssinet*.

Les ports de l'État accessibles aux bâtiments de fort tonnage sont Banana, Boma et Matadi.

Banana constitue l'un des plus beaux ports naturels de cette partie de la côte occidentale d'Afrique. Son entrée est extrêmement facile, grâce aux travaux de pilotage exécutés par le gouvernement de l'État Indépendant, ainsi qu'aux bouées et aux feux qu'il vient d'y faire placer. Les navires, après avoir rasé le banc qui se trouve à la pointe, entrent dans une magnifique baie et peuvent déposer leur cargaison à quai, tandis que dans les rades des autres ports, tels que Cabinda, Louango, Libreville, Mayamba, Sethe, Cama, etc., ils doivent rester au large, à deux ou trois milles et y décharger et recharger.

Boma. Le mouvement de ce port s'accroît avec une grande rapidité. Durant le premier trimestre de 1890, il y est entré huit navires au long cours, dont cinq anglais et trois allemands, et il en est sorti dix: quatre allemands et six anglais. L'entrée des bateaux de cabotage s'est élevée à quarante-huit, à savoir: vingt-sept hollandais, onze portugais, quatre français, quatre anglais, deux belges; la sortie à cinquante-cinq: trente hollandais, onze portugais, six français, quatre belges et quatre anglais. Les bâtiments belges sont ceux de la société pour le commerce du Haut-Congo. Pendant le 3^e trimestre, le mouvement a été de douze navires au long cours représentant

16,921 tonnes et 74 bateaux de cabotage d'une capacité de 2955 tonnes. Les douze navires au long cours se décomposaient ainsi: huit anglais, trois allemands et un français. Pendant le 4^e trimestre, il est entrée à Boma dix-neuf navires au long cours et 86 bâtiments de cabotage d'un total de 25,705 tonnes. Parmi les navires au long cours, on comptait: quatorze anglais, trois français et deux allemands. Le total de l'année entière a été de cinquante-deux navires au long cours, parmi lesquels trente-quatre sous pavillon britannique, douze sous pavillon allemand et six français.

Ce port est, comme on le voit, en progression constante.

A Boma comme à Banana, les navires déchargent à quai.

A *Matadi*, un grand *pier* métallique permettant aux bâtiments de 2000 à 2300 tonnes d'y amener leur cargaison au pied même du débarcadère du chemin de fer vient d'être construit. Il est terminé et livré au trafic depuis le mois de septembre dernier. Tous les steamers européens faisant le service régulier du Congo font aujourd'hui escale dans ce port nouveau.

Le fait que Matadi, tête de ligne du chemin de fer, est devenu port de mer, constitue pour le commerce international et pour l'avenir du chemin de fer un événement dont il est superflu de faire ressortir ici toute l'importance.

La flottille du Bas-Congo, c'est-à-dire celle qui fait le cabotage le long des côtes et le service du fleuve jusqu'aux cataractes, comptait, au premier janvier 1891, treize bateaux.

Malgré les difficultés de tous genres que comporte le transport à dos d'homme à travers la région des cataractes, d'un steamer démonté et nonobstant le prix élevé d'un transport semblable et les frais considérables qu'entraîne le remontage du bateau, l'on compte actuellement sur le Haut-Congo vingt-sept bateaux à vapeur.

Ce nombre sera considérablement augmenté cette année; car l'État lancera prochainement, sur le haut fleuve, deux bâtiments nouveaux; la société pour le commerce du Haut-Congo, quatre; la maison Daumas et C^{ie} et le *Nieuwe Afrikaansch*

Handels Vennootschap chacun un bateau à vapeur. Enfin, selon toutes probabilités, les missionnaires belges de Scheut auront, dans un avenir très prochain, un petit bateau pour faire le service entre leurs différentes stations du Congo et du Kassai.

Voilà donc, à ma connaissance seule, neuf steamers nouveaux qui ne tarderont pas à être mis à flot et qui porteront à trente-six le nombre des bâtiments composant la flottille du haut fleuve. Ce chiffre est d'autant plus remarquable que le lancement du premier bateau à vapeur date seulement de 1881 et qu'en 1887 on n'en comptait encore sur le Haut-Congo que neuf, dont 4 à l'État, 1 à la France et 2 aux missions.

Bangala. Ce port, situé à peu près à moitié chemin des Stanley-Pool et Stanley-Falls, a été ouvert à la navigation en 1884. Néanmoins, il présente, dès ce jour, ainsi que l'établissent les statistiques officielles de l'État, un mouvement assez considérable. Il y a eu, en 1890, une soixantaine de bateaux qui y ont jeté l'ancre.

L'État Indépendant, en ayant sur son territoire le cours entier du Congo, est appelé à bénéficier non pas seulement de la puissance commerciale que représente une voie navigable de cette étendue et de cette importance; mais de plus, il est, par le fait même, maître du *bassin commercial* le plus vaste du monde.

Le Congo est, en effet, l'unique porte d'accès de l'Afrique centrale jusqu'à la région des lacs. Or, d'après la déclaration faite par Stanley devant la commission technique de la conférence de Berlin, ce bassin aurait une étendue de 385 milles géographiques et une population de quatre-vingt-dix millions d'habitants. On peut donc dire que le Congo est un fleuve essentiellement commercial, qu'il rend l'État maître du commerce du centre du continent noir et qu'il est, par cela même, pour lui tout à la fois un gage certain de prospérité et une source inépuisable de richesses.

Les statistiques commerciales publiées par le gouvernement congolais sont pour nous, Belges, pleins de renseignements instructifs et précieux. Je vais m'y arrêter un instant et les étudier en détail.

Comme remarque préliminaire, je dois dire d'abord que le commerce général comprend le commerce du pays aussi bien que le transit; ensuite que les documents officiels ne se rapportent qu'aux exportations. L'absence de droits d'entrée n'a pas permis de dresser des statistiques sérieuses des produits européens importés. Les agents de l'État ont bien recueilli à cet égard des renseignements auprès des commerçants du Congo; mais ces données sont trop vagues et trop incertaines pour pouvoir en tirer des conclusions positives et sérieuses. Je ne m'en occuperai donc pas.

Les statistiques officielles démontrent d'une façon péremptoire que le commerce se développe, dans l'État, d'une façon vraiment remarquable et je crois pouvoir ajouter, absolument inattendue, pour beaucoup de nos compatriotes.

Voici d'ailleurs les chiffres :

EXPORTATION.

		Commerce spécial.	Commerce général.
1887	Frs.	1,980,441.45	7,667,969.41
1888	"	2,609,300.35	7,392,348.17
1889	"	4,297,543.85	8,572,519.19
1890	"	8,242,199.43	14,109,781.27

Ce tableau comparatif montre que le commerce spécial de l'année dernière a atteint à peu près le double de celui de 1889, qu'il a dépassé le triple de celui de 1888 et qu'il a été notablement supérieur au quadruple de l'année 1887.

Est-ce donc sans raison que j'ai dit tantôt que le commerce du Congo progresse d'une façon extraordinaire? Quelle est, en effet, la nation européenne, asiatique ou américaine dont

le commerce se soit plus que quadruplé en quatre ans de temps ?

Il n'est pas sans intérêt de remarquer, en passant, que sur une valeur de frs. 4,297,543.85, montant du commerce spécial, pendant l'année 1889, les exportations du Bas-Congo se sont élevées à frs. 2,318,254.35 et celles du Haut-Congo seulement à la somme de frs. 1,979,289.50. On voit par là que le haut fleuve, qui, au dire de tous les voyageurs, est excessivement riche, tandis que le Bas-Congo est relativement pauvre, ne figure dans le mouvement commercial que pour une part minime et on juge ainsi de ce que le commerce de l'État pourra être quand le chemin de fer aura mis le centre de l'Afrique en communication avec l'Océan ⁽¹⁾.

Les statistiques pour 1889, publiés dans le N° 2 (février 1889) du *Bulletin officiel* de l'État Indépendant, renseignent également les pays de destination des produits exposés et elles établissent, comme on va le voir, qu'une minime partie seulement de ces articles a été dirigée sur Anvers.

Pays de destination ⁽²⁾ :	Valeur en francs.
Belgique	556,489.50
Possessions portugaises	489,880.10
Grande-Bretagne . .	556,949.70
Allemagne	324,289.05
Portugal	446,780.70
France	70,578.35
Pays-Bas	6,127,551.79
Total :	8,572,519.19

(1) Ces lignes étaient déjà écrites quand ont paru les statistiques du mouvement commercial pour l'année 1890. On y voit que les exportations du haut fleuve ont pris, au cours de cette année, un très grand développement. Elles se sont élevées, sur un chiffre global de 8,242,199.45, à 4,039,011 francs. Elles avaient été, en 1889, de 1,979,289.50 seulement. Ce résultat, qui démontre surabondamment les ressources du haut fleuve, est plein de promesses pour l'avenir.

(2) Dans ce tableau, les pays de destination sont ceux vers lesquels les

Ainsi, sur une valeur de 8,572,519.19 francs, notre métropole commerciale n'en a reçu que pour frs. 556,489.50, alors que l'importation dans les Pays-Bas s'est élevée à 6,127,551.79 francs. Il en résulte que les importations directes, en Belgique, ont été considérablement inférieures à notre commerce réel, tandis que le contraire s'est produit pour la Hollande.

J'ai tenu à relever ces chiffres de l'exportation vers la Belgique et vers la Hollande pour attirer l'attention des armateurs et négociants anversois et les décider à prendre les mesures nécessaires afin d'éviter que cette situation se perpétue.

Mais ces statistiques ne sont pas seulement intéressantes pour les commerçants anversois; elles le sont tout autant, si non plus, pour nos industriels. On y voit, en effet, quels sont les principaux produits africains d'exportation et quels sont leurs débouchés. Je crois devoir conseiller vivement à tous les industriels l'étude de ces documents; elle permettra aux uns de s'approvisionner directement aux sources mêmes et elle donnera peut-être aux autres l'idée d'établir dans notre pays des industries nouvelles.

Ils sont encore fort peu nombreux les produits africains dont le commerce mérite de figurer dans les statistiques, mais beaucoup d'autres viendront très prochainement en accroître le nombre et leur exportation ne tardera pas à croître dans de fortes proportions.

Nous trouvons, entre autres, dans ces statistiques, que sur 13 articles d'exportation, la Belgique n'en a reçu que deux, et cela encore pour des quantités excessivement minimes; le reste est envoyé en grande partie sur les marchés néerlandais. C'est là un état de choses qui mérite l'attention de nos compatriotes et je serais heureux de le voir modifier dans

produits sont expédiés en quittant le territoire de l'État Indépendant. Il faut remarquer que fort souvent ces marchandises ne font que passer en transit par le pays de destination. Cela est surtout vrai pour les possessions portugaises, le Portugal et les Pays-Bas.

un avenir fort prochain ; c'est pourquoi je me suis étendu, peut-être même un peu longuement, sur ce sujet.

Jusqu'ici je ne me suis occupé que de l'État Indépendant, mais il n'est pas sans intérêt, pour estimer l'Afrique à sa juste valeur, de connaître aussi les ressources des autres parties de la côte occidentale.

Écoutons, par exemple, ce que nous apprend l'*Afrika Post* dans un de ses derniers numéros. Ce journal allemand publie une étude statistique, basée sur des chiffres authentiques, d'où il résulte que Hambourg, en 1888, a importé de l'Afrique occidentale 593,770 quintaux de marchandises d'une valeur de 15,542,000 marks, ou plus de 19 millions de francs, — ce qui, ajoute le journal en question, représente un trafic plus important que l'importation hambourgeoise de la Chine et du Japon réunis.

Pour ce qui concerne l'exportation de cette même place vers les pays d'outre-mer, l'Afrique occidentale, toujours d'après l'*Afrika Post*, vient dès à présent, en quatrième lieu, immédiatement après les États-Unis, le Brésil et la République Argentine.

La côte occidentale, tout entière, constitue, comme on le voit, un excellent marché commercial ; il est d'ailleurs de notoriété publique que la maison Muller et C^{ie} de Rotterdam, dans la Guinée ; les Français, au Congo et au Sénégal ; les Portugais et les Anglais, dans leurs possessions occidentales, font tous de brillantes affaires. Il n'est par conséquent nullement extraordinaire qu'il en soit de même de l'État Indépendant qui, à cause du Congo et de ses nombreux affluents, possède un réseau de voies commerciales faisant complètement défaut aux autres possessions européennes.

J'ai déjà précédemment expliqué les raisons pour lesquelles il m'est impossible de produire aucun chiffre positif relativement aux *marchandises importées* au Congo. Les articles européens

sont jusqu'ici entrés en franchise de droit; leur nature et leur valeur n'ont donc pu être constatées d'une façon certaine ⁽¹⁾. Je dois, par conséquent, me borner à mentionner les principaux articles demandés par les naturels de la côte occidentale. Ce sont : les cotonnades et les mouchoirs, les tissus divers, les flanelles, les fils de laiton, la coutellerie, les ustensiles de ménage, la vaisselle, la verroterie, les objets en fer blanc, en faïence, les sonnettes, les chapeaux en paille et en feutre, les ombrelles, les pipes, les perles en verre, les bijoux communs, les miroirs, les merceries, toute espèce d'objets de bibeloterie, et les allumettes.

L'importation des alcools, des armes à feu et de la poudre

(1) Il résulte des renseignements obtenus par les agents de l'État auprès des commerçants du Congo que les importations générales, en 1889, ont été de 10,506,932 fr. et les importations spéciales de 8,451,688 fr., parmi lesquelles le commerce belge figure pour 4,341,140 fr.

Pendant les trois premiers trimestres de 1890, les importations générales ont atteint le chiffre approximatif de 10,801.993 fr. et les importations spéciales, 9,540,236 fr.

Je dois d'ailleurs faire toutes mes réserves au sujet de ces chiffres; ce ne sont, à vrai dire, que de simples indications; car les importateurs, et particulièrement la Compagnie hollandaise, se refusent à déclarer la valeur des marchandises qu'ils introduisent dans l'État.

Les importations, par pays de provenance, se répartissent ainsi pour l'année 1889 :

Grande-Bretagne (comprend la majeure partie des articles belges expédiés par Anvers)	5,020,965 frs.
Allemagne (comprend une partie des articles belges)	973,559 "
Portugal (même observation)	344,924 "
France	51,321 "
Pays-Bas	4,101,963 "
Norwège	14,200 "

10,506,932 frs.

Les marchandises ont été classées par pavillons, car il est impossible d'en connaître l'origine. Ainsi tous les produits belges ont été importés par des navires anglais, allemands et portugais.

Quant à l'importation hollandaise, elle se compose, sauf pour les alcools, en majeure partie de fabricats étrangers, anglais principalement.

a été sévèrement réglementée par la conférence antiesclavagiste. La vente des armes à feu perfectionnées avait déjà été prohibée antérieurement par l'État Indépendant lui-même, en 1885.

Le Congo a rencontré, en Belgique, une opposition bien vive. On a fait valoir contre lui une foule d'arguments que le public, la presse, les chambres mêmes ont tour à tour reproduits avec une certaine complaisance, il faut bien le reconnaître.

Toutes les objections produites, et Dieu sait si elles étaient nombreuses, sont tombées petit à petit : les unes par l'évidence des faits ; les autres, grâce au dévouement, à la sagesse et à l'expérience des hommes d'État qui ont si puissamment aidé à créer l'État Indépendant et qui aujourd'hui encore travaillent avec le plus grand succès à son développement, à sa prospérité. *Il en est une cependant qui subsiste malgré tout* dans quelques esprits : c'est celle qui est tirée de l'article 3 ⁽¹⁾ de l'acte général de Berlin, article qui *défend au jeune État d'établir un traitement différentiel pour les importations.*

On en a conclu chez nous que la Belgique ne ferait que préparer le terrain aux étrangers et qu'elle ne tarderait pas à se voir enlever un marché créé uniquement, ou à peu de chose près, par son travail, par ses capitaux et même par son sang. En d'autres termes, les compatriotes dont je reproduis ici les appréhensions désireraient jouir, au Congo, de faveurs particulières, parce qu'ils croient que la mère-patrie ne peut retirer d'une colonie des avantages sérieux que si son com-

(1) Art. 3. « Les marchandises de toute provenance, importées dans ces territoires, sous quelque dénomination que ce soit, par la voie maritime ou fluviale, ou par celle de terre, n'auront à acquitter d'autres taxes que celles qui pourraient être perçues comme une équitable compensation de dépenses utiles pour le commerce et qui, à ce titre, devront être également supportées par les nationaux et par les étrangers de toute nationalité.

Tout traitement différentiel est interdit à l'égard des navires comme des marchandises.

merce et son industrie s'y trouvent dans une situation privilégiée.

Croire que des mesures protectionnistes sont nécessaires pour développer dans une colonie le commerce et l'industrie nationales est tomber dans une erreur économique. Cette erreur, vous allez le voir, ne résiste pas à un examen approfondi du mouvement commercial des colonies.

Je pourrais faire ici l'historique du mouvement colonial en Asie, en Amérique, en Océanie et en Afrique, mais cette étude serait fort longue et n'ébranlerait peut-être aucune opinion. C'est pourquoi je crois préférable de ne m'appuyer que sur des chiffres pour établir que la métropole fournit toujours la majeure partie des marchandises mises en consommation, aussi bien dans les colonies, à tarif uniforme, que dans celles qui possèdent un tarif différentiel.

J'ai sous les yeux une collection de tarifs douaniers publiés par le département des affaires étrangères et c'est dans ces documents officiels que je vais puiser la justification de ma thèse.

La politique économique des nations européennes se reflète tout naturellement dans le régime imposé à leurs colonies. Certains pays, partisans du libre échange, traitent de la même manière, quant aux droits d'entrée, les importations de toutes provenances; quelques-uns, au contraire, les modifient d'après les pays d'origine; d'autres, enfin, ont établi un tarif que je puis appeler prohibitif.

L'Angleterre applique à toutes les colonies le principe de l'égalité du pavillon. Les Pays-Bas ont suivi cet exemple, mais depuis 1850 seulement.

La France a donné à quelques-unes de ses possessions un tarif uniforme et à d'autres un tarif différentiel.

Les colonies espagnoles jouissent d'un tarif différentiel.

L'Italie semble vouloir suivre le même système, car elle vient d'arrêter que tous ses produits entreront en franchise à Massouah.

Le Portugal admet sur un même pied, dans certaines colonies, par exemple le port d'Ambrio et Timor, les marchandises

quelle que soit leur origine; tandis que dans d'autres: Guinée, Mozambique, cap Vert, St.-Thomas, etc. il exige sur les articles étrangers un droit variant de 30 à 100 p. c. de leur valeur.

De l'étude à laquelle je me suis livré du mouvement commercial des colonies du monde entier, il résulte deux faits évidents et indéniables:

Le premier, — je me borne à le mentionner parce qu'il ne se rapporte pas directement à la question dont je m'occupe en ce moment, c'est que les colonies qui se sont développées avec le plus de vigueur et de rapidité, sont les colonies à tarif uniforme, c'est-à-dire celles où les marchandises de toute provenance sont, sous le rapport des droits d'entrée, placées sur un pied d'égalité parfaite.

Le second, c'est que des avantages douaniers accordés à la mère-patrie n'ont pas, comme conséquence nécessaire et absolue, la situation prépondérante de son commerce; bien au contraire, c'est l'opposé plus tôt qui est vrai. Le protectionnisme, on peut l'affirmer, est plus défavorable que favorable au commerce de la métropole. Cette opinion, qui est juste, surtout pour les colonies portugaises et espagnoles, les îles Philippines, par exemple, où, en 1886, sur 20,073,422 piastres d'importations, l'Espagne n'a fourni que 1,823,156, est juste également — nous l'avons vu — pour les colonies françaises. Ainsi, en Algérie, sur frs. 83,720,577, montant des marchandises importées en 1883, les entrepôts français ne figurent que pour frs. 39,707,962.

En Cochinchine, le commerce avec la France, pendant l'année 1885, n'a été que de 11,502,042 piastres, alors qu'il s'est élevé avec les pays étrangers à 34,632,853 piastres.

Le commerce de la métropole avec l'île de la Réunion a diminué d'un tiers de 1877 à 1885: de 22,307,294, il est tombé à 14,558.228 et cependant les produits nationaux entraînent dans l'île en franchise de droits. A St.-Pierre et Miquelon, les importations de la mère-patrie ne représentent que le tiers des importations générales; à la Guadeloupe, elles atteignent

à peu près la moitié. Cet état de choses dans les colonies françaises est d'autant plus remarquable qu'il s'agit de colonies appartenant à un pays essentiellement producteur.

Par contre, je constate qu'il s'en faut de beaucoup qu'un tarif général contrarie ou diminue l'importation des produits de la mère-patrie. Les statistiques de toutes les colonies anglaises le prouvent à l'évidence et il en est de même pour les colonies néerlandaises. Je m'abstiens de donner ici des chiffres; il me faudrait en énumérer une trop longue série.

Je suis par ce qui précède autorisé à dire qu'il résulte du mouvement commercial des colonies que la crainte énoncée par certains de nos compatriotes de se voir ravir un jour, nécessairement et fatalement par les étrangers, le marché du Congo est une crainte absolument chimérique.

Mais ce n'est pas là le seul enseignement que nous donne l'étude comparative à laquelle je me suis livré; elle nous prouve et elle nous démontre d'une façon péremptoire que si nous voulons suivre l'exemple des autres nations colonisatrices, non seulement nos produits trouveront toujours, en Afrique, un débouché assuré, mais que de plus, nonobstant la concurrence des autres nations, ils y jouiront, sans aucun doute et tout naturellement, d'une situation privilégiée.

Je dis : sans aucun doute et naturellement, parce que la Belgique étant avant tout un pays industriel et commerçant, sera, si elle le veut, à même de satisfaire à tous les besoins de ses nouveaux clients africains.

La position que la Belgique aura vis-à-vis du Congo, devenu sa colonie, sera analogue à celle de l'Angleterre, pays producteur vis-à-vis de ses propres colonies et sa position sera infiniment plus avantageuse que celle de beaucoup d'autres nations, de la Hollande, par exemple, qui n'est pas à proprement parler un pays industriel. Or, la Néerlande, ne l'oublions pas, malgré cette situation peu favorable et en dépit du tarif douanier uniforme, est parvenue à se réserver, dans ses colonies, la majeure partie du commerce d'importation.

Je viens de faire connaître la situation économique de l'État Indépendant en 1891 ; toutefois, pour porter sur cette situation un jugement sérieux et juste, il faut nécessairement se rappeler ce *qu'était le Congo autrefois, c'est-à-dire, avant la constitution de l'État*. Je rappellerai donc les récits des explorateurs de cette époque.

En 1879, il n'existait, au dire de Stanley, que deux petites factoreries entre les premières chutes de Yellaba, près de Vivi, dans le Bas-Congo et Boma ; en 1886, on y comptait dix-neuf établissements commerciaux, religieux et philanthropiques.

A Boma, il n'y avait autrefois que quelques factoreries de peu d'importance. En 1879 encore, on n'y comptait que 16 blancs ; actuellement (31 décembre 1890), il y a 141 Européens, dont 80 Belges. Boma, qui est aujourd'hui la capitale de l'État, se divise en Boma-rive et Boma-plateau. Boma-rive se compose de huit factoreries européennes, situées le long du fleuve, de la mission catholique et des bâtiments de l'État.

A un kilomètre du fleuve, sur un monticule, s'élève un groupe de constructions qu'occupent les services de l'administration centrale, laquelle est reliée à la rive par un chemin de fer Decauville. C'est là aussi que se trouve l'hôtel pour voyageurs et les magasins établis par la Compagnie des magasins généraux.

Un hôpital, installé et entretenu aux frais de la section anversoise de la Société de la Croix rouge du Congo, sera ouvert très prochainement ⁽¹⁾.

Que dire de Matadi, maintenant si vivant par suite de la construction du chemin de fer ? Matadi, qui possède un magnifique « pier » métallique où abordent déjà les navires de 2000 tonnes ! Matadi qui est relié directement à l'Europe par des lignes

(1) M. le docteur Reyttter, qui est chargé d'en prendre la direction, s'est embarqué, le 10 avril, à Bordeaux. Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer, en passant, que le docteur Reyttter retourne en Afrique pour la troisième fois. Il y va en qualité de médecin du gouvernement avec résidence à Boma et accompagné de sa jeune femme. Détail à noter : Madame Reyttter a subi avec succès tous les examens requis pour exercer en Belgique la profession de pharmacien.

régulières de navigation ! Il y a dix ans, cet endroit n'était qu'un rocher aux alentours duquel on ne rencontrait que quelques cases de sauvages, tandis qu'aujourd'hui l'on s'occupe sérieusement et activement de monter une société immobilière pour l'exploiter en terrains à bâtir !

En 1889, il n'y avait dans cette localité que 19 blancs ; leur nombre, en 1890, s'élève à 150.

Faut-il rappeler que c'est le premier décembre 1881 que Stanley fit faucher sur le flanc de la colline de Khonzo-Ikoulou (Mont Léopold) l'herbe du terrain qui est aujourd'hui Léopoldville ? Faut-il rappeler aussi les luttes qu'il eut à soutenir, à cette époque, contre les chefs indigènes, surtout contre Ngalyma, le chef de Kintamo ?

Ne perdons pas de vue non plus que les négociants européens établis dans le Bas-Congo n'osaient pas, avant 1885, s'aventurer au delà de Matadi. N'oublions pas enfin que Stanley, lors de son second voyage (1879-1884), traça à grand'peine une partie de cette route des cataractes, qui actuellement est parcourue chaque année par 60,000 porteurs et sur laquelle le mouvement des marchandises à la montée peut, sans exagération, être évalué à plus de 2000 tonnes. Pour donner une idée de ce qu'est devenu ce sentier de chèvres d'autrefois, j'ajouterai, d'après une lettre datée du 20 décembre dernier, qu'à cette époque plus de 30,000 charges étaient en souffrance à Matadi en attendant des porteurs.

A-t-on oublié les démêlés, quelquefois sanglants, des agents de l'État et de Stanley lui-même avec les indigènes de Bolobo, de Bangala, d'Upoto, de Bassoko et des Stanley-Falls ?

Bangala est devenu, à l'heure actuelle, un centre paisible de commerce. Pour en donner la mesure, il suffira de dire que plus de 60 bateaux sont entrés, en 1890, dans son port.

Inutile de parler des Falls, où se tient aujourd'hui le plus grand marché de l'Afrique centrale et qui est le siège de trois grandes factoreries européennes, l'une appartenant à la

Nieuwe Afrikaansche Handels Vennootschap de Rotterdam, l'autre à la Société belge pour le commerce du Haut-Congo et la troisième à la maison Daumas et C^{ie} de Paris.

Tout le monde a encore présent à la mémoire l'opiniâtreté avec laquelle le célèbre trafiquant d'esclaves, Tippou-Tipp, défendit aux Européens, les armes à la main, l'accès de sa résidence. Cela ne date que d'hier, en quelque sorte.

Les commerçants européens qui, en 1886 seulement, osèrent aller au Pool, possèdent aujourd'hui sur le Haut-Congo 16 comptoirs dont trois aux Falls et un à Luébo sur le Kassai. De plus, 27 bateaux à vapeur sillonnent en tous sens le haut fleuve et ses affluents.

L'exportation du Congo d'autrefois était minime, si je la compare à celle de ces dernières années; les produits de l'intérieur n'arrivaient que fort difficilement à la côte et cela, après avoir considérablement augmenté de prix, à cause des droits exigés par les chefs dont ils traversaient les territoires. Quant aux articles exportés, ils étaient beaucoup moins nombreux que ceux d'aujourd'hui; et les quantités envoyées en Europe étaient infiniment moins considérables. A ce propos, M. le commandant Verney Lovett Caméron, dans la conférence qu'il a bien voulu nous donner ici même, le 30 janvier dernier, racontait qu'avant son voyage, c'est-à-dire avant 1873, l'Afrique n'expédiait pas une tonne de caoutchouc en Europe, que c'était lui qui en avait envoyé les premiers échantillons en Angleterre. Or, d'après les statistiques de l'État du Congo, l'exportation de ce produit s'est élevée, en 1890, au commerce spécial, à 123,666 kilog. évalués à frs. 556,497 et, au commerce général, à 684,524 kilog. représentant une somme de 3,080,358 frs.

Autrefois, les relations commerciales avec les indigènes étaient très difficiles; elles se faisaient au moyen d'interprètes. Elles étaient ainsi fort peu commodes, fort peu sûres et de plus, fort onéreuses. Aujourd'hui, elles se font directement, sans difficulté aucune, même au centre du continent, aux Falls et à Luébo.

Les voyages à l'intérieur du pays, avant la constitution de l'État, présentaient de grands dangers. Actuellement, l'on peut parcourir une immense partie du pays en pleine sécurité.

Les indigènes qui, il y a quelques années encore, étaient très hostiles aux blancs, les respectent et les recherchent maintenant, soit pour en obtenir des articles d'Europe, soit pour se mettre sous leur protection, soit pour profiter de leurs enseignements pratiques au point de vue de l'agriculture et des métiers manuels.

Au dire des voyageurs, les Congolais font dans la civilisation des progrès incontestables, les anthropophages eux-mêmes renoncent à leur cruelle coutume et tous, en général, tendent à abandonner leurs habitudes nomades pour se fixer aux alentours des stations européennes. Là où, il y a dix ans, l'on ne voyait que quelques huttes de sauvages, l'on trouve aujourd'hui une ville à l'état embryonnaire il est vrai, mais ayant néanmoins déjà les rudiments d'une organisation véritable : rues, marché régulier, ordre, voire même de la police.

CONCLUSIONS.

Un travail entièrement d'observation, dans lequel l'auteur a écarté avec un soin minutieux tout ce qui ne constitue pas un fait acquis, autrement dit réellement existant, au moment où il s'y livre, un travail de ce genre n'aurait, je crois, aucune raison d'être s'il n'était couronné par une conclusion claire, positive et éminemment pratique. Ce sera là ma conclusion.

La Belgique traverse, en ce moment, une crise ouvrière et économique plus grave, plus profonde et plus périlleuse qu'aucune de celles par lesquelles elle a déjà passé antérieurement. Si cet état ne devait que se prolonger, il causerait, c'est évident, un dommage considérable; mais s'il devait s'aggraver encore, il aurait pour conséquence fatale et inévitable, dans

l'ordre matériel, le dépérissement, la ruine même de l'industrie et du commerce et dans l'ordre politique, des bouleversements, des émeutes, même des révolutions.

Ce tableau paraîtra peut-être exagéré, noirci. Je le désirerais bien sincèrement; malheureusement, l'étude consciencieuse et approfondie que j'ai faite de la situation me fait croire qu'il n'est que l'expression de la vérité.

Notre pays voit se presser, entre ses étroites frontières, la population la plus dense du monde entier; de là, dans sa situation agricole, industrielle et commerciale, une pléthore, un encombrement qu'augmentent encore, et cela même dans une proportion considérable, les barrières protectionnistes qui, s'élevant de toutes parts, ferment ou réduisent considérablement, les uns après les autres, tous ses débouchés.

L'Allemagne, la première, s'est engagée dans cette voie si préjudiciable pour nos producteurs. C'était en 1879; l'Autriche l'y a suivie dès 1882 et l'Italie n'a pas tardé à faire de même.

Le Portugal a augmenté, en 1887, la plupart de ses droits d'entrée.

La Russie, qui est protectionniste depuis longtemps, renforce d'année en année ses douanes et arrivera bientôt à avoir un tarif prohibitif pour tous les articles qu'elle produit elle-même.

En Suisse, les Chambres s'occupent à discuter un projet contenant le relèvement de certains droits douaniers.

La Suède a établi, en 1888, des droits d'entrée sur les céréales et aggravé ceux qui frappaient déjà certains produits.

Les Chambres danoises ont été saisies, à la fin de l'année dernière, d'un projet destiné à accorder une protection efficace aux principales industries du pays.

Les États-Unis viennent de voter le bill Mac-Kinley et le Canada se dispose à imiter leur exemple.

Au Mexique et dans divers États de l'Amérique centrale, les taxes sont très élevées.

Les embarras financiers de la République Argentine ont amené le gouvernement à proposer et les Chambres à voter

l'établissement de nouveaux droits et l'augmentation de ceux qui existaient déjà.

Un motif analogue forcera vraisemblablement, et cela à bref délai, les autres républiques de l'Amérique du Sud à agir de même.

La *Gazette officielle* de Madrid a publié, dans les derniers jours de décembre, des décrets augmentant les tarifs douaniers à dater du premier janvier 1891.

En France même, les tendances protectionnistes s'accusent si nettement qu'elles ne me laissent guère de doute sur l'attitude que prendra le gouvernement de la République au moment de l'échéance de notre traité de commerce du 31 octobre 1881. (On sait qu'il a été dénoncé par la France pour le 1^{er} février 1892.)

Seuls, les Pays-Bas et l'Angleterre sont, jusqu'à cette heure, restés libres échangistes, et encore, en Néerlande, il s'est formé, depuis quelques années, un mouvement très puissants en faveur de la surélévation de tarif actuel (5 % ad valorem.)

Que penser enfin du mouvement économique qui se dessine en Angleterre dans le but de pallier les conséquences du bill Mac-Kinley? La Grande-Bretagne cherche à resserrer les liens commerciaux qui l'unissent à ses colonies, afin d'y trouver des débouchés capables de remplacer ceux que la nouvelle politique des États-Unis vient de fermer à ses produits; jusqu'où ira-t-elle dans cette voie? Aujourd'hui, les colonies ne peuvent, en vertu des traités commerciaux, frapper nos produits de droits supérieurs à ceux que doivent acquitter les produits similaires anglais; mais qu'arriverait-il si cette situation venait à être modifiée à notre détriment?

Comme on le voit, le vent est partout au protectionnisme et, pour le moment, rien ne permet de prévoir un courant contraire.

Est-il nécessaire d'ajouter que cette politique commerciale est funeste à notre industrie? Nous ne le savons malheureusement que trop! Mais cependant il ne sera pas tout à fait inutile, je crois, de faire connaître dans quelles proportions elle nous est funeste.

Le *Moniteur* du 28 janvier dernier publie une statistique officielle d'où il résulte que notre exportation a subi, en 1890, une diminution de 19 p. c. environ. Cette diminution est certes déjà fort considérable ; mais que sera-t-elle lorsque les nouveaux tarifs seront en vigueur dans l'Amérique du Nord et du Sud, en Espagne, en Suisse, etc., etc. ?

Les articles dont à ce jour l'exportation a le plus diminué sont les fils de lin et de laine, les cokes, les aciers, les fers, les clous, les sucres et les tissus de tous genres. A cette nomenclature, il faudra bientôt, par suite de l'application du bill Mac-Kinley, ajouter les verres, et ainsi presque toutes nos grandes industries se trouveront atteintes.

Voilà la situation de notre industrie ; examinons maintenant dans quelle condition se trouve notre population ouvrière.

La classe ouvrière, en Belgique, est littéralement en ébullition. Elle est travaillée, ou mieux elle est tirillée, en tous sens : les uns, les démocrates, les socialistes, cherchent, par tous les moyens imaginables, à enrôler les ouvriers sous leur bannière ; les autres, les conservateurs, les catholiques, ne négligent de leur côté aucun effort afin de les attirer à eux.

Tous deux poursuivent leur but en créant des ligues, des associations, des sociétés de coopération, de secours, de bienfaisance, voire même d'agrément, et tous deux poursuivent leur but sans trêve ni merci, avec persévérance, nous dirons mieux, avec acharnement.

Les socialistes, notamment, font une propagande effrénée et, mon Dieu ! pourquoi ne pas l'avouer ? non sans succès. Nous connaissons des centres industriels dont les ouvriers n'étaient pas encore entrés dans le mouvement au mois de septembre dernier et qui aujourd'hui sont, à peu d'exceptions près, tous affiliés aux ligues.

Le monde des travailleurs ne tardera pas, chez nous, à être complètement organisé et enrégimenté sous l'un ou l'autre drapeau.

Mais au-dessus des deux camps plane, comme un phare

lumineux, le suffrage plus ou moins universel. Tous, les socialistes chrétiens aussi bien que les autres, sont imbus de l'idée que le droit de vote doit les sauver ; ils s'imaginent qu'en ayant des représentants au Parlement ils obtiendront tout ce qui leur fait défaut aujourd'hui ; ils comptent sur une série de lois ouvrières, sur des mesures économiques extraordinaires, sur une hausse de salaire, sur une réduction des heures de travail, etc., etc.

Toutefois, qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée. Ce n'est pas que je sois hostile à une extension du suffrage ; bien loin de là. Je crois, au contraire, que la chose est très utile, voire même nécessaire ; et j'avoue franchement et sans difficulté que, si cela dépendait de moi, j'étendrais le droit de vote dans la plus large mesure possible. Seulement, je pense que pour faire une œuvre vraiment bonne, pratique et fructueuse, il faut préalablement instruire les ouvriers, les rendre aptes à exercer dignement les droits qu'ils revendiquent et je pense aussi que cette réforme ne produira les résultats que l'on en attend que si elle est accompagnée du véritable remède à la crise économique dont nous souffrons, en d'autres termes, si elle n'est complétée par le développement du commerce et de l'industrie.

L'extension, le développement de notre commerce et de notre industrie est, je n'hésite pas à l'affirmer, au point de vue économique, la seule solution vraie, rationnelle, complète et stable du problème social, tel qu'il se pose en Belgique.

Si notre industrie est prospère au point de procurer à nos ouvriers non pas seulement du travail, mais un travail rémunérateur, et si cet état se continue pendant une longue série d'années, le bien-être, la prospérité ne tarderont pas à remplacer, dans la classe populaire, la gêne et la misère qui la rongent et l'épuisent aujourd'hui. Le problème économique et social se trouvera ainsi en grande partie résolu.

Que faut-il donc pour arriver à ce résultat si désirable et même si nécessaire ?

Il faut avoir des débouchés assez considérables pour absorber nos produits et assez stables pour nous permettre, sans crainte de mécompte, de donner une grande extension à nos industries actuelles et nous permettre, en même temps, d'en créer de nouvelles.

Ces débouchés, nous les possédons adjourd'hui puisque l'État Indépendant est désormais ouvert à notre activité.

Je développe ma pensée. Je veux la préciser et faire toucher du doigt, si je puis m'exprimer ainsi, ce qui est pour moi une vérité économique, et partant sociale, manifeste, évidente et irréfutable.

J'ai exposé précédemment, autant du moins que je l'ai pu, la situation de l'État Indépendant, telle qu'elle est à l'heure actuelle. Je vais examiner maintenant froidement, sans enthousiasme aucun, mais aussi sans hostilité préconçue, ce que pourrait produire, comme producteur et comme consommateur, un territoire aussi vaste, aussi fertile, aussi peuplé que le Congo, entre les mains d'une nation aussi active et aussi industrielle que la belge, si, bien entendu, elle voulait sérieusement le mettre en valeur.

Pour donner une idée des progrès immenses et absolument inespérés réalisés au Congo depuis la constitution de l'État Indépendant, progrès réalisés, je puis le dire ouvertement, en dépit d'une indifférence trop générale de la part de nos nationaux et malgré des difficultés sans nombre et de toute nature, j'ai, entre autres, établi que ses exportations, au commerce spécial, avaient, en quatre ans de temps, de 1887 à 1890, plus que quadruplé. Mais je n'ai pas fait observer que les produits exportés étaient des produits croissant à l'état sauvage et récoltés à peu près exclusivement sur les côtes, sauf cependant en ce qui concerne l'ivoire et une partie du caoutchouc.

Que seront donc les exportations lorsque la culture s'en sera

mêlée ? Que seront-elles quand le chemin de fer aura facilité les communications avec l'intérieur ?

Tous les explorateurs africains, sans exception aucune, ont vanté les richesses du centre du continent noir en minerais, ivoire, caoutchouc, bois, épices, plantes tinctoriales, etc. etc. et tous ont ajouté que ces produits se trouvaient en quantités inépuisables.

Cependant, Stanley et Cameron n'hésitent pas à déclarer que toutes ces richesses ne sont absolument rien en comparaison de la fertilité du sol. Les autres explorateurs sont, au reste, du même avis. Voici, pour ne citer qu'un exemple, la description enthousiaste que fait le docteur Richard de la contrée parcourue par le Louapoula :

« Le paysage paradisiaque, dit-il, qu'aucune plume ne saurait décrire, nous arrache des cris de joie. Des centaines d'îles, couvertes d'une flore tropicale luxuriante, émergent du fleuve dont les eaux sombres, quoique limpides, coulent entre des rives bordées de forêts vierges composées de palmiers, de calamus, de pandanus et de lianes de toutes espèces. »

Le sol de l'État Indépendant est, de l'avis de tous, d'une fertilité remarquable et les essais de plantations faits par les fonctionnaires du gouvernement, par les missionnaires et par les sociétés commerciales prouvent que la plupart des produits végétaux des pays chauds et tempérés peuvent y être cultivés avec le plus grand succès.

Or, cette fertilité déjà si précieuse par elle-même se trouve encore accrue, et cela dans une proportion notable, par la puissance de l'effet utile. « Une heure de travail, dit le docteur Pogge, donne, en Afrique, peut-être dix fois plus de résultat qu'en Europe. » Cet explorateur, comme on le sait, parlait d'expérience personnelle.

Mais le public belge se rend-il compte des ressources et du parti que l'on peut tirer de cette fertilité équatoriale ? Je ne le pense pas ; je crois, au contraire, qu'il n'en a qu'une idée bien vague et fort imparfaite ; d'abord, parce que l'expé-

rience des colonies lui manque; ensuite, parce qu'il n'est pas habitué à suivre d'un œil très attentif ce qui se passe ailleurs, lorsque ces choses ne l'intéressent pas directement et immédiatement. Qu'il ne soit donc permis de l'apprendre à ceux qui l'ignorent.

Pour rendre ma démonstration plus sensible encore, je vais prendre quelques-uns des articles congolais dont j'ai déjà fait connaître approximativement la production en donnant les chiffres de leur exportation, et je montrerai, par l'exemple des autres colonies, le parti que nous pourrions en tirer nous-mêmes.

Le *café*, qui a été reconnu très bon par une autorité en la matière, par la section de la Chambre de commerce d'Anvers, pourrait être l'objet de cultures semblables à celles du Brésil. La nature du sol et le climat des hauts plateaux se prêtent à la culture des meilleures essences; rien ne s'opposerait à ce qu'il y soit établi de grandes plantations, à l'instar de celles qui existent dans les plaines de San-Paolo (Brésil) et dont on évalue la production annuelle à plus de huit millions de kilogrammes. (On sait que c'est le Brésil qui fournit la moitié, si non les trois quarts de la consommation générale de café).

Le *tabac* offre des ressources analogues. Les Hollandais, qui en ont introduit la culture à Sumatra, ont obtenu des résultats merveilleux. Voulez-vous connaître ce que peut rapporter la culture de cette plante? Je prendrai l'exemple d'une société hollandaise ayant des plantations à Sumatra, l'*Arendburg*. Cette compagnie a distribué à ses actionnaires, en 1890, cent et douze pour cent. Il est vrai que c'est la plus grande et la plus heureuse des sociétés similaires; mais elles sont néanmoins assez nombreuses celles qui donnent, chaque année, de 20 à 60 % de dividende.

Pourquoi ne pourrions-nous pas réussir ainsi au Congo? La terre et le climat conviennent admirablement à cette plante, puisqu'elle pousse de tous côtés à l'état sauvage et que les

expériences de culture qui ont été faites à différentes endroits ont toutes admirablement réussi.

La *canne à sucre*, qui a enrichi tant de Néerlandais, ne pourrait-elle pas être pour nous aussi une source de grands profits ? On la trouve partout, dans le Haut comme dans le Bas-Congo.

Depuis de longues années, l'Europe demande *le blé* qui lui fait défaut, à l'Amérique du Nord. Cette source est sur le point de se tarir, et même, le jour n'est pas éloigné où le nouveau monde ne produira pas assez pour sa propre consommation. Le Congo, avec ses vastes territoires et sa nombreuse population, nous fournit le moyen, non seulement de subvenir sous ce rapport à nos besoins, mais aussi à ceux de l'Europe entière.

Que d'autres produits encore à exploiter ! Le riz, le maïs, le manioc, le thé, les épices de tous genres, les plantes industrielles, tinctoriales et médicinales, les fruits, etc., etc.

Je n'ai parlé jusqu'ici que des produits du sol, qui font actuellement déjà l'objet d'un commerce plus ou moins important. Mais que dire des applications nouvelles que l'industrie sera appelée à faire, quand elle aura à sa disposition toutes les richesses connues et inconnues du continent mystérieux ! Que de surprises, que de découvertes nous attendent de ce côté ! Ne vient-on pas, par exemple, de se servir en Amérique de tiges de bananier pour fabriquer du papier. — Le bananier fournit une grande quantité de fibres, ce sont ces fibres qu'on travaille, et il paraît qu'on en a obtenu un papier de première qualité.

Il peut être intéressant pour certains de nos compatriotes de connaître le rendement de ces différentes cultures coloniales. Ayant sous les yeux les statistiques hollandaises, j'y puise les chiffres suivants :

L'exportation des Indes néerlandaises s'est élevée en :

	1872.	1880.
Café. . . .	62,802,701 fls.	70,037,895 fls.

Sucre . . .	205,731,887 fls.	222,222,574 fls.
Tabac . . .	12,846,117 "	6,395,091 "
Thé . . .	2,114,206 "	2,518,544 "

Qu'on ne croie pas que ces résultats magnifiques sont naturels et qu'ils doivent être attribués uniquement au climat et au sol; la comparaison de l'île de Java, en 1829 et 1860, détrompera ceux qui auraient une idée aussi fausse:

	1829.	1860.
Café	281,622 picols (1)	899,613 picols.
Sucre	73,780 "	2,113,922 "
Tabac	11,930 "	89,549 "
Thé	Rien	2,010,630 "

Les colonies néerlandaises ont d'ailleurs été pour la mère-patrie une source importante de revenus; elles lui ont rapporté plus d'un million de florins ou plus de deux millions de francs. Maintenant encore, le budget colonial se solderait un bénéfice, si la malheureuse guerre d'Atchin n'occasionnait, depuis 1879, des dépenses énormes.

Mais, dira-t-on, c'est fort bien, c'est fort beau; seulement, pour faire fructifier le sol africain, il faudrait que nous nous expatriions. Or, nous ne sommes pas du tout colonisateurs; c'est donc chose impossible.

A cela, je réponds en citant l'exemple de nos voisins d'Outre-Meuse. C'est avec intention que je prends les Hollandais pour exemple, parce que c'est le peuple qui par la langue, par le tempérament, par les coutumes et par les habitudes, ressemble à la majeure partie du peuple belge, aux Flamands; et aussi, parce que le climat des Indes néerlandaises est analogue à celui du Haut-Congo. Je répondrai donc que les Néerlandais, en règle générale, ne vont dans leurs colonies que pour quelques années. Ils vont y faire fortune en s'occupant de la culture du sucre, du tabac, du café, des épices, etc., etc., et quand ils ont amassé un certain capital, ils retournent dans les Pays-Bas.

(1) Le picol vaut 62 1/2 kilogrammes.

Cette manière de faire est si répandue et si générale qu'il n'est guère de grande cité hollandaise qui n'ait un quartier dit « des Indes », ainsi dénommé parce que ceux qui se sont enrichis aux Indes s'y établissent de préférence.

C'est le cas pour La Haye, Rotterdam, Amsterdam, Utrecht, Haarlem, Arnhem, etc., etc. Les Hollandais, retour des colonies, forment même une sorte de société à part, qu'on désigne ordinairement sous le nom d'*Oosterlingen*.

Elles sont d'ailleurs bien peu nombreuses les familles de la bourgeoisie et même de la noblesse dont l'un ou l'autre membre n'ait été tenter, et presque toujours avec succès, la fortune aux Indes.

Pourquoi donc ne pourrions-nous pas faire comme nos voisins? Pourquoi ne pourrions-nous pas aller au Congo, quelques années seulement, le temps de faire fortune, rien de plus? C'est d'ailleurs ce que font également les cent mille Italiens qui partent annuellement pour la Plata et le Brésil, les Anglais qui vont aux Indes, et d'autres encore.

Croire que pour coloniser, il faille nécessairement s'expatrier sans espoir de retour est une erreur dans laquelle versent seulement ceux qui n'ont aucune expérience de la chose. Il est vrai que le Nouveau Monde, au Nord comme au Sud, que l'Australie et que quelques autres îles ont été peuplés et se peuplent encore aujourd'hui au moyen de colons permanents; mais il n'en est pas moins vrai que le système suivi aux Indes anglaises et néerlandaises a été tout autre.

Là il n'y a eu pour ainsi dire que des colons temporaires.

Cette différence a sa raison d'être et elle s'explique par les conditions particulières d'existence des colonies elles-mêmes.

Ainsi, en Amérique et en Australie, les conquérants se sont trouvés en présence, soit de peuples usés, vieillis, sans activité et sans énergie, soit en présence de tribus fort peu nombreuses et encore primitives.

Cette situation ne permettait d'autre exploitation que l'exploitation agricole et forestière et elle exigeait la mise en

valeur du pays par les colons eux-mêmes. Le climat, la fertilité du sol et l'étendue immense des terrains vierges semblaient d'ailleurs y inviter les nouveaux venus.

Aux Indes, la situation était toute autre : le sol y était également fertile, mais il y avait, en outre, des populations nombreuses civilisées, intelligentes et actives. Les Européens n'ont pas eu besoin de substituer à elles, ils ont pu les utiliser pour l'exploitation des richesses du sol et s'en servir comme débouché pour leurs propres produits.

Voyons maintenant dans laquelle de ces deux catégories il faut nécessairement ranger le Congo.

Les tribus qui habitent l'État Indépendant sont fort nombreuses et leur population est extrêmement dense ; quarante millions d'après l'évaluation de Stanley. Elles sont intelligentes, actives et aptes au travail.

Autrefois les esclaves du Congo étaient recherchés, entre tous, pour leur travail et pour leur vigueur et ce n'était pas sans raison, si on en juge par ce qu'ils ont fait du Brésil. Aujourd'hui, il m'est permis d'affirmer qu'à cet égard ils n'ont pas dégénéré de leurs auteurs. En effet, les nègres, disent les explorateurs, sont tous d'habiles forgerons. Leur travail comprend la fabrication des armes, des fers de lance, de pointes de flèches acérées, des hameçons, des hachettes, des grands couteaux, des anneaux de cuivre et de fer. A l'aide d'un métier fort ingénieux, certaines tribus confectionnent une étoffe très serrée et très résistante ; leurs cordes notamment sont d'une solidité à toute épreuve.

Quelques populations du haut fleuve sont vêtues de fins tissus d'herbes, teints de différentes couleurs ; d'autres fabriquent des chaussures. La vannerie congolaise est très remarquable. Je ne parlerai que pour mémoire de leurs instruments de musique, de leurs meubles, de leur talent pour la sculpture du bois et de l'ivoire !

Les cultures du Haut-Congo surtout prouvent l'aptitude des naturels comme agriculteurs. Enfin, les Congolais en général

sont reconnus pour être de très bons charpentiers, d'excellents chaudronniers et les Européens se déclarent fort satisfaits de leurs services comme marins sur les steamers.

D'autre part, l'empressement que tous mettent à profiter des exemples des Européens et l'intelligence avec laquelle ils exécutent les ordres qui leur sont donnés, permettent de fonder sur eux, pour tous les genres de travaux manuels, des espérances sérieuses. Je trouve encore un symptôme de leurs bonnes dispositions dans le fait qu'ils viennent, sans hésitation, habiter aux environs des établissements commerciaux et des stations de l'État, dans le fait qu'ils s'enrôlent à son service sans difficulté et que le nombre des porteurs augmente d'année en année.

Tout cela prouve que les nègres du Congo sont intelligents, industriels, actifs et j'ajouterai, civilisables.

S'il fallait donner des preuves du degré de civilisation dont ils sont susceptibles, je dirais l'empressement avec lequel ils se groupent autour des établissements européens et offrent leurs services comme porteurs ou comme soldats, et s'il fallait donner des preuves plus positives encore de leurs bonnes dispositions à cet égard, je répèterais ce que Stanley a dit lors de sa réception à la société de géographie de Bruxelles.

L'illustre explorateur a raconté qu'au passant par les Bangalas, en 1887, il avait été réellement émerveillé de ce qui y avait été fait depuis son dernier voyage. Cette station, établie quatre ans auparavant parmi des anthropophages, possédait alors des maisons en assez grand nombre, ainsi qu'une briqueterie en pleine activité, et elle était le siège d'un marché régulier qui attirait les naturels des tribus voisines. La tranquillité et l'ordre régnaient alors là où autrefois le mauvais vouloir et l'hostilité des indigènes enlevaient aux Européens toute sécurité. Pour donner une idée de la prospérité de cette station naissante, Stanley a ajouté qu'on lui offrit un banquet magnifique auquel rien ne manquait, ni boissons excellentes, ni mets délicieux.

Cela se rapporte à 1887, mais depuis lors, cette station a

fait des progrès considérables. Actuellement, elle est le siège d'une factorerie et d'une mission catholique belges ; elle possède un hôpital, des magasins, des maisons, des plantations, des potagers, etc., etc. Son port est visité chaque mois par un certain nombre de steamers. Bangala, ou la Nouvelle-Anvers, est devenue, en outre, le plus grand centre commercial de toute la contrée. Voilà donc des sauvages et de plus des anthropophages qui, certes, n'ont pas mis beaucoup de temps à se civiliser.

Ce fait des Bangalas n'est d'ailleurs pas unique dans son genre ; il s'est reproduit dans toutes les stations de l'État, même et surtout aux Falls.

Il y aura encore, c'est évident, ici et là, des luttes entre la barbarie et la civilisation ; mais ces luttes diminueront en nombre et en intensité au fur et à mesure que les naturels apprendront à connaître les avantages précieux qu'ils peuvent retirer du commerce des blancs. Ils ne sont, il est vrai, appelés à apprécier ces avantages que petit à petit, mais ils le feront sûrement et fatalement.

Je ferai remarquer, au surplus, que les Anglais et les Hollandais, pour ne parler que d'eux, ont rencontré, au commencement de l'occupation de certaines de leurs colonies, des difficultés sans nombre, chose qui ne les a pas empêchés de s'y établir solidement et n'a pas entravé le développement de la colonie elle-même.

Ce n'est pas à l'Amérique et à l'Australie que l'État Indépendant doit être comparé, mais aux Indes. Des deux côtés, en effet, le sol est également fertile ; la population également nombreuse, active, avide des produits européens, et le climat y est tout aussi bon.

Quant à ce dernier point, j'entends s'élever des protestations violentes.

Comment, dit-on, le climat du Congo serait bon ? Mais c'est le contraire qui est vrai. Ce climat est mortel pour les

Européens, comme le prouvent à l'évidence les Belges qui sont morts là-bas en grand nombre.

Je déplore vivement et sincèrement la perte de ces hommes vaillants et généreux qui n'ont pas hésité à se dévouer pour la noble cause de la civilisation de l'Afrique ; mais je suis bien éloigné de tirer de leur mort la conclusion que le climat du Congo est mortel pour les blancs.

Je ne répéterai pas ici tout ce qui a été dit pour réfuter cette conclusion absolument erronée. On a déjà prouvé surabondamment que certaines victimes avaient commis des imprudences impardonnables. On a expliqué que d'autres avaient emporté d'Europe le germe du mal dont elles sont mortes. On a démontré qu'au fur et à mesure que le confort européen pénétrerait en Afrique, les décès diminueraient. On a fait remarquer, à l'exemple de ce qui s'est passé aux Indes anglaises et néerlandaises, dans l'Amérique du Sud et ailleurs, que connaissant mieux le climat, d'année en année, on pourrait plus aisément en éviter les dangers. On a donné enfin une foule d'autres raisons que je crois inutile de rappeler ici.

Il me serait d'ailleurs fort aisé d'établir, avec chiffres à l'appui, que la mortalité au Congo est fort minime, en comparaison des pertes que le climat de l'Algérie, qui aujourd'hui est réputé si salubre et si sain, a infligées autrefois aux armées de la France. Que ne pourrais-je vous dire du Sénégal et d'autres colonies françaises ? Ne sait-on pas ce qu'a déjà coûté et ce que coûte encore, tous les jours, aux Anglais le ciel brûlant de leurs Indes ?

Mais à tout cela on va me répondre que quelque minime que soit la mortalité au Congo, elle est encore beaucoup trop grande. Je répliquerai en citant, à l'appui de mon opinion, l'exemple de ceux de nos compatriotes qui ont passé plusieurs années dans le Haut-Congo et qui n'ont pas plus souffert de la fièvre que n'en souffrent les étrangers qui viennent habiter certaines parties basses de notre pays, entre autres Anvers.

Je dois, au reste, reconnaître que sous le rapport de la

climatologie, il existe une très grande différence entre le Haut et le Bas-Congo. En parlant de la salubrité du climat, je n'ai eu en vue, que le Haut-Congo, notez-le bien, qui est d'ailleurs la partie la plus riche, la plus fertile et celle par conséquent qui nous intéresse le plus. Le Bas-Congo est évidemment moins sain; mais il présente pour nous beaucoup moins d'importance; d'abord parce qu'il est exploité par les commerçants hollandais, anglais, portugais et français, depuis quarante ans environ; ensuite, parce qu'il est infiniment moins peuplé et que son sol est loin d'être aussi fertile. Au reste, lorsque le chemin de fer sera construit, rien n'obligera les Européens à y séjourner.

Le commandant Cameron, qui a passé deux ans et huit mois (janvier 1873 à septembre 1875) dans l'Afrique centrale, n'hésite pas à en déclarer le climat parfaitement salubre pour les Européens.

A ceux que ces exemples ne sauraient convaincre, nous donnons le conseil de dresser la statistique des décès survenus au Congo depuis l'origine de l'État jusqu'à ce jour. Ils ne tarderont pas à constater que les décès sont proportionnellement beaucoup moins nombreux qu'autrefois. Il ne faut pas oublier qu'en 1885, l'État n'avait en Afrique que 60 agents blancs et qu'au 1^{er} janvier 1891, il y en avait au delà de 250.

D'ailleurs ne perdons pas de vue que le jour où les Belges pourront aller au Congo, c'est-à-dire, après la mise en exploitation du chemin de fer, — car jusqu'à ce moment, vu l'absence de ressource, de confort et de soin, je crois devoir déconseiller d'une façon générale à nos compatriotes de s'y rendre, — qu'à ce jour, les conditions de la vie seront organisées au point de réduire le danger, si danger il y a, à des proportions extrêmement minimes.

De ce qui précède, c'est-à-dire de la situation présente de l'État Indépendant et de l'exemple des colonies étrangères qui lui ressemblent par le sol, le climat et les populations, je

peux conclure logiquement que *comme pays de production*, le Congo nous offre dans le présent, et nous offrira surtout dans l'avenir, des ressources incalculables et presque inépuisables.

Pour rester fidèle à mon programme, il me reste à examiner quelle est maintenant et quelle sera plus tard son importance *comme pays de consommation*, c'est-à-dire comme débouché à nos produits.

Les articles les plus recherchés aujourd'hui sont : les cotonnades de tous genres, les couvertures de laine, les tissus, les fils de laiton, les clous, la verroterie, la bimbeloterie, les articles de ménage, en fer battu, etc., tous objets que fabrique notre pays. Ce sont là les marchandises européennes voulues à l'heure présente, mais d'autres fabricats européens ne tarderont pas à être demandés également par les indigènes, lorsqu'ils les connaîtront ou lorsqu'ils pourront se les procurer aisément.

Actuellement, les peuplades riveraines du fleuve sont seules ou à peu près les seules à trafiquer avec les blancs et à user de leurs produits ; bientôt les tribus de l'intérieur se rapprocheront des stations et viendront grossir le nombre des acheteurs. Or, ce nombre est destiné à s'accroître dans des proportions considérables, car il ne faut pas perdre de vue que notre marché commercial n'est pas limité au territoire de l'État, mais qu'il comprend aussi, j'en ai déjà fait la remarque précédemment, tout le bassin arrosé par le Congo, soit une population moyenne de quatre-vingt-dix millions d'habitants.

La Belgique a expédié déjà, c'est bien vrai, une certaine quantité de ses produits vers le Congo, mais quoique la progression de ses exportations ait été forte et rapide (750,000 francs en 1880 et 4,500,000 environ en 1889), elle n'est cependant rien en comparaison de ce qu'elle pourra devenir par la suite.

Le champ ouvert à notre activité industrielle est assez vaste pour oser dire que nos expéditions vers le Congo pourront être bientôt décuplées et qu'elles ne tarderont pas à être

augmentées dans une proportion notable, si nous voulons bien en prendre les moyens.

Décupler notre exportation, c'est décupler notre production et c'est en même temps assurer à tous nos ouvriers du travail et un salaire rémunérateur. Mais, ne perdons pas de vue que cette surproduction de nos industries ne sera pas uniquement favorable à nos ouvriers et à nos fabricants, elle le sera aussi à nos commerçants. Le commerce et l'industrie sont liés entre eux par des liens si intimes que la prospérité de l'un fait forcément la prospérité de l'autre.

Qu'il me soit permis, à ce propos, d'appeler une fois encore l'attention de nos commerçants en général et des Anversois en particulier sur la situation actuelle du commerce de l'État Indépendant. Les statistiques officielles établissent que sur frs. 8,572,519.19, montant de l'exportation générale en 1889, il n'a été expédié vers notre pays que pour frs. 556,489.50, tandis que les Pays-Bas ont reçu pour une valeur de frs. 6,127,551.79, soit les trois quarts de l'exportation totale. La chose s'explique parfaitement, ai-je dit, par le fait que la Hollande possède là-bas la maison de commerce la plus importante de la côte occidentale et qu'elle a depuis longtemps un service régulier de steamers.

Mais aujourd'hui que, de fait, le Congo est devenu une colonie belge ; aujourd'hui que nous y avons des capitaux fort considérables engagés et que nos relations commerciales se développent de jour en jour, les choses devraient changer. C'est à notre pays que reviennent l'honneur et l'avantage d'être l'entrepôt central et le marché général des produits exportés par la voie du Congo et c'est à notre port national, à Anvers, qu'il appartient de servir de trait d'union entre l'Europe et l'Afrique.

A cette heure, il est encore possible de détourner vers nous le commerce du Congo et l'exemple du déplacement du marché de l'ivoire nous prouve que la chose est relativement facile. Que nos commerçants anversois et autres prennent, à cet effet,

les mesures nécessaires, mais qu'ils agissent pendant qu'il en est temps encore.

Attirer vers la Belgique l'exportation du Congo, c'est s'assurer, qu'on ne l'oublie pas, le monopole du commerce du centre de l'Afrique, de ces contrées immenses dont les trésors ne sauraient tarder à être exploités et qui, de l'avis de tous, donneront à l'Europe une ère nouvelle de prospérité.

Le commerce du Congo revient légitimement à la Belgique, l'intérêt et l'honneur de la nation y sont également engagés et je suis certain que le gouvernement belge, comme celui de l'État Indépendant feront tout ce qui est en leur pouvoir pour nous aider dans cette tâche vraiment nationale et patriotique.

Nos commerçants et nos industriels ne doivent d'ailleurs pas perdre de vue que le Congo, par sa proximité de l'Europe, possède une supériorité très grande sur tous les autres débouchés coloniaux. Le voyage d'Anvers à Banana s'effectue, dès maintenant, en 22 jours, et il pourra se faire en quinze quand il aura un service absolument rapide. Autrefois, on mettait cinquante jours à faire le même trajet. Il faut comparer la durée de cette traversée avec celle des Indes Britanniques, de Java, de l'Océanie, des États-Unis, de l'Amérique du Sud, et tenir compte des conditions de facilité et de sécurité dans lesquelles elle s'accomplit, — c'est, en quelque sorte, un voyage en eau douce, — pour en apprécier à leur juste valeur tous les avantages commerciaux et financiers.

J'ai cherché tantôt à apaiser les craintes de ceux de nos compatriotes qui redoutent la concurrence étrangère, à cause du tarif général de l'État Indépendant. J'acheverai de les tranquilliser, je l'espère du moins, en attirant leur attention sur ce fait que tous les grands pays producteurs, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie ont de jeunes possessions en Afrique et que par suite du système de colonisation adopté par eux : création de grandes compagnies, ils concentreront

nécessairement toutes leurs forces expansives commerciales sur leur propre territoire. Là, en effet, ils auront un débouché assez puissant pour occuper leur activité productive tout entière.

L'État Indépendant, nous l'avons vu, peut devenir pour nos industriels, pour nos ouvriers et pour nos commerçants une véritable source de prospérité et de fortune; il pourra, à plus forte raison, le devenir également pour nos capitalistes qui voudront y employer leurs fonds.

Les Belges trouveront au Congo mille occasions diverses de faire fructifier leurs capitaux. Ils pourront, suivant leurs préférences, favoriser ou entreprendre la culture du tabac, du café, du sucre, des épices ou d'autres produits coloniaux. Ils pourront exploiter les forêts si riches en essences précieuses. Sans parler de l'or et de l'argent, dont on présume l'existence, ils auront à mettre en valeur les riches gisements de fer, de cuivre, d'étain, de houille, de mercure, etc. etc. déjà reconnus. Bref, ils auront à favoriser les entreprises multiples qui naissent dans une colonie nouvelle de cette importance et qui, aux Indes et ailleurs, rapportent, comme je l'ai montré, des bénéfices extraordinaires.

Ces placements offriront, en outre, des garanties et une sécurité que nos compatriotes ne rencontrent pas dans les autres placements analogues. Ils auront l'avantage inappréciable de pouvoir en surveiller l'emploi, en contrôler la gestion et ils pourront ainsi se tenir à l'abri des funestes mécomptes qu'ils ont malheureusement éprouvés depuis quelques années et qu'ils ont payés si chèrement.

Ceux qui, pour ne citer que l'exemple d'hier, ont donné jusqu'à cinq cents millions à un pays qui nous est complètement étranger, comme la République Argentine, hésiteront-ils à consacrer cent ou deux cents millions à la mise en valeur d'une colonie qui est pour nous d'une si haute importance et qui, au dire des Stanley, des Cameron, etc., etc., peut pro-

duire des résultats agricoles et commerciaux plus considérables qu'aucun autre pays du monde. »

La presse française, qu'on ne saurait accuser d'une sympathie exagérée pour l'œuvre de notre Roi, n'a pu s'empêcher de reconnaître elle-même l'avenir immense qui est réservé au Congo. Voici en quels termes s'exprime le *Siècle* du 23 avril 1890 : « Les récentes découvertes de Stanley ont donné à l'État Indépendant une valeur dix fois supérieure à celle qui lui était attribuée auparavant par ses partisans les plus optimistes.

» Désormais, il commande tous les grands bassins de l'Afrique ; les lacs, le Congo, le Haut-Zambèze, le Nil même dépendent entièrement de lui ; le commerce de toute l'Afrique centrale lui appartient. »

Je n'ai pas certainement la prétention d'avoir épuisé le sujet que j'ai entrepris de traiter devant vous. Mais je crois cependant en avoir dit assez pour avoir justifié l'opinion que j'ai énoncée, à savoir que la mise en valeur de l'État Indépendant est le seul, le vrai remède à la crise économique que nous traversons, parce qu'elle serait pour toutes les classes de la société : *artisans et industriels, commerçants et capitalistes*, une source de bien-être matériel et que les richesses du Congo se déversant petit à petit, mais sûrement et d'une façon continue, sur notre population ouvrière et industrielle, ouvriraient pour la Belgique une ère de prospérité sans égale.

En terminant, j'adjure tous nos compatriotes, sans distinction de classe, de rang, de profession, d'opinion politique ou religieuse, de diriger leurs efforts vers cet immense continent, si fertile et si riche, que nous devons à la prévoyance éclairée et au désintéressement vraiment royal de notre souverain bien-aimé, de S. M. Léopold II.

J'engage instamment mes compatriotes à étudier les ressources qu'il nous offre ; je leur conseille de s'imposer aujourd'hui

quelques légers sacrifices, afin de pouvoir en retirer ultérieurement des fruits en abondance.

Je les supplie enfin de se mettre à l'œuvre sans perdre un instant, afin de ne pas se laisser devancer par les Anglais, les Hollandais, les Français et les Américains, qui établis déjà sur la côte occidentale, n'attendent que l'inauguration du chemin de fer pour se ruer vers le haut fleuve et le centre du continent mystérieux.

L'Europe entière a, en ce moment, les regards tournés vers l'Afrique, et elle se passionne pour ce champ nouveau ouvert à son activité. Les grandes nations ont compris tout le parti qu'elles pouvaient en tirer et elles se sont empressées de se partager ce gâteau gigantesque. Tous, Allemands, Français, Anglais, Portugais, Italiens s'efforcent, par tous les moyens en leur pouvoir, de mettre en valeur le territoire qui leur est échu : constitutions de sociétés commerciales au capital de 20, 30, 50 millions de francs ou de marks, explorations scientifiques et commerciales, constructions de chemins de fer, etc., etc., rien n'est négligé par eux.

Grâce à notre Roi, nous possédons également une part, voire même la meilleure part, de cette Afrique si convoitée. Imitons donc l'activité des autres, profitons de cette chance heureuse, de ce bonheur inespéré et n'oublions pas que travailler au développement du Congo, c'est travailler à la prospérité générale de notre pays et, plus particulièrement, au bien-être de notre classe ouvrière.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 13 MAI 1891.

ORDRE DU JOUR: 1^o Procès verbal. — 2^o Dépôt d'une notice intitulée: *Second voyage de Vasco da Gama à Calicut (Indes) en 1502*, par M. A. BAGUET, conseiller. — 3^o Conférence de M. MICHEL DE BERNHOFF sur *la vie russe*.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures du soir dans la salle des serments à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place MM. le général Wauwermans, président, Jacq. Langlois et Christophersen, vice-présidents, P. Génard, secrétaire général, le comte Oscar Le Grelle, bibliothécaire, et M. Michel de Bernhoff.

1. Le procès-verbal de la séance du 6 mai est lu et approuvé.
-

2. M. Baguet fait le dépôt d'une notice intitulée: *Second voyage de Vasco da Gama à Calicut (Indes) en 1502*. Elle sera insérée au *Bulletin*.
-

3. M. de Bernhoff fait une conférence sur la vie russe et passe en revue les mœurs et les usages de la Finlande et des habitants des autres parties de la Russie; il donne des détails intéressants sur la vie de famille de ce peuple si peu connu dans notre vieille Europe.

M. le président, après avoir remercié M. de Bernhoff de son instructive communication, lève la séance à 10 heures.



SECOND VOYAGE DE VASCO DA GAMA

A CALICUT (Indes) en 1502.

par M. A. BAGUET, conseiller de la société.

Nous possédons un petit livre contenant une relation fort curieuse du second voyage de Vasco da Gama. Imprimé à Abbeville en 1881, il n'a été tiré qu'à 272 exemplaires.

La relation flamande de ce voyage, qui date de l'an 1504, a été reproduite avec une traduction française en regard et précédée d'une introduction par M. J. P. Berjeau.

On frémit d'horreur en lisant les cruautés que commettaient à cette époque les équipages portugais, sous les ordres de Vasco da Gama, à l'égard des Maures, des mahométans et d'autres infidèles. *Altri tempora, altri mores.*

Avant d'entrer en matière, nous consacrerons quelques lignes au célèbre navigateur portugais Vasco da Gama. On ne connaît pas exactement la date de sa naissance, qu'on suppose être avant 1469. Issu d'une famille noble originaire de Sinès (Portugal), il avait déjà fait plusieurs voyages à la côte d'Afrique, lorsque le roi Emmanuel le chargea de se rendre aux Indes en doublant le cap de Bonne-Espérance, que Bartholomeu Dias ⁽¹⁾, célèbre navigateur, avait déjà signalé dix années auparavant.

(1) Bartholomeu Dias fut envoyé en 1486 par le roi de Portugal Dom João II pour explorer les côtes d'Afrique situées au sud de la Guinée. Déjà il était

Il existe plusieurs relations du premier et du second voyage de Vasco da Gama aux Indes, mais le récit de ce dernier est fort incomplet.

Citons entre autres João de Barros, Ant^o Galvão, M. de Faria e Souza, Fernando Lopes de Castanheda ⁽¹⁾, gentilhomme florentin contemporain et compagnon de Vasco, mais comme on ne cite pas son nom, nous avons lieu de croire que ce n'est qu'un extrait de l'ouvrage de Castanheda.

Mentionnons encore la narration du premier voyage décrit par un marin Alvaro Velho, chargé de présents du roi de Portugal pour le radjah de Calicut, traduit par M. Ferdinand Denis et publié dans un volume de voyages de Charton.

Ce furent MM. Diogo Kopke et Antonio da Costa Paiva qui découvrirent le routier d'Alvaro Velho dans la bibliothèque publique de Porto et le publièrent sous le titre de : *Roteiro da viagem que, em descobrimento da India, pelo Cabo da Boa Esperança, fez Dom Vasco da Gama em 1497*. Porto, 1838, in 8° ⁽²⁾.

Au retour de son second voyage aux Indes en 1502, le roi de Portugal lui conféra la grandesse et le titre de comte de Vidigueyra. On le laissa pendant vingt et un ans dans l'inaction, lorsque le roi Dom João III lui confia dix vaisseaux et trois caravelles et le nomma vice-roi des Indes. Après avoir

parvenu non loin de la Cafrérie, lorsque son équipage le força à revenir en Europe. Au retour, il reconnut un grand promontoire auquel il donna le nom de cap des Tourmentes et qu'on nomma depuis le cap de Bonne-Espérance. Il commanda un des onze vaisseaux de la flotte de l'amiral Pedro Alvarez Cabral lors de la découverte du Brésil. De là l'expédition se dirigea vers les Indes. Au retour de ce voyage, le vaisseau que commandait Dias sombra avec trois autres. Ce fut une perte irréparable.

(1) L'ouvrage du savant historien Castanheda en 8 volumes est le meilleur et le plus complet qui existe. Il parut de 1551 à 1561. L'auteur consacra vingt années à rechercher dans l'Asie portugaise tout ce qui put intéresser la gloire de son pays.

(2) *Routier de voyage fait par Dom Vasco da Gama en 1497 pour la découverte de l'Inde par le Cap de Bonne-Espérance*. Porto, 1838, in-8°.

essuyé plusieurs fortes tempêtes, il débarqua à Goa, ville de l'Indoustan, et mourut à Cochîn, ville de la présidence de Madras.

Le grand Camoëns a chanté ses exploits dans ses *Lusiades* et beaucoup d'historiens de diverses nationalités ont fait le récit des divers voyages de Vasco da Gama, d'après des historiens portugais du XVI^e siècle.

C'est à un bibliophile infatigable que le monde géographique est redevable de l'opuscule du second voyage de Vasco da Gama, qu'il découvrit en 1860 au *British Museum*. Ne comprenant qu'imparfaitement le flamand, il pria M. Berjeau d'en faire une traduction en français.

Quelques années après, le bibliophile étant venu à mourir, le traducteur s'avisa de rechercher, en 1874, au *British Museum* si l'opuscule qui portait le titre de *Calcoen* (Calicut) et sa traduction ne faisaient pas partie de la vaste collection de ce musée. Il fut assez heureux de mettre la main sur le routier et sur la traduction que l'amateur avait fait relier en un seul volume.

Ayant obtenu la permission de le reproduire en phototypie, il le traduisit en anglais et le publia sous le titre de : *Calcoen. Relation flamande du second voyage de Vasco da Gama, imprimé à Anvers en 1504 avec une introduction et une traduction*. Londres, Basil Montagu, Pickering, 1874, in 4^o.

L'édition d'Anvers en caractères gothiques, qu'on suppose avoir été imprimée en 1504, ne porte ni année, ni ville ni notes typographiques (1).

Au verso du dernier feuillet il y a une gravure représentant

(1) C'est dans le catalogue du *British Museum* que cet opuscule figure comme ayant été imprimé à Anvers vers 1504. Mais ne mentionnant ni ville, ni année, on peut le révoquer en doute. Cependant il est plus que probable que le marin flamand l'aura fait imprimer à Anvers, attendu que c'est dans cette ville que son premier imprimeur Matthys van der Goes imprima en 1472 le premier livre paru en Belgique ayant pour titre : *Bocck van Tondalus Vijsioen*.

la Ste.-Vierge et St.-Jean à droite et un évêque mitré à gauche. Le phylactère (banderole) qui flotte derrière la croix, porte l'inscription: *Deus q̄i pro redēpcioe*; celle-ci est à l'envers, preuve de l'inexpérience du graveur. Peut-être, dit le traducteur, pourrait-on trouver le nom du typographe dans les livres de cette époque contenant la même gravure (1).

Il est à remarquer que le nom de Vasco da Gama n'est pas même mentionné dans la relation de ce routier, mais il n'y a à ce sujet pas même l'ombre d'un doute, car les dates, les lieux et divers détails circonstanciés concordent à prouver qu'il s'agit bien de son second voyage aux Indes.

Peut-être pourrait-on trouver des traces dans une relation allemande, voyage de Lisbonne à Callachut (Calicut) vers l'an 1504 ou dans trois autres descriptions (en latin) de voyages aux Indes, dont la première a été éditée à Milan en 1508, la seconde à Cologne en 1505 et la troisième à Nuremberg en 1507.

Aucune bibliothèque publique de Paris ne possède ces ouvrages (2).

En 1840 un journal français contenait le fait suivant :

“ Les journaux allemands annoncent la découverte par le directeur du collège de Zerbst (duché d'Anhalt) d'un important manuscrit contenant une description du second voyage de Vasco da Gama en 1502 et 1503: voyage sur lequel on n'avait presque aucun détail. Cette relation est due à un compagnon de Vasco et elle est écrite non en espagnol mais en hollandais. ”

(1) Il nous semble que le traducteur attache trop d'importance à cette gravure. L'ouvrage si curieux de M. le chevalier Gustave van Havre: *Marques typographiques des imprimeurs anversoïis* ne le mentionne pas. C'est une simple vignette qui ne se rattache à aucune marque typographique de cette époque; d'ailleurs elle est fort grossièrement faite. C'est peut-être l'œuvre d'un de ces graveurs sur bois (*printers*) ou xylographes qui vivaient vers la fin du XV^e siècle, car en 1510 l'art de la gravure était déjà très perfectionné à Anvers.

(2) L'abbé Prevost, dans son *Histoire des voyages* en 21 volumes, consacre quelques pages à la relation du second voyage de Vasco da Gama d'après des historiens portugais.

Voilà un demi-siècle que nous attendons la publication de ce manuscrit.

La relation du second voyage de Vasco da Gama est due à un officier ou à un simple matelot de la flotte de Vasco. D'après des hommes compétents, elle est écrite en dialecte brugeois.

Au reste le lecteur pourra en juger par les quelques lignes que nous transcrivons ici.

CALCOEN.

Dit is die reyse die een man self bescreuen heuet die seylde met LXX scepen wt die riuiet van Lisboen in Poertegael na Calcoen in Indien en geschiede in 't jaer XV.C ende een. Ende seylden langes die kust van barbarien ende quamen voor een stat ghenoeemt Meskebiyl en worden daer of gheslaghen mit groote scade ende scande ende wi verloren dair veel kersten daer God die siel of moet hebben. Dese slach geschiede op Sint-Jacobsdach anno preditto.

En voici la traduction :

CALICUT.

Ceci est le voyage écrit par un homme qui mit à la voile avec 70 vaisseaux de la rivière de Lisbonne ⁽¹⁾ en Portugal pour se rendre à Calicut dans les Indes dans le courant de l'année 1501. Et ils naviguèrent en longeant la côte de Barbarie et arrivèrent devant une ville appelée Meskebiyl ⁽²⁾ où ils furent défaits honteusement en subissant de grandes pertes ⁽³⁾. Nous perdîmes là beaucoup de chrétiens dont les âmes sont allées à Dieu. Cette bataille eut lieu le jour de St.-Jacques de l'année précitée.

(1) Le Tage.

(2) Mers-el-Kebir ou Marsalquivir (le grand port). De nos jours Oran, port fortifié, militaire et commercial en Algérie. Les Espagnols en furent les maîtres de 1505 à 1792.

(3) Ce fut le célèbre pirate Barberousse qui leur infligea cette défaite.

» Le château, situé à un mille de la ville, est appelé Oeran ⁽¹⁾, où il y a beaucoup de chrétiens pervers de Venise (*Veneetgen*) ⁽²⁾ et de Gênes, qui viennent y vendre aux Turcs des armures, des arquebuses et des munitions pour combattre les chrétiens. C'est là qu'ils ont leur entrepôt.

» Je restai six mois sur la côte de Barbarie et je souffris beaucoup de misère dans le détroit (de Gibraltar).

Dans l'année 1502, le 10 février, nous mîmes à la voile de la rivière de Lisbonne (le Tage) et primes la route des Indes.

» La première terre que nous trouvâmes est appelée Kenan ⁽³⁾ où il y a beaucoup d'îles, appartenant la plupart au roi d'Espagne, distantes d'environ 200 milles du Portugal.

» En dirigeant notre course au S.-E., nous arrivâmes au Cap ⁽⁴⁾ situé à environ 500 milles du Portugal, où nous restâmes.

» Les habitants de ce pays vont complètement nus, hommes et femmes. Ils sont noirs, n'ont aucune idée de pudeur, vivent comme des singes (*sceminkelen*) ⁽⁵⁾ et n'ont pas la moindre notion ni du bien ni du mal.

» Le 29 mars, notre navigation nous avait portés à plus de 200 milles de Portugal et nous avions perdu de vue la Grande Ourse. Le soleil était au-dessus de notre tête, de sorte qu'il n'y avait plus d'ombre, ni aucun point d'observation dans le ciel le 2 avril.

» Dans cette mer j'ai vu des poissons voler comme des oiseaux, sur une distance de portée d'arbalète et gros comme des maquereaux, des harengs ou des sardines ⁽⁶⁾, et pendant

(1) Oran, port d'Algérie.

(2) Les mots entre parenthèses sont tirés du texte flamand.

(3) Le cap Noun ou Non sur la côte d'Afrique au Maroc.

(4) Le cap Vert, situé à l'extrémité ouest de l'Afrique, entre le Sénégal et la Gambie, a été découvert en 1446 par Dionysio Fernandes.

(5) D'après l'*Idioticon*, dictionnaire de l'ancien dialecte de la Flandre occidentale, par le professeur de Bo, le mot *schominkel* ou *scheminkel* signifie singe.

(6) Pendant un voyage sur mer à bord d'un voilier, nous en avons capturé

plus de 300 milles, nous vîmes des mouettes noires à gorge blanche, à queue de cygne et plus grandes que le pigeon ramier (*woodduuen*).

» Le 11 avril, nous étions si loin qu'à midi précis nous voyions le soleil au nord.

« En même temps, nous n'avions dans le ciel aucun point de repère, ni soleil ni lune ; nos cartes et notre boussole étaient notre guide.

» Ensuite nous atteignîmes une autre mer où il n'y avait rien de vivant, pas même des poissons.

» A partir du 20 avril, nous eûmes un vent contraire qui dura six semaines et qui nous poussa à 1000 milles hors de notre course et nous fûmes douze jours sans apercevoir aucune terre.

» Le 22 mai, c'était l'hiver dans ces parages et le jour ne durait que huit heures. Il y eut un grand orage mêlé de pluie, de grêle, de neige, d'éclairs et de tonnerre. Le ciel s'étant éclairci du côté du cap de Bonne-Espérance (*Boen Speranci*) où il y avait tempête ; nous nous en approchâmes et dirigeâmes notre course au nord-est. Le 10 juin, nous aperçûmes de nouveau la Grande Ourse (*Waghen*) et l'étoile polaire et nous pûmes nous guider d'après le ciel : ce qui nous fit beaucoup de plaisir ⁽¹⁾.

» Le 14 juin, nous arrivâmes devant une ville appelée Scafal ⁽²⁾ et nous demandâmes à faire le commerce, ce qui nous fut refusé : le roi étant en guerre avec les Paëpiens du côté de

beaucoup au moyen d'un filet tendu le long du bord. Sa chair est assez délicate. Linnée lui a donné le nom d'*exocet*.

Les gros poissons leur font la chasse et, hors de l'eau, les mouettes et la frégate, un des plus redoutables oiseaux de proie maritimes, les enlèvent avec prestesse.

(1) Le traducteur interprète ici toute la phrase d'une manière négative. Nous l'avons rectifiée d'après le texte flamand.

(2) Sofala, ville ou plutôt grand village, situé sur la rivière du même nom en Afrique. Il fait partie de la capitainerie de Mozambique.

la rivière (1). Ce pays des Paépiens (2) est situé à l'intérieur entouré par des murailles et n'a d'issue vers la mer que par la rivière Scafal. (Ces murailles étaient sans doute de hautes montagnes).

» Nous parlâmes avec des habitants du pays des Paépiens (Cafreterie) qui avaient été faits prisonniers et réduits en esclavage. Ce pays abonde en argent, en or et en pierres précieuses et est à 400 milles du cap de Bonne-Espérance. De là nous fîmes voile pour une île appelée Miskebyc (3) située à 200 milles de Scafal et le pays se nomme Maerabite? La monnaie y est inconnue et on y échange les marchandises contre de l'or et de l'argent.

» Nous en partîmes le 18 juillet et nous arrivâmes dans un royaume appelé Hylo (4). Le roi de ce pays étant fort riche, nous le forçâmes à payer au roi de Portugal un tribut annuel de 1500 matcals. Le matcal (5) équivant à 9^s4^d monnaie flamande. Il reçut en outre une bannière comme signe de notre suzeraineté sur son pays. Le roi et tous ses sujets vont nus, à l'exception des reins qu'ils entourent d'une petite pièce d'étoffe. Lorsque le roi sort de sa demeure, ses sujets lui jettent de l'eau et de petites branches sur la tête en riant, en dansant et en chantant.

» Ils se baignent tous les jours. Il y a des bœufs sans cornes ayant une espèce de selle sur le dos (bosse). On y trouve encore des moutons ayant de grosses queues sans os, et la queue est meilleure que la moitié du mouton, et des corbeaux

(1) La rivière Zara, appelée aussi Cuama ou Zambèze, vient du pays des Cazimbes, est navigable sur une étendue de 1330 kilomètres et se jette dans l'océan Indien. Livingstone, qui l'a explorée, en a donné une description.

(2) Le narrateur désigne ici les Cafres sous le nom de Paépiens.

(3) Mozambique. Ile et chef-lieu de la capitainerie générale de Mozambique sur la côte d'Afrique. C'est une colonie portugaise bien connue.

(4) Quiloa ou Kil-ouah situé sur la côte de Zanguebar. Ce pays appartient aujourd'hui au sultan de Zanzibar.

(5) Le matcal ou metical, d'après le dictionnaire portugais de Moraes, équivant à environ un franc.

noirs et blancs. Il y croît des oignons (*vighen*) ⁽¹⁾ larges de deux mains.

» Nous partîmes le 20 juillet afin d'arriver à une île appelée Melinde ⁽²⁾, à 100 milles de Kilo (précédemment Hilo) mais nous ne la vîmes pas et arrivâmes au cap Sainte-Marie ⁽³⁾.

» Nous y avons mis tout en ordre, ayant à traverser un golfe de plus de 700 milles de large. C'est là que nous quittâmes le pays des Paépiens (Cafrérie) et le 30 juillet nous arrivâmes devant le pays de Marabia ⁽⁴⁾. Après avoir navigué pendant 100 milles, notre course fut dirigée au nord-ouest. Dans ces parages, l'hiver dure depuis avril à septembre et l'été depuis septembre à avril, qui est une mauvaise saison et j'en ai été malade toute une année.

» Le 5 août, nous vîmes l'étoile polaire, ce qui nous fit plaisir, car nous étions encore à plus de 500 milles de l'Inde.

» En quinze jours nous traversâmes le grand golfe de 770 milles et le 21 août nous vîmes la terre de l'Inde et la grande ville de Combaen ⁽⁵⁾. C'est une grande ville commerçante, qui mène au pays de Caldée en Babylonie ⁽⁶⁾ et est située sur la rivière Cobar ⁽⁷⁾.

(1) Le traducteur a traduit le mot *vighen* par *oignons* mais il ajoute que ce n'étaient probablement que les bulbes de la *Scilla maritima*.

Ne serait-ce pas plutôt le fruit du figuier (*fig* ou *vijg*, *vijgen*), figues, que les Brugeois prononcent *vig*, *vigen*. Le narrateur a peut-être exagéré la dimension de ce fruit.

(2) Mélinde n'est pas une île. C'est une ville de la côte de Zanguebar, qui jadis a été occupée par les Portugais.

(3) Ras Mory. *Ras* en arabe signifie cap. Ce cap, qui forme la pointe orientale de l'île Sacotora dans l'océan Indien, appartient à l'imam de Mascate.

(4) Irak-Arabi, ancienne Babylonie.

(5) Kambay ou Kambaia. Ville de la présidence de Bombay (Hindoustan), port ensablé dans le golfe de ce nom.

(6) Le narrateur fait ici une confusion, due à son ignorance en géographie, bien pardonnable à cette époque. Disons toutefois que l'on a donné souvent le nom de Chaldée à cette partie de la Babylonie située vers le golfe Persique et l'Arabie.

(7) C'est le Saubermattee, nom donné par les Anglais. Les indigènes l'appellent Sabermutti. Il y a beaucoup de cours d'eau qui se jettent dans le golfe de Cambaye.

» Dans ce pays, au delà (*verbi*) de la Haute-Arabie, se trouve la ville de la Mecque, où est enterré Mahomed, le diable des payens. La ville est à 600 milles du pays d'Orient d'où l'on exporte en Europe des épices, des perles et des pierres précieuses, après avoir traversé un golfe.

» Nous passâmes au delà d'une ville appelée Oan ⁽¹⁾, où il y a un roi, qui a au moins 8,000 chevaux et 700 éléphants de guerre, rien que dans son pays. Chaque ville a son roi. Nous nous sommes emparés à Goa de 400 navires que nous avons brûlés après avoir massacré les gens qui les montaient.

Nous partîmes de là et arrivâmes dans une île appelée Avidibe ⁽²⁾. Après avoir pris de l'eau, nous débarquâmes 300 malades et nous tuâmes un lézard qui avait au moins cinq pieds de long. » (C'était sans doute un jeune crocodile dont l'espèce pullule aux Indes).

» Le 11 septembre nous arrivâmes dans un royaume appelé Canaer ⁽³⁾ qui est situé près d'une chaîne de montagnes du nom de Montebyl ⁽⁴⁾. Là nous attendîmes les vaisseaux de la Mecque chargés d'épices, pour les détruire, afin que le roi de Portugal pût seul obtenir les épices de ce pays. Il nous fut impossible d'accomplir ce dessein.

» Cependant nous primes un navire de la Mecque, qui avait à bord 380 passagers, parmi lesquels beaucoup de femmes et d'enfants et, après en avoir retiré plus de 12,000 ducats et 10,000 ducats de marchandises, nous fîmes sauter le navire et les passagers avec de la poudre (*puluer*) à canon, le premier octobre. »

Ici nous croyons utile d'interrompre le récit du marin pour

(1) Goa, ville de l'Hindoustan. Actuellement les Portugais lui donnent le nom de Villa Nova de Goa ou Pandjun et les indigènes Tissoari. C'est le chef-lieu des possessions portugaises. L'île de Goa fait un important commerce en riz, tabac, café, poivre, cocos, etc.

(2) Anjeedeewa. Faria (déjà cité) lui donne le nom de Anchediva et en dialecte malabar Ansandiva, c'est-à-dire les cinq îles.

(3) Cananor, ville de la présidence de Madras sur la côte de Malabar.

(4) C'est le mont Ely de Marco-Polo ou le mont Deli d'après Faria.

donner, d'après l'historien Faria (1), les détails de cette horrible boucherie commise par l'amiral Vasco da Gama et son équipage.

En approchant du mont Deli ou Delli au nord de Cananor, l'amiral rencontra un grand navire nommé le *Meri*, appartenant au soudan d'Égypte, chargé non seulement de marchandises précieuses, mais ayant à bord un grand nombre de Maures de distinction, qui se rendaient en pèlerinage à la Mecque. Les Portugais s'en étant emparés après une vigoureuse résistance, l'amiral se rendit à bord et se fit amener les Maures qu'il menaça de faire jeter à la mer, s'ils ne lui livraient pas ce qu'ils avaient de plus précieux. Ayant prétendu que tous leurs effets étaient restés à Calicut, Dom Vasco ordonna de jeter à la mer un des Maures pieds et mains liés. Cet exemple intimida les autres et alors ils présentèrent les trésors destinés à la mosquée de leur prophète. Tous les enfants, au nombre de vingt, furent transportés dans le vaisseau amiral et conduits en Portugal; le reste du butin fut abandonné aux matelots. Par ordre de Vasco, son frère Étienne mit le feu au bâtiment. A cette vue, les Maures rompirent leurs liens et brisèrent la clôture qui les tenait enfermés. Ils éteignirent le feu au moyen de l'eau qu'il y avait dans le navire, mais, lorsqu'Étienne voulut s'approcher pour les soumettre, les Maures se défendirent avec tant d'acharnement qu'il fut obligé de se retirer, la nuit étant proche. Dom Vasco fit veiller autour d'eux pendant l'obscurité, afin d'empêcher les Maures de gagner la terre qui n'était pas fort éloignée. Toute la nuit ces malheureux ne cessèrent d'invoquer Mahomed.

Étienne de Gama entra le matin dans le vaisseau et y mit le feu, en repoussant les Maures qui, en se voyant entourés par les flammes, se précipitèrent dans les flots et se défendirent,

(1) Cet historien célèbre a publié un ouvrage en trois volumes traduit en trois langues, sous le titre de *Asia Portuguesa* ou histoire des Portugais aux Indes orientales depuis leur premier voyage en 1497 jusqu'en 1640.

M. Berjeau donne également un récit de ce tragique événement d'après l'historien Lopez de Castanheda.

au moyen de toute arme dont ils s'étaient emparés, contre ceux qui les poursuivaient. Il y en eut même qui attaquèrent les chaloupes et y causèrent du désordre : ce qui n'empêcha pas que tous furent tués ou noyés. Ceux qui étaient restés à bord coulèrent à fond avec leur navire, de sorte que sur plus de trois cents hommes, y compris trente femmes, il n'y en eut pas un qui put échapper aux flammes, aux flots ou à l'épée.

L'historien, sous l'empire d'un patriotisme égoïste et imbu des mœurs de son époque, n'a pas un mot de blâme au sujet des faits si odieux perpétrés par Vasco da Gama à l'égard de gens inoffensifs.

Cette sanglante exécution et d'autres encore qu'il commit pendant le cours de son expédition, ont terni la gloire de ce grand navigateur.

Reprenons le récit du marin.

« Il y a aussi dans ce pays des cerfs ⁽¹⁾ qui ont de grandes cornes poussant droit sur leurs têtes et contournés comme une vis (*visel*).

» Le 20 octobre, nous allâmes dans le pays de Cannaer ⁽²⁾ pour acheter toutes sortes d'épices et le roi nous reçut avec beaucoup de cérémonie, amenant avec lui deux éléphants et d'autres animaux étrangers, dont je ne connais pas le nom.

» Le 27 octobre, nous mîmes à la voile et arrivâmes dans un royaume nommé Calcoen ⁽³⁾, à 40 milles de Cannaer. Là nous déployâmes nos forces devant la ville et combattîmes les habitants pendant trois jours et nous fîmes un grand nombre de prisonniers qui furent pendus aux itagues (*repen*) ⁽⁴⁾ des

(1) Espèce d'antilope.

(2) Cananor.

(3) Calicut, Calicot et en indien Calicodu, ville de l'Hindoustan anglais. C'est un port de la côte de Malabar et la résidence du roi Zamorin lorsque Vasco da Gama y aborda en 1498. Le calicot doit son nom à cette ville où l'on fabrique encore de la toile de coton.

(4) C'est un cordage qui est attaché aux vergues.

navires, et après les avoir détachés, nous leur coupâmes les mains, les pieds et les têtes. Ayant pris un de leurs navires, nous y jetâmes les mains, les pieds et les têtes avec une lettre qui fut mise sur un bâton et nous laissâmes dériver le navire vers terre. Nous prîmes là un navire auquel nous mîmes le feu et beaucoup de sujets du roi y furent brûlés. »

Ces faits si odieux exigent quelques explications.

Les historiens portugais du XVI^e et du XVII^e siècle ont tâché de disculper la conduite de Vasco à l'égard des sujets du roi de Calicut, parce que ce dernier avait voulu s'emparer de la flotte portugaise lors de son premier voyage aux Indes, et c'est grâce à une circonstance toute fortuite, qu'elle ne fut pas anéantie.

Ce premier voyage de l'amiral eut lieu en juillet 1497.

Il arriva le 20 mars 1498 en vue de Calicut avec trois vaisseaux montés par cent soixante hommes et une grande barque portant les provisions.

Ce fut par l'entremise d'un Maure nommé Bentayobo, qui était venu aux Indes par le Caire, que Vasco fut mis en rapport avec le roi Zamorin. Ce Maure, qui parlait le portugais, a joué un rôle assez important.

Vasco, nonobstant l'avis de son frère et les conseils de ses officiers, se rendit à terre accompagné de douze de ses plus braves soldats. Il fut reçu dans le splendide palais du roi où tout resplendissait d'or et de pierreries.

En qualité d'envoyé du roi de Portugal, Vasco offrit le lendemain quelques présents de peu de valeur. Le *kutwal* (officier chargé des affaires étrangères) et Bentayobo lui déclarèrent que ce n'était pas un présent digne d'un roi et que le plus pauvre marchand en eut fait un bien plus riche. Vasco, irrité de cette observation, demanda une entrevue au roi, mais elle se fit bien attendre.

Pendant ce temps, les Maures, excités par le *kutwal*, avaient fortement indisposé le roi contre Vasco. Heureusement que celui-ci, lors de sa seconde entrevue avec le roi, parvint à

dissiper ce nuage, mais dès lors il conçut des doutes sur sa sincérité et sur celle de son entourage.

Le *kutwal* commença à jouer le rôle de traître. Tout en faisant pressentir à l'amiral qu'il était libre de rejoindre sa flotte, il le retint prisonnier ainsi que les douze Portugais qui l'accompagnaient. Si l'amiral n'avait pas montré tant de sang-froid et tant d'énergie, il était perdu ainsi que sa flotte. Sous un prétexte quelconque, le *kutwal* avait engagé Vasco à faire approcher ses vaisseaux du rivage. Son but était de donner aux Maures l'occasion de les détruire. Celui-ci, flairant un piège, refusa net.

Ayant appris d'un de ses Portugais que son lieutenant Coêlho s'était approché du rivage avec quelques chaloupes, il lui fit connaître sa position et le pressa de rejoindre immédiatement la flotte. Le *kutwal*, ayant appris que le lieutenant de Gama se trouvait près du rivage, dépêcha plusieurs barques armées afin de s'en saisir, mais déjà Coêlho avait réussi à rejoindre la flotte.

Gama, ayant supposé que le *kutwal* ne le traitait d'une manière aussi odieuse que dans le but d'obtenir des présents et des marchandises, lui proposa d'en amener à terre. Après beaucoup de pourparlers, on envoya des barques à la flotte. Deux Portugais remirent à son frère Paul Gama une lettre dans laquelle Vasco dépeignit sa position. Paul Gama s'étant décidé à envoyer des marchandises, le *kutwal* devint plus traitable et permit à Vasco de retourner à sa flotte.

Nous passerons rapidement sur les pourparlers qui eurent lieu entre le *kutwal* et Vasco au sujet de la vente des marchandises, opération dans laquelle le ministre et le roi firent preuve d'une grande duplicité. Ce dernier retint même prisonnier le facteur (subrecargue) de Vasco, Diego Diaz et son secrétaire.

Sur ces entrefaites, le roi défendit à tous ses sujets de se rendre à la flotte portugaise sous peine de mort. Heureusement, Bentayobo réussit à voir l'amiral et à l'informer que

la conduite cauteleuse de Zamorin n'avait qu'un but : gagner du temps afin d'attirer les Portugais sur le rivage et de les exterminer jusqu'au dernier.

Deux Malabars et un nègre de Diaz confirmèrent ces dires.

Zamorin, croyant que Vasco ignorait l'outrage fait à son facteur et à son secrétaire, tâcha de temporiser jusqu'à ce que ses vaisseaux fussent armés. Il envoya même à Vasco une barque montée par six seigneurs de la cour et par treize personnes de leur suite. Vasco les garda prisonniers et fit savoir par écrit au *kutwal* qu'il ne les rendrait que contre échange de son facteur et de son secrétaire.

Aussitôt que le roi reçut la lettre de Gama, il ordonna de rendre les prisonniers, en prétendant qu'il ignorait tout ce qui s'était passé : ce qui était une profonde dissimulation de sa part, car rien n'avait été fait sans ses ordres.

Vasco, ne voyant pas arriver les prisonniers, alla se placer avec sa flotte à quatre lieues au dessous de Calicut. Après trois jours, ne voyant arriver personne, il ordonna de lever l'ancre. En s'éloignant de la côte, il vit une barque se diriger vers le navire. Les Indiens l'informèrent que les prisonniers seraient renvoyés le jour suivant, mais Vasco leur répondit avec fierté qu'il voulait les recevoir immédiatement, que, si la barque revenait sans eux, il la coulerait à fond et qu'il ferait couper la tête à tous ses prisonniers.

Vasco se rapprocha avec sa flotte de la côte et vint jeter l'ancre devant Calicut. Le lendemain, sept barques s'approchèrent du vaisseau amiral et débarquèrent le facteur Diaz et son secrétaire qui l'informèrent que Zamorin était dans l'ignorance complète des faits qui s'étaient passés.

L'amiral ne fut pas dupe des paroles trompeuses de Zamorin.

Il renvoya néanmoins les *nayres* ⁽¹⁾ qui étaient prisonniers, mais retint les gens de leur suite pour les transporter en Portugal.

(1) *Nair* ou *naire*. Sur la côte de Malabar on désigne ainsi les individus qui appartiennent à la caste militaire.

Le jour suivant, l'on vit arriver à bord Bentayobo demandant asile. Le *kutwal* s'était saisi de ses biens et l'avait traité d'espion des Portugais. Croyant sa vie en danger, il s'était réfugié à bord de la flotte.

La flotte portugaise mit à la voile, mais, à cause du calme, elle put à peine s'éloigner d'une lieue en deux jours. Le vent ayant fraîchi, les Portugais aperçurent une soixantaine de *tonys* ⁽¹⁾ remplis de soldats que Zamorin avait envoyées pour les attaquer. L'artillerie et le vent, qui commença à souffler avec force, les délivra de ce péril, quoiqu'on les poursuivit pendant l'espace d'une heure et demie. Heureusement que dans la saison d'hiver la flotte de Zamorin était dispersée dans divers ports, sinon Vasco ne serait pas parvenu à s'échapper.

Comptant revenir à Calicut, il ne voulut cependant pas laisser dans l'esprit de Zamorin aucune mauvaise impression. Il lui écrivit, à l'aide de Bentayobo, une lettre en arabe en faisant ses offres de service et en lui promettant le concours de son roi pour nouer à son retour des relations commerciales mutuellement profitables ⁽²⁾.

Nous ne doutons nullement que Vasco fut de bonne foi. Mais pourquoi, lors de son second voyage à Calicut, s'empara-t-il de plusieurs chaloupes et d'environ cinquante Malabars qui furent plus tard, comme le constate le récit du marin, pendus et mutilés. Pourquoi fit-il détruire par son artillerie une partie de la ville ainsi que le palais de Zamorin. Ces actes exaspérèrent le roi et peu s'en fallut que Vasco ne fut capturé à bord d'un navire sur lequel il s'était aventuré seul près de la côte. Heureusement que l'escadre de Vincente Sodré vint le délivrer, car déjà une multitude de petites barques armées avaient entouré son navire.

(1) Espèce de barque indienne ou malabare.

(2) Vers cette époque, des marchands de Venise et de Bruges, venus à Calicut par l'Égypte, y étaient déjà établis.

Zamorin était un prince de mauvaise foi, traître et capable de tout, mais Gama se vengea d'une manière indigne d'un grand homme de mer en ouvrant un feu terrible sur la ville de Calicut et en faisant mettre à mort une cinquantaine de Malabars qu'il avait faits prisonniers.

Les historiens relatent que Vasco voulut se venger de Zamorin parce qu'il n'avait pas donné une juste satisfaction pour les marchandises qui étaient restées à Calicut et à cause du massacre de Correa et de ses compagnons.

Ayres Correa était facteur en chef (subrecargue) de la flotte de l'amiral Pedro Alvarez Cabral ⁽¹⁾ que le roi de Portugal avait envoyé en 1500 à Calicut à la tête de treize vaisseaux. Correa, ayant avec lui soixante-dix hommes peu armés, avait établi un comptoir à Calicut. Les Maures, en usant d'un stratagème, obtinrent de Zamorin la permission de les attaquer. A l'exception d'une vingtaine couverts de blessures et qui parvinrent à s'échapper, tous les hommes, y compris Correa, furent massacrés.

L'amiral usa de terribles représailles envers les Maures. Il s'empara de deux de leurs navires et l'on y tua six cents hommes. Le lendemain matin, les navires, qui étaient embossés le long du rivage, bombardèrent la ville.

Plusieurs maisons, des temples, le palais du roi furent réduits en cendres et Zamorin dut s'enfuir dans l'intérieur, car un boulet tua un de ses *naïres* qui était à ses côtés.

Cependant il ne manque pas d'historiens (contemporains de Vasco da Gama), qui ont flétri son odieuse conduite. Le bombardement de Calicut, la pendaïson des sujets de Zamorin, les navires incendiés, tous ces faits ne pouvaient avoir aucune influence sur l'issue de son expédition.

Après cette digression, reprenons le récit du marin.

» Le 2 novembre, nous naviguâmes de Calcoen pendant 60

(1) C'est à Cabral que l'on doit la découverte du Brésil.

milles vers une ville ⁽¹⁾ appelée Cusschijn ⁽²⁾ et entre ces deux villes il y a une ville chrétienne nommée Granor ⁽³⁾, où il y a beaucoup de bons chrétiens (*kersten*) et dans cette ville il demeure beaucoup de Juifs qui ont un prince et tous les Juifs du pays le reconnaissent comme leur prince. Les chrétiens ne communiquent avec personne ; ce sont de bons chrétiens, ils ne vendent ni n'achètent pendant les jours de fête et ne boivent ni ne mangent qu'avec des chrétiens. Ils vinrent volontiers à nos navires avec de la volaille (de basse cour) et des moutons et nous firent faire bonne chère (*chier*). Ils ont maintenant envoyé des prêtres au pape à Rome pour connaître la vraie foi (*gheloue*).

» Le 28 novembre, nous allâmes au pays de Cusschijn pour parler au roi et il vint à nous en grande cérémonie, amenant avec lui six éléphants de guerre, car il y a dans ce pays beaucoup d'éléphants et d'animaux étrangers que je ne connais pas. De sorte que nos chefs qui étaient avec nous parlèrent au roi afin d'acheter des épices et d'autres objets.

» Le 3 janvier, nous partîmes pour une ville appelée Coloén ⁽⁴⁾ et beaucoup de bons chrétiens vinrent nous visiter et fournirent à deux de nos navires des épices. Il y a là environ 25,000 chrétiens qui paient tribut comme les Juifs et ils ont bien 300 églises chrétiennes qui portent le nom des apôtres et d'autres saints ».

Le narrateur flamand ne donne aucune explication au sujet des chrétiens et de leurs églises. Ce fait doit être mis en

(1) Le traducteur traduit ici et d'ailleurs le mot *stat*, ville, par royaume.

(2) Cochin ou Ketchin, petit État de l'Hindoustan sur la côte de Malabar. La ville de Cochin fait actuellement partie de la présidence de Madras.

(3) Le traducteur lui donne le nom de Travancore. Nous croyons que c'est Kranganor. La ville de Travancore est située près du cap Comorin à la pointe méridionale de l'Hindoustan, tandis que Kranganor se trouve entre Calicut et Cochin.

(4) Coulan, port sur la côte de Malabar, État de Travancore.

doute. A cette époque il y avait, à la côte de Malabar, beaucoup de chrétiens nestoriens, schismatiques ⁽¹⁾.

Eduardo Pacheco, lors de son voyage aux Indes en 1504, visita la ville de Coulan. Il est hors de doute que, s'il avait appris que cette ville renfermait 25,000 chrétiens et 300 églises, les historiens portugais, qui ont décrit ses exploits, n'auraient pas manqué de relater ce fait.

Voici encore à ce sujet quelques extraits des ouvrages de Faria et de Castanheda.

Lors du premier voyage de Vasco da Gama aux Indes en 1498, il jeta l'ancre devant la ville de Melinde. Dans le port se trouvaient quatre navires montés par des chrétiens de la côte de Malabar. S'étant rendus à bord de la flotte, les Portugais leur présentèrent une image de la Vierge et des apôtres, devant laquelle ils se jetèrent à genoux et dirent quelques prières.

Ces chrétiens étaient venus de Kranganor (Indes), mais ne purent donner aucun détail au sujet de Calicut.

Étaient, ce de vrais chrétiens ou des nestoriens, l'histoire est muette là-dessus.

A Calicut Vasco da Gama visita un temple dans lequel il y avait une chapelle surmontée d'une tour renfermant une statue que les Malabars invoquaient sous le nom de Marie. L'endroit était fort obscur et il n'y avait que les bramines qui pouvaient en approcher. Gama et quelques-uns de ses gens, supposant que c'était l'image de la Vierge, se mirent à genoux. Tous étaient dans une profonde erreur. C'était l'image de la déesse bouddhiste *Mahamaya* tenant sur ses genoux son fils *Chakya*. Les murs du temple étaient ornés d'images et d'idoles à quatre bras et à face hideuse, ayant la bouche

(1) Nestorius, patriarche de Constantinople, hérésiarque, mort en 439. Dans le principe c'était un prédicateur éloquent, fort zélé et fervent chrétien. Malheureusement il suivit l'exemple d'Athanase et prêcha la séparation de la nature humaine et de la nature divine de Jésus-Christ. Ceux qui adoptèrent cette doctrine prirent le titre de Nestoriens.

garnie de dents énormes. Aussi beaucoup de Portugais eurent des doutes s'ils étaient effectivement avec des chrétiens.

Si nous sommes entrés dans ces détails, c'est que le traducteur, dans un résumé qu'il donne du voyage de Vasco da Gamat dit que celui-ci et ses compagnons prirent pour des chrétiens les sectateurs de Brahma et de Bouddha parce qu'ils s'inclinaient devant l'image de la Vierge qu'ils voyaient à bord des navires portugais.

Cette explication paraît fort juste.

Loin de nous de méconnaître le service que le traducteur a rendu à la science ; cependant nous devons blâmer hautement certains commentaires, qui dénotent chez l'auteur une profonde, ignorance du christianisme et des vérités qu'il enseigne.

Beaucoup d'écrivains prétendent que le christianisme avait été implanté dans les Indes sur la côte de Malabar, mais leurs versions sont très contradictoires et ne reposent sur aucune base. D'après Faria, Cabral, qui visita les Indes en 1500, relate qu'il y avait sur le littoral un mélange de gentils, de Juifs, de chrétiens schismatiques et de mahométans. D'aucun prétendent, mais sans fournir aucune preuve à l'appui, que l'apôtre saint Thomas implanta la vraie foi au Malabar.

Marco Polo, qui parcourut l'Asie de 1275 à 1292, raconte que saint Thomas prêcha l'évangile aux Malabars et que ses restes reposent à Meliapoor où il fut martyrisé.

Tout ce qu'on a écrit sur ce sujet ne repose que sur des traditions orales, ou sur une similitude de nom.

La seule version vraie, d'après les hagiographes, c'est que saint Thomas fut tué à coups de flèches par les Parthes.

Le Thomas ou Thomé que les Nestoriens reconnaissent pour leur fondateur, *paraît* n'être débarqué sur la côte de Malabar qu'au V^{me} siècle et les écrivains l'ont confondu avec saint Thomas l'apôtre. Buchanan a découvert dans les montagnes de Travancore beaucoup de communautés de chrétiens primitifs qui reconnaissent l'autorité du patriarche d'Antioche. Qui a implanté

chez eux la vraie foi? C'est une question qui jusqu'ici n'a pas encore été élucidée.

Après cette digression, nous allons achever le récit du marin.

» A cinquante milles de Coloën est une île appelée Steloën ⁽¹⁾, où l'on trouve la meilleure cannelle que l'on puisse rencontrer.

» A six journées de Coloën est une ville nommée Lapis ⁽²⁾ et près de là se trouve St.-Thomas dans la mer ⁽³⁾. C'est là que pendant quinze jours, à l'époque de sa fête, on peut passer la mer à pied sec et on donne le Saint-Sacrement à tous ceux qui en sont dignes et on le refuse à ceux qui en sont indignes. Et cet endroit est à quatre journées de distance de la grande ville d'Edissen où il (?) a construit ce grand palais ⁽⁴⁾; mais la susdite ville de Lapis est en grande partie ruinée et les chrétiens l'habitent à condition de payer un tribut et tous les indigènes, roi et reine, y vont nus, à l'exception des reins, qui sont couverts.

(1) Ceylan ou Singhala est une grande île au sud-est de l'Hindoustan, longue de 400 kilomètres et large de 50 à 250 kilomètres. La population est un mélange de Veddahs, Ceylanais ou Hindous Malabars et Maures musulmans. C'est une île riche en minéraux, riz, café, cannelle et bois. Les éléphants sont grands et dociles. Ceylan a appartenu aux Portugais et aux Hollandais; actuellement c'est une possession anglaise. On estime sa population à au delà de 2.500.000 habitants.

Faria et d'autres historiens attribuent la découverte de Ceylan à Dom Francisco Almeida, vice-roi des Indes, lors de son voyage en 1508. Son fils Lorenzo, ayant reçu ordre de pourchasser les Maures, croisa longtemps dans une mer inconnue et découvrit l'île de Ceylan où il planta une croix avec une inscription marquant la date de son arrivée.

(2) Le passage du narrateur et la traduction littérale exigent quelques explications. *Lapis* ou Meliapor, ancienne ville située à dix kilomètres de Madras, sur le littoral du golfe de Bengale. D'après la tradition, saint Thomas y a été enterré. Les Portugais ont changé vers la fin du XVI^e siècle le nom de Meliapor en celui de St.-Thomas ou San-Thomé.

(3) Les deux textes relatent que *St.-Thomas est dans la mer*, ce qui doit faire supposer que c'est une île; or il n'en existe pas près de Meliapor.

(4) Le narrateur dit qu'il a construit à Edessen ce grand palais, sans

» A 800 milles de Coloén est située une grande ville nommée Melatk ⁽¹⁾. On y récolte les meilleurs clous de girofle et des noix de muscade et l'on y trouve de riches marchandises et des pierres précieuses.

» Les gens de ce pays ont les dents noires parce qu'ils mâchent les feuilles des arbres mêlées à une matière blanche comme la chaux, et il en résulte que leurs dents noircissent, et c'est ce qu'on nomme *tombor* ⁽²⁾, et ils en portent toujours sur eux, partout où ils vont ou lorsqu'ils voyagent. Le poivre croît dans ces pays tel que la vigne chez nous.

» Dans ces pays il y a des chats aussi gros que nos renards et c'est d'eux que vient le musc (*iubot*), et c'est très cher, car

doute une église, car palais se dit aussi d'un édifice somptueux. Évidemment il se rapporte à saint Thomas.

Nous présumons que le narrateur a voulu dire :

« A six journées de Coloén est située une ville nommée Lapis et près de là, au bord de la mer, a été enterré saint Thomas. »

En citant *Edessen*, comme étant de quatre journées de Meliapoor, il commet une grosse erreur, car il n'existe aucune ville de ce nom dans la presqu'île de l'Inde. Edesse sur l'Euphrate (Turquie d'Asie) était une ville célèbre du temps des croisades et de nos jours elle s'appelle Orfa. La tradition dit qu'on y a transporté le corps de saint Thomas.

(1) Malacca, capitale de la province du même nom, est située dans une presqu'île. Le grand Albuquerque, vice-roi de l'Inde, à la tête d'une flotte portugaise de 19 vaisseaux, s'en empara en juillet 1511. Le nombre des Maures qui périrent lors de l'assaut qu'il donna à la ville fut énorme. Après avoir été en possession des Portugais et des Hollandais, elle resta définitivement au pouvoir des Anglais. Déchue comme place de commerce, elle est devenue un port de ravitaillement.

(2) Betel. C'est un masticatoire auquel on a donné le nom de *siri-daun* dans l'Inde. On le prépare avec les feuilles de certaines plantes et de la chaux éteinte. Cette mastication malsaine communique à la bouche et aux lèvres une teinte rougeâtre.

Les Malais portent constamment cette substance sur eux et en offrent à tout propos à leurs amis et connaissances. Ces ingrédients ne noircissent pas les dents, comme certains voyageurs le prétendent. C'est avec une autre matière qu'ils les noircissent et c'est chez eux un signe de beauté.

un chat vaut cent ducats et le musc croît entre ses jambes sous sa queue ⁽¹⁾.

» Le gingembre (*gengeuaer*) croît comme le roseau et la cannelle comme l'osier et chaque année on enlève l'écorce de la cannelle et plus elle est mince et jeune, meilleure elle est. Le véritable été est en décembre et en janvier.

» Le 12 février, nous eûmes une bataille avec le roi de Calcoen, qui avait trente-cinq navires sans les bateaux à rames, qui étaient montés chacun par 60 à 70 hommes et nous n'en avions que 22 et avec cela, grâce à Dieu, nous les avons battus et nous prîmes deux grands navires et après avoir massacré tous les hommes, nous brûlâmes les navires devant la ville de Calcoen en présence du roi et le lendemain nous mîmes à la voile pour Cannaer après avoir tout préparé pour retourner en Portugal. Ceci eut lieu le 12 février 1503 ⁽²⁾.

» Le 22 mars le soleil était au nord après son coucher et dès le 13 mars nous avions perdu de vue l'étoile polaire.

» Nous arrivâmes le 26 mars en vue de deux îles, où nous

(1) Le narrateur désigne ici le mot musc par *iubot*. Nous croyons qu'il confond la matière odorante que secrète la civette, qu'il appelle chat, avec la civette elle-même. *Jubot* qui ne se trouve pas dans l'*Idioticon*, est évidemment mal écrit et ressemble quelque peu au mot arabe *Zibeth* ou *Zebed*, d'où vient le mot français civette.

On trouve cet animal en Europe, dans plusieurs contrées de l'Afrique, aux Indes, à Malacca, etc. C'est un animal facile à nourrir et susceptible d'être apprivoisé.

(2) Selon le narrateur, cette bataille eut lieu le 12 février 1503 tandis que Barros et Faria en fixent la date en décembre 1503. D'après ces derniers, ce fut grâce à l'arrivée de Vincente Sodré, qui commandait une partie de l'escadre, que Vasco fut victorieux et défit la flotte de Zamorin.

Environ 300 Maures, qui tentèrent de se sauver à la nage, furent massacrés. On trouva dans deux des vaisseaux capturés des richesses inouïes, des étoffes et des porcelaines de Chine, des vases de vermeil et d'autres objets précieux, une statue en or du poids de soixante marcs, ornée d'émeraudes, de rubis et de pierres précieuses. Elle était couverte d'une espèce de robe en or battu. On brûla les vaisseaux après en avoir retiré le butin.

D'après le narrateur, le départ de Vasco pour Cananor eut lieu en février 1503 et d'après les historiens en décembre 1503.

ne voulûmes pas aborder, parce que nous étions chargés de marchandises précieuses et quand les habitants virent que nous ne voulions pas débarquer, ils allumèrent un grand feu pour nous attirer ⁽¹⁾.

» Le 10 avril nous revîmes le pays des Paépiens après avoir navigué quarante-huit jours dans le golfe.

» Le 13 avril nous aperçûmes le pays de Meskebail (Mozambique) dont il est fait mention plus haut, et nous y restâmes jusqu'au 16 juin, puis nous continuâmes notre voyage. C'est l'époque de l'année que les jours sont les plus courts.

» Il y a un grand royaume appelé Coloén déjà décrit et là les perles croissent dans des huîtres dans la mer, mais la mer n'a pas plus de quatre ou cinq brasses de profondeur. Il y a des pêcheurs qui pêchent les huîtres au moyen de paniers (*pramen*) en bois. Ils mettent les paniers entre les dents ou sur le nez (?) et plongent ensuite dans l'eau où ils peuvent bien rester un quart d'heure et, quand ils ont pris quelques huîtres, ils reviennent à la surface et ainsi de suite.

» Le 14 juin le pain et les vivres (*vitali*) commencèrent à nous manquer et nous étions encore à plus de 1780 milles de Lisbonne.

» Le 30 juin nous trouvâmes une île et là nous tuâmes au delà de 300 hommes et nous fîmes beaucoup de prisonniers. Nous y fîmes de l'eau et partîmes le 1^r août.

(1) Marco Polo dit, au sujet de ces îles, dans son *Histoire de voyages en Asie*, qu'à 500 milles de Chesmacoran il y a deux îles, l'île masculine parce qu'elle n'est habitée que par des hommes et l'île féminine par des femmes, mais ces explications ressemblent plutôt à une légende ou à un de ces contes si répandus parmi les Orientaux. Aucun navigateur n'a jamais pu les découvrir.

Cependant William Marsden, orientaliste, mort en 1836, qui a résidé longtemps à Sumatra, semble croire à cette légende en admettant que l'île mâle et l'île femelle sont les deux sœurs, îles situées à peu de distance de celle de Soccatéra, et au sujet desquelles il donne quelques particularités.

» Le 13 août nous revîmes l'étoile polaire et nous étions encore éloignés au moins à 600 milles du Portugal.

» En l'an 1502 les infidèles perdirent 180 navires et si ces navires n'eussent pas été détruits, cela aurait mal (*qualijc*) tourné pour nous, car c'étaient nos ennemis.

» Et ainsi nous retournâmes sains et saufs en Portugal. »

DEO GRACIAS.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 10 JUILLET 1891.

ORDRE DU JOUR : 1^o Procès-verbal. — 2^o Nomination de M. H. Hertoghe comme membre honoraire. — 3^o Conférence de M. LOUIS GEORGE sur *la ville et la province de Buenos-Ayres*.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures dans la salle de la milice à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place M. Jacq. Langlois, vice-président, P. Génard, secrétaire général, E. Lombaerts, bibliothécaire, et M. Louis George, voyageur belge.

1. Le procès-verbal de la réunion du 13 mai est lu et adopté.

2. M. le président transmet à l'assemblée la décision du bureau par laquelle M. H. Hertoghe, qui pour des motifs de santé a dû résigner ses fonctions de bibliothécaire, qu'il a occupées pendant quinze ans, a été nommé membre honoraire.

Cette communication est accueillie par des applaudissements unanimes.

3. M. le président donne la parole à M. Louis George pour faire sa conférence sur *la ville et la province de Buenos-Ayres*.

L'orateur décrit la capitale de la République Argentine et ses faubourgs et donne d'intéressants détails sur la population, le climat, la poste et les chemins de fer de la province.

Après avoir mentionné la formation des îles du Parana, leur végétation, le commerce de leurs habitants et la fondation de la ville de La Plata, il termine sa remarquable causerie par quelques mots sur l'émigration belge dans la République Argentine et l'avenir réservé à ce pays.

M. le président, se faisant l'interprète des sentiments de l'assemblée, remercie vivement M. George des renseignements qu'il a communiqués sur un pays dans lequel la ville d'Anvers a des intérêts si importants.

La séance est levée à 10 heures.



BUENOS-AYRES

ET LA

PROVINCE DE BUENOS-AYRES.

par M. LOUIS GEORGE.

Appelé à l'insigne honneur de prendre la parole devant une assemblée aussi respectable, composée de l'élite de nos hommes d'étude et des membres les plus distingués de notre haut commerce, je me vois forcé de faire d'abord un pressant appel à votre bienveillante indulgence.

Plusieurs fois déjà, grâce à la vive sollicitude de la commission directrice de la société royale de géographie d'Anvers, dont les services rendus à la science et aux lettres, tant en Belgique qu'à l'étranger, ne se comptent plus aujourd'hui, vous avez pu entendre de savantes causeries sur Buenos-Ayres et son passé historique, sur la République Argentine en général et quelques-unes de ses provinces en particulier.

Par l'organe de l'honorable M. Alexandre Baguet, consul honoraire des États-Unis du Brésil à Anvers et membre conseiller de la société royale de géographie, vous avez entendu un exposé très clair et très complet de la province de Corrientes, son histoire, ses produits et ses ressources.

D'un autre côté, le savant professeur M. Henry Sermon, dans son *Essai sur la République Argentine*, vous a fait parcourir ce beau pays appelé à devenir dans un avenir peu éloigné une seconde Europe.

Aujourd'hui, avec votre permission, je ne vous ferai qu'un simple récit de touriste, qui a vu et fureté un peu partout, recueilli çà et là quelques notes éparses et essayé de faire de cela un tout plus ou moins suivi.

Après une visite à Buenos-Ayres et dans ses environs, nous jetterons un coup d'œil sur la province de Buenos-Ayres dont la transformation a été si grande depuis quelques années et se poursuit de jour en jour avec plus de force et de rapidité.

I. BUENOS-AYRES.

D'abord, comment arrive-t-on à Buenos-Ayres?

Il y a à peine un an, c'était toute une affaire que de débarquer à Buenos-Ayres. Cette ville est, en effet, située sur les bords du Rio de La Plata, large de 55 lieues à son embouchure. Ce fleuve est parsemé de nombreux bancs et de hauts-fonds qui obstruent son estuaire et sont soumis à des changements très fréquents ; ce qui rend la navigation assez difficile. Les marées y sont, de plus, très irrégulières et influencées par les vents régnants. Le trajet de Montevideo à Buenos-Ayres, qui est de 10 heures, se fait généralement de nuit, de façon à être de bon matin en vue de la ville.

Avant l'ouverture du nouveau port (1^r octobre 1890), les gros navires ayant un fort tirant d'eau devaient mouiller à 12 milles au large, presque à perte de vue. Les voyageurs étaient alors obligés de passer du grand bâtiment sur un autre plus petit, qui menait passagers et marchandises à un mille et demi du rivage, suivant la hauteur de l'eau, et aussi suivant le temps dont les changements sont très fréquents et très subits.

On descendait alors dans des chaloupes qui, elles aussi,

ne pouvaient pas toujours accoster. On était alors forcé, pour atteindre le quai à pied sec, de monter dans des charrettes qui venaient à la rencontre des embarcations, entrant dans l'eau jusqu'au moyeu des roues. C'était dans ce singulier appareil de navigation que le nouvel arrivé, stupéfait, touchait enfin la terre ferme.

Beaucoup de gens se font une idée tout à fait fausse de la ville de Buenos-Ayres. N'a-t-on pas vu, il y a à peine deux ans, des Européens débarquer le revolver au poing et suivre de préférence le milieu des rues de peur d'être attaqués à l'improviste ? Loin d'être un repaire de brigands, Buenos-Ayres est surnommée à juste titre le Paris de l'Amérique du Sud.

Ce qui frappe d'abord quand on aborde à Buenos-Ayres, c'est l'immense étendue de la ville dont les habitations peu élevées et sans toiture s'échelonnent à perte de vue le long du grand fleuve.

D'abord nous avons les rues perpendiculaires à la rivière, se succédant régulièrement à un intervalle de 100 mètres. Chaque intervalle s'appelle une *cuadra* et cette mesure est, pour ainsi dire, la seule adoptée pour le calcul des distances.

Nous avons ensuite les rues parallèles à la rivière, distancées chacune également d'une *cuadra* ou 100 mètres. Cette disposition des rues éternellement droites et se coupant à angle droit présente le grand inconvénient, surtout dans les quartiers fréquentés, de rendre la circulation difficile à cause du croisement fréquent des voitures, des tramways et des chariots. D'un autre côté, elle a le grand avantage de faciliter la connaissance de la ville.

En effet, toutes les rues perpendiculaires à la rivière portent un nom qu'elles conservent dans toute leur étendue, celle-ci fût-elle de 10 et même de 15 kilomètres.

La rue Rivadavia, celle qui conduit à la Bourse et au palais du gouvernement, partage la ville en deux. Toutes les rues parallèles à la rivière prennent, à partir de Rivadavia, un nom qu'elles conservent dans toute leur étendue.

De plus, la distance entre deux rues étant toujours la même et renfermant 100 numéros, on peut aisément calculer la distance à parcourir entre deux points quelconques de la ville.

Buenos-Ayres est une ville très animée. Sa population atteint aujourd'hui un minimum de 600,000 habitants, dont à peine 1/5 d'Argentins. Toutes les nations y sont représentées; trois peuples cependant y dominent : ce sont l'Italien, le Français et l'Espagnol.

Quelqu'un a écrit que Buenos-Ayres était le paradis des femmes et l'enfer des chevaux. En réalité, ce que nous appelons la femme de ménage est très rare à Buenos-Ayres. Pour la plupart des femmes, tout leur temps est partagé entre les toilettes, les visites et les promenades.

Pour ce qui est des chevaux, c'est bien vrai. D'abord, je ne crois pas qu'il y ait une ville qui voie circuler dans ses murs plus d'attelages que Buenos-Ayres. Les chevaux y étant à vil prix (pour 25 ou 30 piastres on en a un bon), toutes les voitures de louage sont à deux chevaux. Les voitures de maîtres seules roulent généralement à un cheval, mais un cheval de race.

Quant aux charrettes et autres véhicules servant à faire les transports, elles ont 4, 5 et même 6 chevaux. Et les tramways ! C'est par centaine qu'on compte les tramways. Il y en a dans toutes les rues et pour toutes les directions, et la disposition des rues leur permet d'éviter les arrêts, vu que jamais deux tramways marchant dans des directions opposées ne circulent dans la même rue.

Les conducteurs sonnent continuellement de la trompette, ce qui fait un tapage énorme. Sans pitié pour leurs chevaux, ils leur font traîner des charges de 70 et 75 personnes et toujours au galop.

II. LES FAUBOURGS DE BUENOS-AYRES.

Grâce à ces nombreux tramways, les communications entre

Buenos-Ayres et ses faubourgs sont très fréquentes et très rapides.

Les principaux faubourgs de Buenos-Ayres sont : *La Boca*, *Barracas*, *Palermo*, *Flores* et *Belgrano*.

La Boca (la bouche) se trouve au confluent de *Riachuelo* et du *Rio de la Plata*.

Ce quartier, dont l'importance va en augmentant de jour en jour, renferme le nouveau port de Buenos-Ayres, appelé le *Puerto Madero*, du nom de l'ingénieur Madero chargé de ces travaux importants.

Ceux-ci consistent à prendre sur le fleuve un emplacement de 500 ou 600 mètres pour arriver à l'endroit où la hauteur des eaux permettra aux navires d'un faible tirant d'eau d'aborder en tous temps.

Mais le point important est la construction de cinq grands bassins qui, en communication avec le fleuve au moyen d'un grand canal, pourront recevoir les plus grands navires. Trois de ces bassins sont déjà ouverts et bon nombre de navires abordent maintenant à quai, d'où résultent une grande commodité pour les voyageurs et une grande sécurité pour le déchargement des marchandises.

En effet, je vous laisse à penser l'état dans lequel arrivaient à destination les marchandises fragiles, telles que glaces, meubles d'art, etc., lorsque ces marchandises devaient être transbordées, avec la délicatesse que vous connaissez, du steamer dans les *lanchas* ⁽¹⁾ et de celles-ci dans les charrettes pour venir enfin échouer à la douane.

Quelques compagnies se font bien encore tirer l'oreille et refusent d'aller à quai sous prétexte du danger qu'il y a de s'échouer dans le canal ; car celui-ci s'ensable facilement et quatre dragueurs y travaillent jour et nuit ; mais le motif réel de leur refus est d'éviter ainsi le payement des droits de quai et de fanaux.

(1) *Lancha*, grand bateau presque rond, servant au déchargement des steamers et au transport des marchandises à terre.

Barracas, ainsi appelé à cause des premières habitations qui toutes étaient en planches, est un quartier populeux qui est la continuation du port et l'endroit où déchargent les voiliers et où se trouvent les magasins de bois et de charbon.

Les autres faubourgs de Buenos-Ayres sont des résidences de campagne et sont peuplés de villas luxueuses où les hommes d'affaires viennent se reposer de leurs fatigues durant la saison des chaleurs.

Palermo mérite cependant une mention spéciale. C'est le rendez-vous du high-life, qui tous les jours vient y flaner et y étaler le luxe de ses bijoux et de ses toilettes.

Une immense promenade bordée d'une double rangée de palmiers traverse l'ancienne résidence du fameux Rosas, tyran de Buenos-Ayres. C'est là que tous les jours, vers les 4 heures de l'après-midi, on peut admirer une quadruple file d'équipages fringants, se promenant au pas et étalant un luxe inouï de dorures et d'argenteries.

Le soir, quand cette vaste allée est éclairée à la lumière électrique, le coup d'œil est vraiment féérique.

Près de là aussi se trouvent l'école militaire et le Jardin zoologique ainsi que le pavillon de l'exposition agricole de mai et juin 1891.

Palermo est, pour ainsi dire, la seule promenade de Buenos-Ayres.

En effet, en ville, la monotonie des rues éternellement droites est seulement interrompue de temps en temps par une petite place publique occupant à peine 100 mètres carrés. Telles sont les places *San-Martin*, *Libertad*, *General Lavalle*, *Belgrano*, *Independencia*, *Larea*, *Constitucion* et *Victoria*.

*
* *

Quoique les rues soient peu larges, Buenos-Ayres est loin d'être un four comme sa voisine Rio-de-Janeiro. Par les plus fortes chaleurs, il y règne toujours un bon air et le vent y est même toujours assez violent.

La ville est, en effet, bâtie sur une vaste plaine exposée à tous les vents.

Cette contrée est soumise à un vent violent qu'on a appelé *pampero*, parce qu'il traverse la *Pampa*.

Il souffle du sud-ouest et du sud-est, et est d'une violence extrême.

On distingue deux *pamperos* : Le *pampero local* et le *pampero général*.

Le *pampero local*, ainsi appelé parce qu'il est pour ainsi dire le vent habituel de ces régions, acquiert de temps en temps une grande violence qui est de peu de durée ; et, lors même qu'il souffle avec le plus de force, le temps est toujours clair.

Le *pampero général*, au contraire, est accompagné de pluies et d'orages et dure généralement trois jours entiers. Souvent il soulève de vraies trombes de boue, particularité qui lui a valu dans le pays le surnom de *pampero sucio* ⁽¹⁾ (littéralement sale pampero). Si l'on en excepte ces ouragans, les pluies sont peu fréquentes à Buenos-Ayres et dans la province du même nom ; mais elles sont plus abondantes que dans notre pays, eu égard à leur force et à la quantité d'eau tombée.

Les mois les plus pluvieux sont mai et octobre, et les pluies arrivent généralement la nuit.

A la suite d'observations suivies faites durant une période de 15 années, on a pu établir plus ou moins comme suit l'état du temps à Buenos-Ayres :

Jours de pluie	74
Jours d'orage	36
Jours de beau temps et temps passable . .	255

Total 365 jours.

(1) En avril 1866, raconte un lieutenant de vaisseau, M. de Roquemaurel, dans un coup de vent venant du sud-ouest, la ville de Buenos-Ayres fut plongée dans l'obscurité par une pluie de boue, qui dura près de 2 heures et fut suivie d'une véritable inondation.

Il est aussi de tradition dans le pays que la fête de Santa Rosa de Lima, patronne des Indiens, qui tombe le 30 août, amène une série de vents violents du sud-ouest accompagnés de grandes inondations sur les bords du Parana.

Ces vents se nomment *temporales* et ne diffèrent du *pampero* qu'en ce que leur violence, au lieu d'être sauvage et saccadée, est plus constante, au point d'arrêter le cours des eaux et de provoquer les inondations.

Il me reste quelques mots à dire sur la ville de Buenos-Ayres.

Comme monuments, il n'y absolument rien qui soit digne de ce nom à Buenos-Ayres. On ne pourrait guère citer que le palais du gouvernement, immense bâtisse inachevée encore, qui fait un assez bel effet sur la place Victoria, la plus importante de la ville.

La poste, installée dans l'ancien palais du trop fameux Rosas, est très bien organisée et le service en ville est fait avec la plus grande rapidité et la plus louable exactitude.

Le service des casiers numérotés, loués au public et où l'intéressé peut venir prendre sa correspondance à toute heure du jour, y est installé depuis quelques années déjà.

J'y ai constaté un grand progrès dont l'installation serait à désirer dans nos grandes villes. Il s'agit du service de la poste restante et des lettres dont l'adresse est insuffisante.

Toutes les lettres qui arrivent « poste restante » sont inscrites journellement et par ordre alphabétique sur d'immenses listes qui sont affichées dans une salle à part, par ordre d'arrivée.

A côté de chaque nom il y a un numéro d'ordre. Ces listes restent affichées durant trois mois après l'arrivée.

Le public doit consulter les listes affichées, et il suffit de prendre le numéro inscrit sur la liste en regard du nom et de se présenter au guichet pour recevoir immédiatement sa lettre, après avoir toutefois donné des preuves suffisantes de son identité, telles que passeport, certificat d'identité ou encore une simple enveloppe d'une lettre déjà reçue.

Grâce à ce système, la remise des lettres adressées poste

restante se fait rapidement; tandis que chez nous que se présente-t-il souvent? Vous allez au guichet et vous devez d'abord vous informer auprès de l'employé pour savoir s'il y a une lettre à votre adresse, et l'on a déjà vu que plusieurs fois des employés peu consciencieux se contentaient de faire semblant de chercher. Et puis, ne pourrait-il pas arriver des lettres poste restante auxquelles on ne s'attend pas et qui par conséquent, courraient le risque de moisir dans les cartons sans espoir de jamais parvenir à leur destinataire.

Le service est le même pour les lettres dont l'adresse est insuffisante, mal rédigée ou introuvable par suite du changement de domicile du destinataire.

Des listes en sont dressées par ordre de date et par ordre alphabétique et affichées comme pour la poste restante. La remise des lettres se fait de la même manière.

Bien que la République Argentine fasse partie de l'Union postale universelle, la taxe des lettres pour l'extérieur est de 8 centavos (0,40 fr.) alors qu'elle est de 5 centavos (0,25) pour l'intérieur et de 2 centavos (0,10 fr.) pour la ville.

Buenos-Ayres a fait des pas de géants dans les progrès réalisés pour son installation. Là où il y a dix ans à peine on voyait des rues profondes dont les trottoirs s'élevaient à 1.50 m. au-dessus du niveau de la rue, au point que de petits ponts en bois étaient nécessaires pour passer d'une rue à l'autre, là où les rues étaient impraticables quand il tombait un peu d'eau, on trouve aujourd'hui de magnifiques rues bien pavées. Quelques essais de pavage en bois ont été faits dans les quartiers les plus fréquentés, tels que la place *Victoria*, la rue *Florida* (promenade favorite des désœuvrés de 8 heures à 10 heures du soir), les rues *25 de Mayo* et *paseo 9 de Julio*.

Depuis quelques temps on commence à introduire l'usage du café-estaminet qui n'existait pas auparavant à Buenos-Ayres. Les Allemands avec leur Gambrinus y ont fait les

premiers essais qui ont réussi; aussi je crois que, bientôt, Buenos-Ayres n'aura rien à nous envier sous ce rapport.

La *confiteria* était auparavant le seul lieu des réunions publiques. On y débite des pâtisseries et des glaces, ainsi que vins, liqueurs, thé et café.

Une brasserie allemande vient d'être installée à *Quilmes*, localité située à deux lieues de Buenos-Ayres. La bière y est excellente et le débit à Buenos-Ayres en est déjà énorme. Seulement cette bière ne supporte pas le transport en tonneaux dans l'intérieur du pays et doit être mise en bouteilles.

*
* *

Buenos-Ayres peut-être considéré comme l'entrepôt commercial de toute la Confédération Argentine et du Paraguay.

De nombreuses lignes de chemins de fer la mettent en communication avec l'intérieur du pays.

Les principales sont :

La ligne de Buenos-Ayres au Pacifique, dont les trains vont déjà jusqu'au pied des Andes. On est en train d'y percer un tunnel qui permettra de franchir en 3 jours la distance qui sépare Buenos-Ayres de Santiago de Chili. Cette ligne exploitée par une compagnie anglaise, est appelée à rendre de grands services au commerce chilien. En effet, les produits européens qui devaient suivre la route longue et dangereuse du détroit de Magellan, c'est-à-dire faire une traversée de trois longues semaines, vont maintenant, grâce au nouveau port de Buenos-Ayres et au percement du tunnel des Andes, parvenir plus rapidement et plus sûrement dans la république chilienne, qui est de beaucoup la plus avancée de toutes les républiques de l'Amérique du Sud. A la faveur des lignes chilo-péruviennes, le commerce de ce coin de l'Amérique va prendre une toute autre direction dont les avantages seront en grande partie pour Buenos-Ayres et la République Argentine.

Une autre ligne est la ligne de Buenos-Ayres à Santa-Fé, avec embranchement au Rosario pour les provinces de Cordoba,

Santiago del Estero, Catamarca, Tucuman et Salta, ligne immense qui n'est probablement que le commencement de la grande ligne Buenos-Ayres à New-York dont on commence à reparler.

Un second embranchement part de Santa-Fé, traverse les provinces de l'Entre-Rios et de Corrientes pour aller jusqu'à l'Assuncion du Paraguay.

En troisième lieu, nous avons le chemin de fer du sud qui relie Buenos-Ayres à La Plata, à Bahia blanca et à Mar del Plata, ainsi que le chemin de fer interocéanien allant de Buenos-Ayres au Rio Neuquen (inachevé encore).

Outre ces grandes voies ferrées, nous avons les lignes des paquebots qui font le service régulier de la côte jusqu'à la Terre de Feu et celles qui remontent le Parana et relient directement Buenos-Ayres à l'Assuncion du Paraguay.

* * *

Un mot maintenant sur le caractère des habitants de Buenos-Ayres.

Comme je le disais plus haut, la population de Buenos-Ayres est tout ce qu'il y a de plus hétérogène et c'est à peine si 1/5 de cette population est formé d'Argentins purs.

Ce qui manque aux Argentins, c'est l'âge et la sagesse qui peut en être la conséquence directe.

À peine âgé de 12 ans, l'Argentin est considéré comme un homme, a son opinion à lui qu'il affiche et discute un peu partout ; il a ses lieux de réunions politiques, ses jeux où les paris font fureur.

En effet, quoique la crise intense, qui pèse si lourdement sur Buenos-Ayres, ait resserré les cordons de beaucoup de bourses, ne voit-on pas encore journellement des sommes fabuleuses pariées dans les courses de chevaux et les jeux de *pelotas*.

C'est paris sont une vraie occupation pour les Argentins, et il n'est pas rare de voir des sommes de 1,000 et de 10,000

piastres risquées sur un coup de balle où sur la rapidité d'un cheval.

Il arrive même que des sommes doubles et triples de celles-là soient risquées par des finauds qui auparavant ont eu soin d'acheter un champion mallhonnête ou un jockey sans conscience.

Si, par extraordinaire, quelqu'un est surpris la main dans le sac, on crie, on tapage, les journaux se remplissent comme par enchantement de protestations énergiques..., et le lendemain ou le surlendemain on recommence de plus belle. Tel qui a été conspué et bafoué la veille, est rappelé le lendemain par la voix populaire des gogos, et l'on a même vu des tricheurs émérites se faire grassement payer pour rentrer au jeu et permettre aux malins de faire de nouvelles dupes.

Si ce manque de caractère ne se manifestait que dans les jeux, on pourrait encore s'y faire à la longue; car eux seuls sont les victimes de leur folie; mais, malheureusement, c'est la même chose en politique. On défait aujourd'hui ce qu'on a fait hier; on brûlera demain ce qu'on adorait il y a huit jours à peine ⁽¹⁾. Les grands gamins ont droit de vote dans les assemblées et surtout droit de tapage; que peut-il résulter de tout cela, sinon d'énormes gamineries?

En octobre dernier, sur la fin de l'année scolaire, tous les jeunes blancs-becs qui fréquentent les collèges nationaux se sont mis en tête de faire changer le programme des études. Plusieurs directeurs ont même été victimes de l'intention qu'ils avaient manifestée de s'opposer aux volontés de nos Éliacins. Ceux-ci ont manifesté, sont allés en bande se plaindre au ministre de l'instruction publique, qui a eu le grand tort de leur promettre quelques jours après qu'on allait reviser le programme des études; d'où seconde manifestation pour remerciements, etc....

(1) Le projet du docteur Lopez, ministre des finances, concernant la fusion des banques hypothécaire et provinciale, avait été déposé à la chambre des députés; sur les cris de la presse on le retira le lendemain pour y revenir huit jours après, toujours sur les cris de la presse, et le retirer de nouveau.

Et dire qu'on regarde cela sérieusement ! Et de fait, en avril, la réouverture des cours n'avait pas encore pu avoir lieu, vu que la révision du programme des études n'était pas encore terminée !

Voilà bien, peint au vif, le caractère argentin. Bon garçon, bon enfant, mais, malheureusement trop enfant.

D'un côté les plus grands tricheurs peuvent faire la loi sur les champs de course et dans les salles de jeux, le premier venu des caporaux peut fomenter un commencement de révolte.

*
* *

Il est encore une autre coutume dont je tiens à vous entretenir. Je veux parler des *remates* (ventes publiques).

Une *casa de remates* (salle des ventes) est généralement un coin perdu d'un grand bâtiment, qu'on loue à tant par jour, voire même à tant par heure, quelquefois même au plus offrant.

La vente est annoncée par un grand drapeau sur lequel se trouve inscrit en grandes lettres jaunes le mot *remate*. Quelquefois on suspend en travers de la rue de longues guirlandes formées de petits drapeaux de toutes les couleurs.

A l'entrée de la salle des ventes se trouve installé un vieux piano sur lequel un artiste d'occasion épuise tout son répertoire pour attirer le public et l'amuser pendant que le crieur se repose.

Après chaque « adjudé » en avant la musique !

Pour les ventes de terrains on a de grandes affiches représentant le plan du terrain à vendre. On a toujours soin de faire passer à proximité de la propriété à vendre un ou plusieurs chemins de fer, ou une ligne de tramway en projet, projet n'existant la plupart du temps que dans la tête du vendeur.

On a vu plus, on a vu vendre des terrains qui n'existaient pas ou qui n'étaient que de vastes lagunes ou des marécages impropres à toute culture.

Quand il s'agit de la vente d'un matériel d'estancia, on organise des trains spéciaux qui transportent gratuitement les amateurs jusqu'à la gare la plus proche où chevaux et voitures sont mis à leur disposition pour se rendre à l'endroit où se fait la vente. Les opérations commencent alors par un déjeuner champêtre donné par le vendeur et consistant en un énorme *azado con cuero*, bœuf coupé en quatre et rôti avec son cuir sur quatre supports formés de quatre crânes de bœuf.

Un moyen assez répandu aujourd'hui pour se débarrasser d'une propriété est la *rifa*, la mise en loterie.

Le billet se vend 50 piastres ou 100 piastres suivant la valeur de la propriété.

Ce mode de vente réussit assez bien, car la loterie est un des jeux favoris des peuples de ces contrées ⁽¹⁾.

* * *

Les environs de Buenos-Ayres sont assez jolis, non pas au point de vue de la nature, car le pays est plat et uniforme, mais au point de vue des prodiges accomplis par les architectes dans la construction de petites villas toutes au plus coquettes et au plus gentilles, où la plupart des familles de la ville vont passer l'été (novembre à mars).

L'endroit le plus recherché est la partie qui s'étend le long du Rio de la Plata vers le nord de la ville jusqu'aux îles du Parana.

Un chemin de fer quitte Buenos-Ayres et suit le cours du fleuve en passant par *Belgrano*, *Nuñez*, *Olivos*, *Martinez*, *San Isidro* et *San Fernando*, pour aboutir au *Tigre*, point terminus de la ligne et situé à 45 minutes vapeur de la capitale.

(1) J'ai vu mettre en loterie une magnifique propriété d'une valeur de 150,000 piastres. Le gagnant ou plutôt les gagnants ont été trois jeunes avocats de Buenos-Ayres, qui s'étaient réunis pour prendre ensemble un billet de 100 piastres. Ils remirent leur éléphant en *rifa* et en retirèrent 95,000 piastres, bénéfice net.

Toutes ces localités sont composées en grande partie de villas somptueuses qui ne sont habitées que durant la saison des chaleurs.

Belgrano possède deux magnifiques champs dont l'un est exclusivement réservé aux courses de chevaux *criollos* (du pays).

Olivos, comme son nom l'indique, possède de grandes plantations d'oliviers. Cette culture a été introduite depuis quelques années seulement et semble appelée à un bel avenir.

San Isidro et *San Fernando* sont les deux localités les plus importantes de la ligne et peuvent être considérées comme deux petites villes.

L'industrie y est assez développée et consiste surtout en fabriques à vapeur de briques pour la construction, scieries de bois, moulins à vapeur, fabriques à vapeur d'allumettes-bougies, de cirage, de pâte d'Italie.

Il y a des brasseries où l'on fabrique une espèce de bière qui n'a de la nôtre que la couleur, et qui cependant est expédiée dans tout le pays dans de petites bouteilles en grès.

On fabrique aussi des eaux gazeuses.

San Fernando, qui est situé au confluent du *Rio Lujan* et du *Rio de la Plata*, possède une cale sèche qui peut recevoir d'assez grands navires.

San Isidro et *San Fernando* sont éclairés à la lumière électrique.

La culture maraîchère est faite sur une grande échelle dans toutes ces localités, et trouve un débouché tout naturel sur les marchés de la capitale où les légumes atteignent quelquefois des prix fous.

Voici un léger aperçu du prix des légumes sur les marchés de Buenos-Ayres :

Oignons, 10 et 15 centavos la pièce (fr. 0,50 et 0,75) ;

Choux, 5 et 10 centavos la pièce (fr. 0,25 et 0,50) ;

Choux-fleurs, \$ 0,75, 1 et 1,25 la pièce (fr. 3.75, 5, 6,25) ;

Pommes de terre, \$ 0,50, 1, 1,50 et 2 les 10 kilog. (fr. 2,50, 5 et 7,50) ;

Carottes, 25 et 50 centavos la botte (fr. 1.25 et 2,50) ;

Radis, 10 et 15 centavos la botte (fr. 0,50 et 0,75) ;

Ail, 10 et 20 centavos la tête (fr. 0,50 et 1) ⁽¹⁾.

Les semences, il est vrai, y sont vendues très cher ; c'est pourquoi on conseille toujours aux émigrants européens de se munir de semences en Europe ; parce que d'abord le changement de terrain ne fait que l'améliorer et qu'en outre, achetées à Buenos-Ayres, les semences se payent dix fois plus cher qu'en Europe.

Pour vous donner une faible idée du trafic important qui se fait entre la capitale et les localités que nous venons de parcourir, qu'il me suffise de dire qu'il n'y pas moins de trente départs de train par jour entre Buenos-Ayres et le Tigre.

Un billet de 1^e classe aller et retour de Buenos-Ayres au Tigre coûte 1,80 piastre (9 francs). Il n'y a que 1^e et 2^e classe.

Du côté de l'ouest, les environs de Buenos-Ayres sont loin d'être aussi florissants que du côté nord (Tigre).

Sur la ligne de Buenos-Ayres au Pacifique on trouve aussi quelques localités où l'on s'occupe de la culture maraîchère. Telles sont : *Caseres*, *Devotos* (où se trouve le grand cimetière extérieur de Buenos-Ayres), *Hurlingham* (où il y a un champ de courses), *Muniz* et *Pilar*.

Les briqueteries sont assez nombreuses de ces côtés ; le reste du terrain n'est qu'un immense champ d'oignons, d'aulx, de tomates et de pommes de terre.

Muniz est peut-être appelé à devenir le Chicago de l'Amérique du Sud. On y a installé, en effet, depuis peu, un vaste établissement où l'on fait l'élève du porc et on y a adjoint de vastes abattoirs où ces malheureux sont tous appelés à finir leur triste existence.

(1) La piastre papier contient 100 centavos. Il y a des billets de 5 centavos, de 10 et de 50. Il y a des pièces en cuivre de 1 et 2 centavos.

Du côté du sud, on trouve *Lomas de Zamora*, *Temperley* et *Santa-Catalina*, où se trouvait l'école agricole et vétérinaire de l'État, fondée et dirigée pendant plusieurs années par un savant ingénieur belge, M. Gustave André, de Thy-le-Château, qui fut secondé dans son œuvre par plusieurs autres Belges dévoués dont les études sont parvenus à faire connaître dans la République Argentine les progrès réalisés chez nous dans la noble science de l'agriculture.

Un autre Belge de Thy-le-Château, M. Gustave Gray, y installa le premier les champs d'expériences qui dévoilèrent aux Argentins émerveillés les richesses considérables que renferme le sol de leur pays.

Cette école a depuis été transférée à La Plata et a beaucoup perdu de son éclat depuis que la plupart des Belges qui y enseignaient l'ont quittée pour s'installer dans le pays.

*
* *

Revenons maintenant au *Tigre* dont nous avons parlé plus haut.

Cette localité tient ce nom de ce que anciennement c'était le repaire favori des jaguars, des pumas et des chats-tigres que la civilisation a refoulés dans l'intérieur du pays (1).

Le *Tigre* est un hameau d'un *pueblo* (village) assez important appelé *Las Conchas*.

Las Conchas est bâti sur le Rio du même nom, affluent du *Rio Lujan*, lequel se jette à une lieue de là dans le *Rio de la Plata*.

Après le Parana, le *Rio Lujan* est un des plus beaux fleuves de la République Argentine. Il prend sa source près la ville de Lujan, à trois heures vapeur ouest de Buenos-Ayres.

Après avoir tâtonné afin de chercher la direction qu'il doit suivre, il revient sur ses pas sur une distance d'environ 3

(1) Il y a douze ans à peine un Allemand, qui avait acheté du terrain à vil prix dans ces environs, captura deux magnifiques jaguars qu'il vendit au roi d'Italie.

milles, puis, obliquant subitement vers le nord, il s'émancipe, pour ainsi dire, et devient, à 15 lieues de son embouchure, un fleuve large et profond, capable de recevoir les navires du plus fort tonnage.

A *Las Conchas*, le Lujan atteint une profondeur de 8 à 12 mètres et est large de 60 à 75 mètres.

C'est à *Las Conchas*, au confluent du *Rio de Las Conchas* et du *Lujan*, que se trouve l'arsenal de la marine argentine et les ateliers de construction et de réparation des torpilleurs de la flotte.

Ces ateliers occupent une bonne centaine d'ouvriers, la plupart français, qui touchent des salaires variant entre 80 et 150 piastres par mois.

C'est au confluent du *Rio de Las Conchas* et du *Rio Lujan* que se réunirent anciennement les confédérés argentins sous la conduite du général Liniers pour chasser les Anglais qui venaient de s'emparer de Buenos-Ayres et de Montevideo.

La majeure partie du pueblo de *Las Conchas* est une île formée par les Rios de *Las Conchas* et *Lujan* d'une part et le *Rio Tigre* d'autre part.

Toutes les habitations, soit *ranchos*, soit *villas*, sont élevées sur pilotis à une hauteur de 1 mètre ou 1 m. 50 c.

Cette contrée, en effet, comme toutes les îles du Parana, s'inonde assez fréquemment. Il suffit pour cela que le vent souffle avec violence du sud-est ou du sud-ouest. L'écoulement des eaux vers la mer est alors arrêté et les rios montent si rapidement qu'en une heure de temps toute la contrée est sous l'eau.

J'ai vu au mois d'août dernier une de ces inondations qui nous tint bloqués pendant cinq longs jours.

Durant ces inondations, on parcourt le village en barques, ou bien l'on se sert du cheval pour faire les provisions et les courses absolument nécessaires.

Sitôt que le vent change, les eaux se retirent aussi rapidement qu'elles étaient venues, laissant sur le sol un limon

abondant que le *pampero local* a séché en quelques heures.

Ces inondations, qui se représentent habituellement tous les mois et quelquefois plus souvent, empêchent la culture maraîchère et *Las Conchas* possède un marché alimenté par les localités voisines.

Le Tigre possède un petit port où arrivent tous les produits des îles que des trains emportent alors à Buenos-Ayres.

III. LES ILES DU PARANA.

Le Rio de la Plata est formé du Parana que les indigènes appellent aussi *Mar dulce* (mer d'eau douce).

Avant de former le Rio de la Plata, le Parana se décompose en trois branches énormes qui composent ce qu'on appelle le *Delta du Parana*.

Ces trois branches portent les noms de *Parana de Las Palmas*, *Parana Mini* et *Parana Guasu*.

Ces artères énormes atteignent quelquefois une largeur de 8 à 10 lieues et coulent presque parallèlement entre elles et perpendiculairement au Parana proprement dit ou grand Parana.

Elles sont reliées entre elles par une infinité d'*arroyos* (rivières) atteignant souvent la proportion de nos plus grands fleuves.

Ces ramifications innombrables, assez semblables aux branches d'un arbre géant, forment une quantité considérable d'îles qu'on appelle *les îles du Parana*.

La nature sablonneuse du Parana, aidée en cela par le *pampero* et les autres vents violents de ces contrées, forme encore continuellement d'autres îles, qui finiront peut-être un jour par entraver la navigation dans le grand fleuve. Les mêmes vents qui amènent les crues subites amènent parfois des baisses considérables. C'est alors que le sable des hauts-fonds s'amoncelle petit à petit au point de surpasser enfin le niveau habituel des eaux.

Alors des jones commencent à croître.

Si la nouvelle île en formation est naturellement dans une position favorable pour une exploitation, on y fait une

plantation de saules dont le but est de donner de la consistance au terrain.

En très peu de temps (2 ou 3 ans) le saule est devenu arbre et ses feuilles en tombant forment une nouvelle couche qui fertilisera le sol nouveau.

Alors croît de lui-même un arbre assez curieux, le *sebo*.

Cet arbre atteint en deux ou trois ans les proportions de nos pommiers. Seulement les branches en sont courtes et se terminent en une pointe très aiguë.

Le bois du *sebo* est très tendre et ne peut même guère être utilisé comme bois à brûler. Quand il a grandi, on l'abat et on le laisse sur le sol où il se décompose rapidement, au point qu'un an après on n'en voit plus aucune trace.

Ces détritits s'amoncelant continuellement parviennent ainsi à former un terrain fertile là où quelques années auparavant il n'y avait que de l'eau.

Lorsqu'on parcourt en bateau les nombreux *arroyos* qui forment les îles du Parana, on est tout d'abord frappé de la multiplicité de ces canaux communiquant tous entre eux et si différents les uns des autres.

Ici vous naviguez dans un endroit resserré, alors que plus loin, si la marée est basse, il vous arrive de toucher le fond; tout à coup un brusque coude vous place sans transition au milieu d'une large artère atteignant parfois 50 mètres de largeur et 7 à 8 mètres de profondeur.

Les branches principales, le *Parana de las Palmas*, le *Parana Mini* et le *Parana Guasu*, atteignent parfois même une largeur de 8 à 10 kilomètres.

Ces rivières s'ensablent facilement, et il arrive qu'à marée basse on peut parcourir plusieurs kilomètres à pied sec.

L'étendue des îles du Parana est évaluée approximativement à 600 lieues carrées, quoiqu'un certain nombre d'îles du *Parana Guasu* n'aient pas encore été explorées complètement.

Celles qui sont le plus habitées sont celles qui se trouvent entre *Lujan* et le *Parana Mini*.

La plupart des habitants sont des Italiens ou des Français, qui sont propriétaires de l'île qu'ils cultivent.

On rencontre aussi quelques fils du pays, quelques Indiens Guaranis, qui y vivent avec leurs familles, mais ceux-ci sont plutôt des tenanciers travaillant pour le compte de propriétaires argentins.

La culture qui prospère surtout dans les îles du Parana est celle du saule. Chaque île en renferme des plantations immenses qui atteignent parfois 80,000 et 100,000 plants. Il suffit de ficher une branche en terre pour qu'il en pousse un arbre qui, au bout de quatre ans est bon à être abattu.

Ces saules servent à faire du bois de chauffage (le charbon se vend 45 et 50 piastres les mille kilog.). Ce bois est débité à Buenos-Ayres et dans les localités voisines.

Une pièce de saule séchée de 0,25 mètre de longueur et de 0,05 à 0,07 m. de diamètre se vend en détail un centavo (fr. 0,05.)

Tout ce bois de chauffage est scié à la main dans les îles et transporté au moyen de barques et de petits bateaux aux ports du *Tigre* et de *San-Fernando*, d'où on les expédie à Buenos-Ayres par chemin de fer.

Les arbres fruitiers tels que : néfliers, orangers, citronniers, pommiers, poiriers et pêchers sont aussi d'un grand rapport dans les îles et sont pour ainsi dire les seuls à alimenter les marchés de Buenos-Ayres.

Dans les parties non cultivées des îles croît une espèce de paille roseau assez forte et atteignant une hauteur de 2 mètres. Cette paille est coupée et séchée et sert à couvrir les huttes ou *ranchos* des îles. On en expédie même dans l'intérieur du pays.

Les habitations sont des constructions en bois et en terre au toit de paille et élevées sur des pilotis de 1 mètre 50 c.

à 2 mètres de hauteur, à cause des inondations qui, comme à *Las Conchas*, sont très fréquentes.

Ces crues périodiques empêchent évidemment la culture maraîchère ainsi que l'élevé du bétail; aussi s'y occupe-t-on exclusivement du bois de chauffage et des fruits.

Ceux qui veulent faire de petits jardins potagers doivent relever la terre et élever de petits plateaux artificiels pour que les eaux ne puissent y atteindre. Il en est de même pour ceux qui veulent tenir quelques porcs ou quelques vaches laitières; ils doivent les loger dans des étables en bois élevées de 2 mètres au-dessus du niveau de l'île.

Ces conditions rendent l'alimentation des insulaires très primitive. Ils se contentent de fruits, de viande séchée et d'une espèce de galette, petit pain très dur qui se conserve très longtemps. Comme boisson ils n'ont que l'eau des *arroyos* et un cidre assez bon qu'ils font eux-mêmes. La nature même du sol, formé de détritux végétaux, empêche la construction de puits.

La pêche est assez abondante dans les eaux des trois Paranas, mais le poisson y est gras et huileux.

Quand les eaux se retirent à la faveur d'une forte baisse, on peut ramasser les poissons par pelletées.

Les pêcheurs se servent peu de filets, ils entrent nus dans l'eau et prennent le poisson à la main.

La chasse au gibier d'eau est très abondante sur le Parana et ses nombreux affluents. On y rencontre de nombreuses troupes de canards sauvages de cent espèces différentes dont la chair est assez bonne et dont le duvet est assez recherché.

Les bords de tous ces cours d'eaux abondent en loutres et aussi en *carpinchos*, espèce de cochon sauvage dont la chair est un mets très apprécié des insulaires qui la font sécher au soleil pour la fumer ensuite. La peau de cet animal se vend assez bien pour les garnitures des selles du pays et divers autres usages.

On y rencontre aussi le chat-tigre et le jaguar et quelques perroquets dont le pays est plutôt le Paraguay.

Dans les îles les plus rapprochées du *Tigre* et de *Las Conchas* il y a assez bien de fabriques de confitures et de conserves de fruits.

Dans quelques-unes des plus grandes îles voisines du *Lujan* et assez élevées pour ne courir que rarement le risque d'être inondées, on a établi de vastes jardins où l'on cultive avec succès les plantes ornementales qui croissent naturellement et en abondance dans toutes les îles.

Quelques-unes de ces îles ont été aussi transformées en jardins de plaisance qui sont le but de promenade favori des Buenos-Ayriens en été.

De nombreuses barques et de petits vapeurs transportent les visiteurs de la gare du *Tigre* dans les îles.

La vie des îles est tout ce qu'il y a de plus patriarcal; l'hospitalité y est pratiquée dans toutes les règles et y est franche et sincère.

Les insulaires élisent un *alcalde*, espèce de bourgmestre, qui résout tous leurs différends et est chargé de veiller à leurs intérêts.

La police y est faite par les habitants qui se refusent obstinément à ce qu'elle soit faite par les soins du gouvernement.

« Jamais il ne se commet de vol dans nos îles, » me disait un jour un Italien qui y était établi depuis 23 ans avec toute sa famille, « et soyez sûr, ajoutait-il, qu'il suffirait de la présence de trois ou quatre vigilants dans les » îles, pour que nous soyons pillés et volés à tout instant. »

*
* *

Quand on quitte Buenos-Ayres par chemin de fer pour se rendre dans l'intérieur du pays, l'œil est à chaque pas charmé par la vue de somptueuses villas et de jardins où la main de l'homme a tâché d'utiliser pour son bien-être toutes les richesses de la nature, si prodigue dans ces contrées de l'Amérique du Sud.

Ces belles perspectives s'étalent surtout sur la ligne de

Buenos-Ayres à Rosario qui suit le cours du Parana et sur celle de Buenos-Ayres à la Plata, qui suit le Rio de la Plata.

IV. LA PLATA.

La Plata, capitale de la province de Buenos-Ayres, est une ville toute nouvelle située à 1 heure et demie vapeur de Buenos-Ayres.

Elle fut bâtie en 1882, sous la présidence du général Roca, actuellement ministre de l'intérieur du gouvernement de conciliation issu de la révolution de juillet 1890.

De tout temps l'influence sans cesse grandissante de Buenos-Ayres, la plus grande ville sans contredit de l'Amérique du Sud, a excité la jalousie des habitants des autres capitales et principalement des Cordobais, dont la ville était antérieurement la capitale de la République Argentine.

Cordoba, en sa qualité d'ancienne capitale, devint facilement le centre de cette rivalité dont Buenos-Ayres était l'objet de la part de ses sœurs.

Porteños (habitants de Buenos-Ayres) et *Cordobais* ont de tout temps été rivaux (excepté toutefois quand ils finissent par s'entendre comme larrons en foire pour puiser dans les caisses du gouvernement).

Lors des élections à la présidence de la république, la grande question pour les Cordobais a toujours été de faire élire un des leurs à ce poste important.

L'avènement en 1880 de la dynastie Roca-Celman ⁽¹⁾, qui tint le pouvoir jusqu'à la révolution de juillet 1890, a peut-être été le dernier effort de la réaction contre la grande ville qui, malgré tout, acquiert chaque jour une importance de plus en plus considérable ⁽²⁾.

(1) Le docteur Juarez Celman, successeur du général Roca à la présidence de la république et chassé en juillet 1890, est le beau-frère de ce dernier et le frère de ce fameux ex-gouverneur de la province de Cordoba, Marcos Juarez.

(2) Le général Mitre, candidat à la présidence de la République Argentine

A son avènement, Roca enleva à Buenos-Ayres le siège de toutes les autorités de la province du même nom, et la construction de la ville La Plata fut décidée.

Cette ville fut inaugurée en 1882 et est depuis lors le siège du gouvernement de la province de Buenos-Ayres ⁽¹⁾.

Tous les services provinciaux y ont été installés, outre le gouvernement et les chambres, les banques, la police de la province ⁽²⁾, les collèges nationaux et autres services ⁽³⁾.

Ville nouvelle, La Plata a sur Buenos-Ayres l'énorme avantage de posséder des rues très larges et spacieuses. Leur disposition est la même que celle des rues de Buenos-Ayres. Toutes sont parallèles et se coupent régulièrement à angle droit. De plus, quatre grands boulevards parallèles traversent la ville diagonalement.

Les rues de La Plata, au lieu de porter un nom, portent simplement un numéro d'ordre.

La ville possède de magnifiques monuments, pour la construction desquels on a dépensé des sommes fabuleuses. La plupart sont encore inachevés.

La population de la ville, qui pourrait être de plus de 100,000 habitants, atteint à peine le chiffre de 50,000.

pour les prochaines élections, est *Porteño*. Quoique *Porteño*, il est le seul candidat qui par l'éclat de son nom et la réputation d'honnête d'homme qui y est attachée, puisse devenir, dans la situation difficile que traverse le pays, le candidat de toutes les provinces, et empêcher ainsi les luttes sanglantes que chaque élection ramène infailliblement dans ce pays.

(1) Dans la République Argentine chaque province a son gouvernement autonome et ses deux chambres.

(2) Dans la République Argentine la police rurale est faite par le corps des vigilants, régiment régulier dont l'état-major se trouve au chef-lieu de chaque province. — C'est lui qui envoie ses hommes dans les différents *pueblos* de la province et qui en administre ainsi directement à lui seul le service de la police.

(3) Il est question de transférer aussi à La Plata les ateliers de construction et de réparation des torpilleurs, ainsi que les arsenaux de la marine, établis jusqu'aujourd'hui à Las Conchas dans le Rio Lujan.

Pour arriver à peupler rapidement la ville et enlever ainsi de l'influence à Buenos-Ayres ⁽¹⁾, on a voté l'an dernier une loi enjoignant à tous les employés du gouvernement de la province, des banques et autres services publics, ainsi qu'aux députés, d'habiter la ville sous peine de se voir démis de leurs fonctions.

Cette loi, plus ou moins arbitraire, a soulevé des concerts de récriminations et pendant quinze jours les démissions ont littéralement plu dans toutes les administrations et même parmi le conseil des ministres.

Tous préféraient habiter Buenos-Ayres ou les environs d'où quelques minutes de chemin de fer les amenaient à leurs occupations journalières.

Le port de La Plata est à la Ensenada, à 6 kilomètres de la ville, sur le Rio de La Plata; un chemin de fer y conduit.

Ce port est d'un accès plus facile que celui de Buenos-Ayres et possède trois bassins pour le chargement et le déchargement des navires.

Le mouvement du port de La Plata est surtout considérable en viandes conservées, en suifs, cuirs et laines, ainsi qu'en céréales pour l'exportation.

V. LA PROVINCE DE BUENOS-AYRES.

De toutes les provinces formant la confédération argentine,

(1) La proportion de la représentation à la chambre des députés auprès du gouvernement national étant de 1 député pour 20,000 habitants, Buenos-Ayres, dont la population dépasse actuellement les 600,000 habitants, aurait donc droit à 32 députés au congrès national, alors qu'elle a seulement, avec toute la province 25 députés.

La loi ordonne de faire le recensement pour la députation au congrès tous les dix ans. La date de ce recensement échéait en 1889, sous le gouvernement de Juarez Celman, qui, en Cordobais fidèle, transgressa la loi en ne faisant pas recenser la population.

Depuis lors on n'a pas encore recensé; il est vrai que pour le quart d'heure on a bien d'autres chats à fouetter.

la province de Buenos-Ayres sera toujours la plus peuplée et la plus importante au point de vue du commerce et de l'industrie.

Sans parler de l'avantage énorme qu'elle a de se trouver près de la capitale (Les points extrêmes de cette province sont à 10 heures de chemin de fer de Buenos-Ayres), elle est dotée d'un réseau de chemins de fer assez important déjà pour réunir les grands centres.

Outre les grandes lignes partant de Buenos-Ayres et dont nous avons parlé plus haut, la province de Buenos-Ayres est sillonnée par des lignes particulières reliant entre elles ces grandes voies de communication.

Telles sont les lignes de San-Nicolas à Pergamino, de Pergamino à Junin, de Pergamino à Mercedes et de Mercedes à 9 de Julio, mettant en communication les grandes lignes de Buenos-Ayres au Pacifique et de Buenos-Ayres au Rosario de Santa-Fé ; la ligne intérieure de Buenos-Ayres (station du 11 septembre) à Moron, Lujan, Mercedes, Chivilcoy, 9 de Julio et Trenque Lauquen ; l'embranchement de San-Fernando à Campana et à Zarate ; le tramway rural de Buenos-Ayres à San-Martin et à San-Miguel et celui de Buenos-Ayres à Giles et à Zarate.

De plus, un service de malles-poste est organisé entre les gares les plus importantes du réseau et les points les plus importantes des voies ferrées. En un mot, la province de Buenos-Ayres n'a rien à nous envier au point de vue des voies de communication.

Ce qui facilite l'établissement de toutes ces voies ferrées, c'est que le pays est très plat et par conséquent la construction de ces lignes n'exige aucun travail coûteux comme ceux qu'on doit exécuter au Brésil, par exemple.

*
* *

Quand on a franchi un rayon de 5 à 6 kilomètres de Buenos-Ayres vers l'intérieur, on se trouve sans transition

aucune en face de la plaine vaste, uniforme, devant le *campo*.

Ce qui caractérise ces plaines immenses de la République Argentine, c'est le manque absolu d'arbres et de forêts.

Toujours la plaine nue et monotone, avec ses hautes herbes et ses nombreux troupeaux ; cà et là une hutte, un rancho recouvert de paille et entouré de quelques arbres chétifs vient jeter une note sombre dans le tableau.

Quand on parcourt ces vastes plaines emporté par le galop rapide d'un des chevaux du pays, l'œil est vite fatigué de ces horizons toujours fuyants et de ces étendues sans fin.

Quand le soleil darde ses rayons brûlants sur la plaine, on se laisse facilement endormir par la douceur du galop ⁽¹⁾, lorsque tout à coup on aperçoit en s'éveillant d'immenses lacs courant d'un bout de l'horizon à l'autre ; quelquefois c'est un bosquet qui semble s'avancer ; on presse le pas, ayant hâte de quitter ce *campo* uniforme.

Mais voilà qu'en un clin d'œil lac et bosquet, eau et arbres, tout a disparu.

C'était tout bonnement un effet de mirage. Ces mirages sont assez fréquents et se présentent surtout quand le temps est calme et que le soleil est fort ; ou bien encore le matin, quand, après une nuit froide et sèche, le soleil darde ses rayons obliques sur le sol qui s'échauffe.

* * *

Mais cette fois, ce n'est plus le mirage que nous avons sous les yeux ; non, c'est bien un vrai bosquet et à travers les arbres nous apercevons une habitation dont les murs blanchis à la chaux resplendissent sous les rayons ardents du soleil. Nous arrivons à une *estancia*.

(1) Le galop des chevaux argentins est tellement doux et régulier, que les laitiers habitant à quelque distance de la ville chargent leur lait au départ de la ferme et que le mouvement cadencé du cheval suffit pour faire de ce lait un beurre excellent. Pour cela toutefois ils doivent voyager avant le lever du soleil.

Les grands propriétaires de terrains se construisent généralement une habitation plus ou moins confortable au centre de leurs propriétés, où ils viennent parfois passer quelques jours de retraite dans la solitude du *campo*. Ces habitations appelées *estancias* sont construites ordinairement en briques faites sur les lieux et sont entourées de plantations de saules et d'eucalyptus avec des allées de *paraíso*, les seuls arbres qui semblent réussir dans le *campo*.

Si la propriété est trop vaste, on construit plusieurs *estancias*, qui sont habitées par des espèces d'intendants appelés *mayordomos*. Le majordome, seul maître en l'absence du patron ou propriétaire, s'occupe principalement du trafic des animaux, des cuirs et des laines avec les *corredores* ou courtiers qui parcourent les *estancias*.

Le majordome a aussi la direction des *haciendas*.

L'*hacienda* est l'ensemble des animaux qu'on élève dans le *campo*, tels que chevaux, moutons, bœufs, taureaux, vaches et porcs.

Le majordome s'occupe peu d'agriculture; à peine cultiverait-il un peu de maïs, 50 ou 100 hectares, pour l'alimentation de ses chevaux de selle et de voiture.

Les autres animaux sont, en effet, nourris et élevés dans le *campo*.

Il sème aussi de la luzerne pour ses entiers, ses vaches laitières et ses moutons fins.

Celui qui s'occupe de la culture est le *chacarero* (fermier) habitant la *chacra* (ferme), bâtiment et administration absolument indépendants de l'*estancia*.

Le *chacarero* sème, récolte, vend et achète sans avoir à rendre compte à personne qu'au patron avec lequel il est souvent *socio* (associé ou intéressé).

Le majordome d'une *estancia* est toujours un personnage important dans les environs et jouit d'un prestige considérable. Souvent il remplit les fonctions d'*alcalde* dans son *estancia*, c'est-à-dire qu'il fait les fonctions d'intendant muni-

cipal, sanctionnant les ventes et rédigeant les promesses de ventes et d'achat et délivrant les certificats de propriété.

Tout individu dans le *campo*, à moins d'être un décavé, possède sa *tropilla* (troupeau de chevaux).

Ces animaux sont tenus de porter la marque de leur propriétaire.

Cette marque est enregistrée par les soins de l'*alcade* et sert à empêcher les vols d'animaux et à reconnaître ceux qui pourraient s'échapper de la propriété.

Il ne faut pas croire que les ventes puissent se faire simplement de la main à la main. Pour pouvoir vendre un produit quelconque, soit cheval, bœuf, mouton, il faut produire le certificat constatant la propriété de la chose vendue. La cessation se fait alors par devant l'*alcalde*, qui constate que l'animal est contremarqué; ce qu'on fait en lui appliquant la marque de l'acheteur renversée.

De plus si la chose vendue doit être transportée par chemin de fer ou messageries, la compagnie exige de l'expéditeur la production d'un permis de vente avec marques et certificat de propriété délivré par l'intendant municipal, qui perçoit de ce chef une faible redevance.

Toutes ces précautions sont prises afin d'empêcher autant que possible les vols et les raptés dans l'*hacienda* d'autrui.

De cette façon, quelqu'un qui aurait volé un cheval, par exemple, est exposé à se voir réclamer à chaque instant d'un policier son certificat d'achat ou sa marque.

*
* *

Les propriétés dans le *campo* sont séparées entre elles par des divisions en fil de fer. Ces divisions sont de 5, 6, 7 ou 8 fils suivant les animaux qui se trouvent dans l'enclos.

Toutes les deux lieues, chaque propriétaire est tenu de laisser une porte, lorsque la facilité des moyens de communication le demande.

A chaque porte il y a un *puesto*, petit rancho habité par un *puestero*, fils du pays, et sa famille.

Généralement ce *puestero* possède une *masada*, c'est-à-dire un enclos où il renferme chaque soir le troupeau de moutons que le majordome a confié à sa garde.

Ces *puesteros* ou bergers reçoivent leur nourriture de l'*estancia*.

* * *

Pour assurer la bonne tenue de l'*hacienda*, le majordome a sous ses ordres immédiats plusieurs *capataz* qui parcourent continuellement le *campo* et chaque soir lui rendent compte de leur journée et prennent ses ordres pour le lendemain. Ces *capataz d'estancia* sont le vrai type du *gaucho*.

Fiers, vindicatifs, hargneux avec leurs inférieurs et flatteurs devant leur maître, ils passent leur vie à cheval.

Leurs fonctions de *capataz* les remplissent d'une fausse vanité pour la satisfaction de laquelle ils sacrifieront tout.

Leur accoutrement est tout à fait original. Le *chiripa* (espèce de jupon) formé d'une longue pièce d'étoffe est coquettement relevé et retenu par une ceinture en peau de *carpincho* ornée du *facon* (poignard long) traditionnel et l'indispensable mouchoir rouge noué autour du cou ou de la tête.

Les plus élégants portent des bottes vernies, mais la généralité se contente de sandales faites en cuir de bœuf trempé dans l'eau.

Ils affecteront de se couvrir les mains de bijoux, porteront la montre et la chaîne en or, se parfumeront des pieds à la tête. La bride de leur cheval aura des anneaux d'argent. Leur *rebenque* (espèce de cravache faite d'une tige en fer recouverte de cuir et terminée par une courte lanière) aura un pommeau d'argent.

Toute cette coquetterie ne les empêchera pas de jouer le tout le dimanche dans les *almazenes*, car le jeu est leur passion favorite (1).

(1) J'ai vu de ces *gauchos* se rendre à l'*almazen* pour se procurer des vêtements ou autres choses nécessaires ; après avoir fait leurs emplettes, ils

Il est une chose dont le gaúcho se dessaisit rarement, c'est son *façon* qu'il sait manier avec beaucoup d'adresse au besoin.

Tous ces gaúchos se réunissent souvent le soir autour du feu, jusque bien avant dans la nuit.

Le maté et la *bombilla* (petit récipient dans lequel se met le maté qu'on suce au moyen d'un petit tube en argent) circulent alors de main en main, et cela depuis le commencement jusqu'au moment où ils s'envelopperont dans leur *puncho* et déploieront les peaux dont se compose leur monture et qui leur servent de couchette.

Souvent aussi un poète d'occasion dira des couplets improvisés, en s'accompagnant de la guitare; surtout si, dans l'assemblée, il y a un étranger.

Alors le troubadour exaltera cet étranger, le complimentera, vantera son courage, et fera mille vœux pour son bonheur.

Les Indiens de la province de Santiago del Estero sont surtout très forts sur la guitare, et on rencontre parmi eux beaucoup de ces poètes qui improvisent parfois des plaintes de 50 couplets dits tous sur le même air avec accompagnement de guitare.

La vie des habitants du *campo* est ce qu'il y a de plus simple.

Les gaúchos vivent dans de misérables ranchos, ouverts à tous les vents.

Les meubles y sont inconnus. La batterie de cuisine se compose d'une énorme bouilloire montée sur trois pieds et dans laquelle se fait le *puchera*, bouillon composé d'eau, de viande, de *sapallos* ⁽¹⁾; à la saison on y ajoute quelques épis de maïs tendre, volés dans le champ voisin.

se mettaient immédiatement au jeu, et si la fortune ne les favorisait pas, ils revendaient à l'*almazenero* ce qu'ils lui avaient acheté en perdant quelques piastres naturellement, puis ils se remettaient au jeu, avec plus d'acharnement. Heureux si après cheval et bijoux ne passaient pas au pouvoir du vainqueur.

(1) *Sapallos*, espèce de grosse citrouille qui croît à l'état sauvage un peu partout.

Une autre bouilloire plus petite sert à faire bouillir l'eau pour le maté.

L'*asado* est le mets favori des Argentins. On coupe un quartier de viande, de préférence toutes les côtes réunies (le *costillar*) et l'on enfle ce morceau sur une tige en fer ou sur un simple morceau en bois qu'on fiche en terre auprès d'un bon feu de bouse de vache séchée ou d'excréments de moutons.

Les moutons étant ramenés chaque soir dans le même enclos, on laisse s'y amonceler leurs excréments qui bientôt forment une couche assez épaisse. Deux ou trois fois par an cette couche est enlevée à la bêche et on fait sécher au soleil. Au bout de quelque temps on a ainsi une bonne provision de combustible. On emploie aussi le marlo du maïs, c'est-à-dire ce qui reste de l'épi après le dégrenage.

Les ranchos du *campo* sont ouverts à tout venant, et tout passant peut y descendre en toute sécurité, certain d'y recevoir la plus franche hospitalité.

* * *

J'ai parlé tantôt d'*almazenes* ; ces établissements méritent une courte description.

Un *almazen* au *campo* est une boutique généralement sale où l'on vend tout ce que l'on peut imaginer ; depuis les aunages et les épiceries jusqu'aux chaussures et articles de sellerie, parfumerie, ferblanterie, pharmacie, vêtements, bois de construction, farine, pain, vin, bières et liqueurs. Bref, ces almacens sont le résumé de tout ce qui constitue le petit commerce dans nos boutiques.

L'*almazenero*, la plupart du temps gros célibataire crasseux et dégoûtant, débite sa marchandise en haussant les prix ou les abaissant avec un sans-gêne tout à fait épatant.

Tous ces *almazeneros* sont des immigrés espagnols ou italiens, et s'entendent comme pas un pour piller le pauvre client, qui, souvent, n'a pas là comme chez nous à profiter de la

concurrence, et se voit forcé de passer par les mains de ces forçats du comptoir.

Beaucoup de ces *almaceneros* achètent leurs produits aux *chacareros* et aux *estancieros*, surtout les laines et les cuirs, et se font ainsi les intermédiaires entre les producteurs et le commerce de la capitale.

Chaque gare de chemin de fer est flanquée d'un ou de deux *almazenes*. Le plus influent des deux a alors le privilège de posséder la poste.

Ce service se fait là-bas d'une façon très sommaire.

La correspondance arrive par le train. Le commis qui l'accompagne depuis la capitale, la remet aux mains du percepteur improvisé qui se coiffe pour la circonstance de son meilleur *sombrero* (chapeau en feutre).

Alors a lieu la distribution qui marche lestement. L'*almacenero*, en dépouillant la correspondance, lit les adresses à haute voix, et les intéressés, qui sont présents, emportent leurs lettres ou leurs journaux.

En l'absence des destinataires, la correspondance est déposée sur le comptoir où l'intéressé la prendra quand son étoile le conduira à l'*almazen*.

*
* *

Comme je le disais plus haut, la culture se fait dans la *chacra*.

Pour établir une *chacra*, on choisit le meilleur terrain, ou, de préférence, celui qui est le plus rapproché d'une gare de chemin de fer.

On cultive surtout le froment, le maïs, l'avoine, le lin et la luzerne.

Le terrain est très fertile ⁽¹⁾ et demande peu de travail pour le défrichement.

(1) J'ai vu 50 hectares d'un terrain où il y avait eu du froment l'année précédente et qu'on avait laissé sans le labourer de nouveau, faute de temps. J'ai vu, dis-je, ce terrain produire une récolte de 1200 à 1500 kilog. par hectare sans travail aucun. Ce froment qu'on n'a pas semé et qui croît de lui-même après une récolte s'appelle froment *guachu*.

Celui-ci se fait au moyen d'un simple labour après lequel on sème le maïs, qui semble être réellement chez lui dans ces contrées.

Après une récolte de maïs on laboure la terre deux fois, l'une en travers de l'autre, puis après un bon hersage, on sème le froment qu'un troisième labour vient ensuite recouvrir.

Il est bon de mettre la semence assez profondément dans la terre, ce qui l'empêche de souffrir de la sécheresse qui est l'état général de ces contrées.

Les rosées qui sont très fortes compensent heureusement le manque d'eau.

On sème de mai à septembre. On emploie 75 kilogrammes de semence par hectare dans les commencements des semailles pour arriver graduellement à 125 kilog. dans les derniers jours.

La production est de 1500 à 2000 kilog. de froment par hectare.

Il est vrai qu'en Belgique nous avons quelque fois 3000 kilog. par hectare ; mais il est à remarquer que chez nous l'engrais y fait beaucoup.

Dans la République Argentine le manque de bras et la main-d'œuvre, qui est très chère, empêchent de donner tant de soins à la terre qui, du reste, ne le demande pas.

La production du maïs atteint la proportion de 64 grains pour un.

L'avoine aussi donne un excellent rendement.

Le phosphate et la chaux manquent, il est vrai, à une partie du sol vers le nord-est de la province de Buenos-Ayres.

On a constaté que des animaux placés dans un enclos se cassaient une patte pour un rien ; et la cause en était seulement à la nourriture qui ne renfermait pas assez de phosphate ni de chaux si nécessaires à la formation des os.

Après quatre ou cinq récoltes de froment, on met le champ en luzerne pour le reposer, et l'on cultive à côté.

Le froment ne croît pas beaucoup à cause de la sécheresse ;

il atteint à peine un mètre de hauteur. La paille, du reste, n'a aucune valeur et ne sert guère qu'à chauffer le moteur de la machine à battre le blé.

Les espèces de froment cultivées sont : le froment Barletta, le froment Saldomé et le froment français.

Le froment Barletta est un froment italien d'un excellent rapport et dont le poids surpasse tous les autres.

Le Saldomé, ainsi appelé du nom du village espagnol de celui qui l'apporta dans la République Argentine, est un froment propre et d'un bon rapport.

On commence aussi à faire des essais d'un froment roux venant de la Russie.

Les prix varient évidemment avec les fluctuations de l'agio sur l'or et il est presque impossible d'établir approximativement le prix de revient des récoltes. Qu'il suffise donc de dire que ce prix est toujours très rémunérateur.

Pour le labour on emploie généralement les bœufs (six par charrues à trois socles.)

Une paire de bœufs dressés au travail vaut 50, 60, et même 75 \$, alors qu'une bête de boucherie ne vaut que 9 et 10 piastres.

Une des *estancias* les mieux organisées et qui, sans contredit, peut passer pour modèle dans toute la République Argentine, est celle de San-Carlos, appartenant à notre honorable consul à Buenos-Ayres, M. Albert Oostendorp.

L'hospitalité qu'on y reçoit fait honneur au pavillon belge sous lequel elle s'abrite.

La *chacra* San-Carlos fait surtout honneur à l'agriculture belge, car tout y est belge.

Le directeur de cette *chacra*, homme d'expérience, est un de ces cultivateurs nés dans le métier et pour qui l'agriculture n'a plus guère de secrets.

Ce sympathique directeur est le même M. Gustave Gray, de Thy-le-Château, qui débuta dans la République Argentine comme chef de culture et professeur de pratique à l'école

agricole de l'État à Santa-Catalina, où son passage a laissé d'impérissables souvenirs.

Depuis trois ans que M. Gustave Gray est à la tête de la *chacra* San-Carlos, il a su transformer le campo en une vaste culture modèle que ses anciens élèves viennent encore souvent visiter avec fruit.

La culture n'est pas seule à absorber son attention. A côté de ses immenses champs de froment, de maïs et d'avoine qui, à part l'étendue, rappellent nos plaines brabançonnnes et nos belles fermes de l'Entre-Sambre et Meuse, il se livre à l'élevage du bétail et à la reproduction des animaux fins avec des étalons provenant des meilleures écuries de Belgique (1).

D'immenses troupeaux de moutons et de porcs, des milliers de chevaux et de bœufs donnent à cette exploitation modèle une animation toute particulière et sont la meilleure preuve qu'on puisse donner de l'acclimatation des races belges dans les plaines fertiles de la République Argentine.

Il me reste à parler un peu des animaux et des plantes qu'on rencontre dans le campo de la province de Buenos-Ayres.

Comme quadrupèdes on rencontre : le *puma*, espèce de chat sauvage; le *carpincho*, dans les îles; la *gama* et le *guanaco*, qui vivent par troupeaux de 12 à 15; le *biscache*, espèce de lapin un peu plus grand que notre lapin sauvage, ainsi que le *sorino*, gentil petit animal dont le dos est d'un beau noir avec deux magnifiques lignes blanches allant de la tête à la queue. Aussitôt que cet animal entend un bruit quelconque, il redresse la queue et lance un jet d'une odeur détestable tellement forte qu'on ne peut l'enlever des objets qui en ont été atteints.

Le cheval argentin est un mélange des races espagnole et arabe introduites dans le pays lors de la découverte et

(1) Les écuries de San-Carlos possèdent entre autres étalons: *Surprenant*, fils du fameux *Brillant*, des écuries de M. Dumont de Chassart.

Porteño, taureau issu de race belge et né en Argentine, a enlevé un premier prix à l'exposition agricole de Buenos-Ayres (mai 1891).

la conquête par les Espagnols. Ce cheval est de petite taille et ressemble assez à nos ardennais.

Très sobre, il est d'une résistance incroyable. J'ai vu de ces petits chevaux fournir un galop de 25 à 30 lieues en un jour.

Sa force n'est pas aussi grande que celle de nos chevaux dont la nourriture est beaucoup plus substantielle.

Jamais l'Argentin ni l'Indien ne monteront une jument.

Le gibier de plume est très abondant. Citons la perdrix, la *martinete*, le *batitu* (très recherché pour la délicatesse de sa chair), le *tero-tero*, ainsi appelé à cause de son cri, la tourterelle et une quantité d'oiseaux au plumage voyant.

On trouve aussi l'autruche qui est domestiquée et pâit dans les champs avec les moutons.

Citons encore les cygnes, les dindons sauvages, des canards, des cigognes et des flamants en quantité considérable, surtout autour des lagunes qui sont nombreuses vers l'ouest.

On rencontre aussi assez fréquemment l'iguane, lézard long de 3 ou 4 pieds.

Comme reptile dangereux, il n'y a guère que la *vibora blanca* et la *vibora colorada*, vipère blanche et vipère rouge assez répandues dans les endroits humides.

Les arbres sont rares dans ces régions.

On y rencontre principalement l'*ombu*, arbre gigantesque et isolé dont les racines sortent du sol et s'étendent sur un rayon de 3 ou 4 mètres ; le *tala*, arbuste au bois très dur ; le *paraïso*, la providence de ces pays, où son ombre donne çà et là un peu de fraîcheur.

Le saule, l'eucalyptus et le peuplier d'Italie réussissent partout et l'on a fait aussi quelques essais heureux avec le peuplier du Canada.

*
* *

Une plaie, qui désole parfois ces contrées, est la plaie des sauterelles. Elle revient, dit-on, tous les dix ans.

La première sauterelle arrive vers la mi-novembre et ravage les potagers, les jeunes maïs et les jeunes luzernes (le froment est trop fort à cette époque pour qu'elle puisse lui nuire).

Mais la véritable invasion a lieu lorsque la ponte a amené une nouvelle génération. Alors, chemins, jardins, champs, tout est grouillant et tout se meut. Il y en a des quantités innombrables qu'il est absolument impossible de détruire. Heureux si au moyen de feux de paille on parvient à leur faire prendre une direction opposée à celle des récoltes menacées.

J'ai vu ainsi des centaines d'hectares de maïs rasés en une nuit par cet insecte dévastateur ; on en voit de vraies nuées dans l'air.

*
* *

Avant de terminer, je voudrais vous dire un mot de l'émigration belge dans la République Argentine.

Dans les nombreux centres agricoles que j'ai visités, j'ai rencontré beaucoup de Belges.

La plupart y vivaient heureux avec leur famille, cultivant la terre dont ils étaient propriétaires, à condition de verser une redevance pendant un certain temps.

Les uns avaient ainsi 50 hectares, d'autres en avaient 100 et même davantage.

Je ne vous cacherai pas cependant que presque tous se plaignaient des privations qu'ils devaient s'imposer.

Les femmes réclamaient leur café, les hommes leur cabaret.

Je dois vous le dire, nous sommes trop gâtés en Belgique. Le plus pauvre de nos ouvriers vit comme un prince à côté des autres peuples, tels qu'Italiens, Espagnols et Portugais.

Certainement c'est une très grande privation pour eux lorsqu'ils quittent leurs chères habitudes et beaucoup ont de la peine à se faire à la vie un peu primitive qu'on doit mener dans ces pays nouveaux.

L'ouvrier agricole, qui veut travailler, a certes de l'avenir

dans la République Argentine. Il en est de même des maréchaux, menuisiers, charpentiers, cordonniers et bourrelliers.

Mais il ne faut pas que tous ces gens s'obstinent à vouloir demeurer à Buenos-Ayres, où la vie et les loyers sont très chers, où tout est encombré et où la misère est tout aussi grande pour le moment que dans plusieurs grandes villes d'Europe.

Le bureau national du Travail établi à Buenos-Ayres sous les auspices du gouvernement argentin expédie journellement 300 à 400 ouvriers et ne peut encore satisfaire à toutes les demandes qui lui sont adressées par les *estancieros* et les industriels de province.

Ce bureau a des agences dans les localités les plus importantes de la province et du pays.

La société de protection aux immigrants belges, établie et soutenue à Buenos-Ayres par la colonie belge, rend aussi des services énormes aux malheureux qui sont si nombreux dans cette immense capitale.

En un mot, quoique la situation soit peu agréable pour le quart d'heure, à cause des tripotages financiers de ces derniers temps, l'avenir appartient à la République Argentine, qu'un gouvernement probe de quelques années aurait bientôt relevée et mise hors de portée des crises successives qui semblent vouloir l'abattre.

N'a-t-elle pas son agriculture ? n'a-t-elle pas ses grains, ses cuirs, ses laines ? n'a-t-elle pas son vin des provinces de Mendoza et de San-Juan, appelé à un grand avenir et qui sous peu sera sur toutes les tables du vieux continent ?

Oui, je le répète en finissant, avec un bon gouvernement la République Argentine se relèvera d'elle-même, grâce à la richesse inaliénable que lui procurera l'agriculture.



FUNÉRAILLES

DU

CAPITAINE COQUILHAT.

(30 JUIN 1891).

La garnison d'Anvers, l'armée belge, pourrait-on dire, l'édilité et la population de la métropole commerciale viennent de faire des funérailles princières, auxquelles on s'attendait, à feu le capitaine Camille-Aimé Coquilhat, vice-gouverneur du Congo, ce soldat héroïque tombé sur le champ d'honneur de la civilisation.

Le 30 juin 1891, dès 10 heures et demie la foule, qui s'attendait à une exactitude toute militaire, prenait place à l'avenue de Keyser, où le service d'ordre était fait provisoirement par la police seule. A 11 heures une forte haie de curieux s'était formée le long des deux promenoirs de l'avenue et sur la place de la Station. Plus un détachement du 14^e de ligne commandé par un capitaine, accompagné de la musique du régiment, débouche sur la place et en occupe le pourtour, tandis qu'au centre se place le corbillard qui recevra la dépouille mortelle.

A l'intérieur de la gare, plusieurs salles sont tendues de deuil. Dans celle du milieu, — qui vit tant de plus joyeuses entrées! — sont alignées le long des parois lamées d'argent et ornées de l'étoile d'or sur champ d'azur, les couronnes mortuaires déposées par des mains pieuses. Nous y notons, au risque d'en oublier, les inscriptions suivantes : « A mon

bien-aimé fils ! » « A notre regretté frère ». « A notre bon oncle ». « A mon bien-aimé neveu ». « *Le Cercle africain* ». (couronne de lilas et de branches de palmier). « La société royale de géographie d'Anvers (dont le défunt fut membre) à Camille-Aimé Coquilhat », ce dernier emblème étant composé d'un gigantesque faisceau de palmes — ; enfin des couronnes libellées : « L'État indépendant du Congo à son regretté gouverneur » (couronne de violettes et de roses) « Au regretté vice-gouverneur du Congo, de la part d'un ami du Congo ». « A mon bien-aimé neveu », « M. Léon Abry et M^{me} Élise Abry », souvenir affectueux, etc. etc. Parmi les premières cartes déposées, nous trouvons celle de M. Aimé Coquilhat, à Liège.

Un officier d'ordonnance du roi, M. le lieutenant d'artillerie Liebrechts, s'occupe activement dans la gare des derniers préparatifs. Il est bientôt rejoint par le général Bocquet, ancien chef de cabinet du ministre de la guerre, actuellement commandant la 3^e brigade d'artillerie, accompagné du capitaine Thiry, aide de camp, puis par le général van Eeckhoud, commandant de la province de Brabant.

Une première série de voitures amène sur la place de la Station MM. Léopold de Wael, bourgmestre de la ville d'Anvers, Georges Gits, Arthur van den Nest, Jan van Rijswijk, Alphonse Hertogs, échevins, nombre de conseillers communaux, puis M. le baron Osy, gouverneur de la province.

Du côté de l'armée nous voyons arriver d'abord au centre de la place un groupe d'officiers de toutes armes de la garnison d'Anvers, ceux-ci saluant aussitôt un groupe nombreux de généraux débouchant sur la place. Ce sont MM. le lieutenant-général Ayou, commandant la première circonscription, accompagné de son aide de camp le général-major Alleweireldt, les généraux Fix, Bouyet, de Callatay, Ungricht, le général pensionné Verbrugghe, le général Wauters accompagné de son aide de camp le capitaine Nuyts, le général-major Brewer, chef du corps d'état-major, MM. les colonels Verstraeten, de Ruydts,

le colonel Soyer, commandant de place, le capitaine de Coninck, de l'état-major de place, et d'autres officiers supérieurs font partie du même groupe. Entré dans la chapelle ardente avec les autorités, militaires et civiles, on nous y signale l'arrivée de M. le capitaine Reyntjens, officier d'ordonnance du Roi, représentant Sa Majesté, et nous trouvons réunis déjà sur le perron MM. van Eetvelde, administrateur général de l'État Indépendant et Janssens, gouverneur général du Congo, MM. les gouverneur, bourgmestre et échevins que rejoignent les généraux de l'armée, M. Willaert, général de la garde civique et son état-major, les membres de la société royale de géographie, MM. le général Wauwermans, président, Langlois et Christopher-sen, consul de Suède et Norwège, vice-présidents, Pierre Génard, secrétaire général, le comte Oscar Le Grelle, trésorier, E. Lombaerts, ff. de bibliothécaire, M. Ernest Grisar qui, on se le rappelle, a fait avec Coquilhat tout le voyage d'Égypte.

Le train entre en gare à 11 h. 35 précises, conduit par M. Desemblanc. Un groupe de sous-officiers d'une douzaine d'hommes au moins retire du wagon mortuaire le cercueil enveloppé du drapeau bleu à l'étoile d'or, sur lequel on remarque l'uniforme de vice-gouverneur du Congo. C'est un cercueil en chêne sculpté, de proportions colossales, pesant plus de 400 kilos et qu'on a toute la peine à placer dans la chapelle ardente, où un riche drap mortuaire vient remplacer l'étendard de l'État Indépendant.

Toutes les autorités entourent le cercueil et M. van Eetvelde prend le premier la parole en ces termes :

« L'État Indépendant du Congo tient à s'associer, de toute sa gratitude, à l'hommage que vous venez rendre à la mémoire de son regretté vice-gouverneur M. le commandant Coquilhat.

» Bien des pensées de regret se mêlent à cet homme. Y en a-t-il de plus poignante que de se trouver devant ce cercueil où nous laissons tant d'espérances, au moment même où l'éminent officier allait nous revenir après de longs et brillants services?

» Ces services vous sont connus. Ils ont commencé à l'aurore même de la conquête africaine, car ne fit-il pas partie de cette poignée de braves qui, triomphant de mille obstacles créés par le climat, la nature et les hommes, sous la conduite de Stanley, ont porté jusqu'au cœur de l'Afrique le drapeau à l'étoile d'or de l'Association Internationale du Congo ? Dans cette campagne, où leur indomptable énergie jeta les bases de notre futur empire colonial, le lieutenant Coquilhat ne cessa d'être aux avant-postes ; il prit part à la fondation des stations de l'Équateur et des Bangalas, et laissé seul au milieu de populations farouches et hostiles, il sut, par son tact et son habileté, se les attacher au point d'en faire les soutiens du nouveau pouvoir.

» La croix de l'ordre de Léopold, gagnée sur le champ de bataille, fut la juste récompense de sa conduite.

» Revenu dans le pays, il ne se reposa pas longtemps sur ses lauriers : il avait subi, comme tant d'autres, l'étrange fascination de la terre d'Afrique, la nostalgie d'une vie d'énergie et d'indépendance. Il retourna à son commandement des Bangalas, mais le mal qui devait un jour l'emporter, l'obligea bientôt à rentrer de nouveau en Belgique. Il y laissa cependant l'empreinte de son heureuse gestion, et c'est à lui que l'État doit en grande parti l'essor de cette station, devenue aujourd'hui, sous le nom de « Nouvelle-Anvers », le centre le plus florissant du Haut-Congo.

» La dernière partie de sa carrière appartient à une autre sphère d'action : celle de l'organisation politique du jeune État. Entré au département de l'intérieur à Bruxelles et amené bientôt à le gérer à titre intérimaire, il s'acquitta de ses nouvelles fonctions avec beaucoup d'intelligence et d'esprit d'initiative, prenant une part active à l'élaboration de plusieurs mesures importantes, notamment à la formation des corps destinés à arrêter la traite.

» Un de ses plus vifs désirs s'est ainsi réalisé, il a pu voir, avant de mourir, le courant esclavagiste, qui avait menacé

un instant de submerger le Congo, enfin contenu et même refoulé.

» Une dernière mission l'attendait : aller continuer l'œuvre administrative si brillamment inaugurée et poursuivie en Afrique par notre premier gouverneur général M. Janssens. L'état de santé du capitaine Coquilhat rendait cet honneur bien périlleux, mais que lui importait : une belle mort aussi n'est-elle pas à envier ?

» Il se consacra à son nouveau devoir, sans illusions comme sans crainte, n'écoulant que son dévouement et n'ayant d'autre préoccupation que le bien de l'œuvre qui lui était chère. Ce fut, hélas, une lutte héroïque contre les souffrances, lutte que nous avons suivie avec une admiration émue et dont l'opiniâtreté avait fini par nous rendre l'espoir : — vous savez, Messieurs, combien cet espoir fut cruellement déçu.

» Sa carrière, trop tôt interrompue, a été bien remplie, car elle a été utile à son pays. N'a-t-il pas contribué à fonder, au delà des mers, une nouvelle et plus vaste Belgique, à élargir l'horizon économique et intellectuel de la patrie ? Cette tâche devait tenter son ambition, et il s'y est voué avec toute sa généreuse ardeur, n'oubliant pas d'ailleurs qu'il servait aussi l'humanité, dans l'acceptation la plus large de ce mot. Et si le progrès n'est pas un vain mot, si notre civilisation est un bienfait, ne devons-nous pas nous applaudir que des hommes de cœur s'en fassent l'apôtre auprès des races encore déshéritées de l'Afrique !

» Soutenons de nos sympathies ceux qui ont l'âme placée assez haut pour se laisser séduire par ces vocations patriotiques. L'armée, je le sais, les compte nombreuses, ces vocations, et n'est-ce pas l'un de ses plus purs titres de gloire, l'éclatante manifestation des vertus qui l'animent, et sur lesquelles, à l'heure du péril, la patrie pourra compter ? C'est donc elle aussi que je me permets de saluer de toute mon admiration dans la personne du vaillant officier qui fut le commandant Coquilhat.

» D'ailleurs, la Belgique tout entière — laissez-moi cet espoir — reconnaîtra un jour ce qu'elle doit aux braves qui ont risqué là-bas leur vie pour elle. Aujourd'hui rendons au moins ce suprême hommage à l'un des plus nobles d'entre eux, notre cher Coquilhat, et nous tous qui le pleurons, que cette pensée nous console : il est mort pour la patrie ! »

Le général Brewer, se faisant l'organe de l'armée, des frères d'armes du défunt, fait une improvisation chaleureuse, dans laquelle il trace un portrait coloré de Coquilhat, soldat et homme d'étude, petit-fils, fils et frère de soldats, en rendant au défunt, au nom de l'armée et de la patrie, le tribut d'admiration et de respect si héroïquement conquis.

M. le général Wauwermans se fait ensuite l'organe toujours éloquent de la société royale de géographie d'Anvers, et enfin M. Dufief lui succède en qualité de secrétaire de la société royale de géographie de Bruxelles.

Après ces oraisons funèbres le clergé lit les prières des morts et on lève la dépouille mortelle. A la sortie de la gare, une salve de compagnie salue le corps, les tambours battent aux champs, les officiers de toutes armes formant la haie portent la main au képi, et le cercueil est glissé à grands efforts dans le corbillard, qui plie sous le fardeau.

MM. Janssens, le capitaine commandant de Kayser, du 13^e de ligne, et Léopold de Wael, bourgmestre d'Anvers, prennent les coins du poêle à droite, MM. le gouverneur et les capitaines Noé et de Tige à gauche, et le cortège funèbre s'ébranle. La marche est ouverte par la musique du 14^e régiment de ligne, qui joue des marches funèbres.

Le deuil est conduit par le capitaine Coquilhat, frère du défunt, et les membres de la famille sont suivis de MM. Reyntjens, officier d'ordonnance du Roi, et van Eetvelde, enfin des généraux de l'armée et du général de la garde civique, des autorités communales, des membres de la société de géographie etc. etc. La foule qui fait la haie ne fait que grandir, les curieux aux fenêtres qu'augmenter, à mesure que le cortège funèbre

avance par l'avenue de Keyser, la rue Quellin et l'avenue Quentin-Matsys, pour entrer enfin dans l'église paroissiale de St.-Joseph.

Le service funèbre terminé, on se mit en marche pour le cimetière du Kiel par l'avenue van Eyck et l'avenue de l'Industrie.

Une dernière salve fut tirée au palais de justice et, au champ de repos, le cercueil fut descendu dans le caveau de la famille Coquilhat (1).

(1) Extrait du journal le *Précurseur*.

MONUMENT COQUILHAT.

De nombreux amis et admirateurs de feu le capitaine Coquilhat, vice-gouverneur du Congo, se sont constitués en comité dans l'intention de faire ériger à Anvers par souscription un monument à sa mémoire.

Ce comité est composé comme suit :

Présidents d'honneur : MM. le lieutenant-général Ayou, commandant la 1^{re} circonscription militaire; le baron Osy de Zegwaart, gouverneur de la province d'Anvers; Léopold de Wael, bourgmestre de la ville d'Anvers; le général-major Wilaert, commandant supérieur de la garde civique d'Anvers.

Présidents : MM. Ernest Grisar; colonel Soyer.

Vice-présidents : MM. J. Langlois, vice-président de la société de géographie d'Anvers; le comte Horace van der Burch.

Secrétaires : MM. Léon Abry; le capitaine Willems, adjoint d'état-major, aide de camp du lieutenant-général Ayou.

Trésorier : Louis Nieuwland, secrétaire de la chambre de commerce d'Anvers.

Membres : Paul Billiet, vice-président de la section anversoise de la presse; W. Christophersen, consul général de Suède et Norvège; l'intendant de Harven, directeur de l'administration militaire dans la province d'Anvers; Fréd. de Laet, greffier provincial; J. Delin; Ad. de Roubaix; Paul Dhanis; Gérard Harry, de la rédaction de l'*Indépendance belge*; le major Heimburger, du 8^e régiment d'artillerie; Alph. Hertogs, colonel-commandant la 2^e légion de la garde civique d'Anvers; le major Huet, commandant du génie; Ch. Kesteloot, vice-président de la chambre de commerce d'Anvers; G. Koyen, capitaine-commandant les chas-

seurs-éclaireurs de la garde civique d'Anvers ; F. Lamorinière ; le lieutenant Liebrechts, ff. de secrétaire général à l'administration de l'État du Congo ; Louis Linden ; J. Meert, colonel-commandant la 1^{re} légion de la garde civique d'Anvers ; Alexis Mols, colonel, chef d'état-major de la garde civique d'Anvers ; X. Montens ; Ernest Osterrieth ; Jos. Schadde ; J. van den Dries, président de la section anversoise de la presse ; Arth. van den Nest, échevin de la ville d'Anvers ; Ch. van der Linden, le major chevalier van Eersel, 2^e sous-chef d'état-major de la 1^{re} circonscription militaire ; Edm. van Eetvelde, administrateur général du département de l'intérieur et des affaires étrangères à l'administration de l'État du Congo ; A. van Strydonck, capitaine commandant la cavalerie de la garde civique d'Anvers ; Jules Vrancken, capitaine commandant la batterie d'artillerie de la garde civique d'Anvers ; G.-P. Walford ; le général Wauwermans, président de la société royale de géographie d'Anvers.

Les personnes désireuses de contribuer à l'œuvre peuvent s'adresser directement aux membres du comité, qui sont en possession de listes de souscription.

A l'occasion de l'organisation de cette commission, la société royale de géographie d'Anvers a envoyé à ses membres la circulaire suivante :

« Anvers, le 3 août 1891.

» MONSIEUR,

» Une commission a été instituée pour élever, sur une des places publiques à Anvers, un monument à la mémoire de feu le vice-gouverneur du Congo, M. le capitaine d'état-major Camille Coquilhat, membre de notre société, en vue d'honorer en lui les efforts, l'abnégation et le courage des illustres pionniers qui prêtent leur concours à l'œuvre grandiose entreprise par S. M. le roi Léopold II en Afrique.

» Elle a fait un appel pressant pour obtenir le concours des membres de la société royale de géographie d'Anvers; en conséquence nous avons l'honneur de vous adresser ci-contre un bulletin de souscription que nous vous prions de remplir et de retourner le plus promptement possible à l'adresse de notre secrétaire général M. P. Génard, rue van Lerius, 37.

» Agréez, Monsieur, l'assurance de notre considération la plus distinguée.

» Le Secrétaire général,

» P. GÉNARD.

Le Président,

H. WAUWERMANS. »

La liste des bulletins souscrits a été remise par la direction de la société au comité pour l'érection du monument.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

SOMMAIRE. — 1^o Élection de membres honoraires et effectifs, d'un conseiller et d'un bibliothécaire. — 2^o Membres nouveaux. — Correspondance. — 4^o Sociétés correspondantes.

1. Dans la séance du 19 novembre 1891, les membres effectifs ont passé à la nomination de plusieurs membres effectifs et honoraires et d'un membre-conseiller.

Ont été nommés :

Membres honoraires :

Mgr. le PRINCE D'ORLÉANS ;

M. BONVALOT ;

le R. P. DE DEKEN.

Membres effectifs :

MM. C. DE COCQUIEL, avocat, à Anvers ;

M. DE RAMAIX, conseiller de légation, à Anvers ;

H. DUMEIZ, banquier, à Anvers ;

E. GRISAR-VAN DEN NEST, vice-consul du Paraguay, à Anvers ;

E. LOMBAERTS, à Anvers.

Conseiller :

M. E. LOMBAERTS.

Procédant à l'élection d'un bibliothécaire en remplacement de M. Hertoghe, démissionnaire, l'assemblée a nommé à l'unanimité des suffrages M. E. Lombaerts.

2. La direction a admis comme membres nouveaux MM. Richard Böcking, à Anvers, L. de Deken, notaire à Hemixem, le baron Jules de Jamblinne de Meux, capitaine d'artillerie, Morel de Tangry, Ch. Renard et Maurice van de Zande, à Anvers.

3. *Correspondance.*

— M. le ministre de l'intérieur adresse à la société un exemplaire de l'*Annuaire statistique de la Belgique*, t. XXI, 1890 et du *Bulletin de la commission centrale de statistique*, t. XVI.

— M. Frank Vincent, membre correspondant à New-York, adresse un exemplaire de son ouvrage : *Around and about South America*.

— M. E. Jacobson, à La Haye, adresse un *Traité sur la culture de l'arbre à thé et la manipulation de la feuille*, paru dans le *Bulletin du ministère de l'agriculture de France*. (*Remercîments*).

4. *Sociétés correspondantes.*

— La société de géographie de Manchester, la société historique de l'Oneida, le *Smithsonian Institution* et la direction de l'observatoire de Melbourne accusent la réception de différents fascicules du *Bulletin*.

— La société d'archéologie de Bruxelles demande l'échange des publications. (*Accordé.*)

— Le cercle des anciens étudiants de l'Institut supérieur de commerce d'Anvers envoie un exemplaire du *Rapport annuel* sur la situation et les travaux du cercle pendant l'exercice 1890-91.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 19 NOVEMBRE 1891.

La séance est ouverte à 8 1/4 heures du soir en la salle du conseil communal, à l'hôtel de ville d'Anvers.

Prennent place au bureau aux côtés de M. le général Wauwermans, président : MM. le baron Ed. Osy de Zegwaart, gouverneur de la province d'Anvers ; Arth. van den Nest, échevin de la ville d'Anvers ; Gabriel Bonvalot, explorateur, à Paris ; le père de Deken, missionnaire de la mission belge en Mongolie ; Jacq. Langlois et W. Christophersen, vice-présidents ; P. Génard, secrétaire général ; J. de Bom, secrétaire de l'administration ; le comte Oscar Le Grelle, trésorier, et Edm. Lombaerts, bibliothécaire.

M. LE PRÉSIDENT déclare la séance ouverte et prononce le discours suivant :

« MESDAMES ET MESSIEURS,

« Il y a quelques mois à peine, la société de géographie apprenait les étonnantes aventures de trois jeunes hommes qui venaient de renouveler de notre temps le voyage extraordinaire transcontinental asiatique de Marco Polo, que dans ma jeunesse encore, on considérait comme absolument légendaire. Nous apprenions en même temps, qu'à côté de l'un d'eux, déjà célèbre, se trouvait un jeune prince sachant utiliser ses loisirs et sa fortune, employer son courage, à une œuvre de science aussi féconde pour l'humanité que glorieuse pour

son pays; et enfin que l'un d'eux était un compatriote qui avait noblement porté le nom belge dans des contrées encore inexplorées.

» Notre première pensée fut de les inviter à l'une de nos séances et quoique notre sollicitation ait pu paraître un peu présomptueuse, j'étais fier de vous dire qu'elle a été gracieusement acceptée avec empressement.

» Hélas ! j'ai le regret de vous annoncer aujourd'hui, qu'au dernier moment l'un d'eux n'a pu se rendre à notre appel, ainsi que j'en ai été informé hier soir.

« MONSIEUR BONVALOT,

» L'honneur que vous nous faites aujourd'hui nous touche d'autant plus profondément qu'en même temps que vous nous donnez en quelque sorte la primeur du récit de vos travaux, vous nous procurez encore l'occasion de témoigner à votre compagnon, le brave P. de Deken, toute notre sympathie. Soldat discipliné de la petite armée que vous avez si bien conduite au milieu des périls, il s'est refusé jusqu'ici à toute réception, n'y voulant comparaître qu'à côté de son chef à qui il en réservait tout l'honneur.

» C'est bien vous en effet, Monsieur, qui avez été le chef de cette petite armée dont vous avez préparé le succès avec la science et la prudence d'un explorateur exercé et l'avez menée à bon port. Par les récits de vos précédents voyages nous savions que, si nous pouvions attendre de vous toutes les audaces, nous étions également certains de vous voir obéir à la sagesse qui seule rend utile et légitime le sacrifice de la vie humaine livrée à d'aussi grands périls ! Dans un petit récit aussi bien enlevé que le voyage a été lestement mené, le prince exprime l'opinion que tous avaient conçue de vous au départ de votre nouvelle entreprise :

« Lorsque mon père me demanda », dit-il, « si je voulais » partir pour l'Asie centrale, avec M. Bonvalot, je n'eus pas

» d'hésitation... J'allais marcher à côté de Bonvalot; je ne le
» connaissais pas, mais j'avais la plus profonde admiration,
» la plus sincère estime pour le Français qui avait eu assez
» d'audace pour entreprendre, et assez de volonté pour accom-
» plir la traversée du Pamir, au cœur de l'hiver... Une heure
» d'entretien avec lui suffit pour me confirmer dans l'opinion
» que je m'étais faite... Je retrouvais la force et la décision
» qui font un vrai voyageur, la franchise et le cœur qui font
» un bon compagnon. J'avais dès lors en lui une confiance
» aveugle; j'étais résolu à le suivre partout... Ce qui pouvait
» être fait serait fait, je le savais... »

» Cette confiance absolue que vous inspiriez à ceux qui se
placèrent sous votre direction, n'a pas été trompée, nous le
savons aujourd'hui, et vous avez inscrit leur nom glorieux à
côté du vôtre dans l'histoire des grandes découvertes.

» A côté de vous nous avons été heureux, je l'ai dit, de
voir notre bon et digne compatriote le brave P. de Deken,
qui, après avoir accompli une mission toute de foi et de charité,
revenait chez nous, en prenant le chemin des écoliers, il est
vrai, et en traversant tout simplement l'Asie. Tout simplement
aussi, tout modestement il renouvelait les aventures de notre
vieux et célèbre Guillaume van Ruysbroek, à sept siècles de
distance....

» Qu'il reçoive avec vous le témoignage de notre sincère
admiration. Et à ce témoignage d'admiration je viendrai aussi
joindre la respectable mère de notre brave compatriote. Après
avoir courageusement fait le sacrifice à sa foi de son fils
bien-aimé, elle est venue aujourd'hui l'applaudir, et lui donner
un nouvel encouragement qui nous touche tous profondément.

» Pourquoi faut-il que votre troisième compagnon nous fasse
défaut? Lui vers qui nous portait le sentiment si sympathique
resté dans le cœur de tous les Belges, pour la sainte et
vertueuse Reine dont l'image orne les murs de cette salle.

» Veuillez, Messieurs, être l'interprète de nos regrets près du
prince Henri d'Orléans.

» A vous, Monsieur Bonvalot, à retracer les péripéties de votre voyage. Nous savons déjà que votre récit sera marqué de cet esprit, de ce charme, de ce brillant, qui sont propres aux écrivains et aux orateurs de votre pays; et ce qui est mieux encore, d'une absolue sincérité d'observation. J'en donnerai une preuve qui vous étonnera peut-être vous-même.

» En lisant le récit d'une aventure arrivée à l'un de vos compagnons, que je crois être de vous-même, j'ai été très frappé d'une page qui semble empruntée à notre vieux *Vader Cats* que, sans doute, vous n'avez jamais lu. — Je parle de l'aventure du P. de Deken, fumant froidement sa pipe à côté d'un ours et se demandant comment il se débarrasserait de cet importun *Metten den Beer*; puis, n'imaginant rien de mieux, avec un sangfroid imperturbable que de le combattre avec des allumettes phosphoriques...! — C'est bien là le récit pris sur le vif, une aventure où nous reconnaissons tous le vrai *kerl* de notre chère Néerlande... »

Ce discours est vigoureusement applaudi par la nombreuse assemblée et M. le président donne immédiatement la parole à M. Bonvalot.

M. BONVALOT. — Mesdames et Messieurs, je remercie avant tout l'assemblée des applaudissements avec lesquels elle vient d'accueillir le discours de l'honorable président. Ces applaudissements reviennent surtout au Flamand, à mon vaillant compagnon de voyage, le père de Deken.

En vous remerciant aussi de l'accueil bienveillant que vous nous faites, je crois être l'interprète du prince Henri d'Orléans, qui vous parle par ma bouche.

J'ai été heureux de me trouver dans cette grande ville d'Anvers, où l'on est toujours sûr de rencontrer de vrais hommes, forts par le travail et par l'énergie, qui ont à cœur l'intérêt, la gloire et la grandeur de leur ville natale, cette métropole de la Belgique, dont l'éclat peut momentanément décroître, mais qui ne se ternit jamais.

C'est pour cette raison que je suis doublement heureux de

me trouver parmi vous et laissez-moi vous remercier une seconde fois.

Même brièvement je ne saurais vous raconter tous les épisodes de notre voyage; nous n'arriverions pas même au Thibet ce soir. Je devrai donc être court, forcément.

C'est au mois de juin 1889, l'année de l'exposition, que l'idée me vint de retourner en Asie. Cette idée me poursuivit, vous connaissez le dicton : qui a voyagé, voyagera encore. Mis en relation, par un de mes amis, avec le prince Henri d'Orléans, qui désirait vivement de faire un voyage à travers l'Asie, ma résolution fut prise en moins de cinq minutes.

Nous sommes partis de Paris, le prince Henri et moi, au commencement de juillet, alors que l'exposition battait son plein. Nous avons traversé la Russie, où les autorités nous ont partout bien reçus et nous ont donné des recommandations pour les autorités russes de l'Asie.

Après avoir traversé ce grand empire russe — énorme, mais seulement par ses frontières, — nous nous sommes arrêtés à Kouldja, après que j'eus repris à Moscou un de mes anciens serviteurs.

C'était à Kouldja que nous devions organiser notre caravane et c'est là, pendant une visite à la mission flamande, que nous avons rencontré le père de Deken.

De Deken était malade. Il voulait retourner en Europe pour voir les siens, lorsqu'il fit notre connaissance. Comme il désirait partir, nous lui propositions de partir avec nous et de retourner en Europe par l'ouest de l'Asie. En vrai Flamand, en vrai voyageur, il n'hésita pas.

Par sa connaissance des idiômes du pays il nous rendit, pendant tout notre voyage, des services inappréciables.

L'organisation d'une caravane, pour un voyage dont nul ne peut prévoir la fin, est la tâche la plus difficile du voyageur. Rien ne peut être oublié, rien que le nécessaire ne doit être emporté et lorsqu'on a réuni le tout, on se trouve encore devant des charges énormes à transporter. Puis il faut

embaucher des hommes, se procurer des chameaux, et Dieu sait si tout cela est difficile aux confins de la Sibérie.

C'était à Kouldja, avant notre départ, que nous avons pour la première fois fait la connaissance de l'administration chinoise. Nous ne possédions pas de passeport chinois, mais l'expérience a démontré que l'on peut très bien se passer de ce passeport ; la circonstance que nous n'en avons pas demandé au Tsong-li-Yamen de Péking a même singulièrement favorisé notre voyage.

Une fois avertis de notre exploration, ces excellents diplomates chinois nous auraient donné les meilleures recommandations ; une fois en route et notre plan de voyage connu, ils auraient envoyé à l'avance des ordres à toutes les autorités pour nous empêcher, par tous les moyens possibles, de continuer le voyage. Tous les explorateurs en Chine ont acquis cette expérience à leurs propres dépens.

A Kouldja il nous fallait demander l'autorisation de passer la frontière au gouverneur chinois de la province. C'était un mandarin à gros boutons, qui nous reçut avec toute l'étiquette exigée, mais nous invitait dès le premier jour à ne pas continuer notre route.

Le lendemain le gros bouton nous octroyait l'autorisation demandée, nous donnait deux guides pour nous accompagner jusqu'à la frontière à Ili, mais en même temps, et par un plus court chemin, ordre fut envoyé de nous arrêter dès que nous aurions franchi la frontière.

C'est tout à fait chinois !

Il est vrai que cet ordre nous importait peu, mais quand il nous fut remis, nous l'avons de suite photographié et nous possédons là une preuve irrécusable de ce que c'est que l'administration chinoise.

Nous avons traversé d'abord les vallées de Kaen, Kounger et Youldouz, c'est-à-dire toute la chaîne des montagnes Célestes. Nous y avons campé dans des sites pittoresques, la chasse y était abondante, la population kirghise est intéressante et

hospitalière. Pour me servir d'une expression populaire, nous y avons mangé notre pain blanc avant; les mauvais jours viendraient après.

C'est aussi dans ce pays que nous avons pu observer le monde bouddhique, chez les Kalmouks, peuplades errantes, les derniers survivants de la grande migration du siècle dernier.

La caravane suivait le cours du Tarim; on est encore toujours dans des régions basses, à tout moment inondées. La rivière coule lentement à travers la plaine; de digues, on ne voit pas de trace. Le terrain ne ressemble nullement à vos polders, mais est plutôt salé. Les rares habitants de ces contrées sont pauvres et vivent de la chasse et de la pêche.

Aux environs de Løb-Nor le Tarim se change en une quantité innombrable de lacs et son cours devient, si possible, encore plus lent.

A Korla, une ville située sur la rivière qui se déverse dans le Tarim, nous avons fait les dernières préparations pour le voyage à travers les plateaux du Thibet. Partout on nous avait dit : N'allez pas plus loin; une fois dans la montagne, vous manquerez de tout; vous ne trouverez pas d'eau, pas de combustible; l'altitude oppose une barrière infranchissable et l'air « empoisonne » les gens, comme on dit là-bas. Mais comme nous étions venus pour passer le Thibet, il nous fallut bien marcher et nous sommes partis après avoir fait ample provision de riz, de pain, de sel, etc., et après avoir augmenté considérablement notre caravane.

Les autorités de Korla avaient reçu ordre de nous arrêter; nous avons dû parlementer durant trois jours et lorsqu'enfin nous pouvions partir, c'était non sans crainte d'être arrêtés aux portes de la ville. Peut-être les autorités s'étaient-elles ravisées dans l'intervalle et, venus à Korla le 5 octobre, nous en sommes partis le 10.

A Tcharkalyk, le dernier village que nous rencontrons sur notre route vers le sud, la caravane se procure encore pour

six mois de vivres et enfin, vers le milieu de novembre, nous nous engageons résolument dans le désert.

Nous rencontrons d'abord le mont d'Or, un bien beau nom que le pays ne mérite guère. Les difficultés augmentent avec l'altitude de la contrée. Plusieurs de nos hommes deviennent malades ; ils souffrent de maux de tête, de bruissements d'oreilles, d'envies de vomir, tous les symptômes de la « maladie des montagnes. »

A une altitude de 5000 mètres, la fatigue est telle qu'un découragement invincible s'empare de tout le monde. Plusieurs d'entre nous avaient saigné du nez et, vraiment, ce jour-là, nous nous sommes demandés si notre voyage n'allait pas se terminer ici.

Nous ne voyons autour de nous que les cîmes neigeuses interceptant l'horizon ; nous campons au milieu d'une plaine pierreuse, où pas une seule plante ne pousse, où ne coule le moindre filet d'eau.

La nuit, ce ne sont que des plaintes et des désolations de nos hommes.

Heureusement nous arrivons bientôt dans une contrée moins élevée et là, à 4200 mètres de hauteur, ils reprennent un peu de courage.

C'est le froid qui devient maintenant notre ennemi le plus terrible ; nous sommes dans le pays des vents glacés et au commencement de décembre nous avons eu rarement le froid moindre que 30° sous zéro.

Et si ce n'était que le froid ! On le supporterait encore, mais le vent d'ouest souffle dans ces pays désolés constamment, sans discontinuer, avec une force sans égale, se levant le matin à sept heures pour durer toute la journée jusqu'à neuf heures du soir.

Ah, il faut être soutenu par l'ardeur de la science pour endurer les souffrances horribles de ces tempêtes glacées, qui tuaient nos bêtes et renversaient nos hommes, saignant du nez, évanouis.

Pour nous chauffer nous n'avions que le crottin de nos bêtes et pour boire nous n'avions que la glace saumâtre, que nous faisons fondre près du feu et qui nous procurait une eau salée, presque non buvable.

Nos hommes, que nulle ardeur ne soutenait, n'auraient pas longtemps résisté à ces terribles épreuves et nous avons eu toutes les peines du monde pour les décider à ne pas retourner sur leurs pas. Finalement nous aurions dû céder, lorsque la Providence nous fit découvrir une piste.

Je ne saurais décrire les sentiments qui agitent le cœur de l'homme lorsque, dans le désert, vous rencontrez la preuve que vous n'êtes pas seul au monde et qu'un être vivant a passé là où vous mettez le pied. On renaît à la vie, on se sent de nouvelles forces, on espère de nouveau dans l'avenir.

Nous étions campés non loin du Lac Salé lorsque tout à coup nos aperçûmes plusieurs hommes, se dirigeant vers les broussailles au pied de la montagne où ils allumèrent un feu. De loin nous pouvions voir briller leurs fusils. Nous envoyions deux de nos hommes pour les inviter à venir s'asseoir à notre feu, ce qu'ils acceptèrent de bonne grâce. C'étaient des chasseurs de Lob-Nor, hâves, déguenillés, sales; depuis plusieurs semaines ils n'avaient mangé que de la viande crue et ils dévoraient littéralement le peu de pain, de thé et de sucre que nous avions à leur offrir.

Cette générosité peu commune — au désert l'homme puissant ne partage pas avec le faible — leur causait un étonnement incroyable. Les pauvres diables partirent sans pouvoir nous donner le moindre renseignement.

Le lendemain nous vîmes, à la pointe du Lac Salé et se dirigeant vers le nord, une caravane comptant au moins vingt chameaux. Cette vue nous combla de joie; enfin nous saurons quelque chose.

De Deken s'empresse de rejoindre avec quelques hommes cette caravane. C'étaient des Kalmouks, venant de Lhassa et transportant un lama, voilé et assis dans un palanquin porté

par des serviteurs. Nos hommes avaient constaté que les pieds des chameaux n'étaient pas blessés, ce qui était une preuve que la route qu'ils avaient suivie était bonne.

Le P. De Deken les interrogea, mais leurs réponses furent évasives. Ils nous disaient que nous aurions rencontré une autre caravane le lendemain et c'était seulement trois mois après que nous en retrouvions une !

Nous les laissons continuer leur chemin et après une discussion entre le prince Henri, de Deken, les chasseurs et moi, il fut résolu que nous suivrions la route de la caravane des Kalmouks ; cette piste devait nous conduire directement à Lhassa.

Sans ce hasard, nous n'aurions jamais osé prendre la route du sud, à travers un désert de 1200 kilomètres et à une altitude de 4 à 6000 mètres.

C'était maintenant le vrai désert ! Plus d'arbres, plus de broussailles, plus d'eau ; rien, absolument rien ; et avec cela toujours le vent d'ouest, avec une température de 20° de froid.

Nous pouvions assez bien suivre les traces des voyageurs précédents ; en de certains endroits elles avaient été effacées par le vent, en d'autres elles étaient clairement visibles. De préférence nous établissions notre camp aux emplacements où les Kalmouks avaient dressé les leurs et les crottins de chameaux et d'yacks étaient le seul combustible que nous trouvions alors pour nous réchauffer.

Vers la fin de l'année, après une terrible tempête, le thermomètre baissa jusqu'à 29°. C'était plus qu'il n'en fallait pour mettre de nouveau le découragement dans nos rangs. Un de nos hommes mourut ; après l'avoir enterré, nous avons continué notre chemin.

Que de précautions à prendre pour ne pas perdre cette bienheureuse piste qui nous doit mener à Lhassa ! Mais la trace se perd, nous ne possédons plus aucun indice pour nous guider, nous sommes perdus dans cette immensité. Nous estimons avoir fait la moitié de la route et il ne nous reste plus que

de nous guider sur la boussole. Nous nous mettons bien en tête que nous devons arriver à un lac un peu au sud de Lhassa, et tant bien que mal, nous continuons notre voyage, au milieu de fatigues sans nom.

A mesure que nous avançons, l'altitude augmente. D'abord nous campions à 4000 mètres, puis à 4500 mètres, enfin à 5000. Toute la caravane était malade et hommes et animaux ne luttaient qu'avec peine contre la tempête et le froid, qui la nuit descendait parfois jusqu'à 35° sous 0.

Nous marchions par étapes et à chaque halte nos hommes allaient reconnaître le chemin. Quelques-uns d'entre eux s'égarèrent dans le désert et ce n'est qu'avec la plus grande peine que nous sommes parvenus à les retrouver, à moitié morts de faim et de froid.

Dans cette morne solitude, dans cette plaine immense l'œil perd toutes les notions de la perspective; on n'aperçoit plus rien, toujours la même uniformité. L'œil ne rencontre plus, de distance en distance, des arbres, des maisons dont il connaît la hauteur; on arrive, au bout de deux ou trois semaines, à ne plus pouvoir se rendre compte ni des grandeurs, ni des mesures; en quelques jours on a perdu l'expérience de toute une vie.

Une touffe d'herbe nous faisait l'effet d'un arbre, un petit oiseau nous faisait croire à un grand être; un corbeau, un des rares oiseaux qui vivent dans ces contrées, avait l'apparence d'un aigle énorme, d'une envergure extraordinaire; quand il s'éloignait, on croyait voir fuir toute une bande. C'est un mirage constant, qui vous trompe sans cesse.

Ceci vous prouve le peu de chose qu'est notre intelligence!

Et que dire des animaux? Ils avaient tous perdu la notion de la route; nos chevaux marchaient comme des aveugles et ils l'étaient à peu près, car le vent froid de l'ouest, soufflant sans interruption, leur faisait sur l'œil droit une couche de glace, à travers de laquelle ils ne voyaient presque pas!

Nous n'avancions donc que très lentement dans ce désert,

d'une uniformité parfaite qui ressemble à une houle de mer subitement coupée par des raz de marée énormes : la plaine coupée par des vallées profondes ou des pics élevés. La nature, qui est toujours bonne, nous avait ménagé des pentes rarement difficiles et des passes commodes.

C'était un voyage d'une monotonie vraiment désespérante. Le froid ne faisait qu'augmenter, à tel point que le mercure congelait dans les thermomètres. Nos bêtes succombaient au froid et à la fatigue et le 23 décembre nous devions enterrer encore un de nos camarades, le fidèle Niaz, mort à une altitude de 5000 mètres.

Il avait enduré ses souffrances avec un courage rare et ce qui nous désolait le plus, c'est que nous avions dû le voir souffrir sans pouvoir lui venir en aide et que nous devions cacher son corps sous les pierres, sans pouvoir lui rendre les honneurs de la sépulture !

Quelques jours après sa mort, au milieu du mois de janvier, nous revoyons enfin des êtres vivants : les pâtres de la montagne.

Il n'était que temps. Notre troupe était prise par la rage de l'homme. Ceux qui ont toujours vécu dans les pays civilisés, où les hommes pullulent, où l'on rencontre à chaque pas des villes et des villages, ne peuvent se faire une idée de ce que c'est que cette maladie. Nos hommes étaient las du désert, fatigués des longues marches, sans rien voir, pas même la fumée d'un feu ; sans rien entendre, pas même le murmure d'un ruisseau ; ils en avaient assez de ces solitudes glacées, où nul être vivant ne montrait sa face et où les oreilles n'entendaient d'autre bruit que le vent d'ouest, lugubre et impitoyable !

A tout moment, ils croyaient voir apparaître des hommes, ils prétendaient apercevoir des traces d'une caravane et ils discutaient entre eux à combien de journées de distance cette caravane était éloignée de nous.

Quand on leur prouvait qu'ils s'étaient trompés, ils s'emportaient et ne voulaient pas reconnaître leur erreur.

J'avais beau leur dire qu'ils avaient tort de tant désirer leurs semblables, qu'ils n'avaient rien de bon à en attendre, qu'il serait préférable de continuer la route tranquillement, qu'un bon troupeau et un peu de verdure vaudraient infiniment mieux : c'était comme si je parlais à des sourds. Ils avaient la rage de l'homme, ils voulaient en voir.

Quand enfin nous rencontrions les premiers Thibétains, leur joie était exubérante.

Ces Thibétains étaient des pâtres de la montagne. Ils ne comprenaient pas où nous allions, qui nous étions, ce que nous venions faire en leur pays. Faites un peu comprendre à ces gens le but scientifique d'un voyage !

La description qu'on nous avait faite des Thibétains était assez exacte. Ils avaient les pommettes saillantes, le nez gros et court, les lèvres fortes, les dents rares et hors des gencives, la main et le pied petits.

Ils étaient d'une malpropreté excessive et nous présentaient leurs respects d'une manière étrange. Ils s'inclinaient en levant les pouces et laissaient pendre hors de la bouche leur énorme langue.

La première chose qu'ils firent, c'était de nous dissuader de continuer notre chemin et de nous conseiller d'aller vers le sud-ouest, sous prétexte que l'herbe était bonne et que nous trouverions des tentes pour nous reposer. Ils ne voulaient donner que de vagues indications au sujet de Lhassa ; mais notre siège était fait et nous aurions poursuivi notre route, même si tous les Thibétains nous auraient conseillé le contraire.

D'abord ils ne semblaient pas d'avis de traiter avec nous. Mais comme nous étions décidés d'obtenir d'eux des moutons de gré ou de force et comme nous leur montrions des lingots d'argent, ils finirent par comprendre que nous voulions acheter d'eux. C'était heureux, vraiment, car le goût de la viande fraîche nous rendait féroces. Quelques moutons étaient vite

fusillés et après avoir payé leurs propriétaires, nous reprenions notre chemin.

Bientôt la route devenait mieux tracée, la vie animale et végétale commençait à mieux se manifester. Nous faisons plusieurs fois la rencontre d'individus déjà plus civilisés et comme tous nos chevaux et presque tous nos chameaux étaient tombés morts de fatigue et qu'il nous en fallait d'autres pour transporter nos bagages et nos hommes exténués, à moitié morts, nous devons plusieurs fois entrer en relations avec les habitants pour l'achat de bêtes.

Presque toujours on nous refusait la vente et il nous fallait employer la force, quitte à leur payer le double de la valeur. Alors ils nous regardaient, étonnés, et se mettaient à rire.

A mesure que nous nous approchons de Lhassa et que nous allons enfin sortir du désert, la méfiance des Thibétains augmente et quand nous arrivons au lac Namtso, nous sommes surveillés par de nombreux cavaliers. C'est le 13 février; nous continuons notre voyage sur Lhassa, mais arrivés dans la passe conduisant à cette ville, nous sommes arrêtés par les autorités thibétaines de Lhassa qui nous invitent à camper en cet endroit et à « palabrer ».

Ces négociations, commencées le 17 février, devaient durer jusqu'au 5 avril, jour auquel nous pouvions continuer notre voyage.

Il nous fallait d'abord dire qui nous étions et après quinze jours de pourparlers ils finirent par comprendre que nous étions des Français et non des Anglais ou des Russes, comme ils se l'imaginaient.

Ils étaient d'abord convaincus que nous étions les membres de l'expédition russe de Petzoff. Or, ils avaient reçu de Pékin l'ordre formel d'avoir à les arrêter par tous les moyens possibles. Imaginez-vous que Petzoff avait reçu tous les passeports, tous les papiers chinois qu'une chancellerie peut imaginer et qu'il avait été comblé d'attentions par les autorités chinoises.

C'est la coutume à Pékin : on vous sourit en votre présence,

on vous trahit quand vous n'y êtes pas. Il semblerait que le droit n'existe pas dans ce pays; ni la parole donnée, ni l'écrit signé n'ont de valeur en Chine.

Il n'y a vraiment qu'un seul moyen de traiter avec les Chinois: c'est par la force, car ces jaunes ne s'inclinent que devant le fait accompli.

Mais je retourne à mes Thibétains. Nous leur avions donné nos noms et d'Orléans, de Deken et Bonvalot ne leur semblaient nullement du russe. Ils s'étaient donc laissé convaincre, après quinze jours, que nous étions Français. Il est vrai que ces gens n'avaient jamais vu un de mes compatriotes et qu'ils ne savaient pas qu'il existait une France dans l'Occident!

Notre nationalité établie, il nous fallait prouver que nous étions de braves gens, que nous n'étions pas des ennemis et que nos intentions étaient bonnes. Il ne fallait pas songer à leur faire comprendre le but de notre voyage; ils ne le pouvaient pas. Et comme nous étions très énergiques et que nous leur avions dit que nous avions l'habitude de faire ce que nous avancions, ils finirent par nous montrer beaucoup de respect et nous donner des gages d'amitié. Il ne nous fallut que trente jours pour en arriver là!

C'était vite, et savez-vous pourquoi? C'est un chef qui, le jour de notre départ, m'en a fait l'aveu. Parce que, malgré les pièges qu'on nous tendait journellement, nous avons toujours répété ce que nous avions dit le premier jour. Dire quarante-cinq jours la même chose! Le brave Thibétain ne pouvait en revenir.

Après environ cinquante jours de repos dans cette curieuse ville de Lhassa, nous nous sommes remis en route. Le voyage s'annonçait maintenant sous un jour tout à fait différent. L'amitié des Thibétains nous était acquise et ils nous fournissaient de tout: du riz, des chevaux, des bœufs, etc.

Nous connaissions déjà Lhassa, nous avons appris à connaître les habitants de ces contrées, leurs mœurs, leur manière de vivre, leurs particularités, leur diplomatie.

Quand on va vers l'est, jusqu'aux frontières de la Chine, on ne rencontre que des populations nomades ; une fois dans les vallées, on trouve des sédentaires, dont la vie est la même que celle des montagnards de tous les pays.

C'étaient de fort braves gens — au moins à notre égard — et de fins diplomates, d'une patience inouïe, d'une ténacité incroyable. On ne parvient jamais à savoir ce qu'ils pensent, tandis qu'ils excellent dans l'art de vous « tirer les vers du nez » pour me servir d'une expression populaire.

L'été se passe chez eux à se préparer pour passer l'hiver. On rassemble tout ce qu'il faut pour manger et chauffer durant les longs mois d'un hiver rigoureux. Quand le froid approche, on tue presque tout le troupeau qu'on a réuni pendant l'été.

Les maisons sont à peu près égales à celles que se bâtissent les montagnards des Pyrénées. Comme costume, toujours la même chose : de la laine. Les cervelles n'ont pas les mêmes idées, mais les besoins naturels sont les mêmes, dans tous les pays du globe.

La peau des Thibétains est blanche ; ils n'ont pas de barbe et le P. De Deken, avec sa longue barbe noire, leur paraissait un ancêtre. Au contraire, leur chevelure est longue et chez les vieillards cette longueur atteint des proportions extraordinaires.

Ils ont les dents à peu près posés comme nous, mais les canines s'usent perpendiculairement, tandis que les molaires sont usés horizontalement. Comme ils sont sujets aux attaques du scorbut, ils perdent assez vite les canines.

Généralement ils ne font pas de feu et mangent la viande toute crue ; et comme ils ne possèdent pas de fourrage, ils donnent de même de la viande crue à leurs chevaux.

Dans la bonne saison ils broient l'orge ; quand il est moulu, ils laissent la farine délayer dans l'eau, pétrissent la pâte et se font ainsi une sorte de pain dont ils raffolent.

Ils n'ont pas la croyance d'un Être suprême, mais croient

à la transmigration des âmes. Toute leur vie se passe à prier pour que leur âme passe, après leur mort, dans une enveloppe meilleure. Ils n'ont pas la religion de la parole; ils ne sont pas élevés par de belles croyances; ils craignent et voilà tout.

La plupart des tribus que nous avons rencontrées sur notre longue route de Lhassa jusqu'en Chine, étaient serviables pour nous; mais d'autres sont sauvages, indépendantes, vivant de brigandage et se montraient plus hostiles.

A partir du 5 avril, nos bagages étaient portés à dos de yacks ou d'hommes. Les yacks du Thibet sont robustes et solides, mais sauvages et intraitables. On a de la peine à les tenir ensemble, ils courent, grimpent et sautent et nos coffres en recevaient des chocs épouvantables. Mais ces yacks se nourrissent où toutes autres bêtes mourraient de faim et leurs excréments constituent un combustible précieux.

La route, que nous avions encore à faire jusqu'à la frontière de la Chine était de 1500 kilomètres et elle nous parut bien longue, malgré qu'elle fût pittoresque au plus haut degré. Mais toujours la montagne! Nous aspirions vers la plaine.

Vers la fin de mai nous approchions des contrées plus basses. La végétation y renaît, les hommes et les animaux sont mieux nourris et paraissent plus forts.

Au commencement de juin nous avons enfin revu l'Europe. A notre arrivée à Kianaka, en Chine, nous revoyions des chrétiens et nous devions nous arrêter la première fois devant l'humble tombe d'un missionnaire; combien de fois ne devions-nous rencontrer d'autres tombes de ces vaillants, tombés sur le champ de bataille du christianisme et de la civilisation! Combien de fois n'avons-nous pas jeté le regard attristé sur les ruines des missions!

Aux bords du Yang-tse-Kiang une nouvelle tombe de missionnaire. Quel spectacle affligeant! Et nous voyons les chrétiens dispersés, leur œuvre détruite. C'est désolant!

A mesure que nous nous approchons de Batang, nous avons

de ravissants paysages, nous voyons avec plaisir la plupart des arbres de notre chère Europe.

Nous voilà à Batang, mais là il nous faut encore une fois faire la connaissance des Chinois et des chinoiseries. Ne voulait-on pas nous faire retourner sur nos pas ? C'était un peu trop fort cela, et bien que nous n'étions plus qu'à six, nous étions résolus de passer ; et nous sommes passés, malgré les fallacieuses démarches des Chinois.

On dirait vraiment qu'ils craignent tout étranger qui entre chez eux, de peur qu'il ne vienne mettre fin à l'état de choses intolérable existant dans cet empire colossal.

A chaque pas que l'on fait dans ces contrées inhospitalières, on retrouve néanmoins la trace des missionnaires ; permettez-moi que je revienne et que j'insiste sur cette importante question. L'œuvre des missionnaires dans ce pays est considérable ; et lors même que l'on fait abstraction de toute croyance, de toute idée religieuse et que l'on se place simplement au point de vue humanitaire et civilisateur, c'est un devoir pour tous de les soutenir et de les admirer !

Le 24 juin nous arrivions enfin à Tatsien-Lou. Nous y étions reçus par des compatriotes, par les prêtres français de la mission du Thibet. Nous avons largement usé de leur hospitalité et c'est chez eux que nous avons repris des forces pour terminer notre voyage. Car nous voulions atteindre les possessions françaises du Tonkin pour retourner en Europe.

Pour vous donner une idée des mandarins chinois, il faut que je raconte une petite histoire que nous avons eue à Tatsien-Lou.

C'est un peu le moment de vous entretenir de la Chine, maintenant qu'on ne fait que parler des massacres d'Européens, de démonstrations navales, d'une entente entre les puissances européennes pour la protection de nos compatriotes établis dans le Céleste Empire, mais qui n'a de céleste que le nom. Je suis convaincu qu'on ne fera absolument rien, du moins

si les choses ne vont pas trop loin ; et je suis encore plus convaincu que les Chinois s'en tireront très bien.

Pour en venir à notre histoire, à notre arrivée à Tatsien-Lou nous avons appris qu'un nouveau mandarin était venu pour en remplacer un autre qui devait aller à Batang. Comme des missionnaires devaient s'y rendre aussi, nous croyions qu'une entrevue avec le mandarin partant ne pourrait jamais faire mal. On cause, on discute, et à la fin l'on convient que le 15 le mandarin partira avec les missionnaires ; mais le haut fonctionnaire, comme prix de sa gracieuseté, ne manque pas de nous demander un revolver, que nous nous empressons de lui donner. Les petits cadeaux, surtout en Chine, entretiennent l'amitié.

Nous avons oublié qu'il n'y a que la force pour réussir avec les Chinois, car voilà que, le 14, nous apprenons que le mandarin est parti sans tambour ni trompette.

J'envoie immédiatement de Deken chez le mandarin nouveau pour obtenir des explications. On laisse mon compagnon attendre le bon plaisir du gros bouton chinois et tandis que de Deken attend, il entend celui-ci qui, dans un appartement attenant, ne cesse de jurer et d'envoyer au diable tous les Européens.

La journée se passe en entretiens entre le mandarin et de Deken et entretemps on excite le peuple contre nous, on dit que nous voulons piller le trésor. Et quand de Deken revient, il est entouré par une foule menaçante, poussant des cris, gesticulant, voulant nous mettre à mort.

Le troisième jour, le mandarin vient nous faire des excuses et le quatrième jour il nous accuse de vol. C'est grâce à notre énergie que nous sommes sortis indemnes des pièges qu'on nous tendait.

Je vous raconte ceci avec quelques détails pour vous faire comprendre qu'il n'y a rien à faire avec les Chinois, sinon avec fermeté. Le droit en Chine n'existe pas.

C'est à Tatsien-Lou que nous avons complété nos collections et le 28 juillet nous sommes partis à travers le Setchuen

et le Yunnan, traversant toute la Chine méridionale, pour arriver au fleuve Rouge.

Nous avons pu constater le contraste énorme entre les habitants de la Chine et ceux du Thibet.

Au Thibet ils ont les yeux encore horizontaux, en Chine ils sont obliques. Le Thibétain est chasseur au fond de l'âme, le Chinois est cultivateur de sa nature et par ses besoins ; car on peut dire de la Chine que c'est par excellence le pays de la faim.

On y cultive tout ce qui est cultivable, on y mange tout ce qui se laisse manger et encore la Chine ne parvient pas à nourrir ses habitants. Et pourtant ce n'est pas faute au travail, car si le Chinois découvre un morceau de terre non cultivé, grand comme main, vous pouvez être sûr que le lendemain il y aura semé du riz.

Ces gens-là ont faim. Ils vivent avec parcimonie, leur cœur est tout à fait desséché et l'affection n'unit personne. Nous avons enjambé des gens, mourant de faim, et dont personne ne s'occupait.

A côté de cela ils ont des qualités extraordinaires. S'ils ne fumaient pas, on pourrait dire d'eux qu'ils n'ont pas de superflu. Malheureusement ils fument de l'opium, mais ils prétendent que c'est moins coûteux de fumer l'opium que de toujours manger, parce que les fumeurs d'opium ne mangent presque pas et se croient heureux par dessus le marché.

Recueillant des notes et des impressions ; voyant et examinant tout autour de nous ; menacés et insultés par la populace, qu'il y eût des autorités ou non — c'est à peu près la même chose ! — nous sommes arrivés au mois de septembre au Tonkin. Avec quelle joie n'avons-nous pas salué notre retour à la vie civilisée, dans cette belle position française en Extrême Orient.

Nous avons constaté que c'est un merveilleux pays, plein d'avenir, très fertile, ayant une population intelligente et

laborieuse. Ici nulle trace de cette tristesse qui est pour ainsi dire peinte sur les visages des Chinois.

Nous croyons que le Tonkin récompensera un jour la France des sacrifices énormes qu'elle s'est imposée pour cette colonie; nous y avons vu le travail considérable, achevé et continué par les missionnaires.

Nous sommes restés près d'un mois à Hanoï, nous reposant de nos fatigues, avant de reprendre la route de France, cette fois-ci par voie de mer. Un navire en partance pour Hong-Kong nous transporta de Haïphong à cette ville, où nous nous sommes embarqués pour l'Europe.

Il y avait alors quatre navires qui chargeaient à Haïphong et parmi eux trois allemands. J'aurais voulu y voir un navire belge, car pourquoi votre beau port d'Anvers n'entrerait-il pas en relations avec le Tonkin?

Vous autres, Anversois, vous avez l'esprit pratique, l'esprit d'initiative. Le Français est installateur — il ne fait que cela, car il y a des gens en France qui passent leur vie à installer tantôt l'une, tantôt l'autre chose; mais il ne savent pas exploiter. Les Français ne possèdent pas votre suite dans les idées, ce que je leur souhaite. (*Bruyantes acclamations*).

M. LE PRÉSIDENT. — Mesdames et Messieurs, vos applaudissements sont la preuve que vous vous associez de tout cœur aux remerciements que j'ai l'honneur d'adresser à l'honorable orateur, au nom de la Société royale de géographie d'Anvers.

Les deux explorateurs que nous avons au milieu de nous ont mérité vos acclamations; ils ont tenu haut et ferme le drapeau de la civilisation et ils ont continué dignement les grandes traditions des voyageurs qui les ont précédés.

A ma droite se trouve le missionnaire de la science, à ma gauche le missionnaire de la foi, ils ont travaillé la main dans la main et tous les deux ont le même droit à notre reconnaissance.

Monsieur Bonvalot, la société royale de géographie d'Anvers n'a pas de grandes récompenses à décerner; elle vous offre ce diplôme de membre d'honneur en témoignage de son admiration pour votre œuvre.

A vous, Père de Deken, qui avez courageusement suivi l'exemple de ce grand Flamand van Ruysbroeck, je voudrais vous adresser la parole en flamand en vous remettant en cette langue ce diplôme d'honneur de membre de notre société. Nous espérons, quand vous serez de retour dans ces pays lointains, que ce diplôme vous rappellera le souvenir des nombreux amis que vous avez laissés ici. (*Applaudissements*).

Le P. DE DEKEN. — Mesdames et Messieurs, je demande seulement à dire quelques mots. Je les dirais en flamand, si je ne le laissais par égard envers mon compagnon Bonvalot qui ne me comprendrait pas.

Étant missionnaire, je n'ai jamais cherché les honneurs ni les récompenses. Nous ne travaillons que pour le bon Dieu.

Si des voyageurs, des Européens viennent chez nous, ils peuvent être sûrs de l'appui des Belges.

Nous ne resterons jamais en arrière; et si nous travaillons pour la foi et le christianisme, nous sommes aussi prêts à nous sacrifier pour la civilisation et pour la science. (*Double salve d'applaudissements*).

La séance est levée à dix heures.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 15 JANVIER 1892.

ORDRE DU JOUR : 1^o Procès-verbal. — 2^o Correspondance. — 3^o Sociétés correspondantes. — 4^o Dépôt de mémoires : A. *Les îles Hawaïennes*, par M. H. JALHAY, vice-consul de la république de Colombie ; B. *Création d'une marine nationale*, par M. WASHINGTON SERRUYS ; C. *Bilan géographique de 1891*, par le frère ALEXIS. — 5^o Conférence sur *le Turkestan russe*, par M. G. GOURÉVITCH.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures dans la salle de la milice.

Au bureau prennent place : MM. Jacq. Langlois, 1^r vice-président, P. Génard, secrétaire général, le comte Oscar Le Grelle, trésorier, E. Lombaerts, bibliothécaire, et G. Gourévitch.

1. Le procès-verbal de la séance du 19 novembre est lu et adopté.

2. M. le vice-président passe au dépouillement de la correspondance.

— M. le lieutenant-général Wauwermans, président, regrette qu'une indisposition l'empêche d'assister à la séance.

— Pareille lettre est adressée par M. A. Baguet, conseiller.

— M. E. Lombaerts remercie la société de sa nomination comme membre effectif, conseiller et bibliothécaire.

— MM. H. Dumeiz, le chev. Ch. de Coquiel, Grisar-van den Nest et A. de Ramaix remercient de leur nomination comme membres effectifs.

— MM. Elder, Dempster et C^{ie} à Liverpool annoncent la nomination de M. A. L. Jones comme consul de l'État Indépendant du Congo dans leur ville et font part du désir du nouveau consul de rendre service à la société dans ses relations avec le Congo.

3. Sociétés correspondantes.

— La société de géographie de Manchester annonce la mort de son président le duc de Devonshire décédé le 21 décembre dernier.

— Le nouveau directeur du bureau hydrographique du Chili fait part de sa nomination et exprime son désir de continuer les relations du bureau avec notre société.

— La société historique de l'Oneida accuse la réception du 1^r fascicule du tome XVI du *Bulletin* et annonce la prochaine arrivée d'un volume de ses publications.

4. Dépôt de mémoires.

M. Serruys a fait parvenir une notice intitulée : *Création d'une marine nationale*.

M. H. Jalhey, vice-consul de la république de Colombie, transmet un mémoire intitulé : *Les îles Hawaïennes*.

Le frère Alexis-Marie envoie une notice intitulée : *Bilan géographique de 1891*.

L'impression de ces trois notices au *Bulletin* est ordonnée.

5. La parole est donnée à M. Gourévitch pour faire sa conférence sur *le Turkestan russe*.

Après avoir décrit la ville d'Orenbourg, qui est pour ainsi dire le trait d'union entre la Russie d'Europe et celle d'Asie, l'orateur nous initie aux coutumes et aux mœurs de ces peuplades, sur le territoire desquels ont passé les grandes migrations asiatiques.

Il termine par des renseignements inédits sur le commerce et l'industrie du pays.

Des applaudissements unanimes accueillent le conférencier et la séance est levée à 10 heures.

LES ILES HAWAÏENNES.

Notice historique, géographique et statistique

par M. HENRY JALHAY, vice-consul de Colombie, membre de la
société de géographie commerciale de Paris.

Situation géographique. — L'archipel des îles Hawaïennes ou Sandwich forme dans la région nord-est du Pacifique la limite des terres océaniques; il est situé entre les 18° 50' et 22° 20' degrés de latitude nord et les 154° 53' et 160° 15' degrés de longitude ouest (méridien de Greenwich.)

Cook, qui découvrit ces îles en 1778 (ou plus exactement, les retrouva, car elles avaient déjà été relevées en 1555 par l'amiral espagnol Juan Gaetano), leur donna le nom de son chef, John Montague, comte de Sandwich, premier lord de l'Amirauté. L'archipel hawaïen se compose de douze îles, dont sept seulement sont habitées; elles décrivent un arc de cercle du nord-ouest au sud-est dans l'ordre suivant: Nihoa, ou île des Oiseaux, Kaula, Niihau, Lehua, Kauai, Oahu, Molokai, Maui, Lanai, Molokini, Kahoolawe et Hawaii, la plus méridionale et la plus considérable.

Oasis dans le désert de l'Océan, trait d'union entre les deux mondes, l'archipel hawaïen, par sa situation centrale dans le Pacifique, à distance presque égale de la Californie, des îles Aléoutiennes, du Japon, de la Chine, des îles Philippines,

de la Nouvelle-Zélande et des archipels méridionaux, a, au point de vue politique et commercial, une importance qui deviendra capitale le jour où un canal central américain mettra en communication l'océan Atlantique avec l'océan Pacifique.

Nous donnons ci-après la superficie des sept îles habitées avec leur altitude et leur population.

	Milles carrés.	Altitude en pieds anglais.	Population (en 1890).
Hawaii	4210	13,805	26,754
Maui	760	10,032	17,357
Oahu	600	4,060	31,194
Kauai	590	4,800	11,859
Molokai	270	3,500	2,632
Lanai	150	3,000	174
Niihau	97	800	. . .

Histoire. — Ainsi que nous l'avons dit plus haut, c'est au navigateur espagnol Gaetano que revient l'honneur d'avoir découvert une des îles Sandwich; il n'y a donc pas de doute que le groupe des îles ne fût connu des Espagnols plusieurs siècles avant le voyage de Cook.

Dans la mappemonde qui accompagne la relation des voyages d'Anson, publiée en 1748, les îles Sandwich sont renseignées sous leur nom espagnol (Los Monjes). En janvier 1778, le capitaine Cook reconnaît les îles de Kauai et de Niihau et paie cette découverte de sa vie.

L'effet produit en Europe par la mort du grand navigateur fut tel que, malgré la description enthousiaste qu'il avait faite dans son journal de la beauté de ces îles, aucun navire n'y aborda pendant plus de sept ans.

En 1786, La Pérouse, avec les deux frégates *La Boussole* et *l'Astrolabe*, aborde à l'île de Maui, qu'il parcourt partiellement.

En 1792, Vancouver visite les îles et distribue aux chefs des semences et du bétail.

L'histoire du royaume actuel des îles Hawaïennes date de

l'époque où un chef puissant et habile, Kaméhaméha I, réunit, après des guerres sanglantes, toutes les îles sous son sceptre (1810); jusqu'alors elles formaient autant de différents petits royaumes. Kaméhaméha I, le fondateur de la monarchie aujourd'hui régnante, se distingua autant comme administrateur que comme guerrier; il institua une magistrature, établit des taxes, favorisa l'agriculture et la pêche, eut une flottille armée, des forts garnis d'artillerie et une petite armée. Il prit à son service des ouvriers et des marins européens et américains.

Il mourut en 1819, à l'âge de 81 ans, regretté de son peuple pour lequel il avait été un second Pierre le Grand. Sous son règne, le principal article d'exportation était le bois de santal, dont il fut, en une année, exporté pour 400,000 dollars.

Il eut pour successeur son fils, Kaméhaméha II, qui favorisa puissamment le développement de la civilisation dans son royaume, abolit le *tabu* et protégea les missionnaires protestants et catholiques; ainsi que son père l'avait fait, ce prince plaça les îles Hawaïennes sous le protectorat de l'Angleterre; sous son règne, les Hawaïens embrassèrent le christianisme. Il mourut à Londres, au cours d'un voyage, le 13 juillet 1824, à l'âge de 27 ans.

Kaméhaméha II eut pour successeur son frère, né le 17 mars 1814, qui prit le nom de Kaméhaméha III. Esprit libéral, éclairé, il donna une constitution à son peuple, fit rédiger un code de lois et contribua efficacement à la prospérité de son pays. Les paroles suivantes comprises dans une proclamation adressée à son peuple, prouvent de la largeur de ses vues: " It is my anxious desire so to govern my subjects, as " that no one can expect to benefit himself by any political " change. With that view, I voluntarily and freely granted " the constitution of 1840, and I am ready to grant another " now for the good of my people. "

Sous le règne de ce prince, la France et l'Angleterre, de commun accord, reconnurent l'indépendance du royaume d'Hawaï (28 novembre 1843). Cet événement avait été précédé

d'un autre d'une importance égale, celui de la restitution par l'Angleterre des îles Sandwich à leur roi (31 juillet 1843). Kaméhaméha III, en suite d'un différend avec l'Angleterre, s'était vu obligé, pour sauver son trône, de céder les îles à sa puissante adversaire; les protestations de la France et des États-Unis en amenèrent la restitution.

Kaméhaméha III mourut le 15 décembre 1854 et, comme il n'avait pas d'enfants, il eut pour successeur son neveu Alexandre Liholiho qui régna sous le nom de Kaméhaméha IV. Homme très sympathique, esprit très cultivé et de goûts éclairés, il fut aimé de son peuple; il se distingua par de nombreuses œuvres de bienfaisance. Son règne fut court; il mourut le 30 novembre 1863, à l'âge de 30 ans.

Son frère lui succéda sous le nom de Kaméhaméha V. Ce prince se montra excellent administrateur; l'hygiène publique fut l'objet de son attention particulière, de même que le commerce qui, sous son règne, prospéra considérablement; il promulga la constitution de 1864 qui resta en vigueur pendant 23 ans; il mourut le 11 décembre 1872, sans laisser d'héritier et sans désigner son successeur. Les Chambres réunies en session extraordinaire pour nommer un roi proclamèrent roi le prince William Lunalilo, petit-fils de Kaméhaméha I, qui mourut le 3 février 1874, après un peu plus d'un an de règne, sans avoir pu donner la mesure des brillantes facultés dont il était doué; cœur généreux, il voulut que toute sa fortune fût employée à la construction et à l'entretien d'un hospice pour les vieillards et les infirmes du pays.

Le roi Lunalilo étant mort sans proclamer son héritier, les Chambres durent de nouveau procéder à l'élection d'un roi. Le chef David Kalakaua, descendant des anciens souverains de Hawaï et déjà avantageusement connu comme homme politique, fut proclamé roi à la presque unanimité des suffrages, le 13 février 1874 et couronné en grande pompe à Honolulu, le 12 février 1883; il avait épousé, en 1862, la princesse Kapiolani, issue d'une des grandes familles d'Hawaï;

il mourût, le 20 janvier 1891, à San-Francisco, à l'âge de 54 ans, au cours d'un voyage fait pour le recouvrement de sa santé. Esprit très cultivé, bon légiste, gentleman accompli, parlant l'anglais aussi couramment que sa langue maternelle, le roi Kalakaua avait beaucoup lu, beaucoup voyagé et se tenait au courant de tout ce qui se passait en Europe et en Amérique. Son ambition était de faire à son pays une place, si petite qu'elle fût, parmi les nations ; il s'était donné pour but aussi d'arrêter la dépopulation de son royaume en favorisant l'immigration étrangère ; l'ardeur qu'il mit à exécuter ce projet — couronné, du reste, de succès — amena, en 1877, une révolution et, comme conséquences, de grandes modifications dans la constitution.

En 1874, sur l'invitation du gouvernement américain, il visita les États-Unis, en vue de hâter la ratification du traité de réciprocité avec ce pays, traité conclu en 1876 et qui donna une impulsion rapide à l'industrie et au commerce hawaïens. Dans le but de rechercher les moyens pouvant le mieux contribuer à la prospérité et au développement de son pays, le roi Kalakaua fit, en 1880, un voyage autour du monde ; il rencontra partout l'accueil le plus cordial.

Écrivain de mérite, ce prince publia avec M. Roland M. Daggett, ancien ministre des États-Unis au Hawaï, un ouvrage sur les légendes des îles Hawaïennes (*Legends of Hawaï*) ; au moment de sa mort, il travaillait à un ouvrage de philosophie qui devait avoir pour titre : *Temple of Wisdom, or the Diametrical Physiography*. Le gouvernement américain fit au roi Kalakaua de splendides funérailles : l'armée, la marine, les corps de l'État y étaient représentés ; le corps embaumé fut transporté, le 22 janvier, à bord du *Charleston*, pour être ramené à Honolulu, où il arriva en rade le 29 janvier.

Le règne du roi Kalakaua occupera une place brillante dans l'histoire des îles Hawaïennes par les réformes libérales qu'il introduisit dans le gouvernement et l'essor extraordinaire

qu'il donna au commerce et à l'agriculture; la prospérité qui fut la conséquence du traité de réciprocité avec les États-Unis, qu'il aida personnellement à conclure, est un monument plus durable que le bronze.

Le roi Kalakaua a eu pour successeur sa sœur aînée, la princesse Lydia K. Liliuokalani, née le 2 septembre 1838, proclamée héritière du trône le 12 avril 1877 et régente du royaume au moment de la mort de son frère, mandat qui lui avait déjà été confié deux fois pendant les voyages du défunt roi. Elle épousa, le 16 septembre 1862, John Owen Dominis, gouverneur d'Oahu, membre du Conseil privé, décédé le 27 août 1891.

La reine Liliuokalani, femme de caractère supérieur, est très instruite, parle le français et l'anglais, possède une grande habileté des affaires politiques et a fait preuve dans l'exercice de ses fonctions de régente d'énormément de tact et d'intelligence. Pendant le séjour de son frère aux États-Unis, en 1874, elle avait à ce point gagné les cœurs des Hawaïens, qu'il y eut lieu de craindre sérieusement, qu'à son retour, le roi Kalakaua ne fût obligé d'abdiquer en sa faveur.

La reine Liliuokalani suit la politique avec le plus vif intérêt, favorise l'industrie sucrière, la pose d'un câble trans-atlantique et se montre, sous tous les rapports, à la hauteur de la position souveraine qu'elle occupe.

Conformément à la constitution, la reine, n'ayant pas d'enfant, a proclamé héritière du trône sa nièce Kaiulani, née le 16 octobre 1875, fille de sa défunte sœur, la princesse Likelike, et de Honor. Archibald Scott Cleghorn. La princesse Kaiulani est en ce moment en Angleterre, où elle reçoit une instruction en rapport avec la position élevée qu'elle est appelée à occuper dans l'avenir.

Organisation politique. — Suivant la constitution actuelle, copiée sur celles des États les plus civilisés, le gouvernement hawaïen est une monarchie constitutionnelle.

Le gouvernement se subdivise en pouvoir législatif, exécutif et judiciaire.

L'assemblée législative se compose de deux chambres, celle des nobles et celle des représentants. Les membres de la chambre des nobles sont nommés pour 6 ans, ceux de la chambre des représentants pour deux ans. La majorité des nobles et des ministres sont des blancs. Les propriétaires ont seuls droit de vote pour la chambre des nobles; par contre, tout citoyen sachant lire et écrire peut voter pour celle des représentants.

Réunis en corps tous les 2 ans, les 48 nobles et représentants composant ensemble les deux chambres votent les budgets, déterminent les contributions, les droits de douane, etc. Les débats se font en anglais et en hawaïen; les lois sont publiées dans les deux langues. Les représentants sont rétribués.

La reine gouverne, aidée de 4 ministres responsables : celui des affaires étrangères, qui a le rôle de premier ministre, celui des finances, celui de l'intérieur et celui de la justice.

Il existe aussi un Conseil privé dont les membres sont nommés par 30 ou 40 citoyens notables choisis par la couronne; les membres de ce conseil ont, dans certains cas, des pouvoirs très étendus. La plupart des membres du Conseil privé sont des blancs de nationalités différentes; il en est de même des ministres.

Le pouvoir judiciaire se compose d'une cour suprême composée de trois membres, dont l'un est chief-justice et chancelier.

Les tribunaux secondaires se subdivisent en tribunaux de chefs-lieux (circuits-courts) et tribunaux locaux; les juges de la cour suprême et des tribunaux de chefs-lieux sont tous des blancs, et peu d'indigènes sont magistrats.

Les lois sont généralement interprétées intelligemment et promptement appliquées.

La vie et la propriété sont dûment protégées; la liberté de la presse, de la tribune et d'association est illimitée.

Le royaume est divisé en quatre provinces : celles de Hawaï,

Mauï, Oahu et Kauaï, à la tête desquelles se trouve un gouverneur; chaque province est divisée en arrondissements et sous-arrondissements.

Il n'y a pas d'esclaves au Hawaï. Déjà en 1839, quiconque introduisait un esclave dans le pays était déchu de ses droits civils et politiques.

La force armée se compose de 250 hommes recrutés par conscription et de 250 volontaires.

La marine marchande va chaque année en augmentant en conséquence de l'extension toujours plus grande que prennent le commerce et l'industrie des îles; elle se composait en 1891 de 56 bâtiments divers d'un tonnage total de 14292 tonnes.

En 1890, la dette publique du Hawaï était de 2,599,000 dollars, y compris 947,000 dollars, montant des dépôts à la caisse d'épargne au 31 mars 1890.

La moyenne des contributions était, en 1889, de dollars 5.77 par tête.

Quant au budget, il est approximativement comme suit pour l'exercice biennal de 1890-1892.

RECETTES :

Douanes.	doll.	1,048,100
Commerce intérieur.	"	186,450
Contributions	"	796,500
Amendes, droits divers	"	110,000
Ventes de terrains	"	511,800
Encaisse au 1 ^r avril 1890 . . .	"	491,152
	doll.	3,144,002

DÉPENSES :

Liste civile.	doll.	72,800
Colonies de lépreux.	"	5,800
Chambres et Conseil privé. . . .	"	35,300
Ministère de la justice.	"	190,942
" des affaires étrangères . .	"	217,345
A reporter	doll.	522,187

	Report	doll.	522,187
Ministère de l'intérieur . . .	"		2,274,179
" des finances	"		751,312
" de l'attorney général.	"		407,054
Direction de l'instruction publique	"		264,422
" l'hygiène	"		371,991
Divers	"		182,026
Suppléments divers.	"		96,000
		doll.	4,869,171

Le royaume d'Hawaï est reconnu par toutes les grandes puissances, qui ont des agents diplomatiques ou consulaires accrédités à la cour d'Hawaï; d'un autre côté, le gouvernement hawaïen a des ambassadeurs ou des consuls dans tous les pays civilisés.

Aspect. — Le sol des îles Hawaïennes, d'origine volcanique, est montagneux et montre partout l'empreinte des nombreuses éruptions qui l'ont bouleversé pendant longtemps; assez pauvre sur les côtes, il est d'une grande fertilité au pied des montagnes et dans les vallées. Quarante pieds carrés plantés de *kalo* suffisent à nourrir un homme pendant un an; on cultive sur un seul acre jusqu'à 1000 bananiers produisant annuellement 10 tonnes de fruits. Là même où il n'y a pas de trace d'humus, dans la lave concassée, on récolte la patate, sur les terrains secs et élevés la pomme de terre d'Irlande et d'autres légumes des zones tempérées.

Ce qui est brin d'herbe ailleurs devient arbre au Hawaï ⁽¹⁾.

L'archipel hawaïen possède à la fois le plus grand volcan en activité et le plus vaste cratère éteint du globe. Le volcan le *Kilauea* se trouve dans le flanc de la montagne Mauna-Loa (île Hawaï), qui élève son dôme régulier à 4145 mètres de hauteur; le Mauna-Loa dépasse ainsi de plus de 400 mètres le pic de Teyde, dans les Canaries, cité comme le géant des mers. La circonférence du Kilauea est de plus de 16 kilomètres.

(1) MARCEL MONNIER. *Les îles Hawaï.*

(Le cratère de l'Etna a environ 5 kilomètres de tour). L'avant-dernière éruption, celle de 1855, fut terrible : la coulée eut une longueur totale de 60 milles, sur une largeur de un à trois milles ; pendant 15 mois consécutifs, elle se traîna vers le nord-est, s'arrêtant à 5 milles du chef-lieu de l'île.

Le cratère éteint d'Haleakala, dans l'île de Maui, a une longueur de sept milles et demi, sur une largeur de deux milles au point le plus étroit, et une circonférence totale de 18 à 20 milles (32 kilomètres). Sa superficie est évaluée à près de 17 milles carrés.

Climat. — Le climat des îles Hawaïennes est réputé un des plus parfaits et des plus salubres de la terre ; les médecins de San-Francisco préconisent Honolulu comme leurs confrères d'Europe recommandent Madère ; aussi les Américains ont-ils donné à l'archipel hawaïen le surnom de *Bright blossom of a summer sea*, ou de *Paradise of the Pacific*.

La température moyenne est de 21 degrés centigrades à Honolulu ; pendant 12 ans, la plus grande chaleur n'a pas dépassé 32 degrés, tandis que les plus grands froids ont été seulement de 11° 5'. Suivant M. Monnier, le climat est l'égalité même, et l'homme peut, à son choix, ou s'il lui plaît mieux, s'assurer, 365 jours durant, la fraîche température de nos automnes européens, en transportant son domicile à des altitudes où il gèle la nuit presque toute l'année.

Il n'y a point de mauvaise saison ni de localité malsaine. Les alizés soufflent pendant 9 mois, et les pluies fréquentes qui arrosent les terres sous le vent y entretiennent une végétation sans cesse en travail, une fécondation et un épanouissement perpétuels. On peut affirmer que le sol et le climat des îles Hawaïennes permettent de cultiver avec succès les plantes des tropiques, de même que les fruits et céréales des zones tempérées donnent d'excellents résultats dans les terrains élevés de Hawaï et de Maui.

Flore. — Bien que situé sous les tropiques et malgré la grande fertilité du sol, l'archipel a une flore assez pauvre ;

on compte parmi les plantes indigènes la canne à sucre, l'arbre à pain, le bananier, le cocotier, la calebasse et quelques espèces de palmiers. Quatre des plantes indigènes méritent une mention spéciale en raison de leur valeur et de leur importance.

C'est d'abord le *taro* (*Arum esculentum*), tubercule ayant la grosseur et la forme d'une betterave, qui forme la base de la nourriture des indigènes.

Le *morus popyrifera*, plante textile dont on fabriquait des vêtements.

Le *ti* (*Dracoena*), dont les feuilles servent à couvrir les maisons et les huttes. Enfin l'*Aleurites*, dont les branches pleines d'une substance oléagineuse servent à l'éclairage. On trouve aux îles Hawaïennes 150 variétés de fougères, dont 15 sont particulières aux îles. Parmi les plantes exotiques introduites au Hawaï et qui s'y sont développées avec succès, citons le caféier, le cotonnier, l'indigotier, le dattier, le tabac, le cacaoyer, la vigne, l'oranger, l'ananas, le citronnier, le figuier, le tamarinier, etc. ; parmi les légumes, les fèves, les oignons, les choux, etc.

Les forêts renferment de nombreuses et précieuses espèces de bois d'ébénisterie ; le bois de santal, autrefois si abondant, a disparu.

Le pays n'a pas de richesses minières, étant donnée l'origine volcanique du sol.

Les plantations de canne à sucre et de riz forment la principale richesse de l'archipel.

Faune. — Jusque vers la fin du siècle dernier, le chien, le cochon et la poule étaient les seuls animaux domestiques que possédassent les indigènes, et peut-être avaient-ils été introduits par des colons quelques siècles auparavant.

C'est au navigateur Vancouver que les Hawaïens doivent l'introduction dans leurs îles des races ovine, bovine et caprine ; les premiers spécimens de ces races, déclarés sacrés, se multiplièrent à ce point que, devenus légions, ils causèrent d'immenses dégâts et qu'il fallut en détruire un grand nombre.

Il y a encore aujourd'hui dans les îles d'Hawaï et de Maui des bœufs, des chèvres et des porcs qui errent à l'état sauvage et auxquels on donne la chasse. Les sarcelles, les pluviers, les faisans, les canards, les oies sauvages, etc., abondent également dans toutes les îles.

Les chevaux, dont les premiers spécimens furent débarqués en 1803, se reproduisirent aussi d'une façon extraordinaire; en 1869, il y en avait une telle pléthore qu'un écrivain disait alors que, si les neuf dixièmes des chevaux étaient détruits, il en résulterait un grand avantage pour les habitants ⁽¹⁾.

Il n'existe pas de reptiles ni d'animaux féroces ou dangereux aux îles Hawaïennes.

La pisciculture a donné d'excellents résultats près de Honolulu.

On pêche près des îles plusieurs variétés de poissons d'une chair très délicate.

Ports douaniers. — Aucun produit d'origine étrangère, à bord d'un navire étranger ou d'un navire hawaïen venant d'un port étranger, ne peut être débarqué dans aucun autre port des îles Hawaïennes que dans les ports douaniers désignés par la loi; ces ports sont ceux de Honolulu, dans l'île d'Oahu; de Lahaina et de Kahului, dans l'île de Maui; de Hilo, de Kawaihae, de Mahukona et de Kealahou, dans l'île de Hawaï; de Koloa, dans l'île de Kauai. Les navires étrangers ne visitent guère que Honolulu, Kahului, Hilo et Mahukona.

Il est entré, en 1890, dans les différents ports hawaïens, 295 navires jaugeant ensemble 230,120 tonnes, contre 269 en 1889, jaugeant 218,579 tonnes; ils se répartissent comme suit, suivant la nationalité :

	Nombre.	Tonnage.
Américains	227	150,676
Anglais	18	22,303
A reporter	245	172 979

(1) MANLEY HOPKINS. *Hawaii: the past, present and future of its island-kingdom.*

	Nombre.	Tonnage.
Report	245	172,979
Hawaïens	34	42,229
Allemands	8	6,110
Divers	8	8,802
	295	230,120 ⁽¹⁾

Mœurs. — Les habitants de l'archipel hawaïen appartiennent à la race polynésienne dont les signes distinctifs sont : figure large, yeux brillants et noirs, nez large, cheveux noirs et ondulés, peau d'un brun olivâtre, taille robuste au-dessus de la moyenne; cette race est poétique, supérieurement douée pour les arts, héroïque, affectueuse, douce, gaie et hospitalière. Les Hawaïens imitent aisément et copient volontiers les mœurs, les habitudes, le luxe et les manières de se vêtir des étrangers; ils sont doués de beaucoup d'imagination.

L'amiral Beechey, qui visita les îles en 1827, constata le goût du luxe chez les chefs hawaïens, qui lui parut surprenant chez une nation à peine sortie de la barbarie; il dit que les magasins d'Honolulu renfermaient quantité de produits américains, d'articles chinois, des vins, etc. La ville comptait alors deux hôtels avec billards.

Depuis, la civilisation a fait des pas de géant dans ce petit Eden. De féroces et belliqueux, les Hawaïens sont devenus pacifiques et doux. Il n'y a pas un seul indigène, au-dessus de 7 ans, homme ou femme, qui ne sache lire, écrire et calculer. Les écoles sont nombreuses et organisées sur le modèle des établissements américains. Le jury de l'Exposition universelle de Paris de 1878 a donné au Hawaï le grand prix pour le développement de l'instruction primaire. Au 1^{er} janvier 1890, le Hawaï comptait 178 écoles avec 10,000 élèves et un personnel enseignant de 306 personnes. Dans les écoles de l'État, les $\frac{2}{3}$ des enfants reçoivent l'instruction en anglais et $\frac{1}{3}$ en langue canaque.

(1) *Handelsberichte über das In-und-Ausland.* Juillet 1891.

Le budget de l'instruction publique est pour l'exercice 1890-1892 de 264,422 dollars.

Tout électeur, au Hawaï doit savoir lire et écrire.

Le pays possède tous les avantages de la civilisation moderne dans une plus large mesure que la plupart des populations européennes : service postal ⁽¹⁾, télégraphes, téléphones, chemins de fer, éclairage électrique. Bientôt les différentes îles seront reliées par un câble télégraphique, dont la pose se fait en ce moment.

Le protestantisme et le catholicisme sont les deux cultes professés par les 5/8 de la population des îles.

Nous avons été surpris, dit M. Manley Hopkins, de l'empressement avec lequel le pays s'est affranchi d'une idolâtrie séculaire et générale; c'est un fait unique dans les annales de l'histoire. Les abus de l'institution du *tabu*, la tyrannie des chefs et des prêtres, ne contribuèrent pas peu à la conversion des Hawaïens.

Le *tabu* ou *taboo* était un des principaux moyens employés par le roi et les prêtres pour maintenir leur pouvoir et leurs revenus. *Tabu* était la consécration d'un objet, d'une personne ou d'un laps de temps dans un but exclusif, et dont la violation était punie de mort ou d'amende. Il y avait des *tabus* permanents, tels que les viviers et bains royaux. Parfois tout un district, toute une île était placée sous *tabu* et dans ce cas, il y avait défense formelle d'approcher de l'île. Pendant la durée du *tabu* strict — car il était sévère ou faible — toute lumière, tout feu devaient être éteints; aucun bateau ne pouvait être mis à l'eau; aucun bain ne pouvait être pris. Personne ne pouvait être vu dehors et, pour empêcher que le cri d'un animal ne rompît le silence prescrit du *tabu*, on empêchait les porcs de grogner et les chiens d'aboyer.

Le roi et les prêtres étaient seuls affranchis du *tabu*. Les missionnaires américains qui débarquèrent aux îles en 1820

(1) Le Hawaï fait partie de l'Union postale universelle depuis le 1^{er} janvier 1882.

trouvèrent un champ tout prêt à recevoir la semence chrétienne : les lois du *tabu* étaient abolies, la caste des prêtres dissoute et le peuple fatigué de l'idolâtrie.

La langue hawaïenne ou canaque est si harmonieuse qu'elle peut être comparée plutôt au gazouillement des oiseaux qu'à la langue de mortels. L'alphabet se compose des voyelles a, e, i, o, u et des consonnes h, k, t, l, r, m, n, p et w ; des phrases entières peuvent être construites de voyelles sans addition d'une seule consonne.

Il se publie à Honolulu deux journaux en langue canaque. Le canaque est encore une des langues officielles, mais il tend à être remplacé complètement par l'anglais.

L'anglais est, du reste, l'élément dominant aux îles Hawaïennes ; les livres les plus lus sont en anglais, la majeure partie des journaux sont rédigés en anglais ; les mesures, les poids sont ceux des États-Unis et le plus grand nombre des produits commercables du marché hawaïen sont d'origine américaine.

Population. — Les géographes s'accordent à reconnaître que le capitaine Cook s'est trompé dans son évaluation de la population des îles (400,000 habitants), et que le chiffre de 200,000 habitants est celui qu'il faut accepter comme celui de l'archipel en 1778-1779. Depuis lors ce chiffre a diminué dans de telles proportions qu'il n'est pas douteux que ce qui reste de la race canaque disparaisse bientôt par suite du mélange du sang avec les immigrants de toute nationalité. Suivant Élisée Reclus, ce qui prouve que la race est frappée, c'est que les femmes succombent les premières. Chaque recensement indique une diminution de la race indigène. La population canaque, qui était de 200,000 en 1790, n'était plus que de

130,313	en	1832
108,759	"	1836
84,165	"	1850
67,084	"	1860
44,098	"	1878
40,014	"	1884

37,500	en	1889
34,436	"	1890

Les causes de cette rapide dépopulation ont été successivement les guerres nombreuses et sanglantes de la première partie du règne de Kaméhaméha I, les épidémies, l'odieux usage de l'infanticide, le relâchement des mœurs et la grande disproportion des sexes ⁽¹⁾. En 1849, la petite vérole, l'influenza et la dysenterie ravagèrent les îles et, à ces causes de dépopulation, se joignit, il y a une trentaine d'années, la lèpre qui a fait et fait encore en ce moment des milliers de victimes.

Heureusement, l'immigration est venue combler les vides occasionnés par la disparition des indigènes et remédier à la situation critique créée aux exploitations agricoles par la rareté toujours croissante de la main d'œuvre indigène; l'augmentation annuelle de la population est de plusieurs milliers. (Les arrivées de 1883 à 1886 ont été de 27,983, les départs de 12,470, soit un surplus de 15,513).

L'excédant en faveur des arrivées était en 1886, de 1627; en 1888, de 2642; en 1889, de 1358 et de 2532 en 1890.

Jusqu'à une époque assez récente, les Chinois avaient principalement contribué au repeuplement des îles Hawaïennes; depuis, des règlements ont strictement prohibé leur immigration. Après les Célestes, les Portugais venus des Açores sont les plus nombreux parmi les immigrants; mais comme ceux-ci n'ont donné que d'insignifiants résultats, le gouvernement a fait appel aux Japonais; les émigrants de l'empire du Soleil Levant ont donné telle satisfaction que plusieurs milliers d'ouvriers japonais ont été engagés et ont débarqué, l'an dernier, dans les îles.

Les Japonais, de même que les Polynésiens de différentes îles, sont employés à la culture de la canne à sucre et du riz, tandis que les Chinois et les Portugais contribuent à

(1) Le recensement de 1884 accuse 51,539 individus du sexe masculin et 29,039 du sexe féminin.

créer la classe des artisans dans la capitale et dans les autres villes de l'archipel.

La population totale des îles est estimée à près de 100,000 habitants ; en 1890, suivant le recensement officiel, elle était de 89,990 se décomposant comme suit :

Hawaïens	34,436
Métis	6,186
Chinois	15,301
Portugais	8,602
Américains	1,928
Hawaïens nés de parents étrangers	7,495
Anglais	1,344
Allemands	1,034
Français	70
Japonais	12,360
Norwégiens	227
Polynésiens	588
Autres nationalités	419

L'arrivée de plus de 5000 Japonais et d'autres émigrants, en 1891, porte la population des îles au 1^{er} octobre de la même année à 95,805 habitants (1).

(1) Les chiffres ci-dessous renseignant, par nationalité, les contributions payées, en 1889, par les habitants des îles Hawaïennes, indiquent à l'évidence le rôle qu'ils jouent dans la vie économique du royaume :

Américains	doll. 139,998
Hawaïens	135,416
Chinois	109,878
Anglais	67,414
Japonais	29,335
Allemands	25,748
Portugais	23,316
Nationalités diverses	6,648
	537,753

Commerce. — Le Hawaï entretient des relations commerciales importantes avec les principaux marchés des États-Unis, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Australie et de la Chine. Le commerce est entré dans une voie de prospérité progressive dont le point de départ a été, en 1876, la conclusion du traité de réciprocité avec les États-Unis. Les chiffres ci-après démontrent l'échelle ascendante qu'a suivie depuis lors le commerce des îles Hawaïennes :

		Importation.	Exportation.
1876	doll.	1,811,770	2,241,041
1877	"	2,554,356	3,676,202
1878	"	3,046,370	3,548,472
1879	"	3,742,978	3,781,718
1880	"	3,673,268	4,968,445
1881	"	4,547,979	6,855,436
1882	"	4,974,510	8,299,017
1883	"	5,624,240	8,133,344
1884	"	4,637,514	8,184,923
1885	"	3,830,545	9,069,318
1886	"	4,877,738	10,565,886
1887	"	4,943,841	9,529,447
1888	"	4,540,887	11,707,599
1889	"	5,438,791	13,874,341

L'aisance des émigrants européens semble être attestée par l'importance de leurs dépôts à la caisse d'épargne pendant l'année 1890 :

258 Portugais	ont versé ensemble	102,174	dollars.
13 Danois		7,000	"
35 Suédois et Norvégiens		13,623	"
14 Français		12,107	"
213 Allemands		121,566	"
6 Espagnols		2,395	"
8 Autrichiens		1,943	"

1890 " 6,962,201 (1) 13,282,729

Il résulte des chiffres qui précèdent que, proportionnellement à sa population, le Hawaï est, du monde entier, le pays qui exporte le plus: dans les dix dernières années, avec une population de 80,000 habitants, il a exporté pour 99 millions de dollars; pendant le même laps de temps, les importations se sont élevées à un peu plus de 50 millions, soit une différence en faveur des îles d'environ 48 1/2 millions de dollars.

Les États-Unis figurent dans le commerce général des îles Hawaïennes pour 91 0/0.

Pendant l'année 1890, les principaux articles d'exportation ont été:

Sucre	259,798,462 livres.
Riz	10,579,000 "
Bananes	97,200 bottes.
Peaux de bœuf	28,196 pièces.
Laine	374,724 livres.
Café	88,593 livres
Mélasse	74,926 gallons
Peaux de chèvre	8,661 pièces
Suif	33,876 livres
Feuilles de bétel	183 caisses
Peaux de mouton	7,565 pièces.

(1) Dans le chiffre de 6,962,201 dollars représentant la valeur des importations en 1890, les États-Unis figurent pour 75.55 %/o

l'Angleterre	"	15.87	"
l'Allemagne	"	2.13	"
l'Australie et la Nouv. Zélande	"	2.05	"
la Chine et le Japon	"	3.98	"
la France	"	— .11	"
la Colombie anglaise	"	— .19	"
les îles du Pacifique	"	— .04	"
Divers	"	— .08	"

100. — %/o

Les principaux articles d'importation ont été :

	VALEUR.	
Bières et cidres	106,678	doll.
Bétail et volaille	157,939	"
Matériaux de construction	174,763	"
Vêtements, chapeaux, chaussures	407,295	"
Charbons et cokes	109,997	"
Porcelaines, cristaux, lampes	60,028	"
Drogues, instruments de chirurgie	61,569	"
Tissus de coton	347,734	"
" " lin	30,296	"
" " soie	30,992	"
" " laine	108,839	"
" divers	34,031	"
Merceries, articles de mode	141,809	"
Engrais	107,277	"
Poisson sec et salé	105,962	"
Farines	202,137	"
Fruits frais	12,781	"
Articles de ménage	106,976	"
Grains et produits alimentaires	372,264	"
Épiceries et conserves	594,046	"
Armes à feu, etc.	27,783	"
Poudre à canon	2,688	"
Outils, instruments aratoires	376,156	"
Fer, acier, etc.	96,952	"
Bijouterie, argent, montres	71,556	"
Cuirs	45,091	"
Bois de construction	343,521	"
Machines	532,079	"
Allumettes	13,451	"
Instruments de musique	19,994	"
Munitions pour la marine	77,577	"
Huiles (de coco, de baleine)	140,615	"
Couleurs, huile de lin, térébenthine	56,819	"

	VALEUR.	
Parfumeries, articles de toilette	20,917	doll.
Rails, wagons, etc.	114,617	"
Sellerie, voitures, etc.	135,620	"
Sacs, emballages, etc.	207,890	"
Spiritueux	118,871	"
Articles de papeterie, livres	67,382	"
Thé	24,186	"
Zinc et articles en zinc	9,301	"
Tabac et cigares	184,936	"
Vins	101,333	" (1)

La culture de la canne à sucre occupe les 5/6 des bras et absorbe aujourd'hui presque toute la spéculation ; elle s'est accrue d'une façon si prodigieuse que les îles Hawaïennes, comme pays de production du sucre, ont le pas sur d'autres colonies sucrières depuis longtemps cultivées, telles que la Réunion, la Guadeloupe, la Martinique, Natal, Saint-Domingue.

Les capitaux engagés dans la culture de la canne à sucre étaient évalués, en 1890, à 33 1/2 millions de dollars, dont 25 millions dans des entreprises américaines. Alors que les îles Hawaïennes n'exportaient que 2,562,498 livres de sucre (la mélasse non comprise) en 1861, elles en exportaient 21,760,773 en 1871 ; 93,789,483 en 1881 ; 171,350,417 en 1885 ; 242,165,835 en 1889 ; 259,798,462 en 1890 et 262,910,279 pour les neuf premiers mois de 1891.

La superficie des terrains occupés par la culture de la canne à sucre est, pour les îles de Hawaï, Maui, Oahu, Kauai et

(1) Suivant les « *Handelsberichte über das In-und-Ausland* (juillet 1891), auxquels nous empruntons ces chiffres, 3 navires allemands avec un chargement d'une valeur totale de 302,262 dollars sont venus directement d'Allemagne au Hawaï ; en 1889, ces mêmes navires n'avaient une cargaison que de 142,401 dollars.

La valeur des produits, d'origine allemande, importés au Hawaï se monte pour 1890 à 148,288 dollars, tandis qu'elle n'était, en 1889, que de 90,741 dollars.

Molokai, de 64,149 acres, dont la production pour 1889-90 était estimée à 127,440 tonnes. Certaines exploitations, telles que celle de Spreckelsville (Maui), occupent 1600 ouvriers et produisent jusqu'à 12,000 tonnes de sucre.

Le nombre d'ouvriers employés aux plantations de canne à sucre était, en mars 1891, de 19,930, alors qu'il n'était que de 15,578 en 1888. Ce chiffre de 19,930 se décompose comme suit, suivant les nationalités : Hawaïens 1854, Portugais 2470, Japonais 10,529, Chinois 4210, Océaniens 224, autres nationalités 643 (1).

Au mois de janvier 1890, la moyenne des salaires mensuels des ouvriers occupés aux plantations était :

pour les Hawaïens de	18 à 54 dollars.	
» Portugais	19 à 47	»
» Japonais	15 à 41	»
» Chinois	17 à 38	»
» Américains	20 à 94	»

La culture du riz (2), de la banane, du café, du coton, du tabac, du taro et l'élevé du bétail sont également dans une situation prospère.

Comme on le voit, les Hawaïens sont essentiellement agriculteurs, réalisant ainsi le vœu d'un de leurs rois (3).

Dans la première moitié de ce siècle, au contraire, ils avaient complètement négligé l'agriculture pour s'adonner au commerce ;

(1) *The Hawaiian annual for 1892.*

(2) On obtient deux récoltes de riz par an au Hawaï ; des plantations d'une étendue de 6175 acres ont produit, en 1891, 18,525 tonnes de riz.

(3) En 1856, Kamehameha IV disait en parlant du climat de son royaume : ' Who ever heard of winter upon our shores ? When was it so cold that the labourer could not go to his field ? Where among us shall we find the numberless drawbacks which in less favored countries the working classes have to contend with ? They have no place in our beautiful group, which rests on the swelling bosom of the Pacific like a water-lily. With a tranquil heaven above our heads, and a sun that keeps his jealous eye upon us every day, whilst his rays are so tempered that they never wither prematurely what they have warmed into life, we ought to be agriculturists in heart as well as in practise.

ils fournissaient aux nombreux baleiniers du Pacifique la farine, les légumes et le bétail dont ils avaient besoin. Lorsque la pêche de la baleine et du cachalot cessa d'être fructueuse dans le Pacifique, force fut aux Hawaïens de revenir à la culture de la canne à sucre, du riz, à l'élève du mouton, etc.

Ainsi que nous l'avons dit précédemment, presque tout le commerce d'importation et d'exportation du Hawaï se trouve dans les mains des Américains, en vertu d'un traité de réciprocité commerciale conclu en 1876, renouvelé, l'an dernier, pour une période de 7 ans et qui accorde, de plus, aux États-Unis le privilège exclusif pour leurs navires d'entrer dans le port de Pearl River ⁽¹⁾

Suivant ce traité, les produits hawaïens suivants entrent en franchise aux États-Unis : arrow-root, bananes, huile de castor, peaux de bœuf et de chèvre, pulu, riz, semences, plantes, arbres, sucre non raffiné connu sous le nom de « sucre des îles Sandwich », sirop de canne à sucre, mélasse, suif, légumes secs, frais ou conservés.

Par contre, sont libres de droits au Hawaï les produits suivants d'origine américaine ; instruments aratoires, wagons, chariots pour l'agriculture, machines et pièces de machine, sonnettes, horloges sans verre ni bois, broserie, cordages, munitions pour navires, y compris le goudron, la poix, la résine et la térébenthine, colle, coutellerie, harnais, cuir et articles en cuir, briques, ciment, poterie, lanternes sans verre, cadres, robinets en cuivre, cercles en fer, tonnellerie, charbon, pétrole, huiles, savon, suif, fusils et pistolets (à moins qu'ils ne soient montés en nickel ou en ivoire) jouets en bois ou en métal, coton, laine, soie et lin et tous articles fabriqués à l'aide de ces matières, excepté les vêtements confectionnés, matelas (excepté ceux de poils), tabac, fourrures, peaux brutes et travaillées, pelleteries, chaussures, gants, chausse-pieds en fer ou en

(1) Même avec l'Europe, dit Reclus, les échanges se font surtout par la voie des États-Unis ; grâce au chemin de fer transcontinental de New-York à San-Francisco, le voyage de Paris à Honolulu ne dure que 25 jours.

cuivre, passementerie, parasols et parapluies en coton, orgues, pianos, animaux, bœuf, porc, lard, jambon, son, amidon, produits de la boulangerie, farines, grains, avoine, riz, beurre, fromage, œufs, sel, sucre, comestibles, glace, poissons, huîtres et produits de la mer, fruits, légumes secs et frais, plantes, semences, foin, portes, châssis, jalousies, bois de charpente et de construction, bois et produits en bois manufacturés (excepté les meubles), cuivre, fer, acier et articles en fer ou en acier, cloux, pointes, boulons, rivets, rochets, livres, chromos, papeterie, papier et articles en papier.

TARIF DES DOUANES.

Sont libres d'entrée au Hawaï :

Les animaux, oiseaux, abeilles destinés à l'amélioration des races, malles et leur contenu quand un certificat consulaire les accompagne, livres en hawaïen, charbon, toutes marchandises importées par les représentants diplomatiques et destinées à leur usage; les provisions importées par les navires étrangers pour leur consommation; les monnaies d'or et d'argent, tous articles destinés soit à Sa Majesté, soit au gouvernement; l'huile, les os, le poisson et tous autres produits de la mer formant la prise de navires hawaïens, effets des émigrants, tringles en fer et toles en fer de 1/8 pouce d'épaisseur et au delà; plantes et graines non destinées au commerce; phosphates pour engrais; appareils de chimie, de physique, pièces de minéralogie, géologie, etc. pour les écoles; tannin, vieux outils, cuivre.

Marchandises payant des droits :

Alcools et autres spiritueux, par gallon. . . .	\$	10.—
Alcool certifié être employé à des usages scientifiques	"	1.—
Bières, cidres et boissons fermentées au-dessous de 18°, par dz. de quarts.	"	0.40

Bières, cidres et boissons fermentés au-dessous de 18°, par dz. de pintes	\$ 0.20
Id. id. par gallon, en cercles	" 0.15
Brandy, gin, rhum, whisky, liqueurs, amers, fruits à l'eau de vie, parfumeries et autres articles contenant de l'alcool de 30°, mais ne dépassant pas 55°, par gallon	" 3.—
Drogues et médicaments, ad valorem	" 10 1/2%
Vins: madère, sherry, porto et tous autres vins de ce genre, amers et toutes autres boissons alcooliques, produits conservés à l'alcool au-dessus de 21°, mais ne dépassant pas 30°, par gallon	" 2.—
Champagne, Moselle et Rhin mousseux, par dz. de quarts	" 3.—
Bordeaux, Rhin et autres vins légers, amers ne contenant pas 20°, par dz. de quarts	" 0.40
Id. par dz. de pintes	" 0.20
Id. par gallon en cercles	" 0.15
Fruits, confiseries, ad valorem	" 25 1/2%
Cafés provenant de tout pays avec lequel le Hawaï n'a pas de traité, par livre	" 0.06
Tous autres cafés ad valorem	" 10 1/2%
Mélasses et sirops de sucre provenant de tout pays avec lequel le Hawaï n'a pas de traité, par gallon	" 0.10
Autres, ad val.	" 10 1/2%
Riz lavé provenant d'un pays avec lequel le Hawaï n'a pas de traité, par livre 2 1/2 4, en gousse, par livre	" 0.01 1/2
Autres, ad valorem	" 10 1/2%
Sucres provenant de tout pays avec lequel le Hawaï n'a pas de traité, par livre	" 0.02 1/2
Autres. ad val.	10 1/2%
Thé.	" 10 "
Passementerie pour vêtements	" 10 "
Gants, mitaines	" 10 "

Chapeaux, casquettes.	ad val.	10 %
Linge et tous articles de lin ou de toute matière similaire	"	10 "
Articles de mode, verroterie, lacets, chapeaux de dame, boutons, corsets, cols, manchettes, fleurs artificielles, plumes de fantaisie, franges pour vêtements et l'ameublement.	"	10 "
Vêtements confectionnés de tous genres	"	10 "
Dentelles et articles en dentelles	"	10 "
Rubans, non désignés ailleurs	"	10 "
Soies, satins, velours de soie et tous articles de soie	"	10 "
Munitions.	"	10 "
Métal anglais et articles en métal de fantaisie	"	10 "
Bougies	"	10 "
Voitures de tous genres.	"	10 "
Poterie, cristaux	"	10 "
Tabac (excepté celui de Chine)	"	15 "
Cigares, cigarettes.	"	25 "
Armes à feu.	"	10 "
Pièces de feu d'artifice	"	25 "
Meubles de tous genres sculptés ou capitonnés	"	10 "
Crochets, œillets, cercles en fer.	"	10 "
Montres, horloges, pièces d'horlogerie	"	10 "
Bijouterie en métal, pierres ou verre	"	10 "
Orfèvrerie, plaqué, métal doré	"	10 "
Allumettes de tous genres	"	10 "
Tableaux, gravures, statues, bronzes, ouvrages d'art en métal, pierre, marbre, plâtre, albâtre et imitation	"	10 "
Parfumeries (autres que celles payant des droits d'alcool), savons, poudres, brosse-rie.	"	10 "
Tuyaux et attaches	"	25 "
Cartes à jouer, jouets	"	10 "
Sur toutes les autres marchandises, quel qu'en soit le genre,		

importées au Hawaï, il sera imposé un droit ad valorem de 10 %, excepté sur les articles suivants :

Tabac de Chine, par livre	℥	0.50
Camphre en caisses	de " 1 à 2.—	
Nattes chinoises, par rouleau	"	2.—
Gants en peau, par dz. de paires	"	3.—

Tout envoi de marchandises destiné au Hawaï doit être accompagné d'une facture légalisée par le consul hawaïen au port d'embarquement, sinon la valeur originale de l'envoi sera majorée de 25 %, et les droits ordinaires prélevés sur le chiffre ainsi majoré.

Nous complétons les notes qui précèdent puisées à des sources officielles et dans des ouvrages d'une compétence incontestable par la description succincte des principales îles Hawaïennes.

Hawaï.

Hawaï, la plus grande des îles Hawaïennes, a une superficie de 4210 milles carrés avec une population estimée, en 1890, à 26,754 habitants; elle renferme des sites d'un caractère majestueux et grandiose et de vastes champs de canne à sucre et de taro.

Le sol y est très fertile et produit, suivant l'altitude, les végétaux des tropiques et ceux des régions tempérées; les terres montent en pente douce jusqu'aux forêts vierges, pleines d'essences propres à l'ébénisterie et que dominent les deux pics les plus élevés de la Polynésie: le Mauna-Kea, qui élève sa cime neigeuse à 13,805 pieds et le Mauna-Loa à 13,600 pieds.

Hilo, sur la côte nord-est, au bord d'une baie largement ouverte vers l'alizé du nord, est le chef-lieu d'Hawaï et la résidence d'un gouverneur et d'un shérif.

C'est dans cette île, à Kaawaloa, que le capitaine Cook fut tué par les indigènes, le 14 février 1779, en essayant d'emmener

le roi de Hawaï qu'il se proposait de garder en otage jusqu'à ce qu'on lui eût restitué un canot qui lui avait été enlevé ; un obélisque élevé par l'amirauté anglaise perpétue le souvenir du grand navigateur.

Hawaï est le berceau de Kaméhaméha I, le conquérant de l'Archipel et fondateur de la monarchie hawaïenne.

Non loin de l'endroit où mourut le capitaine Cook, se trouve le lieu de refuge (City of Refuge), un des plus curieux vestiges des temps barbares, en même temps que le temple païen le plus vaste et le mieux conservé de l'Archipel ; c'est un grand tumulus de 300 pieds de long sur 150 de large, soutenant une série de terrasses superposées. La muraille d'enceinte n'a pas moins de 8 pieds d'épaisseur à sa base. Tout criminel trouvait un asile dans ce temple et des défenseurs dans les prêtres qui l'habitaient.

L'île d'Hawaï renferme le plus grand volcan en activité du globe, le Kilauea, qui se trouve à une hauteur de 4000 pieds, dans le flanc du Mauna-Loa. De 1822 à 1882, on a compté six grandes éruptions. Le 20 février 1852, dit M. Monnier, le versant oriental du Kilauea se fendit à peu près à égale distance de la base et de la cime, et de la fissure s'échappa une nappe de feu qui coula pendant 20 jours et 20 nuits, desséchant les cours d'eau, comblant les vallées, incendiant les forêts sur un parcours de 35 milles, tandis que du sommet de la montagne s'élevait une colonne de feu haute de 1000 pieds, visible à 80 lieues au large. La coulée qui descendit au mois de novembre 1880, plus considérable encore, eut une longueur totale de 60 milles sur une largeur variant de 1 à 3 ; pendant 15 mois consécutifs, elle se traîna vers le sud-est et s'arrêta à 5 milles en arrière de Hilo. L'éruption d'avril 1868 ne dura que quelques jours, mais les conséquences en furent désastreuses : elle ravagea une riche contrée, la vallée de Kapapala, engloutit des villages entiers et coûta la vie à plusieurs milliers de personnes.

La circonférence du cratère du Kilauea est de dix milles

(plus de 16 kilomètres ; l'Etna a environ 5 kilomètres de tour). Sa profondeur varie de 600 à 1300 pieds anglais, suivant les époques et le mouvement des vagues.

Au sommet de la montagne dans le flanc de laquelle se trouve le Kilauea, existe un autre cratère qui parfois entre en activité et offre les phénomènes les plus grandioses d'énergie volcanique. Il y a quelques années, jaillit de ce cratère une fontaine de lave d'une hauteur de 500 pieds et d'un diamètre de 100 pieds qui, pendant six semaines, éclaira l'île entière.

Deux compagnies de bateaux à vapeur transportent, de points différents, les touristes au pied du volcan où se trouve un hôtel monté à l'européenne.

L'île d'Hawaï compte quelques lignes de chemins de fer, surtout dans les districts sucriers.

Les ports douaniers (ports of entry) de l'île sont Hilo, Kawaihae, Mahukona et Kealahou.

Mauï.

L'île de Mauï, séparée de l'île d'Hawaï par un canal d'une douzaine de lieues, vient en seconde ligne comme superficie (760 milles carrés); sa population était, en 1890, de 17,357 habitants. Mauï compte, comme Hawaï, de très vastes plantations de canne à sucre ; elle renferme deux curiosités naturelles très remarquables : la vallée d'Iao dont le caractère majestueux et pittoresque dépasse toute description, et le plus grand cratère éteint du globe, le Haleakala. Ce cratère, dont l'altitude est de 10,000 pieds, a une circonférence de 32 kilomètres et une profondeur de 2000 pieds; il présente des sites aussi grandioses que variés.

Le chef-lieu de l'île est Lahaina, port douanier dans une position excellente sur un détroit que protègent deux îles voisines; jadis cité royale, puis, dans la première moitié de ce siècle, à l'époque de la prospérité de la pêche à la baleine, station de relâche fréquentée par les baleiniers, Lahaina vit

alors jusqu'à 100 navires mouillés dans sa rade. Aujourd'hui, déchue de son ancienne splendeur, Lahaina n'est plus qu'une petite bourgade cachée dans les manguiers, les cocotiers et les tamarins, où cependant se traitent encore des affaires importantes en sucre et en raisins.

Oahu.

L'île d'Oahu, la plus peuplée de l'archipel hawaïen (31,194 hab.), a une superficie de 600 milles carrés; comme fertilité, elle ne le cède en rien à Hawaï et à Maui : on y trouve les mêmes plantations florissantes de canne à sucre, de riz, etc.

Le port douanier de l'île est Honolulu, qui est également la capitale du royaume (20,000 hab.)

M. Marcel Monnier, dans son intéressant ouvrage sur le Hawaï, — ouvrage couronné par l'Académie française, — fait d'Honolulu la charmante description suivante : « Honolulu est moins une ville qu'un immense parc, que l'on croirait entretenu avec le soin jaloux d'un propriétaire princier. Les rues, ou mieux les allées, sont nettes de tout immondice; si l'on en excepte les entrepôts et magasins avoisinant la mer, chaque maison, isolée de ses voisines, se prélassse au milieu d'un jardin, dans un épanouissement de fleurs tel qu'il n'en est guère de pareil au monde. Fleurs d'Europe, fleurs d'Asie s'y confondent pêle-mêle avec la fleur océanienne. Les roses trémières, les mimosas, les volubilis, toutes les variétés de plantes grimpantes, les innombrables familles de campanules, les géantes et les naines, se mêlent en un délicieux fouillis, s'enroulent aux troncs lisses des cocotiers et des manguiers, grimpent à l'assaut des grands acajous et des érables; dans chaque bouffée d'air se fondent les mille parfums de la forêt fleurie. En cherchant dans mes souvenirs, je ne vois rien, même parmi les plus riches combinaisons des parterres d'Europe, qui puisse donner l'idée de ce déluge de fleurs, de cet amalgame de nuances dont le regard reste ébloui et l'imagination confondue ».

Le port d'Honolulu, exploré par Brown en 1794, est devenu le centre commercial des îles et la station en titre des navires américains; il est admirablement abrité des vents réguliers par les montagnes voisines et des courants variables du large par une double ligne de récifs. Il reçoit à quai des navires calant moins de six mètres. Depuis le 15 novembre 1885, Honolulu est devenu le pivot du service régulier des malles entre Sydney, Auckland et San-Francisco; de plus, une ligne de steamers de 3000 tonnes fait le service bimensuel entre Honolulu et San-Francisco. Les quais sont fort beaux; on y trouve des entrepôts et magasins spacieux, de même qu'un « marine railway » offrant de grandes facilités pour la réparation des navires. Honolulu compte un établissement de construction de machines et de nombreux chantiers. C'est de toute la Polynésie la ville où la civilisation a fait le plus de progrès : éclairage électrique, télégraphe, téléphone, tramways, distribution d'eau, parcs et squares, églises de tous cultes, établissements d'instruction nombreux, chambre de commerce, musées, sociétés scientifiques, de sport et d'agrément, excellent service de voitures, concerts publics, service de pompiers, 15 journaux, bons hôtels, la capitale des îles Hawaïennes offre tous les agréments d'une capitale d'Europe, transplantée sous le ciel de l'Océanie.

Siège du gouvernement, Honolulu compte plusieurs édifices publics dignes d'intérêt : le palais du roi, appelé Iolani Palace, dans le style mixte italien Renaissance, a trois étages et ne manque ni de dignité, ni de grandeur; il est construit de blocs de corail blanc d'un grain très fin; il a 140 pieds de long sur 100 pieds de large et renferme environ 40 salles, il a coûté près de trois millions de francs. Le palais contient quelques bons portraits de souverains européens, une belle bibliothèque et une grande et précieuse collection de curiosités. Le parc attenant au palais a environ 10 acres d'étendue et est très bien entretenu.

A citer aussi le palais du gouvernement, l'opéra pouvant

contenir 1000 personnes ; l'hôpital de la Reine fondé par la reine Emma ; la splendide avenue des Palmiers qui conduit de l'entrée des jardins au principal corps de bâtiment est un des ornements de la ville ; la bibliothèque et la salle de lecture publiques ; le bureau de poste général. (La caisse d'épargne postale établie en 1886 tient en dépôt plus d'un million de dollars or, dont elle sert aux dépositaires un intérêt de 4 1/2 0/0) ; le mausolée royal ; la prison ; l'asile des aliénés, dont le nombre des pensionnaires de toute nationalité dépasse rarement 60 ; la cathédrale Saint-André ; les écoles royale, industrielle, etc.

Kauai.

Kauai, la plus au nord des sept îles Hawaïennes, est aussi la plus belle ; on n'y observe ni la grandeur imposante des montagnes et des gorges de Hawaï, ni les immenses plaines de Maui et d'Oahu, mais on y trouve dans les nombreuses vallées qui sillonnent l'île une végétation aussi abondante que particulière.

Sa superficie est de 590 milles carrés ; elle a pour port douanier Koloa.

Son caractère extrêmement pittoresque et enchanteur lui a valu le surmon de l'île-jardin (Garden-Island) ; sa population est de 11,859 habitants.

Molokaï.

L'île de Molokaï, d'une superficie de 270 milles carrés et d'une population de 2632 habitants, est située au nord de l'île de Maui ; elle est longue, étroite, escarpée et séparée en deux par une chaîne de montagne d'une hauteur atteignant parfois 2000 pieds et ne présentant aucun passage entre la côte sud et le versant nord. Cette île était autrefois fort peuplée ; son sol, qui est un mélange de cendres volcaniques et de lave décomposée, étant d'une grande fertilité. Aujourd'hui la population

y est très clairsemée et l'on n'y cultive plus guère qu'un peu de canne à sucre; cependant les pâturages y sont si riches et si nombreux qu'ils pourraient aisément alimenter 10,000 moutons.

L'île de Molokaï est intéressante par la colonie de lépreux qu'elle renferme. Le Hawaï, l'Éden du Pacifique, où tant d'Américains vont recouvrer la santé comme à une nouvelle fontaine de Jouvence, est éprouvé depuis une trentaine d'années par une maladie d'autant plus terrible que la science est impuissante à la combattre, la lèpre. Importé de Chine, le fléau fit des progrès si rapides, par suite de l'insouciance et du relâchement des mœurs des habitants, qu'en 1866, le gouvernement dut adopter, pour le combattre, un système brutal et impitoyable, celui de la sélection des lépreux. Une plaine de 6000 acres, d'un sol fertile, située sur la côte nord de l'île de Molokaï (1), à l'endroit dit Kalawao, fut achetée

(1) Molokaï a été le théâtre du dévouement et de l'abnégation héroïques d'un Belge, le père Damien de Veuster. Mû par la foi la plus vive et la charité la plus sublime, il alla s'établir, en mai 1873, au milieu des lépreux, dont il devint l'apôtre et le bienfaiteur. Le père de Veuster fit des miracles dans ce séjour de la mort : il améliora la condition morale des lépreux, jusqu'alors abandonnés au désespoir ou aux passions, et, grâce aux nombreux secours pécuniaires qui lui parvinrent — l'admiration universelle ayant été excitée par l'acte de charité dont il devait être le héros et le martyr — il put également porter remède aux déplorables conditions d'existence des lépreux en les aidant à construire des maisonnettes pour remplacer leurs cases, en créant des orphelinats, en distribuant de larges aumônes aux nécessiteux, en provoquant l'arrivée à Molokaï de religieuses franciscaines, admirables dans les soins à donner aux malades, en transformant, en un mot, un lieu de misère en une colonie prospère.

Préservé, comme par miracle, pendant 12 ans, de la terrible contagion, il tomba enfin victime de son admirable dévouement; atteint lui-même de la lèpre, il mourut le 15 avril 1889, après avoir passé près de 16 ans au milieu des horreurs de cette hideuse maladie : le bon pasteur avait donné sa vie pour ses brebis.

Les journaux du monde entier consacrèrent les articles les plus élogieux, les plus enthousiastes à la mémoire de celui qu'on appela désormais

pour servir de lieu d'internement aux lépreux recueillis dans les îles, le gouvernement prenant à sa charge leurs frais d'entretien. Ces malheureux sont complètement séparés du monde, d'un côté par la mer; de l'autre, par des montagnes infranchissables.

Le gouvernement adoucit leur condition autant que les circonstances le permettent; ils sont bien logés, convenablement habillés et pourvus de soins médicaux.

Les lépreux qui veulent s'adonner à l'agriculture ont la libre jouissance du sol. Le gouvernement pourvoit largement la colonie de poi, de riz, de viande de bœuf et de mouton, de lait et de linge.

La colonie compte de 3 à 400 habitations formant deux communautés, celle de Kalaupapa et celle de Kalawao, à deux milles de la première; Kalaupapa est le séjour des lépreux le moins attaqués par le fléau et d'environ 150 personnes qui n'ont pas la lèpre et qui s'y sont fixées, soit pour soigner leurs parents ou amis, soit pour cultiver leurs plantations, soit en raison de leurs emplois dans le Board of Health.

L'un et l'autre village a une église protestante et une église catholique. La colonie est également dotée d'un hôpital, sous la direction d'un médecin.

De 1866 à 1885, 3101 lépreux ont été internés à Molokaï, dont 2200 sont morts ⁽¹⁾; pendant le même laps de temps, le

avec raison, le héros de la charité, l'apôtre des lépreux de l'île de Molokaï. Nous nous contenterons de reproduire ici cet extrait de l'*Indépendance belge* du 17 mai 1889: « Il n'y aura pas que les personnes pieuses à décerner » la palme des palmes au martyr de Molokaï. Il va recevoir des plus » incroyants l'hommage d'une admiration étonnée, que nul autre héroïsme » antique ou moderne n'aura su exciter à ce point. »

A la nouvelle de la mort du P. Damien, un comité se forma à Londres, sous la présidence de S. A. R. le prince de Galles, dans le but de perpétuer la mémoire de l'apôtre des lépreux; la première résolution votée par ce comité fut celle d'ériger une statue au P. Damien, à Molokaï, aux lieux mêmes où s'accomplit son sacrifice et où ses restes reposent.

(1) Au 27 novembre 1891, la colonie des lépreux comptait 1143 individus.

gouvernement hawaïen a dépensé pour la colonie, y compris l'achat du terrain, 613,756 dollars, soit 3,068,780 francs.

Indépendamment de la colonie de Molokaï, il a été créé à Kakaako, dans l'île d'Oahu, un hôpital où les individus supposés atteints de la lèpre sont tenus en observation. Contigu à cet hôpital, se trouve un asile ⁽¹⁾ pour recevoir 50 jeunes filles nées de parents lépreux; le but de cette fondation est de leur donner une éducation et une instruction convenables pour le cas où elles échapperaient au fléau et de leur éviter le contact des lépreux. L'hôpital et l'asile sont dirigés par des sœurs de charité de l'ordre de saint Antoine.

On jugera, par ce qui précède, des grands sacrifices que s'est imposés le gouvernement hawaïen pour arrêter, sinon pour déraciner le fléau qui décimait la population; la somme inscrite au budget de 1890-92 pour les soins à donner aux lépreux est d'environ 250,000 dollars. Le Hawaï affecte à l'hygiène publique un dixième de ses revenus; c'est certainement le seul pays au monde qui, proportionnellement à ses recettes, inscrit pareille dépense à son budget.

Lanai.

Lanai, à l'est et au sud de l'île de Maui, a une superficie de 150 milles carrés; l'élevage de la race ovine est la seule exploitation de l'île, qui est affermée entièrement à la même personne.

Cette île était autrefois sacrée et renfermait un lieu de refuge. Dans la mythologie hawaïenne, Lanai était le séjour des dieux de l'air et de l'eau; c'est le théâtre de la majeure partie des légendes indigènes.

Niihau.

De même que l'île de Lanai, la petite île de Niihau, à peu de distance de Kauai, est affermée à un grand éleveur de

(1) *Kapiolani Home for Leper girls.*

moutons; soigneusement gazonnée de bermuda grass, elle est divisée en parcs pour le bétail. Sa superficie est de 97 milles carrés. Le chiffre de la population de Niihau est compris dans celui de Kauai.

Molokini, Lehua, Kaula et l'île des Oiseaux sont des récifs désolés.

Kahoolawe mesure 20,000 acres de landes incultes et désertes.

L'entreprise belge au Hawaï.

Il nous a paru intéressant de résumer, sous ce titre, un chapitre du remarquable et savant ouvrage de M. Manley Hopkins ⁽¹⁾, montrant le rôle brillant que la Belgique faillit jouer, un jour, aux îles Hawaïennes.

En 1841, la maison de commerce américaine Ladd & C^o, établie à Honolulu, qui avait obtenu du gouvernement hawaïen des concessions et des privilèges d'une valeur considérable, se trouvait à la veille de déposer son bilan ⁽²⁾. En présence de cette situation critique, un des associés de la maison, M. Brinsmade, consul des États-Unis au Hawaï, résolut d'aller chercher en Europe les moyens de prévenir la catastrophe de la faillite; il partit porteur de pleins pouvoirs pour traiter de la vente de terrains, de concessions et de leur affermage, à de certaines conditions, suivant un contrat passé entre le roi et la maison Ladd & C^o; mais, en réalité le but de Brinsmade était de chercher preneur pour ses propres concessions et privilèges. Heureusement pour le Hawaï, que menaçait le sort des Indes anglaises, le contrat avec Brinsmade contenait cette clause qu'il serait lettre morte si les États-Unis, la France et l'Angleterre reconnaissaient la souveraineté des îles Hawaïennes et leur accordaient les droits d'un État indépendant.

(1) MANLEY HOPKINS. *Hawaii: the past, present and future of its island-kingdom*.

(2) En 1845, son passif était de 800,000 fr.

Brinsmade trouva en Belgique un groupe de capitalistes disposés à lui racheter ses concessions et privilèges; une société, la Compagnie belge de colonisation, fut constituée et, par acte notarié, passé à Bruxelles le 17 mai 1843, Brinsmade cédait à la compagnie l'actif et le passif de la maison Ladd & Co, y compris ses concessions, moyennant la somme de 5,335,000 fr. Les trois parties intervenant au contrat étaient le roi de Hawaï, la maison Ladd & Co et la Compagnie belge de colonisation, représentée par le comte de Hompesch et M. Jos. van der Burghen de Binckum.

La Compagnie de colonisation n'était qu'un instrument dans cette affaire; son but était d'organiser *the Royal Community of the Sandwich Islands* et de céder à cette société, quand elle serait formée, les propriétés, les droits et titres qu'elle posséderait. Quant à la *Community of the Sandwich Islands*, elle se proposait, indépendamment de sauver la maison Ladd & Co, de créer un courant d'émigration vers le Hawaï, d'exploiter les ressources des îles Hawaïennes par la fondation d'établissements agricoles, manufacturiers et commerciaux et de nouer des relations commerciales entre les îles et la Belgique. Dans ce but, il devait être constitué un premier capital de 4 millions de francs représenté par 4000 actions de 1000 frs.

La propriété acquise par la Compagnie de colonisation devait être divisée en 500 parts, dont 100 seraient données au roi de Hawaï, comme protecteur de l'entreprise. Suivant l'art. 28 des statuts, toute personne au service de la société à Hawaï recevait en toute propriété 20 hectares de terrains. Ce contrat, on le voit, aurait porté un rude coup à l'indépendance des îles et aurait graduellement placé une forte partie de la propriété dans la possession de la Compagnie belge.

Ce plan ne fut jamais exécuté, les États-Unis, la France et l'Angleterre ayant, sur ces entrefaites, reconnu l'indépendance des îles Hawaïennes. En 1844, quelques industriels gantois proposèrent de reprendre l'affaire sur les bases d'une société purement commerciale, mais ce projet avorta comme le premier.

Taux des salaires à Honolulu et aux plantations.

Ouvriers boulangers	doll. 45.—	par mois.
" forgerons	" 4.50	par jour.
" maçons	" 5.—	"
" cordonniers chinois	" 0.75	"
Commis (blancs)	" 75 à 100	par mois.
" indigènes	" 12.—	par semaine.
Ouvriers charpentiers	" 4.—	par jour.
" charrons	" 4.50	"
" chaudronniers	" 4.—	"
Charretiers blancs	" 12 —	par semaine.
" indigènes	" 9.—	"
Ouvriers tailleurs	" 18.—	"
Journaliers indigènes	" 1.50	par jour.
" chinois	" 1.—	"
Ouvriers de ferme (blancs)	" 35.—	par mois.
" " indigènes et chinois	" 16.—	"
" vitriers	" 4.—	par jour.
" laboureurs blancs	" 2.—	"
" " indigènes	" 8 à 9	par semaine.
" machinistes	" 4.—	par jour.
" mouleurs	" 4.25	"
" peintres	" 3.—	"
" laboureurs portugais aux plan-		
tations	" 26 à 30	par mois.
" selliers	" 2.50 à 4	par jour.
" des chantiers	" 2.—	"

Distance de Honolulu à

San-Francisco	2100 milles.	Auckland	3810 milles.
Melbourne	5060 "	Sydney	4484 "
Taïti	2380 "	Yokohama	3440 "
Panama	2460 "	Hong-Kong	4803 "

Heure.

Quand il est midi à Honolulu, il est			
à San-Francisco	2.20 h.	à Paris	10.40 h.
à Panama	5.13 "	à Rome	11.20 "
à New-York	5.34 "	à Berlin	11.24 "
à Rio-de-Janeiro	7.38 "	à Vienne	11.36 "
à Londres	10.30 "		

Journaux de Honolulu :

Quotidiens : *Daily Pacific commercial Advertiser*. — *Daily Bulletin*. — *Ka Leo o ka Lahui* (hawaïen). — *The Hawaii Pac Aina* (haw.)

Hebdomadaires : *Hawaiian Gazette*. — *Kuokoa* (haw.) — *Elele* (haw.) — *O Luso Hawaiiiano* (portugais). — *Hawaiian Chinese News*. — *Ka Oiaio*.

Mensuels : *The Paradise of the Pacific*. — *The Friend*. — *The Anglican Church Chronicle*. — *The Planters' Monthly*.

Mentionnons pour terminer le très intéressant *Hawaiian Annual* publié, depuis 18 ans, par M. Thos. G. Thrum, à l'aide de documents officiels, et auquel nous avons emprunté bon nombre de renseignements statistiques de cette notice.

La devise nationale du Hawaï est :

UA MAU KA EA O KA AINA I KA PONO

qui peut être traduite par : La justice est la clef de voûte de l'État.

LE TURKESTAN RUSSE.

Conférence faite le 15 janvier 1892 à la société royale de
géographie d'Anvers,
par M. GERMAIN GOURÉVITCH.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Si je me permets, en me rendant à l'aimable invitation de cette société distinguée, de vous présenter quelques notes sur le Turkestan russe, ce n'est pas en qualité d'un hardi voyageur, qui aurait parcouru des pays inconnus ; je ne peux pas raconter des histoires d'aventures extraordinaires arrivées au milieu des déserts et des forêts et au sommet des montagnes inhabitées ; je n'ai pas cherché Livingstone, ni trouvé Emin-Pacha.

Je suis un simple citoyen de ce grand pays — la Russie, dont le poète allemand Heine a écrit : « Quand quelqu'un me dit qu'il est de la Russie, cela me fait l'impression d'un hareng qui m'aurait raconté qu'il est de la Méditerranée ».

Je suis donc Russe, et j'ai voyagé un peu dans mon pays : j'ai fait le parcours en longitude de St.-Pétersbourg jusqu'à la péninsule Tauride, — la belle Crimée (notre Italie) —, et en latitude, de Riga sur la mer Baltique jusqu'à Orenbourg sur l'Oural, aux confins de l'Europe, là où commence à travers les steppes la route vers l'Asie centrale. A Orenbourg, où j'ai passé, il y a cinq ans de cela, presque une année, j'ai commencé à m'intéresser au Turkestan russe, cette contrée nouvellement annexée à la Russie; j'ai collaboré à une description topographique et médico-statistique de la ville et du district d'Orenbourg, et depuis j'ai noué des relations commerciales avec l'Asie centrale. Mon désir avait toujours été de me rendre dans ce pays avec une caravane de chameaux, d'y faire des études et d'y chercher fortune. Mais « l'homme propose et Dieu dispose », et le bon Dieu voulut, au lieu de me laisser m'aventurer dans le cœur de l'Asie sauvage, que je vinsse à Anvers et que je continuasse mes relations avec le Turkestan d'ici même.

C'est ainsi que j'aurai l'honneur de vous donner quelques informations sur le Turkestan russe, dont le commerce m'est devenu familier par mes affaires et dont l'histoire et la situation ont toujours attiré mon attention. Je me permettrai de vous raconter quelques impressions personnelles sur Orenbourg, et puis de tracer en quelques grandes lignes un tableau du Turkestan russe aux points de vue ethnographique, politique, économique et historique.

Quand je me promenais par la seule grande rue centrale d'Orenbourg, j'arrivais toujours au fleuve Oural, qui se présente de la hauteur du bord comme un ruban d'eau d'une vingtaine de mètres de largeur et dont les eaux profondes coulent bien lentement; de l'autre côté du fleuve, c'est déjà la steppe asiatique, une steppe plate et jaune de sable. J'ai vu bien souvent arriver les caravanes, dont les chameaux, au nombre de vingt à trente, marchaient lentement et gravement, l'un derrière l'autre, le museau de l'un attaché par une ficelle à la queue

de l'autre, et formant une ligne ininterrompue. Ils apportaient les produits de l'Asie centrale et venaient, après six à huit semaines de voyage à travers les steppes, décharger leurs fardeaux directement sur wagon à la ligne de chemin de fer qui relie Orenbourg avec l'Europe occidentale. Ces caravanes sont devenues maintenant de plus en plus rares, la ligne du chemin de fer transcaspien leur faisant une concurrence insurmontable.

A Orenbourg déjà je pouvais observer des échantillons de toutes les races qui habitent l'Asie centrale. Voilà le long Kirghis, de grande taille, aux pommettes saillantes, aux yeux obliques, avec son bonnet de fourrure aux larges bords, qui tombent des deux côtés de la figure en cornes pointues, avec son air borné et soumis; il est hissé habituellement sur un chameau énorme, qui traîne parfois une toute petite voiture, et cela donne l'idée d'un gros cheval de trait attelé à une brouette. Ou bien le Kirghis monte un petit cheval des steppes, dont le simple aspect ne laisse pas deviner les qualités incomparables, l'énergie sauvage et infatigable, l'allure preste et légère.

Puis vient le Tatar, négociant actif et rusé, la tête rasée couverte du traditionnel bonnet d'astrakan; les femmes tatares, voilées, marchant discrètement et d'un pas pressé par les rues avec leurs enfants, ou assises à plusieurs, dans des voitures primitives en bois, avec un homme (de confiance, celui-là) comme cocher. Je reparlerai encore des Tatares.

Dans les marchés (bazars) d'Orenbourg on rencontre des Turcmènes (de Boukhara, du Turkestan) revêtus de larges robes de dessus en soie, (*Khalate*, mot employé chez les Russes pour désigner des robes de chambre), le turban sur la tête rasée, de beaux types d'hommes, avec beaucoup d'agilité dans les mouvements, les traits ouverts, pleins d'expression, d'indépendance et de résolution.

La nature d'Orenbourg et des alentours ne présente rien de remarquable; de grandes chaleurs pendant l'été, une sécheresse d'air extraordinaire, et en hiver, des températures très basses,

des tempêtes de neige (*bourouns*), terribles et aveuglantes. Pendant mon séjour, un de mes amis fut obligé de partir en hiver pour un village des environs, éloigné de 50 kilomètres de la ville; pendant son retour une bourrasque de neige le surprit en pleine steppe, et le pauvre homme y erra durant trois jours et trois nuits sans pouvoir trouver le chemin.

En automne, le phénomène le plus beau et le plus intéressant c'étaient les splendides couchers de soleil, pendant lesquels le ciel entier était d'une couleur orange d'or, brillante et éblouissante; on croyait voir la ville et les steppes environnantes rougir au milieu d'un immense embrasement. C'est probablement le reflet des grandes plaines de la steppe sablonneuse qui produit ce phénomène.

En étudiant l'histoire et l'état actuel de la ville et de la province d'Orenbourg, un fait saillant se présentait à mon esprit, à savoir, que lorsque la civilisation occidentale se trouve en présence des peuples nomades, des habitants des steppes, cette civilisation tue ces pauvres peuples lentement mais sûrement. De temps en temps, ce sont des coups terribles portés en une seule fois, sous la forme de famines et d'épidémies dévastatrices. Il paraît que le même fait se reproduit partout où la civilisation nouvelle vient en contact avec les races arriérées. Déjà Dickens, dans ses *Notes sur l'Amérique*, accusait les Américains d'exterminer les Indiens d'une manière impitoyable et nullement chrétienne. Évidemment, c'est à l'avenir qu'est réservée la solution satisfaisante de ce grave problème d'amener les races primitives à une civilisation plus élevée, par des moyens humains, sans les anéantir. Jusqu'à ce jour, on pouvait observer partout que quand les hommes civilisés s'approchaient des peuples sauvages, ces derniers imitaient vite leurs défauts et leurs vices, et tombaient en proie à la dégénérescence, mais ne s'initiaient que très lentement aux progrès intellectuels.

Il y a lieu de craindre qu'avant que des procédés plus humains soient mis en pratique, bien des peuples sauvages

(la plupart peut-être) ne disparaissent par suite de nos procédés barbares actuels.

Pour vous prouver dans quelles proportions effroyables la mortalité sévit parmi les populations non russes du district d'Orenbourg, je me permets de citer deux tableaux statistiques, établis par moi avec l'aide d'un docteur éminent de la ville et puisés aux archives officielles du gouvernement.

ANNÉES.	DÉCÈS		MOYENNE.	Un décès sur le nombre d'habitants.
	sur 1000 hommes.	sur 1000 femmes.		
1874	28,6	41,9	35,2	29,6
1875	54,9	67,6	61,2	16,7
1876	53,3	62,0	57,7	17,6
1877	33,7	49,8	41,7	25,0
1878	90,3	96,3	93,3	10,8
1879	60,9	62,2	61,6	16,3
1880	72,8	62,2	67,5	14,6
1881	77,6	58,0	67,8	14,3
1882	95,0	94,4	54,7	10,5
1883	96,9	83,5	90,2	11,0
Moyenne	66,40	67,75	67,05	16,64

Ce tableau montre une moyenne de la mortalité générale parmi les populations non russes de 67,09 par mille.

En comparant ce chiffre avec celui établi pour les populations russes de 47,2 par mille, nous trouvons que la mortalité des non Russes dépasse celle des Russes de 20,7 par mille; elle est donc *1 fois 1/2 plus grande*. Nous trouvons dans la même source un autre tableau dit: du décroissement naturel de la population non russe du district d'Orenbourg.

En comparant les chiffres de la mortalité et de la naissance

de la population indigène et en fixant la proportion de ces deux chiffres, nous trouvons ce décroissement naturel :

Années.	Naissances deux sexes.	Décès des deux sexes.	Accroissement ou décroissement naturel.	Décroisse- ment par 1000 habitants.
1874	179	187	—8	—1,5
1875	194	333	—139	—25,0
1876	221	313	—92	—16,6
1877	220	225	—5	—0,9
1878	231	503	—272	—50,1
1879	255	335	—80	—14,7
1880	201	370	—169	—33,1
1881	234	378	—144	—26,5
1882	258	494	—236	—45,3
1883	307	464	—157	—30,9
Moyenne	230,0	360,2	—130,2	—24,46

On le voit bien, c'est la disparition constante, la mort lente de races humaines entières !

Orenbourg ayant une forte population tatare, j'étais à même de faire quelques observations sur le caractère de ce peuple. Je pouvais étudier non seulement la classe commerciale ainsi que les artisans, dont les qualités persévérantes, actives, probes, intelligentes et rusées en même temps sont fort connues; mais les circonstances m'ont aussi permis d'entrer en relation avec des Tatares ayant reçu une instruction bien au-dessus de l'ordinaire; ils ne sont pas d'ailleurs rares à rencontrer en Russie dans des positions sociales élevées, en qualité d'officiers, d'employés d'État, de savants même. C'était donc chose curieuse d'entendre des hommes d'une autre race, élevés dans leur première enfance dans un milieu et des mœurs bien différents des nôtres, discuter les problèmes modernes de notre civilisation, subissant l'influence de ceux-ci et leur imprimant le caractère spécial de leur race. Ces cerveaux asiatiques sont très bien disposés pour l'analyse et l'induction philosophique et ils montrent généralement une inclination remarquable pour le

raisonnement systématique et strictement logique; par contre, il leur manque les aptitudes pour la poésie et les belles-lettres. Ainsi ils sont bons mathématiciens et naturalistes; mais avec la ténacité qui les distingue, ils poursuivent les conséquences d'une idée admise jusqu'au bout, sans se préoccuper des suites, sans prendre en considération certains préjugés et les inconvénients que peuvent amener ces conclusions logiques. Ils ne reculent pas non plus devant les sacrifices et parfois les privations matérielles que peut entraîner la mise en pratique de ces conclusions qu'ils ont reconnues comme justes. J'ai trouvé entre eux des adeptes fervents des théories Darwiniennes, de la philosophie positive d'Auguste Comte et de John Stuart Mill, ainsi que du socialisme révolutionnaire moderne.

En même temps ces Tatars instruits accusaient une forte tendance pour le paradoxe et les raisonnements trop étroits.

Je veux citer deux faits qui vous donneront une idée de ce caractère. Une fois mon ami N., un Tatar qui a fait des études de hautes mathématiques à l'académie de St.-Petersbourg et qui est maintenant un géographe bien érudit dans une des capitales de l'Europe, me montra chez lui un abcès bien avancé qu'il portait au cou, en me priant de lui faire une incision.

Quoique j'aie étudié la médecine, je ne pratiquais pas cette science. Je refusai donc de faire une opération si douloureuse, d'autant plus que nous n'avions pas à notre disposition les outils nécessaires, à commencer par un bon canif ou une lancette médicale; je ne parle pas même des matériaux antiseptiques. Mais N. insista et me proposa un canif de poche à lui, une pièce bien usée, nullement propre et point tranchante. Je lui expliquais tout le danger auquel il s'exposerait en mettant en contact une plaie ouverte avec un canif malpropre. Mais il n'entendait pas raison, se moquait des douleurs et du danger, auquel il ne croyait pas du reste, ne trouvant pas la théorie antiseptique de Lister suffisamment démontrée. Devant une telle obstination je me suis fâché, et pour lui montrer les conséquences de son opiniâtreté, je me suis mis à lui taillader

le cou avec acharnement; mon Tatar cependant ne bougea pas et ne poussa pas un seul cri pendant toute l'opération. Quand j'eus fini, il me remercia avec empressement.

Une autre fois un Tatar s'efforçait de me démontrer que quand un homme veut se donner la mort, il a bien le droit de le faire et que les autres ne devraient pas l'en empêcher. Mes démonstrations, que le sentiment humain s'oppose à ce raisonnement, ne pouvaient pas le déconcerter et il ne se rendait pas à mes raisons. Ce sont là des hommes qui appliquent dans toute sa rigueur le proverbe latin : *Summum jus, summa injuria*. Excès de justice, excès d'injustice.

Je saisis cette occasion pour rectifier un proverbe fort répandu en Europe : Grattez le Russe et vous trouverez le Tatar. Ceux qui ont inventé ce proverbe ne savaient pas distinguer entre les vrais Russes, les Russes pur sang, et ceux d'origine russo-tatare mixte. Ce n'est que chez ceux-ci qu'on retrouve « le Tatar », tandis que chez le vrai Russe le type psychologique est tout autre. Il est cependant vrai que les mélanges russo-tatars sont fort fréquents et qu'il faut avoir beaucoup d'habitude pour distinguer les deux espèces; ainsi beaucoup de familles de la haute noblesse russe sont d'origine tatare, tels que les princes Meschtschersky, les comtes Mourawieff, les Abaga, les Saltykoff et autres.

Quant au commerce et à l'industrie d'Orenbourg, tous les deux sont en décadence depuis que le chemin de fer transcaspien a détourné le transit des marchandises de l'Asie centrale de cette voie. Néanmoins Orenbourg reste toujours un des principaux marchés pour les produits des nomades de la steppe, tels que la laine kirghise, une laine grossière et commune; le poil de chameau; le crin de cheval (les crinières et les queues de cheval d'Orenbourg sont fort appréciées sur les marchés européens et américains et elles se vendent aussi en grandes quantités en Belgique); le duvet de chèvre, une laine très fine et molle, servant à la fabrication manuelle des châles, qui sont fort appréciés en Russie. Il se fait aussi

un commerce considérable avec les intestins des moutons et d'autre bétail, qui s'emploient pour la confection des saucissons ; c'est par des quantités énormes que cet article est exporté d'Orenbourg sur les marchés européens et américains.

Dans le temps les nomades jetaient ces intestins comme des objets sans valeur. C'est un Allemand qui le premier a commencé à utiliser cet article, que les indigènes lui apportaient presque pour rien ; cet Allemand est devenu riche et maintenant d'autres négociants, principalement des Tatars, s'en occupent avantageusement.

D'ailleurs, comme la plupart de ces mêmes matières arrivent aussi du Turkestan, nous en reparlerons quand nous traiterons des produits de ce pays.

Les procédés commerciaux et industriels à Orenbourg ont un caractère spécial qui distingue habituellement les entreprises dans les contrées dont les richesses naturelles ne sont pas encore suffisamment connues et exploitées. On y gagne rapidement de grandes fortunes, mais on les dépense aussi vite ; on s'enthousiasme facilement pour de nouvelles sources de richesse, et on est tout aussi aisément désillusionné, désenchanté.

En voici un exemple qui se passait presque sous mes yeux. Le gouverneur du district croyait avoir trouvé une veine d'or dans les environs de la ville ; il s'empressa d'engager dans l'exploitation de cette veine tout son capital, mais à peine avait-on travaillé pendant quelques mois que, ne trouvant pas l'énorme bénéfice auquel il s'attendait, il abandonna aussi vite toute l'entreprise. Ainsi agissait un gouverneur ; des personnes moins haut placées font de même, avec une légèreté encore plus grande.

Pour en finir avec Orenbourg, je veux citer encore un fait caractéristique et qui intéresse les géographes. En faisant la connaissance du personnel administratif qui habite Orenbourg, j'appris qu'il y existe un département entier qui s'occupe de l'administration d'un district situé hors de celui d'Orenbourg et qui s'appelle *Tourgay* ; sur quelques cartes j'ai même trouvé

une ville de ce nom placée par le géographe au beau milieu de la steppe. Quand je demandai pourquoi tout ce personnel administratif (un gouverneur, un procureur et autres) n'habitait pas le chef-lieu de son district, on me répondit que la ville n'était élevée que récemment et que les bâtiments administratifs n'étaient pas encore achevés. Mais un jour un employé indiscret me révéla le secret. Le gouvernement a bien alloué les sommes nécessaires pour l'élévation d'une ville; il en existe même des plans bien détaillés, mais on n'a pas encore commencé à construire quoi que ce soit, tandis que les sommes versées se sont éclipsées. Du reste, l'administration du district de Tourgay n'a rien à gouverner faute de population, en dehors de quelques hordes nomades, qui errent dans les steppes et qui sont bien difficiles à trouver quand on en a besoin.

Maintenant nous allons aborder notre sujet principal.

Le Turkestan russe, comme terme géographique, occupe un territoire qui s'étend, du côté ouest, des monts Mougodjars (près d'Orenbourg) et du littoral sud de la mer Caspienne jusqu'à l'Ala-Taou de la Dzungarie, le Tian-Chian et le Pamir à l'est; au sud, des monts Kopet Dag, Parapomize et Hindoukousch, jusqu'au Tarobogatai, Tchingiz-Tau et au bassin aralo-irtich au nord. C'est un territoire complètement fermé et isolé, dépourvu d'eaux coulant vers l'Océan.

La surface du Turkestan égale les deux tiers de la superficie de la Russie d'Europe et dépasse presque sept fois celle de la France.

Les provinces et les villes principales du Turkestan sont :

Taschkent, avec une population de 100,000 habitants (1880).
En 1874 elle n'avait que 86,250 habitants.

Khodjent, avec 29,000 habitants en 1879.

Ouratepe » 15,000 » »

Turkestan » 5,500 » »

et huit villes avec moins de 5000 habitants.

Puis viennent les cercles d'Amou-Daria, de Zérafschan, les provinces de Ferghana, de Sémiretchie, le territoire transcas-

pien, la province d'Ouralsk (à l'est du fleuve d'Oural), la province de Tourgay et enfin celle d'Akmolinsk.

C'est un ensemble de 2,500,000 kilomètres carrés, avec 5,500,000 habitants ⁽¹⁾.

Mais ce n'est pas l'étendue de ce pays qui intéresse le plus ; il peut aussi être appelé avec raison une nécropole gigantesque de la race humaine ; c'est ici que, pendant les mouvements chaotiques des masses humaines qu'on appelle habituellement dans l'histoire les grandes migrations des peuples, ont eu lieu les chocs sanglants qui ont détruit des monarchies florissantes, c'est vers ce point que les grands conquérants de l'histoire dirigeaient leurs pas : Alexandre de Macédoine, Tamerlan, Pierre le Grand, Napoléon ; les deux premiers ont conquis ces pays, les deux autres ont projeté leur conquête.

A côté des grandes collisions qui ont eu lieu dans ces contrées, une culture intellectuelle florissante et bienfaisante s'y est aussi développée. C'est ici que, selon la légende, nous devons chercher le point de départ de la dispersion des races humaines sur la terre ; c'est ici que se sont succédées plusieurs civilisations qui provoquent même à cette heure notre admiration ; c'est de ce pays, de la Sogda (ou la Sogdiane), cette terre sainte de l'Orient, qu'est sortie la douce religion de Zoroastre ; enfin là, dans les vallées de Tian-Chian et de Hindoukousch, se trouvait le berceau de la civilisation aryenne, dont la suave et sereine lumière s'est répandue ensuite dans le monde entier. Le long de l'ancien Oxus (Amou-Daria) et du Iaxarte (Sir-Daria) se dirigeait pendant des siècles le commerce de l'intérieur de l'Asie vers la mer Caspienne, et même encore longtemps après la découverte de la route maritime, les marchés d'Europe continuaient à se fournir par là des produits de l'Inde.

(1) D'après le *Dictionnaire de géographie de Hachette* (Paris, 1891, mot : *Russie*), les possessions russes dans l'Asie centrale ont une superficie de 3,444,339 kilomètres carrés et une population absolue de 5,238,439 habitants, ce qui fait 1,5 habitant par kilomètre carré.

Les villes les plus peuplées sont Taschkent avec 121,410 habitants et Khokand avec 54,045 habitants.

Un intérêt non moins vif se rattache à ces pays par rapport à leur état physico-géographique.

A chaque pas nous rencontrons une foule de contrastes saillants : des montagnes considérables, qui s'élèvent jusqu'à 25,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, succédant à des plaines dont le niveau se trouve au-dessous de celui de l'Océan ; d'un côté l'humidité vivifiante dans les montagnes, de l'autre la sécheresse destructive dans les déserts ; les chaleurs torrides alternant avec des froids terribles ; la fertilité étonnante du « less » apparaît en même temps qu'une stérilité sans pareille.

Il serait bien curieux de tracer en grandes lignes l'histoire des relations de la Russie avec l'Asie centrale.

Ces relations sont fort anciennes. Les nombreuses trouvailles des pièces de monnaie asiatiques du VII^e au X^e siècle dans les provinces centrales et orientales de la Russie, spécialement dans les lieux qui ont été jadis habités par les Bulgares du Volga (au milieu et dans la partie sud de ce fleuve) et jusqu'aux bords de la mer Baltique, sont des preuves patentes de l'existence de relations commerciales fort suivies entre les Slaves et les peuples de l'Asie centrale. D'après le témoignage de Ibn Khordad Bek, écrivain arabe du milieu du IX^e siècle, les ancêtres des Russes actuels se montraient bien souvent de l'autre côté de la mer Caspienne, en partie dans le but de piller, en partie avec des intentions commerciales. L'ancien historien russe Nestor ⁽¹⁾ indique également la route par laquelle on peut parvenir au pays des Bulgares et la « Chwallisse » (Caspienne) « vers l'est jusque chez la race de Sem. » Depuis le milieu du XIII^e siècle, à nos relations commerciales avec l'Asie centrale se sont jointes les relations politiques, qui ont été le résultat de la domination pendant presque trois siècles des Tatars sur la Russie. Après la conquête de la Russie par

(1) Moine demi-légitimiste du couvent de Petchersk (à Kief), qui aurait écrit une *Chronique* historique, vers la fin du XI^e siècle et au commencement du XII^e.

les hordes mongoles, les princes russes, ainsi que de simples gens du peuple, ont été forcés de faire connaissance avec les lointaines contrées qui formaient l'empire de Gengis-Khan et de ses héritiers ; ils devaient venir rendre hommage aux maîtres tatars. De cette manière les Russes ont appris les routes menant au Turkestan aux XIII^e, XIV^e et XV^e siècles ; l'une d'elle, celle du nord, aboutissait près du lac d'Aral ; l'autre, méridionale, passait par Astrakan, le côté oriental du Caucase et plus loin, en contournant la mer Caspienne. Ainsi, ayant appris à connaître ces pays aux temps du malheur, les Russes ont su en tirer avantage plus tard, quand ils ont secoué le joug tatar et sont devenus à leur tour les maîtres de leurs oppresseurs de jadis. Une tendance constante et tenace se manifestait depuis chez les Russes vers la frontière orientale et du sud-est.

Quand Jean le Terrible a conquis définitivement en 1552 le pays de Kazan (possession tatar), la clef de la domination des contrées du Volga et de celles de l'autre côté de ce fleuve a été remise aux mains de la Russie. Bientôt le pays tatar d'Astrakan et avec lui les hordes de Nogay et des Baskirs sont tombés sous le pouvoir russe et dès ce moment le Volga est redevenu, comme dans l'ancien temps, la route principale pour le commerce avec l'Asie centrale. Cette situation a été appréciée de suite par les étrangers (Allemands, Norvégiens, Hollandais et Flamands), qui venaient bien souvent à Moscou pour solliciter le libre passage par les pays russes pour leur commerce avec l'Extrême Orient. A la fin du XVI^e et du XVII^e siècle, les pays du haut Volga deviennent le théâtre des mouvements des Cosaques et des aventuriers de toute espèce, qui émigraient vers ces pays libres de l'est, pour échapper au despotisme atroce et au servage qui les oppressaient dans la Moscovie. Ce sont ces Cosaques qui ont conquis la Sibérie à la Russie ; pendant ces expéditions parmi les peuples nomades et sauvages des plaines de la Sibérie et des steppes transouraliennes, les Cosaques ont poussé jusqu'au Khiva, mais y ont essuyé des défaites.

Ainsi les peuples nomades des steppes de l'Asie centrale ont été en guerre permanente avec les Russes dans le courant du XVII^e et du XVIII^e siècle, mais toutes ces collisions sont caractérisées par l'absence de plans et de desseins définis et bien déterminés.

Vers le XVIII^e siècle commencent aussi les relations officielles entre la Moscovie et les princes du Turkestan, sous la forme d'ambassades, qui venaient chez ces derniers demander le libre commerce avec les Indes. Toute autre est devenue la politique moscovite avec Pierre le Grand, qui — d'après l'expression d'un écrivain russe — ayant ouvert à son pays des fenêtres sur les mers Noire et Baltique, cherchait en même temps la clef et l'entrée de tous les pays asiatiques du côté des steppes kirghizes et turcomènes.

Maintenant commencent les mouvements actifs et agressifs.

Pierre dit un jour au marin russe Soimonoff : « D'Astrakan jusqu'au Balkh et le Badakschan il n'y a que 12 jours de marche, et là-bas dans toute la Boukharie se trouve le centre de tout le commerce oriental, et cette route ne nous sera défendue par personne. » Pierre envoya donc deux expéditions militaires, l'une du fleuve Irtich jusqu'à l'Eret (Iarkend) vers le Turkestan oriental ou chinois, sous le commandement de Boukholz, l'autre partant de la mer Caspienne au Khiva ou Turkestan d'ouest, sous la direction du prince Bekovitch-Tcherkasky. Mais malgré tous les soins que Pierre apportait dans ces expéditions, elles ont toutes les deux complètement échoué.

Le XVIII^e siècle se passa sans événements notables sur cette frontière asiatique; la Russie dirigeait ses efforts vers la Perse et la Turquie d'Europe. Mais pendant ce temps une grande ligne limitrophe, sur une étendue de 3500 verstes, s'est formée dans ces contrées et a pris le nom de ligne de Sibérie et d'Orenbourg; cette ligne est devenue plus tard la base des opérations russes contre le Turkestan. Sur l'initiative de Catherine II, de grands savants ont commencé à étudier ces

pays et c'est à la fin du XVIII^e siècle que Gmelin, Falk, Pallas, Güldenstedt, Georgi, Lepekhine, Rytschkow et d'autres ont parcouru et décrit ces contrées. En 1829 le célèbre savant allemand Alexandre de Humboldt parcourut les pays de l'Oural, l'Altaï et les steppes caspiennes, et y fit des observations de la plus haute importance. La Russie avançait toujours ses postes fortifiés et ne cessait d'envoyer des expéditions militaires et scientifiques.

C'est en 1839 qu'a eu lieu la première grande expédition militaire de Pérovsky pour Khiva, mais elle a essuyé un échec complet, comme celles envoyées par Pierre le Grand,

En 1847 les Russes fortifient déjà le bas Sir-Daria, et en 1850 ils prennent le fort Ak-Métschet, appartenant au khanate de Khokand et nommé depuis Pérovsky.

A partir de ce moment les Russes ne cessent pas d'avancer et l'une expédition suit l'autre.

En 1864 les forts Aoulie-Ata et Turkestan sont occupés par eux, et l'année suivante le fameux Tchernaeuw prend Tchemkent et Tachkent; Khodjent est prise en 1866 et en 1868 le général Kaufmann s'empare de Samarkand et de la vallée fertile de Zérafshan.

Il ne se passe pas cinq ans que le général Kaufmann fait de nouveau une expédition qui finit par la soumission du khanate de Khiva.

Un soulèvement qui se produit en 1875 au khanate de Khokand sert de prétexte aux Russes pour faire main basse sur ce khanate. Maintenant il ne leur restait plus qu'à éloigner de leurs frontières les incursions des Turcmènes et cette fois surgit l'expédition du général Lomakin en 1879, qui tourne en échec complet et compromet l'influence russe dans l'Asie centrale; pour réparer ce désastre, le général Skobeleff entreprend la campagne de 1880-81, laquelle, menée avec une énergie remarquable, finit par l'assaut sanglant de Geok-Tepé et soumet définitivement le pays à la Russie. C'est sur l'initiative de Skobeleff qu'a été commencée la construction du chemin de fer

transcaspien, achevé par le général Annenkow en 1888. Cette ligne, d'une longueur d'environ 1400 kilomètres, part du fort Mikhailowsk sur le littoral sud-est caspien pour aller, par Merw, Tchardjoui et Boukhara, aboutir à Samarkand.

A côté des entreprises militaires les reconnaissances scientifiques suivent leur cours et enrichissent la science d'études fort précieuses. Ainsi nous avons les voyages et travaux scientifiques de MM. Fedtchenko (accompagné de sa courageuse femme, M^{me} Olga Fedtchenko), Mouchketoff, Middendorff, Kourapatkine et autres. Parmi les voyageurs étrangers, il faut citer les Anglais Mourkraft, Burns et Wood, qui ont fait des explorations audacieuses et remarquables. Deux autres voyageurs anglais, Conolli et Stodart, ont été retenus comme prisonniers et exécutés d'une manière barbare à Boukhara en 1841. Il faut nommer aussi les explorations réussies des savants français Capu et Bonvalot, le même M. Bonvalot, dont nous avons eu le plaisir d'entendre ici même la brillante conférence il y a peu de temps.

Dès 1850 les savants russes prennent pour but de leurs études les montagnes de Tian-Chian. « Des trois voyageurs qui ont entrepris simultanément, et à peu près d'un commun accord, la tâche dangereuse de pénétrer dans le cœur de l'Asie, moi seul — dit un de ces savants, M. Semenow, — ai eu le bonheur d'arriver sans entraves de la Sibérie dans les fameux plateaux de la chaîne grandiose, jusqu'aux glaciers Khan Tengri et aux contrées du haut Sir-Daria. L'audacieux touriste allemand D^r Schlagintweit, qui passa des Indes anglaises au Turkestan chinois, a été exécuté en vue de la chaîne du Tian-Chian, à Kaschgar, où on lui coupa la tête. Severtzoff, qui est parti du fort Pérovsky et a atteint l'extrémité est du système Tian-Chian, n'a vu les sommets glacials de ce dernier que de Tachkent. Blessé dans une rencontre sanglante avec les Khokands, il avait été fait prisonnier et traîné en cet endroit, attaché à un lasso.

Grâce à ces travaux et à ces entreprises, le monde scienti-

fique a pu connaître à fond la situation de ces pays sous tous les rapports.

Le gouvernement russe dispose donc de tous les moyens pour développer ces pays riches et intéressants. Pour vous donner une idée de leurs ressources, je veux citer quelques chiffres et ensuite je tracerai une esquisse de la production et du commerce des principaux produits du Turkestan russe.

Le domaine agricole dans le Turkestan compte :

2,200,000 hectares de champs.

50,000,000 " " pâturages.

58,000,000 " " déserts ou terres incultes.

Le bétail dans les cinq provinces (d'après Kostenko) se chiffre à :

390,351 chameaux.

1,601,311 chevaux.

1,160,000 bœufs.

11,351,000 moutons.

Les produits principaux qui ont un intérêt pour l'exportation sont *les laines, la soie et le coton*. Les *laines* proviennent de Boukhara, de Merw et des steppes caspiennes; elles sont fort consommées en Russie même, mais elles passent en grande quantité sur les marchés européens et américains, et sont écoulées principalement dans le nord de la France, en Angleterre et dans les États-Unis. Le transport, qui se faisait naguère par les caravanes, s'effectue maintenant par le chemin de fer transcaspien, par Bakou et Batoum.

Outre cette laine, qui est fort grossière et qui s'emploie pour la fabrication des tapis ordinaires, il y a *le poil de chameau*, une laine aussi fort commune et qui a le même emploi. Le commerce des poils de chameau a subi dernièrement une grande crise. Les principaux consommateurs de ce produit étaient les fabricants anglais et américains, et l'Amérique recevait cette laine par l'entremise de l'Angleterre. C'était non seulement une entremise commerciale, mais aussi industrielle; les fabricants anglais peignaient le poil de chameau et vendaient le peigné (*tops and noils*) aux fabricants américains.

Mais depuis le Mackinley bill, qui frappait d'un droit d'entrée élevé ce fabricat anglais, toutes les usines anglaises étaient obligées de suspendre leur travail; c'est ainsi que le prix du poil de chameau a fortement baissé et que ce produit ne trouve plus qu'un placement très difficile.

Une qualité plus fine de laine de chameau est le *duvet de chameau*, appelé dans le pays *tailak*; c'est de ce duvet qu'on fabrique en Russie les fameux *baschliks* (une espèce de capuchon pour se préserver de la pluie), qui sont si répandus en Russie. Toute l'armée en est munie, mais les gens aisés en font aussi usage et on peut les voir chez les dames, faits de la laine la plus souple et très fine.

De ces laines les Turcmènes fabriquent leurs fameux feutres qui sont d'une solidité, d'une mollesse et d'un bon marché extraordinaires. Il y a aussi un *duvet de chèvre* appelé *cachemire*, qui représente une laine d'une grande souplesse; elle est employée pour la fabrication de gants et spécialement de châles, qui sont très agréables à porter, chauds et d'une finesse extraordinaire en même temps.

Depuis l'ouverture du chemin de fer transcaspien, les étrangers affluent dans l'Asie centrale, en partie comme touristes, en partie en qualité de négociants et d'industriels; ce sont principalement les peigneurs et négociants de laine du nord de la France, qui sont en relations actives avec ces pays et qui y ont fondé des factoreries et même des usines. A Roubaix, Tourcoing, Elbeuf et autres centres industriels du nord de la France, on connaît bien les laines de Boukhara et on les y travaille beaucoup.

Quant à *l'industrie de la soie*, elle a été introduite en Asie centrale de la Chine, dont les tissus de soie ont été appréciés dans l'ancien monde au delà de l'or.

Le papillon de la soie est un être bien frêle et exige des soins très attentifs. Il pond environ 500 œufs elliptiques, lesquels sont enveloppés par les Sartes du Turkestan dans des torchons propres, et qui sont conservés dans un petit sac, qu'on suspend

au plafond de la chambre des femmes. De ces œufs sortent les vers, et pour développer ces derniers, les femmes sartes les portent sur le corps pendant 10 jours. La sortie des vers est arrangée de façon qu'ils viennent au jour à l'époque de l'apparition des feuilles de mûrier, qui servent de nourriture aux vers. Une fois éclos, les vers sont retirés de leurs torchons et mis sur une tasse plate couverte d'un tissu propre; ils peuvent rester dans cette position jusqu'à l'époque de la première mue; puis on les met dans des paniers plats, garnis d'une natte propre, où les vers restent jusqu'à la troisième mue; (il y a en tout cinq mues). L'âge du ver est compté d'après le nombre des mues; après chaque mue le ver devient plus vorace; ainsi dans sa cinquième époque il mange 500 feuilles de mûrier de plus qu'à la première.

A la troisième époque de mue les vers sont placés sur des réseaux en roseau, où a lieu la formation du cocon.

La production du cocon se fait de la manière suivante. D'abord le ver se courbe en forme d'un fer à cheval, puis il commence à sécréter d'une glande spéciale une matière liquide, laquelle s'endurcissant forme un long fil brillant; ce fil entoure beaucoup de fois le corps du ver; il est ininterrompu et a la longueur d'environ 1500 mètres.

Quand les vers se sont complètement entourés dans les cocons, on les recueille et les expose pendant quelques jours au soleil, les laissant mourir faute de nourriture. Maintenant les cocons sont jetés dans l'eau chaude, où la matière, qui sert de colle pour les fils du cocon, devient molle, et ainsi les fils se laissent facilement éloigner l'un de l'autre. Arrivé à ce point, on commence à déployer le fil; à cet effet l'ouvrier défaiseur cherche d'abord à trouver et saisir les bouts de quelques cocons, puis il les attache à un cylindre en bois, qui tourne autour d'une axe horizontale.

Par le mouvement rotatif les fils entourent le cylindre et forment la soie brute (*syrez*). Pour former une livre de soie brute, il faut huit livres de cocons ou 2500 pièces de cocons,

et pour nourrir la quantité de vers nécessaire à cette production il faut avoir une plantation de vingt mûriers.

La manière de défaire le cocon joue le principal rôle dans la sériciculture. Il existe deux qualités de soie de l'Asie centrale : la première s'appelle *goul* (de Ferghana), *tchilé* à Boukhara ; la seconde qualité se compose du rebut et des cocons de qualité inférieure ; elle s'appelle *coulaba* et *sarnak*. La meilleure qualité est celle de Boukhara. Les cocons de l'Asie centrale, quoique très grands, ne sont pas d'une qualité supérieure, comme étant trop mous. Puis les vers à grands cocons vivent beaucoup plus longtemps que les autres (jusqu'à 45 jours), tandis que les vers d'Italie ne vivent que 28 jours. Plus longue est la vie des vers, moins avantageuse est leur culture, parce qu'ils demandent plus de nourriture et de soins. La sériciculture en Asie centrale, quoique beaucoup éprouvée par la maladie dangereuse nommée *pébrine*, est néanmoins en bonne voie de développement et a un avenir bien assuré.

L'exportation de la soie de l'Asie centrale a commencé en 1858 pour la valeur de 65,000 roubles ; en 1867 elle était déjà d'environ 1 1/2 millions de roubles ; maintenant l'exportation atteint un chiffre d'au moins 10 millions de roubles.

Une grande partie est consommée par le marché et l'industrie de la Russie, une autre partie vient sur les marchés européens ; ce sont principalement les qualités inférieures. Les débouchés sont la Suisse, l'Angleterre, la France, l'Allemagne et pour de petites parties aussi la Belgique.

En ce moment les prix ont fort fléchi et des qualités qu'on vendait naguère de 6 à 7 francs se vendent maintenant à raison de 3 francs ou 3 francs et quelque chose. Le *sarnak* porte en Europe le nom anglais de *knubs* ; puis il y a le *frison*, les *frisonnettes*, dont les prix varient de 7 à 10 francs le kilogramme. Toutes ces matières servent à la fabrication de la *schappe*, le peigné, dont on fait des tissus de soie.

Je vais aborder maintenant la culture du *coton* en Turkestan, sur laquelle j'ai reçu une communication de la part d'une

maison importante à Moscou, qui a ses agences dans toute l'Asie centrale : ce sont MM. *Kamensky frères*.

En Turkestan on ne semait, jusqu'en 1880, que le coton du pays, qui est d'une qualité relativement inférieure et qui se cote à la Bourse de Moscou au prix de 6 roubles 50 jusqu'à 7 roubles le poud (16^k38).

Depuis 1881 on a commencé à semer le coton avec des semences américaines en employant de préférence l'*Upland* et le *Deakson*. Les semailles du coton américain ont maintenant complètement supplanté dans les environs de Taschkent celles du pays.

A Khokand on sème encore en partie le coton du pays, mais la quantité en diminue progressivement chaque année.

Dans toute l'Asie centrale, qui est douée du sol superbe du *less*, la semence du coton donne sur une *dessiatine* (un peu plus d'un hectare) de 16 à 20 pouds de fil pur. Les semailles se font au mois de mars ; la récolte commence aux premiers jours du septembre. Souvent pendant la récolte arrivent des froids, par suite desquels les fils deviennent jaunes et perdent en vigueur.

Le nettoyage du coton se fait dans des *gins* de construction américaine, système Pratt et Carrier, lesquels sont mis en mouvement par l'eau. Dans les dernières années on a commencé à construire des usines à vapeur ; chaque usine à 2 à 6 *gins* ; le nombre des usines s'accroît chaque année.

Le coton de l'Asie centrale est d'une très bonne qualité et ne le cède en rien aux meilleurs sortes de coton d'Orléans. Le chiffre des semailles grandit d'une année à l'autre et de 10,000 pouds seulement en 1883 il est déjà monté maintenant à un million de pouds (16,380,000 kilos).

Le coton américain est semé dans les environs de Taschkent et de Samarkand, aussi dans le district de Ferghana, aux environs des villes de Khokand, de Namangan et d'Andijan.

A Boukhara le coton américain, qui exige un arrosement

abondant, n'est pas semé par suite du manque d'eau; à Khiva ont été faits en 1891 des essais de semailles.

L'arrosage des champs cotonniers se fait par l'eau des petits fleuves des montagnes, qui est amenée à l'aide d'un réseau entier de canaux; en été, il y a une absence complète de pluie au Turkestan.

La Russie reçoit maintenant du coton étranger pour environ 80 millions de roubles, (ou 200 millions de francs), mais il y a lieu d'espérer qu'avant 10 ans on ne devra plus en importer de l'étranger.

L'Asie centrale est riche en toute *espèce de minerais*; ainsi au Turkestan il y a beaucoup de gisements de charbon, qui quoique de la qualité brune, peut jouer toutefois un rôle immense dans la production industrielle.

Le Turkestan est également si riche en minerais de plomb, dont plusieurs sont mêlés avec l'argent, qu'ils suffiraient à l'approvisionnement de la Russie entière.

Il y a aussi des gisements de *cuivre*, de *manganèse*, de *soufre* et de *lapis-lazuli*; tous ces gisements se trouvent dans le pays en amont du Zérafshan, dont les flots roulent l'or, selon l'expression du pays.

Dans le district de Ferghana il y a des sources de naphte, de la *cire de montagne* et de l'*asphalte*. Le district transcaspien est spécialement riche en *soufre*, dont les gisements magnifiques se trouvent à Koukourtli, à 30 verstes de la baie de Karabougaz. Dans le district de Krasnowodsk, contrée transcaspienne, il y a des carrières d'albâtre rose et blanc, et à 120 verstes de Krasnowodsk se trouve l'île Tcheleken, riche en *sel gemme*, en *ozokérite*, *naphte* et *terre bitumineuse*.

L'agriculture dans le Turkestan est répandue partout où l'on peut amener l'eau, la récolte étant possible seulement à l'aide de l'irrigation.

On sème le froment, l'orge, le djougara (*Sorgum cernuum*), l'avoine, le millet, les lentilles; des semences herbacées :

le trèfle; des plantes oléagineuses : le sésame. Le district dont la récolte est la plus abondante est celui de Merw.

En fait d'arbres, l'espèce la plus répandue est le *saksaoul* (*Haloxylon Ammondendron*), qu'on rencontre partout en Asie centrale. Il a un tronc courbé et est tellement dur qu'il ne peut pas être coupé; par contre il est si mince qu'on peut le casser avec la main. Puis il y a le *tamaris* et le *peuplier varifolié*. Le saksaoul et le tamaris sont employés pour le chauffage, le peuplier pour les constructions. Des forêts de pistachiers se rencontrent dans les régions méridionales. Le *peuplier argenté et blanc*, le *mûrier*, l'*acacia blanc* et l'*Aylantus glandulosa* sont cultivés artificiellement. Grâce au climat chaud, les meilleurs fruits peuvent mûrir dans les jardins du Turkestan et la récolte annuelle en est si grande, qu'après avoir pourvu aux besoins locaux, l'excédant des fruits pourrait être séché et exporté. Il y existe maintenant plusieurs séchoirs-modèles pour fruits.

Enfin, je veux citer encore un produit du Turkestan; c'est la *santonine*, un alcaloïde du *Semen Cynnæ*, qui a un emploi bien connu dans la médecine comme vermifuge. Le Turkestan en fournit tant qu'on pourrait en pourvoir le monde entier.

La population de l'Asie centrale est très mêlée. On y voit, dit un voyageur russe, des Sartes, des Tadjiks, des Usbeks, des Kirghis, des Kouramas, des Turcmènes, des Nogais, des Kachgaris, des Afghans, des Persans, des Arabes, des Juifs, des Indous, des Tziganes ou Bohémiens, enfin des Russes. Mais trois nationalités forment l'élément prédominant; ce sont les Uzbeks (ou Ouzbeks), les Tadjiks et les Sartes.

« Avant l'arrivée des Russes dans le bassin du Sir et de l'Amour », dit Reclus, « la puissance politique appartenait dans les États civilisés de la contrée à la nation des Uzbeks, de race turco-tartare, comme les Kazaks et les Karakirghises, et parlant aussi une langue turque: le djagatai ou l'ouïgour. On compte maintenant un million d'Uzbeks dans l'Asie centrale. Les

Uzbeks se disent les descendants des tribus nomades de la célèbre Horde d'Or, ainsi nommée, dit-on, des feuilles d'or dont on avait revêtu les pieux de la tente du khan; le mot Uzbek signifie homme libre.

« Dans le monde musulman de la contrée, les Uzbeks représentent l'élément sincère et passionné; on rencontre parmi eux moins d'indifférents, moins d'hypocrites, que parmi les autres races du Turkestan. Presque tous les brigands, mais aussi tous les « saints » du pays, sont des Uzbeks. Les Uzbeks sont restés simples et probes en comparaison des Iraniens, qui forment la masse des employés et des percepteurs d'impôts. Ceux-ci donnent à la race de leurs maîtres Uzbeks le sobriquet de « Jogoun Kallé » ou « Crânes épais ».

« Les Sartes sont de race mélangée, mais l'élément iranien prédomine chez eux. D'ailleurs le nom de Sarte est le plus souvent employé pour désigner non une nationalité spéciale, mais une classe se distinguant par ses occupations et ses mœurs.

» Les habitants sédentaires des villes et des villages, à l'exception des Tadjiks policés, sont qualifiés de Sartes, sans distinction d'origine. « Quand un hôte se présente chez toi et mange ton pain, appelle-le Tadjik; quand il sera loin, tu pourras dire que c'est un Sarte. »

» Dès que le Kirghis ou l'Uzbek nomade abandonne la vie errante pour s'établir dans une ville, s'y bâtir une maison et se livrer au commerce ou à l'industrie, ses enfants deviennent Sartes.

» Représentant par excellence la population de sang mêlé dans les contrées du versant aralo-caspien, ce sont les Sartes dont le nombre s'accroît le plus rapidement et qui ont l'avenir pour eux, malgré le mépris qui leur témoignent les hommes de race noble. Les Kirghis aiment à faire un jeu de mots sur le nom des Sartes; ils les appellent « Sari-it-ou », « Chiens jaunes ». En général, ils ressemblent beaucoup aux Juifs par la physionomie aussi bien que par le caractère; on

dit que leur nom signifie « brocanteur » ; d'autres disent qu'il a simplement le sens de citadin. Ils aiment singulièrement à manier l'argent, mais ils cherchent à s'instruire et leur esprit est beaucoup plus ouvert aux idées nouvelles que celui des Uzbeks. Le mot *Tadjik* signifie « couronné ». De race aryenne, anciennement le pouvoir leur appartenait ; au point de vue économique, il leur appartient encore, car ce sont eux les spéculateurs, les marchands, les propriétaires, et les Uzbeks travaillent dans leurs jardins et leurs vignes. A première vue, on distingue l'élégant et gracieux Tadjik du pesant Uzbek. Les Tadjiks forment l'aristocratie intellectuelle du Turkestan ».

Pour vous donner une idée de l'aspect des villes du Turkestan et de la manière de vivre de leurs habitants, je me permettrai de citer une page de la plume de notre célèbre peintre Vereschaguine, qui a beaucoup voyagé dans ces pays :

« Toutes les villes de l'Asie centrale, » dit Vereschaguine, « sont construites en boue faite avec une terre argileuse, et cette terre s'aggrave si bien que les maisons sont solides et durent longtemps sous ce climat sec. A la suite des pluies persistantes, chaque logis, il est vrai, semble menacer ruine : l'un perd son toit, l'autre un de ses angles, l'eau fait son apparition dans les chambres basses, mais, la pluie passée, tout se rétablit en quelques heures. Les tremblements de terre, assez fréquents dans ce pays, font des dégâts beaucoup plus considérables : il leur arrive de détruire des rues de fond en comble.

» Le bois est si cher dans la contrée que les indigènes, même les plus riches, se ruineraient s'ils bâtissaient avec de la brique cuite au four. On a bien découvert des mines de houille, mais cette houille est loin d'être à bon marché. Quant à faire sécher la brique au soleil cela n'en vaut guère la peine, car avec les mottes d'argile on peut élever des constructions presque aussi solides. C'est pourquoi, malgré l'exemple des Russes, qui se servent de préférence de briques

sèches, les indigènes bâtiront longtemps encore comme ont bâti leurs pères.

» Les édifices publics, tels que les mosquées, les bazars, les caravansérails, sont en briques cuites au feu.

» Les maisons sartes se bâtissent avec une rapidité merveilleuse. On fait un gâchis de terre et de « samane » ou paille hachée, et l'on expose les mottes au soleil. Pendant ce temps, on fixe dans le sol la carcasse en bois de l'édifice, puis on remplit de mottes sèches les cadres de la charpente, et ces mottes, on les cimente ensemble par de la boue mêlée de brins de paille. Enfin, le toit consiste en une couche de terre supportée par un plafond de bois. Les maisons des riches ont généralement deux étages; c'est là ce qui les distingue extérieurement des maisonnettes des pauvres. Celles-ci sont de véritables chenils, très obscurs et très sales, avec des niches dans le mur, des fenêtres et des nattes sur le sol, un âtre en argile dans le coin ou au milieu de la chambre. Il n'y a ni table ni lit. En été, on peut encore vivre dans ces bouges, mais en hiver la famille a de rudes épreuves à subir : la pluie traverse le toit, le vent pénètre à travers les ais pourris, le froid fait irruption de tout côté, et le chauffage est très cher dans l'Asie centrale.

» Chez les gens aisés, l'aménagement de la maison est bien autrement confortable. A l'extérieur, sur la cour, donne une large galerie couverte, appuyée sur de jolies colonnes en bois. C'est dans cette galerie qu'on mange, qu'on travaille, qu'on bavarde et qu'on fume pendant les trois quarts de l'année. Sur la galerie s'ouvrent plusieurs portes qui donnent accès dans des chambres très propres, ornées parfois avec assez d'art et toujours d'une façon très originale; seulement, si les charmants dessins qui embellissent les murs et les plafonds ne manquent pas toujours de goût, les couleurs en sont généralement criardes. Ils représentent surtout des branches de feuillage et des bouquets de fleurs traités à la manière arabe. Le long des murs sont pratiquées des niches, qui souvent

se divisent en petits compartiments aux formes élégantes. Le plancher est couvert de feutre et de tapis : en certains endroits, il s'ouvre pour faire place à des trous plus profonds, servant aux ablutions journalières. Une autre ouverture plus grande, de figure quadrangulaire, est occupée, dans la saison froide, par le brasier à charbon. En hiver on installe au-dessus de ce brasier une espèce de table qu'on entoure de couvertures tombant sur le plancher ; de la sorte, les charbons, plus difficilement avivés par l'air, brûlent avec plus de lenteur, et l'on économise le combustible, dont le prix est fort élevé à Tachkent. Quand il fait froid, c'est autour de cette table qu'on se réunit en cercle : chaudement emmitoufflé dans la robe de chambre ouatée en usage dans le Turkestan, chacun étend sa main sous la couverture, au-dessus du brasier.

« Depuis l'établissement des Russes à Tachkent, quelques riches propriétaires se sont décidés à remplacer le treillage de papier huilé qui leur servait de fenêtre par de vrais châssis munis de leurs vitres. Ces fenêtres, ai-je besoin de le dire, donnent sur la cour, et il se passera sans doute plusieurs années avant que les indigènes aient la hardiesse de prendre jour sur la rue.

« Je ne décrirai pas longuement les mosquées de Tachkent, toutes en brique, à l'exception de celles qui sont en argile. Il n'y en a aucune en pierre, ou exclusivement en bois. En général, elles se composent d'une grande salle, entourée de trois côtés par une large galerie ouverte, que supportent des colonnes en bois sculpté ou plaqué d'ornements en marbre. Le mur et le plafond de la galerie sont habituellement décorés de peintures éclatantes, quelquefois de moulures. J'ai déjà dit ailleurs que les fidèles laissent leurs chaussures dans cette galerie avant de pénétrer dans la chambre de prière.

« Les vrais croyants, pendant toute la durée de la prière, tournent leur visage vers une niche en ogive pratiquée dans la muraille. Les mosquées importantes possèdent seules une chaire à prêcher, à laquelle on parvient par un petit escalier.

Bien que les parois soient soigneusement blanchies à la chaux, les fenêtres sont tellement rares et tellement petites qu'il ne fait point clair dans les églises musulmanes de Tachkent. Des nattes, des tapis de feutre, des tissus de coton blanc sont étendus sur le sol. »

Voici comment ce même peintre décrit les marchés (bazars) de Tachkent :

« Le bazar de Tachkent est un ensemble de rues formées par des rangées de boutiques en planches ; rues étroites, tortueuses, mais délicieusement fraîches, grâce aux nattes qui sont tendues d'un bord à l'autre, de boutique à boutique, contre les rayons ardents du soleil des steppes.

» Toutes les boutiques se ressemblent. Ce sont des espèces de cages, bondées d'objets de peu de valeur ; on achèterait généralement tout un fonds de magasin pour deux cents francs à peine. Le boutiquier, qui est presque toujours d'une belle corpulence, évente perpétuellement sa marchandise ou sa personne, il chasse les mouches et bavarde toute la journée, assis, les jambes repliées sous lui. Il lance des quolibets, il boit du thé chaud, tasse sur tasse, enfin il a l'air de s'occuper de tout fors de son commerce. Puis, les clients sont rares, excepté pendant les trois jours de la semaine où le bazar est ouvert aux nomades, le dimanche, le mercredi et le vendredi. C'est grâce aux nomades, et à eux seuls, que le cours de la marchandise se maintient et que se vendent certains objets que les Européens trouveraient tout au plus bons à être jetés au feu.

» En résumé, le gain du Sarte doit être minime, et j'imagine que les habitants de l'Asie centrale n'ont tant de sympathie pour la vie du petit commerçant qu'à cause de leur paresse et de leur goût prononcé pour le bruit et les cancons.

» Aux jours de vente, les paysans des environs, les Kirghis des campements voisins, arrivent en foule dès le matin. Les citadins, à peine l'aurore a-t-elle lui, prennent aussi le chemin du bazar ; ils n'ont rien à acheter, rien à vendre, mais ils

veulent voir, se bousculer dans la foule, assister aux querelles, prendre leur petite part du bruit et des cancans. En route, on fait son tour de mosquée, on suit la prière du matin, on entend un mollah ou quelque orateur de passage qui rassemble autour de lui les allants et les venants, leur lit la vie de saints, leur fait des contes, ou leur débite un sermon.

» Je n'ai jamais rencontré de ces réunions populaires, mais on m'a assuré que les prédications, à la fois politiques et religieuses, sont toujours dirigées contre les « chiens de kafirs » (kafir=in-fidèle, chrétien dans la bouche des musulmans).

» Dans le commencement de l'après-midi, l'agitation, le va-et-vient, la presse, le bruit, deviennent tels qu'il y a peu de villes européennes offrant un spectacle semblable. On risque à chaque instant d'être renversé par un âne ou aplati par un chameau.

» Les marchands d'étoffes sont ceux qui occupent le plus de place et les rues les plus longues ; ils vendent principalement des indiennes russes et des étoffes de soie et de coton fabriquées à Khokand ou à Boukhara. Dans d'autres rues se trouvent les boutiques des cordonniers, des selliers et autres ouvriers en peaux ; dans un troisième quartier sont réunis les marchands de tapis et de feutres. Pour le dire en passant, les feutres de Tachkent, spécialement travaillés par les femmes turcomanes, sont d'une excellente qualité. Faits de pièces à nuances diverses, ils forment des dessins et sont bordés d'une garniture en crin de cheval.

» Une rue est occupée par les brodeurs en soie. La broderie en soie a atteint une grande perfection dans cette partie de l'Asie centrale, et les produits n'en sont pas chers, parce que la matière première et la main d'œuvre sont à bas prix.

» L'Européen qui voit pour la première fois travailler les brodeurs en soie ne sait ce qu'il doit le plus admirer, la beauté des couleurs et la richesse des dessins, ou le goût des ouvriers et l'agilité de leurs doigts. Cette branche artistique de l'industrie s'est beaucoup développée depuis l'arrivée des

Russes, en raison des nombreuses commandes faites par les fonctionnaires européens.

» Les ouvriers en vaisselle s'annoncent de loin par le bruit incessant des coups de marteau sur le métal. Les ustensiles en métal fabriqués à Tachkent, les théières par exemple, ne se distinguent ni par la forme, ni par les dessins; ils sont bien inférieurs aux objets provenant des ateliers de Khokand. La vaisselle en terre n'est point vulgaire, malgré sa simplicité; le plus souvent elle est ornée de petits dessins d'un bleu foncé. Quant à la porcelaine, je n'en ferai pas l'éloge, elle vient de Chine, et c'est tout dire. »

On ne doit pas s'attendre, dit un écrivain russe, à ce que la Russie trouve dans ce pays d'autres Indes; ce serait une grande faute de nourrir de telles espérances. La tâche y est plus modeste; elle est d'assurer d'abord la paix extérieure et intérieure, et d'y créer un ordre de choses qui, sans devenir un fardeau pour le budget d'État et sans laisser délapider les richesses naturelles du pays, serait un bienfait pour les peuples qui l'habitent, et développerait le plus possible ses forces productives.

Quant aux conditions politiques extérieures, ces contrées sont limitrophes de trois États considérables: la Chine, la Perse et l'Angleterre.

La Perse n'a comme frontière ouverte qu'un seul point au sud, entre Mechkhed et Seraks; le reste est formé par les montagnes assez hautes (de 6 à 9000 pieds) du Kopet Dag. Mais il n'y a pas de danger de ce côté pour les possessions russes, la Perse étant trop faible pour pouvoir affronter une lutte avec une puissance comme la Russie. Du reste la Perse a assez de causes d'être contente de la pacification de ses frontières du Turkestan par les Russes; les Turcmènes ne faisaient dans le temps que piller les sujets perses et les traîner en esclavage, et le gouvernement perse n'avait jamais assez de force pour protéger ses sujets.

Autre est la situation de la Chine: outre les frontières mal

définies du côté du Pamir, le district de Kouldcha est un point litigieux bien dangereux; se trouvant fermé du côté de la Chine par une haute montagne, ce district a été déjà une fois occupé par les Russes pendant 10 ans et quoique maintenant rétrocédé à la Chine, cette dernière suit avec un œil jaloux les mouvements des Russes, fait élever des forts, arme ses soldats. Tout cela se fait avec l'aide de ses alliés d'Europe, les ennemis de la Russie. Toutefois des collisions avec les Chinois ne sont pas imminentes.

C'est du côté de l'Afghanistan que les relations quant aux frontières sont plus tendues et bien difficiles, et ce n'est pas à cause de ce pays même, mais grâce aux intérêts anglais qui y sont engagés. Entre les fleuves Hériroud et Mourgab la frontière russe s'approche le plus de l'Hérat et comme la Russie a la tendance d'atteindre dans ces lieux les limites naturelles du bassin aralo-caspien, qui passent par le Hindoukousch et par les monts qui se trouvent au nord du Kaboul, les Anglais ne cessent pas de s'inquiéter pour leurs possessions des Indes. Dans ces conditions, un incident même bien insignifiant en apparence, qui peut surgir chaque jour, pourrait amener une collision fatale et grandiose, dont l'issue n'est point à prévoir; les intérêts opposés de ces deux parties puissantes s'entrechoqueront alors avec une véhémence en proportion avec leurs forces respectives colossales.

En fait de l'ordre intérieur, la Russie peut être fière des résultats obtenus en 10 à 15 ans. Là où un voyageur paisible ne pouvait pas passer il y a seulement quelques années sans escorte militaire, par crainte d'être assailli par des Turcmènes brigands, être capturé, dévalisé, sinon assassiné, on peut maintenant voyager avec la même sécurité qu'en Europe.

Il suffirait, pour indiquer le degré de sécurité qui règne dans le pays, de dire que ni pendant la construction, ni depuis l'exploitation du chemin de fer transcaspien (que les Turcmènes mêmes appellent les chaînes de fer qui les

attachent à la Russie), il n'y a pas eu un seul cas de détérioration criminelle du railway de la part des indigènes.

Le général Rawlinson, un des adversaires politiques de la Russie, s'exprime comme suit à propos de l'influence de la domination russe en Asie centrale depuis la conquête :

« Personne ne saurait douter que le triomphe militaire de la Russie à l'est de la Caspienne n'ait fait un bien énorme à cette contrée pendant les vingt dernières années. La traite d'esclaves exécrationnable, avec toutes les horreurs qui l'accompagnaient, a disparu ; les pillages ont pris fin ; le commerce a plus de sécurité ; l'art et l'industrie des indigènes sont protégés, et les besoins des populations attirent plus l'attention que sous les gouvernements asiatiques. »

Ce qui n'a que peu réussi jusqu'ici aux Russes, c'est la colonisation de l'intérieur du pays. Un fait instructif se présente par la colonisation en grand par les Cosaques sur les terres ayant appartenu aux Kirghis du district de Sémiretchie (7 fleuves). Ces colons ont reçu des terres de choix à raison de 100 dessiatines (1 dessiatine = 1,09 hectare) par famille, outre un secours en espèces. Eh bien, le résultat de cet essai, après 8 ans écoulés, est que sur 22,376 dessiatines enlevés aux Kirghis et donnés aux Cosaques, ceux-ci n'ont labouré que 1526 dessiatines. Puis, les Cosaques ont dévasté complètement les forêts, ont négligé les travaux d'irrigation etc. Le général Kaufmann, dans son rapport annuel à l'empereur, constate ce fait déplorable et appuie spécialement sur l'effet démoralisateur qu'exerçait cette colonisation sur les Cosaques eux-mêmes.

Les expressions naïves employées par les Kirghis du district Kaptai Matajew dans leur plainte portée contre les Cosaques en 1864, prouvent combien ils ont eu à en souffrir :

« Dans la direction du Balkhache, si on irait camper dans les sables, il n'y a pas d'herbes ; nos campements ne trouveront pas assez de place et le bétail tombera. Pour voler en l'air,

nous n'avons pas d'ailes, et pour conserver nos bêtes nous n'avons pas de place. »

Un peu plus favorable a été la colonisation par les paysans russes, mais ceux-ci ne savent pas non plus s'orienter dans les nouvelles conditions du climat et du sol, la difficulté principale étant toujours le manque d'habitude des irrigations.

Il paraît que le plus grand avenir est réservé dans ce pays aux indigènes nomades qui quittent leur ancien état et se fixent comme laboureurs. C'est un processus tout naturel, qui ne doit pas être provoqué par la force, mais seulement régularisé par les autorités russes. Ces nouveaux agriculteurs, qui sont appelés « Jguentchi », exercent leur nouveau métier non seulement avec plaisir, mais même avec beaucoup d'attention et d'intelligence ; ils savent employer de nouveaux procédés de culture des semences, mieux que les vieux agriculteurs avec leur routine.

Pour les agriculteurs indigènes, les Sartes et les Tadjiks, qui sont des cultivateurs nés, le travail du sol est une espèce de culte. Les mahométans idéalisent ce travail et la littérature populaire a même produit pour l'agriculture un catéchisme spécial, qui porte le nom de *Ressail*.

Voici quelques promesses que le *Ressail* fait aux agriculteurs :

« Le dernier soupir d'un homme qui s'est épuisé par des jeûnes, la sueur du laboureur ou du planteur des arbres, et le sang d'un martyr ont tous la même faveur devant Dieu. Dieu tient le laboureur non seulement en estime égale avec les hommes lettrés, les guerriers et les pèlerins, mais l'a placé beaucoup plus haut que ceux-ci, parce que sans laboureur ni l'homme lettré ne pourrait se vouer à l'étude du Coran, ni le guerrier partir en guerre, ni le pèlerin aller à La Mecque.

« Le Dieu vraiment grand, pour chaque grain semé par le laboureur, fait disparaître dans le livre des péchés dix péchés commis par lui, les remplaçant par dix récompenses, et élève sa place dans le paradis à dix degrés. Le grain poussant

et verdissant signifie la résurrection du laboureur pieux; un champ verdissant implore de Dieu le pardon des péchés du semeur ».

Comme patron de l'agriculture le *Ressail* indique Adam lui-même, qui a choisi l'agriculture comme le plus noble métier. Le *Ressail* est d'une provenance très ancienne; on le suppose du XIV^e siècle.

Avec une éducation séculaire dans d'aussi sains principes sur ce noble métier, il n'y a pas lieu de s'étonner que l'agriculture y ait atteint une perfection sans égale. Les parcelles du sol étant chez eux d'une grandeur minime, les indigènes les travaillent avec des soins infinis, en employant des procédés de culture intensive, sanctionnés par les siècles, et arrivent à des récoltes tellement abondantes que les paysans russes ne savent pas même se les imaginer.

Cependant les procédés administratifs employés jusqu'ici par les Russes n'ont pas été toujours heureux. Les Russes commencent de préférence par le côté extérieur, ils introduisent les chemins de fer, la lumière électrique, le pavage, les voitures de place, les agents de police et les autres attributs de la civilisation extérieure, ils soutiennent toute espèce d'entreprise industrielle et commerciale organisée à l'américaine; mais ils oublient l'instruction première, ils négligent trop le côté intellectuel.

« Le vrai progrès », dit Middendorf, le célèbre académicien russe, « est le fruit d'un travail patient, infatigable et honnête, et même un tel travail ne peut faire avancer un pays qu'à la seule condition qu'il s'appuie sur une haute culture, ainsi que sur un esprit pratique. »

SÉANCE GÉNÉRALE DU 25 JANVIER 1892.

ORDRE DU JOUR : 1^o Procès-verbal. — 2^o Nécrologie. Hommage rendu à la mémoire de MM. ALOÏS SCHEEPERS, le CHEV. GUST. VAN HAVRE et DE QUATREFAGES. — 3^o Conférence de M. JULES CLAINE : *Un an en Malaisie*.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures dans la salle des États à l'hôtel de ville d'Anvers.

Au bureau prennent place MM. le général Wauwermans, président, Jacq. Langlois, vice-président, P. Génard, secrétaire général, le comte Oscar Le Grelle, trésorier, Edm. Lombaerts, bibliothécaire, et M. Jules Claine.

1. Le procès-verbal de la séance du 15 janvier est lu et approuvé.

2. M. le président rend hommage à la mémoire de M. Aloïs Scheepers, membre effectif, et de M. le chev. Gust. van Havre, membre-conseiller, tous les deux co-fondateurs de la société.

Il rappelle également la mémoire de M. de Quatrefages, dont l'active coopération a contribué pour une large part au congrès de géographie d'Anvers de 1871. M. de Quatrefages était membre honoraire de la société, à laquelle il a donné plus d'une marque de sympathie.

3. La parole est donnée à M. Jules Claine pour faire sa conférence sur *la Malaisie*.

Dans un langage imagé, le voyageur retrace à grands traits ses trois voyages dans l'archipel malais : le premier de Singapore dans le sud de Sumatra à Palembang et Bencoulen, y compris l'ascension du mont Dempo, haut de 3000 pieds ; le deuxième de Penang à Deli et Medan, la partie méridionale de l'Atjeh, où l'on cultive le tabac bien connu de Sumatra. La traversée par Siboga avait été déconseillée, à cause des pirates chinois qui infestaient ces parages.

Le troisième voyage, de Singapore à Kedah, s'effectua à dos d'éléphant en compagnie d'un ingénieur anglais, chargé d'étudier le tracé d'un chemin de fer entre ces deux localités.

La population malaise se trouve à des degrés de civilisation très différents. Les tailleuses d'Europe ne pourraient faire de bonnes affaires chez les dames du pays. Il y a que les jeunes filles qui portent des ornements ; elles ont au cou et aux bras des colliers et des bracelets en argent massif et bien souvent on voit le bras tout entier couvert de ces anneaux. Des boucles d'oreille du poids d'une livre ne sont pas rares. Tous ces ornements sont enlevés aux jeunes filles avant leur mariage ; la famille s'en est uniquement servie de coffre-fort. En quelques régions on pratique encore l'anthropophagie.

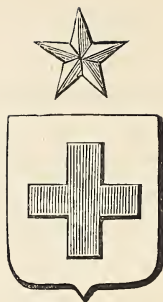
Bien dignes de remarque sont les égards dont les vieux parents sont l'objet. Afin qu'ils ne meurent pas de maladie, on les engraisse et les mange. Les Malais possèdent une

littérature assez ancienne ; des feuilles de palmier battues servent de papier.

Les détails sur la fortification de Singapore sont bien intéressants. La ville est entièrement entourée d'une enceinte fortifiée. L'architecte militaire, le Brialmont malais, ce fut un ouvrier chinois, un coolie, qui avait conçu et exécuté ces travaux d'après ce qu'il avait vu ailleurs, sans plans ni sans connaître aucune langue étrangère.

Le voyageur a rehaussé son attrayante communication par l'exhibition d'une série de vues à la lumière oxyhydrique.

La séance est levée à 10 1/2 heures.



L'AMBULANCE ANVERSOISE

DE LA

CROIX ROUGE CONGOLAISE.

L'association de la Croix Rouge Congolaise a été fondée par décret du Roi-Souverain, daté de Bruxelles le 31 décembre 1888. Elle se compose d'un Comité Directeur siégeant à Bruxelles et de sous-comités provinciaux.

Le 25 janvier 1889 un décret du Souverain désignait les premiers membres appelés à siéger au Comité Directeur constitué sous la présidence d'honneur de S. A. S. le Prince de Ligne.

Le 26 janvier, c'est-à-dire le lendemain, le Roi convoquait les membres du comité directeur en son palais de Bruxelles, dans ce même palais où, le 12 septembre 1876, se fondait l'Association internationale africaine.

En ouvrant la réunion, S. M. prononça un petit discours destiné à faire connaître le but et la portée de sa nouvelle création :

« Messieurs, — dit en substance le Roi, — permettez-moi
» tout d'abord de vous remercier de l'empressement avec lequel
» vous avez répondu à mon appel pour recevoir communication de l'œuvre nouvelle qu'aujourd'hui nous allons instituer
» ensemble.

» Vous connaissez la grande part qu'a prise la Belgique à
» l'ouverture de l'Afrique à la civilisation. Cette entreprise
» est venue à son heure, elle était obligée. Partout les marchés regorgent, les industries éprouvent du malaise et par
» conséquent les populations souffrent. Rechercher de nouveaux débouchés était donc une question qui s'imposait. Où
» les chercher, si ce n'est là où on peut en trouver encore,
» c'est-à-dire dans ce seul continent dont le cœur est resté
» fermé à la civilisation, en Afrique ?

» Aujourd'hui on tâche de tous côtés d'y pénétrer. Ces
» efforts, auxquels aucune puissance ne demeure indifférente,
» qui se poursuivent même par toutes avec une rivalité
» fiévreuse, se font dans un triple sens : politique, philanthropique
» et commercial.

» Cette grande cause de l'émancipation africaine, vous le savez, Messieurs, elle a déjà eu ses martyrs. Plus d'un de nos compatriotes figure sur le tableau d'honneur. Il est
» temps de penser aux blessés de la civilisation et d'étendre à
» ceux qui se dévouent en Afrique, les bienfaits de la Croix
» Rouge.

» J'aime à voir cette tentative partir encore de mon pays.
» Les petits pays doivent prouver en toute occasion qu'ils
» sont des membres utiles dans la grande famille des États.

» Il y a en Afrique constamment de petites guerres entre
» les indigènes et ceux-ci sont frappés par des épidémies,
» notamment par la variole et la cécité. De plus, bien des
» pionniers y souffrent du climat. La science enseigne d'ail-

» leurs que la civilisation est la récompense de nombreuses
» misères, mais en attendant qu'elle ait pris racine sur le sol
» africain, il faut songer à offrir aux santés éprouvées des
» facilités pour se refaire.

» Le but de la Croix Rouge Africaine doit être double :

» 1^o Chercher, dès que les ressources le permettront, à
» envoyer dans les diverses stations des secours médicaux,
» des objets de toute nature utiles aux blessés et aux malades
» et plus tard, lorsque cela sera possible, quelques médecins.
» Le médecin, dans les pays sauvages particulièrement, est
» un puissant agent de civilisation.

» 2^o Chercher à fonder quelque part, dans un endroit d'une
» salubrité exceptionnelle, un sanitarium où les pionniers
» affaiblis pourront retrouver non seulement leurs forces,
» mais encore en puiser de nouvelles. Cette construction, j'en
» ferai volontiers les frais.

» Dans la double voie qui vient d'être indiquée, il con-
» vient de procéder avec prudence. Les origines d'une ten-
» tative de ce genre sont forcément modestes et elles ne se
» développent sûrement qu'autant qu'elles soient conduites
» avec sagesse.

» Il est à espérer que notre association, dès que son but
» sera connu, aura avec elle le sentiment public et qu'elle
» recevra quelques dons en nature. Ces dons pourront être
» transmis dans l'Afrique centrale, où ils formeront des embryons
» de dépôts sanitaires.

» Vous constaterez donc, Messieurs, que dans deux ordres
» d'idée distincts, dès maintenant nous avons la perspective
» de résultats certains. Nous serons soutenus dans leur pour-
» suite par la conviction que non seulement nous cherchons
» à faire le bien, mais par la certitude que nos efforts ne
» seront pas stériles.

» Il fallait un centre à cet ensemble de dispositions chari-
» tables et philanthropiques. Je vous remercie, Messieurs, et
» chaleureusement, d'avoir bien voulu être ce centre. Je vous

» en remercie d'autant plus que je sais combien tous vous
» êtes occupés et combien vos moments sont précieux. »

Des comités ne tardèrent pas à se constituer dans les principales villes du pays pour concourir à l'œuvre fondée par le Roi : à Bruxelles, Namur, Bruges, Gand, Liège, Dinant, Walcourt, Mons, Ostende, Rochefort. Anvers eut non seulement un Comité d'Hommes, mais un Comité de Dames, sous la protection de S. M. la Reine. La Belgique, si féconde en œuvres de charité, ne pouvait manquer de répondre à l'appel généreux de son souverain.

Dans un opuscule publié par le premier secrétaire général de l'Association, le colonel baron Auguste Lahure disait en 1889 :

« Les intrépides jeunes gens qui s'offrirent au Roi pour être
» les premiers ouvriers du travail gigantesque que l'on pour-
» rait appeler : la triangulation de l'inconnu en Afrique —
» car tout était dans le mystère, il fallait avant tout trouver
» des points de repère, — eurent plus d'une fois à souffrir
» de l'absence d'une main secourable qui vint soutenir leurs
» membres épuisés, l'absence d'un toit hospitalier où ils pour-
» raient réparer leurs forces abattues, faire panser leurs plaies.
» Plus d'un tomba pour ne plus se relever sur la route qu'il
» avait jalonnée. Mais c'était fatal : quoi qu'on pût faire, les
» moyens devaient, à l'origine surtout, être en disproportion
» avec la grandeur de l'œuvre à accomplir. Ceux qui partaient
» le savaient, ils avaient confiance dans leur énergie et dans
» le ciel qui bénit les audacieux.

» Leur abnégation d'ailleurs ne fut pas inutile ; elle contri-
» bua puissamment à asseoir sur les rives du grand fleuve
» africain cet État qui doit apporter les bienfaits de la civi-
» lisation sur toute l'étendue de ces immenses territoires qu'ils
» furent les premiers à fouler.

» Aujourd'hui que l'entreprise a poussé de vigoureuses raci-
» nes, l'heure est venue d'étendre aux explorateurs, aux
» missionnaires, aux fonctionnaires et agents, à tous les sol-

» dats de la cause africaine les bienfaits que prodigue la Croix
» Rouge aux blessés du champ de bataille. Oui, sur ce champ
» de bataille où la civilisation lutte sans cesse contre la bar-
» barie, il faut une Croix rouge pour soutenir et panser les
» blessés de ce combat héroïque.

» Telle est la pensée qui a déterminé le Roi à fonder la
» Croix Rouge Africaine, pensée digne assurément de mériter
» l'approbation de tous les hommes de cœur, digne d'attirer
» l'attention des bienfaiteurs de l'humanité, car jamais ils ne
» trouveront occasion plus belle pour exercer leur générosité.

» La Croix Rouge Congolaise et Africaine a une plus noble
» ambition encore: après avoir apporté le soulagement aux
» blancs, elle servira la cause de la civilisation en gagnant,
» par ses procédés charitables, les sympathies des noirs, des
» musulmans, des Arabes, de toutes les populations de l'Afrique,
» sans distinction de couleur ou de religion. Jusqu'ici celles-
» ci ont été livrées sans résistance aucune, à tous les ravages
» des maladies dont un grand nombre ont un caractère in-
» fectieux: la Croix Rouge leur enverra ses médecins, ses
» infirmiers, elle s'attachera par le sentiment de la conser-
» vation, si puissant chez tout être organisé, par la recon-
» naissance pour le bien éprouvé, ces nègres primitifs, encore
» inaccessibles à l'idée d'une culture élevée, voire même ces
» populations musulmanes, ces Arabes que le souvenir d'un
» passé glorieux rend dédaigneux de notre civilisation. Im-
» posée, ils la combattront jusqu'à leur dernier souffle;
» venant à eux, les mains remplies de bienfaits, qui sait s'ils
» ne l'aimeront pas, s'ils ne régleront pas leur conduite vis-
» à-vis de leurs esclaves d'après les lois de la charité
» chrétienne. Là où la force échoue, la douceur peut réussir.
» Bossuet l'a dit: la douceur est la clef des cœurs et le Christ
» n'avait-il pas une affection particulière pour celui de ses
» disciples qui se montrait doux et humble de cœur, préci-
» sément parce que le Maître prévoyait que celui-là attirerait
» à lui les populations?.... »

Aussitôt fondés, les deux comités anversoïis se mirent activement à l'œuvre sous la présidence d'honneur de MM. le baron Osy de Zegwaart, gouverneur de la province, Léopold de Wael, bourgmestre d'Anvers et de Madame la baronne Osy de Zegwaart. On recueillit activement des dons et des souscriptions de toute nature, on prépara des fêtes pour associer les populations de tous les rangs à l'œuvre commencée, associant le plaisir à la philanthropie qui l'anoblit.

Tout le monde se souvient à Anvers de la belle fête organisée sur l'initiative du sous-comité des hommes par la garnison d'Anvers en 1889. Commencée par de brillants exercices militaires dans le parc d'Anvers, elle s'acheva dans les jardins du Palais de l'industrie par une fête équestre qui fut honorée de la présence de S. M. I. le Schah de Perse.

Plus profonds sont encore les souvenirs de la fête organisée au Palais de l'industrie en 1890, par le sous-comité des Dames, qui fut honorée de la présence de S. M. le Roi des Belges, accompagné de l'inoubliable prince Baudouin. A côté des brillantes échoppes d'une *fancy fair* toute populaire, dont les vendeuses étaient choisies dans tout ce que Anvers renferme de dames les plus gracieuses, où toutes les classes de la société se mêlaient dans un magnifique élan d'enthousiasme et de charité, se trouvait une petite exposition d'objets de service pour les ambulances qui rappelait le but sérieux de cette réunion d'apparence frivole et joyeuse.

Dans un rapport présenté au Comité des Dames sur les résultats de cette fête, le président du sous-comité d'Anvers disait :

« Il existe en Afrique une croyance générale au pouvoir » surnaturel de certains hommes pour appeler la pluie, qui, dans » ces contrées brûlées par le soleil pendant la saison sèche, » fait renaître la végétation et ramène l'abondance. Dans les » belles fêtes que, sous l'inspiration généreuse du Roi, vous » avez organisées les 26 et 27 juillet dernier, au Palais de » l'industrie à Anvers, en faveur de l'œuvre de la Croix Rouge » Congolaise, vous avez fait mieux que ces sorciers d'Afrique ;

» vous avez fait tomber une pluie d'or, dont la récolte, n'en
» doutez pas, aura les résultats les plus heureux pour nos
» compatriotes qui luttent en Afrique avec heroïsme et dévoue-
» ment pour la patrie, contre les influences souvent terribles
» du climat équatorial. Anvers conservera longtemps le souve-
» nir de la grâce charmante et de l'ingéniosité avec lesquelles
» vous avez su transformer une œuvre philanthropique en
» réunion de plaisir, et d'un plaisir qui rend l'homme meilleur
» en le prédisposant à la générosité et à la charité.

» Appelé à l'honneur de guider Sa Majesté, au milieu de
» vos acclamations joyeuses, juste récompense de nobles travaux
» et que le Roi qualifia lui-même de « véritables souhaits de fête, »
» tout en me réjouissant de l'expression de bonheur dont je
» voyais s'illuminer les traits de notre bien-aimé Souverain,
» devant l'explosion de la reconnaissance du pays dont vous
» étiez les gracieux organes, un sentiment de regret me pour-
» suivait : celui de ne posséder aucun moyen d'envoyer outre
» mer, à ceux qui sont les vaillants collaborateurs du Roi dans
» l'œuvre africaine, un écho de vos acclamations, leur prouvant
» à eux aussi, combien leurs efforts sont appréciés de la popu-
» lation anversoise. Bien des cœurs se seraient réjouis là-bas
» à ce souvenir de la patrie absente !

» Je n'essaierai pas cependant de décrire pour eux ces
» deux journées de fête dont le récit leur parviendra sans
» nul doute par la presse quotidienne. En racontant ces
» solennités, je craindrais de vous déplaire, car j'aurais à vous
» nommer toutes et je sais que le silence et l'abnégation sont
» les plus beaux attributs de la charité. Je veux seulement,
» répondant à votre désir, rappeler un des côtés sérieux de
» ces solennités.

» Lorsqu'à l'imitation de ces pieux chevaliers du moyen âge,
» qui, après avoir illustré leurs armes et leur famille par de
» glorieux exploits à la conquête des Lieux saints, revêtaient
» humblement le tabart de l'hospitalier, vous avez rehaussé
» vos charmantes toilettes du modeste brassard de l'infirmière,

„ illustré en 1870 par plusieurs de vos compagnes sur les
„ champs de bataille de France, vous avez voulu témoigner votre
„ ferme intention de vous associer à la pensée du Roi et
„ de créer en Afrique une œuvre de secours hospitaliers,
„ féconde et durable. Cette œuvre demandera non seulement
„ beaucoup d'argent, mais un ingénieux dévouement. Afin d'y
„ associer la population, toujours peu impressionnable aux
„ œuvres lointaines dont les résultats échappent à son appré-
„ ciation, vous avez mêlé à vos échoppes de fleurs et de
„ gâteaux, à vos représentations foraines, une exposition d'objets
„ d'ambulance improvisée, qui ne pouvait manquer d'attirer
„ l'attention sur le but pratique que vous poursuivez; but
„ généralement peu compris et quelquefois fort mal apprécié.

„ L'organisation d'un service hospitalier en Afrique, dans des
„ contrées sauvages dépourvues de routes, coupées de cours
„ d'eau difficiles à franchir, au milieu de forêts vierges et
„ de déserts, offre de grandes difficultés et ne pourra être
„ réalisée qu'avec le concours de médecins éclairés et dévoués
„ et les conseils de ceux qui ont acquis, par l'expérience, la
„ connaissance des difficultés à vaincre. A défaut de toute
„ industrie locale en Afrique, le matériel doit en être étudié
„ en Belgique en y appliquant les ressources variées de notre
„ industrie. L'œuvre de la Croix Rouge Congolaise ne se
„ borne donc pas seulement à recueillir des ressources finan-
„ cières pour l'organiser, mais doit principalement s'appliquer
„ à créer ce matériel approprié à l'Afrique, de manière à
„ recevoir une application immédiate.

„ C'est pour atteindre ce dernier but que vous avez convié
„ les commerçants et industriels à exposer dans un petit
„ compartiment réservé spécialement à la Croix Rouge, les
„ divers objets dont ils pourraient proposer l'emploi: matériel,
„ vêtements, pharmacie, etc. et spécialement ces mille petits
„ objets portatifs, si ingénieux et si variés qui, employés
„ dans les voyages du continent, nous assurent un bien-être
„ dont doivent à leur tour profiter les voyageurs-explora-

» teurs. De leur étude et de leur comparaison peuvent naître
» bien des résultats pratiques. »

Dès les premiers jours de leur installation, les sous-comités d'Anvers, convaincus que la réussite de leur œuvre dépendait de sa prompte mise à exécution pratique, afin d'y intéresser le public toujours un peu rebelle aux idées nouvelles jugées tout d'abord irréalisables, s'appliquèrent à rechercher les moyens d'atteindre ce but. Ils cherchèrent à déterminer les conditions auxquelles devaient satisfaire les secours sanitaires en Afrique par l'étude des maladies qui y sont les plus fréquentes. Ils s'efforcèrent également de déterminer la forme la plus convenable pour organiser le service sanitaire, tant ambulante que permanent. Il ne sera pas sans intérêt de reproduire les considérations émises sur ce double sujet, dans le rapport de cette petite exposition de 1890 :

» Il est absolument acquis à la science, ainsi que le constatait
» déjà un auteur latin contemporain d'Auguste, le célèbre
» architecte Vitruve, que l'acclimatement des hommes, des
» animaux, des plantes est beaucoup plus facile en s'élevant
» vers les pôles qu'en se transportant vers l'équateur. Presque
» tous les végétaux exotiques que nous avons dans nos jardins,
» céréales, fleurs ou fruits, nous viennent du sud. Les fauves
» de nos jardins zoologiques, les tigres, les lions, même les
» hippopotames et les girafes résistent, alors qu'il est impossible
» d'y conserver l'ours blanc. Pendant la terrible campagne
» de Russie, le chirurgien Larrey a constaté que les Italiens,
» les Espagnols, les Portugais, les Français du midi, avaient
» péri relativement en nombre moindre que les Allemands,
» les Russes, les Hollandais et les Belges.

» L'acclimatement au sud n'est cependant pas impossible,
» ainsi que le prouve M. de Quatrefages d'après l'expérience
» des Romains en Algérie, où ils réussirent à s'implanter au
» point d'y laisser encore de nos jours des descendants, dans
» les Kabyles au teint blond.

» Vers 1830 on déclarait que l'acclimatement des Français

» en Algérie était impossible, tant la mortalité des agriculteurs
» qu'on y importait, était grande; aujourd'hui, grâce à l'assainis-
» sement et à l'amélioration progressive du sol, à l'accroissement
» du bien-être, à la tenacité des colons, comme le constate
» encore M. de Quatrefages, la colonisation de l'Algérie par les
» Français est considérée comme un fait définitivement acquis.
» Pour les régions équatoriales, s'il n'est pas démontré que
» l'acclimatement de la race blanche soit impossible, s'il n'est
» pas d'autre part prouvé non plus qu'il soit possible, il n'en est
» pas moins certain que cette acclimatation ne pourra se faire
» que dans un avenir lointain, lorsque avec le concours de
» la science, l'industrie sera parvenue à assainir le sol, à
» régler les écoulements des eaux, à resserrer les rivières
» dans leur lit, à dessécher les marais et, par un ensemble de
» travaux publics bien entendus, à combattre les influences
» morbides, qui jointes aux influences climatiques que le
» Dr Treille nomme les *forces imminentes de l'atmosphère*,
» rendent encore le climat africain mortel dans beaucoup de
» ses régions.

» Rappelons-nous qu'à une époque tout récente encore,
» Anvers et ses environs était réputé très insalubre; la fièvre
» paludéenne y régnait en permanence; aujourd'hui, à la suite
» des travaux publics, du drainage du sol, Anvers est devenu
» l'une des régions les plus salubres de la Belgique.

» L'Européen qui des climats tempérés est tout à coup
» transporté dans les régions chaudes des tropiques, subit un
» trouble profond dans tout son organisme. « Le premier effet
» du climat, » dit Ruz de Lavis, « est une sorte d'agitation
» générale qui produit un sentiment de force exagérée et
» d'activité; toutes les distances paraissent petites, toutes les
» fatigues sont hardiment abordées. Au bout de quelques jours
» cette sorte de fièvre tombe, les fonctions s'alanguissent, le
» corps s'alourdit, le travail devient impossible. Le moindre
» effort provoque des sueurs profuses qui souvent donnent
» naissance à une éruption de la peau nommée en Algérie

» la *gale bédouine*. L'Européen est bientôt pris d'une soif
» intense, de la perte d'appétit, qu'accompagnent les digestions
» difficiles, la paresse des intestins et donne naissance à l'anémie
» en le prédisposant à subir les influences morbides. Ce danger
» s'accroît par les fatigues de longues marches, par le séjour
» sous la tente, et la dyssenterie apparaît. Si, mal préparé,
» il persiste dans ses habitudes européennes, il cherche à com-
» battre cet état, comme les Anglais dans l'Inde, en recourant
» aux condiments épicés, aux boissons alcoolisées pour stimuler
» l'estomac, il ne tarde pas à en faire abus. » — « Il faut du
» courage dans les pays chauds, » dit le Dr Rochard, » pour
» lutter contre l'attrait des boissons fortes; ce sont les seules
» qui désaltèrent et réveillent l'activité. Les personnes les
» plus sobres éprouvent cette tentation et les gens les plus
» convaincus des dangers de l'alcool, sont souvent contraints
» d'en faire usage; les boissons aqueuses ne font que tromper
» la soif et exciter la transpiration. » La dyssenterie ne
» tarde pas à suivre ces abus. « Une première atteinte de
» dyssenterie, » dit encore le Dr Rochard, « est rarement mor-
» telle, mais elle conduit le plus souvent à une seconde si
» le malade ne quitte pas le pays. De récidence en récidence
» elle arrive à la forme chronique et c'est presque toujours
» elle qui cause la mort.

» Telles furent les causes qui couvrirent de deuil nos premières
» expéditions d'Afrique, alors surtout que nos voyageurs ne
» trouvaient pas de maisons pour y refaire leurs forces
» épuisées.

» Heureusement l'expérience a prouvé qu'avec un régime
» hygiénique mieux approprié au climat, avec de bons abris
» tentés, des vêtements et une nourriture convenable, avec une
» médication préventive simple et élémentaire pour combattre
» les maladies tropicales naturelles, presque inévitables, telles
» que les engorgements du foie, qui jusqu'ici ont défilé la sagacité
» des médecins, des séjours assez prolongés en Afrique sont
» devenus possibles sans trop de risques. Déjà beaucoup de nos

» compatriotes y ont dépassé de beaucoup les termes indiqués
» autrefois.

» Le continent africain n'est évidemment, pas plus que les
» autres, exempt des maladies épidémiques et l'on voit par
» exemple des régions considérables dont les populations sont
» détruites par la petite vérole. Jusqu'ici ce fléau n'a exercé
» aucune influence appréciable sur la population blanche
» disséminée dans les stations et l'on n'a pas eu à s'en préoccuper.
» Mais l'heure est prochaine où se formeront des centres
» d'habitations dans les stations commerciales, où se créeront
» des groupes d'habitants blancs ; il importe de ne pas se
» laisser surprendre par les événements et de leur assurer des
» secours contre les dangers de maladies, d'accidents graves ou
» même de guerre. A cet effet il semble nécessaire d'appliquer
» les premières ressources de la Croix Rouge à la formation
» d'*ambulances* comprenant tous les objets propres à assurer
» le service sanitaire d'une bourgade ; ces ressources resteraient
» déposées dans les magasins des stations sous la garde et la
» surveillance des chefs de district pour être expédiées par
» eux d'urgence, là où le besoin s'en ferait sentir.

» La formation de ces ambulances, auxquelles s'adjoindraient
» sans doute les médecins disponibles, demande à être étudiée
» à la fois par des praticiens expérimentés dans les matières
» médicales et des explorateurs au courant des besoins de
» l'Afrique. La nature des secours variera suivant les circon-
» stances et ne sera pas toujours la même. Il semble qu'en
» principe une ambulance complète doive comprendre : *des*
» *abris pour soigner les malades sur place* avec le matériel
» nécessaire, *des moyens de transport* pour les évacuer vers
» un lieu plus favorable, *les ressources médicales et moyens*
» *de pansements*, et même *des équipements de réserve* pour
» suppléer à la perte que les voyageurs feraient de leurs
» bagages, soit par incendie, naufrage ou mauvais gré des
» indigènes. Suivant les avis reçus, les chefs de district expé-

» dieraient, par les moyens les plus rapides possibles, tout ou
» partie de ces ambulances ainsi organisées.

» Les difficultés d'acclimatement de la population blanche
» dans les régions tropicales et les dangers de mortalité,
» s'accroissent avec la prolongation du séjour, même pour
» les colons dans un état de santé relativement satisfaisant,
» ce qui fait qu'en France on adopte pour règle, de renou-
» veler les garnisons des colonies les moins insalubres tous
» les *trois ans*, et tous les *deux ans* celles qui le sont plus.
» A Mayotte et à Madagascar le renouvellement est même
» annuel. C'est ce qui explique l'avis unanime émis par les
» médecins du Congo, qu'en cas de maladie grave, malgré les
» inconvénients du transport et du déplacement, le parti le
» plus sage à prendre est l'embarquement immédiat des malades.
» Afin de diminuer la durée d'un voyage toujours fatigant
» pour celui qui souffre, confiné dans les locaux restreints et
» échauffés d'un navire, l'idéal pour l'organisation d'un bon
» service sanitaire serait de disposer, dans un site salubre,
» par exemple une des îles de l'Atlantique, aussi rapprochée
» que possible de Banana, un hôpital bien organisé. Malheu-
» reusement cette solution exige le concours bienveillant d'un
» gouvernement étranger qui hésitera toujours à permettre
» la création sur son sol d'un établissement qui menacerait,
» en cas d'épidémie, de compromettre la santé de ses natio-
» naux.

» Pour le moment la seule solution possible est de créer,
» ainsi que l'on a déjà tenté à Boma, un *sanitarium*, aussi
» près que possible du lieu d'embarquement, pour y recevoir
» provisoirement les malades dont le déplacement immédiat
» serait jugé impossible et aussi pour que les autres y attendent
» le départ d'un navire en destination de la Belgique. Le
» caractère qu'on paraît devoir assigner à un établissement
» de cette espèce est double: d'une part hôpital temporaire
» pour les malades gravement atteints; d'autre part, dépôt de
» convalescence pour les voyageurs fatigués par le climat,

» atteints d'anémie, mais dont l'état ne paraît pas assez grave
» pour exiger le rapatriement. Les voyageurs du Congo semblent
» même indiquer ce dernier but comme le principal.

» Dans l'avenir, à mesure que la colonisation se développera,
» il conviendra sans doute de créer de semblables établisse-
» ments de distance en distance, sur les grandes voies de
» communication, c'est-à-dire de former une chaîne d'établis-
» sements hospitaliers analogues à ceux qui existaient en Europe
» au moyen âge et qui ont disparu peu à peu, grâce au
» développement des villes, sous l'influence de la civilisation.

» L'emplacement qu'il faut adopter pour construire ces
» sanitariums dépend nécessairement de conditions toutes
» locales et ne peut être fixé que sur les lieux. Au Congo,
» indépendamment des considérations de salubrité du site,
» exigées pour les constructions analogues en Europe, c'est-à-
» dire la sécheresse du sol, l'orientation favorable par rapport
» au vent, la possibilité de se procurer de l'eau potable etc.,
» il y aura lieu de tenir spécialement compte, dans le choix
» de l'emplacement, de l'altitude qui atténue l'ardeur du
» climat, et de la facilité des transports de l'établissement
» vers la voie de communication principale, pour assurer le
» ravitaillement de l'établissement lui-même et rendre le
» transport des malades moins pénible. Il y aura souvent à
» mettre en balance les avantages du site avec la facilité
» plus ou moins grande des moyens de transport. »

Dans la séance du comité directeur du 25 mars 1890, le
délégué des sous-comités d'Anvers fit un exposé des travaux
et des études entreprises par ces sous-comités et insista en
leur nom pour que ces études fussent continuées par le comité
directeur, mieux à même d'être exactement renseigné au siège
du gouvernement de l'État. Cette proposition fut adoptée et
une sous-commission fut chargée, sous la présidence de M.
Eugène Anspach, de poursuivre ces études. Elles furent conti-
nuées dans de nombreuses séances pendant l'année 1890 et après
avoir entendu les personnes les plus compétentes par leur

expérience acquise au Congo, le général Wauwermans remplaçant M. Anspach décédé, présenta le rapport de la sous-commission au comité directeur, dans sa séance du 23 mars 1891.

Dans ce rapport la sous-commission après avoir longuement examiné les conditions d'établissement d'un sanitarium au Congo, indiqua, comme le plus favorable à cet établissement, le site de Moanda sur les bords de la mer, qui avait été désigné par le Dr Étienne, chargé par le gouverneur du Congo d'en faire la recherche.

Toutefois la sous-commission constatant que l'exécution d'un pareil établissement entraînerait des dépenses hors de proportion avec les ressources actuelles de l'association et après avoir entendu M. Janssen, ancien gouverneur du Congo, conclut à la création immédiate d'un établissement moindre à Boma, sorte d'installation provisoire, dont les malades pourraient être aisément transportés plus tard dans l'établissement plus complet de Moanda, lorsqu'il serait possible de donner suite au projet de sa construction. Le site de Boma fut choisi de commun accord avec tous les voyageurs que la sous-commission put consulter et après un sérieux examen comparé des positions de Boma, Matadi, Banana et Moanda.

A la suite de ces études les sous-comités d'Anvers concurent le projet d'assumer la responsabilité de l'établissement de Boma à l'aide des ressources déjà importantes qu'ils avaient recueillies et des revenus annuels et dons qu'ils espéraient réaliser encore pour son entretien. Une proposition fut faite à cet effet au comité directeur et approuvée, avec l'assentiment du Roi souverain de l'État Indépendant. Une convention en date du 20 avril 1891 régla les relations du comité directeur avec cette section de l'association de la Croix Rouge Congolaise qui prit le nom d'*Ambulance anversoise de la Croix Rouge Congolaise*.

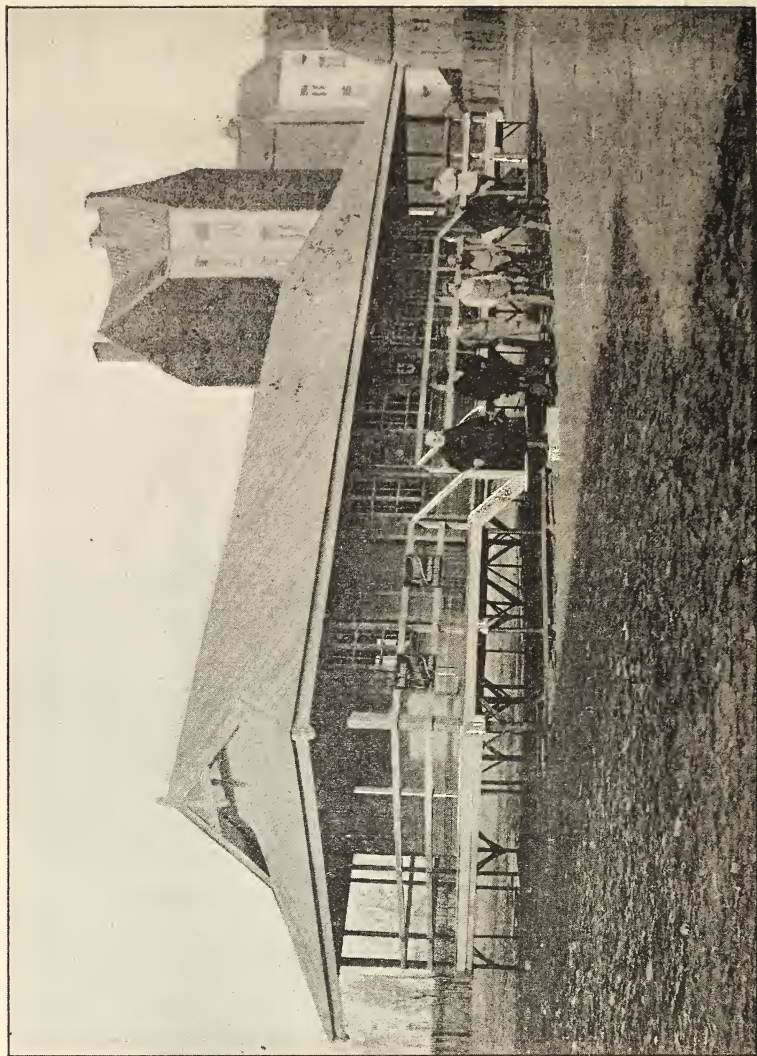
Tous les détails de bâtiment, de mobilier et d'administration furent réglés soigneusement par le président et la présidente des sous-comités anversois, avec M. le docteur Reyttter, chef

du service sanitaire à Boma, alors en congé en Belgique qui devait être chargé de son installation prochaine en Afrique.

Le 6 novembre 1891 le premier pavillon de l'*Ambulance anversoise* se trouvait exposé dans les jardins du Palais de l'industrie à Anvers et les membres des comités anversois étaient invités à le visiter. Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire la petite conférence du président des sous-comités d'Anvers, dans laquelle il exposa les principes ayant servi de guide dans l'exécution de l'œuvre :

« L'*Association Congolaise de la Croix Rouge* expose dans
» les jardins du Palais de l'industrie à Anvers son premier
» pavillon sanitaire qui sera expédié à Boma en Afrique au
» commencement du mois de décembre prochain. La dépense
» d'achat et d'entretien de ce pavillon est entièrement assumée
» par les sous-comités anversois de la Croix Rouge Africaine
» qui y emploieront les ressources recueillies jusqu'à ce jour
» et les souscriptions annuelles qu'il espère encore obtenir.
» Aussi le pavillon porte-t-il pour enseigne : *Pavillon d'Anvers*
» avec les armes de cette ville, à côté de la *Croix Rouge*
» internationale.

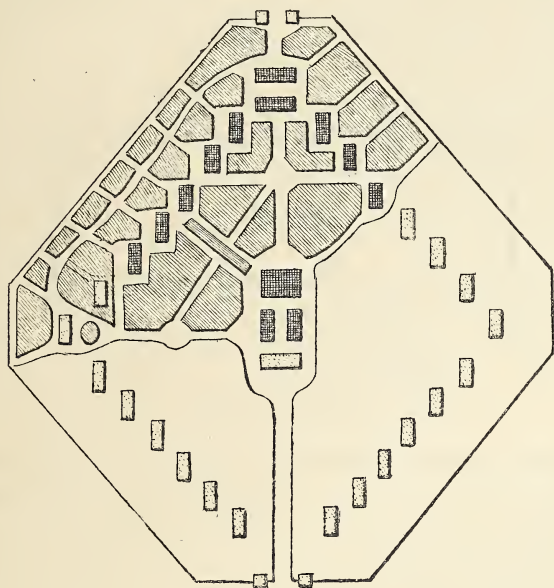
» Ce pavillon est le résultat de longues et consciencieuses
» études entreprises depuis deux ans par le comité central et les
» sous-comités anversois pour réaliser l'œuvre philanthropique
» d'un service sanitaire au Congo. Tout d'abord on a recherché
» les dispositions favorables à un grand établissement sanitaire ;
» à cet effet tous les hommes compétents et les spécialistes
» ont été consultés. On a reconnu qu'un établissement de
» santé où les malades atteints d'anémie puissent recouvrer
» leurs forces avant d'atteindre le terme fatal de la dyssen-
» terie, qui a emporté tant d'entre eux jusqu'ici, était plus
» nécessaire qu'un véritable hôpital, les maladies épidémiques
» et contagieuses étant restées complètement inconnues en
» Afrique. Le lieu le plus favorable choisi pour cet établis-
» sement est Moanda au bord de la mer, non loin de Banana,



AMBULANCE ANVERSOISE DE LA CROIX ROUGE,
exposée dans les jardins du Palais de l'Industrie à Anvers.

» sur un plateau assez élevé, voisin d'un endroit boisé et d'eau
» potable.

» L'expérience démontre qu'il faut éviter pour ce genre
» d'établissement, les bâtiments formés de chambres contiguës,
» où les malades se gênent réciproquement, et qu'il est désirable
» de leur fournir autant que faire se peut des locaux séparés,
» leur donnant la possibilité, car ils sont tous plus ou moins
» atteints de nostalgie, de s'isoler ou de se réunir à toute
» heure du jour. Aussi a-t-on adopté, sur la proposition du
» lieutenant-général Wauwermans, l'idée d'un campement sani-
» taire composé de petits pavillons isolés, établis suivant le

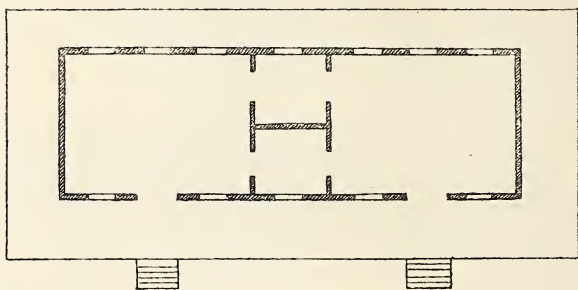


PROJET DE CAMPMENT SANITAIRE.

» dispositif dit *embriqué*, employé avec succès dans l'hôpital
» de Lincoln à Washington. Cette disposition est d'autant plus
» recommandable qu'elle permet d'augmenter progressivement
» les constructions, à mesure de l'accroissement des ressources,
» et assure une excellente ventilation sous l'influence des vents

„ régnants, sans que les émanations d'un pavillon gênent les
„ pavillons voisins.

„ L'étude de la forme et des dimensions des pavillons a été
„ l'objet de sérieuses recherches. Pour satisfaire au besoin
„ d'isolement des malades, il fallait donner à chacun d'eux
„ une chambre assez spacieuse pour qu'en se relevant de son
„ lit, il puisse prendre un peu d'exercice sans être obligé de
„ sortir et de s'exposer à un soleil souvent mortel. Le pavillon
„ entouré d'une verandah, se compose de deux chambres
„ séparées par deux cabinets de bains, dont l'usage s'impose
„ en Afrique; ils assurent à deux malades un isolement
„ suffisant et permettent au besoin l'occupation par un seul
„ malade en cas de maladie contagieuse.



PLAN DU PAVILLON D'ANVERS A BOMA.

„ On a beaucoup hésité sur le choix des matériaux qu'il
„ convient d'employer pour la construction de ces bâtiments.
„ Les pavillons en maçonnerie ont été reconnus les meilleurs
„ à cause de la fraîcheur qu'ils assurent aux malades, mais
„ on a renoncé à les adopter en raison du temps considérable
„ qu'exigerait leur construction dans l'état actuel de nos pos-
„ sessions africaines, encore dépourvues de bons ouvriers
„ maçons, et aussi de la difficulté de désinfection des miasmes
„ qu'absorbent ces maçonneries poreuses, qu'il est déjà si
„ difficile de combattre en Europe. Les pavillons en fer du
„ type de ceux fabriqués aux *forges d'Aiseau*, ont également

» des avantages, malheureusement compensés par une extrême
» sonorité, que les voyageurs comparent à celle d'un chaudron,
» et qui rend tout repos impossible. Les pavillons en ciment
» de la *Magnesit platten Fabrik* de Johannes Jezerich de
» Charlottenbourg (Berlin), qui paraissent avoir reçu de nom-
» breuses applications dans les colonies allemandes africaines,
» ont été également étudiés. Ils offrent jusqu'à un certain
» point les avantages des pavillons en maçonnerie, peuvent être
» transportés aisément tout fabriqués, mais jusqu'ici leur prix
» est élevé, le fret du transport est considérable, et il faut y
» renoncer jusqu'au moment où ils pourront être l'objet d'une
» fabrication nationale d'un prix plus modique. -- Enfin le
» comité s'est arrêté à des constructions en bois dont la dépense
» n'atteint pas le tiers de celle des pavillons en fer et en
» ciment, qui jusqu'ici ont donné de bons résultats au Congo,
» et offrent l'avantage très apprécié des Américains, de pouvoir
» être détruits par le feu dans le cas où ils seraient imprégnés
» de miasmes dangereux.

» Le pavillon, exposé à Anvers, est le résultat de ces études.
» Il a été exécuté avec un soin extrême par M. Melchior
» Lassinat, constructeur à Braine-le-Comte, et paraît offrir
» toutes les conditions désirables de salubrité, grâce à un
» excellent système de ventilation.

» Outre l'établissement principal de Moanda, la commission
» a reconnu qu'en tout état de cause, il serait utile d'établir
» dans les centres les plus habités, de petits dépôts provisoires
» destinés à recevoir les blessés et les malades gravement
» atteints dont le transport doit être ajourné. Deux empla-
» cements sont tout naturellement indiqués : Boma, la capitale
» actuelle de l'État, et Matadi, point terminus du chemin de
» fer, qui recevra les voyageurs venus du haut Congo.

» Après l'adoption de ces projets par le Comité Directeur,
» les sous-comités d'Anvers ont généreusement accepté la
» responsabilité de créer (au moins en partie) le dépôt provisoire
» de Boma, qui pour le moment offre des avantages consi-

» dérables de salubrité sur Matadi, très éprouvé par les
» travaux de terrassement du chemin de fer. D'ailleurs en
» peu d'heures les malades peuvent être transportés par steamer
» de Matadi à Boma.

» On peut espérer que le petit sanitarium de Boma sera en
» état de recevoir des malades vers le mois de mai 1892.
» Le matériel du pavillon est expédié depuis le mois de
» décembre 1891; le mobilier est également en route. Il ne
» reste plus qu'à le pourvoir d'un approvisionnement de vivres,
» de vêtements et de couvertures pour une durée qu'il faut
» fixer à un minimum de six mois, afin de prévenir les retards
» ou accidents qui pourraient survenir au navire de ravitail-
» lement. Des ordres sont donnés pour y joindre une étable de
» chèvres et un poulaillier dont le produit offrira une excellente
» ressource pour les malades.

» Provisoirement le service sera assuré par des infirmiers
» et *boys* indigènes, qu'on espère dans un avenir prochain,
» pouvoir remplacer par des religieuses, appelées à rendre
» au Congo des services analogues à ceux qu'elles rendent dans
» nos hôpitaux militaires. (1) »

Quelque dispendieuse que soit l'*Ambulance anversoise*, la philanthropie d'Anvers ne s'est pas arrêtée à cet objet seulement. Le D^r Reyttter avec l'éloquence du cœur avait fait ressortir les bienfaits qu'aurait l'extension des services de secours aux indigènes. Il montra aussi comment, avec le concours des indigènes, il serait possible de réaliser de notables économies dans la dépense de l'ambulance, tant au moyen des offrandes qu'ils s'empressent toujours de présenter à ceux qui les ont servis, que de leur travail même. Aussi fut-il décidé que

(1) Les *boys* sont de jeunes nègres très intelligents, que tous les Européens ont à leur service personnel et qui leur sont indispensables, à cause du climat énervant, pour les besoins ordinaires de la vie, leur ménage, les soins de propreté de leur habitation. Il est vraisemblable que, pour ménager leurs forces pour les malades, les religieuses devront également recourir à l'aide de petites servantes négresses.

l'établissement de Boma, spécialement créé pour les blancs, pouvait étendre son action sur les noirs; le médecin fut autorisé à employer l'excédent des ressources à des distributions aux nègres, qui déjà viennent en grand nombre solliciter son secours pour des opérations chirurgicales.

Ce projet reçut son exécution immédiate, et dès le mois de mai 1891, le D^r Reyttter emportait avec lui une pacotille d'objets de divers genres, d'une valeur d'un millier de francs, provenant en partie de dons recueillis pendant la fête de 1890, puis complétés plus tard par des vivres, vêtements, couvertures, linge de pansements, etc. offerts par les membres des sous-comités.

Une lettre du D^r Reyttter adressée aux comités d'Anvers, datée de Boma le 23 juillet 1891, montre à la fois les résultats considérables que les sous-comités peuvent atteindre par ces envois et combien ils ont eu la main heureuse en faisant choix du praticien consciencieux et intelligent auquel ils ont confié la surintendance de leur ambulance. Il est d'ailleurs secondé dans sa tâche par sa compagne dévouée, Madame Reyttter, qui comme son mari s'applique à secourir les infortunes qui les entourent. Nous reproduirons quelques extraits de cette intéressante correspondance.

« Je dois avouer qu'en ouvrant les caisses expédiées
» d'Anvers, avec mes infirmiers et de nombreux malades qui
» s'empressaient à offrir leurs services, nous avons tous l'idée
» que tous ces objets étaient destinés à des blancs. Réellement
» ils sont aussi luxueux que généreux. Naturellement les mal-
» heureux se présentaient en masse et j'ai dû faire une première
» distribution. Vous ne sauriez croire les services déjà rendus
» par les bonnes couvertures, les linges de pansement et
» les chaudes chemises. J'en dispose surtout pour les malheureux
» qui viennent à la consultation, hommes, femmes et enfants
» sans ressources, qui ne sont employés nulle part et que
» leur misère oblige à venir se présenter à l'hôpital. Parmi
» nos soldats et nos travailleurs nous avons une quantité de

» souffreteux ; quelques-uns gagnent trop peu pour s'acheter
» des vêtements, d'autres sont minés par la maladie. En ce
» moment, la saison est très fraîche (très froide même pour
» les noirs) et les couvertures et chemises de flanelle sont très
» appréciées. Ces dernières sont pour eux un luxe et beaucoup
» ne les portent que le dimanche.... Les sardines et les conser-
» ves sont très convoitées par les malades à l'hôpital. Ceux-ci,
» lorsqu'il reçoivent quelques sardines avec leur ration habi-
» tuelle (riz et poisson séché), ne veulent plus en sortir. D'autres
» se présentent avec l'espoir d'obtenir un peu de *beef*. Avec le
» riz je fais le bonheur des petits, qui vont alors faire eux-
» mêmes leur popote....

» Il n'y a pas que les noirs, c'est triste à dire, qui se
» présentent aux distributions. Il y a quelques jours sont venus
» deux malheureux marins anglais qui avaient quitté leur
» navire, espérant trouver du travail. Ils étaient sans ressources,
» couchant à la belle étoile, parfois sous un hangar, sans
» vivres et presque sans vêtements. Étaient-ce des paresseux
» et des ivrognes ? Possible, mais ils étaient malades, grelottant
» de fièvre et n'ayant pas de quoi acheter la moindre chose.
» Personne ne s'en occupait. Ils ont été soignés avec les ressour-
» ces de la Croix Rouge, couvertures, chemises, riz et quelques
» boîtes de conserves. Quelque temps après, se trouvant
» remis, ils sont venus me remercier pour ces soins qui
» m'étaient rendus si faciles ; ces remerciements, mon Général,
» vous reviennent ainsi qu'au généreux Comité des Dames...

» Il ne manque pas ici de malheureux malades et même
» d'enfants abandonnés. Cette semaine nous avons recueilli, ma
» femme et moi, un petit malheureux de 4 à 5 ans venu seul, d'un
» village distant d'ici d'une lieue. Il disait que sa mère venait
» de mourir et que plus personne ne s'occupait de lui. Son
» frère, un gamin, travaillait à la station et il venait le
» trouver. Là encore, pas de ressources. Il était misérable,
» comme un vrai squelette, affamé et couvert aux pieds, aux
» mains et jusque sur les lèvres de *chiques* (puces des sables).

» Ma femme l'a soigné, lavé et nourri. Il nous reste et est
» heureux; il joue sous la verandah avec deux autres petits,
» une fille de 6 ans et le gamin de notre cuisinier. Vous
» pouvez vous faire une idée de sa taille et de sa maigreur
» quand je vous dirai que la plus petite chemise de l'envoi
» était encore trop grande pour lui! Il est d'une intelligence
» rare et nous causé une véritable joie à le voir jouer autour
» de nous...

» Pour les blancs, j'attends vivement les premières instal-
» lations de l'hôpital. L'encombrement est grand et plus que
» jamais le besoin s'en fait sentir. L'emplacement ne manque
» pas; il est tout choisi sur le plateau et près de ma demeure,
» où il y a un excellent terrain de près de 100 mètres carrés... »

Dans une lettre du 15 décembre 1891, le docteur ajoutait :
» ... De l'envoi fait il y a quelques mois, il me reste
» encore des couvertures, des chemises et courte-pointes en
» bonne quantité, car c'est du luxe. Quant au linge de tous
» genres, sardines et conserves de viande, il n'en reste plus.
» Y aura-t-il moyen d'en avoir encore pour les malades noirs,
» ainsi que des biscuits (biscuit de mer), sardines, viandes
» salées, séchées ou conservées, pantalons, gilets et étoffes
» de toutes espèces?

» L'hôpital contient 45 malades et à la consultation de ce
» matin, j'ai eu de 80 à 100 clients... »

A cette lettre est joint un plan (que nous reproduisons
ci-contre) qui donne l'indication de l'emplacement où s'élève
sans doute actuellement le PAVILLON D'ANVERS et montre égale-
ment le remarquable développement qu'a pris déjà la capitale
du Bas-Congo formée, ainsi qu'on le voit, de deux parties distinc-
tes: *Boma-rive* et *Boma-plateau*, reliées par un tramway.

» L'ambulance anversoise se construira, » dit le docteur,
» entre la grande route de Boma-rive à Boma-plateau et le
» tramway, sur la partie la plus élevée et presque centrale
» de Boma, à côté de ma maison, d'où l'on a une jolie pers-
» pective sur le fleuve.... Les pavillons pour malades pourront

» être placés sur un vaste terrain qui sera clôturé par des
» pieux et ronces artificielles, comme ceux qu'on emploie ici...
» Le terrain est actuellement couvert d'herbes et le sol a
» une bonne couche d'humus où les diverses plantations
» d'arbustes et de fleurs prennent très bien.... »

Le gouvernement de l'État a décidé récemment de construire
une habitation pour les sœurs hospitalières, avec chapelle,
à proximité de l'hôpital.

* * * *

5 Mars 1892.







LE

BILAN GÉOGRAPHIQUE DE L'ANNÉE 1891.

Europe.

Avant de sortir de chez nous, signalons d'abord les actes qui suivirent la tenue de la *Conférence internationale antiesclavagiste* de Bruxelles.

On sait que dix-sept puissances européennes, américaine et même asiatique (Perse) et africaine (Zanzibar) avaient pris part à ce congrès sur l'invitation du roi Léopold, le bras droit de Léon XIII dans cette œuvre humanitaire. Leurs représentants avaient signé tout un code antiesclavagiste en cent articles ; il ne s'agissait plus que de la ratification par les législatures des diverses nations. Sur 17, quinze d'entre elles : l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, etc., le firent à temps voulu ; malheureusement, le parlement français vit, à tort, dans le *droit réciproque de visite* des bâtiments négriers, une atteinte à l'honneur de son pavillon, et, nonobstant les efforts du gouvernement lui-même, se refusa à la ratification. Le Portugal imita la France, et voilà les effets d'un acte réparateur pour la cause africainé, suspendus sinon anéantis. Espérons qu'un meilleur résultat sortira des négociations en cours cette année.

Encore un *Congrès* : celui *des sciences géographiques*, tenu à Berne au mois d'août dernier. C'était la 5^e session du Congrès

international commencé à Anvers en 1871, continué à Paris en 1875, à Venise en 1881, et à Paris, une seconde fois, en 1889.

Il y fut question notamment des méthodes et du matériel d'enseignement de cette spécialité, d'un projet de construction d'une immense carte mappemonde au 1,000,000^e, carte à laquelle concourraient toutes les nations pour une part à se distribuer ; il y fut surtout question de l'adoption du *méridien de Greenwich*, comme base de la réglementation des heures. Il y a bien encore quelques opposants à cette adoption, réclamée par 23 nations au Congrès de Washington en 1884, et le parlement français, comme pour s'y soustraire, a voté l'institution légale d'une *heure nationale*, qui sera celle de Paris pour toute la France.

Par contre, l'*heure anglaise* est adoptée en Suède, en Allemagne, et le sera bientôt en Autriche, en Italie. En Belgique, les chemins de fer l'inaugureront au 1^{er} mai prochain.

Nos lecteurs connaissent d'ailleurs le projet de division du globe en 24 fuseaux horaires, adopté aux États-Unis et au Canada il y a huit ans, et qui tend à se généraliser.

Signalons, en passant, quelques faits politiques qui peuvent avoir des conséquences sur la carte de l'Europe. C'est d'abord la suppression de l'autonomie administrative du *grand duché de Finlande*, qui est ramené, par ukase de l'autocrate, à la condition des autres provinces de la Russie.

C'est aussi l'inquiétude causée en Suède et en Norvège par la tendance des Russes à pousser les chemins de fer finlandais jusqu'au nord du golfe de Bothnie, où ils auraient en perspective un prolongement jusqu'au golfe d'Ofoten, dans la Laponie norvégienne et sur l'Atlantique.

Ce sont enfin les troubles causés en Bulgarie par la politique russe, fortifiée, semble-t-il, par l'accord russo-français, plus ou moins fondé, survenu cette année à Cronstadt et à Moscou.

Afrique.

Les tableaux statistiques des divisions coloniales africaines, que nous avons donnés l'an dernier, restent vrais dans leur

ensemble et même dans leurs détails. Après les importants traités anglo-français et autres conclus en 1890, on ne pouvait avoir que l'accalmie politique, du moins pour quelque temps.

Mais les explorations pacifiques à tendances diplomatiques et annexionnistes ne discontinuent pas. Pendant que la France insiste pour l'évacuation de l'Égypte par les Anglais, et que les Anglais et les Italiens se disent que les Français auraient les mêmes raisons d'évacuer la Tunisie, le Maroc, lui, cherche à se rattacher plus intimement le *Touat* en y envoyant des représentants et des troupes.

Mais la France jugeant le *Touat* dans la sphère d'action algérienne, y projette une expédition militaire réclamée par l'opinion publique. Elle poursuit l'idée d'un *chemin de fer transsaharien*, qui relierait l'Algérie au Niger et au lac Tchad, c'est-à-dire aux *Indes noires* futures, imitant en cela la Russie, qui pousse ses lignes transsibériennes et transcaspiennes à travers les déserts, pour tenter d'aboutir aux régions plus riches de la Chine et des Indes.

Au *Sénégal*, on se bat toujours pour soumettre les chefs musulmans, difficiles à réduire ; mais dans les Rivières du Sud et en *Guinée*, des explorateurs français plus pacifiques se dirigent vers l'intérieur du Soudan. Mizon a échoué dans son projet de remonter le Niger et la Bénoué pour donner la main à Paul Crampel qui, parti de l'Oubanghi (Congo), devait s'avancer, lui aussi, vers le lac Tchad et de là revenir par le Sahara jusqu'en Algérie ! Beau rêve !

Malheureusement, Crampel paraît avoir péri, on ne sait encore sur quel point, soit vers le 6° parallèle nord et sur la route du Tchad. Plus heureux, ses compatriotes Cholet et Gaillard ont remonté vers le nord la Sangha et acquis à la France les territoires que les Allemands considéraient comme l'*hinterland* du Cameroon.

Mais les explorations les plus étendues sont celles des Belges dans l'immense bassin du Congo. Pendant que le capitaine van Gele remontait au loin l'Oubanghi, Roget s'avancait.

au nord jusque dans le bassin du Nil, tandis qu'au sud-est Le Marinel, parti du camp de Lousambo, faisait plus de 2000 kilomètres, aller et retour, pour conclure un traité d'amitié avec le Msiri, ou roi du Katanga, non loin du lac Bangwélo. De son côté, Delcommune remonte le Lomami et va à la reconnaissance du Loualaba, l'une des branches supérieures du Congo.

D'autre part, une expédition commerciale anglo-belge, sous la conduite du capitaine Stairs, l'un des anciens compagnons de Stanley, et une *expédition antiesclavagiste* belge sous la direction du capitaine Jacques, toutes deux parties de Zanzibar, arrivent au lac Tanganika.

Signalons aussi le *chemin de fer de Matadi à Léopoldville*, en voie de construction. Matadi, où se trouvent réunis plus de 200 employés belges commandant à 2000 travailleurs nègres, est bien en ce moment le foyer de travail le plus actif de l'Afrique centrale. Il est bon aussi de noter que des prêtres et des sœurs de charité belges s'y trouvent pour rendre à leurs compatriotes les services les plus précieux, tandis que les missionnaires de Scheut évangélisent les indigènes sur le haut fleuve et ses affluents.

Dans l'Afrique australe, la colonisation allemande du Damaraland (Hottentotie) marche lentement, mais la compagnie anglaise de la Zambézie a mis sous son protectorat les domaines du roi Lobengula, riches, croit-on, en mines d'or et d'argent.

Le Portugal a divisé en deux districts, dits de *Mozambique* et de *Lourenço-Marquez*, les territoires situés au nord et au sud du Zambèze.

A *Madagascar*, le protectorat français ne paraît pas être bien accepté par les Hovas, et l'on craint de nouveaux troubles. La France fortifie le port de Diégo-Suarez.

Dans la région des *grands Lacs*, *Emin Pacha*, au service du Zanguebar allemand, aurait reconnu le *Kifou*, la source du Nil la plus méridionale, laquelle se jette dans le lac Albert-Edward, découvert par Stanley. De plus, par un nouveau

trait de son esprit original, il serait passé sur le territoire anglais, désireux peut-être d'aller reprendre à Wadelaï le commandement des troupes égyptiennes et de reconstituer son empire de l'Equatoria. Il pourrait alors se trouver en conflit avec le royaume nègre de l'*Ouganda*, auquel le commissaire anglais Jackson a fait reconnaître et accepter le protectorat britannique.

Sur le bord de la mer Rouge, les Italiens se cantonnent dans l'*Érythrée*, nom qu'ils ont donné au territoire côtier dont Massaouah est le chef-lieu. Le roi d'*Abyssinie* Ménélick, leur protégé, s'adressant aux souverains de l'Europe, revendique, comme lui appartenant, les territoires qui s'étendent de la mer Rouge au Nil Blanc et de Khartoum au grand lac Victoria, dépassant de beaucoup les limites respectives assignées par l'accord anglo-italien.

Asie.

Dans ce massif continent, le fait le plus inquiétant est la persécution sanglante que subissent les missions catholiques en *Chine*, de la part des rebelles mandchous, qui en veulent au gouvernement de Péking de trop bien accueillir les Européens. Une opposition sourde existe également dans la Chine propre, contre la dynastie mandchoue qui règne à Péking, et, tôt ou tard, on pourra voir cette dynastie remplacée par quelque autre moins accessible peut-être aux idées étrangères.

Par contre, le *Japon* s'eupéanise à merveille, particulièrement en ouvrant toutes larges ses portes à la religion catholique. Après les sanglantes persécutions du XVII^e siècle, après deux cents ans d'exclusion complète des missionnaires, n'est-il pas admirable que le catholicisme se soit conservé jusqu'à nos jours dans de nombreux villages des environs de Nagasaki, de sorte que les missionnaires actuels n'ont eu qu'à réveiller le feu caché sous la cendre. Aussi le Saint-Siège,

d'accord avec le gouvernement japonais, vient de rétablir la hiérarchie épiscopale en créant un archevêché à Tokio, et trois évêchés à Osaka, Nagasaki et Hakodadé.

Rien à signaler en *Sibérie*, pas plus qu'en Turquie, Arabie, Perse, Hindoustan. Il y a toutefois la grave question du *Pamir*, ce bloc montagneux, « le toit du monde », sur lequel les Russes ont l'air de vouloir s'installer, au grand déplaisir des Afghans, des Chinois et surtout des Anglais, qui craignent pour leur frontière mal fermée du Cachemire.

Par contre, le *Béloutchistan* disparaît à peu près de fait de la carte des États libres pour s'incorporer dans l'empire des Indes. Il en est de même de la presqu'île de *Malacca*, tandis que, plus au nord, la frontière birmane semble reculer devant les Français qui comptent reporter au fleuve Mékong les limites de l'*Indochine française*.

Quant au royaume de *Siam*, il serait difficile de dire lequel des deux voisins a le plus de chance d'en devenir le protecteur et maître, à moins qu'un jour tous deux ne préfèrent se partager ce gâteau, qui n'est nullement à dédaigner.

Parmi les explorations pacifiques, il est juste de signaler celle du jeune prince Henri d'Orléans qui, accompagné de M. Bonvalot, est arrivé, par la Russie et le Turkestan, à Kaschgar. De là, sous la conduite d'un missionnaire catholique belge, le P. de Deken, ils ont traversé tout le haut plateau de Mongolie et du Tibet, passant parfois à plus de 5000 m. d'altitude, pour venir aboutir au Tonkin, après une course de plusieurs milliers de kilomètres.

Amérique.

Puisque le temps presse, ne nous arrêtons pas en *Océanie*, où nous signalerons seulement la mer de *Tasman*, nom sous lequel les autorités australiennes ont baptisé la partie qui sépare la Tasmanie de la Nouvelle-Zélande, et passons vite dans le Nouveau-Monde par le détroit de Behring.

L'Alaska se tait, mais le *Canada* n'est pas toujours sage, car fatigué d'être trop bien, sans doute sous le sceptre de la Reine, qui lui laisse toute autonomie administrative, certain parti voudrait lui voir une indépendance complète, au risque de préparer ainsi son annexion aux *États-Unis*.

Ceux-ci continuent à croître comme des géants et à payer leurs dettes avec les produits qu'ils vendent à l'Europe, tandis que leur loi Mac-Kinley ferme leurs portes aux produits étrangers.

De plus, il semble bien que leur doctrine de Monroë a cherché noise à l'île *Haïti*, où elle a voulu acquérir à toute force la baie de Samana, puis le môle Saint-Nicolas, sous prétexte d'y faire un dépôt de charbon pour la marine. Apparemment que les États-Unis ont reculé devant les protestations unanimes des puissances européennes, qui possèdent les archipels des Antilles.

Le *Mexique* est tranquille, et l'Amérique centrale s'est apaisée après une tentative infructueuse d'union entre ses cinq États. Le canal *interocéanique* par le *Nicaragua* est bel et bien en voie d'exécution, tandis que celui de *Panama* disparaît de la scène, tout comme son auteur, qui eût mieux fait de s'en tenir à la gloire d'avoir creusé celui de Suez.

La *Colombie* a porté pacifiquement sa frontière orientale jusqu'à l'Orénoque, par accord fait avec le Vénézuéla; elle s'est agrandie encore vers le sud, aux dépens de l'Équateur, qui voit aussi le Pérou revendiquer une autre portion de la plaine orientale.

L'ex-empereur du *Brésil*, don Pedro, vient de mourir à Paris, non sans avoir pu constater que la forme républicaine n'a donné ni la prospérité ni la paix au pays qu'il a dû abandonner. Des tendances séparatives se manifestent surtout dans les provinces du sud où l'élément allemand domine.

L'*Argentine*, ruinée dans ses finances et son crédit, peut aussi regretter d'avoir été trop vite dans ses spéculations et ses appels à l'immigration exagérée.

Ce pays d'avenir, qui paraît cependant destiné à jouer un rôle prépondérant dans l'Amérique du sud et à attirer à lui peut-être une partie des États brésiliens, subit un arrêt de développement, et le *Chili* lui-même, la plus sage jusqu'ici des républiques espagnoles, est livré en ce moment à l'anarchie succédant au despotisme.

Tant il est vrai que rien n'est stable en ce bas monde, et que les nations, comme les individus, ne doivent pas trop se complaire en elles-mêmes lorsqu'une longue prospérité leur a été accordée.

Trop souvent on en voit qui, fatiguées d'être heureuses, se remuent pour courir imprudemment des aventures, dont hélas! elles auront bientôt à se repentir. Passe encore, si, dans ces moments de fièvre ardente et de recherche d'un *mieux* qui nuit au *bien*, elles savent se conduire selon le principe éternel de l'Évangile :

“ *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît.* ”

Puisse-t-il en être ainsi pour notre chère patrie, comme pour tous les pays, dont nous venons d'esquisser la situation géographique, politique et sociale à la fin de l'année 1891.

Voici, comme complément à la revue ci-dessus, quelques tableaux synoptiques, donnant les *divisions politiques* des cinq parties du monde, avec les chiffres approximatifs de la *population absolue*, de la *densité de population* par kilomètre carré, et de la *superficie comparée*, celle de la France étant prise comme unité.

Ces tableaux feront suite à ceux que nous avons établis l'an dernier (*Bulletin*, t. XV, p. 280), et auxquels nos lecteurs pourront se rapporter pour ce qui concerne particulièrement les détails du partage de l'Afrique.

Europe.

ÉTATS.	Population absolue.	Popul. relative.	Superficie comparée.
Russie d'Europe	100,000,000	19	10
Allemagne.	50,000,000	92	1
Autriche-Hongrie	42,000,000	67	1,2
France.	39,000,000	73	1
Angleterre.	38,000,000	120	0,6
Italie	32,000,000	107	0,6
Espagne	18,000,000	36	1
Belgique	6,200,000	210	0,06
Roumanie	5,800,000	45	0,2
Turquie d'Europe	5,000,000	29	0,5
Suède	4,900,000	11	0,85
Pays-Bas	4,600,000	140	0,05
Portugal	4,600,000	51	0,17
Bulgarie	3,300,000	33	0,2
Suisse	3,100,000	75	0,08
Grèce	2,300,000	35	0,1
Danemark	2,200,000	55	0,07
Norwège	2,100,000	6	0,6
Serbie	2,100,000	42	0,1
Bosnie-Herzégovine	1,500,000	28	0,1
Monténégro	300,000	30	0,02
Luxembourg	220,000	85	0,005
Pour l'Europe, environ	368,000,000	37	19

Asie.

DIVISIONS.	Population.	Densité.	Superficie comparée.
Empire chinois	400,000,000	33	23
Empire anglo-indien	280,000,000	78	8
Empire du Japon	40,000,000	100	0,8
Indochine française	20,000,000	40	1
Asie russe	17,000,000	1	32
Turquie d'Asie	15,000,000	10	3
Royaume de Corée	10,000,000	40	0,5
Royaume de Perse	8,000,000	5	3
Royaume de Siam	6,000,000	9	1,5
Afghanistan	3,000,000	6	2
Arabie	3,000,000	1	5
Pour l'Asie, environ	800,000,000	20	80

Afrique.

DIVISIONS.	Population présumée.	Densité.	Superficie comparée.
—	—	—	—
Afrique française	24,000,000	3,5	15
„ anglaise	37,000,000	6	13
„ belge (Congo)	20,000,000	9	4
„ allemande	8,000,600	4	4
„ portugaise	10,000,000	5	4
„ italienne	5,000,000	5	2
„ espagnole	500,000	1	1
Égypte, aux Turcs	7,000,000	7	2
Tripolitaine „	1,000,000	1	2
Maroc	4,000,000	8	1
Libéria	1,000,000	4	1/2
Soudan libre	12,000,000	4	6
Orange et Transvaal	1,000,000	2	1
Pour l'Afrique, environ.	130,000,000	4,3	56

Amérique.

DIVISIONS.	Population absolue.	Densité.	Superficie comparée.
—	—	—	—
Groenland et Islande	70,000	„	3
Canada	5,000,000	0,5	17
Etats-Unis et Alaska	65,000,000	6	18
Mexique	12,000,000	7	3 1/2
Amérique centrale	3,000,000	6	1
Antilles	5,000,000	20	1/2
Guyanes européennes	400,000	1	1
Brésil	15,000,000	2	16
Vénézuéla	2,300,000	2	2
Colombie	4,000,000	4	3
Équateur	1,200,000	4	1/2
Pérou	3,000,000	3	2
Bolivie	2,400,000	2	2 1/2
Chili	3,000,000	4	1 1/2
Argentine	4,500,000	2	5
Paraguay	500,000	2	1/2
Uruguay	700,000	4	1/3
Pour toute l'Amérique	130,000,000	3,3	76

Océanie.

DIVISIONS.	Population absolue.	Densité.	Superficie comparée.
—	—	—	—
Océanie anglaise.	4,000,000	0,5	16
” hollandaise	30,000,000	15	4
” espagnole	6,000,000	30	1
” allemande	500,000	2	1
” portugaise	125,000	8	0.03
” française	90,000	3	0,05
Pour l'Océanie, environ.	40,700,000	4	22

Fr^e ALEXIS-M. G.

membre de la société royale de géographie d'Anvers.



Compte rendu de la conférence

SUR

LA MALAISIE

faite par M. CLAINE le 25 janvier 1892.

En prenant la parole, M. Claine se dit obligé d'invoquer l'indulgence de son auditoire; une grave indisposition lui rend depuis trois jours la parole très difficile.

L'orateur ajoute qu'il fera tout son possible afin de faire connaître, d'une manière compréhensible, les grandes lignes de son curieux voyage. Les indications sur la carte compléteront sa conférence et éclairciront les points qui pourraient rester obscurs dans le cours de sa narration.

« Parti de Paris en mai 1890 », dit M. Claine, « je débarquai un mois après à Singapore, d'où je partis pour le sud de l'île de Sumatra, dans le but de visiter le pays des Orang-Oeloes, le plateau de Passauwah avec ses plantations de café et ses autres magnifiques cultures, en un mot toutes les curiosités de l'île.

» Palembang est la capitale de l'ancien sultanat de ce nom; nous avons fait la traversée en un jour et une nuit pour arriver à cette ville, qui est aujourd'hui le siège du résident hollandais.

» Le voyage offre beaucoup de variations, surtout par les nombreuses îles, dont plusieurs sont à peine connues, ce qui du reste est encore le cas avec beaucoup d'îles de la Malésie.

» Je débarquai à Palembang à l'aide d'une pirogue, si légère, que le moindre mouvement l'aurait fait chavirer.

» Une forteresse s'élève au centre de cette ancienne capitale de Palembang, qui a une population d'environ 60.000 âmes : Malais, Arabes, Chinois, etc. Quelques centaines d'Européens, des fonctionnaires et des négociants résident dans la ville.

» Peu de monuments pour attirer l'attention du voyageur ou du touriste ; à vrai dire, il n'y a que le palais du gouverneur et la mosquée en pierres, apportées par les pèlerins de La Mecque. Les quartiers indigènes sont peu intéressants ; le quartier chinois seul peut se vanter de posséder de bons bâtiments.

» Je n'ai eu qu'à me louer des autorités hollandaises, des gens polis, qui m'ont donné un permis de voyager dans l'île avec la meilleure grâce du monde.

» Le 20 août nous partîmes en bateau pour remonter la rivière Moessi ; nous l'avons suivie jusqu'au Lemattang, que nous avons remonté jusqu'à son point extrême de navigabilité.

» Le 25 août, ayant un arrêt forcé, nous en profitâmes pour aller visiter un village planté de cocotiers. Les jeunes filles à marier sont des coffres-forts vivants. Tout le capital des parents, transformé en bracelets, colliers, jarretières, etc. est suspendu à la jeune fille, jusqu'au jour de son mariage, lorsque les trésors passent à sa sœur. Le moyen est pratique et dépeint les mœurs des habitants de ces contrées.

» Plus on avance dans l'intérieur du pays, plus les filles et les femmes sont déshabillées ; les hommes, au contraire, sont surchargés de vêtements.

» Un détail qui ne vous surprendra guère : ce sont les femmes qui font tout l'ouvrage ; elles soignent le ménage, elles travaillent au champ, tandis que les hommes passent leurs journées à s'occuper de leur toilette.

» Le 28 nous atteignons Maari Ennis. La rivière n'est plus navigable dès ce point et les difficultés du voyage vont surgir; le transport doit se faire au moyen de petites voitures ou charrettes, attelées de bœufs bossus.

» Il nous faut deux jours pour nous occuper des préparatifs du voyage et le 30 août nous pouvons nous mettre en marche.

» Nous traversons un pays superbe. La route est assez bonne, montant en pente douce. Nous admirons les paysages splendides et la flore merveilleuse de cette belle contrée; les oiseaux fuient à notre approche.

» Enfin nous arrivons dans le pays des Orang-Oeloes. Un pont clôturé par des palissades en bambou donne accès au pays.

» Le lendemain nous approchons de Labat, centre des communications télégraphiques entre Java et l'Europe; nous atteignons la ville sur un radeau composé de deux pirogues accouplées. Deux jours nous suffisent pour faire connaissance avec Labat, ou plutôt pour nous reposer, car réellement il y a peu à voir. Puis nous continuons notre voyage sous un soleil brûlant, auquel il est presque impossible de résister.

» La route monte toujours à travers de superbes plaines et de riches plantations; des précipices profonds bordent parfois le chemin et de temps en temps nous en traversons, sur des ponts légers, jetés à la hâte. Des myriades de singes-hurleurs nous accueillent partout par un concert de cris assourdissants.

» Le 7 septembre nous reprenons la marche vers le sud; dès ce moment la route devient pénible, et au milieu d'une chaleur suffocante, nous traversons un pays extrêmement accidenté, dont l'aspect n'en reste pas moins admirable.

» Quelle différence dans la nature elle-même! Les buffles sauvages deviennent menaçants et sortent sans crainte de leurs repaires dans les forêts vierges pour se baigner dans la rivière. Les lugubres hurlements du tigre parviennent jusqu'à nos oreilles.....

» C'est un vrai bonheur que d'avoir cette région derrière soi et d'approcher enfin de ce riche plateau de Passauwah, dont la splendeur défie toute description. La vue est majestueuse et au milieu de la plaine se dresse fièrement le volcan Dempo.

» Nous sommes en plein pays des Oeloes. Ce peuple ne paraît pas différer des Malais; même costume, même large pantalon. Mais vu de près, on observe de suite l'énorme différence. Ici, point d'islamisme, et, conséquence naturelle: la vie sociale! Les Oeloes sont bien plus hospitaliers et ne connaissent pas les préjugés des Malais.

» Jetons un coup d'œil rapide dans leurs habitations. Les maisons sont peu grandes; on ne voit pour tout ameublement qu'un lit très élevé, le foyer et de petites tablettes, fabriquées de bambous mal joints.

» Le chef du village s'appelle *Creo*. On le reconnaît à sa calotte brodée d'or, le seul signe distinctif de son rang.

» Le chef ne peut rien arrêter sans le contrôle du gouvernement hollandais.

» On cultive le riz, le café, le cocotier; la moisson est toujours abondante.

» Les femmes sont peu vêtues, mais très modestes; on pourrait même dire qu'elles sont assez jolies, si elles n'avaient pas la bouche aussi grande et si elles ne se défiguraient pas entièrement avec leurs dents noircies, conséquence de mâcher le cijéni.

» Mais nous n'avons pas le temps pour tout admirer et tout étudier et le 11 septembre nous voilà de nouveau partis, cette fois-ci en compagnie du lieutenant hollandais van den Hove. Nous avons pris en notre service trois porteurs-guides, désormais indispensables.

» La route est bonne et, à travers d'interminables rizières, séparées seulement par des cours d'eau, sur lesquels sont jetés des ponts quand la route les traverse, nous atteignons enfin le kampong Goens-Agree, à une altitude de 2800 pieds. Nous nous adjoignons un nouveau guide pour continuer l'ascension.

» Ces indigènes n'ont aucune idée de distance, ni de temps ; aussi fûmes-nous surpris le premier jour par la nuit, qui tombe soudainement. Notre position était très dangereuse, à cause de la mauvaise route et des tigres hurlant dans les bois. Nous fûmes recueillis par des indigènes et conduits au kampong, où le chef nous procura une maison afin de passer la nuit.

» Le lendemain, en continuant la route, nous suivons les sentiers tracés par les éléphants sauvages. Voyager d'une telle façon est peu facile. La nuit nous surprit encore une fois et nous dûmes camper sur un sol glacé et humide. Le bois était également trop humide pour nous permettre de faire du feu et le lendemain nous nous levâmes les vêtements tout imprégnés d'eau.

» Enfin, après avoir surmonté mille obstacles, nous arrivons au sommet du Dempo ; nous descendons de l'autre côté, pour faire ensuite l'ascension du volcan Merapi. Le cratère se trouve à une altitude de 9000 pieds. Un seul Européen, un Anglais, y avait été avant moi, il y a sept ans.

» Ces différentes excursions nous avaient fatigués outre mesure et le 14 septembre nous rentrions à Pagen-Alam, où je me reposai quelques jours, afin de soigner mes blessures et meurtrissures aux pieds.

» Je suis de nouveau parti le 24 septembre à travers la forêt jusqu'à Padang-Bornay ; les indigènes que nous rencontrons se montrent peu sympathiques ; l'après-midi nous passons, sur un pont en bambou, les sources du Moessi.

» Le lendemain, 25 septembre, la route devient montueuse et fatigante. Les paysages magnifiques offrent aux yeux un spectacle bien fait pour faire oublier au voyageur les fatigues de la marche. Sur des radeaux en gros bambous nous passons des rapides (*snelstroomen*, *schietstroomen*), dont la traversée offre de dangereuses difficultés.

» A Talang-Padang nous avons l'honneur de faire la rencontre du contrôleur hollandais, qui nous reçoit avec la plus grande cordialité.

» Le 26, arrivés à Tebing-Teggie, nous sommes bien reçus

par les officiers, qui nous procurent du pain, des œufs, etc. et qui nous traitent aussi d'une façon charmante.

» Le 27, nous faisons la connaissance du capitaine Wetse-laer, un brave officier, qui rend responsable pour les malheurs qui pourraient m'arriver le patron du bateau sur lequel je m'étais embarqué.

» Il était loin d'être commode, ce bateau ! Ce n'est, en vérité, qu'un immense arbre creusé, surmonté d'une plate-forme et flanqué de planches très bien attachées. En fait de confort, il y a à l'arrière une sorte de cabine à mon usage et qui est recouverte d'un toit. Et dire que j'étais tout heureux d'avoir découvert ce vaisseau préhistorique !

» Le courant de la rivière est si fort qu'il faut 45 jours pour la remonter, tandis que, pour la descendre, on peut faire les trois quarts du trajet en trois jours. En certains endroits la rivière fourmille de crocodiles, que, naturellement, nous saluons d'un coup de fusil ; pour ma part j'en ai tué trois.

» Enfin, le 3 octobre, je débarque de nouveau à Palembang, où, deux jours après et après avoir congédié mes hommes, je partis pour Singapore.

» J'aspirais après un repos bien mérité et ce fut à l'île de Ponto-Pinang que je me rendis pour me reposer de mes fatigues. C'est la plus ancienne possession anglaise dans les Détroits, mais elle a beaucoup diminué en importance. Celle-ci lui a été ravie par Singapore, qui est de beaucoup mieux situé pour la navigation et est devenu un centre de commerce très important.

» Je pourrais vous donner une masse de détails sur les mœurs et coutumes de ce pays, mais ils sont aussi peu intéressants que le pays lui-même.

» Les costumes sont peu typiques, à cause de leur trop grande ressemblance avec le costume européen. La population est trop mélangée pour avoir conservé un type original.

» Pendant que j'étais là, des brigands atchinois tentèrent vainement de piller le village.

» Remis de mes fatigues, je partis le 20 octobre pour la montagne, accompagné d'un chef indigène et de vingt porteurs; la route est très difficile, barrée d'arbres et de racines. Il nous faut six heures de marche pour atteindre le sommet du Tjinken; du haut de la montagne la vue embrasse d'immenses plaines.

» Enfin, après mille difficultés, nous atteignons le plateau des Bataks; l'accès aux villages, qui sont presque tous construits sur des îlots, est encore plus difficile. Mais nous n'en réussissons pas moins à franchir tous les obstacles et nous sommes fort bien reçus. J'ai cependant quelque peine à faire croire que ma visite avait simplement un but scientifique.

» Cependant, le chef du village nous traite bientôt d'une façon cordiale et en signe d'amitié il m'offre une poule blanche, deux œufs et du riz, ainsi qu'une corne de buffle, du vin de palmier, etc.

» Les mêmes difficultés pour nous introduire, et puis les mêmes cérémonies pour célébrer l'amitié, se présentent dans tous les villages que nous rencontrons. Et c'est ainsi que j'atteins Sirbaya, grand kampong, résidence du grand chef et ayant une population de 7000 habitants.

» Les maisons sont construites sur pilotis en bois; les parois sont inclinées et ont six pieds de hauteur. Décorés de monstres et de têtes d'animaux sculptées, ils offrent à l'extérieur un aspect peu attrayant.

» La population est intéressante sous bien des rapports. A Sumatra la race batak est subdivisée en cinq races; une seule, celle qui n'a point de relations avec les Européens, n'a pas répudié le cannibalisme. Ces différentes races sont très remarquables, mais les costumes n'ont rien de particulier. Les jeunes filles portent des ornements d'oreille en argent massif pesant deux livres. Ces ornements sont passés dans le lobe supérieur de l'oreille et soutenus par les cheveux. Les femmes mères ne se couvrent pas la poitrine; les filles à marier portent de gros colliers en or massif, mais les cèdent à leurs

sœurs, dès qu'elles se marient. Le fiancé achète cette fille à raison de 50 à 300 dollars, sans le collier, bien entendu. La polygamie n'est pas fréquente dans ces contrées; les femmes mariées ont une position semblable à celles de l'Europe; quant aux jeunes filles, elles jouissent d'une plus grande liberté que les nôtres.

» Les morts sont enterrés dans des bières suspendues, qui sont faites de troncs d'arbres. Ces bières, dont le fond est troué, sont reliées au sol par des bambous, par lesquels s'écoulent les liquides provenant de la dissolution du cadavre.

» On coupe les lèvres des chefs morts et on en confectionne des bracelets pour les vaillants guerriers.

» Les Bataks sont très habiles à travailler le fer et s'occupent beaucoup de la fabrication d'armes; leur littérature est assez avancée et traite surtout des sujets de sorcellerie.

» Les femmes tissent des étoffes et pilent le riz.

» L'organisation politique est, pour ainsi dire, communiste. La peine de mort n'existe pas; d'ailleurs le vol est inutile, puisque personne ne connaît la misère.

» Il y a de superbes poneys dans ce pays; ces animaux sont très petits mais forts.

» Ces quelques informations vous donnent une idée assez exacte de ce curieux pays, que j'aurais voulu visiter jusqu'au lac Batak; mais il était impossible de pousser jusque là, car cette partie de la passe était envahie par les Atchinois.

» Pour arriver à Allostak, je dus faire une partie du trajet à dos d'éléphant, mode de voyager très difficile à cause des paniers primitifs. »

L'orateur passe rapidement sur la fin de son voyage et son retour par le Siam, pour venir s'embarquer à Singapore pour la France, le 24 mai 1891.

M. Claine termine son intéressante narration par la production de plusieurs vues, représentant les principales péripéties de son voyage et reproduisant les plus beaux sites des contrées qu'il a visitées.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 6 MARS 1892.

ORDRE DU JOUR : 1^o Procès-verbal. — 2^o Nécrologie. Décès de S. A. I. le grand duc CONSTANTIN NICOLAYEVITCH. — 3^o Correspondance. — 4^o Sociétés correspondantes. — 5^o Quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique. Hommage à Christophe Colomb. — 6^o Conférence de M. BAGUET, conseiller, sur *Christophe Colomb*.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures dans la salle de la milice à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place MM. le lieutenant-général Wauwermans, président, F. de Serra y Larrea, consul d'Espagne, P. Génard, secrétaire général, le comte Oscar Le Grelle, trésorier, E. Lombaerts, bibliothécaire, et A. Baguet, consul honoraire du Brésil, conseiller de la société.

1. Le procès-verbal de la séance du 25 janvier est lu et approuvé.

2. Il est donné lecture de la lettre suivante :

« Saint-Petersbourg, le 18/30 janvier 1892.

» A Monsieur le Président du Koninklijk Aardrijkskundig Genootschap à Anvers.

» MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

» La société *Impériale* russe de géographie a le profond regret d'avoir à vous faire part de la perte qu'elle vient d'éprouver en la personne de son Auguste Président, Son Altesse Impériale le Grand-Duc CONSTANTIN NICOLAYEVITCH, décédé à Pavlovsk, près Saint-Petersbourg, à minuit du 12/24 au 13/25 janvier 1892.

» Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de nos sentiments les plus distingués.

» Le Secrétaire général,

» A. GRIGORIEF

» Conseiller d'État.

» Le Vice-Président,

» P. DE SEMENOF

» Sénateur de l'Empire. »

M. le président rend hommage au caractère de S. A. I. qui s'est constamment dévouée aux intérêts de la science géographique.

Notre cercle s'associe au deuil qui a frappé la société *Impériale* russe de géographie.

3. M. le président passe au dépouillement de la correspondance.

— Il est donné lecture d'une lettre de M. le ministre de l'agriculture, de l'industrie et des travaux publics, envoyant des exemplaires de l'arrêté royal du 12 janvier 1892 qui ouvre un cinquième concours pour la collation du legs de 10.000 francs institué à perpétuité par le docteur Guinard pour être remis tous les cinq ans à celui qui aura fait le meilleur ouvrage ou la meilleure invention pour améliorer la

position matérielle ou intellectuelle de la classe ouvrière, en général et sans distinction.

4. *Sociétés correspondantes.*

— L'Académie des sciences naturelles à Philadelphie et l'*American philosophical society* accusent la réception de différents fascicules du *Bulletin*.

5. *Quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique.*

HOMMAGE A CHRISTOPHE COLOMB.

M. le président, prenant la parole, s'exprime comme suit :

« MESSIEURS,

« Le 3 août 1492 s'accomplissait en Andalousie un des événements les plus remarquables qu'aient enregistré les annales maritimes et l'on peut même dire, l'histoire de l'humanité. Une petite flottille de trois navires, dont l'un seulement était ponté et qui, par leurs proportions, ne dépassaient pas en importance nos bateaux de pêche modernes, quittait le port de Palos, non loin de Huelva, à l'embouchure du Rio-Tinto, pour tenter une expédition dont l'audace faisait frémir les marins les plus intrépides. Le chef de l'expédition était un pauvre marin, dont nul ne pouvait dire positivement d'où il venait, où il était né. Sept ans auparavant, il était venu frapper à la porte du couvent de la Rabida, mourant de faim, accompagné de son fils encore enfant et y avait reçu la plus généreuse hospitalité. Mais ce mendiant avait une grande âme, l'enthousiasme généreux de la science ; il voulait, au prix de sa vie, doter l'humanité d'une source de richesse nouvelle. Bientôt

il trouva en Fray Juan Perez de Marchena, ancien confesseur de la reine Isabelle et supérieur du couvent de la Rabida, un protecteur ardent et éclairé.

» Le commerce de l'Occident souffrait péniblement des suites désastreuses des croisades. La route naturelle de l'Orient par la Méditerranée lui était fermée. Les Portugais cherchaient vainement depuis un siècle à ouvrir une route en contournant l'Afrique. La solution nouvelle qu'offrait *Christoval Colombo*, car ainsi se nommait le mendiant qui avait demandé l'hospitalité à la Rabida, était des plus extraordinaires, car il prétendait *chercher l'Orient par l'Occident*. C'était, croyait-on, un véritable paradoxe. Malgré l'appui d'un savant éminent, Paolo Toscanelli, il avait été éconduit comme fou en Portugal. Raillé en Italie, il venait s'exposer aux sarcasmes des savants espagnols et ne dut son succès qu'à la confiance aveugle qu'il inspira à Fray Perez Juan de Machena, qui illustra son nom par sa crédulité dans le génie d'un grand homme.

» Quatre siècles se sont écoulés depuis ce célèbre voyage, qui, suivant l'illustre Alexandre de Humboldt, *doubla la création*. Toutes les nations se disposent à célébrer avec enthousiasme le centenaire de cette grande aventure.

» L'Italie, le Portugal, l'Espagne, préparent des fêtes splendides.

» Anvers, qui a si remarquablement bénéficié de la découverte du Nouveau Monde, Anvers où cette découverte reçut en quelque sorte son enregistrement officiel, son état civil, par les travaux d'Ortelius et de Mercator, Anvers ne peut manquer de s'y associer, et je remercie notre laborieux confrère M. Baguet d'avoir bien voulu inaugurer en quelque sorte nos travaux annuels, en nous racontant les premiers voyages du célèbre marin.

» De grandes fêtes auront lieu en Espagne en automne de 1892. Un *congrès international des Orientalistes* en septembre dans l'*Alcazar de Séville*, un *congrès américaniste* au couvent de la Rabida près de Huelva du 1^r au 6 octobre, puis un *congrès géographique hispano-portugais-américain*

à Madrid avec une grande *exposition historique américaine* des objets datant de l'époque des conquêtes espagnoles. Tous les grands ports de commerce iront inscrire leurs noms en témoignage de reconnaissance sur le monument commémoratif qui sera élevé dans le couvent de la Rabida, où se tiendra le *congrès des américanistes*, et j'ai bon espoir qu'un membre de notre société de géographie, malgré le long et coûteux voyage que cela impose, voudra aller y inscrire celui d'*Anvers*, qui, au temps de Charles-Quint, recueillit une grande part de la découverte, y trouva la source de sa grande fortune du XVI^e siècle, et y apportera en son nom le témoignage de sa reconnaissance pour l'illustre *Christophe Colomb*.

6. M. le conseiller Baguet fait une conférence sur *Christophe Colomb*. L'orateur traite son sujet *con amore* ; il fait le tableau des immenses difficultés que le grand explorateur eut à surmonter avant de pouvoir entreprendre un voyage qui devait doubler la face du monde.

M. le président remercie le conférencier de son intéressante communication et l'engage à développer dans une séance subséquente l'histoire de la découverte de l'Amérique (*Applaudissements*).

M. le président annonce ensuite que la commission du *congrès des américanistes* a résolu, pour conserver un souvenir du quatrième centenaire de Colomb, de faire imprimer dans le couvent même de la Rabida un livre, le seul qui y sera jamais imprimé et qui acquerra la valeur d'un véritable incunable du XIX^e siècle, renfermant la description du vieux couvent de la Rabida et de la ville de Palos de la Frontera, des notices biographiques de Christophe Colomb, de Martin Alonzo Pinzon, des Rois catholiques et de toutes les personnes

qui aidèrent directement à l'œuvre de la découverte; ce volume sera illustré de vues et de portraits. Il renfermera comme complément la liste des personnes et des administrations qui auront contribué au centenaire, avec des notices biographiques.

Ce livre, réservé aux membres du Congrès, est destiné à devenir une rareté bibliographique et doit, suivant le vœu de la commission espagnole, être le souvenir de la génération actuelle offert à ses successeurs du XX^e siècle.

M. le consul de Serra remercie la société de l'hommage rendu à Christophe Colomb et au pays qu'il a l'honneur de représenter. Il en fera part à son gouvernement.

— La séance est levée.

CHRISTOPHE COLOMB.

par M. A. BAGUET, consul honoraire du Brésil
et conseiller de la société.

MESDAMES, MESSIEURS,

A l'occasion du quatrième centenaire de la découverte du Nouveau Monde par Christophe Colomb, le 12 octobre 1492, l'Italie et l'Espagne se proposent de célébrer en 1892 avec beaucoup d'éclat cet événement si mémorable.

La société de géographie de Buenos-Ayres, de concert avec l'Institut historique et ethnographique de Rio de Janeiro, a l'intention d'élever un magnifique monument en mémoire de C. Colomb. Sa Sainteté le pape Léon XIII a daigné adresser un bref des plus approubatifs aux promoteurs de ce projet. C'est un éclatant hommage rendu au grand chrétien, qui affrontait l'inconnu des Océans pour apporter l'Évangile à de nouveaux peuples et pour offrir un nouvel horizon au monde commercial.

Il est à supposer que parmi les nombreuses publications qui paraîtront à cette époque, on soulèvera de nouveau la question de savoir « où sont les restes de Christophe Colomb. »

Il y a une dizaine d'années, nous avons traité ce sujet dans une notice qui a paru dans le *Bulletin de la société royale de géographie d'Anvers*. Voici quelle a été notre conclusion :

« Nous avons tout lieu de croire que les restes de Christophe Colomb reposent à la Havane, mais les preuves matérielles manquent et ces preuves sont des inscriptions funéraires.

» On se base, il est vrai, sur des traditions, mais qu'on se
» souvienne du dicton : *Verba volant, scripta manent*. Tant
» qu'il n'y aura pas de preuves irrécusables, le doute con-
» tinuera à subsister. »

Une longue polémique a eu lieu à ce sujet entre les savants, les autorités supérieures ecclésiastiques de l'île de St.-Domingue et les Espagnols.

Ce combat scientifique entre deux peuples (les Espagnols et les Dominicains) nous a fait connaître bien des faits mémorables, de précieux manuscrits et d'anciens ouvrages (au nombre de cinquante environ) du plus haut intérêt historique.

Dans le but de fêter dignement et avec pompe ce quatrième centenaire, on a institué à Rome une commission chargée de recueillir tous les documents qui se rattachent à la découverte du nouveau continent. Le comte Roselli de Lorgues, auteur du bel ouvrage : *Christophe Colomb*, a déjà envoyé à la commission de Rome la copie du portrait de l'illustre navigateur, provenant de l'ancien château de Cuccaro ayant appartenu autrefois à Balthasare Colombo. Ce portrait, peint sur bois, est attribué à Antonio del Rincon et son authenticité a été reconnue par feu le marquis Jérôme d'Adda, conservateur de la bibliothèque de Milan.

Le nom de Christophe Colomb est connu dans le monde entier. On remplirait bien des pages, rien qu'en citant les ouvrages en diverses langues, qui ont célébré les découvertes et les hauts faits de ce grand homme.

Sa biographie et la relation de ses quatre voyages sont éparpillées dans de nombreux ouvrages en plusieurs langues tant anciennes que modernes.

Le but de cette notice est de résumer en quelques pages, la vie de Christophe Colomb.

Dans quelques mois, nous publierons une narration succincte de son premier voyage, qui sera suivi de celui de ses trois autres, si les circonstances le permettent.

Parmi les principaux historiens qui, au commencement du

XVI^e siècle, ont donné une description des découvertes de Colomb, ayant servi de guide aux écrivains modernes. Citons : Martire, Oviedo, Gomara, Benzoni et Antonio Herrera. Presque tous étaient contemporains du grand navigateur.

Pietro Martire d'Anghicri naquit à Arona (Italie) et mourut à Grenade en 1520. Il a laissé beaucoup d'ouvrages en latin très pur. Employé à la cour d'Espagne, à l'époque où Colomb revint de ses voyages, il a publié une relation sous le nom de *Opus Epistolarum*, divisée en trois parties ayant pour titre : *Decades Oceanes*.

Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdez naquit en Espagne en 1478 et mourut en 1557. Il est l'auteur d'une histoire générale et naturelle des Indes occidentales (1). C'était un des écrivains les plus illustres de son époque. Il résida longtemps à Hispaniola en qualité de gouverneur, et passa vingt-deux ans dans les colonies espagnoles.

Francisco Lopez de Gomara, historien très renommé pour son histoire générale des Indes occidentales. Ses récits ne sont pas toujours marqués au coin de l'exacte vérité.

Jérôme Benzoni naquit à Milan ; historien et voyageur, il a publié une histoire du nouveau monde de 1541 à 1554 et a le grand mérite de raconter fidèlement les exploits des Espagnols ainsi que leurs méfaits.

Antonio de Herrera y Tordesillas naquit à Cuellar en Espagne en 1559. Historien fidèle et impartial, il brille surtout par ses vastes connaissances. On possède de lui plusieurs ouvrages sur les découvertes des Espagnols, principalement dans les Indes occidentales.

Qu'on nous permette de citer ici au sujet de l'historien Fransisco Lopez de Gomara une particularité qui fait honneur à la ville d'Anvers.

Son ouvrage en six volumes, sous le titre de *Historia*

(1) A cette époque on donnait le nom d'Indes occidentales aux terres découvertes par Christophe Colomb.

general de las Indias etc., fut imprimé dans sa langue naturelle à Anvers en 1554.

Dans son superbe ouvrage, *Anvers à travers les âges*, M. P. Génard mentionne qu'en 1493, Thierry Martens publia en langue latine une lettre de Christophe Colomb datée du 25 février 1493. Ce fut M. Ch. Ruelens qui découvrit cette traduction. Elle fut depuis publiée à Rome, à Paris, à Bâle et à Turin.

Il serait superflu de citer, dans le cours de cette notice, tous les ouvrages que nous avons dû consulter. C'est dans les écrits des anciens historiens, reproduits en partie par les modernes, que nous avons puisé nos renseignements.

La plupart des nombreux écrivains, qui ont décrit la vie de Colomb, assignent une date différente à sa naissance, variant de 1430 à 1439. Le curé Don Andrès Bernaldès, qui vécut dans son intimité, en fixe la date à 1435 et nous avons lieu de croire que c'est la véritable en procédant par déduction. Christophe Colomb mourut à Valladolid le 20 mai 1506 à l'âge de 70 ans; les documents de cette époque en font foi et c'est d'après cette date que l'on peut conclure qu'il est né en 1435 (1).

Le lieu de sa naissance a suscité pendant bien des années et encore de nos jours de nombreuses controverses. Plus de huit localités de l'Etat de Gênes se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour.

Washington Irving, l'auteur le plus populaire de la vie et

(1) D. Manoel Colmeiro a publié un livre ayant pour titre : *Los Restos de Colon*. Le ministre de l'instruction publique à Madrid lui facilita l'accès de toutes les bibliothèques et c'est d'après des documents authentiques qu'il a pu constater exactement le nom de la ville où Christophe Colomb reçut le jour ainsi que les dates de sa naissance et de sa mort. Un de ces documents est sans doute celui d'Andrès Bernaldès dans lequel il mentionne que le révélateur des Indes mourut dans une belle vieillesse à l'âge de soixante-dix ans plus ou moins « que el inventor de las Indias » murio in *senectute bona* de edad de *setenta* años poco mas o menos. »

Beaucoup d'érudits prétendent qu'il est mort à l'âge de soixante ans (*sesenta*) et que le mot *setenta* (soixante-dix) est une légère erreur graphique.

des voyages de C. Colomb, déclare dans son ouvrage qu'on ignore l'époque et le lieu de sa naissance et qu'on a peu de détails sur ses ancêtres. Cependant les recherches multiples, qu'on a faites depuis, ont éclairci ces points obscurs de sa vie.

Il nous semble que les érudits, qui ont fait énormément de recherches afin de connaître les dates de sa naissance et de sa mort, ont perdu un temps précieux. Un seul document authentique était suffisant.

Quant au lieu de sa naissance, il est incontestable qu'il est né à Gênes. Dans un acte public signé Christophe Colomb, alors qu'il était déjà amiral, on trouve ces mots : « Je suis né à Gênes. » Le doute n'est donc plus permis.

Son père Dominico Colomb, issu d'une ancienne famille noble mais déchue, était cardeur de laines et possédait quelques biens fonds, mais de peu de revenu.

Il eut de son mariage, avec Susanna Fontanarosa, quatre fils et une fille. L'aîné Christophe fut l'orgueil de sa famille et illustra à jamais le nom des Colomb. Barthélemy partagea sa fortune et fut *adelantado* ou gouverneur général d'Hispaniola et Diego embrassa l'état ecclésiastique.

Dominico Colomb, homme pieux et honnête, sut inspirer à ses enfants l'amour du bien et la pratique des vertus chrétiennes.

Quoiqu'obscur artisan, il avait un grand fonds de bon sens et beaucoup de perspicacité. S'étant aperçu que son fils aîné avait une intelligence précoce et un goût inné pour les sciences exactes, il commença à lui faire donner une éducation primaire. Avec la protection d'un membre de sa famille, il l'envoya jeune encore à l'université de Pavie où l'on dirigea ses études vers les sciences propres à en faire plus tard un habile marin. Dès sa plus tendre jeunesse, Colomb avait montré des dispositions pour l'art nautique.

A l'âge de quinze ans, il quitta l'université pour affronter la mer et s'engagea en qualité de mousse à bord d'un navire marchand.

On a peu de détails sur les premières années de sa jeunesse. Toutefois on sait qu'il fit plusieurs voyages au Levant et qu'il navigua sous pavillon français en qualité d'officier du fameux corsaire Colomb, son grand oncle, pour compte de René, duc d'Anjou, roi titulaire de Naples et de Sicile. Celui-ci lui donna même le commandement d'une expédition.

On voit par ce peu de détails que notre héros fut le fils de ses œuvres.

Le rude apprentissage de mousse et les divers grades qu'il obtint successivement, grâce à ses capacités et à son talent nautique si précoce, lui firent acquérir cette expérience et cette théorie de la mer qui forme le marin expérimenté.

Avant de commander, il apprit à obéir.

La Méditerranée était à cette époque infestée de corsaires et de pirates, ce qui l'obligea à se perfectionner dans le métier des armes et dans toutes les occasions il fit preuve d'une grande bravoure, d'une persévérance et d'une force de caractère inébranlables.

Ici se déroule un événement dramatique et vraiment providentiel.

D'après son fils Fernando (1), qui a décrit sa vie, il commandait un bâtiment de l'escadre sous les ordres de Colomb le jeune, fameux corsaire et neveu du grand oncle de Christophe. Ayant appris que des galions vénitiens revenaient des Flandres richement chargés, il les attendit sur la côte du Portugal à la hauteur de Lisbonne. Le vaisseau que commandait Christophe Colomb vint aux prises avec une grande galère vénitienne, qui prit feu par des grenades et d'autres objets inflammables. Les deux bâtiments, enchaînés par des grappins, devinrent la proie des flammes et les marins furent obligés de sauter dans la mer. Christophe Colomb, excellent nageur, saisit une rame et, après avoir nagé pendant deux

(1) Fernando, deuxième fils de C. Colomb, issu de son mariage avec Dona Beatriz Enriquez de Araná, sa seconde femme, s'adonna surtout aux études scientifiques et écrivit la vie de son père.

heures, atteignit heureusement les rives du Portugal et de là gagna Lisbonne.

Ne doit-on pas reconnaître dans cet événement le doigt de la Providence ?

Son frère puîné, le pilote Barthélemy, était établi à Lisbonne afin d'y utiliser ses talents comme géographe.

Les deux frères s'aimaient tendrement ; de même que Barthélemy, Christophe gagna sa vie en copiant des manuscrits, en dressant des cartes géographiques et en faisant un petit commerce de librairie.

Agé alors de trente-trois ans, il avait le port et le maintien pleins de noblesse, une taille élevée et tout respirait en lui la douceur alliée à la fermeté.

Il épousa à Lisbonne la fille d'un navigateur italien Bartholomeo Monis de Palestrello. Ce fut dans les entretiens avec ce hardi marin, ce fut en lisant les récits de ses nombreux voyages et en compulsant ses cartes marines, qu'il se transporta en imagination dans un monde inconnu dont il rêvait vaguement l'existence. Ses fréquents entretiens avec son beau-frère, navigateur renommé et gouverneur de Porto-Santo, ne firent qu'augmenter son ardeur pour les études géographiques et cosmographiques.

C'est peut-être alors que germa dans son esprit, quoiqu'à l'état d'embryon, un grand projet qui fut l'avant-coureur d'une des plus belles découvertes du XV^e siècle.

Le beau-père de Colomb avait reçu par l'entremise de Dom Henrique, fils de Jean I, roi de Portugal, de vastes propriétés situées dans l'île de Porto-Santo ⁽¹⁾, mais à cause de certaines circonstances il perdit presque toute sa fortune en voulant

(1) Porto-Santo, que nous avons aperçu de loin en visitant Madère, est une île appartenant au groupe Madère.

Ce n'est qu'une montagne escarpée bordée de terres basses. De nos jours on y cultive des céréales et des fruits.

Voyez la notice *L'Île Madère*. (*Bulletin de la société de géographie d'Anvers*, année 1880.)

les coloniser. C'est à Porto-Santo que naquit Don Diego, le fils aîné de Colomb.

Ayant été naturalisé Portugais, en vertu de son mariage, il fit souvent partie des expéditions que le gouvernement portugais envoyait vers les côtes de la Guinée découvertes au XV^e siècle. A son retour il continua à dresser des cartes, à confectionner des globes et parvint par son travail opiniâtre à envoyer quelques secours à son vieux père, à subvenir à l'éducation de ses frères et à procurer une modeste aisance à sa femme et à sa belle-mère. Un homme aussi profondément attaché à sa religion devait forcément être bon fils, bon frère et époux dévoué.

En 1474 il conçut le projet de chercher un passage aux Indes dans la direction de l'Ouest. C'était un projet audacieux, une entreprise gigantesque et tellement importante qu'elle ne pouvait se faire qu'avec le concours d'une tête couronnée, mais le temps n'était pas encore venu de mettre à exécution ce vaste projet.

Pendant deux ans il ne cessa de mûrir son entreprise, afin d'atteindre le but qu'il s'était proposé. Il supposa qu'en traversant le Grand Océan vers l'Occident il pourrait découvrir une nouvelle route vers l'Inde ⁽¹⁾.

Ayant fait une étude approfondie des voyages du célèbre Vénitien Marco Polo, il entrevit même la possibilité d'aborder à Cypango (Japon) et même d'atteindre Catay, province au nord de la Chine ⁽²⁾.

(1) A cette époque les Vénitiens et les Flamands de Bruges commerçaient déjà avec l'Inde.

(2) D'aucuns prétendent que la Chine était connue sous le nom de Catay au moyen âge.

Si Christophe Colomb ne découvrit pas une nouvelle route vers l'Inde, il eut le grand mérite d'engager les Espagnols à tenter de nouvelles découvertes. Témoin celle de l'Yucatan par Hernandez de Cordova en 1517, celle de la Nouvelle-Espagne par Juan de Grijalva en 1518, ainsi que la découverte et la conquête du Mexique par le célèbre Fernand Cortez vers la fin de 1518.

Christophe Colomb croyait à la rotondité de la terre, mais il la supposait plus petite qu'elle ne l'est réellement. A cette époque cette croyance semblait à beaucoup de gens une hérésie scientifique.

En naviguant vers le couchant afin d'atteindre l'Orient, c'était, comme l'a dit Toscanelli (1), une grande et noble idée, car Colomb lui avait fait entrevoir l'immense avantage qu'il en résulterait pour toute la chrétienté.

Profondément religieux, il mettait en pratique le principe de Bacon : « Peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science en rapproche. » Aussi recherchait-il la société des érudits, des cosmographes, des navigateurs et il était en correspondance avec les plus illustres savants de son époque.

Quoi qu'en aient dit certains écrivains, il avait une vague intuition et un pressentiment qu'il pouvait exister un monde nouveau dans la direction du couchant.

Ses expéditions à la côte d'Afrique, son séjour au pôle nord et une étude approfondie de la relation des voyages de Marco Polo lui donnaient à supposer que sur l'immense Océan il pouvait y avoir des terres inconnues. C'est dans cette prévision qu'en 1492, il posa aux couronnes d'Aragon et de Castille, entre autres conditions, celle d'être nommé « gouverneur général des îles et des terres fermes à découvrir. »

Nous donnerons en temps et lieu les détails de l'entrevue des commissaires de la couronne d'Espagne avec Christophe Colomb.

Quelques auteurs mentionnent que des navigateurs avaient trouvé en mer des arbres d'une espèce inconnue et des pièces de bois exotique et que ces faits étant venus à la connaissance de Colomb, il en avait tiré la conclusion : que ces débris venaient des terres inconnues situées à l'Occident. Ceci n'est qu'une supposition toute gratuite.

En 1476 il se rendit à Gênes sa patrie et proposa au sénat

(1) Paolo Toscanelli del Pozzo, médecin italien, était un des plus grands savants de son temps comme mathématicien, cosmographe et physicien.

d'équiper quelques navires, afin d'aller à la découverte des terres pouvant exister à l'ouest et chercher une route vers l'Inde. Le sénat refusa en prétextant la pénurie du trésor et en l'informant que déjà maint navigateur s'était aventuré sur le Grand Océan et que jamais on n'en avait plus entendu parler.

Il reçut le même accueil à Venise. Le conseil de la république rejeta ses propositions.

Dans la biographie de Colomb, écrite par son fils Fernando et publiée à Venise en 1571, on peut lire que non seulement son père visita l'Islande en 1477, mais qu'il navigua jusqu'à 300 milles au delà. Ce voyage avait peut-être pour but de recueillir des renseignements sur les contrées qu'il supposait exister au delà de l'Atlantique.

Il est un fait peu connu dans l'histoire, c'est la découverte de l'Amérique en l'an 1000 par les Islandais, qui donnèrent le nom de Vinland (pays des vignes) à une contrée qu'on suppose être de nos jours le Nantucket.

« Qui oserait contester, » dit un de nos savants voyageurs belges, M. Le Clercq, « que le navigateur génois n'ait pas tiré profit des connaissances que les Islandais avaient de l'Amérique ? Alexandre de Humboldt affirme que c'est à Reykjavik (Islande) que le célèbre amiral puisa dans les manuscrits islandais les informations qui le déterminèrent à franchir les mers occidentales.

» Le projet de Colomb n'était point d'ailleurs de découvrir un monde nouveau, mais de rechercher une nouvelle route commerciale vers les Indes.

» Si Colomb ne découvrit pas le premier l'Amérique, il faut lui reconnaître un mérite plus grand, c'est d'avoir révélé à l'Europe l'existence d'un nouveau continent. Les voyages antérieurs des Islandais n'eurent aucune influence sur les destinées du monde. A Colomb seul revient la gloire d'avoir posé un nouveau jalon dans l'histoire du genre humain ⁽¹⁾. »

(1) Nous extrayons ces quelques lignes d'un fort intéressant ouvrage publié en 1883 sous le titre : *La Terre de Glace*. Ce livre si attrayant et

Après son échec à Gênes, à Venise et en Angleterre, où il avait envoyé son frère Barthélemy, Christophe Colomb revint en Portugal, triste mais non découragé. Une âme fortement trempée comme la sienne, un génie aussi supérieur ne se laissa pas facilement abattre. Le futur amiral avait une volonté de fer, une patience à toute épreuve.

En 1481, Dom João II, fils d'Alphonse V, était monté sur le trône de Portugal. De même que son grand oncle Dom Henrique, dit le navigateur, excellent cosmographe très versé dans la langue arabe, il était passionné pour les voyages et, à cette époque, Lisbonne était un lieu de réunion de savants cosmographes de tous les pays et de célèbres navigateurs.

La nation portugaise pouvait s'enorgueillir de posséder dans son sein des hommes de science tels que Behaim de Nuremberg, le célèbre confectionneur de globes terrestres, et des marins tels que Bartholomeu et Pedro Dias, Diogo Cam; ils furent les précurseurs des Vasco de Gama, des Albuquerque, des Magalhaës, des Cabral, des Almeida et de tant d'autres illustres explorateurs.

Christophe Colomb, déjà connu à Lisbonne comme habile cartographe et possédant de vastes connaissances nautiques, obtint facilement une audience du roi de Portugal par l'entremise de son beau-frère le gouverneur de Porto-Santo.

Il savait que le gouvernement de Portugal avait de tout temps favorisé les entreprises maritimes, et récompensé royalement tous ceux qui avaient contribué à la gloire de leur pays⁽¹⁾.

Il proposa à João II que, si l'État voulait fournir les vaisseaux nécessaires, il irait à la recherche d'une route plus directe vers l'Inde en traversant l'océan Atlantique.

qu'on ne se lasse pas de lire est dû à la plume de notre infatigable voyageur M. Jules Leclercq, ancien président de la société royale de géographie de Bruxelles.

(1) A cette époque on donnait, outre le titre de *capitão mór*, le gouvernement des régions découvertes à celui qui en avait pris possession au nom de la couronne de Portugal. Parfois il recevait une concession de plusieurs lieues d'étendue de côtes à condition de les coloniser.

Cette première entrevue n'eut aucun résultat.

Dans les conférences ultérieures, Colomb donna des preuves de tant de capacité et sut inspirer une telle confiance au roi, que celui-ci se décida à faire les frais d'une expédition. Toutefois il désirait savoir qu'elles étaient ses prétentions en cas de réussite. Les conditions qu'il posa à João II étaient si excessives et dépassaient tant tout ce qu'on aurait pu imaginer, que le roi crut nécessaire de soumettre la question à une *junta* ou commission, parmi laquelle figuraient deux Juifs, célèbres cosmographes. Un grand laps de temps s'écoula sans que Colomb reçut une réponse.

Cependant une cruelle déception l'attendait.

Le roi, de l'avis de la *junta*, demanda au Génois de lui confier ses notes, ses plans et tous les documents qui se rattachaient à son entreprise.

Sous un prétexte quelconque, on envoya secrètement une caravelle commandée par un pilote ⁽¹⁾, avec mission de naviguer vers le couchant à la découverte de régions inconnues. Le pilote, quoique fort habile, n'avait ni la foi ni l'énergie de Colomb. Après quelques semaines de navigation, la caravelle revint sans avoir rien découvert.

La Providence voulut laisser à l'homme de génie l'honneur et la gloire des découvertes qui ont à jamais immortalisé son nom.

Le monarque, ayant appris que ses ordres n'avaient pas été exécutés ponctuellement, voulut renouer les négociations avec Colomb, mais celui-ci avait l'âme trop noble et trop loyale pour vouloir encore traiter avec ceux qui l'avaient si indignement joué.

Rien ne retenait plus Colomb sur la terre de Portugal, car il avait eu le malheur de perdre la mère de son fils unique, sa chère Felippa. Sans confier son dessein à personne, il s'embarqua secrètement avec son jeune fils sur un navire qui fit voile pour Gênes. C'était vers la fin de 1484.

(1) En Portugal et en Espagne, on donnait le nom de *piloto* à des navigateurs experts et même à des capitaines de navires.

Rebuté par quatre puissances mais non découragé, il fit de nouvelles démarches auprès de la république de Gênes, mais en vain.

Tout autre que Colomb aurait renoncé à son projet, mais il possédait une rare ténacité, une foi inébranlable et une confiance illimitée dans la Providence.

Parmi les monarchies chrétiennes, l'Espagne, comme puissance maritime, lui parut le seul pays auquel il pouvait désormais confier l'exécution de son plan.

Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille en étaient alors les souverains (1).

Colomb partit pour l'Espagne et débarqua avec son fils encore enfant, à Palos (2). Quelques écrivains contestent cette version, mais sans fournir des preuves à l'appui.

A une demi-lieue de Palos se trouve le couvent de Santa-Maria de la Rabida, desservi par des religieux de l'ordre de Saint-François. C'est là que le futur amiral, pauvre et dénué de tout, vint demander l'hospitalité.

Comment l'idée est-elle venue au Génois de se rendre à ce monastère? Personne n'a su l'expliquer. « C'est, » comme dit un de ses historiens, « un de ces hasards providentiels qui » relèvent l'action d'une puissance supérieure devant laquelle » nous nous prosternons. »

A la tête de ce monastère se trouvait le père Juan Perez de Marchena. Très versé dans la géographie et dans la cosmographie, il ne tarda guère à s'apercevoir qu'il avait

(1) Ferdinand V dit le Catholique, née en 1452, avait épousé Isabelle, sœur d'Henri IV, roi de Castille. Fondateurs de la grandeur de l'Espagne, ce fut sous leur règne que la prise de Grenade en 1492, y détruisit le dernier vestige de la puissance musulmane. Ferdinand V eut pour successeur l'aîné de ses petits-fils, de la branche maternelle, le fameux Charles-Quint, né à Gand.

(2) C'est un petit port à 20 kilomètres d'Huelva à l'embouchure du Rio Tinto en Andalousie. Au XV^e siècle ce port était le centre des lointaines expéditions. De nos jours il est abandonné, les alluvions ayant ensablé l'embouchure du Rio Tinto.

dans son hôte une de ces âmes d'élite, un homme éminemment religieux et doué d'un génie supérieur.

Pendant le temps que Colomb passa dans le cloître, il étudia les œuvres théologiques des Pères de l'Église et vécut de la vie monastique comme un vrai disciple de saint François.

Avant de quitter le monastère, il eut le bonheur de pouvoir y laisser son jeune fils Diego pour y faire son éducation sous l'égide du vénérable gardien. Il procura à son hôte une petite somme d'argent et lui donna une lettre de recommandation pour le confesseur de la reine le prieur de Prado.

Colomb, le cœur léger et se confiant dans la Providence, présenta sa lettre au prieur Don Fernando de Talavera. De prime abord il vit que de ce côté non seulement il éprouverait des déceptions, mais que cet homme serait peut-être un obstacle à l'accomplissement de ses projets.

Pendant six années il ne cessa de lutter. Ce qu'il lui fallut de courage, de persévérance et de ténacité, nulle plume ne saurait le décrire ; tout autre que Colomb aurait succombé devant la fatalité qui le poursuivait.

Le prieur de Prado, quoique pieux et savant, n'avait aucune notion de navigation ni de cosmographie. S'étant fait une règle de conduite de ne jamais accueillir de solliciteur, il laissa son protégé se morfondre dans les antichambres. D'ailleurs Colomb mal vêtu et ne parlant qu'imparfaitement le castillan lui inspirait peu de confiance.

Il reprit à Cordoue son ancienne profession de cartographe et de confectionneur de sphères, art dans lequel il excellait.

Vers la fin de 1486, il épousa une jeune fille de haute noblesse, possédant peu de fortune, du nom de Béatrix Enriquez de Araná et douée d'une grande beauté. Ce ne fut ni un mariage de fortune ni de convenance ; Colomb était pauvre, ses cheveux avaient blanchi sous les dégoûts et les déceptions, mais sa campagne avait su apprécier ses excellentes qualités et son profond génie.

Quelques écrivains, gratte-papier de bas étage, ont voulu

jeter leur bave immonde sur cette union ; mais quel est le grand homme qui n'ait pas eu à souffrir de la calomnie. ⁽¹⁾

Vers la fin d'août 1487, il lui naquit un fils qui reçut le nom de Fernando.

Sur ces entrefaites il eut le bonheur de faire la connaissance de l'ancien nonce apostolique Mgr Antonio Geraldini, revenu en Espagne pour y achever l'éducation de la fille aînée de la reine.

Il le mit en rapport avec le chancelier de la Cour, le cardinal Pedro Gonsalez de Mendoza. L'accueil qu'il en reçut fut très favorable, car le grand cardinal n'eut pas de peine à comprendre que le projet de Colomb était basé sur la science vraie.

Il lui facilita une entrevue avec ses souverains.

Colomb, quoique pauvrement vêtu et possédant un accent étranger, avait beaucoup de dignité dans le regard et dans son maintien.

Sans dévoiler ses plans, (son aventure à Lisbonne l'ayant rendu défiant) il s'attacha à démontrer, d'une manière générale, les avantages commerciaux qui pourraient résulter pour l'Espagne de la découverte d'un nouveau continent, mais surtout le bien immense qui en résulterait pour la religion et la civilisation en convertissant au christianisme tant de peuples gémissant encore sous le joug de l'idolâtrie.

La reine se montra pleine de sympathie pour le futur

(1) Quelques anciens historiens ne font aucune mention de son mariage avec Dona Béatrix Henriquez. L'abbé Prevost, dans son *Histoire de voyages*, suppose qu'il s'était remarié après le décès de sa première femme.

Cet auteur, qui cite souvent Herrera, a mal interprété le passage qui a trait à cet événement de la vie de Colomb. Il existe encore de nos jours dans la cathédrale de Séville une pierre funéraire érigée en 1539 à la mémoire de Don Fernando et sur laquelle on peut lire qu'il était le fils du grand amiral Christophe Colomb.

Ce grand homme était trop profondément religieux pour contracter une union illicite. Ses envieux et ses détracteurs n'auraient pas manqué de le noircir auprès des théologiens et des souverains de Castille.

révéléateur, mais le roi, très circonspect de sa nature et considérant les idées de Colomb comme une utopie, décida que son projet serait soumis à une commission scientifique, *junta*, qui aurait pour président le confesseur de la Cour, le prieur de Prado.

Ce fut à Salamanca que se réunit la commission.

A cette époque, les cosmographes étaient en petit nombre et ne possédaient pas les capacités nécessaires pour discuter le projet de Colomb. On compléta la commission en nommant des théologiens.

La plupart des membres n'avaient aucune notion d'astronomie et s'imaginaient que notre planète était un corps fixe autour duquel le soleil faisait ses évolutions. Les théologiens opposaient à Colomb les passages des Écritures, mais interprétés d'une manière vicieuse. Colomb, qui dans le silence du cloître à Palos avait étudié la théologie, osa, ce qui était peut-être un danger à cette époque, réfuter les arguments des théologiens.

Son visage illuminé par le langage si élevé qui coulait de ses lèvres, son éloquence naturelle, fortifiée par une profonde conviction, firent une grande impression sur Diego de Deza, éminent professeur de théologie, et sur d'autres personnages distingués qui avaient suivi les débats.

La commission se sépara sans avoir rien décidé, la Cour ayant quitté Salamanca au commencement de 1487.

Pendant ce temps, la réputation de Colomb avait grandi et son nom était devenu populaire.

Jean II, roi de Portugal, ayant eu connaissance de l'entrevue du Génois avec les commissaires, fit de nouvelles démarches pour l'engager à se rendre à Lisbonne. Il était le seul de tout son entourage qui avait foi dans le génie de Colomb, et bien décidé à souscrire à toutes les conditions qu'il aurait pu lui proposer. A cet effet le roi lui envoya un sauf-conduit ainsi qu'une lettre autographe. Colomb avait la mémoire longue et ne pouvait oublier l'injustice qu'on avait commise à son égard. Il refusa.

Bien des déceptions l'attendaient encore. Néanmoins il persiste dans ses desseins et résolut de tenter l'impossibilité afin de réussir dans son entreprise.

Ce n'est qu'après quatre longues années d'attente que le navigateur génois obtint que la junta s'assemblerait de nouveau ; sa décision lui fut fatale, elle rejeta à l'unanimité son projet.

Isabelle fut la seule qui tâcha de ranimer le courage de Colomb en lui donnant l'assurance qu'après la guerre on s'occuperait de son projet. On se prépara alors à cette époque à faire le siège de Grenade, unique place encore au pouvoir des Maures.

Trompé par le Portugal, refusé par Gênes, rebuté par Venise et par l'Angleterre et leurré par l'Espagne, il se décida à faire des propositions au roi de France.

En Espagne il avait beaucoup de détracteurs parmi les courtisans et l'entourage du monarque. On le traitait de visionnaire, d'aventurier et on ne lui pardonnait pas son titre d'étranger. Plusieurs fois la reine dut fermer la bouche à ses ennemis.

Avant de dire peut-être un dernier adieu à l'Espagne, il se rendit au monastère de la Rabida dans le but de ramener à Cordoue, auprès de sa seconde femme Dona Béatrix, son fils aîné Diego que le père gardien y élevait par charité.

Arrivé au couvent, le père gardien fut en proie à une profonde désolation, lorsque son ami lui apprit que, las de lutter contre les temporisations de la Cour et la morgue des savants, il était résolu de proposer au roi de France l'exécution de son projet. Le père Juan Perez de Marchena tâcha par tous les moyens possibles de le détourner de son dessein.

Colomb était revenu au monastère plus pauvre que jamais et portait sur son visage les traces des déceptions et du découragement.

Ce fut dans le silence du cloître et dans la prière que ce grand homme parvint à donner quelque repos à ses esprits, à ranimer ses espérances et à retremper son courage.

Le savant franciscain aimait son pays avec amour et avec ardeur. Craignant qu'une autre puissance n'acceptât le projet de l'éminent cosmographe, il écrivit une lettre à la reine dont il avait été le confesseur.

Après quatorze jours d'une attente mortelle, la reine pria le gardien de se rendre auprès d'elle.

L'histoire peut enregistrer avec orgueil que ce fut grâce au dévouement, à un voyage non sans péril et à la puissante intervention de ce moine franciscain, si humble mais si savant, que la Cour de Castille, ou plutôt Isabelle consentit à entendre Colomb en dépit des intrigues et de l'ignorantisme de son entourage. Le père gardien plaida avec une telle chaleur, une si intime conviction et un si ardent patriotisme la cause de son ami, que la reine consentit à donner une audience à Colomb. Heureusement la guerre que l'Espagne soutenait contre les Maures depuis tant d'années était à sa fin, car Grenade s'était rendue en 1492 après avoir été en possession des infidèles pendant huit cents ans.

Isabelle avait donné son adhésion au projet du savant génois ; restait à connaître quelles étaient ses prétentions. A cet effet il dut les soumettre à une commission présidée par le même Talavera qui n'avait jamais su comprendre le génie du savant cosmographe. Colomb, convaincu qu'il allait doter l'Espagne d'un nouveau continent, demanda à être nommé grand amiral, vice-roi héréditaire de toutes les îles et terres fermes à découvrir, et à recevoir la dîme de toutes les richesses, de quelque nature qu'elles fussent, qui seraient importées en Espagne.

Les commissaires furent indignés et brusquement la conférence fut suspendue.

La reine fit proposer à Colomb d'autres conditions quoique très avantageuses. Il déclina son offre.

Ayant reçu une lettre du roi de France, pays auquel il allait soumettre son projet, il prit congé de ses rares amis. Mais avant de dire un dernier adieu peut-être à la Castille,

il partit à dos de mule pour Cordoue où se trouvait alors sa femme et ses fils.

Survint un événement imprévu qui changea la face du monde et auquel on peut appliquer cet axiome « L'homme propose, mais Dieu dispose. »

Deux hommes d'élite et très estimés à la Cour osèrent, dans une audience que leur avait donnée la souveraine, tenir un langage énergique, en lui démontrant quelle gloire et quelle prospérité il pouvait résulter pour son pays et pour le christianisme par la découverte d'un nouveau monde. Pendant ce temps le protecteur de Colomb, le père Juan Perez, priait Dieu dans la chapelle du palais pour la bonne réussite de cet entretien.

La reine, ébranlée, eut comme une sainte inspiration; obéissant à une voix intérieure, elle déclara qu'elle était prête à seconder l'entreprise de Colomb en faisant tous les sacrifices possibles. Par ses ordres on expédia un courrier chargé de rappeler Colomb qu'on rencontra au port de Pinos à deux lieues de Grenade.

Le roi, quoiqu'à contre cœur, donna son consentement, et la reine, en dépit de la Cour, de la junta et malgré l'opposition de son entourage, déclara qu'en cas de nécessité, elle fournirait au Génois les fonds nécessaires pour la réalisation de cette expédition, dût-elle sacrifier ses bijoux.

Don Luis de Sant Angel, receveur des dîmes ecclésiastiques, se chargea d'avancer une somme de 17,000 florins.

Isabelle eut à cœur, avant le départ de son protégé, d'assurer le sort de son jeune fils Diego, qui fut nommé page du prince Jean, héritier présomptif de la couronne.

Tout ce que Colomb avait demandé à la *junta* lui fut accordé; d'ailleurs, comme le dit un de ses historiens « il ne demandait rien avant d'avoir donné lui-même. »

L'historien Herrera cite dans une de ses œuvres la convention conclue à Santa-Fé le 17 avril 1492 entre les souverains de Castille et le futur vice-roi des Indes. On trouve dans la vie

de Colomb par son fils Fernando le brevet royal et les lettres patentes, donnés à Grenade, datés du 30 avril 1492.

Après avoir étudié et mûri son projet pendant dix-huit ans, après avoir lutté pendant huit ans et proposé ses plans à six États divers, le grand navigateur eut le bonheur d'avoir atteint le but de ses efforts et de les voir accueillis par une femme, Isabelle la Catholique, reine de Castille, à laquelle revint la gloire et l'honneur d'avoir aidé si puissamment à la découverte d'un nouveau monde. Témoin la devise qui se trouve sur l'écusson d'armes du duc de Veragua, un des descendants de Christophe Colomb :

A Castilla y a Leon

Nuevo mundo dió Colon.

Toutefois pour surmonter les dernières difficultés inhérentes à son entreprise, Colomb dut s'engager à intervenir pour un huitième dans les frais de l'expédition. Heureusement les Pinzon, riches armateurs à Palos et marins d'élite, avec lesquels il avait eu de longs entretiens, restèrent garants pour ce huitième.

Le 3 août 1492, Colomb partit de Palos à la tête de trois caravelles, dont une seule était pontée, et quatre-vingt-dix hommes d'équipage. Les deux autres n'avaient de pont qu'à l'avant et à l'arrière ⁽¹⁾.

Nous n'anticiperons pas sur la relation de ce premier voyage. Disons pour être bref qu'à son retour, lorsque Colomb montra sept naturels du nouveau continent, des produits exotiques et des monceaux d'or; le grand navigateur fut accueilli en souverain par Isabelle et Ferdinand. Les courtisans, qui avaient traité Colomb d'aventurier, émerveillés à la vue de l'or, n'eurent que des paroles flatteuses pour celui que, quelques mois auparavant, ils avaient couvert de sarcasmes et traité avec tant de dédain. *Auri sacra fames*.

(1) Nous donnerons dans la relation du premier voyage un croquis de la caravelle la *Santa-Maria* d'environ 100 tonneaux de charge et commandée par Christophe Colomb, fait par lui-même, ainsi que deux autres de ses dessins ayant trait à ce voyage.

Voici un petit fait historique connu sous le nom de l'œuf de Christophe Colomb.

Étant un jour attablé avec quelques seigneurs de la Cour, ils lui reprochèrent avec une certaine acrimonie que ce n'était pas chose si difficile que de découvrir un nouveau monde. Sauriez-vous bien, leur dit-il, faire tenir un œuf debout sur cette table? Tous essayèrent sans pouvoir y parvenir. Alors Colomb cassa le bout de l'œuf, qui resta debout sans difficulté. C'était une petite leçon pratique donnée aux envieux de la gloire et du succès de l'illustre navigateur.

Lors de son troisième voyage à St.-Domingue, le commandador Don Francisco de Bovadilla (1), gouverneur de cette île, le renvoya en Espagne, chargé de chaînes, ainsi que ses deux frères.

Revenu en Europe pour la dernière fois, il apprit que sa protectrice, son ange gardien, Isabelle la Catholique, n'était plus de ce monde.

Le roi Ferdinand, qui n'avait jamais su lui pardonner sa qualité d'étranger, professait à son égard une sourde animosité cachée sous la voile de l'estime.

Le célèbre Génois ne put jamais obtenir d'être réintégré dans ses titres et dans ses charges. Le roi offrit à celui qui avait doté l'Espagne d'un monde nouveau, quelques terres en Castille. Amère dérision!

Abreuvé de dégoûts et indigné de l'ingratitude et de l'injustice qu'on montra à son égard, il mourut de chagrin à Valladolid le 20 mai 1506 dans une hôtellerie, assisté de quelques religieux fransiscains, qui adoucirent l'amertume de ses derniers moments.

(1) Des envieux, jaloux de la gloire de Cristophe Colomb, l'avait lâchement accusé de prévarication. Ces bruits, grossis par la calomnie, étant venus à la connaissance des souverains de Castille, le commandeur Bovadilla, homme faux et cruel, fut envoyé à St.-Domingue pour contrôler la conduite du vice-roi. Il le chargea de chaînes et dressa contre lui un acte odieux d'accusation. Plus tard ayant été rappelé à cause de ses injustices, il périt dans une tempête avec la flotte qui le ramenait en Europe.

Ce grand homme rendit le dernier soupir le regard fixé vers la muraille où étaient suspendues les chaînes avec lesquelles Bovadilla l'avait chargé à St.-Domingue et renvoyé en Espagne.

Le roi Ferdinand, revenu de son erreur, accorda à ses enfants les titres, les honneurs et les charges dont il avait frustré leur père. Son fils Don Diego illustra depuis le nom des Colomb dans le nouveau monde.

« Le grand amiral ne trouva pas même de repos après sa mort, car ses restes furent changés trois fois de sépulture et de nos jours deux États se disputent l'honneur de posséder ses ossements.

« La mort de Colomb passa inaperçue et le monde ingrat et égoïste n'eut que des éloges et des honneurs pour le Florentin Amerigo Vespucci, dont le nom fut donné injustement au nouveau continent qu'avait découvert Colomb. Celui qui avait ouvert un immense et nouvel horizon à l'ancien monde fut oublié et effacé de la mémoire des peuples » (1).

Sic transit gloria mundi.

Antonio de Herrera, un des historiens de Cristophe Colomb, a tracé son portrait dont (pour finir) nous donnons ici quelques extraits.

Sa vie fut mêlée de bonheur, d'adversités, de gloire, d'opprobres, de grandeur et d'humiliation. Sa gloire fut de courte durée, car il souffrit constamment de contretemps fâcheux, d'amères déceptions et de chagrins cuisants.

Il était affable avec tout le monde, doux à l'égard de ses subordonnés et d'une humeur toujours égale. Il joignait, à une piété solide, une probité à toute épreuve et un savoir immense.

Pour devenir l'idôle des Castillans et un des plus grands

(1) Les quelques lignes précédées de guillemets sont empruntées à notre notice : *Où sont les restes de Colon*, publiée en 1888 dans le *Bulletin de la société royale de géographie d'Anvers*.

hommes de son siècle, il aurait dû être né dans leur pays. Personne à la Cour de Castille ne lui pardonna son titre d'étranger, depuis le roi Ferdinand jusqu'au dernier des courtisans.

Naturellement porté à la colère, il eut assez de force de caractère pour maîtriser ce défaut. On lui a souvent reproché sa dureté envers les Indiens. Cependant il ne négligea aucune occasion pour les faire instruire et les convertir au christianisme. On ne lui a pas ménagé d'autres reproches, mais qui est exempt de défauts? *Errare humanum est.*

Presque tous les historiens espagnols ont rendu justice à ses talents, à son génie et à ses nobles qualités. L'historien Oviedo dit un jour à Charles-Quint qu'il méritait qu'on lui élevât une statue en or. Herrera le compare à un de ses héros de l'antiquité dont on faisait jadis des demi-dieux.

Ce ne fut qu'après sa mort que Ferdinand d'Aragon répara les injustices qu'il avait commises à l'égard du plus grand révélateur du XV^e siècle.

Notes additionnelles.

(A) Amerigo Vespucci naquit à Florence en 1451. Riche négociant, il était très versé dans la cosmographie et dans la navigation, émigra en Espagne, vint en relation avec Christophe Colomb, fit quatre voyages pour compte de l'Espagne et du Portugal et visita quelques contrées au sud de l'Amérique. Au commencement du XVI^e siècle il navigua de conserve avec Diego de Lepe, Cabral, Coelho, Alfonso Ojeda et reçut le titre de *Piloto Mayor*. Ojeda était un hardi navigateur et un adroit aventurier. Il parvint à force d'intrigues à équiper en 1499 une flottille de quatre navires. Son but était de partager avec Colomb la gloire des découvertes faites par ce grand navigateur.

Ce fut un Allemand, Martin Waltzemüller, qui proposa de donner le nom d'*America* à la quatrième partie du monde. Las Casas protesta avec énergie, mais en vain, contre cette appellation injuste. Quelques géographes ignares, dans leurs éditions populaires, propagèrent cette injustice. Il y a même des anciens historiens qui ont accusé Vespucci de s'être attribué injustement les découvertes de Colomb et d'avoir donné le nom d'*America* au nouveau monde. Ce fait a été suffisamment controuvé. Ce fut même à l'insu de Vespucci qu'on donna le nom d'*America* aux contrées découvertes par Christophe Colomb.

Pedro Alvarez Cabral, célèbre navigateur portugais, ayant découvert la côte méridionale du Brésil, il appela cette contrée *Terra de Santa-Cruz*. La dénomination d'*America* ne fut donnée qu'à la partie septentrionale où croit le précieux bois *Brasil* couleur de feu. Les noms d'*America* et de *Santa-Cruz* furent remplacés par celui de Brésil que lui avaient donné les naturels de ce pays. Toutefois les géographes ignares continuèrent à donner le nom d'*Amérique* à tout ce vaste pays, y compris les contrées découvertes par Colomb.

(B) Certains étymologistes semblent croire que le nom d'*America* dérive du mot *marica* qui, en langue *Tupi*, signifie objet creux et que ce fut ainsi que les Indiens désignèrent les premiers vaisseaux qui parurent sur la côte du Brésil.

Échos du quatrième centenaire de C. Colomb.

La Caravelle Santa-Maria. Parmi les souvenirs les plus intéressants de ce grand homme, qui a donné un nouveau monde à la civilisation chrétienne et qui seront à voir à l'exposition de Chicago, se trouvera une reproduction parfaitement exacte de la caravelle *Santa-Maria* sur laquelle Christophe Colomb a fait la traversée si heureusement terminée.

Ce petit vaisseau aura son équipage composé d'Espagnols en costume du temps de Colomb, son gréement sera le même que celui de la vraie caravelle. Il emportera des copies des mêmes chartes, des fac-similés des mêmes instruments nautiques. Le nombre des matelots sera le même et, pour se conformer à l'histoire, l'équipage comprendra deux Portugais, un Anglais et un Irlandais. De plus, il se trouvera à bord un notaire espagnol costumé selon l'époque et des personnes chargées de figurer les autres fonctionnaires qui accompagnèrent Colomb.

On se propose de préparer ce vaisseau à temps pour qu'il puisse faire sa première apparition à la grande revue navale qui aura lieu dans le port de New-York, où le petit navire sera salué par les énormes cuirassés d'invention moderne représentant les flottes du monde entier.

Après cette revue, la caravelle sera, en grande cérémonie, cédée, au nom de l'Espagne, par son ambassadeur, au président des États-Unis, puis elle sera remorquée à travers les lacs et le canal de Welland jusqu'à l'exposition de Chicago.

Hommage à C. Colomb. — La société *Columbrina Orubense*

de Madrid a résolu de donner le 2 août prochain des fêtes solennelles en l'honneur de C. Colomb.

Déjà elle a élaboré le progamme suivant :

1^o Une ode ayant pour sujet l'*Union ibéro-américaine*. Prix de la reine Dona Izabel II. Un magnifique buste en bronze représentant C. Colomb.

2^o Étude ethnographique de l'Amérique jusqu'à l'époque de sa découverte par C. Colomb. Prix de S. M. le roi Don Alfonso XIII. Une statuette en bronze représentant un faune.

3^o Jugement critique au sujet de la part qu'a eue dans la découverte du Nouveau-Monde le P. Gardien de la Rabida, plus connu sous le nom de Fray Juan Peres de Marchena; en outre certaines notices biographiques concernant ce personnage célèbre. Prix de S. A. Royale Mgr. le Duc de Montpensier. Une jolie épingle garnie de brillants et de turquoises.

4^o Aperçu critique du concours qu'ont prêté les frères Pinzon dans la découverte du nouveau continent; conditions auxquelles ils prirent part dans l'expédition et les causes qui ont motivé le retour de Martin Alonso.

Prix de S. M. la Reine Régente : Deux plats magnifiques de Moncloa.

5^o Projet pour célébrer le quatrième centenaire du départ de Vasco de Gama, à la découverte d'un nouveau monde le 3 août 1498. Prix à allouer par la chambre municipale.

Dans le but de fêter ce fait mémorable (la découverte de C. Colomb) l'Académie royale historique de Madrid ouvre un concours pour un ouvrage destiné à perpétuer le souvenir de cette fête.

Cette œuvre devra comprendre une étude écrite en prose, espèce de mémoire historique raisonné dans lequel l'auteur aura à apprécier, à sa juste valeur, l'importance de cet événement mémorable. Cette étude pourra être rédigée dans n'importe quel idiome.

La découverte de l'Amérique. M. Melvil Dewez, directeur de la bibliothèque de New-York, met la dernière main à

une brochure destinée à voir le jour lors du quatre centième anniversaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb et dans laquelle il prétend démontrer, d'un mode irréfutable, qu'à l'illustre Génois n'incombe pas le mérite d'avoir le premier découvert un nouveau monde. M. Melvil Dewez se base sur un manuscrit qu'il a découvert dans des conditions assez curieuses, pendant son séjour à Paris.

Se trouvant un jour à la bibliothèque nationale, il y rencontra son compatriote, le général Daniel Butterfield, qui s'évertuait à déchiffrer un épisode d'un manuscrit du P. Brenden, célèbre abbé vivant au XVI^e siècle.

Après bien des efforts, ils prétendent avoir reconnu que le manuscrit traite de la découverte du nouveau monde, faite par une compagnie de moines français; épisode qui fera le sujet de sa brochure et qui figurera à l'exposition de 1892.

Se non è vero...



HISTOIRE ÉLÉMENTAIRE

DE LA

G É O G R A P H I E

par le F^{re} ALEXIS-M. G.

de l'Institut des frères des écoles chrétiennes,

Membre associé de la société.

Le frère ALEXIS (Gochet), dont les travaux ont puissamment contribué au progrès de la géographie dans notre pays, publie en ce moment une histoire élémentaire de cette science destinée à compléter ses cours d'instruction moyenne. Il a bien voulu nous communiquer son manuscrit que nous serions heureux de faire connaître aux lecteurs du Bulletin. Les questions qui touchent à l'enseignement sont de celles qui doivent intéresser au premier chef les membres de la société.

(Note de la rédaction).

CHAPITRE I. — ANTIQUITÉ ET MOYEN AGE.

§ 1. Connaissances des anciens.

1. *Histoire de la géographie.* — Bien que la surface de la terre soit parcourue depuis plus de six mille ans, il y en a seulement quatre cents que Magellan réalisa le premier « tour du monde », et aujourd'hui même, elle ne nous est pas encore entièrement connue.

Pendant de longs siècles, les peuples, vivant isolés les uns des autres, se sont mis peu en peine de connaître l'ensemble de leur domaine; ils se sont fait les idées les plus inexactes non seulement sur les contours des continents et des mers, mais encore sur la forme des contrées mêmes qu'ils habitaient.

Il nous semble donc intéressant d'étudier comment est née et s'est développée, dans la suite des âges, la connaissance de notre globe; de savoir à quels peuples, à quels hommes, souvent à quelles causes il faut rapporter l'origine et le mérite des découvertes les plus importantes; de faire, en un mot, brièvement l'histoire de l'évolution de la science géographique.

2. Les Égyptiens, qui ont précédé tous les autres peuples dans les voies de la civilisation, nous ont laissé dans leurs inscriptions hiéroglyphiques, que la science moderne est parvenue à déchiffrer, l'histoire des expéditions conquérantes des Pharaons Toutmosis et Sésostris (vers le XV^e siècle av. J.-C.). On y trouve l'énumération des peuples et des pays conquis, au sud dans le bassin du Nil, jusqu'au pays des nègres au N.-E., en Syrie et dans tout le bassin de l'Euphrate jusqu'en Assyrie.

Mais c'est surtout Moïse, le chef des Hébreux, qui, au XIV^e siècle, nous a légué dans la Genèse le monument géographique le plus sûr et le plus respectable. Il parle au ch. X de la dispersion des descendants de Noé, et comme il confirme les données des Égyptiens, qu'il a dû apprendre du

reste à la cour de Pharaon, il est possible de constituer aujourd'hui la carte ou la Mappemonde de Moïse et des Égyptiens, dont les limites sont : au N., la mer Noire et la Caspienne; à l'E., les contours du golfe Persique; au S., ceux de l'Arabie et de l'Éthiopie (Abyssinie); à l'O., le désert de Lybie et la mer Extérieure (Méditerranée orientale et mer Égée).



Théâtre de la dispersion des peuples.

C'est dans cet espace restreint que l'historien sacré groupe, au N., les Japhétites dans l'Asie Mineure et la Perse; au centre, les Sémites, dans le bassin de l'Euphrate et la plaine septentrionale de l'Arabie; au S., les Chamites, dans la Syrie, l'Égypte et le littoral des golfes Arabique et Persique. C'est sur ce théâtre du monde primitif, avantageusement placé au carrefour des trois parties de l'ancien continent, et dont Jérusalem et la Palestine semblent être le centre, que se développèrent les premiers empires d'Égypte, de Babylone ou de Chaldée, et de Ninive ou d'Assyrie.

Dans sa table ethnographique, Moïse ne parle pas des peuples de races noire et jaune; il se contente même d'une

partie de ceux de la race blanche, et c'est par hypothèse que les historiens modernes ont désigné, parmi les fils ou petits-fils de Noé, ceux qui furent la souche des peuples éloignés : Indiens, Scythes, Grecs, Italiens, Celtes, Germains, etc.

3. Les Phéniciens furent le premier peuple qui, historiquement, sortit du « monde de Moïse », lorsque les navigateurs de Sidon et de Tyr allèrent coloniser les côtes de la mer Intérieure (Méditerranée), depuis la Grèce, l'Italie, la Sicile, jusqu'en Espagne, où ils fondèrent au XII^e siècle la ville de Gadès (Cadix), au delà des Colonnes d'Hercule, et en Afrique, où ils bâtirent Utique, puis Carthage (VII^e s.), qui fut si longtemps la rivale de Rome.

De Carthage, l'amiral Hannon se rendit à Gadès et explora les côtes africaines de l'Atlantique jusqu'en Guinée (Sierra Leone), tandis que son compatriote Hamilcon longea au nord celles de l'Hibérie (Espagne), de la Celtique et de la Grande-Bretagne, découvrant même dans les îles Cassitérides (Scilly) l'étain dont ils eurent pendant longtemps le monopole commercial.

D'autre part, des navigateurs tyriens firent pour Salomon (XI^e s.) une expédition au pays de l'Ophir dans la mer d'Arabie, et, si l'on en croit Hérodote, ils auraient accompli pour Néchao, roi d'Égypte, la circumnavigation entière de l'Afrique : partant de la mer Rouge, et se dirigeant vers le sud et l'ouest, ils seraient rentrés, trois ans après, dans la Méditerranée, par les colonnes d'Hercule.

§ II. Connaissances et travaux des Grecs.

4. Les Grecs, ce peuple qui eut un goût si prononcé pour les arts et les sciences, et une existence politique et historique si prolongée, furent pendant vingt-cinq siècles, jusqu'à nos temps modernes, les créateurs, les propagateurs ou les conservateurs des connaissances géographiques.

Dès le XVII^e siècle av. J.-C., l'antique légende des Argonautes

à la recherche de la Toison d'or (dans la Colchide, Caucase), plusieurs fois retouchée sans doute, nous conduit dans les diverses contrées que nous signalerons en parlant d'Homère.

Homère (X^e s. av. J.-C.), poète et historien, nous a révélé par *l'Iliade* et *l'Odyssée*, la géographie de son temps. Pour lui, le pays des Hellènes : la Grèce et les îles de la Méditerranée orientale, sont le centre du monde ; celui-ci a la forme d'un disque, circonscrit par le fleuve Océan, avec lequel communiquent les mers intérieures. La Terre d'Homère comprend au nord la Scythie, se terminant aux monts Hyperboréens,



Mappemonde d'après Homère, X^e s. av. J.-C.

côté de la Nuit ; au sud, la Lybie, jusqu'aux montagnes de la Lune, côté du Jour, où vivent les noirs Éthiopiens et les Pygmées ; à l'est, l'Asie, qui ne dépasse pas le bassin de l'Euphrate ; à l'ouest, l'Europe, jusqu'aux colonnes d'Hercule (Gibraltar), avec l'Italie, et le pays des Kimmériens (Cimbres et Celtes). C'est dans le bassin de la mer de Sicile qu'il place

le théâtre des aventures d'Ulysse, les Champs-Élysées, l'entrée des Enfers, comme aussi la source d'où jaillit le fleuve Océan lui-même.

Après Homère, citons brièvement : l'historien Hésiode (IX^e s.), s'il est possible qui parle des peuples latins, du fleuve Éridan (le Rhône) et des monts Pyrénées ; — Pythagore, de Samos (VI^e s.), qui entrevoit le véritable système du monde, deux mille ans avant Copernic ; — Thalès de Milet, qui trace l'Équateur, les tropiques et les zones ; — Anaximandre et Hécatee, auteurs des premières cartes géographiques qui nous soient parvenues.

5. Hérodote, d'Halicarnasse (450-420), est, en dehors des Hébreux, le premier géographe-voyageur dont les écrits nous soient restés. Il décrit avec beaucoup de détails les pays et les peuples du vaste empire des Perses fondé par Cyrus, Darius et Xerxès, depuis la Cyrène et l'Égypte, la Phénicie, la Babylonie et la Médie jusqu'en Scythie. Il parle aussi du Tanaïs (le Don), du Borysthène (Dniéper), de l'Ister (Danube), celui-ci venant du pays des Celtes ; du Nil qui, pour lui, prend naissance dans l'Atlas et se confond avec le Niger dans la Lybie, avant d'arriver en Éthiopie et en Égypte.

Les philosophes Socrate († 400) et Platon traitent incidemment de la géographie et ce dernier imagine même, à l'ouest de l'Europe, ce continent Atlantide dont il a été souvent question depuis. Son disciple Eudoxe, de Cnide († 356), publia une *Description du Monde*, et le grand Aristote († 321) lui-même discourt amplement sur le même sujet : il distingue trois grandes races de peuples : les Grecs, industriels, braves et dominateurs ; les Asiatiques, ingénieux mais indolents et faciles à subjuger ; les barbares Germains et Scythes, sans arts, mais libres et indomptables.

Au IV^e siècle, l'explorateur de négoce Pythéas, de Marseille, (ville fondée vers l'an 600 av. J.-C. par les Grecs Phocéens) traverse l'Atlantique, la mer du Nord et pénètre le premier dans la Baltique, où se trouve l'ambre jaune ; il cherche

aussi l'étain des îles Cassitérides ; puis, dépassant l'île de Bretagne, il révèle l'existence de l'île Thulé, sans doute l'Islande, qui restera, jusqu'à l'époque des Normands, le point connu le plus septentrional.

6. Les conquêtes d'Alexandre le Grand (336-325) donnèrent à Aristote et aux historiens grecs l'occasion de décrire avec détails les contrées asiatiques conquises, depuis la mer Égée jusqu'à l'Indus et des rives du Nil à celles de l'Iaxartès (Si-houn) ; tandis que la navigation de Néarque, accomplie des bouches de l'Indus à celles de l'Euphrate, fit connaître les côtes de la Gédrosie (Bélouchistan). De plus, les rapports



Mappemonde d'Érathostène, II^e s. av. J.-C.

commerciaux se développèrent entre l'Europe, l'Inde et les pays inconnus d'où venait la soie.

Parmi les successeurs d'Alexandre, les rois Séleucides apprirent à connaître l'Inde cisgangaétique, et les Ptolémées d'Égypte firent d'Alexandrie un foyer scientifique et géographique, en même temps que le premier port commerçant du monde d'alors.

Bientôt apparaissent les trois grands astronomes cartographes grecs, Dicéarque, Ératosthène et Hipparque.

7. Dicéarque (300) dresse une mappemonde sur laquelle il trace deux lignes médianes, l'une appelée diaphragme qui, par Gadès, la Sicile, Rhodes et les monts Taurus, traverse le monde connu de l'ouest à l'est; l'autre, la ligne dite perpendiculaire, ou verticale, croise la première à Rhodes même. A ces deux directrices, premiers essais des parallèles et des méridiens, il rapporte en stades la distance des lieux.

Ératosthène, de Cyrène, qui fut le grand bibliothécaire d'Alexandrie (vers 230-220), est le plus sérieux cartographe de l'antiquité : il compléta le système de Dicéarque, en traçant plusieurs parallèles au diaphragme, dont deux extrêmes, l'un pour l'équateur ou sud, l'autre, pour l'île Thulé, située à 46,400 stades (de 158 mètres) de distance à partir de l'équateur. Les autres parallèles sont ceux de Méroé, de Syène, d'Alexandrie, de Rhodes (parallèle moyen), de Byzance, du Byrosthène : tous ces points étant censés situés (par erreur) sur le méridien moyen (perpendiculaire de Dicéarque). — Pour la longitude, Ératosthène marque un premier méridien à 5000 stades à l'ouest des colonnes d'Hercule, puis d'autres passant par Carthage, Alexandrie, les Portes Caspiennes, l'Indus, l'île Taprobane (Ceylan). Son méridien extrême est à 80,000 stades dans l'océan oriental (ce qui porte à 12,000 km. environ la longueur (longitude) du monde connu, dont la largeur (latitude) est à peu près de moitié.

Enfin Hipparque, le grand astronome qui enseignait à Rhodes de 165 à 125 av. J.-C., inaugura le principe de la projection stéréographique, par les longitudes et latitudes, par les méridiens en courbes convergentes et par la division du cercle en 360 degrés ⁽¹⁾.

(1) L'auteur ne s'étend pas ici sur les éléments de la sphère, les méthodes de projection, ni sur les coordonnées géographiques qui sont d'une si grande nécessité pour fixer la position des lieux, par la raison que sa *Notice historique* fait suite à une *Cosmographie et Géographie physique générale*, où ces notions ont été développées. (N. de la R.)

Tels sont, sommairement, les travaux remarquables accomplis par les Grecs pour la science géographique, d'après ceux de leurs écrits qui sont parvenus jusqu'à nous, car beaucoup d'autres, mentionnés dans les écrits postérieurs, se sont perdus. Leur œuvre se continuera même, par Strabon et Ptolémée, à travers la période romaine et tout le moyen âge.

§ III. Période romaine.

8. *Conquêtes romaines.* De même que sous Alexandre et ses successeurs, les Grecs nous firent connaître le monde oriental jusqu'au delà du Gange ; de même les Romains, maîtres du bassin de la Méditerranée après la chute de Carthage (146 av. J.-C.), développèrent la géographie du monde occidental et du N.-O., jusque dans la Scandinavie.

Les luttes contre Annibal (219-201), la marche de ce héros à travers l'Espagne, la Gaule et l'Italie, et la réaction romaine contre lui, surtout les campagnes de Jules César dans la Gaule et la Belgique, qu'il soumit entièrement jusqu'au Rhin (-59-50), et celles qu'il fit dans l'île de Bretagne (-54), dans l'Asie Mineure et en Égypte (-47), étaient de nature à confirmer et à étendre l'horizon géographique tracé par les Grecs. — Il en fut de même de la campagne de Drusus en Germanie, qu'il parcourut jusqu'à l'Elbe (-10) ; de la conquête de la Dardanie et de la Mésie (bas Danube), puis de celle de la Dacie (Transylvanie), achevée plus tard par Trajan (+ 104). — C'est par la conquête et par la colonisation des pays successivement annexés que Rome fixa les connaissances géographiques de l'époque.

Bien plus, sur l'ordre de Jules César, une troupe « d'hommes habiles en tous genres de savoir » fut chargée de mesurer toutes les routes de l'empire, et de marquer les distances en milles romains (d'environ 1485 mètres), à partir d'une colonne milliaire dorée « *milliarium aureum* », érigée au centre de Rome, capitale du monde. Cette opération gigantesque, qui se

Romains n'avaient pas, comme les Grecs, le goût de la spéculation scientifique, et, nonobstant les écrits de Jules César, dans sa *Guerre des Gaules*, et de quelques autres, les deux plus illustres géographes de la période romaine porteront encore des noms grecs, et écriront en grec leur description du monde connu : ce sont Strabon, sous le règne d'Auguste, et Claude Ptolémée, au II^e siècle de notre ère.

9. Strabon, ou Strabo, né à Amasie, ville du Pont, vers 50 av. J.-C., reçut une brillante éducation, et se sentit porté vers les études géographiques, parce que, dit-il, « s'il est une science digne du philosophe, c'est la géographie. » Basant sur la physique du globe ses considérations ethnographiques et historiques, il est regardé comme le créateur de la géographie rationnelle.

Strabon laisse, en dix-sept livres, un tableau animé de la terre et des peuples, dont il étudie les mœurs, la religion, l'histoire, les institutions. — Après avoir décrit l'Italie, la Grèce, l'Asie Mineure et l'Égypte, contrées qu'il avait parcourues lui-même, il parle de l'Hispanie, de la Gaule, de la Germanie et de la haute Asie, d'après Ératosthène, dont il adoptait les idées cosmographiques. Le monde connu alors n'était pour lui que l'un des quatre segments (celui du nord-ouest) qui composaient le globe terrestre et dont les trois autres devaient se découvrir plus tard. — On a de la géographie de Strabon une traduction en français, faite par ordre de Napoléon I^{er}, et une autre, meilleure, publiée par F. Didot.

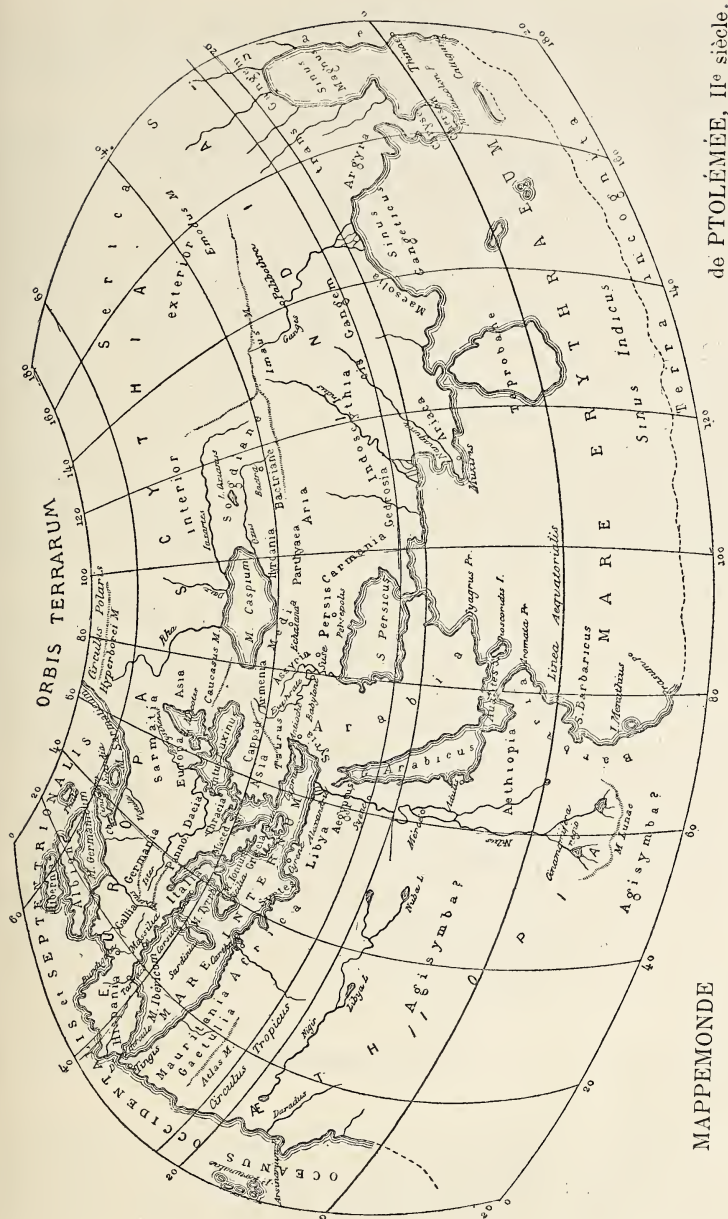
Pomponius Mela (vers 43) est l'auteur du premier traité de géographie écrit en latin. Il mentionne pour la première fois le nom des Sères et de la Sérique (pays de la soie, Chine). — Sous Néron, deux centurions romains, envoyés par lui à la recherche des sources du Nil, pénétrèrent jusqu'aux marais du Bahr-el-Ghazal, affluent du Nil blanc. — Sous Vespasien, Pline le Naturaliste parcourt lui-même la Germanie qu'il décrit, et il parle de la Scandinavie, de l'île Thulé, au nord, et de la Phazanie (Fezzan), située dans la Lybie. Tacite

donne également la géographie des pays germains et slaves, et note la première circumnavigation des îles Britanniques par le gouverneur Agricola.

A cette époque, les navigateurs grecs d'Égypte apprennent à se servir des vents moussons de la mer Érythrée, pour parvenir rapidement dans les Indes, où ils se mettent en rapport avec les trafiquants malais de la Chersonèse d'or (Malacca), qui leur vendent la soie du pays de Thsin (Chine) ; d'autre part, ils descendent la côte orientale d'Afrique jusqu'à l'île Manuthias (Zanzibar).

10. Claude Ptolémée, dont les travaux marquent l'apogée des connaissances géographiques avant le XVI^e siècle, est un Grec né à Péluse (Égypte). Cosmographe et astronome, il a laissé son nom attaché à l'un des systèmes du monde, qui compte encore des partisans de nos jours. Cartographe, sa mappemonde, la plus complète de son époque et dressée par méridiens convergents, resta la plus usitée jusqu'au XVI^e siècle, époque où celle de Mercator lui fut substituée. Géographe et géomètre, s'aidant des renseignements recueillis par Marin de Tyr, il publia en 8 volumes un catalogue de 8000 noms de lieux, dont il détermina la position en latitude et longitude, d'après les itinéraires des voyageurs, lesquels étant malheureusement basés sur des stades de valeur différente, faussent ses calculs, et lui font exagérer d'un quart la longueur du monde connu.

Quoi qu'il en soit, la géographie de Ptolémée, particulièrement sa mappemonde, pour laquelle il compte les longitudes de 0 à 180 degrés à partir du méridien des îles Fortunées (Canaries), abonde en renseignements nouveaux. Dans l'Extrême Orient, l'île ou presque île de Chryse (Malacca) est désormais connue et fréquentée par les navigateurs Égyptiens qui vont même au delà trafiquer dans le port de Cattigara (Canton ou, d'après Vivien de St.-Martin, Singapore). La Chine, Thsin ou Sérique, productrice de la soie, commerçait donc avec l'Occident par trois routes, dont deux terrestres : celle de la



de PTOLÉMÉE, II^e siècle.

Bactriane, passant au nord de l'Himalaya, et celle de la Perse et de l'Inde par la vallée du Gange; la troisième, celle du sud, était maritime.

Ptolémée signale aussi les îles Andamans, Sumatra, peuplée de satyres (orangs-outangs?), Java, l'île de l'orge. Mais par une erreur étrange, il ramène la côte de la Chine vers le sud et l'ouest, de façon à créer une terre inconnue, *Terra incognita*, qu'il rattache à celle de l'Afrique au cap Prasum, non loin de Zanzibar: la mer Érythrée devient ainsi une Méditerranée orientale. En Afrique même, il fait couler le Nigir (Niger) de l'Éthiopie vers le Sénégal. Par contre, il place les sources du Nil dans les montagnes de la Lune au delà de l'équateur, plus judicieux en cela que certains de nos savants qui, au siècle dernier, les ont ramenées dans l'Abyssinie actuelle, — jusqu'au jour où le voyage du capitaine Speke (1858) a donné raison à Ptolémée et aux deux centurions romains de Néron.

Dans le nord de l'Europe, qu'il arrête à la mer Sarmatique (Baltique), il cite les Slaves, habitants des plaines sarmates, et trace le Rha (Volga) venant se jeter dans la mer Caspienne, et cette mer, confondue avec le lac Aral, reçoit également de la Scythie l'Iaxartès et l'Oxus.

Tels sont les principaux traits de la mappemonde de Ptolémée, qui, ainsi que son système du monde, restera, malgré ses défauts, la meilleure, la seule classique pendant plus de quinze siècles, grâce à la décadence qui allait bientôt atteindre les études au milieu de l'effondrement de la puissance romaine par l'irruption des barbares.

§ IV. Le Moyen Age.

11. *Les barbares.* Du IV^e au VI^e siècle, apparaissent sur la carte de l'Europe les noms des Huns (Hongrois) et des Goths, peuples venus de la Scythie et poussant, pour ainsi dire, devant

eux d'autres barbares issus des plaines de la Sarmatie et des forêts de la Germanie.

Les Vandales traversent la Gaule et l'Espagne où ils laissent leur nom à l'Andalousie et vont se fixer en Afrique. Les Suèves et les Westgoths s'arrêtent en deçà des Pyrénées ; les Francs, les Burgondes dans la Gaule, qui devient France et Bourgogne ; les Angles et les Saxons s'établissent dans la Bretagne (Angleterre), les Lombards dans le bassin du Pô (Lombardie), les Ostgoths et les Hérules, en Dalmatie et en Italie. — Plusieurs de ces peuples ne font que passer ou se fusionnent sans laisser même leurs noms ; mais d'autres, notamment les Francs, les Angles et les Allemands restent pour créer les nationalités nouvelles, qui seront vivifiées et régénérées par la force morale et civilisatrice du christianisme.

« Dans l'immense naufrage de la société romaine, » dit M. Vivien de St.-Martin, « un seul refuge reste ouvert aux épaves de la civilisation : l'Église. Si quelque trace d'études libérales surnage encore çà et là au milieu de l'ignorance universelle, c'est aux corporations ecclésiastiques qu'il en faut rendre grâce. C'est là que se conservaient les manuscrits échappés aux premières fureurs de la destruction. Sauf une ou deux exceptions, tous les hommes dont le nom s'éclaire encore d'une faible lueur pendant la nuit de ces temps grossiers ont plus ou moins vécu de la vie des cloîtres. ⁽¹⁾ »

Il suffit de citer l'œuvre immense des Bollandistes, recueillant plus tard tous les écrits du moyen âge, pour comprendre les services rendus à la science par les moines.

Toutefois, ce ne sont pas les peuples chrétiens, trop jeunes encore et trop occupés d'eux-mêmes, mais bien les Normands, les Byzantins et les Arabes qui, dans la première période du moyen âge, développèrent les connaissances géographiques

(1) VIVIEN DE SAINT MARTIN, *Histoire des découvertes géographiques et Nouveau Dictionnaire de Géographie Universelle*, ouvrages qui nous ont beaucoup servi pour notre travail. (N. de l'auteur).

par leurs excursions au delà des limites du monde connu des Romains.

12. Les Normands ou Scandinaves, ces « écumeurs de mer », dont les excursions ont été recueillies par le roi des Anglo-Saxons, Alfred le Grand, dans son *Histoire universelle*, furent les premiers à explorer les côtes de l'Atlantique septentrionale. L'un d'eux, Wulfstan, parcourt la Baltique, où il signale les îles Langeland, Laaland, Falster, les côtes de Sconeg (Suède), le Weonoland (Prusse), l'embouchure de la Wista (Vistule) et l'Estum (Esthonie); pays habités par les Slaves, les Venètes et les Vites. — Un autre, Other, côtoie la Norwège, double le cap Nord (72° lat.) et s'avance jusque dans la mer Blanche.

Toute la presqu'île scandinave et laponne est ainsi connue.

De là les Normands vont coloniser l'Islande « terre de glace », l'ancienne Thulé de Pythéas. En 983, Eric le Rouge découvre le Groenland, et vers l'an 1000 son fils explore le Vinland (Labrador), Terre-Neuve et la Nouvelle-Écosse. Toutefois ces excursions restèrent sans résultat et ne furent sans doute pas connues de Christophe Colomb; les Danois eux-mêmes ne revirent ces contrées américaines qu'au XVIII^e siècle.

13. *Les Byzantins.* Le partage de l'empire romain par Théodose le Grand, en 395, et surtout la chute de Rome, prise par les Hérules en 476, avaient fait de Constantinople la capitale du monde civilisé et redonné au nom grec sa suprématie perdue depuis six siècles. Byzance eut de brillantes périodes notamment sous Justinien, et, en 569, son successeur Justin, après avoir reçu les envoyés du khan ou roi des Turks, peuple campé dans la région des monts de l'Or (Altai), envoya vers ce chef son ambassadeur Zémath. Celui-ci rapporta de son voyage d'amples notions sur les régions sibériennes, sur celles du Turkestan actuel et sur la ville de Kachgar, où depuis longtemps les Grecs et les Chinois se rencontraient pour le trafic des soieries.

Le commerce était, du reste, au IX^e siècle, déjà tellement

étendu que l'on cite le voyage du juif Soliman, qui se rend d'Espagne en Égypte, à Bagdad, de là en Chine, où il trouve les descendants d'autres juifs établis depuis plusieurs siècles dans l'Extrême Orient.

14. *Les Arabes*. Grâce à un esprit de prosélytisme extraordinaire, s'imposant même par la violence, le mahométisme, né à la Mecque et à Médine au VII^e siècle, fut propagé par les Arabes en peu de temps jusqu'aux extrémités du monde, depuis l'Atlantique jusqu'en Malaisie et en Chine, et des sources du Nil jusque dans la Sibérie. — Il devait en résulter pour le monde musulman, surtout après la fondation des khalifats de Cordoue, d'Égypte et de Bagdad, un développement rapide et étendu du commerce, de la navigation, des voyages et surtout des pèlerinages à la Mecque, exigés par le Coran; de là, une immense acquisition de richesses qui favorisa le goût des arts de la littérature et des sciences. Aussi, au IX^e siècle, le khalife Al-Mamoum fit-il traduire la géographie de Ptolémée, qui prit, en langue arabe, le nom d'Almageste ou grand Livre.

Parmi les auteurs et voyageurs musulmans, qui laissèrent des écrits géographiques intéressants, on cite, au IX^e siècle, l'Istakhri, Persan, qui donna une nomenclature de géographie assez complète; — au X^e siècle, Maçoudi, de Bagdad, qui publia les *Nouvelles du jour*, ouvrage perdu, et les *Prairies d'or*, résumé du précédent en huit volumes; — au XII^e siècle, l'Edrisi, Arabe d'Espagne, qui construisit pour Roger, roi de Sicile, une sphère armillaire, un planisphère terrestre en argent et de nombreuses cartes; — au XIV^e siècle, Aboulféda, prince syrien, le grand historien-géographe des Arabes; — au XVI^e siècle, Léon l'Africain, qui a voyagé au Soudan et décrit l'Afrique septentrionale.

Un voyageur extraordinaire est Ibn-Batuta, de Tanger, qui, dans une première course de vingt-cinq ans (1325 à 1349), parcourut sans relâche toutes les contrées du monde musulman, du Maroc à la Mecque et en Chine, de Quiloa, dans l'Afrique orientale, à la mer Caspienne. Puis il visita l'Espagne, traversa

le Sahara et se porta dans le Soudan à Timbouctou et jusqu'au Niger supérieur.

Les Arabes furent donc les successeurs et les continuateurs des Grecs pour la cosmographie et pour la géographie, dont ils reculent les bornes. Ce sont eux qui nous font connaître la mer de Khowaresm (lac Aral), distincte de la Caspienne, la ville de Samarkand, les ports d'Ormus et d'Aden, d'où ils



Mappemonde de l'Istakhri, IX^e siècle ap. J.-C.

commercent avec Ceylan et la Chine, vers l'est, le Mozambique et le Sofala « pays de l'or » au sud. L'islamisme pénètre, dès le X^e siècle, au centre de l'Afrique, où se révèlent le lac Tchad et les villes de Bornou (Kouka) et de Timbouctou.

Cependant la cartographie arabe est des plus médiocres, des plus naïves. La mappemonde de l'Istakhri est renfermée dans un cercle; les côtes des terres et des îles sont tracées au

fonder en Asie, avec une prodigieuse rapidité, le plus vaste empire qui fut jamais, et dont la première capitale fut Karakorum. Conduits par Gengis-Khan, le « roi des rois » (1206 à 1227), plus tard par Tamerlan, « Timour le Boiteux » (1360-1405), ils soumirent à leur domination toute l'Asie, de la mer de Chine à la Méditerranée, et de la Sibérie à l'Inde.

L'Europe chrétienne s'émut de l'arrivée de ces conquérants sur les bords du Danube, et les papes comme les rois leur envoyèrent des ambassades dans le but de solliciter leur bienveillance et de les christianiser, s'ils ne l'étaient pas déjà, car on s'imaginait à tort voir dans le grand-khan le prêtre Jean, roi chrétien qui, disait-on, régnait dans l'Asie orientale.

C'est ainsi qu'en 1245, Jean du Plan Carpin, moine franciscain d'Italie, envoyé par Innocent III, partit de Lyon, traversa la Germanie, la Russie et le Turkestan, pour aboutir en 1248 à Karakorum.

17. Guillaume van Ruysbroeck, dit Rubruquis (d'après l'habitude de latiniser les noms à cette époque), moine franciscain flamand, né près de Bruxelles, fut envoyé en 1253 par le roi saint Louis, qui était alors en Chypre, vers le khan des Mongols. Partant de Constantinople, Rubruquis se rendit à Kaffa en Crimée, puis traversa les steppes de la Russie méridionale, le Don, le Volga, où le lieutenant du grand-khan lui accorda une escorte de cavaliers tartares. Traversant ensuite les déserts du Turkestan, il remarqua l'isolement de la mer Caspienne et s'initia aux mœurs des tribus nomades; il parvint à Karakorum, vaste campement plutôt que ville régulière, où se rencontraient les envoyés d'une foule de peuples tributaires et des aventuriers de toute nation, voire même un orfèvre parisien, devenu influent à la cour du khan. Rubruquis y discuta avec les prêtres nestoriens et les imans arabes, mais il n'obtint pas la conversion espérée du Grand Mongol. A son retour à Acre, il adressa à saint Louis une relation intéressante de son voyage, qui fut depuis traduite en français.

On connaît du reste un certain nombre de missionnaires catholiques qui, à cette époque, évangélisaient l'Asie orientale et qui servirent souvent de diplomates entre les cours de l'Extrême-Orient et celles de Constantinople, de Rome, de Venise, etc.

18. Le nom de Marco Polo, fils d'un noble vénitien, est célèbre entre tous parmi les voyageurs en Asie au moyen âge.

Déjà son père Nicolo Polo et son oncle Matteo, partis de la Crimée, à une époque où la flotte vénitienne dominait dans la mer Noire, étaient parvenus à Khanbalu (Cambalou, Pé-king), alors résidence du grand khan. Celui-ci les ayant chargés d'une mission auprès du pape, ils furent de retour à Venise en 1269, mais ils repartirent deux ans après pour Khanbalu, accompagnés cette fois de Marco, « jeune bachelier de vingt ans ». — Les voyageurs traversèrent la Syrie, la Perse, la Bactriane, le plateau de Pamir, « le plus haut lieu du monde », dit la relation, le désert de Gobi, « où ils entendirent parler les esprits », franchirent la grande muraille qui protège le pays de Kathai (Chine) et arrivèrent enfin à Khanbalu, où le grand khan les reçut avec empressement. — Le jeune Marco, aimable autant qu'intelligent, ayant plu au monarque, il fut chargé de diverses missions au Thibet, dans l'Indo-Chine, devint même gouverneur d'une province chinoise, de sorte qu'il put à loisir satisfaire son esprit d'observation. Les splendeurs de la cour mongole, les originalités de la vie chinoise, l'aspect des villes, les travaux publics, le grand canal, le commerce, l'agriculture, les richesses naturelles de l'Inde, jusqu'à l'existence du Zipangu (Japon), qu'il annonce sans l'avoir vu, rien ne lui échappe. Aussi, lorsque, après avoir effectué son retour par la mer du Sud, par Java, le golfe de Bengale, la Perse et l'Arménie, il arriva à Venise en 1295, après vingt-cinq ans d'absence, il put laisser une relation de son voyage, le *Livre des Merveilles*, tellement étendue, variée et exacte, qu'elle servit longtemps de classique

pour la géographie de l'Asie moderne, et fit oublier celle des Grecs et de Ptolémée.

C'est ainsi que la connaissance de la Chine et des Indes se répandant en Europe, provoquera bientôt les grandes expéditions de Christophe Colomb et de Vasco de Gama.

La cartographie se réveilla et l'on vit apparaître, en Italie, la Mappemonde du Vénitien Marino Sanudo, en 1321; en Espagne, la carte dite catalane, planisphère terrestre et marin, — toutes deux relatant les voyages de Marco Polo, — et surtout la célèbre mappemonde de Fra Mauro, peinte par le religieux de ce nom sur une grande muraille du couvent des Camaldules, à Venise; c'est le plus précieux monument cartographique du moyen âge, bien qu'elle ne soit, comme les précédentes, qu'un vaste tableau sans méridiens ni parallèles.

En outre, les navigateurs disposaient alors de cartes marines dites *portulans*, qui marquaient la position et les distances relatives des ports et des côtes de la Méditerranée et d'une partie de l'Atlantique, et sur lesquelles on voit dessinées de nombreuses et grandes roses des vents pour les orientations.

CHAPITRE II. — LES GRANDES DÉCOUVERTES

DES XV^e-XVI^e SIÈCLES

et jusqu'au XVIII^e siècle.

19. *Sommaire.* De l'époque de Moïse au XV^e siècle, qui marque la fin du moyen âge, 3000 ans se sont passés dans l'histoire des peuples sans qu'aucune des trois parties de l'Ancien Monde soit complètement connue, et il en reste deux totalement ignorées. L'homme n'a pas encore parcouru le tiers des terres habitables, ni la huitième partie de la surface du globe.

L'ère des grandes découvertes s'ouvre à la fin du XV^e siècle, avec les Portugais et les Espagnols, cherchant la route des Indes, c'est-à-dire avec Christophe Colomb, qui découvre l'Amérique (1492), Vasco de Gama, qui double le cap de

Bonne-Espérance (1497), et l'expédition de Magellan, qui accomplit le « premier tour du monde » (1521).

Nous suivrons, autant que possible, l'ordre chronologique, mais en groupant les faits d'après la nationalité des découvreurs : d'abord les Portugais, aboutissant aux Indes ; les Espagnols, puis les Anglais, les Français, en Amérique ; les Hollandais, en Océanie ; enfin, les Russes, dans le nord de l'Asie.

§ I. Les Portugais aux Indes.

20. *Au XV^e siècle.* Lorsque la route commerciale vers les Indes par l'Égypte fut interdite par les Turcs aux commerçants vénitiens et génois, ceux-ci durent naturellement chercher une autre voie par le détroit de Gibraltar ; aussi, les Génois, au XIV^e siècle, connaissaient déjà les Açores et les Canaries.

A cette époque, aguerris par leurs luttes contre les Maures, excités surtout par les encouragements d'un prince illustre, Henri, surnommé le Navigateur, bien qu'il allât peu sur mer, les Portugais se hasardèrent à suivre les côtes africaines du Maroc ; ils doublèrent le cap Bojador en 1433, l'embouchure du Sénégal trois ans après, et parvinrent en 1462 sur les côtes de Guinée et de Sierra Leone, où, un siècle auparavant, des navigateurs normands de Dieppe avaient déjà commercé, croit-on, mais sans grands succès.

En 1484, Diégo Cam parvint à l'embouchure du Zaïre ou Congo, où il dressa un *padraô*, borne de pierre marquée d'une croix et des armes du roi de Portugal ; puis il s'avança jusqu'au tropique du Capricorne. Un Allemand, Martin Behaim, qui faisait partie de son expédition, construisit en 1492 un célèbre globe terrestre, où ces détails sont inscrits.

En même temps, le diplomate Covilham se rendait par la mer Rouge directement à Goa, à Sofala et en Abyssinie, où il fut bien reçu par le négous, ce prétendu prêtre Jean, que d'autres avaient cherché en Asie.

En 1486, Barthélemy Diaz, cinglant droit au sud, puis à l'est, dépassa sans le savoir, poussé par une tempête, la pointe méridionale de l'Afrique et aborda sur la côte de la Cafrerie; puis, revenant sur ses pas, il essuya une nouvelle tempête au cap qu'il nomma *cabo Tormentoso*, mais que, par une heureuse inspiration, Jean II, roi de Portugal, décora du nom de Bonne-Espérance.

Dix ans après, 1497, Vasco de Gama, envoyé par Jean II, que stimulaient les succès des Espagnols en Amérique, partit de Lisbonne avec trois navires, doubla, le 22 novembre, le cap de Bonne-Espérance, retrouva, le 23 décembre, le *padraô* dressé par Diaz, et mouilla, le jour de Noël, en un point qui a conservé le nom de Natal. De là, se guidant d'après le journal de Covilham, il toucha à Sofala, Mozambique, Mombaza, Mélinde, villes fréquentées par les Arabes, et, filant vers le N.-E., il aborda, le 20 mai 1498, à Calicut, la principale ville de commerce de la côte de Malabar.

Les Indes étaient trouvées.

En 1500, Alvarez Cabral, se rendant aux Indes, aborde intentionnellement, ou est jeté par une tempête sur les côtes du Brésil actuel, près de Porto Seguro, et prend possession de cette terre qu'il appelle Santa-Cruz (Sainte-Croix). De là, il fait voile pour Sofala et côtoie l'Afrique jusqu'au cap Guardafui. — En 1506, Almeida découvre l'île São Lorenzo (Madagascar), et plus tard, Mascarenas, les îles Bourbon et Maurice.

Enfin le grand Albuquerque trouve Zanzibar (1503), s'empare de Socotora, d'Ormuz (1507), de Goa, de Malacca (1511) et fonde la puissance politique et coloniale des Portugais qui, bientôt, avec Figuera, Abreu et d'autres, conquièrent toutes les îles de la Sonde et des Moluques, visitent les côtes septentrionales de l'Australie, et remontent au nord jusqu'en Chine (1516). Pinto arrive même au Japon (1542), où le suit saint François Xavier pour y apporter la lumière de l'Évangile (1549).

Tels furent les prodiges d'activité et les merveilleux succès de ce petit peuple portugais, auparavant presque ignoré. Après

un siècle d'efforts, il se trouvait maître du commerce du monde oriental ; le port de Lisbonne se substituait à ceux de Gênes et de Venise, et les flottes de toutes les nations européennes allaient, pendant près de quatre siècles, délaissant les voies de la Méditerranée et de la mer Rouge, prendre celle de l'océan Indien, à la recherche des épices : poivre de Calicut, gingembre de Cananore, cannelle de Ceylan, girofle des Moluques, ainsi que des soieries et tissus de l'Inde, de la Chine et du Japon.

§. II. Les Espagnols en Amérique.

21. Christophe Colomb, ou plus exactement Cristoforo Colombo, l'immortel découvreur d'un continent qui aurait dû porter son nom, est né près de Gênes vers 1435. Marin dès son jeune âge, il navigua dans l'Atlantique, depuis l'Islande jusqu'en Guinée, à la suite des Portugais, lorsqu'en 1476, il se fixa à Lisbonne, qui était alors le centre du mouvement des découvertes. Quoique pauvre, il y épousa la fille d'un marin gentilhomme et en eut un fils, qui reçut le nom de Fernand. Colomb, esprit sérieux et méditatif, étudia pendant plus de 40 ans l'art de la navigation et les sciences cosmographiques ; persuadé de la sphéricité de la terre et de la proximité relative des Indes, qui d'après lui, ne devaient se trouver « qu'à 90 degrés de l'Europe » (en réalité 200 degrés), il conçut l'idée de « chercher l'Orient par l'Occident ; » il la soumit successivement au roi de Portugal, Jean II, à la ville de Gênes, sa patrie, puis par lettres aux rois Henri VII d'Angleterre et Charles VIII de France, mais tous le prirent pour un rêveur. Après bien des déboires, il fut enfin accueilli par la reine Isabelle de Castille qui, avec son mari Ferdinand d'Aragon, venait de conquérir Grenade sur les Maures, et qui mit à sa disposition 3500 ducats pour acheter trois caravelles (barques), dont une seule pontée.

Colomb partit donc du port de Palos, en Andalousie, le 2 août 1492, et après une relâche à l'île Gomera, des Canaries,

il en repartit le 6 septembre pour cingler droit à l'ouest. Pendant cinq semaines de navigation anxieuse, il eut peine à contenir l'impatience, parfois la sédition de ses hommes, effrayés tantôt par l'aspect des algues flottantes de la mer des Sargasses, tantôt par la déviation de la boussole qui leur paraissait étrange, et toujours par la longueur d'un voyage qui semblait les conduire à une mort certaine, lorsqu'enfin des bandes d'oiseaux et des bois flottants annoncèrent l'approche des terres.

Le 11 octobre au soir, après le chant habituel du *Salve Regina*, « cette hymne à la Vierge si chère aux marins, » l'amiral exhortant ses hommes à rendre grâces à Dieu, leur annonça la vue d'une terre pour la nuit même, ce qui se vérifia. L'île était plate, verdoyante, et les indigènes se montraient sur le rivage; on aborda, l'équipage descendit; l'amiral, revêtu d'un riche costume écarlate, l'étendard royal à la main, s'avança de concert avec ses deux seconds, les frères Pinzon, portant des bannières à la croix verte, et il prit solennellement possession, au nom de Ferdinand et d'Isabelle, de cette terre appelée Guanahani par les indigènes, et que, par reconnaissance, il nomma San Salvador. C'était l'île Watling, l'une des Lucayes.

Colomb, qui croyait aborder aux îles de Zipangu (Japon), découvrit bientôt après l'île de Cuba, celle d'Haïti, qu'il nomma Hispaniola, et plusieurs autres; puis, par une route plus septentrionale passant près des Açores, il rentra à Palos, le 15 mars 1493, et fut reçu en triomphe par la cour à Barcelone.

La découverte de Colomb eut un immense retentissement, et, à la demande de la cour d'Espagne, pour éviter les conflits avec le Portugal, le pape Alexandre VI publia une bulle qui établissait d'un pôle à l'autre une ligne méridienne passant à 100 lieues (370 milles) au delà des Açores, et démarquant les possessions que les Espagnols pourraient acquérir vers l'ouest de celles des Portugais situées à l'est.

22. Dans un 2^e voyage, en 1493, Colomb, prenant plus au sud, découvrit l'île Dominique (un jour de dimanche), puis la plupart des Petites Antilles, la Jamaïque et Porto-Rico ; — dans un 3^e (1498), passant par les îles du Cap-Vert, il vit la Trinité et l'embouchure de l'Orénoque ; — enfin, dans un 4^e (1502), il longea la côte de Honduras et de Costa Rica (Amérique centrale). Il avait ainsi découvert la terre ferme, aussi bien que les îles Antilles ; mais, se croyant toujours arrivé à l'extrémité des Indes asiatiques, il les appela Indes occidentales, nom qui leur est resté.

Colomb, dans son dernier voyage, chercha vainement un passage pour atteindre le Kathaï, se proposant de revenir par la mer Rouge ou par la mer des Indes, ce en quoi il eût devancé Magellan. Quoi qu'il en soit, sa gloire, déjà suffisamment grande, fut rehaussée encore par les incroyables injustices dont il fut l'objet, à tel point qu'à son troisième retour il fut ramené chargé de chaînes. Colomb, dévoré de chagrin, mourut à Séville, le 20 mai 1506, dans sa 71^e année. — Sa vie fut écrite par son fils Fernand, et de nos jours l'on pense même à postuler la cause de sa béatification, en raison de ses vertus héroïques et du vaste champ qu'il a eu l'intention d'ouvrir à l'Évangile.

23. Amerigo Vespucci, de Florence, dont l'histoire est aussi obscure que son nom a eu de retentissement, fut engagé d'abord dans l'expédition d'un noble espagnol, Ojeda, qui en 1499, toucha à la côte de la Guyane et du Vénézuéla. De 1500 à 1507, toujours comme subalterne, il figura dans deux ou trois autres expéditions espagnoles et portugaises, sans que, dans aucune circonstance, il eût commandé ni rien trouvé par lui-même ; son nom ne nous est même révélé que par les lettres qu'il a écrites.

Aussi regarde-t-on aujourd'hui, comme « une des plus monstrueuses iniquités de l'histoire », ce fait étrange d'avoir ravi à Colomb l'honneur de dénommer le Nouveau Monde, pour l'attribuer à Vespucci, qui ne le méritait en aucune façon.

Cette méprise fatale, qui s'imprima d'abord à Saint-Dié en Lorraine, en même temps qu'en Italie en 1507, est expliquée de diverses manières, qu'il serait trop long de rapporter ici. Ajoutons seulement que plusieurs savants espèrent prouver que le nom d'Amérique est d'origine indigène, car ceux d'América, d'Américapana, d'Amerrique et d'autres, qui appartenaient à des contrées, villes et montagnes du nouveau continent au moment de sa découverte, ont pu être confondus avec ceux du florentin Alberico Vespucci (et non Amerigo, qui n'est pas même connu dans le calendrier catholique).

24. *Descubridores et conquistadores*. À la suite de Christophe Colomb, une foule d'autres *descubridores* (découvreurs) espagnols, attirés surtout par l'appât de l'or, conquièrent (*conquistadores*, à la géographie et à la couronne d'Espagne, en même temps qu'ils les ouvrent à la propagation du catholicisme, d'immenses contrées du Nouveau Monde.

Signalons brièvement Vincent Pinzon, qui trouve les bouches de l'Amazone (1500), fleuve qu'Orellana descendra plus tard du Pérou à la mer (1539); — de Solis, qui, cherchant à tourner l'Amérique, atteint l'estuaire de la Plata, où il meurt (1510); — Balboa, qui, traversant l'isthme de Darien, aperçoit la mer du Sud ou grand Océan (1513); — Ponce de Léon, qui découvre la Floride le jour de Pâques fleuries (1513); — Fernand Cortez, le conquérant du Mexique et de l'empire des Aztèques, le découvreur de la Californie et de la mer Vermeille (1519-21); — Pizarre, qui, de Panama, va par l'Océan, conquérir l'empire des Incas, au Pérou (1524-32); — Almagro et Valdivia, qui s'emparent du Chili (1534); — le marquis de Mendoza, qui fonde Buénos-Ayres et occupe les territoires de la Plata, dont il est créé vice-roi.

Ainsi installés sur les deux océans qui baignent l'Amérique, les Espagnols devaient naturellement chercher un point de communication par mer entre les deux rivages. Colomb l'avait essayé vainement dans l'Amérique centrale, comme de Solis

dans l'estuaire de la Plata; Magellan allait le trouver au sud du continent.

25. Ferdinand de Magellan, ou mieux Fernao de Magalhaes, naquit à Porto, de parents nobles. Ayant accompagné Albuquerque à Malacca en 1511 et visité les Moluques, mécontenté d'ailleurs par des intrigues de cour, il s'offrit à Charles-Quint pour continuer les recherches du passage du sud.

Le 20 septembre 1519, il appareille avec cinq vaisseaux à San-Lucar (Andalousie), touche, comme Colomb, aux Canaries, longe la côte africaine, traverse en droite ligne l'Atlantique et trouve la baie de Rio-de-Janeiro, au Brésil. De là, fouillant toutes les échancrures de la côte, cherchant une trouée, il arrive en avril 1520 sous le 49° de latitude, dans la baie de Saint-Julien, où il est forcé d'hiverner. Là, il eut à réprimer l'insubordination de son équipage, et fit connaissance avec les Indiens Puelches, que les Espagnols appelèrent Patagons (grands pieds), en raison de leurs chaussures en peaux de bêtes. En octobre, il repart, et, au delà du cap des Vierges, par 52° 25' de latitude, il a la joie de trouver le détroit dit de Magellan, labyrinthe de canaux qu'il franchit en quatre jours pour saluer enfin la mer du Sud tant désirée. Il se hâte d'envoyer un de ses navires porter la bonne nouvelle en Espagne, et fait voile d'abord vers le nord pour reprendre une latitude plus équatoriale, puis vers l'ouest, comptant arriver aux Indes en trois semaines seulement: on ignorait alors étendue de ce grand Océan, que Magellan appela la mer Pacifique, à cause de la douceur de ses brises, ayant profité à son insu des vents alizés et des courants équatoriaux. Malheureusement, on ne rencontrait aucune terre pour se ravitailler, et la faim décimait l'équipage, lorsque après 99 jours de navigation, on aborda, le 4 mars 1521, aux îles dites des Larrons (Mariannes) ainsi nommées à cause de quelques vols commis par les indigènes. Enfin, le 16 mars, Magellan prenait possession des îles appelées plus tard Philippines, mais il périt dans son triomphe, le 27 avril,

au milieu d'une attaque des indigènes de l'îlot Mactan, près l'île Cebu.

L'illustre Magellan mérite ainsi l'honneur d'avoir résolu par le fait le problème trente fois séculaire de la sphéricité du globe; mais ce fut son second, Sebastiano del Cano, qui eut la chance d'accomplir entièrement le premier « tour du monde », sur le vaisseau amiral *la Victoria*, le seul des cinq navires partis, qui put, à travers l'océan Indien, déjà connu, et en doublant le cap de Bonne-Espérance, rentrer au port de San-Lucar, où il fut reçu avec acclamation le 6 novembre 1522, après 37 mois d'absence.

A la suite de Magellan, les Espagnols avaient conquis les Philippines et les Mariannes; — plus tard, le marquis de Mendana, parti de Callao, trouva les îles Salomon (1568), puis, avec Quiros, les îles Marquises (1595), les îles Taïti et celles de Spiritu-Santo (Nouvelles-Hébrides), où il mourut. — Torrès, en 1606, traversa le détroit situé entre la Nouvelle-Guinée et l'Australie, et qui porte son nom.

§. III. Les Anglais dans les passages du nord.

26. *Les Anglais.* Le succès des Espagnols éveillant l'attention des autres nations commerçantes, les Anglais particulièrement se mirent en devoir de trouver des terres dans le nord du nouveau continent, et surtout un passage vers la Chine.

Le roi Henri VII envoya à la découverte Jean Cabot, Vénitien établi à Bristol. Celui-ci partit en mai 1497, avec son fils Sébastien, aborda sur la côte du Labrador et découvrit Terre-Neuve. — L'année suivante, Sébastien Cabot remonta plus au nord, peut-être même jusqu'au cercle polaire, d'où il descendit en longeant les côtes du Labrador, de Terre-Neuve et des États-Unis actuels jusqu'en Floride. L'épuisement de ses provisions l'empêcha d'arriver dans les Antilles, au moment où Colomb s'y trouvait pour la troisième fois. (En

1500, le Portugais Cortereal remonta également jusqu'au Labrador, mais s'y perdit).

Cherchant le passage du N.-O., l'Anglais Martin Frobisher, avec deux pauvres barques de 25 tonneaux, ose affronter les glaces polaires; il retrouve le Groenland et découvre la Terre de Cumberland (1570); — John Davis remonte jusqu'à 73° le détroit qui porte son nom (1585) et se rend estimable par son humanité pour les indigènes; — Henri Hudson découvre une vaste mer intérieure (1610), mais il périt, abandonné dans les glaces par la trahison de son maître d'équipage. — Baffin, en 1616, parvient jusqu'au détroit de Smith, sous le 78° parallèle; il explore toute la vaste baie qui porte son nom, découvre même le détroit de Lancaster, sans soupçonner que c'était le passage N.-O. cherché, passage qui ne sera forcé que deux siècles après par Mac-Clure.

Les efforts de Baffin terminent la tentative plus que séculaire de l'Angleterre dans ces parages.

27. Les Anglais cherchaient en même temps un passage par le N.-E. de l'ancien continent. En 1553, deux navigateurs, Sir Willoughby et Chancellor, renouvellent le périple de la Scandinavie, accompli au IX^e siècle par Other. Ils parviennent jusqu'au Spitzberg et à la Nouvelle-Zemble, mais Willoughby périt sur les côtes de Laponie, tandis que Chancellor, pénétrant dans la mer Blanche, arrive à Arkhangel et se fait conduire à Moscou, où il noue avec le czar Iwan les premières relations commerciales entre la Russie et l'Angleterre. — Enfin Burrough, qui, en 1556, découvre la côte des Samoyèdes et le détroit de Kara, termine la liste des chercheurs anglais dans le N.-E.

28. Francis Drake, le plus intrépide coureur de mer de son époque, eut la gloire de faire le deuxième tour du monde.

Simple marin, devenu capitaine par son audace, ayant été dans sa jeunesse victime d'une confiscation de la part des Espagnols, il jura contre cette nation une vengeance de corsaire, métier très en faveur et très lucratif alors, et toute



Planisphère des découvertes des XIV^e-XIX^e siècles.



sur la Projection de Mercator.

sa vie il courut sus aux galions espagnols, qui revenaient chargés d'or. En 1577, avec cinq vaisseaux, il part de Plymouth, et on le trouve successivement à Mogador, au cap Vert, au Brésil, à Rio de la Plata, traversant le détroit de Magellan, à la sortie duquel une tempête le pousse au sud jusqu'en vue du cap Horn (1578). Il remonte le long de la côte occidentale de l'Amérique, ravageant Valparaiso au Chili, Arica et le Callao au Pérou, Panama, Acapulco et les côtes du Mexique. Réduit à un seul navire et chargé de butin, Drake conçoit l'idée de revenir par la mer polaire, mais sous le 48° parallèle, le mauvais temps le force à redescendre et il trouve la baie de San-Francisco, qu'il appelle New-Albion, et dont il prend possession par accord avec les indigènes. De là, il se dirige à l'ouest, passe aux Philippines, aux Moluques, à Java, court droit sur le cap de Bonne-Espérance, relâche à Sierra-Leone, et rentre triomphalement à Plymouth, le 26 septembre 1580, après 3 ans d'absence. Il constate alors avoir perdu un jour de la semaine en faisant le tour du monde. Drake fut anobli par la reine Élisabeth, qui vint dîner sur son vaisseau, le *Pélican*, (lequel fut longtemps conservé comme trophée à Deptford), et il mourut en mer en 1594, toujours guerroyant contre les colonies espagnoles.

Citons encore Cavendish, qui, sur les traces de Drake, fit le 3^e tour du monde (1586-88); — Raleigh, qui fonda la colonie de Virginie, en 1585; — Dampier, qui, en 1699, explora les côtes ouest de la Nouvelle-Hollande et découvrit en 1700 l'archipel de la Nouvelle-Bretagne (aujourd'hui archipel Bismarck).

§ IV. Français, Hollandais et Russes (XVI^e-XVII^e siècles).

29. *Les Français.* — Les pêcheurs normands, bretons et basques fréquentèrent apparemment les parages de Terre-Neuve dès 1523, à l'époque où François I^{er} fit explorer les côtes américaines par l'Italien Verazzano.

Dix ans plus tard, Jacques Cartier, de Saint-Malo, fait le

tour de Terre-Neuve, voit l'île d'Antiscoti et remonte le Saint-Laurent jusqu'aux rapides où fut fondé Montréal dans le Canada : celui-ci, peu à peu, devient la colonie de la Nouvelle-France. — Samuel Champlain, qui en fut gouverneur de 1610 à 1635, fonda Québec et découvrit le lac Ontario, et en 1673, le P. Marquette, missionnaire, reconnut le lac Michigan et l'Ohio. Enfin en 1682, Cavelier de la Salle, Rouennais, descendait l'Illinois et le grand fleuve du Mississipi, (qu'avait remonté de Soto en 1539) jusqu'au golfe de Mexique, dont les côtes étaient occupées par les Espagnols. Néanmoins, il prit possession de la Louisiane pour le roi de France Louis XIV et donna au fleuve le nom de Colbert. Dans un second voyage, en 1684, il revint avec mission de fonder une colonie en Louisiane, mais il périt au Texas, de la main de ses compagnons révoltés.

30. *Les Hollandais.* — Délivrés de la domination espagnole, à la fin du XVI^e siècle, les marchands d'Amsterdam envoyèrent, eux aussi, Guillaume Barentz à la recherche du passage N.-E. vers la Chine. Gouvernant le plus au nord possible, Barentz découvrit l'île Baren (ou de l'Ours) et les terres désolées du Spitzberg, dont les parages furent dès lors fréquentés par les pêcheurs de baleines hollandais. En doublant le cap nord de la Nouvelle-Zemble, son navire fut écrasé par les glaces, et l'expédition est forcée d'y hiverner du 26 août 1595 au 14 juin de l'année suivante. Le capitaine y mourut, mais ses compagnons, montés sur les chaloupes, purent atteindre la Laponie, au prix des plus cruelles souffrances.

En 1616, Guillaume Schouten et Jacob Lemaire, cherchant un passage au sud de l'Amérique, découvrent la Terre des États (États-Généraux de Hollande), passent par le détroit de Lemaire et, doublant le cap Horn, se rendent aux Indes. Mais Schouten seul fait le tour du monde et revient en Hollande, son compagnon étant mort en route.

Les Hollandais ayant enlevé au Portugal, alors réuni à l'Espagne, la plus grande partie des îles Malaises, explorèrent,

dès 1606, les côtes nord et sud de la grande terre, qui s'appela Nouvelle-Hollande. Ils y laissèrent les noms de golfe de Carpentarie (Carpenter), de presqu'île d'Arnhem, de terres de Nuytz, de Witt, etc.

31. Mais leur plus grand découvreur fut Abel Tasman, qui en 1642, sur l'ordre de van Diemen, gouverneur de Batavia, fit la circumnavigation du groupe de la Nouvelle-Hollande. Parti de l'île Maurice, il descendit droit au sud jusqu'au 45^e parallèle, qu'il suivit vers l'est, mais cette latitude était trop avancée pour rencontrer le sud du continent; en revanche, il découvrit la Terre de van Diemen, appelée aujourd'hui Tasmanie, puis la côte occidentale de l'île des États (devenue la Nouvelle-Zélande); plus loin, les îles Fidji et Tonga, et une partie de la Nouvelle-Guinée, d'où le navigateur revint à Batavia. Il avait ainsi prouvé que l'Australie ne faisait pas partie de l'immense continent que l'on présumait couvrir toute la région australe, « pour faire contrepoids aux continents septentrionaux. »

32. *Les Russes.* — Aux Russes, peuple conquérant du nord était naturellement dévolue la mission d'achever les découvertes du vieux continent, dans la région boréale. Sous le premier tsar, Iwan IV, le même qui avait accueilli l'Anglais Chancellor, une bande de Cosaques, ramassis d'aventuriers munis d'armes à feu, sous les ordres d'Yrmark, traversa l'Oural, conquit le royaume ou khanat tartare de Sibir, ville aujourd'hui ruinée, près de Tobolsk, sur l'Irtich, et qui a donné son nom à la Sibérie. Peu à peu, d'autres Cosaques, chasseurs d'animaux à fourrures, atteignirent l'Yénisséi (1610), la Léna, où ils fondèrent Iakoutsk (1620), les monts Stanovoï, la mer d'Okhotsk et le Grand océan (1639), puis les rivages de l'océan Glacial et même les îles Liakoff, ou de la Nouvelle-Sibérie.

Enfin, le Cosaque Dechneff navigua au cap Oriental et parvint au golfe d'Anadyr (1648), mais ce résultat était ignoré lorsque Pierre le Grand, en 1728, chargera le navigateur danois Vitus Béring de reconnaître l'extrémité de son empire.

Parvenu par terre à Okhotsk, Béring y prit la mer, puis reconnut le Kamtschatka et doubla le cap Oriental par le détroit qui porte son nom. Dans un second voyage, il aperçut la côte d'Alaska et le mont Saint-Élie, et il revint mourir du scorbut sur les côtes du Kamtschatka en décembre 1741.

En 1742, le Cosaque Tchéliousskine parvint par terre au cap de ce nom,

Par l'exploration de la Sibérie et la découverte du détroit de Béring, se termine la série des grandes découvertes inaugurée par Christophe Colomb deux siècles et demi auparavant, en 1492.

§ V. Cartographie et cosmographie.

33. *Cartographie*. — A mesure que les découvertes se faisaient à la surface du globe, les géographes les consignaient sur leurs cartes et dans leurs livres, lesquels, grâce à l'imprimerie, commencent à se vulgariser au XVI^e siècle.

Néanmoins ce sont toujours les données ptoléméennes qui dominent, du moins pour l'ancien continent, et l'on y joint peu à peu les notions nouvelles. C'est en Allemagne que Sébastien Munster fait paraître en 1544 la première géographie descriptive moderne considérable.

Mais c'est dans les Pays-Bas espagnols, à Anvers, que les deux illustres Flamands, Abraham Ortelius et Gérard Mercator, jettent la base de la nouvelle cartographie, qui va faire abandonner Ptolémée et séparer la géographie ancienne ou classique de la géographie moderne.

La mappemonde d'Ortelius, à méridiens convergents (projec-

(1) Mercator (Cremer Gérard), célèbre géographe belge, né à Rupelmonde près d'Anvers, en 1512, mort en 1594, entra au service de Charles-Quint, pour qui il exécuta deux globes terrestres admirés des contemporains (l'Observatoire de Paris en possède un fac simile); puis il se retira à Duisbourg en 1559, avec le titre de cosmographe du duc de Juliers. Il est particulièrement connu pour avoir donné son nom à la projection employée pour les cartes marines. On a de lui: *Chronologia a mundi exordio ex*



Fragments de la



Mappemonde d'Ortelius (fac simile) 1587.

tion homalographique, comme celle de Babinet), est le curieux résumé des progrès géographiques accomplis. L'Amérique et les îles océaniques y figurent avec l'ancien continent, dont les contours sont complétés en Asie et en Afrique. Mais suivant l'opinion de l'époque, la carte représente en outre deux vastes continents polaires : au nord de l'Asie et de l'Amérique, c'est la « *Terra septentrionalis incognita* » laissant sous les 76^e-78^e parallèles le passage du N.-O., si longtemps désiré. Au sud, le « *Continent austral encore inconnu* » est figuré plus vaste que la région des glaces flottantes actuelles, puisque l'Australie en fait encore partie et qu'il confine presque au cap Horn et au cap de Bonne-Espérance, ainsi qu'à la Nouvelle-Guinée. C'est ce prétendu continent austral qui, au XVIII^e siècle, fera encore l'objet des recherches du capitaine Cook et d'autres.

Pour Mercator, citons son *Atlas* de 1594, considéré comme le chef-d'œuvre de l'époque, par la finesse du travail et la science, et rappelons sa projection cylindrique à latitudes croissantes, admirable *invention*, aujourd'hui encore tout aussi nécessaire que la boussole aux marins pour pouvoir se diriger sur l'Océan, ainsi que ses deux globes construits pour Charles-Quint. Les progrès sont frappants si on compare ceux-ci avec le globe de Martin Behaim (n^o 20), sur lequel, l'Amérique étant absente, le cosmographe avait tiré le continent d'Europe-Asie vers l'est, de sorte que le Japon occupait la place de la Californie actuelle.

Au XVII^e siècle, les meilleures notions sur le continent asiatique sont dues aux travaux des missionnaires jésuites

eclipsibus et observationibus, ac Bibliis sacris; Tabulæ geographicae ad mentem; Harmonia evangelistarum; un atlas, etc.

Son contemporain Ortelius (Ortels Abraham), géographe de Philippe II, naquit à Anvers en 1527, et mourut en 1598. Il parcourut une grande partie de l'Europe, recueillant des médailles, des bronzes et des antiques, dont il forma un cabinet curieux. Il est auteur du premier atlas : *Theatrum orbis terrarum*, ainsi que du premier dictionnaire géographique : *Synonymia geographica*.

français qui, dès 1600, avaient obtenu, par leur science, la confiance du gouvernement chinois. Le P. Martini publia en 1655 un *Atlas de la Chine*, qui est resté, jusque dans ces derniers temps, le fondement de nos connaissances sur cet immense pays. « On ne saurait proclamer assez haut », dit M. Vivien de Saint-Martin, « combien la géographie et les sciences historiques doivent aux travaux si complètement désintéressés de ces hommes de dévouement et d'abnégation. Fixés à demeure au milieu des populations qu'ils voudraient convertir, parfois contraints d'en adopter le costume et les usages extérieurs, obligés de se rendre maîtres de leurs idiomes pour prêcher la parole, ils ont plus de facilités mille fois que n'en saurait avoir le commun des voyageurs pour étudier à loisir et bien connaître les pays et les peuples où les conduit le zèle évangélique. »

34. La cosmographie fit les plus importants progrès au XVI^e siècle avec Copernic, et surtout au XVII^e, grâce à l'invention du télescope (1606), avec les savants mathématiciens Galilée, Képler, Huyghens, Herschell, Leibnitz, Pascal, Newton, Cassini.

L'heure était venue où l'audacieux problème de la mesure de la terre entrevu par Pythagore et Aristote, entrepris par Ératostène, obscurci par Ptolémée, inutilement repris par les Arabes et le moyen âge, va être embrassé dans toute sa grandeur et définitivement résolu.

Galilée, né à Pise en 1524, invente une lunette astronomique, trouve les satellites de Jupiter, qui permettront le calcul des longitudes, invente le pendule, soutient et confirme le système de Copernic. — Képler, né à Magstatt (Wurtemberg) en 1571, découvre les lois du mouvement des planètes. — Newton, né dans le Lincoln en 1643, formule la loi de l'attraction universelle, etc.

Pour la géodésie, en 1669, le savant français Jean Picard mesure sur le sol le degré de méridien entre Paris et Amiens, qu'il trouve de 111 km. 212 mètres. Cette mesure est continuée en 1683 jusque Perpignan par Dominique Cassini, astronome

né à Nice, et un siècle plus tard entre Dunkerque et Barcelone par Méchain et Delambre qui, avec d'autres savants, déduisirent de cette méridienne de la France la valeur du mètre.

Dominique Cassini avait publié en 1666 les *Tables des satellites de Jupiter* pour la détermination des longitudes terrestres, grâce auxquelles Guillaume Delisle put, vers 1700, rectifier la position des lieux sur les cartes des quatre parties du monde. Son fils, César Cassini, entreprit la première grande carte de France (1744-1793), remplacée aujourd'hui par la carte au 80/000^e, dite de l'État-Major.

A cette époque, d'Anville excelle dans la cartographie pour le goût et la finesse d'exécution et la critique des documents; toutefois, il eut le tort de faire effacer trop systématiquement de la carte d'Afrique un grand nombre de détails connus par la tradition; comme Buache (1756) eut celui de confondre les lignes de partage des bassins avec les chaînes de montagnes, et de fausser ainsi l'étude de la géographie physique, par le prétendu système des bassins, corrigé aujourd'hui par les cartes hypsométriques.

CHAPITRE III. — EXPLORATIONS SCIENTIFIQUES

des XVIII^e-XIX^e siècles.

35. *Le programme.* — La première période des découvertes modernes, qui se termine avec le XVII^e siècle, ou plutôt avec Béring, laissait pour les siècles suivants énormément à faire pour l'étude du détail. Trop souvent, les coureurs de mer s'étaient jusque-là contentés de voir rapidement ou de s'emparer des meilleures terres pour les exploiter, sans se mettre en peine de les examiner scientifiquement, cachant même par spéculation ou par jalousie ce qu'ils en savaient.

Il s'agissait donc maintenant de revoir méthodiquement et scientifiquement les parties découvertes, d'explorer l'intérieur

des continents dont on connaissait à peine les côtes, de parcourir l'immensité de l'Océan pour en relever les moindres îles, de fouiller les régions polaires à peine entamées.

Ce sera l'œuvre de la seconde moitié du XVIII^e siècle et surtout du XIX^e tout entier.

§ I. Voyages autour du monde.

36. C'est l'Angleterre qui donna le signal des grands voyages scientifiques lorsqu'en 1764, Georges III, dans ses instructions nautiques au commodore Byron, dit : « Rien n'est plus propre à élever la gloire d'une nation parmi les puissances maritimes et à favoriser le progrès de la navigation et du commerce que de faire des découvertes dans les régions nouvelles, et il y a tout lieu de croire qu'on peut trouver dans les mers du sud des terres encore inconnues. »

Byron commença par relever les îles Falkland et le détroit de Magellan (1765), tandis que les années suivantes, Wallis et Carteret s'attachèrent à l'exploration de l'Océanie et de la côte N.-O. de l'Amérique; mais ces expéditions n'étaient que le prélude des grands voyages de Cook.

37. James Cook, le plus grand peut-être et le plus populaire de tous les navigateurs, est celui qui a le plus fait pour la connaissance du Grand océan. Né en 1728, près de Durham, mousse à sept ans, entré en 1755 au service royal, Cook avait déjà relevé les côtes de Terre-Neuve et du Labrador, lorsqu'il fut choisi pour conduire aux îles Taïti l'expédition d'astronomes chargée d'observer le passage de Vénus sur le disque du soleil. Ce fut le début de ses trois célèbres voyages scientifiques.

Dans son premier voyage (de 1768 à 1771), il passe par le sud de l'Amérique, explore les îles Taïti, découvertes par Wallis, et celles de la Société (Royale de Londres); puis, cinglant vers l'ouest, il retrouve la Nouvelle-Zélande, dont il fait le

tour complet en traversant le détroit de Cook, explore ensuite toute la côte orientale inconnue de l'Australie et risque de se perdre dans la Barrière de corail, où son navire s'encloua sur une roche aiguë; pour le réparer, il reprit le chemin de l'Europe par le sud de l'Afrique.

2^e voyage, 1772-1775. — Le but principal, indiqué par la Société royale de géographie, était la recherche du prétendu continent antarctique. Du cap de Bonne-Espérance, Cook s'enfonce droit au sud jusqu'au cercle polaire et vogue à l'est, fouillant partout à travers les glaces fixes ou flottantes; il revient à la Nouvelle-Zélande, plonge de nouveau jusqu'au 71^e parallèle, où les murailles de glaces l'arrêtent encore; puis remonte au cap Horn, découvre la Géorgie et les îles Sandwich du Sud, et revient par le Cap. Il n'avait vu aucun continent, mais bien une mer immense inconnue, outre qu'il avait relevé une foule d'îles océaniques et trouvé la Nouvelle-Calédonie et les îles dites de Cook.

3^e voyage, 1776-1779. — Cette fois, le but assigné par l'Amirauté est le passage du N.-O., que Cook entreprend, non plus par l'Atlantique, mais par le Grand océan. De Taïti, il va au nord découvrir les îles Hawaï ou Sandwich (1778), vogue vers la côte de l'Orégon, explore les îles Vancouver, Sitka, Aléoutes, la côte de l'Alaska, passe le détroit de Béring et ne s'arrête que forcément au cap des Glaces, sous le 70^e parallèle. Le brave navigateur regagne alors le groupe d'Hawaï, où malheureusement une fin tragique l'attendait au milieu d'un conflit accidentel avec les indigènes, qu'il cherchait à apaiser (14 février 1779).

Cook est regardé, avec Colomb et Magellan, comme l'un des plus grands navigateurs; il l'emporte sur eux pour l'étendue de ses recherches et la méthode scientifique qu'il a suivie et qui a depuis servi de modèle: observations minutieuses de tous genres, levés de cartes, sondages, déterminations de longitudes et de latitudes, étude d'histoire naturelle, de physique et d'astronomie, rien n'est oublié. Aussi a-t-on pu

dire que « partout où Cook a passé, il n'a rien laissé à faire à ses successeurs. »

De 1798 à 1803, Flinders et Bass continuèrent les relevés des côtes de l'Australie et des îles voisines.

38. Au XVIII^e siècle, la France fut la digne émule de l'Angleterre dans les recherches géographiques.

Ainsi en 1768, Bougainville partit avec deux vaisseaux pour parcourir l'Océanie, s'arrêta à Taïti, qu'il nomma la Nouvelle-Cythère, découvrit les îles Samoa ou des Navigateurs, les Grandes-Cyclades, que Cook appela Nouvelles-Hébrides, et l'archipel de la Louisiade. Il revint par Batavia et le Cap.

De 1785 à 1788, la Pérouse passant au cap Horn revit l'île de Pâques, les Hawaï, les îles côtières de l'Amérique anglaise, les Kouriles, découvrit le détroit de Tarrakaï, ainsi que celui dit de Lapérouse (1787), qui sépare Tarrakaï d'Yéso. De là, il revint aux Philippines, à Samoa, à Sydney (1788), où l'on perdit ses traces. En 1791, d'Entrecasteaux le cherche vainement, et ce n'est qu'en 1839 que Dumont d'Urville retrouva à l'île Vanikoro, l'une des Nouvelles-Hébrides, les épaves de son expédition, tandis qu'en 1882 des missionnaires catholiques croient y avoir retrouvé les restes mortels du capitaine et de plusieurs de ses hommes.

A citer aussi les expéditions scientifiques des amiraux Baudin (1800-1802), Freycinet (1817-1820), Duperrey (1822-1825) et Dumont d'Urville (1826-1840).

§ II. Expéditions polaires au XIX^e siècle.

39. *Au pôle nord.* — Les Anglais, aussitôt après les guerres contre l'Empire, reprennent les tentatives qu'ils avaient faites deux siècles auparavant pour trouver le passage du N.-O.

Scoresby arrive au N.-E. du Groenland jusqu'à 80° 30' de latitude (1817-1822).

John Ross découvre en 1829-1833 la presqu'île de Boothia et le pôle magnétique boréal.

Parry fait quatre voyages. Dans le second (1819-1820), il découvre les détroits de Lancastre, de Barrow et le bassin de Melville, c'était presque tout le fameux passage; en outre, tout l'archipel Parry. — En 1827, au nord du Spitzberg, il arrive en barque-traineau jusque 82°45' de latitude N. et se convainc que les glaces qu'il a traversées pendant 33 jours ont dérivé vers le sud, ce qui fait supposer l'existence d'une mer Polaire libre de glaces.

John Franklin reconnaît dès 1819 le littéral nord du Canada, de la Mackenzie à la rivière Coppermine. Il recherche le passage du N.-O., d'abord par terre (1825), ensuite par mer. En 1845, il prend la route des détroits de Lancastre et de Barrow, mais se perd dans les glaces.

Pendant onze ans, de 1848 à 1859, vingt expéditions, officielles ou privées, s'organisent pour sa recherche, sous la conduite de John et James Ross, Austin, Inglefield, Kane, Kennedy, Ommaney, Perry, Mac-Clure, Mac-Clintok et d'autres. — Finalement, c'est Mac-Clintok qui retrouve au nord de la presqu'île Boothia les débris de la malheureuse expédition de Franklin, laquelle n'a laissé aucun survivant; mais, par contre, ces expéditions ont reconnu les immenses archipels de la mer Polaire, tels que la carte les représente de nos jours.

40. Dès 1853, Mac-Clure avait trouvé le fameux mais impraticable passage du N.-O. Entré par le détroit de Béring, il avait hiverné trois ans de suite à la Terre de Banks, d'où, abandonnant son navire pris dans les glaces, il gagna en traîneau le détroit du Prince de Galles, la baie de Melville, les détroits de Barrow et de Lancastre, pour aboutir à la mer de Baffin. — Du reste, ce passage n'est pas unique, et Franklin lui-même en avait trouvé un; mais tous sont malheureusement obstrués par les glaces et ne pourraient servir à une navigation régulière.

La même année 1853, le docteur Kane (Américain) découvrait le détroit de Smith et la Terre de Grinnell, tandis qu'en

1871, son compatriote Hall passait par le canal Kennedy et le canal Robeson, que va suivre aussi Narès.

En effet, en 1875-76 le capitaine anglais Narès arrive au nord de la terre de Grinnell; l'un de ses lieutenants, Beaumont, découvre le cap Britannia, à 82° 54' et un autre, Markham, parvient en traîneau jusque 83° 20' 26". Ce sont les deux latitudes les plus septentrionales atteintes jusqu'aujourd'hui.

41. Restait à trouver le passage N.-E., par le nord de l'ancien continent. En 1873, l'expédition autrichienne commandée par Payer et Weyprecht découvre, au delà du Spitzberg, les Terres François-Joseph, que l'Anglais Leigh Smith continue à explorer de 1880 à 1891.

Enfin en 1878, Nordenskjöld, savant suédois, commissionné par M. Dickson, et qui déjà avait fait plusieurs expéditions au Spitzberg, part de Göteborg, à bord de la *Véga*, parvient le 10 août à l'embouchure de l'Iénisséi, double le 20 le cap Tchéliouskine et, le 27, l'embouchure de la Léna; le lendemain, pris dans les glaces, il est forcé d'hiverner presque une année entière, jusqu'en juillet 1879; alors, continuant sa route, il va passer par le détroit de Béring, parvient au Japon et rentre en Europe par le canal de Suez.

Le passage du N.-E. était plutôt forcé que trouvé, car, de même que celui du N.-O., il est malheureusement impraticable comme voie commerciale.

La même année 1879, le vaisseau américain la *Jeannette*, capitaine De Long, est expédié par Gordon Bennett (le même qui envoya Stanley en Afrique) pour explorer la Terre Wrangel. Mais il se perd au nord de cette île: une partie de l'équipage parvient à la côte, et les autres ne sont retrouvés qu'en 1882 à l'embouchure de la Léna; le dernier survivant de ceux-ci laissait, dans son journal, un récit lamentable des cruelles souffrances qu'ils eurent à endurer.

Mais la science ne s'arrête pas. La recherche du pôle Nord lui-même et de la mer libre qu'on espère y trouver sera le

but principal assigné désormais aux chercheurs de l'inconnu dans ces terribles régions de la désolation et de la mort apparente, qui jouent cependant un rôle si actif et si important dans la vie du globe.

42. *Au pôle sud.* — C'est un navigateur du septentrion, le Russe Bellingshausen qui, en 1820, va découvrir les îles Alexandre I^{er} et Pierre I^{er}, au sud de la Patagonie; tandis que les baleiniers anglais Weddell, Biscoe et Balleny trouvent la terre de Graham au sud de l'Amérique, celle d'Enderby, à 1600 km. au sud de l'Afrique, les terres de Kemp et de la Sabrina (1839), au sud de l'Australie.

Ces dernières sont supposées faire partie d'un continent antarctique, avec celle que l'Américain Wilkes signale en 1840 et la terre Adélie, découverte la même année par le Français Dumont d'Urville. (Celui-ci avait précédemment trouvé les îles Louis-Philippe, au sud du cap Horn).

Ces diverses côtes sont situées à peu près sous le cercle polaire antarctique ($66^{\circ} 27'$), que le plus heureux des chercheurs, l'Anglais James Ross, devait dépasser de beaucoup, lorsqu'en 1841-1842 il parvint jusque $78^{\circ} 10'$, le point le plus austral atteint; il y découvrit la célèbre Terre Victoria, avec ses deux volcans caractéristiques: l'un, en éruption, l'Erébus (3400 m.), et l'autre, éteint, le Terror (3700 m.), ainsi nommés des deux vaisseaux de l'expédition.

C'est dans cette région, au sud de l'Australie, que se trouve également le pôle magnétique sud, que James Ross déduisit par le calcul et qui fait à peu près antipode au pôle nord magnétique, déterminé sur place en 1842 par son oncle John Ross.

La reconnaissance des glaces polaires n'a qu'un intérêt secondaire au point de vue politique et commercial; mais elle importe beaucoup pour l'étude des courants et des vents, des phénomènes calorifiques et magnétiques, en un mot pour la physique générale du globe, et il faut rendre hommage à ces hommes de cœur qui exposent leur existence dans ces recoins

si mystérieux du domaine que l'homme a reçu de la Providence.

43. Les sondages des grandes profondeurs de l'Océan ont été d'abord opérés pour l'étude préparatoire à la pose des câbles sous-marins d'Irlande en Amérique (1856), puis généralisés. L'Angleterre a organisé en outre les expéditions scientifiques du *Porcupine* (1865) et du *Challenger* (1872-1876) pour l'étude du relief sous-marin et, par le draguage, de l'histoire naturelle du fond de l'Océan. Le *Challenger* « le provocateur » à lui seul a parcouru plus de 127,000 km., exécuté 387 sondages, avec de nombreux draguages qui ont révélé tout un monde animal nouveau.

Les États-Unis ont pris part à ces opérations par l'expédition du *Tuscarora* (1873-1876), et la France par celle du *Travailleur* (1880).

§ III. Asie, Océanie et Amérique, XIX^e siècle.

44. *En Asie.* — Il convient de signaler, au XVIII^e siècle, l'expédition de savants envoyés par le roi de Danemark en Arabie, sous la conduite du Hanovrien Carsten Niebuhr (1761), et les travaux du naturaliste allemand Pallas en Sibérie (1768).

Dans notre siècle, les progrès géographiques continuent à être liés naturellement à ceux des colonies européennes.

C'est ainsi que, parmi les officiers anglais de l'Inde, Webb découvre les sources du Gange (1808), et Moorcraft, celles de l'Indus (1812). Burnes franchit l'Hindou-Koh et arrive à Boukhara (1838); Wood traverse le plateau du Pamir et trouve les sources de l'Oxus, tandis qu'un grand nombre d'autres relèvent la carte du futur empire anglais des Indes, s'associant même les *pundits* ou brahmanes pour relever celles du Thibet, où les chrétiens ne pénètrent pas facilement.

Parmi les Français, les PP. Huc et Gabet, missionnaires catholiques, visitent Lhassa au Thibet et traversent la Chine (1846), dont l'abbé David étudie l'histoire naturelle (1860-1874). — Les deux officiers de Lagrée et Francis Garnier remontent le Mékong jusqu'en Chine (1867); le prince Henri d'Orléans,

avec Bonvalot et le P. de Deken, Belge, traverse toute la haute Asie et le Thibet, du Turkestan au Tonkin (1890).

Parmi les Allemands, Klaproth visite la Chine, la Sibérie et le Caucase (1805); — Alexandre de Humboldt, l'Asie centrale (1829); — les trois frères Schlagintweit, le Karakorum, le Kouenlun (1856); — et le baron de Richtofen, Autrichien, l'empire chinois.

Parmi les Russes, l'amiral Wrangel découvre l'île de ce nom (1820); Séménoff (1857), Fedchenko (1868) et Prjéwalski (1872-1878) explorent le plateau central asiatique. — Deux navigateurs russes, Krusenstern (1803-1806) et Kotzebue (1825-1826) relèvent les côtes du Japon, de la Sibérie orientale et de la mer de Béring.

45. *En Australie.* — Les îles océaniques sont généralement connues après les voyages de Cook; mais il reste à explorer le continent australien, tâche très difficile à cause de son sol aride, ce qui toutefois n'arrête pas les explorateurs anglais, dont plusieurs y périssent.

En 1828, Sturt, parti de Sydney, découvre le Darling et le Murray, puis il s'avance à 1600 km. au nord d'Adélaïde. — Eyre découvre les lacs Eyre et Torrens (1841). — Leichhardt fait la traversée de Brisbane à Victoria au nord-ouest; — Gregory et Baines explorent l'Australie occidentale (1856); Burke, Wils, Gray et King veulent traverser toute l'Australie, de Melbourne au golfe de Carpentarie, mais les trois premiers meurent dans le trajet.

Mac Douall Stuart, plus heureux, fait trois grands voyages du sud au nord (1862), dans la direction où l'on construit dix ans plus tard la fameuse ligne télégraphique d'Adélaïde à Port-Darwin, que suivra sans doute bientôt une voie ferrée.

46. *En Amérique.* — Nous avons vu les grandes entreprises anglaises dans les régions polaires arctiques.

Le territoire de l'Alaska actuel, ancienne Amérique russe, découvert dès 1787 par Béring, fut exploré par l'Anglais Billings au service de Catherine II, tandis qu'un autre Anglais,

Vancouver, relevait la côte britannique, bordée d'îles, entre 40° et 61° 1/2 de latitude, pour y découvrir quelque communication avec les mers glaciales.

Dans l'immense territoire de la Compagnie de la baie d'Hudson, Haerne trouva la rivière Coppermine (1769-1772); Alexandre Mackenzie, le fleuve qui lui doit son nom et le lac de l'Esclave; il traversa les montagnes Rocheuses (1789-1793), tandis que Back, Dease et Simpson exploraient les côtes septentrionales.

Aux États-Unis, Lewis et Clarke firent, les premiers, la traversée jusqu'au Pacifique et découvrirent le fleuve Orégon; — le major Long (1819) et le colonel Frémont explorèrent le Grand-Bassin de l'Ouest, où ce dernier découvrit le lac Salé et les fleuves de la Californie (1842-1844).

Dans l'Amérique intertropicale du sud, le voyageur le plus célèbre est l'Allemand Alexandre de Humboldt, qui, de 1799 à 1803, étudia toute la chaîne des Andes, les volcans du Mexique et du Pérou, le bassin de l'Orénoque et le versant nord de l'Amazone.

Pour l'Amérique méridionale, citons encore les travaux d'Agassiz, naturaliste suisse; ceux d'Alcide d'Orbigny, et, récemment, le voyage de deux autres Français: le docteur Crevaux, en Guyane et Thouar, dans le bassin de la Plata et le Gran-Chaco, où le premier périt en 1882.

AFRIQUE.

§ IV. Afrique septentrionale au XIX^e siècle.

47. L'Afrique est le nouveau monde pour le XIX^e siècle, comme l'Asie orientale l'avait été pour le XV^e siècle, l'Amérique pour le XVI^e et le XVII^e, et l'Océanie pour le XVIII^e.

Il semble étrange que l'Afrique, placée si près de l'Europe, contournée depuis le temps des Romains, soit restée jusqu'à nos jours, du moins dans son intérieur, la plus inconnue des cinq parties du monde.

Cela tient sans doute à la configuration massive de ce continent, au manque de fleuves navigables, de golfes profonds entamant l'intérieur, à son climat généralement meurtrier pour les Européens, et probablement plus encore à l'état de barbarie de ses populations. Celles-ci, par là même qu'elles sont restées sauvages, incultes, vivant au jour le jour, ayant peu de besoins, brutalement traitées par l'islamisme, n'ont pas su tirer parti des produits naturels du sol, n'ont rien édifié, ni villes, ni monuments, ni routes; en un mot n'ont pas accumulé de richesses commerciales ou artistiques, capables d'attirer vers elles les Européens, qui ont préféré se diriger vers l'Inde d'abord, vers l'Amérique ensuite.

Quoi qu'il en soit, au commencement de notre siècle, la carte d'Afrique ne dessinait qu'une zone côtière, large de 20 à 50 lieues à peine. et tout l'intérieur était en blanc; le rigorisme de quelques savants avait fait effacer les indications traditionnelles de Ptolémée, erronées dans le tracé, mais réelles quant à l'existence du Nil et Niger.

La « découverte scientifique » du continent restait à faire, et ce fut l'œuvre de nos contemporains.

Nous devons donc nous arrêter plus longuement sur l'histoire des découvertes africaines, d'autant plus qu'il s'y mêle un intérêt politique actuel, pour les nations européennes qui se sont partagé ce continent.

48. *L'African Association*. — En 1788, l'Écossais James Bruce publie son intéressant voyage en Abyssinie et aux sources du Nil Bleu, avec retour par le Sennaar et la Nubie jusqu'en Égypte (1769-1771). Mais l'exploration méthodique de l'Afrique date surtout de la fondation, la même année 1788, d'une société anglaise, l'*African Association*, qui se donna pour mission de patronner et d'encourager les voyages dans l'intérieur du continent. Son principal explorateur fut d'abord Mungo-Park.

49. Mungo-Park, Écossais, le découvreur du Niger, parvint dans un premier voyage (1795-1797), en remontant la Gambie,

sur le Djoliba-Niger, à Bamako, Ségou-Sikoro et Djenné, au Soudan. Dans un second, en 1805, il partit de la Gambie à la tête de 40 Européens, qui tous périrent avant d'arriver à Ségou. Le courageux Mungo-Park n'en continua pas moins sa route; avec l'aide de quelques nègres, il construisit une embarcation qui lui permit de descendre le fleuve inconnu, dépassa Kabara, port de Timbouctou, et vint mourir (d'après les renseignements recueillis par Barth en 1858) dans une embuscade, à Bousa, sur le cours inférieur du fleuve, dont il avait parcouru plus de 2,500 kilomètres.

50. Pendant ce temps, Georges Browne (Anglais) pénétrait dans le Darfour par l'Égypte (1793-1796), et Hornemann, Allemand, commissionné par l'*African Association*, allait du Caire à Mourzouk, dans le Fezzan (1797-1801).

Le major Laing, Écossais, qui en 1820 avait traversé la Sierra-Leone jusqu'au mont Loma, entreprit en 1822 un grand voyage de Tripoli, à travers le Fezzan, le Sahara central et le pays des Touaregs, jusqu'à Timbouctou, où il parvint le premier en 1826; mais il périt par trahison non loin de cette ville, à son retour vers l'Atlantique.

51. *Clapperton*. — En 1822, le major Denham et le lieutenant Clapperton, envoyés par l'*African Association*, se rendent de Tripoli à Mourzouk et atteignent Kouka, résidence du sultan du Bornou, où ils explorent le lac Tchad. Clapperton seul visite Kano et Sakatou (Sokoto). Le Soudan central était ainsi pour la première fois révélé à l'Europe. — A cette époque, on croyait, d'après les Arabes, que le Niger se perdait dans un lac intérieur (le Tchad). Clapperton apprit à Sokoto que le fleuve de Mungo-Park se dirige au sud dans le golfe de Benin, et c'est pour s'en assurer qu'il fait en 1825 un second voyage par le Dahomey; il passe alors à Bousa, puis visite une seconde fois Kano et Sokoto, où il meurt en 1826. — Ce sont ses compagnons, Richard et John Lander, qui purent après lui (1830) revenir à Bousa, descendre le Niger et en explorer les embouchures.

Plus tard, le lieutenant Allen (1833) et le docteur Baikie (1854) remontèrent aussi le Kouara (Niger inférieur) et son grand affluent, la Tchadda ou Binoué.

52. Peu de temps après Laing, la France eut son voyageur à Timbouctou : ce fut René Caillié. Simple engagé dans la marine au Sénégal, sans instruction personnelle ni appui officiel, Caillié voulut tenter un voyage dans l'intérieur. Sous les apparences d'un mendiant musulman mêlé aux caravanes, il partit de Freetown en mars 1827, traversa le Fouta-Djalou, descendit le Niger et parvint à Timbouctou le 20 avril 1828. Craignant le sort de Laing, il se hâta de repartir, toujours en caravane, pour le Maroc, et fut reçu à Fez par le consul français qui le rapatria.

La conquête française de l'Algérie en 1830 et celle du Sénégal devaient étendre sur ces points nos connaissances géographiques. En 1859-1860, Henri Duveyrier parcourut le sud de l'Algérie jusque Ghât et Ghadamès, d'où il revint par Tripoli. En 1881, le colonel Flatters s'avança aussi dans le Sahara, mais y fut assassiné.

Dans le bassin du Nil, il faut citer les travaux de la commission scientifique qui accompagna Bonaparte en Égypte (1798-1802). Plus tard, sous le pacha Méhémet-Ali, trois autres Français se signalent également : Antoine d'Abbadie, en Éthiopie (1838-1848); l'ingénieur d'Arnaud-Bey, qui avec une expédition égyptienne remonte le Nil, de Khartoum jusqu'à Gondokoro (1840-1841), et le docteur Cuny, qui pénètre au Darfour, où il meurt inopinément (1858).

53. *Henri Barth*. — En 1850, une nouvelle expédition anglaise sous la conduite du missionnaire Richardson partit de Tripoli pour le Fezzan, l'oasis d'Aïr et le lac Tchad. Le chef mourut au Bornou (1851); mais il laissait deux compagnons, Allemands de Hambourg, le docteur Owerweg, qui explora le lac Tchad et succomba à la fièvre en 1852, et Henri Barth, qui s'était déjà signalé par un voyage par terre du Maroc en Égypte. — Après une pointe de Kouka à la Binoué au sud (1851), Barth

va à Sokoto, dans l'ouest, traverse le Niger à Say et se rend au nord-ouest à Timbouctou, où il reste six mois, puis, descendant le Niger, il revient au Bornou. Là, il trouve un compatriote, Édouard Vogel, que la société de Londres lui envoyait (1854); mais Barth, étant fatigué, rentre en Europe par Tripoli, tandis que Vogel, prenant la route de l'est, va mourir assassiné dans le Wadaï (1856). L'expédition de Barth est la plus importante de celles qui furent faites au Soudan, autant par la science de ses observations que par l'étendue des régions parcourues.

En 1860, l'Allemagne, émue de la disparition de Vogel, envoya à sa recherche l'expédition de Heuglin, qui prit la route du Nil, mais ne put dépasser Khartoum, et le voyageur de Beurmann qui, isolément, prit la route de Benghazi à Mourzouk et le lac Tchad, d'où il vint périr au Kanem (Wadaï), sans doute de la main des assassins de Vogel.

Le docteur Gerhard Rohlfs, de Brême, a fait plusieurs voyages en Algérie, au Maroc, dans le Touat, à Ghadamès et dans le Barka; mais il est surtout célèbre par sa grande traversée de l'Afrique, de Tripoli à Lagos, qu'il accomplit en 1865-1867; il parcourut le Fezzan, le Sahara central, le Bornou, le lac Tchad, l'empire Fellatah (Sokoto) et le bassin du Niger. — Plus tard, il accompagna les Anglais en Abyssinie (1868), parcourut de nouveau le Tripoli, et fit en 1881 un second voyage en Éthiopie, pour remettre au négous Johannès une lettre de l'empereur Guillaume.

54. Le docteur Gustave Nachtigal est, après Barth, le plus grand des voyageurs allemands en Afrique. En 1869, chargé d'aller porter au sultan du Bornou les présents que le roi de Prusse lui envoyait en reconnaissance de l'appui qu'il avait prêté à Barth, Vogel, Beurmann et Rohlfs, Nachtigal partit de Tripoli pour Mourzouk, explora les montagnes du Tibesti, fut fait prisonnier des Tibbous, mais s'échappa pour rentrer à Mourzouk, d'où il gagna Kouka, but de son message (1870). De là, il pénétra dans le Baghirmi, où il fut le témoin attristé de

la chasse aux nègres, et le Kanem, où il vit la tombe de Beurmann; puis, après deux retours à Kouka, il pénétra le premier jusqu'à Abèchir, capitale du redouté Wadaï, traversa le Darfour et le Kordofan et rentra en Europe par la vallée du Nil (1874). — Nommé commissaire impérial pour l'organisation du Cameroun, il vint mourir au cap Palmas en 1885.

55. Matteucci et Mas-sari, Italiens, se sont distingués par une belle tra-

versée de l'Afrique, depuis la mer Rouge jusqu'au golfe de Guinée. Partis en 1880 de Souakin et passant par Khartoum, le Kordofan et le Darfour, ils pénétrèrent dans le Wadaï, dont le sultan accepta les cadeaux qu'ils lui offrirent au nom du roi d'Italie, et leur accorda en retour une escorte pour continuer la route vers le Bornou. Ils s'arrêtèrent à Kouka, à Kano, grande ville de 50,000 âmes, à Bida, capitale du Noupé, où profitant d'un vapeur anglais, ils descendirent le Niger jusqu'à la mer. Ils s'embarquèrent le 1^{er} juillet pour l'Angleterre, où le docteur Matteucci mourut des fatigues de son voyage. — Massari fit en 1885 une reconnaissance du Koango, affluent du Congo.

En 1881-1883, un autre Italien, Buonfanti, traversa également l'Afrique de Tripoli à Lagos, en passant par le Bornou, Sokoto, Saï sur le Niger et les pays du Macina et du Mossi, où il fut attaqué et dépouillé.

56. Oscar Lenz, explorateur autrichien, après avoir fait en 1872 un premier voyage au Gabon, fut chargé en 1880 d'une





mission pour Timbouctou. Débarqué à Tanger, il obtient une lettre de recommandation du sultan du Maroc, se déguise en médecin turc, et, accompagné de quatre domestiques, traverse l'Atlas, les déserts d'Araouad, les steppes du Niger et arrive (lui, cinquième Européen) à Timbouctou le 1^{er} juillet 1880. Après seize jours d'arrêt, il prend la route du Sénégal, est pillé plusieurs fois par les maraudeurs et s'embarque à Médine pour Saint-Louis. — Par anticipation, disons qu'en 1886-1887, le courageux docteur Lenz, envoyé à la recherche d'Emin-Pacha, remontera le Congo et traversera les lacs Tanganika et Nyassa, pour aboutir à Quilimane, sans avoir pu, pour cause de force majeure, accomplir sa mission.

57. Dès 1880, les troupes françaises du Sénégal arrivent sur le haut Niger à Bamako. En 1887, le lieutenant Caron descend le fleuve en canonnière jusqu'à Kabara, mais n'est pas reçu à Timbouctou. En 1889, le lieutenant Binger, parti de Bamako, parcourt la région de la haute Volta, visite le Mossi et la ville de Kong et débouche à Grand Bassam, côte de Guinée, ayant conclu avec les chefs indigènes des traités de commerce au nom de la France.

En 1873-1874, les Français de Compiègne et Marche, partis du Gabon, explorent l'Ogôwé moyen, et en 1880, Pierre de Brazza, Italien d'origine, parvient du Gabon au Congo, trois ans après la découverte du fleuve par Stanley. En 1890, Cholet remonte la Sangha, Crampel périt sur la route du lac Tchad. — En 1882-1884, l'Allemand Flegel parvient à Yola, sur la haute Binoué, et fait l'exploration de l'Adamaoua, dans le Cameroun actuel, et en 1892, Mizon, Français, relie la Binoué à la Sangha.

§ V. L'Afrique australe et centrale.

58. *Portugais et Anglais.* — Après les expéditions de Mungo Park, Laing, Clapperton, Barth, Nachtigal, et celles des Égyptiens remontant le Nil, toute l'Afrique du nord est connue dans ses grandes lignes. L'Afrique du centre et du sud va l'être avec

les recherches de Livingstone, Burton, Speke, Baker, Cameron et Stanley.

On remarquera qu'ici encore la plupart de ces explorateurs sont Anglais et que, s'il fallait revendiquer la propriété des territoires, uniquement d'après la priorité de la découverte, au moins scientifique, les trois quarts de l'Afrique appartiendraient à l'Angleterre.

Nous disons découverte « scientifique, » parce qu'il est hors de doute que les Portugais, à qui l'on doit le relevé des côtes africaines au XV^e siècle, n'aient aussi « pratiquement » pénétré par leurs commerçants et plus encore par leurs missionnaires dans l'intérieur de l'Afrique australe et centrale. Mais ils n'eurent guère d'établissements fixes que ceux qu'ils possèdent aujourd'hui à l'intérieur de l'Angola et sur le bas Congo, ainsi que sur le bas Zambèze et dans le Matabéléland, qui s'appelaient jadis Manamotapa ou Monomotapa. Livingstone lui-même apprit chemin faisant que Pereira et Lacerda étaient allés de Tété au pays de Cazembé, en 1796-1798, comme aussi plus tard les *pombeiros* (marchands), mulâtres portugais (1806-1810), et le major Monteiro, en 1831. Sylva Porto traversa l'Afrique en 1853-1857. Mais ces excursionnistes n'avaient laissé aucune carte, aucun travail sérieux sur ces contrées, et c'est au hasard que l'on dessinait sur des on dit un lac Cazembé ou des Maravis. Aussi la connaissance géographique et scientifique de l'Afrique centrale et de la Zambézie revient-elle au grand Livingstone.

59. David Livingstone, missionnaire protestant écossais, né à Blantyre, en 1813, ouvre la série des grands explorateurs de l'Afrique centrale et australe, qu'il parcourut pendant 33 ans, de 1840 à 1873. D'abord simple missionnaire, il évangélise les régions situées entre le Cap et le Zambèze et acquiert sur l'esprit et le cœur des indigènes une grande influence, dont il se sert le jour où il commence ses courses géographiques.

Premier voyage. En 1849, parti du Cap et traversant le

fleuve Orange, il va découvrir le lac Ngami et son affluent le Tiogé. En 1851, il arrive sur le Zambèze central, d'où il remonte le cours de la Liambai et de la Liba jusqu'au lac Dilolo, dont une partie des eaux s'écoule dans le Kassaï, affluent du Congo. De là, franchissant le Kassaï et le Koango (Zaire des Portugais ?), il arrive à Saint-Paul de Loanda en 1854.

2^e voyage. Non content de cette course extraordinaire, et désireux de rapatrier ses compagnons Makololos, Livingstone repart de Loanda pour la Liambai, trouve les merveilleuses chutes Victoria du Zambèze (1855) et suit ce fleuve jusqu'à Quilimane, accomplissant ainsi le premier voyage transcontinental de l'Afrique, d'un océan à l'autre. Rentré en Europe, il publie la relation de ses découvertes, qui est reçue avec enthousiasme dans le monde entier.

3^e voyage. En 1858, Livingstone retourne en Afrique avec le titre de consul général britannique, ayant pour mission de chercher surtout à abolir l'esclavage et la traite des nègres, dont il avait constaté et dépeint les horreurs. Grâce à un petit vapeur, il remonte le bas Zambèze et son affluent le Chiré, qui le conduit au lac Shirwa et au Nyassa (lac des Maravis ?); dans ces régions, où il délivre plusieurs fois des esclaves, il installe des missionnaires, mais perd sa femme qui l'y a suivie (1863).

4^e voyage. En 1865, il repart de Londres pour Zanzibar, où il prend une escorte de cipayes indiens et d'Arabes des Comores, explore la Rovouma, contourne au sud le lac Nyassa, remonte au nord, traverse le Tchambézi, branche supérieure du haut Congo et arrive chez le roi de Cazembé, qui le reçoit bien. Il trouve ensuite les lacs Moéro et Bangwélo, le Louapoula (Congo), gagne le Tanganika déjà vu par Burton) et séjourne à Ujiji, d'où il écrit en Europe pour démentir le bruit de sa mort. Ensuite il traverse à l'ouest les forêts du Manyéma, arrive à Nyangwé sur le Loualaba et revient malade à Ujiji, où Stanley, envoyé à sa recherche.

le rencontre le 10 novembre 1871. Livingstone, heureux de cette visite, se rétablit, explore avec Stanley le Tanganika, mais, refusant de revenir en Europe avant d'avoir pu reconnaître si le Loualaba ne serait pas le Nil supérieur, il laisse partir son ami avec sa correspondance et revient au lac Bangwélo, où il meurt le 4 mai 1873.

Ses dévoués serviteurs nègres emportent son corps jusqu'à Tabora, d'où Cameron l'achemine sur Zanzibar. Reçus en Angleterre avec des honneurs exceptionnels, les restes de Livingstone reposent dans l'église de Westminster. — Ce grand explorateur avait parcouru un territoire dix fois vaste comme la France et laissait des écrits impérissables par leur valeur géographique et ethnographique et par le sentiment d'estime qu'ils inspirent pour les malheureux nègres.

60. Les sources du Nil étaient le grand problème à résoudre pour Livingstone dans son dernier voyage, comme pour les expéditions qui, envoyées d'Égypte, remontèrent le grand fleuve dans la première moitié du siècle. La solution allait être trouvée par la côte orientale.

Vers 1852, deux missionnaires anglicans, Krapf et Rebmann (celui-ci d'origine suisse), établis sur la côte de Mombaza, s'avancent dans l'intérieur et aperçoivent les deux pics neigeux du Kilimandjaro et du Kénia ; ils ne peuvent s'en approcher, mais apprenant par les indigènes que de grands lacs se trouvent au delà, ils croient avoir trouvé les monts de la Lune, que Ptolémée renseigne comme sources du Nil.

61. *Burton et Speke*. — Cette nouvelle étant parvenue en Europe (1856), la Société de géographie de Londres se hâte d'envoyer deux officiers de l'armée des Indes. Le capitaine Burton et le lieutenant Speke partent de Zanzibar (1857), arrivent à Kazeh (Tabora) puis à Ujiji, où ils découvrent le lac Tanganika le 13 février 1858. Heureux de ce grand résultat, ils repartent pour la côte, mais, pendant que Burton est retenu par la maladie à Kazeh, Speke fait une pointe au nord et va découvrir le lac Victoria, le plus grand de l'Afrique.

Deux ans après (1862-1863), le capitaine Speke et son ami Grant reviennent par Zanzibar vers le lac Victoria, qu'ils dépassent par l'ouest, sans le voir, mais ils le retrouvent au nord dans l'Uganda, où ils sont reçus par le roi Mtéza, puis redescendent la vallée du Nil jusqu'en Égypte. A Gondokoro, Speke avait rencontré Samuel Baker, arrivé là par le nord, et celui-ci continuant sa course, va découvrir le lac Albert, sur les indications que Speke lui avaient données, d'après les indigènes.

Avec les lacs Victoria et Albert, les sources du Nil étaient sommairement trouvées et le problème trente fois séculaire était résolu. Restait à savoir si le Congo et le Tanganika ne se rattachaient pas aussi au Nil, comme le crut Livingstone. La solution sera donnée par Stanley, qui traversera l'Afrique après Cameron.

62. *Cameron*. — Dès 1869, les Anglais, anxieux d'être sans nouvelles de Livingstone, organisèrent pour sa recherche plusieurs expéditions : l'une, qui commençait à remonter le Congo, lorsqu'elle fut rappelée ; une autre, par l'est, sous la conduite de Lowett Cameron, lieutenant de marine écossais. — Celui-ci partit de Zanzibar et de Bagamoyo en janvier 1873, rencontra à Tabora le convoi funèbre de l'homme qu'il cherchait et organisa sa conduite à la côte ; puis, résolu de poursuivre sa route, il atteignit le lac Tanganika, explora sa partie méridionale, découvrit la rivière Loukouga qui en sort, mais ne put la suivre. Continuant vers l'ouest, il parvint à Nyangwé, où les Arabes lui refusèrent, comme à Livingstone, des canots pour descendre le Loualaba, fleuve toujours mystérieux. Obligé de prendre la direction S.-O., il remonta le bassin de ce fleuve, vit le lac Kasali, suivit généralement le plateau de partage des eaux du Zambèze et du Kassai et parvint à Saint-Paul de Loanda, au mois de novembre 1875, ayant accompli la deuxième traversée du continent africain austral.

63. *Henry Stanley*. — Pendant que se préparaient, trop lentement, les deux expéditions anglaises envoyées par la Société

de géographie à la recherche de Livingstone, un reporter américain revenait en Europe annoncer qu'il l'avait retrouvé. C'est Henry Morton (ou Moreland) Stanley, de son vrai nom John Rowland.

Né à Denbigh, au pays de Galles, en 1841, orphelin et malheureux, John partit à l'âge de 16 ans pour New-Orleans, où un épicier du nom de Stanley l'adopta. Il devint ensuite soldat et marin dans la guerre de sécession, puis reporter ou correspondant de journaux. Gordon Bennett, propriétaire du *New-York Herald*, l'envoya successivement aux Montagnes Rocheuses, au Brésil, puis avec les Anglais en Abyssinie et dans l'Achanti. Enfin, il le chargea de retrouver Livingstone en Afrique : c'est la première de ses quatre grandes expéditions.

1^{re} expédition, 1869-1872. Stanley, après une course obligée d'Espagne en Égypte, où il assiste à l'inauguration du canal de Suez, puis en Turquie, en Crimée, en Perse, aux Indes, s'embarque à Bombay pour l'île Maurice et Zanzibar. Là, il organisa sa caravane, comprenant deux blancs, qui moururent en route, et une centaine de Zanzibarites, dont plusieurs étaient d'anciens compagnons de Burton et de Livingstone. Par une marche rapide, il se porta sur Tabora, malgré la guerre des Arabes contre le chef nègre Mirambo, et aboutit à Ujiji, où le 10 novembre 1871, il retrouva Livingstone, qu'il rendit pour ainsi dire à la vie par les secours qu'il lui procura. Il le quitta à Tabora, le 14 mars 1872, pour revenir à Zanzibar et de là en Europe où l'on refusait presque de croire à son succès.

2^e expédition, 1874-1877. Grâce à la munificence de Gordon Bennett et d'un grand journal anglais, le *Daily Telegraph*, Stanley repart pour Zanzibar avec trois jeunes Anglais, Frédéric Barker et les deux frères Pocock, qu'il perd successivement. Il forme une escorte de 400 hommes et, de Bagamoyo, remonte vers le lac Victoria à peine entrevu par Speke. Avec son canot démontable, le *Lady Alice*, il relève complètement les côtes du lac, visite ensuite le roi Mtésa, puis se dirige vers le

lac Albert et trouve le lac Mouta Nzighé qui était censé en faire partie. Empêché de s'y embarquer, il descend à Ujiji et fait la circumnavigation du Tanganika, rencontre la Loukouga de Cameron et passe à Nyangwé. Là, le fleuve mystérieux de Livingstone l'attire invinciblement, et au mépris de l'opposition des Arabes, il enrôle comme guide Tippo-Tip, traverse les sombres forêts du Maniéma et retrouve le fleuve plus bas au milieu de pays peuplés de cannibales. Achetant ou construisant des canots faits de troncs d'arbres, il se lance sur le fleuve avec les hommes qui lui restent ; nonobstant 32 attaques des indigènes qui les prennent pour des traitants arabes, il franchit les chutes des Stanley-Falls, et descend le fleuve qui, s'écartant de la direction du Nil, coupe vers l'ouest deux fois l'équateur. Au delà du Stanley-Pool, l'expédition rencontre les cataractes inférieures et aboutit enfin à Boma, non loin de l'Océan, avec une centaine d'hommes : elle en avait perdu environ 300 en route, y compris les trois blancs.

La connexion du Loualaba-Congo était trouvée et le principal bassin fluvial de l'Afrique était ouvert aux Européens.

3^e expédition, 1879-1884. La mémorable traversée africaine de Stanley, la plus fructueuse de toutes celles de notre siècle, par ses brillantes découvertes, eut pour première conséquence la création de l'État Indépendant du Congo. Le roi Léopold II, qui avait fondé en 1876 l'Association internationale pour la civilisation et l'exploration de l'Afrique, avait déjà envoyé quatre expéditions par Zanzibar au lac Tanganika, où les capitaines belges Cambier et Storms fondèrent Karéma et Mpala.

Léopold II renvoya à ses frais Stanley au Congo, avec mission de tracer une route de communication entre le bas et le haut fleuve, d'y lancer des vapeurs, d'y établir des stations hospitalières, et d'arriver autant que possible au Tanganika. Vivi et Léopoldville, Équateurville, Stanley-Falls et vingt autres stations furent fondées de 1879 à 1884 ; nombre de rivières et un nouveau lac, celui de Léopold II, explorés par Stanley et les Belges Hanssens et Coquilhat. Un an après, l'État belge du Congo

était fondé et reconnu par les quatorze puissances réunies en congrès à Berlin, en 1884-1885.

4^e expédition, 1887-1889. Emin-Pacha, prisonnier à Wadelaï, sur le haut Nil, réclamait du secours. Quatre expéditions : russe, allemande (docteur Peters), autrichienne (docteur Lenz), anglaise (Stanley) s'organisent : les trois premières échouent, seule la quatrième aboutit.

Stanley prend une escorte de 600 hommes à Zanzibar, contourne l'Afrique par le Cap et arrive au Congo, qu'il remonte jusqu'au confluent de l'Arouhimi, où il laisse la moitié de sa troupe. Remontant l'Arouhimi à travers d'immenses forêts, il arrive au prix de cruelles souffrances à la pointe sud du lac Albert, où Emin-Pacha vient le retrouver, ainsi que Casati, voyageur italien, et de nombreux officiers égyptiens qui veulent être rapatriés. Du lac Albert, Stanley remonte la Semliki, rivière sortie de ce lac Mouta-Nzigué qu'il avait aperçu en 1875, et qu'il nomme Albert-Edward ; il découvre et contourne le massif neigeux du Ruwenzori, 5500 m., faisant partie des Montagnes de la Lune de Ptolémée, puis il repasse au sud du lac Victoria et rentre à Zanzibar le 5 décembre 1889, après deux ans et demi d'absence.

Stanley est reçu en triomphe en Europe, surtout en Belgique et en Angleterre, dont il a servi les intérêts coloniaux. A 49 ans, il avait ainsi accompli une série de hauts faits qui eussent illustré la vie de plusieurs voyageurs.

64. Traversées de l'Afrique centrale. — Les trois premières traversées, naturellement les plus fructueuses par leurs découvertes, furent celles 1^o de Livingstone, vers 1855 ; 2^o de Cameron, 1873-1875, et 3^o de Stanley, 1874-1877.

Voici succinctement quelles furent les suivantes :

4^o En 1877-1879, le major portugais Serpa-Pinto part de Benguéla, descend le Liambai (Zambèze) et se dirige sur le Transvaal pour aboutir à Natal.

5^o En 1878-1879, le missionnaire écossais Arnot, venu par la

côte occidentale, séjourne dans le pays du Msiri (Katanga) et revient par Natal (côte orientale).

6° En 1882-1883, le lieutenant Wissmann, Allemand, part de Loanda, traverse le pays de Lunda, le Kassai, atteint Nyangwé, suit de là la route habituelle par le Tanganika, Ujiji et Tabora à Zanzibar.

7° En 1883-1884, deux officiers portugais, Capello et Iwens, partis de Mossamédès, recourent les bassins du Tiogé et du haut Zambèze, remontent dans le Katanga jusqu'au lac Bangwélo, puis redescendent en suivant le cours inférieur du Zambèze jusque Quilimane. Par cette exploration, comme par celle de Serpa Pinto, le Portugal voulait, trop tardivement, s'assurer le droit de relier ses territoires de l'Angola et du Mozambique, en y annexant le plateau central où déjà les Anglais étaient installés depuis le temps de Livingstone.

8° En 1885-1886, Glerup, Suédois, au service de l'État indépendant, remonte le cours du Congo jusque Nyangwé et revient par Ujiji et Zanzibar.

9° En 1886-1887, le docteur Lenz, ainsi qu'il a été dit (n° 56) est passé du bassin du Congo aux bouches du Zambèze.

10° Dès 1884, Wissmann, commissionné par le roi des Belges, s'était rendu de Loanda au Kassai central, qu'il découvrit jusqu'à son embouchure dans le Congo; puis en 1886-1887, il remonte le Kassai et repart de Luluabourg pour Nyangwé et le Tanganika. L'état de guerre l'empêchant d'aller à Zanzibar, il redescend, comme Lenz, par le Nyassa et le Chiré sur Quilimane. Il avait ainsi accompli une deuxième traversée du continent. En 1889 Wissmann, devenu colonel, fut nommé gouverneur du Zanguebar allemand (côte orientale).

11° En 1887-1889, Stanley accomplit également sa deuxième traversée, du Congo à Zanzibar, mais par une région alors en partie inconnue.

12° Enfin en 1888-1889, le capitaine français Trivier fit un voyage rapide par le Congo, Nyangwé, le Tanganika, la route anglaise jusqu'au lac Nyassa, le Chiré et le bas Zambèze,

ne découvrant rien de nouveau, mais prouvant par le fait même les progrès accomplis dans ces régions, si inhospitalières dix ans auparavant.

Comme explorations partielles, il faut ajouter celles des Anglais Anderson (1858) et Baines (1861) dans la Hottentotie; de Thomson aux lacs Nyassa et Rikoua (1880), ainsi qu'au lac Victoria (1883); — du Français Giraud, au lac Bangwélo (1884), et des nombreux missionnaires français et belges qui évangélisent les régions des lacs Tanganika et Victoria depuis 1879.

65. *Bassin du Haut-Nil*. — Les khédives d'Égypte continuant leurs conquêtes dans le Darfour, le bassin du Bahr-el-Ghazal et le Haut-Nil, y envoyèrent en 1870 Baker-Pacha, le découvreur du lac Albert, qui s'installa à Gondokoro et s'efforça de s'opposer aux chasseurs d'esclaves. — Le célèbre Gordon-Pacha, qui périt plus tard héroïquement à Khartoum, succéda à Baker et eut pour auxiliaires Lupton-Bey et plusieurs autres officiers anglais; en outre, les Italiens Gessi et Miani, le Français Linant de Bellefonds et le docteur allemand Schnitzler, plus connu sous le nom d'Emin-Pacha, qui fut gouverneur de la partie la plus avancée du Haut-Nil, et que Stanley vint relever en 1889.

Concurremment, le docteur allemand Schweinfurth, qui explorait la région ouest du lac Albert (1871), découvrit le cours supérieur du Wellé, que le docteur russe Junker signala plus bas sous le nom de Makoua et qui fut reconnu par le capitaine belge van Gele pour être l'Ubangi, affluent du Congo.

Enfin le comte de Téliki, Hongrois, venu par la côte orientale, découvrit le grand lac Sambarra ou Rodolphe (1888), à côté duquel est le petit lac Stéphanie, et que l'on soupçonne alimenter la rivière Sobat, affluent du Nil.

En résumé, on peut considérer le Ruwenzori, le Kénia et le Kilimandjaro comme les antiques monts de la Lune, alimentant les lacs Edward, Albert, Victoria et probablement

le lac Rodolphe, qui sont les réservoirs des sources du Nil.

66. *Les Belges sur le Congo.* — L'État belge du Congo se fit un devoir de continuer les découvertes de Livingstone et de Stanley dans le bassin du grand fleuve.

Dès 1884, il prit d'abord à son service l'Italien Massari, qui explora le Koango, et plusieurs Allemands: le lieutenant Wissmann, qui descendit le Kassaï; Wolf, qui remonta le Sankourou; von François, Kund et Tappenbeck, qui visitèrent la Tchouapa et l'Ikata, tandis que le Rév. Grenfell, missionnaire anglais, remontait diverses autres rivières.

Dès 1886, ce sont les officiers belges qui continuent activement les explorations. Le capitaine van Gele remonte l'Ubangi, jusqu'au delà du Mbomo et l'identifie avec le Makoua-Wellé, qui en est le cours supérieur (1888-1890). Baert et Hodister explorent la Mongala; Roget, l'Itimbiri ou Rouki.

Delcommune remonte le Lomami, rivière importante parallèle au Congo supérieur (1888). Le capitaine Le Marinel se rend de Luluabourg dans le Katanga pour conclure un traité avec le Msiri (1891). Le capitaine Jacques arrive de Zanzibar au Tanganika pour y réprimer la traite des nègres, tandis que plusieurs autres explorent le cours supérieur du Loualaba et du Louapoula, les deux branches supérieures du Congo, dont tout le bassin ne tardera pas à être relevé.

De fait, cette partie de l'Afrique, la plus ignorée jusqu'à Stanley, est aujourd'hui de beaucoup la mieux connue de tout le continent, et la Belgique aura ainsi bien mérité de la science géographique, comme aussi de l'humanité, en apportant la sécurité dans ces régions ravagées par l'esclavagisme musulman.

§ VI. La science géographique de nos jours.

67. La géographie et la cartographie, sciences de la description et de la représentation du globe, ont dignement suivi au XIX^e siècle les progrès des découvertes. La France n'est plus comme au siècle précédent à la tête du mouvement;

l'Angleterre semble avoir en vue de recueillir partout et d'accumuler d'immenses matériaux géographiques de tous genres, mais c'est l'Allemagne qui a su le mieux les mettre en œuvre.

Au commencement du siècle, Mannert, de Nurenberg, et Ukert, de Gotha, publiaient en d'énormes volumes les histoires des Grecs et des Romains, fruits de longues recherches, et plus tard Alexandre de Humboldt, l'homme le plus érudit de son temps (1769-1859), écrivait ses *Voyages* en Asie et en Amérique et son *Cosmos* ou *Description du Monde*, qui établirent définitivement, comme l'avait voulu Strabon, la science géographique sur une base scientifique.

En même temps, Karl Ritter († 1859), son illustre élève, la fit entrer dans le domaine de l'enseignement par son ouvrage *Erdkunde* (*Science de la Terre*), dont le titre complet et expressif mérite d'être cité. C'est : *la Géographie dans ses rapports avec la Nature et l'histoire de l'Homme, ou la Géographie universelle comparée, considérée comme base de l'enseignement des sciences physiques et historiques*.

Ces derniers mots disent à quelle hauteur la géographie, trop longtemps négligée et mal comprise, se plaçait désormais.

En même temps les écoles de cartographie de Berlin et de Gotha, avec les Berghaus, les Petermann, les Kiepert, les Stieler, auteurs et éditeurs, s'imposaient par la perfection sans cesse grandissante de leurs cartes et atlas de toute nature, que les autres pays imitent tout en les modifiant selon leur génie propre. C'est surtout le figuré du relief du terrain par les hachures et plus encore par les courbes hypsométriques, qui constitue le caractère essentiel du progrès cartographique.

68. Ajoutons que la géodésie avait singulièrement aidé par les triangulations en Europe, en Amérique et dans l'Inde à la construction des cartes topographiques à grandes échelles des différents pays. La Suisse prit une belle place avec les reliefs de son admirable sol, mais la Belgique ne fut pas la dernière à publier ses cartes hypsométriques au 20 000°, au

40 000° et au 160 000°, qui non seulement sont employées dans notre enseignement scolaire, mais ont servi de modèles à d'autres pays. La France elle-même qui avait, après cinquante ans de travaux, terminé en 1878 sa grande carte d'état-major au 80 000°, a senti le besoin de la refaire avec le figuré des courbes de niveau, dont l'expression est plus mathématique que les hachures.

D'autre part, l'archéologie et la linguistique, par les fouilles des commissions scientifiques françaises en Égypte et anglaises en Palestine, en Assyrie et surtout aux Indes, renouvelaient l'histoire des peuples anciens; tandis que de nos jours les nombreuses exhibitions ethnographiques qui se succèdent dans les capitales de l'Europe permettent à chacun d'étudier sans voyages coûteux, les peuples actuels de toutes races, demi-civilisés, barbares et même sauvages.

Enfin par l'astronomie, le savant français Laplace perfectionnait les Tables de la Lune, qui rendent plus faciles la détermination des longitudes, même en mer, et récemment sur la proposition de la France, la construction de la carte du Ciel, entreprise par les divers observatoires de l'Europe, prouve que le progrès est général dans les différentes sciences qui prêtent leur concours à la Géographie, sur laquelle, elles se basent elles-mêmes, comme sur leur point de départ naturel et indispensable.

Du reste, rien ne prouve mieux l'importance spéculative et pratique de cette science que les nombreuses sociétés de géographie établies aujourd'hui partout, et les fréquents congrès nationaux ou internationaux qui se tiennent successivement en différents pays du globe.

CHAPITRE IV. — HISTOIRE DES PEUPLES OU LE MOUVEMENT POLITIQUE ET SOCIAL SUR LE GLOBE.

69. *La Terre et l'Homme.* — “ Le Globe, a dit Karl Ritter, est manifestement une demeure préparée par une intelligente Bonté pour l'éducation du genre humain. ”

Dans les chapitres précédents de l'*Histoire de la géographie*, nous venons de voir comment l'Homme a pris possession de « sa demeure » et en a successivement découvert les différentes parties.

Nous croyons utile d'ajouter ici une vue d'ensemble sur la manière dont les races humaines se sont comportées entre elles; — de voir comment les peuples et les empires se sont succédés dans chaque continent; — d'examiner comment et pourquoi les nations européennes établissent leur domination partout; — de faire, en un mot, brièvement la synthèse du mouvement politique et social sur le Globe.

§ I. L'Europe.

69. *L'histoire ancienne.* — Comment et par quelles races d'hommes l'Europe a-t-elle été peuplée et d'où venaient ces races? — C'est là une question historique diversement résolue et qui ne peut trouver sa place ici.

On peut présumer que, dans les temps préhistoriques, l'Europe était déjà habitée par diverses peuplades, la plupart de race blanche, venues apparemment d'Asie par les steppes caspiennes, l'isthme caucasique et les parties resserrées des mers méditerranéennes. Tant que dura leur migration, ces peuplades vécurent à l'état plus ou moins libre ou sauvage, parce que la vie errante, toujours précaire, les obligeait à de continuels « combats pour l'existence » contre la nature et contre leurs semblables. — Elles ne se civilisèrent qu'après s'être fixées définitivement sur le coin du sol que les circonstances leur attribuaient et qu'elles exploitèrent avant tout par la culture. Alors les besoins de la vie essentiellement animale étant plus assurés, la vie intellectuelle se développa peu à peu en se manifestant par les œuvres propres de la civilisation.

Le courant de la civilisation, et avec lui celui des conquêtes et de la domination, parti du fond de la Méditerranée, se

développa, en règle générale, d'Orient en Occident, comme la marche du soleil, et du Sud au Nord, dans l'ordre des zones décroissantes de température. Le mouvement se fit de la Méditerranée à l'Atlantique, et de celui-ci à la mer du Nord et à la Baltique. D'abord les Pélasges grecs et romains dans les deux grandes presqu'îles sud-orientales; puis les Ibères, dans la presqu'île occidentale, les Gaulois, les Bretons, suivis plus tard par les peuples germains, scandinaves et slaves, tel est l'ordre général de développement. Les peuples agissent les uns sur les autres, de proche en proche, et l'action des premiers provoque dans la suite des siècles une réaction plus ou moins marquée sur les seconds, pour revenir ensuite des seconds aux premiers.

La Grèce, la première civilisée, envoya des colonies sur les côtes de l'Italie et de la Gaule, à l'O., sur celles de l'Asie, à l'E., et plus tard l'empire grec d'Alexandre s'étendit sur toute l'Asie antérieure jusqu'aux Indes, ainsi qu'en Afrique.

Les Romains ensuite, vainqueurs des Grecs et des Carthaginois, fondèrent un immense empire comprenant presque tout le monde connu des anciens. Leur domination prépara ainsi les voies à la propagation rapide de l'Évangile, alors que la papauté venait s'établir à Rome même.

Moyen âge. — Une réaction générale s'opéra du V^e au VII^e siècle, lorsque les barbares de la Germanie, longtemps contenus dans leurs forêts et leurs solitudes, mais pressés par d'autres barbares migrants venus d'Asie, envahirent de toutes parts le vieil empire romain.

Le christianisme seul put arrêter ces barbares. En les convertissant, il les civilisa et en fit des nations nouvelles, pleines d'ardeur et de foi, qui renouvelèrent la face de l'Europe. L'empire de Charlemagne, au IX^e siècle, fut le principal résultat de cette restauration dans l'Europe centrale, et lorsque cette monarchie, trop vaste, se disloqua pour faire place à l'empire d'Allemagne, à la France, à l'Italie, ces diverses souverainetés,

subdivisées d'après le régime féodal, n'en restèrent pas moins unies en une sorte de république chrétienne dont le pape était le chef et le modérateur. En outre, lorsque l'islamisme porta ses fureurs en Europe, les princes chrétiens, par les croisades, se liguèrent pour repousser les Arabes de la France, les Maures de l'Espagne, aussi bien que pour soutenir l'empire d'Orient contre les Turcs, et reconquérir le tombeau du Christ tombé aux mains des Sarrasins.

En même temps brillèrent en Italie, dans tout leur éclat, les cités de Florence et de Rome, foyers de la renaissance des sciences et des arts, et les républiques de Pise, de Milan, de Venise, de Gênes, ainsi que les florissantes communes du nord de la France, de la Belgique et de l'Allemagne, enrichies par l'industrie et par le commerce avec les régions lointaines de l'Orient.

D'autre part, le Portugal commence ses explorations et ses merveilleuses conquêtes en Afrique et aux Indes, tandis que sa voisine l'Espagne, débarrassée enfin de la barbarie musulmane, s'agrandit en Amérique par les découvertes de Christophe Colomb, d'un empire tellement vaste que Charles-Quint pourra dire que « le soleil ne se couche jamais sur ses terres. »

Temps modernes. — Pendant que les nations européennes catholiques portaient ainsi l'influence du christianisme dans les régions les plus lointaines, l'empire de Constantinople, affaibli par le schisme grec, succombait pour faire place à l'empire musulman, dont le flot envahissant fut arrêté au nord par les Hongrois, les Polonais, ainsi que par l'alliance du pape et des Vénitiens, vainqueurs à la bataille de Lépante.

Mais au XVI^e siècle, la Réforme de Luther, de Calvin et autres sectateurs protestants, vint troubler l'Europe chrétienne et ravir à l'unité catholique l'Allemagne du Nord, les Pays-Bas hollandais, la Suisse, l'Angleterre et les États scandinaves.

L'empire d'Allemagne, affaibli, perdit peu à peu la prépondérance politique, qui passa à la France sous Louis XIV, en même temps que la Hollande et l'Angleterre se créaient de

vastes colonies dans les Indes, la Malaisie et l'Amérique, et que l'empire russe s'organisait à l'est aux dépens de la Pologne catholique.

La révolution française, qui secoua de nouveau l'équilibre européen à la fin du XVIII^e siècle, fut suivie des conquêtes brillantes mais peu durables de la république et de l'empire. Napoléon I^{er} fut un instant l'arbitre de toutes les contrées européennes, sauf la Russie et l'Angleterre, mais après 1815, l'Europe fut reconstituée par le congrès de Vienne sur la base de l'Alliance des puissances du Nord, qui assura une paix relative de quarante années, pendant laquelle toutefois, en 1830, la Belgique et la Grèce se formèrent en royaumes indépendants.

Après 1850, se sont formés : le royaume d'Italie, englobant les États de l'Église et plusieurs autres souverainetés ; — le nouvel empire d'Allemagne, sous l'hégémonie de la Prusse ; — les royaumes de Roumanie et de Serbie, les principautés de Monténégro et de Bulgarie, constitués aux dépens de l'empire turc, qui tend à disparaître de l'Europe.

Les Colonies. — Au point de vue de ses rapports avec les autres parties du monde depuis quatre siècles, l'Europe, civilisée par le christianisme, enrichie par l'industrie et le commerce, puissante par son génie et son activité infatigable, s'est créé un rôle éminemment prépondérant. Non seulement elle peuple de ses colons l'Amérique entière et bientôt aussi l'Australie, mais elle domine sur les deux tiers du territoire et sur la moitié de la population de l'Asie ; l'Afrique elle-même lui ouvre de toutes parts les portes de ses déserts les plus redoutables et de ses solitudes si longtemps inconnues.

Le Portugal et l'Espagne d'abord, bientôt suivis de l'Angleterre, de la Hollande et de la France, se sont créé des colonies, pendant que la Russie s'agrandissait en Asie. De nos jours, l'Allemagne, l'Italie et la Belgique elle-même ont suivi ce mouvement d'expansion.

Conclusion. — Les peuples européens de race blanche,

dans l'origine les plus faibles de tous, mais vivifiés par le christianisme, après avoir été longtemps inquiétés dans la paisible possession de la partie du monde si exigüe qui leur est propre, ont ensuite réagi en refoulant d'abord les envahisseurs asiatiques ou africains; puis, par le progrès des siècles, ils ont établi directement ou indirectement leur domination sur les trois quarts des autres parties habitables de la terre. — L'Océan lui-même est devenu en un sens une mer européenne; car, à peu d'exceptions près, les 100,000 vaisseaux qui le parcourent appartiennent à l'Europe, ou bien à l'Amérique et à l'Australie, qui sont les filles de l'Europe.

Seules les populations du colossal empire chinois et les peuplades sauvages et insaisissables de l'Afrique intérieure ont résisté jusqu'à ce jour à cette puissance, qu'ils subiront sans doute tôt ou tard.

§ II. Asie.

71. L'Écriture sainte place le paradis terrestre dans l'Asie qui a été le berceau du genre humain, de la religion et des premiers empires. Après le déluge, l'arche s'arrêta en Arménie, et c'est de là que partirent les enfants de Noé pour repeupler la terre. Mais ce qui imprime à l'Asie un caractère en quelque sorte sacré, c'est que, sur le Sinaï, Dieu donna le Décalogue à Moïse; dans ses villes, les prophètes firent entendre leur voix inspirée; le peuple juif fut chargé du dépôt de la loi divine, et elle vit s'accomplir les sublimes mystères de la rédemption du genre humain par la vie et la mort du Fils de Dieu.

L'Asie occidentale, la seule connue des anciens, fut peuplée par la race blanche, qui y forma dans l'antiquité les monarchies célèbres des Assyriens, des Babyloniens, des Perses et des Mèdes. Elle fut subjuguée successivement par les Grecs, sous Alexandre, et par les Romains, venus d'Europe, puis par les Arabes, propagateurs de l'islamisme, et par les Turcs, qui

en possèdent encore la partie occidentale, tandis que la Perse forme à l'est un État indépendant.

Le haut Plateau central a joué un grand rôle dans l'histoire des peuples asiatiques. Chacun de ses quatre grands versants a eu des destinées spéciales : les Chinois ou la race jaune à l'E., les Hindous ou la race brune au S., les Aryens et les Sémites ou la race blanche à l'O., se sont développés presque séparément, et sont parvenus à des civilisations propres d'un degré plus ou moins élevé.

Le versant septentrional et le plateau lui-même, moins habitables, sont restés le domaine de peuples nomades de race blanche : les Tartares, les Turcs ; ou de race jaune : les Mongols, les Mandchoux, qui, à diverses époques, ont émigré en masse pour envahir et subjuguier, au moins momentanément, les contrées plus riches de l'est, du sud, de l'ouest, y compris l'Europe elle-même.

Réaction. — Mais à partir du XVI^e siècle, l'Europe à son tour réagit d'une manière irrésistible sur l'Asie ; au nord, les Russes commencent la conquête de la Sibérie, tandis qu'au sud les Portugais, remplacés plus tard par les Français et les Anglais, s'établissent dans les Indes et dominent sur toutes les mers.

Actuellement, sauf l'empire chinois et le Japon, tout le reste de l'Asie est soumis à l'influence politique des Européens, et plus de la moitié de ce vaste continent est gouverné au N. par les Russes, au S. par les Anglais et les Français.

Cette conquête de l'Asie par l'Europe aura pour effet non seulement le développement du commerce et de la civilisation, mais encore, il faut l'espérer, la christianisation des peuples asiatiques, c'est-à-dire la substitution de la vraie religion, tout au moins de son action bienfaisante, aux erreurs monstrueuses du bouddhisme et du brahmanisme, qui maintiennent les peuples dans l'abjection, et aussi aux doctrines funestes et dissolvantes de l'islamisme, qui a causé la ruine et la dépopulation de tant de contrées autrefois les plus florissantes de la terre.

§ III. Afrique.

72. — L'Afrique ancienne comprenait l'Égypte, qui parvint la première à un haut degré de civilisation ; la Nubie, l'Éthiopie (Abyssinie), la Libye (Sahara), la Cyrénaïque (Tripoli), l'Afrique propre (Tunisie), où Carthage fut fondée ; la Numidie (Algérie) et la Mauritanie (Maroc).

Sauf l'Abyssinie et le Sahara, ces contrées tombèrent successivement sous la domination des Grecs ou des Carthaginois, puis des Romains, des Arabes (au VIII^e siècle), et des Turcs (au XVI^e siècle). Les Arabes détruisirent le christianisme et imposèrent partout les funestes doctrines de l'Islam, qui pénétra dans tout le nord et l'est de l'Afrique. L'Abyssinie seule sut conserver son indépendance et sa religion malheureusement altérée.

A partir du XIV^e siècle, les Européens vinrent s'établir sur les côtes de l'Afrique : — les Espagnols dans les Canaries ; — les Portugais, dans la plupart des îles de l'Atlantique, ainsi que sur les côtes de la Guinée, du Mozambique et du Zanguebar, où leur empire devint considérable ; — les Hollandais et les Danois, dans la Guinée septentrionale et au Cap ; — les Français dans le Sénégal, à Madagascar, aux îles de France et Bourbon ; — les Anglais, en Guinée et dans les îles Ascension et Sainte-Hélène. Ceux-ci, pendant les guerres de la révolution et de l'empire, enlevèrent en outre la colonie du Cap aux Hollandais et l'île Maurice aux Français.

Le partage politique de l'Afrique date surtout du Congrès tenu à Berlin en 1885, et a eu pour causes déterminantes la découverte du Congo par Stanley, 1876-1877, coïncidant avec la création de l'Association internationale africaine, par le roi des Belges, Léopold II. Le mode d'action de cette association était d'introduire dans le pays le commerce honnête et l'évangélisation, d'y interdire l'esclavage et la traite des nègres, d'y fonder des postes permanents de secours pour soutenir les explorateurs et les missionnaires, des centres de

colonisation où les indigènes pourraient se familiariser avec la vie civilisée et trouver un appui contre leurs oppresseurs.

Ce projet eut un commencement d'exécution : mais bientôt (1884), la France et le Portugal voulant avoir en propre leur part de territoire, il en résulta la dissolution de l'Association. Toutefois, une conférence internationale réunie à Berlin en 1885, stipula la liberté du commerce et de la navigation, et l'abolition de l'esclavage sur tous les territoires du bassin du Congo, prolongé conventionnellement jusqu'à l'océan Indien, du 5° de latitude N. aux bouches du Zambèze, quels que soient à l'avenir les possesseurs de ces territoires.

Après avoir satisfait aux désirs de la France et du Portugal, Léopold II créa l'État Indépendant du Congo, formé de la partie centrale du bassin de ce fleuve, tandis que l'Allemagne, la France, l'Angleterre et d'autres puissances se réservaient des zones d'influence, autrement dit, des possessions territoriales sur le reste du continent.

Dans l'état actuel des choses, les puissances européennes qui, en 1890, se partagèrent l'Afrique et qui sont appelées à jouer un rôle plus ou moins important dans la répression de la traite des noirs, sont : l'Angleterre, la France, l'Allemagne, le Portugal, la Belgique, l'Italie, l'Espagne et la Turquie.

Pour l'Afrique, plus encore que pour l'Asie, la conquête du pays par les Européens doit avoir des résultats favorables non seulement au développement des relations commerciales, mais encore pour l'abolition de la traite et de l'esclavage, la civilisation des indigènes, et surtout pour la propagation du christianisme et de ses principes humanitaires.

Les populations nègres, particulièrement incapables, semble-t-il, de se gouverner elles-mêmes, livrées à toutes les atrocités d'un fétichisme stupide ou exploitées par l'islamisme corrupteur et cruel, ont tout intérêt à se voir soumises aux peuples chrétiens, qui, du moins, amélioreront leur sort s'ils ne les amènent pas toujours à la connaissance et à la pratique de la vraie religion.

§ IV. Amérique.

73. — L'histoire des peuples américains ne remonte guère au delà du XV^e siècle, et se confond avec celle des découvertes et des conquêtes des Européens. Ceux-ci avaient, il est vrai, rencontré au Mexique, dans l'Amérique centrale et au Pérou, des populations sédentaires et civilisées; mais partout ailleurs le continent n'était peuplé que d'Indiens ou Peaux-Rouges, menant une vie plus ou moins errante et sauvage.

La conquête du pays était donc facile, et devait être d'autant plus rapide que l'Europe y trouvait un débouché pour le trop-plein de sa population, pour laquelle convenaient du reste généralement le climat de ces régions nouvelles et les immenses richesses qu'elles renferment.

Au XVI^e siècle, les Espagnols étendirent leur domination, en même temps que leurs découvertes, sur les Antilles, l'Amérique centrale, le Mexique, la Californie, la Floride, au N., et sur toute l'Amérique du Sud, sauf le Brésil et une partie de la Guyane. Ils formèrent ainsi un magnifique empire colonial qui comprit bientôt les vice-royautés du Mexique, de la Nouvelle-Grenade, du Pérou et de Buenos-Ayres, avec les capitaineries générales de Chili, de Guatémala, de Caracas et de la Havane.

Pendant ce temps, les Portugais colonisèrent le Brésil. Au XVII^e siècle, les Français s'emparèrent d'une partie des Antilles, colonisèrent le Canada ou Nouvelle-France, le bassin du Mississipi ou Louisiane, du nom de Louis XIV, et une partie de la Guyane.

En même temps, les Suédois, les Danois, les Hollandais et les Anglais prirent pied sur la côte occidentale des États-Unis actuels. Les Anglais surtout occupèrent la Jamaïque, fondèrent la Virginie, la Nouvelle-Angleterre, et, en 1763, se firent céder par la France le Canada, le territoire de la baie d'Hudson, l'Acadie, Terre-Neuve, ainsi que la Louisiane, dont une partie fut donnée aux Espagnols.

Réaction. — Mais vers la fin du XVIII^e siècle, l'Amérique, jusque-là à peu près entièrement soumise à l'Europe, commença à s'en séparer par le fait des colons eux-mêmes, qui secouèrent le joug de leur métropole. En 1776, les colonies de la Nouvelle-Angleterre, secourues par la France, s'émancipent et créent la république des États-Unis de l'Amérique du Nord, si puissante de nos jours. En 1793, la France perdit Saint-Domingue, où les nègres esclaves s'insurgèrent pour se constituer en république.

De leur côté, les colonies espagnoles : le Mexique, l'Amérique centrale, la Colombie, le Pérou, etc., profitèrent de l'occupation de l'Espagne par les Français pour conquérir, vers 1810, leur indépendance, et, en 1826, il ne restait à cette métropole que les îles Cuba et Porto-Rico.

Enfin, le Brésil, où les rois de Portugal s'étaient réfugiés fuyant les Français, en 1807, se sépara de la mère-patrie en 1821, lorsque la cour revint en Europe, et s'érigea en empire indépendant, en conservant toutefois un souverain de la dynastie de Bragance. En 1890, il s'érigea en république des États-Unis du Brésil.

En 1867, les États-Unis (du Nord), après avoir successivement réculé leurs frontières vers l'ouest aux dépens du Mexique, ont acheté l'Alaska à la Russie; en même temps les immenses possessions anglaises du Canada, tout en restant sujettes de la Couronne britannique, sont constituées en souveraineté autonome, s'administrant elles-mêmes : c'est le *Dominion of Canada*. De sorte qu'il ne reste aujourd'hui à l'Europe, comme possessions absolues en Amérique, que la plupart des îles Antilles et quelques territoires de médiocre importance.

Ainsi, par un contraste remarquable, l'Amérique peuplée de blancs venus d'Europe, s'est détachée de la mère-patrie et s'appartient désormais à elle-même, tandis que l'Asie, l'Afrique, l'Océanie, peuplées de races moins intelligentes ou non vivifiées par le christianisme, tombent peu à peu sous

la domination de l'Europe. De plus, à son tour, l'Amérique du Nord, c'est-à-dire les États-Unis, établit son influence non seulement sur l'Amérique du Sud, mais l'étend même au dehors jusqu'au Japon, en Chine, dans la Polynésie.

De toutes manières, c'est toujours la race blanche qui, par une force irrésistible, marche vers la domination du globe.

§ V. Océanie.

74. — Les peuplades sauvages de la Polynésie et de la Mélanésie n'ont pas d'histoire politique; elles tendent elles-mêmes à disparaître sans avoir rien fondé.

La Malaisie, plus civilisée dans quelques-unes de ses îles, vit arriver les conquérants arabes vers le XIV^e siècle, les Portugais et les Espagnols au XVI^e siècle, suivis de près par les Hollandais, qui fondèrent Batavia en 1619. Ceux-ci dominent encore dans la région, après en avoir dépossédé presque entièrement les Portugais.

L'Australie et les îles du Sud furent délaissées jusqu'à la fin du siècle dernier, où les Anglais, après la perte de leurs possessions américaines (1776), sentant le besoin d'établir ailleurs leurs colonies pénitentiaires, jetèrent les yeux sur l'Australie. Ils fondèrent, en 1788, Sydney et la colonie de la Nouvelles-Galles du Sud, plus tard celles de la Tasmanie, de la Nouvelle-Zélande, etc., qui prospérèrent surtout par suite de l'exploitation de l'or, à dater de 1855.

D'autre part, tandis que les possessions hollandaises et espagnoles restent politiquement stationnaires, quoique florissantes, les Français ont pris possession de la Nouvelle-Calédonie et de plusieurs archipels polynésiens. Les Allemands, dont le commerce s'étend dans ces parages, se sont emparés en 1885 de la côte N.-E. de la Nouvelle-Guinée, des îles de la Nouvelle-Bretagne, etc.

Au point de vue de la civilisation, on peut remarquer que les Arabes ont apporté dans la Malaisie l'islamisme, qui y

domine encore ; tandis que les Hollandais n'ont rien fait pour christianiser les peuples qui leur sont soumis.

Par contre, les Espagnols ont converti au christianisme plusieurs millions de Tagales, dans les Philippines ; des missionnaires catholiques français, des missionnaires protestants anglais et américains évangélisent et civilisent les indigènes polynésiens, seul moyen d'en prévenir peut-être la complète disparition.

Si l'on considère enfin l'origine de la nouvelle population de l'Australasie anglaise, son intelligence, son activité, sa religion et sa civilisation, on peut prévoir que, dans l'avenir, elle dominera l'Océanie tout entière et débordera peut-être elle-même vers l'Asie et les Indes.

Ici donc, comme dans tout le reste du globe, c'est la race blanche européenne et chrétienne, c'est la religion du Christ-Roi, marchant à la conquête du monde, et c'est ainsi que « l'Évangile sera prêché à tous les peuples de la Terre. »



SÉANCE GÉNÉRALE DU 22 AVRIL 1892.

ORDRE DU JOUR : 1^o Procès verbal. — 2^o Communication sur *la détermination des courants marins*, par M. WAUTHIER VAN HAVRE. — 3^o Sociétés correspondantes. — 4^o Conférence sur *la Guyane*, par M. H. COUDREAU.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures dans la salle de la milice à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place MM. le lieutenant-général Wauwermans, président, P. Génard, secrétaire général, le comte Oscar Le Grelle, trésorier, J. de Bom, secrétaire de l'administration, de Angellis, consul de France, et Henri Coudreau, voyageur en Amérique.

1. Le procès-verbal de la séance du 6 mars dernier est lu et approuvé.

2. M le président fait part de la communication suivante de M. Walter van Havre, concernant la détermination des courants marins :

« Samedi, 16 avril 1892.

» A Monsieur le Général Wauwermans,
Président de la Société de géographie d'Anvers.

» MON CHER GÉNÉRAL,

» Je me permets d'appeler votre attention sur les faits suivants :

» Au cours d'un voyage en voilier je jetai de nombreuses bouteilles par-dessus bord avec indication de longitude et de latitude.

» J'espérais que quelques-unes d'entre elles auraient la chance d'être recueillies par des mains intelligentes et viendraient ainsi apporter leur faible obole à l'immense travail de la détermination des courants, qui préoccupe le monde scientifique depuis nombre d'années.

» J'ai eu des nouvelles de deux de mes bouteilles.

» La première, jetée le 15 mars 1891 par 48° 30' de latitude nord et 12° 19' de longitude ouest de Greenwich, fut retrouvée le 8 décembre 1891 sur la rive gauche de la rivière d'Étel, Morbihan (France).

» La seconde bouteille, jetée le 20 février 1891 par 32° 20' ouest de Greenwich et 8° 26' de latitude nord, fut retrouvée vers le 10 janvier 1892 sur la côte est du Honduras par 15° 15' de latitude nord et 83° ouest de Greenwich. Je tiens ces derniers renseignements de M. W. E. Mc. Dowell, qui avait reçu le petit document en question de l'Indien Mosquito qui l'avait trouvé.

» J'ai une carte des courants sous les yeux et je me permets de vous soumettre les suppositions suivantes : La bouteille a été prise par le courant équatorial qui part du golfe de Guinée et traverse dans une ligne presque droite l'Atlantique, longe la côte nord de l'Amérique du Sud, traverse la mer des Antilles et se dirige vers le golfe du Mexique. Une branche de ce courant, frappant contre la presqu'île du Yucatan, est détournée et vient mourir dans le golfe du Honduras, où ma bouteille a été trouvée.

» Agréez, mon cher Général, mes salutations respectueuses.

W. VAN HAVRE. »

3. Sociétés correspondantes.

— La direction du VIII^e congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique, annonce sa prochaine réunion, qui aura lieu à Anvers du 10 au 14 août prochain.

Le congrès aura une durée de 4 jours ; une journée entière sera consacrée à une excursion à Bois-le-Duc et au château d'Heeswyck. Après la clôture du congrès, une 2^e excursion sera organisée pour visiter, à Gand, les ruines récemment déblayées, du château des Comtes, datant de 1180.

Le jour de l'ouverture, le congrès fera une visite au château de Cleydael près d'Anvers.

La souscription est de 5 francs pour tous les membres des sociétés fédérées, et de *dix* francs pour les autres souscripteurs, sauf pour les membres honoraires.

Les souscripteurs recevront une carte de membre du congrès, un beau volume contenant les comptes rendus des séances et les mémoires présentés, une liste complète des membres du congrès, et, en général, ils jouiront de tous les avantages qui auront pu être obtenus en vue du congrès.

A l'occasion de ce congrès, l'Académie, avec l'appui de l'autorité communale, a organisé une représentation de l'entrée des sociétés de rhétorique à Anvers en 1561.

— M. le comte de Marsy, directeur de la Société française d'archéologie, adresse un exemplaire du programme de la 59^e session du Congrès archéologique de France, qui sera organisé à Orléans du 22 au 30 juin, par les soins de la dite société.

— La direction de l'Observatoire météorologique et magnétique central de Mexico demande l'échange des publications. (*Accordé*).

— Même demande de la part de l'Académie des sciences, arts et lettres du Wisconsin. (*Id*).

4. La parole est donnée à M. H. Coudreau, qui s'exprime comme suit :

« MESDAMES ET MESSIEURS,

» En matière de déterminisme, le déterminisme des choses humaines, je ne crois pas à la logique tirée au cordeau. Je ne crois pas à la déviation des faits présents de faits antérieurs, je ne possède pas la moindre foi fataliste...

» J'entends dire : ce n'est pas de la géographie, ça ! Ah non ; mais je prétends vous expliquer ma présence parmi vous ce soir.

» Me trouvant en 1889 avec le général Wauwermans dans un des restaurants les mieux cotés du boulevard St.-Germain, on causa de la ville d'Anvers, lorsqu'à brûle-pourpoint je m'écriai : je viendrai à Anvers, je veux venir voir votre grande métropole !

» Plus tard, lorsque j'errais dans un forêt vierge, je me suis ressouvenu de la Belgique, cette Belgique où nous sommes toujours les bienvenus. Et je répétais en moi-même : j'irai à Anvers, quand je serai retourné des anthropophages.

» Je retournais à ma première idée et me voilà, ce soir, au milieu de vous. Était-ce un sentiment préconçu ? Était-ce pour me trouver dans cette grande capitale flamande, glorieuse par ses fastes et son histoire ? Ou bien encore, était-ce le désir de revoir le général Wauwermans ? Je ne saurais vous répondre ; admettez que ce soit pour les trois causes.

» Le pays dont je veux vous entretenir n'intéresse plus comme auparavant. Il est assez connu, bien qu'il soit oublié, délaissé, méconnu je dirai. Et il n'y a pas de Béhanzin !

» Ah, savez-vous ce que c'est que ce Béhanzin, ce roi nègre du Dahomey, ce monsieur qui s'amuse à couper la tête à ses esclaves ? Il va nous coûter 50 millions au bas mot, ce moricaud et je ne dis pas que, l'un jour ou l'autre, vous aussi vous ne trouverez de ces individus dans votre grande colonie du Congo.

» Là-bas, dans la Guyane, il n'y a pas de rois nègres, pas de coutumes ; il ne faut pas qu'on y envoie des officiers, pour y chercher de l'avancement et y trouver la mort... Il n'y a rien d'autre à faire que d'exploiter le pays et réussir. Mais ce n'est pas à la mode.

» Souvenez-vous bien de cela : la mode domine tout : nos passions, nos plaisirs, nos affaires, ah, surtout nos affaires coloniales.

» Je voudrais que cela ne fut pas, parce qu'alors on n'aurait plus des yeux que pour cette terre d'Amérique, où la race yankee a fait des merveilles d'une part et, où d'autre part, se déroule sous l'équateur cette admirable Amérique du Sud.

» Ce pauvre pays dont je vais vous entretenir s'étend du Maroni jusqu'au fleuve des Amazones.

» Il n'y a pas cent Français à la côte. Et, bien qu'il n'y ait pas 20,000 indigènes, ils sont déjà électeurs. Ah, nous sommes d'une force sans égale sous ce rapport-là ; quand nous mettons la main sur une colonie, vous croyez que nous allons de suite nous occuper de l'exploiter. Elle serait bonne celle-là ! Nous nous occupons d'abord à faire des électeurs — il paraît que cela rend florissantes les colonies ! — et les gens qui vous mangeaient encore la veille, ont maintenant leur représentant au Palais Bourbon.

» Ces 20,000 habitants de la Guyane représentent un commerce de 15 millions, et le pays habitable a tout au plus la superficie d'un arrondissement français, de la ville d'Anvers et sa banlieue. Le résultat, est donc splendide.

» Je veux faire une comparaison entre cette petite colonie et votre grande colonie de l'Afrique. Le Congo belge avec ses 15 millions d'habitants représente tout au plus 20 millions de commerce. N'ayez pas de crainte ; vous avez tous le temps de vous ruiner dans cette entreprise africaine.

» A vrai dire, que nous rapportent, à nous, nos colonies françaises. Laissez-moi faire ici une petite digression ; je n'ai pas la prétention de vous faire une conférence sèche et

scientifique, vous devez donc me pardonner mon style sauvage, ma liberté d'allures, mon ton boulevardier.

» On peut considérer les colonies sous plusieurs rapports.

» D'abord, il y a les colonies en chambre — ou en Chambre. Vous regardez l'atlas — un de ces magnifiques atlas anglais dernièrement parus ; vous êtes député et machinalement votre regard s'arrête sur une contrée, plus ou moins grande, plus ou moins exploitée. Et vous vous dites : Que ce serait beau de teinter cela aux couleurs nationales !

» Au préalable vous dépensez 10 millions, 100 millions, 1 milliard ; vous teintez ce pays en rouge.... du sang de vos enfants, de vos valeureux soldats.

» Alors il se pourrait que vous n'y trouviez pas de marchandises dans votre colonie ; mettez-y toujours des fonctionnaires, ne fut-ce que pour tracer au cordeau les lignes de frontière. C'est encore toujours autant à payer.

» Vous croyez peut-être que je n'oserai pas dire tout cela en mon pays. Détrompez-vous ; j'en ai parlé avec des ministres et si je n'avais pas dit cela en France, je ne viendrais pas le dire ici.

» Voyez notre colonie d'Indo-Chine. Elle nous a coûté 150 millions et le chiffre d'affaires que nous faisons avec elle ne s'élève pas à 15 millions. C'est bien joli la colonisation, n'est-ce-pas, et très coûteux.

» Avez-vous lu Musset ? Quelle demande ? Aujourd'hui tout le monde lit Musset, même les dames. Lisez cette délicieuse fantaisie : « Tirer les marrons du feu » et souvenez-vous des colonies. Plantez-vous ça dans la tête et n'allez pas meubler une maison pour y laisser entrer votre voisin. C'est par trop de naïveté !

» Ce n'est pas pratique que d'aller coloniser pour le plaisir des autres et c'est quand même cela que nous faisons en France ; il est vrai que les Allemands ne sont pas plus pratiques que nous sous ce rapport, car ils n'entendent rien aux colonies.

» Les Anglais, voilà les vrais colonisateurs. Ils ont deux

armes puissantes : le Bible et le *clergyman*. Celui-ci paraît ; il se case au premier endroit venu ; il pratique la Bibliomanie et vend et achète des marchandises. Un courant d'affaires est créé et au premier prétexte on envoie un contingent de troupes. Que cela fait-il qu'il en meurt beaucoup ; on y a envoyé mourir notre pauvre jeune prince impérial, tombé sous les flèches des Zoulous.

» Mais si nous parlions un peu de la Guyane !

» Vous allez peut-être me demander : Qu'est-ce donc qui vous a poussé à entreprendre ces voyages dans la Guyane ? En toute sincérité, je serais obligé de vous répondre : Je ne le sais pas moi-même pourquoi.

» J'aurais été bien plus heureux si j'étais resté tranquillement en France ; je serais peut-être à l'heure qu'il est devenu un gros notaire ou un grave professeur ; j'aurais eu des enfants. Mais je ne rêvais que voyages et cette tarentule me poursuivait.

» La famille, elle, n'entendait pas de cette oreille-là ; la mère surtout n'y voyait que des malheurs et le père, un digne bourgeois — je suis de Cognac, dans la Charente — qui se plaisait dans cette atmosphère de ville de province et qui n'ambionnait autre chose pour moi, voulait me faire notaire.

» A ma sortie de l'Université, me voilà donc clerc de notaire, moi qui tenais à voir le monde et qui n'obtenais d'autre horizon que les murs d'une étude notariale. C'était désespérant ; et toujours j'entendais la même rengaine ; ne prenez pas de poste exotique.

» Un beau jour l'objet de mes rêves me tombe du ciel et je cours chez mon père, lui disant : « J'ai un poste à Cayenne. Le gouvernement me confie une mission ».

» Je ne veux pàs faire de réclame personnelle, je ne vous citerai donc pas le bordereau de cotisation de mon père ; il me suffira de vous dire que j'étais né de parents aisés et que je n'étais donc pas dépourvu de ressources lorsque je quittai l'Europe.

» Ce Cayenne, tant abhorré jadis par certaine catégorie d'individus, jouit d'un climat délicieux, d'un printemps perpétuel, de mœurs aimables.

» Il se trouve que le gouverneur de la Guyane est un de mes cousins germains ; je passe donc quelques mois très agréables à Cayenne, en attendant la mission que l'État avait bien voulu me confier. Ceci, mon premier voyage, date de 1883.

» Qui n'a entendu parler de cette fameuse république de Counani, avec son légendaire président Gros ? Qui ne se souvient de cette lutte épique entre le président Jules Grévy et le président Jules Gros ?

» Ce Gros, qui vendait des décorations moyennant finances, c'est moi qui lui ai suggéré l'idée de sa république, située dans la Guyane. Il est vrai qu'il m'en a coûté quelque chose et que j'ai donné à « mon » président environ 165 francs, dont il est inutile de dire que je n'ai jamais revu le premier sou. C'est l'inconvénient d'inventer les gros personnages.

» Pour ma part, mon esprit n'était pas hanté par des rêves de grandeur et je n'aspirais nullement après l'honneur de devenir roi : je venais pour regarder et étudier le pays, j'admirais ces contrées splendides, ces races belles. Et, m'avancant toujours dans l'intérieur du pays, je parvins jusqu'aux bords de ce fleuve géant des Amazones, ou commença pour moi véritablement la vie sauvage.

» Pour vous décrire les habitants de ces contrées, je demande et votre indulgence et tout votre intérêt.

» Mesdames, vous êtes habillées, vous portez un chapeau et des gants, vous avez des bas noirs, je crois que c'est la mode, et des bottines en cuir doré. Imaginez-vous maintenant un pays où les dames ne s'habillent pas, ne portent ni gants, ni chapeau, ni bas noirs. Devant la partie médiane du corps elles portent un tissu qui est noué par derrière :

voilà tous leurs vêtements. Elles ne se gênent pas, elles trouvent cela naturel, je dirai même qu'elles sont fières.

» Les messieurs, de leur côté, ne sont pas plus habillés que ces dames.

» Vous trouvez cela drôle ; moi je m'y habituais de suite. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est la vie égalitaire, franche, libre de ces contrées ; cette vie sauvage dont nous ne pouvons soupçonner la grandeur, cette vie qui relève l'homme.

» C'est un peuple laborieux et juste ; on n'y a pas de roi, ni de généraux, ni de société de géographie ; mais on n'en sent pas le besoin et on s'en passe. Le chef c'est le *sachem*, le grand-père, le sage aux cheveux blancs. On ne compte que quelques villages et dans chaque village il y a un certain nombre de maisons, habitées d'ordinaire par environ dix personnes. C'est le règne patriarcal de la famille et d'autorités il n'y a pas de trace, parce qu'elles seraient superflues.

» Ces pauvres gens n'ont rien ; ils n'ont pas de littérature et n'ont point lu ; ils n'ont pas d'art et point de musées ; mais en revanche ils jouissent de la plus complète liberté.

» Oui, c'est le pays libre par excellence et c'est aussi le royaume de la vertu ; tout le monde est également riche et l'un est égal à l'autre. Pourquoi commettrait-on des crimes et des vols, quand l'envie est une chose inconnue ?

» Vous tous, gens civilisés, regardez à droite, à gauche, devant vous, derrière vous ; dites-moi si vous apercevrez autre chose que de la basse envie et de la haine ?

» Retournez à l'âge de pierre, à cette vie d'il y a des milliers d'années ; c'est dans cet état simple et primitif que l'homme, ignorant des bienfaits de la civilisation, jouissait du plus parfait bonheur. Et bien, cette vie insouciante elle est encore là, dans la Guyane ; je l'ai vécue des années et j'espère bien la revivre encore.

» Cela peut vous paraître énorme, mais j'ose le dire : si

vous voulez être heureux, ne vous civilisez pas, ne lisez pas, n'inventez pas, restez l'homme de la nature.

» Ces braves gens de là-bas sont restés simples et primitifs; ils sont polygames et pas plus mauvais pour cela; moi-même j'ai été polygame, parce qu'il le fallait et que j'obéissais en cela aux lois. Pourriez-vous croire que mes femmes n'étaient pas jalouses les unes des autres? N'est-ce pas que c'est beau et que l'on pourrait vainement faire le tour de l'Europe sans trouver un second exemple d'un désintéressement pareil?

» Cette loi inique, qui fait que le droit du plus fort est toujours le meilleur, y est inconnue. Tout progrès de la civilisation repose sur l'exploitation des plus faibles par les plus forts; ils n'en sont pas encore là dans la Guyane; ils ont du bon tabac et de bonnes femmes, pas mal du tout, ils n'en demandent pas plus.

» Tandis que vous, Belges, vous êtes à l'étroit à 157 par kilomètre carré, eux sont à 1/10^e pour la même superficie. Ils ont l'espace pour eux, ils chassent, ils vont à la pêche; chacun a sa smala et ses deux ou trois femmes.

» Lorsque je contemplais leur bonheur et que je leur expliquais notre vie européenne, avec nos tracasseries, nos affaires, notre marche perpétuelle vers un idéal jamais atteint, nos guerres fratricides, ils me regardaient d'un air miséricordieux et semblaient dire: que vous êtes donc bête d'avoir appris tant de choses!

» C'était moi, le civilisé, que le sauvage plaignait! Mais aussi, être heureux comme mes sauvages, c'est impossible et vous permettrez de dire franchement mon idée: le vrai bonheur humain consiste à revenir sur notre point de départ.

» Dans ce pays la forêt c'est comme l'air chez nous; elle est à tout le monde. On abat un coin de forêt, on travaille un bon mois et la vie est gagnée pour toute une année; je ne dis pas que c'est la vie raffinée de nos grands centres;

elle n'a même aucun des charmes que nous sommes les premiers à réclamer.

» Moi je m'y plaisais. Quelles délicieuses rêveries je faisais et quels plaisirs me procuraient dans cette solitude mon Musset, mon Heine, mon Goethe, mon Byron et même un de vos compatriotes que j'affectionnais, Camille Lemonnier.

» De ces grands fleuves de l'Amérique du Sud, de l'Orénoque, du Maroni, de l'Oyapok, de l'Amazone, dont l'admirable splendeur a été cent fois décrite avec plus d'autorité que je ne saurais le faire, j'ai gardé un ineffaçable souvenir.

» Vous voyez que je ne suis qu'un causeur et non un savant ; car au lieu de vous donner la description physique du pays que j'ai parcouru, je me borne à vous communiquer mes impressions.

» Ah, les émotions que vous procure une excursion sur un des fleuves de cette contrée ! On est dans sa barque avec deux ou trois Indiens ; on a sa boussole devant soi et on se laisse entraîner doucement par le courant, lorsque tout à coup un bruit sourd, confus, indécis frappe vos oreilles. Peu à peu ce bruit, grossit et à mesure que ce bruit va grossissant, la rivière s'élargit. Vos rameurs qui connaissent le fleuve, vous-même, vous ne vous y trompez plus : on s'approche d'une chute.

» Une chute ! Savez-vous bien que la vue seule en est terrifiante ? Ces eaux mugissantes, ces torrents qui se brisent sur les rochers avec un grondement terrible, tout cela donne des angoisses aux plus braves.

» Mais vos Indiens les connaissent ces chutes et vous disent : n'ayez pas peur ! Ne pas avoir peur, je vous le demande, c'est comme si quelqu'un vous tirerait un coup de revolver près de l'oreille en vous demandant de ne pas avoir peur !

» Puis, tout à coup le courant vous prend ; on se sent emporté avec une vitesse vertigineuse ; on ne voit plus

rien, on n'entend plus rien, on se cramponne à son banc et on gagne la certitude de l'approche de la mort.

» Faut-il qu'il y ait un Dieu pour les voyageurs !... J'en ai sauté de ces chutes ! Ça ne marchait pas toujours comme sur des roulettes ; ah non. Une fois j'ai même fait naufrage et je perdis, en cette occasion, pour 11,000 fr. de bagages. Comme le gouvernement français n'est pas très généreux pour les explorateurs, c'était là une bien grosse perte.

» Je disais donc que je m'habituais à sauter ces chutes ; peu à peu on commence à observer ; on se voit emporter par le courant, on se voit au milieu des rochers, on admire le sangfroid des Indiens qui dirigent la pirogue dans ces tourbillons, car si elle venait à heurter un roc elle serait infailliblement mise en miettes ; puis, à un moment donné votre pirogue indienne fait un bond énorme...

» Vous êtes passé ; après quelques-unes de ces expériences, j'allumais mon cigare à ces passages, non avec des allumettes, car le vent est trop fort, mais avec de l'amadou.

» — Connais-tu le saut ? demandai-je à mon patron indien.

» — Oui.

» — Saurais-tu le franchir ?

» — Je l'espère.

» — Eh bien, mon ami, sautez.

» Et je passais. Une fois passé, j'allais m'asseoir sur un rocher et je philosophais ; je pensais à Shéridan, le fameux auteur de la *Médisance*. Je me souvenais alors de son directeur de théâtre, qui voyant son établissement en flammes, entra dans un café en disant : « Il brûle. Garçon, donnez un bordeaux ! »

» C'est cette philosophie qu'il me fallait appliquer dans ces voyages. J'aurais pu y trouver la mort, c'est vrai ; et peut-être me demanderez-vous : « Au fait, pourquoi n'y as-tu pas trouvé la mort ». Veuillez croire qu'il n'y a pas de ma faute.

» Lors de mon premier voyage, j'ai remonté l'Amazone jusqu'à Manaos ; puis j'ai remonté le Rio Negro pour aboutir au

Venezuela; j'étais devenu plus sauvage Indien que Français; ce voyage a duré deux ans, passés loin de la civilisation.

» Mon second voyage m'a fait explorer le Maroni et le Oyapok et lors de mon troisième voyage c'était encore ce dernier fleuve qui était le but de mes études.

» Dans ce dernier voyage tous les malheurs s'accumulent sur ma tête; je fais naufrage; je suis trahi par mes Indiens; mon pauvre compagnon de route n'a pas moins de trois accès pernicieux. J'ai réuni l'histoire de mes explorations dans deux gros volumes qui vont paraître chez Hachette.

» Je n'en suis pas à mon premier volume; j'ai déjà beaucoup écrit; des livres de science, d'ethnographie, des descriptions de voyages sont sortis de ma plume, mais une question que j'ai souvent traitée et qui vous intéresse tout spécialement en ce moment, c'est la question coloniale.

» Ce n'est pas un article politique que je veux livrer à un journal, mais vous êtes en droit de me demander: « Quel est le résultat de vos voyages? » Je pourrais vous répondre que j'ai fait la topographie des contrées explorées, que j'ai jeté des bases pour l'exploitation de colonies, que j'ai voulu apporter ma pierre pour la construction du grand bâtiment qu'on appelle la science géographique. Mais je veux vous répondre franchement: j'ai surtout étudié la question coloniale et je l'ai étudiée sous différentes phases et dans différents pays.

» J'ai vu comment on traite cette question chez nos voisins; j'ai vu à l'œuvre les Anglais et les Hollandais et j'ai dû admirer leur manière d'agir.

» Vous autres, Belges, vous êtes sensément un peuple colonisateur. Vous avez le Congo qui, quoi qu'on en dise, est une colonie belge. Aurez-vous l'esprit et la connaissance d'en tirer profit?

» Nous, Français, nous sommes en plein là-dedans! Nous y jetons nos millions, nous y sacrifions la vie de nos soldats. J'ai le droit de dire cela hautement, car je suis

indépendant, aussi bien dans les milieux ministériels, à Paris, que parmi vous.

» Qu'est-ce une colonie ?

» Je voudrais avoir beaucoup d'argent — ce qui n'est pas le cas — afin de pouvoir fonder un prix pour résoudre de la manière la plus complète cette intéressante question : Qu'est-ce une colonie ?

» Moi je ne saurais la résoudre efficacement, mais voici, dans ma pensée, ce que c'est qu'une colonie ; encore une fois, permettez que je parle mon langage familier.

» Nous avons des bras, des jambes, des yeux et plus ou moins d'esprit que nous ne parvenons pas à employer chez nous ; allons donc à la recherche de la terre promise pour occuper ce superflu dans les forces de la nation.

» Alors, cette terre promise, ce n'est pas un pays tranquille et fertile, parce que ce serait trop sensé ; non, le pays où nous allons nous fixer doit avoir un Béhanzin quelconque, avec lequel on puisse se disputer.

» Surgit alors un monsieur riche qui a gagné une grosse fortune dans la fabrication de pains à cacheter ; il dit : j'ai 10,000 fr., 100,000 fr., 1 million de disponible ; il envoie ce capital dans le susdit pays : vous avez votre colonie.

» Est-il nécessaire que le drapeau flotte ? Oui, il le faut.

» N'importe que le climat soit meurtrier, l'entreprise ruineuse : le drapeau flotte et vous colonisez.

» Eh bien, je dis, moi, que la colonisation que nous faisons aujourd'hui, c'est la folie africaine !

» La Belgique est un pays extrêmement laborieux. Vous avez une population de 6 millions d'âmes et vous représentez un chiffre de commerce de 6 milliards. Le Congo représente un chiffre de commerce de 20 millions. Et cela coûte ? Je voudrais que vous iriez le demander à Sa Majesté votre roi.

» Nous avons ce joyau de nos colonies, l'Algérie ; cela dure depuis 1830 que nos finances s'y engouffrent. Elle fait maintenant

150 millions de commerce avec la France et cela nous a coûté la bagatelle de 4 milliards.

» Voyons d'un autre côté, vers la République Argentine, par exemple. Vous devez connaître ce pays, vous autres, Anversois, qui y avez envoyé vos fortunes; nous y avons surtout envoyé nos enfants, connaissant le commerce et travailleurs; notre chiffre d'affaires avec l'Argentine s'élève à 4 millions de francs.

» Il y a aussi le Brésil. Ça se disloque, me direz-vous; je ne dis pas non, mais ça n'en reste pas moins un beau pays. Dans ce Brésil nous n'avons pas plus de 40,000 compatriotes; mais nous y lançons notre littérature et c'est l'esprit français qui y domine.

» Vous me direz aussi: il y a les guerres civiles. Ah, mes amis belges, ne criez pas trop. Vous pouvez en avoir aussi dans votre Congo et alors cela vous en coûtera, et des millions et des soldats.

» On parle toujours du pays de l'avenir et on affecte alors, depuis un certain temps, de regarder vers l'Afrique. Je ne sais pas qui le premier a inventé cette chimère, mais je considère cela comme la plus grande utopie que l'on puisse s'imaginer. Et je tâcherai de le démontrer, par la saine raison et par les faits.

» Consultez l'état de la population de l'Amérique et vous conviendrez avec moi qu'avant que le XX^e siècle s'écoulera tout le trop plein de l'Eurore épuisée s'écoulera dans le Nouveau Monde, où la race blanche dominera partout. L'avenir de la race aryenne est là et nulle part autre que là.

» Voyez ce merveilleux Brésil, dont la population est métissée de blancs et d'Indiens. N'est-ce pas que la race blanche domine, que ces métis ont notre sang dans les veines, qu'ils ont nos mœurs, notre couleur? J'ai là, par exemple, un mien ami, officier métis, rastaquouère si vous voulez, mais intelligent. Parvenez, je vous le défie, à ce résultat en Afrique.

» Et je vous le demande : ce croisement de race, n'est-ce pas le moyen le plus sûr pour coloniser, pour nous implanter quelque part ? Essayez le moyen avec l'Indien de l'Amérique, avec le jaune de l'Asie, toujours le blanc dominera ; mais essayez en Afrique. La race nègre restera nègre ; il n'y a rien à faire à cela et j'ai raison de dire que l'Afrique, pour cette cause et pour d'autres causes que j'énumérerai plus loin, n'est pas la terre de l'avenir.

» Je reviens un instant à la Guyane ; le climat est splendide, tempéré et sain. Remontez même vers l'équateur, vers l'Amazone ; le climat y est encore délicieux. Et pourtant l'Amazone et le Congo sont situés sous la même latitude et je crois qu'en fait de climat celui du Congo n'a pas très bonne renommée ; la liste nécrologique de vos officiers est en tous cas assez longue.

» Non, le climat n'est pas le même et mon ami de Brazza, Giraud, les missionnaires belges que je connais, enfin tous ceux qui ont voyagé dans les deux continents sont unanimes à le déclarer.

» Moi, qui ai passé dix ans dans la Guyane et le Brésil, est-ce que j'ai donc l'air d'avoir à souffrir du climat ?

» A Cayenne la mortalité est de 2 1/2 % ; au Sénégal, sous la même latitude en Afrique elle est de 9 % et au Congo de 12 %.

» Qui a défriché Trinidad, Barbados, Ste.-Lucie, Guadeloupe, La Martinique, St.-Thomas, en un mot les Indes Occidentales ? Ce sont les esclaves blancs, les « volontaires de 36 mois » que le roi envoyait là-bas. Mais faites-moi faire cela en Afrique, envoyez-moi des paysans flamands au Congo. Réussirez-vous ? Non ; vous n'aurez rien, parce que le climat les tuera.

» Voyez l'île de Cuba ; est-ce que ce n'est pas merveilleux sous le rapport de la fertilité et est-ce que tout cela n'est pas l'œuvre des blancs ?

» Voyez le pays de l'or dans la Guyane, dans lequel nos

ouvriers vivent à l'aise; nous extrayons jusqu'à 6 millions par an.

» Voyez la savane, avec sa culture magnifique, ses forêts de cacaotiers. Et tout cela est délaissé. Pourquoi? Parce que l'Amérique n'est plus à la mode et que l'on se jette à corps perdu sur l'Afrique.

» On dit : la guerre civile règne dans l'Argentine, le port de Buenos-Ayres n'est pas confortable. Mais n'a-t-on pas créé la ville de la Plata; l'émigration envoie maintenant de 150,000 à 200,000 habitants par an dans la république. L'Argentine a une population de 4 millions et le chiffre d'affaires s'élève à 1200 millions.

» Rio de Janeiro à près de 600,000 habitants et le Brésil fait pour 1 1/2 milliard de commerce. C'est notre vie à nous, tout cela; mais allez faire la même chose à Boma et à Kotonou!

» Ces États sont jeunes et ils commettent des fautes de jeunesse; mais ils sont robustes. L'avenir de la race blanche est là, dans les deux Amériques et surtout dans la plus ouverte des deux : l'Amérique du Sud. C'est là seulement que notre race atteindra sa pleine maturité, son entier développement.

» Ce n'est pas une raison de délaisser l'Afrique; mais si je possédais des fonds, ce n'est pas le chemin du continent noir qu'ils prendront; ce serait le chemin du pays de l'avenir, de l'Amérique du Sud.

» La fille est bien malade, mais elle est robuste et elle fera de beaux enfants. » (*Applaudissements*).

L'orateur termine sa conférence par l'exposition et l'explication de différentes vues à la lumière oxyhydrique.

Table des matières.

	Pages.
SÉANCE GÉNÉRALE du 6 mai 1891	5
1° Procès-verbal	6
2° Membre nouveau	6
3° Correspondance	6
4° Sociétés correspondantes	7
5° Conférence de M. DE RAMAIX, conseiller hono- raire de légation, sur <i>le Congo envisagé au</i> <i>point de vue belge comme pays de production</i> <i>et de consommation</i>	7
<i>Le Congo envisagé au point de vue belge comme</i> <i>pays de production et de consommation.</i> Conférence par M. DE RAMAIX, conseiller honoraire de légation .	9
SÉANCE GÉNÉRALE du 13 mai 1891.	84
1° Procès-verbal	84
2° Dépôt d'une notice intitulée : <i>Second voyage de</i> <i>Vasco da Gama à Calicut (Indes) en 1502,</i> par M. A. BAGUET, conseiller.	84
3° Conférence de M. MICHEL DE BERNHOFF sur <i>la</i> <i>vie russe</i>	85
<i>Second voyage de Vasco da Gama à Calicut (Indes)</i> <i>en 1502,</i> par M. A. BAGUET, conseiller	86

	Pages.
SÉANCE GÉNÉRALE du 10 juillet 1891	111
1 ^o Procès-verbal	111
2 ^o Nomination de M. Hertoghe comme membre honoraire	111
3 ^o Conférence de M. LOUIS GEORGE sur <i>la ville et la province de Buenos-Ayres</i>	112
<i>Buenos-Ayres et la province de Buenos-Ayres</i> , par M. LOUIS GEORGE	113
Funérailles du capitaine Coquilhat (30 juin 1891). . .	153
Monument Coquilhat	160
ACTES de la société	163
1 ^o Élection de membres honoraires et effectifs, et d'un conseiller et d'un bibliothécaire	163
2 ^o Membres nouveaux	164
3 ^o Correspondance	164
4 ^o Sociétés correspondantes	164
SÉANCE GÉNÉRALE du 19 novembre 1891. Réception de MM. Bonvalot et de Deken	165
SÉANCE GÉNÉRALE du 15 janvier 1892	187
1 ^o Procès-verbal	187
2 ^o Correspondance	187
3 ^o Sociétés correspondantes	188
4 ^o Dépôt de mémoires: A. <i>Les îles Hawaïennes</i> , par M. H. JALHAY, vice-consul de la république de Colombie; B. <i>Création d'une marine natio- nale</i> , par M. WASHINGTON SERRUYS; c. <i>Bilan géographique de 1891</i> , par le frère ALEXIS . .	188
5 ^o Conférence sur le <i>Turkestan russe</i> , par M. G. GOURÉVITCH	189
<i>Les îles Hawaïennes</i> , notice historique, géographique et statistique, par M. HENRY JALHAY, vice-consul de Colombie	190
<i>Le Turkestan russe</i> , par M. GERMAIN GOURÉVITCH . .	229
SÉANCE GÉNÉRALE du 25 janvier 1892.	263

	Pages.
1° Procès-verbal	263
2° Nécrologie. Hommage rendu à la mémoire de MM. Aloïs Scheepers, le chev. Gust van Havre et de Quatrefages	263
3° Conférence de M. JULES CLAINE: <i>Un an en Malaisie</i>	264
<i>L'Ambulance anversoise de la Croix rouge</i>	266
<i>Le bilan géographique de l'année 1891</i>	291
Compte rendu de la conférence sur la Malaisie faite par M. Claine le 25 janvier 1892	302
SEANCE GÉNÉRALE du 6 mars 1892.	310
1° Procès-verbal	310
2° Nécrologie. Décès de S. A. I. le grand duc Constantin Nicolayevitch	311
3° Correspondance	311
4° Sociétés correspondantes	312
5° Quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique. Hommage à Christophe Colomb	312
6° Conférence de M. BAGUET, conseiller, sur <i>Christophe Colomb</i>	314
<i>Christophe Colomb</i> , par M. A. BAGUET, conseiller	316
<i>Échos du quatrième centenaire de C. Colomb</i> , par le même	340
<i>Histoire élémentaire de la géographie</i> , par le frère ALEXIS-M. G., membre associé	343
SEANCE GÉNÉRALE du 22 avril 1892	425
1° Procès-verbal	425
2° Communication sur <i>la détermination des con- rants marins</i> , par M. WAUTHIER VAN HAVRE	425
3° Sociétés correspondantes	427
4° Conférence sur <i>la Guyane</i> , par M. H. COUDREAU.	427

Table des Planches

	Pages.
Boma (Bas-Congo)	266
Ambulance anversoise de la Croix rouge exposée dans les jardins du Palais de l'Industrie à Anvers . . .	282
Projet de campement sanitaire	283
Plan du pavillon d'Anvers à Boma.	284
Théâtre de la dispersion des peuples	345
Mappemonde d'après Homère, X ^e siècle avant J.-C. . .	347
Mappemonde d'Érathostène, II ^e siècle avant J.-C. . .	349
2 ^e segment de la Table de Peutinger	352
3 ^e " " " " " "	352
Mappemonde de Ptolémée (II ^e siècle)	355
Mappemonde de l'Istakhri, IX ^e siècle après J.-C. . . .	360
Mappemonde de l'Edresi, XII ^e siècle	361
Planisphère des découvertes des XIV ^e -XIX ^e siècles sur la projection de Mercator	374-375
Fragments de la Mappemonde d'Ortelius (fac-similé) 1587	380-381
Explorations en Afrique	398-399

BULLETIN

La société n'assume pas la responsabilité des opinions émises par les auteurs des travaux insérés dans ses publications.

Aucun mémoire ne peut être imprimé sans nom d'auteur.

(Art. 31 des STATUTS).

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE
D'ANVERS
SOUS LE HAUT PROTECTORAT DE
SA MAJESTÉ LE ROI.

TOME XVII.

SOCIÉTÉ
fondée le
1^r Octobre
1876



16^e ANNÉE
SOCIALE
1892-1893
—

ANVERS
IMPRIMERIE VEUVE DE BACKER, RUE ZIRK, 35.
1892.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE D'ANVERS.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 8 JUIN 1892.

ORDRE DU JOUR : 1^o Procès-verbal. — 2^o Correspondance. — 3^o Sociétés correspondantes. — 4^o Conférence de M^{me} GROVES sur *le Chili et la révolution*.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures du soir dans la salle des États à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place : MM. le lieutenant-général Wauwermans, président, P. Génard, secrétaire général, le comte Oscar Le Grelle, trésorier, Edm. Lombaerts, bibliothécaire, et M^{me} Groves, voyageuse en Amérique.

1. Le procès-verbal de la séance du 22 avril est lu et approuvé.

2. Il est procédé au dépouillement de la correspondance.
— M. le ministre de l'intérieur envoie un exemplaire de l'*Annuaire statistique de la Belgique* pour l'année 1891.

3. Sociétés correspondantes.

— La *Société géographique du Pacifique*, à San-Francisco, l'*Académie des sciences naturelles*, à Philadelphie, et la *Société historique de l'Oneida* accusent la réception de différents fascicules du *Bulletin*.

— La direction de l'observatoire de San-Salvador communique le résultat des observations météorologiques faites pendant les mois de novembre et de décembre 1891.

4. M. le président donne la parole à M^{me} Groves pour faire sa conférence sur *le Chili*.

La voyageuse, après avoir rapidement parlé de la traversée de l'Atlantique en passant par le golfe de Gascogne, les îles Canaries, Rio de Janeiro, la Plata, le détroit de Magellan, la Terre de Feu et la Patagonie, donne des détails curieux sur le climat et la population du Chili, et sur les pérépéties de son séjour dans ce pays bouleversé à cette époque par la guerre civile.

M^{me} Groves parle ensuite du dictateur Balmaceda et décrit le bombardement d'Iquique, le service des ambulances (auquel elle a pris une part active) et la triste fin du dictateur.

L'honorable conférencière est vivement acclamée et finit sa conférence par l'exhibition de différentes vues à la lumière oxyhydrique.

La séance est levée à 10 heures.

ÉCHO DU QUATRIÈME CENTENAIRE

DE

CHRISTOPHE COLOMB

par M. A. BAGUET, conseiller de la société.

Ce fut le 12 octobre de l'an 1492 que C. Colomb découvrit l'Amérique.

Presque tous les États de cette vaste contrée se proposent de fêter le 4^{me} centenaire de ce mémorable événement. La république de l'Équateur se distinguera par de grandes réjouissances publiques et religieuses. A San Domingo on se propose d'ériger une statue colossale au grand révélateur. Les États-Unis ouvriront dans la jeune et puissante ville de Chicago, outre une magnifique exposition universelle, une exposition colombienne.

Les Américains ont déjà voté des sommes considérables pour venir en aide aux exposants et les États de l'Europe ont imité leur exemple.

Le Saint-Père, qui n'est jamais en retard pour les choses du monde, vient d'envoyer au comité de l'exposition de Chicago une lettre des plus encourageantes pour cette œuvre éminemment pacifique du rapprochement de toutes les nations de l'univers. Comme témoignage de sa sollicitude, il a décidé d'envoyer à cette exposition, sur la demande qui lui en a été faite, les deux célèbres cartes géographiques qui se trouvent au musée Borgia de la Propagande. Sur

l'une de ces cartes, dont l'auteur est resté inconnu, sont retracées les premières découvertes faites en Amérique, il y a quatre siècles, avec l'indication, au fur et à mesure, des découvertes successives.

C'est sur cette carte que, du temps de Colomb, par ordre d'Alexandre VI, fut tracée, au 30° degré de longitude ouest de Paris, une ligne de démarcation entre les possessions espagnoles et portugaises, afin d'empêcher la guerre entre le Portugal et l'Espagne, qui se disputaient la possession des nouvelles découvertes. Cette carte est dessinée sur parchemin. L'autre, non moins célèbre, a été exécutée en 1529 par Diego Ribero et reproduit toutes les parties du monde connues à cette époque, ainsi que les terres d'Amérique déjà explorées. Elle porte aussi la ligne de démarcation des possessions espagnoles et portugaises.

La Statue de Christophe Colomb.

Dans un des *Bulletins* de la Société royale de géographie d'Anvers, nous avons mentionné que, lors d'une séance de l'Institut géographique argentin, on avait, il y a trois ans, formé le projet d'élever un superbe monument à la mémoire de Christophe Colomb, l'illustre navigateur.

Cette question, qui avait déjà été débattue dans l'Institut historique et géographique de Rio de Janeiro ⁽¹⁾, fut reprise dans la séance du 6 juin 1890, à laquelle assistait l'honorable Don Henrique Moreno, promoteur du projet, membre de cette société et ministre plénipotentiaire de la République Argentine au Brésil.

(1) L'Institut historique, géographique et ethnographique de Rio de Janeiro fut fondé en 1838. Il publie régulièrement une revue qui à elle seule pourrait former une bibliothèque. Il tient ses séances tous les quinze jours à l'ancien palais impérial. Du temps de l'empire, Dom Pedro II y assistait régulièrement.

Diplomate distingué, homme aux idées larges et grandioses, il proposa dans cette séance de faire un appel chaleureux à tous les États et à toutes les nations de l'Amérique. Son projet était de faire ériger une statue colossale à Christophe Colomb, dont le piédestal naturel serait le *Paó d'Assucar*, immense rocher situé à l'entrée de la baie et du port de Rio de Janeiro.

En communiquant cette idée à l'Institut de Rio de Janeiro et aux divers gouvernements et peuples de l'Amérique, nous sommes convaincus, dit M. Moreno, que tous accepteront avec enthousiasme cette proposition.

A cette occasion cet habile diplomate improvisa un discours chaleureux et plein d'idées nobles et généreuses. Il démontra qu'il était du devoir de tous les gouvernements américains de perpétuer le souvenir de la découverte de l'Amérique en élevant, sur un monolithe gigantesque, une statue colossale au grand navigateur, au célèbre mais infortuné révélateur de l'Amérique (contrée qui ne porte pas même son nom), et de réparer l'injustice commise à sa mémoire.

Il finit en disant qu'aucun autre endroit (à l'exception de l'île Guanahini, sa première découverte,) ne convenait mieux que la capitale du Brésil, cœur et cerveau de l'Amérique.

Un des membres de la société fit observer à M. Moreno que les autres peuples de l'Amérique susciteraient peut-être quelques difficultés, parce que le Brésil serait seul chargé de cette gigantesque entreprise, tandis que l'initiative était due à la République Argentine. M. Moreno objecta que le Brésil n'acceptera qu'après y avoir été invité par les promoteurs du projet, et qu'il n'y aurait aucune opposition de la part des autres peuples américains à ce que le monument fût érigé sur le sol brésilien.

A la fin de la séance un membre proposa de mentionner dans le procès-verbal un vote unanime de remerciements

à M. Moreno pour avoir désigné le Brésil afin d'y élever la statue du grand explorateur.

Séance tenante, on nomma deux commissions et l'on désigna M. Moreno comme président de toutes les commissions qui seraient organisées et au sein desquelles seraient appelés les présidents des hautes banques brésiliennes afin d'y collaborer.

De son côté, l'Institut géographique argentin proposa de former un comité central, afin de faire de la propagande dans toute la République Argentine. Par suite d'unanimité de votes, la présidence honoraire en fut dévolue à Don Henrique Moreno, l'inspirateur du projet.

Le Pain de Sucre (Paô d'Assucar) de forme plus ou moins conique, est situé sur la côte ouest à l'entrée de la baie de Rio de Janeiro et mesure 378 mètres d'altitude. Quand les sommets de ces montagnes sont dégagés de nuages, elles représentent exactement un géant couché sur le dos dont la Gavia (qui a 785 mètres de hauteur) est la tête et le Pain de Sucre le pied. La tête, avec son profil bourbonnien, est parfaitement dessinée par la montagne de la Gavia. Le Pain de Sucre, dont les parois à l'ouest sont verticales et celles à l'est en plan incliné, est un immense rocher de granit parsemé de quelques broussailles. L'ascension en est fort difficile et dangereuse. Pendant notre séjour au Brésil, quelques Anglais parvinrent avec beaucoup de difficultés et non sans danger à atteindre le sommet où ils plantèrent le pavillon de leur nation.

Reste maintenant à mettre en exécution cette gigantesque entreprise.

Les fonds ne manqueront pas, car toute l'Amérique a intérêt à perpétuer la mémoire de l'illustre révélateur. Il serait impossible d'en évaluer le coût même à plusieurs centaines de mille francs près, à cause des difficultés immenses et imprévues qui peuvent surgir.

Afin de donner aux lecteurs un idée de la hauteur de ce pic, qu'on nous permette ici une comparaison.

La tour de l'église de Notre-Dame d'Anvers mesure en hauteur 123 mètres. Le pic du Paô d'Assucar a donc au delà de trois fois la hauteur de cette tour. Pour que la statue soit en proportion avec ce socle colossal, elle devra avoir plusieurs mètres de hauteur. A moins que l'on se serve d'autres moyens, il faudra, pour parvenir au sommet, tailler dans le roc vif environ 1890 marches.

Du côté de l'ouest on ne saurait atteindre le sommet, la pente étant trop verticale. Il y a parfois une très forte mer à l'entrée du port : encore une difficulté qui peut retarder l'exécution de ce projet.

D'après notre humble avis, ce projet est trop gigantesque et trop difficile pour être réalisé. Comme conception c'est grandiose, mais comme exécution c'est impossible.

LE Chili et la révolution

par MADAME E. GROVES.

MESDAMES ET MESSIEURS,

J'ai été quatre fois au Chili et on m'a souvent demandé de faire la relation de mes voyages. J'ai toujours hésité, croyant ce travail au dessus de mes forces et craignant que cela ne serait pas assez intéressant. Mais de graves événements se sont produits au Chili et je suis tentée maintenant de faire connaître, avec la relation peu intéressante de mon voyage, les grands faits qui se sont passés dans la république chilienne pendant la sanglante révolution.

Chaque fois que je retourne en Europe, je constate qu'on ne se fait pas une idée juste de ce que c'est que le Chili. A tout instant il arrive qu'on me demande : « Vous avez été au Chili ? Ah, ne connaissez-vous pas un tel ou une telle à Buenos-Ayres ? » On dirait que, pour beaucoup de gens, l'Amérique du Sud et Buenos-Ayres, c'est tout un.

Le Chili est aussi grand que la France ; c'est le pilier de la civilisation dans l'Amérique du Sud ; l'instruction publique y est organisée sur les bases les plus larges ; le commerce y est florissant et fait la richesse du pays ; ses ports et ses villes attirent les étrangers et les Européens

y ont établi, avec le luxe et le grand commerce, les professions les plus variées.

Le gouvernement protège tous les cultes et autorise toutes les sectes à ouvrir des écoles. Sous le rapport de l'instruction, le Chili s'est toujours imposé de grands sacrifices en faveur du développement intellectuel du peuple, tant dans des écoles supérieures que moyennes et primaires. D'année en année, le goût des beaux-arts se propage et se développe.

Ce qui précède prouve qu'un peuple intelligent comme l'est celui du Chili n'a pu, sans de très sérieux motifs, rompre avec un passé si pacifique et glorieux; je tenais à le dire avant de commencer la narration de mon voyage.

La distance de Bordeaux à Valparaiso est d'environ 10,000 milles et la traversée se fait en à peu près 40 jours. Quand le chemin de fer trans-andin sera achevé et lorsque de meilleures communications seront établies entre la France et Buenos-Ayres, on pourra se rendre au Chili en une vingtaine de jours.

On fait des escales intéressantes, pour ne pas parler du magnifique spectacle de la mer qui impressionne le plus impassible des voyageurs, surtout dans cette partie de l'Océan qui confine aux côtes de Portugal et où sont situés les Açores. Quelle multitude de poissons, aux formes les plus étranges, aux couleurs les plus diverses; quelle richesse même dans la flore de l'Océan! Et, tachant sur le manteau d'opale de la mer, se dresse devant vous le groupe splendide des Açores que j'appellerai, pour vous faire honneur, comme on les nommait autrefois: *les Iles flamandes*.

Pas n'est besoin de vous expliquer l'origine de cette dénomination. En 1496, un Flamand, nommé van den Bergh, fit naufrage dans ces parages et fut jeté sur une de ces îles; au commencement du XVI^e siècle on rencontre déjà beaucoup de Belges établis aux îles Açores.

Les îles « de Vlaamsche Eilanden » étaient trop bien situées sur la route que suivaient les Portugais pour qu'ils ne s'en rendissent pas maîtres ; néanmoins les Flamands y restèrent établis et nous les voyons s'assimiler complètement aux Portugais, à tel point qu'un Flamand, de son nom original van der Haeghen, changea celui-ci en da Silva. Nous voyons un habitant des îles, van den Broeck, s'élever à la dignité d'ambassadeur ; en 1645, nous rencontrons une famille van Dael.

Après le groupe des îles flamandes, le voyageur fait connaissance avec les îles Canaries. La principale de ces îles, la Grande-Canarie, n'est que la troisième en étendue, mais elle comprend la ville de Las Palmas, la plus grande du groupe.

Las Palmas offre l'aspect d'une ville presque agréable ; c'était jadis le siège de l'inquisition et le plus bel édifice est sans contredit la cathédrale.

Pour les visiteurs Las Palmas n'offre pas grand intérêt. La preuve que des Flamands ont jadis occupé les îles Canaries existe dans le fait qu'un de ses habitants, le marquis de Monteverde, descendait de la famille flamande van Groenenbergh, originaire d'Anvers.

La ville de Santa-Cruz est la capitale de l'île de Ténériffe. Son petit port est bien abrité contre les vents du Sud. Le pic de Ténériffe est des plus connus ; il est visible à 2 à 3 kilomètres au large et souvent sa tête se cache dans les nuages. Longtemps on a cru que c'était la montagne la plus élevée du globe, mais maintenant on est revenu de cette erreur.

Parmi les volcans le pic de Ténériffe est d'une rareté exceptionnelle, parce qu'en vérité c'est une montagne sur une montagne. Sous le rapport d'éruption on peut dire que le pic de tête est encore toujours en activité.

Mais passons, d'un seul bond, toute la largeur de l'Atlantique pour arriver à Rio de Janeiro, dont la baie est

splendide et où nous admirons surtout cette allée des Palmiers, que van den Bosch a nommée « la plus belle au monde. »

L'escale la plus proche est la ville de La Plata, dans la République Argentine, dont je ne dirai pas trop, vu les tristes souvenirs qu'évoque à Anvers la débâcle financière de ce pays.

Nous traversons le détroit de Magellan, si riche en souvenirs, où le magnifique pic de Sarniento rappelle le Jungfrau; les montagnes s'élèvent si hautes qu'elles semblent former un banc au-dessus de nos têtes.

Le seul port du détroit est Punta Arenas, la ville la plus australe du monde. Les habitants sont Patagons, de mœurs peu intéressantes et fort sales, ils adorent un seul dieu, invisible, qu'ils appellent « Koche » et dans leur idée du ciel s'incarne la plus haute expression de ce qui est bon.

En douze à quinze heures on peut traverser le détroit de Magellan et l'on arrive ensuite dans ce Pacifique, ainsi nommé, dirait-on, par dérision, parce que c'est dans cet océan, le plus considérable de la terre, que soufflent les plus fortes tempêtes.

En suivant la côte nous voyons d'abord Coronel, puis Talcahuano; la distance de ce dernier port jusqu'à celui de Valparaiso n'est que de dix-huit heures.

Je comparerai, sous le rapport de la splendeur, la baie de Valparaiso à celle de Rio de Janeiro, mais lorsqu'on jette les regards vers la ville, on ne comprend pas comment on ait pu donner le nom de Valparaiso — vallée du Paradis — à une pareille assemblée de roches.

La partie commerciale de la ville occupe une étendue peu considérable en comparaison de l'importance de ce port; c'est dans cette partie de la ville que se trouvent la banque, les magasins, les bureaux de commerce, etc. Le bâtiment de la banque est surtout magnifique.

A Valparaiso les tramways font le service nuit et jour. J'en suis encore à me demander pourquoi ce service de nuit ? Est-ce pour réveiller les dormeurs, qui ne manquent jamais de se coucher à la belle étoile ?

Ce qui est étrange, c'est que les receveurs, je devrais plus tôt dire les receveuses, de ces trams sont des femmes ; elles portent l'uniforme et, d'après ce qu'il paraît, l'expérience d'employer des femmes comme contrôleurs a pleinement réussi : la compagnie a bien moins à se plaindre des femmes que des hommes sous le rapport de l'honnêteté.

Au centre de la ville on a quelques beaux hôtels, quelques jolies maisons, mais elles sont rares à Valparaiso ; le reste sont des *ranchos*, des cabanes tant soit peu meublées.

Le climat de Valparaiso et de tout le Chili est très supportable ; on n'y connaît ni grêle, ni neige. Si l'on n'est pas trop partagé en ce qui concerne la flore, en fait de faune, on n'a pas non plus à se plaindre de bêtes féroces, et même le pouma, le tigre de ces contrées, n'est pas bien terrible.

Il y a les tremblements de terre qui jettent une ombre sur ce tableau. Rien d'aussi curieux à étudier que ces tremblements ; au commencement on n'a nullement peur, mais insensiblement ce bruit souterrain, continu, intense vous saisit, les facultés se paralysent, on fuit, on court, jusqu'à ce qu'une nouvelle secousse vienne jeter une nouvelle terreur et semble vous clouer au sol, qui s'agite sous vos pieds.

Heureusement, ces tremblements de terre deviennent rares.

Les Chiliens sont des cavaliers superbes, des écuyers hors ligne, et c'est un véritable plaisir de les rencontrer au triple galop de leurs *caballos*.

Nous arrivons à Santiago, la capitale du Chili, une ville bien plus gaie que Valparaiso, un véritable petit

Paris. Le square central est tout simplement magnifique, entouré de ses édifices, de la cathédrale et des *portales*, que je pourrais comparer aux Galeries St.-Hubert et qui, l'après-midi, sont un lieu de promenade recherché. Santiago a droit au nom de jolie ville.

C'est à Santiago que l'on est surtout à même d'étudier les mœurs et habitudes du peuple chilien ; j'ai étudié, pour mon compte, principalement les femmes.

Les Chiliennes sont très pieuses ; le costume pour aller à l'église est très sévère et une fois dans le temple de Dieu toutes les femmes, riches et pauvres, sont habillées de la même façon et se ressemblent toutes. Pas de danger qu'elles viennent à l'église, comme en Europe, pour faire admirer leurs toilettes ou pour s'intéresser aux robes de leurs voisines.

Une promenade au rocher de Cerro Santa-Lucia vous procure l'agrément de contempler le panorama le plus splendide de la ville.

Un Belge ne manquera pas de diriger ses pas vers la Quinta Normal, l'école polytechnique, dirigée par des ingénieurs belges, qui sont très renommés dans le pays.

Les environs de Santiago sont très propices à l'agriculture.

Quant à la vie intellectuelle et artistique, elle manque complètement à Santiago et d'ailleurs dans tout le Chili. Les hommes ne cherchent que les plaisirs et délaissent généralement la religion ; ils accompagnent leurs femmes jusqu'à l'église, mais restent au dehors en fumant des cigarettes. Depuis 1862 on ne ferme plus les portes des églises, car on se rappelle qu'en cette année un incendie éclata dans une église et, comme les 300 femmes ne surent comment ouvrir les portes fermées, elles furent toutes brûlées vives.

Pour résumer ces appréciations sur les deux villes, je dirai : Valparaiso, de même que Santiago, se transforme

et s'embellit chaque année; la valeur de la propriété y est toujours croissante. Son commerce prospère; le port demande seulement des améliorations, il est trop ouvert et même dangereux par les mauvais temps.

Valparaiso est la ville du haut négoce; les étrangers y occupent les meilleures situations.

Le commerce de Santiago est lié à celui du port de Valparaiso; il se compose de succursales des maisons de ce port qui y reçoivent les marchandises, y ont leurs dépôts et leurs bureaux principaux.

Santiago est une ville de luxe; l'agitation de la vie mondaine et politique domine l'activité commerciale; les magasins de nouveautés, aux somptueux étalages, sont plus nombreux que les bureaux de commerce.

Le centre commercial paraît bien peu important en proportion de l'étendue considérable de la capitale, avec ses vastes constructions espagnoles, ses palais, ses *alamedas* ou boulevards, etc., que domine cet adorable « Cerro Santa-Lucia », ce rocher abrupte, agréablement transformé et rempli de fleurs, d'arbres et de curiosités, qui en font une colossale étagère.

La capitale est riche; elle offre, parmi ses 200,000 habitants, l'aristocratie d'origine et de fortune, la beauté du type féminin, les goûts les plus dispendieux servis, avec largesse, par la fortune de ses *haciendados* (propriétaires), de ses banquiers et de ses hommes d'affaires et industriels.

La troisième ville du Chili, en importance, est Iquique. Ce n'est pas une jolie ville et l'on se demande comment des Européens peuvent y vivre; mais le mouvement commercial d'Iquique est considérable, parce que cette ville est pour ainsi dire le centre du pays du nitrate. Les déserts de Catamarca ne fertilisent-ils pas la plus grande partie des deux mondes?

On extrait le nitrate sur une très grande étendue et

principalement vers Iquique, Antafagasta, Taltal et Chañaral; l'ensemble des gisements de salpêtre a plus de 900 kilomètres de longueur, de 17° à 29° de latitude sud.

A Iquique il ne pleut jamais ; pour faire fleurir quelque chose, on a établi un square au milieu de la ville, mais pour avoir des plates-bandes, on a été obligé d'aller chercher de la terre au sud. Je me suis souvent demandée par quelle ironie du sort ce pays, qui fertilise le monde, est lui-même si improductif. Il est rare qu'on y trouve de l'eau potable.

Avec tout cela, l'aspect d'Iquique est navrant. Les articles de première nécessité doivent être apportés de Valparaiso et la vie y est par conséquent très chère ; c'est tout un art que d'y faire ménage à bon compte.

La ville d'Iquique a joué un rôle important dans les derniers événements que je veux vous raconter aussi impartialement que possible.

Comme on le sait, la présidence de Balmaceda devait finir en 1891 et, en vue de l'élection présidentielle, déjà en 1890 le pays fut agité par la fièvre de la politique intérieure. Balmaceda voulut imposer pour son successeur San Fuentes, qui n'avait aucune influence dans le pays. C'est alors que surgirent ces dissentiments entre Balmaceda et le Congrès, dissentiments qui eurent une suite si funeste.

A un moment donné, les relations entre le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif devinrent tendues à l'extrême. Le Congrès ne voulut plus du ministère que Balmaceda s'obstina de conserver au pouvoir et refusa de voter la loi sur les contributions; le président riposta en soutenant ses ministres et en avisant qu'il allait, dans un bref délai, retirer des banques les dépôts des fonds fiscaux.

Alors le pays s'aventura sur une pente dangereuse. Bientôt l'anarchie dressa la tête; il n'y eut plus de douane, ni de contributions, ni de police, ni d'éclairage, ni de service

postal; l'embarquement du salpêtre fut arrêté, le dépêchage des marchandises en douane fut suspendu, des faits graves se produisirent sur différents points du pays. A Iquique il y eut des grèves, à Valparaiso et Santiago des désordres sanglants.

La formation d'un nouveau ministère fit espérer un moment que cette grave question aurait trouvé une solution pacifique, mais tout fut vain. Balmaceda resta gouverner à sa façon et l'assassinat d'un membre influent du parti congressiste vint jeter de l'huile sur le feu. Le Congrès ne voulut pas voter le budget.

Tout simplement, Balmaceda se mit hors de la loi et se passa du vote. Le Congrès signa une protestation contre l'acte anti-constitutionnel du président et s'entendit avec les commandants de l'escadre, qui avait à se plaindre de Balmaceda et avait embrassé la cause du Congrès. Le 7 juillet 1890 les membres de la législation s'embarquèrent à bord des navires de guerre et l'escadre appareilla.

A partir de ce moment, il y eut deux gouvernements au Chili: un de fait, celui de Balmaceda; un de droit, celui du Congrès.

Le parti congressiste avait escompté l'appui de l'armée de terre; mais des dissentiments surgirent et on laissa à Balmaceda le temps de s'organiser et de se préparer au combat.

Et alors commença une lutte terrible....

Vous me demanderez d'abord qui était Balmaceda. On a dit de lui qu'il avait le caractère dominateur; je laisse à l'histoire le soin de juger cet homme, qui était doué de facultés extraordinaires, mais qui a lancé son pays dans la plus effroyable des guerres civiles.

Il était né en 1840 et il aurait pu fournir encore une carrière honorable, s'il avait mieux compris les intérêts véritables de son pays. Mais sa mort nous fait un devoir de nous taire sur ses actes et il vaut mieux rappeler

que pendant la guerre civile, il a toujours fait son possible pour que les étrangers n'eussent pas à se plaindre.

Le commerce eut naturellement à souffrir dès les premiers jours de la révolution; les banquiers furent mis en prison, il y eut une baisse considérable sur la valeur des dollars.

A Santiago l'agitation prit immédiatement des proportions énormes; on emprisonna beaucoup d'étrangers, mais on les relâcha quelques jours après; aucun Belge ne fut cependant inquiété.

Il fut strictement défendu de porter la couleur rouge, celle des révolutionnaires. Un officier de la légion d'honneur fut mis en état d'arrestation, parce qu'il portait la rosette rouge. Un compagnon de Saint-Antoine, que l'on avait orné à certaine partie du dos d'un nœud rouge, donna lieu à des tumultes violents.

Vous vous êtes peut-être déjà demandés ce que moi, femme, j'étais allée faire dans cette galère. Je dois dire que je n'avais vraiment pas de chance; j'étais arrivée au Chili le 25 décembre 1890, la révolution avait commencé en juillet 1890, mais à mon départ de l'Europe on espérait encore un arrangement pacifique.

Je me trouvais à Iquique les premiers mois de la guerre civile, aidant mon frère dans ses affaires, espérant même que les horreurs de la guerre nous seraient épargnées, quand soudain — c'était le 3 février 1891 — mon frère vint me dire :

— Fuyez ! Iquique est attaqué.

— Et mes bagages ?

— Il s'agit bien de vos bagages ; il s'agit de votre vie et de celle de votre enfant.

Je suivis son avis et bientôt, en compagnie de nombreuses autres femmes et de leurs enfants, je fus embarquée à bord du navire américain *Silvertown*, qui mouillait en rade. Nous croyions toutes que cela n'aurait duré que quelques

jours et nous sommes restées plus de cinq semaines à bord du *Silvertown*, qui s'était d'abord rendu à Arica.

Le 7 février Iquique s'était rendu aux insurgés et le Congrès était maître de la ville; la tranquillité était de nouveau complète et le commandant du *Silvertown* nous ramena vers la ville; mais au moment de débarquer une fatale nouvelle nous fut communiquée : une troupe de 300 Balmacédistes était signalée et tâchait de reprendre Iquique.

C'était le 19 février. Le *Silvertown* se trouvait en rade et nous permit de suivre la bataille, sans être exposées à ses effets funestes. Quelle étrange situation pour une femme que d'être témoin de toutes les péripéties d'un bombardement; mais ce fut une épreuve terrible pour celles d'entre nous qui avaient un époux, un fils, un frère, exposés au danger dans cette ville.

Une grande explosion de dynamite mit le désarroi parmi les défenseurs d'Iquique et peu après la ville était complètement en feu. A 4 1/2 heures l'amiral Horn, du *Warspite*, fit demander un armistice, afin de laisser sortir les femmes et les enfants qui se trouvaient encore dans la ville assiégée et afin de combattre les progrès de l'incendie.

Peu de jours après, le *Silvertown*, voyant que les hostilités ne cessaient pas, appareilla de nouveau et se rendit à Valparaiso, où l'on nous débarqua le 3 mars.

Des événements d'une grande importance eurent lieu, qui hâtèrent le cours de la révolution, entre autres l'explosion d'Arica, l'exécution de Cumming et surtout la sanglante affaire de Lo Cañas, qui souleva tout le pays contre la cruauté du dictateur.

Dans une propriété de cette localité les espions de Balmaceda avaient découvert une troupe de 150 jeunes gens, d'honorables familles, qui avaient formé un complot pour prêter aide aux révolutionnaires. Dans le nombre, il y en avait qui étaient encore, pour ainsi dire, des

enfants, mais leur âge tendre n'empêcha pas les Balmacédistes de se venger sur eux avec une atrocité effroyable.

Tous furent passés par les armes; on les mit durant douze heures au poteau et on leur refusa même les sacrements.

Ces faits-là sont une honte pour la mémoire de Balma-ceda; je n'ai pas à juger les parties belligérantes, mais j'ai à porter cet hommage aux Congressistes, qu'ils ont toujours respecté l'intérêt des neutres et qu'en toutes circonstances ils ont agi avec probité.

Le 22 mai eut lieu la bataille de Concon où les troupes du gouvernement durent battre en retraite derrière l'Aconcagua; des deux côtés on s'est conduit héroïquement.

Enfin le 28 août la grande bataille dans la plaine de Placilla vint mettre fin à cette malheureuse guerre civile, en anéantissant complètement l'armée balmacédiste et en assurant aux troupes du Congrès, soutenues par la flotte, la victoire définitive.

Il ne me reste qu'à parler des blessés. Les hôpitaux de Valparaiso n'étaient naturellement pas assez grands pour contenir le nombre toujours croissant de ces malheureux; on avait organisé à la hâte des ambulances, où la plupart des dames de la ville venaient soigner les blessés.

Je m'étais offerte spontanément et je connus alors toutes les horreurs de la guerre. Dans l'ambulance où je servais il n'y avait pas moins de 300 blessés; on manquait de tout pour les soigner et l'on devait chercher l'eau seau par seau.

Une nuit terrible que je n'oublierai jamais, c'est celle qui suivit la grande bataille. Je m'étais réfugiée dans la maison de ma sœur; dans la ville on se battait de tous côtés et la fusillade éclatait ininterrompue. Sur quinze points de la ville des incendies se produisirent qui se propagèrent rapidement et mirent aussi le feu à notre maison.

Comment faire? Fuir dans la rue, c'était courir au devant de la mort; rester dans cette maison, ce n'était guère mieux; à la fin nous avons pu nous sauver par les jardins.

C'est terrible! Dieu préserve le Chili de pareilles épreuves à l'avenir!

Jusqu'à présent on s'était désintéressé des luttes sud-américaines, mais ce qui s'est passé au Chili a attiré sur la république les regards de tous les pays civilisés.

Balmaceda s'est suicidé. Avant de mourir il a écrit qu'il ne trouverait pas de juge assez impartial pour le juger honnêtement et qu'il devait donc se faire justice lui-même. Nul n'est son propre juge; le Congrès avait donné assez de preuves de loyauté pour se fier à sa justice, mais il est certain que, si Balmaceda fut tombé entre les mains de la foule, on l'aurait tué immédiatement.

Maintenant, avec une bonne administration, le Chili est déjà en voie de se relever de cette terrible épreuve. C'est avec satisfaction que l'on a vu dans tous les cercles étrangers et chiliens la cessation d'une lutte qui n'aurait jamais dû se produire, car s'il est grand et noble de combattre pour son pays, rien n'est plus détestable que ces guerres fratricides, qui ne sont dignes ni du patriotisme, ni du bon sens.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 29 JUILLET 1892.

ORDRE DU JOUR: 1^o Procès-verbal. — 2^o Sociétés correspondantes. — 3^o Conférence sur *le premier voyage de Christophe Colomb à la recherche d'une nouvelle route vers l'Inde*, par M. A. BAGUET, conseiller.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures dans la salle de la trésorerie à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place: MM. le lieutenant-général Wauwermans, président, P. Génard, secrétaire général, Edm. Lombaerts, bibliothécaire, F. de Serra y Larrea, consul d'Espagne, et A. Baguet, conseiller de la société.

1. Le procès-verbal de la séance du 21 juin est lu et adopté.

2. Sociétés correspondantes.

— Le comité pour l'érection d'un monument à la mémoire de M. de Quatrefages à Vallerangue adresse une circulaire relative à la souscription à ce monument, et invite la société à y participer.

— La société de géographie de Californie, à San-Francisco, demande l'échange des publications. (*Accordé.*)

— Demande identique de l'Observatoire météorologique et magnétique central de Mexico. (*Id.*)

3. M. le président donne la parole à M. Baguet, pour donner sa conférence sur *le premier voyage de Christophe Colomb à la recherche d'une nouvelle route vers l'Inde.*

L'orateur retrace dans tous leurs détails les péripéties de ce mémorable voyage, qui se termina par le retour triomphal du célèbre navigateur et qui devait avoir des résultats si importants pour la civilisation du monde.

M. le président, après avoir remercié le conférencier du zèle avec lequel il ne cesse de se dévouer aux travaux de la société, lève la séance à 10 heures.

PREMIER VOYAGE DE CHRISTOPHE COLOMB

A LA RECHERCHE D'UNE

nouvelle route vers l'Inde

par M. A. BAGUET,

consul honoraire du Brésil et conseiller de la société.

En écrivant cette notice, nous n'avons pas la prétention d'offrir du nouveau à nos lecteurs. Comme nous l'avons déjà dit, on remplirait des pages entières en donnant la nomenclature des nombreux ouvrages en langues mortes et vivantes au sujet des voyages de cet illustre révélateur. Beaucoup de ces ouvrages comprennent plusieurs volumes et sont fort coûteux ou introuvables.

Nous nous sommes borné à résumer en quelques pages les principaux faits de son premier voyage, désirant surtout être de quelque utilité à la jeunesse actuelle et lui inspirer le goût de la géographie politique.

De tout temps les grands hommes ont eu des ennemis et des envieux jaloux de leur gloire. Dès l'instant où Colomb fit connaître son projet de chercher une nouvelle route vers l'Inde, il fut en butte à la médisance ; on le traita d'halluciné, d'aventurier et on lui reprocha même son titre d'étranger.

Il ne croyait pas précisément à l'existence du nouveau monde qu'il allait découvrir, quoiqu'il en eût une vague intuition, mais il supposa qu'en cinglant dans la direction de l'Occident à travers l'océan Atlantique, il découvrirait

certainement des contrées nouvelles faisant partie du vaste continent de l'Inde. A vrai dire, son raisonnement n'était basé que sur une hypothèse, du reste fort logique, la sphéricité de la terre, mais il la supposa bien plus petite qu'elle ne l'est réellement.

Quelques auteurs affirment qu'il avait la conviction d'avoir atteint l'extrémité de l'Asie et qu'il est mort croyant avoir découvert une nouvelle route vers l'Inde; d'autres prétendent qu'après son quatrième voyage, ses illusions à cet égard furent complètement détruites.

Pendant bien des années, les contrées découvertes par cet illustre navigateur ont porté le nom d'Indes occidentales et les historiens ont donné erronément le nom d'Indiens, non seulement aux indigènes de ces contrées, mais à tous ceux des deux Amériques.

A son retour, après avoir découvert un nouveau continent, il fut comblé d'honneurs, traité en tête couronnée et les poètes chantèrent ses louanges. Le premier enthousiasme passé, l'envie, la basse envie commença de rechef son œuvre.

De même que Vasco da Gama, le premier navigateur qui ait pénétré dans l'océan Indien, Colomb fut en proie à l'injustice au point qu'on lui contesta le mérite de ses découvertes (1).

Que firent ses détracteurs et les envieux? Ils commencèrent à exhumer les livres des anciens; ils lui opposèrent quelques

(1) Malte-Brun, dans sa *Géographie universelle*, ne ménage pas ses critiques à l'égard de Colomb et attribue à divers motifs la découverte du nouveau continent. Entre autres, à l'idée erronée que s'était formée Colomb de la dimension du globe et à la distance peu considérable qui, d'après Aristote et Marin de Tyr, devait exister entre les côtes de l'Espagne et l'Inde. S'il en eût été ainsi, pourquoi aurait-il embarqué des vivres pour une année?

Les Phéniciens, ces intrépides navigateurs, n'auraient pas manqué de profiter des renseignements de ces deux historiens au sujet de l'Inde, quoiqu'à cette époque ils fussent déjà en pleine décadence.

Hannon, le célèbre navigateur carthaginois, connu par ses voyages au delà des colonnes d'Hercule, ne mentionne, dans son périple, aucune île ni continent devant exister entre les côtes de l'Espagne et celles de l'Inde.

passages tirés des auteurs grecs et romains mais qui, en réalité, n'étaient que des fictions basées sur de vagues traditions tant répandues parmi les anciens ⁽¹⁾.

Quelques jaloux prétendent qu'il possédait le journal d'un pilote de ses amis, dont le navire, poussé par des vents contraires, avait été chassé vers le sud, puis vers l'ouest où l'on avait trouvé des terres habitées par des hommes entièrement nus. C'était une invention absurde que certains historiens ont propagée.

Nous faisons grâce au lecteur d'autres racontars similaires.

Dans la vie de Christophe Colomb nous avons mentionné qu'en 1485 il avait débarqué à Palos, pauvre et dénué de tout, et qu'il était allé demander un asile au monastère de la Rabida.

Après avoir lutté durant six années en Castille sans atteindre son but, il retourna à la Rabida en 1491, décidé à quitter à jamais un pays où le vrai mérite était à la merci des ignorants et des intrigants.

A l'aide de la reine Isabelle et de quelques personnages influents, il obtint enfin la faveur d'équiper une flottille au

(1) Diodore et Aristote ont fait une description romanesque d'une grande île lointaine. Platon, renchérissant sur cette fiction, dans laquelle l'imagination joue un grand rôle, cite dans ses ouvrages une contrée plus vaste que l'Asie et l'Afrique réunies, située en face des colonnes d'Hercule. Il lui donna le nom d'Atlantide et prétendit qu'elle était peuplée par des descendants de Neptune.

Il fait de cette terre une description si poétique et si exagérée que l'on s'aperçoit facilement que c'est le fruit d'une imagination souple, car tantôt c'est l'Atlantide et tantôt une île longue de 3000 stades. Un beau jour un tremblement de terre engloutit cette île.

Homère, Hésiode, Euripide, Solon et d'autres auteurs ont également fait mention d'une grande île située dans l'Océan en face des colonnes d'Hercule et qui disparut dans les flots. C'était plutôt une fiction ou une vague tradition. Tout porte à croire que ces fables ont pris origine de la connaissance très imparfaite qu'avaient les anciens des îles Fortunées (les Canaries et Madère). Voir l'explication que nous en donnons dans la notice *Les races primitives des deux Amériques*, publiée en 1884 dans le *Bulletin de la société royale de géographie d'Anvers*.

même port de Palos où il avait débarqué sept années auparavant.

La petite ville de Palos de Morguer, en Andalousie, était assez renommée du temps de Colomb. C'était là que l'on trouvait les meilleurs marins et que l'on organisait les expéditions vers des contrées lointaines.

Colomb, muni de lettres de patente, qui devaient le faire respecter de toutes les autres puissances, s'était rendu à Cordoue pour y régler quelques affaires de famille.

Dans l'intervalle, la cour de Castille avait donné ordre aux autorités de Palos d'armer et d'équiper deux caravelles. Les habitants devaient fournir à leurs frais deux caravelles armées, pour surveiller les côtes. Le gouvernement de Castille fut obligé d'envoyer un commissaire royal pour les faire armer de force; une des caravelles, la *Pinta*, appartenait à deux habitants de Palos; l'autre, la *Niña*, était la propriété de Vicente Yanez Pinzon. Ce fut le prieur Juan Perez de Marchena qui mit l'amiral en relation avec l'ainé des frères Pinzon, Martin Alonzo, pilote fort expérimenté et doué de beaucoup d'énergie.

Les deux caravelles ayant été mises à la disposition de Colomb, il donna le commandement de la *Pinta* à Martin Alonzo ayant pour pilote son frère Francisco Martin, et le commandement de la *Niña* échut au troisième frère Vicente Yanez (1).

Pendant que le grand amiral fait ses préparatifs pour l'équipement de sa flottille, nous en profiterons pour donner, en peu de mots, la relation du voyage de Vicente

(1) Yanez Pinzon fut un des plus hardis navigateurs de son siècle. En 1508 il accompagna Dias de Solis dans son exploitation du Rio de la Plata. Le lecteur nous saura gré, nous l'espérons, d'avoir ici intercalé le récit de son voyage sur une côte lointaine et inconnue.

Il règne dans le récit d'Herrera une grande confusion par rapport à la route suivie par Pinzon et ses propres détails prouvent qu'il n'avait pas abordé aux endroits que cite cet historien. Nous avons préféré puiser à une autre source.

Yanez Pinzon dont il est fait mention à la note au bas de la page 30.

Ayant obtenu du roi Ferdinand la permission de parcourir les parages que Colomb n'avait pas encore visités, il équipa quatre caravelles et partit le 18 novembre 1499 du port de Palos avec son neveu Ariez Pinzon.

Il se dirigea d'abord vers les îles Canaries, s'arrêta le 13 janvier 1500 à Santiago, une des îles du cap Vert et de là prit la direction du sud sud-ouest.

Après avoir navigué pendant environ sept cents lieues, il passa l'équateur, ce qu'aucun navigateur espagnol n'avait fait avant lui. S'étant dirigé vers le sud-ouest, sur un espace d'environ deux cent quarante lieues, il découvrit un cap auquel il donna le nom de *cabo de la Consolacion*, connu de nos jours sous le nom de *punta de Mocuripe*. S'étant approché de la côte, il prit possession des terres au nom de la couronne de Castille. D'après la version (erronée) d'Herrera, il donna le nom de cabo de la Consolacion au cap Saint-Augustin ⁽¹⁾.

Quelques mois avant le retour de Pinzon en Espagne, l'amiral portugais Pedro Alvarez Cabral prit possession de ce territoire au nom du Portugal. Il l'appela d'abord *Terra de Santa-Cruz*, auquel on substitua le nom primitif de *Brasil* que lui avaient donné les naturels du pays.

Pinzon ayant continué son voyage vers le nord-ouest, descendit plusieurs fois à terre. Les Espagnols eurent à soutenir de sanglants combats contre les Indiens. Ils firent

(1) Il est hors de doute que les anciens historiens ont confondu le cap ou *punta de Mocuripe* avec le cap *Saint-Augustin*.

Le premier est situé vers le 2^{me} degré latitude sud près du port et de la capitale de la province de Céará, tandis que le second est situé vers le 8° sud sur la côte de Pernambuco. D'ailleurs le visconde de Seguro, dans son *Historia geral do Brasil*, prouve suffisamment que Pinzon n'a jamais abordé au cap Saint-Augustin, qui ne fut découvert qu'en 1501 par Amerigo Vespucci.

preuve de grande bravoure, mais, assaillis par le nombre et ayant à combattre des ennemis féroces, ils furent obligés de regagner leurs navires. Les Indiens les poursuivirent à force de rames ; mais les Castellans ayant une grande avance, ils cessèrent leurs poursuites. Ces divers combats coûtèrent la vie à un grand nombre de marins. En continuant à naviguer vers le nord-ouest, il eut la gloire de découvrir le premier l'embouchure du grand fleuve des Amazones, auquel il donna le nom de Rio Maragnon. Ce fleuve a plus de 40 lieues de largeur à son embouchure.

Il donna le nom de Rio Dulce à une des sept bouches du Rio Orenoque et qui, à vrai dire, est un golfe qui sépare l'île de Trinidad de la côte de Paria.

En quittant ces parages, il enleva trente-six Indiens pour les vendre comme esclaves.

Ayant repassé l'équateur, il se dirigea vers les îles qui se trouvent sur la route d'Hispaniola, mais les Castellans y essuyèrent une si horrible tempête que deux de leurs navires sombrèrent corps et biens.

Le 23 juin Pinzon arriva à Hispaniola et de là retourna en Espagne vers la fin de septembre, après un voyage de dix mois et quinze jours. Le seul avantage qui en résulta pour la couronne de Castille fut la découverte de quelques centaines de lieues de côtes sans pouvoir cependant conserver ce territoire qui s'étend depuis 4° de latitude sud jusqu'au Rio des Amazones. En vertu d'un traité entre l'Espagne et le Portugal, le Brésil resta en possession de ce dernier pays.

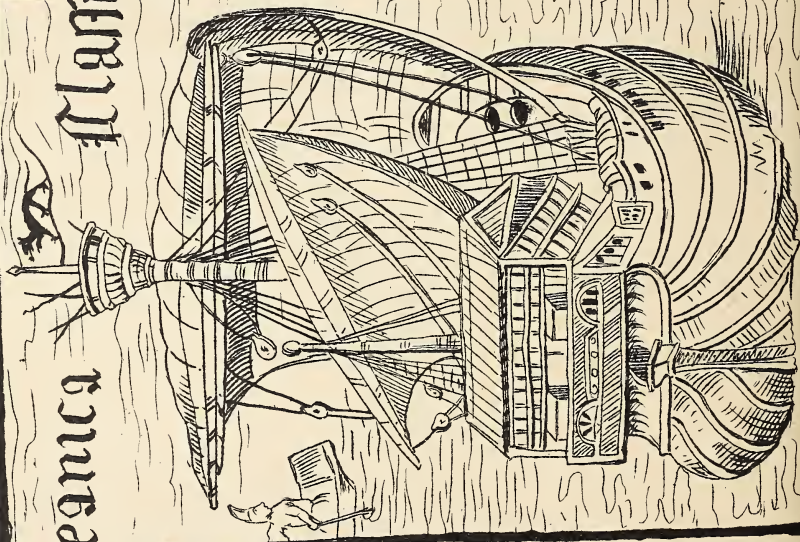
D'après Herrera, Yanez Pinzon rapporta de cette expédition 3000 livres de bois Brasil ⁽¹⁾, vingt esclaves, de la cassia, de la gomme et des pierres précieuses ⁽²⁾.

(1) Bois *Brasil*, magnifique bois de teinture couleur de feu.

(2) Le récit d'Herrera diffère en certains endroits avec celui d'Oviedo et de Gomera.

Oceanica

Maris



Insula Hispania



Retournons à Christophe Colomb.

Il fit choix d'une grande caravelle la *Gallega*, à laquelle il substitua le nom de *Santa-Maria*. Elle était tout à fait pontée, tandis que les deux autres n'avaient qu'un pont à l'arrière et à l'avant; sur la dunette de la *Santa-Maria* il y avait un double pont, tel qu'on peut le voir dans le dessin inséré dans la notice.

Les difficultés commencèrent lorsqu'il s'agit de recruter les matelots. Heureusement les frères Pinzon donnèrent l'exemple en engageant une partie de leur fortune dans cette entreprise et en consentant eux-mêmes à prendre le commandement des navires, grâce aux instances du père Marchena.

Un édit royal autorisa l'enrôlement des matelots par la force. Ils reçurent quatre mois de solde à l'avance.

Après beaucoup de difficultés on compléta l'équipage des trois caravelles, composé de quatre-vingt-dix hommes, dont un Anglais, un Irlandais et deux Portugais. En dehors de l'équipage il y avait à bord une trentaine de personnes, parmi lesquelles des délégués de la cour de Castille, quelques notables, des officiers de santé, un notaire royal, un historiographe, un interprète etc.

Les navires étaient largement pourvus d'artillerie de tout calibre, de bombardes, de pierriers et d'espingardes et on y embarqua des vivres pour un an.

Les équipages furent consignés à bord, afin de pouvoir profiter du vent d'est, qui commença à souffler dans la nuit du 3 août.

Christophe Colomb, après avoir rempli ses devoirs de chrétien, avec tout son entourage, dans la chapelle du monastère de la Rabida, prit congé de son excellent ami Marchena, le père gardien, se fit conduire à la *Santa-Maria* et ordonna de lever l'ancre.

C'était un vendredi le 3 août 1492, date à jamais mémorable. De temps immémorial, les marins ont toujours eu

une certaine répugnance à mettre en mer un vendredi. Depuis quelques années cet usage superstitieux n'existe plus. Christophe Colomb était un profond chrétien, mais ennemi de la superstition ; le vendredi, loin d'être pour lui un jour de mauvais augure, lui rappelait certaines époques mémorables de la chrétienté et de l'histoire.

Au moment du départ la consternation règne à Palos. Ce ne furent que des pleurs et des gémissements de la part des mères, qui voyaient partir leurs fils, des femmes dont les maris étaient à bord et dans toute cette foule personne ne conserva l'espoir de revoir ses amis et ses parents.

Après trois jours de navigation le gouvernail de *la Pinta* se détraqua, par suite d'un acte de malveillance perpétré par les propriétaires, qui espéraient que leur navire aurait dû rentrer à Palos. Martin Alonzo parvint, après beaucoup d'efforts, à l'assujettir avec des amarres.

Un navire sans gouvernail est semblable à un soldat sans armes un jour de bataille.

La flottille dut ralentir sa marche, afin de pouvoir naviguer de conserve avec *la Pinta*, ce qui fut cause qu'on n'arriva aux îles Canaries ⁽¹⁾ que le 11 août.

Elle dut rester un mois à la Grande-Canarie ⁽²⁾ pour y faire radouber *la Pinta*, étancher sa voie d'eau et

(1) L'archipel des Canaries se compose de onze îles et îlots, dont la capitale, Santa-Cruz, est située dans l'île de Ténériffe. La population de tout l'archipel est estimée à 300,000 âmes. Ses anciens habitants, les *Guanches*, eurent beaucoup à souffrir des Espagnols et des Portugais, qui les réduisirent en esclavage. Ils finirent par disparaître comme presque toutes les races primitives des pays conquis par la race blanche.

Le célèbre pic de Ténériffe, haut de 3710 mètres, est un volcan éteint. Le sommet de cette haute montagne est presque toujours entouré de nuages. Nous parlons ici *de visu* et nous regrettons encore de n'avoir pu apercevoir que sa base.

(2) La Grande-Canarie est la seconde île de cet archipel. Elle a environ 45 kilomètres de diamètre. Très montagneuse, ses pentes sont couvertes

réparer son gouvernail. Le 1^{er} septembre on mit à la voile et quatre jours après on jeta l'ancre au port de San-Sebastian, dans l'île de Gomera ⁽¹⁾, pour ravitailler.

Colomb, ayant appris que le roi de Portugal avait envoyé trois navires de guerre pour l'enlever, se hâta de remettre à la voile; mais le jour du départ, un jeudi le 7 septembre, un calme plat retint la flottille pendant trois jours en vue de l'île de Fer. Ce ne fut que le 9 qu'elle put prendre la haute mer.

Tant que l'on avait navigué dans des parages connus, les marins ne manifestèrent aucune inquiétude, mais lorsqu'ils virent les navires cingler vers une mer mystérieuse, un sentiment d'angoisse s'empara de leurs esprits. Colomb fit tout son possible pour relever leur moral, et fit miroiter à leurs yeux les richesses qu'ils allaient conquérir dans les terres où il se proposait de les conduire. De tous temps les hommes ont adoré le veau d'or.

Le 11 septembre, Colomb observa que des forts courants entraînaient les navires vers le nord. Le 14 et le 15 l'aiguille aimantée avait décliné d'un degré et demi vers le N.-O. et elle varia beaucoup les jours suivants. Ce phénomène, que les astronomes n'ont encore pu expliquer jusqu'à ce jour, jeta la perturbation dans les esprits; Colomb expliqua assez ingénieusement cette variation à son point de vue; ce qui rassura l'équipage.

Il tenait un livre de loch, qu'il ne communiquait à personne et dans lequel il annotait les distances parcourues, mais, sur le livre de bord à l'usage des pilotes, il eut

de forêts et de pâturages. On y cultive le blé, le sucre et la vigne, dont on fait un vin très estimé. Le port de Palmas, situé dans une baie, offre une rade sûre.

(1) Gomera, une des îles Canaries, située entre Ténériffe et l'île de Fer, est très fertile, entrecoupée de forêts et de vallées. Son chef-lieu est San-Sebastian.

soin de diminuer le nombre des lieues parcourues. C'était un stratagème que nécessitaient les circonstances.

Du 14 au 25 septembre ils virent beaucoup d'oiseaux, entre autres des *rabos de junco* (queue en paille) des fous, des *alcatrazes*, espèce de pélican, des tourterelles, des pétrels ressemblant à de petits canards.

Parfois de petits oiseaux faisaient entendre leur doux ramage autour des navires. C'était une distraction pour les marins qui ne faisaient que murmurer, Colomb saisit cette occasion pour leur insinuer que c'était un indice du voisinage d'une île ou d'un continent.

La *Pinta*, qui ouvrait la marche vers le nord, traversa des endroits où flottaient des touffes d'herbes telles qu'on n'en voit que sur les rochers. L'équipage ne put dissimuler sa joie, mais elle fut de courte durée, car l'herbe devint si abondante et si épaisse qu'elle entrava presque la marche des bâtiments⁽¹⁾.

La navigation avait duré trois semaines.

Les équipages, inquiets et démoralisés, ne cessèrent de murmurer et de maudire hautement le jour auquel ils s'étaient embarqués, en se fiant à la parole d'un aventurier, qui devait les conduire à une mort certaine. Le vent, qui continua à souffler constamment de l'est à l'ouest, rendait leur retour presque impossible en Espagne, au dire des pilotes expérimentés; les matelots ne parlèrent rien moins

(1) Ce sont des végétaux appartenant à la classe des algues. Ils varient de forme et ont quelquefois plusieurs mètres de longueur. Ils forment parfois des prairies immenses flottant au gré des vagues et des vents. On a donné le nom de mer des *Sargasses* à une vaste étendue de l'océan Atlantique entre les îles du cap Vert, les Canaries et la côte d'Afrique. Cette herbe ressemble au persil de mer; les Portugais lui ont donné le nom de *Sargasso*.

S'il en faut croire Aristote, des navires partis de Cadix avaient été poussés par une tempête vers une mer inconnue couverte d'herbes et ressemblant de loin à des îles abîmées dans les flots. Croyant être sur l'emplacement de l'ancienne Atlantide, ils se hâtèrent de virer de bord.

que de forcer leur chef à retourner à Palos⁽¹⁾. D'autres formèrent le complot de jeter l'amiral dans les flots et de dire en Espagne qu'il était tombé dans la mer par suite d'un accident.

Colomb n'ignorait pas ces conciliabules dans lesquels on discutait presque en sa présence. Sa sérénité d'âme, son calme et son sang-froid ne l'abandonnèrent pas un seul instant; il employa tour à tour les exhortations, les menaces et les promesses les plus séduisantes. Personne à bord, pas même les Pinzon et son entourage, ne possédait comme lui cette foi robuste, cette confiance dans la Providence et dans le succès de son entreprise.

Le 25 septembre fut un jour auquel tout le monde passa de la joie la plus vive au plus profond découragement. Les trois caravelles marchaient de conserve et très rapprochées les unes des autres, lorsque tout à coup Alonzo Pinzon jette le cri de *tierra, tierra* (terre). Les matelots grimpent dans les haubans et répètent joyeusement ce cri de délivrance. Christophe se jette à genoux et entonne un cantique. A quelques lieues vers l'Occident on croit voir, à travers la brume, se dessiner des côtes; hélas! c'était une fausse mais douloureuse alerte. Cette côte n'était qu'un effet de mirage produit par les vapeurs de l'Océan. Colomb fit gouverner dans cette direction pendant toute la nuit et ce ne fut que le lendemain qu'on s'en aperçut.

(1) A vrai dire, ces pilotes n'avaient jamais navigué vers la haute mer au sud-ouest des îles Canaries. Ils n'avaient donc aucune idée des vents alizés qui soufflent pendant six mois de l'est et pendant six mois de l'ouest, ni des vents variables qui règnent dans l'océan Atlantique.

Tant à l'aller qu'au retour Colomb avait pris pour point de départ et d'arrivée les îles Canaries, à l'exception du premier voyage de retour à cause d'une furieuse tempête qui, ayant jeté son navire hors de sa course, l'avait obligé à atterrir aux îles Açores. Lors de son troisième voyage d'aller, après avoir touché aux Canaries, il se dirigea vers les îles du cap Vert pour certaines raisons que nous donnerons en temps et lieu.

Quelques historiens prétendent que la soi-disant découverte d'une terre avait été combinée entre Colomb et les Pinzon. L'amiral avait l'âme trop grande pour user d'un pareil stratagème, qui devait jeter l'équipage dans une profonde démoralisation.

De nouveaux mirages ayant reparu vers l'ouest on continua à naviguer dans cette direction, ce qui rassura momentanément les hommes de bord.

On vit des troupes de poissons volants, des dorades; mais les oiseaux n'étaient plus en si grand nombre. Colomb observa que l'aiguille aimantée demeurait fixe au Nord, mais que, pendant la nuit, elle subissait un écart de plus d'un quart de cercle. Il tira plus d'un indice favorable en observant la position des astres.

Plus d'une fois avait retenti à bord le cri de *terre*, mais on se trouvait chaque fois devant un mirage. Afin d'empêcher ses hommes de passer d'une fausse joie à un abattement démoralisateur, Colomb prévint l'équipage que celui qui annoncerait la terre n'aurait droit à aucune récompense, si on ne la découvrait pas endéans de trois jours. Cette sage mesure produisait un excellent effet.

Le 1^{er} octobre, un des pilotes calcula qu'on avait fait 588 lieues depuis le départ des Canaries et les autres qu'on en avait fait 650. Colomb, en consultant son livre de bord, était persuadé qu'on avait fait 770 lieues; mais, afin de ne pas jeter l'effroi parmi les hommes du bord, il assura que, suivant son calcul, il n'y avait que 584 lieues.

On continua à naviguer vers l'Occident par un vent favorable et par une mer tranquille, lorsque le 7 octobre la *Niña*, qui avait pris l'avance, tira un coup de canon. C'était le signal convenu entre les commandants en cas de découverte d'une terre, malheureusement c'était encore un mirage. Les équipages désillusionnés se mutinèrent et les Pinzons même se mirent de leur côté. Le désespoir

était entré dans l'âme des matelots et la révolte devint si générale que Colomb, voyant son autorité méconnue, prit un parti extrême en faisant une proposition qui calma l'exaspération des plus exaltés.

Il leur promit formellement que, si dans trois jours on n'avait pas découvert la terre, il reconnaîtrait son erreur, ordonnerait de virer de bord et de mettre le cap sur l'Espagne. Cet événement eut lieu le 9 octobre.

Quelques pilotes expérimentés prétendent que Colomb n'avait rien risqué en assurant que dans trois jours on aborderait. Plusieurs indices le lui avaient révélé. En jetant la sonde, on trouva un fond de sable et de vase qui ne se trouve qu'à proximité des rives. On vit des troupes de petits oiseaux prenant leur vol vers le sud-ouest, des canards, un héron et d'autres volatiles et les thons ⁽¹⁾ étaient en assez grand nombre.

Les deux jours suivants les indices de l'approche d'une terre étaient si certains que le courage revint au cœur des plus désespérés. On vit flotter des branches d'épines avec leurs fruits et des morceaux de bois assez artistement travaillés.

Ce qui fit le plus d'impression sur Colomb, à cause de ses vastes connaissances dans l'art nautique, ce fut l'air frais qu'on respira et l'inégalité des vents qui changeaient souvent de direction pendant la nuit : ce qu'il attribua à la brise de terre.

Colomb n'attendit pas le troisième jour pour annoncer à son équipage que cette nuit même on verrait la terre. Il fit des signaux aux deux caravelles de se rapprocher et de naviguer de conserve et pour plus de sûreté il donna ordre de carguer les voiles hormis la trinquette qui se trouvait

(1) Cette espèce de thon, qu'on trouve en abondance dans l'Océan, est connue sous le nom de *Bonita des tropiques*. Il est célèbre par la chasse qu'il fait aux poissons volants. Sa longueur est d'environ un mètre.

au mât de l'avant. Après avoir ordonné aux équipages de rendre des actions de grâces à Dieu, il fit mettre en panne et promit à celui qui le premier verrait la terre un pourpoint de velours, outre la récompense promise par les souverains de Castille (1).

L'amiral, en homme de mer expérimenté et prudent, prit la résolution de faire lui-même tous les quarts de nuit. Étant monté, vers dix heures du soir, sur la dunette, il crut apercevoir dans le lointain une lumière vacillante et changeant souvent de place. Il fit appeler secrètement Pedro Gutierrez employé à la cour de Castille ; celui-ci confirma le fait. Afin de se convaincre qu'ils n'étaient pas le jouet d'une illusion, ils firent monter sur la dunette Rodriguez Salcedo, contrôleur militaire, et tous les trois virent la lumière changer de place, reparaitre une ou deux fois et puis disparaître (2).

Colomb ne put contenir son émotion, car le doute et l'illusion avaient fait place à la réalité ; en attendant le jour, chaque heure lui semblait un siècle. Il rendit des actions de grâces au Tout-Puissant de ce qu'il allait être payé au centuple de tout ce qu'il avait souffert en Espagne et pendant le long voyage où il avait vu la mort en face. Le grand amiral continua à faire le quart lorsqu'à deux heures du matin. *Le 12 octobre*, la *Pinta*, qui naviguait en éclaireur, tira un coup de canon, les matelots ayant jeté le cri *terre, terre*. Celui qui l'avait aperçu le premier

(1) Cette récompense consistait en une rente annuelle de dix milles *maravedis* dont l'équivalent peut être estimé à environ cinq mille francs. *Maravedis* est un mot arabe dérivé des Maures *Almoravides* qui passèrent d'Afrique en Espagne et auxquels on donna par corruption le nom de *Maravedis*.

(2) Cette lumière provenait sans doute des feux allumés par les naturels sur l'avant de leurs pirogues. Au moyen de sabres en bois ils assomment les poissons que la lumière a attirés. Nous avons assisté à une pêche de ce genre dans les eaux des îles Canaries.

fut un marin du nom de Rodriguez Triana, qui crut sa fortune assurée. Amère déception. Les dix mille maravédís furent adjugés à Colomb sur le témoignage de Guttierrez et de Salzedo. C'est sur les revenus de la boucherie de Séville qu'on devait lui payer cette rente annuelle ⁽¹⁾.

Colomb était au comble de ses vœux.

C'est à ce grand navigateur qu'on peut appliquer l'hémistiche de Virgile : *Audaces fortuna juvat*. C'était aussi sa devise, car non seulement il était audacieux, mais il possédait le courage réfléchi.

Cette terre après laquelle il avait tant aspiré, était-ce cette vaste île que Marco Polo disait exister à une distance très considérable de l'Asie, était-ce l'Inde occidentale, le desideratum des aspirations de Colomb ?

Les équipages et leurs chefs attendaient le jour avec une fiévreuse anxiété. Personne à bord se songea à prendre de repos, tant l'émotion et la joie avaient rempli tous les cœurs.

Il y avait soixante-dix jours que les caravelles avaient quitté la rade de Palos et trente-cinq jours qu'elles étaient parties de l'île de Gomera.

Le 12 octobre 1492 (époque à jamais mémorable), les équipages purent contempler, au point du jour, la terre ferme, la terre promise par le grand navigateur, qu'ils avaient tant maudit quelques jours auparavant. On se jeta à genoux devant l'amiral, brûlant de réparer par des transports de joie et de respect tout le chagrin qu'on lui avait causé.

C'était une île assez plate, couverte d'une végétation luxuriante et de beaux arbres portant des fruits inconnus aux Européens. Elle appartenait à l'archipel des Lucayos ou Bahama; appelée par les indigènes *Guanahini*, le révé-

(1) Après son retour définitif en Espagne, Ferdinand de Castille faussa sa parole royale en privant injustement Colomb de la rente annuelle qu'il méritait à si juste titre.

lateur lui donna le nom de *San-Salvador* ⁽¹⁾ en vertu de son autorité de vice-roi.

Les caravelles s'approchèrent lentement du rivage qui était bordé d'hommes sans vêtement aucun, exprimant un grand étonnement à la vue des trois navires qu'ils prirent pour des animaux, comme on l'a su dans la suite.

Colomb fit armer les embarcations. Revêtu d'un manteau écarlate et portant les insignes de grand amiral, il prit place dans sa chaloupe ainsi qu'Alonzo et Vicente Pinzon. Tous les trois étaient porteurs de bannières sur lesquelles il y avait une croix verte, un F et un Y surmontés de couronnes en l'honneur de Ferdinand et d'Isabelle de Castille. L'amiral, l'épée à la main et l'étendard déployé, se fit conduire à terre.

Une partie de l'équipage, qui avait suivi ses chefs, s'agenouilla humblement en rendant grâce au ciel de l'heureuse réussite du voyage. Ils renouvelèrent aux pieds de Colomb le serment de soumission et de fidélité à titre de grand amiral, de vice-roi et de gouverneur.

Colomb ayant fait planter une croix aux armes de la couronne, prit solennellement possession de l'île au nom de Leurs Majestés catholiques. Le notaire royal Rodrigo d'Escovado rédigea, en présence des notabilités de la cour, le procès-verbal de la prise de possession de cette île.

Pendant cette cérémonie, les insulaires admiraient, non sans étonnement et sans terreur, les soldats bardés de fer, le teint de leurs visages, leurs longues barbes et leurs étranges costumes. La cérémonie de la prise de possession, la rédaction du procès-verbal, tout cela finit par jeter la

(1) Les historiens ne sont pas d'accord à ce sujet. Les uns prétendent que cette île était *el Gran Turco* ou la Grande-Saline appartenant à un groupe composé de cinq îlots nommés les îles Turques. Les autres pensent que la première terre américaine où aient abordé les Espagnols est l'île de *Guanahini* ou *San-Salvador Grande*, appartenant à l'archipel des *Lucayos* ou *Bahama* composé de 650 îles et îlots.

frayeur dans leurs esprits et, s'imaginant qu'on voulait leur jeter un sort, ils prirent tous la fuite ⁽¹⁾.

Colomb ordonna d'en arrêter quelques-uns qui furent comblés de présents; les ayant fait relâcher, ils rejoignirent leurs compagnons. Ce procédé si sage et si prudent eut un plein succès et les rendit moins craintifs. Colomb était persuadé qu'il obtiendrait plus par la douceur, par de bons procédés et par des présents que par la violence; son but étant de gagner leur amitié afin de les convertir au christianisme.

Les naturels de cette île avaient le teint olivâtre. Comme beaucoup de sauvages, leur visage et une partie de leur corps étaient peints en couleurs variées; ils avaient les cheveux noirs et raides comme une brosse, mais relevés autour de la tête, au moyen de fibres, sans vêtement aucun, les hommes et les femmes bien faits, d'une stature moyenne; leur figure était assez agréable mais très imberbe. Leurs armes consistaient en javelots d'un bois durci au feu ayant à son extrémité une pointe aiguë ou une arête de poisson. Ils connaissaient si peu le fer que quelques-uns ayant pris les épées par le tranchant, étaient tout surpris de voir couler leur sang.

Le même jour l'amiral rejoignit les caravelles avec tous ses hommes.

Le 13 octobre, au point du jour, beaucoup d'indigènes se montrèrent sur le rivage; enhardis par le bon accueil qu'on leur avait fait, ils s'approchèrent des navires, qui à la nage, qui dans leurs pirogues faites d'une seule pièce et creusées dans des troncs d'arbres. Les plus grandes pouvaient porter jusqu'à 50 personnes et se maniaient à l'aide de pagaies, tandis que les petites ne pouvaient contenir qu'un seul pagaieur. On apprit dans la suite que les naturels leur donnaient le nom de *canoas*, terme

(1) A l'encontre d'Herrera, des historiens racontent cet incident d'une manière toute différente.

encore en usage chez les Espagnols et les Portugais. Ces embarcations extrêmement légères chavirent parfois, mais ils les redressent à l'instant avec une extrême adresse en nageant le long du bord.

Les naturels apportèrent à leurs nouveaux maîtres des paquets de coton filé et des perroquets, les seuls volatiles qu'il y avait dans l'île. Ils recevaient en échange de petites sonnettes, qu'on leur attacha aux jambes, aux bras et au cou et des fragments de poterie ou de faïence.

Ils donnèrent jusqu'à vingt-cinq livres de coton, *mas de una arroba*, pour quelques morceaux de verre. Colomb défendit à ses hommes les échanges de coton, se réservant le droit de s'en procurer pour en faire don à ses souverains, si l'on en trouvait des quantités suffisantes.

Les insulaires étaient assez intelligents; on apprit d'eux que leur île s'appelait *Guanahini* et qu'ils portaient eux-mêmes le nom de *Lucayos* ⁽¹⁾.

Comme pour toute parure ils s'attachaient des espèces de petites feuilles jaunes aux narines et aux oreilles, on reconnut de suite que c'étaient des lames en or. On leur demanda, par signes, d'où venaient ces ornements, et ils montrèrent le côté sud et firent comprendre qu'il y avait dans cette direction beaucoup d'îles et de l'or en abondance.

Quoique, d'après quelques auteurs, l'objectif de Colomb fût d'aller à la découverte des Indes et de Cipangu (Japon)⁽²⁾,

(1) C'est de là que dérive le nom de *Lucayos* que l'on a donné à toutes les îles au nord et à l'ouest des Grandes-Antilles.

(2) Le Japon est composé de quatre grandes îles et d'environ 3,850 plus petites. Sa superficie est estimée à 402,800 kilomètres carrés et sa population à 34 millions d'âmes. Ces îles sont montagneuses, volcaniques et sujettes à des tremblements de terre, qui récemment encore ont coûté la vie à des milliers de personnes.

On y trouve, en grande quantité, des minéraux utiles et précieux. Parmi les nombreuses productions agricoles, on peut citer le thé. L'industrie y est fort avancée; les ouvrages en laque, bronze et faïence sont de toute beauté. L'armée est mobilisée à l'européenne et les Japonais possèdent une flottille de bâtiments de guerre à vapeur.

dont fait mention Marco Polo et qu'il place à quinze cents milles des Indes, cependant il se décida à contourner l'île Guanahini, avant de visiter les îles signalées par les naturels.

Pendant cette navigation on découvrit du côté nord-ouest un excellent mouillage pour des navires de haut bord. Un grand nombre de naturels suivirent les vaisseaux, les uns dans leurs pirogues, les autres par terre le long des côtes. Quelques-uns montèrent à bord, mais, à l'instar de presque tous les sauvages, ils faisaient main basse sur tout ce qu'ils pouvaient trouver, jusque sur des tessons de bouteilles et d'écuelles; les gens de bord furent obligés à les surveiller de près. Colomb en garda sept afin de leur faire apprendre le castillan.

Après trois ou quatre jours de navigation (car pendant la nuit on jetait l'ancre,) Colomb découvrit quelques îles couvertes de verdure et assez peuplées ⁽¹⁾, auxquelles il donna des noms qui ne subsistent plus de nos jours.

Le 17 octobre il alla faire de l'eau dans une île dont les habitants avaient quelque teinte de civilisation et à laquelle il donna le nom de Fernandina ⁽²⁾. Comme les autres îles de l'archipel, elle était plate, sans montagnes, couverte de verdure, fort fertile, dépourvue de rochers, mais ayant des récifs à fleur d'eau. Elle produisait des feuilles de tabac, dont Colomb ne connaissait pas encore l'usage, mais que les indigènes tenaient en grande estime. Les femmes portaient une espèce de jupon depuis la ceinture jusqu'aux genoux, les unes en coton, les autres en feuilles d'arbres. En outre, de même que les hommes, elle avaient aux bras et aux jambes des ornements en or, ce qui engagea Colomb à visiter les autres îles, afin de se procurer ce métal précieux.

On y vit beaucoup d'oiseaux au plumage varié et des

(1) D'après un historien, ce sont les îles Caïques.

(2) C'est la grande *Excuma*, une des Lucayos près de San-Salvador. Elle appartient aux Anglais.

poissons aux brillantes couleurs inconnus aux Castellans. Les lézards ⁽¹⁾ d'une grosseur démesurée leur causaient beaucoup d'effroi; mais plus tard, lorsqu'ils surent que la chair de ce saurien est une excellente nourriture, ils regrettèrent de ne pas en avoir capturé. Les Castellans n'y virent aucun autre animal propre à la consommation; la faune n'y comptait que des chiens sans voix, des oiseaux et des perroquets. Les naturels habitaient de petites cabanes en forme de tentes couvertes de feuillage; tous couchaient dans des hamacs suspendus à des poteaux.

Colomb passa près d'une île appelée *Saamota*, à laquelle il donna le nom d'Isabelle. Ayant continué sa route vers le sud-est, il signala huit îlots qu'il nomma les *Arenas* (îles de Sable). C'était un groupe d'îles faisant partie des Lucayos.

Une des plus belles de ses découvertes, faite le 27 octobre, fut sans contredit celle d'une terre que les Indiens, qui se trouvaient à bord, appelaient *Colba* ou *Cupa*. C'était l'île de Cuba, la reine des Antilles, à laquelle il atterrit le lendemain. Il lui donna le nom de *Juana* auquel on voulut substituer depuis celui de *Fernandina*, mais aucun de ces deux noms n'est resté et de nos jours le nom indigène de *Cuba* a prévalu ⁽²⁾.

(1) Les lézards ou lacertiens sont des sauriens. Ils dépassent souvent un mètre en longueur, y compris la queue. Ce sont des animaux très doux et faciles à apprivoiser. On en mange les œufs et la chair, qui est excellente et ressemble à celle du poulet. Nous en avons fait l'expérience.

Une particularité curieuse et propre à ce saurien, c'est que si sa queue se rompt, elle repousse avec une étonnante rapidité.

(2) L'île de Cuba, qui a pour capitale la Havane, est longue d'environ 670 kilomètres et large de 200 kilomètres. On y trouve beaucoup de cours d'eau mais de peu d'étendue, de hautes montagnes et de vastes cordillères. Le climat est chaud et sec, mais sujet à des fièvres pernicieuses. L'île est riche en minéraux utiles et précieux. L'agriculture y est fort développée et parmi ses productions citons le tabac, le café, le sucre, les bois de construction et d'ébénisterie. Sa population est estimée à 1,500,000 habitants dont 770,000 blancs; le reste se compose de gens de couleur.

Les Espagnols s'y établirent en 1508 et firent périr la plupart des naturels.

Quelques historiens prétendent que Colomb, en abordant à l'île de Cuba, croyait être arrivé à Cipangu (Japon). On ne peut guère admettre cette version, car la description faite de cette île par Herrera est loin de ressembler à celle que Marco Polo mentionne dans son *Livre des merveilles du monde*. Que Colomb était dans la persuasion d'avoir découvert l'Inde occidentale, ou tout au moins un groupe d'îles qui faisait partie de ce continent, on doit l'admettre, mais il était trop grand observateur et trop savant géographe pour tomber dans une telle confusion.

Colomb entra le 28 novembre dans une rivière fort large qu'il appela *San-Salvador*. Les Castillans restèrent en admiration à la vue de la luxurieuse végétation qui s'étalait le long de ses rives. On y voyait d'innombrables palmiers, des arbres gigantesques, des arbrisseaux aux fruits dorés et de nombreux oiseaux au plumage varié et au chant mélodieux.

Colomb remonta ensuite trois autres rivières auxquelles il donna les noms de *San-Salvador*, de *Luna* et de *Mares*. Les rives étaient très peuplées, mais, à l'approche des caravelles, les insulaires s'enfuirent dans les bois. L'amiral défendit à ses gens de les poursuivre de peur de les effrayer. Ayant appris par les Indiens, qui étaient à bord, qu'il y avait beaucoup d'or dans cette île ⁽¹⁾, il choisit deux hommes intelligents, dont l'un était interprète, et leur ordonna de remonter la rivière *Mares* avec deux de ces Indiens, en leur accordant six jours pour visiter le pays.

(1) On sera peut-être surpris de lire dans le récit de ce voyage que Colomb était fort désireux de trouver de l'or et que partout où il débarquait il s'informait si ce métal précieux y existait. Ce n'est pas la cupidité ni le désir de s'enrichir, qui le guidait; non, ce grand homme avait des vues plus nobles et plus chrétiennes. Il voulut réunir les fonds nécessaires au rachat du tombeau de Jésus-Christ et à la délivrance des lieux saints et procurer à ses souverains les moyens de continuer les découvertes dont il avait pris l'initiative.

L'amiral profita de ce laps de temps pour faire radoubler les caravelles et explorer la rivière.

Vers le 6 novembre les Castellans revinrent de leur exploration en amenant avec eux trois Indiens. Après une marche d'une vingtaine de lieues dans l'intérieur, ils avaient atteint un grand village composé d'environ cinquante huttes et dont ils estimèrent la population à un millier d'habitants. Tous, hommes et femmes, étaient nus, et d'un caractère extrêmement doux. Ils emmenèrent les étrangers dans leurs cases où ils les firent asseoir sur des tabourets de forme étrange et garnis d'or. Leurs aliments consistaient en racines cuites, *mames*, ayant le goût des châtaignes, et en *maïs*, nom donné par les indigènes et qui est encore en usage de nos jours. Leur méthode pour se procurer du feu était celle de la plupart des sauvages, en frottant deux morceaux de bois sec l'un contre l'autre.

Le pays était fort boisé; il y avait beaucoup d'oiseaux de différentes espèces mais inconnus aux Castellans et des chiens sans voix. S'étant informés s'il y avait de l'or dans l'île, les Indiens leur montrèrent l'est en prononçant les mots *Cubanacan* et *Bohio* ⁽¹⁾.

Partout où les Castellans se présentèrent, ils reçurent des Indiens l'accueil le plus amical. Leur manière de préparer le tabac et d'en aspirer le parfum est assez originale et rappelle l'usage du cigare, mais un cigare monstre ressemblant plutôt à une carotte de tabac. Ce sont des herbes de tabac séchées entourées d'une large feuille de la même substance. Au moyen de charbons allumés, ils mettent le

(1) Colomb ne tarda guère à savoir que *Nacan* signifiait milieu ou centre. Il en tira la conséquence que *Cubanacan* était une contrée du centre de l'île de Cuba.

Quant à *Bohio*, quoique les insulaires des Lucayos lui eussent dit que ce mot signifiait une agglomération de cases habitées, il continua à croire que c'était une île. Colomb, sans le savoir, était dans le vrai, car *Bohio* et *Haïti* étaient synonymes; il ne le sut que plus tard lorsqu'il découvrit cette île (de nos jours Saint-Domingue).

feu à une des extrémités et de l'autre aspirent la fumée qui leur procure une sorte d'ivresse. Les Caraïbes donnaient à ce rouleau de feuilles le nom de *tabacos* ⁽¹⁾.

Les Indiens permirent à trois d'entre eux de s'embarquer dans la chaloupe avec les Castellans.

L'amiral, désireux de découvrir une région où, suivant les naturels, il trouverait beaucoup d'or, garda à bord douze Indiens de Cuba qui s'étaient offerts à lui servir de guides.

Après avoir levé l'ancre, il relâcha à divers points où il reconnut plusieurs bons mouillages. Il visita quelques îles très boisées et constata qu'il y avait des lentisques, espèce de racines, dont les Indiens faisaient du pain et qui n'étaient autres que du manioc, des cocotiers, de hauts palmiers, etc.

On y trouva aussi des agoutis, de petits sangliers (*pecaris*) et d'autres animaux inconnus aux Castellans. Mais ce qui les étonna, c'était de voir les naturels faire leur repas de grandes araignées, de vers éclos dans du bois pourri et de poisson presque cru.

En quittant *Baracoa*, Colomb dut relâcher à un port auquel il donna le nom de Puerto del Principe et de là se mit à la recherche des îles *Bohio* et *Babèque* ⁽²⁾.

Quelques écrivains prétendent que Colomb croyait que *Cuba* faisait partie du continent asiatique, tandis que les Indiens de *Guatahini*, qui étaient à bord de son navire, lui avaient dit que l'île à laquelle il avait abordé s'appelait *Cupa* ou *Cuba*. D'autres auteurs, comme nous l'avons dit plus haut, racontent qu'il croyait être arrivé

(1) Quelques étymologistes prétendent, mais à tort, que le mot *tabaco* dérive de *Tubago*, une île des petites Antilles, découverte par Colomb lors de son troisième voyage en 1498.

(2) Par *Babèque* les Indiens entendent la terre ferme. Cette erreur est bien explicable, car l'amiral ne connaissait pas les divers dialectes des insulaires des Lucayos. L'île Babèque n'a jamais existé.

à Cipangu (Japon). Comment démêler la vérité dans tout cela? Ces auteurs ont cru faire preuve de grand savoir et n'ont fait preuve que de trop d'imagination.

Le 19 novembre, avant de quitter le port de Principe, il y fit planter une grande croix. Ayant remis à la voile, il eut le chagrin d'apprendre que la *Pinta*, excellent voilier, sous le commandement de Martin Alonzo Pinzon, avait devancé les autres caravelles pour arriver sans doute la première à l'île de Bohio, où l'or devait se trouver en abondance. Colomb atterrit à un port sûr et spacieux, afin d'y attendre la *Pinta*; étant descendu à terre, il y vit plusieurs pierres qui semblaient renfermer de l'or. Quelques Indiens lui apprirent que l'île Bohio était leur patrie, qu'on lui donnait également le nom d'Haïti et que l'or y était en abondance.

Le 3 décembre il mit le cap à l'est vers Haïti, actuellement Saint-Domingue ⁽¹⁾, située à environ dix-huit lieues de l'extrémité orientale de Cuba. Inquiet sur le sort de la *Pinta*, il se dirigea vers le nord-est et entra dans un petit port d'Haïti, auquel il donna le nom de Concepcion ⁽²⁾ et qui est situé à environ dix lieues de l'île de la Tortue. N'ayant pas eu de nouvelles de la *Pinta*, il continua à naviguer le long des côtes. Colomb fut émerveillé des nombreux ports et promontoires qu'il découvrit sur les

(1) C'est, après l'île de Cuba, la plus grande des Antilles. Elle est traversée par quatre chaînes de montagnes parmi lesquelles le pic de Cibao, qui a au delà de 2600 mètres de hauteur. Le climat est très chaud et malsain, mais tempéré par les vents et par l'abondance des pluies. On y trouve de magnifiques forêts de bois d'acajou, de campêche, des mines d'or, d'argent, de cuivre, de mercure, etc. Son sol produit en abondance le café, le sucre, le coton, le tabac. Cette île a été pendant bien des années le théâtre de plusieurs insurrections et ce n'est que depuis 1867 qu'elle jouit d'un peu de tranquillité.

(2) La Concepcion de la Vega Real, ville d'Haïti au nord-est, près de l'endroit où Colomb, dans ses voyages, fonda une ville du même nom détruite en 1554 par un tremblement de terre.

côtes de cette île et auxquels il donna divers noms qui n'existent plus, tels que le cap de l'Étoile, de Saint-Nicolas, le port Marie, etc.

De prime abord ses rapports avec les insulaires furent pleins de défiance, d'autant plus que ceux qui étaient à bord des navires les avaient excités contre les Castellans. Jusqu'au 12 décembre Colomb et son équipage n'eurent aucune relation avec les naturels d'Haïti.

Les marins s'étant emparés d'une Indienne dans toute la simplicité de la nature, Colomb la fit habiller modestement et la renvoya dans sa tribu comblée de verroteries et d'autres objets, accompagnée d'un Indien et de neuf marins armés de pied en cap. Ce procédé si simple et si humain lui concilia dans la suite l'amitié des Haïtiens.

Colomb, désireux d'être fixé sur le sort de la *Pinta*, entra dans une anse qu'il appela Saint-Nicolas, mais ses recherches furent inutiles. Il gagna de nouveau le port de Conception, dans le but de se rapprocher autant que possible des fameuses mines d'or de Cibao.

L'amiral fut si émerveillé des beautés de l'île d'Haïti et lui trouva tant de ressemblance avec la Castille, sous le rapport du sol, de la végétation et des poissons, qu'il se détermina à lui donner le nom d'*Hispaniola*.

Les neuf marins que Colomb avait envoyés dans l'île pour y reconduire l'Indienne, furent entourés de plus de deux mille indigènes, qui cependant ne montrèrent aucune animosité à leur égard. En signe d'amitié ils placèrent leurs mains sur la tête des Castellans, et allèrent chercher dans leurs cases du pain de *mames* et du manioc. En outre ils leur firent présent de perroquets sans rien vouloir accepter en échange.

Pendant leur séjour, ils purent examiner à leur aise les naturels. Ils étaient, en général, d'une belle stature et les femmes et les filles étaient presque aussi blanches que

les Espagnoles. La campagne était belle, les terres bien cultivées et plantées de diverses essences.

Ils virent arriver le mari de l'Indienne enlevée, portée sur les épaules par les naturels de l'île, afin de remercier les Castellans de leurs bons procédés.

Les insulaires ayant fait un merveilleux récit de la manière dont ils avaient été accueillis, plus de cinq cents accoururent sur la plage pour contempler les vaisseaux. Beaucoup d'entre eux portaient aux narines et aux oreilles des lames d'or, dont ils firent présent aux Castellans.

Lorsque Colomb fut sur le point d'appareiller, on vit arriver sur le rivage un cacique du nom de Guacanagari ⁽¹⁾, porté sur les épaules des Indiens et accompagné d'environ deux cents de ses sujets. Ce chef paraissait avoir une vingtaine d'années et tout son entourage lui témoignait beaucoup de déférence; tous, tant hommes que femmes, étaient dans un état de nudité complète.

Étant montés à bord, un Indien expliqua au cacique que les étrangers étaient des habitants du ciel. Colomb tâcha de lui faire comprendre qu'il était l'amiral des rois de Castille et de Léon, mais le cacique n'y ajouta pas foi ou plutôt il n'y comprit rien.

Au sujet de cette visite à bord de la *Santa-Maria*, il règne parmi les historiens une grande divergence d'opinions. Quoi qu'il en soit, on prétend que ce fut le 22 décembre que l'amiral reçut la visite du cacique Guacanagari. Il pria l'amiral de se rendre à sa case et lui fit remettre en même temps un masque, dont les oreilles, le nez et la langue étaient en or battu. Colomb y envoya par prudence quelques-uns de ses officiers, qui revinrent chargés de présents; alors il ne balança plus à faire une visite au cacique avec lequel il conclut un traité d'amitié.

(1) Guacanagari, l'un des plus puissants rois ou caciques d'Haïti ou Saint-Domingue, a joué un grand rôle pendant le séjour de Colomb dans cette île.

Cette entrevue eut pour résultat d'amener autour des caravelles un immense nombre de naturels des deux sexes. Les Castellans reçurent en quantité du coton, des perroquets et des grains d'or.

Ici va se dérouler un grave événement qui obligea le grand amiral à interrompre la série de ses découvertes.

Colomb, harassé de fatigue (étant resté en vigie pendant deux nuits et un jour), alla prendre du repos vers onze heures de la nuit. Quoique la mer fût calme et que l'on fût à environ une lieue de distance de la côte, il mit cependant à la barre un marin expérimenté. Celui-ci alla se coucher à son tour en confiant le gouvernail à un jeune mousse. Le courant ayant porté la caravelle vers la côte, elle s'engagea mollement sur un banc de sable; le mousse, s'apercevant que le gouvernail ne manœuvrait plus, jeta de hauts cris. Le premier qui parut sur le pont fut Colomb, qui vit immédiatement que son navire s'était échoué. Il ordonna de mettre une embarcation à flot et de mouiller une ancre à l'arrière de la caravelle; les marins, au lieu de lui obéir, se sauvèrent vers la *Niña* qui se trouvait à une demi-lieue de là, mais le commandant refusa de recevoir ces déserteurs. A leur retour on avait perdu un temps précieux; la marée continuant à baisser, déjà les coutures des bordages s'entr'ouvrirent, le vaisseau s'étant penché d'un côté.

L'amiral, afin d'alléger son navire, fit couper le grand mâât, mais inutilement; il ordonna à la *Niña* de se mettre en panne et y fit monter son équipage. A une lieue et demie de là demeurait le cacique Guacanagari, qu'il fit prévenir par deux de ses lieutenants. Ce n'était qu'un Indien sans teinte de civilisation, mais dont les procédés humains auraient pu servir d'exemple à maint Européen civilisé.

Le cacique n'eut pas plutôt connaissance de ce désastre, qu'il pleura des larmes amères et envoya de suite sur les

lieux tous les canots qu'il put réunir pour décharger les marchandises. Le sauvetage fut accompli avec la plus grande célérité et le cacique lui-même surveilla cette opération. En somme rien ne fut perdu et qui sait si, dans une contrée civilisée, Colomb eût trouvé des secours aussi efficaces et aussi désintéressés.

Le cacique fit construire plusieurs cabanes pour recueillir les naufragés et mettre à l'abri les marchandises et les débris du navire, autour desquels il fit placer des gardes armés.

Voici un extrait d'un rapport adressé par Colomb à Leurs Majestés aragonaises concernant le cacique et ses sujets.

« Le cacique et son peuple sont très aimants, fort géné-
» reux, prêts à rendre tous les services possibles et jusqu'ici
» je n'ai rencontré nulle part de meilleurs gens. Doux de
» caractère, ils ont toujours le sourire sur les lèvres.
» Quoique vivant dans un état de nudité, leurs mœurs
» sont irréprochables. Ils sont avides de s'instruire et se
» font expliquer l'usage de tous les objets nouveaux pour
» eux. »

La perte de la *Santa-Maria* et la défection du traître Alonso Pinzon, dont on n'avait plus eu de nouvelles, furent cause que Colomb n'eut plus à sa disposition qu'une seule caravelle, non pontée, la *Niña*.

D'un autre côté, le cacique et ses gens, voyant avec quelle avidité Colomb recherchait l'or (dans un noble but, comme nous l'avons déjà dit plus haut,) lui apportèrent presque tout ce qu'ils avaient de ce précieux métal. Un d'eux donna même en échange d'une sonnette un morceau d'or du poids d'environ une demi-livre ⁽¹⁾.

Colomb, désireux de laisser quelques hommes à Haïti

(1) Nous avons lieu de croire que sous ce rapport les anciens historiens ont fort exagéré, car Pietro Martire dit, dans ses *Decades Oceanæ*, que les Castellans trouvèrent une certaine quantité d'or: *aliqua copia*.

afin d'y apprendre la langue des naturels, prit la résolution d'y fonder un établissement et de bâtir un fort avec les épaves de la *Santa-Maria*. Il fit tout son possible pour gagner la confiance du cacique, mais, afin de lui inspirer la crainte et le respect, il voulut donner aux Indiens une idée de la puissance de ses armes. Une décharge d'arquebuses leur causa beaucoup d'effroi, mais lorsque Colomb ordonna de charger un canon et qu'un boulet lancé, sur la caravelle échouée, traversa ses flancs et alla ricocher au loin dans la mer, les Indiens se jetèrent à terre épouvantés. Tous, y compris le cacique, furent persuadés que ces étrangers étaient des fils du tonnerre. Il tâcha de leur faire comprendre que ces puissants moyens d'attaque serviraient à tenir en respect les Caraïbes ⁽¹⁾ qui leur faisaient souvent la guerre.

Le cacique n'hésita plus à leur laisser construire un fort, qui fut achevé en dix jours au moyen des épaves du vaisseau. Il reçut le nom de *fuerte de la Natividad* parce que c'était le jour de Noël qu'ils étaient arrivés dans ce port.

Pendant que les Castellans construisaient le fort, l'amiral faisait de fréquentes visites à Guacanagari, qui lui donna des lames d'or ainsi qu'une couronne du même métal. Colomb, de son côté, lui fit présent d'un collier de perles, d'un manteau écarlate, d'une paire de brodequins rouges et d'un anneau d'argent; ce dont le bon Guacanagari fut enchanté.

Deux caciques escortèrent l'amiral jusqu'à sa chaloupe et lui offrirent, en le quittant, deux lames d'or. Elles n'étaient pas fondues, car les Indiens ignoraient cette

(2) Ces peuples habitaient jadis les petites Antilles. Les Espagnols ont prétendu, et avec raison, que c'étaient des cannibales. C'était une nation féroce et cruelle et toujours en guerre avec ses voisins. Cette race a disparu, mais on en trouve encore des vestiges sur la côte de Vénézuëla. Ils sont toujours braves mais cruels.

industrie; ils aplatissaient les grains d'or au moyen de pierres.

Dans cet intervalle les insulaires informèrent l'amiral qu'un navire voguait le long de la côte à environ six lieues à l'est. Il ne douta plus que ce ne fût la *Pinta* dont la désertion lui causait tant de déboires. Il envoya immédiatement une chaloupe sous les ordres d'un officier muni d'une lettre, ordonnant à Pinzon à venir rejoindre son chef. L'officier s'avança à vingt lieues à l'est sans découvrir aucune trace de la *Pinta*. L'amiral ne douta plus que Pinzon ne fût retourné avec son navire en Espagne, afin d'y porter la nouvelle des découvertes et de s'en attribuer tout l'honneur et tout le mérite.

L'amiral, fort de ce soupçon, pressa son départ pour l'Espagne afin d'y préparer des moyens d'action plus puissants pour son deuxième voyage dans ces contrées. En outre il avait une certaine appréhension de s'y voir devancer par Alonzo Pinzon, dont la désertion faisait échouer tous ses plans.

Avant de mettre à la voile, il choisit une quarantaine d'hommes résolus pour occuper le fort, sous le commandement de Diego d'Arana, auquel il conféra un pouvoir absolu; il lui adjoignit deux gentilshommes pour le remplacer en cas de besoin. Il y laissa des provisions pour une année et recommanda spécialement à ses gens de vivre dans l'union avec les insulaires et d'apprendre leur langue.

En prenant congé de Guacanagari, l'amiral échangea avec ce cacique plusieurs présents et lui promit d'en rapporter de plus riches de la part de son roi. Ce chef s'engagea à traiter les Espagnols avec douceur et consentit à ce que plusieurs de ses sujets, entre autres deux de ses parents, s'embarquassent pour l'Espagne.

Le 4 janvier, l'amiral ordonna d'appareiller en prenant la route de l'est dans le but de reconnaître les côtes de l'île. Un dimanche le 6 janvier, la vigie signala la *Pinta*

voguant, toutes voiles dehors, à la rencontre de la *Niña*. Lorsqu'Alonzo Pinzon fut en présence de l'amiral, une altercation des plus vives eut lieu entre les deux commandants, surtout lorsque Pinzon informa Colomb qu'il avait fait des échanges de marchandises contre de l'or, dont il s'était approprié la moitié et dont l'autre moitié avait été distribuée parmi l'équipage. C'était un acte de grave désobéissance, mais l'amiral dissimula son ressentiment.

Les deux caravelles abordèrent à un port où Pinzon avait fait ses échanges et d'où il avait enlevé quatre Indiens et deux Indiennes, qui furent débarqués sur le rivage. D'après le récit des marins de la *Pinta*, il y avait une grande île au sud du Cuba, qu'on supposa être la Jamaïque et que les naturels appelaient *Yamaye*. Réduit à deux petits navires, l'amiral regretta beaucoup de n'avoir pu pousser ses investigations plus loin.

Le 7 et le 8 janvier furent consacrés à radoubier les caravelles en vue du voyage de retour. Depuis la désertion d'Alonso Pinzon, Colomb avait hâte de retourner en Espagne le plus brièvement possible, la compagnie des frères Pinzon lui étant devenue odieuse.

Les jours suivants, on longea l'île sur une distance d'environ trente lieues. Arrivé devant une grande baie formée par une presqu'île du nom de *Samana* ⁽¹⁾, l'amiral eut l'intention de la faire visiter. Les marins furent étonnés d'y rencontrer une toute autre race d'hommes, armés de casse-têtes, de lourds bâtons, d'arcs et de flèches, dont l'extrémité était terminée par des arêtes de poisson ou par des morceaux de bois dur et pointu. Les marins se procurèrent, par échange, quelques arcs et des flèches. Les indigènes de cette presqu'île étaient complètement nus,

(1) Samana est de nos jours une position maritime très importante, formée par la presqu'île du même nom et possédant de riches mines de houille et de fer.

avaient le visage noirci au moyen de charbon, les traits durs, les cheveux longs, attachés en arrière et garnis de plumes de perroquets et autres oiseaux. L'amiral fit amener à bord un de ces Indiens, qu'il crut être un Caraïbe; comme personne ne comprenait son dialecte, on le renvoya à Samana muni de bimbeloteries.

Les Castellans étant de nouveau descendus à terre, y rencontrèrent une soixantaine d'Indiens armés en guerre, qui, pour leur inspirer la confiance, déposèrent leurs armes à terre et s'approchèrent des marins, lorsque tout d'un coup, sans motif apparent, ils reprirent leurs armes et s'avancèrent, d'un air menaçant, vers les hommes de bord qui n'étaient que sept en nombre. Dans la crainte d'une attaque, ils prirent l'offensive. Un des naturels ayant reçu un coup de sabre et un autre ayant été transpercé d'une flèche, toute la troupe s'enfuit en jetant ses arcs et ses flèches. Le pilote, qui commandait l'embarcation, fit rentrer ses hommes dans la chaloupe.

Lorsque l'amiral apprit cet incident, il en fut affligé, mais intérieurement il s'en réjouit, car il croyait que ces Indiens étaient des Caraïbes réputés pour anthropophages (1). Le lendemain il envoya la chaloupe montée par quelques hommes bien armés qui virent sur le rivage l'Indien venu la veille à bord, entouré de beaucoup des siens et précédé d'un cacique. Leur attitude était fort pacifique; ayant échangé quelques signes d'amitié, le cacique se rendit à bord de la caravelle accompagné de trois Indiens. Après les avoir régalez de miel et de biscuits, on leur donna quelques présents. Le cacique tâcha de faire comprendre à Colomb qu'il lui enverrait un masque d'or et il tint parole.

Avant de donner une relation du voyage de retour, nous compléterons cette notice par quelques détails tirés

(1) Lors de son deuxième voyage il en eut la preuve.

d'une lettre adressée par l'amiral à un de ses amis, au sujet des peuplades qu'il avait visitées.

D'après les renseignements qu'il avait pu se procurer, la polygamie n'existe dans aucune des îles, excepté pour les chefs ou caciques, qui ont quelquefois vingt femmes. De même que chez presque tous les sauvages, les femmes sont plus laborieuses que les hommes. Ces populations ne connaissent pas la propriété, tout est en commun, leur seule loi est la loyauté mutuelle.

Quoique le cacique soit tout puissant et qu'il ait droit de vie et de mort sur ses sujets, son autorité est si paternelle, qu'ils s'y soumettent sans difficulté.

La souveraineté du cacique est héréditaire; mais, s'il meurt sans enfants, ce sont les fils de sa sœur qui héritent du pouvoir.

Ces peuplades n'ont aucun culte proprement dit, mais ils reconnaissent que toute puissance vient d'un Être suprême ⁽¹⁾.

L'amiral et tout son équipage auraient beaucoup désiré pouvoir se reposer dans cette île après une si longue navigation, et visiter Carib, l'île des anthropophages, (de nos jours Porto-Rico), mais le mauvais état des caravelles lui faisait un devoir de retourner en Espagne et de rendre compte à Leurs Altesses Royales du succès de ses découvertes.

Le vent ayant tourné au nord-est, on mit le cap sur l'Europe, le 16 janvier 1493. Pendant cette navigation on

(1) Lors du deuxième voyage de Colomb à l'île de Cuba, un des caciques lui tient un discours qui, dans la bouche d'un Indien n'ayant aucune idée du christianisme, aurait pu servir de modèle et d'enseignement à maint chrétien.

A l'exception des Indiens Payaguas, qui ne sont pas même idolâtres, et que les jésuites n'ont jamais su convertir, presque toutes les tribus, que nous avons visitées, reconnaissent un Être suprême ou un génie du bien et du mal. Nous avons déjà plusieurs fois traité ce sujet dans différentes notices.

découvrit beaucoup de petites îles, mais sans en approcher. La navigation fut assez heureuse jusqu'au 12 février et déjà on avait fait environ cinq cents lieues, lorsqu'une si furieuse tempête se déclina sur l'Océan, que les deux caravelles furent sur le point de sombrer corps et biens. Comme tous les marins chrétiens, l'amiral et son équipage firent le vœu d'aller en pèlerinage aux endroits où se rendent d'habitude les marins qui ont échappé à la mort.

Colomb, malgré l'affreuse situation dans laquelle il se trouvait, eut la présence d'esprit d'écrire, en peu de lignes, sur du parchemin, ses principales découvertes, l'enferma dans un baril hermétiquement clos, sans communiquer son secret à personne, et le jeta à la mer.

Cette terrible tempête dura près de trois jours. Pendant ce temps, l'autre caravelle la *Pinta* avait disparu dans le tourbillon des vagues et l'on ne douta pas qu'elle n'eût péri.

Le 15 février on aperçut la terre, mais sans nul indice qui pût aider à la reconnaître. Était-ce l'île Madère ou les rochers de Cintra près de Lisbonne, comme le croyaient les pilotes? Colomb ayant pris ses observations, leur fit connaître que c'était Santa-Maria, une des îles du groupe des Açores (1).

Tout l'équipage salua avec joie la vue d'une terre, car les vivres commençaient à manquer. L'amiral, qui depuis trois jours ne s'était pas reposé, était perclus des jambes et ce ne fut que le 18 février qu'il put aborder à Santa-Maria après avoir perdu une de ses ancres. Le gouverneur

(1) Cet archipel, situé à 800 kilomètres de Portugal, compte huit îles principales et quelques îlots. Il fut découvert en 1432 par Cabral. La population est estimée à environ 270,000 habitants. On y cultive la vigne, des oranges et des céréales.

Ces îles portent le nom d'Açores à cause des nombreux vautours que les Portugais désignent sous le nom d'*azor*.

de l'île, Dom João de Castanheda, lui envoya quelques vivres et des rafraîchissements; ceux qui se rendirent à bord furent étonnés de ce qu'une si frêle embarcation eût pu résister aux coups de mer, car depuis quinze jours il régnait dans ces parages une tempête d'une violence inouïe.

Le lendemain l'amiral envoya une partie de ses gens à terre pour accomplir le vœu qu'on avait fait pendant l'ouragan. S'étant dirigés vers une chapelle, pieds nus, en chemise et sans armes, ils furent soudainement entourés par une troupe de soldats portugais, qui les firent prisonniers. Colomb attendit vainement le retour de ses gens et, ne les voyant pas revenir, il s'avança avec son navire vers un endroit d'où il put découvrir la chapelle. Alors il vit un grand nombre de cavaliers armés descendre de cheval et entrer dans une chaloupe, évidemment dans le but de venir l'attaquer.

Aussitôt il convoqua ses hommes sous les armes, décidé à se défendre si on l'attaquait. La chaloupe s'étant avancée à portée de voix de la caravelle, le capitaine demanda un sauf-conduit. L'amiral le lui promit, bien décidé à le garder en otage, car il ne douta pas que ses hommes ne fussent prisonniers, mais le capitaine, craignant quelque piège, resta dans la chaloupe. Alors Colomb déclina ses titres de vice-roi des Indes, de grand amiral et lui montra les lettres de patente de Leurs Altesses Royales d'Espagne. La réponse du commandant fut si insolente que Colomb le menaça de descendre à terre et de tirer une vengeance éclatante d'un procédé aussi insolent qu'inusité.

Il y a lieu de comparer ici l'accueil que l'amiral reçut des premiers Européens avec lesquels il vint en contact à son retour et la touchante hospitalité qu'il avait reçue des Indiens des îles où il avait débarqué. Voilà cependant des gens que l'on a coutume de traiter de sauvages.

Sur ces entrefaites, le temps devint si orageux que

Colomb, après avoir perdu une ancre, fut obligé de chercher ailleurs un mouillage plus sûr et moins dangereux. Il tâcha de gagner l'île de San-Miguel (une des Açores) mais le mauvais temps l'en empêcha et il dut louvoyer pendant toute la nuit. Le 22 février il se rapprocha de Santa-Maria, bien décidé d'attaquer l'île et de tirer une éclatante vengeance de la félonie des Portugais, si on ne lui rendait pas ses gens. Il ne tarda guère à voir arriver sa chaloupe montée par deux prêtres, un officier et quelques matelots, qui sollicitèrent la permission de monter à bord. A leur demande Colomb leur montra ses lettres royales de patente, ses titres de grand amiral; mais il comprit que ce n'était qu'un expédient de la part des Portugais, qui craignaient les représailles de l'Espagne pour avoir violé le droit des gens. On lui fit des excuses, ce dont il fit semblant d'être satisfait. La chaloupe fut rendue ainsi que les prisonniers; ceux-ci l'informèrent que le roi de Portugal avait donné ordre de s'emparer du grand amiral et c'est ce qui aurait eu lieu s'il était descendu à terre avec la première partie de son équipage (1).

Si Colomb, malgré sa bravoure et son énergie, ne tira pas vengeance de cette violation du droit des gens, c'est

(1) Il nous semble qu'il y a ici une contradiction de la part des historiens. D'après Herrera, le gouverneur de l'île envoya à Colomb des vivres et des rafraîchissements, ce qui lui eût permis de continuer son voyage. Or, si l'ordre eût été donné de s'emparer de l'amiral, il est évident que le gouverneur en aurait eu connaissance. Nul doute que Colomb, touché du bon procédé de Castanheda, se serait rendu à son palais, si celui-ci l'avait invité. C'eût été alors le moment propice de le retenir prisonnier.

Quelques auteurs modernes ne disent mot des incidents de la relâche à Santa-Maria et se bornent à dire que, d'après les instructions du roi de Portugal, le gouverneur de cette île chercha à enlever traîtreusement Colomb afin de le confiner dans un cachot. Son plan ayant échoué, il fit couper de nuit les amarres de la *Niña*, mais l'amiral veillait et parvint à préserver son navire du naufrage.

qu'il avait hâte de regagner l'Espagne, craignant de s'y voir devancé par Alonzo Pinzon.

Après avoir lesté son navire, pris une provision de bois et fait les réparations nécessaires, le temps étant devenu favorable, l'amiral prit la route de l'est. Le 2 mars il s'éleva une tempête aussi violente que la première et pendant deux jours la frêle embarcation fut le jouet des flots et des vents, au point que l'on désespéra de pouvoir gagner les côtes de l'Espagne ou du Portugal.

Après deux jours de navigation, pendant lesquels le navire fut tellement ballotté qu'à chaque moment il menaça de sombrer, on découvrit la côte le 4 mars, par une nuit obscure. A l'aube l'amiral reconnut la roche de Cintra et, quoique le vent fût favorable pour faire voile vers l'Espagne, il crut prudent, à cause de la grosse mer, d'atterrir au petit port de Cascaes situé à l'embouchure du Tage.

Ayant remonté la rivière, l'amiral s'empressa d'écrire à Leurs Altesses Royales d'Aragon pour leur faire connaître le résultat de ses découvertes et au roi de Portugal, lui demandant l'autorisation de se rendre à Lisbonne, en lui déclarant qu'il ne venait pas de la côte d'Afrique, mais des Indes.

Sur ces entrefaites, un officier du port se rendit à bord et somma Colomb d'aller rendre compte de son voyage au commandant du port. Il lui répondit qu'étant grand amiral d'Espagne, il ne pouvait obéir à ses injonctions ; néanmoins, il consentit à lui montrer ses lettres de patente. L'officier fit son rapport au commandant du port qui, à bord d'un gallion, attendait ses explications ; alors il s'approcha de la caravelle au son de la trompette et offrit à Colomb tous les secours nécessaires.

La nouvelle de l'arrivée d'un navire venant d'une contrée inconnue et que l'on disait chargé d'or, se répandit rapidement à Lisbonne. Une foule de personnes alla voir le

grand navigateur, ainsi que les Indiens qu'il avait ramenés avec lui. Les Portugais lui fournirent tout ce dont il avait besoin sans vouloir recevoir rien en échange; c'était l'ordre exprès du roi João II, qui se trouvait alors au Val Paraíso à neuf lieues de Lisbonne. Le roi invita l'amiral à aller lui rendre visite, afin d'entendre de sa bouche le récit merveilleux de ses découvertes.

Cette invitation sourit médiocrement à Colomb. Il se souvint de l'acte de déloyauté commise à son égard à Lisbonne, des intentions hostiles contre son expédition lorsqu'il quitta l'île de Gomera et de l'agression à laquelle ses hommes avaient été en butte à l'île Santa-Maria. Si à ce moment, à ce que disent les historiens, il avait connu toutes les avanies que l'entourage du roi tramait contre lui, et même contre sa vie, il se serait peut-être bien gardé de quitter son navire, mais il avait foi dans la parole royale du souverain de Portugal.

Tous les seigneurs de la cour vinrent à sa rencontre et l'accompagnèrent jusqu'à la résidence royale. Dom João II fit à l'illustre Génois un accueil fort amical et le combla d'honneurs, tels que les grands d'Espagne en reçoivent à la cour. Il écouta avec le plus grand intérêt le récit de ses découvertes et, après l'avoir chaudement félicité, il lui fit entendre que la découverte et la conquête de ces nouveaux pays appartenaient au Portugal en vertu d'un traité entre les couronnes de Castille et celle de Portugal. Colomb objecta qu'il ignorait cette convention, qu'il s'était conformé aux ordres de ses souverains d'aller ni à la Guinée ni à la Côte d'Or et que ce différend devait s'arranger entre les deux puissances.

João II lui offrit une escorte, pour se rendre par terre de Lisbonne en Espagne, mais Colomb préféra s'embarquer sur sa caravelle, qui leva l'ancre le 13 mars et, après deux jours de navigation, il rentra triomphalement à Palos,

qu'il avait quitté le 3 août de l'année précédente, après environ sept mois et demi d'absence.

Quoique don Fernando, le fils du grand amiral, n'en dise rien dans l'histoire de la vie de son père, cependant Herrera relate que le chagrin et le dépit de quelques Portugais alla si loin, qu'ils offrirent au roi de le poignarder et de lui enlever ses papiers, mais que João II rejeta cette proposition avec horreur.

Qu'on se rappelle ici toutes les craintes que l'on eut à Palos, lors du départ des trois caravelles que l'on ne croyait plus jamais revoir; aussi le retour de l'amiral causa une joie immense parmi la population. Toute la ville courut au port pour saluer et féliciter l'illustre navigateur. Les travaux furent suspendus, les boutiques se fermèrent, on tira le canon et les cloches de la ville sonnèrent à toute volée. Les autorités municipales lui rendirent des honneurs comme à une tête couronnée et le conduisirent processionnellement à la principale église où l'amiral alla rendre des actions de grâces au Tout-Puissant de son heureux retour.

Singulière coïncidence. Le soir même de l'arrivée de Colomb à bord de la *Niña*, entraît dans le port de Palos la *Pinta*, sous le commandement d'Alonso Pinzon. Ayant dû relâcher à Bayonne, il s'empessa d'envoyer au roi et à la reine de Castille une relation de la découverte du Nouveau Monde, en s'en attribuant tout le mérite.

Il s'attendait à recevoir dans sa ville natale une réception triomphale; mais ayant aperçu la *Niña*, il comprit enfin combien sa conduite avait été odieuse et traître envers son chef. Il se crut perdu dans l'opinion publique. Une lettre fort sévère du roi Alphonse jeta le désespoir dans son âme; dévoré de chagrin et de remords, il tomba malade et mourut quelque temps après ⁽¹⁾.

(1) Nous omettons ici quelques détails sur le dernier épisode de la vie d'Alonso Pinzon. Le récit d'Herrera diffère de beaucoup avec celui de l'historien Oviedo,

L'amiral, après son arrivée, écrivit à Leurs Majestés et leur envoya un récit détaillé de ses découvertes. Le lendemain de son arrivée, il partit pour Séville avec tous les trésors et les objets curieux qu'il avait apportés du Nouveau Monde et suivi de sept Indiens. L'un d'eux était mort pendant le voyage et les deux autres étaient malades à Palos.

Arrivé à Séville, il reçut une lettre des plus flatteuses de Leurs Altesses, l'invitant à se rendre à Barcelone où se trouvait alors la cour. Son voyage fut une vraie marche triomphale. La renommée de ses découvertes s'était répandue comme un éclair; sur tout le parcours, les populations étaient accourues pour contempler le grand révélateur, mais ce qui excita surtout leur admiration, ce furent les perroquets, les Indiens et d'autres curiosités.

Au mois d'avril il arriva à Barcelone, escorté par plusieurs seigneurs de la cour, qui étaient venus à sa rencontre, ainsi que par une multitude de gens avides de voir l'homme illustre, qui avait ouvert un nouvel horizon au monde commercial et préparé un grand triomphe pour le christianisme.

Lorsque l'amiral eut été complimenté de la part des souverains de Castille, il se dirigea vers le palais escorté des sept Indiens ayant le corps peint en diverses couleurs et parés de bracelets et de couronnes en or. Venaient ensuite des porteurs de balles de coton, d'épices rares, de couronnes et de lames en or. Sur des roseaux, de plus de vingt pieds de haut, étaient perchés des perroquets, suivis par des porteurs de dépouilles d'alligators et de lamantins. Derrière ce cortège venait le vice-roi des Indes monté sur un superbe cheval. Une foule immense encombrait les rues; les fenêtres, les balcons et les toits étaient garnis de curieux.

Sur une place publique s'étalait le trône du roi et de la reine sous un riche dais resplendissant d'or. Quelques

historiens disent que la réception eut lieu dans un des vastes et splendides salons du palais. Tous les grands dignitaires du royaume se tenaient derrière Ferdinand et Isabelle. Arrivé devant ses souverains, Colomb ploya le genou et sollicita l'honneur de leur baiser les mains, mais Leurs Altesses se levèrent et l'obligèrent à s'asseoir à leurs côtés. Dans une cour où l'étiquette est si rigide observée, c'était le plus grand honneur que l'on pût accorder à celui que naguères on traitait d'aventurier.

L'amiral commença alors un long discours ou plutôt un récit détaillé de toutes ses découvertes. Il montra les Indiens, les produits du sol, les animaux vivants ou empaillés et l'or qu'il avait recueilli dans les îles. En finissant sa longue narration, il insista surtout sur les nouvelles découvertes qu'il se proposait de faire et qui deviendraient une source de richesses pour l'Espagne et sur le bien immense qui en résulterait pour la chrétienté en répandant la vraie foi parmi les innombrables Indiens de ce nouveau continent.

Aussitôt qu'il eut fini sa narration, le roi et la reine se jetèrent à genoux pour rendre des actions de grâces au Tout-Puissant et tous les assistants les imitèrent. Pendant ce temps la musique de la chapelle royale entonna le *Te Deum*.

La cérémonie finie, il fut reconduit triomphalement chez lui. Pendant tout le temps de son séjour à Barcelone, les souverains de Castille le recevaient à toute heure, afin de l'entretenir des divers incidents de son voyage. Le roi et son fils faisaient souvent des excursions à cheval accompagnés de l'amiral.

Tous les seigneurs de la cour se firent un honneur d'inviter l'amiral à leur table et l'illustre cardinal d'Espagne, Pedro Gonzales de Mendoza, lui fit prendre la première place dans un grand festin qu'il donna en son honneur.

Les souverains de Castille étaient impatients de voir

Colomb prendre le commandement d'une flotte destinée à continuer les découvertes dans la *mer des Indes* (1).

De son côté il était désireux de se procurer les ressources nécessaires pour arracher à la domination des musulmans le tombeau du Christ. Depuis qu'il avait recueilli tant d'or dans les îles, il avait à cœur, plus que jamais, de réaliser ce projet.

Avant de renvoyer l'amiral aux Indes, Leurs Majestés catholiques étaient fort désireuses de poser un acte de courtoisie envers le Saint-Siège en demandant au pape Alexandre VI de promulguer une bulle de démarcation, réglant les limites des possessions espagnoles et portugaises pour les pays déjà découverts et ceux à découvrir à l'avenir. Le Saint-Siège fit droit à leur demande.

Le roi de Portugal, regrettant plus que jamais d'avoir vu tomber en d'autres mains un nouveau continent, fit armer secrètement une flotte destinée à tirer parti des découvertes des Espagnols. Leurs Majestés catholiques, ayant appris ces préparatifs, renforcèrent leur escadre pour se défendre et attaquer la flotte portugaise si elle mettait obstacle à sa navigation.

Les souverains de Castille envoyèrent un ambassadeur à la cour de Lisbonne et représentèrent au Saint-Siège que les entraves, que voulait leur susciter le Portugal, auraient pu neutraliser l'effet des bulles. Alexandre VI confirma par une nouvelle bulle la teneur de la précédente. Le Portugal s'y soumit, sinon il aurait pu en résulter un *casus belli*. Toutes les difficultés étant écartées, l'amiral se prépara à entreprendre un deuxième voyage.

Lors de son départ, la cour tint à cœur de se montrer énéreuse envers la famille du grand Génois. Ses frères reçurent le titre de don, avec de magnifiques armoiries pour toute leur famille.

(1) Nous suivons ici Herrera. Ainsi que nous l'avons dit dans une notice précédente, Colomb croyait avoir découvert une nouvelle route vers l'Inde,

Avant de ramener les Indiens dans leur patrie, afin d'y faire connaître les bienfaits dont on les avait comblés en Espagne, Colomb les fit instruire pendant les deux mois qu'il passa à Barcelone. Après qu'on leur eut inculqué les principales vérités du christianisme, on leur conféra le baptême. Le roi, la reine et le jeune prince tinrent à honneur de leur servir de parrains.

Les deux parents du cacique Guacanagari reçurent, l'un le titre de don Fernando d'Aragon, et l'autre celui de don Juan de Castillo. Le prince de Castille les attacha à sa personne.

Leurs Majestés catholiques, désireuses de répandre le christianisme parmi les idolâtres, firent choix de douze prêtres séculiers et religieux ayant pour supérieur un moine bénédictin de grand mérite, porteur d'un bref du pape avec ordre de traiter les Indiens avec beaucoup de douceur. Les objets du culte ne leur firent pas défaut et la reine elle-même leur donna des ornements de sa chapelle royale.

L'amiral eut le bonheur, lors de son deuxième voyage, d'avoir pour compagnon de bord son excellent ami le père Perez de Marchena, le savant astronome. On sait que ce fut grâce à sa puissante protection que le grand Génois a pu marcher à la découverte de l'Amérique.

Les trois voyages suivants de Colomb sont fort émouvants, surtout le troisième. Les Espagnols et les Indiens, instigués par de hauts personnages, se révoltèrent souvent contre son autorité. Les viles intrigues et les basses calomnies de quelques grands dignitaires furent cause qu'il fut renvoyé en Espagne chargé de chaînes comme un vil galérien, ainsi que ses deux frères don Barthélemi et don Diego, qui subirent le même sort.

DEUXIÈME VOYAGE DE CHRISTOPHE COLOMB

par M. A. BAGUET,
consul honoraire du Brésil et conseiller de la société.

Le deuxième voyage du grand amiral ne s'effectua pas au moyen de trois petites caravelles, mais avec dix-sept navires, parmi lesquels trois grands vaisseaux, la *Niña* et treize caravelles. On y avait embarqué de l'artillerie de gros calibre dans la prévision d'une agression de la part des Portugais; des chevaux, des ferrements et des engins devant servir à l'extraction de l'or, des marchandises de toute espèce et des graines légumineuses, propres aux établissements que l'on se proposait de fonder. Quelques centaines de volontaires, parmi lesquels plusieurs personnes appartenant à la noblesse, attendaient l'amiral à bord, désireux d'acquérir de la gloire, mais surtout de l'or. C'était le principal objectif de tous ces aventuriers.

L'amiral avait arboré son pavillon sur la *Maria galante* (la gracieuse Marie.)

Le 25 septembre cette flotte formidable sortit du port de Cadix et le 5 octobre elle entra dans celui de San-Sebastian, capitale de l'île Gomera (Canaries). On y embarqua des animaux domestiques et des volailles qui furent la souche de ceux dont l'Amérique est peuplée de nos jours.

Chaque commandant de vaisseau reçut des instructions cachetées, avec ordre de ne les ouvrir qu'en cas de force majeure.

On remit à la voile le 7 octobre, mais un peu plus dans la direction du sud. Le 24, après avoir fait 450 lieues, Colomb jugea, d'après certains indices, que la terre était proche. En effet, le dimanche 3 novembre, on découvrit une île qui reçut le nom de Dominique ⁽¹⁾.

Il donna à une autre île le nom de son navire *Maria galante* ⁽²⁾.

Le 4 novembre il découvrit une île qu'il appela la Guadeloupe ⁽³⁾. Ayant envoyé quelques soldats à terre, ils furent surpris de voir dans les cabanes de gros perroquets, des hamacs en coton et des fruits délicieux, mais sans y rencontrer personne.

A leur retour, Colomb y fit débarquer un certain nombre de soldats, afin d'en ramener des insulaires et d'obtenir d'eux quelques renseignements. Les soldats s'étant emparés de deux Indiens, six femmes et deux enfants, ceux-ci l'informèrent que les Caraïbes de la Guadeloupe les avaient fait prisonniers, qu'ils étaient destinés à être mangés et les femmes réduites en esclavage. Tous supplièrent Colomb de les garder à bord. Le roi de la Guadeloupe, à la tête de six grands canots montés par environ trois cents Indiens, était allé faire une razzia dans les îles voisines afin de s'y procurer de la chair humaine.

Colomb reçut de ces Indiens d'excellents renseignements

(1) La Dominique appartient au groupe des petites Antilles et fut cédée par les Français aux Anglais. Quelques auteurs confondent cette île avec Saint-Domingue.

(2) Marie la Gracieuse, île des petites Antilles; montagneuse, mal arrosée; ses produits consistent en sucre et coton, mais elle n'a pas de port.

(3) La Guadeloupe, l'une des petites Antilles, appartient aux Français. Il y a au delà de 200,000 habitants. Elle est fort fertile et produit du café, du cacao, du sucre, du tabac, du roucou, du bois d'ébénisterie.

sur les diverses îles de ce groupe et ils lui indiquèrent la route à suivre pour atteindre l'île d'Haïti ou Hispaniola.

Plusieurs de ses gens, étant descendus à terre sans la permission des officiers, faillirent rester dans l'île où ils auraient été infailliblement mangés par les Caraïbes. Colomb y envoya un détachement de soldats sous la conduite d'Ojeda, mais ils ne purent les découvrir. Il était indécis s'il devait lever l'ancre, lorsqu'heureusement ils revinrent d'un autre côté, prétendant qu'ils s'étaient égarés dans les bois. L'amiral, afin de faire respecter la discipline, fit mettre les principaux instigateurs à la chaîne sans égard à leur rang.

Pendant cet intervalle Colomb, étant descendu à terre, entra dans une cabane où il vit plusieurs crânes et divers ossements humains. Il eut la preuve *de visu* de la cruauté des Caraïbes (1).

Du 10 au 22 novembre, il prit possession d'une quantité d'îles auxquelles il donna divers noms qui n'existent plus. Citons, entre celles qui ont conservé leur nom primitif, les îles de Saint-Christophe (2) et de San-Juan de Puerto-Rico (3) appelée par les iusulaires *Boriquen*.

Le 22 novembre la flotte mouilla devant la baie de Sumana. En longeant la côte d'Hispaniola (Saint-Domingue), l'amiral envoya sa chaloupe à l'embouchure d'une rivière. Grande fut la surprise des marins d'y voir deux cadavres

(1) L'historien Pietro Martire relate, dans ses *Opus Epistolarum*, un combat sanglant (que nous n'avons trouvé dans aucun autre auteur) entre une partie de l'équipage et les Caraïbes.

(2) San-Cristovoro ou Saint-Kitts, île volcanique. On y récolte du coton, du gingembre, du sucre, etc. Sa population est estimée à environ 30,000 habitants. Cette île appartient aux Anglais et fait partie des Antilles anglaises.

(3) Porto-Rico appartient au groupe des grandes Antilles. On estime sa population à environ 700,000 âmes. Son sol est riche en pâturages et en produits tropicaux. C'est, avec l'île de Cuba, la seule île qui soit restée en possession des Espagnols.

en putréfaction, ayant une corde de fibres autour du cou et attachés à des poteaux, mais sans pouvoir distinguer si c'étaient des Indiens ou des Castellans. C'était un triste pressentiment.

Le 27 on jeta l'ancre à l'entrée de Puerto-Real. Quelques Indiens, envoyés par Guacanagari avec de riches présents, montèrent à bord. Colomb leur ayant demandé où étaient les gens qu'il avait laissés dans l'île, ils lui répondirent qu'une partie était morte de maladie et que les autres s'étaient rendus dans l'intérieur avec des femmes. Colomb eut de cruels soupçons, mais il se garda de les faire connaître et renvoya les Indiens chargés de présents.

Le lendemain, en s'avancant dans le port, son cœur fut navré de douleur en voyant le fort de la Natividad en ruines, détruit par le feu. On n'y trouva aucun être vivant, mais l'amiral, ayant remarqué un endroit où la terre semblait fraîchement remuée, y fit faire des fouilles et on y découvrit sept à huit corps qui paraissaient être enterrés depuis deux mois, et qu'à leurs habillements on reconnut être des Espagnols.

Pendant qu'on faisait des recherches, on vit s'avancer un des frères du cacique Guacanagari, ayant nom Maldonato, suivi d'une foule d'Indiens, à l'effet de solliciter une entrevue avec l'amiral. Il l'informa qu'après son départ, la discorde ne tarda guère à se mettre parmi les Castellans, qu'ils avaient commis toutes sortes de brigandages, enlevé les femmes des insulaires et s'étaient emparés de leur or. Guttierrez et Escovedo, après avoir tué un Indien, étaient passés avec neuf hommes dans les États du cacique Caonabo, ⁽¹⁾ qui les fit tous massacrer, dans la

(1) Caonabo était un roi ou cacique étranger d'origine caraïbe. Son nom signifie en idiome du pays seigneur de la maison d'or, parce qu'il était roi du district d'or de Cibao. Hardi, fort intelligent, mais cruel, il avait soumis les indigènes de Cibao et s'en était fait respecter. A force d'audace il était parvenu à exercer une sorte de supériorité sur les autres caciques.

crainte que les Castellans ne voulussent s'emparer des mines d'or de Cibao; que Caonabo était venu assiéger le fort à la tête d'une nombreuse armée et y avait mis le feu pendant la nuit; une partie des assiégés s'était noyée, en voulant se sauver à la nage.

Son frère Guacanagari avait défait l'armée de Canaobo; mais ayant été blessé dans le combat, le reste des Castellans s'était enfui dans l'île, sauf le brave Diego de Arána qui, en se défendant, fut massacré avec dix de ses gens ⁽¹⁾.

Colomb hésita de croire aux paroles du cacique, car tout le portait à la défiance. Son entourage l'excita à prendre des mesures violentes, mais Colomb lui représenta qu'il ne pouvait s'établir dans l'île sans le consentement des caciques, sinon qu'il en résulterait des guerres sanglantes; d'ailleurs, si Guacanagari était un traître, il n'aurait pas envoyé son frère pour exposer sa situation; il serait toujours temps de punir les coupables, ce qu'une enquête seule pourrait prouver, et avant tout il fallait bien se fortifier.

Cet avis si sage et si prudent obtint les suffrages de presque tout son entourage.

L'amiral n'hésita pas à se rendre à la cour du roi, qui lui fit un long récit des tristes événements qui avaient eu lieu depuis son départ et lui montra ses blessures. Colomb crut aux paroles du souverain, qui lui fit présent de plaques d'or, d'une couronne et de quelques calebasses remplies de grains du même métal, dont le poids total

(1) Un historien moderne est tout à fait en désaccord avec Herrera au sujet de cet événement. D'après lui Guacanagari aurait été complètement défait et blessé d'un coup de pierre par Caonabo. S'étant réfugié dans les bois, le vainqueur incendia ses cases avant de regagner son territoire.

Cet historien a pris pour guide Pietro Martire, qui assure que tout le mal venait de Guacanagari qu'il dépeint comme un traître. Cependant tous les autres historiens anciens ont adopté la version d'Herrera.

pouvait se monter à environ deux cents livres. Colomb de son côté lui fit présent de divers objets utiles qui furent reçus comme des richesses inestimables.

Ayant l'intention de fonder un établissement solide, il se décida, pour plusieurs raisons, à choisir un emplacement plus convenable. Il fit choix d'un endroit situé près d'un village indien sur les bords d'une petite rivière, où il trouva toutes les facilités pour fonder une ville. Il commença à y faire ériger une église et des magasins et dressa lui-même le plan de la ville à laquelle il donna le nom d'Isabel.

L'amiral n'était pas à bout de ses tribulations.

Les provisions n'ayant pas été ménagées ou s'étant gâtées, on ne tarda guère à sentir la disette. La chaleur, le climat, les fatigues du voyage, un travail excessif et le changement de nourriture furent cause que de graves maladies éclatèrent à bord. Colomb, exténué par un travail incessant, tomba malade à son tour ; toutefois il ne cessa de transmettre ses ordres et tâcha d'empêcher, par tous les moyens possibles, que le découragement se mit parmi les gens de sa flotte.

En dehors de l'équipage, il y avait à bord des navires environ sept cents personnes parmi lesquelles des gentils-hommes protégés par la cour, des ouvriers appartenant à tous les métiers, des religieux etc., tous soldés par la couronne. Mais telle était la soif de l'or que trois cents aventuriers étaient parvenus à se cacher clandestinement à bord des divers vaisseaux. La plupart appartenaient à la jeune noblesse. On comprend aisément que, n'étant pas habitués à se nourrir de salaisons et de biscuits, beaucoup d'entre eux tombèrent malades et les valides, invoquant leur qualité d'*hidalgo*, refusèrent de travailler. Colomb dut les menacer de leur couper les vivres s'ils ne voulaient pas lui obéir. Ce qu'il fallut d'énergie et de patience à l'amiral, malgré son état maladif, est incroyable.

Convaincu que tout son entourage ainsi que les aventuriers étaient dévorés par la soif de l'or, il prit la résolution d'aller à la découverte du précieux métal. Son lieutenant Alfonso de Ojeda, dont il connaissait le courage et l'adresse, reçut l'ordre d'aller à la recherche des mines de Cibao ⁽¹⁾, car il était trop malade pour se mettre lui-même à la tête de cette expédition.

Ojeda, accompagné de quinze soldats bien armés, arriva sans encombre à une distance d'environ douze lieues de Cibao. Chemin faisant, les Indiens, qui lui servaient de guide, ramassèrent beaucoup de paillettes et de grains d'or dans le sable. Il supposa et avec raison, que son récit et la vue de cet or serviraient à ranimer ceux que la faim et les maladies avaient jetés dans un état voisin du désespoir. C'est pourquoi il revint sur ses pas et reprit la route d'Isabel.

L'amiral, émerveillé de voir cette grande quantité d'or, prit la décision de renvoyer sa flotte en Espagne, à l'exception de deux vaisseaux et de trois caravelles. Il donna le commandement de la flotte à Torrez et on y embarqua tout le métal précieux récolté par Ojeda ainsi que les présents reçus de Guacanagari.

Après que les navires eussent pris le large, Colomb fut informé que des mécontents, ayant à leur tête Bernardo Dias, avaient formé le dessein de s'emparer de quelques-uns des vaisseaux et de faire voile pour l'Espagne. Afin de couper le mal dans sa racine, il ordonna de se saisir de Bernardo Dias et le renvoya en Espagne, en adressant aux autorités un rapport constatant les preuves de son crime de haute trahison. Les principaux conspirateurs reçurent leur châtimement en présence de toute la colonie. Les ennemis de Colomb ne manquèrent pas d'exploiter cet acte de justice qu'ils

(1) Les fameuses mines de Cibao, dont les Espagnols ont extrait des monceaux d'or, étaient situées dans une chaîne de montagnes qui coupe l'île d'Haïti en deux. Leur hauteur est de 800 à 1000 mètres et la plus élevée est le pic de Serronia, qui a environ 2800 mètres d'altitude.

qualifièrent de cruauté et dont plus tard lui et sa famille furent les victimes.

Colomb aurait pu faire fusiller le chef des conspirateurs, mais il usa d'indulgence : longanimité dont ses adversaires ne tinrent aucun compte.

L'ordre ayant été rétabli dans la colonie et sa santé s'étant améliorée, il prit la résolution de visiter lui-même les mines de Cibao et donna le commandement d'Isabel à son frère Diego.

Il partit le 12 mars à la tête de quatre cents soldats, bien armés, tant à pied qu'à cheval. Après s'être frayé, non sans d'énormes difficultés, un chemin à travers les bois, traversé des rivières et des ruisseaux, percé des collines pour le passage de la cavalerie, ils arrivèrent le 15 au pied d'une haute montagne, située sur les confins de la province de Cibao. Herrera relate que la plupart des ruisseaux charriaient des grains d'un or très pur et que les Castellans y trouvèrent d'immenses trésors. On découvrit non seulement des mines d'or, mais des mines de cuivre et deux gisements d'ambre gris et de pierre d'azur.

La cavalerie pouvant difficilement manœuvrer sur un terrain montagneux et pierreux, l'amiral fit bâtir un fort entouré d'un large fossé et lui donna le nom de Saint-Thomas; il en confia le commandement à Pedro de Margarit en lui laissant une cinquantaine d'hommes, ouvriers et soldats. Colomb l'avait recommandé à ses souverains, mais c'était un ingrat et un rebelle, car dans la suite il fut cause des malheurs de la colonie en suscitant d'énormes difficultés à son bienfaiteur.

L'amiral, inquiet sur le sort de la colonie naissante d'Isabel, se hâta de revenir sur ses pas. Il fut étonné de la prodigieuse fertilité du sol; en deux mois de temps le froment que l'on avait semé fin janvier était déjà en épis. On y avait récolté des melons, des concombres et autres fruits, mais ce n'était qu'un accessoire insuffisant pour la

nourriture de ses hommes. Il ordonna de construire des moulins à moudre le blé, la farine commençant à faire défaut. Les soldats et les ouvriers étaient faibles et malades par suite d'un travail excessif; aussi Colomb dut-il avoir recours aux bras de la noblesse. Ces aventuriers, qui n'avaient accompagné l'amiral que dans le but de ramasser de l'or, firent éclater publiquement leur mécontentement. Boyl, le chef des missionnaires, homme vif et emporté, se mit à leur tête, Colomb s'étant vu obligé, pour le bien de tous, à mettre à la ration les nobles fainéants ainsi que les missionnaires.

Il se montra dans quelques circonstances par trop rigoureux, mais, s'il n'avait pas maintenu parmi eux une sévère discipline, la révolte aurait éclaté parmi ses gens.

Presque tout son entourage le traitait de Génois et d'étranger. Ils l'estimaient hypocritement à cause des trésors qu'il pouvait leur procurer, mais intérieurement ils le détestaient et étaient jaloux de ses titres et de sa gloire. Les *hidalgos* surtout étaient furieux d'être sous les ordres d'un parvenu, d'un étranger.

Le père Boyl ne pouvait pardonner à l'amiral de ne pas avoir suivi ses conseils, en faisant arrêter et emprisonner le roi Guacanagari qu'il accusait de complicité avec Caonabo. Ce qui l'exaspéra, ce fut l'ordre donné par Colomb aux nobles paresseux de travailler sous peine de voir diminuer leur ration; il lui reprocha sa dureté envers la noblesse et alla jusqu'à l'accuser de cruauté.

Sur ces entrefaites, le commandant du fort Saint-Thomas informa l'amiral que les Indiens désertaient leurs bourgades et que le fameux Caonabo se préparait à chasser les Espagnols de ses États. Il fit partir Ojeda à la tête de quatre cents hommes pour garder le fort, tandis que Margarit devait tenir la campagne. Il avait un double but: celui de ménager les vivres et d'accoutumer ses gens à la nourriture des Indiens.

Ojeda montra beaucoup de sévérité et envoya quatre crimi-

nels (Indiens) à l'amiral qui les jugea dignes de mort, mais il feignit de leur faire grâce de la vie, aux instances d'un cacique qui avait rendu quelques services à la colonie.

Leurs Majestés catholiques avaient instamment recommandé à l'amiral de procéder à de nouvelles découvertes.

Prévoyant que son absence serait longue, il institua un conseil de notables ou plutôt un tribunal qui eut pour président son frère don Diego.

L'amiral partit le 24 avril avec un navire et deux caravelles. Il arbora son pavillon sur la *Niña*, cette petite caravelle qui l'avait ramené à Palos, mais il changea son nom en celui de *Santa-Clara*.

Le 29 il aperçut la pointe de l'île de Cuba, relâcha à Puerto-Grande et de là cingla vers une grande île que les Indiens appelaient *Yamaye* (la Jamaïque) (1). Elle lui parut une des plus belles qu'il eût vues jusque lors. Les naturels armés jusqu'aux dents ne lui permirent pas de descendre à terre à aucun endroit. Colomb, voyant leurs intentions hostiles, fit faire une décharge par ses arbalétriers. Six ou sept Indiens furent mis hors combat et le reste s'enfuit.

Le vent étant défavorable, il mit le cap sur l'île de Cuba pour reconnaître si c'était une île ou la terre ferme. Après avoir longé les côtes de Cuba pendant quelques lieues, plusieurs insulaires sortirent de leurs cabanes et s'approchèrent des navires. Au moyen d'interprètes, Colomb apprit que Cuba était une île. Ne pouvant s'y approvisionner d'eau, il relâcha à une île qu'il appela *Evangelista*, de nos

(1) C'est une des plus belles îles des Antilles située au sud de l'île de Cuba. Elle porta d'abord le nom de San-Yago. On y trouve de hautes montagnes d'une altitude de 2500 mètres. Climat chaud et malsain et sujet à des tremblements de terre et à de violents ouragans. Elle produit le café, l'indigo, le piment, le coton, le sucre, le gingembre. On estime sa population à environ 520,000 âmes, dont 20,000 blancs. Depuis l'émancipation des nègres la production a diminué de plus de moitié ; contrairement aux autres colonies anglaises, les nègres y sont retombés presque à l'état sauvage.

jours *Pinos* ou l'île des Pins ⁽¹⁾ et y fit une provision de bois et d'eau.

De là il prit la direction du nord-est pour reconnaître quelques îles distantes d'environ cinq lieues.

Après une navigation assez dangereuse, les trois caravelles abordèrent à la même côte de Cuba d'où ils avaient pris leur route vers l'est.

Si l'amiral n'eût pas été un homme d'énergie et de grande expérience, il aurait dû interrompre le cours de ses découvertes. Étant sur la côte de Cuba, les courants entraînèrent sa caravelle sur un banc de sable, d'où il eut toutes les peines du monde à la dégager. Pendant qu'on naviguait à travers les canaux qui séparaient les îles et où il y avait peu de fonds et de forts courants, le navire de l'amiral s'y échoua fort dangereusement et ce ne fut que grâce à son expérience et son habileté qu'il put le tirer de cette fâcheuse position.

Les trois navires étaient en fort mauvais état. Les quilles étaient endommagées par les bancs de corail, les voiles presque pourries et le peu de vivres qui se trouvaient à bord à moitié gâtés.

Il fallait toute l'énergie et le courage d'un Colomb pour continuer ses explorations dans d'aussi mauvaises conditions.

Le 16 juin il descendit sur la rive avec son entourage et y fit célébrer les saints mystères. Un vieux cacique, émerveillé du respectueux silence des Castellans, s'approcha de Colomb après que la cérémonie fut finie. Il lui tint à peu près ce discours qu'il fit aussitôt traduire par un interprète :

» Tu es venu dans ce pays, que tu n'as jamais vu, avec des forces qui répandent l'effroi parmi mes sujets. Apprends que nous reconnaissons dans une autre vie deux lieux

(1) L'île des Pins au sud de Cuba produit de l'excellent acajou. Elle est située sur la côte méridionale de Cuba.

où doivent aller les âmes; l'un, effroyable et ténébreux, qui sera le séjour des méchants, l'autre, bon et réjouissant, où iront ceux qui ont aimé la paix et le bonheur des hommes. Si tu crois à l'immortalité de l'âme, tu seras un jour récompensé pour le bien ou puni pour le mal que tu auras fait; j'espère que tu ne feras pas de mal à ceux qui ne veulent que te faire du bien. Tout ce que tu as fait jusqu'ici est sans reproche et tes desseins ne tendent qu'à rendre grâces à Dieu. »

L'amiral, surpris d'entendre sortir de telles paroles de la bouche d'un Indien, lui répondit qu'il était émerveillé de ce qu'il croyait à l'immortalité de l'âme, que le roi de Castille son maître l'avait envoyé dans ces pays pour châtier les Caraïbes qui, d'après ce qu'il avait appris, étaient des mangeurs d'hommes et qu'il avait ordre de faire régner la paix et la concorde parmi les habitants des îles.

Le cacique, vivement ému par cette réponse, offrit des fruits à l'amiral, dont il reçut en retour quelques présents. Ayant mis le genou en terre, il demanda à plusieurs reprises si ces hommes étaient descendus du ciel.

Hélas! Ce bon cacique ne se doutait pas de quoi les Espagnols étaient capables. L'avenir nous fera connaître leurs méfaits et leurs brigandages.

En quittant cette plage, les Castellans essuyèrent une si furieuse tempête que les navires furent sur le point de sombrer. Les lames déferlaient avec tant de furie sur la *Santa-Clara*, qu'elle s'enfonça dans la mer jusqu'au-dessus des bordages. Comme nous l'avons déjà dit, elle n'avait qu'un pont à l'avant et à l'arrière. Le naufrage était imminent, heureusement que l'amiral put faire jeter l'ancre sur un fond de sable près du cap Santa-Cruz.

Ces événements se passèrent le 18 juin. Grâce au vieux cacique, il reçut des fruits et des provisions dont il avait énormément besoin.

L'amiral resta pendant trois jours dans sa tribu pour

faire réparer un peu les navires, prendre du bois et de l'eau. Le 22, en s'approchant de la Jamaïque, il y découvrit de beaux ancrages, des baies magnifiques, mais il jugea prudent de ne pas y aborder, les insulaires ne lui ayant fait aucune avance.

L'amiral résolut alors de faire route à l'est dans le but de gagner l'extrémité de l'île Hispaniola, mais des vents contraires l'empêchèrent d'y retourner et l'obligèrent à se diriger vers le sud. Sur sa route il découvrit plusieurs îles dont les noms ont été changés depuis. Pendant cette navigation un coup de vent sépara son navire des deux autres qui, heureusement, rejoignirent la *Santa-Clara* six jours après.

En côtoyant l'île *Beata* ⁽¹⁾, on trouva un endroit propice pour s'y approvisionner d'eau. Les Indiens de cette île, armés d'arcs et de flèches, passaient pour une nation fort guerrière et connaissaient le moyen d'empoisonner la pointe de leurs flèches. L'attitude décidée des Castellans, mitigée par des signes d'amitié, leur en imposa, car ils s'empressèrent d'apporter dans leurs barques des vivres et de l'eau.

Naviguant le long de la côte méridionale, l'amiral tomba en admiration devant la végétation luxuriante de cette île, où croissaient des arbres gigantesques, ayant au moins cent vingt à cent trente pieds de hauteur. Il ne s'étonna plus que les pirogues des indigènes, creusées dans un seul tronc d'arbre, avaient près de cent pieds de longueur.

Les naturels qui, dans leurs canots, entouraient les navires paraissaient être animés des meilleures intentions et apportèrent aux équipages toutes sortes de provisions.

L'amiral, avant son départ, reçut la visite d'un cacique accompagné de ses enfants, de sa famille et de quelques

(1) La Beata est une petite île des Antilles à certaine distance du cap de Mongon au sud de l'île de Saint-Domingue ou Haïti.

Indiens, battant du tambourin et soufflant dans des trompes en bois noir assez artistement travaillées. Trois canots sculptés et peints en diverses couleurs avaient amené le long du bord ce roitelet et sa femme, ayant une couronne sur la tête. Ses sept enfants et cinq de ses frères portaient des toques en plumes d'oiseaux et des colliers en pierres précieuses.

Ayant été admis en présence de l'amiral, le cacique lui dit : « Ta nation est forte et puissante ; je prévois que les hommes blancs feront la conquête de mes États, car aucune nation ne saura leur résister. Dans la prévision de cet événement, je vous prie de me conduire avec ma famille dans le pays qu'habitent votre roi et votre reine ».

Colomb fut fort surpris de cette proposition et promit au prévoyant, mais naïf cacique, de venir le chercher au retour de son exploration.

Ayant continué à naviguer, l'amiral qui, pendant ses voyages, avait acquis une profonde expérience dans l'art nautique, augura de certains signes qu'une tempête se préparait à l'horizon. Aussi se hâta-t-il de se mettre à l'abri du vent près d'une île. Les deux autres navires furent enlevés par les vagues et chassés en pleine mer. Après huit jours de tempête, Colomb eut la joie de les revoir et ils partirent de conserve, le 24 septembre, pour Hispaniola.

Arrivé à une petite île nommée Mona, l'amiral tomba dans une si profonde léthargie que ses gens en furent alarmés ; aussi crurent-ils prudent de retourner à la colonie Isabel. Quoique sa santé fût encore fort chancelante, la joie qu'il eut d'y rencontrer son frère Barthélemy qu'il n'avait plus vu depuis huit ans, aida puissamment à le rétablir.

Colomb avait envoyé son frère Barthélemy auprès d'Henri VII, roi d'Angleterre, pour lui proposer que, si l'État voulait lui fournir les navires nécessaires, il irait à la recherche d'une nouvelle route vers l'Inde. Les historiens

attribuent cette longue absence aux difficultés que rencontra Don Barthélemy à obtenir une audience du roi. Pendant ce temps il se mit à confectionner des cartes géographiques et des sphères afin de pourvoir à son existence. Découragé, il gagna la France, où il fut informé que ses démarches avaient été infructueuses ⁽¹⁾.

A l'audience qu'il obtint de Charles VII, roi de France, ce monarque l'informa que son frère venait de découvrir un nouveau monde. Il se hâta de gagner l'Espagne, grâce à la générosité du roi, mais Christophe était déjà parti pour son deuxième voyage.

L'accueil qu'il reçut de Leurs Majestés fut fort chaleureux ; elles lui donnèrent le commandement de trois vaisseaux chargés de vivres pour la colonie Isabel. A son arrivée, il y avait tant de bouches à nourrir que bientôt les provisions tirèrent à leur fin.

Cependant le désordre ne tarda guère à éclater parmi les troupes du fort Saint-Thomas, situé à dix-huit lieues d'Isabel, sous le commandement de Pedro de Margarit. Les Indiens leur ayant refusé des vivres, ils employèrent la force pour s'en procurer. Tous les caciques de l'île, à l'exception de Guacanagari, se révoltèrent contre les Castillans indisciplinés, qui tenaient alors la campagne. Ceux-ci, non contents de s'être emparés des vivres des Indiens, volaient leur or et enlevaient leurs filles et leurs femmes. Pedro de Margarit, irrité des reproches que lui avait fait faire le conseil et furieux (à cause de sa naissance) d'être sous l'autorité des Colomb, abandonna ses soldats et partit pour Isabel. De concert avec le vicaire apostolique le P. Boyl, il recruta des mécontents, s'empara des navires

(1) Ce qui est plus probable (d'après la version d'un autre historien), c'est que Barthélemy ayant été fait prisonnier par les pirates, fut retenu en captivité pendant quelques années. Étant parvenu à s'échapper, il arriva à Londres pauvre et dénué de tout. Afin de pouvoir subsister, il s'occupa à dresser des cartes géographiques.

qui avaient amené Barthélemy et partit pour l'Espagne. Arrivés dans leur patrie, ils se déchainèrent contre les Colomb, les traitèrent d'incapables et calomnièrent lâchement l'amiral.

Après le départ de Margarit, les soldats du fort commirent de tels brigandages que le nom espagnol fut maudit dans toute l'île. Il en résulta malheureusement que tous les caciques s'allièrent avec Caonabo, massacrèrent les soldats et incendièrent l'hôpital où périrent environ quarante malades.

Le roi Guacanagari refusa d'entrer dans la ligue des caciques en disant qu'il avait promis fidélité aux blancs. On lui fit la guerre, mais sans succès aucun. La ligue était encore secrète, mais ce fut Guacanagari qui, par amitié, en informa Colomb.

Avant de se décider à porter la guerre chez les insurgés, l'amiral nomma son frère *adelantado* ou lieutenant-général des Indes.

Après mûre réflexion, il jugea ne pouvoir tenir tête, avec le petit nombre de soldats dont il disposait, aux forces réunies des Indiens. A la force il fallait opposer la ruse en faisant enlever Caonabo au milieu de ses États.

Colomb pria Guarionex, cacique de la Vega, de lui rendre visite. Il sut si bien flatter l'amour-propre de ce chef, qu'il le décida à abandonner la ligue des autres caciques et le persuada à bâtir un fort dans la Vega, qu'Herrera désigne sous le nom du fort de Cibao.

Connaissant le courage et l'adresse d'Ojeda ⁽¹⁾, qui commandait alors le fort de Cibao, il le fit appeler et lui communiqua ses projets. Après quelques minutes de réflexion, l'aventureux lieutenant pria Colomb de lui laisser toute

(1) Don Alonzo de Ojeda était un hardi marin et lieutenant de C. Colomb. A son retour il fut nommé capitaine et équipa quatre vaisseaux avec le concours d'Amerigo Vespucci, qui tira un immense profit de ses explorations. Il mourut pauvre.

latitude et se porta fort de s'emparer par ruse de son redoutable ennemi Caonabo, le roi ou le cacique de Maguana.

L'incident est trop curieux pour ne pas être relaté.

De concert avec Ojeda, l'amiral fit courir le bruit que les Castellans désiraient beaucoup conclure une paix durable.

Ayant remarqué que Caonabo faisait beaucoup plus de cas du laiton que de l'or et qu'il désirait beaucoup obtenir la cloche de l'église d'Isabel, croyant qu'elle parlait, Colomb lui fit savoir qu'il lui destinait des présents de valeur. Ils consistaient en engins tels qu'on en met aux pieds des forçats, mais faits de laiton pâle et si artistement polis, qu'ils paraissaient être d'argent. Ojeda partit du fort à la tête de neuf cavaliers bien montés. Arrivé à Maguana, résidence de Caonabo, il lui expliqua que ces instruments avaient appartenu aux rois de Castille et qu'ils s'en ornaient dans les grandes cérémonies. Il lui conseilla de se retirer à l'écart et de se montrer ensuite aux yeux de ses sujets qui en seraient émerveillés.

Le cacique donna dans le piège, car il était loin de s'imaginer qu'une petite escorte aurait eu l'audace de venir l'insulter au milieu de son entourage. Les soldats d'Ojeda lui ayant mis les fers aux pieds et aux mains le placèrent en croupe derrière le lieutenant et après l'avoir solidement ligoté, ils reprirent au triple galop le chemin d'Isabel où ils arrivèrent sains et saufs, mais non sans danger d'être capturés. L'amiral ne put contenir sa joie en se voyant maître d'un ennemi si redoutable. Malgré tous ses efforts, il ne parvint pas à dompter ce caractère farouche et énergique et il y aurait même eu du danger de le retenir dans les fers. Le fier Caonabo témoigna beaucoup d'admiration pour Ojeda, qui l'avait fait prisonnier, tandis qu'il ne saluait pas même l'amiral. Celui-ci lui en demanda la cause. C'est, dit-il, que tu n'as pas osé venir me prendre

dans mes États et que ton officier a eu plus de courage que toi.

On le mit à bord d'un navire prêt à faire voile pour l'Espagne, mais on suppose qu'une tempête engloutit le navire ainsi que tout l'équipage ⁽¹⁾, car on n'en eut plus de nouvelles.

Voici la version de Pietro Martire au sujet de la capture de Caonabo.

Ojeda, à la tête de dix hommes armés de pied en cap, arriva à Maguana et informa le cacique que l'amiral désirait beaucoup le voir pour conclure un traité d'amitié. Au bout de quelques jours, il fut si charmé de ses belles manières, qu'ils devinrent des amis inséparables. Il lui promit de la part de l'amiral de lui faire présent de la cloche de l'église d'Isabel. Cette offre le séduisit à un tel point qu'il se décida à partir pour Isabel accompagné d'Ojeda, des dix cavaliers et d'une escorte indienne. En route il lui montra de brillantes menottes artistement polies dont les rois de Castille, disait-il, se paraient pendant les jours de fête.

A mi-chemin il lui propose de monter en croupe sur son cheval, les bras et les pieds armés de ces perfides engins en présence de ses sujets. Après avoir caracolé pendant quelque temps, Ojeda pique des deux et traverse la forêt au triple galop emmenant son prisonnier. Les Indiens les poursuivent, mais que pouvaient faire ces sauvages contre des cavaliers bien armés et lancés au grand galop de leurs montures?

L'audacieux Espagnol franchit avec son prisonnier la grande distance qui les séparait d'Isabel, non sans avoir

(1) Aucun des trois historiens, qui ont relaté cet incident, n'est d'accord sur la manière dont périt Caonabo. D'après Herrera, il périt dans un naufrage et, selon les autres, il mourut en mer de chagrin de se voir conduit en Espagne. Un de ces historiens raconte à ce sujet certaines circonstances qu'il serait trop long à mentionner.

surmonté d'énormes difficultés, car il fallait éviter les bourgades et parcourir des sentiers non frayés. Caonabo fut perdu à jamais pour ses sujets.

Pendant que ces événements se passèrent, on eut la joie de voir arriver au port Isabel Antonio de Torrez avec quatre grands navires chargés de vivres et de munitions dont on avait un si grand besoin. Il remit à l'amiral des lettres fort flatteuses de Leurs Majestés, lui exprimant leur haute satisfaction en raison des services rendus à l'Espagne.

Vers la fin de 1494, Colomb fut informé que les trois frères de Caonabo avaient soulevé l'île entière. L'amiral, voyant que la guerre était le seul moyen d'affermir sa domination, envoya un message à Guacanagari, cacique de Marien, qui lui avait offert ses services; il vint rejoindre les Castellans à la tête d'une petite escorte.

Colomb devait donc se mesurer avec les forces réunies des cinq caciques, mais il avait réussi à en détacher trois : Guacanagari, qui lui était resté fidèle, Guarionex, cacique de la Vega, et le redoutable Caonabo dont nous avons décrit l'odyssée.

L'amiral, n'ayant à sa disposition que deux cents fantasins et vingt cavaliers, prit avec lui vingt molosses, persuadé que leurs aboiements et leurs morsures jetteraient l'épouvante parmi les Indiens.

On sera peut-être surpris qu'il n'eût pu réunir qu'environ deux cents soldats. Les maladies causées par la chaleur et l'humidité du climat avaient produit un grand vide parmi ses gens. Les deux tiers des aventuriers avaient succombé et les survivants étaient minés par les fièvres.

Au mois de mars ce petit corps d'armée partit d'Isabel avec l'*adelantado* (Don Barthélemy, frère de l'amiral) et Guacanagari.

A peine Colomb eût-il atteint les vastes plaines de la Vega Real, qu'il découvrit l'armée ennemie, commandée par Manicatem (un des frères de Caonabo) forte de cent

mille hommes, quoique d'après Oviedo il n'y en eût que quinze mille environ, chiffre plus probable.

Si les Indiens eussent attiré leurs ennemis dans les forêts, c'en aurait été fait des Espagnols. Colomb s'en aperçut et profitant de cette erreur, il les attaqua pendant la nuit. C'était une question de vie ou de mort; aussi les Castellans firent-ils des prodiges de valeur.

Il fallut à peine quelques heures pour mettre en déroute ces nombreux combattants. Des files entières d'insulaires tombèrent sous les balles des arquebusiers, sous la dent des féroces chiens d'attache ou enfourchées par les longues épées des soldats. Les vingt cavaliers, sous le commandement d'Ojeda, sabraient à droite et à gauche en foulant les Indiens sous les pieds de leurs chevaux.

Ces malheureux n'avaient pour la plupart aucune arme défensive, aussi le champ de bataille ne tarda guère à être couvert de morts et de blessés. Le reste prit la fuite, mais beaucoup d'entre eux furent faits prisonniers et réduits en esclavage ⁽¹⁾. Colomb pénétra dans l'intérieur de l'île et, malgré la résistance des trois caciques, les obligea à faire leur soumission.

Bobechio, puissant cacique dont les États étaient situés à l'extrémité de l'île, continua seul à résister. C'était le frère d'Anacaona, veuve de Canoabo, et ce fut à l'instigation de cette dernière qu'il refusa de se soumettre, car elle avait à cœur de venger la capture de son époux.

A partir de cette époque les insulaires éprouvèrent le *væ victis* des vainqueurs, car ils furent obligés de leur fournir, de trois en trois mois, par tête, une petite mesure

(1) Un historien moderne, dont les récits tiennent plutôt du roman que de l'histoire, raconte que Colomb monta sur une colline et se mit en oraison. Au moment où quelques milliers d'Indiens obscurcissaient l'air de leurs flèches, il s'éleva un vent violent à la supplication de Colomb. Les flèches devinrent et allèrent tomber loin du but. Les Indiens se débandèrent et les Espagnols crièrent au miracle.

d'or et vingt-cinq livres de coton. En vain les caciques offrirent-ils de faire labourer la terre et d'y semer du maïs et d'autres graines; leur proposition fut impitoyablement rejetée. Il fallait de l'or à tout prix.

Colomb se trouvait dans une position fort délicate et extrêmement difficile. En butte aux calomnies du P. Boyl, de Margarita et de tant de mécontents qui avaient regagné l'Espagne, il lui était difficile de résister comme étranger aux cabales de ses ennemis. Entouré de gens avides de se procurer de l'or et qui, sous le masque de l'amitié, le détestaient, il ne voyait qu'un moyen d'imposer le silence à ses adversaires et de soutenir son crédit auprès des souverains de Castille : c'était de se procurer *per fas et nefas* le plus d'or possible. Il commença à imposer aux insulaires de lourdes taxes et un labeur d'esclave, ce qui était un fâcheux précédent pour l'avenir. Le moyen était violent, car Colomb s'écarta dans ces circonstances de la douceur avait laquelle il avait traité les Indiens. C'est tout ce que les historiens ont pu alléguer pour justifier sa conduite.

Le fameux Caonabo, irrité de ce qu'on avait envahi ses États pour venir prendre son or et des excès que la soldatesque commettait journellement, s'était vengé cruellement en massacrant les Espagnols; c'était inhumain, mais ne perdons pas de vue que ce cacique, dans les veines duquel coulait le sang caraïbe, n'était qu'un sauvage.

L'amiral n'était pas responsable des brigandages que commettaient ses soldats à une cinquantaine de lieues de la colonie Isabel. A vrai dire, il était mal secondé et entouré d'ennemis personnels qui méprisaient ses ordres.

Ici se pose naturellement une question. Quel droit avait-on de déclarer la guerre à ces malheureux Indiens dont on enlevait les femmes et les filles en qu'on dépouillait de leur or et de leurs vivres? D'après les lois naturelles, les indigènes étaient les vrais maîtres du sol. On les a réduits

en esclavage ou exterminés. C'est le triste sort des habitants primitifs du nouveau monde ; partout où les blancs se sont implantés, la race primitive a fini par disparaître ⁽¹⁾.

Les Indiens, ayant mené jusque lors une vie errante, sans soucis, ne cultivant le sol que pour leurs besoins, avaient accueilli leurs nouveaux maîtres avec empressement et avec amitié. On les força de parcourir les bords des rivières et des torrents, les yeux constamment fixés sur un sol brûlant à la recherche des pépites d'or qui devenaient journellement plus rares. Guacanagari, qui avait rendu d'immenses services aux Espagnols, ne fut pas exempt de cette humiliante besogne.

Les Indiens exaspérés détruisirent leurs récoltes et se réfugièrent dans les forêts, espérant que la famine obligerait leurs vainqueurs à quitter l'île. Malheureusement pour eux, les Espagnols les poursuivirent, en tuèrent un grand nombre et le reste se réfugia dans les cavernes. On calcule qu'un tiers des habitants périt par la faim, les maladies et par les armes des Castillans. Parmi les morts se trouvait le fidèle mais infortuné Guacanagari, dont quelques historiens n'ont pas eu honte de noircir la mémoire.

A la cour d'Espagne les accusations calomnieuses contre la gestion de Colomb étaient si nombreuses de la part des jaloux et des envieux, que les souverains en furent vivement affectés et prirent le parti d'envoyer aux colonies un commissaire pour connaître la vérité. Leur choix, qui tomba sur Juan d'Aguado, fut fort malheureux.

Esprit vain et orgueilleux, manquant de jugement, il s'exagéra beaucoup l'importance de ses fonctions. Colomb étant absent, il traita son frère l'*adelantado* du haut de

(1) Barthélemy de las Casas, prélat espagnol, se dévoua pendant toute sa vie à la défense des Indiens. On frémit d'horreur en lisant ses ouvrages traitant de la cruauté des Espagnols. L'un d'eux fut imprimé à Anvers.

sa grandeur. Après le retour de Colomb, celui-ci lui déclara qu'il resterait toujours soumis aux ordres de Leurs Altesses. Aguado commença à accueillir les plaintes des mécontents, des envieux et des caciques. Non-seulement il fit des reproches amers à Colomb, mais il se montra fort insolent et extrêmement arrogant à son égard. L'amiral, qui savait dominer ses passions, déploya dans cette occasion une force d'énergie dont peu d'hommes eussent été capables. Afin de ne pas donner prise à ses ennemis, il souffrit avec humilité tous les reproches insolents d'Aguado.

Il eût été fort embarrassé si Colomb, en qualité de vice-roi, lui eût demandé de prendre lecture des instructions de Leurs Majestés concernant sa gestion. Il ne possédait que des instructions au sujet de la répartition des vivres dans les pays récemment découverts. La cour avait été informée que des abus scandaleux régnaient dans l'intendance espagnole et c'est la seule pièce qu'il eût pu remettre à l'amiral.

Celui-ci aurait eu le droit de le renvoyer en Espagne pour avoir abusé indignement de son mandat. Le commissaire, craignant quelque surprise de la part de l'amiral, se disposa à repartir, lorsqu'un ouragan d'une violence inouïe mit en pièces les navires qui l'avaient amené au port Isabel. Comme il ne restait plus que deux caravelles disponibles, Colomb, avec cette magnanimité qui était le fond de son caractère, lui offrit une des caravelles, mais il lui déclara avec fermeté qu'il se servirait de l'autre pour regagner l'Espagne et y plaider sa cause devant Leurs Altesses. Aguado avait compris, aussi se soumit-il à cette décision.

Avant de partir, l'amiral confia le gouvernement de l'île à ses deux frères Don Barthélemy et Don Diego. Roldan Ximènes fut nommé *alcalde maior* (chef de la justice). C'était un choix malheureux, car il fut cause de beaucoup de désastres. Ce misérable avait été simple domestique de

Colomb; comptant sur sa fidélité et sur son intelligence, il lui avait confié cette haute charge.

Ayant appris qu'il y avait au sud de l'île de riches gisements d'or, Colomb y envoya deux de ses lieutenants, qui en rapportèrent par monceaux. Cette découverte devait faire tomber la principale accusation de ses ennemis qui avaient répandu le bruit qu'il n'y avait presque pas d'or dans l'île.

Les deux caravelles mirent à la voile le 10 mars 1496.

L'amiral ramena avec lui environ deux cents Castellans infirmes et pauvres. Étant obligé de renouveler sa provision d'eau, il alla mouiller le 23 à la Guadeloupe. Grande fut sa surprise de voir une trentaine de femmes caraïbes armées d'arcs et de flèches s'opposer à l'approche des chaloupes.

Les Castellans continuant à avancer, elles firent une décharge de leurs flèches, mais sans atteindre personne. Quelques coups d'arquebuses à croc les mirent en fuite. Colomb envoya à terre un certain nombre de ses gens qui revinrent avec une quarantaine de femmes, dont il gagna bien vite l'amitié et la confiance, par des présents et de bons procédés.

Herrera raconte que l'épouse du cacique, se voyant sur le point d'être capturée par un soldat, se retourna, le saisit à bras le corps et le jeta par terre; sans le secours d'un de ses compagnons, elle l'aurait assommé.

Les bons procédés de Colomb furent cause qu'il obtint des vivres et des rafraîchissements à discrétion; après y avoir séjourné pendant neuf jours, il prit congé de la femme du cacique et de sa fille, qui auraient beaucoup désiré accompagner l'amiral en Espagne.

Pendant cette longue navigation, les Castellans souffrirent cruellement de la faim. Colomb ne connaissait pas encore bien la direction des vents alizés, ni les vents variables de l'océan Atlantique. La route eût été plus sûre et bien plus courte si, au lieu de naviguer en deçà du 22^{me} degré, il

était allé au delà du 32^{me}. Il aurait ainsi évité les forts vents de l'est qui soufflent presque toute l'année dans cette mer. Ce ne fut que le 11 juin qu'il reconnut le cap Saint-Vincent et le lendemain il entra dans le port de Cadix. La traversée avait donc duré au delà de soixante-dix jours.

Admis à la cour de Leurs Altesses, l'amiral ne reçut que des éloges pour les nouveaux services qu'il venait de rendre et pas un mot ne sortit de leur bouche au sujet des accusations d'Aguado, de Boyl, de Margarita et de tant d'autres.

Après avoir rendu compte de ses découvertes et de sa gestion, il demanda à Leurs Majestés huit vaisseaux dont deux chargés de vivres. Afin de consolider la puissance espagnole dans les îles, il obtint en outre du roi et de la reine un corps de fantassins, des cavaliers, des ouvriers, des missionnaires, des laboureurs, formant un contingent d'environ trois cents personnes, toutes entretenues aux dépens de l'État. Colomb reçut la permission d'embarquer, à ses propres frais, environ cinq cents personnes et d'y établir une colonie pénale. C'était un danger et l'avenir a prouvé que l'amiral, qui ne manquait pas de pénétration, s'était laissé guider par des conseils imprudents. Le gouvernement du nouvel État n'était pas encore organisé sur des bases assez solides pour y établir une colonie pénitentiaire (1).

Lors de l'arrivée de Colomb en Espagne, il y avait en radé de Cadix trois vaisseaux prêts à partir pour Saint-Domingue. Après leur arrivée, l'*adelantado* prit le parti de les renvoyer en Espagne avec trois cents Indiens rebelles. Alfonso Niño, qui en avait le commandement,

(1) Environ 300 ans après, les Anglais établirent une colonie pénale pour les *convicts* à Botany-Bay, transférée depuis à Port Jackson, sur la côte de la Nouvelle-Galles du Sud, découverte par Cook, en 1770. Pendant bien des années ils éprouvèrent d'énormes difficultés et, en 1836, on cessa d'y envoyer des *convicts*.

(de concert avec les ennemis de Colomb) fit répandre le bruit qu'il y avait beaucoup d'or à bord. Ces trésors si impatiemment attendus ne se composaient que des trois cents Indiens, qui n'étaient propres qu'à être vendus comme esclaves. Malheureusement l'*adelantado* ignorait qu'une ordonnance royale avait aboli la vente des esclaves.

Leurs Majestés, excitées par des intrigants et des imposteurs, désapprouvèrent l'envoi de ces Indiens et allèrent jusqu'à dire que, si les insulaires s'étaient révoltés contre les Castellans, c'était sans doute parce qu'on les avait maltraités.

Il ne restait à l'amiral qu'un parti à prendre, c'était de désavouer la conduite de son frère.

On voit par tout ce qui précède que l'amiral, ainsi que ses frères, étaient entourés d'ennemis puissants, ne perdant pas une seule occasion pour les noircir auprès de Leurs Altesses.

Pendant le séjour de Colomb en Espagne, Barthélemy, toujours soucieux des intérêts de ses souverains, avait informé son frère que, pour former une colonie durable, il fallait pourvoir à un meilleur emplacement que celui d'Isabel, dont le choix n'avait pas été heureux. L'amiral se rangea de son avis et se rappela que, lors de son dernier voyage, il avait découvert de bons ports à proximité des mines de Saint-Christophe. A cet effet il envoya une caravelle à Isabel avec des instructions pour son frère.

Colomb étant retourné en Espagne pour y plaider sa cause auprès de Leurs Majestés, obsédées par de vils calomniateurs jaloux de sa gloire, nous devrions naturellement clore ici le récit de ses découvertes.

Toutefois, afin de compléter la relation de ce deuxième voyage, nous démontrerons, en quelques pages, jusqu'à quel point l'envie et l'ambition ont pu aveugler les hommes auxquels Colomb avait confié des emplois lucratifs.

En l'absence de l'amiral, son frère l'*adelantado* avait été

investi d'un pouvoir absolu; aussi fut-il en butte à la rage des ambitieux, jaloux de sa haute position.

S'il n'avait pas fait preuve de tant de tact, d'énergie et de courage, le pouvoir suprême serait tombé dans les mains d'un rebelle, qui avait formé le dessein de le faire mettre à mort.

Voici, d'après Oviedo, les événements qui se succédèrent à Hispaniola (Saint-Domingue) pendant l'absence de l'amiral.

L'origine de la ville de Saint-Domingue, qui fut pendant bien des années une des plus belles villes des Antilles, est due à une circonstance très fortuite.

Un transfuge espagnol nommé Miguel Dias s'étant réfugié dans les États de Catalina, qui était chef de tribu, elle en fit son compagnon de vie. D'une intelligence supérieure, elle conseilla à Dias de partir avec l'*adelantado* et quelques hommes déterminés à la recherche de la rivière Ozama dont les rives étaient fort peuplées. A quelques lieues de là, il y avait une mine d'or dont l'existence avait été révélée à Dias par Catalina.

L'*adelantado* découvrit un magnifique port capable d'abriter des navires d'au delà de trois cents tonneaux. Il n'hésita pas à tracer le plan d'une nouvelle ville à l'embouchure du port. Ce fut là l'origine ou le berceau de la ville de Saint-Domingue.

Restait à soumettre le cacique Bohechio qui commandait le district de Xaragua situé à soixante lieues de Saint-Domingue. Don Barthélemy, suivant en cela le système de son frère, était persuadé que les moyens pacifiques étaient les meilleures armes pour faire rentrer les rebelles sous la domination espagnole.

Il partit à la tête de trois cents hommes en faisant répandre le bruit qu'il allait faire une visite d'amitié à Bohechio. A mi-chemin il rencontre le cacique à la tête d'un corps de troupes indiennes. Par de belles paroles flatteuses, il parvint à gagner l'amitié du cacique, qui accueillit la petite troupe espagnole à bras ouverts.

L'*adelantado* lui fit observer, ainsi qu'à sa sœur Anacoana, qu'il était le seul roi de l'île qui n'eût pas encore recherché la protection de Leurs Majestés catholiques, qu'il était à craindre que l'amiral, à son retour, ne vint porter la guerre dans le royaume de Xaragua et qu'il était impossible de résister aux armes espagnoles.

Bohechio dut reconnaître la force de ces arguments et, à défaut d'or, il s'engagea à fournir des vivres et une certaine quantité de coton. C'est sur ces bases que fut conclu un traité d'alliance.

L'*adelantado*, étant parti pour Isabel, eut la douleur de voir que la misère et les maladies avaient décimé la plupart des habitants. Les vivres ayant fait défaut, il envoya les malades dans les bourgades voisines.

En récompense des soins leur donnés par les Indiens, ceux-ci ne reçurent que de mauvais traitements. Le cacique Guarionex fut forcé par ses sujets à prendre les armes pour essayer de secouer le joug insupportable de leurs nouveaux maîtres. L'*adelantado* attaqua si brusquement pendant la nuit l'armée de Guarionex, qu'elle fut mise en déroute et lui-même fait prisonnier. Il fut cependant relâché, après que justice avait été faite des instigateurs de la révolte.

A peine avait-il soumis les caciques, les uns par la force des armes, les autres par de bons procédés, que Don Barthélemy eut un audacieux ennemi à combattre dans la personne de Roldan Ximenès. Homme d'intelligence, ambitieux et violent, il profita de l'absence de l'*adelantado* pour former le projet de s'emparer du pouvoir et de se rendre indépendant de la mère-patrie. Se prévalant de sa haute position, il n'eut pas de difficultés à recruter des partisans, les exciter à la révolte, et, à l'aide de lâches insinuations, il parvint à rendre le nom des Colomb odieux.

Il tâcha de s'emparer du fort d'Isabel. N'y ayant pas réussi, il marcha sur Concepcion où commandait Ballester,

mais ses efforts n'eurent aucun succès. L'*adelantado* ayant appris tous ces désordres revint à Isabel.

Si Don Diego, frère de l'amiral, ne s'était pas réfugié dans le château, il aurait couru risque de perdre la vie. Son frère Barthélemy, voyant que la révolte était sérieuse, que de hauts personnages y avaient pris part et croyant ne pas pouvoir la maîtriser avec le peu de soldats qui lui restaient, prit le chemin du fort de Concepcion. Bal-lester, commandant du fort, ménagea une entrevue entre Barthélemy et Roldan, en se donnant mutuellement des otages. Le chef des rebelles persista dans son dessein de s'emparer du pouvoir, de sorte que le résultat de cette entrevue fut nul. Le traître, ayant reconnu que ses forces n'étaient pas suffisantes (il n'avait que quarante hommes) pour engager l'action, se retira chez le cacique Manicaotex afin d'y recruter des mécontents parmi les Indiens.

L'*adelantado* était dans une position extrêmement critique. Ses armes et ses munitions avaient été volées par Roldan et ses soldats ne possédaient que des armes blanches, lorsque la Providence vint à son secours.

L'arrivée à Saint-Domingue, le 3 février 1498, de deux caravelles chargées de vivres et de munitions sauva Barthélemy. Les caravelles avaient pour commandant Pedro Fernandez Coronel, un des rares et dévoués amis de Colomb. Roldan avait eu l'audace de se rapprocher de Saint-Domingue dans l'espoir de s'en emparer et d'y recruter des partisans. L'*adelantado* parvint à ménager une entrevue entre Roldan et Coronel, mais le factieux refusa toute proposition de paix et reprit le chemin de Xaragua, où il souleva les caciques contre la domination espagnole.

L'*adelantado* lança une proclamation en déclarant traîtres et rebelles Roldan et ses compagnons.

Sur ces entrefaites, les sujets de Guarionex l'obligèrent à prendre les armes contre les Espagnols. Ne voulant pas fausser sa parole, ce paisible cacique se retira dans les

États de Mayobanex. Don Barthélemy, privé du tribut que Guarionex s'était engagé à lui payer, déclara la guerre à Mayobanex, qui avait agi en traître en faisant mettre à mort quatre Indiens envoyés pour lui porter des paroles de paix. On s'en empara par la ruse ainsi que de toute sa famille. L'*adelantado* relâcha sa famille, mais le chef fut jugé d'après les lois espagnoles et subit le dernier supplice.

Les sujets de ce cacique livrèrent aux Espagnols Guarionex, comme étant la cause du malheur de leur maître, mais Don Barthélemy lui fit grâce de la vie.

D'après cette relation on peut juger que l'amiral était entouré de traîtres, d'ambitieux et de calomniateurs, tant à Saint-Domingue qu'à la cour de Castille. Ce grand homme devait être doué d'un caractère de fer pour n'avoir pas succombé sous les coups de ses nombreux ennemis, dont la plupart lui devaient la haute position qu'ils occupaient. Aux yeux de tous ces nobles parvenus, Colomb n'était qu'un étranger, un aventurier et un intrigant.

En s'attachant à sa fortune, ils espéraient pouvoir amasser de l'or en abondance. Amère déception. *Inde iræ.*

Après son premier voyage, Colomb aurait pu se retirer de la vie publique et se reposer sur ses lauriers, mais il préféra réaliser le rêve de sa vie en continuant ses découvertes, afin d'ouvrir à l'Espagne un immense nouveau monde commercial, répandre parmi les Indiens les bienfaits de la civilisation et du christianisme et amasser des trésors pour la délivrance des lieux saints.

Jamais grand homme ne fut plus en butte à la haine et à la rage de ses persécuteurs que Colomb. Ce qu'il souffrit pendant la majeure partie de son existence, nulle plume humaine ne saurait le décrire.

Il avait doté l'Espagne d'un vaste nouveau monde et, pour récompense, ses ennemis lui mirent les fers aux pieds et aux mains comme à un vil galérien.



ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

En séance du 29 octobre 1892 les membres effectifs ont procédé à la nomination de six conseillers pour la période de 1892-98. Ont été réélus :

MM. ARENTS,
BAGUET,
le comte OSCAR LE GRELLE,
le général WAUWERMANS.

Ces messieurs ont déclaré accepter leur nouvelle mission.

En remplacement de M. M. Alfred Geelhand de Labi-straete, décédé, l'assemblée a élu M. le comte DE RAMAIX.

Le même collègue a nommé en remplacement de MM. Grattan et chevalier Gust. van Havre, conseillers appartenant à la période de 1888-94, décédés :

MM. le chevalier DE COCQUIEL.

HENRI SERMON.

Procédant à l'élection du bureau, et tout en regrettant profondément la détermination prise par M. Langlois de déposer son mandat de 1^{er} vice-président, l'assemblée nomme :

Président : M. le lieutenant-général WAUWERMANS ;

1^{er} Vice-Président : M. le comte DE RAMAIX ;

2^e Vice-Président : M. CHRISTOPHERSEN ;

Secrétaire général : M. P. GÉNARD ;

Secrétaire de l'administration : M. J. DE BOM ;

Trésorier : M. le comte OSCAR LE GRELLE ;

Bibliothécaire : M. EDM. LOMBAERTS.

Conformément au règlement, la durée des fonctions des membres du bureau est fixée à deux ans, de façon que le mandat de MM. Wauwermans, Christophersen, de Bom et comte Le Grelle cessera en 1894, et celui de MM. le comte de Ramaix, Génard et Lombaerts en 1895.

L'assemblée admet comme membres adhérents: MM. le vicomte Armand de Nieulant; l'avocat Albert van de Put; Émile Jacobs, substitut du procureur du Roi; l'échevin Hertogs; Maurice van Peborgh; Emm. de Meester, avocat; Fernand Georlette, chancelier du consulat de Brésil; Hipp. Massart, ingénieur; Ed. Prop, commissionnaire en fonds publics.

On procède à la formation d'une double liste de candidats pour la nomination de onze membres effectifs.

L'assemblée procédera au choix dans une prochaine séance.

Est présenté comme candidat pour une place de membre correspondant: M. H. Jalhay, consul de la république de Colombie, à Bruxelles.

Il est pris acte que M. l'avocat de Meester fera une conférence au mois d'avril prochain.

M. le président veut bien se charger d'inviter M^{me} Couvreur à une séance à tenir au mois de janvier ou de février.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 5 JANVIER 1893.

ORDRE DU JOUR. — 1^o Procès-verbal. — 2^o Ouverture de la session d'hiver. Installation de M. le comte M. DE RAMAIX, comme vice-président de la société. — 3^o Nomination de membres effectifs et correspondants. — 4^o Correspondance. — 5^o Sociétés correspondantes. — 6^o Annonce de l'organisation du sixième Congrès de géographie par la Société royale de Londres. — 7^o Conférence du P. DUMONT sur *les Indes anglaises*.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures du soir dans la salle de la milice à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place : M. le lieutenant-général Wauwermans, président ; M. le comte de Ramaix, 1^{er} vice-président ; Christophersen, consul de Suède et Norwège, 2^e vice-président ; P. Génard, secrétaire général ; le comte O. Le Grelle, trésorier ; Edm. Lombaerts, bibliothécaire, et le P. Dumont, missionnaire au Congo.

1. Le procès-verbal de la dernière réunion est lu et approuvé.

2. En ouvrant la session d'hiver, M. le président fait connaître les motifs pour lesquels la société n'a pas pu se réunir dans les derniers temps. L'assemblée des membres effectifs avait subi des pertes considérables auxquelles on a dû pourvoir. Dans la séance du 29 octobre ce collègue a procédé à l'élection de plusieurs conseillers et a recon-

stitué son bureau. Au regret de tous les membres, M. Langlois, membre-fondateur, qui depuis l'institution de la société a donné tant de preuves de dévouement, crut devoir décliner la vice-présidence : en son remplacement a été élu M. le comte de Ramaix, sur le concours duquel la société fonde les plus grandes espérances.

M. le président déclare M. le comte de Ramaix installé dans ses nouvelles fonctions.

M. de Ramaix, ayant demandé la parole, s'exprime comme suit :

„ MESDAMES ET MESSIEURS,

„ M. le président vient de vous faire connaître que les membres effectifs de la Société royale de géographie d'Anvers ont bien voulu, dans une séance précédente, me choisir comme 1^r vice-président.

„ Je saisis avec empressement cette occasion de leur exprimer mes remerciements les plus vifs et les plus sincères pour l'honneur qu'ils ont bien voulu me faire.

„ Je dis : l'honneur qu'ils ont bien voulu me faire. Oui, c'est un honneur dans toute l'acception du terme et c'est même un honneur très envié que d'être placé parmi les premiers rangs d'une société aussi importante que la nôtre ; d'une société qui jouit à l'étranger d'un renom si grand et d'une autorité si considérable.

„ La Société royale de géographie d'Anvers est, sans contredit, au premier rang des sociétés similaires ; elle vient immédiatement après les sociétés de Berlin, Londres, Paris, Vienne ; elle dépasse en importance et, de beaucoup encore, celles de certaines capitales de l'Europe.

„ Les savants étrangers recherchent le titre de membre honoraire ou correspondant de notre société et notre *Bulletin* est reçu avec empressement et consulté avec intérêt par une foule de sociétés géographiques, scientifiques et littéraires du monde entier.

» Et, Messieurs, ce n'est pas sans motifs que nous jouissons d'une considération aussi grande; notre société, quoique jeune (elle ne date que du 1^r octobre 1876), a cependant rendu déjà de nombreux et importants services à Anvers d'abord, aux sciences, aux arts, aux lettres et au commerce ensuite.

» Elle doit sa fondation à un grand nombre de membres organisateurs du premier congrès international de géographie tenu en Europe. Ce congrès, on le sait, a été ouvert à Anvers en 1871.

» Elle a participé à plusieurs congrès de géographie, à plusieurs expositions où ses travaux lui ont valu des médailles et des diplômes d'honneur.

» Elle a reçu, dans son sein, des voyageurs illustres: les Bonvalot, les de Deken, les Cameron, les Stanley, entre autres. Tous, Mesdames et Messieurs, vous avez encore présente à la mémoire la réception splendide d'enthousiasme faite à l'illustre Stanley.

» La Société royale de géographie d'Anvers, plus qu'aucune autre, a fait connaître et apprécier le Congo.

» Elle a notamment donné une longue série de conférences sur cet intéressant sujet, elle a ouvert ses portes toutes larges à tous les voyageurs revenant du Continent noir, aussi bien aux étrangers qu'à nos compatriotes.

» Dès les premiers jours de son existence, elle a été séduite par l'œuvre grandiose entreprise par notre Roi; elle a secondé de toutes ses forces la tentative si grande, si noble, si généreuse de notre Souverain bien-aimé. Ce sera toujours pour elle un titre de gloire d'avoir contribué, dans la limite de ses moyens, à assurer à notre industrie des débouchés nouveaux et à procurer à notre commerce un champ d'action mesurant plus de 84 fois l'étendue de la Belgique et peuplé d'une armée de consommateurs qui, au bas mot, s'élève à 40 millions.

» Que dire de ses travaux anversois proprement dits?

Faut-il rappeler les cartes géographiques dessinées sur les murs de la Bourse, la fondation et l'organisation du musée commercial, la publication de nombreux travaux relatifs à l'Escaut, sa participation à l'exposition de 1885, etc. etc. ?

» Ce passé si bien et si utilement rempli nous impose pour l'avenir des devoirs et des charges.

» C'est ici le cas de dire : Noblesse oblige ! Oui, Messieurs, nous le comprenons parfaitement. Nous avons beaucoup à faire pour rester à la hauteur où nous sommes. Quant à moi, je ne négligerai aucune peine, aucun effort afin de faire grandir et prospérer notre société ; c'est ainsi que je chercherai à justifier l'honneur que vous venez de me faire et j'espère, Messieurs les membres, que tous vous voudrez bien contribuer également au succès, au développement, à la prospérité de la société royale de géographie. Si chacun de vous le voulait, nous donnerions à notre société un élan nouveau et vigoureux, nous en ferions une société égale à celle des grandes capitales.

» Pour atteindre ce résultat qu'avons-nous à faire ? A continuer dans la voie que nous ont si brillamment tracée les membres de la première heure, à imiter l'activité, le zèle, le dévouement de celui qui depuis seize ans s'est consacré entièrement à la Société royale de géographie, j'ai cité notre président, le général Wauwermans ; à suivre l'exemple de celui dont tous nous regrettons vivement la retraite, de celui que je suis appelé à remplacer comme vice-président, de M. Langlois, qui a rendu tant et de si nombreux services à notre société ; à suivre enfin l'exemple de notre si zélé et si dévoué secrétaire général, M. Génard.

» Si nous voulons, Messieurs, travailler tous à cette œuvre, nous rendrons notre société digne de notre métropole commerciale, du plus grand port de l'Europe continentale, digne en un mot d'Anvers.

» J'espère, Messieurs les membres, que tous sans excep-

tion vous voudrez bien nous aider à atteindre ce grand, ce noble but : faire grandir et développer notre société, la société royale de géographie d'Anvers! » (*Applaudissements.*)

3. M. le président ayant repris la parole, annonce qu'en séance de ce jour, le collège des membres effectifs a procédé à la nomination de dix membres effectifs et de deux membres correspondants.

MEMBRES EFFECTIFS.

MM. A. DE BARY, consul général de la République Argentine, à Anvers.

FRED. DE LAET, greffier de la province d'Anvers.

EMM. DE MEESTER, avocat, à Anvers.

AUG. HERMAN, agent de change, à Anvers.

A. HERTOQS, échevin de la ville d'Anvers.

EMILE JACOBS, substitut du procureur du Roi, à Anvers.

FERNAND GEORLETTE, chancelier du consul général du Brésil, à Anvers.

HIPPOLYTE MASSART, ingénieur des mines, à Anvers,
ÉDOUARD PROP, commissionnaire en fonds publics,
à Anvers.

MAURICE VAN PEBORGH, dispacheur, à Anvers.

MEMBRES CORRESPONDANTS.

M. HENRY JALHAY, consul de la république de Colombie,
à Bruxelles.

Le P. DUMONT, missionnaire au Congo.

4. M. le président procède au dépouillement de la correspondance.

MM. le comte de Ramaix, le chev. de Cocquiel et Henri Sermon remercient de leur nomination comme conseillers.

5. — *Sociétés correspondantes.*

— La société américaine de géographie à New-York annonce la mort de son vice-président M. Francis A. Stout, membre correspondant de notre société, décédé le 18 juillet 1892.

— La direction de la bibliothèque de l'État de New-York ayant reçu en don une collection des *Bulletins* de notre société, demande de la compléter et d'en continuer l'envoi.

— L'*American philosophical society*, à Philadelphie, annonce la célébration du cent-cinquantième anniversaire de sa fondation le 26 mai 1893 et invite notre société à se faire représenter à cette solennité.

— La direction du *Bulletin de correspondance africaine*, à Alger, demande l'échange des publications.

— Même demande de la part de la direction de l'*Institut oriental* à Naples.

6. — Il est pris acte que le sixième congrès international de géographie sera organisé à Londres au mois de juin de l'année 1895, par les soins de la Société royale anglaise de géographie.

Le comité d'organisation se compose de MM. le major Léonard Darwin, R.E., président; Right Hon. Sir Mountstuart E. Grant Duff, G.C.S.I., etc., président de la R.G.S.; Douglas W. Freshfield, secrétaire honoraire de la R.G.S.; Henry Seebohm, secrétaire honoraire de la R.G.S.; Right Hon. Sir George Bowen, G.C.M.G., etc.; Col. Sir Charles W. Wilson, R.E., K.C.B., F.R.S., etc.; Général J. T.

Walker, C.B., R.E., F.R.S.; Clements R. Markham, C.B., F.R.S.; Dr. R. N. Cust; E. Delmar Morgan; Cuthbert E. Peek, F.R.A.S.; Halford J. Mackinder, M.A.; J. Y. Buchanan; J. Scott Keltie, secrétaire.

Le comité ci-dessus mentionné a été nommé par le Conseil de la Société royale de géographie, en même temps que les délégués suivants: MM. Sir Frederick A. Abel, C.B., F.R.S., représentant de l'*Imperial Institute*; Sir Henry Barkly, G.C.M.G., K.C.B., représentant du *Royal Colonial Institute*; Faithful Begg, représentant de la *Royal Scottish Geographical Society*; Général J. F. D. Donnelly, C. B., représentant de la *Society of Arts*; Rev. T. W. Sharpe, représentant de l'*Educational Department*.

7. — La parole est donnée au P. Dumont, pour faire sa conférence sur *les Indes anglaises*.

Après une courte et claire introduction, l'orateur cite en premier lieu le Chota-Nagpor, district de la province du Bengale, où il a séjourné pendant de longues années; c'est un vaste plateau élevé de 3000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le pays est neuf encore en ce sens que la civilisation européenne y a peu ou point pénétré. C'est bien un morceau de l'Inde ancienne qui se déroule devant nous avec ses superstitions, ses faux dieux et ses castes injustes.

Pour nous donner une idée de ces étranges populations, l'orateur détaille par le menu leurs usages, leur religion, leur moralité et jusqu'à leurs costumes qu'il décrit avec minutie. Nous voyons successivement défiler dans un brillant panorama les temples, les prêtres, les divinités en même temps que la faune et la flore de ce singulier pays. On dirait un coin de la lointaine Asie passant devant l'auditoire ébahi en une ronde magique de merveilles.

Poète en même temps qu'orateur, amant de la belle et grande nature tropicale, à la fois penseur, philosophe et historien, le P. Dumont sait décrire son sujet avec un brillant coloris et une grande largeur de vues.

Tout en restant simple, sa parole a de l'autorité, séduit et enlève parce qu'on sent qu'elle est consciencieuse, véridique et surtout chaudement chrétienne. On est convaincu que le narrateur ne raconte que ce qu'il a vu, palpé et touché, que ce qu'il a vécu pour ainsi dire, et dans ce portrait minutieux de tout un peuple aucun détail n'est négligé, aucun caractère n'est laissé dans l'ombre.

Il n'y a pas jusqu'aux animaux domestiques, qui ne soient étudiés d'une manière spéciale. Bref, sans exagération, on peut dire qu'on a été aux Indes quand on sort de la conférence du P. Dumont.

Le conférencier rappelle qu'un autre jésuite, le R. P. Lievens, également missionnaire aux Indes, a exploré tout seul les vastes régions bengaliques. Notons que dans la population indienne il faut distinguer deux races différentes : les aborigènes ou autochtones et les Indiens proprement dits, race conquérante qui s'est emparée du sol. Les descendants de ces derniers s'appellent Brahmines et forment encore aujourd'hui les castes dominantes et dirigeantes. Quant aux successeurs des premiers, cultivateurs et petits fermiers, ils sont misérables, traités durement, comme de vrais parias. Les Brahmines les exploitent de mille façons et l'on peut dire que la guerre est toujours latente entre les deux races. C'est sur les aborigènes surtout que les missionnaires ont travaillé et un grand nombre s'est converti et se convertit tous les jours encore. La conversion avait commencé sous l'apostolat du P. Lievens, grâce en partie à l'intelligent appui qu'il avait su donner aux aborigènes contre les Brahmines et, comme il l'a prouvé, le P. Dumont a obtenu lui aussi un brillant résultat en usant du même moyen.

Cette intéressante conférence est accueillie par les applaudissements de l'assemblée et M. le président, en remerciant l'orateur, exprime l'espoir que le P. Dumont, après ses prochains voyages au Congo, pourra venir retracer dans sa terre natale, avec la même minutie et les mêmes détails, les mœurs et usages des populations encore si peu connues de l'État indépendant. Il lui fait part ensuite de sa nomination, en séance des membres effectifs de ce jour, de membre correspondant de la société.

Le P. Dumont remercie M. le président de la société de l'honneur qu'elle vient de lui faire et promet de tenir ses nouveaux confrères au courant de ses travaux en Afrique.

La séance est levée à 10 3/4 heures.

TROISIÈME VOYAGE

DE

CHRISTOPHE COLOMB

par M. A. BAGUET, consul honoraire du Brésil.

Si nous jugeons utile de donner une courte notice de ce voyage, c'est qu'il est un des plus intéressants et des plus émouvants, tant sous le rapport des nouvelles découvertes de l'illustre navigateur, que pour démontrer à quelles infâmies il fut en butte de la part de ses ennemis.

Lors de son deuxième voyage, nous avons donné une relation succincte des incidents fâcheux qui s'étaient passés à San-Domingo pendant son absence.

L'amiral, toujours désireux de procéder à de nouvelles découvertes, ne cessait de presser son armement dans les ports d'Espagne. Quoiqu'entouré d'ennemis, qui s'évertuaient à entraver ses projets, il ne se rébuta pas et avait pleine confiance dans son étoile.

Leurs Majestés catholiques ne cessaient de le combler de biens et d'honneurs. Elles lui firent don d'environ douze cents lieues de terrain à San-Domingo avec le titre de duc. Il déclina ce don royal, dans la crainte certaine d'être en butte à la malveillance des grands.

Plusieurs causes imprévues retardèrent l'armement de la flottille. La reine, sollicitée continuellement par l'amiral, donna des ordres si pressants, qu'enfin les navires furent en

état de prendre la mer. Composée de six vaisseaux, elle partit le 30 mai 1498. L'amiral, désireux d'éviter toute collision avec la flotte portugaise, qui croisait dans les parages du cap Saint-Vincent, gouverna vers l'île Porto-Santo (groupe Madère) et jeta l'ancre à la Gomera (îles Canaries). Ayant appris qu'un vaisseau français avait capturé deux caravelles espagnoles, il lui donna la chasse et reprit l'une d'elles. Arrivé à la hauteur de l'île de Fer (archipel des Canaries) il donna ordre à trois vaisseaux de se diriger vers Hispaniola (San-Domingo).

Le 13 juillet, par 5° de latitude nord et un ciel couvert, la chaleur fut si intense que le goudron se liquéfia, au point que son navire fit eau de plusieurs côtés et que les vivres se gâtèrent. Le lard se fondit et le vin s'échappa des tonneaux entr'ouverts.

Le 31 juillet, l'amiral changea sa course dans le but de faire de l'eau aux îles Caraïbes. Après avoir tâché, mais inutilement, d'aborder à quelque côte, il découvrit une grande île qu'il baptisa du nom de la Trinidad ⁽¹⁾.

Étant allé à la recherche d'un port, l'amiral s'aperçut qu'il était entré dans un golfe auquel il donna le nom de Valena (de nos jours Paria). La longueur de l'île Trinidad pouvait avoir au delà de trente-cinq lieues.

L'amiral étant descendu à terre au cap de l'Arenal situé à l'extrémité sud-ouest de l'île, un Indien, que l'on suppose être un cacique, s'approcha de Colomb, lui ôta son béret de velours, s'en couvrit la tête et mit sur celle de l'amiral une couronne en or.

Quelque temps après, un canot, monté par une vingtaine

(1) La Trinidad est la plus méridionale et la plus grande île des petites Antilles, en face des bouches de l'Orénoque. Elle a 1545 kilomètres carrés et 140,000 habitants. Puerto de l'España ou port d'Espagne en est la capitale. Son rivage est bordé de hautes collines, mais l'intérieur est plat. Elle produit du cacao, de la vanille, de l'arrow root, du sucre et du café. Ce fut pendant longtemps une colonie espagnole.

d'insulaires, s'approcha des navires. Ils avaient le teint légèrement cuivré et étaient à peine vêtus d'une toile de coton de diverses couleurs. Leurs armes consistaient en arcs, flèches et boucliers. Après plusieurs incidents, ils se couvrirent de leurs boucliers et attaquèrent l'équipage à coups de flèches. Afin de les intimider, l'amiral fit tirer deux coups d'arbalète et aussitôt ils cessèrent leur agression.

Après avoir traversé une partie du golfe de Paria, on entra dans un canal où le courant était fort impétueux et la navigation extrêmement dangereuse. Colomb lui donna le nom de canal du Serpent. Quelques lieues plus loin, on découvrit que le roulement des eaux provenait d'une grande rivière l'Orénoque, qu'Herrera désigne sous le nom de Tuyapari (rivière des Singes). Ayant aperçu la terre ferme, l'amiral lui donna le nom de Paria (presqu'île située sur la côte nord-est de Vénézuëla).

Pendant une trentaine de lieues de navigation le long de la côte, l'amiral signala plusieurs petites îles, lorsque le 6 août on aperçut un canot monté par six Indiens, dont quatre montèrent à bord. L'amiral leur ayant fait distribuer des sonnettes et des grains en verre, un grand nombre de naturels abordèrent les navires en apportant des arcs, des flèches, des vivres et des liqueurs en échange de sonnettes et de quelques morceaux de laiton.

Les deux vaisseaux ayant mouillé à un endroit appelé *los Jardinos*, grande fut la surprise de Colomb d'y voir des terres bien cultivées, quantité de maisons et un grand nombre d'insulaires. Les deux navires furent bientôt entourés de canots montés par des Indiens portant au cou de larges colliers en or. Tous apportèrent, en échange de sonnettes, des grains et des ornements en or. Les femmes avaient le cou et les bras entourés de bracelets et de colliers en perles.

L'amiral leur ayant demandé d'où ils tiraient ces richesses, elles lui montrèrent des coquillages où se formaient les

perles. Ce peuple était de belle stature, avait le teint d'un jaune pâle et était fort affable.

Le 11 août l'amiral prit la direction de l'est afin de traverser de nouveau le golfe et d'en sortir du côté du nord. Sur son parcours il signala plusieurs beaux mouillages. Les trois vaisseaux étant entrés dans le canal, y furent secoués si terriblement par la lutte du courant contre la marée que le danger d'y périr devint imminent. Les ancres, au lieu de mordre le fond, étaient enlevées. Pour comble d'infortune, le vent vint à tomber, de sorte que les vaisseaux ne purent ni avancer ni virer de bord et bondirent sur la crête des vagues comme une balle de caoutchouc sous la main d'un enfant. L'amiral sentit l'immensité du péril et ne cessa d'invoquer le Ciel pour qu'il lui vînt en aide. La marée ayant commencé à perdre de son impétuosité, le courant des eaux douces de l'Orénoque jeta les navires vers la haute mer par la passe du Dragon, qui sépare l'île de la Trinité de la terre ferme. Cet événement eut lieu le 15 août.

L'amiral avoua depuis que jamais, dans sa carrière de marin, il n'avait éprouvé une si forte émotion et qu'il a fallu une intervention divine pour échapper au danger d'être englouti dans les flots ainsi que tous les équipages.

Il continua sa navigation le long des côtes de Vénézuëla, découvrit une quantité de petites îles, entre autres l'île Marguerite ⁽¹⁾, qui a conservé ce nom, et *Cubagua*, îlot stérile mais célèbre au XVI^e siècle par la pêche des perles. Après avoir longé les côtes pendant une quarantaine de lieues, il eut la quasi-certitude qu'une si vaste étendue de terrain ne pouvait être qu'un continent.

L'histoire constate avec bonheur qu'à Colomb revient la gloire et l'honneur d'avoir découvert le premier une partie du continent de l'Amérique.

(1) Une des îles sous le Vent (Antilles) située à 25 kilomètres de Vénézuëla, à qui elle appartient. On lui assigne environ 30,000 habitants

L'amiral était accablé d'infirmités et souffrait beaucoup d'une ophtalmie qui l'empêchait d'écrire le journal de ses voyages. Il fut donc obligé de laisser ce soin à ses pilotes; mais ces documents n'ont jamais été transmis à la postérité.

Il est hors de doute que, si Colomb n'eût pas été accablé d'infirmités, il eût continué ses découvertes, son but étant de longer les côtes de la terre ferme (Vénézuëla). Déjà il était proche du Yucatan, mais des avis contraires et son ophtalmie l'empêchèrent de continuer sa route.

Cet honneur échut depuis à Hernandez de Cordova (1), qui fut obligé de soutenir de longs et sanglants combats contre les naturels, au point qu'il dut faire mettre le feu à un navire, faute de bras pour le manœuvrer.

Si, à son retour à San-Domingo, l'amiral n'eût pas rencontré d'immenses difficultés par suite d'une sédition fomentée par le traître Roldan, son frère Barthélemy Colomb aurait pu découvrir la Nouvelle-Espagne (Mexique), mais son concours lui était indispensable.

Colomb, se sentant incapable de continuer avec fruit ses découvertes et inquiet sur le sort de la colonie naissante, résolut de mettre le cap sur San-Domingo. Le vent fut si favorable qu'en quatre jours il arriva le 19 août en vue de l'île Beata, située à deux lieues de la côte de San-Domingo et à vingt-cinq lieues de la capitale. L'amiral envoya des chaloupes au rivage afin d'en ramener quelques Indiens et les charger d'une lettre pour son frère l'*adelantado*, mais celui-ci, ayant déjà vu passer les trois navires, avait aussitôt fait partir une caravelle pour les rejoindre.

(1) Ce fut à l'instigation du gouverneur de Cuba, don Diego Velasquez, que Hernandez de Cordova entreprit en 1517 de nouvelles découvertes sur la côte du Mexique avec le concours d'Alaminos, habile pilote qui avait servi sous Christophe Colomb et avait déjà fait un voyage à la Floride avec Juan Ponce de Léon en 1512.

Le résultat de ce deuxième voyage fut la découverte du Yucatan en 1517. Le récit en est des plus émouvants et jamais les Espagnols n'eurent à combattre des Indiens plus cruels et plus barbares.

L'amiral ayant débarqué à San-Domingo, fut surpris de ne pas y trouver les trois caravelles qu'il avait envoyées des Canaries. Les pilotes, n'étant pas au courant de la navigation de ces mers, abordèrent à Xaragua, près de la retraite qu'avait choisie le traître Roldan avec ses révoltés. Ce fut un grand malheur. Il sut si bien endoctriner les commandants et les équipages par ses intrigues et ses mensonges qu'il engagea l'un d'eux, Juan-Antonio Colomb, à prendre la route de terre avec quarante hommes de l'équipage.

Arrivés à terre, Roldan les engagea, par des paroles artificieuses et des prétextes fallacieux, à se joindre à lui, à l'exception toutefois de huit des leurs qui retournèrent à bord. Les officiers de bord ayant tenu conseil, envoyèrent Carvajal avec une bonne escorte à la ville de San-Domingo. Pendant ce temps les trois navires arrivèrent au port, non sans avoir éprouvé des accidents sérieux, qui retardèrent leur marche. La plupart des vivres ayant été consommés, ce furent de nouvelles bouches à nourrir, ce qui ne fit qu'accroître la famine.

Carvajal avait tenté, mais en vain, de faire rentrer Roldan sous l'obéissance de ses chefs. Il ne restait plus qu'un moyen à Colomb, c'était d'employer la force, mais la violence lui répugnait et il résolut de le gagner par la douceur et la persuasion.

Roldan ayant appris le retour de l'amiral, se rapprocha du fort de *Bonoa* à vingt lieues de la capitale. Carvajal et Ballester y furent envoyés comme parlementaires; en vain lui firent-ils les plus belles propositions; Roldan, qui était un traître consommé, traîna les négociations en longueur et en profita pour corrompre quelques soldats de l'escorte des envoyés. L'amiral l'ayant appris, ne vit d'autre moyen que d'employer la force des armes.

Il n'était pourtant pas à bout de ses déboires et sa position devint extrêmement critique. Malheureusement,

lorsqu'il voulut rassembler ses troupes, la plupart de ses soldats refusèrent de faire leur service, de sorte qu'il n'eut sous ses ordres que soixante-dix hommes sur le dévouement desquels il put à peine compter. Il publia un édit concernant Roldan et ses acolytes, par lequel il s'engagea à oublier le passé s'ils voulaient rentrer sous l'obéissance de Leurs Majestés.

Le délai de renvoyer les navires en Espagne étant expiré depuis longtemps, il les fit partir après y avoir fait embarquer cent soixante-dix perles fines, de l'or, quantité de mouchoirs de couleur d'un tissu très fin qu'il avait rapportés de sa dernière exploration. En même temps il envoya à Leurs Altesses un rapport détaillé relatant tout ce qui s'était passé à San-Domingo.

Sans les troubles qui avaient surgi dans l'île et sans la révolte de Roldan, l'amiral aurait envoyé son frère continuer ses découvertes le long de la terre ferme. Colomb ne pouvait se passer du secours du brave *adelantado*, car lui-même ne se considérait pas en sûreté dans la capitale.

De son côté, Roldan envoya à l'évêque de Badajoz (un antagoniste de Colomb) un rapport où la calomnie et le fiel étaient répandus à pleins flots contre l'amiral et les siens. Comme l'évêque avait sous sa juridiction les affaires des Indes, il ne manqua pas de calomnier les Colomb auprès de Leurs Altesses et ce fut de ce côté qu'il reçut les plus rudes coups.

Il faudrait remplir des pages et une plume exercée pour relater toutes les basses intrigues de Roldan et les perfidies qu'il commit à l'égard de ses bienfaiteurs. L'amiral fit preuve d'une trop grande mansuétude envers ce traître. Afin d'éviter l'effusion du sang et de désarmer ses ennemis, il le réintégra dans son ancien emploi d'*alcalde maior*, qu'il exerça depuis avec plus d'insolence que jamais.

Ayant expédié deux caravelles pour l'Espagne, l'amiral regretta depuis de ne pas s'y être embarqué, car il prévoyait que les rapports calomnieux de Roldan ne pouvaient que faire une fâcheuse impression sur l'esprit de Leurs Majestés, dont l'entourage le détestait. C'est le cas de dire : Calomniez, il en restera toujours quelque chose.

Toutefois un commencement de révolte dans la province de Ciquayos exigeait sa présence dans l'île et l'intérêt public l'emporta sur son propre intérêt.

L'amiral jugea prudent, dans son intérêt, d'envoyer à Leurs Majestés une relation détaillée de tous les événements qui s'étaient passés à San-Domingo, des traités qu'il avait été obligé de conclure avec Roldan et ses acolytes, à l'effet d'éviter de grands troubles. Il supplia le roi et la reine de prendre en considération ses infirmités et son grand âge et de donner les charges d'amiral et de vice-roi à son fils aîné don Diego.

Ici nous sommes obligés (d'après Herrera), de dire quelques mots du voyage d'Ojeda avec Amerigo Vespucci et Juan de la Cosa.

Alfonso Ojeda, comme on aura pu le voir dans le deuxième voyage de Colomb, était un adroit aventurier, très audacieux, et avait rendu de grands services à l'amiral.

Ayant été admis dans l'intimité de l'évêque de Badajoz, il n'eut pas de peine à comprendre que celui-ci avait pris les Colomb en aversion. Après avoir obtenu communication des plans et des mémoires de l'amiral, il conçut le plan de partager avec lui la gloire de ses découvertes et obtint (à l'insu de Leurs Majestés) de l'évêque de Badajoz la permission d'armer quatre caravelles sous la direction du pilote Juan de la Cosa. Amerigo Vespucci, opulent Florentin, très versé dans la navigation et dans la cosmographie, s'intéressa dans l'armement et s'embarqua sur une des caravelles.

Le 20 mai 1499 la flotte partit de Séville.

Ojeda découvrit une terre qu'il supposa être un continent et que les géographes placent à environ deux cents lieues des bouches de l'Orénoque.

L'historien espagnol donne une longue et très curieuse description des mœurs et des coutumes des Indiens parmi lesquels les Castellans résidèrent pendant près d'un mois.

Ayant continué à naviguer, Ojeda découvrit un village bâti sur pilotis auquel il donna le nom de Vénézuëla. Ici les Castellans durent soutenir un combat sanglant avec les Indiens.

Ayant levé l'ancre, il reconnut la côte de Paria que Colomb avait décrite dans les mémoires que l'évêque lui avait confiés, aborda à l'île Marguerite, longea les côtes du continent vers l'ouest et entra dans le golfe de Vénézuëla que les Indiens nommaient *Coquibocao*. Les Castellans résidèrent pendant vingt-sept jours parmi les Indiens de Maracapana.

Ceux-ci informèrent Ojeda qu'ils avaient beaucoup à souffrir des peuplades voisines (les Caraïbes), qui leur faisaient une guerre cruelle et dévoraient les captifs. Ils le supplièrent de les venger. Par reconnaissance pour les services qu'ils lui avaient rendus et, sur les indications des sept Indiens qu'il avait embarqués, il se rendit aux îles Caraïbes, sachant toutefois qu'il aurait à combattre la nation la plus féroce et la plus cruelle des Antilles. Arrivé devant l'île, il fut surpris de voir le rivage bordé de plus de quatre cents sauvages, armés de pied en cap, s'avancant jusqu'au bord de l'eau pour lancer leurs flèches sur les Castellans. Il fit jouer son artillerie et tirer des coups d'arquebuse; plusieurs sauvages mordirent la poussière. Ayant débarqué une quarantaine d'hommes, les Caraïbes, au lieu de fuir, firent face à leurs ennemis et soutinrent le choc des Castellans. Le jour suivant, les sauvages reparurent en plus grand nombre. Alors le commandant, prévoyant qu'il ne saurait résister à leurs attaques, résolut d'employer une

tactique de guerre en règle. Ce moyen lui réussit. Les Caraïbes tombaient comme des mouches sous les coups des Castellans et prirent le parti de se réfugier dans les montagnes en poussant des cris horribles. On prit vingt-cinq prisonniers qu'on abandonna aux Indiens de Maracapana...

Ojeda, dont le cœur était dévoré par l'ambition, mit le cap sur Hispaniola (San-Domingo), afin de braver l'amiral et de lui faire part du succès de son expédition. Il aborda le 5 septembre au port d'*Yaquimo* dans les États d'un certain cacique. L'amiral ayant été prévenu de l'arrivée des quatre caravelles, n'en augura rien de bon, car il connaissait le caractère hardi et audacieux de son ancien lieutenant. Il résolut de lui opposer Roldan qui déjà avait donné des preuves d'astucité et d'énergie et lui donna le commandement de deux caravelles pour aller s'informer du motif de son débarquement et examiner sa commission. Pendant leur entretien, Roldan, étant parvenu à tromper la pénétration d'Ojeda, retourna à ses caravelles et se rendit à bord de la flotte, où il eut la preuve que sa commission n'était signée que par l'évêque de Badajoz. Ojeda, ayant appris ce qui s'était passé pendant son absence, leva l'ancre et se rendit à Xaragua dans le but d'y soulever les Indiens. L'amiral y envoya Roldan avec une nombreuse escorte et les deux partis se livrèrent des combats sanglants. Comprenant qu'il fallait user de ruse pour faire tomber son ennemi dans ses mains, il lui tendit un piège et Ojeda fut obligé de lever l'ancre à condition de retourner en Espagne.

En partant, le traître rebelle déclara que, n'ayant pu perdre l'amiral dans son île, il susciterait toute la cour et l'Espagne contre lui et ses frères.

Ce ne fut pas seulement Ojeda, jaloux de la gloire de Colomb, qui voulut partager avec le révélateur l'honneur et

l'avantage de ses découvertes, mais nous pourrions encore en citer d'autres.

S'il y a eu un grand homme qui ait été lâchement calomnié et traîné dans la fange par ses ennemis, c'est bien Christophe Colomb. Presque tous ceux qui lui devaient une brillante position et qu'il avait tirés de l'obscurité se sont déchainés contre lui par envie, par ambition et par ingratitude.

Colomb avait à faire à une nation fière. Jusqu'à sa dernière heure on lui a reproché d'être un étranger et de n'avoir pas du sang d'hidalgo dans les veines. Ah! s'il eût été un noble espagnol, on lui eût élevé des statues et il n'aurait pas été abreuvé, pendant presque toute son existence, de dégoûts et de persécutions. Jamais les fers de galérien n'auraient torturé les membres de l'illustre vieillard qui considérait l'Espagne comme sa seconde patrie et l'avait élevée au rang de la nation la plus puissante de l'Europe.

Reprenons notre récit.

Nous avons dit plus haut qu'Ojeda s'était rendu à San-Domingo dans le but d'y soulever les insulaires et les mécontents. Un Espagnol, nommé Fernando de Guavera, employa tous les moyens possibles pour recruter des partisans et exciter le peuple à la révolte. Cette rébellion aurait pu avoir des suites fort dangereuses, si l'amiral ne s'était pas confié à Roldan, qui commençait enfin à respecter les lois. Il trouva le moyen de s'emparer de Fernando de Guavera, ainsi que de huit de ses principaux acolytes, qu'il fit conduire prisonniers à San-Domingo.

Un individu nommé Moxica, proche parent de Guavera, ayant appris ces événements, parcourut tous les villages de la Véga pour soulever le peuple en déclarant qu'il était résolu de tuer l'amiral et l'*alcalde maior*, Roldan.

Ce furent ces révoltes continuelles qui furent cause que

l'amiral négligea d'informer la cour d'Espagne des agissements odieux d'Ojeda.

Il n'attendit pas l'arrivée des rebelles, mais il alla les attaquer dans leur retraite où il les battit. Moxica et les principaux chefs étant tombés dans les mains des Castellans, l'amiral les fit pendre aux créneaux du fort. Naturellement enclin à la douceur, il agit dans cette circonstance avec beaucoup de sévérité; toutefois ne perdons pas de vue que ses jours étaient en danger. Si, dans des circonstances identiques, il avait montré plus d'énergie, il aurait peut-être pu éviter beaucoup de malheurs, mais d'un autre côté ses ennemis n'auraient pas manqué de le noircir auprès de Leurs Majestés en le traitant d'homme féroce et cruel.

Pendant que l'amiral faisait tout son possible pour étouffer les rébellions et faire régner la paix à San-Domingo, des événements fort graves se passèrent en Espagne.

En 1499 un grand nombre de mécontents, ayant quitté Hispaniola (San-Domingo), avaient juré de soulever toute l'Espagne contre les Colomb; sachant que le roi les haïssait sourdement, ils employèrent les plus odieuses manœuvres pour les perdre dans l'esprit du souverain.

Par un traité conclu entre l'amiral et Roldan, les rebelles avaient été autorisés à retourner en Espagne. Ils emmenèrent avec eux quelques centaines d'Indiens esclaves sans la participation de l'amiral ou peut-être avec son consentement. Colomb n'était pas toujours le maître d'agir d'après sa volonté et les circonstances l'obligèrent parfois de poser des actes blâmables, afin d'éviter de grands désordres.

Lorsque la reine Isabelle apprit qu'environ trois cents esclaves avaient débarqué sur le sol de l'Espagne, elle entra dans une vive colère, les fit mettre en liberté ainsi que tous les esclaves que l'amiral y avait envoyés et cela sous peine de mort. En même temps, elle prit la fatale résolution de lui ôter l'autorité dont elle l'avait investi, mais dans la suite elle s'en repentit amèrement. Si elle

avait attendu ses informations, elle aurait appris qu'il avait apaisé et extirpé bien des révoltes et que dans trois ans les revenus de la couronne auraient augmenté d'environ soixante millions, y compris la pêche des perles.

Sur ces entrefaites, les perfides accusations du rebelle Ojeda vinrent mettre le comble aux infortunes de l'amiral. Le roi et la reine, pour justifier leur conduite, firent publier qu'il avait lui-même demandé de faire juger ses actes personnels par l'*alcalde maior* et par des délégués désintéressés. Les ennemis de Colomb ayant adroitement répandu le bruit qu'il avait l'intention de se faire proclamer souverain du nouveau monde, Leurs Altesses, déjà circonvenues par les perfides insinuations des courtisans, prirent la résolution d'y envoyer un personnage distingué en qualité de gouverneur général et de grand justicier. Leur choix fut des plus malheureux, comme on le verra dans la suite.

Fransisco de Bobadilla, commandeur de Calatrava, fut désigné pour remplir cette délicate et importante mission. D'après Herrera, elle consistait à faire une enquête minutieuse et impartiale des agissements des rebelles et de procéder contre eux en observant les formalités judiciaires.

Bobadilla, comme presque tous les seigneurs de la cour, était un adversaire de l'amiral et avait des intérêts tout opposés aux siens. Ambitieux, violent, infatué du pouvoir qu'il allait exercer, il dépassa les bornes de la justice et se montra injuste et cruel envers les Colomb (1).

Il partit vers la fin de juin avec deux caravelles que l'on aperçut le 23 août en vue de San-Domingo, mais,

(1) Quelques auteurs modernes lui ont attribué un pouvoir absolu, au point de pouvoir s'emparer de C. Colomb et de lui ôter les charges de vice-roi et de grand amiral. Quoique ses pouvoirs fussent assez étendus, l'intention de Leurs Majestés n'allait pas jusqu'à s'attaquer à la personne de l'amiral; c'est pourquoi aucune recommandation ne lui avait été faite à ce sujet.

des vents contraires les retinrent au large et elles ne purent jeter l'ancre que le 24 août.

L'amiral et son frère *l'adelantado*, ainsi que Roldan, étaient à Xaragua pour faire des investigations au sujet de la dernière rébellion. Pendant l'absence des deux Colomb, leur frère don Diego envoya Rodriguez de la Lengua vers les caravelles; Bobadilla se présenta lui-même sur le bord de son navire et lui déclara de prime abord qu'il venait en qualité de grand justicier sévir contre les rebelles; que lui seul avait le droit de commander dans l'île et de les juger ainsi que les criminels. Tout cela fut dit d'un ton hautain qui révéla son ambition et sa tyrannie.

Le lendemain il ordonna au notaire de lire publiquement les lettres patentes qui le créaient intendant général de justice. S'adressant ensuite à don Diego, il le somma de lui livrer tous les prisonniers qui étaient incarcérés pour avoir participé à la révolte. Don Diego lui répondit que ces prisonniers étaient confiés à sa garde par son frère le gouverneur, dont l'autorité primait la sienne, et qu'il ne ferait rien sans ses ordres. « Je vous ferai savoir demain, » reprit Bobadilla, « que vous et lui, vous devez m'obéir ».

Le lendemain Bobadilla fit lire en présence de la colonie d'autres lettres patentes, qui le constituèrent gouverneur général de toutes les îles et de la terre ferme avec un pouvoir illimité (1). Après avoir sommé pour la troisième fois don Diego de lui remettre les clefs de la forteresse, sur son refus, il s'en rendit maître par la force.

L'amiral ayant été informé de tous ces faits, se rendit à Bonao où il avait donné rendez-vous aux Castellans qu'il croyait lui être fidèles. Il écrivit une lettre à Bobadilla,

(1) Herrera est ici en contradiction avec lui-même. Dans son ouvrage (livre IV) il dit le contraire. Oviedo (livre I) relate que Bobadilla n'avait été envoyé à San-Domingo qu'en qualité de juge résident pour faire une enquête sur la rébellion. En général les historiens anciens ne sont pas d'accord sur les lettres patentes remises à Bobadilla.

qui non seulement ne daigna pas lui répondre, mais se mit en relation avec le rebelle Roldan et ses complices, qu'il réintégra dans leurs fonctions. Cette querelle aurait pu dégénérer en guerre civile, lorsque l'amiral apprit l'arrivée de Velasquez, trésorier, et d'un religieux du nom de Tras Sierra, qui lui remirent une lettre du roi et de la reine conçue en ces termes :

« *Don Christophe Colomb, notre amiral dans l'Océan.* »

« Nous avons ordonné au commandeur Don Francisco de Bobadilla de vous expliquer nos intentions. Nous vous ordonnons d'y ajouter foi et d'exécuter ce qu'il vous dira de notre part.

» MOI LE ROI. MOI LA REINE ⁽¹⁾ ».

Notons que Leurs Majestés omettent de donner à Colomb le titre de vice-roi et de gouverneur. Encore une perfidie inspirée par les ennemis de l'amiral.

Lorsqu'il eut pris connaissance de cette lettre, on put lire la tristesse sur son visage et il rougit de honte pour Leurs Altesses. Humble et soumis, il se promit de leur obéir et prit le chemin de la capitale. Tous les Castellans et ses serviteurs le suivirent.

Afin de les détacher du parti des Colomb, Bobadilla inventa les plus grossiers mensonges, les calomnies les plus atroces pour jeter le mépris et la haine sur l'infortuné amiral et sur ses frères. L'astuce, l'intrigue, l'hypocrisie, la basse calomnie et la cruauté, tout fut mis en œuvre par cet odieux personnage, qui fut la honte de l'Espagne.

En arrivant à San-Domingo, l'amiral fut surpris d'apprendre que le commandeur était logé dans son palais et

(1) D'après un auteur ancien, Leurs Majestés avaient donné à Bobadilla des instructions privées mentionnant qu'il ne pouvait sévir contre l'amiral qu'après une enquête sévère et impartiale faite en présence des notabilités de l'île. On lira plus loin que l'enquête eut lieu en présence de ses ennemis et en son absence.

qu'il s'était emparé de ses meubles, cadeaux de la reine Isabel, et de tous ses papiers. Ce qui porta un coup mortel à notre héros, c'est que Bobadilla avait mis aux fers sur une des caravelles son frère Diego sans procéder à aucune formalité judiciaire. Mais là ne s'arrêta pas la violence et la cruauté du nouveau gouverneur; Colomb fut enlevé et conduit dans la forteresse où on lui mit les fers aux pieds.

Herrera lui-même, quoique grand admirateur des Castellans, traite Bobadilla de tyran, d'homme violent et cruel envers l'illustre navigateur, qui avait procuré tant de richesses et de gloire à l'Espagne et qu'on avait comblé de tant d'honneurs et de tant de dignités.

On sera peut-être étonné de ce que Colomb ayant avec lui un très grand nombre de Castellans, qui se trouvaient à Banao, à la Véga et qui l'avaient suivi à San-Domingo, n'ait pas pris la résolution de se mesurer avec les forces de Bobadilla. Hélas! il avait compté sans la lâcheté de ses subordonnés.

Les Castellans de cette époque montrèrent à l'égard de Colomb la plus noire ingratitude. Non seulement il fut abandonné de ses hommes d'armes, mais de tous ceux qui lui devaient quelque fortune et de brillantes positions.

Bobadilla sut les attirer par l'amour de l'or et par de viles intrigues indignes d'un homme de son rang. Afin de se préparer des armes et des arguments contre l'infâme projet qu'il avait déjà commencé à mettre à exécution, il accueillit les dépositions des mécontents et des transfuges qui déjà l'adoraient comme le soleil levant. De toutes les dépositions aucune ne fut favorable à Colomb, tant l'ingratitude avait gangrené le cœur des Castellans. Ce qui mit le comble à leur lâcheté, c'est que le propre cuisinier de l'amiral s'offrit *proprio motu* de lui river les fers aux pieds.

Admironz ici la grandeur d'âme et le courage stoïque de cet illustre vieillard. Pas une plainte ne sortit de sa

bouche, pas un mot de récrimination contre ses persécuteurs. Il donna au contraire une preuve éclatante de sa force de caractère dans les circonstances suivantes. Bobadilla, connaissant le caractère énergique de l'*adelantado* et craignant une agression de sa part tant qu'il serait en liberté, eut l'impudence d'engager Colomb à écrire à son frère de revenir seul sans soldats le rejoindre à San-Domingo.

Colomb obéit en engageant vivement son frère à venir partager son triste sort. « Nous serons conduits en Espagne », lui écrivit-il, « que pouvons-nous désirer de plus pour nous justifier? C'est notre unique ressource. »

L'*adelantado* se laissa persuader, mais à peine arrivé à San-Domingo, il fut enchaîné et conduit dans la caravelle qui servait de prison à son frère Diego. Après cet exploit, l'infâme Bobadilla mit en liberté le rebelle Guavera et le combla de faveurs ainsi que Roldan.

Tous les séditieux, parmi lesquels plusieurs condamnés à mort, furent mis en liberté sans aucune forme de procès. Quant aux trois Colomb, ils furent condamnés à mort; mais le commandeur n'osa pas faire exécuter la sentence et les renvoya en Espagne avec toutes les pièces du procès. Pendant ce temps, les trois frères étaient au secret.

Alonzo de Vallejo, parent et protégé des Fonseca, ennemi de Colomb, fut chargé de ramener les prisonniers à Cadix et de les remettre entre les mains de l'évêque de Badajoz et d'un parent du bourreau de l'amiral, tous ennemis de Colomb.

Vallejo se conduisit à l'égard des prisonniers avec la plus grande douceur. Peu après le départ, il voulut leur ôter les chaînes. Colomb protesta et lui dit qu'il ne les quitterait que par ordre du roi et de la reine.

Partie au commencement d'octobre 1499, la caravelle arriva, après une courte traversée, à Cadix le 20 novembre. Un pilote, du nom d'André Martinez, quitta secrètement

le bord et se hâta de porter les lettres des Colomb à Grenade, où se trouvait alors la cour.

Le roi et la reine furent indignés en lisant les lettres des Colomb. Ils donnèrent immédiatement l'ordre de mettre les trois frères en liberté et leur firent remettre mille écus afin de pouvoir se rendre à Grenade où se trouvait la cour. Les malheureux y furent accueillis avec beaucoup de compassion et de faveur. L'amiral, qui avait de bonnes raisons de se défier du roi, demanda une audience secrète à la reine. Admis en sa présence, il demeura pendant quelque temps prosterné à ses pieds en sanglotant. La princesse l'ayant fait relever, il reprit son sangfroid et lui tint un long discours dans lequel il lui expliqua les motifs de sa conduite, la pureté de ses intentions, son zèle pour le service de Leurs Majestés et la méchanceté de ses ennemis. La reine parut fort attendrie.

Herrera met dans la bouche d'Isabel une longue et remarquable réponse, dont nous donnons ici un faible résumé.

Après avoir gémi sur l'indigne traitement qu'on lui avait fait, elle fit une énumération des innombrables griefs que ses ennemis lui imputaient. « Supposons un instant », dit-elle, « que vous fussiez coupable de tous les crimes dont on vous accuse, mon commissaire devait, après enquête, vous succéder dans le gouvernement général et vous renvoyer en Espagne pour y rendre compte de vos actes. Je punirai Bobadilla de manière à servir d'exemple à ceux qui voudraient l'imiter. Les esprits étant fort montés, je ne puis pas, momentanément, vous réintégrer dans votre gouvernement. Tout viendra en son temps; fiez-vous à moi ».

Colomb, avec sa perspicacité naturelle, comprit plus que la reine n'avait voulu lui dire.

Après l'avoir remerciée de ses bontés, il la supplia de le garder à son service et de pouvoir continuer à procéder à de nouvelles découvertes dans les parages des îles Molusques. La reine approuva grandement son projet et lui

promit autant de vaisseaux qu'il en demanderait. Finalement elle l'assura que, si la mort le surprenait, son fils aîné lui succéderait dans toutes ses charges.

Ici finit notre notice.

Peut-être donnerons-nous dans la suite un léger aperçu de la conduite odieuse du commandeur Bobadilla jusqu'à l'arrivée d'Ovando, nommé vice-roi pour deux ans. Bobadilla fut destitué et Roldan ainsi que ses complices furent déportés en Espagne pour y être jugés d'après les pièces du procès qu'Ovando avait fait instruire contre eux.

NOTICE NÉCROLOGIQUE.

LE D^r GERMAIN BURMEISTER.

Pendant le cours de l'année 1892, est décédé à Buenos-Ayres, à l'âge de 85 ans, le D^r German Burmeister, directeur du Musée national et membre honoraire de l'Institut géographique argentin.

C'était un savant, un grand naturaliste, dont les nombreux ouvrages sont peu connus de la génération actuelle.

En 1829 il passa son examen à Halle (Saxe) et obtint le titre de docteur en médecine et en philosophie en soutenant une thèse ayant pour titre : *De insectorum systemate naturali*.

Après avoir fait une étude approfondie de la paléontologie argentine, il publia une œuvre fort importante sur cette matière.

En 1831 il fut nommé professeur d'histoire naturelle à Berlin et en 1837 on lui confia la chaire de zoologie à Halle, poste qu'il occupa pendant 10 ans.

Son grand talent, son caractère ouvert et son éloquence naturelle le firent élire membre de la première chambre des députés en Prusse.

A la recommandation de son ami, le savant Humboldt, il obtint la permission de faire un voyage au Brésil.

Sa santé délicate l'ayant obligé de nouveau à s'expatrier, il se rendit à la République Argentine, où il parvint à récupérer ses forces.

De retour dans son pays, il publia, en 1860, un magnifique ouvrage en deux volumes intitulé : *Voyage aux États de la Plata*.

Ayant été élu de nouveau député au Reichstag, il combattit la politique de Bismarck : ce qui fut cause qu'il fut privé des distinctions auxquelles il avait droit par ses nombreux et savants travaux.

Pendant son voyage à la Plata, il eut l'occasion de visiter les musées de Buenos-Ayres, qui n'étaient alors qu'à l'état d'embryon. Le gouvernement, ayant su apprécier ses hautes capacités, lui conféra les fonctions de directeur du musée de Buenos-Ayres.

Sa première œuvre sur l'entomologie parut en 1828 et pendant l'espace de 64 ans il publia plus de deux cents ouvrages dont beaucoup en plusieurs volumes, ornés d'atlas et de planches dessinées par lui-même.

Citons quelques-unes de ses œuvres :

Traité d'entomologie. — *Traité d'histoire naturelle*. — *Histoire de la Création*. — *Études géologiques sur l'histoire de la terre et de ses habitants*. — *Voyages au Brésil*. — *La Faune du Brésil*. — *Voyage dans les États du Rio de la Plata*. — *Lettres sur la zoonomie*. — *Annales du musée national de Buenos-Ayres*. — *Description de la République Argentine* et une infinité d'autres.

Presque tous ces ouvrages ont été traduits en diverses langues et réédités.

Citons encore parmi une centaine d'écrits, publiés avant qu'il n'occupât les fonctions de directeur du musée de Buenos-Ayres, un mémoire sur les Cirrhipèdes dans lequel il réfute certaines erreurs de Cuvier, qui classe ces animaux parmi les mollusques. Son important ouvrage sur l'organisation des Tribolites a mis en lumière ces crustacés, qui datent d'une haute antiquité ; cet ouvrage fut immédiatement traduit en anglais.

Un mémoire sur l'espèce Tarsienne comprenant une

étude anatomique et complète de ces mammifères, et enfin une étude sur les orthoptères.

Voilà l'homme que la science a perdu.

Peu de vies ont été aussi utilement employées que la sienne; son unique objectif fut toujours l'amour de la science et l'amour du bien.

Par tout ce qui précède on voit que ce fut un travailleur infatigable et désintéressé. Une existence pareille peut servir de modèle aux générations futures.

L'Institut géographique a jugé de son devoir de déposer une couronne sur la tombe de l'illustre savant, hommage posthume de respect et de sympathie à la haute personnalité que la science et la patrie viennent de perdre.

(Traduit du *Bolletín del Instituto geografico argentino*, par A. B.)

CONFÉRENCE

SUR LES

INDES ANGLAISES

par le R. P. DUMONT.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Je tiens d'abord à vous remercier de l'honneur que vous me faites, en me permettant de venir vous exposer les impressions que j'ai éprouvées pendant mon séjour dans les Indes Anglaises.

J'ai pensé qu'il serait plus intéressant de faire connaître la vie indienne par le menu détail, ces détails faisant souvent défaut dans les ouvrages qui ont été publiés sur l'Inde britannique. Il en résultera donc nécessairement que cette causerie sera un peu décousue, par la nature même des sujets que j'aurai à aborder.

*
* *

Il y a dans les Indes anglaises plusieurs races distinctes; d'une part les races aborigènes, d'autre part les races indiennes. Je laisse de côté les races mahométanes et les Parsis.

Primitivement, l'Inde était occupée par des races agricoles, dont les Moundaris, les Santalis et les Ouraons sont les représentants actuels.

D'après la tradition, une race conquérante, venue du Nord-Ouest, pénétra dans le pays, chassa devant elle les premiers occupants et occupa les plaines fertiles, tandis que les peuplades primitives se réfugiaient dans les pays montagneux.

Cette distinction ethnographique et cette invasion de maîtres nouveaux et puissants ne peuvent pas être perdues de vue, si l'on veut se rendre un compte exact de la situation actuelle des Indes. Aujourd'hui encore vivent là deux peuples distincts : la race indienne et la race aborigène, celle des maîtres du sol, des riches, et celle du laboureur qui travaille le sol pour les riches. Jusqu'à présent la race indienne s'est montrée réfractaire aux efforts des missionnaires, tandis qu'un mouvement extraordinaire de conversion s'est manifesté naguère au sein des populations inférieures.

Voici à quelle occasion.

Les grands propriétaires dans les Indes appartiennent à la caste des Brahmines, c'est-à-dire des prêtres de Brahma. On sait que deux religions sont surtout florissantes dans les Indes. La religion de Brahma est le culte professé par la majeure partie des Hindous, tandis que l'autre partie est attachée au Bouddhisme, à la religion de Bouddhâ.

Les Brahmines constituent la caste la plus importante, la plus élevée. Dans le peuple, on leur a donné le nom de *dikous*, mot très significatif, dont voici l'explication.

Le mot *dikou* appartient à la langue de la race aborigène. Dans cet idiome, *dikou* signifie « douleur » ; *dikou*, c'est donc « celui qui cause la douleur ». Et les Brahmines méritent bien cette dénomination, car il n'est pas de vexations qu'ils ne fassent souffrir au peuple. On en citerait mille exemples.

Les propriétaires font cultiver leurs champs par des fermiers Toundaris, Santalis ou autres de la race Aborigène. Si ce fermier a le malheur de perdre une vache, que fait le *dikou*, le maître ? Il va trouver le fermier et lui dit : « Votre vache est morte ? Bien, vous me devez 10 francs ».

L'enfant du fermier vient-il à mourir? Même langage de la part du *dikou*: Ah! votre enfant est mort? Vous me devez 10 francs ».

La maison du fermier brûle.... Le propriétaire vient encore et dit : « Vous me devez autant ».

La récolte a-t-elle été perdue complètement, le maître n'en exige pas moins un prélèvement sur la perte.

Mais les exactions ne s'arrêtent pas aux exemples que je viens de citer. Voici des faits d'un autre genre.

Deux fois par an, les cultivateurs doivent payer une rente à leurs propriétaires. A l'échéance le cultivateur s'exécute, mais deux mois plus tard le *dikou* revient et exige la même somme.

— Mais je vous ai déjà payé!

— Je vous dis que non!

Que faire? Le *dikou* a toujours raison. Car si le fermier ne cède pas, il est chassé de son terrain. Voilà pourquoi presque toujours il se résigne à payer plusieurs fois les redevances déjà acquittées.

Telle était la malheureuse situation des peuplades inférieures de l'Inde, lorsque le P. Lievens arriva dans le Chotanagpore. Ai-je besoin de dire que cet état de choses révolta sa conscience et qu'il se mit à l'œuvre aussitôt pour trouver un remède à cette pénible situation?

Il conseilla aux indigènes d'exiger un reçu au paiement de la vente. Les fermiers le firent; les *dikous* un peu surpris donnèrent les reçus, mais n'en revinrent pas moins quelque temps plus tard, prétextant que la rente n'était pas encore acquittée. Et lorsque le malheureux fermier exhibait son reçu, on découvrait que le *dikou* avait donné une pièce fausse.

Le P. Lievens ne se tint pas pour battu. A la fourberie des *dikous*, il opposa les ressources intelligentes de la légalité, et il fit faire les reçus sous le contrôle de ses catéchistes.

Vous savez ce que sont les catéchistes. Ce sont des indigènes qui dépendent des missionnaires et auxquels ceux-ci ont donné une certaine instruction. On leur confia la mission de revoir soigneusement les reçus des *dikous* avant que les fermiers payassent. Et ce moyen a parfaitement réussi.

Il a eu encore un autre résultat. Les fermiers nous ont témoigné une vive reconnaissance. Puis en voyant que nous n'étions animés d'aucun sentiment de lucre, chose absolument extraordinaire pour eux, ils vinrent nous demander de se faire chrétiens, parce que nous travaillions pour la justice.

Les Moundaris et les Ouraons se sont convertis en grand nombre, et ce mouvement de conversion est devenu chez eux affaire de goût et de tradition. Lorsqu'ils se présentaient et que je leur demandais pourquoi ils voulaient se convertir, ils me répondaient : C'est l'usage, c'est la coutume, c'est la mode, *dastour hai*.

Ce mot de *dastour hai* m'amène à un autre exemple de la puissance de la tradition chez ces peuples. Le travail manuel, le vrai labeur est en ce pays la première de toutes les industries. Mais là aussi le peuple repousse les innovations et ne connaît que l'usage.

Un planteur, voulant faire connaître à ses ouvriers l'usage de la brouette, dit à un d'eux, porteur d'une lourde charge : « Ce n'est pas ainsi qu'il faut porter. » Et il lui montre comment on emploie la brouette. L'ouvrier, lui, regarde bien et, une fois le maître parti, il prend le paquet et la brouette et les porte tous les deux. Demandez-lui pourquoi il fait cela ? — Parce que c'est l'usage !

Aujourd'hui c'est l'usage de se faire chrétien et bien qu'il n'y eût pas au Chotanagpore des journaux pour dire aux indigènes ce que nous faisons, il nous arrivait des hommes ayant marché pendant cinq ou six jours pour

demandeur le baptême. Voilà comment il s'est fait que nous ayons eu en six ans plus de 100.000 convertis. Ce mouvement tend toujours à s'accroître et à prendre des proportions plus étendues.

J'ai parlé tout à l'heure de *castes*. Il n'est point aisé de fournir une explication exacte sur la valeur de ce mot, qui marque un des états d'esprit les plus curieux de la grande péninsule. Les exemples seront, je pense, plus suggestifs que toutes les explications que je pourrais donner. Le résultat du régime des castes est de créer, pour ainsi dire, des sociétés différentes dans un même peuple, des sociétés dont l'une ne cherche pas, évite même soigneusement le contact de l'autre.

Supposez que le Brahmine, qui appartient à la caste élevée, mange avec un forgeron. Par le fait seul de manger avec le forgeron, ce Brahmine perd sa caste, c'est le déshonneur pour lui.

Voici un autre exemple, dont j'ai été le témoin.

Un jour je passais devant une maison où une femme était occupée à faire bouillir sa soupe. Tout à coup, à ma grande stupéfaction, je la vois qui renverse sa marmite et en jette le contenu.

— Monsieur, me dit-elle, vous venez de gâter ma soupe.

— Comment? Je ne me suis pas même approché.

— Non, mais vous avez passé trop près de moi. Votre ombre a passé sur ma marmite et si je mangeais de cette soupe je perdrais ma caste.

De pareils faits attestent à quel degré le sentiment des castes est inné dans le peuple de l'Inde.

Un autre fait encore. Un missionnaire avait été attaqué par des Brahmines et tellement maltraité que le gouvernement anglais s'était vu obligé de condamner les Brahmines à l'emprisonnement.

La prison ou les travaux forcés ne font pas par eux-mêmes perdre la caste, mais la captivité oblige à manger

avec des condamnés d'une autre caste ou de faire usage de mets préparés par un cuisinier d'une autre caste. Il n'en faut pas davantage pour perdre la caste.

Comme on ne pouvait faire une prison spéciale pour ces Brahmines, ceux-ci avaient perdu leur caste dès le premier jour et, à leur sortie de la prison, ils auront à se soumettre à plusieurs conditions pour la regagner.

La première est de donner un repas à tous les Brahmines, à plusieurs lieues à la ronde de l'endroit où ils se trouvent. La seconde était que, une fois le repas terminé, les condamnés devaient, on me passera la crudité de l'expression, boire de l'urine de vache. C'est un remède souverain, paraît-il, pour se réhabiliter et rentrer dans sa caste.

*
* *

Je passe sans transition à un autre ordre d'idées. Aussi bien, je ne puis avoir la prétention de vous faire une conférence; je raconte simplement mes souvenirs de voyage tels qu'ils se présentent à mon esprit.

La couleur des natifs de l'Inde à l'âge adulte tire sur le brun foncé, mais les enfants, à la naissance, ont le teint plus clair et rosé. Toutefois ils ne tardent pas à se bronzer. On fait subir aux enfants un singulier traitement; vous allez en juger par le trait suivant.

Un jour, j'aperçois un de nos serviteurs occupé à une besogne dont je ne me rendais pas compte. Je m'approche et je le vois qui trempe son enfant dans de l'huile, le frictionne avec cette huile des pieds à la tête, puis expose le pauvre petit être aux ardeurs d'un soleil tropical.

Naturellement je m'enquiers de ce qu'il fait; et lui de me répondre, du ton le plus simple: Si je ne faisais pas cela, il ne resterait pas en vie.

Et puis je le vois, qui prend son enfant par la jambe et l'expose en plein soleil.

— Mais, lui dis-je, vous allez tuer votre enfant de cette façon-là.

— Nullement, s'empresse-t-il de répondre, *dastour hai*, c'est l'usage.

C'était vrai; aussi je n'ajoutai rien, car c'est en vain que l'on irait aux Indes à l'encontre de l'usage!

Le costume des hommes et des femmes est de la dernière simplicité. Il se compose surtout d'un *pagne*, longue pièce de calicot qui, chez les hommes, recouvre la partie inférieure du buste, mais que les femmes rallongent pour s'en couvrir aussi la tête.

Les hommes portent au cou des colliers, et plus l'individu est riche, plus le nombre de colliers dont il se paré est grand. Ils ont également l'habitude de porter des pendants d'oreilles, qu'ils s'attachent d'une façon fort curieuse.

Après avoir percé les oreilles, on y introduit pour commencer un petit bâton, puis on y passe un bâton un peu plus gros, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on puisse facilement y insérer un morceau gros comme un bouchon de bouteille ordinaire.

Les plus coquets ornent l'extrémité de ce bouchon d'un petit miroir, et cet article de luxe est extrêmement recherché. Je doute fort qu'il en soit jamais de même en Europe, malgré toutes les variations et les caprices de la mode.

Les femmes aiment surtout les bracelets, elles les portent non seulement aux bras, mais aussi aux pieds. Aux bras, on en voit généralement plusieurs; le poids de ces ornements peut devenir considérable, car ces bracelets sont d'ordinaire en cuivre très épais et chaque bras en a parfois quatre, cinq et même six.

Les jambes aussi sont chargées de bracelets, dont le poids atteint parfois deux à trois kilos.

En Europe, les gens qui se marient passent la bague

au doigt de la main; aux Indes, on la porte toujours aux doigts de pied.

Les boucles d'oreille des femmes sont suspendues non pas au lobe de l'oreille, mais insérées dans le cartilage même: ce sont ordinairement des anneaux de cinq à six centimètres de diamètre.

On perce aussi le cartilage du nez, et les lourds anneaux qu'on y introduit, dépassent parfois la lèvre inférieure. Pour manger, on est obligé de soulever l'anneau d'une main et d'introduire la nourriture de l'autre.

Le tatouage est aussi pratiqué dans l'Inde, et il est est même un signe de caste.

Encore un détail de toilette, qui a son importance: c'est l'emploi abusif de l'huile pour la chevelure, que les natifs oignent à qui mieux mieux. Mais n'allez pas vous imaginer qu'ils s'engraissent les cheveux avec une huile odoriférante; au contraire elle est rance, nauséabonde et le pis est qu'ils s'en frottent tout le corps; aussi ce dernier est-il absolument huileux.

Je me rappelle que dans notre école, donnant la main à un enfant, j'eus la sensation de tenir en main une..... comment dirais-je? une patte de poulet, tellement la peau est sèche. En général, chez les Hindous, la peau de la main et du visage est ridée, crevassée, on dirait une éponge. C'est le résultat de la malpropreté. Quand la peau n'est pas entretenue elle se durcit et se crevasse.

Lorsqu'on voit passer au loin un indigène, on a beaucoup de peine à distinguer les hommes des femmes; les deux sexes portent la chevelure très bas, les cheveux noués contre la tête, puis descendant en queue, et les hommes ne portant pas de barbe, vous comprendrez qu'à distance il est aisé de se tromper.

Un autre détail très curieux dans les habitudes et les usages de ce peuple, c'est la manière dont les mères portent leurs enfants.

Lorsque, par exemple, les femmes vont aux champs, elles portent leurs enfants, non pas sur le bras, comme dans notre pays, mais ses enfants se mettent à califourchon sur le côté, et on dirait qu'ils le font d'instinct, car les plus jeunes ont vite appris à prendre cette position. Par précaution la mère les entoure d'un linge qu'elle lie autour du cou, et, une fois les enfants placés ou suspendus convenablement, elle ne s'en occupe plus du tout.

Mais ce qui me combla d'étonnement et vous paraîtra tout à fait incroyable, ce fut de voir des enfants de deux ans et moins qui, après avoir pris le lait de leur mère, s'emparaient bravement de la pipe de leur père et se mettaient gravement à fumer.

Ce mot de fumer vous fera peut-être demander :

Que fume-t-on dans l'Inde ?

— Et vous répondrez sans doute : du tabac !

— Du tabac, fort bien. Mais on fume encore d'autres matières, telles que de l'opium, du chanvre ; ce dernier surtout renferme un toxique effrayant. Au tabac, les natifs mêlent une certaine quantité de mélasse, et c'est ce mélange qu'ils introduisent dans la pipe.

Leur pipe mérite une courte description. La pièce fondamentale est une noix de coco, percée d'un trou à la partie supérieure et d'un autre à la partie inférieure.

Par ces trous, on introduit des charbons, puis le mélange de tabac et de mélasse et on allume....

Les riches seuls adaptent à cette machine un tuyau ; les autres se contentent de sucer directement la noix de coco.

Quand les Hindous veulent s'asseoir, ils s'accroupissent tout à fait à la façon de nos tailleurs. Même les rajahs s'assoient par terre et n'ont pas de siège.

Lorsqu'on a à traiter une affaire sérieuse, la première chose que les natifs font, c'est d'ôter leurs semelles en bois et de remettre leurs chapeaux. C'est le contraire de

l'Européen qui quitte son chapeau et garde sa chaussure. Jamais l'Hindou ne restera debout pour traiter une affaire importante.

Un autre usage, aussi général que très curieux, c'est l'habitude des Indiens de mâcher de la noix de bétel.

Ces noix sont grosses comme des noix de muscade. On les coupe en morceaux, puis on prend une feuille de bétel, on y place un morceau de la noix et un peu de chaux, on ferme ensuite la feuille et puis on se met à mâcher le tout.

Le principal résultat de cette opération est de rougir fortement les lèvres et la langue.

Sur ma demande, pourquoi ils mangeaient cela, ils me répondirent tous que c'était bon pour l'estomac.

Je leur fis observer qu'alors ils feraient beaucoup mieux de prendre de la potasse, qui est inoffensive, tandis que la chaux est nuisible et indigeste. Mais l'usage, n'est-ce pas?

Cette habitude est tellement entrée dans les mœurs qu'à l'occasion d'un mariage, on présente des morceaux de bétel sur des plats de cuivre ou d'argent, selon l'état de fortune des partis.

Un jour j'assistai à un mariage dans notre village. On me présenta sur un plat de petits objets noirs, qu'il eût été impoli de refuser. Je dus donc essayer de mâcher de la noix de bétel. J'avoue que c'était très coriace.

Les natifs n'ont pas de faïence, et ne se servent ni de fourchettes ni de cuillers.

Un jour, dans un village chrétien, je fus invité à un festin. J'entre dans la maison, où l'on étend immédiatement un tapis pour les membres de la famille. A moi, en ma qualité d'Européen, on offre une chaise.

La première chose qu'on apporte et qu'on me présente est un pot en cuivre. N'y comprenant rien, je regarde et je demande ce que c'est.

C'est de l'eau, me répond-on, et l'on m'explique que c'est

pour me laver les mains. Bien que j'eusse pris la précaution de les laver avant de partir, j'obéis. Quelques instants après, on me présente un grand plat.

Dans une sauce noirâtre je vis nager un poisson, des légumes et un tas d'autres choses que je ne connaissais pas.

Je regarde autour de moi, cherchant des yeux un instrument quelconque pour m'en servir; mais n'apercevant rien, je prends mon pain pour le tremper dans le plat. Aussitôt mes deux voisins m'enlèvent *immédiatement* mon morceau de pain.

Que faire? Je regarde encore mes voisins, leur disant:

— Je ne sais pas manger.

— Mais c'est très bon, néanmoins.

— Je ne dis pas non. Mais comment voulez-vous que je mange?

Et eux de me répondre, du ton le plus simple du monde:

— Avec vos doigts.

J'ai donc mangé avec mes doigts, mais c'est bien incommode.

*
* *

J'ai parlé jusqu'à présent des aborigènes du Bengale. Parmi les autres races de l'Inde on distingue au Nord, les Népalais et les Parsis.

Tout différents des aborigènes, les Népalais, qui suivent le culte bouddhiste, sont généralement forts et robustes.

Un de leurs plus curieux usages c'est leur manière de prier. Près de leur maison, ils élèvent une perche au bout de laquelle ils hissent un drapeau. Sur ce drapeau est inscrite la formule de prière et chaque fois que le vent fait trembler ou flotter le drapeau, ils s'imaginent bénéficier du mérite de la prière. Ils ne prient donc pas eux-mêmes, c'est le vent qui prie pour eux.

Dans une autre partie de l'Inde, dans les environs de Bombay, se rencontrent les Parsis.

Les Parsis sont très riches, et ils étalent un grand luxe. Toutes les pièces de leur costume, qui emprunte beaucoup aux modes européennes, sont brodées d'or et d'argent; leurs bonnets sont entièrement garnis de paillettes. Ils pratiquent l'art de marier les couleurs d'une façon admirable. Aussi, quand ils se montrent en public, leurs riches et somptueux vêtements de soie de diverses couleurs attirent tous les regards.

A mon passage à Bombay on m'invita à aller visiter les Tours de Silence. Ces fameuses tours ne sont autre chose que le cimetière des Parsis. Ils avaient en effet dans le traitement de leurs morts un difficile problème à résoudre. D'après les prescriptions de l'*Avesta*, leur code religieux, le cadavre souille. L'enterrer, c'était contaminer la terre, le brûler, c'était profaner le feu, et l'on sait que pour ces adorateurs du feu cet élément est le principal objet du culte.

Ils ont résolu le problème en transportant les cadavres sur des tours hautes de vingt-cinq mètres. Là les cadavres se décomposent, ou plutôt les vautours, qui trouvent une proie toujours renouvelée, se chargent de décharner les corps. Bientôt il ne reste que les os, qu'on laisse blanchir sur ces cimetières élevés.

J'ai parlé tout à l'heure des moyens qu'emploient les Brahmines pour rentrer dans leur caste, et j'ai fait observer que l'urine de vache était à leurs yeux un remède infailible. J'ajouterai que la vache est partout dans l'Inde l'objet d'un culte, bien qu'on la fasse travailler parfois si durement, qu'en certaines occasions une société protectrice des animaux ferait bien d'intervenir.

L'animal est dressé par la queue. Attelé dans une charrette, c'est par la queue que l'on guide; si l'on tord la queue à droite, c'est que l'attelage doit aller à droite et

vice versa. Cette queue n'en reste pas moins un objet de vénération, et si un Brahmine a la chance de mourir en tenant une queue de vache, il est assuré de son salut.

Les natifs ramassent les excréments de la vache; ils pétrissent cette matière, la jettent contre les murs des maisons et la laissent sécher. Ils ont ainsi un combustible, dont les Européens eux-mêmes se servent en cas de besoin.

Voici quelques autres détails sur les sentiments religieux des populations de l'Inde.

Les Indiens et les aborigènes reconnaissent l'existence de Dieu, mais ils ne s'en occupent guère; le diable a toutes leurs préférences. Ils partent de ce principe que Dieu est trop bon pour leur faire du mal, et qu'ils n'ont donc qu'à prier le diable, pour qu'il ne leur en fasse pas. Aussi ne laissent-ils passer aucune occasion de se mettre dans les bonnes grâces du démon.

Ils lui offrent des sacrifices, qui consistent généralement dans l'offrande d'un poulet.

*
* *

Après avoir parlé des hommes, je crois devoir vous entretenir un peu des animaux.

Les corbeaux sont très nombreux dans l'Inde, mais ce n'est pas le corbeau d'Europe. Celui-là on le trouve seulement du côté de l'Himalaya. Ces oiseaux doivent vivre entre eux dans la meilleure intelligence, à preuve le fait suivant, que j'ai pu observer de mes propres yeux.

De ma chambre, je vis un jour un chacal blotti dans les herbes, lorsqu'il fut aperçu par un corbeau, qui immédiatement se mit à crier. Aussitôt plus de deux cents corbeaux répondirent à l'appel et le chacal dut fuir, toujours poursuivi par ses nombreux ennemis.

Un autre jour à Calcutta, me promenant dans la cour de l'institut, je vis arriver un *adjudant*, grand bipède aux

ailes noirâtres, de la famille des échassiers. Il s'arrêta immobile, au beau milieu de la cour, posé de l'air le plus sérieux du monde.

Voilà que quelques corbeaux arrivent et comme toujours se mettent à mener fort tapage autour de leur grand congénère. Les corbeaux crient, volent, dansent autour de l'adjudant; d'autres, plus hardis, le heurtent, mais malgré leurs attaques, le grand oiseau demeure impassible. Tout à coup un des corbeaux disparaît, sans que j'eusse vu comment, tandis que tout le reste de la troupe s'envole.

Alors je compris; l'adjudant n'avait fait qu'une bouchée d'un des imprudents corbeaux, qui s'était risqué trop près.

Les corbeaux affectionnent surtout les vaches; ils voyagent sur leur dos, y font des explorations dans un but qui se devine aisément et poussent la gentillesse jusqu'à nettoyer tout le corps, même les yeux, les oreilles et la queue de ces animaux.

Je reviens aux chacals. La première fois que j'entendis un chacal, ma surprise fut grande. J'étais un soir dans la vérandah de Mgr. Goethals, archevêque de Calcutta, lorsque tout à coup un bruit étrange attira mon attention. Monseigneur me regarda.

— Que croyez-vous entendre? me demanda-t-il.

— Mais, il me semble, ce sont des enfants qui criaillent, répondis-je.

— Vous n'y êtes pas; ce sont des chacals qui crient.

Jugez de mon étonnement. Je ne sais pas si vous avez jamais entendu le cri des chacals, mais on dirait qu'ils crient: “ *A boire! à boire!* ” sur un ton qui va toujours *crescendo*.

Une fois qu'un chacal se met à crier, d'autres lui répondent de toutes parts. Vous aurez déjà lu ou entendu dire que ce sont les chacals qui nettoient les rues de Calcutta. Ils sont donc nombreux et s'introduisent même dans les maisons. Comme aux Indes on dort portes et fenêtres ouvertes, je

ne vous étonnerai pas en vous disant qu'une nuit je me réveillai, avec la sensation d'un corps pesant qui venait de s'abattre sur ma couche. Je tâte le lit et mes mains rencontrent une fourrure: c'était un chacal.

De même que les chacals, les serpents sont très nombreux dans l'Inde; heureusement la plupart d'entre eux ne sont pas dangereux. Il n'y a que les *caretas* et les *cobras* qui soient vraiment à craindre.

Quand la cobra s'élançe, la moitié du corps reste sur le sol, l'autre moitié se dressant tout droit. D'un bond, le serpent est sur vous. Quand on n'a pas peur, on lui casse le dos avec une baguette et alors il se déroule aussitôt.

On rencontre dans l'Inde beaucoup de jongleurs, c'est-à-dire de forains ambulants. La plupart ont avec eux des serpents plus ou moins dressés et parfois d'une espèce fort rare. Un jour j'en rencontrai un, qui avait un serpent qui semblait avoir deux têtes, tellement la queue ressemblait à la tête. A première vue chacun s'y serait trompé.

Les fruits de l'Inde sont très différents des nôtres. Citons le *papaïa*, qui ressemble au melon, mais qui n'est pas indigeste. On en fait la *papaïne*.

Etant membre du jury dans une exposition à Calcutta, j'ai eu l'occasion de constater les propriétés intéressantes de cette papaïne. Nous en avons mis une certaine quantité dans un vase d'eau; puis nous avons jeté un poulet dans le liquide.

Peu de jours après, dans l'action de la papaïne, le poulet avait complètement disparu; il était pour ainsi dire digéré.

Lorsqu'on suspend de la viande trop dure dans un *papaïa*, l'action des fruits la rend complètement tendre.

Le *mangou* est un fruit qui ressemble à la poire; le goût dominant est très difficile à traduire; on dirait un mélange de térébenthine et de carottes. Dans les espèces

fines, ce goût disparaît pour faire place à celui de la pêche ou de l'abricot.

Le *jacque*, ou fruit du jacquier, est une énorme courge qui pèse parfois jusqu'à 35 kilos. Les natifs en sont très friands, mais les Européens ne l'aiment pas, à cause de son goût vraiment répugnant. Ces fruits croissent sur le tronc et rien n'est plus étrange que la vue de cet arbre.

Enfin, je mentionne le *guava*, qui a un goût de poire et de phosphore.

Mesdames et Messieurs, je termine ici cet exposé trop sommaire. Vous avez bien voulu écouter avec grande bienveillance le simple récit des impressions du voyage d'un missionnaire au Bengale. Je vous en remercie, et vous demande de vouloir excuser ce que cette causerie a eu un peu d'incohérent. Les préparatifs d'un prochain départ pour le Congo m'ont enlevé tout loisir pour me préparer à l'honneur de vous parler, plus encore pour vous laisser le texte soigné d'une conférence. (*Applaudissements*).

LE

Bilan géographique de l'année 1892.

AMÉRIQUE.

La défunte année 1892 nous a laissé la perspective de la fameuse exposition universelle de 1893 à Chicago. Tous les yeux sont tournés vers cette merveille du XIX^e siècle qui doit éclipser de beaucoup les expositions précédentes, même, s'il est possible, celle des Fontaines Merveilleuses et de la Tour Eiffel de 1889.

Qui nous empêche donc de commencer notre petit « tour du monde » annuel par le Nouveau Continent ?

Un second motif nous y engage encore davantage. En effet, il y a eu, la nuit du 11 au 12 octobre dernier, quatre siècles que le grand Christophe Colomb découvrait ces terres immenses qui allaient dès lors exciter la convoitise des peuples conquérants ; ces terres peu habitées alors et qui aujourd'hui nourrissent 130 millions de descendants d'Européens, plus ou moins mêlés aux autochtones. Bien plus, ces 130 millions d'hommes sont des chrétiens, et l'on sait, par le récent témoignage de Léon XIII lui-même, que l'objet principal de la noble ambition de Christophe Colomb était non de trouver des terres, mais de conquérir des peuples nouveaux au christianisme. On voit si sa mission a été stérile.

Aussi, après quatre siècles d'injustices et de méconnaissances, le célèbre *descubridor* recueille aujourd'hui le plus éclatant triomphe et les témoignages les plus élogieux de son mérite, en Amérique comme en Europe, en Italie, en Espagne, en France comme en Colombie et partout, de la part des autorités religieuses, scientifiques et politiques.

Et l'exposition de Chicago n'est elle-même, dans la pensée des États-Unis organisateurs, qu'un hommage grandiose rendu à Colomb, à l'occasion du quatrième centenaire. Bien plus, par un retour étrange de la fortune, alors que le héros méconnu avait la dernière fois traversé l'Océan chargé de chaînes, son portrait, dit-on, sera transporté triomphalement d'Italie en Amérique pour y être offert à la vénération publique, dans un pavillon d'honneur qui sera le joyau de l'exposition de 1893.

Et comme si cette réhabilitation ne suffisait pas, les savants espèrent prouver définitivement que le nom d'AMÉRIQUE donné au Nouveau Monde est bien *indigène et local*, et ne provient nullement de celui d'Amérigo Vespucci, personnage très secondaire qui ne mérita jamais un tel honneur. Ainsi disparaîtrait cette injustice apparente d'avoir substitué le nom d'Amérique à celui de Colombie, plus justement mérité.

Quoi qu'il en soit, en abordant maintenant les questions géographiques, signalons d'abord dans la région polaire le voyage du lieutenant américain Peary, lequel, en traîneau, est parvenu à contourner par le nord le *Groenland*, de façon à constater qu'il forme bien une île, se terminant vers le 83° de latitude septentrionale.

Au delà, que reste il à découvrir? L'explorateur suédois Nansen, connu pour avoir déjà traversé le Groenland, projette de tenter d'arriver au pôle même, grâce à un courant chaud qui, croit-il, doit se diriger du cap Nord sibérien (Tcheliousskine) vers le pôle et de là vers le détroit.

de Béring. Il prépare pour ce hardi voyage un navire spécial, le *Fram*, assez solide pour se laisser au besoin entraîner dans un bloc de glace flottante.

Au *Canada*, les esprits étaient l'an dernier surexcités par certain parti qui voudrait détourner ce pays de la métropole britannique, au risque de le jeter dans l'orbite du colosse américain, où il perdrait son autonomie et sa liberté. Le calme s'est rétabli; mais il reste la question des pêcheries de Terre-Neuve, dans laquelle les Canadiens protestent contre les droits exercés par la France, et celle des pêcheries de la mer de Béring, que les États-Unis rêvent de monopoliser au détriment du Canada et des pêcheurs européens.

La population canadienne atteint à peine 5,000,000 d'âmes; nonobstant une natalité très remarquable, où l'on voit des familles de vingt personnes et plus, elle n'augmente que lentement, à cause de la grande émigration vers le sud.

Par contre, les *États-Unis* arrivent aujourd'hui à 65 millions d'habitants de toutes nationalités et de toutes races; c'est la moitié de la population des deux Amériques; et son accroissement annuel est de plus de un million d'âmes, dont 300,000 au moins sont des immigrants allemands, irlandais, anglais, italiens et autres.

Le nombre des États-Unis qui était de 42, il y a deux ans, a grandi dernièrement, sans guerre ni annexion, de 4 États nouveaux, savoir: *Wyoming*, *Idaho*, *Arizona* et *Nouveau-Mexique*, lesquels, de simples territoires administrés par le pouvoir central, sont devenus des États autonomes, grâce à leur accroissement de population. C'est donc, au lieu des 13 étoiles d'il y a un siècle, 46 étoiles que va porter le drapeau de l'Union, et il ne restera plus, outre le district fédéral de Colombie, que trois territoires proprement dits: l'Utah, pays des Mormons, le territoire Indien, et l'Alaska, celui-ci acheté à la Russie en 1867.

Le *Mexique* ne fait plus guère parler de lui. C'est bon

signe; mieux vaut prospérer en paix que de trop attirer l'attention des voisins par sa turbulence.

Les cinq *États désunis de l'Amérique centrale* tentent une fois encore de former une *Union* plus durable que les précédentes. Souhaitons-leur bon succès.

Souhaitons aussi que le canal interocéanique par le *Nicaragua* et le Rio Saint-Jean, patronné par les États-Unis, réussisse mieux que son confrère du Panama-Lesseps, qui vient d'aboutir au plus colossal *krach* des temps modernes, après avoir enfoui un milliard et demi au fond de gouffres qui n'ont rien de géographique.

Rien de nouveau dans les *Antilles* qui, avec leurs 5 millions d'habitants, restent encore propriétés des puissances européennes, nonobstant certaines tentatives pour annexer l'île Haïti aux États-Unis.

Sauf au *Vénézuéla*, où il y a anarchie, partout ailleurs dans l'*Amérique du Sud* la paix règne en ce moment, ce qui est assez extraordinaire, dans cette partie du monde où s'agite une population totale de 37 millions âmes.

Par suite de l'arbitrage de l'empereur de Russie, la *Guyane* hollandaise s'est agrandie légèrement du côté de la partie française; mais la France compte bien obtenir une compensation dans la partie brésilienne contestée.

De même, grâce à l'arbitrage de l'Espagne, la *Colombie* a porté sa frontière orientale jusqu'au cours de l'Orénoque, et le *Vénézuéla* a consenti à perdre ainsi un territoire assez vaste, mais désert.

L'*Équateur* voit toujours ses voisins empiéter sur la partie de la plaine orientale qu'on lui assignait au pied des Andes. Du moins plusieurs cartographes lui enlèvent non seulement le cours de l'Amazone, mais encore la région située entre le Napo et le Japura. Toutetois aucun traité connu ne ratifie cette spoliation.

Le *Pérou* et sa sœur germaine la *Bolivie* sont en paix. Celle-ci espère racheter au Chili un territoire enlevé pen-

dant la dernière guerre et qui lui donnerait accès à la mer, ou du moins une tête de ligne pour les chemins de fer qui, de Molendo, d'Antofagasta et de Mèjillones remontent le plateau des Andes boliviennes à plus de 4000 mètres d'élévation.

Nous n'avons pas en Europe des travaux à une telle altitude.

Le *Chili* et l'*Argentine* seront bientôt reliés par la ligne de Valparaiso à Buenos-Ayres, à travers les Andes; mais le partage de la Patagonie conclu en 1881 ne paraît pas satisfaire le Chili, qui voudrait une plus large région sur l'Atlantique. L'Argentine cherche à consolider sa fortune publique, bien ébranlée par ses immigrations intempes- tives il y a deux ans, et elle érige une nouvelle capi- tale, *La Plata*, pour l'État de Buenos-Ayres.

Le *Brésil* essaye d'asseoir sa république et, comme il semble redouter les dangers d'une capitale populeuse et turbulente, le parlement a décidé l'érection d'une nouvelle capitale fédérale sur le plateau des sources du Parana et du San-Francisco, dans la Serra do Mar, non loin de Rio de Janeiro.

Rien à dire de l'*Uruguay* ni du *Paraguay*, si ce n'est que ce dernier se repeuple assez rapidement, après les désastres de la guerre qu'il a soutenue contre ses voisins.

Avant de quitter l'Amérique, signalons le projet bien américain d'un chemin de fer ou d'une série de chemins de fer longue de 10 à 12,000 kilomètres qui, parcourant la chaîne de plateaux des Cordillières et des Andes, met- trait en communication directe les États-Unis et le Mexique, avec l'isthme central, la Colombie, l'Équateur, les deux Pérou et l'Argentine. Rien que l'idée d'une telle entreprise montre le chemin parcouru sur la voie du progrès dans un continent qui compte à peine quatre siècles d'existence sociale.

Océanie.

Embarquons-nous à San-Francisco et en 10 jours de navigation, arrivons aux îles Hawaii où, décidément les États-Unis font mine d'exercer un protectorat, plus ou moins sollicité par les indigènes constitués en État.

Poursuivant au S.-O. notre course à travers les îles Océaniques, vainement nous cherchons quelque changement politique à signaler, sauf l'annexion au Japon de quelques îlots situés au sud du groupe de Bonin-Sima, qui déjà lui appartient.

Comme, dans ce champ immense, il est assez difficile de reconnaître ce qui appartient à chaque puissance, nous croyons utile de résumer cette fois la situation par le tableau suivant :

1° Aux Espagnols appartiennent non seulement les importantes îles *Philippines* avec leurs 5 millions d'habitants, mais encore les îles Soulou et les archipels des îles Mariannes et des Carolines.

2° Aux Portugais, la moitié orientale de l'île Timor, avec 125,000 habitants.

3° Aux *Allemands*, le tiers N.-E. de la Nouvelle-Guinée, l'archipel Bismark, la moitié septentrionale des îles Salomon, les îles Marshall et les Mulgraves, avec une population présumée de 500,000 sauvages.

4° Aux Français, la Nouvelle-Calédonie, les Nouvelles-Hébrides (indivis avec l'Angleterre), les Wallis, Taïti, les Marquises et les îles Basses avec 100,000 habitants.

5° Aux *Hollandais*, la majeure partie de la Malaisie : Java, la perle de l'Océanie, peuplée de 20 millions de Malais civilisés ; Sumatra, Bornéo (la partie méridionale), Célèbes (et non Celèbes), les îles de la Sonde, Moluques ou îles aux Épices, la Nouvelle-Guinée (moitié occidentale), avec une population totale de 28,000,000 d'âmes.

6° Aux *Anglais* reviennent toutes les îles et terres océa-

niennes en dehors des désignations précédentes : l'*Australie* avec ses cinq États constitués, la *Tasmanie*, la *Nouvelle-Zélande* (deux autres États), le Nord de Bornéo, les îles Fidji, les Salomon, les Gilbert, les Ellice, les îles de Cook et une foule d'îlots dispersés depuis l'Australie jusqu'aux îles Hawaï exclusivement.

L'Océanie anglaise, beaucoup plus vaste, est moins peuplée que les Indes néerlandaises ; mais ses quatre millions de blancs, industriels et actifs, font un commerce extérieur qui égale déjà celui de la Chine ou des Indes anglaises.

ASIE.

Abordons l'Asie par le *Japon*, où la civilisation imitée d'Europe est en progrès, et par la *Chine*, où sévit encore la persécution contre les missions catholiques. Cet immense empire de 400 millions d'âmes déborde le trop plein de sa population au sud dans le Tonkin et la Birmanie, ce qui ne laisse pas d'inquiéter un peu la France et même l'Angleterre.

D'autre part, ces deux dernières puissances se disputent l'influence en *Indo-Chine*, et toutes deux semblent avoir fait du Mékong la limite naturelle de l'*Annam*, qui est français, et du royaume de *Siam*, indépendant mais soutenu par l'influence anglaise.

Celle-ci est prépondérante dans la presqu'île de *Malacca*, où les sultans de Djohore, Pérak, Selangor et Pahang sont de fait des pensionnaires de l'impératrice des Indes.

L'*empire Indo-Britannique* nourrirait en paix ses 300 millions d'âmes, n'était la famine, qui sévit parfois pour cause de sécheresse, et aussi l'ambition russe qui lutte d'influence et d'annexion autour du fameux plateau du Pamir, haut de 5000 mètres. Là se rencontrent les trois colosses asiatiques : la Russie, l'Angleterre et la Chine, et celle-ci n'est pas le moins disposée à faire valoir ses droits sur le « toit du monde ».

Le *Béloutchistan* et même l'*Afghanistan* sont entièrement dans la sphère d'influence anglaise; mais la ville de *Hérat* est toujours le point vulnérable qui tomberait au pouvoir des Cosaques et des Turcomans au premier signal d'hostilité. Les chemins de fer russes avancent rapidement en Sibérie vers l'Asie centrale et le nord de la Chine, et ils ont un but avant tout stratégique.

La *Perse*, la *Turquie d'Asie*, l'*Arabie*, le *Caucase* russe ne donnent pas lieu à des remarques importantes.

Toutefois, il est bon de signaler l'ouverture du chemin de fer de *Jaffa* à *Jérusalem*, qui doit faciliter les pèlerinages des Occidentaux en Palestine, mais n'en est pas moins un commencement de profanation, semble-t-il, de cette *Terre-Sainte* si chère aux cœurs chrétiens. Jérusalem, qui comptait à peine 25,000 habitants, il y a vingt ans, en a aujourd'hui 75,000. Les nouveaux venus, israélites pour la plupart, se logent dans la ville nouvelle, bâtie sur le plateau au nord-ouest des murs. Jusque-là, c'est acceptable; mais que serait-ce si la ville atteignant de plus grandes proportions encore, devenait une cité de trafic et d'exploitation, et surtout si les nouvelles constructions envahissaient l'ancienne ville et allaient faire disparaître les ruines quarante fois séculaires qui rappellent tant de souvenirs!

AFRIQUE.

En abordant le *Continent noir*, il est juste d'accorder un souvenir de regret à un homme qui a beaucoup fait pour la régénération des nègres. C'est l'illustre *cardinal Lavigerie*, archevêque de Carthage et d'Alger, primat d'Afrique, le promoteur, sous l'inspiration du pape Léon XIII, de la *Ligue antiesclavagiste internationale*, le fondateur des missionnaires appelés les Pères Blancs, dont la vie symbolise les missions africaines. Sa mort prive

l'Afrique chrétienne d'un puissant auxiliaire, mais son œuvre antiesclavagiste restera, car elle est entrée dans les conseils mêmes des puissances européennes qui, réunies en 1890, à Bruxelles, sur l'invitation du roi Léopold, ont édifié un *code pénal africain* complet, dont la réalisation ferait des merveilles.

A ce point de vue, le fait le plus intéressant est celui de la lutte ardente que soutiennent, sur la rive occidentale du lac Tanganika, les *capitaines Joubert et Jacques*, qui ont fondé les postes militaires de Baudouinville et d'Albertville, pour protéger les missions catholiques de Mpala, Kibanga et autres de la région du Congo belge.

Naturellement, ils sont devenus le point de mire des Arabes esclavagistes, qui, en ce moment, les assiègent avec des forces bien supérieures. La seconde expédition belge, celle du lieutenant Long, doit y être arrivée de Zanzibar en même temps que l'expédition commerciale de M. Delcommune venait du haut Congo. Leurs efforts réunis suffiront à peine à maintenir la position, jusqu'à ce que des secours plus importants leur parviennent de la part des trois gouvernements intéressés à rétablir l'ordre dans cette région lointaine: l'Angleterre, l'Allemagne et l'État du Congo,

Jacques a demandé à ses compatriotes l'envoi de deux petits canons, que la ville de Liège va lui expédier à la hâte. Espérons que ces renforts arriveront à temps pour prévenir le massacre de ces hommes de cœur, qui représentent la civilisation chrétienne luttant contre la barbarie musulmane. C'est là, en effet, la *Croisade du XIX^e siècle* s'exerçant sur un théâtre nouveau bien plus étendu que celui d'autrefois.

Si maintenant nous jetons un coup d'œil d'ensemble sur la carte de ce continent, l'*Afrique française* nous apparaît avec des dimensions considérables parmi les autres possessions. L'accord avec l'Angleterre lui a donné le champ libre sur pres-

que tout le nord-ouest du continent, que vient de contourner le hardi capitaine Monteil.

Rappelons que c'est l'Écossais Mungo Park qui, au commencement de notre siècle, a découvert le Niger devenu français ; c'est le major anglais Laing qui, en 1826, parvenait le premier à Timbouctou, où le Français René Caillié arrivait l'année suivante ; c'est Denham et Clapperton qui, de 1822 à 1826, parcouraient les premiers la route de Tripoli au lac Tchad.

Depuis lors, de 1855 à 1869, les Allemands Barth, Vogel, Rohlf, Nachtigal ont parcouru les mêmes régions en tirant, Barth vers l'ouest, et les autres vers l'est du lac Tchad.

Mais dans ces derniers temps, ce sont les *Français* qui ont fait les plus grandes courses dans ces parages, et l'heureux capitaine Monteil vient de se signaler entre tous. Parti du Sénégal avec un seul camarade, le lieutenant Badaire, et quelques dévoués Sénégalais, après avoir traversé le Niger à Bamako, il se rendait à San, puis à Sikasso, la capitale du roi Thiéba, ami de la France.

De là, à travers la région soudanaise explorée il y a deux ans par le capitaine Binger, il va droit à Saï, ville marquant la limite franco-anglaise sur le Niger central ; puis, traversant le fleuve, il parvient à Sokoto, dévolu à l'influence anglaise, enfin à Kouka, capitale du Bornou, où il fait la connaissance du fameux lac Tchad, qu'aucun Français n'avait encore entrevu.

Ainsi parvenu par l'ouest au cœur de l'Afrique, Monteil se joint à une caravane qui le ramène vers le nord, d'abord à Mourzouk, puis à Tripoli, voyage relativement facile, grâce à la protection des autorités turques. Il a ainsi parcouru l'énorme distance de 6000 kilomètres, et s'il n'a pas eu à faire de grandes découvertes géographiques, il a montré partout le drapeau tricolore sur d'immenses régions réservées à l'influence de la France.

Pendant ce temps, plusieurs autres tentatives françaises étaient faites, dans le même but, au sud du Niger.

Les capitaines Bideau et Binger renouvelaient les traités avec les chefs de la côte d'Ivoire, et M. Brosselard avec le sultan Samory; mais Quiquerez et de Segonzac échouaient près de Libéria, et le capitaine Ménard se faisait tuer dans l'hinterland de l'Achanti.

Plus à l'est, au Dahomey, le colonel Dodds vient enfin de prendre Abomey, d'où le roi Behanzin s'est échappé; il a pu détruire cette royauté trop fameuse par ses instincts sanguinaires.

Le lieutenant Mizon, remontant le Niger et la Binoué jusque Yola, est redescendu par la Sanga dans le bassin du Congo, contournant ainsi le hinterland du Cameroun allemand; celui-ci se trouve par là-même circonscrit et considérablement réduit, à moins d'un accord préalable entre les gouvernements intéressés.

En même temps, M. Dybowsky parvenait par le coude de l'Ubangi aux sources du Chari, affluent du lac Tchad. Il vengeait la mort du malheureux Crampel, pendant que M. de Poumeyrac était massacré et mangé par les anthropophages, et que M. de Brazza se tenait prudemment à l'arrière-garde des expéditions congolaises qu'il semble inspirer.

Avec les Français, ce sont les *Belges* qui se sont le plus distingués cette année par leurs expéditions dans l'Afrique centrale.

D'abord les deux expéditions antiesclavagistes, celle du capitaine Jacques et celle du lieutenant Long, parties de Zanzibar, pour le Tanganika, ainsi que nous l'avons dit plus haut. En outre, cinq expéditions des compagnies commerciales avaient pour but d'aller occuper le district du Katanga aux sources du Lualaba. Celles commandées par Paul *Le Marinel* et par le capitaine *Bia* sont arrivées

par l'ouest, en partant du Congo et de Lusambo, à Bunkéia, capitale du Katanga.

Le capitaine anglais *Stairs* (ancien compagnon de Stanley au Ruwenzory) y est venu par Zanzibar et le lac Tanganika; à Bunkéia, il a perdu son compagnon, le capitaine Bodson, dans une rencontre où celui-ci tua le tyran Msiri; forcé par la famine de repartir, Stairs prit la route du Zambèze, où il mourut d'épuisement à Chindé (Mozambique).

Une quatrième expédition, sous la conduite d'*Hodister*, s'est fait malheureusement surprendre sur le Haut-Congo et y a été massacrée par les Arabes.

Pendant ce temps, Alexandre *Delcommune* remontait le Lomami, parvenait à Bunkéia, puis arrivait aux sources du Lualaba, qu'il descendit sur 27 canots fabriqués dans des troncs d'arbres. La famine lui fit perdre beaucoup de monde et, après les plus cruelles privations, il dut revenir à Bunkéia, d'où il repartit pour visiter le lac Kassali, traversé par le *Lualaba*; il constata aussi que le *Luapula*, à n'en plus douter, est la branche maîtresse du Congo. Delcommune arriva enfin au Tanganika, juste à temps pour soutenir à Albertville le capitaine Jacques, dans la guerre contre les Arabes.

Une cinquième expédition, tout aussi remarquable, est celle du capitaine *Van Kerkhoven*. Partant du Congo moyen, il a traversé dans la direction du N.-E. les régions de l'Aruhimi et de l'Oullé supérieur pour aboutir sur le Nil, à Lado, l'ancien chef-lieu du Soudan égyptien, situé en aval de Wadelaï, la ci-devant capitale d'Emin Pacha.

De leur côté, les *Allemands* ont avancé au Togoland jusqu'au delà de 9° de latitude et ils ont débordé au nord du Dahomey français; celui-ci risque ainsi de ne pouvoir être relié au Soudan.

Leurs progrès sont moins sensibles dans le sud-ouest au

Damaraland, qu'ils se décideront peut-être à céder aux Anglais. Dans l'est, leur grande colonie du *Zanguebar* s'organise, malgré les combats contre les Arabes, et le major Wissman essaie de conduire par la voie du Zambèze des bateaux pour le lac Tanganika, où l'action allemande, nulle en ce moment, serait bien nécessaire contre les chasseurs d'esclaves, dont le soulèvement est général.

Quant aux *Anglais*, chose peu ordinaire, ils n'ont guère progressé cette année, et se sont arrêtés dans la voie des découvertes et des annexions.

Les délimitations ne sont pas définitives dans leurs colonies de Freetown, de la Côte et du Soudan, où l'on est fort étonné de voir qu'ils ont cédé à d'autres beaucoup de régions qu'ils avaient découvertes les premiers. Le passage du capitaine Monteil à Kouka pourrait bien être le prélude de difficultés nouvelles pour le maintien de la démarcation tracée de Saï à Barua et fixée par l'accord anglo-français de 1890.

Au sud, la Zambézie anglaise est prospère, et une ligne télégraphique de plus de 2500 kilomètres partant du Cap arrivera bientôt au grand fleuve, en attendant la voie ferrée en cours d'exécution vers la région des mines d'or du Mashonaland.

Par contre, dans l'*Ouganda*, la Compagnie anglaise de l'Est-Africain a joué un triste rôle en prenant parti pour les Bougandas musulmans et protestants contre le roi Mwanga et les catholiques; ceux-ci ont été en partie massacrés ou exilés. Mais cette Compagnie, ruinée, ayant dû se retirer, elle est frappée de déchéance, et le gouvernement anglais, prenant lui-même la direction des affaires dans cette région du Haut-Nil, y ramènera sans doute une tranquillité d'autant plus nécessaire, que la domination de l'Angleterre s'y voit menacée par des voisins plus actifs.

Quant à la présence du capitaine belge Van Kerkhoven,

à Lado, elle ne peut résulter que d'un accord entre les gouvernements de Bruxelles et de Londres, et il pourrait bien en sortir sur ce point une rectification des frontières de l'État congolais.

En *Égypte*, l'occupation britannique se continue, et rien n'en fait prévoir la fin. Le trafic du canal de Suez prospère si bien que les droits perçus sur les 4,500 navires jaugeant 12,000,000 de tonnes qui l'ont traversé en 1891, se sont élevés à plus de 85,000,000 de francs !

Au milieu de l'Océan, signalons la prise de possession par l'Angleterre des îles *Aldabra*, et par la France des îles *Glorieuses*, situées au N.-O. de Madagascar. La France s'est annexé aussi les îlots *Saint-Paul* et *Amsterdam*. Quant à la grande île, où le commerce anglais domine, les difficultés persistent entre le gouvernement des Hovas et la France, qui toutefois se consolide dans le grand port militaire de Diégo-Suarez.

Après les Français, les Belges, les Allemands et les Anglais, il ne nous reste à signaler qu'une sorte de *statu quo* pour les possessions des *Italiens* dans l'Abyssinie et le Somal ; celles des *Portugais* dans l'Angola et le Mozambique, comme celles des *Espagnols* sur la côte du Sahara, dans l'Adrar et à Corisco, où l'accord avec la France n'est pas fait.

Le *statu quo* existe également dans les États indépendants de l'*Orange*, du *Transvaal*, du *Libéria* et du *Maroc*, bien que celui-ci soit toujours l'objet des préoccupations diplomatiques de plusieurs puissances, de même que le *Tripoli* et l'*Égypte*, dont la Turquie conserve la suzeraineté au moins nominale.

Les détails que nous venons de donner, bien que toujours sommaires, ne nous laissent plus assez de place pour parler de l'Europe, ni pour offrir quelques tableaux de statistique politique ou commerciale comme nous l'avions fait les années précédentes. Ce sera pour l'an prochain, si Dieu nous prête vie.

31 décembre 1892.

F. ALEXIS-M. G.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 1 MARS 1893.

ORDRE DU JOUR : 1^o Procès-verbal. — 2^o Correspondance. — Conférence de
de M. GOURÉVITCH, sur la *Russie*.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures du soir dans la
salle de milice à l'hôtel de ville.

Prennent place au bureau : MM. le lieutenant-général
Wauwermans, président ; de Ramaix, vice-président ; Génard,
secrétaire général ; comte O. Legrelle, trésorier ; Lombaerts,
bibliothécaire ; Goerewitch.

1. Le procès verbal de la réunion du 5 janvier est lu
et approuvé.

2. M. le président communique à l'assemblée des lettres
de remerciements de divers membres désignés comme
membres effectifs et correspondants dans la dernière séance.

— Une lettre de M. le sous-secrétaire d'État des Colonies

de France qui met à la disposition de la société une collection de cartes des Colonies françaises (*Remercîments*).

3. M. Goerewitch, dans une attrayante conférence fait le tableau de la vie, de la société russe moderne. Il fait ressortir tout ce que le monde russe présente de vitalité, de genres propres, dans les sciences, l'industrie, les arts et en même temps la part de misère qui est la conséquence d'une population trop réduite pour l'étendue de son sol. Sa fibre patriotique trouve des paroles émues pour peindre la patrie absente.

Le président remercie le conférencier de sa communication. Lorsque, dit-il, on voit notre vieille Europe occidentale se consumer en efforts pour rétablir la société profondément ébranlée, on éprouve le besoin de se retremper aux idées des peuples neufs dans l'œuvre civilisatrice moderne ; à cette Russie si vieille et si jeune à la fois qui a su conserver quelque chose de son ancienne civilisation orientale, qui représente le passé rajeuni ; à ces peuples neufs d'Amérique, qui semblent les précurseurs d'un avenir qu'on ne peut entrevoir sans effroi.

La séance est levée à 10 1/2 heures.

CHRISTOPHE COLOMB

par M. l'abbé J. W. BROUWERS (1).

MESDAMES ET MESSIEURS,

Une main bienveillante, mais inconnue, nous fit parvenir de Haerlem, il y a huit jours, une livraison de la revue américaine bien connue, THE HARPER'S MONTHLY MAGAZINE. Cette livraison nous apportait une étude à bout portant, intitulée: *The mystery of Columbus*: le mystère de Colomb.

En effet bien des points culminants de la vie de cet homme, un des plus grands de tous les mortels, sont encore comme voilés de mystères et couverts de nuages.

Je n'eus pas plutôt lu le titre de cette étude, qu'une foule de pensées chantaient autour de moi; par une fantaisie de la pensée, des mélodies héroïques me rappelaient

(1) Ce petit écrit est l'œuvre d'un prêtre, écrivain hollandais très distingué dont on déplore la mort récente. L'auteur peu habitué à écrire le français y a souvent forcé la valeur des expressions et se laisse quelquefois entraîner trop fortement dans la voie théologique. Il s'est fait en Hollande l'apôtre de la thèse qui prétend Colomb né à Calvi, en Corse. La tribune de la Société de géographie est libre et elle laisse chacun exprimer ses convictions. Mais nous avons dû élaguer bien des passages qui n'ont aucun rapport avec la géographie et quelque fois inutilement agressifs contre des nations étrangères. La Rédaction regrette de ne plus pouvoir consulter l'auteur sur ces retranchements.

(Réd.).

l'enfant de la Corse, le Français dont les Pyramides de l'Égypte ont admiré la vaillance :

Son nom ? demandez à la terre
Ce nom, il est inscrit en sanglant caractère
Des bords du Tanais au sommet du Cédar,
Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,
Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves
Qu'il foulait tremblants sous son char.

Mais toujours, me raidissant contre cette objurgation, je répondais, en pensant à Christophe Colomb, qui est peut-être le compatriote de Napoléon :

« On peut être héros, sans ravager la terre ».

Pourtant je vois des villes civilisées se livrer des guerres de barbares, se disputer à coups d'innombrables brochures le berceau de ce Christophe Colomb. Et même dans le Nouveau-Monde, ne voyons-nous pas les deux Reines des Antilles, l'île de Cuba et l'île de Santo Domingo, se disputer avec trop de fureur les derniers restes, les cendres de Christophe Colomb, *los restos de Colón*.

Que le berceau et la tombe de l'immortel *Descubridor* soient encore, en ce jour même, aux yeux de bien des écrivains, couverts de mystère et d'incertitude, c'est clair comme le jour pour quiconque est à la hauteur de la littérature géographique.

Pour être Luxembourgeois, on n'est pas nécessairement né dans la ville de Luxembourg : il peut suffire d'être né dans une autre localité du Grand-Duché. Que Christophe Colomb soit Génois, je le veux bien ; il peut être né à Savone ou ailleurs, sur le terrain de la république de Gênes. La ville de Gênes l'appellerait concitoyen, que cela ne prouverait pas qu'il soit né dans la cité de Gênes. De ce chef il pourrait être aussi bien de Calvi en Corse, car cette ville était soumise et « toujours fidèle » à la République de Gênes, et les citoyens de la ville de Calvi, grâce à un privilège tout à fait singulier, étaient citoyens de la ville de Gênes. Je ne veux pas affirmer que Christophe Colomb

soit né en Corse, à Calvi, mais je veux nier absolument qu'il soit né dans la ville de Gênes. Vainement M. le comte Roselly de Lorgues a-t-il décrété, par un ukase irrécusable, et continue-t-il depuis bientôt plus de quarante ans, à promulguer son affirmation précise et péremptoire : « Christophe Colomb naquit à Gênes : TELLE EST LA VÉRITÉ » (1). Le document de Rome, du 16 Juillet 1892, œuvre de l'intelligence supérieure que l'univers admire, Léon XIII, se garde bien de sanctionner le décret péremptoire de l'écrivain français, et n'énonce d'autre affirmation au sujet de la patrie de Colomb, que de le désigner comme « homme né dans la Ligurie : (*hombre nacido en la Liguria*).

Or cette désignation de *homo Ligur* s'applique aussi bien au citoyen de Calvi qu'à celui de la ville de Gênes.

Le seul titre *De christiana civitatum constitutione* prouve assez, comme tout bon dictionnaire latin, que *civitas* signifie de préférence : Gouvernement, Etat, soit Monarchie, soit République ; j'ai prouvé cette thèse assez au long dans ma publication Néerlandaise. Torquato Tasso, comme Léon XIII, en nommant Colomb *homo Ligur* n'exclue ni n'inclue plus la ville de Gênes que la ville de Calvi. Malgré l'absolutisme de Roselly, la question du berceau de Christophe Colomb,

(*Historeci certant, et*) *adhuc sub judice lis est.*

Et cela est encore vrai. Une plume impétueuse et verbeuse de Paris a voulu, il y a quelques jours, forger un argument nouveau en faveur de la thèse Roselly, mais elle n'a prouvé qu'une chose, à savoir qu'elle ne sait pas le latin. Au mot *civitas* employé par l'excellentissime latiniste Léon XIII, elle ne donne que la pauvre signification de *ville*, et non pas la vraie signification de *Gouvernement, État*.

Et le tombeau où reposent ses cendres, où faut-il le

(1) Dans son *Histoire de Christophe Colomb*, etc. T. I, p. 63. Paris 1856

chercher? J'ai suivi les publications espagnoles, combattant les unes pour La Havane, les autres pour Saint-Domingue. Je me range du côté de l'écrivain allemand, qui, muni des recommandations du gouvernement allemand, s'est transporté sur les lieux mêmes pour étudier la question en litige. C'était le 11 janvier 1891. A la vue des lettres de recommandation de l'Allemagne, la chambre funèbre a ouvert sa porte. Le tombeau, en présence des hautes autorités de l'Église et de l'État, et de tous les consuls de puissances étrangères représentées à Santo Domingo, descella ses mystères. Si le *Harper's Magazine* n'en sait encore rien dans l'étude mentionnée plus haut, si l'Académie royale d'histoire de Madrid l'ignore, je déclare que l'historien allemand Rudolf Cronau, dans le 1^{er} volume magistral de son ouvrage, vient de nous prouver « que *los restos de Colón* reposent dans la cathédrale de Santo Domingo » (1). Les Académiciens espagnols auront à réfuter Rudolf Cronau ou à s'avouer vaincus.

Eh bien! Mesdames et Messieurs, celui qui a l'honneur d'entretenir en ce moment cette illustre assemblée, dans la glorieuse métropole du commerce et des arts de la Belgique, s'est proposé de parler, autant que l'heure fugitive le permettra, d'une fête commémorative de ce grand et incomparable quatrième centenaire, destinée à rappeler l'épopée du héros de la découverte du Nouveau-Monde.

J'ai choisi ce sujet de conférence pour trois raisons : parce que c'est le sujet qui est et sera longtemps à l'ordre du jour des Deux-Mondes; — parce que j'aime d'autant plus à traiter des questions à l'ordre du jour, qu'elles sont plus brûlantes; — parce qu'enfin j'ai trouvé bien des points de contact glorieux entre Christophe Colomb, la découverte du Nouveau-Monde et la Belgique.

Je me réjouis à l'idée que Christophe Colomb, dans

(1) AMERICA, T. I, p. 330-336. « Das die ehrwürdigen Reste des grossen Entdeckers *nach wie vor* in der Kathedrale zu Santo Domingo ruhen. »

les derniers jours de sa vie, ait tourné ses regards et ses dernières espérances vers le Prince belge, qui venait de ceindre la couronne royale de Castille et de Léon. C'est à Philippe-le-Beau et à sa royale épouse, doña Juanna, fille de Ferdinand, roi d'Arragon et d'Isabelle la Catholique, reine de Castille et de Léon, que l'incomparable Christophorus Colomb, brisé par les travaux et les douleurs, retenu par ses infirmités à Valladolid, adressa sa dernière lettre et son premier et dernier message aux deux nouveaux Souverains. Ce précieux document nous est conservé dans la *Historia de las Indias*, de Las Casas, contemporain de Colomb, imprimée pour la première fois il n'y a pas vingt ans.

L'Occident s'est toujours senti attiré vers les mystères, les splendeurs et les trésors de l'Orient. Les pensées de la foi y poussèrent les croisés. A la tête de la première, toutes les générations saluent un prince belge, Godefroid de Bouillon, qui délivra Jérusalem et conquit la Terre-Sainte. Ce que le duc belge a fait au XI^e siècle, Christophe Colomb voulut aussi le tenter trois siècles plus tard, par l'or ou par le fer. Cet or, il allait le chercher dans cet Orient dont les richesses étaient le rêve de l'Occident. C'est encore un Belge, non un guerrier, mais un apôtre de la foi et de la paix, qui fraie le chemin et prépare un nouveau rapprochement des peuples de l'Occident et de l'Orient: ce missionnaire n'est autre que le célèbre cordelier et diplomate Ruysbroeck, dont les français ont fait Rubrüquis. La France d'alors et son roi honorèrent ce héros flamand, qui visita l'extrême Orient tandis que les armées Mongoles écrasent l'Asie de Péking à Cracovie en Europe. La chrétienté tremblait; on envoya des hommes de Dieu, des apôtres de la paix, comme diplomates au chef Mongol; le cordelier belge atteignit Caracorum, près de Manga-Chan. Ce furent les récits de Ruysbroeck, qui parlant vingt cinq ans avant le très fameux Marco Polo, firent connaître les incroyables

richesses des contrées orientales de l'Asie, parlant même d'une cité aux murs d'argent, aux tourelles d'or. Ils excitèrent les puissances commerciales de l'Italie, la nation Génoise et la nation Vénitienne et les conduisirent en Orient. C'est ainsi que la Providence prépare la marche de l'histoire, pour amener les peuples à la fraternité universelle, conséquence de l'unité du genre humain. Cette grande unification, digne de Dieu, fut commencée par un homme d'étude et d'action, par Christophe Colomb qui obtint plus que jamais mortel n'aurait osé l'espérer... il a donné à l'Ancien monde un Monde-Nouveau, et ce Monde-Nouveau encore plongé dans les ténèbres du paganisme, il l'a ouvert à la civilisation chrétienne. Ce m'est un plaisir de pouvoir, du moins sur un point, être d'accord avec l'article du *Harper's Magazine*, à savoir, qu'il n'est nullement besoin d'élever Christophe Colomb au delà de ses mérites réels, et que le progrès sera de le connaître de mieux en mieux, tel qu'il a été en réalité.

Des plumes ignorantes ont tenté d'obscurcir la gloire et les vertus du héros et je suis au regret de devoir constater que beaucoup d'écrivains catholiques, tel Roselly de Lorgues, ont produit plus d'une page de roman. Il en est d'autres aussi qui font sonner très haut quelques noms et prétendent qu'ils découvrirent l'Amérique avant Christophe Colomb.

Nous savons ce que les Normans ont fait par rapport à ces plages inconnues, mais nous savons aussi que pas un mortel n'avait conçu, avant Christophe Colomb, le plan d'aller chercher l'Orient par l'Occident, en naviguant à travers l'impénétrable Mer Ténébreuse. Christophe Colomb est le premier qui ait conçu cette pensée, muri cette idée, formé ce projet hardi, exécuté ce plan tellement au-dessus de tous les progrès de son siècle, que les jurys royaux, appelés à se prononcer, le rejetaient comme impraticable et chi-

mérique. C'était l'œuvre d'une intelligence troublée, disait le peuple.

D'autres voudraient ne voir en lui qu'un audacieux aventurier et sa découverte se résumerait dans la parole du poète : *audaces fortuna juvat*, que traduit le vers français :

« Le succès fut toujours un enfant de l'audace. »

Que les détracteurs lisent le *Cosmos* d'Alexandre von Humboldt; ils apprendront que « ce plan était non le fait d'un aventurier, mais le fruit de profondes méditations et de longs travaux. »

Et puis, laissez-moi vous dire que si j'aime l'audace, j'aime aussi beaucoup l'intrépidité calme, raisonnée, inébranlable et persévérante. Si l'on me dit que les vieux romains Sénèque et Strabon ont déjà parlé de ces terres que Colomb a découvertes, je répondrai : hé bien ! on en avait parlé depuis plus de douze siècles, depuis plus de treize siècles, si vous voulez, et pas un jusqu'au 3 août 1492, pas un seul n'avait osé tenter l'aventure !

D'aucuns s'attachent servilement à la lettre et prétendent que Colomb n'a découvert qu'un point de l'Amérique; qu'il n'a même jamais su qu'il avait découvert un Nouveau Continent. Laissons là des gens qui n'ont que des yeux de taupe et veulent juger des merveilles du Soleil et des Planètes.

On peut dire en vérité, et l'on doit même dire, pour être juste, avec CANOVAS DEL CASTILLO : les victoires de Cortès et de Pizarro sont également des victoires de Colomb. Le célèbre Clemens R. Markham, parlant à Londres, devant la *Royal geographical Society* énonçait également une indéniable vérité, en disant : toutes les découvertes faites par d'autres, (excepté celle de Cabral) sont directement dues au premier voyage de l'amiral.... et doivent être classées comme étant autant de découvertes Colombiennes.

C'est lui qui fit briller la lumière sur laquelle les autres

ont pu se guider, avancer et découvrir. Ses compagnons et ceux qui l'ont suivi, les Pinzon, les Oyeda, les Nino, et les La Losa, en achevant la découverte du continent depuis 8° S. de l'Équateur jusqu'au Darien, ont seulement fourni le complément de l'œuvre de leur maître. Lui-même a frayé la route, il a éclairé la voie des îles, conduisant au continent.

Christophe Colomb est le plus grand des explorateurs, il est le vrai père de l'art de conduire un vaisseau.

La généreuse protestation de Las Casas, dit Markham, obtiendra l'assentiment de tous les géographes, et nous ajouterons, l'assentiment de toutes les sociétés royales de géographie, qui sont à la hauteur de la vérité et de la justice.

Permettez-moi de vous dire entre parenthèses, ce que Markham a répété hier soir à la société royale de géographie à Londres: les deux voyages anglais de John Cabot furent inspirés par le succès de Colomb... les expéditions Portugaises de Cortereal en 1501 et 1502, ont été également inspirées par un esprit d'émulation. Pas n'est besoin ici de parler du résultat dû aux courants océaniques, qui, saisissant la flottille de Pedro Alvarez Cabral, la jeta, à son insu et malgré lui, le 23 avril 1500 sur les côtes du Brésil.

Nous nous sommes demandé souvent d'où vient qu'à ce seul homme soient venus la pensée, le courage de se lancer à travers la Mer Ténébreuse? Voilà l'un des problèmes, l'une des questions que l'auteur de l'étude publiée dans la Revue Anglaise déjà citée, veut bien soumettre à ses lecteurs, mais dont il ne leur donne pas la réponse. Me permettez-vous de vous donner la clef d'or de ce mystère? Je l'ai reçue de la main même de Christophe Colomb.

Que ceux qui ont posé la question, veuillent bien écouter la réponse et ne se bouchent pas les oreilles. Aucun d'eux, je l'espère, ne fera comme ce magistrat romain, qui demandait: *quid est veritas*: qu'est-ce que la vérité? puis

s'en allait sans réponse. Je la trouve adressée au Roi et à la Reine, dans une lettre écrite par Christophe Colomb, lui-même :

« Notre Seigneur, » dit Christophe Colomb, « Notre Seigneur m'a ouvert l'entendement comme d'une main palpable, et je compris qu'il était possible de naviguer d'ici aux Indes; et il m'a donné la volonté pour exécuter ce plan. »

Pas n'est besoin de vous dire, qu'on a abusé de cette parole du grand Descubridor, voulant faire croire que Dieu lui avait révélé le Nouveau Monde, à peu près comme il s'est révélé à Moïse.

Il en est qui se sont évertués à prouver que la science cosmographique, géographique et astronomique de Christophe Colomb, était peu de chose; qu'il était réellement dans l'erreur sur bien des questions: ce qui a fait dire des énormités aux auteurs de volumineux écrits, que je résumerai dans une seule phrase de poète, écrite par Victor Hugo: *Christophe Colomb n'aurait jamais découvert l'Amérique, s'il avait été bon cosmographe*. Voilà une de ces thèses hypothétiques et problématiques dont rien ne peut prouver la valeur réelle. A ce dicton j'oppose ma thèse — et si le temps et le lieu le permettaient, le prêtre prouverait par de multiples arguments et témoignages, — que *Christophe Colomb n'aurait jamais découvert l'Amérique, s'il avait été mauvais chrétien, s'il avait été incrédule*.

C'est sa foi et les convictions d'une âme ardente qui lui ont donné cette constance que vingt années de luttes avec les savants contemporains n'ont pas ébranlée; qui lui donnèrent cette persévérance que les épreuves terribles auxquelles l'ont soumis les rois d'Espagne, de Portugal, d'Angleterre, de France, n'ont pu briser, que les immensités, les abîmes de l'Océan n'ont pu arrêter, que les ouragans n'ont pas fait reculer. C'est sa science qui l'a guidé à travers

la Mer Ténébreuse jusqu'à ces parages où un cortège d'îles s'est porté à sa rencontre, comme pour lui dire :

« Vous avez cherché d'abord le règne de la vérité, eh bien ! » il vous sera accordé un Nouveau Monde. »

A la première terre, sous un ciel nouveau, où le fidèle croyant fut conduit depuis le départ de Palos, il donna le nom de *San Salvador*.

A son retour vers le ciel de l'Espagne, écoutez le chant de son âme, le cri de son cœur, partant de sa caravelle. « Ceci est certain et le Dieu éternel, Notre Seigneur, » donne à ceux qui marchent dans ses voies la victoire en des choses qui paraissent être impossibles...

Je puis vous exposer un résumé très juste des opinions des siècles passés et des jours actuels sur Christophe Colomb en vous communiquant une dizaine de lignes d'un auteur allemand Rudolf Cronau.

Rudolf Cronau, avons-nous dit, fit son voyage il y a deux ans, dans les Indes-Occidentales et dans l'Amérique centrale, puis il publia le bel ouvrage auquel j'emprunte le passage suivant :

» Nous ne sommes pas et ne voulons pas être de ceux qui proclament Christophe Colomb « le plus grand des mortels. »

Nous ne sommes pas non plus, et ne serons jamais, de ceux qui font de Colomb un homme de talent très médiocre, d'un caractère vulgaire, un avare, un cruel, un fanatique, etc.

Nous prenons place — mais nous nous la choisissons nous-même, dans l'indépendance de notre opinion — au nombre de ceux qui applaudissent aux paroles de César Cantù, disant dans son *Histoire universelle* : « Il y avait dans Colomb, comme dans tous ceux qui ont laissé un grand nom, deux hommes : celui de son siècle, avec ses idées et ses erreurs ; et une puissante individualité qui l'élève au-dessus de ses contemporains. Nous saluons

Christophe Colomb; il se dressa comme un géant sur les confins du Moyen-âge, et des temps modernes ». — Avec Rudolf Cronau, nous saluons Christophe Colomb comme étant celui dont l'action courageuse a ouvert aux peuples de l'Europe un monde nouveau, et au commerce universel des voies inconnues, par quoi il a amené une ère nouvelle dont les splendeurs doivent surpasser de beaucoup toutes les autres époques de l'humanité ». (1)

Ne laissons pas de remarquer, Messieurs, que l'auteur Allemand a surtout en vue les peuples de l'Europe et complétons ses appréciations en tournant nos regards aussi vers les peuples du Nouveau-Monde; écoutons avec respect les dernières paroles d'un ouvrage célèbre *The Life and voyages of Christopher Columbus*, by WASHINGTON RING: « Quelles visions de gloire se seraient épanouies aux yeux de l'esprit de Colomb s'il avait eu pleine connaissance d'avoir découvert un Nouveau Continent, égal en étendue au monde ancien et séparé par deux vastes océans, du reste de la terre connue des nations civilisées. Ah! comme son âme magnanime aurait été consolée des afflictions, des angoisses, des injustices et des ingratitude dont ses dernières années ont été abreuvées, s'il lui avait été donné d'entrevoir par anticipation les splendides empires qui couvriraient un jour ce magnifique nouveau monde qu'il avait découvert; et les nations et les langues qui rempliraient ces vastes contrées de la gloire de sa renommée en entourant son nom de vénération et de bénédictions jusqu'à la dernière postérité ».

Il est des auteurs qui dans leurs histoires n'ont dépeint de Christophe Colomb que ce qu'il avait de grand et d'héroïque: il y en a aussi qui se sont attachés de préférence aux défauts, aux imperfections, dont ils ont fait des vices,

(1) AMERICA *Die Geschichte seiner Entdeckung von den ältesten bis auf die neueste Zeit.*

à ses fautes dont ils ont fait des crimes. D'autres ont compris le côté scientifique, le côté humanitaire de Christophe Colomb — et parmi ceux-là je nomme encore une fois avec bonheur l'américain protestant Washington Irving ; — mais hélas ! il en est aussi qui n'en ont pas compris le côté religieux ; et parmi ceux-ci je dois compter encore ce Washington Irving, qui a presque toutes les sympathies de mon âme. Aussi me sera-t-il permis d'achever cette première vue générale de la personnalité de Christophe Colomb, en reproduisant le portrait que trace en quelques lignes ce brillant écrivain et impartial historien de Colomb.

« Christophe Colomb était un mélange tout-à-fait singulier de sens pratique et de sens poétique. Cette lucidité d'esprit, cette rapide convertibilité des faits aux principes l'ont toujours distingué, dès l'aurore jusqu'au crépuscule de sa sublime mission, de sorte que son dernier succès, avec toute la fougueuse ardeur de son imagination, a été admirablement bien caractérisé par Alexandre von Humboldt, une conquête par la réflexion. »

Il était d'une nature irascible et impétueuse, extrêmement sensible à l'injustice et à l'injure ; mais cette vivacité de son tempérament était mitigée et contrebalancée par la bienveillance et la générosité de son cœur. La magnanimité de sa nature ne cesse de briller à travers tous les troubles et les orages de sa carrière. Quoiqu'il fût continuellement outragé dans sa dignité et bravé dans l'exercice de son pouvoir, quoique contrecarré dans ses plans et menacé dans sa personne par des hommes turbulents et séditeux, il savait retenir ces esprits vaillants et irrités par le pouvoir de sa raison ; il savait se maîtriser, employer le raisonnement et même supplier. Il était étranger à tout sentiment de rancune ; il était prêt à pardonner et à oublier au moindre signe de repentir. On l'a loué pour sa manière de savoir refréner les excès des autres ; mais de plus

grandes louanges lui sont dues, pour sa fermeté à savoir se gouverner lui-même.

La bénignité de sa nature le rendait accessible aux sensations agréables qu'éveillaient les objets extérieurs. Dans ses lettres, dans son journal, au lieu de nous détailler les circonstances avec la précision technique du navigateur, il note les beautés de la nature physique avec l'enthousiasme d'un poète ou d'un peintre. Ce tempérament de poète est visible à travers tous ses écrits et brille dans toutes ses actions. C'est cette ardeur et cet enthousiasme de l'imagination qui répand une espèce de magnificence sur l'épanouissement de sa pensée; qui l'environne comme d'un monde de splendeurs et de richesses. Il ne voyait d'abord que le bon et le beau côté des choses. Il réunissait dans son caractère si riche et si varié des qualités qui semblent s'exclure. Les chaînes dont le chargea Bobadilla, il les porte avec la plus inflexible fierté : on veut l'en délivrer, il n'y consent pas : « ces fers m'ont été mis au nom du roi, répondit-il, ils ne tomberont qu'au nom du roi ! » Pendant tout le trajet des Indes à l'Espagne il les porte avec fierté et patience et quand il arrive en présence des rois et qu'il voit la douleur et les royales sympathies de la reine Isabella la Cattolica, il éclate en larmes et sanglots. Au milieu des tempêtes les plus furieuses de l'Océan, il était d'un calme imperturbable; au milieu des travaux et des veilles il était d'une activité infatigable, et d'une sollicitude inépuisable pour les autres. Il se dévouait jour et nuit au bien-être de ses subordonnés. C'est ce qui a fait dire à Clemens R. Markham. « Christophe Colomb était un homme qu'on vénère, mais il était plus encore un homme qu'on aime. » Pour les géographes et les marins l'étude de sa vie sera toujours utile et instructive. Ils s'y sentiront portés à réfléchir sur le sens si profond de responsabilité et de devoir, ces convictions qui produisirent en lui cette vigilance incessante et infatigable quand il était en mer ;

« en quoi nous ne devons pas seulement l'admirer mais aussi nous efforcer de l'imiter. » dit Markham. Je demande pardon à sir Markham et la société royale de géographie à Londres de n'avoir pas pensé à un saint Christophe Colomb. Moi-même je crois que l'avocat du diable a encore des oppositions à faire valoir et je suis porté à lui faire quelques concessions.

C'est au jugement de l'église qu'il appartient de prononcer dans cette cause. Je regrette de devoir ici protester contre le comte Roselly de Lorgues, lorsqu'il écrit à la dernière page de son ouvrage : *Christophe Colomb, serviteur de Dieu, son apostolat, sa sainteté* :

« Présenter Colomb à l'église, c'est accroître l'éclat de la Papauté, car c'est affirmer la part qu'elle prit à l'acte qui a doublé le globe : c'est faire resplendir ce prodige de l'apostolat, et justifier une fois de plus, à l'honneur de notre nation, cette parole du grand Joseph de Maistre : « la vérité a besoin de la France ».

Cette conclusion de son ouvrage me semble fausse : ce ne sera pas la Papauté qui gagnera de l'éclat en présentant Colomb à l'église, mais c'est l'éclat de la gloire de Colomb qui accroîtrait, si jamais l'église prononçait sa béatification.

L'Italie élève de grosses prétentions au sujet de Christophe Colomb, mais avec bien minces titres.

L'enfant est né, il est vrai, en un lieu Ligurien, mais on ne sait où : il apprit les lettres et étudia suffisamment pour comprendre les cosmographes, on ne sait en quel lieu ⁽¹⁾. Et voilà tout ce que l'Italie a fait pour cet enfant.

(1) C'est à Pavie qu'il apprit ces choses élémentaires, nous dit son fils don Fernando : « aprendió las letras y estudió en Pavia, lo que bastó para entender los cosmografos. » D'ardents adhérents de Gênes-ville, pour réfuter ce texte qui les gêne fort, ont dit, que ce texte était corrompu, qu'on a fait avec une faute d'impression : qu'il faut lire, non pas *Pavia*, mais *patria*, et cette patrie, c'est la ville de Gênes. Ici Roselly et Harriette se tendent la main. Mais voilà qu'à Madrid on publie l'Histoire par Las Casas et le manuscrit, écrit depuis trois siècles, et ils disent tous les deux : *Pavia*.

C'est au service de la France que l'enfant est devenu marin. Pour faire de ce marin le Descubridor du Nouveau-Monde, l'Italie n'a rien fait, c'est l'Espagne qui a tout fait.

Il y en a qui disent que Christophe a offert son plan à l'Italie, à Gênes d'abord, puis à Venise. Je ne partage pas cette opinion; mais concédons un moment qu'il en soit ainsi : qu'est-ce que l'Italie, qu'est-ce que Gênes, qu'est-ce que Venise a fait? L'Italie a rejeté son projet et repoussé l'homme.

La France se laisse enlever cette gloire, à mon regret, je ne sache pas qu'elle ait fait valoir ses titres tout particuliers.

La première fois que l'histoire parle avec certitude de Christophe Colomb, c'est pour nous le montrer marin, au service de René d'Anjou, prétendant au trône de Naples. C'est ce que nous apprend Christophe Colomb lui-même, dans une lettre écrite des Indes, au mois de Janvier de l'année 1495 aux rois catholiques. ⁽¹⁾.

J'aurais voulu vous présenter le portrait de Christophe Colomb. Il est vraiment fâcheux que de son temps le soleil ne sût pas encore l'art de la photographie. Je veux croire que si Christophe Colomb avait passé en Belgique, comme son fils, le noble et chevaleresque Don Fernando Colombo est venu y chercher des hommes et des livres, les peintres d'Anvers ou de Bruges se fussent empressés de créer sur la toile le fidèle portrait du grand Descubridor.

Je ne sache pas que l'Espagne possède un portrait de Christophe Colomb, dont elle puisse prouver l'authenticité. Je crois savoir tout ce qu'on a imprimé de ce chef. Je suis heureux de pouvoir dire que la Belgique a possédé l'heureux portrait auquel je donnerais la préférence, et pour deux raisons : d'abord parce que cette œuvre du pinceau corres-

(1) *Historia del Amirante par don Fernando Colon*, vol. I. p. 18.

pond aux données de la plume des contemporains et des familiers du vivant modèle. Je parle ici de Las Casas et Don Fernando, le fils cadet de Colomb. Ce fils nous écrit dans l'histoire de son père :

L'amiral était d'une stature bien formée et bien proportionnée, plus haut que de taille moyenne; il avait le front (la face) large, l'os de la joue un peu prononcé, joues ni grosses ni maigres ; le nez aquilin, les yeux d'un gris-bleu ; son visage était d'un teint blanc tirant au rouge; ses cheveux, aux jours de sa jeunesse étaient blonds, mais déjà gris à l'âge de trente ans.

Ajoutons qu'il avait l'air joyeux; qu'il était d'une conversation suave et gaie quoique pourtant discrète; qu'il était d'un aspect qui impose le respect et, dit Herrera, on n'avait qu'à le voir pour se sentir porté à l'aimer. Le portrait auquel nous donnons la préférence est l'œuvre du pinceau de Antonio Moro, et a été fait pour Marguerite, gouvernante des Pays-Bas. Cet Antonio Moro exerça son art sous le patronage du roi Carlos (Charles-Quint) et du prince royal, plus tard Philippe II. Il exécuta ce portrait de Christophe Colomb d'après des miniatures des collections royales au palais *El Pardo*, Madrid. Le cadre de ce tableau était un ouvrage remarquable de ciselure antique, en haut relief, en style espagnol du XVI^e siècle. Ce serait dans l'année 1590, dit-on, que ce portrait passa des Pays-Bas à l'Angleterre, lorsque le duc de Parme quitta la Belgique. Au milieu des embarras du déménagement, ce tableau tomba entre les mains d'un Flamand qui l'a vendu ou de quelqu'un des nombreux aventuriers anglais accourus aux Pays-Bas en ces temps de troubles. Ce portrait passa le canal en 1590, resta la propriété d'une famille et dans les dernières années il a été acheté par M. Cribb de Londres. C'est le portrait que Washington Irving a choisi et fait graver pour l'édition révisée de 1850 de son ouvrage. Il est aujourd'hui, si je ne me trompe, la propriété de M. C.-F. Gunther de Chicago.

Washington Irving, qui a eu accès à toutes les collections et à toutes les informations publiques ou privées en Espagne, et connaît son Colomb par cœur, n'hésite pas à dire: Ce qu'il y a de caractéristique dans l'esprit et les actes de Colomb, est dépeint dans ce tableau avec tant de justesse et de force, qu'il ne peut plus rester de doute que ce portrait ne donne pas la vraie et parfaite ressemblance du grand navigateur.

Je vais clore cette conférence par deux citations qui ont eu un retentissement des plus solennels dans les Deux-Mondes.

Ecoutez la proclamation du président des Etats-Unis en exécution des résolutions prises par le congrès, pour fixer un jour de *fête générale* afin de célébrer le quatre centième anniversaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb: « à son époque, Colomb était le pionnier du progrès et de la lumière... Puis celle du Pontife de Rome, Léon XIII. « Christophe Colomb a bien mérité de la chrétienté entière et de toutes les nations civilisées de l'univers....

SÉANCE GÉNÉRALE DU 15 MARS 1893.

ORDRE DU JOUR: — 1^o Maladie de M. Génard, secrétaire-général. —
2^o Conférence sur le Congo, par M. A. VAN MONS, explorateur.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures du soir dans la salle des mariages de l'hôtel de ville.

Sont présents au bureau, le lieutenant-général Wauwer-mans, président, MM. de Ramaix, vice-président, Lombaerts, bibliothécaire, comte Oscar Legrelle, trésorier, J. De Bom, secrétaire, Armand van Mons, voyageur au Congo.

1. — Le président exprime ses regrets de l'indisposition qui retient chez lui M. Génard, le secrétaire-général de la société. Des nouvelles très alarmantes ont été répandues; il est heureux de pouvoir dire à ses collègues que les nouvelles qu'il a reçues sont très bonnes et que dès à présent on peut prévoir un prompt retablissement. Bientôt M. Génard reviendra prendre place à ce siège qu'il occupe depuis plus de 17 ans avec tant de distinction et

continuera à la société, dont il est l'un des fondateurs, ses services si dévoués.

M. de Bom, secrétaire, a bien voulu remplacer provisoirement le secrétaire-général.

2. — Le président présente à l'assemblée M. Armand Van Mons, qui a parcouru pendant trois années des régions encore inconnues du Congo et recueilli des vues photographiques d'un grand intérêt.

Celui-ci, sans faire une véritable conférence, peint succinctement les divers paysages que reproduisent des projections oxhydriques en émaillant ses récits de divers détails de mœurs des sauvages. Il intéresse vivement l'assemblée par la vue de tableaux encore si nouveaux.

Le président remercie le conférencier de l'obligeance avec laquelle il a bien voulu se rendre à l'appel de la société.

— La séance est levée à 10 3/4 heures.

LES
Ressources matérielles et intellectuelles
DE LA
RUSSIE

par M. GOURÉVITCH.

- I. *Grandeur et richesse de la Russie. — La crise actuelle. — Politique protectionniste et libre échangiste. — Le déplacement du commerce et de l'industrie du nord vers le sud. — Les ports de la mer noire « Novorossisk ». — Mesures générales du gouvernement contre la crise.*
- II. *Caractéristique du russe instruit. — Littérature et art russes. — Kramskoy. — Rièpine. — Antokolsky.*

MESDAMES ET MESSIEURS,

Vous aurez l'année prochaine une exposition universelle, à laquelle un succès éclatant paraît être réservé ; les peuples du monde entier viendront vous montrer leurs produits, leurs œuvres d'art. Ces produits, ces œuvres porteront l'empreinte spéciale d'une nation, d'une culture originale. Comme chaque culture est l'ensemble des mœurs, des phénomènes économiques, des traits historiques, sociaux, littéraires et artistiques, il sera nécessaire d'apprendre

ceux-ci pour mieux comprendre ces produits et ces œuvres. J'ai présumé qu'il vous serait très intéressant de vous familiariser un peu avec la section russe et c'est dans cette intention que j'aurai l'honneur de vous exposer un aperçu général sur la situation économique et de l'état intellectuel de la Russie, c'est à dire sur la littérature et l'art russes. Le sujet est très vaste et je dois me borner à des indications générales, sans trop appuyer sur les détails.

Vous pouvez juger de la grandeur et de l'étendue du sujet par les quelques chiffres suivants.

La superficie de l'empire Russe est de 22,430,000 kilom. carrés, peuplés d'après les dernières statistiques officielles de 108,787,000 habitants; la superficie de la Russie d'Europe seule est de 5,515,057 kilom. carrés, c'est près de $3/5^{\text{mes}}$ de la superficie de l'Europe entière, et dépassant de 1,683,912 kilom. carrés l'ensemble des territoires des autres états européens, c'est 190 fois la superficie de la Belgique. Cette population renferme 12 nationalités et 35 subdivisions de nationalités. La densité de la population est de 17 habitants par kilom. carré, donc une densité très minime.

Cet immense pays est-il riche ou pauvre, est-il fort ou faible, a-t-il de l'avenir ou n'en a-t-il pas? Les réponses à ces questions sont très différentes. La vérité est que cet Empire colossal est pauvre et riche, fort et faible, cultivé et arriéré en même temps. C'est le pays des contradictions et des contrastes par excellence.

Vous savez que l'année passée une disette terrible sévisait dans ce pays, que la famine ravagea la population, et que le choléra est venu ensuite pour compléter l'œuvre sinistre de la famine. Or c'est un pays pauvre, incapable de résister à une seule mauvaise récolte.

Et pourtant tout le monde est d'accord pour reconnaître que les richesses n'y manquent pas, que les ressources sont colossales. Permettez-moi de vous citer quelques chiffres et quelques faits.

Dans la Russie d'Europe seule (moins la Pologne et la Finlande) on compte en tout et en chiffres ronds 450 millions de déssiâtines (1 déssiâtine égal à 1,09252 hectares) de terres, dont 50 millions des terrains vagues. De 400 millions déssiâtines de terres arables (y compris outre les terres arables les forêts et les prairies et pâturages) environ 190 millions, c'est à dire presque la moitié, sont en possession de paysans; les autres 210 millions déssiâtines sont répartis comme suit: 110 millions sont du domaine de la couronne, dont la plus grande partie — 100 millions de déssiâtines — des forêts; puis 60 millions appartiennent à la noblesse, 8 millions aux apanages, et le reste de 32 millions aux villes et à d'autres propriétaires. Les 100 millions déssiâtines des forêts de l'État se trouvent principalement dans les provinces du nord et nord-est.

Mais à part les terres et leur principal produit, le blé qui joue jusqu'ici un rôle si important sur les marchés européens, je veux attirer votre attention sur d'autres produits moins connus. Ainsi les richesses de la Russie en charbons ressortent des faits suivants.

Le bassin houillier du Donetz possède d'après le calcul de Mendeléef, une quantité de 2047 1/2 milliards de tonnes; cette quantité suffirait à pourvoir de charbons toute la terre pendant au moins 200 ans; la production actuelle des charbons dans le monde entier est seulement 1/50^{me} de la quantité ci-dessus. Et pourtant les mines houillères du district du Donetz ne sont pas les plus riches en Russie; les gisements de Kouznetzk dans la Sibérie d'Est sont beaucoup plus riches; en outre des gisements de houille sont, d'après les indications des géologues, disséminés un peu partout dans la Russie; le chiffre total de ce que ce pays peut produire en charbons dépasse tout calcul.

L'ingénieur allemand qui a dernièrement prédit l'épuisement prochain des mines de charbons dans le monde,

était donc dans l'erreur, il n'a pas compté avec les richesses de la Russie.

Un autre combustible qui se trouve en quantités énormes en Russie, c'est la tourbe. Ses gisements se rencontrent presque partout dans ce pays. La production du naphte près de Bakou était en 1888 de 3,300,000 tonnes et l'on en a exporté en 1889 environ 800,000 tonnes, soit juste la moitié de la production totale des États-Unis; or le bassin de Bakou n'est qu'un des nombreux gisements qui se trouvent dans diverses contrées de la Russie (1). A côté des naphtes il y a des bitumes d'asphalte, du goudron, et tout cela dans des quantités énormes, colossales. La richesse en métaux est comptée par centaines de mille milliards de kilos. Ces minerais sont parfois si bien situés que leur extraction ne présente aucune difficulté; ainsi dans l'Oural les gisements de fer forment des montagnes entières, comme le mont Blagodatski, qui représente un amoncellement du minerai de fer magnétique et donne le fer le plus apprécié dans le monde.

Les autres richesses minérales de la Russie sont aussi d'une grandeur extraordinaire; ce sont des quantités, dit un auteur, qui nous suffiront, même avec une exploitation très intense, pour des dizaines et des dizaines des siècles. Mais entre toutes les richesses minérales la première place est occupée, autant par la quantité que par son importance dans la vie, par le sel. Il se trouve en forme de sel gemme dans de telles quantités que seules les mines de Jletzki près d'Orenbourg pourraient suffire, d'après le calcul approximatif de Alexandre de Humboldt, à toute la population de la terre pour 100 mille ans (mille siècles); outre cela les lacs salins peuvent produire du sel dans des quantités qui dépassent tout calcul.

(1) Sur la situation actuelle de la production du pétrole russe voir le *Bulletin du Musée commercial*, n° 38 du 18 février 1893.

Nous voyons donc que le pays n'est pas pauvre, qu'il est même très riche.

D'où vient alors cette misère effrayante, cette crise terrible? Leurs causes et origines sont maintenant en Russie l'objet des débats passionnés, elles y sont à l'ordre du jour et je veux citer quelques opinions les plus caractéristiques et intéressantes.

Le grand savant Mendeléef soutient que la crise actuelle est la conséquence de l'état arriéré dans lequel se trouve l'industrie. Dans un raisonnement ingénieux il prend les chiffres totaux de production et de consommation universelles, le met en comparaison avec le chiffre de la population, et constate la quote-part minimum de chaque pays. Si donc le chiffre de la population du globe terrestre égale à 1500 millions, et la population de la Russie est de 110 millions d'habitants environ, la Russie possède 7 % du total de la population, par conséquent la quote part qui incombe à la Russie de la production et de la consommation universelles est aussi de 7 %. S'étant appliqué à trouver ces chiffres il constate que pour un certain nombre de produits la Russie atteint la proportion nécessaire et qu'elle la dépasse même pour quelques uns. Ainsi pour le thé, dont la production totale est de 15 millions de pouds, (1 poud égale à 16,3 kilos) la Russie ne devrait consommer qu'un million de pouds, cependant elle en consomme le double, 2 millions. Pour le sucre la Russie consomme juste la proportion qui lui incombe pour sa population; de 300 millions de pouds de la production universelle 23 millions sont consommés par la Russie, et environ cinq millions de pouds sont exportés. Pour l'alcool la Russie dépasse de beaucoup sa quote part, qui ne devrait être que de 8 1/2 millions de vedro's, tandis que la consommation est de 33 millions de vedro's (un vedro égale à 12,3 de litres). Par contre plusieurs produits non moins importants, sinon plus importants encore, nous montrent une proportion beaucoup au-dessous

du nécessaire ; ces produits sont le charbon, le fer et divers métaux. Et comme Mendeléef considère le siècle actuel comme celui des minéraux, il en conclut que la Russie est fort en arrière dans l'industrie. En effet, tandis que les États-Unis d'Amérique étaient dans le temps en dépendance de l'Angleterre pour les fontes, maintenant ce sont les États-Unis qui ont pris les devants ; en 1890 ils ont produit 576 millions de pouds de fonte, l'Angleterre seulement 504 millions, et la Russie pas plus de 45 millions de pouds de fonte. Or, comme la quote part nécessaire devrait n'être pas au-dessous de 120 millions de pouds, il y a un manquant de 80 millions de pouds environ. Pour les autres métaux, à commencer par l'argent et finissant par le zinc, la Russie est encore en défaut pour huit fois moins que sa quote part obligatoire. La valeur totale de minéraux produits ou extraits en Russie égale à 200 millions de roubles tandis que celle des États-Unis d'Amérique est de 2000 millions de roubles, ou d'un milliard de dollars.

En résumé Mendeléef trouve le seul remède efficace pour la situation précaire en Russie dans le développement harmonieux de l'agriculture avec l'industrie en général, et particulièrement de l'industrie minière et métallurgique.

Quant aux mesures que M. Mendeléef préconise pour aider au développement de l'industrie, c'est le protectionnisme pur et simple, ce protectionnisme qui se pratique déjà depuis longtemps en Russie et qui devrait amener selon l'assertion de ses partisans (et M. Mendeléef en était — le dernier tarif douanier ultra protectionniste a été élaboré avec son assistance), qui devrait disent-ils, amener le progrès et la prospérité dans le pays. Malheureusement la crise dans laquelle le pays se trouve est une preuve éclatante de l'insuffisance, voire même des dangers de ce système douanier.

D'un autre côté un groupe très respectable et compétent d'économistes russes estime que ce n'est pas par un tel

système protectionniste qu'on pourrait faire progresser le pays. Ils trouvent, ces économistes, qu'avec la préoccupation constante du gouvernement de développer l'exportation et d'empêcher le plus possible l'importation, l'industrie et le commerce n'avanceront pas; que l'élimination de la concurrence étrangère a eu des résultats néfastes pour les branches les plus importantes de l'industrie russe. Ainsi les usines métallurgiques et pour fabrication du matériel des chemins de fer, qui sont les plus protégés contre l'importation, ne montre non seulement aucun progrès depuis qu'elles sont protégées, mais elles se sont encore syndiquées dernièrement pour obtenir les prix les plus exagérés et exercent ainsi un monopole des plus injustes. Le même fait se produit pour les détenteurs des mines de charbon. Et comme nous savons que les métaux et la houille sont les bases de la production moderne, on conçoit que leur cherté fait souffrir toute l'industrie et l'empêche de se développer; c'est donc à une calamité publique que cette protection a amené le pays. Voilà les beautés du protectionnisme outré. — Ces mêmes économistes disent encore, que la Russie étant un pays vaste mais pauvre, avec une industrie à peine développée, une population très clairsemée et indigente, avec des voies de communication dans un état de plus primitifs, que la Russie n'a point le surplus nécessaire pour pouvoir l'exporter. Le pays lui-même par son immense étendue représente un marché énorme, lequel doit être pourvu d'abord, et si on trouve alors de quoi faire l'exportation, qu'on la fasse, mais pas avant. Les industriels russes feront donc mieux, au lieu d'aller chercher avec des subsides du gouvernement dans les pays lointains de l'Asie, (en Chine et en Perse par exemple) des débouchés, de les chercher plutôt dans le pays même. D'ailleurs, cette préoccupation de se créer des relations commerciales en Asie a sa source plutôt dans les desseins politiques du gouvernement que dans les

besoins économiques du pays. A l'appui de leurs dires, ils citent l'opinion du célèbre économiste allemand Frédéric List, qui dit, que pour le développement avantageux des industries manufacturières l'existence de certaines conditions économiques, sociales et culturelles est indispensable. Sous conditions économiques nous entendons une agriculture suffisamment développée, qui n'a pas besoin de se perfectionner avec l'aide de l'exportation pour l'étranger. Comme condition de culture morale nous estimons l'instruction assez grande chez un certain nombre de personnes dans le pays. Les conditions sociales sont les institutions et lois qui garantissent aux citoyens la liberté individuelle, l'intégrité de la propriété, le libre exercice de forces physiques et intellectuelles.

“ Vouloir le relèvement de l'agriculture ” dit List, “ au moyen des droits prohibitifs est une tâche ingrate, parce que l'agriculture peut être relevée seulement par l'industrie du pays même, tandis que la prohibition des matières premières venant de l'étranger doit ruiner l'industrie du pays. L'éducation économique des nations, dont la culture et l'instruction sont peu développées, ou qui ont une population plus faible en proportion avec l'étendue et la productivité de leur territoire, se fait le mieux par le libre commerce avec les pays de haute culture, pays riches et possédant une industrie fortement développée. Toute entrave au commerce d'un tel peuple, ayant pour but d'implanter la manufacture est prématurée et a des conséquences fâcheuses pour sa vie économique. ”

Tous ses principes s'appliquent pleinement à la situation de la Russie, et nous voyons maintenant les résultats désastreux de ce qu'ils ont été méconnus jusqu'ici.

Il y a encore un phénomène digne de mention, dans la vie économique de la Russie, qui peut expliquer la crise dont le pays souffre; ce phénomène est le déplacement des forces économiques du nord, de l'ouest et des provinces

centrales vers le sud et le sud-est. Ce déplacement a été remarqué déjà depuis quelques années, et il s'est révélé dans toutes les sphères de la vie économique. Ainsi les principales masses de blé, pour l'exportation, se dirigeaient il y a une dizaine d'années, vers les ports baltiques. La cause principale en était que le transport des grains du Volga vers St.-Pétersbourg était à très bon marché, parceque les tarifs du chemin de fer avaient été artificiellement réduits en faveur de St.-Pétersbourg. Dans ce temps là le gouvernement faisait tous les efforts pour attirer les transports aux ports de la Baltique; ainsi on construisait un canal maritime vers St.-Pétersbourg qui coûtait plus de 20 millions de roubles. Et malgré tous ces efforts l'exportation se détourna peu à peu vers les ports de la mer Noire, et il est arrivé un moment où St.-Pétersbourg, jusque là le port le plus important de la Russie, a cédé le pas, non seulement à Odessa, mais même à Rostow. Vers 1887 le port d'Odessa exportait 82 millions de pouds de blé, Rostow 55 millions de pouds, et St.-Pétersbourg seulement 39 millions. Les trois principaux ports du Sud, — Odessa, Rostow, Sebastopol, exportent ensemble 188 millions de pouds, la moitié du chiffre total de l'exportation de la Russie, et si l'on y ajoute le montant de l'exportation des autres petits ports de la Russie du Sud, on trouve que tous les ports du midi ont donné $\frac{2}{3}$ du total, ou 2 fois plus de ce qui a été exporté par tous les ports de la Baltique, de la Mer Blanche et la frontière de terre ensemble.

Cette singulière évolution a été expliquée par ce motif, que tandis que l'agriculture dans les provinces fertiles de l'est de la Russie devient de plus en plus désavantageuse, et à cause de cela les terrains de semence y sont réduits, l'agriculture du Sud de l'empire gagne toujours en extension et produit un surplus pour l'exportation. Mais ce n'est pas seulement l'agriculture proprement dite qui est en progrès, d'autres branches de l'économie

rurale donnent le même résultat. Il faut rappeler les richesses qui résultent de l'élevage des moutons à la fine toison, qui est si répandue dans le Midi de la Russie. Puis encore la viticulture qui s'est considérablement développée dans les dernières années, grâce à quoi les vins russes ont presque totalement évincé les vins étrangers qui venaient sur le marché russe; mentionnons enfin la culture très importante des fruits et celle du coton (dans la Transcaucasie et l'Asie Centrale), dont l'accroissement subit, dans les dernières années, présente quelque chose de fabuleux.

En même temps que la culture agricole, l'exploitation des minéraux et l'industrie manufacturière font des progrès énormes dans le Midi. Nous connaissons déjà la production du naphte, du charbon et du fer. Des puissantes compagnies exploitent le naphte et les minerais de fer. Votre compatriote Cockerill s'est aménagé de grandes usines dans le gouvernement d'Ekaterinoslaw.

Tout récemment encore un autre déplacement s'est opéré dans le Sud même de la Russie. La superbe Odessa, ci-devant à la tête du commerce russe paraît devoir être devancée par les nouveaux ports du Caucase. En 1888 un nouveau port a surgi, le port de Novorossisk, au sud de Rostow dans le Caucase, et déjà ses débuts montrent en lui un concurrent très sérieux à Odessa et Rostow; ce port se distingue par les avantages suivants: sa baie est commode et ne gèle jamais; sous peu elle sera protégée contre les vents du Sud par un môle, qui est en voie de construction aux frais de l'État. Un élévateur puissant (force 6 millions pouds) achèvera les travaux du port, qui lui assurent un avenir brillant. En effet, au cours de deux ans seulement, en 1890, dès l'achèvement de la ligne de chemin de fer de Vladicaucase, le chiffre d'exportation du blé est monté à 30,047,600 pouds, dépassant de 4 millions celui de St.-Petersbourg.

Voici la liste officielle, *encore inédite*, des exportations du port de Novorossisk en 1892:

Lin	2,695,857 pouds
Anis	1,231 "
Ravison	154,046 "
Tourteaux	59,250 "
Maïs	250,857 "
Seigle	1,499,582 "
Azima	2,327,276 "
Froment	4,111,434 "
Orge	1,892,359 "
Arnowka	1,834,212 "
Avoine.	223,884 "
Vins	6,140 "
Tabacs.	6,921 "

Il faut bien remarquer que l'année 1892 était celle de l'inhibition de l'exportation.

C'est probablement par suite de ce déplacement du commerce et de l'industrie du Nord au Sud de la Russie, que le gouvernement russe concentre actuellement presque toute son activité au relèvement des provinces du Nord. Vous avez certainement entendu parler du projet grandiose du chemin de fer transsibérien.

D'après le rapport adressé par le ministre des finances à l'empereur le 1^{er} janvier 1873, l'exécution de cette ligne est divisée en trois parties. On commencera par la construction de la voie de Tcheliabinsk à Irkoutsk, sur une étendue de 3082 verstes; on achèvera en même temps la ligne de Vladivostok-Grafskaija, qui se trouve déjà en construction, et la ligne de jonction entre la voie de Sibérie et le chemin de fer des mines d'Oural sur Ekaterinbourg; après ces travaux on procèdera à la construction des sections: de Grafskaija à Khabarovka de 347 verstes et à partir de la station Mysovskaija, le point de départ de la ligne de l'autre côté du Baikal, jusqu'à Srétensk de 1000

verstes. En troisième lieu on construira la ligne du lac Baikal (292 verstes) et le tronçon de Srétensk jusqu'à Khabarovka (environ 2000 verstes). On se propose d'achever la section Tcheliabinsk-Irkoutsk pas plus tard qu'en 1900, la branche jusqu'à Ekaterinbourg sera finie en 1894 et le tronçon de Vladivostok à Grafskaija en 1895. Sauf imprévu, en 1902 tous ces travaux seront achevés et on pourra alors traverser toute la Sibérie à l'aide de la vapeur : par la voie ferrée de Tcheliabinsk à Irkoutsk, le lac de Baikal en bateau, du lac Baikal jusqu'à Srétensk par chemin de fer, de Srétensk à Khabarovka en bateau sur l'Amour, et de Khabarovka à Vladivostok par chemin de fer.

Les frais d'exécution de ce chemin de fer sont calculés à 150 millions roubles, dont 38,200,000 sont assignés par le budget de l'année courante.

Un autre projet non moins intéressant, dont on parle beaucoup en ce moment en Russie, est le chemin de fer électrique entre St.-Pétersbourg et Arkhangelsk, plus de 1100 kilomètres, à travers des forêts immenses et des steppes marécageux, vers les régions du pôle du Nord. C'est une compagnie française qui se propose d'exécuter ce projet, mais il faut croire que la ligne transsibérienne sera achevée avant cette ligne électrique.

En fait des mesures générales que le gouvernement russe se propose de prendre pour remédier à la crise actuelle, il faut rappeler la création d'un ministère spécial d'agriculture, qui manquait jusqu'ici, et nombre de mesures pour l'animation et la régularisation du commerce de blé. Faisons des vœux pour que ces mesures portent les fruits qu'on attend d'elles.

En quittant maintenant les ressources matérielles pour passer aux ressources intellectuelles de la Russie, nous constatons ici encore le même contraste : ignorance presque absolue dans le bas peuple, et très haute culture intellectuelle dans les classes supérieures.

Pour montrer l'ignorance du peuple, voici quelques chiffres établis récemment.

Il y avait en Russie des enfants fréquentant les écoles:
en 1874 . . . 6,9 % sur le nombre total d'enfants,
" 1880 . . . 8 % " " " "
" 1885 . . . 11,7 % " " " "

Entre les jeunes gens appelés au service militaire en 1886, 72,3 % étaient des illettrés complets, c'est à dire ne sachant ni lire ni écrire.

Quant aux classes supérieures, voici la description du caractère du Russe instruit que donne un géographe russe bien compétent :

« Dans le type du russe instruit, la civilisation a fondu ensemble les divers traits des branches du peuple, et même ceux d'autres nations civilisées ; car le russe instruit est l'homme le plus cosmopolite du monde. Avec sa grande aptitude d'assimilation, sa vive intelligence il a su comprendre une foule d'idées élaborées par d'autres peuples plus civilisés que le sien, et il se les approprie. Son cœur, pareil en cela au cœur du français, bat à chaque grand mouvement d'humanité. C'est ainsi que nous voyons un savant russe, M. Wyrubow, devenir le chef des positivistes français après la mort de l'éminent chef français M. Littré ; d'autres exemples tout récents sont Madame Sophie Kovalevsky, professeur des mathématiques à l'Université du Stockholm, et M. Madime Kovalevsky de Moscou, qui est maintenant attaché à l'Université d'Oxford pour l'enseignement des origines des droits moderne. Je peux encore citer le nom de Tourguéniew, qui a eu une influence considérable sur les romanciers français, Zola, Daudet, Flaubert.

« Mais comme les formes politiques de son pays — continue l'auteur que je cite — rendent presque impossible au russe instruit toute action sur ses compatriotes, il s'est réfugié, autant qu'il reste dans son pays, surtout dans

le domaine des théories. Il pense beaucoup plus qu'il n'agit, c'est de là que vient peut être son humeur légèrement mélancolique, et il agit à la manière du moujik (paysan,) tantôt s'adonnant à une activité fébrile, tantôt laissant tomber ses bras. Il se dévoue, il se sacrifie sans la moindre hésitation dans un élan d'héroïsme, simple et modeste, mais il est trop facilement envahi par le désespoir; c'est plutôt un martyr qu'un politique, qu'un homme d'action continue et opiniâtre. Et cependant ce manque d'action a rehaussé encore chez le russe instruit les qualités de fin observateur qu'on trouve parmi le peuple; comme les enfants qu'on n'aime pas beaucoup et que l'on tient sous une discipline sévère, le russe a une puissance extraordinaire d'analyser, de disséquer les moindres mouvements de son âme; témoins les romans des grands écrivains russes où l'action est relativement nulle, où tout pivote autour d'une psychologie poussée parfois au redoutable. La femme russe, durement traitée par le peuple, jouit parmi les classes instruites d'une liberté presque illimitée. Elle reçoit en général une très bonne instruction et se passionne autant que son compagnon pour toutes les questions de science et de politique; peut-être est elle même plus persévérante que son mari ou son frère. Si la jeunesse russe est très idéaliste, très généreuse, certes la femme russe y est pour beaucoup.

« Ces qualités du Russe instruit font le public de ce pays très généreux et accessible à l'enthousiasme pour tout ce qui touche à l'art et la musique entre autre, et c'est un enthousiasme bruyant, ne connaissant pas de bornes, allant jusqu'au délire. On connaît le succès énorme matériel aussi bien que moral, qu'obtiennent les bons artistes étrangers qui viennent en Russie et c'est ainsi qu'on y est au courant de tout ce qui existe de meilleur et d'excellent dans l'art de l'Europe entière. Eléonore Douzé, Salvini, Rossi, Alice Barbi, Lucca, Patti, les Meininger, Sonnenthal

de Vienne, Possart de Munich, Barnay de Berlin, les artistes de la Comédie Française, vos compatriotes Ysay et récemment encore M. Thomson de Liège, Nicolini, Sylva-Masini, tous ont été fêtés et ont cueillis des lauriers bien lourds — en Russie. Masini a même su provoquer un tel enthousiasme parmi les dames russes qu'on appelle un certain nombre des plus exaltées entre elles des Masinopathes (à l'instar des psychopathes ou nevropathes), et il circule un tas d'anecdotes sur ces dames; elles arrachent à leur idôle-Masini ses mouchoirs, se partagent les morceaux et les conservent comme des reliques.

Quant à la science, le peuple russe a produit beaucoup d'hommes d'un grand talent et d'une forte érudition: des physiologistes comme Sétchenof; des médecins: Botkin, Pirogow, et Metchnikof (le collaborateur de Pasteur); des chimistes: Mendeléef, dont la classification des éléments chimiques est maintenant admise par la science du monde entier; des géographes-astronomes: Struwe, Euler; des géologues, des ingénieurs, des voyageurs: Prchewalsky, Mikloucha-Maklay, etc. J'ai déjà mentionné la femme professeur Mme Kovaleskaya.

Récemment un savant russe, M. Tchérnef, a produit toute une révolution — d'après ce que disent les spécialistes — dans la science métallurgique, par une nouvelle méthode de trempe des métaux.

Je veux mentionner à cette place les expéditions géographiques et scientifiques entreprises en Russie au courant de l'année passée.

Chargé par l'Académie Impériale des Sciences, de recherches dans la Sibérie de l'Est lointaine, le naturaliste connu Tchersky a succombé aux fatigues du voyage sur les rives désertes de la Kolyma. Le comité géologique de St.-Pétersbourg a organisé aux frais du chemin de fer Riasan-Oural une expédition scientifique, et à cette expédition prendront part 10 géologues et techniciens, sous

la conduite du géologue Nikitine. Le but de cette entreprise scientifique est de faire des recherches dans les steppes transouraliens, dans la direction de la ville d'Oural'sk, par le fleuve Ouil et l'Oust Ourt vers Koungrade dans la vallée de l'Amou-Daria, et de là par l'Oust Ourt vers la mer Caspienne, en traversant cette dernière dans la direction de l'île de Gouriew. Cette expédition recherchera en outre s'il y a moyen de construire un chemin de fer dans cette contrée et recueillera des données sur le relief, les systèmes des rivières, la construction géologique de ce pays presque inconnue, aussi sur ses produits et la situation économique de la population nomade. La société impériale de géographie a envoyé une grande expédition en Chine (Sy-tchouane), avec le concours du voyageur célèbre Potanine et de sa femme, de M. Obroutchov et des compagnons de feu le célèbre Prchevalsky, Messieurs Roborovsky et Koslow. La durée de cette campagne est projetée pour un ou deux ans et aura probablement des résultats heureux pour la reconnaissance de quelques parties intérieures de la Chine encore trop peu connues. Enfin quelques expéditions ont été envoyées dans la Mongolie (notamment MM. Klementz et Posdnéew); une expédition militaire a été organisée sous la conduite du colonel Ionow pour le Pamir (c'est celle qui a tant inquiété les Anglais). Des géologues russes ont étudié les pays de l'Oural, la chaîne du Donetz et d'autres lieux. Madame Fedtchenko (favorablement connue comme voyageuse dans l'Asie centrale), a étudié la flore de l'Oural du Sud.

La vraie littérature moderne russe commence avec Poushkin; sa lyrique, ses poèmes et ses drames sont pour la plupart marqués au coin d'une vraie originalité et peuvent être rangés à côté des chefs-d'œuvres de la littérature européenne. Poushkin sert de trait d'union entre l'art idéaliste et les grands romanciers réalistes de

la Russie dont le chef fût Gogol (+ 1841), l'immortel auteur du « Contrôleur » et des « Ames mortes ». Dans ces dernières années l'Europe occidentale a pu faire la connaissance des principaux ouvrages des grands romanciers russes : Tourguènev, Dostoïewsky, Tolstoï, Gontcharof, et apprécier la vraie originalité de l'art russe.

M'arrêter davantage à la littérature russe ne rentre pas dans le cadre de ma conférence, je veux seulement mentionner le trait caractéristique de l'art et de la littérature russes ; celui-ci est de savoir équilibrer le réalisme avec l'idéalisme. Les écrivains russes recherchent et représentent la vérité, rien que la vérité, mais ils sont inspirés en même temps par l'amour du beau, de l'harmonieux, de la justice et de l'humanité. Outre qu'ils sont des hommes de lettres dans le plus haut sens du mot, ils sont aussi des citoyens de leur pays. Avec ces principes là ils n'abusent pas des procédés de certains soi-disant naturalistes qui voient tout en noir, appuient sur le laid, sur le hideux même. C'est un réalisme sain, sans exagération, plein de mesure et de sagesse. Autant ils aiment à représenter en fins observateurs la vie ordinaire, de tous les jours, dans sa simplicité et tranquillité, autant ils savent aussi fouiller dans le fond de l'âme, pénétrer dans les plis le plus cachés du cœur humain, et atteindre avec des moyens simples des effets d'un haut dramatisme. Flaubert a appelé Tolstoï le Shakespeare russe. Ce qui distingue encore les écrivains russes c'est une objectivité parfaite, la largeur de vue, l'absence de tout préjugé de race et de classe sociale, ils jugent en hommes supérieurs, en philosophes, leurs sympathies sont pour les humbles et les malheureux. Plusieurs de leurs œuvres ont eu une influence morale énorme en Russie, ainsi les *Notes d'un Chasseur* de Tourguènev dans leur simplicité et leur charme primesautier ont été un acte d'accusation formidable contre le servage des paysans et ont contribué à l'abolition de cette institution

barbare. Les *Notes de la maison morte* de Dostoyewsky (ce tableau terrible de la vie dans les prisons de Sibérie) ont beaucoup contribué à l'amélioration du sort des malheureux prisonniers et exilés de la Sibérie.

Comme la littérature et la science, l'art russe n'est pas ancien. C'est seulement avec Iwanow (+1855) un peintre qui a passé sa vie à Rome et qui a consacré 25 ans à la composition d'un tableau : *L'apparition du Christ au peuple*, que commence l'art national russe. Depuis il s'est développé vite et nous avons maintenant une grande école et nombre d'artistes éminents, dont plusieurs connus en Europe. Vous avez entendu ou vu Veréschaguine, ce peintre batailliste et ethnographe, qui se distingue par sa tendance humanitaire, qui peint les horreurs de la guerre pour faire la propagande anti-militariste, dont les tableaux sont empreints autant d'un réalisme puissant et saisissant que d'une justesse frappante, l'éclat et la délicatesse des couleurs. Je veux vous parler de trois autres moins connus, quoique non moins dignes de l'être. Ce sont les peintres Kramskoy et Rièpine, et le sculpteur Antokolsky.

Kramskoy, mort il n'y a que six ans, est le peintre psychologue par excellence; on a appelé son œuvre capitale *Le Christ dans le désert*, un traité psychologique sur toile et en couleurs. Mais il a débuté dans un autre genre, le genre fantastique. C'était un tableau nommé *Une nuit de mai* ou les *Ondines* (*Rousalki* en russe). On voit le bord d'une rivière dans un beau clair de lune; à droite se trouve une colline sur laquelle est située une ferme, entourée des peupliers; sur le fond un bois. Sur la rive couverte de roseaux, ainsi que sur le tronc d'un peuplier géant renversé dans la rivière, sous la douce lumière de la lune, reposent des jeunes filles noyées. Selon la croyance du peuple, ces ombres des jeunes filles noyées par chagrin d'amour ou mortes jeunes, aiment à sortir du fond de leur tombe

froide pour jouir du clair de lune; elles sont vêtues de longues chemises (comme des suaires), les cheveux tombant sur les épaules, dans des attitudes de tristesse, et leurs figures pâles ont une expression d'un chagrin inconsolable. Ce tableau est plein d'une poésie charmante, d'une douce mélancolie; il est décent et d'une beauté parfaite.

Kramskoy a écrit lui-même sur son *Christ dans le désert*, une explication. « J'ai voulu — écrit-il — représenter ce moment critique dans la vie de chaque homme, quand il s'arrête et se demande dans sa conscience quel chemin il doit prendre, celui à droite ou celui à gauche; doit-il servir Dieu, c'est à dire la vérité et la justice, ou le Mammon, c'est à dire l'astuce et l'égoïsme. En élargissant cette idée sur toute l'humanité, j'ai trouvé, d'après mon expérience personnelle, que c'est là un de plus terribles drames qui puisse se dérouler dans l'âme humaine, et à force de penser toujours à ce sujet, une figure m'est apparue une fois : c'était un homme assis dans l'attitude de profonde méditation. Ses pensées paraissaient tellement graves et profondes que je le retrouvais toujours dans la même attitude. Il s'est assis fatigué et épuisé, le soleil s'est caché, la nuit est tombée, mais lui n'apercevait rien. Ses pensées l'empêchaient de sentir les maux physiques; il avait comme vieilli de dix ans pendant une seule nuit. Qui était-ce ? Était-ce une hallucination ? Était-ce Christ ? Je ne sais pas, mais je l'ai peint comme je l'ai vu. » Tel est le Christ de Kramskoy, une seule figure de grandeur naturelle, le paysage, un désert. C'est simple et sobre, mais combien l'expression est profonde dans cette figure, combien de gravité et de tristesse dans ses yeux. C'est un poème entier !

Kramskoy se proposait de faire une série des tableaux de la vie de Jésus, mais il en a été empêché. Pour gagner sa vie il était obligé de faire des portraits, qui sont d'une ressemblance frappante et d'une force de pénétration de l'âme sans égale.

Le deuxième peintre est Rièpine ; c'est un coloriste vigoureux, qui peint les misères du peuple et des scènes dramatiques et tragiques de la vie actuelle et de l'histoire russe. Il rappelle beaucoup votre admirable Charles Verlat par la force du pinceau et la justesse d'observation des types populaires. Mais Rièpine est moraliste ; chacun de ses tableaux met à découvert avec une audace admirable des plaies sociales. Dans ses « *Bourlaki* » (les Haleurs du Volga) il a représenté un groupe des parias en haillons, brûlés par le soleil, traînant avec des efforts surhumains le long de la rivière un bateau en amont. Ce tableau d'êtres humains de tout âge, dégradés, changés en bêtes de somme, révolte et laisse une impression profonde.

Dans *Les adieux d'un conscrit paysan* nous voyons une émouvante scène villageoise russe ; toute la famille des moujiks pleure le fils vigoureux qui s'en va pour servir à l'armée, un service autrement sévère et lourd que le vôtre. *La procession dans le village* représente un énorme groupe de types du peuple d'une vérité et variété extraordinaire. Mais la pointe de ce tableau est le groupe central qui entoure la sainte image, en l'honneur de laquelle cette procession a lieu, c'est un gros cabaretier avec sa famille, ainsi que les autorités villageoises, le commissaire de police et d'autres ; ce groupe central est entouré des « ouriadniks » (espèce de gendarmes villageois à cheval), qui retiennent et repoussent à coups de knouts (fouet russe) cette foule soumise et pieuse.

Dans le genre historique Rièpine a produit deux tableaux qui ont fait sensation. L'un tragique au plus haut degré, l'autre d'une vigueur sans égale et d'un haut comique. Le premier représente *Jean le Terrible devant le corps de son fils tué par lui*. Le jeune prince, tué par son père dans un de ses fréquents accès de colère, gît par terre dans une mare de sang et expire dans l'agonie ; Jean, terrifié par ce spectacle affreux, se repent, voudrait

faire revivre son fils, qu'il a aimé quand même, il est à genoux devant le corps mourant, l'embrasse, le couvre de caresses. On a reproché à ce tableau sa violence outre mesure et c'est peut-être juste; ce corps mutilé, les contorsions horribles de Jean, cette mare de sang vous font mal à voir. Mais la vérité historique et psychologique semblent cependant être du côté du maître.

L'autre tableau est *La lecture d'une missive du sultan Mahomet par les libres cosaques Zaporoges*. Ces cosaques de l'Oukraine ont vécu en guerres incessantes avec les Tartares qui étaient sous le protectorat du sultan turc. C'est donc à une lettre menaçante du sultan que les cosaques s'apprêtent à donner une réponse pleine de sarcasme et de provocation. Ils sont là assemblés librement dans un camp, guerriers sauvages, intrépides et robustes, répondant avec des éclats de rire homériques à chaque menace du sultan et dictant des insultes grossières à leur scribe. Tout ce groupe est plein de pittoresque, de vie débordante et d'une gaieté exubérante.

Rièpine a encore produit une scène, "*Le retour inattendu d'un déporté politique dans sa famille*", qui est d'un effet dramatique peu ordinaire, et il fallait avoir du courage politique pour se permettre un sujet pareil.

Parmi les portraits nombreux, toujours ressemblants et d'une technique irréprochable, citons le portrait de Franz Liszt, ainsi qu'un portrait-tableau d'un dramatisme saisissant de votre compatriote la comtesse Merci-d'Argenteau, qui a tant fait pour la propagande de la musique russe en Belgique et en France. Elle est représentée allongée sur un sofa, très malade déjà, presque mourante; une figure de haute intelligence, pleine de douceur et de charme, mais les traits contractés par les douleurs.

Le troisième maître est le sculpteur Antokolsky, un des premiers sculpteurs russes. Ses œuvres sont empreintes d'un haut idéalisme et d'un réalisme savant en même

temps. On l'a appelé le sculpteur des héros. Ses œuvres principales sont : *Jean le Terrible dans sa vieillesse*, *Spinoza*, *Socrate mourant*, *Pierre le Grand*, *Christ devant le peuple*, *Méphisto*.

Les traits principaux du génie d'Antokolsky ont une force d'expression sans égale unie à une délicatesse peu commune et une haute noblesse de lignes ; il n'a fait jusqu'ici que des statues isolées, pas de groupes ; chaque œuvre a une haute valeur artistique et représente une époque historique entière ; c'est parmi les grands héros de l'histoire, l'élite de l'humanité, qu'il a cherché ses sujets.

La première statue qui a fait sa réputation est celle de *Jean le Terrible*. Le vieux czar, qui a semé toute sa vie la terreur et la mort parmi ses sujets, dans sa famille et parmi tous ceux qui l'entouraient, est assis sur son trône, courbé par la vieillesse autant que par les remords de ses nombreux méfaits. Ce mince corps épuisé, blotti dans une fourrure, avec la tête penchée, les traits du visage contractés, maigris, le regard hagard, ses mains allongées tenant un chapelet, est une image de la misère humaine d'un prince qui a abusé de son pouvoir sans bornes. Et c'est d'une exactitude historique parfaite. Son *Christ devant le peuple* est d'une simplicité et d'une expression peu ordinaire ; son *Spinoza* et *Socrate mourant* ont de la noblesse et de la sérénité. La statue de *Méphisto* que j'ai eu le plaisir de voir dans son atelier, quand il y travaillait encore, est originale et très spirituelle.

Ce qui est très remarquable chez Antokolsky c'est qu'il est d'origine israélite, une race tant décriée pour son matérialisme et que l'on croit habituellement dépourvue du goût plastique.

En parlant des beaux-arts je pourrais encore mentionner la musique russe, qui commence aussi à être connue et appréciée en Europe ; vous connaissez les Tchaykowsky, Rubinstein, Borodine, Glinka, Moussorgsky, Rimsky-Kor-

sakow et d'autres; ce sont des musiciens de premier ordre, mais je ne veux pas m'arrêter à cet art, aimant trop la musique pour en parler sans la connaître autrement que comme auditeur. Du reste la langue musicale est internationale, et les musiciens n'ont pas besoin d'une traduction pour la comprendre.

Avant de finir ma conférence et en guise de conclusion, permettez-moi encore de faire une comparaison. La Russie est semblable à un morceau de pain fort gros et dur, qui est couvert d'une mince couche de miel délicat, fin et aromatique. Il y a des gens qui ont goûté la croute seulement, ils se sont cassé les dents et ont trouvé toute la tartine d'un goût détestable; il y en a d'autres qui ont léché seulement la couche superficielle de miel et ceux là ont proclamé avec enthousiasme son goût exquis. Tous les deux ont eu tort, cette tartine n'est ni trop mauvaise, ni trop bonne non plus.

Allégorie à part, la Russie est un pays aux ressources immenses, presque inépuisables, mais ses richesses sont encore cachées, ce sont des richesses dormantes; c'est donc un vaste champ encore à exploiter. Quant au peuple il est jeune et possède les qualités et les défauts de la jeunesse; l'ignorance, l'insouciance, la sauvagerie; en même temps il est fort, sincère, plein de respect pour l'autorité, d'une confiance aveugle en ceux qui le dirigent, et il est très bien doué. La crise actuelle est par conséquent passagère. Le pays se développe sûrement quoique lentement (à raison de sa grandeur même); mais sa véritable grandeur — matérielle ainsi que morale — est dans l'avenir.

Ouest de Paris 57.^o



LA

QUESTION DES LIMITES

ENTRE LE

Brésil et la République Argentine,

par M. F. A. GEORLETTE,

chancelier du consulat général du Brésil en Belgique
et membre de la société.

La séculaire et complexe question des limites entre le Brésil et la République Argentine serait-elle sur le point d'aboutir à une solution définitive après avoir été l'objet de tant et si interminables controverses, de réunions de commissions nombreuses et surtout dispendieuses, d'envois réitérés de plénipotentiaires spéciaux, et après avoir failli prendre à plusieurs reprises une mauvaise tournure? Les journaux du Brésil nous apprennent en effet que les ambassadeurs et les commissaires des deux gouvernements brésilien et argentin sont arrivés à Washington où ils sont allés soumettre, de commun accord, cet important litige à l'arbitrage suprême du Président des États-Unis d'Amérique.

Ce principe de l'arbitrage nord-américain avait déjà prévalu dans les derniers temps de l'Empire brésilien. En 1889, après de nouvelles conférences qui n'avaient pu

aboutir, comme tant d'autres précédemment d'ailleurs, et même après l'envoi de délégués de l'un et l'autre pays, chargés d'aller étudier le terrain et tâcher, pour la 20^e fois peut-être, de déterminer la ligne frontière, le Gouvernement impérial avait pris l'initiative de demander les recours à un arbitrage, et les deux compétiteurs s'étaient accordés pour confier ce rôle d'arbitre au Président des États-Unis d'Amérique du Nord.

Mais la révolution mémorable du 15 novembre 1889 et le Gouvernement provisoire de la jeune République, auquel incombait la lourde et délicate mission de constituer un nouveau régime tout différent de l'autre, étaient venus reléguer à l'arrière-plan cette question des limites, pour le moment tout-à-fait secondaire. L'on était donc autorisé à la croire ajournée de nouveau, tout au moins jusqu'aux temps où serait accomplie la réorganisation tant politique et administrative que judiciaire et financière, quand au bout de deux mois à peine, en janvier 1890, l'on apprend que le Ministre des Relations Extérieures du 1^{er} ministère provisoire se rend à Montevideo, où, sur ce terrain neutre, il doit se rencontrer avec le Ministre des Affaires Étrangères de la République Argentine pour terminer à l'amiable la question des limites et signer le fameux traité des Missions qui devait mettre fin au litige séculaire pendant entre l'Espagne et le Portugal jadis, entre les Brésiliens et les Argentins de nos jours.

Voyons d'abord quelle est cette question des limites au sujet desquelles les premières contestations sérieuses remontent au siècle dernier. Nous verrons aussi pourquoi elle revient encore sur le tapis, faisant l'objet d'un arbitrage, après avoir été terminée par l'ambassadeur spécial argentin et M. Quintino Bocayuva, le plénipotentiaire de la République des E.-U. du Brésil.

*
* *

Nous n'avons pas à nous occuper dans cette étude de

la majeure partie de cette vaste région des Missions d'Entre-Rios qui au siècle dernier appartenait à l'Espagne et a ensuite fait partie du Paraguay après que l'Amérique espagnole, au commencement de ce siècle, se fut séparée de la métropole pour former différents États libres et républicains. Ces régions des Missions ont été enlevées par l'Argentine au Paraguay après la mort du fameux dictateur Rosas, mort qui mit fin à la lutte. En 1872 après une nouvelle guerre commencée en 1865 et entreprise cette fois par l'Argentine et le Brésil ligués ensemble pour combattre le dictateur du Paraguay, Francisco Lopes, dont l'insatiable ambition et le cruel despotisme avaient attiré sur son pays cette lutte sanglante, les Missions d'Entre-Rios furent définitivement reconnues comme appartenant à l'Argentine, par une convention conclue entre les deux alliés victorieux. Celle-ci put ainsi reculer la frontière de sa province Corrientes jusqu'au fleuve Iguassú⁽¹⁾ ou Curitiba qui débouche dans le rio Parana par 56° 53' 23" à l'ouest du méridien de Paris et par 25° 35' 28" de latitude sud.

Le fleuve Parana est donc devenu, du côté du Paraguay la frontière définitive de la République Argentine, le fleuve Uruguay au sud et sud-est, et le fleuve Iguassú au nord la frontière des États brésiliens. Il ne resta plus qu'à fixer la limite-frontière du côté de l'est, c'est à dire dans la petite partie du territoire des Missions comprise entre les deux fleuves Uruguay et Iguassú, ou dans l'espace compris entre les 25° 35' et 27° 10' de latitude sud et entre les 55° et 56° de longitude à l'ouest du méridien de Paris. ou 10° et 11° du méridien de Rio-Janeiro. (Voir la carte ci-annexée).

En un mot il ne resta plus qu'à résoudre cette fameuse question de limites commencée il y a plus d'un siècle par

(1) La terminaison guassú signifie grande en langue guarani, donc Iguassu, rivière grande.

les couronnes royales d'Espagne et de Portugal et qui dure encore de nos jours entre le Brésil et la République Argentine, celle-ci ancienne colonie de S. M. Catholique, l'autre de S. M. Très-Fidèle.

C'est ce nœud gordien compliqué et serré comme à plaisir par les différentes commissions portugaises et espagnoles, que doit trancher l'arbitre suprême dont j'ai parlé en commençant. Et la solution en est impatiemment attendue, car, outre la question de territoires, il y a en jeu pour le Brésil des questions stratégiques et politiques de la plus haute importance, comme, aussi une question de dignité et d'honneur national.

La République Argentine dont le territoire par l'adjonction des riches régions formées par les Missions d'Entre-Rios, s'enfonce comme un coin entre les provinces brésiliennes du Parana et de Rio Grande do Sul, voudrait s'étendre plus encore dans le territoire brésilien jusqu'aux rivières Chopim et Chapeco incluses. Elle séparerait ainsi presque complètement du reste de l'Union brésilienne l'ancienne province maintenant État de Rio Grande do Sul qui ne serait plus relié au reste du territoire que par une bande étroite formée par la province, maintenant aussi État de Santa-Catharina et une faible partie de l'État du Parana.

Le Brésil de son côté n'a jamais cessé, et ses droits s'appuyent sur des preuves convaincantes, de réclamer comme frontière entre les deux compétiteurs la limite naturelle, celle qui avait été reconnue par les traités conclus à différentes époques au siècle dernier entre le Portugal et l'Espagne, et qui est formée par le Peperiguassú et le San Antonio, cours d'eau qui débouchent l'un dans l'Uruguay l'autre dans le Rio Iguassú (1). Les noms de ces deux rivières forment toute la base du litige. « Si en effet les

(1) L'embouchure du S. Antonio est distante de celle du Chopim, de 92 kilomètres en ligne droite ou, en suivant les courbes du rio Iguassú

anciens traités définissaient exactement les limites frontières, dit le journal « *Le Brésil* », l'absence de reconnaissance topographique sérieuse sur le terrain avait permis d'attribuer à ces limites des noms différents. On ne parvenait pas à identifier les cours d'eau indiqués comme frontière, d'où la perpétuation du litige analogue à celui qui subsiste encore entre le Brésil et la France dans la question des Guyanes au sujet de l'identification du rio Oyapock ou Vincent Pinson. »

L'Espagne à partir de 1788, date de la seconde expédition de démarcation de limites, et après l'Espagne la République Argentine réclamaient, comme il vient d'être dit, la ligne frontière selon le cours des rios Chopim et Chapeco auxquels ils soutiennent que doivent revenir les noms de Pequiryguassú et Santo-Antonioguassú, tandis que le Peperiguassú des Portugais ne serait qu'un Peperimini (la terminaison mini signifie petit).

La République Argentine se base, comme nous le verrons plus loin sur un rapport du géographe Gondim qui, le premier, en 1787, eut l'astucieuse idée d'embrouiller au profit de sa patrie la contestation des limites en y introduisant la question d'identification de cours d'eau. Et pour pouvoir s'appuyer sur cette base, elle échafauda tout un système de déductions spécieuses, de fausse interprétation de traités dont les clauses cependant étaient clairement définies.

C'est en suite de ces prétentions de l'Argentine que reste en litige un territoire d'une superficie totale de 31,333 kilomètres carrés ou 1015 lieues (lieue géographique 5 kilomètres 555 mètres).

Cette région est très salubre et d'un climat froid sur les hauteurs, tempéré dans les plaines qui la plupart sont

de 187 kilomètres soit 32 lieues. L'embouchure du Peperiguassú est distante de celle du Chapeco de 82 kilomètres en ligne droite, ou selon les deflexions du rio Uruguay de 150 kilomètres, soit 20,7 lieues.

couvertes d'épaisses forêts. Elle est sillonnée de cours d'eaux nombreux qui se partagent en deux versants, celui de l'Iguassú au nord, et de l'Uruguay au sud. La population est très minime, quelque 10 mille habitants peut-être, appartenant exclusivement à la nationalité brésilienne.

Avant de continuer, indiquons quelques distances des points les plus notables des différents cours d'eaux de ce territoire litigieux.

De l'embouchure de l'Iguassú dans le rio Parana à celle du Santo-Antonio il y a une distance de 53 kilomètres en ligne droite, de 110 kilomètres ou 20 lieues en suivant les courbes du fleuve. De l'embouchure du Santo-Antonio à sa source principale 85 kilomètres, ou suivant les courbes 135 kilomètres, soit 24 lieues; de cette source à celle du Peperyguaassú, 17 kilomètres 400 en ligne droite. De la source de cette dernière rivière à son embouchure dans l'Uruguay 102 kilomètres en ligne droite ou 210 kilomètres, soit 39 lieues selon les différentes courbes.

Le cours du Chapeco est de 450 kilomètres ou 81 lieues: celui du Chopim de 415 kilomètres ou 74,7 lieues. Entre les sources de ces deux rivières, la distance est de 171 kilomètres.

Nous avons vu plus haut que M. Quintino Bocayuva, Ministre des Affaires Étrangères de la République brésilienne était allé signer à Montevideo, au commencement de l'année 1890 un traité qui devait terminer cette question de limites; naturellement sous la clause d'approbation par le Congrès brésilien qui allait bientôt se constituer pour faire cesser l'état provisoire du Gouvernement dictatorial.

Ce traité faisant fi des réclamations séculaires du Portugal d'abord, du Brésil ensuite, ne donnait pas comme frontière des deux États les rivières Peperyguaassú et Santo-Antonio des portugais et des brésiliens, mais partageait pour ainsi dire en deux parties les territoires litigieux,

en attribuant à la république Argentine une bande de terres d'une largeur moyenne de dix lieues, ou d'une superficie totale de près de 13500 kilomètres carrés ou 430 lieues environ. Ces terrains situés à l'ouest du Chapeco, les cartes brésiliennes les marquaient cependant depuis toujours et avec raison comme partie intégrante du Brésil. L'accord était, à la grande satisfaction des Argentins, consenti sur les bases suivantes :

Art. I. La frontière des Républiques brésilienne et Argentine commence à l'embouchure et à la rive droite du Chapeco ou Pepergyguassú sur l'Uruguay, traverse la ligne de partage des eaux de l'Iguassú et de l'Uruguay dans le Campo Eré et le Campo Santa Anna au point intermédiaire entre la maison Coelho dans le 1^r campo et le pont du gué du rio Santa Anna sur le chemin de la Serra de Fartura d'après la carte de la commission mixte qui a exploré cette région, et se termine à l'embouchure et sur la rive gauche du rio Chopim dans l'Iguassú.

Art. II. Entre chacun des deux points extrêmes et le point central, il sera tracé une ligne frontière, en profitant des meilleures limites naturelles, et qui respectera les centres de population de l'une ou l'autre nation qu'elle rencontrera sur son trajet, la frontière n'étant formée de lignes droites que là seulement où ce sera inévitable, les rios Chapeco et Chopim plus haut mentionnés devant rester sur tout leurs cours dans la possession exclusive du Brésil.

Art. III. Les deux nations s'engageront à respecter le droit de propriété des nationaux de chacune d'elles, qui se trouveraient sur le territoire de l'autre, une fois la ligne établie. Les titres de propriété leur devront être accordés dans le cas où ils auraient fondé un établissement permanent au moins un an avant la date du traité.

Art. V. Ce traité devra être soumis à la sanction du Congrès des deux pays et les ratifications échangées, en cas de sanction législative, par les deux Gouvernements.

« Cet heureux résultat, disait un journal de Buenos-Ayres a été chaleureusement fêté ici par des démonstrations spontanées que les habitants ont organisées. La réception faite à l'envoyé du Brésil, au moment où il débarquait sur le môle des passagers, venant de Montevideo, la séance qui a été donnée le soir même dans la salle du théâtre Onrubia ont été une preuve évidente des sympathies des Argentins pour le Brésil et M. Bocayuva a dû être touché de cet accueil. »

Mais en revanche, cette conclusion inattendue a été loin de conquérir les applaudissements du peuple brésilien. Les journaux ont aussitôt entamé une vive opposition, soutenus surtout par l'élément militaire (tout puissant à Rio) qui ne voulait à aucun prix entendre parler de céder aux argentins un pouce du territoire brésilien. Les officiers généraux entrèrent en lice pour affirmer que la limite naturelle formée par le Peperyuassú et le San Antonio était la seule frontière défendable par suite de son admirable position géographique.

Il est naturel que le patriotisme brésilien ne pouvait accepter une telle transaction appuyée par son auteur sur la négation du droit national, négation à laquelle le Brésil ne se résoudra à souscrire et à se soumettre que si elle vient d'un arbitre impartial et désintéressé.

Aussi, grâce à ces manifestations de l'opinion publique, grâce au patriotisme ardent des délégués des différents Etats de l'Union, grâce aussi au rapport carrément défavorable de la Commission parlementaire nommée pour étudier la question, l'un des premiers actes du Congrès brésilien a été, le 10 août 1891 d'annuler en session secrète et avec une majorité écrasante de 142 voix contre 5 les clauses de ce traité et de recourir, d'accord en cela avec l'article special de la convention, à l'arbitrage du Président des Etats-Unis d'Amérique.

Cet incident d'un traité reconnaissant à la République

Argentine, même sous réserve expresse d'approbation, des droits qu'elle n'a pas sur un territoire contesté est certainement regrettable, car dans une question aussi controversée que celle-là, ces bases d'un traité international constituent un précédent que l'on ne pourra empêcher d'être de grande valeur aux yeux d'un arbitre impartial.

Le rapport déposé par les membres de la commission parlementaire a été élaboré après avoir entendu les arguments justificatifs du plénipotentiaire qui est certes une des personnes qui a le plus approfondi cette épineuse question; après avoir également entendu le vicomte de Cabo-Frio, Directeur général de la Secrétarie d'Etat des Relations Extérieures, auteur très compétent de nombreux et importants documents diplomatiques sur ce sujet. Pour juger avec certitude et en connaissance de cause des mérites du traité, la commission a cherché avant toute autre chose à étudier depuis son origine le litige des limites. Elle a pu ainsi reconnaître consciencieusement les fondements des droits brésiliens au territoire disputé par les Argentins.

Tout le monde au Brésil comme en Argentine a émis son opinion sur cette contestation séculaire et chacun selon qu'il appartient à la race portugaise ou à la race espagnole veut prouver que la délimitation de la frontière entre les fleuves Uruguay et Iguassú doit suivre le cours de telle ou telle rivière et que le Peperyguaassú véritable est ou n'est pas celui que le compétiteur adverse voudrait désigner et voir reconnaître définitivement.

Les Argentins ne veulent donner le nom de Peperyguaassú qu'à la rivière Chapeco, et ils se battent les flancs de mille manières pour arriver non à prouver catégoriquement, mais à déduire que cette dernière rivière doit former la limite du territoire contesté.

Plus sérieuses et ne provenant pas en toutes leurs parties de déductions, sont les raisons des brésiliens pour défendre

la position géographique de leur Peperyguaassú et la limite de leur frontière. Les considérants de la commission parlementaire méritent à ce point de vue d'être traduits, afin que l'on puisse se faire une idée des arguments mis en avant par les Brésiliens pour la revendication de leurs droits lésés par les clauses du traité de 1890.

« Considérant, dit-elle dans son rapport, que le territoire situé à l'est des rivières Peperyguaassú et Santo-Antonio, limité au nord par le fleuve Iguassú et au sud par le fleuve Uruguay appartient de droit et de fait au Brésil.

» Il appartient de droit :

» 1^o parce que le traité du 13 janvier 1750, ce traité qui constitue la 1^{re} tentative sérieuse faite par les Cours royales de Lisbonne et de Madrid pour fixer les limites de leurs domaines coloniaux, reconnaît catégoriquement la possession par les Portugais du territoire situé à l'est de la ligne de démarcation ci-dessus indiquée. Quoique ce traité ait été dans la suite annulé par celui de 1761, ce fait de la reconnaissance de la possession par le traité antérieure n'en reste pas moins acquis.

» 2^o parce que le traité du 2 octobre 1777 stipule à l'article 8 que la frontière passera par les rivières Peperyguaassú et Santo-Antonio. Les commissaires nommés ensuite de ce traité conservèrent donc le nom de Peperyguaassú donné par ceux de la 1^{re} démarcation (1) dans le but de ne pas confondre ce cours d'eau avec celui du même nom qui débouche dans le rio Parana près de la cataracte de Guayara; de plus ils donnèrent le nom de Santo-Antonio à la rivière dont ils venaient de remonter le cours et dont ils avaient reconnu la source à proximité de celle du Peperyguaassú.

» Si ce fait concluant de la conservation des noms ne

(1) La 1^{re} commission de démarcation a opéré en 1759, la seconde en 1787/88.

suffisait pas pour donner aux esprits les plus réfractaires la conviction que les couronnes d'Espagne et de Portugal avaient en vue la rénovation de l'art. I du traité de 1750, on pourrait en appeler aux instructions du Gouvernement espagnol envoyée le 6 juin 1778 au vice-roi de Buenos-Ayres D. Juan José de Vertis et accompagnées du plan d'opérations qui déterminait de la manière la plus positive la position et les signes caractéristiques des embouchures des rivières Pepergyguassú et Santo-Antonio.

» 3° parce que ces deux rivières dont parlent les traités sont celles mêmes qu'explora en 1887 la 1^{re} partie de la commission mixte des limites.

Ces rivières figurent sur la carte de cette commission mixte, sur les cartes particulières, sur les cahiers de services, dans les actes et les rapports journaliers avec les mêmes noms que leur avait donnés le traité de 1777 et figurent même sur la carte classique de D. Juan de la Cruz Caño y Olmedilla, géographe royal de la Cour d'Espagne et même d'autres Cours.

« La commission mixte a vérifié et s'est assurée que tous les accidents topographiques qui caractérisent les aboutissants et l'embouchure elle-même du Pepergyguassú ainsi que ceux relatifs à l'embouchure et au cours du Santo-Antonio, accidents décrits et signalés dans les rapports journaliers des commissaires tant de la 1^{re} que de la seconde démarcation et dans les instructions du Gouvernement espagnol, concordent exactement avec ce qu'elle a observé sur le terrain.

« 4° parce que la rivière Chapeco que les commissaires espagnols de la seconde démarcation ont dénommé Pequirgyguassú, nom que les Argentins veulent conserver, n'était pas connue auparavant et n'avait jamais figuré sur une carte quelconque ou dans n'importe quel document antérieur, ni sous cette dénomination ni sous une autre avant d'avoir été signalé par le géographe espagnol Gundim.

» Les signes caractéristiques du Peperyguaassú signalés aux agents de la seconde démarcation pour leur permettre de reconnaître cette rivière concordent parfaitement avec ceux qui se rencontrent à l'embouchure de ce cours d'eau et diffèrent considérablement de ceux que les Espagnols affirment exister à l'embouchure du Chapeco ⁽¹⁾.

» De la découverte du Chapeco a résulté le Santo-Antonio-guaassú de Oyarvide ⁽²⁾, rivière qui n'est autre que la *Jangada* des Brésiliens et qu'aujourd'hui les Argentins réclament pour frontière du côté du rio Iguassú.

» Ni le nom de Pequiryguaassú ni celui de Santo-Antonio-guaassú ne figurent dans le traité de 1777. Ce sont des inventions postérieures à ce traité, et elles ont servi pour faire surgir des doutes qui troublèrent la bonne marche des opérations et des explorations; cependant les commissaires espagnols n'ont pu atteindre le but qu'ils visaient en ne suivant pas la lettre de leurs instructions, car il n'est constaté par aucun acte ou document quelconque que le Gouvernement de Madrid ait sanctionné, approuvé ces actes, ou ait même attaché quelque importance au fait de la découverte de la rivière du géographe Gundim et aux doutes qui naquirent à cette occasion dans l'esprit de ses commissaires subalternes et généraux. Il faut de plus noter que le soi-disant Santo-Antonioguaassú ne fut à peine exploré que jusqu'à quelques kilomètres de son embouchure.

(1) Les instructions du vice-roi de Buenos-Ayres au géographe Gundim commissaire espagnol d'une partie de la seconde commission de démarcation, étaient de se rendre par Santo-Angelo vers les sources du rio Uruguaypita dont il suivrait le cours afin d'arriver à son embouchure et de la rencontrer à 2 1/2 lieues (13 kilomètres) en amont la barre du Peperyguaassú, rivière-limite qui débouche sur l'autre rive dans le coude fait à cet endroit par le fleuve Uruguay. (Note du traducteur).

(2) Les commissaires de la seconde démarcation étaient divisés en deux groupes, commandés l'un par Gundim chargé de reconnaître le Peperyguaassú, l'autre par Oyarvide chargé de remonter le rio Santo-Antonio. (Id.)

» Le fait que les sources de cette rivière sont les plus proches du Chapeco, et qu'elle coule elle-même dans le bassin de l'Iguassú n'a aucune valeur quant à la question de droit parce que non seulement le Chapeco n'est pas le Peperyguaassú mais non plus le Santo-Antonioguassú de Oyarvide n'est pas le Santo-Antonio de l'art. 8 du traité de 1777, dans lequel il n'est nullement fait mention du cours d'eau le plus proche (1).

» 5° parce que c'est l'art. 8 du traité de 1777 qui règle les limites qui séparent dans cette région le Brésil de la République Argentine. Les termes de cet art. 8 sont en pleine vigueur parce que ce dernier État les a acceptés, parce que le Gouvernement brésilien les a également acceptés malgré qu'il ait nié la validité du reste de ce traité, parce que finalement les traités éteints peuvent être renouvelés ou rétablis par consentement mutuel, exprès ou tacite des parties contractantes ou acceptantes. Et le Brésil, de même que la République Argentine ont déclaré à différentes reprises dans des documents qui furent publiés et qui font foi, cette dernière que le traité de 1777, connu sous le nom de traité de Saint-Ildefonse n'a jamais cessé d'être valable, le Brésil qu'il admet l'art. 8 pour règlement de la question des limites.

» Le territoire contesté appartient de fait au Brésil :

1° parce que le Gouvernement de ce pays exerce sa souveraineté et son pouvoir suprême sur ce territoire aujourd'hui

(1) Oyarvide, chef du second groupe, était occupé à reconnaître, suivant ses instructions, le cours du Santo-Antonio des portugais, le véritable donc, quand il apprit que son collègue du 1^{re} groupe, le géographe Gundim, profitant de l'absence des commissaires portugais, et en désaccord complet avec ses propres instructions, avait déplacé le litige et était allé reconnaître le cours d'une rivière plus à l'est, le Chapeco, auquel il donnait le nom de Pequiryguaassú, voulant donc le faire reconnaître comme frontière. C'est alors que Oyarvide s'enfonça également plus à l'est et alla de son côté inventer le Santo-Antonioguassu (note du traducteur).

disputé, sur lequel existent des autorités brésiliennes administratives, judiciaires et politiques, où il crée et perçoit les impôts et où se manifeste sa possession effective de la manière la plus convaincante par l'existence de populations (entre autres celles de la ville de Palmas, chef-lieu de canton, 8000 habitants) composées exclusivement de brésiliens; sans qu'on y puisse compter un seul citoyen de la République Argentine.

» 2° Parce que jamais l'Espagne au temps coloniaux ni la République Argentine depuis sa séparation de la métropole n'ont occupé une portion quelconque du territoire situé à l'est de la ligne des rivières Peperyguaassú et San Antonio, révélant ainsi l'*animus possidentis*.

Il faut appuyer, (et cet argument est d'un grand poids pour montrer que jusqu'à une époque récente la République voisine n'a jamais prétendu pénétrer sur le territoire qu'elle conteste aujourd'hui) sur ce fait que pendant la lutte engagée contre le dictateur du Paraguay, le gouvernement brésilien a fait ouvrir par ses ingénieurs militaires des communications jusqu'au rio Parana. Du rapport signé par le général Jardim, il résulte qu'il n'y avait à cette époque ni route ni sentier qui du territoire contesté communiquât avec la République voisine. Ce fut lui-même qui rendit cette région praticable aux troupes brésiliennes.

» Considérant par les motifs exposés et par d'autres encore qui existent en nombre considérable et qui corroborent de la manière la plus concluante la conviction que possède la commission parlementaire de la légitimité des prétentions du Brésil sur le territoire que l'ex-gouvernement impérial, quoique pleinement convaincu de notre droit, a considéré comme litigieux. Et ce droit cependant est incontestable et irréfutable, reposant sur des documents historiques, sur la base de l'*uti possidetis* effectif et réel et justifié par une longue possession :

» Considérant que le traité de Montevideo a admis la division du territoire national ;

» Considérant que *ex-vi* du même traité, il appartient déjà à la République Argentine une zone considérable de territoire habité par des compatriotes qui ont fait enregistrer leurs terres dans nos archives, ont toujours obéi à nos autorités et ont toujours cru que leurs foyers étaient bâtis sur la terre de la patrie ;

» Considérant finalement que le traité de Montevideo ne doit pas annuler celui du 5 novembre 1889 qui établit comme dernier recours l'arbitrage consigné comme règle dans la Constitution républicaine pour la solution des questions internationales ;

» La Commission juge que les Chambres des Députés ne doivent pas sanctionner le traité des limites signé à Montevideo le 25 janvier 1890. »

Nous avons vu plus haut le résultat du vote émis par le Parlement brésilien.

Nous avons également vu au commencement de cette étude que les premières contestations remontent à 1750. L'origine de cette question est plus ancienne encore.

Les limites des possessions portugaises et espagnoles en Amérique étaient, depuis la découverte du nouveau monde, indiquées d'une manière très vague par un traité conclu en 1494 entre D. João de Portugal et Fernand et Isabelle de Castille. Ce traité statuait qu'une ligne droite serait tracée de pôle à pôle, et que la partie à l'est du Cap vert jusqu'à une distance de 370 lieues appartiendrait au Portugal, et à l'Espagne une même distance à l'ouest de ce point.

Nombreux étaient les inconvénients qui résultaient d'un tel traité, surtout aux environs de cette ligne vers les régions qui nous occupent. Les excursions à main armée sur l'un ou l'autre territoire se renouvelaient fréquemment, car une troupe quelconque dépassant, sans le savoir ou

le vouloir, la ligne frontière, attirait chaque fois des représailles de la part des sujets de l'autre nation.

Ce sont ces inconvénients que résolurent de supprimer D. João IV de Portugal et Fernand VI d'Espagne, en élaborant le traité de 1750.

Les considérants de la Commission parlementaire, que j'ai traduits plus haut, font l'historique de la question litigieuse à partir de 1750 jusqu'après le résultat de la seconde expédition de démarcation, en 1788.

Cette notice que je donne sur cette importante question des limites pendantes entre le Brésil et la République Argentine m'avait été inspirée par la lecture, dans un journal de Rio de Janeiro, « *le Jornal do Commercio* » d'un article envoyé de Lisbonne en septembre dernier par M. José A. de Freitas, savant brésilien, que le ministère des Relations Extérieures du Brésil avait envoyé, il y a quelques années, en mission spéciale dans le but de faire des recherches dans les archives publiques et particulières de Lisbonne, et prendre copie des documents qui pourraient jeter un peu de lumière sur la contestation et aider à la solution pacifique de cet important problème des limites. Mon but avait d'abord été de donner pour la consigner comme miscellanées, dans les bulletins de la Société de géographie, une traduction de cette étude basée sur des recherches sérieuses, faites par une personne d'une grande compétence en la matière. Mais le désir de montrer aussi clairement et aussi complètement que possible l'origine et l'objet de ce litige séculaire m'a entraîné assez loin déjà.

D'ailleurs les arguments de M. de Freitas sont les mêmes que ceux de la Commission parlementaire; seulement il les appuie sur les documents et sur les lettres officielles qu'il a rencontrés dans le cours de ses recherches, de sorte qu'il en fait une démonstration complète et sérieuse des droits du Brésil.

Je me contenterai donc de tirer de son étude une

traduction de ce fameux art. V du traité de 1750 et de montrer comment les commissaires de la 1^{re} démarcation de 1759 remplirent leur mission.

« Dans l'intention, dit M. de Freitas, de fixer les limites de leurs territoires en Amérique, les couronnes de Portugal et d'Espagne avaient fait un traité conclu et signé à Madrid le 13 janvier 1750 et dont les négociateurs étaient, du côté portugais, Thomas da Silva Telles, vicomte de Villa Nova da Cerveira, et du côté espagnol D. José Carvajal y Lancaster.

» L'art. V de ce traité dispose que la ligne de démarcation irait du rio Ibcuy ⁽¹⁾ par le lit de l'Uruguay jusqu'à la rencontre de la rivière Peperi ou Pequiri qui se jette dans la rive occidentale de l'Uruguay, et qu'elle continuerait ensuite par le lit de cette dernière rivière remontée jusqu'à sa source principale, d'où elle poursuivrait par les hauteurs séparant les deux versants (de l'Uruguay et de l'Iguassú) jusqu'à la source principale du cours d'eau le plus proche qui serait également descendu jusqu'au point où il se jette dans le fleuve Curitiba appelé aussi Iguassú.

Et pour que la frontière ainsi désignée fut délimitée avec la plus grande exactitude, les deux plénipotentiaires élaborèrent un règlement, appelé *Instructions*, qui devait servir de base et de *vade mecum* aux explorations des commissaires des deux royaumes. L'*Instruction* ordonna de former deux troupes de délégués, l'une qui démarquerait la partie méridionale de la frontière depuis Castilhos jusqu'à l'embouchure du Jaurú et l'autre la partie septentrionale.

Le Portugal nomma commissaire de la division méridionale le capitaine-général de Rio-Grande Gomes Freire de Andrade et l'Espagne D. Gaspar de Munive y Espinosa, marquis de Valdelirios.

(1) Le rio Ibcuy ou Ibiculy se trouve dans la province de Rio Grande, entre les 29° et 30° de latitude sud.

Ces chefs commissaires envoyèrent de leur côté trois troupes de commissaires subalternes, astronomes, ingénieurs, géographes, etc. pour, de concert avec ceux de l'autre nation, reconnaître et délimiter la frontière.

Ce fut la seconde de ces trois troupes qui entreprit de démarquer l'espace compris entre l'Ibicuy dans l'Uruguay et l'Igurey dans le Parana.

Après un travail acharné et après avoir affronté d'innombrables périls, les commissaires de cette troupe déterminèrent scrupuleusement les sources et la barre du Peperi auquel ils ajoutèrent le qualificatif guassú pour le distinguer de l'autre Peperi ou Pequiri qui se jette dans l'Uruguay au-dessus du Salto grande.

Ils reconnurent ensuite les sources principales de la rivière voisine qui de l'autre côté du versant coule vers l'Iguassú, et à laquelle ils donnèrent le nom de San-Antonio.

Et obéissant à l'art. V du traité il reconnurent comme appartenant au territoire portugais tout le territoire situé à l'est du Peperi et du Santo-Antonio et comme appartenant à l'Espagne tout ce qui s'étendait à l'occident de ces rivières.

On doit ici observer une chose. Les commissaires portugais ne furent pas toujours, dans le cours de leurs explorations du même avis que les espagnols, mais dans la démarcation du Peperiguassú et du Santo-Antonio l'accord le plus parfait n'a cessé un seul instant de régner entre les deux parties. ”

Les travaux de la seconde démarcation de 1788 sont ainsi rapportés :

“ Pour procéder à la démarcation, la frontière fut divisée en quatre parties confiée à quatre commissaires. De la 1^{re} subdivision qui devait démarquer l'espace compris entre la mer et l'embouchure du Peperiguassú fut nommé commissaire portugais Sebastien da Veiga Cabral et commissaire espagnol D. José Varella.

» Ces deux commissaires ordonnèrent aux géographes de reconnaître avec la plus scrupuleuse exactitude l'entrée du Peperyguaassú dans le fleuve Uruguay, ce qui fut fait par l'astronome portugais D. José de Saldanha et le géographe espagnol D. J. Gundim. Cabral et Varella examinèrent minutieusement le résultat de leurs opérations, et loin d'observer en elles le moindre écart, ils reconnurent que les deux envoyés avaient exécuté ponctuellement les ordres et atteint le but qui avait été proposé comme objet essentiel et final de leur mission.

» L'embouchure du Peperyguaassú était donc reconnue et les commissaires des deux nations étaient d'accord dans l'acte de la démarcation.

« Cabral lui-même écrivit au vice-roi du Brésil «... que le Peperyguaassú, qui maintenant ne peut plus être mis en doute..... ». Mais au bout de quelques mois, Varella envoya une lettre à Cabral en lui disant qu'il n'était plus satisfait avec le Peperyguaassú qu'ils avaient reconnu, et il proposait de le substituer par un autre cours d'eau.

« Et ainsi était née la contestation entre le Portugal et l'Espagne. »

Ce cours d'eau qu'il sagissait, selon le commissaire espagnol Varella, de substituer au véritable Peperyguaassú était celui que, entre temps, avait reconnu et signalé le géographe Gondim, dont les agissements sont ainsi rapportés par le Baron de Capanema, savant brésilien d'une rare compétence scientifique; «..... ce Gundim remonte le Peperyguaassú, taisant soigneusement l'existence du récif qui existe dans l'Uruguay en face de l'embouchure, parce qu'il n'en existe pas en face de l'embouchure du Chapeco, mais il mentionne minutieusement le récif qui se trouve dans ce même Pepery à 3 lieues de l'embouchure, récif que jamais aucune commission de démarcation n'avait signalé. Il veut naturellement prouver qu'il y avait possibilité de confondre les deux cours d'eau, car tous deux avaient en effet un récif

en amont dans le cours même de la rivière, tandis que le seul Peperyguaassú possède ce récif à son embouchure.

“ Mais comme les Instructions tant de fois citées, mentionnent le récif en face de l'embouchure, la découverte de Gundim tombe naturellement à faux, et le seul cours d'eau qui corresponde aux données des Instructions est le Peperyguaassú des Portugais et des Brésiliens. ”

Ce baron de Capanema dont je viens de parler fut un des plénipotentiaires de la commission de 1885. Il est l'auteur d'articles et d'études sérieuses sur cette question et il prouve par le relevé consciencieux et minutieux des latitudes et longitudes, points de repère et signes topographiques, description des cours et de l'embouchure du Peperyguaassú, que les Argentins sont d'évidente mauvaise foi quand ils soutiennent que le nom de Peperyguaassú s'applique au rio Chapeco, cours d'eau qui n'avait jamais été signalé avant 1788.

*
* *

Avant de terminer, je dois montrer en quelques mots l'histoire de la question depuis la proclamation de l'indépendance du peuple brésilien, en 1822, jusqu'à l'époque où M. Quintino Bocayuva a signé le fameux traité de 1890.

“ Constitué en nation indépendante ” dit un journal de Rio, “ le Brésil n'a cessé de revendiquer ses droits sur cette partie du territoire, selon les termes des traités de 1750 et 1777. Quant à la République Argentine elle réclama comme ligne de division les cours d'eau signalés en 1789 par les commissaires espagnols.

“ La question dormit ensuite pendant de longues années sans qu'on recherchât à en obtenir une solution. L'effervescence politique du 1^r règne, les luttes intestines de la régence et des premiers temps du second règne, ainsi que les diverses campagnes au sud de l'Amérique ôtèrent à l'empire l'idée même de penser à résoudre cette séculaire

question. Entretemps la possession effective de tout le territoire contesté, possession antérieure au 1^r traité de 1750, ne fut jamais interrompue par le Brésil.

« En 1857, après la guerre du Paraguay et la défaite du dictateur Rosas, le Brésil et l'Argentine firent un traité dont l'art. I reproduit quasi textuellement les termes de l'art. V du traité de 1750, quant à la ligne de division par les rivières Peperyguaassú et S. Antonio, celles mêmes qui furent signalées et reconnues par la première commission de démarcation en 1759 et non par un Pepery et un S. Antonio quelconque qu'il s'agirait d'identifier.

Ce traité très important, puisqu'il reconnaît formellement les droits du Brésil et qu'il termine le litige, fut approuvé en 1858 par le Congrès Argentin; mais le gouvernement brésilien laissa malheureusement expirer le délai fixé pour l'approbation de ce traité, et depuis cette époque on ne put plus obtenir d'accord complet entre les deux compétiteurs. Cependant de nouvelles tentatives furent faites en 1882, en 1885, en 1887 par la commission mixte, et finalement, comme nous l'avons vu, en 1890 par M. Quintino Bocayuva. »

Espérons que le Président des E.-U. ne tardera pas à prononcer sa sentence. Je reviendrai alors sur ce sujet afin de traduire et de publier dans les bulletins de la Société, la solution qu'il aura donnée à cette contestation comme aussi les arguments sur lesquels il aura basé sa décision suprême.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 11 MAI 1893.

ORDRE DU JOUR. — 1^o Réception des explorateurs du Katanga à l'hôtel de ville. — 2^o Séance de la société de géographie. — 3^o Raoût.

1. Avant la séance, tenue dans les salons du Grand Hôtel, a lieu, à l'hôtel de ville, une réception officielle des explorateurs du Katanga, par l'administration communale.

A 7 3/4 heures, M. le Bourgmestre, Jan Van Rijswijk, président d'honneur de la société, entouré des membres du Collège échevinal et de plusieurs conseillers communaux, recevait dans la salle Leys, MM. Alex. Delcommune, les lieutenants L. Francqui et Derscheid, l'ingénieur Diderrich, les D^{rs} Briart, Amerlinck et Cornet, accompagnés de M. Émile Delcommune et de M. Janssen, ancien gouverneur du Congo.

M. le président Wauwermans présente ces vaillants voyageurs à l'administration communale qui, par l'organe de son premier magistrat, leur souhaite la bienvenue dans la métropole commerciale qui sait apprécier le dévouement de ces hardis explorateurs à l'œuvre admirable du Roi. Il rappelle la situation du commerce belge au milieu de la lutte des nations, dans le domaine industriel et commercial, et constate qu'Anvers a retiré déjà et retirera encore davantage dans l'avenir, d'heureux résultats des

efforts faits par nos explorateurs pour développer et faire connaître notre future colonie belge. Il rend hommage à ceux qui moins heureux que les voyageurs présents ont succombé à la tâche. Il invite ces Messieurs à signer, en souvenir de cette réception, le Livre d'or de la ville d'Anvers.

2. De l'hôtel de ville, le bureau et les explorateurs invités se rendent au « Grand Hôtel », où la séance solennelle est ouverte à 8 1/2 heures, sous la présidence de M. le général Wauwermans.

Sont en outre présents au bureau : MM. Jan Van Rijswijck, président d'honneur, Grandgaignage, ff. de secrétaire général, comte Oscar Legrelle, trésorier, Edmond Lombaerts, bibliothécaire, J. De Bom, secrétaire de l'administration, G. Delcourt et Th. Smekens, conseillers.

Se sont excusés : M. le baron Osy, gouverneur de la province, M. le lieutenant-général Bouyet, commandant la 2^e circonscription militaire, M. E. van Eetvelde, secrétaire pour l'intérieur et les affaires étrangères de l'État indépendant du Congo, M. G. Urban, président de la société du Katanga et le major Thys, administrateur, M. de Ramaix, vice-président, MM. A. Baguet et baron van Erthorn, membres.

Assistaient à la séance M. Janssen, ancien gouverneur du Congo, MM. les échevins A. Van den Nest, G. Gits et A. Hertogs, et M. F. Gittens, conseiller communal.

Prennent place au bureau :

M. Alex. Delcommune, chef de la première expédition vers le Katanga par le Lomani ;

M. le lieutenant L. Francqui, chef de l'expédition Bia après la mort de celui-ci ;

MM. le lieutenant Derscheid, le Dr Amerlinck et le

D^r Cornet de l'expédition Bia-Francqui; MM. le D^r Briart et l'ingénieur Diderrich, de l'expédition Delcommune.

M. le baron de Roest d'Alkemade, attaché à cette dernière expédition, M. le capitaine George Le Marinel, invité à remplacer son frère Paul, chef d'expédition demeuré en Afrique, se sont excusés pour motifs d'indisposition. M. le marquis de Bonchamps, M. le D^r Moloney et M. Thomas Robinson, de l'expédition Stairs, retenus le premier à Paris, les deux autres à Londres, se sont fait excuser.

Le président en ouvrant la séance remercie le Bourgmestre d'Anvers, président d'honneur de la société royale de géographie, d'avoir bien voulu répondre à son invitation. Il est heureux en le voyant pour la première fois aux séances de la Société, de constater que dans la visite à l'hôtel de ville, M. le Bourgmestre a déclaré lui-même la haute importance qu'il attache à ses travaux et le rôle important qu'elle peut avoir pour le progrès du commerce d'Anvers. Il espère que ces sentiments continueront à l'association toute la bienveillance qui lui avait vouée son respectable prédécesseur M. Léopold de Wael.

Après ce petit exorde, très applaudi par l'assemblée, le président prononce le discours suivant :

« MESDAMES ET MESSIEURS,

» Des faits nombreux, des monuments rappellent à Anvers sa merveilleuse prospérité du XVI^e siècle, qui en fit l'une des villes les plus importantes de l'Europe. Chacun sait que si cette prospérité naquit autrefois de l'accident géographique (je ne veux pas dire de l'imprévoyance), qui ferma à sa rivale flamande le port du Zwyn, la cause primordiale en remonte au grand événement dont le monde entier célèbre en ce moment, le quatrième centenaire, la découverte du Nouveau Monde. Anvers y trouva un important développement de son commerce colonial.

» Un historien étranger, fixé dans nos murs, Louis Guichardin, indique avec précision comme point de départ de cet immense progrès l'année 1503, où le roi de Portugal, appréciant sainement les avantages géographiques que notre port tient de la nature, y envoya un facteur chargé de fonder le grand entrepôt des épices de l'Inde, pour le commerce du Nord.

» Les malheurs de notre patrie ont pendant des siècles, apporté bien des entraves à cette prospérité incomparable du XVI^e siècle. Mais, j'aime à le constater, rien n'a été épargné de nos jours pour la faire renaître. (Je puis l'attester, car pas plus que Guichardin, je ne suis anversoïs.) Vous savez tous les grands sacrifices qui ont été faits pour prévenir l'oblitération de notre beau fleuve, menacé comme le Zwyn au XVI^{me} siècle. Vous n'ignorez pas ceux affectés au développement de l'instruction, origine de tous les progrès.

» Nous voulons y trouver les signes précurseurs d'une prospérité nouvelle.

» La science moderne nous promet des résultats au moins aussi grands que ceux que nous rappelons. Les hommes de ma génération ont vu naître les chemins de fer et la navigation à vapeur qui réduit les distances; tous nous avons vu apparaître le télégraphe et le téléphone supprimant le temps. Un négociant sérieux sait qu'il ne suffit plus, comme au commencement de notre siècle, de commander de son comptoir, des laines dans l'Argentine, du café à Java, du thé en Chine, sans s'inquiéter dans quelle partie du monde se trouvent Buenos-Ayres, Batavia ou Hongkong; il sait aussi qu'il faut non seulement connaître les distances, mais encore les lieux, pour y établir des factoreries, si nous voulons empêcher des rivaux de nous couper la possession des grands marchés.

» On n'espère plus de notre temps découvrir des mondes nouveaux, mais toutes les nations de l'Europe se disputent les possessions coloniales en Amérique, en Afrique, en

Asie, en Océanie, où doivent se développer les riches marchés, les belles cultures fécondées par le soleil. Et mieux encore, les cœurs philanthropes comprennent que loin de chercher la fortune en violentant les populations en possession du sol, comme le firent les espagnols en Amérique, il faut s'en faire des auxiliaires, s'efforcer de créer des producteurs et des consommateurs, en se les assimilant par la paix et la civilisation.

A Anvers il y a près d'un quart de siècle déjà, des esprits prévoyants eurent l'heureuse idée de convoquer un premier congrès de Géographie Universelle, pour rapprocher deux nations divisées alors par une terrible guerre et pour répandre la connaissance générale de la géographie dans la société.

On a un peu raillé cette prétention, (et j'en parle à mon aise, car d'autres devoirs m'empêchèrent d'en faire partie). « Y en a-t-il parmi vous, disait-on, qui prétendent le » disputer en science à des maîtres tels que d'Avezac, » Peterman, Vivien de St.-Martin, Levasseur? Vous me » faites l'effet de Gros-Jean en remontrant à son curé! » On avait oublié qu'au XVI^{me} siècle la géographie moderne était née d'un besoin commercial de modestes bourgeois, d'habiles graveurs qui n'avaient aucune prétention à la science et qu'alors déjà les vrais savants, qu'on nommait les cosmographes, dédaignaient de s'occuper de cette modeste géographie au risque de faire comme l'astrologue de La Fontaine, qui regardant les astres, tomba dans un puits! — Le succès de ce congrès de 1871 fut considérable et, bientôt suivi de plusieurs autres dans divers pays, il marqua dans l'histoire d'Anvers, une nouvelle date glorieuse. — Notre modeste société de géographie naquit de cette heureuse tentative, et ses premiers pas furent favorisés d'un événement considérable: la réunion d'un grand congrès au palais de Bruxelles en septembre 1876 où notre Roi, un des géographes les plus éclairés de

notre temps, entouré de toutes les sommités de la science de l'Europe, nouveau Godefroid de Bouillon, proclama la croisade contre l'esclavage. Inévitablement cette entreprise rencontra beaucoup d'incrédules. — On y répondait par ce mot de désespérance qu'Ortelius inscrivait au bas de son portrait, la veille de sa mort: *Folie après Dieu!* N'était-ce pas folie au monarque du plus petit royaume de l'Europe, de tenter ce que des siècles n'avaient pu accomplir? — Le seul mérite de notre société est d'avoir conservé une confiance imperturbable dans l'entreprise, malgré des désastres répétés, souvent exagérés, tandis que ses succès étaient trop peu connus. Le public pessimiste, mal éclairé par des articles mensongers inspirés par la jalousie étrangère, affirmait leur exactitude avec la conviction de l'ignorance, qu'exprime ce vieux dicton flamand: *Het is gedrukt*, (c'est imprimé) et notre optimisme inébranlable lui opposait cette phrase que le premier des gazetiers de l'Europe, l'anversois Abraham Verhoeven, plaçait dans son journal à la suite de toute nouvelle semblable: *of het waer is, zal den tyd leeren* (le temps nous apprendra si c'est vrai).

Aujourd'hui, Messieurs, notre optimisme souvent raillé reçoit sa récompense. L'*Association* philanthropique est devenue un royaume grand 78 fois comme la patrie, avec une population de plus de 14 millions d'habitants, qu'une petite armée pacifique, n'ayant jamais dépassé 250 blancs, a conquis par les bienfaits. Les Arabes, si redoutables, qui hier encore massacraient de petits groupes isolés de marchands blancs, sont vaincus; les chasseurs d'esclaves poursuivis impitoyablement par le vaillant Van der Kerckhoven sont dispersés. (*Applaudissements.*) Un anversois, le lieutenant Dhanis, après des victoires répétées, vient de planter le drapeau étoilé sur leur établissement principal *Niangwe* (*Vifs applaudissements*), le grand marché, la véritable capitale de l'Afrique, qui tient son importance commerciale de la nature comme Anvers. Et chose meilleure, Mesdames

et Messieurs, nous fêtons en ce jour, le retour de vaillants jeunes gens (*Applaudissements*), qui après des efforts prodigieux, ont été prendre possession des provinces les plus éloignées de cet Empire, dont la réputation de richesse est faite par les rares voyageurs qui y ont pénétré, et que d'autres puissances européennes, comptant sur notre faiblesse, se disposaient à nous disputer.

Quels sont ces héros? Sont-ce des guerriers renommés par leurs exploits antérieurs, tels que les Wolseley, les Gordon, les Dodds? Non, Messieurs, ce sont des hommes courageux, dont la carrière se résume toute entière dans l'honnête accomplissement du devoir et qui tout à coup, placés en présence de grandes difficultés, ont su prouver au monde toute l'énergie du caractère belge. Ils nous ont donné le spectacle consolant, ainsi que le constatait il y a peu de jours en termes heureux le Bourgmestre de Bruxelles, de ce que peut notre peuple sous l'inspiration d'idées généreuses, en présence de grands périls, éloigné des luttes stériles et sans grandeur, dans lesquelles il semble se consumer.

Faut-il vous nommer ceux dont la Belgique entière célèbre en ce moment l'heureux retour? Faut-il vous présenter le modeste et vaillant Delcommune qui depuis vingt ans consacre ses efforts à nous faire connaître l'immense réseau de l'hydrographie africaine qu'il a parcouru presque tout entier, et aujourd'hui même nous rapporte la solution du problème contesté du Lualaba. — Faut-il citer le lieutenant Franqui, qui courageusement releva le drapeau à l'étoile d'or, tombé des mains défaillantes du malheureux commandant Bia et, s'inspirant de son énergie, continua son œuvre et non content de découvrir les sources du Congo, alla au lieu même où expira le noble Livingstone, payer la dette de l'Europe à sa mémoire, en y déposant un souvenir qui le rappellera aux générations futures. — Vous connaissez tous aussi les noms de leurs compagnons le lieutenant Derscheid,

les docteurs Briart et Amerlinck, MM. Cornet et Diderich qui aujourd'hui nous font l'honneur de leur visite. Je les remercie tous au nom de la société de géographie.

Mais ce que nous ne pouvons oublier au jour du triomphe, c'est de rappeler ceux qui ont payé de leur vie, le dévouement à la patrie, et à l'œuvre humanitaire africaine, le capitaine Bia, le capitaine Stairs, le capitaine Hakanson, le capitaine Bodson dont nous déplorons la perte.

Je propose à l'assemblée de se lever en témoignage de deuil et de respect. (*L'assemblée reste quelques instants en silence, debout*).

Après cet hommage rendu à nos vaillants explorateurs, le président remet aux membres présents des expéditions du Katanga, les médailles et les diplômes de membres correspondants, qui leur ont été votés par la société de géographie d'Anvers.

Puis il donne la parole à M. Alexandre Delcommune, pour faire le récit de son voyage. (Voir plus loin page 237).

A M. Delcommune succède M. le lieutenant Franqui, (Voir plus loin page 242), qui dépose un mémoire de M. le Dr Cornet, sur la géologie des pays explorés. (Il sera publié ultérieurement).

M. le Dr Briart dépose également sur le bureau un mémoire sur les forêts du Katanga. (Voir plus loin page 252).

M. le président rend hommage encore au courage, à l'abnégation des hardis explorateurs qui ont honoré cette séance de leur présence et déclare la séance levée.

3. Un raout réunit ensuite les explorateurs, les membres du bureau, plusieurs membres de la société de géographie auxquels s'étaient joints M. le Bourgmestre et M. l'Échevin Van den Nest.

M. le Bourgmestre porte le toast au Roi, et constate les sentiments de reconnaissance que la ville d'Anvers a voués à S. M. pour Ses efforts constants dans le but de développer son commerce et d'ouvrir de nouvelles colonies à son activité.

Le président boit aux explorateurs et leur remet une dépêche qu'il reçoit de Rupelmonde, patrie de Mercator, de la *société des sauveteurs*, souhaitant la bien venue aux vaillants belges qui ont été au loin travailler au progrès de la patrie et soutenir l'honneur du nom belge.

Ces toasts sont très acclamés.

Puis l'assemblée se disperse dans les salons du Grand Hôtel, et la réunion se prolonge, chacun étant très intéressé par les détails curieux que donnent les explorateurs sur les pays inconnus qu'ils viennent de visiter.



VOYAGE AU KATANGA

par M. ALEX. DELCOMMUNE,
membre correspondant.

MESDAMES, MESSIEURS,

Si vous le permettez, je vous conduirai au moment où le 6 octobre 1892, nous quittons les bords du lac Tanganika, après un séjour d'un mois et demi, qui nous avait permis d'aider Jacques, et de refaire notre troupe des fatigues et des privations qu'elle avait endurées les mois précédents.

Afin d'éviter la zone dévastée qui s'étend derrière Mpala et Albertville, nous nous dirigeons vers Kassanga, grand centre Baluba et abordons le fouillis de monts et de collines, coupés d'autant de ravins et de vallées qui doit nous donner accès à travers la chaîne côtière du Tanganika.

Après quelques jours de marche, le pays change d'allure et d'aspect, les plateaux deviennent plus longs et plus fréquents, les vallées plus larges et moins accentuées, la terre plus fertile.

Le 16 octobre, dix jours après notre départ du lac, nous arrivons à Kassanga, grand et peuplé village, dont la population nous fait le plus cordial accueil. Pendant le court séjour que nous fîmes chez le chef, des danses s'organisèrent tous les jours en notre honneur, danse en

rond avec contorsions, que nous voyions pour la première fois et qu'exécutèrent les indigènes aux sons des tambours, des tam-tam et d'une espèce de flûte de Pan.

Nous quittons Kassanga, le 19 octobre et prenant le Nord-Est nous nous dirigeons vers la Lukuga, que nous atteignons le 21, à Mukalombi, point extrême vers l'Ouest, atteint par le voyageur anglais Tompson. A partir de Mukalombi, où se trouve un poste Arabe, qui jugea prudent de nous laisser le passage libre, nous suivons la rive gauche de la Lukuga, beaucoup moins accidentée que celle de droite, et nous descendons son cours. Le 23 nous arrivons à l'embouchure de la Niemba, le premier affluent important que reçoit la Lukuga. Continuant à cotoyer le déversoir du lac, ne nous écartant de ses bords que pour ravitailler notre caravane, nous atteignons le 29 le confluent du Ludu, autre affluent important venant du Nord. A partir de cette jonction, la Lukuga, qui courrait vers le N.-N.-O., change brusquement son cours et prend le S.-O.

Deux visites indispensables nous éloignent un peu des bords de la Lukuga, et nous sommes forcés pour maintenir de bons rapports avec les indigènes de nous rendre aux villages des chefs Wabenza et Mulongo, ce dernier très puissant et dont la résidence était établie dans l'intérieur des terres, près de la Luizi, affluent sud de la Lukuga.

Ici, un incident se produisit et peu s'en fallut que nous ne fussions obligés de nous servir de nos armes.

Tout le pays que nous traversions alors, n'avait jamais vu aucun européen. Aussi la population d'une extraordinaire densité, était-elle avide de nous voir et d'échanger ses produits contre ce qui nous restait d'articles européens. Souvent nous avons été forcés d'user d'extrême patience, car ces sauvages n'ont aucune notion du tien et du mien, lorsqu'il s'agit d'étrangers et quoique le vol parmi eux soit puni de mort, ils se font honneur de piller les voyageurs.

Bref, après la visite chez Mulongo, nous reprenons le cours de la Lukuga, à l'endroit même où nous l'avions laissé quatre jours auparavant; nous traversons la large vallée marécageuse de la Luizi et arrivons le 9 novembre dans la capitale de Mbuzi, chef Baluba, plus puissant encore que Mulongo. Mbuzi avait eu plusieurs fois des démêlés avec les Arabes, qui avaient essayé à maintes reprises de pousser leurs razzias vers ces centres populeux. Chaque fois, ils avaient été refoulés au-delà de la Lukuga, avec des pertes sérieuses et les indigènes avaient toujours eu l'avantage, grâce au nombre considérable de guerriers et à la crainte qu'inspire aux Arabes toute arme empoisonnée. Après des pourparlers qui durèrent trois jours, et au cours desquels notre patience fut mise à de rudes épreuves, car je voulais malgré tout, laisser un bon souvenir de notre passage à ces peuplades primitives, le chef Mbuzi voulut bien nous donner des guides et l'un de ses ministres qui avait charge de nous procurer les embarcations nécessaires pour opérer le passage du Lualaba, sur les bords duquel nous arrivons le 14 novembre.

De là, au lieu de descendre le Congo, nous le remontons sur une centaine de kilomètres et atteignons Ankoro réunion du Luapula et du Lualaba, le 22 novembre.

En cet endroit et depuis la sortie du lac Moéro, le Luapula, que nous avons reconnu être le Congo lui-même, porte le nom de Luvna, tandis que le Lualaba venant du lac Kissali porte celui de Kamalonde. A la jonction de ces deux fleuves et jusque Nyangwé, le Congo prend le nom de Lualaba, qui en terme général veut dire « grande rivière ».

C'est pendant ce trajet que nous faisons visite au plus grand chef du pays, le nommé Simbi, fils de feu M'Sidi, tué par le regretté Bodson. Simbi possède un nombre assez considérable de fusils. Il a eu lui aussi des démêlés avec les Arabes, qu'il a repoussés, et avec les traitants d'esclaves du Bié, qu'il a chassés de ses territoires. Simbi, dont la

résidence fortifiée se trouvait à quelques kilomètres d'Ankôro, était alors en tournée d'inspection, exigeant tribut des petits chefs des environs. Nous le rencontrâmes à notre retour, à un jour du confluent de la Lukuga. Sous divers prétextes et quoiqu'il nous reçût fort bien, il refusa de nous donner des guides pour Kassongo et fit tous ses efforts pour me dissuader de prendre cette route, sans toutefois m'en dire les motifs réels.

Je n'eusse tenu aucun compte de ses objections, si je n'eusse appris en même temps, que trois jours de marche seulement nous séparaient du Lomami. C'est ce qui me décida à prendre cette route, que nous avions mission d'étudier en un point quelconque, en vue d'une future voie de communication.

Nous quittons Simbi le 1^r décembre et arrivons le 5 sur les bords du Lomami.

Le pays parcouru, tant sur les bords de la Lukuga, qu'entre le Lualaba et le Lomani, est largement ondulé, couvert en général d'arbres clair-semés et excellent pour les cultures. Un peu partout, mais surtout dans la vallée de la Lukuga et dans celle du Lualaba, les villages sont très fréquents, très rapprochés et très peuplés dans ces parages. Tous les hommes, à l'exception des gens du chef Simbi qui possèdent des fusils, sont armés de lances, d'arcs et de flèches empoisonnées, dont la blessure est mortelle, presque foudroyante. En général, ils sont vêtus de peaux d'animaux; quelques-uns cependant portent déjà le mabile, étoffe tissée avec les fibres des feuilles de palmier et venant d'au delà du Lomami. Beaucoup apportent un soin tout particulier à leur coiffure qui est des plus curieuses. La variété du reste est grande, et chaque façon est originale. Planté sur le haut de la tête, flotte un bouquet de plumes, signe distinctif des Balubas. Ce panache de dimensions variées est fait de plumes du coq, de la pintade, du corydéal et d'autres gallinacés, dont le brillant plumage

est fort apprécié par ces sauvages. Aucun tatouage ne se remarque chez les hommes, mais les femmes excellent dans ce genre de beauté. Le ventre surtout offre des dessins variés, très bien faits et d'une grande originalité.

Après avoir opéré le passage de Lomami, nous nous dirigeons vers le N.-N.-O., pour atteindre N'Gandon capitale de N'Gongo Lutète, où nous avons laissé nos canots 19 mois auparavant. Nous y arrivons le 19 décembre, y trouvons un poste de l'État et nous mettons en communication avec le vaillant chef de Lussambo, le lieutenant Dhanis, tenant campagne contre les Arabes. Quittant N'Gandon, le 26 décembre, nous atteignons le 7 janvier Bena Lussambo, point actuellement terminus de la navigation à vapeur sur le Sankuru.

L'un des résultats les plus saillants de ce voyage de retour, est la découverte de la route la plus courte pour se rendre au Tanganika. Une caravane chargée ne mettrait pas plus de 45 jours de marche ordinaire pour se rendre de Lussambo au Tanganika, à travers un pays riche, peuplé et offrant un ravitaillement assuré. On ne jugera réellement de l'importance de cette route que plus tard, alors que les intérêts belges auront une base sur le grand lac africain.

Avant de terminer, je me permettrai de demander à la société royale de géographie d'Anvers, comme j'ai déjà eu l'honneur de le faire à la société royale de géographie de Bruxelles, de bien vouloir conserver sur les cartes d'Afrique, la dénomination de monts Hakanson, que nous avons donnée aux monts bordant à l'ouest le lac Kissali, en souvenir de notre regretté compagnon et ami, le lieutenant Hakanson, tué en cet endroit. (*Applaudissements.*)

VOYAGE AU KATANGA

par M. le lieutenant FRANQUI,
Membre correspondant.

MESDAMES ET MESSIEURS,

En mon nom personnel et aux noms des adjoints à mon expédition: MM. Cornet, docteur en sciences naturelles, Derscheid, lieutenant au régiment des grenadiers et Amerlinck, docteur en médecine, je vous remercie de votre bienveillant accueil.

Tous quatre nous sommes fiers de la belle réception que votre savante société veut bien nous faire et ce n'est pas sans un sentiment de légitime orgueil que nous avons entendu les paroles trop élogieuses que vient de nous adresser M. le président de la société royale de géographie d'Anvers.

Mon ami M. Delcommune, chef de l'autre expédition du Katanga, vient de vous donner un aperçu de ses belles découvertes géographiques, entr'autres celle de la solution du grand problème du Luapula.

Il y a deux ans à peine, on peut dire que toute la région méridionale de l'État du Congo était encore pour ainsi dire inconnue. Si l'on jette un coup d'œil sur une carte de la région publiée à cette époque, on constate que les cours d'eau y sont tracés en pointillés; que les

lacs, dont beaucoup d'ailleurs ne sont indiqués que par suite de renseignements vagues reçus des indigènes, ont des positions indéterminées et des contours vagues. La frontière Sud de l'État est même représentée par une ligne ondulée tout à fait fantaisiste.

C'était à nous qu'était réservée la belle mission d'explorer ces régions lointaines, de soumettre aux lois de l'État toutes les tribus qui les peuplent et de fixer d'une façon définitive la position des sources du Congo ainsi que celle de son grand affluent, le Lualaba.

Notre expédition partit de Lusambo le 10 novembre 1891. Elle se composait de 5 Européens et de 600 noirs.

En quittant le camp de Lusambo nous nous dirigeâmes presque droit vers le Sud, longeant ainsi la rivière Sankuru.

Nous rencontrâmes là, des partis arabes qui ravageaient toute la contrée.

La veille encore de notre arrivée à M'Pafu diverses exécutions avaient été faites et des convois d'esclaves étaient prêts à être dirigés sur le chef lieu du district arabe, où le triage est généralement fait. La plus grande partie des adultes est alors conduite au loin pour y être vendue, tandis que les enfants, élevés par les ravisseurs, prennent bientôt leurs mœurs et entrent alors dans les rangs des pillards pour aller combattre leurs frères.

A notre approche, les hordes d'arabes prirent la fuite et nous sommes heureux d'avoir été ainsi la cause de la délivrance d'une quantité de ces martyrs qui furent abandonnés par leurs lâches ennemis dans leur fuite.

Nous prîmes alors une direction S.-E. traversant successivement le Lomani, le Kilubilui et le Lofoi pour atteindre enfin le Lualaba au lac Kabeli, jusqu'alors inconnu.

En 1883, l'explorateur allemand Reickard avait entrevu du sommet des collines qui bordent la rive droite du fleuve, une vaste nappe d'eau qu'il signala sous le nom

de lac Upamba. Il ne put par suite de diverses circonstances, étudier ce lac.

Plus favorisés que lui, nous avons pu faire l'exploration de cette partie si intéressante de la vallée du Lualaba et le résultat de nos travaux est, que le fleuve forme entre les 8^e et 9^e parallèle diverses lagunes latérales, dont les principales sont celles d'Upamba de Mulundu, de Kabéle et de Kaboe.

Ces lagunes fluviales d'une certaine étendue ont peu de profondeur et communiquent avec le fleuve par un grand nombre de petits chenaux.

Nous venions de traverser dans sa plus grande largeur tout le vaste territoire des Balubas, qui s'étend sur la rive gauche du Lualaba jusqu'à la rivière Sankuru à l'Ouest, et se trouve compris entre les parallèles 5 et 9 environ.

Ce royaume est administré par le roi Kasongo Niembo, jeune homme de 30 à 35 ans, auquel tous les chefs paient le tribut.

Le pouvoir, qu'il tenait de son frère aîné, mort il y a quelques années, lui était au moment de notre passage, un peu contesté par son frère cadet Moina Bachimbu. Celui-ci venait de lui enlever leur propre sœur dont l'un et l'autre avait fait sa femme légitime. De là, la grande fureur du puissant chef qui jurait de ne cesser la guerre que le jour où il aurait repris cette sœur qui, jusqu'alors avait été le plus bel ornement de son harem.

L'un de nous, qui lui faisait part de son étonnement au sujet de cette situation immorale entre frère et sœur, reçut cette fière réponse : « Je suis assez grand chef, pour épouser même ma mère. »

Après avoir traversé le Lualaba à Kalenga nous franchîmes la chaîne de la Manika et le 30 janvier nous pénétrâmes dans Bunkéia, capitale du royaume de Msidi ou Msiri.

Stairs venait d'y arriver. Msidi était mort, tué par notre

brave compatriote Bodson dans les circonstances que vous connaissez tous.

Nous retrouvions là aussi M. Legat, chef du poste de l'État, que le lieutenant Le Marinel avait installé six mois auparavant chez le potentat du Katanga.

M. Legat, le vétéran des belges en Afrique, qui depuis dix ans, sans un jour de repos, sert fidèlement les intérêts du jeune État, maintenait depuis la mort de Msidi, haut et ferme le drapeau étoilé dans ces régions éloignées.

Dès notre arrivée à Bunkeia, un conseil fut tenu. L'expédition Stairs avait eu beaucoup à souffrir de la disette et son chef était dans un état alarmant.

Il fut décidé que cette expédition reprendrait la voie de Zanzibar, ce qu'elle fit le 5 février.

Des reconnaissances furent faites par nous dans les environs, et pendant 2 mois nous eûmes à souffrir d'une famine atroce, perdant journellement 10 ou 15 hommes d'inanition.

Enfin, au commencement d'avril, nous pûmes transporter notre camp à Kipuna, petit village situé sur la rive droite de la Lufila, où nous séjournâmes pendant 15 jours afin de remettre notre personnel.

Le 15 avril nous quittâmes le camp pour explorer l'Est et le Sud des possessions de l'État du Congo.

Nous nous dirigeâmes tout d'abord vers le lac Moëro, traversant la chaîne des Kundelungus, ligne de partage entre le Luafala et la Lufila.

Après 10 jours de marche sur les splendides hauts plateaux de cette crête, nous atteignîmes le Moëro, au village de Mbonbola.

L'étude du Moëro fut aussitôt faite.

Ce lac n'a pas l'importance que lui attribue Livingstone. Sa plus grande largeur n'est que de 25 kilomètres, et sa profondeur moyenne de 3 mètres environ. Il est formé par le barrage de Mpueto qui force le Congo à s'épancher jusqu'au pied des collines qui bordent les deux rives du lac.

Autrefois le lac était habité par la tribu des Bachilas dont le chef fit appeler, il y a quelques années, le puissant arabe Simba, pour protéger son peuple contre les guerres que lui faisait Msidi. Aujourd'hui Simba a acquis une telle influence sur les peuplades des environs qu'il est reconnu partout comme chef du Moëro.

Il occupe l'unique île du lac appelée Kiloi et s'occupe du commerce d'ivoire et d'esclaves.

Remontant ensuite le Luapula, nous découvrons à 50 kilomètres en amont du Moëro et sur la rive droite du fleuve, le lac Monfue, lagune fluviale de 150 à 200 kilomètres carrés, qui déverse son trop plein, par un petit chenal dans le Moëro.

Quant au Luapula sa largeur varie entre 4 et 500 mètres; la rive gauche est souvent inondée jusqu'à plusieurs kilomètres du lit du Congo. C'est ainsi qu'au moment de notre passage nous fûmes forcés, pour reconnaître le fleuve de traverser d'immenses marais de 20, 25 et même 30 kilomètres, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine.

Ces marches pénibles nous coûtèrent encore la vie de quelques-uns de nos braves et ce ne fut pas sans une grande joie que nous atteignîmes le 10 juin, le passage de Kafimbi.

Nous eûmes là quelques difficultés pour obtenir des canots afin de traverser le fleuve.

Les indigènes fort craintifs, nous prenaient pour des ennemis venant ravager leur territoire. Après de longs pourparlers nous parvinmes à traverser le Luapula, que nous longeâmes dès lors sur la rive droite, visitant et soumettant successivement les grands chefs Bahusis, Kiniama, Kitumbi et Kalassa.

Le 1^{er} juillet nous arrivâmes au lac Bengweulu, ayant exploré le Luapula sur un parcours de 500 kilomètres depuis Mpueto au nord du lac Moëro. Sur toute cette longue distance la navigation n'est interrompue que par

deux rapides, celui de Mulundu et celui de Kiniama, tous deux sans grande importance et facilement surmontables.

Cette belle artère fluviale fournit donc à l'exploitation commerciale un millier de kilomètres de rives.

La plupart des cartes donnent au bassin du lac Bangwéulu une étendue beaucoup trop considérable. A proprement parler, la partie septentrionale mérite seule le nom de lac; c'est le lac Bangwéulu proprement dit.

Quand à la partie méridionale, ce n'est qu'une expansion du cours du Luapulu, provoquée par le barrage de Mielé-Mielé, qui, à la saison des hautes eaux acquiert assez d'importance pour se confondre avec le lac Bangwéulu.

Telle est l'origine de l'erreur commise par Livingstone.

Cette expansion du Luapula porte le nom de Bemba.

La suite de notre exploration nous fit reconnaître que le Luapula n'est que la continuation du Chambézi. En d'autres termes, on peut dire que le Luapula ne sort pas du Bangwéulu, qu'il ne le traverse même pas, mais que, venant du nord-est, il le contourne par le Sud, puis prend la direction du Moëro.

Dans ce cas, et puisque selon les observations décisives de M. Delcommune, le Luapula n'est que la partie supérieure du cours du Congo, nous pouvons dire que notre grand fleuve africain prend sa source à proximité de la pointe Sud du Tanganika, sur le plateau élevé qui sépare le Nyassa du Tanganika.

*
* *

Notre passage dans ces régions nous fournit l'occasion de rendre hommage au voyageur qui le premier, il y a vingt ans y a pénétré.

Personne n'ignore que l'illustre Livingstone mourut en 1873, au village de Chitambo, au Sud de la grande courbe du Luapula et à la proximité du Bemba.

La société royale de géographie de Londres avait, il y

a quelques années, confié à la mission écossaise une plaque de bronze portant une inscription commémorative et destinée à être fixée dans le village de Chitambo.

Par suite de circonstances spéciales les missionnaires écossais se trouvèrent dans l'impossibilité de parvenir jusqu'en cette localité et ils nous avaient priés de nous charger de cette mission. Nous l'avons acceptée, et actuellement la plaque se trouve fixée à un arbre au milieu du village de Chitambo, perpétuant ainsi au centre même de l'Afrique, le souvenir de celui qui le premier, ouvrit le continent noir aux investigations des Européens. (*Applaudissements.*)

Quittant ces confins extrêmes du territoire de l'État, nous reprîmes la route de l'Ouest, délimitant la frontière méridionale de l'État, et traversant les territoires des Hallas et des Hambas.

Le 4 août nous arrivons à Ntenke, un des plus grands centres de la région du Katanga, visité en 1884 par Capello et Ivens. Nous fixâmes notre camp en cette localité pour quelques semaines et nous divisant en plusieurs groupes. Nous fîmes pendant ce temps des explorations complémentaires, vers l'Est, le Sud et vers le Nord dans la direction de Bunkeia.

Ce repos relatif nous était imposé par l'état de santé de notre chef, le capitaine Bia. Depuis plusieurs mois sa santé déclinait à vue d'œil. Les privations subies en février et mars, et les fatigues de notre voyage aux lacs, avaient ébranlé sa constitution pourtant bien vigoureuse. Le retour de Chitambo à Ntenke, en particulier, avait été un martyre de quarante jours pour le vaillant officier.

Cependant sa bonne humeur bien connue, son enthousiasme entraînant, qui aux jours de misère nous avaient souvent réconfortés, ne l'abandonnaient pas, et si parfois un rapide éclair de mélancolie passait dans son regard, nous avions cependant confiance et nous n'osions croire à l'imminence d'une catastrophe.

Soudain, aux derniers jours du mois d'août, une violente fièvre survint, bientôt suivie de complications du côté du foie et des reins.

C'était fini. Rien ne put enrayer la maladie et le 30 août le capitaine expirait dans nos bras.

Il repose au village de Ntenke. L'emplacement de sa tombe marque pour ainsi dire le point extrême atteint en Afrique par une expédition belge. Si un jour des revendications étrangères se produisaient encore à propos de ces régions éloignées de l'État du Congo, nous pourrions leur répondre: ce pays est à nous, de par le droit du premier occupant: l'un des nôtres est enterré là! (*Sensation*).

A la mort du capitaine, une grande partie de notre tâche restait à remplir; nous devions gagner la rive gauche du Lualaba, reconnaître les régions situées entre le fleuve et le 24^e méridien.

Cette seconde partie de notre mission, Messieurs, nous l'avons remplie comme la première, chacun travaillant vaillamment au but commun et ayant toujours devant les yeux l'exemple de notre regretté chef.

Quittant Ntenke, nous parvînmes en quatre jours aux sources du Lualaba. L'emplacement de ces sources restait à fixer sur la carte. Elles sont situées à proximité de celles de la Lufila.

La région où naissent ces rivières et un grand nombre d'autres tributaires du Congo, à quelque distance des sources d'une série d'affluents du Zambèze, répond mal à l'idée qu'on se fait souvent d'une ligne de faite entre deux bassins fluviaux. Cette région se présente comme un vaste plateau à pentes peu accusées, couvert à la saison des pluies de marécages et d'étangs, d'où sortent à la fois les rivières coulant vers le Zambèze et celles qui mènent leurs eaux dans les affluents du Congo.

Prenant le Lualaba à la source, nous le descendîmes jusqu'au confluent du Lubudi, reconnaissant un par un les

rapides et les chutes qui accidentent son cours jusqu'à proximité du lac Kabélé. Ayant ainsi relié notre route à notre itinéraire d'aller, et vérifiant nos données altimétriques, nous rebroussâmes chemin vers le Sud, en remontant le cours du Lubudi. Le Lubudi, à son confluent, est une rivière imposante qui semble ne le céder en rien au Lualaba ; mais ce n'est qu'une fausse apparence. Le Lubudi en cet endroit n'a qu'une profondeur moyenne d'un mètre. Il coule à travers un pays d'une fertilité croissante, à mesure qu'on s'avance vers le sud-ouest ; ses rives sont habitées par une population dense et hospitalière appartenant à la grande race des Balubas.

Arrivés au 10^e parallèle nous quittons le Lubudi et passant à proximité des petits lacs de Kinda et de Musolu, nous gagnons le haut plateau du Sambas. Cette région est une des plus remarquables au point de vue de l'hydrographie du bassin du Congo. Elle donne naissance sur un espace de moins de soixante kilomètres de diamètre à un grand nombre de rivières dont les plus importantes sont le Lomami, le Loloï, le Luembe et le Sankulu.

Quittant cette région intéressante, nous nous dirigeâmes vers le Nord, en longeant la crête granitique qui sépare le Luembe du Sankulu.

Une marche des plus heureuses nous mena en un mois au confluent de ces deux rivières, et, recoupant de nouveau notre itinéraire, nous arrivâmes à l'importante agglomération de Mpafu.

Nous étions passés en cet endroit une année auparavant à la tête d'une caravane de plus de 600 personnes. Nous en ramenons une centaine ! A Mpafu, nous apprenons avec une émotion que vous comprendrez, la nouvelle des graves événements qui se sont passés sur le Lomani et le Lualaba : le soulèvement des Arabes, le massacre d'Hodister, de ses compagnons, la mort des résidents de Kassongo.

On nous apprend également l'existence de postes de l'État à Lupungu et à Ngandu.

Après de longs pourparlers, nous parvenons à décider nos hommes à nous suivre vers le Lomani, et avançant à grandes journées, nous gagnons Lupungu, puis Ngandu, où nous arrivons aux derniers jours de décembre.

Le lieutenant Duchêne chef du poste établi en cette localité nous met au courant des récents événements.

Quelques semaines auparavant les troupes du lieutenant Dhanis avaient infligé sur les rives même du Lomani une terrible défaite aux forces arabes. Actuellement Dhanis poursuivait l'ennemi et devait se trouver à proximité de Nyangwé. Telles étaient les nouvelles qu'en février dernier nous apportions à Boma.

Depuis lors, Messieurs, votre vaillant concitoyen a continué sa marche victorieuse vers l'Est. Vous le savez, depuis quelques jours, Nyangwé, une des citadelles les plus redoutables de la puissance arabe, vient de tomber en son pouvoir et bientôt, espérons-le, il aura débarrassé l'État du Congo du fléau musulman.

Gloire, Messieurs, Gloire à cet enfant de la ville d'Anvers, qui aux avant-postes conduit si glorieusement à la victoire le drapeau bleu, dans les plis duquel, il faut le dire, se trouve le drapeau national. (*Longs applaudissements.*)

De Gandu, nous reprîmes la voie de l'Ouest pour arriver à Lusambo 14 mois, jour pour jour, après notre départ, et ayant accompli dans les territoires de Katanga, une marche de 6212 kilomètres.

En terminant, j'ai l'honneur de déposer sur le bureau de votre société, une notice sur les sols agricoles et les types de végétation des régions explorées. Cette notice est due à M. Cornet, docteur en sciences naturelles, adjoint à l'expédition. (*Applaudissements.*)

LES FORÊTS DU KATANGA

par M. le D^r BRIART,
membre correspondant.

I.

Le pays que l'on est convenu de désigner sous le nom de Katanga, est presque entièrement composé de vastes plateaux profondément sillonnés et découpés par les larges vallées, où coulent le Lualaba, la Lufira, le Djikulené et leurs affluents.

Ces plateaux dont l'altitude varie entre 1200 et 1800^m, sont en général d'une fertilité restreinte, et cette altitude relativement élevée, en abaissant fortement la température moyenne, empêche la végétation tropicale de se développer. Les palmiers, les bananiers, les baobabs ont disparu, et sauf quelques rares borassus et les raphias qui croissent au bord des rivières importantes, on ne voit que très rarement ces plantes à forme spéciale, à végétation vigoureuse et toujours persistante, qui donnent aux forêts des Tropiques leur caractère d'étrangeté et de puissance.

Presque partout, les parties élevées de ces plateaux sont recouvertes de bois, que des savanes entrecoupent de façon très caractéristique. Ces bois, car ce ne sont pas à proprement parler des forêts, ne rappellent en aucune façon la grande forêt de l'Arouimi que Stanley décrit si magistralement dans son dernier livre.

Ici, pas de voûtes impénétrables aux rayons du soleil, pas de fourré inextricable où il faut s'ouvrir une route, le sabre d'abattis à la main. Le sentier, libre d'obstacles, se déroule uniformément sur un sol jaune ou rouge, au milieu d'un bois clair-semé, où l'air et la lumière pénètrent largement à travers les cimes peu feuillues des arbres. Pas de sous-bois ni d'arbrisseaux, les troncs des arbres s'élèvent de terre, au milieu d'une herbe courte et légère, semblant former une colonnade sous laquelle l'œil erre au loin sans se fixer. La poussière du terrain sur lequel croît cette végétation si monotone, a revêtu le tout, les feuilles, les branches basses, les troncs des arbres, les quelques rares buissons qui se courbent contre le sol, d'une teinte uniforme éclatante : il semble parfois que toute la forêt soit illuminée par les reflets d'un vaste incendie.

II

Les essences qui peuplent ces bois sont d'espèces peu variées; de croissance lente, de proportions presque toujours médiocres; rares sont les individus qui atteignent une taille quelque peu remarquable.

Souvent rabougris, chétifs et déjetés, très rapidement atteints par la carie, ils meurent et se dépouillent avant d'avoir atteint le développement qu'ils pouvaient espérer. Arrivé à un certain degré de croissance, l'arbre ne trouve plus dans un terrain trop peu riche, la nourriture qu'il demande; il s'épuise et bientôt la mort le frappe; ses rameaux et ses branches tombent, et peu à peu, attaqué et dévoré par les termites, l'arbre tout entier a disparu sans laisser de traces sur le sol trop peu nourrissant qui le portait.

Pour que ces arbres puissent prendre un beau développement et des proportions hors de l'ordinaire, il faut qu'ils rencontrent des éléments de fertilité et d'humidité que nous avons bien rarement constatés, sauf dans les

vallées où la fertilité est admirable. Notre bonne étoile nous a conduits à Mussima, où nous avons construit la flotille de canots qui devaient nous aider à descendre le grand fleuve. C'était peut-être le seul endroit où ces conditions de fertilité et d'humidité avaient permis la croissance si continue et persistante d'un nombre assez considérable d'arbres sains et vigoureux.

III.

L'un des traits les plus caractéristiques de ces forêts, c'est la termitière, qui prend dans ces contrées des dimensions colossales. Large d'une dizaine de mètres, elle s'élève en butte conique au sommet de laquelle naît un cylindre d'argile, reste informe du grand arbre autour duquel s'est élevée la colonie. La hauteur de ces constructions peut atteindre 8 m. et plus.

Formée d'une terre pure, plus riche que le terrain environnant, c'est sur la termitière que l'on rencontre les rares lianes, les singulières euphorbes candélabres, qui donnent au paysage un cachet tout spécial en rompant l'uniformité et la monotonie.

Les proportions de ces constructions sont vraiment gigantesques, quand on songe aux êtres si infimes qui les ont élevées. Combien de temps a-t-il fallu pour les construire? Combien de générations de ces animaux y ont travaillé? Il est impossible de répondre à ces questions, mais en contemplant ces ouvrages si merveilleux, on pense involontairement que l'homme, dont les forces et le génie semblent presque infinis en ce siècle, n'a pas élevé un monument qui puisse être comparé à ceux si nombreux des forêts du Katanga. La nature a pour elle des outils qui manquent à l'homme: la patience, le temps et le nombre.

MISCELLANÉES.

LA VILLE DE CHICAGO

par M. F. A. GOERLETTE,
chancelier du consulat général du Brésil en Belgique.

En 1827 le major Long, membre d'une commission américaine d'exploration, décrivait ainsi le territoire sur lequel s'élève aujourd'hui la ville de Chicago : « De l'immense extension du territoire que nous visitons dans l'Illinois, (État de la Confédération) dont Chicago forme la partie principale depuis la rivière du Calmet jusqu'au sud du lac Michigan, la région proprement dite du Chekagon est un marais insalubre, incapable de produire n'importe quelle production, peu habitée par une population d'origine douteuse et de race quasi semblable à celle des Peaux-rouges, de laquelle elle descend. »

Quelle ne serait pas l'admiration, comme aussi la stupéfaction du major Long, s'il pouvait revoir maintenant cette région qu'il appréciait si mal en 1827, et se rendre compte du développement fantastique qu'elle a subi dans cette courte période de 65 années, durant lesquelles s'est fondée une ville qui compte aujourd'hui 1 million 200 mille âmes.

S'il est un progrès qui doive réellement nous surprendre, c'est bien celui qu'a fait ce phénix américain dont voici l'histoire :

L'Illinois est un des États de la grande Union Américaine ; il mesure du nord au sud 386 milles et 218 de largeur, occupant une superficie de 56,000 milles carrés anglais. Il a été compris en 1818 dans la Confédération, comme 21^{me} État, avec une population de 47,000 âmes. En 1880 il possédait cinq villes principales : Chicago, Peoria, Quincy, Springfield et Le Caire et 120 secondaires, appelées *Counties* (communes) avec une population totale de 3 millions d'habitants.

L'origine du mot « Illinois » est indigène. Il vient des descendants des Algonghins, les Illinois, et signifie, en langue indigène, *hommes supérieurs*.

Chicago est dérivé de Chekagon qui signifie : *champ marécageux couvert d'une végétation sauvage de légumes*.

Un américain facétieux a dit « The first white settler in Chicago was a black man » : (le premier colon *blanc* de Chicago fut un *noir*). En effet, Battista Point de Sables, de couleur noire, évadé en 1777 d'une plantation de la Louisiane, fut le premier colon de Chicago, à moins qu'il n'y ait contestation à ce sujet de la part de la famille des Diulmetto, anciens habitants de cette région, descendants de la fille d'un chef de tribu (des Miams) et d'un français.

Antérieurement à cette origine de la population de Chicago, l'agent français Louis Tolliet fut le premier qui définît la position de la rivière Calmet ou de Chekagon et proposa l'ouverture du canal qui unit aujourd'hui les eaux du lac Michigan à celles du golfe de Mexique.

Il serait curieux de publier les divers contrats d'achat et de vente du terrain sur lequel s'élève aujourd'hui l'immense ville de Chicago. Pour la première fois, en 1773, la tribu des Miams vendit ce terrain à un certain Guillaume Murray, pour 5 shellings environ ; il fut ensuite cédé, pour une somme insignifiante à une compagnie américaine.

Le gouvernement des colonies ne voulut cependant ratifier ni le contrat de vente, ni celui du transfert.

Le même gouvernement a acquis plus tard, des Peaux Rouges, et moyennant contrat, cinq milles carrés de territoires situés à l'embouchure du fleuve Chekagon et y a fondé en 1803 un poste militaire d'observations: le fort Deaborn.

On peut encore y lire aujourd'hui une inscription qui rappelle la fondation et la ruine de ce fort; elle est gravée sur une façade voisine d'un grand magasin de comestibles — Grocery Store, — entre la Michigan avenue et Sd. Waterstreet, à peu de distance de l'hôpital de la marine, construit à Chicago en 1871.

Une révolte des indigènes mit en fuite la garnison de ce fort, et jusqu'en 1816 ce lieu funeste fut abandonné.

Gardan Hubbard, un des plus vieux habitants de Chicago, ancien agent de la Compagnie des peaux, qui avait pour président l'archi-millionnaire L. Aster, de New-York, racontait que, dans une de ses excursions au fort Deaborn en 1818, il avait visité les deux familles de Kinzie et des Diulmette, qui déjà luttèrent tant bien que mal contre la nature apparemment ingrate de ce sol, et qui avaient eu l'inébranlable volonté de s'établir *among that good people*, contrairement à tout ce qu'avait dit, douze années après, le major Long.

Le général Jean Beaubien fut le troisième acquéreur du terrain pour la bagatelle de 95 dollars. Mais la Cour suprême, taxant cet achat de spéculation, lui fit restituer les 95 dollars.

Ces diverses ventes et annulations de ventes ne faisaient qu'augmenter la confusion et surtout les contestations qui surgissaient entre les différents acquéreurs; aussi voulant mettre un terme à cet état de choses, la Cour Suprême autorisa enfin le Gouvernement de la confédération à vendre ces territoires. La ligne ferrée de l'Illinois Central en

posséda une grande partie, dont la société est encore aujourd'hui propriétaire.

Le reste de cette zone immense fut enclavé dans le territoire de la ville de Chicago.

Voyons maintenant de quelle manière s'est accrue depuis 1830 la population de cette ville :

Année 1830.		70 habitants
" 1840.		4,852 "
" 1850.		29,963 "
" 1860.		112,172 "
" 1870.		289,977 "
" 1880.		503,180 "
" 1890.		1 200,000 "

Comme on le voit, les chiffres de cette statistique, qui surprend l'imagination humaine, se sont accrus d'une manière disproportionnelle.

A cet accroissement de la population, on doit aussi comparer celui de la principale industrie du pays, les conserves alimentaires, accroissement également prodigieux.

En 1854 furent conservés	52,848 porcs.
" 1860	" 151,330 "
" 1871	" 919,997 "
" 1881	" 5 751,191 "

De 1863 à 1864 ont été conservés 70,086 animaux de la race bovine et de 1884 à 1885, 1 319,115.

Passant en revue le commerce total de Chicago, on note :

Pour l'année 1850, 20 millions de dollars.

" 1860,	97	"	"
" 1870,	377	"	"
" 1880,	900	"	"
" 1883,	1 billion 50 millions	de dollars.	

Le progrès industriel et commercial de cette ville américaine a été si vertigineux qu'un auteur italien, des écrits duquel ont été traduites les lignes ci-dessus, la compare à une des cités fantastiques de Jules Verne.

ESSAI DE L'HISTOIRE
DE
L'ÉCOLE CARTOGRAPHIQUE ANVERSOISE
AU XVI^e SIÈCLE. (1)

PAR LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL WAUWERMANS,
Président de la Société.

INTRODUCTION.

Le cheval nait pour trainer et transporter les fardeaux,
Le bœuf pour labourer avec le joug et la charrue,
Le chien pour chasser et garder le logis,
Mais l'homme nait pour étudier avec les *yeux de son*
intelligence

L'ensemble de l'Univers et méditer sur sa création.

*(Épigramme de Cicéron placée par Abraham Ortelius
en tête de son Théâtre du Monde).*

Une histoire complète et raisonnée de la cartographie géographique belge au XVI^e siècle, serait sans nul doute l'un des chapitres les plus intéressants et les plus glorieux de notre histoire scientifique. Un maître justement célèbre,

(1) Ensuite d'une décision du Comité des membres effectifs de la Société, nous commençons la publication d'un travail étendu, fruit de longues recherches, qui paraîtra par parties successives, et qui semble de nature à mériter l'intérêt des membres de la société en rappelant un passé très glorieux de la ville d'Anvers.

Maltebrun, a pu dire avec beaucoup de raison: « — C'est du temps de Mercator que date la géographie moderne. ⁽¹⁾ — » Nos pères eurent la gloire de substituer à des conceptions purement fantaisistes de la forme et des dimensions du globe terrestre, qui donnèrent naissance à tant de chimères, une science basée sur des faits positifs, irréfragables, propre à ouvrir la voie du progrès à leurs successeurs. Ils firent revivre la science trop oubliée des Grecs de l'antiquité, tout en l'appropriant à la description d'un monde nouveau révélé par les héroïques aventures de Marco Polo, de Vasco de Gama, de Barthelemy Diaz et de l'incomparable Christophe Colomb.

Trois causes essentielles peuvent être indiquées à cette production d'idées qui constitue ce que l'on nomme l'*école géographique belge*, et peut-être plus justement l'*école anversoise*; car si Anvers ne fut pas le centre d'élaboration des conceptions nouvelles, il fut certainement le marché principal d'où elles prirent leur expansion dans le monde entier :

1° Les grandes découvertes accomplies à la fin du XV^e siècle, qui, suivant l'expression de Voltaire, doublèrent la création; un illustre prince portugais, récompensé par la postérité du surnom glorieux de *Henri le Navigateur*, a eu le mérite de les féconder en les systématisant;

2° L'énorme mouvement commercial colonial produit par ces découvertes, dont Anvers devint le centre et la métropole;

3° La naissance de l'*imprimerie* typographique qui, avec les mille bras de ses ouvriers intelligents, donna un essor immense au progrès des idées et de la civilisation.

A ces causes il faut ajouter l'influence de la Réforme qui, en ouvrant les esprits à des idées de critique éclairée et salubre, contribua à détruire bien des croyances aveugles

(1) MALTEBRUN. *Précis de géographie universelle*. T. I, p. 222.

altérant la vérité, et trop aisément adoptées par la crédulité de nos pères.

Jusque dans ces dernières années l'essai d'une histoire de l'école *anversoise* rencontrait des difficultés insurmontables et soulevait des problèmes en apparence insolubles.

« Tout est singulier dans l'histoire de cette école, »
écrivions-nous dans un autre livre destiné à servir d'introduction à celui-ci. « Elle naît et se développe au milieu
» d'une des plus terribles révolutions qu'aient enregistré
» les annales des peuples, compliquée à la fois de guerre
» civile, de guerre religieuse, et de guerre étrangère,
» c'est-à-dire dans un temps troublé qui semble devoir
» exclure toute étude de science; elle disparaît et s'éteint
» tout à coup, lorsque naît le calme, sous le règne
» d'Albert et d'Isabelle. Elle se fonde dans une grande cité
» commerciale qui, d'après l'expérience de notre temps,
» paraît devoir être vouée uniquement aux idées routinières
» du lucre et du mercantilisme et demeurer absolument
» étrangère au mouvement intellectuel ! Chose plus remar-
» quable encore, on ne constate en ce temps-là à Anvers,
» l'existence d'aucun savant en renom dont l'autorité favo-
» rise son développement scientifique, ni d'aucun marin
» célèbre qui contribue à dégager son caractère nautique
» et philologique. Les savants belges, tous quelque peu
» entichés des idées de la Réforme, ont émigré pour
» chercher outre frontière le repos et la paix indispensables
» à l'étude, que leur refuse l'impitoyable persécution de
» Philippe II. »

Si les traditions populaires ont pieusement conservé le souvenir des deux maîtres illustres, qui furent les agents principaux du progrès, Mercator et Ortelius, c'était de confiance que l'on continuait à vénérer leur mémoire, car à peu près tous les travaux qui justifiaient leurs titres à l'illustration étaient perdus; chacun comprenait que quelque grande qu'ait été leur autorité sur leurs contemporains,

il avait fallu plus que des influences personnelles, pour produire un mouvement dont on retrouvait des traces sous des formes très variées et en quelque sorte populaires.

Les études historiques si fructueuses de notre pays, dans ces dernières années, lèvent en partie les difficultés que nous signalons. Le XVI^e siècle notamment a été fouillé avec une persistance et une minutie telles, qu'il nous est désormais plus facile de nous y mouvoir que dans le siècle même qui nous a précédés. A côté de ces progrès de l'histoire générale, bien des documents spéciaux d'une importance capitale sont à signaler.

L'illustre et vénérable Joachim Lelewel dans son histoire de la *Géographie au moyen-âge*, nous a présenté un tableau complet de l'évolution d'idées dont *l'école d'Anvers* ne peut être considérée que comme un épisode principal. Il a largement payé sa dette de reconnaissance pour la généreuse hospitalité reçue dans notre pays, en faisant une grande part à nos travaux nationaux, dans l'amas quelque peu confus de faits qu'il a accumulés avec une science et une persistance à laquelle on ne peut assez rendre hommage. Si un jour l'histoire de la géographie au XVI^e siècle en Belgique est écrite, on peut affirmer que c'est à Lelewel, le premier, que nous en devons les éléments principaux, et la Belgique reconnaissante inscrira son nom à la première page du livre.

Après Lelewel il est juste de citer l'œuvre d'un enfant du pays, M. le Dr Van Raemdonck, qui s'est attaché avec passion, presque avec idolâtrie, à faire revivre le souvenir de son compatriote du pays de Waes, *Gérard Mercator*, dans un livre, fruit de longues et patientes recherches, très fortement documenté. Il a poursuivi avec une persévérance admirable ses investigations, pour retrouver dans la poussière des bibliothèques, dans les collections de musées, tout ce qui touche à son modèle, et ses travaux ont été largement récompensés; il a réussi à remettre au jour des

documents d'une importance capitale, que l'on croyait définitivement perdus.

Malgré les efforts louables de M. Pierre Génard, le laborieux archiviste d'Anvers, on n'avait découvert jusque dans ces derniers temps sur *Ortelius*, la seconde grande figure de cette histoire du XVI^e siècle, que des détails généalogiques traçant les grandes lignes d'un canevas historique qu'il restait à compléter. Heureusement depuis, la correspondance d'Ortelius a été retrouvée dans les archives de la petite *église batave* de Londres, et publiée à Cambridge en 1887, par M. Jean Henri Hessels, dans un livre magistral, qui mérite d'être cité comme un modèle du genre. Cette correspondance conservée en Angleterre, nous initie non seulement aux détails de la vie et des travaux du grand géographe, mais nous permet même de pénétrer dans l'intimité de *l'école* dont il fut l'un des plus glorieux chefs.

Le soin pieux avec lequel la famille Moretus d'Anvers a conservé les archives de son illustre ancêtre Christophe Plantin, a permis à M. Max Rooses, conservateur du musée Plantin, d'écrire une histoire du célèbre imprimeur dans laquelle sont mis en œuvre ces matériaux, avec une grande habileté et beaucoup de savoir. Il nous fait pénétrer dans la vie bourgeoise et industrielle où se mouvaient les principaux auteurs de notre école géographique d'Anvers.

Enfin il serait injuste de ne pas citer les travaux de feu M. Charles Ruelens, de la bibliothèque royale de Bruxelles, ses recherches sur *Deventer*, ses nombreuses études d'érudition et ses publications géographiques variées, qui ont fait revivre de nos jours le goût de cette dernière science dans notre pays.

Malgré ces efforts multiples, bien des lacunes restent encore à combler; ainsi, nous ne possédons que peu de chose sur *Gérard de Jode*, l'émule beaucoup trop oublié des deux grands maîtres de l'école, dans laquelle il joua

un rôle considérable à côté des graveurs-éditeurs Pierre Cock et les Liefrinck, en contribuant à répandre ses produits.

C'est en m'inspirant de ces documents que j'ai essayé de reproduire *l'histoire de l'école anversoise*, avec l'espoir que ce premier essai contribuerait à étendre des recherches qui certainement un jour, seront mises à profit par un historien mieux informé.

*
* *

L'école d'Anvers, telle qu'elle nous apparaît dès ses premiers pas, appartient bien plus à l'*art* qu'à la *science*. Elle eut pour principaux adeptes des *artistes graveurs* qui rarement, et très modestement, s'élevèrent à la hauteur de la science; un seul d'entre eux, Mercator, fait exception sous ce rapport et fut un véritable savant. C'est ce qui explique comment l'école put naître dans un milieu d'où la science avait été exclue par le hasard des événements politiques. Non seulement elle fit à l'*art* de larges emprunts, qui expliquent l'élégance de ses produits, mais elle répondit aux besoins commerciaux du moment et fut ainsi une *science commerciale*. Ce fait que nous essaierons de faire ressortir, explique son immense popularité, en un temps où le commerce était en grand honneur, et aussi sa durée limitée aux temps de prospérité. *Application pratique*, elle ne demeura cependant pas étrangère aux travaux scientifiques du passé, consultés avec une averse curiosité, notamment l'*Almageste* et l'*Hyphégèse géographique* de Claude Ptolémée d'Alexandrie, qui furent sa *Bible*; par ce côté elle prépara l'avènement de la *géographie* plus scientifique de nos jours, que l'on voit poindre déjà dans les œuvres des *cosmographes* belges de ses derniers temps, tels que les essais de géographie physique de *Simon Stevin*.

Le progrès de la science, on l'a dit souvent, ne procède pas par bonds, mais par accroissements lents et successifs;

pour comprendre l'histoire de la géographie anversoise du XVI^e siècle, il faut se rendre un compte exact des bases sur lesquelles s'éleva son édifice; il faut étudier surtout le milieu dans lequel elle se développa.

Tel était le but que je poursuivais il y a quelques années, en écrivant l'histoire des travaux de *Henri-le-Navigateur* et de l'*Académie portugaise de Sagres*, dont l'école anversoise fut pour ainsi dire la continuation; elle nous montre le progrès méthodique se substituant, dans l'exploration du globe, aux tentatives isolées faites de hasard et sans plan défini.

Tel est aussi le motif qui m'engage à faire précéder mon étude actuelle, d'un résumé des travaux des anciens géographes et de l'état de la société anversoise au XVI^e siècle.

*
* *

Le plus grand nombre des personnes qui consultent journellement les cartes géographiques (à moins d'en avoir fait une étude spéciale), se doutent peu de la difficulté des problèmes que soulève l'exécution d'une bonne carte.

La surface d'une sphère n'est développable sur un plan, qu'au moyen de déchirement et d'extension de ses diverses parties. Il en résulte que pour représenter une portion du *globe* terrestre, sur une *carte plane*, il faut lui faire subir des altérations de forme très sensibles.

L'art de la construction des cartes consiste essentiellement dans l'exécution d'un *réseau* de parallèles et de méridiens aussi ressemblants que possible à ceux qui seraient tracés sur un globe en relief. Dans ce réseau on intercale, par des procédés graphiques déterminés, la position des divers lieux du globe, au moyen de leurs coordonnées géographiques, *longitude* et *latitude*, de manière à fournir par leur ensemble, l'image d'une contrée. Réciproquement, un point étant fixé sur la carte, on peut par des procédés inverses déterminer ses coordonnées géographiques.

La science des anciens géographes grecs nous fournit une collection remarquable de procédés pour l'exécution de ces réseaux, qui reste encore en usage de nos jours. Malheureusement leurs écrits ne nous sont parvenus que sous forme de fragments incomplets, souvent altérés dans les copies successives, que la critique moderne a vainement cherché à rétablir dans leur intégrité. Tout ce que l'on peut raisonnablement déduire des formes qui nous sont connues, c'est qu'elles reposaient sur des idées de *géométrie élémentaire* très simples, que l'on déduit aisément par intuition, des formes elles-mêmes (idées souvent masquées, ainsi que nous le verrons pour la *projection conique* de Ptolémée, sous des formules pratiques qui se prêtent mal à la généralisation).

La science moderne s'est appliquée à l'étude analytique de ces procédés, en vue de leur application à la représentation de surfaces de la sphère plus étendues. Elle s'est efforcée de déterminer les avantages respectifs des diverses méthodes anciennes; tel procédé a été reconnu offrir l'avantage de conserver aussi exactement que possible les *distances itinéraires* que le voyageur relève au compas sur sa carte; tel autre conserve encore les *angles* des continents, de manière à fournir une image plus parfaite de ses contours; tel autre encore est propre à donner une indication plus exacte des *surfaces* relatives des divers pays, etc. Ces problèmes (et d'autres encore qui en découlent naturellement) ont été l'objet des travaux des savants les plus éminents de notre temps : Lagrange, Euler, Gauss, Littrow, Lambert, etc. Dans leurs mains *l'art de la construction des cartes* est devenu une science transcendante, très improprement désignée, ainsi que le constate d'Avezac, sous le nom de *projection des cartes* ⁽¹⁾.

(1) D'AVEZAC. *Coup d'œil historique sur la projection des cartes de géographie*, p. 3.

L'histoire de cette science encore fort nouvelle, comprend donc deux périodes très distinctes : une période ancienne basée sur des conceptions purement *géométriques* d'une grande simplicité — à laquelle appartiennent encore les cartes du XVI^e siècle, — et une période moderne, où l'idée géométrique pure fait place à des conceptions *analytiques* abstraites, au point que l'illustre Lagrange semble même répudier l'idée géométrique primitive, comme absolument inutile : « Il suffit, dit-il, pour l'exactitude mathématique » d'une carte, que les parallèles et les méridiens soient » tracés d'après une loi mathématique constante ⁽¹⁾ ».

Cette tendance synthétique et analytique de la science moderne, dont M. Germain a donné un magnifique exposé dans son *Traité des projections des cartes géographiques* (1866), me paraît peu recommandable parce qu'elle arrive à effacer les origines historiques de la science. Elle tend même quelquefois à fausser les idées, ainsi que l'observe d'Avezac, lorsque, par exemple, elle substitue à l'idée toute géométrique à laquelle répond le mot *projection*, qui, « dans » sa rigueur anastomastique que l'usage a consacrée, devait » être réservée aux représentations obtenues directement » par les lois de la perspective, » une idée purement abstraite et mal définie. Je suis loin de nier les immenses progrès réalisés dans l'art de la construction des cartes par l'emploi des méthodes et des procédés de l'analyse transcendante, que tout constructeur de cartes doit connaître et pratiquer pour donner à son œuvre la perfection désirable. Mais je crois qu'au point de vue du progrès géographique il importe, avant toute chose, que la carte soit et reste un *instrument* simple, à la portée des *voyageurs*, des *marins*, des *commerçants*, qui leur

(1) LAGRANGE. *Sur la projection des cartes géographiques*. (Nouveaux mémoires de l'Académie de Berlin. 1779, p. 161 à 210). — MALTEBRUN. *Précis de Géographie Universelle*, t. I, p. 270.

permette de résoudre aisément, par des procédés essentiellement *graphiques*, les problèmes dont ils cherchent la solution. Trop de recherche scientifique enlève aux cartes ce caractère essentiel.

Il est d'autant plus indispensable, dans l'étude que j'entreprends, de faire un retour vers le passé de la science, que nous en sommes plus dévoyés. J'essaierai donc de présenter l'histoire de la cartographie en la ramenant à une forme *vulgarisatrice* simple, basée sur des idées de *géométrie élémentaire* accessibles à tous et qui me paraît être celle dont s'inspirèrent uniquement nos pères.

Des formes très variées, avons-nous dit, ont été proposées par les Grecs pour l'exécution des *réseaux* géographiques ; elles se rattachent, avec des nuances différentes, à deux catégories principales. Il importe, pour les désigner, d'adopter une nomenclature précise. — « Une bonne *dichotomie* (c'est à dire classification des idées) » disait déjà notre vieux savant Simon Stevin au XVI^e siècle, « est le meilleur couronnement de la science. » — Je n'hésite pas à accepter la nomenclature proposée par d'Avezac, malgré sa forme un peu prétentieuse.

1^{re} Catégorie. Représentation obtenue directement par les lois de la perspective, auxquelles il faut exclusivement réserver le nom de *projections* ⁽¹⁾, c'est à dire : « transport » d'un point de l'espace par un rayon visuel, ou la lumière, » sur un tableau, pour y produire une image. »

Parmi les projections il faut distinguer les *projections orthogonales*, *obliques*, *scénographiques*, *centrales*, etc., qui dépendent de la direction des rayons projetants et dont la distinction s'établit suffisamment par l'usage. Pour la cartographie, d'Avezac propose encore de distinguer les *projections exostères* (vue extérieure de la sphère) et *coeloscopiques* (vues intérieures) ⁽²⁾.

(1) D'AVEZAC. *Projections, etc.* p. 4.

(2) Id., p. 140.

2^e *Catégorie*. Représentation des parties de la sphère par son développement sur un plan, qu'on désignera spécialement sous le nom de *développements*. ⁽¹⁾ Ces développements, ainsi que nous l'avons dit, ne s'obtiennent que par des altérations, déchirements, extensions de la surface de la sphère, qui altèrent la distance relative des lieux; on a cherché à y porter remède par diverses combinaisons pouvant se classer en trois catégories principales : *homéotère* (plus ressemblant), expression déjà adoptée par Ptolémé ⁽²⁾, *holoschère* (obtenu en gros) et *isomère* (régulièrement figuré) ⁽³⁾ dont l'usage indiquera la distinction dans la suite.

Après les Grecs apparaissent des formes de cartes très variées, telles que les *portulans*, les *itinéraires*, même au XVI^e siècle la carte marine de Mercator, dont d'Avezac forme une :

3^e *Catégorie*, comprenant les combinaisons diverses purement *conventionnelles*, désignées d'une manière générale sous le nom de *systèmes* ⁽⁴⁾.

Pour compléter ce type de nomenclature, disons que nous aurons souvent à appliquer les qualificatifs *iso* (semblable) et *pseudo* (faux) pour désigner certaines méthodes qui échappent aux règles générales.

*
* *

S'il y eut à *Alexandrie* un important enseignement de géographie du vivant de Ptolémé, de même qu'au *Cap Saint-Vincent* au temps du prince Henri, un véritable lycée qui donna naissance à ce qu'on a nommé l'école d'*Alexandrie* et l'école *portugaise*, il n'y eut jamais d'établissement d'instruction semblable ni à *Venise*, ni à *Anvers*. L'enseignement de la géographie et de la cartographie s'y acquérait par un apprentissage dans des ateliers privés, et ce n'est que

(1) D'AVEZAC. *Projections, etc.*, p. 4.

(2) Id. p. 24.

(3) Id. p. 144.

(4) Id. p. 4.

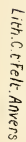
par euphémisme qu'on a groupé sous le nom d'*école vénitienne*, d'*école d'Anvers*, l'ensemble des hommes dont les travaux contribuèrent au développement des idées qui prirent sinon naissance dans ces villes, du moins y reçurent leur principale publicité.

L'éclosion spontanée d'une telle école, dans un milieu où l'élément scientifique faisait défaut, constitue un fait absolument anormal qui excite la curiosité des historiens. Il s'explique sans doute par l'étonnement général que causaient, dans l'univers entier, les découvertes extraordinaires de ce temps, les informations qu'en apportaient chaque jour les navires abordant à Anvers; mais pour les mettre utilement en œuvre, il fallait une classe d'artistes intelligents, en même temps qu'un réel besoin commercial qui rémunère leur travail et une instruction moyenne très développée. Tel était en effet l'état des choses à Anvers, ainsi que je crois nécessaire de le démontrer dans une étude sur les mœurs, l'instruction et les pratiques commerciales de cette ville, avant d'aborder l'histoire proprement dite de l'école, qui en est en quelque sorte la conséquence.

*
**

L'école cartographique d'Anvers fut essentiellement le résultat des efforts personnels d'un groupe d'artistes éminents (de même que son école de peinture) et afin de mieux faire ressortir ce caractère, j'ai cru utile d'exposer son histoire sous forme de *biographie*. Mieux qu'un travail plus synthétique, cette forme fera ressortir la part qui revient à chacun d'eux en particulier.

Le travail que je présente à mes lecteurs est le fruit de longues recherches, de notes recueillies depuis bien des années. Je l'ai fait de bonne foi, et si je me suis quelquefois trompé dans mes appréciations, j'appelle avec instance les rectifications, n'ayant d'autre ambition que de contribuer à la manifestation de la vérité.



CHAPITRE I.

Chorographie et Topographie.

L'animal, obéissant à ses instincts, se complait dans la routine, persévère dans ses habitudes, continue à habiter les mêmes lieux et ne se déplace que lorsque la nécessité de pourvoir à sa subsistance, l'oblige à aller la chercher en d'autres lieux. L'homme, au contraire, doué de l'intelligence, observe le travail de la nature, en recherche les causes et cherche à l'imiter pour augmenter son bien-être; le succès de ses premiers efforts le rend ingénieux, il cherche à asservir les êtres et les choses qui l'entourent, il devient créateur. Tout comme l'animal, *chasseur* par instinct, il étudie les habitudes des animaux pour les surprendre sans défiance. Il les asservit, les dompte, les apprivoise, en forme des troupeaux qui assurent sa subsistance en dehors des hasards de la chasse, il devient *pasteur*. Puis, observant les phénomènes périodiques du renouvellement des saisons, il se déplace pour aller chercher au loin des pâturages plus généreux, ou qui n'ont pas été épuisés; ou bien encore il féconde la nature par l'imitation réfléchie des moyens naturels, se fait *laboureur*. Il se fixe dans l'endroit qui devient le centre naturel de ses efforts, s'y crée une demeure pour s'abriter, lui et les siens, des intempéries. Dans son immense orgueil de l'œuvre accomplie, il se compare au Souverain Créateur du Monde et *se croit fait à son image*.

Pour ses enfants, le lieu où ils sont nés devient la *patrie*, le lieu sacré de la famille. Telle est bien, semble-t-il, la conception du *Paradis terrestre* des Hébreux.

Dans une bourgade qui prospère, les générations se succèdent, et plus on s'éloigne des souvenirs du fondateur de la race, du *Père* commun, plus l'éclat de ses œuvres amplifiées par les légendes, grandit. Il n'a été livré au monde, par la divinité dont il émane, que pour servir les humains; toute son histoire devient merveilleuse et, son œuvre accomplie, il disparaît dans une apothéose.

Il devient Dieu lui-même. On lui dresse des autels, on l'adore et on le consulte sur tous les grands événements qui intéressent la nation. Les Grecs avaient élevé un temple à *Delphos*, fils de la terre (*Celæna*) et du soleil (*Apollon*) qui féconde, qu'ils considéraient comme le chef de leur race. C'était à Delphé, au pied du Mont Parnasse, dans un site enchanteur, dont lord Byron ne pouvait rassasier ses yeux, (aujourd'hui pauvre petit village nommé *Delphi* ou *Kostri* entre Salonna et Livadia), qu'on allait l'adorer et solliciter ses oracles; comme les Romains vénéraient Romulus et Rémus au Capitole de Rome.

« *L'homme a son monde*, dit Lelewel; s'il ne le des-
» sine pas, il existe dans son imagination; lui-même
» est au centre, et ce qu'il connaît à l'entour forme *son*
» monde. Un Arcade de l'antiquité croyait que les mon-
» tagnes cernant son pays, formaient le monde. Un Bédouin
» du désert, regardant l'horizon de la plaine, présumait
» que ses extrémités en rond touchaient à la voûte céleste
» et constituaient le monde. (1) »

Pour les Grecs, confinés dans leur presqu'île, la limite de leurs courses les plus lointaines est la mer qu'ils rencontrent à peu près de tous les côtés, et le monde leur apparaît comme un *disque flottant* dans un océan indéfini.

Avec l'extension des connaissances humaines, cette conception du monde s'amplifie: Le Mont Olympe, autour duquel se produisent les phénomènes les plus merveilleux de la nature, reste le *centre*, l'*ombilic*, le *nombril* du

(1) LELEWEL. *Géographie du Moyen-âge*. t. I, p. V.

monde; les chants homériques le célèbrent comme le séjour favori des dieux. Une pensée analogue se retrouve chez les Indiens et les Arabes. Les Chinois nomment encore leur empire, l'*Empire du milieu*.

Mais déjà au temps d'Homère et d'Hésiode, dix siècles avant l'ère chrétienne, le monde habité, l'*Æcumène* avait dépassé les limites de la Grèce (Pl. I). De hardis navigateurs hellènes avaient traversé les mers et découvert des pays voisins: la Phrygie, la Phénicie, la Lybie. Dans l'*Illiadé*, l'*Orbis terrarum* s'est déjà étendu dans la *mer Egée* (*Pontus*, la mer par excellence) et ses contrées riveraines et insulaires. Dans l'*Odyssée*, complétée par le *Voyage des Argonautes*, il s'est accru non seulement du *Pont Euxin* (Mer Noire) où l'on pénètre par les *Prepontides*, (*Hellespont*) mais encore de toute la *Mer Méditerranée* (mer du milieu), dans laquelle on distingue trois bassins: la *mer Egée* d'abord (qui renferme les archipels grecs), puis la *mer Ionienne* ou *Syrte* (ayant au centre Malte) et enfin la *mer Tyrrhénienne* (renfermant les îles Baléares). Au Nord de cette longue ligne maritime se trouvent les régions peu connues et peu habitées, dites contrées *Hyperboréennes*; au Sud celles encore inconnues, désignées sous le nom d'*Ethiopie*.

La forme du monde est toujours celle d'un disque, qu'Homère compare au bouclier d'Achille forgé par Vulcain, et sur lequel étaient gravés la terre, le ciel et la mer (?). Tout autour règne une masse liquide qu'on nomme, on ne sait pourquoi, le *Fleuve Océan*, (*rééthron*), dans lequel la Méditerranée déverse ses eaux, vers le Couchant, par le *détroit de Gadir* (*colonnes d'Hercule*, *Gades* ou *Gibraltar*), tandis que la mer Noire y laisse couler les siennes, vers le Levant, par le légendaire fleuve *Phasis*.

« Le rond de la terre, l'*orbis terrarum* » dit Maltebrun, « était, selon Homère, couvert d'une voûte solide (qu'il dit » tantôt d'airain, tantôt de fer), d'un *firmament* sous lequel

» les astres du jour et de la nuit roulaient sur des chars
» portés par des nuages; le matin le soleil sortait de
» l'océan oriental, le soir il s'y précipitait vers l'occident;
» un vaisseau d'or, ouvrage mystérieux de Vulcain, le
» ramenait rapidement par le nord vers l'orient. Au-dessous
» de la terre, Homère place une voûte nommée *le Tartare*,
» qui correspond au firmament. Là, vivaient les *Titans*,
» ennemis des Dieux; ni le souffle des vents, ni les rayons
» du jour ne pénétraient dans ce monde souterrain. Des
» écrivains, postérieurs à Homère d'un siècle, ont déterminé
» la hauteur du *firmament* et la profondeur du *Tartare*.
» Une enclume, disaient-ils (Hésiode), mettait neuf jours
» à tomber des cieux à la terre et autant pour descendre
» de la terre au fond du Tartare... » — (D'après les lois
bien connues aujourd'hui de la chute des corps, cette
hauteur de la voûte céleste correspondait à 4,700,000,000 de
kilomètres). — « Hors de l'enceinte mystérieuse où finissait
» la terre, commençait le *Chaos*, mélange confus de *vie*
» et de *néant*, gouffre où tous les éléments du ciel, du
» tartare, de la terre, de la mer, se trouvaient ensemble,
» gouffre redouté des dieux eux-mêmes....⁽¹⁾ » C'est à cette
conception bizarre que les Arabes ont emprunté l'idée de
leur *mer Ténébreuse*, et nous-mêmes notre *Enfer*.

Cette énorme extension du monde, qui échappait à
toute vision, fit comprendre la nécessité d'en dresser une
image réduite. On raconte qu'Anaximandre de Milet (an
550 av. J. C.) tenta cette œuvre, à l'aide des récits des voya-
geurs, et la traça sur une table d'airain. Hécatee (an 510),
son compatriote, à son imitation construisit une table
nouvelle, qu'il perfectionna et qui excita l'admiration uni-
verselle. Cette table fut apportée à Sparte en 504 par
Aristagoras, gouverneur de Milet, qui venait solliciter du
roi Cléomède des secours pour sauver l'Ionie de la domina-

(1) MALTEBRUN. *Précis de géographie Universelle*, t. I, p. 11.

tion étrangère. « Aristagoras », dit Vivien de Saint-Martin, d'après Hérodote, « à ce que racontent les Lacédémoniens, » avait apporté une table d'airain sur laquelle était gravé » le contour de la terre entière, avec toute la mer et tous » les fleuves. Il excitait le roi de Sparte à entreprendre » une expédition qui le rendrait, disait-il, facilement maître » des provinces soumises au sceptre de Darius, et des » richesses infinies qu'elles renfermaient. Et il ajoutait : » Toutes ces provinces se touchent comme je vais te le » montrer. A côté des Ioniens que voilà, habitent les » Lydiens, dont le pays est bon et abonde en argent, » contigus aux Lydiens du côté de l'orient. — Et tout en » parlant, Aristagoras indiquait du doigt les pays qu'il nom- » mait, sur la table d'airain. — Voici les Phrygiens, les plus » riches en troupeaux et en fruits de tous les peuples que » je connaisse. Après les Phrygiens, voici les Cappadociens, » que nous appelons Syriens, et après ceux-ci les Ciliciens » qui touchent à cette mer où est l'île de Chypre; ils » paient un tribut annuel de cinq cents talents. Après les » Ciliciens viennent les Arméniens, riches en bétail, et après » la Matiène vient la Cessie, où est située la ville de Suse, » sur ce fleuve qu'on appelle le Choasque. C'est là que le » Grand Roi réside et que sont ses trésors... — Combien » y a-t-il de journées, demanda le roi de Sparte, de la mer » Ionienne à la ville royale? — Trois mois, répondit » Aristagoras ⁽¹⁾ ».

Ces tables d'airain d'Anaximandre et de Hécatee sont les plus anciennes *cartes de géographie* dont il soit fait mention dans l'histoire, ou, si l'on veut, la plus ancienne *mappemonde*. (*Carte* vient de l'arabe *Karthi* ou *Khartos* qui signifie *carte marine*, d'où est venu également le mot latin *Charta*, papier. — *Mappemonde* en arabe se dit *Bab-mandou* ou *Maba-mondi*, c'est à dire Livre de géographie).

(1) VIVIEN DE SAINT-MARTIN. *Histoire de la géographie*, p. 75.

Il fut fait de nombreuses copies de ces *tables d'airain*. Aristote en possédait une, rectifiée probablement par Dicéarque, qu'il légua avec ses livres (an 332 av. J.-C.) à Théophraste, son successeur au *Lycée* d'Athènes. Celui-ci à son tour (an 286 av. J.-C.) légua les livres à Nelée de Scepsis, mais fit don de la mappemonde au deuxième successeur d'Aristote, Straton de Lampsaque, sous condition de la placer « sous le portique intérieur du Lycée » ce qui fut exécuté ⁽¹⁾.

C'est vraisemblablement à la table d'airain d'Hécatee, ou à une copie, qu'Aristophane (an 220 av. J.-C.) fait allusion dans sa terrible comédie des *Nuées*, qui prépara de longue main par la satire, la condamnation du sage Socrate et distilla en quelque sorte la ciguë, — comme l'Aristophane moderne, le railleur Voltaire, prépara la révolution française. — C'est devant ces tables d'airain que s'engage le dialogue suivant entre un disciple de Socrate et Strepsiode :

« LE DISCIPLE *montrant la carte*. Regarde, voilà Athènes...

» STREPSIODE. Que dis-tu... Je n'en crois rien. Je n'y vois pas des juges...

» LE D. C'est pourtant tout le territoire de l'Attique.

» STR. Et où se trouve mon village de Cicynne?

» LE D. Le voici... Et voilà l'Eubée... Vois comme elle est grande !

» STR.. Et grandement imposée par vous et par Periclès..

» Mais où donc se trouve Lacédémone?

» LE D. Où?.. La voilà...

» STR. Oh ! Oh ! Elle est bien près de vous. Il faudrait la mettre beaucoup plus loin... ⁽²⁾ »

On raconte encore qu'un jour Alcibiade se vantant outre mesure de ses grandes propriétés, Socrate le mena

(1) FIGUIER. *Vie des savants illustres*. Antiquité, p. 152, 228, 409.

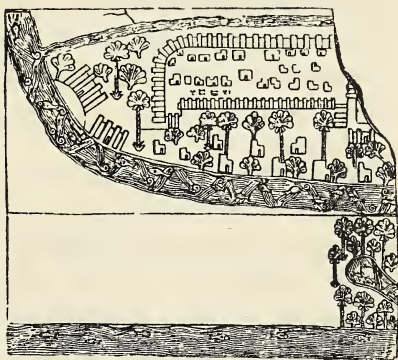
(2) DELGEUR. *Bulletin de la société de géographie d'Anvers*, t. V. p. 123.

devant une carte du monde, le priant de lui indiquer l'emplacement de ses biens. Alcibiade s'en excusa, disant qu'une telle carte ne pouvait reproduire de pareils détails. « Pourquoi donc » lui dit Socrate, « te vantes-tu de posséder des terres que les géographes trouvent trop peu de chose pour s'en occuper ⁽¹⁾ ? »

Qu'étaient ces premières cartes, sous le rapport de la forme et du mode de construction? Il est bien difficile de se le figurer, alors qu'elles servent à la fois à développer les projets stratégiques d'Aristagoras, embrassant d'immenses espaces, et renseignent le petit détail d'un village voisin d'Athènes.

Il est vraisemblable cependant qu'elles étaient basées sur l'idée d'une *représentation scénographique* du sol. Une découverte, très intéressante et toute récente, tend à le prouver.

Dans les ruines de Suse, ancienne capitale de la Susiane (Kourestan, aujourd'hui Kale-Choins) près de Dirfoul, au fond du golfe Persique, on a retrouvé vers 1857, un ancien bas-relief, dont l'explication faite sur les lieux, par lord Kenmel Loftus et le colonel William, a démontré qu'il représente l'ancienne capitale



FRAGMENT D'UN PLAN DE SUSE.

des rois de Perse, dont parle Hérodote à propos de la table d'airain d'Hécatee, conforme à l'état des lieux. « On y voit » la cité entourée d'un mur garni de tours également » distancées. Les maisons ont le toit plat; quelques-unes

(1) DELGEUR. *Bulletin de la société royale de géographie d'Anvers*, t. v, p. 128.

» ont une espèce de tour ou plutôt une chambre supérieure, d'autres en ont deux ; les habitations sont sans fenêtres et ont des portes carrées. En Orient, les mœurs ne changent guères, et les maisons du peuple sont encore semblables à celles de l'époque reculée où l'artiste ninivite en retraçait l'image. Malheureusement la plaque est brisée et la plus grande partie du plan a disparu ; peut-être cette partie de la ville renfermait-elle les édifices les plus importants.

» Sur la gauche on voit deux châteaux à tours, l'un où l'on a trouvé les ruines de la citadelle près du *ouali* où les habitants actuels placent le tombeau du prophète Daniel, et l'autre bâti sur un tertre artificiel, qui existe encore et sur lequel le colonel Williams et M. Loftus ont retrouvé les restes du palais des rois de Perse.

» A l'extérieur de la ville il y a des plantations de palmiers et d'autres arbres, et une sorte de faubourg dont les maisons sont isolées et auront été entourées de jardins comme cela se voit encore à Bagdad et Bassorah, à Jaffa et à Damas. Au bas du plan il y a un bassin entouré de palmiers (1) ».

Par ses formes, le plan assigne déjà une antiquité très reculée à la *méthode scénographique*, dite *perspective cavalière*, qui a persévéré dans la géographie jusque dans les temps modernes ; on la retrouve constamment dans les documents les plus anciens sur la géographie, par exemple dans les papyrus de l'Egypte. Il n'est donc pas hors de propos de définir les principes et le but de cette méthode descriptive.

*
*
*

L'artiste qui se dispose à reproduire un paysage, trois arbres A, B, C, par exemple (fig. 1), interpose entre son œil OE et l'objet à représenter, un *tableau* T ; puis, dirigeant

(1) DELGEUR. *Bulletin de la société de géographie d'Anvers*, t, v, p. 119. — M^{me} DIEULAFOI. *La Perse, la Chaldée et la Susiane*, p. 660.

des rayons visuels vers les divers points de l'objet à reproduire ŒA , ŒB , ŒC , il cherche à marquer les points de leur passage au travers du tableau a , b , c , comme si celui-ci était transparent, points que l'on nomme *projection scénographique* ou *perspective* des points initiaux A , B , C . Puis, après avoir marqué un grand nombre de points semblables sur son tableau, il complète par le dessin la figure de l'image avec plus ou moins d'habileté de coup de crayon. Tel est le système de *perspective linéaire* pratiqué de nos jours pour la reproduction de la nature par une image, aussi parfaite que possible.

Il est à remarquer que dans ce système de représentation, des lignes parallèles, telles que AC et $A'C'$, seront représentées par des lignes $a\gamma$ et $a'\gamma'$ concourant vers un point γ , et que des objets égaux en grandeur, tels que AA' et CC' , seront représentés sous des grandeurs inégales aa' et cc' , suivant leurs distances respectives à l'œil Œ . C'est par ces différences qu'on arrive à donner l'image de la profondeur du tableau.

Il faut remarquer également que la forme et les dimensions respectives des diverses parties de l'image varient avec la position de l'œil Œ par rapport au tableau, et que l'image subit des modifications importantes, si par exemple l'œil se transporte de Œ en $\text{Œ}'$. Il faut donc tenir compte de certains faits d'observation pour fixer la position de l'œil par rapport au tableau afin d'obtenir une image satisfaisante.

Tout d'abord il est facile d'observer que le spectateur qui regarde un tableau se porte instinctivement en son centre, et à peu près sur une ligne normale, au centre de manière à pouvoir en embrasser également toutes les parties; que de plus il s'en rapproche ou s'en éloigne davantage pour comprendre toutes les parties de l'image dans un angle pSr qui dépend de la contraction ou de l'expansion de l'iris de son œil. L'expérience indique qu'avec une vue normale, pour pouvoir bien observer les

détails d'un tableau, il faut que la distance au tableau Sq ne varie pas au delà de une fois et demie et 3 fois et demie la largeur du tableau, ce qui répond à un *angle de vision* pSr variant de 100° à 70° .

La distance à laquelle on observe un tableau est d'autant moindre que l'on cherche à y apercevoir des détails plus menus, telles que des inscriptions par exemple; elle dépend absolument de chaque vue particulière. Si pour lire les détails d'un tableau il faut se rapprocher à 0^m20 , l'image est très satisfaisante si elle ne dépasse pas la

dimension $\frac{3}{2} \times 0^m20 = 0^m30$; elle devient défectueuse et

diffuse si elle s'étend jusqu'à $\frac{7}{2} \times 0^m20 = 0^m70$. L'artiste, dans l'exécution des détails de son tableau et suivant l'importance qu'il y attache, doit donc encore tenir compte de la distance relative à laquelle il place son point de vue, dessinant avec plus de fini les détails les plus rapprochés et laissant plus vagues les parties plus éloignées qui n'appellent pas l'attention du spectateur.

Ces principes si simples de la *perspective linéaire*, résultant de l'observation des faits, ne remontent pas au delà du temps d'Albert Dürer, qui les exposa pour la première fois dans un livre intitulé *Instruction sur la manière de mesurer*, publié en 1525, probablement sous l'inspiration de Lucca Pacioli et de Pietro Borgo. Cet ouvrage fut complété et développé par Guido Ubaldo en 1600 ⁽¹⁾. Avant Albert Dürer on n'appliquait à la *représentation scénographique* que des procédés purement conventionnels.

Si l'on examine les tableaux d'une époque antérieure à Albert Dürer, et notamment ceux représentés sur les monuments égyptiens, dont tout le monde connaît le caractère spécial, on verra que tous les personnages y sont repré-

(1) MORITZ THAUSING. *Albert Dürer, sa vie et ses œuvres*, p. 509. — MONT-FERRIER. *Dictionnaire des Sciences mathématiques*, t. II, p. 308.

sentés à même grandeur, quelle que soit leur distance relative du tableau, ce qui exclut toute idée de profondeur. Longtemps encore après Dürer, cette vicieuse méthode de perspective resta en usage chez beaucoup de peintres, et le spirituel peintre anglais William Hogarth (1650) faisait la satire comique de cette absence de perspective, en montrant sur l'arrière-plan d'un dessin, un personnage paraissant allumer sa pipe à la flamme d'une bougie que tenait en main un personnage de l'avant-plan.

De l'examen de ces dessins anciens il est facile de déduire les procédés de *pseudo-perspective* pratiqués par les artistes de l'antiquité et du moyen-âge (fig. 2). Les divers objets à représenter A. B. C., étudiés chacun isolément, sont transportés, avec leur grandeur propre, sur un *plan géométral* P, par un système de *projection orthogonale*, c'est à dire perpendiculairement à ce plan. L'ensemble forme l'image à reproduire par la perspective sur le plan du tableau T, interposé entre l'œil Œ et le plan géométral P. Dans cette projection de l'image géométrale sur le tableau, les dimensions relatives des diverses parties sont rigoureusement conservées et l'on peut dire que l'*image pseudo-perspective* n'est qu'une *reproduction à échelle réduite*, de l'*image géométrale* dans le rapport de Sq à SQ .

Il faut remarquer, dans ce système de perspective conventionnelle ou *pseudo-perspective*, que les images sur les tableaux T et T' restent absolument identiques, pourvu que le rapport $\frac{Sq}{SQ} = \frac{S'q'}{S'Q'}$ soit constant; d'où l'on conclut que rien n'empêche de varier à loisir la position du point de vue Œ par rapport au tableau et qu'aucune liaison n'existe entre la distance du point de vue au tableau et la largeur de celui-ci. L'observateur peut librement promener son regard sur toutes les parties d'un tableau, quelque étendu qu'il soit, pour en regarder successivement les détails.

C'est évidemment le système de *pseudo-perspective* que nous voyons constamment appliqué dans les cartes du moyen-âge (fig. 3). Les objets A, B, C, D, sont transportés par *projection orthogonale* sur un *plan géométral* horizontal PP' (et l'on dit dans ce cas que la *projection orthogonale* est *gnomonique*, parce que le transport des points a lieu suivant le *gnomon*) ; ensuite l'image est *réduite* sur le plan pp' (ou carte).

Si l'on compare les résultats obtenus pour la description d'une contrée par cette projection *pseudo-perspective*, à ceux qu'on obtiendrait par une représentation en perspective plus régulière (fig. 4), il est facile d'apercevoir que la première offre des avantages très considérables : Dans la *pseudo-perspective* (fig. 3) les distances des divers points A, B, C, *réduites à l'horizon* Ab, bc, cd... conservent leur grandeur relative, de manière que chaque objet peut être représenté sur la carte dans sa position exacte et d'une manière distincte, qui permette de mesurer, à l'aide de l'échelle, la distance de deux points quelconques. Dans la *perspective* régulière (fig. 4), les distances relatives des objets Ab, bc, cd... sont fortement altérées, et il arrive que deux objets distincts, tels que C et D, se confondent, ou qu'un objet tel que G, est couvert par un autre en avant.

Ces circonstances expliquent pourquoi ce système de *pseudo-perspective* est demeuré encore en usage de nos jours dans la cartographie.

Dans la géographie ancienne on avait coutume de représenter chaque objet, une maison, une église, un arbre, par une petite image perspective qui, le plus souvent, était plutôt conventionnelle que rigoureuse. C'est ce qui a valu à cette *pseudo-perspective* le nom de *perspective cavalière*. Ces images, quelque réduites qu'elles fussent, avaient le défaut de couvrir inutilement le papier. Sur la célèbre mappemonde de Fra Mauro de Venise, les images, vraies ou supposée, des monuments des diverses villes,

acquièrent une telle importance qu'il devient presque impossible de découvrir les détails les plus utiles de la carte : routes, cours d'eaux, etc. ; il semblerait même que l'auteur ait voulu les dissimuler sous une exubérance d'ornements pour mieux couvrir l'insuffisance de ses informations. Dans la *géographie* et la *topographie* moderne on a préféré substituer à ces images des cartes anciennes à cette espèce *d'écriture idéographique*, un système conventionnel plus simple qui laisse sur la carte plus de place aux inscriptions écrites et aux noms de lieux.

*
**

Une *carte topographique* (description d'un lieu) consiste donc dans le *dessin à échelle réduite* de la *planimétrie* du lieu, c'est à dire l'indication de ses divers points ramenés à l'horizon du plan géométral, que l'on marque par des signes conventionnels, afin de distinguer les maisons, les arbres, les bois, les lacs et rivières, etc.

Rien n'est plus facile que de comprendre comment on dresse le plan d'une contrée quelconque, simple opération géométrique qui ne demande qu'un peu d'habileté pratique.

Au centre de la carte on plante un jalon ou *gnomon* (*cardo*) O, (fig. 5) qui permettra, par l'observation de l'étoile polaire, de tracer la *méridienne* du lieu, et par l'observation du levant et du couchant du soleil, de tracer la ligne perpendiculaire. Ces deux lignes marqueront la position des *quatre points cardinaux* et formeront ce que l'on nomme les *axes de la carte*.

Ces lignes déterminées, on fait choix sur l'une d'elles d'un point A quelconque, dont on mesure la distance au centre O. Cette longueur constitue la *base* de la carte.

Ceci fait, on procède par *triangulation*, pour déterminer la position des divers lieux. Connaissant la position des points O et A, on fixera celle du point B, soit par la mesure des deux côtés AB et OB, soit par la mesure des deux

angles OAB et BAO, soit encore par la mesure d'un angle AOB et d'un côté OB. Ce point B déterminé, on procédera de proche en proche de la même manière pour fixer successivement la position des points C, D, E, F, G, H, I.

*
*
*

L'extension des voyages maritimes produisit de nombreux faits qui firent naître des doutes sur l'hypothèse naïve d'une *terre plate*. A Chypre et en Égypte on se rendit compte de l'impossibilité d'apercevoir certaines étoiles visibles en Grèce, ce qui tendait à prouver une courbure de la terre dans le sens de l'axe du monde ou du méridien. En mer les navires s'abimaient dans les flots à mesure qu'ils s'éloignaient et s'effaçaient avant leur gréement de voiles, ce qui démontrait également une courbure de la mer, supposée absolument plane jusqu'alors.

Thalès de Milet (an 601 av. J.-C.) que l'on croit d'origine phénicienne et adepte des écoles égyptiennes, mûri par de longs voyages, essaya d'expliquer l'origine du monde en dehors des idées admises dans les théogonies sacerdotales. Substituant des raisons à des opinions, l'examen aux dogmes, il pensa par lui-même et eut toute la témérité et la hardiesse de Descartes, n'admettant aucune vérité avant de l'avoir expérimentée et discutée. Dégagées des idées préconçues et arbitraires, ses recherches aboutirent à des résultats et à des découvertes considérables, et c'est avec raison que Pythagore le place au nombre des *sept sages* de la Grèce. Thalès admettait *l'eau* comme le principe universel des choses, de même qu'après lui Héraclite admettait le *feu*, Anaximène *l'air* et Empédocle le mélange et la lutte des *quatre éléments*, auxquels par la suite leur disciple Anaximandre ajoutait *l'infini* qui embrasse tout et produit d'éternels changements par des lois immuables.

Thalès entreprit de résoudre le problème de la forme de la terre par l'astronomie et l'étude du ciel. Il avait déjà

acquis un grand renom comme astronome en prédisant, avec le concours des savants égyptiens, croit-on, l'éclipse solaire de 601. Observant les mouvements de la voûte céleste, au-dessus du plan d'*horizon* HA' (fig. 6) il constata que tandis que le soleil et les étoiles y apparaissaient et disparaissaient chaque jour, tout un essaim d'étoiles, compris dans la calotte AA' demeurerait visible toute la journée (1). De ce fait il conclut à la rotation de la voûte céleste autour d'un axe PP' incliné à l'horizon ; le cercle AA' qui limite cette zone d'étoiles permanentes, est désigné sous le nom de cercle de *perpétuelle apparition* (2). Thalès reconnut aussi l'existence de deux *tropiques* CD et EF (du mot grec, *je retourne*) BB' et DD', entre lesquels le soleil se meut pendant toute la durée de l'année sans les dépasser.

Les philosophes, étonnés de cette inclinaison de l'*axe du monde* et de la voûte céleste, qui leur paraissait très extraordinaire, voulurent y voir une idée providentielle du Créateur ; après la création d'une zone chaude sur la terre et d'une zone froide inhabitable, il réservait aux humains une région intermédiaire jouissant d'une bonne et heureuse température. — Empédocle, de son côté, affirmait que le déplacement de l'axe de la terre était dû à l'action fortuite de la chaleur du soleil.

Sans se prononcer d'une manière positive sur la *forme de la terre*, Thalès la comparait tantôt à un *disque circulaire*, tantôt à un *tambourin* dont les hommes habitent l'une des bases, tantôt à une sphère aplatie en forme de *lentille* ; dernière hypothèse d'où Plutarque conclut que déjà Thalès admettait pour la terre la *forme sphérique*.

L'incertitude de Thalès sur la forme absolue de la terre était partagée par Anaximandre de Milet, l'auteur de la première mappemonde, qui indique un *cylindre* ou *tam-*

(1). VIVIEN DE ST.-MARTIN : *Histoire de la géographie*, p. 70.

(2) Symétriquement, plus tard, on reconnut un cercle de *perpétuelle occultation*, HH'.

bour, dont la hauteur est triple de la base; tandis qu'un de ses disciples, Pythagore de Samos (an 550 av. J.-C.) affirme la *forme sphérique* d'une manière plus précise que Thalès.

A partir de ce moment on voit naître l'idée d'une terre détachée du ciel, reposant sur une masse d'air plus condensée. Héraclite d'Ephèse (an 500 av. J.-C.) compare sa forme à un *vaisseau* et Anaximène de Milet à un *pétrin*. Cette hypothèse d'une terre indépendante du ciel parut si audacieuse, qu'elle excita la verve d'Aristophane dans la Comédie des *Nuées*.

A l'imitation de Pythagore de Samos, Paraménide d'Élie (an 450 av. J.-C.) affirme la *forme sphérique* de la terre et complète l'hypothèse d'Héraclite en la supposant librement suspendue dans l'éther, ou la *matière éthérée*, que renferme la voûte du ciel « comme le jaune de l'œuf dans sa coquille » (fig. 7). Le monde habité ou *œcumène*, forme une calotte du globe, entourée de la mer. Paraménide trace sur le globe terrestre des cercles analogues à ceux de la voûte céleste, les *tropiques* et le *cercle polaire*, qui divisent la terre en cinq régions: la *région équatoriale*, deux *régions tropiques* et deux *régions polaires*. Ces dernières jouissent de la remarquable propriété de rester une partie de l'année dans un jour perpétuel ou dans de perpétuelles ténèbres.

La théorie de la sphéricité de la terre commence à triompher dans les deux grandes écoles d'Athènes, l'*Académie* fondée par Platon (368 av. J.-C.) et le *Lycée* créé par Aristote. Socrate (an 469 av. J.-C.), conséquent avec cette hypothèse, admet l'idée de l'existence d'*Antipodes* et Platon celle d'une *Terre Atlantide* faisant contrepoids à l'Europe.

« Nous tous qui remplissons l'espace entre le Phase et » les colonnes d'Hercule » disait Platon « nous ne possédons qu'une très petite partie de la terre, groupée autour » de la Méditerranée, comme une nuée de fourmis et

» de grenouilles autour d'un marais ». C'était déjà un premier pas dans la voie ouverte plus tard par Christophe Colomb ⁽¹⁾.

Des idées aussi nouvelles et aussi audacieuses ne pouvaient être acceptées sans discussion et beaucoup de savants persévérèrent dans les errements anciens. Démocrite d'Abdère (an 470 av. J.-C.) revint à l'idée d'une terre liée au ciel, ayant la forme d'une *lentille allongée*, nageant dans un Océan indéfini, lentille dont, d'après la forme de l'œcumène connu, il suppose les axes dans le rapport de 3 à 2. Anaxagore de Clazomène en Ionie (an 453 av. J.-C.), qui fut le maître de Périclès, revient à la forme d'un *disque aplati*. Leucipe d'Abdère (an 370 av. J.-C.) affirme celle d'un *disque concave*, ayant au centre la Méditerranée. Suivant Ephore de Cumes (an 360 av. J.-C.), la terre a la forme d'un *radeau*, tandis que Xénophon d'Élie (an 450 av. J.-C.) adopte un système intermédiaire et croit la terre une *haute montagne*, dont les hommes habitent le sommet autour de la Méditerranée; les flancs de la montagne se prolongent à l'infini et tout autour circulent les astres.

L'hypothèse de la sphéricité de la terre de Paraménide, admise par les philosophes des L'Écoles d'Athènes, finit, après de longues controverses, par triompher.

*
* *

La conception de la *forme sphérique* du globe devait nécessairement faire naître sur la forme et les procédés de construction des cartes, des idées nouvelles qui méritent de fixer notre attention.

Un observateur placé en *a* (fig. 8) sur un globe terrestre au bord de la mer, se rend à peine compte de la courbure de sa surface, qui se confond sensiblement avec le plan d'horizon *hh'*. A la limite de son *horizon visuel*, à 10

(1) DE HUMBOLDT. *Cosmos*. t. II, p. 97.

kilomètres par exemple, la dépression de la mer n'atteint encore que 3 à 4 mètres et c'est tout au plus s'il peut s'apercevoir qu'un navire en s'éloignant de lui, semble s'abîmer dans les flots, la mâture seule lui restant apparente. On conçoit donc aisément que les anciens géomètres aient pu croire la *terre plate*, alors surtout que dans l'intérieur des terres les ondulations du sol venaient compliquer les impressions qu'ils recevaient de sa superficie, et qu'ils en aient reproduit l'image sous forme de *carte plate*, à la manière d'Anaximandre et d'Hécatée, portant simplement sur leur carte les grandeurs mesurées sur la surface du globe sans aucune correction ni altération.

En réalité cette méthode, eu égard à la sphéricité de la terre, revenait à développer sa surface sur un plan tangent, le plan d'horizon. Chacun sait cependant, l'impossibilité de développer la sphère, que les mathématiciens qualifient de *surface à double courbure* (1), sur un plan, sans déchirement et extension de la surface, par conséquent sans altération de la figure qui y est dessinée. En *principe* on peut dire que toute représentation reposant sur l'idée d'un pareil développement est vicieuse. Néanmoins il faut remarquer que pour reproduire une calotte telle que *cc'*, dont tous les points se rapprochent infiniment du plan tangent, ces altérations sont si faibles qu'on peut les considérer comme négligables, et ne dépassant par la limite des erreurs inévitables dans l'exécution d'un plan.

Quelle que soit l'habileté des dessinateurs d'une carte et des géomètres chargés d'en relever les détails sur le terrain, il se produit constamment dans leurs opérations des erreurs, qui résultent, pour le tracé: du talent du dessinateur, du trait du dessin substitué à la ligne mathématique idéale

(1) Le cône et le cylindre sont des *surfaces à simple courbure* que l'on peut dérouler sur un plan sans fracture; aussi les nomme-t-on le plus ordinairement *surfaces développables*.

et sans largeur, des extensions et rétrécissements du papier sous les actions atmosphériques, l'humidité, la chaleur, etc., de même dans la précision des mesurages: de l'habileté personnelle de l'ingénieur chargé du levé, de la qualité des instruments, des méthodes qu'il applique, etc., toutes erreurs qui ne peuvent être négligées dans la pratique cartographique. Telle erreur qui reste absolument inappréciable dans un dessin à petite échelle, acquiert dans un dessin à grande échelle une véritable importance. Sans nous arrêter davantage à ces faits, constatons seulement qu'ils établissent que dans la *pratique* il faut toujours admettre une certaine flexibilité des principes *théoriques* les plus rigoureux.

Un fait expérimental, aisé à imiter, nous rend bien compte des limites dans lesquelles on peut reproduire la surface du globe, par développement, sans altération appréciable et aussi des altérations que la reproduction subit au delà de cette limite. Imaginons qu'on ait détaché de la surface d'un *globe géographique* l'enveloppe sur laquelle se trouve gravé son dessin autour d'un point *a* (fig. 8), comme on détacherait la pelure d'une orange, et qu'on l'étende et la développe sur un plan; on verra cette enveloppe se déchirer en *fuseaux*, de plus ou moins de largeur, suivant la souplesse de l'étoffe; le centre seul, se prêtant à une certaine dilatation, demeurera intact. Nous désignerons la figure ainsi obtenue sous le nom de *développement étoilé*.

Au centre A de cette figure on verra subsister complet et intact, le dessin figuré sur le globe; cette limite marque bien l'étendue dans laquelle une carte peut être exécutée par développement.

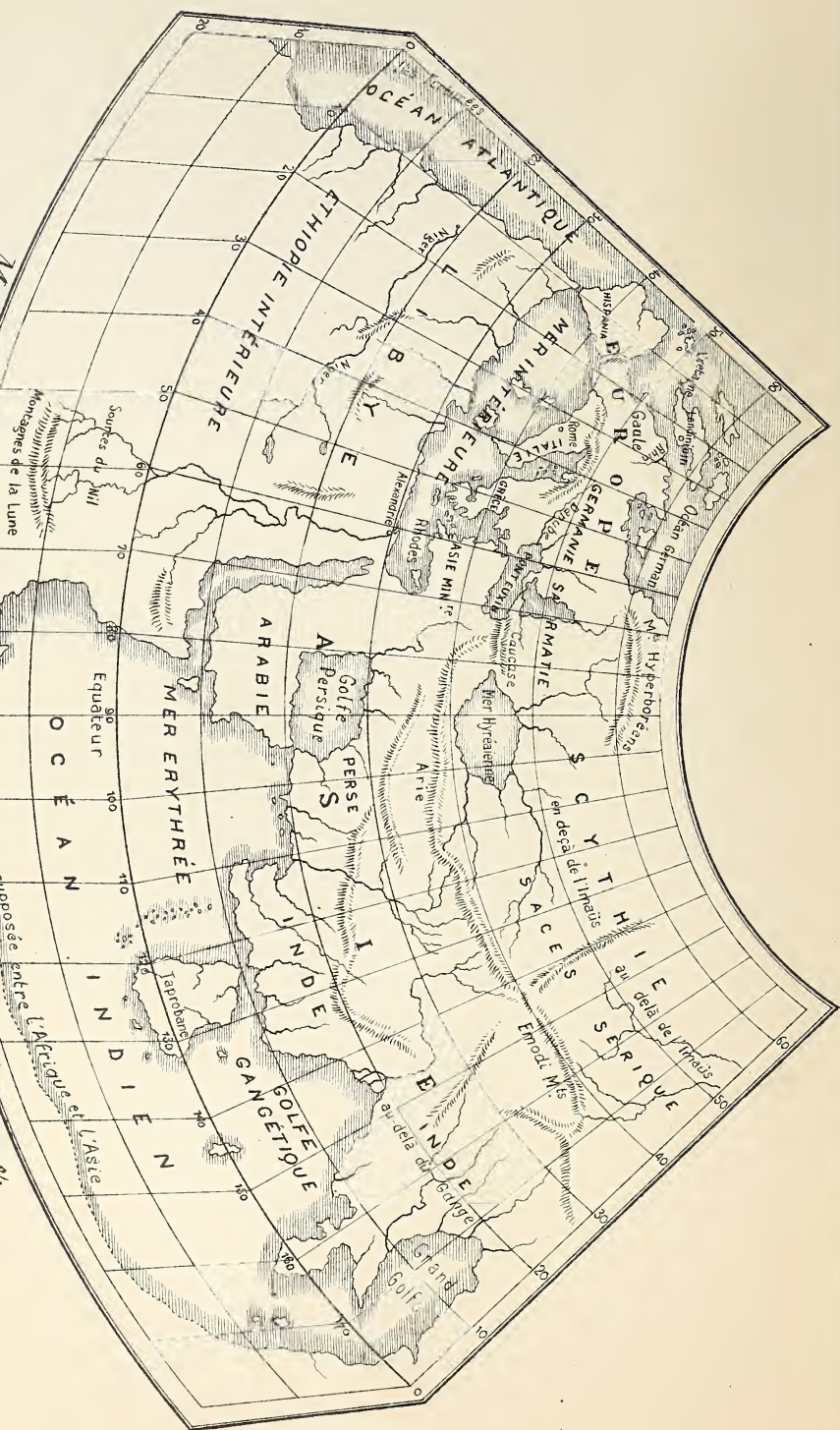
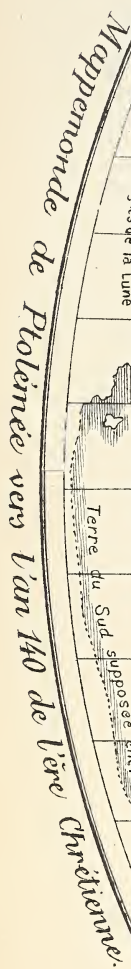
Tout autour, la carte subit des altérations notables par le déchirement de l'enveloppe du globe; le triangle *abd*, par exemple, sera représenté par celui ABD, dans lequel les deux côtés AB et AD, de même que l'angle BAD, conserveront la grandeur qu'ils ont sur la sphère (*ab*, *ad*, *bad*); le troisième

côté BD seul est agrandi par la séparation des *fuseaux*. Si l'on fait $bd = \rho\delta = BD'$, la longueur DD' indique l'erreur résultant du développement de la sphère sur le plan. Cette erreur peut acquérir une importance assez considérable pour fausser absolument une carte; elle croît avec la valeur de $AB = ab$, c'est-à-dire avec l'étendue de la zone à représenter, limitée par l'*almicantaré* bb' , autour du point a .

Dans quelles limites précises peut-on exécuter une carte par développement ou *procédé des cartes plates*? C'est là une question qui dépend d'éléments très complexes et à laquelle il est difficile de répondre d'une manière absolue. — Bornons-nous à constater que cette limite dépend d'abord de l'échelle de la carte: Une erreur $DD' = 1^m$ qui répond à la largeur d'un trait de 0^m00025 dans un dessin au $\frac{1}{4000}$, serait très

négligeable, tandis que dans un plan au $\frac{1}{100}$, elle répondrait à une erreur de $0^m,01$ très appréciable. — Elle dépend aussi de l'étendue de la zone représentée sur la carte: L'erreur DD' grandit avec l'étendue ab de la zone, mais cet agrandissement peut être compensé par la diminution de l'échelle, toujours moindre pour une zone plus considérable.

En thèse générale tout ce que l'on peut dire au sujet des *cartes plates*, c'est qu'employées exclusivement pour les *cartes topographiques* (descriptions de lieux) toujours à grande échelle et de faible étendue, — leur usage peut être étendu aux *cartes chorographiques* (descriptions de provinces) de plus d'étendue et de moindre échelle, — et même, dans certains cas, aux *cartes géographiques*, encore plus étendues, mais d'échelles plus réduites.



CHAPITRE II.

La cartographie grecque.

La sphère ayant été définitivement et généralement admise comme forme de la terre, par les savants du IV^e siècle avant l'ère chrétienne, on ne tarda pas à la représenter par une boule de dimension réduite, sur laquelle fut dessinée l'image du monde connu.

L'histoire attribuée à Cratès de Thèbes (an 326 av. J.-C.) la construction du premier *Globe terrestre* (1). Nous ne possédons aucune donnée sur ce que pouvait être cet appareil, ni sur ses dimensions. Était-ce une représentation sphérique simple, avec figuration linéaire et idéologique des accidents du sol, ou bien, ce qui semble assez probable, cette figuration était-elle reproduite en relief sous la forme que nous nommons aujourd'hui *globes en reliefs*? Nul ne le sait. Mais ce qu'on peut affirmer, c'est que ce n'était qu'un appareil très médiocre, faite d'éléments suffisants pour le construire avec exactitude.

On ne connaissait, en effet, rien de positif sur la dimension réelle du globe, connaissance indispensable cependant pour fixer la grandeur relative de la terre habitée. Aristote (an 321 av. J.-C.) avait bien affirmé que l'étendue du pourtour du globe était de 400,000 *stades grecques*, mais c'était une pure conjecture théorique, ne reposant sur aucune observation pratique et qui ne semble guère avoir attiré l'attention des géomètres (2).

(1) LELEWEL. T. I, p. VIII.

(2) VIVIEN DE ST.-MARTIN. p. 113.

Disons pour fixer les idées dans tout ce qui va suivre, que la *Stade grecque*

Les éléments pour fixer les lieux dans leurs rapports de position réciproque, faisaient également défaut, et dans ces conditions on ne peut considérer le globe de Cratès que comme l'œuvre purement fantaisiste d'un artiste plus ou moins bien inspiré.

Il est vrai que déjà Eudoxe de Cnide (an 366 av. J.-C.), disciple de Platon et qui lui-même avait fondé une école savante en Égypte, avait supposé, à l'imitation des cercles tracés par Thalès sur la voute céleste, des lignes analogues sur la surface du globe terrestre: l'*équateur*, les parallèles des *tropiques*, les cercles *polaires*, divisant la surface de la terre en régions distinctes, qu'il nomma les *climats*. Parmi ceux-ci, il distinguait le *climat tempéré*, (habité par les Grecs), le *climat ou zone glaciale*, (celui situé au dessus vers le Nord) et le *climat torride*, (celui plus au Sud).

Après Eudoxe, on ajouta encore d'autres parallèles de manière à multiplier les *climats*, répondant à une division différente partageant le globe en zones, où la durée du jour croissait, au solstice d'été, d'une *demie heure* sur la durée de la nuit ⁽¹⁾.

On attribue également à Eudoxe l'idée de fixer la position de chaque lieu par la connaissance de sa *latitude* et de sa *longitude*. Il avait enseigné le moyen de *déterminer la latitude d'un lieu* par l'observation de l'étoile polaire ⁽²⁾. Ayant observé (fig. 9), que dirigeant d'un point A du

valait 600 *pieds grecs*, dont on estime la longueur à 0^m30828; soit pour la *Stade* 184^m968, ou environ 185 mètres.

La *Stade égyptienne* valait 300 *coudées* dont la longueur variait de 0^m527 à 0^m525; soit pour la *Stade* le chiffre moyen de 157^m8 soit 158 mètres. Nous admettrons ces chiffres avec Vivien de St.-Martin, pour fixer les idées, quoiqu'ils soient très contestés. (*Histoire de la géographie* p. 138).

En adoptant pour le pourtour du globe le chiffre indiqué par Aristote, on arrive pour le développement de l'équateur à 74,000,000 mètres, chiffre à peu près double de son circuit réel.

(1) MALTEBRUN. T. I., p. 232 et 478.

(2) VIVIEN DE ST.-MARTIN. p. 99.

globe, un rayon vers l'étoile polaire p , ce rayon pouvait être considéré comme sensiblement parallèle à l'axe du globe PP' , par suite de l'immense éloignement de la polaire; il en concluait que l'angle d'inclinaison pAH de ce rayon sur l'horizon du lieu HH' , mesurait exactement la latitude AOE du lieu. Il chercha vainement à déterminer la longitude par un procédé angulaire analogue.

L'insuffisance de ces *globes terrestres* devait nécessairement ramener à l'idée de représentations planes, plus transportables et permettant de construire des cartes de plus grande dimension et plus détaillées.

Disons d'une manière générale, qu'on chercha à reproduire l'image plane de la terre, ou plutôt de l'*Æcumène*, par une représentation scénographique analogue à celle des anciennes cartes plates, et que tous les efforts tendirent vers l'obtention d'une image aussi parfaite que possible du globe vu du dehors (fig. 10), c'est à dire une *image exostère*.

A l'imitation de ce qui avait été pratiqué pour les *cartes plates*, on supposa tous les points de la surface accidentée du globe, projetés par un système de projection centrale ou *cœloscopique*, sur une *sphère géométrale* AB l'enveloppant de toutes parts.

Dicéarque de Messine (an 300 av. J.-C.).

Durant le siècle d'Alexandre-le-Grand, de lointains voyages et de grandes découvertes avaient été accomplis par Diognètes et Beton, les ingénieurs du conquérant, par Néarque, Onésicrite, Androsthènes, ses pilotes, par Patrocles, l'un des lieutenants de Séleucus Nicator, par Mégasthènes et Déimaque, ses ambassadeurs, par Timosthènes, l'envoyé de Ptolémée Philadelphie. Tous avaient considérablement étendu le monde connu depuis les colonnes d'Hercule à l'Ouest jusqu'aux dernières hauteurs de l'Imaüs à l'Est ⁽¹⁾.

(1) D'AVEZAC. *Coup d'œil historique sur les projections géographiques*, p. 9.

Vers l'an 300 (av. J.-C.), Dicéarque de Messine, le disciple d'Aristote, compléta la carte d'Anaximandre, en y inscrivant ces découvertes; il fit don probablement de son œuvre à son maître, qui lui même la légua à Straton de Lampsaque, ainsi que nous l'avons déjà rappelé, avec charge de la remettre à Théophraste, pour la placer sous le portique du Lycée à Athènes.

Cette carte, résumé des connaissances géographiques de son temps, occupe une grande place dans l'histoire de la géographie des Grecs et sa description mérite de fixer un instant notre attention (1).

Rhodes était, au temps de Dicéarque, le plus grand centre du commerce de la Méditerranée. Elle entretenait des relations actives avec l'Inde, d'où l'on importait de l'or de la lointaine Chrysé (*Bornéo*), de l'ivoire, de riches étoffes, du papier, de l'acier trempé, du riz, du sucre, du vin de palme (*tala*) de Malabar, des tissus de laine de chèvre, des châles du Tibet, de l'opium, des parfums, de la laque de l'île de Topobane (*Ceylan*). Ces marchandises gagnaient la Méditerranée, soit par l'Egypte et Alexandrie, soit par Rusalaure (*El-Arich*), en passant par Pétra et la Vallée de Moïse, où les Arabes de nos jours supposent encore l'existence de dépôts cachés et empêchent les étrangers de pénétrer (2). La navigation pour le transport de ces produits, aussi bien dans la Méditerranée que dans la mer des Indes, se faisait en profitant des *moussons* favorables, par des *caboteurs* guidés par des cartes marines que l'on a nommées depuis *portulans*; c'est ce qui résulte en effet des descriptions de Timosthène de Rhodes (an 285 av. J.-C.), le principal pilote de Ptolémée Philadelphe (3).

Telle était l'influence acquise par le commerce de Rhodes, que le *code maritime rhodien* était généralement accepté

(1) Voir Pl. II.

(2) DE HUMBOLDT. *Cosmos*, T. II, p. 129, 141, 142, 175, 355.

(3) LELEWEL. T. I, p. IX.

comme règle du commerce maritime international et du *droit des gens* ⁽¹⁾.

Les Grecs, pour consacrer l'importance commerciale et maritime de cette position géographique, chargèrent le sculpteur Charès de Lynde, d'y édifier une statue monumentale, représentant *Atlas soutenant la voûte du monde*, monument qui fut considéré comme l'une des *sept merveilles* ⁽²⁾.

Le *Colosse de Rhodes* marquait pour le monde grec un point qui était comme le *nombril* ou l'*ombilic* de la terre. Dicéarque en fit le centre de sa carte.

Rhodes était située sur le parallèle de 36°, qui traverse la Méditerranée du détroit de Gadès à Alexandrette et se continue par les montagnes de l'Arménie, de la Médie et de la Perse (Taurus). Cette longue ligne était réputée l'axe du monde habitable; elle formait en quelque sorte la barrière entre le Nord et le Sud et son importance était telle, que déjà « des philosophes affirmaient, » dit de Humboldt, « qu'on découvrirait encore *plusieurs continents habitables* sur son prolongement. » Dicéarque la nomma *Diaphragme (je ferme)*, et l'adopta comme base ou axe du tracé de sa carte, du Levant au Couchant.

Comme second axe, il prit le méridien de l'île de Rhodes, qu'il nomma la *Perpendiculaire*. Ces deux axes opéraient la division du monde en trois grandes régions: celle du

(1) CESAR CANTU. *Histoire Universelle*, T. I, p. 333.

(2) Cette statue était haute de 70 coudées (31^m50). L'œuvre à peine ébauchée, Charès reconnut que le crédit qui lui était alloué était insuffisant et se tua de désespoir de ne pouvoir achever le travail sur lequel il fondait les espérances d'une gloire immortelle. Son compatriote Lachès le reprit après lui, et l'amena à terme après 32 années, en l'an 280 (av. J.-C.). Un tremblement de terre renversa la statue en 224 de l'ère chrétienne et elle fut démolie par les Sarazins en 658. Le cuivre fut vendu à un juif et l'on raconte qu'il fallut plus de 900 chameaux pour l'emporter, tant l'amas de matériaux était considérable.

N.-O. formant l'*Europe*, celle du S.-O. l'*Afrique*, et celle de l'E. l'*Asie*.

La carte de Dicéarque (fig. 11) appartient au type des *cartes plates*. Construite sur l'horizon de Rhodes et comparée au *développement étoilé* du globe (fig. 12), elle en était une extension par la suppression des intervalles des *fuseaux*, dessinés en gros, extension que d'Avezac désigne par l'expression de *holoschère*. La figure 12 montre clairement que la carte de Dicéarque offrait toute garantie d'exactitude pour les distances rayonnantes autour de l'*ombilic*, mais devenait rapidement défectueuse en s'écartant du centre, pour toutes les mesures transversales. Elle donnait les distances relatives des lieux en *stades*, ainsi que diverses indications sur les latitudes, quoiqu'on n'y rencontrât aucune trace de parallèle. « La carte de Dicéarque » dit Lelewel, « présentait l'habitable en ovale » très allongé, dans la proportion de 3 à 2; Rhodes s'y trouvait au centre... Elle était très estimée et servit de » type à toutes les conceptions ultérieures de l'école » d'Athènes ⁽¹⁾ ».

C'est à sa forme ovale aussi, qu'il faut faire remonter l'origine des mots *longitude* et *latitude* pour indiquer les mesures de la terre dans le sens de l'équateur et des méridiens.

Eratosthène de Syène (an 230 av. J.-C.)

Le type de carte de Dicéarque reçut un perfectionnement notable d'Eratosthène de Syène (230 av. J.-C.), (fig. 13), qui y introduisit l'usage d'un quadrillage de parallèles et de méridiens, permettant de vérifier et de contrôler, à l'aide des observations de latitude angulaire (il est vrai dans une mesure extrêmement large) les positions des lieux,

(1) LELEWEL T. 1 p. VIII.

établies par des triangulations d'une exactitude douteuse pour lesquelles on ne disposait que de mesures itinéraires très imparfaites, déduites de la durée des voyages; il ne paraît pas qu'aucun mesurage direct ait jamais été exécuté pour les déterminer. Ce quadrillage n'était pas encore celui de nos cartes modernes, avec des parallèles et des méridiens équidistants ⁽¹⁾. Il se bornait au tracé d'un certain nombre de ces lignes, en passant par des lieux remarquables : — pour les parallèles, ceux de Thulé, des Bouches du Borysthène, de Byzance, de Rhodes (*Diaphragme*), d'Alexandrie, de Syène, de Meroé, du pays des Azomates et de l'Équateur; — pour les méridiens, celui des colonnes d'Hercule, de Carthage, de Rhodes (*Perpendiculaire*), de Peluse, de Thapsacus, des Portes Caspiennes, des Bouches de l'Indus et des Bouches du Gange ⁽²⁾.

Les distances se mesuraient sur la carte d'Eratosthène, au moyen d'une échelle stadiale unique (c'est-à-dire en prenant pour unité la *Stade*, mesure itinéraire) aussi bien suivant le *diaphragme* que suivant la *perpendiculaire*; mais ce qui donne à son système cartographique, entraînant en quelque sorte, par son quadrillage, l'idée de mesures angulaires des longitudes et latitudes, en hétérocostes ou degrés, une valeur toute spéciale, ce fut une découverte astronomique importante.

« Ayant remarqué à Syène » dit Laplace, « un puits (fig. » 14) dans lequel le soleil éclairait toute la profondeur, » un jour de solstice d'été, Eratosthène observa la hauteur » méridienne du soleil au même solstice à Alexandrie, et » il trouva l'arc céleste compris entre le Zénith de ces » deux villes, égal à la cinquantième partie de la circon- » férence; comme la distance était estimée à 5000 stades,

(1) ERATOSTHÈNE admettait la division du cercle en 60 *Hexécostes*, auxquels Hipparque substitua ensuite 360 *degrés*, (D'AVEZAC. *Projections, etc.* p. 13, 16).

(2) VIVIEN DE ST -MARTIN p. 134.

„ il fixa à 250,000^e stades la longueur de la circonférence „ terrestre ⁽¹⁾ ». La mesure de l'arc avait été obtenue à Alexandrie, au moyen du gnomon. On croit que pour mesurer la distance itinéraire d'Alexandrie à Syène, Eratosthène fit usage d'un tableau cadastral, relevant les distances de proche en proche.

Le souvenir de ce fait nous a été conservé par Cléomède, auteur grec d'origine inconnue, mais contemporain d'Eratosthène, auquel revient donc l'honneur d'avoir le premier réussi à mesurer la dimension du globe. Le résultat obtenu, malgré l'imperfection évidente des moyens d'exécution, était déjà très précis. En estimant la stade à 158 mètres, les 5000 stades comprises entre Syène et Alexandrie équivalaient à 790,000 mètres. Les 250,000 stades de la circonférence terrestre (qu'on sait aujourd'hui de 40 000 000 mètres) valaient 38 500,000 mètres, soit une erreur

en moins de $\frac{1}{26}$

Le système cartographique d'Eratosthène est le complètement de celui de Dicéarque, ainsi qu'on l'a fréquemment constaté ⁽²⁾; d'ailleurs l'un et l'autre, avec leurs deux axes coordonnés rectangulaires, rappellent les *cartes plates* d'Anaximandre. Mais ne faut-il pas y voir une portée plus haute? Faut-il croire qu'Eratosthène ait simplement reproduit, par une imitation inconsciente, le développement de la sphère sur le plan d'horizon de Rhodes? L'introduction d'un réseau de parallèles et de méridiens porte à supposer

(1) LAPLACE. *Exposé du système du monde*. Chap. II liv. V.

Pour observer la hauteur méridienne du soleil, on se servait ordinairement d'un instrument imaginé par Aristarque de Samos, nommé *Scaphium* ou *Scaphe*. C'était un petit gnomon portatif, composé d'une colonne que l'on établissait exactement suivant la verticale à l'aide du fil à plomb et qui portait son ombre sur un plateau horizontal divisé par des cercles concentriques, donnant la grandeur des angles. (DELGEUR. *Revue des questions scientifiques* 1877.

(2) VIVIEN DE ST.-MARTIN, p. 134.

que déjà Eratosthène eut l'idée d'un *développement* systématique analogue à ceux que préconisa dans la suite Ptolémée, peut-être eux-mêmes inspirés par les travaux d'Eratosthène? Il est si difficile de se mouvoir dans cette antiquité grecque, où les documents précis reçus de première main font défaut, où les noms, les dates, les faits se confondent dans un amas confus, qu'il serait téméraire de rien affirmer. Mais, consciente ou inconsciente, l'idée d'un développement cylindrique nous apparaît avec une telle évidence dans le système cartographique d'Eratosthène, que nous croyons devoir nous y arrêter, et d'autant plus que nous y retrouvons l'origine de presque tous les autres systèmes qui suivirent.

Si l'on imagine un cylindre tangent ou osculateur AA' à l'équateur AB (fig. 15), le développement de la sphère par fuseaux sur ce cylindre, étendu lui-même sur un plan, se présente sous la forme (fig. 16). Par l'extension en gros ou *holoschère* des fuseaux de la sphère sur les fuseaux correspondants du cylindre, nous arrivons à une représentation cartographique, que selon la nomenclature de d'Avezac, il faut nommer *développement cylindrique osculateur* et *holoschère*. Telle est, nous paraît-il, la forme qu'Eratosthène a dû imaginer pour représenter le globe sur sa carte; car, en effet, les dimensions mesurées dans le voisinage de l'équateur (les seules régions dont se préoccupait Eratosthène), conservent sensiblement leur grandeur, et toute la carte peut être établie sur une échelle unique. Les erreurs un peu notables ne commencent à se produire que par l'écartement des fuseaux, au dessous et au dessus de l'équateur.

Remarquons cependant que dans le système (fig. 16) le *diaphragme* subit une extension, dans le rapport du degré du parallèle de 36° au degré de l'équateur, c'est-à-dire de $1:0,80388 =$ environ $5:4$; extension qu'Eratosthène voulut probablement éviter en adoptant le *diaphragme* comme

l'une des bases de sa carte. On se rapprocherait donc encore davantage du type d'Eratosthène en substituant au cylindre osculateur, un cylindre pénétrant dans la sphère suivant le diaphragme $\alpha \beta$ (fig. 17); les fuseaux dans ce cas, au lieu d'être simplement accolés, se superposent en partie (fig. 18). Dès lors aussi la carte gagne en exactitude dans la région du diaphragme, par une *compensation* des extensions qui naissent dans les régions boréales, avec les contractions des régions équatoriales.

Remarquons encore en passant, que si l'on introduisait dans ces cartes une échelle basée sur la gradation angulaire par degrés: — dans le type (fig. 16) les unités de l'échelle suivant l'*équateur* et la *perpendiculaire* sont les mêmes, — tandis que dans le type (fig. 18) ces deux unités diffèrent et sont dans le rapport de 4:5.

Hipparque de Rhodes (an 150 av. J.-C.)

C'est à Hipparque, né suivant les uns à Rhodes, suivant d'autres à Nicée, que nous devons la division du cercle en 360°, encore en usage de nos jours. Partant de cette donnée et admettant la mesure du méridien faite par Eratosthène, Hipparque fixe la longueur du degré terrestre à $\frac{250,000}{360} =$

694 stades, soit environ 700 *stades* ⁽¹⁾.

Les cartes d'Hipparque marquent un nouveau progrès. Afin d'éviter les erreurs du déchirement en fuseaux du système *holoschère* d'Eratosthène, Hipparque imagine (fig. 19) de resserrer les fuseaux de manière à supprimer leurs intervalles pour conserver à chaque parallèle la longueur absolue qu'il a sur la sphère. Un méridien tel que *abc*, se trouve ainsi transformé en *a'b'P'*, convergant vers le pôle terrestre P', et les longueurs A'z', B'β',

(1) VIVIEN DE ST.-MARTIN p. 143.

correspondent exactement à la longueur des parallèles terrestres. L'idée du *développement* géométrique gagne en précision dans l'expression des distances relatives de deux points quelconques, par la suppression des intervalles des fuseaux, mais la forme des images s'altère par l'espèce de contorsion des fuseaux. La géométrie démontre que cette forme du méridien $a'b'P$ est une *ellipse*, qui ne devient un cercle régulier que pour le méridien de $\alpha\beta P'$, à 90° du méridien central. Ce système de resserrement des fuseaux a été désigné par Ptolémée, qui en a fait l'application sous le nom de *homéotère* ⁽¹⁾.

Doué d'un esprit véritablement pratique, Hipparque ne se borne pas là. Il adopte le *système pénétratif* d'Eratosthène, avec ses deux échelles distinctes suivant le *diaphragme* et le méridien, et substitue aux ellipses, d'un tracé toujours difficile et délicat, des lignes droites traçables à la règle (fig. 20). Ces lignes droites divergent à partir du *diaphragme* au Sud vers les divisions correspondantes de l'équateur, et convergent au Nord, vers les divisions correspondantes du *parallèle de Thulé* et par conséquent aussi vers un *pôle idéal* S.

Par ce système essentiellement pratique qui appartient à la catégorie que d'Avezac qualifie d'*isomère* (d'égale surface), rien n'est plus facile que de fixer sur la carte la position d'un point dont on connaît la *latitude* et la *longitude*, par la rencontre de deux lignes droites mn et Sn , au moyen des points m et n , convenablement pris sur les échelles de longitude et latitude.

Au temps d'Hipparque, et depuis les travaux d'Eudoxe de Cnide, on déterminait parfaitement la *latitude angulaire* d'un lieu, par l'observation de la hauteur de l'étoile polaire. Il n'en était pas de même de la *longitude* qui exigeait l'observation des heures au moment où un même

(1) D'AVEZAC p 24.

événement se manifestait en des lieux différents. De tels faits d'observation se produisaient rarement et on ne possédait aucun moyen de les provoquer; ils étaient toujours l'effet du hasard. Ptolémée cite l'exemple d'une éclipse de Lune qui fut observée par Servius, à Carthage, à la 2^e heure du jour, tandis qu'on l'observait à la 5^e dans la petite ville d'Arbelle en Assyrie; il avait donc fallu au soleil 3 heures pour se porter d'Arbelle à Carthage, et comme il lui fallait 24 heures pour parcourir 360°, ou 1 heure pour 15°, on pouvait conclure que l'intervalle de longitude entre ces deux villes était de 45°. On cite encore l'exemple de l'observation simultanée d'une éclipse de Soleil en Arménie et à Campagna (1).

A défaut de pouvoir déterminer des *longitudes horaires*, on en était réduit à les déduire de la carte elle-même. Connaissant la latitude d'un lieu x , on pouvait fixer sa position sur la ligne mx par la distance itinéraire xy exprimée en stade à un autre lieu y , et par conséquent en déduire la *longitude stadiale* pn de x . Ce fait explique le soin avec lequel Hipparque cherche à supprimer sur la carte les intervalles des fuseaux qui faussent les distances itinéraires. Seulement il y applique une manière toute empirique n'offrant guère de chance d'exactitude.

Ecole d'Alexandrie.

Pythagore de Samos (an 600 avant J.-C.), l'émule de Thalès et de son élève Anaximandre, l'un des *asclépiades* descendant d'Esculape, après ses grands voyages en Egypte, en Chaldée, en Asie, avait mis en honneur l'étude des sciences et en particulier celle de la géométrie. Il fonda une école dans la Grande Grèce (l'Italie) à Héraclée, qu'il transporta successivement à Tarente et à Crotone, puis qui s'éteignit par la dispersion de ses adeptes.

(1) VIVIEN DE ST.-MARTIN p. 143. — LELEWEL T. I p. xci.

Après elle l'*Académie* ⁽¹⁾ d'Athènes, où brilla le génie de Platon d'Athènes (an 429 av. J.--C), le père de la géométrie transcendante, et le *Lycée* ⁽²⁾ fondé par son élève et rival Aristote de Stagire (an 384 av. J.-C.) le créateur de la science encyclopédique, avaient cessé l'un et l'autre, d'être fréquentés à la suite des dissensions de leurs disciples. En vain l'empereur Adrien (an 140 av. J.-C.) avait essayé de les faire revivre dans l'*Athénée*.

En Egypte grandissait une école nouvelle fondée en 298 (av. J.-C) par Ptolémée Soter, l'un des lieutenants d'Alexandre et lui-même disciple d'Aristote; son directeur était Démétrius de Phalère (an 309 av. J.-C.), élève de Théophraste. Elle possédait une riche bibliothèque déposée dans le palais de *Bruchaïon*, formée en grande partie des débris de celles d'Aristote et de Théophraste, vendues par leur héritier Nelée de Scepsis. Au *Bruchaïon* avaient été ajoutés successivement d'autres établissements, le *Sérapis*, puis le *Museum* avec un observatoire, où les savants recevaient l'hospitalité la plus royale et trouvaient des copistes de manuscrits. « La cour de Ptolémée Philadelphie (le fils » de Ptolémée Soter) » dit Louis Figuier, « brillait moins » par le luxe et la richesse des parures, ou par les insignes » du rang obtenus dans la distribution de la puissance, » que par la réunion des talents de l'esprit et des qualités » qui constituent la véritable supériorité humaine. Sous » les deux Ptolémée, on vit groupés à la cour d'Alexandrie » les hommes les plus illustres de la Grèce: le dialecticien » Zénodote; les poètes Callimaque, Philitas, Théocrite de » Syracuse, Sycophron de Chalcis; les philosophes Hégerias, » Théodore; le géomètre Euclide; les astronomes Aristille, » Timocharis, Aristarque de Samos, Hipparque; le poète-

(1) L'*Académie* dut son nom à un certain *Académus* sur le terrain duquel elle avait été construite. Le modeste propriétaire fut loin de se douter de la célébrité que la vente de son bien devait attacher à son nom.

(2) Le *Lycée* reçut son nom du voisinage du temple d'*Apollon Lycéen*.

» astronome Aratus; Manethon, le rédacteur des chroniques
» égyptiennes, etc. La plupart de ces hommes éminents
» étaient logés et entretenus aux frais de l'Etat, dans le
» *Museum* qui touchait au palais de Ptolémée. Ils formaient
» une grande Académie chargée d'examiner et de discuter
» les questions relatives aux arts et aux sciences. De vastes
» galeries étaient destinées aux cours, aux conférences,
» aux discussions... (1) »

Ptolémée Evergète (an 247 av. J.-C.) continua l'œuvre intelligente de son père et élargit le cercle des études de cette école, qui fit revivre l'enseignement savant des anciens prêtres des Mystères d'Égypte. Il appela à sa cour Eratosthène, Apollonius de Rhodes, Aristophane le grammairien, et désigna Eratosthène pour succéder à Démétrius de Phalère. Eratosthène avait eu pour maître le philosophe Aristos de Chios et le grammairien Lysias. Il égala en science Euclide, Archimède et Apollonius de Perge. Devenu aveugle à l'âge de 80 ans et désespéré de son infirmité, il se laissa mourir de faim.

Ce fut une perte immense pour l'école qui ne trouva plus d'homme d'égale valeur pour sa direction. En l'an 140 de notre ère, Claude Ptolémée succéda à Eratosthène. Sans atteindre à sa science, il eut le mérite de synthétiser l'ensemble des connaissances de son époque, de créer un véritable enseignement didactique. L'histoire, forçant les couleurs, a récompensé ses travaux par le surnom de *très sage* et de *divin*. Ce fut ainsi que, malgré qu'elle fut sous une direction moins puissante, l'école d'Alexandrie continua à exercer une influence considérable sur le progrès des sciences.

Posidonius d'Apamée (50 ans av. J.-C.), reprit l'étude de la mesure du méridien, par Eratosthène. Il estimait à 3750 stades la distance de Rhodes à Alexandrie; ayant observé de ces deux lieux la différence de hauteur de l'étoile *Cassiope*,

(1) L. FIGUIER. *Vie des savants de l'antiquité*, p. 417.

il estima l'arc zénithal compris entre les deux localités, à $1/48$ de la circonférence, ce qui donnait pour la circonférence entière $3750 \times 48 = 180,000$ stades, au lieu de 250,000 admises par Eratosthène; par conséquent pour le degré 500 stades au lieu de 700.

Cette correction de la mesure d'Eratosthène, admise par Marin de Tyr (an 100) et acceptée depuis par Claude Ptolémée, fut reconnue fausse et exerça une influence fâcheuse sur les progrès ultérieurs de la science ⁽¹⁾. Il est juste d'ajouter cependant, qu'elle eut comme résultat heureux de contribuer à l'erreur de Christophe Colomb et d'encourager le célèbre navigateur à tenter l'aventure qui lui fit découvrir l'Amérique.

Claude Ptolémée (an 140).

Claude Ptolémée est né à Ptolémaïs dans la Haute Egypte (aujourd'hui *Menchié*) quoique l'opinion commune le fasse naître à Péluse. D'après l'évêque Isidore de Séville, il appartenait à la famille royale, ce qui n'a rien d'impossible, mais n'est pas prouvé.

Ptolémée, avec le concours des savants qui l'entouraient, entreprit une vaste composition destinée à résumer les connaissances mathématiques de l'école égyptienne, qu'il nomma l'*Almageste* (ou *Grande composition*); cette œuvre comprenait dans une de ses parties sa *Géographie*.

La géographie de Ptolémée se composait de huit chapitres, dont le premier, emprunté aux travaux d'Hipparque et de Marin de Tyr, exposait les principes de la géométrie mathématique et de la construction des cartes. Il est donc vraisemblable que les méthodes cartographiques généralement attribuées à Ptolémée, furent également empruntées à certains de ses prédécesseurs.

Afin d'éviter les déformations souvent très considérables

(1) VIVIEN DE ST.-MARTIN, p. 144.

de la surface de la sphère qui se manifestent dans les développements cylindriques d'Erathostène, et que déjà Hipparque avait cherché à atténuer par sa méthode *homéotère*, Ptolémée développe la sphère sur un cône tangent (fig. 21) suivant le *parallèle moyen ef* de la région *abcd* qu'il veut représenter; ce développement conique ABCD, ainsi qu'on le voit, se rapproche beaucoup plus de la surface de la sphère que le cylindre tangent suivant l'équateur, ou que le cylindre pénétrant suivant le parallèle *ef*. Les fuseaux de la sphère se développent entre les génératrices du cône, avec des intervalles évidemment moindres que ceux du développement sur le cylindre, et le cône lui-même est ensuite déroulé sur un plan suivant A'B'C'D'.

Comme première application de cette méthode de développement, Ptolémée construit une mappemonde *holoschère* (fig. 22), développée sur le cône tangent au *diaphragme*, et qui s'étend du parallèle de Thulé à l'Equateur. Cette carte avec ses méridiens en ligne droite et ses parallèles circulaires concentriques, offre la propriété remarquable de permettre la solution des divers problèmes de situation des lieux, en se servant uniquement de la règle et du compas, les outils ordinaires du géomètre.

Cette *première méthode* de Ptolémée est loin d'être présentée dans sa *géographie* d'une manière aussi simple. Suivant une mode très usitée de son temps, il l'expose sous la forme sibylline obscure, d'une véritable *recette géométrique*, appliquée à un cas tout spécial (1). Ce n'est que par

(1) Sans essayer de traduire le texte assez diffus de Ptolémée, donnons en une idée: (fig. 22 bis).

* Ayant choisi une unité de longueur pour le degré du méridien et
" pris un point S sur la ligne médiane de la carte, qui sera le méridien
" central, portez les distances respectives $Sa = 52$, $Sb = 79$, $Sc = 115$
" et traçant les cercles passant par ces points ayant pour centre S, vous aurez
" respectivement les *parallèles de Thulé* (63°), de *Rhodes* ou *diaphragme*
" (36°) et l'*Equateur* (0°). Le degré du *diaphragme* étant $4/5$ de celui de

l'analyse des chiffres qu'on a pu en déduire l'*exposé de principe*, plus conforme à l'esprit généralisateur de la science moderne, que nous avons indiqué.

Il est résulté de l'obscurité de la formule de Ptolémée, que son principe original même a été mis en doute : " Rien dans la formule de Ptolémée " dit M. Germain, " ne semble indiquer que l'auteur ait eu en vue le développement d'un cône tangent à la terre ; c'est plutôt par tâtonnements que par un calcul rigoureux, qu'il a dû arriver à son résultat ⁽¹⁾. — Cette conclusion paraît exagérée, car en réalité si les chiffres de la formule de Ptolémée ne coïncident pas rigoureusement avec ceux qu'on déduit du calcul, les différences sont si peu notables ⁽²⁾ qu'on peut les attribuer à une erreur de copiste des manuscrits Ptoléméens.

On constate d'ailleurs d'autres irrégularités dans l'exposé méthodique de Ptolémée qui nous est parvenu, et sur lesquelles il importe d'attirer l'attention en raison de leur intérêt historique.

On voit d'après le texte de Ptolémée, dit Maltebrun, qu'il " place l'œil dans le plan d'un méridien quelconque de

" l'Equateur, portez successivement cette longueur de $4/5$ à partir du point b
" sur le cercle pour tracer les méridiens, celui de 90° correspondant à
" $4/5 \times 90 = 72$.

" Ptolémée termine sa mappemonde à l'*anti-parallèle de Meroé* ($16^\circ 1/2$ au
" dessous de l'Equateur) ; pour tracer celui-ci prenez $cd = ce = 16 1/2$
" unités et vous tracerez le *parallèle* et l'*anti-parallèle de Meroé*. Puis
" portez la largeur de l'arc dd' de e en e' pour achever le méridien de
" 90° , $a'c'e'$.

(1) GERMAIN. *Traité des projections des cartes géographiques*, p. 177.

(2) En appliquant le calcul au développement sur le parallèle de Rhodes (36°) comme *cercle oculateur* on trouve $Sb = 78,87$, chiffre très voisin de 79 indiqué par Ptolémée, et pour largeur de $bb' = 72,81$, également très approché de 72. En présence d'un tel résultat il nous semble impossible de mettre en doute que la *formule* de Ptolémée ait été le résultat d'un calcul rigoureux.

„ l'hémisphère contenant le monde connu et sur le prolongement du rayon de la sphère qui coupe ce méridien à 45° de latitude. Il fait ensuite *tourner le globe de sorte que les méridiens se présentent successivement à l'œil comme des lignes droites se réunissant au pôle et que les parallèles se montrent comme des arcs de cercle ayant leurs parties tournées au midi*, ces mots prouvent qu'il n'est pas question d'une perspective stéréographique; la position de l'œil n'est indiquée que pour démontrer la possibilité de voir les méridiens projetés par une ligne droite (1) ». Ptolémée semble donc bien réellement vouloir faire glisser le tableau devant l'œil de l'observateur, ainsi que nous l'indiquions au sujet de la *pseudo-perspective*.

Il résulte encore de l'exposé du savant grec, que les auteurs ont été très partagés sur la manière de développer l'arc aE sur la tangente SE (fig. 23). Les uns veulent déterminer la position de a par sa *perspective scénographique* α ; d'autres par sa *projection céloscopique centrale* β . Le plus raisonnable, nous paraît-il, est de fixer sa position en A , par le développement de l'arc Ea suivant EA sur la tangente; ce dernier système offre l'avantage de donner des parallèles équidistants sur la carte, ce qui n'arriverait pas par les autres moyens.

Signalons encore une prescription singulière de l'illustre géographe, dont il a été fait des abus considérables dans la suite. Après avoir appliqué rigoureusement sa méthode à l'hémisphère supérieur, Ptolémée représente les parallèles inférieurs à l'équateur ou *anti-parallèles*, avec des dimensions égales à celles des parallèles symétriques, c'est-à-dire qu'il porte (fig. 22) sur l'anti-parallèle BB' des divisions égales aux divisions du parallèle AA' . C'est là une construction que l'idée rationnelle de la méthode ne justifie nullement et qu'on a désignée par l'expression de *fausse symétrie*.

(1) MALTEBRUN, t. I, p. 270.

Comme Hipparque, Ptolémée cherche dans une *seconde méthode* à supprimer les intervalles entre les fuseaux, par la contraction de ces intervalles, réduisant rigoureusement l'étendue des parallèles à leur longueur exacte (fig. 24), les méridiens sont ainsi transformés en courbes de forme assez compliquée; c'est ce qu'il nomme son système *homéotère*. Ayant marqué les points où les méridiens traversent les parallèles, il trace les méridiens en courbe continue avec une règle pliante ou *règle mécanique* (1).

Ptolémée indique cette seconde manière comme beaucoup préférable à la première et, en effet, elle établit mieux les rapports réguliers entre les parallèles de la carte et

(1) La formule de Ptolémée pour l'exécution de sa carte d'après cette seconde méthode est encore plus bizarre que celle de la première : (fig. 24bis).

» Ayant choisi une unité de longueur pour le degré du méridien de la
 » carte, prenez sur la ligne médiane de la carte un point f par lequel
 » passera le *parallèle de Syène* ($23^{\circ} 5'6''$ soit le tropique) et portez $fc = 23\ 5,6$
 » qui détermine un point de l'équateur (0°). Menez la perpendiculaire Sc'
 » et portez $cc' = 90$ qui donnera un second point de l'équateur c' , dont
 » le centre S sera facile à déterminer (la construction donne $cS = 169,95$).
 » Portez $ca = 63$, $cd = ce = 16\ 1/2$, qui détermineront respectivement le
 » *parallèle de Thulé, de Meroé* et l'*Anti-parallèle de Meroé* (et même si
 » l'on veut $cb = 56$ qui donnera le *parallèle de Rhodes* 56°). Prenez
 » respectivement $aa' = 40\ 1/2$, $ff = 82\ 1/2$, $dd' = e'e = 87$, et les points a' ,
 » f' , d' , c' , e' détermineront le méridien de 90° que l'on trace par ces points
 » au moyen d'une *règle mécanique* (En prenant $bb = 72\ 4/5$, on trouverait
 » aussi le point b' sur le même méridien). »

— Ce tracé plus que le premier porte le caractère de tâtonnement que signalait M. Germain. Il substitue au parallèle de Rhodes celui de Syène ou des Tropiques et le calcul donne pour longueur du rayon $Sf = 129,7$ au lieu de $Sf = 146,1$ indiqué dans la formule. « Le cone » ayant pour sommet le point pris pour centre commun des parallèles » dit M. Germain, « serait tangent à la sphère le long des parallèles de $20^{\circ} 3'$ de latitude, qui » est trop éloigné de celui de Syène pour que la différence puisse être » attribuée à une erreur de calcul. Il faut donc reconnaître que Ptolémée » n'avait pas l'idée d'un cone tangent à la terre le long du parallèle moyen » et que sa construction est toute arbitraire (*Traité de projections de » cartes*, p. 194).

ceux de la sphère, tout en offrant de sérieux inconvénients lorsqu'on veut fixer la position d'un point sur la carte au moyen de sa longitude et de sa latitude, à cause de la forme mal déterminée de la courbe des méridiens.

Il est curieux de constater que tandis que Ptolémée adopte pour le cercle osculateur le *parallèle de Rhodes* ou *diaphragme* (36°) dans sa première méthode, il adopte pour la seconde le *parallèle de Syène*, qui correspond à très peu près au *tropique* (23° 28'). Cette différence paraît indiquer que la première méthode était empruntée à l'école *Ionienne*, tandis que la seconde appartenait plus particulièrement à l'école *Alexandrine*.

« Les six livres suivants de la géographie de Ptolémée dit Vivien de St.-Martin, « renferment non la description, » mais le catalogue de toutes les localités notables du » monde connu alors, villes, rivières et montagnes, rangées par régions et par pays ; deux livres pour l'Europe, » un pour l'Afrique, trois pour l'Asie. Le 8^e livre récapitule » le contenu des six livres précédents, pays par pays, en » indiquant pour chaque contrée les localités dont la » latitude avait été déterminée par l'ombre du gnomon. » Le total des noms géographiques enregistrés dans ces » tables de Ptolémée est de 8000 environ ; le nombre des » lieux pour lesquels on avait des observations gnômoniques de latitude (observations d'une valeur inégale » et en grand nombre prodigieusement erronnées) est de » moins de 400. Nous ne parlerons pas d'observations de » longitudes. Ptolémée n'en possédait pas une seule sur » laquelle on put faire le moindre fond. Les matériaux » sont d'une précieuse abondance, et précieux au-delà de » toute expression. Quand on jette les yeux sur ce traité, » on est frappé de l'étendue des connaissances nouvelles » qu'il amène, comparé aux notions de Pline, de Mela, » de Strabon » (1).

(1) VIVIEN DE ST.-MARTIN p. 196, 198, 204.

La géographie de Ptolémée était accompagnée d'une mappemonde (Pl. II) et d'une collection de plans, entachée il est vrai, d'une prodigieuse erreur. Nous avons rappelé que Ptolémée, adoptant la rectification de la mesure de l'arc terrestre de Posidonius, admettait pour le degré 500 stades. La longueur stadiale, mesurée des colonnes d'Hercule au fond du golfe d'Issus, était de 26,500 stades que Ptolémée avait réduites à 25,400, pour se rapprocher plus exactement de la ligne droite (?) Le degré équatorial de 500 stades devait être réduit à 404 sur le parallèle de Rhodes (36°), et d'après cette donnée Ptolémée admet pour l'étendue de la Méditerranée $\frac{25,400}{404} = 62^{\circ} 52'$ de longitude (1). On sait aujourd'hui que cette étendue ne dépasse pas $42^{\circ} 32'$. Si Ptolémée eut adopté le chiffre de 700 stades fixé par Eratosthène, réduit à 566 stades pour le parallèle 36°, il eut trouvé une longueur beaucoup plus exacte de $\frac{25,400}{566} = 44^{\circ} 5'$. Cette erreur fausse les indications de toutes les longitudes des cartes Ptoléméennes.

Epilogue.

Il est dans la destinée des établissements semblables à la bibliothèque d'Alexandrie, de disparaître par un effet inévitable de la guerre. N'avons-nous pas vu de nos jours encore la riche bibliothèque de Strasbourg, incendiée par les armées de la docte Allemagne, qui n'a pas de plus pressant souci, la guerre terminée, que de la rétablir ? Tel fut aussi le sort de la bibliothèque d'Alexandrie, riche dit-on, de plus de 400,000 volumes, et détruite par la flotte de Jules-César en l'an 40. Cette perte fut réparée en partie

(1) PTOLÉMÉE prend pour longitude de Calpa (Gibraltar) $7^{\circ} 30'$ et pour celle d'Alexandrie ad Issus (Alexandrette) $69^{\circ} 30'$; différence 62° .

par Marc Antoine, qui fit transporter à Alexandrie la bibliothèque de Pergame ⁽¹⁾, mais la plupart des écrits des anciens cosmographes grecs n'en demeurèrent pas moins perdus. En l'an 140, Ptolémée entreprit la rédaction de l'*Almageste* destiné à suppléer à ce désastre, et à conserver au moins des traditions qui avaient perdu l'appui des écrits originaux.

De nombreuses copies de l'œuvre Ptoléméenne, répandues dans tous les centres intelligents, permettaient d'espérer en voir quelques unes au moins, échapper à la destruction fatale de la guerre. Il n'en fut rien, et au VIII^e siècle elles étaient perdues ou oubliées, au point que le souvenir des brillantes écoles grecques s'éteignit, et

(1) L'histoire de cette bibliothèque de Pergame est assez intéressante.

Le petit *royaume de Pergame* dans la Mysie, fut fondé en 283 av. J.-C. par Phileœrus, l'un des lieutenants de Lysimaque, dont le descendant, Attale III, institua Rome son héritière en 133 av. J.-C. Le roi Attale I^r de Pergame avait fondé une célèbre école de grammaire et créé une importante bibliothèque.

On sait qu'en mourant (322 av. J.-C.), Aristote avait légué sa bibliothèque à Theophraste, qui lui-même légua la sienne à Nelée de Scepsis. Ce dernier fit deux parts de son héritage : l'une vendue à Démétrius de Phalère, directeur de l'école d'Alexandrie, contribua à former le riche fond de la bibliothèque du *Bruchaiôn* de l'Institut égyptien ; l'autre fut emportée par Nelée à Scepsis, qui faisait partie du royaume de Pergame. A la mort de Nelée, ses héritiers, peu intelligents sans doute, firent également deux parts du restant de la bibliothèque venant du Lycée d'Athènes. L'une fut vendue au roi Attale I^r de Pergame, qui la fit compléter au moyen de copies de manuscrits faites dans la Bibliothèque d'Alexandrie. Plus tard cette bibliothèque de Pergame passa toute entière à Alexandrie sur l'ordre de Marc Antoine, pour y reconstituer la bibliothèque de l'école égyptienne. La seconde part des manuscrits de Nelée, demeura cachée par ses héritiers dans des caves, avec l'espoir d'en obtenir un plus haut prix que celui offert par le roi ; elle y subit de fortes dégradations et fut acquise longtemps après par le bibliophile Apollon de Teos, qui la fit transporter à Athènes. Scylla, lors du siège de cette ville, s'en empara et la fit transporter à Rome en l'an 87.

que l'obscurantisme le plus profond régna en Europe sur tout ce qui regardait la science de la terre. — Notre imprimerie, par l'énorme multiplicité de ses produits, sauvera peut-être la science moderne dans l'avenir.

Dans sa haine de l'islamisme, le moyen-âge crédule n'a pas hésité à accuser de ces désastres, les sectaires de Mahomet. Les monastères chrétiens, où se produisait précisément la renaissance des lettres, virent naître la légende de la destruction de la bibliothèque d'Alexandrie par Amrou, lieutenant d'Omar, qui s'empara d'Alexandrie après un long siège de 14 mois, en 640. Dans sa fureur sauvage Amrou ordonna, disait-on, la dispersion de la bibliothèque, dont les manuscrits servirent pendant plus de six mois à chauffer les bains publics de la ville. Cette légende a été appuyée du témoignage suspect d'un chrétien jacobite Aboulfarage, né en Asie-Mineure en 1226, et qui lui-même l'avait empruntée à un écrivain du VIII^e siècle, Ardolatif.

L'érudition moderne a fait justice de cette tradition d'autant plus absurde, que ce furent précisément les savants Arabes qui nous conservèrent les documents ou les copies à l'aide desquels la science européenne a reconstitué l'histoire de cette science grecque, autrefois si brillante. Ebn-Kaldoum, auteur du VIII^e siècle de l'hégire (XIV^e siècle chrétien), déplorant le triste sort réservé aux grands dépôts de la science, écrivait : « Que devinrent les ouvrages » scientifiques des Perses qu'Omar fit détruire, quand il » conquît leur pays ? Où sont ceux des Chaldéens, des » Syriens, des Babyloniens ? Où sont ceux des Egyptiens » qui les précédèrent ? Les travaux d'un seul peuple sont » parvenus jusqu'à nous, c'est-à-dire *ceux des Grecs*. »

Le patriarche Eutychius, témoin du siège d'Alexandrie par Amrou, ne parle pas de la destruction de sa bibliothèque, qu'il n'eut vraisemblablement pas manqué de rappeler si le fait se fut produit. Tout nous montre au

contraire Amrou plein de respect pour la civilisation grecque ; après le siège de la ville il écrivait à Omar : « La grande cité de l'occident a été prise par les Turcs » avec une vaillance et une ardeur merveilleuses. Son » opulence, sa beauté, ne peuvent s'exprimer par des paro- » les ; elle renferme 4000 palais, autant de bains, quatre » théâtres ou lieux de divertissements, 12,000 boutiques de » comestibles où l'on donne à manger, 40,000 juifs payant » le tribut, 200,000 Coptes et Grecs qui le paieront. Elle a » été emportée de vive force et sans capitulation, ce qui » fait que les Musulmans attendent impatiemment le fruit » de leur victoire. » Amrou hésitait à accorder à ses soldats le droit de pillage, toujours concédé au vainqueur ; s'entretenant avec le grammairien Jean, laborieux péripatéticien, celui-ci se hasarda à lui demander le don de la bibliothèque, pour la sauver de la soldatesque, disant que c'était un trésor sans valeur pour ces conquérants illettrés ; Amrou semblait disposé à la lui céder, mais attaqué à deux reprises par les Grecs, qu'il parvint à repousser, après avoir démantelé les remparts « pour rendre Alexandrie » disait-il, « accessible de toute part, comme la demeure » d'une prostituée », il dut bien céder à l'avidité de ses soldats. Omar, consulté au sujet de la bibliothèque, lui répondit mélancoliquement : « Si ces écrits sont conformes » au livre de Dieu, ils deviennent inutiles ; s'ils lui sont » contraires il ne faut pas les tolérer, » et la bibliothèque fut dispersée.

Mais déjà elle ne renfermait plus l'*Almageste*, et ce qui prouve la perfidie de la légende d'Amrou, c'est que cette perte était précisément due aux chrétiens, dont la légende cherchait à voiler le crime anti-civilisateur.

Le christianisme avait trouvé à Rome ses premiers adeptes parmi les esclaves, auxquels il offrait égalité et protection contre leurs maîtres ; comme toute démocratie qui s'élève, les nouveaux convertis se montrèrent hostiles

à la civilisation qui les avait jusqu'alors persécutés, et dans leur ignorance ils s'attaquèrent surtout à la science. De même que plus tard les réformés chrétiens, après s'être emparé de l'abbaye de Clugny, se hâtèrent tout d'abord de brûler et de détruire sa riche bibliothèque et son dépôt de chartes, disant que c'étaient des livres de messe, — de même que l'anabaptiste Rothman de Munster fit brûler la riche bibliothèque de Rudolphe Languin, entièrement composée de manuscrits grecs et latins, disant que la Bible seule était nécessaire, — de même les chrétiens de l'Orient, fanatisés, s'attaquèrent surtout aux dépôts de la science des Grecs, considérés comme basé de la puissance du paganisme. — Ce fut ainsi probablement que la bibliothèque d'Alexandrie et les manuscrits de Ptolémée furent détruits en 388, sous le règne de Théodose ⁽¹⁾, par une troupe de chrétiens révoltés et exaltés par l'archevêque Théophile.

Pour disperser complètement une œuvre savante telle que celle de Ptolémée, conservée dans une multitude de dépôts, il fallait plus que l'incendie d'une bibliothèque, plus que le siège d'une ville, il fallait une tendance générale inspirée par la haine contre la civilisation existante, il fallait l'ignorance et le fanatisme ⁽²⁾. La démocratie chrétienne naissante, reposant sur des principes justes, mais pratiquée par des ignorants, unie aux grandes invasions qui de toutes parts assaillaient l'Europe, donna au monde

(1) CANTU. *Histoire universelle*, t. IV, p. 296. — DE HUMBOLDT. *Cosmos*, t. II, p. 181.

(2) Tandis que l'école d'Athènes, inspirée par l'esprit de libre examen, périt sous les coups de la puissance sacerdotale et aristocratique du paganisme, dirigée par le grand prêtre ou *hiérophante* de Cérès Euredion, qui accusa Aristote d'hérésie, il est remarquable que ses débris réorganisés à Alexandrie périrent à leur tour sous l'influence de la religion nouvelle, essentiellement démocratique, dont elle avait favorisé l'avènement. Telle sera malheureusement toujours l'influence d'un fanatisme intolérant et corrupteur, plaçant l'intérêt terrestre au dessus de la vérité qui est d'essence divine.

dix siècles d'obscurantisme. La civilisation de Byzance, confiante dans sa force, insouciante de l'avenir, épuisée par le despotisme des empereurs grecs, succomba sans défense sous les coups des Turcs conduits par les successeurs de Mahomet. Le monde occidental lui-même ne se releva de sa longue déchéance, après les invasions barbares, que le jour où au contact des Arabes, pendant les croisades, il recueillit chez eux les débris de la science des Grecs, les cultiva dans ses monastères, et peu à peu acquit la force de dompter l'ignorance inconsciente et prétentieuse, qui avait régné sans partage pendant de longs siècles de guerres incessantes, ne laissant aucun loisir pour les travaux intellectuels.

Itinéraire d'Auguste. (Tables de Peutinger).

CHAPITRE III.

Les itinéraires Romains.

Après l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie en 388, une éclipse se produit dans la science géographique et se prolonge jusqu'au XVI^e siècle.

Les Romains qui s'occupaient beaucoup plus de conquêtes que de science, contribuèrent cependant au développement, sinon de la science, au moins des connaissances géographiques. « Chaque prise de possession, » dit Vivien de Saint-Martin, « était suivie d'une organisation régulière, à la fois militaire » et civile. Des postes étaient établis et des routes ouvertes, « ce qui nécessitait une reconnaissance exacte du pays; » l'administration romaine réunissait ainsi promptement un « ensemble complet d'informations sur les territoires et leur » population, et ces informations, quelle qu'en fût la forme « officielle, devaient être assez aisément accessibles, à en » juger pour la quantité de renseignements d'un caractère « authentique, qui se trouvent dans les historiens, parti- » culièrement Tite-Live, si riche en détails précieux pour » la géographie des provinces annexées à l'empire du » peuple-roi. Ces reconnaissances topographiques n'atten- » daient pas toujours l'annexion; elles s'étendaient aux » territoires qui devenaient pour les armées un champ » d'opération même temporaire. Polybe décrivant la zone » du pays qu'Annibal allait traverser au commencement » de la seconde guerre punique, pour se porter d'Espagne

» en Italie à travers la Gaule méridionale (220 ans av. J.-C.), dit que de son temps (an 140) les Romains avaient mesuré cette route et marqué les distances par des bornes milliaires. Rome cependant ne possédait encore aucune partie de la Gaule; sa plus ancienne possession, celle du pays du Rhône, dont elle forma la *Province*, ne date que de 121. Chaque conquête, chaque guerre, devenait ainsi, grâce aux *mensores* qui accompagnaient les armées romaines, comme aujourd'hui nos ingénieurs militaires, l'occasion d'autant de reconnaissances géographiques qui enrichissaient singulièrement la carte du monde ⁽¹⁾. »

En présence de ces faits, il ne faut pas s'étonner de l'abondance des détails sur tous les territoires de l'Empire, que nous ont conservés Strabon (an 20 av. J.-C.), Pompéius Mela (an 43 ap. J.-C.), Pline (an 79), Tacite (an 101) et tant d'autres dont les récits sont demeurés célèbres. C'étaient ce qu'on nommait des *Itinéraires écrits* (*itinera scripta*) ou encore *Itinéraires annotés* (*itinera adnotata*); mais il est étrange de n'y voir signaler aucunes *cartes* descriptives, qui sont *les yeux de la géographie*.

La seule mention connue d'un travail graphique et géométrique exécuté par les Romains, se trouve dans les écrits d'un géographe obscur nommé Ethicus, né en Istrie, qui composa, dans la seconde moitié du IV^e siècle, deux abrégés cosmographiques assez insignifiants, l'un en latin, l'autre en grec. D'après Ethicus, Jules César ordonna par un sénatus-consulte un grand mesurage de toutes les parties du monde romain, qui fut aussitôt commencé et exécuté avec beaucoup d'activité. Zenadoxus en Orient y consacra 14 ans 5 mois 9 jours; Théodatus dans les pays du Nord, 20 ans 8 mois 10 jours; et enfin dans les contrées du Midi Polyclitus poursuivit cette tâche pendant 25 ans 1 mois 10 jours. ⁽²⁾.

(1) VIVIEN ST.-MARTIN. p. 155.

(2) Id. p. 157 et 211.

La conception d'un tel travail par César n'a rien qui doive nous surprendre. Sa marche dans nos contrées sauvages, exécutée avec une précision remarquable que ne surpasse pas la science militaire moderne, indique à la fois une grande sûreté d'informations et une étude approfondie de la stratégie et de la géographie. Mais nulle part ailleurs que dans les écrits d'Ethicus ne se trouve la mention de ces grands travaux. Le docteur Blair, dans son *History of the rise and progress of géographia*, publié en 1784, a résolu heureusement l'énigme. Pline cite une grande opération géodésique exécutée par Marcus Vipsanius Agrippa, gendre et premier ministre d'Auguste. En supposant l'opération commencée l'année même de la mort de César, (44 ans av. J.-C.) elle était terminée d'après les indications d'Ethicus en l'an 19 (av. J.-C.), c'est-à-dire qu'alors Agrippa était dans la plénitude de son pouvoir. Il n'y a donc pas à douter que l'opération indiquée par Ethicus ait été exécutée sous le règne d'Auguste, neveu de Jules-César.

Pline nous apprend en outre qu'Agrippa « *voulant déployer la carte du monde aux yeux de l'univers* » traça le plan d'un large portique sous lequel il voulait figurer le monde romain et qu'à ce monument devait être joint un *Itineraria scripta* reproduisant la nomenclature alphabétique des villes avec leurs distances, itinéraire auquel Pline a fait évidemment de nombreux emprunts. Il résulte de ces indications que ce tableau du monde romain, nommé *Itinerarium Romanum*, devait affecter la forme d'un *Routier général de l'Empire* (1).

Ce *Portique d'Octavie*, projeté par Agrippa, fut construit à l'emplacement qu'occupe aujourd'hui l'église *Santa Maria in Campitelli*, mais nous ignorons s'il fut jamais orné de l'*Itinéraire Romain*. — « Cette carte monumentale, si elle » nous fut parvenue, serait pour nous d'un prix inestimable »

(1) VIVIEN DE ST.-MARTIN, p. 159.

dit Vivien de St.-Martin. — Dans le même ordre d'idées Agrippa fit également ériger à Rome la colonne milliaire, désignée sous le nom de *Milliarium aureum*, d'où rayonnaient toutes les routes de l'empire, d'abord en Italie, puis se prolongeant jusqu'aux frontières. D'autres colonnes milliaires, dont on a retrouvé de nombreux exemplaires, étaient placées d'étape en étape sur toutes les routes, pour marquer la distance jusqu'à Rome (1).

A défaut d'indications complètes sur l'*Itinéraire Romain*, nous possédons la *Table de Peutinger*, heureusement retrouvée aux XVI^e siècle, qui en fut sinon la copie, du moins un fragment important. Ce document se compose de onze cartes de 0^m34 de hauteur sur 0^m59 à 0^m60 de largeur (Pl. III) se joignant bout à bout et formant une frise d'une longueur totale de 6^m82. Il fut tracé à Colmar en 1265, par un moine dominicain, ainsi que nous l'apprend la bibliothèque du couvent, sur douze peaux en parchemin, d'après un original perdu, une *Mappa-mundi*. Cette *Mappa* se trouvait à Spire de 1439 à 1490 et d'après l'abbé Trithème fut vendue à Worms en 1507 à Conrad Celles (Meissel), qui la céda à la célèbre bibliothèque de Conrad Peutinger, riche marchand d'Augsbourg, conseiller de l'empereur Maximilien. Diverses reproductions en furent gravées par ses ordres et son nom resta à ce précieux itinéraire. Après la mort de Peutinger il passa en 1638 à la bibliothèque impériale de Vienne (2).

Cette carte d'aspect extraordinaire, au défaut de configuration évident, répond bien à l'idée que l'on peut se faire d'*Itinéraires peints ou dessinés* (*Itineraria picta*), dont l'exécution a été souvent attribuée à Auguste.

Les divers lieux y sont indiqués par des légendes et des dessins à la manière des *cartes cavalières*, les dis-

(1) DURUY. *Histoire des Romains*, t. IV, p. 17 de 205. — C'est à l'emplacement du portique d'Octavie que fut découverte la Vénus de Médicis.

(2) D'AVEZAC. *Projections*, p. 30.

tances itinéraires y sont inscrites en chiffres. Les régions et les terres sont étirées dans le sens de l'Ouest à l'Est et réduites dans le sens du Nord au Sud, de manière que la Méditerranée, par exemple, affecte la forme d'un canal étroit. Cette forme s'explique en songeant à ce que devait être le prototype: " Celui-ci, " dit M. Dejardin, " tracé " sous un portique, devait mettre à la portée de tous les " regards, dans un espace nécessairement prolongé dans " le sens horizontal, très retréci dans le sens vertical, " l'ensemble des pays, des régions et des routes du monde " romain, de telle sorte que l'œil put apercevoir avec " facilité, les contrées septentrionales et celles du centre " comme celles du midi. De là naquit sans doute la nécessité d'établir un dessin conventionnel, auquel les esprits " et les yeux ne tardèrent pas à s'habituer (1). "

Tel qu'on peut le comprendre, l'*itinéraire romain*, sans doute dressé pour le besoin des armées, se composait du tracé de la route principale développée en ligne droite, sans souci de ses courbures ou angles, à côté de laquelle étaient tracées toutes les routes latérales avec l'indication des lieux qu'elles traversaient et leurs jonctions. La marche d'un corps de troupes se trouvait-elle entravée en un point quelconque sur la voie principale, on y trouvait immédiatement l'indication de la voie latérale à suivre pour contourner l'obstacle.

L'usage de ce type de cartes, excluant toute idée de représentation scénique des anciennes cartes grecques, a persévéré longtemps dans les *cartes postales* et se retrouve encore en usage dans nos administrations de chemin de fer.

Dans le monde byzantin, mieux informé des travaux de la science grecque, la perte des travaux de Ptolémée fut considérée comme un désastre irréparable. L'empereur Théodose-le-Grand, sous le règne duquel cet événement

(1) CH. REELENS. *La Table de Peutinger*.

s'était produit et qui projetait, dit-on, de faire dresser une carte générale de l'Empire, tracée à la manière plus rationnelle de l'école égyptienne, dont les écrits de Ptolémée enseignaient les principes, chercha à porter remède dans la mesure du possible, à cette perte déplorable. Il prescrivit d'en rechercher toutes les copies pour en confier le dépôt à divers établissements publics ou monastères, à l'abri des révolutions. C'est à cette prévoyance que nous devons la conservation des manuscrits de la géographie de Ptolémée parvenus jusqu'à nous, d'ailleurs d'une valeur très inégale à cause des erreurs des copistes et souvent faussés par des interpolations maladroites de commentateurs ignorants et présomptueux. Parmi ces copies, celle considérée de nos jours comme la plus parfaite, est conservée au monastère de *Vetopédi* du Mont Athos. Un *fac simile* dédié à l'empereur Alexandre de Russie, en a été publié en 1867 par Firmin Didot à Paris, sous la direction de MM. Seweistianoff et V. Langlois.

Dans la reconstitution de l'œuvre Ptoléméenne, on déplora la perte de l'Atlas de Ptolémée qui n'avait été exécuté, paraît-il, qu'à un seul exemplaire. Durant le V^e siècle Agathodaemon d'Alexandrie entreprit de le rétablir à l'aide de copies imparfaites, et en se basant sur les traditions. « Quand en 422 » dit Lelewel, « l'empereur Théodose, » excellent mathématicien et astronome, entreprit de dresser » une carte de l'empire, il envoya des géomètres dans » toutes les provinces pour les mesurer, et, guidés par » d'anciens documents, il les rectifièrent soigneusement. » Les Pères de l'église et les chrétiens aimaient mieux se » référer aux anciens documents et adopter leurs idées » pour leurs versions bibliques. A Alexandrie, le géomètre » Agathodaemon, dessinateur de cartes, fut réveillé peut- » être par l'activité de Théodose (1) ».

(1) LELEWEL, t. I, p. XIX.

Telle est l'origine des Atlas de Ptolémée qui nous sont parvenus, entachés sans doute d'un défaut originel et, de plus, déformés par de nombreux commentateurs.

Théodoric, le premier roi Goth d'Italie, élevé en otage à Byzance et initié à la civilisation orientale, tenta de faire revivre l'école d'Alexandrie, en 493, dans sa capitale de Ravenne. Sous son inspiration Guy de Ravenne publia une *Cosmographie* avec description du monde connu. « Il » avait copié ses prédécesseurs », dit Lelewel, « et il était » copié à son tour, imité et reproduit sur les lieux mêmes » par d'autres ravennates » ⁽¹⁾. C'est à cette époque aussi en effet, qu'il faut faire remonter la riche compilation de l'*Anonyme de Ravenne*, (publiée en 1688 par le bénédictin Claude Porcheron), dans laquelle l'auteur mettant à contribution la bibliothèque de Ravenne, créait une *géographie* que Lelewel qualifie: « d'œuvre d'un ignorant érudit », — « Elle est tirée aussi bien » dit-il, « des auteurs anonymes » que connus, conçue dans un certain ordre, pleine d'erreurs et de bévues d'ignorant. Pour la partie scientifique » on n'y voit rien de clair, de précis, de distinct. » ⁽²⁾

Plus importante sans doute fut la traduction de Ptolémée faite par Boëtius, à la demande de Cosmodore, ministre de Théodoric, mais nous ne connaissons son existence que par une lettre de Cosmodore ⁽³⁾.

Le *Dictionnaire de géographie* d'Etienne de Byzance, publication considérable du règne de Justinien (527), dont il ne nous est parvenu qu'un abrégé très inégal ⁽⁴⁾, achève en quelque sorte la série des publications Ravennates.

La science ancienne jette un reflet suprême, puis retombe dans le silence en Europe, après les *Tables d'argent de Charlemagne*. Le grand Empereur, fidèle imitateur de l'empire

(1) LELEWEL, t. I, p. 4.

(2) Id. t. I, p. 5.

(3) VIVIEN DE ST.-MARTIN, p. 223.

(4) Id. p. 232.

romain dans la constitution de son empire d'Occident, veut à son tour, à l'exemple d'Auguste et de Théodose, avoir l'image de ses vastes conquêtes. Avec le concours de Théodulphe, le studieux évêque d'Orléans, d'Alcuin, le savant abbé de Tours, il fait dresser sur parchemin ou papyrus, des cartes de ses provinces avec les villes soigneusement indiquées (1). Puis il fait construire par des moines Irlandais et Bretons, savants géographes appelés à sa cour, une grande carte du monde, gravée sur trois *tables d'argent*, connues sous le nom de *Tables carrées*, sur lesquelles Rome et Constantinople sont représentées et l'Univers divisé en trois parties distinctes : l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Il fait rédiger une description de l'empire par le savant moine irlandais Dicuil (825). Les éléments des diverses parties de ce travail sont vraisemblablement empruntés à l'école Ravennate.

Les *Tables d'argent* de Charlemagne disparurent dans la plus déplorable catastrophe pendant la guerre que Lothaire, petit fils de Charlemagne, eut à soutenir contre ses frères pour le partage de l'empire. Elles furent brisées et les morceaux du précieux métal distribués comme salaire aux soldats. Aucun renseignement n'est resté sur cette carte carlovingienne, mais quelques savants sont disposés à en voir une reproduction dans la carte anglo-saxonne du IX^e siècle, dont le manuscrit a été retrouvé à la bibliothèque de Strasbourg (2). Plus encore que le pillage d'Alexandrie, cette destruction barbare clôt l'histoire lamentable de la science ancienne.

*
* *

Les Arabes, qu'une injuste prévention chrétienne a accusés de la destruction de l'œuvre de Ptolémée, contribuèrent au

(1) CAPEFIGUE, *Charlemagne*, t. II. p. 76.

(2) LELEWEL, t. I. p. 9, 85. LXXIX, et l'Atlas, pl. VII, représentant la carte.

contraire puissamment à la conserver et même à la perfectionner.

On sait en effet que le khalif Al-Mamoun de Bagdad (an 813) fit traduire en arabe un exemplaire de la géographie Ptoléméenne, qu'il avait réussi à se procurer. Il ne se borna pas là, et fit même opérer la révision de la mesure du méridien d'Eratosthène, par une grande opération géodésique, exécutée dans une vaste plaine de la Mésopotamie, entre Sindjar et Palmyre, situés tous deux sur le même méridien. Les détails de ce travail ont été conservés par les écrits du géographe arabe Ibn-Younies (1008), et d'après Vivien de Saint-Martin. il donna pour la mesure du degré du méridien 122,500 mètres, valeur très approchée de celle de 111,111 mètres, admise aujourd'hui (1).

Un autre arabe, Abou-el-Hassan, rectifia les Tables de Ptolémée et réduisit la longueur de la Méditerranée, exagérée dans la carte Ptoléméenne, de 61° à 42°, mesure à peu près confirmée depuis.

Déjà au temps de Dicéarque, les Arabes s'étaient montrés hardis navigateurs et profitant de la connaissance des *moussons* périodiques, ils allaient chaque année, ainsi que nous l'avons dit, chercher les produits précieux de l'Inde. Plus tard, après les conquêtes de Syrie, ils étendirent considérablement leurs voyages aventureux. Ceux de deux géographes de Bagdad, Maçoudi (915) et Ibn-Houkal (976) sont demeurés célèbres, de même que ceux de Ibn-Boutah de Tanger (1225) (2).

Au IV^e siècle, le persan Soleiman atteignit le premier en Chine et en rapporta la connaissance de l'aiguille aimantée. On doit aussi à ce géographe, une savante étude sur les *moussons* (en arabe *Moussoun*, saison) (3).

(1) LELEWEL, t. I, p. 16. — VIVIEN DE ST.-MARTIN, p. 252.

(2) VIVIEN DE ST.-MARTIN, p. 241.

(3) DE HUMBOLDT, t. II, p. 101. — LELEWEL, t. I, p. LXXX.

Les procédés cartographiques des Arabes avaient beaucoup d'analogie avec ceux de Ptolémée. Ils admettaient comme centre ou *coupole* du monde, qu'ils nommaient *Arim*, tour à tour certains lieux sacrés, tout comme on a proposé de nos jours en Europe de faire choix de Jérusalem et comme les Grecs avaient déjà adopté Rhodes. Ils proposèrent successivement, d'après M. Sedillot, *La Mecque*, *Souka* dans l'île de Ceylan, *Nischabou* dans le Khorassan. L'Arabe Abou-Riban, dit Lelewel, les raille sur ce *trémoussement* du centre du monde.

Détail assez curieux à noter : sur toutes les cartes arabes, le Nord se trouve au bas de la carte, signe caractéristique de ces produits de la science arabe ; ils comptaient les degrés de longitude d'orient en occident et non d'occident en orient comme nous le faisons ⁽¹⁾.

* * *

Dans le haut moyen-âge, l'Europe est occupée par un monde de conquérants honnêtes mais barbares. Entre leurs tribus nomades s'infiltré la poussière des champs de bataille, les rodeurs qui s'attachent fatalement aux armées comme une lèpre ; du désordre des conquêtes et des actions violentes, naissent l'habitude et la pratique du brigandage. Dans ce temps la géographie n'a d'autre rôle que de rapprocher les hommes par le commerce, son objectif par excellence. Elle facilite la distribution des marchandises amenées dans les ports et au centre du continent, à des *marchés* ou *foires* périodiques, comme on le voit encore de nos jours dans la sauvage Afrique. Chacun vient apporter les produits de son sol et de son industrie pour acquérir en échange ceux d'autres contrées. La connaissance de la géographie assure la sécurité des transports contre les brigands, en indiquant des voies détournées pour leur échapper.

(1) LELEWEL, t. I, p. XXVI, XXVII, XXVIII, XXIX, 35, 36, 37, 71, — t. IV, p. 123.

Ces distributions dans l'intérieur sont facilitées par des *itinéraires* analogues à ceux que les Romains ont imaginés pour le service de leurs armées. Sur les côtes, elles offrent plus de difficulté, car il faut combattre à la fois les hommes et les éléments. La géographie devient l'origine d'un ensemble de connaissances nouvelles, donnant naissance à la cartographie du moyen-âge.

Une grande incertitude règne sur l'histoire de la navigation des anciens; nous ne trouvons que légendes et conjectures. On sait que les Phéniciens avaient accompli déjà de grands voyages, s'étendant sur toute la surface de la Méditerranée et dépassant même le détroit de Gibraltar, mais les moyens qu'ils employaient pour se guider dans ces expéditions aventureuses restent obscurs. Il est certain que dans le haut moyen-âge, les marins méditerranéens en étaient revenus aux procédés très élémentaires de la *navigation cotière*. Sur de petits navires ou galères, sinon pontées, du moins incomplètement pontées, ils quittaient le port le matin, manœuvraient à l'aviron, demeuraient en vue des côtes et se guidaient par les *amers* du rivage, pour regagner le port suivant à la tombée de la nuit, courant de caps en caps, d'où est même venu le nom de *cabotage* donné à ce genre de navigation, (de *cabo*, cap en espagnol). On suspendait ces expéditions au mois de novembre, période des longues nuits et des journées nébuleuses, pour les reprendre au mois de février ⁽¹⁾. Malgré toute leur prudence, il arrivait pourtant que ces marins étaient surpris par la tempête et entraînés au large; il ne leur restait alors d'autre ressource que de se livrer à l'aventure avec l'espoir d'atteindre la terre la plus proche, et cette aventure se prolongeait parfois de longs jours, même dans une mer fermée comme la Méditerranée.

La pratique du cabotage exigeait des marins ayant une

(1) CANTU. *Histoire Universelle*, t. VII, p. 21.

connaissance très développée de tous les accidents de la côte; il est probable que déjà on avait dressé des cartes spéciales, ou *itinéraires marins* (fig. 25), désignés sous le nom de *portulans*, dont l'usage s'est continué pendant des siècles. Ces portulans étaient généralement tracés sur des peaux, pour résister aux avaries de l'eau de mer. Nous avons reproduit un croquis indiquant un voyage côtier faisant escale aux points A, B, C, D, E, avec l'exemple d'un prolongement par la tempête, entraînant au large, vers un point Z sur la rive opposée. Lorsqu'un tel accident se produisait, le voyageur était souvent obligé de reprendre la navigation côtière, doublant parfois de nouveau les ports déjà visités.

Suivant la tradition les Arabes, à une époque antérieure, avaient pratiqué une méthode plus hardie lorsqu'ils partaient chaque année des golfes persiques et arabiques, se laissant entraîner dans la haute mer par des *moussons* favorables, pour revenir quelques mois plus tard, poussés par le courant inverse. Les vents régnants de la Méditerranée offrent une remarquable fixité; à l'initiative des Arabes, ils furent étudiés, et leur connaissance contribua à donner quelque sécurité au *cabotage*. On retrouve encore la trace de *girouettes* à l'aide desquelles se faisait l'observation du vent dans diverses villes anciennes du littoral méditerranéen.

L'étude des vents, qui sont l'une des manifestations les plus sensibles de la vie de la nature, a beaucoup occupé les anciens; ils prennent une place importante dans la liturgie et la science augurale païenne. « C'est une bien » vaste question que celle des vents ». écrivait spirituellement d'Avezac, « et rien qu'à écrire ce mot, je frissonne » d'appréhension devant l'horizon illimité que la fantaisie » pourrait à ce propos, ouvrir à mon aventureuse explo- » ration... Dieu me garde de vouloir sonder les mysté- » rieuses obscurités, où le lyrisme du psalmiste hébreux » nous fait entrevoir le Tout-Puissant en sa colère, armé

» de la foudre, portée par les chérubins sur les ailes du
» vent... Je ne me laisserai par davantage séduire aux
» poétiques fictions où se complaisaient Homère et Virgile,
» racontant l'histoire d'*Eole* livrant au sage Ulysse l'outre
» fameuse, où le roi d'Ithaque doit garder emprisonnés
» les vents qui menacent de troubler son voyage, ou bien
» Neptune de sa voix formidable dominant les orages et
» réprimant les vents ameutés contre la flotte d'Enée?... ⁽¹⁾ »
Pas plus que d'Avezac nous n'essaierons de débrouiller les
théories tendant à expliquer l'origine et le but des vents,
ni même à discuter leur dénomination qui offre une éton-
nante instabilité ⁽²⁾; nous nous bornerons à indiquer à
grands traits l'origine de la *Rose des vents*, c'est à dire de
l'image formée par les rayons d'un cercle, suivant la
direction des vents principaux d'un lieu.

D'après Pierre Gosselin, mathématicien de Cahors, qui
au XVI^e siècle avait déjà fait son étude de la géographie
systématique et positive de l'antiquité et passait en cette
matière, dit d'Avezac, pour « l'oracle académique de son
temps » les anciens admettaient *une rose à deux vents*.
« Les anciens Grecs » dit Gosselin, « divisaient le cercle
» de l'horizon en deux parties et ne connaissaient que
» deux vents : les *Boréas* renfermant tous les vents qui
» soufflaient de la bande du Nord, ou du demi cercle
» compris entre l'Orient et l'Occident équinoxial, et les
» *Notus*, tous les vents qui partaient de la bande du Sud
» de l'autre côté de l'horizon. » Gosselin appuyait cette
thèse sur l'autorité d'un certain *Thrasyalces*, *physicien*
(dénomination caractéristique de l'école de Thales adoptée
par opposition aux *mathématiciens*, caractéristique de
l'école de Pythagore). Ce Thrasyalces est cité par Strabon,

(1) D'AVEZAC. *Aperçu historique sur la Rose des vents* (Lettre à M. Henri Narducci, p. 7).

(2) LELEWEL, t. II. p. 15

qui ne semble guère le connaître, et appuie son opinion sur Posidonius ⁽¹⁾. L'hypothèse de cette *rose à deux vents* reste problématique, car *Thrasyalces* ressemble fort à *Thrasyte*, astrologue qui se trouvait à Rhodes à l'époque de l'exil de Tibère et vécut jusqu'à l'an 57 de notre ère; Strabon a pu connaître *Thrasyte*, mais *Thrasyte* n'a jamais connu Posidonius, qu'il ne pouvait citer que par tradition.

Quelle foi ajouter à une tradition préhistorique, alors qu'on sait que déjà Homère et les Grecs admettaient quatre vents principaux dans la direction du diaphragme et de la perpendiculaire, correspondant à nos parallèles et méridiens actuels, et à nos *points cardinaux* ⁽¹⁾.

La première notion positive un peu certaine que l'on possède sur la rose des vents, suppose quatre vents. Beaucoup de cartes anciennes portent quatre figures (fig. 26) personnifiant ces vents principaux, soufflant vers un centre qui représente la terre. Ovide nous donne leur dénomination dans un distique que nous reproduisons d'après la traduction de Mercator.

(2) Du *levant* empourpré

Eure (Eurus) prend son haleine;

(4) *Zephyr* entre en plaine,

Du *couchant* diapré;

(1) *Borée* (Aquilon) vient du Nord,

Tout chargé de froidure,

Contre lequel conjure

(3) Le *Midi* (Notus) sans efforts.

Cette figure est caractéristique en ce qu'elle indique bien ce qu'il faut entendre par *vent du nord*, *du couchant*, *du levant* et *du midi*. Dans cette image symbolique, Borée est généralement figuré par un vieillard ou une tête de mort, qui semble lutter contre les forces vivifiantes de la chaleur du midi, tandis que Eure est représenté par un jeune homme semant des fleurs sur son passage.

(1) D'AVEZAC, *uti supra*, p. 8 et 9.

La division en *quatre vents* était évidemment très insuffisante pour distinguer les courants divers qui circulent sur la terre et les mers; on attribue à Timosthènes, l'amiral de Ptolémée Philadelphie, l'invention d'une *rose à 12 vents*, qu'adopte également Agathomère, plus jeune que lui de trois quarts de siècle (fig. 27), et qui rappelle singulièrement la division du cercle en *Hexecostes*, adoptée par l'école égyptienne. Déjà Homère avait admis pour la direction des vents du levant et du couchant, une certaine variation entre l'*Eure* (levant d'été) et l'*Apeliote* (levant d'hiver), correspondant l'un au *Zephyr* (couchant d'été) et l'autre à l'*Argeste* (couchant d'hiver) (1). Timosthènes semble vouloir généraliser cette idée en attribuant à chaque *courant principal* à droite et à gauche, des *courants secondaires* formant quatre *triades* distinctes, ayant pour appellation commune au pluriel, les *Borées*, les *Eures*, les *Notus*, les *Zéphyrs* (1).

La *rose égyptienne aux douze vents* resta longtemps en usage; on la retrouve au IV^e siècle à Ravenne ainsi que dans Végèce, et encore dans les écrits d'Isidore de Séville en 612; Jean Damascène l'enseigne au khalife de Bagdad en 706; d'après les écrits d'Eginhard, Charlemagne l'adopte au commencement du IX^e siècle; en 1410 le cardinal Pierre d'Ailly s'en sert encore, et elle ne disparaît réellement qu'avec Martin Waldzeemuller en 1507; (2) seulement les dénominations des vents subissent les plus étranges variations, dont nous donnons une idée en mettant en regard les dénominations d'Isidore de Séville et celles de Charlemagne qui fixent la nomenclature moderne et dont on retrouve une traduction dans un manuscrit latin de la bibliothèque d'Arras du XIV^e siècle (3).

(1) D'AVEZAC, p. 19.

(2) Id. *ut supra*, p. 25, 26, 28, 33.

(3) Id. p. 26, 31. — AD. QUETELET. *Histoire des mathématiques chez les belges*, t. I. p. 25. — LELEWEL, t. V. p. 188.

ISIDORE DE SÉVILLE.	CHARLEMAGNE.	PLANISPH. D'ARRAS.
<i>VII^e siècle.</i>	<i>VIII^e siècle.</i>	<i>XIV^e siècle.</i>
12 Circius (Chorus)	<i>Nord westroni.</i>	N.-O.
1 Septembrio (Bo-	NORDRONI.	N. (Nort).
reas)		
2 Aquilo.	<i>Nord ostroni.</i>	N.-E.
3 Vulturenus.	<i>Ost nordroni.</i>	E.-N.
4 Subsolanus.	OSTRONI.	E. (Est).
5 Eurus.	<i>Ost sudroni.</i>	E.-S.
6 Euro-Auster	<i>Sud ostroni.</i>	S.-E.
(Notus).		
7 Auster.	SUDRONI.	S. (Sud).
8 Austro Africus	<i>Sud westroni.</i>	S.-O.
(Africus).		
9 Africus (Zephy-	<i>West sudroni.</i>	O.-S.
rus).		
10 Favonius.	WESTRONI.	O. (Ouest).
11 Chorus (Circius)	<i>West nordroni.</i>	O.-N.

C'est déjà une nomenclature bien ordonnée indiquant *quatre vents* principaux, complétés de *huit* secondaires, formant quatre *triades* plutôt qu'une personnification de chaque vent particulier.

Au temps d'Aristote, les Grecs avaient complété les *quatre vents* d'Homère, en y ajoutant quatre vents secondaires formant une *rose à huit vents* (fig. 28), dite *quadripartite*.

Vitrave nous décrit une tour de marbre de forme *octogone*, construite à Athènes par son maître Andronic de Cyrrha, qui sur ses huit faces porte l'image des huit vents tournés vers les points du ciel d'où ils *soufflent*. Sur cette tour était élevée une pyramide également en marbre, surmontée d'un triton d'airain servant de *girouette*, tenant une baguette de la main droite. Il était disposé de manière à se prêter à tous les caprices des vents, à présenter toujours sa face à celui qui soufflait et à en indiquer l'image avec la baguette qu'il tenait à la main ⁽¹⁾.

(1) VITRUVÉ (trad. de MAUPAS), t. I, p. 75 et 123. — LELEWEL, t. IV. p. 129.

En regard des noms de ces vents indiqués par Vitruve, nous mettrons ceux encore en usage en Italie :

Grèce.	Italie.
1. Nord. <i>Septentrio</i> .	<i>Tramontana</i> . (<i>Aquilone</i>).
2. N.-E. <i>Aquila</i> .	<i>Greco</i> .
3. Est. <i>Solanus</i> .	<i>Levante</i> . (<i>Apelcote</i>).
4. S.-E. <i>Eurus</i> .	<i>Sirocco</i> .
5. Sud. <i>Auster</i> .	<i>Austro</i> . (<i>Noto</i> , <i>Mezzogiorno</i>).
6. S.-O. <i>Africus</i> .	<i>Garbino</i> . (<i>Libeccio</i>).
7. Ouest. <i>Favonius</i> .	<i>Ponante</i> . (<i>Zephiro</i>).
8. N.-O. <i>Caurus</i> .	<i>Maestro</i> .

A partir du XVI^e siècle l'usage de la *rose quadripartite* l'emporte décidément sur celui de la rose des *douze vents*, qui est abandonnée. On y introduit même des divisions de *demi-vent* et de *quart de vent* (fig. 29), partageant l'horizon en 16, puis en 32 parties, formant des unités angulaires désignées sous le nom de *rums* ou *points* d'un quart de vent (11° 15'), dont la dénomination est fixée par un système particulier (fig. 29), qui semble avoir été perfectionné par les marins hollandais et dont le tableau partiel suivant donnera suffisamment l'idée.

1. N. (NORD).	8. E. $\frac{1}{4}$ N.-E.
2. N. $\frac{1}{4}$ N.-E.	9. E. (EST).
3. N. N.-E.	13. E.-S.
4. N.-E. $\frac{1}{4}$ N.	17. S. (SUD).
5. N.-E. (<i>Nord-Est</i> .)	21. S.-O.
6. N.-E. $\frac{1}{4}$ E.	25. O. (OUEST).
7. E. N.-E.	29. N.-O.

Le tracé de cette rose des vents devint sur toutes les cartes un motif d'ornementation ; il fut aussi l'origine de sérieux progrès nautiques, ainsi que nous le verrons plus loin.

Dépourvus de moyens satisfaisants pour se guider en mer dès qu'ils perdaient les côtes de vue, les anciens marins, montés sur leurs galères, aimaient à naviguer

dans le *lit du vent*, dont ils observaient la direction au moyen de *banderoles* attachées au sommet du mât, et que l'on nomme encore *girouettes*. Ils craignaient les effets de *dérive* produits sous l'action de vents latéraux, qui les exposaient à se dévoyer notablement de leur route. Connaissant le vent régnant, au sortir d'un port B, (fig. 25) ils pouvaient prévoir, en le traçant sur leur carte, au moyen des indications des *girouettes* du port et de la *rose des vents*, le point D où les conduirait le vent, et dès lors ils pouvaient raccourcir leur navigation, et s'y livrer avec chance d'abrèger leur voyage, en brûlant l'escale C. Étaient-ils entraînés par la tempête, s'ils connaissaient au départ la direction du vent, ils pouvaient aussi préjuger du point Z, où ils allaient être probablement jetés.

L'usage s'introduisit de tracer sur les cartes ou *portulans*, un treillis de directions correspondantes à la *rose des vents* (Pl. IV), qui permettait de faire ces constatations par sa seule inspection, sans aucun tracé.

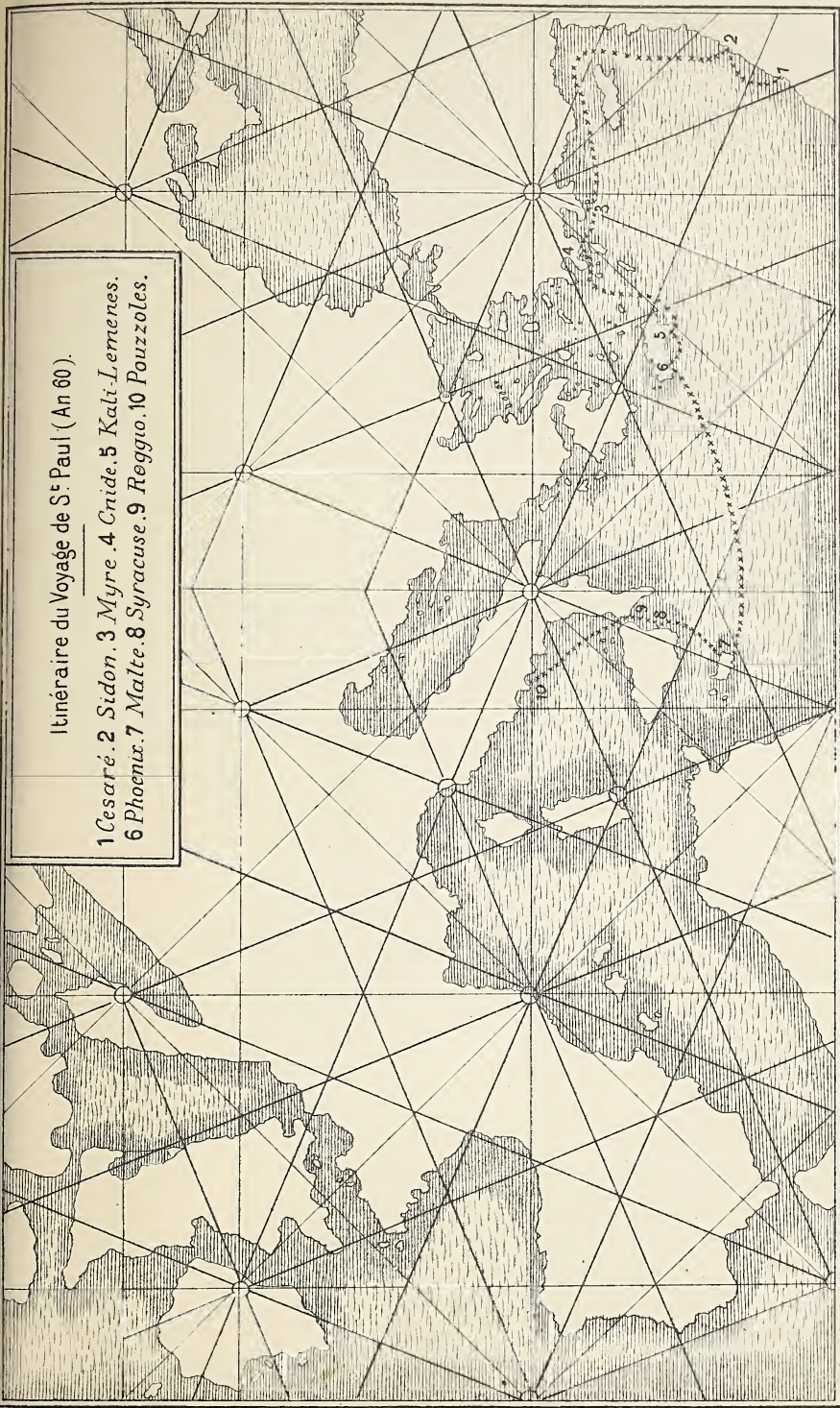
Toutefois, malgré ces progrès, la navigation reste très lente et très dangereuse; le voyage remarquable de Saint Paul de l'an 60, de Césarée (*Kaisariéh* entre Jaffa et Saint-Jean d'Acre) à Rome, où il se rendait pour être jugé au tribunal de César, nous en donne un exemple frappant. Nous y voyons aussi les voyageurs préjuger avec assez d'exactitude, de la manière que nous avons indiquée, le point où ils vont aborder.

St.-Paul fut embarqué le 28 septembre sur un navire d'Adramitte de Mysie (près de Smyrne), qui devait rejoindre son port d'origine, où l'on comptait trouver un navire en partance pour l'Italie; la saison déjà très avancée présageait une navigation difficile. Le navire suivit les côtes de la Phénicie en remontant au Nord, laissant à gauche l'île de Chypre, et trouva à Myre en Lycie (ville aujourd'hui ruinée), un navire se disposant à gagner l'Italie, sur lequel St.-Paul fut transbordé. Dès ce moment la route

Itinéraire du Voyage de S^t Paul (An 60).

1 Césaré. 2 Sidon. 3 Myre. 4 Cnide. 5 Kali-Lemenes.
6 Phoenix. 7 Malte. 8 Syracuse. 9 Reggio. 10 Pouzzoles.

TYPE de PORTULAN du XIV^e SIECLE.



fut féconde en incidents. Après plusieurs jours, ce nouveau bateau atteignit le port de Cnide en Carie (à l'entrée du golfe de Cos), où le capitaine se disposait à faire escale. Mais rejeté par le vent N.-O., il fut poussé sur la pointe Salmone à l'est de l'île de Crète, et à grand peine, parvint-on à trouver un abri dans le petit port de Kali-Lemmes sur la rive sud, pour y refaire l'équipage fatigué. Ce port n'offrait aucune ressource pour l'hivernage, on résolut de gagner Phœnix (Spakie) espérant trouver un bon mouillage. C'était en octobre, époque déjà dangereuse pour les voyages maritimes, et le vent soufflait en tempête. Un jour d'accalmie permit de se remettre en route, mais à peine en mer le navire fut saisi par un vent que les marins nommaient *curaquilon*; il dût fuir au vent, passant près de l'île de Claude (Gazzo) que l'on évita dans la crainte d'y être brisé. La navigation se continua dans les conditions les plus périlleuses, et l'on prit toutes les précautions en vue d'un naufrage qui semblait imminent. On allégea le navire en jetant des marchandises à la mer; on blinda la coque au moyen de câbles. Quinze jours durant le navire vogua à l'aventure, au Sud, sans voir le soleil ni les étoiles, avec l'espoir d'aborder aux Syrtes d'Afrique (Golfe de Gabès). Tout à coup il s'échoua sur une côte que l'on reconnut être l'île de Malte, au lieu nommé aujourd'hui la *baie de St. Paul*. L'équipage put être sauvé. En ce moment la navigation était si périlleuse, qu'il fallut séjourner à Malte du 15 novembre au 15 février 61, pour trouver un équipage disposé à faire le voyage d'Italie. Le 15 février, Saint Paul fut réembarqué et put gagner Rome par Syracuse, Reggio et Pouzzoles. Il avait fallu cinq mois pour accomplir un voyage qui ne demande plus que deux ou trois jours ⁽¹⁾.

Des progrès immenses allaient s'accomplir dans l'art naval. Ils méritent d'autant plus notre examen que leur influence fut considérable dans la géographie.

(1) RENAN. *Saint Paul*, p. 547.

CHAPITRE IV.

Les progrès de la navigation.

La géographie qui par essence est l'expression des faits constatés dans les voyages, dont en thèse générale une partie s'effectue soit par mer, soit sur les fleuves, révèle toujours dans ses cartes, à un certain degré, les procédés de navigation de l'époque où elles sont dressées. On y retrouve la trace des moyens employés pour fixer la position des lieux par rapport à la route parcourue, ou de ceux destinés à retrouver son chemin dans des régions inconnues. Il n'est donc pas sans intérêt, dans l'étude qui nous occupe, de faire un court examen de ces procédés et de leurs progrès. Un tel chapitre demanderait, à la vérité, une expérience et des connaissances navales que je suis loin de prétendre posséder, mais j'ai souvent ressenti, en lisant des ouvrages écrits par des marins de profession, la difficulté qu'éprouve le vulgaire à suivre les terminologies marines, à se rendre compte de détails usuels dont il ne saisit pas d'abord le caractère, et cette expérience m'a décidé à reprendre moi-même le travail, en me bornant strictement aux faits qui conservent de l'importance dans l'art cartographique.

« La navigation fluviale a dû précéder de plusieurs » siècles la navigation maritime » disait un charmant écrivain qui fut en même temps un marin illustre, l'amiral Jurien de la Gravière. « Les pauvres créatures déshéritées » qui errent sur les côtes de l'Australie et sur celles de » la Terre de Feu, n'ont pas encore tenté d'affronter les » colères de l'Océan. Elles se bornent à ramasser les

» coquillages jetés par la tempête sur la plage, ou à les
» détacher des roches auxquelles les mollusques adhèrent.
» Les populations lacustres, les tribus établies sur le bord
» des fleuves, ont, en revanche, trouvé dans les troncs
» d'arbres dérivant sur les flots, un moyen de transport
» facile, et dans la branche chargée de feuillage, la
» première idée de la voile, ouverte à la brise. Le difficile
» n'était donc pas de déployer l'aile d'Icare, mais d'oser
» la déployer en haute mer et dans des courants de vents
» très variés.

» Du tronc d'arbre au radeau la distance est peu grande.
» Grossie par les pluies, la rivière charriait de rudes
» assemblages de troncs d'arbres déracinés, de véritables
» îles, capables de porter la tribu entière; rien de plus
» simple que de substituer aux racines, aux branches
» entrelacées, le moindre lien qui s'est rencontré sous la
» main, des osiers, des lianes, des joncs mêmes.

» Cette plate-forme flottante, on la dirigera sans peine,
» tant qu'on se contentera de l'abandonner au fil du courant,
» tant qu'on pourra toucher du bout d'une perche une
» rive ou le fond. Franchissez l'embouchure du fleuve, le
» problème devient à l'instant plus épineux. Supporté par
» des eaux profondes, le radeau devient à l'instant indocile.
» Comment le maintenir dans la direction qu'on voudrait
» lui faire suivre? Les naufragés de la *Méduse* y ont
» renoncé!.....

» Le jour où le premier tronc d'arbre fut creusé se
» perd dans la nuit du temps, et cependant il est à pré-
» sumer que la terre avait déjà reçu dans son sein bien des
» générations, quand ce progrès si notable s'accomplit.
» Éviter un tronc d'arbre avec des éclats de pierre n'est
» pas une mince besogne; l'airain et le fer ne s'en acquittent
» pas sans s'é mousser ». — Nos voyageurs d'Afrique nous
apprennent qu'il faut souvent aux indigènes plus d'une
année pour exécuter un canot. — « On sait avec quelle

» emphase Homère prononce le mot : « *vaisseau creux* ». Il
» y a là comme une réminiscence de l'émotion produite
» par l'apparition de la pirogue. Les corbeilles d'osier
» enveloppées de peaux, qui, au temps d'Hérodote, descen-
» daient le cours de l'Euphrate, les radeaux de bambous
» par lesquels se virent assaillis sur l'Indus les vaisseaux
» de Sémiramis, n'auraient jamais ouvert aux peuples im-
» patients la grande navigation. Que sera-ce le jour où
» la pirogue, formée de planches cousues ou rivées l'une
» à l'autre, aura doublé, triplé, quadruplé en dimensions ! ⁽¹⁾»

Tout n'est pas de flotter en sécurité sur la surface de l'onde; le bateau est une masse inerte qui n'obéit qu'à l'action du courant, se déplace parallèlement à lui-même, comme flotte un bâton sur la surface d'une rivière, sans aucun indice de direction déterminée, autre que le hasard de sa position initiale. Puis vient la bourrasque qui à son tour frappe son bord, modifie le courant lui-même; et le marin, emporté aux hasards de sa fortune, est exposé aux plus grands périls, sans aucun moyen de gagner l'atterrissage. L'invention la plus géniale après celle du bateau lui-même, fut l'*aviron*, qu'Eschyle nommait « l'aile du navire, » qui donnait la vie à la masse inerte du bateau. « Avec l'aviron, » dit Jurien de la Gravière, « la race de Japhet devient la » maîtresse du monde : — « Plantez une rame sur ma tombe » pour que les hommes à venir s'occupent de moi. » — Voilà » bien le vœu d'un matelot, d'un navigateur affranchi de » la servitude du vent, qui sait qu'avec un bon aviron » de frêne ou de hêtre, il ne dépend plus que de la » vigueur de ses muscles et de l'étendue de son courage ⁽²⁾ ». — Le plus faible effort de levier de l'aviron, prenant son point d'appui dans la résistance de la masse liquide, suffit pour pousser en avant; par exemple (fig. 30), un effort sur le

(1) AMIRAL JURIEN DE LA GRAVIÈRE. *La marine de l'avenir*. (*Revue des Deux Mondes*. 1^{er} août 1878, p. 521).

(2) JURIEN DE LA GRAVIÈRE, p. 522.

point *a* du bordage de *babord* d'un navire dans la direction F, fait *pivoter* celui-ci dans la masse liquide essentiellement mobile, sur laquelle il nage, autour de son centre de gravité G. Le navire prend de la vie, *vire à tribord*, son axe se déplace de AB en A'B', dans une direction choisie à loisir; puis, doublant la force en *a* et *b* à *babord* et à *tribord* à la fois, on crée deux forces égales F et f qui entraînent le navire en avant dans la direction nouvelle.

Tout l'art du constructeur consiste d'une part: à diminuer la résistance au mouvement du navire opposée par la masse liquide qu'il doit déplacer, en réduisant autant que possible sa section transversale suivant le *maître couple*, en appropriant la *proue* en tailloir pour percer l'onde en la déplaçant latéralement comme une charrue, en disposant les formes latérales de manière à favoriser l'écoulement des eaux de l'avant dans le vide laissé en arrière, avec le moindre frottement possible contre le bordage; et d'autre part, à établir la parfaite symétrie suivant l'axe lui-même, afin d'équilibrer les résistances opposées de chaque côté, avec les efforts égaux exercés par les avirons des deux bords.

Longtemps l'aviron fut le seul *propulseur* appliqué au navire. « Il n'y a eu dans l'antiquité » dit Jurien de la Gravière, « qu'une marine à rames, sauf de bien légères » modifications; cette marine a duré cinq mille ans. C'est » que l'invention de la rame était à elle seule un grand » pas dans l'art de la navigation. Après de pareils progrès, » l'imagination humaine généralement se repose. Si quelque » besoin nouveau ne vient pas la pousser impérieusement » à un nouvel effort, elle s'endort complaisamment dans » sa conquête (1) »

Au temps d'Homère les navires ou *galères* sont encore de petites embarcations non pontées, (fig. 31) longues, au ras de

(1) JURIE DE LA GRAVIÈRE. *La Marine de l'avenir*, p, 510.

l'eau, de peu de calaison, manœuvrées par deux rangs de rameurs répartis en parts égales sur chaque bord; à l'avant et à l'arrière se trouve une plate-forme pour les passagers, au centre un mât pour recevoir la banderole qui révèle la direction du vent (fig. 46). Sur de pareils esquifs, la navigation offrait de grands dangers; le moindre coup de mer les remplissait d'eau et noyait les rameurs. Aussi se garde-t-on de perdre de vue la côte, afin de s'y réfugier et au besoin de tirer le bateau sur le sable pour l'abriter de la grosse mer. Chaque soir on s'y retire de crainte de s'égarer dans l'obscurité de la nuit, et le lendemain on prend la direction du vent qui guidera dans la journée. A l'avant et à l'arrière un *pilote*, armé d'un aviron, régularise la marche, lorsque l'irrégularité du travail des rameurs de babord et de tribord expose à dévoyer.

Avec ces vaisseaux les Grecs se bornent à la navigation côtière de la *mer Egée*, visitent la Mysie, la Lydie, la Carie, et le plus grave accident qu'ils aient à redouter dans cette mer presque fermée, c'est d'être jetés sur quelqu'une des îles de l'archipel. A peine connaissent-ils l'Égypte, car il a fallu plus de *huit ans* à Ménélas pour visiter l'île de Chypre, la Phénicie, l'Égypte et la Lybie. ⁽¹⁾

Mais bientôt des progrès s'accomplissent. On couvre les plates-formes d'avant et d'arrière qui deviennent un meilleur abri pour les passagers, (*le château d'avant et d'arrière*), le navire lui-même est ponté, pour doubler ou tripler à chaque bord le nombre des rameurs. La rame reste le *propulseur* par excellence, mais déjà s'introduit l'usage de *voiles carrées*, comme moyen auxiliaire. Une sorte de pensée intuitive devait avoir inspiré de longue date l'idée d'établir une voile transversale PQ (fig. 32), fixée au mat O, propre à utiliser l'action du vent *soufflant en poupe*, pour alléger et renforcer l'action des rameurs. Alors même que

(1) VIVIEN DE ST.-MARTIN, p. 60.

le vent soufflait par le *travers* comme V, on constatait que sa pression sur la voile se décomposait en deux parties, l'une tangentielle *on*, qui, pour activer la marche, faisait écouler l'air sur sa surface sans aucun effet utile, et l'autre, la composante normale *om*, agissant d'une manière active sur la marche en avant, suivant l'axe même des navires, sans que le principe de symétrie sur lequel sa construction avait été basée, soit altéré en rien. Mais l'emploi de telles voiles était très limité, car nul n'avait encore conçu la pensée de les utiliser contre vent contraire; on redoutait même leur appareil élevé, qui exposait le navire à cliavirer; et en tous cas il fallait conserver les rameurs pour la navigation à contre vent. L'histoire des guerres maritimes nous montre combien on redoutait l'embarras des voiles, l'obligation de les amener à l'entrée des ports, ce que l'on faisait toujours aussi au moment du combat, afin de conserver plus de liberté de manœuvre; on couchait en ce cas souvent les mâts eux-mêmes sur le pont (comme nous le faisons de nos jours pour les torpilleurs), afin de ne pas révéler son approche à l'ennemi, par la vue de la mâture de son navire ⁽¹⁾.

Cependant, peu à peu on se familiarisait avec le danger, des navigateurs plus hardis, se livrant au métier de pirate, sortent des routes battues; les Grecs pénètrent audacieusement dans la mer Ionienne, rançonnant les faibles sur leur passage, découvrant par hasard des terres nouvelles, qu'ils ont souvent peine à retrouver dans la suite, ce qu'il ne manquent pas d'attribuer à des enchantements; telles sont l'*île de Calypso* (Malte), l'*île flottante d'Eole*. Il n'y a que des pirates, disait-on, qui « au péril de leur vie » osent aller en Crète et en Egypte. Ulysse nous apparaît comme le type du *parfait pirate*.

(1) JURIEN DE LA GRAVIÈRE. *La Marine de Syramée*. (*Revue des deux Mondes*, 15 nov. 1879, p. 318).

En 735 (av. J.-C.) l'athénien Théoclès, jeté sur les côtes de la Sicile par la tempête, y reconnaît une population hospitalière bien éloignée de répondre aux descriptions de cette région, qu'on croyait habitée par les Cyclopes. Elle lui paraît une proie facile à saisir et il entraîne ses compatriotes à y fonder la colonie de Naxos (Taomène).

Les Phéniciens de Sidon, qui avaient devant eux l'immensité de la mer Ionienne, précédèrent de longtemps les Grecs dans le progrès de la navigation. Jacob (1900 ans av. J.-C.) les signale déjà comme des navigateurs intrépides accomplissant les voyages les plus extraordinaires. Ils en ont laissé des traces remarquables par la fondation de Carthage à l'entrée de la mer Tyrrhénéenne (1200 av. J.-C.). Sans doute ils avaient pénétré jusqu'aux colonnes d'Hercule, peut-être franchi ce détroit qui semblait si redoutable aux Grecs, et si nous ne possédons pas de renseignements plus précis sur leurs voyages, il faut l'attribuer surtout au secret qu'ils gardaient sur leurs opérations commerciales, dans la crainte des rivaux.

La guerre a de terribles conséquences, mais elle excite les esprits et provoque fréquemment le progrès. S'il faut lui attribuer l'invention de l'*éperon de navire*, dont les Grecs firent quelquefois un usage si redoutable pour éventrer les navires de leurs ennemis, c'est à la guerre aussi qu'il faut attribuer bien des améliorations dans les constructions navales, durant les guerres médiques, telles que les grands transports d'armées d'Alexandre et de Darius. Les anciennes petites galères des Grecs, les anciennes *trières* croissent en échantillons, deviennent des vaisseaux de haut bord, où l'on multiplie les ponts pour augmenter le nombre des rameurs et la vitesse. En 269 (av. J.-C.) déjà, Archimède, sur les plans d'Achéos de Corinthe, construit d'après l'ordre de Hérôn II de Syracuse, une caraque monstre destinée aux transports de blé, qui ne doit renfermer rien moins qu'une population de 8000 âmes. L'*Alexandrine*, tel est le nom de

ce formidable navire dirigé par 4000 avirons. L'illustre ingénieur le garnit de tours qui en firent une véritable ville flottante ⁽¹⁾.

C'est la rame qui reste le *propulseur* par excellence de ces monstres marins. La voile n'est encore qu'un auxiliaire, et si l'*Alexandrine* est déjà un trois-mâts, rien ne nous indique une importante voilure.

*
**

Une révolution navale, plus profonde même que celle qui s'est produite de nos jours après l'invention de la machine à vapeur, se préparait dans le Nord de l'Europe. En Danemark, en Suède, en Norwège, des populations pauvres et surabondantes dépourvues de ressources, avaient été obligées, pour se procurer leur subsistance, de se livrer à la piraterie, devenue pour elles une institution sociale. Chaque printemps, tous les jeunes gens du pays se réunissaient en troupes, formaient des équipages de navires qui s'assemblaient à l'île d'Helgoland (*Hallig-Land*) pour se constituer en escadres, élire des chefs, qu'ils désignaient sous le nom de *Vi Kings* (Rois de la Mer). Sous la direction de ces chefs, que leur intrépidité signalait au suffrage de leurs égaux, ils battaient la mer du Nord, portaient leurs pillages au loin pour recueillir du butin, qu'à l'automne ils rapportaient comme un tribut au pays natal.

Dans leurs longues croisières, au milieu des dangers incessants d'une mer rude, et soumis à toutes les intempéries, ces hommes avaient appris le mépris de la mort, qu'ils bravaient avec audace dans leurs atterrages. La nécessité rend ingénieux, et dans les longs loisirs des nuits passées sur le pont de leurs bateaux, ils avaient observé le ciel et découvert le moyen de se diriger d'après les étoiles.

(1) JURIEU DE LA GRAVIÈRE. *Les grands combats de mer*. (*Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1882, p. 527).

Dédaignant désormais les pratiques pusillanimes du cabotage, ils avaient osé affronter la haute mer malgré ses périls, et porter leurs courses au loin dans des régions inconnues, certains de regagner toujours le rivage de la patrie. On sait, en effet, qu'avant nuls autres Européens, ils ont laissé les traces de leur passage en Islande (886), aux îles Ferroé (893), au Groënland (1011), et même sur les côtes du Labrador en Amérique. Voguant à l'aventure, ils avaient acquis une habileté singulière dans la pratique navale, et réussi à tirer un parti tout à fait imprévu de la *manœuvre des voiles*, au point de pouvoir diriger leur route par tous les vents, sans le secours de l'aviron, avec une précision étonnante.

Vers le IV^e et le V^e siècle, ces Scandinaves descendent le long des côtes de l'Europe; nos riches provinces, le *Waal land*, le pays Wallon, occupées et fertilisées par les Romains, mais livrées à l'anarchie d'un gouvernement sans autorité et en décadence, deviennent l'objectif principal de leurs expéditions. Ils les livrent au pillage, pénétrant dans les terres, organisant des rapines réglées, dont le butin est rassemblé dans des refuges maritimes, jusqu'au moment où ils l'emportent dans leur pays. A l'inverse des Francs, ils dédaignent la possession de la terre conquise; leur rude patrie du Nord conserve toujours pour eux l'attrait le plus puissant; ils ne font dans les contrées méridionales que des séjours passagers. Ils se refusent à toute civilisation, repoussent avec horreur la foi chrétienne et demeurent profondément attachés au culte de leurs ancêtres. Les riches monastères sont surtout l'objet de leurs attaques. Tout est singulier dans leurs mœurs, ils semblent sortir de la mer qu'ils affrontent avec la plus extrême audace, naviguent la nuit et profitent souvent de l'ombre qu'elle jette sur la nature, pour surprendre leurs victimes sans défense. Naviguant à la voile, ils semblent commander à la nature et aux éléments, et les populations terrifiées

attribuent leur puissance aux esprits infernaux et les nomment les enfants de *Bélial*. Elles invoquent contre eux le ciel; dans tous les temples retentit la prière : *A furore Normanorum, libera nos, Domine*. Ils ne se bornent pas au pillage des côtes, pénètrent en plein pays, portant sur leurs épaules leurs frêles esquifs d'osier couverts de peaux de bête, sur lesquels ils réussissent à échapper, par les rivières, à la colère de leurs victimes. Témoins de leurs succès, celles-ci à leur tour s'enrôlent dans leurs troupes, grossissent leurs flottes des *outlaw*, les hommes les plus intrépides, déclassés de toutes les nations, parmi lesquels on compte jusqu'à un petit-fils de Charlemagne. Une véritable nation hétérogène qu'on nomme les *Noordmannen*, se forme comme s'était formée la nation des *Franks*, de l'ensemble des tribus germanes, mais nation mobile, guerrière et essentiellement maritime, toujours prête à porter ses pas là où il y a du butin à conquérir. Bientôt elle étend ses expéditions sur toutes les côtes de l'Atlantique et traverse les colonnes d'Hercule jusqu'en Italie, jetant partout la terreur par son ardeur guerrière et son habileté maritime qui déconcerte les marins les plus exercés. Les expéditions du Grec Ulysse, des Carthaginois Hannon et Hamilcar ne sont plus que jeux d'enfants.

Au VIII^e siècle le vieil empereur Charlemagne, voyant défiler devant lui, à Narbonne, la flotte des Normands qui vient le braver dans sa toute puissance, eut la prescience mélancolique du danger que ces pratiques navales si perfectionnées allaient faire courir à ses descendants ⁽¹⁾. L'homme avait asservi en effet les forces de la nature et suppléé à l'effort de ses bras, par la pratique de la *navigation à voile*, et la fortune était aux audacieux. « Les Normands les premiers, » dit César Cantu, « surent ployer » leurs voiles de manière à voguer en avant, même avec

(1) CAPEFIGUE. *Charlemagne*, t. II. p. 68.

» vents contraires; ils y appliquèrent un art tellement » perfectionné qu'on l'attribuait *aux enchantements* (1) ».

Tout en infestant les côtes de l'Europe, ils avaient formé des élèves, surtout dans nos régions, où leur sang s'était profondément mêlé à celui de nos pères. Les croisés belges abordant en Palestine, furent très étonnés d'y rencontrer sous le nom de *Pirates verts*, des Flamands commandés par Siger de Bruges, Gérard de Courtrai, Wimer (ou Guinemeer) de Boulogne, qui le disputaient en pratique navale aux plus habiles marins méditerranéens (2), descendants légitimes des pirates Grecs.

La voile, avec le perfectionnement de sa manœuvre, devint d'un usage exclusif dans le commerce; mais dans la marine de guerre, on hésita longtemps à renoncer à la rame qui, au moment du péril permettait d'assurer les manœuvres les plus délicates, tandis qu'avec la voile on restait exposé sans moyen de défense dans le calme, aux coups de son adversaire.

Le métier de rameur était rude et pénible, et bientôt, avec le progrès de la civilisation, il devint impossible de recruter des équipages. Ce fut la source des plus graves abus; on incorpora par la force les vagabonds, sous prétexte d'en purger le territoire, on incorpora les prisonniers de guerre, puis les condamnés, confiant l'honneur de défendre l'Etat aux personnages les plus vils; on en vint même à rétablir l'esclavage, sous une forme déguisée, avec les abus les plus épouvantables. Le nombre des *volontaires* (des *bonnavoglie*, les hommes de bonne volonté) étant insuffisant pour garnir la flotte, Louis XIV ordonna au gouverneur du Canada de saisir le plus grand nombre possible d'Iroquois pour en garnir les *chiourmes* de sa flotte. « Ces sauvages sont forts et robustes » écrivait-il au

(1) ST.-GENOIS. *Histoire universelle*, t. VII, p. 68.

(2) CANTU. *Les voyageurs belges*, t. I, p. 15.

gouverneur. « Je veux que vous fassiez tout ce qui est possible pour en faire un grand nombre de prisonniers et que vous les fassiez passer en France. » — « Le roi », écrit de son côté Colbert aux présidents des parlements, le 11 avril 1662, « le roi m'a commandé de vous écrire ces lignes de sa part, pour vous dire que Sa Majesté, désirant rétablir le corps des galères et en fortifier la chiourme, *par toutes sortes de moyens*, son intention est que vous teniez la main à ce que votre compagnie y condamne le plus grand nombre de coupables qu'il se pourra, et que l'on convertisse même la peine de mort en celle des galères. ⁽¹⁾ » Par la *presse*, on saisisait d'une manière violente les paysans paisibles dans les campagnes, sous prétexte qu'il étaient vagabonds; on incorpora les Réformés pour cause de religion, et l'Église même n'osa condamner les chevaliers de Malte qui recrutaient, pour leurs chiourmes les esclaves achetés ou volés. En 1676, le corps des galères de France comptait encore plus de 4710 malheureux esclaves enchaînés sur les bancs de rameurs et travaillant au plus dur des métiers, sous le fouet des *argousins*. En 1748 seulement la chiourme fut supprimée et les condamnés furent répartis dans les ports pour y être employés aux travaux à terre. ⁽²⁾

Après l'invention de la *marine à voile* les grandes expéditions commerciales devinrent possibles, sans embarquer un énorme *poids mort* d'approvisionnement de vivres, pour la subsistance des chiourmes; un *propulseur mécanique* était trouvé pour suppléer au travail humain. Il ne restait plus qu'à inventer un moyen moins soumis aux caprices de l'atmosphère, la *machine à vapeur*.

(1) LÉON RENAUD. *Les merveilles de l'art naval*, p. 36 et 38.

(2) Id., p. 47.

Gouvernail.

On raconte qu'au siècle dernier un gamin paresseux, Humphry Potter, chargé de surveiller la machine à vapeur de nouvelle invention de Newcomen, et d'ouvrir et fermer alternativement ses robinets, eut l'idée ingénieuse, observant les mouvements de l'appareil, de lier les robinets par des ficelles aux autres pièces en mouvement, afin de suppléer à sa tâche par un moyen automatique et de pouvoir aller jouer avec ses camarades. Ce fut l'origine d'un important perfectionnement de la machine, que Brighton utilisa aussitôt. — L'invention du gouvernail, dont l'auteur est inconnu, a tous les mêmes caractères et au moins autant d'importance.

Nous avons dit que pour régler le mouvement de propulsion des galères et éviter les écarts de route, un pilote se tenait à la poupe avec un aviron, toujours prêt à agir pour rétablir le bateau dans sa direction. Souvent même deux avirons semblables, à large pelle, se trouvaient à *babord* et à *tribord* ⁽¹⁾. On ne tarda pas à constater que sans exercer un effort actif, lorsque le navire est en mouvement, le simple effet de la résistance de l'eau contre la palette suffit pour faire *virer*, et on imagina de substituer à la palette un panneau mobile autour d'une charnière, placé verticalement à la poupe du navire, ou *gouvernail*, que le pilote pouvait faire manœuvrer au moyen d'une *barre*, qui reçut aussi le nom de *timon* du gouvernail.

Un gouvernail AD (fig. 30), sans aucune action sur le navire au repos, s'il est incliné par rapport à la direction du mouvement, reçoit l'action de la résistance de l'eau, à laquelle peut même s'ajouter celle assez capricieuse du *remous*, à l'arrière du navire; cette résistance s'exerce suivant une direction variable R et se décompose en deux

(1) LÉON RENARD. *Les merveilles de l'art naval*, p. 9.

forces, l'une n tangentielle au gouvernail, qui fait écouler l'eau le long de sa surface, l'autre m normale au gouvernail, qui fait pivoter le navire autour de son centre de gravité, avec un bras de levier Gg.

Un bon *timonier*, la main à la *barre*, observant la marche du navire, peut donc aisément, en inclinant le gouvernail suivant un angle convenable, tantôt à droite tantôt à gauche, non seulement le maintenir dans sa route régulière, mais encore le faire *virer* dans sa marche, soit à *babord*, soit à *tribord* à sa volonté.

La voile.

Les *Sagas* du Nord qui chantent avec éclat la gloire des héros Scandinaves, restent muettes sur le modeste inventeur de la *navigation à voile*, qui, s'il était connu, devrait être rangé au nombre des principaux bienfaiteurs de l'humanité; son invention suffirait à honorer une nation. Produisant la force de propulsion à un bon marché exceptionnel en l'empruntant à la nature, elle a contribué puissamment au commerce, et, comme beaucoup d'inventions humaines, il est probable qu'elle naquit plutôt de l'instinct que de la science, qu'elle fut le résultat des observations de marins grossiers, vivant en contact avec les éléments et les difficultés de l'existence, peut être même d'un accident, d'un désordre dans les habitudes régulières de la vie du bord, désordre qui devait être fréquent chez les pirates.

Nous avons dit que l'emploi de la *voile carrée* transversale PQ (fig. 32) apparut comme une application instinctive, pour suppléer ou renforcer l'action des rameurs, et que son action ne pouvait être que très bornée. La masse d'air poussée par un vent oblique V contre la voile PQ se trouve réduite à une section P'Q, bien moindre que la surface de la voile PQ, et ce n'est encore que par sa com-

posante *om*, normale à la voile, que s'exerce l'action propulsive.

Pour un angle AOV de 45° , cette *action propulsive* est déjà réduite à la *moitié* de la propulsion vent arrière. Si l'angle croît, c'est à dire, en terme de marin, si *la voile serre de près le vent*, il arrive rapidement un terme où l'action de la voile ne s'exerce plus utilement et peut créer même un grave danger. Lorsque la voile est *au plus près du vent*, c'est à dire que l'angle AOV est voisin de 90° , le plus léger mouvement de rotation du navire, produit par la lame, peut faire passer le vent de l'autre côté de la voile et, loin de favoriser l'action en avant, tendre à la repousser en arrière; en terme de marine, on dit alors que la voile *coiffe* le vent. On serait déjà très exposé à un pareil accident pour un angle AOV de 60° , alors que la force propulsive est réduite à *un quart* de la force normale.

Pour éviter cet inconvénient, l'idée devait se présenter aux esprits observateurs d'employer une voile oblique PQ (fig. 33), qui offrait l'avantage d'embrasser une plus grande masse d'air correspondant à la section P'Q, et l'on ne tarda pas à reconnaître qu'avec une telle orientation de la voile il devenait possible de pousser le navire en avant, même *à vent debout* ou contraire à sa marche normale. La négligence d'un matelot préposé à la surveillance de la voile a suffi pour indiquer ce fait remarquable. La partie utile de l'effet propulseur du vent, était toujours la composante normale *om* de cette force qui pousse le navire dans la direction latérale OR; mais la force *om* elle même se décompose en deux autres: l'une *op* qui pousse le navire en avant suivant son axe AB et l'autre *oq* latérale qui produit un mouvement transversal nommé *dérive*. Or il est à remarquer que ces deux composantes rencontrent l'une et l'autre la résistance de l'eau, qui tend à diminuer leur effort et que la résistance opposée à *op* sera relativement

bien moindre que celle opposée à oq . En effet, dans un navire bien construit tout tend à diminuer la résistance de l'eau suivant son axe: la forme en tailloir de sa *proue*, la moindre section du maître couple, tandis que transversalement la résistance de l'eau contre le bordage suivant la quille est énorme. La composante op ne sera que faiblement réduite à op' , tandis que celle transversale subira une réduction notable oq' ; la route réelle suivie par le navire sera donc or , serrant de près la direction de l'axe du navire, d'un angle très petit $\angle O B = \omega$.

Par l'effet de la voile oblique PQ le navire marchera donc, même *vent debout*, obliquement à la route suivant or , (fig. 34) comme on le voit souvent pour un navire *halé* dans une rivière, tiré de la rive par une amarre OR, sans que son inclinaison soit produite par l'action du gouvernail.

L'*orientation* la plus favorable de la voile sous l'action d'un vent déterminé V (fig. 33) est évidemment celle qui donne la plus grande propulsion en avant. La solution de cette question constitue un problème de mécanique navale très compliqué, que l'on résout constamment par des tâtonnements pratiques.

La fig. 35 nous donne assez exactement l'idée de la marche variée de navires, convergeant vers un centre O sous l'action d'un même vent, avec des orientations de voiles convenablement appropriées. — La position A *vent arrière* est évidemment la plus favorable à la marche en avant. — Celle G *vent debout*, quelle que soit l'orientation de la voile, rend toute progression impossible. — Entre ces deux limites on peut constater pour la position F, que la voile serrera de si près le vent qu'elle est exposée à *coiffer*. — Il y a donc une limite d'angle GOE au-delà de laquelle il devient impossible de s'avancer vent debout, limite voisine de 60° . « Cette route est ce qu'on appelle *au plus près du vent*, ou simplement *au plus près*. L'angle varie » de 60° à 70° pour les navires ordinaires, mais pour

„ ceux qui sont longs et fins, dont la résistance à l'avant „ est faible et qui ont en outre des *voiles auriques* „ importantes qu'on peut orienter aussi près du plan „ longitudinal que possible, cet angle diminue jusqu'à „ 45° (1) ». Dans la pratique, pour éviter toute incertitude, on fixe en général pour la route *près du vent*, un angle GOE de 7 *points* du *compas*, soit $7 \times 11^{\circ} 15' = 78^{\circ} 45'$. Sous cet angle la route *près du vent* est encore praticable ; au-delà on la considère sinon impossible du moins peu recommandable.

Une solution très ingénieuse a été indiquée pour se transporter d'un point A vers un point X (fig. 36), alors même que le vent souffle sous un angle XAC', moindre que 7 points. Menant la droite AC', parallèle au vent, on pourra toujours tracer deux lignes AB et BC' faisant avec celles-ci des angles C'AB = AC'B = 7 *points* du *compas*, et ces deux routes AB, BC, toutes deux également *près du vent*, pourront être suivies avec facilité pour gagner le point C, alors que la route directe AC est impossible. En prolongeant cette marche en zigzag suivant ABCD, marche qu'on désigne par l'expression de *louvoyer*, il est aisé de se rapprocher par des écarts convenablement calculés, du point X. Toutefois à chaque angle tel que BCD..., il faut à la fois changer la direction du navire au moyen du gouvernail et déplacer la voile, ainsi que le montre la (fig. 36) « en faisant passer l'avant du navire dans le lit du vent » opération assez délicate qui exige une certaine habileté pour éviter les accidents et qu'on désigne par l'expression *loffer*. La marche en suivant cette route mixtiligne ABCD..., se dit *courir des bordées* (2).

Ce procédé de navigation ne tarda pas à se répandre

(1) DELCOURT. *Précis du cours de construction et d'armement maritimes de l'institut supérieur de commerce d'Anvers*, p. 136.

(2) DELCOURT, p. 137.

dans la marine méditerranéenne et le seul perfectionnement qu'il ait subi, consiste dans l'invention d'une forme de voile mieux appropriée à la manœuvre, les *voiles auriques* A (à oreilles) (fig. 3) mues par un mouvement de charnières autour du mât, pour faciliter leur changement d'orientation. En même temps s'introduisait l'usage de *voiles triangulaires* B placées suivant l'axe même du navire, dont le but était de combattre l'effet de rotation du navire autour du mât, produit par la voile aurique par l'action opposée de la voile triangulaire. Le nom générique de *voiles latines* donné à ces deux genres de voiles, indique bien leur origine méditerranéenne. Il vient, croit-on, de ce que l'on commença à s'en servir dans la marine d'un Pape ⁽¹⁾.

La Boussole.

La découverte de l'art et des procédés de la *navigation à voile*, occupe dans l'histoire des sciences une place incomparable. Ce fut non seulement l'asservissement de la nature au profit de l'activité humaine, mais encore un asservissement exécuté avec une autorité que n'a pu dépasser le plus étonnant de nos progrès modernes: l'invention de la *machine à vapeur*. La navigation à la voile est restée la ressource que le navigateur prudent se réserve pour poursuivre sa route lorsque le charbon vient à lui faire défaut; moyen dont il dispose toujours et qu'il improvise avec les appareils les plus simples, les plus usuels de son navire. Devenu le maître absolu de la mer, il lui restait à trouver le moyen de se diriger dans son immensité, et ce problème difficile devait recevoir une solution heureuse par la découverte de la *boussole* ou *compas de mer*.

L'histoire de ce précieux instrument a donné lieu à

(1) *Dictionnaire de la conversation*, t. XVII, p. 927.

d'interminables controverses; plusieurs nations prétendent à l'honneur de l'avoir introduit dans la pratique de la navigation.

L'hypothèse la plus généralement admise est qu'il est originaire de la Chine. Les sinologues ont retrouvé dans le célèbre dictionnaire *Choue-Weu*, terminé en l'an 121 de l'ère chrétienne, l'indication « d'une pierre avec laquelle » on peut donner la direction à l'aiguille » qu'on suppose être *l'aimant*. On a même retrouvé la mention assez vague d'un petit instrument, nommé *Char indicateur du Sud*, qui semble bien répondre à l'idée de la boussole, mais ne fut peut-être qu'un de ces ingénieux jouets, que fréquemment encore de nos jours la Chine envoie en Europe, « quelque » fantoche monté sur une aiguille et représentant un génie » dont le bras montrait invariablement le Sud, » dit d'Avezac (1). Naturellement cet objet aurait été rapporté en Europe par quelque voyageur ayant visité la Chine, et le persan Soleiman, qui le premier s'y rendit au IV^e siècle, passe pour l'avoir fait connaître aux Arabes.

« En fouillant les livres arabes » dit d'Avezac, « pour » y chercher quelques indices de leur rôle d'initiateurs de » l'Europe latine à la connaissance de l'aiguille aimantée, » on a recueilli le témoignage d'un écrivain de cette » nation, Boulak Kopschaki, qui faisant en 1242 la traversée » de Tripoli en Syrie à Alexandrie d'Égypte, vit de ses » yeux le pilote du navire consulter, pour régler sa route, » la direction de l'aiguille adaptée à un flotteur nageant » sur un vase d'eau. » Voilà une première trace positive de l'emploi de l'aiguille aimantée dans la navigation.

Mais déjà en 1190 Guyot de Provins, dans sa *Bible satirique*, en donnait une description. « Les marins » dit-il, « ont une pierre brune à laquelle par la nature de la

(1) D'AVEZAC. *Aperçu historique sur la boussole*, p. 2. — ED. FOURNIER. *Le Vieux-Neuf*, t. III, p. 630.

» *marinière* (le magnétisme) le fer s'unit volontiers, et
» par ce moyen, ils donnent la *droiture du point*, lors-
» qu'une aiguille l'a touchée et qu'on la dispose sur un
» petit morceau de bois (liège) et la place sur l'eau dont
» le bois tient la surface. » Il demandait que les fidèles
eussent dans leur conduite morale un point de mire vers
le Pape, comme les marins ont constamment l'œil à la
Tramontane ou étoile du Nord.

Après Guyot de Provins, Jean de Vitry (1244), Vincent
de Beauvais (1256), Raimond Lulle de Majorque (1286), décri-
vent un appareil analogue, formé d'une aiguille flottante
qu'ils nomment *Rainette*, *Marinette*, *Marinière*. Murr prétend
que cet appareil était déjà connu à Venise en 838, et
Brunetto en attribue l'invention à Roger Bacon.

Ces faits tendent certainement à infirmer l'origine chinoise
et arabe de la boussole, trop aisément admise, a-t-on dit.

Les étymologistes à leur tour, se sont mis à la recherche
de la solution du problème. Les traditions grecques font
remonter la découverte de la *pierre d'aimant* à un berger
des environs de *Magnésie* ou Heraclée de Lydie, sur le
mont Spyle, voisin de cette ville; de là, *magnète* (magné-
tisme) ou *marinète*, origine du mot *marinette* donné à la
pierre héracléenne. Autre fait bizarre signalé par Georges
Fournier de Caen au XVII^e siècle : Tout le monde connaît
les baromètres populaires, établis au moyen d'une petite
grenouille vert émeraude, que l'on nomme *reinette* des
roseaux ou des marais, dont l'aiguille aimantée flottante
rappelle singulièrement les mouvements. D'après Gmelin
cette grenouille appartenait à la famille de *calamita* et l'on
sait que les Italiens nomment encore l'aiguille aimantée
ago calamitato, c'est-à-dire l'aiguille *calamite*; de ce
rapprochement vient l'ancien mot de *reinette* (?)

Malgré ces précédents, les Italiens persistent à réclamer
la priorité de l'invention de l'aiguille aimantée de la boussole,
en faveur de Flavio Gioia d'Amalfi qui l'aurait introduite

dans l'usage de la marine vers 1300 et l'emprunta peut-être aux Arabes avec lesquels les marins Amalfiens avaient des relations très anciennes. Quelle serait la part d'invention de Gioïa ?

La *marinette* flottante était peu propre à l'usage nautique; le vase d'eau sur lequel elle flottait étant très sujet à se déverser par le roulis et le tangage d'un navire. Pour éviter cet inconvénient, on plaça l'aiguille en équilibre sur un pivot dans une boîte *pixis* ou *buxa*, d'où lui vint le nom de *pixidula* ou *buxula* et plus tard celui moderne de *boussole*. A défaut de l'invention de l'aiguille même, il est encore difficile d'attribuer à Gioïa l'invention de ce mode de suspension, car déjà en 1180, Alexandre Nekam de Saint-Alban, qui professait à l'Université de Paris, (contemporain de Guyot de Provins) signale dans la *Somme* parmi les instruments nécessaires à l'armement d'un navire « une aiguille montée sur un pivot, oscillant ou tournant » circulairement jusqu'à ce que la pointe s'arrête dans la « direction de l'étoile polaire. »

Pour justifier les droits de Gioïa et d'Amalfi, on a aussi remarqué que dans les anciennes boussoles la pointe Nord est toujours marquée par une *Croix de Malte* (des armes d'Amalfi), ou encore par la *fleur de Lys* (empruntée aux armes de Philippe d'Anjou qui régnait en Sicile). ⁽¹⁾

Quelle que soit la part d'invention de Gioïa, il est certain qu'à la fin du XIII^e siècle les propriétés de la boussole étaient parfaitement connues dans le Sud de l'Italie.

Un pèlerin Picard, des environs de Péronne, Pierre de Maricourt, qui avait assisté au siège de Lucera dans la Pouille en 1268, écrivit un traité de l'*Aimant* où toutes les propriétés de la boussole sont parfaitement décrites. Ce traité a même été l'objet d'une méprise singulière; il était

(1) CANTU. *Histoire nouvelle*, t. VII, p. 27. — LELEWEL, t. I, p. LXXX et t. IV, p. 132. — DE HUMBOLDT. *Cosmos*, t. II, p. 215. — D'AVEZAC. *Aperçu historique sur la Boussole*.

adressé à Syger de Fauconcourt en Picardie et portait sur l'épître: *Pierre à Syger*, d'où on a conclu que l'auteur devait se nommer *Pierre Adsyger*, bévüe que Libri a rectifiée. « L'auteur » dit d'Avezac, « y décrit la pierre d'aimant, que les marins du Nord apportaient sur les côtes de Normandie, de Picardie et de Flandre; il nous dit la manière d'en reconnaître les pôles et de déterminer la tendance de ceux-ci vers l'un ou l'autre pôle du monde; l'attraction mutuelle des aimants par leurs pôles opposés et leur répulsion mutuelle par les pôles semblables; la polarité du fer touché de l'aimant; les attractions et les répulsions réciproques entre l'aimant et le fer, de même qu'entre les fractions diverses d'un seul aimant brisé. Il enseigne aussi la construction d'une boussole à aimant naturel fixe, destinée à flotter sur l'eau, et celle d'une boussole meilleure et plus efficace munie d'une aiguille aimantée, adaptée à un pivot ⁽¹⁾ ».

La *boussole* ou *compas de mer* (fig. 38) en usage de notre temps, se compose essentiellement d'une aiguille aimantée portée en équilibre sur un pivot, placé au centre d'une boîte circulaire maintenue horizontale par une suspension cardan. La pointe nord de l'aiguille est généralement marquée par un signe caractéristique, souvent encore par tradition une *fleur de Lys* ou une *croix de Malte*; elle indique par sa pointe sur un cadran gradué, tracé sur la boîte, l'angle d'écart $a O b = \alpha$, de la ligne médiane de la boussole A B avec le *méridien magnétique*. Veut-on connaître la direction d'un navire par rapport au méridien, on établit la boussole de manière à faire coïncider la ligne A B avec l'axe longitudinal du navire; l'angle mesuré sur le cadran de la boussole indiquera la position méridienne.

Dès l'origine de l'emploi de la boussole, on constata une différence très sensible entre la direction du *méridien*

(1) D'AVEZAC. *La Boussole*, p. 9.

magnétique O M et celle du *méridien vrai* O P, dont il était facile de vérifier la direction par l'observation de l'étoile polaire. On nomme cet écart *déclinaison de l'aiguille aimantée*; elle se mesure par l'angle $b O c = d$ qui fut considéré comme l'*erreur* d'indication de la boussole, dont nul d'ailleurs ne pouvait indiquer l'origine ni la cause. Voulant connaître l'*azimut* de la médiane A B, c'est-à-dire son inclinaison $a O c$ sur le *méridien vrai*, il fallait corriger la mesure relevée sur le cadran et prendre $ab - bc = \alpha - d$. Cet *azimut* était *occidental* pour la ligne AB; il eut été *oriental* pour une ligne médiane A'B' et dans ce cas il eut eu pour mesure $a'b + bc = \alpha' + d$.

Le traité de l'*Aimant* de Pierre le Pèlerin, nous apprend que les anciens avaient coutume de corriger cette *erreur* dans la construction de la boussole même ⁽¹⁾, et la méthode en est facile à deviner: Si l'on prend $ae = be$ et le point *e* pour le 0° de la graduation de ce cadran, la lecture de l'angle be sur ce cadran rectifié donnera immédiatement la valeur de $\alpha - d$, c'est-à-dire de l'*azimut* de AB. Dans la pratique, ayant déterminé le méridien vrai d'un lieu par l'observation de l'étoile polaire, on plaçait la médiane dans cette direction et alors le point *e* était indiqué par l'observation correspondante de la pointe de l'aiguille aimantée. La ligne AB tracée sur le bord de la boîte, constituait ce qu'on nommait la *ligne de foi*.

Le plus ordinairement on complétait cette boussole d'un petit disque en carton très léger dans lequel était noyée l'aiguille aimantée, suspendu en équilibre comme celle-ci sur le pivot; sur ce disque était dessinée une *rose des vents*, désignée plus spécialement alors sous le nom d'*étoile nautique* (*stella maris*), et qui par conséquent se déplaçait avec l'aiguille. Avec cette disposition de l'appareil on pouvait fixer l'*azimut* en *degrés* par la lecture de l'arc be , ou bien encore en *points* ou *quarts de vent* (11° 15'), en

(1) D'AVEZAC, p. 12.

recherchant le rayon de l'*étoile nautique* qui correspondait au point de repère *e* ou zéro du cadran, (sur notre figure par exemple 3 points). Cette dernière indication est encore préférée de nos jours pour donner au *timonier* la direction suivant laquelle il doit gouverner; quoique moins précise, elle est plus *pratique* à cause de la facilité de lecture sur la rose des vents de la boussole, que le *timonier* a constamment devant lui dans l'*habitable* du navire.

Jusqu'à l'époque de Christophe Colomb, nul ne s'était avisé de supposer que cette *erreur* de déclinaison de la boussole *d* put changer avec la position des lieux et on l'admettait comme invariable. Il résulte cependant d'inductions assez vagues recueillies depuis, que l'on avait constaté que les indications des *boussoles rectifiées flamandes* (probablement construites à Damme), comparées à celles exécutées dans d'autres centres maritimes, tels que Gênes, La Rochelle, n'étaient pas en accord parfait ⁽¹⁾; mais telle était encore l'imperfection des procédés de construction de ces instruments qu'on était disposé à supposer leur désaccord plutôt dû à cette imperfection, qu'à une erreur de principe. Aussi, dans son premier voyage, Colomb, qui fit usage d'une *boussole gênoise rectifiée*, constata-t-il avec un grand étonnement à mesure qu'il s'avancait vers l'Orient, que sa boussole « *nord-ouestait* » suivant l'expression de son journal ⁽²⁾. Il en attribua aussitôt la cause, d'une manière très judicieuse, à une *variation de la déclinaison avec la longitude des lieux*. Il constata même par des observations directes que la déclinaison de l'aiguille aimantée, qui de son temps était orientale à Gênes (environ $7^{\circ} \frac{1}{2}$) ⁽³⁾, devenait *occidentale* en Amérique; pendant le voyage il avait d'ailleurs reconnu, par des méthodes qu'il n'indique que confusément, une variation successive dans le même sens et en avait conclu

(1) D'AVEZAC. p. 12.

(2) CHARTON. *Les voyageurs anciens et modernes* t. III. p. 94.

(3) D'AVEZAC. p. 12.

avoir traversé un *méridien sans déclinaison*, dont il fixait approximativement la position 3° à l'ouest de l'île Florès des Açores ⁽¹⁾.

Cette théorie nouvelle de la *variation de la déclinaison avec la longitude*, expliquait parfaitement les différences constatées précédemment dans les indications des *boussoles corrigées* construites à Gênes (6° 34' de longitude. E. de Paris). Damme (0° 55 E), et La Rochelle (3° 29' O).

La découverte de la *variation de la déclinaison* est, avec beaucoup de raison, considérée comme l'un des résultats accessoires les plus importants du premier voyage de Colomb ⁽²⁾. Confirmée par les observations ultérieures de Cabot, elle a fait renoncer au système de *correction* pratiqué par les anciens marins, qui n'aboutissait qu'à accumuler les erreurs. Elle est même devenue la base d'un système de détermination des longitudes (ainsi que nous le dirons plus loin) appuyé sur la variation des déclinaisons.

En vue de contrôler cette méthode de détermination des longitudes par la boussole, des études très suivies ont été faites depuis Colomb et Cabot, sur les variations de la déclinaison de l'aiguille aimantée, études qui, sans infirmer la théorie de Colomb déduite de faits restreints, en ont cependant modifié les conclusions trop absolues. — Ces recherches ont démontré d'abord que la *déclinaison* varie non seulement avec la longitude, mais aussi avec la latitude, de manière qu'une *ligne d'égale déclinaison*, loin de coïncider avec un méridien terrestre, ainsi que le supposait Colomb, s'en écarte sensiblement, traçant sur la sphère une courbe que le jésuite milanais, Christophe Borri, nommait *lignes chalybotitiques* et qui, depuis les travaux de Halley et de de Humboldt, sont désignées sous le nom de *lignes isogoniques*. Elles ont établi ensuite que la déclinaison obéissait à des

(1) DE HUMBOLDT. *Cosmos*, t. II, p. 141.

(2) Id. id. t. II, p. 233.

variations séculaires et même diurnes, au point que le *méridien sans déclinaison* dont, en 1492, Colomb avait fixé la position à l'ouest des Açores, traversait Londres en 1657 et Paris en 1669 ⁽¹⁾. La forme et la permanence de position que Colomb attribuait à la *ligne sans déclinaison*, et que des esprits trop crédules ont voulu considérer comme une révélation divine, n'ont donc pas été confirmées. — En 1543 Georges Hartmann de Nuremberg reconnut encore l'existence d'une *inclinaison* de l'aiguille aimantée dans le plan vertical, qu'il nomma *descente de l'aimant* vers le pôle, analogue à la déclinaison dans le plan horizontal. Depuis il a été constaté que cette inclinaison subissait des variations comme la déclinaison et l'on a pu tracer sur le globe des *lignes d'égale inclinaison*, que de Humboldt nomme *lignes isocliniques*, dessinant un *équateur*, des *parallèles* et un *pôle magnétique*, différents de l'équateur, des parallèles et du pôle terrestre. — A défaut de loi positive fixant la valeur de la déclinaison de la boussole, dont la recherche se poursuit journellement dans les divers observatoires, on a construit des tables faisant connaître les résultats d'observations constatées dans les grands ports maritimes, qui suffisent amplement aux besoins de la navigation.

Avec nos boussoles actuelles (non corrigées) pour déterminer l'azimut de l'axe d'un navire (fig. 39) il faut donc mesurer son angle $AOM = \alpha$ avec le méridien magnétique, en déduire la déclinaison $POM = d$ donnée par les tables, ce qui donne l'angle $AOP = \alpha - d$.

Pour obtenir l'azimut de la *route suivie par le navire*, il faut en outre tenir compte de sa dérive, assez bien indiquée sur la surface de l'eau par le *sillage* qu'on nomme la *houache*. On mesure l'angle de dérive $AO'r = AOR = \delta$ au moyen d'une seconde petite boussole spéciale O' pourvue d'une pinnule, nommée *compas de variation*, et de

(1) D'AVEZAC, *La boussole*, p. 13. — DE HUMBOLDT, *Cosmos*, t. II, p. 141.

cette observation il est facile de déduire l'azimut de la route vraie $POR = \Delta$ par la formule $\Delta = AOP - AOR = \alpha - d - \delta$. (1)

Le loch.

Les dangers les plus redoutables de la navigation sont ceux qui se présentent à l'approche des ports, où beaucoup de navires périssent sur des bancs et des récifs. Il importe que le capitaine en connaisse le moment précis et possède aussi des données très exactes sur le point qu'il va atteindre, afin de prendre toutes ses dispositions d'après la connaissance qu'il a de l'entrée des ports. Un vieil adage de marine dit: « *Un bon officier doit toujours être arrivé au port et à la côte, avant son navire.* »

A cet effet, suivant une route telle que *ay* (fig. 25) qu'il sait dégagée d'obstacles, il doit de temps à autre *faire le point*, c'est-à-dire marquer sur sa carte les lieux successifs qu'il atteint *b, c, d...* afin d'être averti du moment où il arrive à la distance *n*, où il doit commencer à prendre ses dispositions d'entrée au port. Pour *faire le point*, connaissant la direction de la route parcourue par les indications de la boussole, il doit savoir mesurer les longueurs du chemin parcouru *ab, bc, cd...* — Avec cette détermination du *point*, si en un lieu quelconque *e*, il croit devoir changer de route, pour l'une ou l'autre cause, il trace sur la carte la direction de la route nouvelle *ex*, relève l'angle *yex* qui lui permet d'indiquer au timonier la direction dans laquelle il doit gouverner.

La longueur du chemin résulte de la *durée du temps* de voyage mesurée au moyen de l'*horloge*, et de la vitesse de la marche, dont on s'assure de temps à autre, pendant un temps limité, pour en conclure l'étendue de la route totale.

Il semble que les marins grecs aient déjà possédé des

(1) FRANC'EUR. *Géodésie*, p. 393.

moyens de mesurer les longueurs de route, lorsque par exemple, ils fixent la longueur de la Méditerranée à 25.600 stades. Ils avaient même adopté une mesure spéciale pour les itinéraires, qu'ils nommaient le *myctimère* et qui répondait au parcours moyen d'un navire en un jour et une nuit, supposé de 1000 stades ⁽¹⁾. Mais nous n'avons aucune donnée certaine sur le procédé qu'ils appliquaient à l'estimation de ces distances marines. Il est probable qu'ayant constaté le temps nécessaire pour longer une étendue de côte déterminée, ils en déduisaient la marche moyenne du navire durant tout son voyage.

Dans la pratique du cabotage on signale pour mesurer les distances, l'emploi d'un instrument grossier nommé le *bâton de Jacob* ⁽²⁾, qui resta longtemps en usage pour le levé des cartes, puis fut oublié à cause de son extrême imperfection. D'après la description de Gemma Frisius, le nom de *bâton de Jacob* lui fut donné du bâton avec lequel Jacob voyageait, suivant la Genèse ⁽³⁾, sans qu'il y eut aucun autre rapport entr'eux. Cet instrument consistait en une longue canne AB, percée de trous également espacés (fig. 40), dans laquelle on passait une fiche ou *traverse ab*, d'une longueur déterminée, de manière que dans la position *a b*, par exemple, on connût l'amplitude de l'angle *aAb* exprimé en dixièmes ⁽⁴⁾.

Voulant connaître la hauteur AB d'un édifice AB (fig. 41), on mesurait une distance AC et, se portant en C, on cherchait, en déplaçant la fiche, à déterminer l'angle ACD, qui étant supposé de $\frac{3}{10}$ indiquait que la hauteur AB était $\frac{3}{10}$ de AC. — Réciproquement, connaissant la hauteur de l'édifice AB, si en l'observant d'un point C, on le voyait

(1) DELGEUR. *La Cosmographie des Grecs*. (Revue des cours scientifiques).

(2) CANTU. *Hist. Universelle*. t. VII. p. 27.

(3) GENÈSE. Chap. XXXII § 10.

(4) GEMMA FRISIUS. *Cosmographie*. p. 321.

sous un angle de $\frac{4}{100}$, on pouvait en conclure, sans l'approcher, qu'on se trouvait à une distance de 25 fois sa hauteur. — Enfin si l'on ne connaissait ni la hauteur de l'édifice AB, ni la distance CA jusqu'à son pied inaccessible, on observait deux angles aux points C et D qui indiquaient que la longueur CA valait 60 fois AB, et DA 10 fois la même hauteur, on en déduisait que CD était égal à 50 fois AB; puis mesurant sur le sol cette longueur CD, on en obtenait la valeur de AB.

Dans la pratique marine, connaissant la hauteur des édifices sur la côte, ou les distances relatives de certains objets, on comprend aisément qu'on ait pu, par des moyens analogues, fixer approximativement la position du navire par rapport à la côte.

Le *bâton de Jacob* fut réellement l'ancêtre de la *stadia* ou *diastimètre* plus perfectionné de nos jours, mais tel que nous venons de le décrire il donnait tout au plus par sa forme grossière, une *estime* à peine approximative. Pourtant des résultats souvent étonnants ont été atteints jusqu'au XVI^e siècle par son emploi.

L'*estime à vue* paraît demeurer le seul moyen de mesurage pratiqué pendant longtemps dans la navigation. Navarète affirme en effet dans son *Histoire des voyages*, que Magellan estimait les distances *à l'œil* (*al ojo*), et l'on se demande sur quoi, dans une mer presque indéfinie comme le Pacifique où n'existait aucun point de comparaison, il pouvait baser une pareille estime.

En 1604, le portugais Bert Crescencio ⁽¹⁾ imagina un instrument du genre des *odomètres*. C'était un petit appareil à hélice, en forme d'ailes de moulin, appliqué au flanc du navire et mù par la résistance de l'eau pendant la marche; il enroulait sur son axe une corde, dont la longueur mesurée pendant une durée de temps déterminée au moyen d'une

(1) CANTU. *Histoire universelle*, t. VII, p. 258.

ampoulette ou *clepsydre*, donnait le nombre de tours de l'hélice; un bon règlement aisé à établir à l'aide de quelques expériences, donnait une mesure assez exacte des distances parcourues en fonction des tours de l'hélice.

C'est à cette époque aussi qu'il faut faire remonter l'invention d'un officier anglais, nommé *Loch*, encore en usage de nos jours. L'instrument qui prit son nom (fig. 42), consiste en une planchette de la forme d'un secteur circulaire, d'environ 0^m20, dont le bord inférieur est lesté de plomb de manière à ce que, jetée à l'eau, elle y plonge verticalement, la pointe supérieure se trouvant à fleur d'eau. A cette planchette, qu'on nomme le *bateau du loch*, se trouve fixée en deux points A et B une cordelette ou *ligne AX*, de 100 à 150 mètres, qui s'enroule sur un dévidoir placé sur le pont du navire. La cordelette porte des divisions marquées au moyen de *nœuds* de drap rouge. Le premier nœud C, nommé *nœud de houache*, se trouve à une distance du point d'attache à peu près égale à la longueur du bateau; les suivants D, E, F... marquent des divisions égales.

Pour mesurer la vitesse, on jette le *bateau du loch* à la mer à l'arrière du navire, et on laisse librement se dévider la corde. Comme tout bateau privé de propulseur ce petit bateau du loch, aussitôt qu'il se trouve en dehors du sillage du navire, demeure immobile et sur place. La corde divisée en parties égales par les nœuds très apparents C, D, E, F... donne la longueur parcourue depuis le bateau du loch pendant un temps déterminé, mesurée au moyen d'une *ampoulette* ou d'une *montre à seconde*. C'est à partir du moment de passage du *nœud de houache* que l'on commence à compter le temps, afin de soustraire l'expérience à l'erreur résultant de l'impulsion donnée au loch par le sillage. L'ampoulette vidée, on compte le nombre de nœuds passés au repère, qui marquent la longueur de route parcourue pendant la durée de temps qu'il a fallu pour vider l'ampoulette. Cette longueur s'estime en *nœuds*,

distance correspondante à l'espacement de deux nœuds sur la corde, égale à l'étendue de 30" du méridien terrestre, ou 15^m4258 (soit 120 nœuds à la minute terrestre). L'opération achevée, on retire le *loch*; la cordelette est attachée au point B, par une cheville qui pénètre à frottements dans le bateau du loch, de manière qu'une petite secousse suffit pour dégager cette cheville; le plateau se ramène alors sans effort, flottant sur l'eau.

L'invention attribuée à *Loch* ne fut probablement que le perfectionnement d'un appareil connu déjà antérieurement, que Pigafetta dans son *Histoire du voyage de Magellan*, dont il faisait partie, affirme (contrairement à Navarète) avoir été employé dans cette célèbre circumnavigation. C'est ce qui résulte de son récit, d'ailleurs assez obscur et sujet à de nombreux commentaires. Il parle « *d'une chaîne fixée à la poupe (catena della poppa)*, dont on se servait pendant tout le voyage pour mesurer la route ». Il ne mentionne aucun des éléments essentiels de l'appareil, bateau de loch, sablier, corde à nœuds, mais comme l'observe de Humboldt, il ne faut pas s'en étonner, car Pigafetta pouvait croire l'appareil suffisamment connu de ses lecteurs.

Le *loch*, ainsi que le remarque Francœur, donnait déjà des résultats très satisfaisants pour la mesure de la route, mais, il faut le reconnaître, ces résultats sont inévitablement faussés autant par la traction de la corde, que par le remous du navire, et l'*expérience* a indiqué qu'il fallait légèrement augmenter l'espacement des nœuds, afin de tenir compte du défaut de fixité du soi-disant état stationnaire du bateau de loch. Il faut aussi remarquer que, tout comme le navire, le *loch* subit l'action des *courants naturels de la mer*, que nul instrument n'a permis de mesurer jusqu'ici ⁽¹⁾.

(1) HUMBOLDT, *Cosmos*, t. II. p. 384. — CANTU, *Histoire Universelle*. t. VII, p. 258. — FRANCŒUR, *Géodésie*, p. 500.

CHAPITRE V.

Les Portulans.

La guerre des Croisades qui dura deux siècles (du Concile de Clermont en 1095 à la chute de Saint-Jean d'Acre ou Ptolemaïs en 1291), éclate et se développe avec une telle spontanéité qu'il est impossible de n'y pas voir le résultat d'un plan mûri et préparé d'avance. La voix éloquente et enflammée de Pierre l'Ermite à Clermont ne fut en quelque sorte que la trompette qui appelle les troupes à la bataille.

On sait en effet que dès 1074, le pape Grégoire VII informé par l'empereur de Constantinople du péril que courait sa capitale, parlait de s'en aller à la tête de chevaliers chrétiens « combattre les ennemis de Dieu jusqu'au » sépulcre du Sauveur. ⁽¹⁾ » *Délivrer le saint Tombeau au pouvoir des infidèles !* tel est bien l'objectif qu'on assigne à la guerre Sainte. C'était évidemment une pensée très chrétienne qui avait dû germer longtemps, mais était-elle capable de provoquer seule un tel mouvement ? Il est permis d'en douter.

Pour peu qu'on scrute les faits, trois causes principales peuvent être assignées à la guerre sainte.

La première est toute *morale* : — La guerre était devenue endémique dans toute l'Europe depuis l'établissement de la féodalité ; elle ne se bornait pas à soulever des revendications nationales, elle s'étendait dans tous les rangs de la société, de fief à fief, de famille à famille. Déjà dans

(1) VOIGT. *Histoire de Grégoire VII*, t. I, p. 252. — LAVISSE et RAMBAUD. *Histoire Universelle*, t. II, p. 300.

nos provinces, Godefroid de Bouillon avait cherché à y mettre entrave, avec son parent Henri de Verdun évêque de Liège, en proclamant la *paix de Dieu*; ils avaient formé une association de seigneurs, dont faisaient partie Gui duc d'Ardenne, Henri duc de Limbourg, les comtes de Looz, de Louvain, de Namur, du Hainaut, etc., qui avait pour but de limiter les jours de la semaine où il était permis aux associés de combattre leurs ennemis, sous peine, en cas d'infraction, d'être livré au *Tribunal de paix*, institué sous la présidence des Princes évêques de Liège (1). Le mal avait grandi et avait pris des proportions formidables depuis la *querelle des investitures*, et il est digne du génie de Grégoire VII de supposer qu'en provoquant une grande guerre étrangère il voulut créer un dérivatif aux luttes locales. Pour atteindre ce but, il fallait généraliser la guerre en la régularisant, et l'objectif du Saint-Sépulcre de Jérusalem était de nature à entraîner à la fois toutes les nations chrétiennes.

Mais Grégoire VII fut surtout un ambitieux et un *politique*, qui consacra sa vie à établir la primauté de l'église, le gouvernement universel du pape, la souveraineté spirituelle dominant toutes les souverainetés temporelles. On lui avait résisté avec succès par la force des armes, et il est difficile de ne pas croire qu'en poussant les armées vers l'Orient, il espérait mieux triompher de l'Occident désarmé. Telle fut bien certainement la pensée de Urbain II, qui acheva son œuvre et se garda de prendre la direction de l'armée chrétienne, ainsi que Grégoire VII avait annoncé l'intention de le faire, mais délégua cette tâche à l'évêque du Puy, Adhémar de Monteil, restant prudemment lui-même en Europe, afin d'y mieux régler les affaires de l'Église...

Enfin on peut encore attribuer aux croisades une cause *économique et commerciale*: le besoin de rouvrir au

(1) Abbé DE LEUZE. *La Roche et Durbuy*, p. 38.

commerce européen, par la force, les ports de la Syrie et de la Palestine fermés depuis l'invasion arabe. Cette suspension du négoce oriental avait créé une véritable crise dans les ports Italiens : Venise, Gênes, Pise, Amalfi, et privait l'Occident d'une foule de marchandises, telles que les épices, dont l'habitude était prise de s'approvisionner en Orient.

Certes, aucun de ceux qui préparèrent la Croisade ne divulgua de telles pensées, et les croisés n'en furent que les exécuteurs inconscients. On constate chez les croisés du Nord et ceux du Midi (spécialement les Italiens), des tendances d'ailleurs très différentes.

Les premiers, entraînés par les prédications des moines, n'ont d'autre ambition que d'aller chercher en Palestine gloire et honneur, et après avoir reconquis le Saint Sépulcre, d'en rapporter du renom ; des cadets de famille dépourvus de terres, espèrent y conquérir une principauté. Mais en général, le but des Croisés est désintéressé, car on les voit tous engager leurs domaines pour couvrir les frais indispensables de l'expédition.

Ce but absolument idéal et spirituel du plus grand nombre, dans la folie héroïque des Croisades, explique leur très médiocre résultat ; après une énorme consommation d'hommes, elles n'aboutissent qu'à créer de petits états dont il ne reste plus aujourd'hui d'autres traces que les ruines de quelques châteaux féodaux perdus dans les montagnes de la Syrie.

Beaucoup plus habile fut la politique des marchands italiens ; ils se font entrepreneurs de transports et ne prêtent leur concours qu'aux opérations du littoral, avec réserve spéciale de conserver une partie importante de butin et la possession d'un quartier des villes conquises, où la métropole enverra un gouverneur ; Venise se réserve les côtes du royaume de Jérusalem, Gênes celles des comtés de Tripoli et d'Antioche, Pise étend ses relations sur les côtes de Barbarie, l'Égypte, Tunis ; en cas d'insuccès on

conservera au moins un gage de la guerre. Qu'importe à ces marchands le but idéal de Jérusalem ! Plus la guerre se prolongera, plus elle sera fructueuse, car dans tous les ports d'Italie, on organise chaque année deux grands transports de pèlerins qui vont renforcer l'armée sainte et sont très productifs : l'un au printemps (le grand passage vers Pâques), l'autre pendant l'été ⁽¹⁾. Une expédition bien dirigée sur un point du littoral offrait un sérieux avenir commercial et même un produit immédiat souvent considérable, dans le partage du butin. C'est ainsi que pendant la quatrième croisade, le Sénat de Venise prit à sa solde pendant un an, une armée de 4500 chevaliers italiens, 9000 enseignes et 20,000 fantassins, y joignant 50 galères montées, fournissant les vivres et le transport, au prix de 85,000 marcs d'argent, (4,200,000 francs), sous condition du partage de moitié des dépouilles conquises ⁽²⁾.

Deux siècles de rapprochement, même à main armée, entre des peuples aussi différents de mœurs, de coutumes et de religion, que les occidentaux et les orientaux, ne pouvaient manquer de laisser chez les uns et les autres des traces profondes, de produire des enseignements réels. « Deux mondes qui s'ignoraient l'un l'autre, » disent en termes excellents MM. Giry et Reville « se rapprochèrent, » deux civilisations jusque-là étrangères entre elles se pénétrèrent. Les relations débutèrent par la guerre entre les croyants, et aboutirent à des affaires entre négociants... La Méditerranée devint le foyer d'affaires le plus actif du monde ⁽³⁾ ».

Le nombre des objets importés en Europe après les croisades demeure relativement assez restreint ; on ne peut guère citer que quelques armes ou machines, l'arbalète, les tambours, les trompettes, les moulins à vent,

(1) LAVISSE et RAMBAUD, *Histoire universelle*, t. II, p. 346.

(2) Id. t. II. p. 331.

(3) Id. t. II. p. 481.

etc., quelques plantes, le sésame, l'abricot, l'eschalotte (d'Absalon), les pastèques, etc. ⁽¹⁾. Mais dans l'ordre industriel et les beaux-arts, les imitations d'Orient devinrent considérables. Avant les croisades les fabrications industrielles de l'Occident se bornaient aux choses indispensables à la vie, tous les efforts étant dirigés principalement vers l'agriculture; à leur suite de nombreuses industries se développèrent. On imite les tissus de soie, dans la fabrication desquels excellaient les habitants de Tripoli, Antioche, Tyr, Tortose, Tibériade; les velours, les étoffes brodées d'or et d'argent, la mousseline, la gaze; on les orne de riches teintures : l'indigo du Jourdain, le rouge de Damas, le safran, l'orseille, que fixe l'alun: on fabrique de moelleux tapis, qui longtemps encore conservent le nom de *tapis sarrazins*; Venise emprunte à la Syrie ses procédés pour travailler le verre coulé, les glaces; on fabrique du papier, des confiseries, des sirops d'après les procédés arabes; on fabrique le sucre; en Sicile, on introduit la culture du mûrier et la sériculture, etc. ⁽²⁾. Dans l'architecture, on voit apparaître des ornements nouveaux, tels que les machicoulis, les moucharabys, dont le nom seul révèle l'origine orientale. Dans nos provinces, une foule d'objets peu à peu transformés, rappellent une origine orientale, tel le *massepin*, sorte de transformation du nougat d'Orient. Mais c'est surtout dans l'ordre intellectuel que l'influence de la civilisation orientale se fait sentir.

Les croisés du Nord surtout, convaincus de la supériorité de leur religion, croyaient ne trouver en Orient que des peuples barbares, incapables de comprendre la *vraie foi*, dont ils avaient repoussé l'enseignement. Leur étonnement fut grand de rencontrer en Palestine une civilisation très raffinée, une science très supérieure à leurs connaissances. Le nombre des chrétiens établis dans les colonies franques

(1) LAVISSE ET RAMBAUD. t. II, p. 137.

(2) Id. t. II. p. 483.

fut toujours très limité; ils y vivaient en contact avec les indigènes, les Arabes, les Grecs, les Juifs, etc., et des relations pleines de tolérance s'établirent entre ces populations si variées. La curiosité des chevaliers croisés fut excitée par ces mœurs nouvelles. « Les chrétiens d'Europe », dit M. Seignobos, « vinrent par milliers en Orient; les » croisades furent pour plusieurs d'eux un voyage d'étude. » Ils sortirent de leurs châteaux et de leurs bourgades, » n'ayant rien vu, plus ignorants que nos paysans; ils se » trouvaient tout à coup dans de grandes villes, au milieu » de pays nouveaux, en présence d'usages inconnus. Tout » les faisait réfléchir et leur donnait des idées nouvelles. (1) »

A ces influences civilisatrices directes, nées du contact des Occidentaux avec la vie orientale, viennent s'en joindre d'autres moins directes, résultant de leur éloignement du pays natal, qui ne furent pas moins puissantes. Fort peu de croisés étaient lettrés; pour communiquer avec leurs familles ils étaient obligés de recourir à leurs chapelains et à la langue latine, qui seule possédait une grammaire. Le besoin de correspondance plus intime introduisit l'emploi d'une littérature plus vulgaire; les patois prirent une forme grammaticale, spéciale à chaque nationalité, mais se rattachant à un type général latin, qui donna naissance au langage *roman*, origine de la langue française avec des nuances marquées. On disait: « l'*Avalois* (habitant des » Pays-Bas) *flamingue*, l'*Armoricaïn* (Bretons) *bretonne*, » l'Allemand *germanise*, le Béarnais *rascone* (2) ».

Les méridionaux, déjà en contact avec les Arabes, n'éprouvent pas les mêmes surprises que les croisés du Nord, et leurs expéditions organisées dans un esprit plus positif, ont des conséquences bien autrement importantes. Vainement les papes avaient essayé d'établir une barrière entre les Italiens et les Arabes; le commerce avec les infidèles était

(1) LAVISSE et RAMBAUD, t. II, p. 346.

(2) PAULIN PARIS. *Le Moyen âge et la Renaissance*, t. II. fol. II.

défendu sous peine d'excommunication, et Famagouste, dans l'île de Chypre, fut fixé comme l'entrepôt où chrétiens et musulmans devaient venir échanger les produits de leur commerce ⁽¹⁾. Ce privilège accordé à Famagouste, appartenant aux Grecs, excitait la jalousie des grands ports italiens, qui, en dépit des défenses de l'Eglise, attirèrent secrètement les marchands arabes; les relations se multiplièrent sous des formes diverses. Les Arabes apportèrent avec eux tout un ordre de connaissances dont on se défia d'abord, car ce qui vient des infidèles est enseigné par le démon et réputé *magie*; la *boussole*, par exemple, dont les Arabes enseignèrent l'usage aux Italiens, a tous les caractères d'un instrument magique. Mais cependant on cède peu à peu devant le bénéfice acquis, on devient moins scrupuleux. Par suite de ces relations la *science arabe* pénètre, s'infiltré chez les Italiens, et cette influence arabe se retrouve encore en Italie, très caractérisée, plus de deux siècles après les Croisades.

C'est dans la *Géographie* surtout, c'est à dire la science qui se rapproche le plus du commerce, que l'influence arabe se fait particulièrement sentir à un haut degré, au point qu'il serait juste de dédier cette époque de son histoire aux Arabes, comme la précédente a été dédiée aux Grecs.

« L'enthousiasme des croisés était une force aveugle » dit avec beaucoup de raison M. Seignobos, « qui avait » besoin d'être dirigée par des hommes d'expérience; les » croisés ne furent que les instruments, et les vrais fonda- » teurs des royaumes chrétiens furent des aventuriers et » des marchands, qui, semblables aux émigrants modernes, » partirent pour s'établir en Orient » ⁽²⁾, et l'on peut ajouter, qui, moins scrupuleux, obéissaient plus à leur intérêt qu'à leur conscience.

(1) LAVISSE ET RAMBAUD. t. II, p. 341.

(2) ID., t. II, p. 343.

Ce fait ressort à l'évidence de l'histoire de l'établissement que des aventuriers normands créèrent dans le Sud de l'Italie, qui par sa forme géographique fut à toutes les époques la pointe de contact de l'Europe avec les populations riveraines de la Méditerranée, histoire assez peu connue et qui mérite de fixer notre attention, parce que nous y voyons se développer le centre principal de la diffusion de la science arabe en Italie.

*
* *

Au milieu du XI^e siècle, le sud de l'Italie, la *Grande Grèce*, était comme un champ clos que se disputaient le monde latin, le monde grec et le monde arabe. Les Grecs maîtres de la Calabre, et les Sarrazins en possession de la Sicile, menaçaient les petites principautés lombardes qui se partageaient l'Apulie, les Pouilles, la Lucanie, et ne leur résistaient qu'à l'aide d'aventuriers recrutés dans les nombreuses bandes de pèlerins venus à Amalfi s'embarquer pour la Terre-Sainte. Parmi ceux-ci se trouvaient beaucoup de Normands ; les chroniques de Normandie célèbrent à l'envi la beauté du climat et la saveur des fruits de ce pays méridional (1).

A partir de 1035, on voit arriver successivement dans la Grande Grèce les fils de Tancrède de Hauteville, seigneur de Coutance près de Saint-Lo (Normandie française). Tancrède, compagnon de Robert I^{er} le Diable duc de Normandie, l'avait accompagné dans son pèlerinage en Terre-Sainte et était rentré en Europe par Amalfi. Peu scrupuleux, chevaliers errants en quête d'aventures, ses fils passent les Alpes déguisés en pèlerins, et tour à tour offrent leurs services à Gaiemaer, prince de Salerne et de Capone pour combattre les Grecs, à Georges Manacès, *Catapan* des Grecs, pour combattre les Sarrazins de Sicile ; puis ils songent à

(1) SISMONDE DE SISMONDI. *Histoire des Républiques Italiennes*. t. I. p. 161.

travailler à leur profit en s'emparant de la petite ville de Melfi, où ils fondent en 1043 la plus singulière des républiques oligarchique et militaire, véritable repaire de brigandage qui ne vit que du pillage des contrées environnantes, poussé jusque sous les murs de Rome (1). Chaque année de nouvelles bandes recrutées en Normandie, alléchées par leurs succès, viennent renforcer leur armée. L'anarchie qui règne dans le gouvernement de l'Église favorise leurs entreprises; tour à tour, adversaires ou protecteurs des papes, ils leur arrachent la consécration officielle de leurs conquêtes.

En 1052, Brunon de Hasbourg, élu pape par le synode de Worms (Léon IX) arrive à Rome accompagné d'une troupe de 500 chevaliers flamands recrutés pour protéger son intronisation, commandés par son parent Godefroid de Lorraine (aïeul de Godefroid de Bouillon), tombé dans la disgrâce de l'empereur et déchu de son duché. Le pape entre en campagne contre l'armée normande ayant à sa tête Robert de Hauteville, surnommé Guiscard (*wyse Jarl, wyse kerl, l'Avisé*), qu'il rencontre à Civitella dans la Capitanate. Les papalins sont battus et le pape, fait prisonnier, n'obtient la liberté qu'à la condition de reconnaître Guiscard en qualité de *duc de Pouille*, et de lui concéder, « au nom de Saint-Pierre, *tout ce qu'il a conquis et tout ce qu'il pourra conquérir* dans la Calabre et la Sicile, » pour le tenir en fief de l'Église » (2). Les Flamands, faits prisonniers et étonnés d'entendre leur adversaires parler leur langage, s'enrôlent dans l'armée normande, dont dès lors le recrutement s'étend dans les Flandres et toute la Basse-Lorraine.

En 1057, le Pape Nicolas II, qui redoute l'ambition de Godefroid de Lorraine, devenu très puissant par son mariage

(1) SISMONDE DE SISMONDI, t. I, p. 165. — CANTU. *Histoire Universelle* t. V, p. 65.

(2) SISMONDE DE SISMONDI. t. I, p. 168.

avec sa cousine Béatrix, veuve et héritière de Boniface II marquis de Toscane, mariage qui lui confère les droits de *Patrice de Rome*, accorde au duc de Pouille le titre de *gonfalonnier* (porte bannière) et de *défenseur de l'Église*, pour servir de contrepoids au pouvoir de Godefroid.

La fortune sourit aux Normands qui réussissent à chasser les Grecs de l'Italie. En 1060, Roger de Hauteville, le frère de Guiscard, à la tête d'un petit nombre de chevaliers, passe en barque le terrible détroit de Charybde et Scylla, et dans une série d'exploits légendaires soumet la Sicile et Malte à son pouvoir; en 1070 il entre triomphant à Palerme. Il est fait *comte de Sicile* par son frère (1).

L'ambition des Normands ne connaît plus de bornes. Guiscard, se souvenant des expéditions maritimes de ses ancêtres, avait créé une puissante marine pour prévenir les retours offensifs des Sarrazins d'Afrique contre son frère en Sicile. A la suggestion du pape Grégoire VII, il rêve la conquête de l'Empire d'Orient, pour le soumettre au pouvoir de Rome. La révolution qui renverse l'empereur Michel VII, dont l'héritier est fiancé à la princesse Hélène fille de Guiscard, est le prétexte de la guerre. Guiscard, en 1080, conquiert Corfou, quelques villes de l'Épire, et va mettre le siège devant Durazzo (Albanie) considéré comme la clef de l'Empire (2).

En 1084 Guiscard est rappelé en Italie par le pape Grégoire VII, assiégé dans le château de Saint-Ange par l'empereur Henri V et l'anti-pape Clément VIII. Il accourt à son secours avec une puissante armée, dans laquelle, chose étrange, se trouve un corps important de musulmans amenés de Sicile par le comte Roger et appelés à combattre pour le chef de la chrétienté. L'empereur est obligé de battre en retraite et le pape est mis en liberté. Guiscard exerce son protectorat de la manière la plus extraordi-

(1) CANTU, t. V. p. 67.

(2) CANTU, t. V. p. 67.

naire; il livre Rome au pillage, pour la punir de l'appui accordé à l'Empereur, et la couvre des ruines qui jonchent encore son sol. ⁽¹⁾. Le pape est obligé de quitter la ville Eternelle, sous le poids de l'ignominie de cette terrible répression et de se réfugier chez les Normands à Salerne, où il meurt le 23 mai 1085, tandis que Guiscard, rendu à ses expéditions maritimes, meurt à Corfou au mois de juillet de la même année.

Après la mort de Guiscard, le comte Roger I de Sicile exerça le protectorat sur toutes les conquêtes normandes sous le titre de *Grand Comte*; le gouvernement de la Pouille restant à Roger Borsa, fils de Guiscard.

Il est très vraisemblable que le succès des Normands en Sicile entraîna beaucoup de chevaliers à prendre part aux Croisades, avec l'espoir d'acquérir une fortune aussi brillante en Palestine. Parmi les premiers croisés on rencontre même Boëmond, le fils déshérité de Guiscard, qui commande l'armée croisée devant Antioche dont il reçut la principauté, comme son neveu Tancrede de Tarente, devint prince de Tripoli. Il est probable aussi que les *pirates verts*, que les premiers croisés rencontrèrent en Asie Mineure, et parmi lesquels ils reconnurent avec joie des Flamands, appartenaient à la flotte des Normands d'Italie.

Le grand-comte Roger I^{er} n'avait réussi à établir son pouvoir en Sicile avec le concours d'un petit nombre de chevaliers normands, qu'en respectant avec prudence les mœurs, les coutumes, la religion des populations diverses qui vivaient dans l'île et appliquant à chacune d'elles les lois et coutumes de leur origine, aux Grecs le *Code Justinien*, aux Musulmans le *Koran*, aux Normands les *Coutumes normandes* ⁽²⁾. De tels principes de tolérance étaient peu faits pour plaire à Rome, et à diverses reprises il fut question d'envoyer un Légat en Sicile pour y mettre

(1) LAVISSE et RAMBAUD, t. II. p. 103.

(2) CANTU, t. V. p. 423.

ordre, quoique Roger eût déjà substitué la religion catholique à la religion grecque. Roger, mécontent de cette atteinte à son autorité, menaça de se séparer de l'Église Romaine, et le pape Urbain II, engagé déjà dans la formidable entreprise des Croisades, craignant de perdre un appui si puissant, lui conféra pour le rassurer le titre vraiment extraordinaire de *Légat héréditaire*, avec les pouvoirs religieux et ecclésiastiques les plus étendus, jusqu'au droit d'excommunication, ce qui revenait à le faire chef de la religion de ses sujets ⁽¹⁾. L'authenticité de cet acte a souvent été contestée, mais semble confirmée par le portrait de son fils Roger II, *Légat-né*, que l'on voit encore dans l'église de Montréal près de Palerme avec les ornements pontificaux : les sandales, l'anneau, la crosse, la mitre et la dalmatique, objets retrouvés également sur le cadavre de Frédéric II, son descendant ⁽²⁾.

Roger II succéda à son père en 1101, et sut déployer dans son gouvernement la même sagesse, la même vaillance. Courtois, aimable, souple, sceptique sans préjugés, ce qui n'excluait ni la fermeté, ni même au besoin une énergie indomptable jusqu'à la cruauté, il fut la personification la plus parfaite des princes normands dont on a pu dire : *lions à la guerre, agneaux dans le monde et anges dans les conseils* ⁽³⁾.

En 1130, après la mort du pape Honorius II, dont la succession restait contestée entre les papes Innocent II et Anaclet II, Roger II prit parti pour Anaclet, qu'il intrônisa à main armée à St.-Pierre, tandis qu'Innocent II réussissait à se faire reconnaître à peu près par toute l'Europe. Anaclet le récompensa de ce service en lui conférant le titre de *Roi de Sicile*. Le schisme prit fin par la mort d'Anaclet en 1138, et Roger II fut frappé d'excommuni-

(1) CANTU, t. V, p. 67.

(2) Id., t. V, p. 407.

(3) Id., t. V, p. 65.

cation par Innocent II. Il marcha aussitôt sur Rome avec son armée, défit le pape qui commandait l'armée papale en personne, le fit prisonnier. Comme Léon IX, le pape Innocent ne recouvra sa liberté qu'après avoir levé l'interdit dont il avait frappé Roger et l'avoir ceint lui-même de la couronne royale. ⁽¹⁾

« Nul État, à cette époque, » dit M. Bayet, « n'était aussi » sagement administré que la Sicile sous Roger II. Il » sut faire vivre sans conflit, côte à côte, les populations » de races et croyances diverses, qui habitent ses royaumes. » Les musulmans ne sont ni expulsés, ni persécutés; ils » conservent leurs quartiers, leurs mosquées, même leurs » juges; ils participent à la vie publique. De même les » Byzantins; le meilleur général du royaume, Georges » d'Antioche. est un Grec. L'arabe, le grec, aussi bien que » le latin, sont langues officielles, employées dans les actes » royaux. Les monnaies portent les légendes arabes ⁽²⁾; » la Cour même a une physionomie orientale; les poètes » arabes en ont célébré l'éclat..... Le mélange habile et heureux des éléments arabes, byzantins et latins se retrouve » dans les monuments qui s'élèvent sous ce règne, comme » le *Dome* (Cathédrale) de Cefalu, la *Chapelle Palatine* et » l'*église de la Martora* (*Sainte Marie de l'Asmiraglio*) » à Palerme. A la chapelle Palatine, par exemple, au dessus » des mosaïques de style grec, se développe un plafond » de style arabe, orné d'inscriptions Koufiques (écriture » arabe antérieure au IV^e siècle ⁽³⁾ ».

Ce régime de tolérance donne au gouvernement de la Sicile un caractère exceptionnel. Il repose essentiellement et se maintient, appuyé sur le droit de chef religieux, de *Légat-né*, que Roger tient du Pape Urbain II, et revendique

(1) SISMONDI, t. I, p. 175.

(2) Certaines monnaies de Roger II portent à la face les symboles du Christianisme et de l'Islamisme.

(3) LAVISSE et RAMBAUD. t. II. p. 141.

énergiquement. Il se continué après lui par son petit fils Frédéric II de Hauhenstaufen, empereur qui lui succède comme roi de Sicile (1197 à 1250) et établit dans l'île sa résidence favorite. Roger et Frédéric sont amoureux des arts, des sciences, des lettres; ils appellent à leur cour les hommes les plus éminents de leur temps, sans distinction de religion ou de nationalité, et l'on conçoit aisément que Palerme devienne le centre de diffusion de la *science arabe* en Europe. Ce fut en Sicile, que les Grecs nommaient *Trinacria* à cause de sa forme triangulaire, et qu'on nommait encore la *Trilingue* à cause de sa population formée de trois races distinctes, que furent composés sous Frédéric II, les premiers poèmes renommés, considérés comme l'origine de la langue que devait illustrer plus tard l'œuvre immortelle du Dante Alighieri (1).

Roger et Frédéric sont regardés comme les précurseurs de la renaissance italienne et exercèrent une grande influence sur leur époque, malgré tous les efforts des papes pour vaincre leur esprit d'indépendance sous le coup des anathèmes. Voluptueux, souples, à l'âme ondoiyante et sceptique, leurs adversaires ont d'ailleurs beaucoup de prise sur eux et vont jusqu'à les accuser de pratiquer l'islamisme et de posséder un harem (Roger eut cinq femmes; Constance, la femme de l'Empereur Henri VI et mère de Frédéric, naquit du cinquième lit — Frédéric eut trois femmes et beaucoup de maîtresses) (2).

*
* *

Sous le gouvernement de Roger, la Sicile devient un centre commercial qui rivalise avec les ports les plus importants de l'Italie continentale; les marins arabes y abordent en toute sécurité. Roger II n'épargne aucun

(1) PERRENS. La civilisation Florentine du XIII^e au XVI^e siècle. p. 123.

(2) LAVISSE et RAMBAUD, t. II. p. 140, 189, 192.

effort pour étendre les conquêtes déjà commencées par son oncle Guiscard ; pour développer sa marine il appelle à son aide le plus célèbre des géographes de son temps, au grand scandale de la chrétienté, Abou-Abdalla-ben-Mohamed-el-Edrisi, plus connu sous le nom de l'Edrisi.

L'Edrisi, né d'une famille princière à Tétouan, avait fait ses études en Espagne et s'était acquis par ses voyages une réputation d'habile géographe. Roger le chargea de graver la mappemonde sur une table d'argent et d'en rédiger une description détaillée ; la première achevée prit le titre de *Table rogérienne* et la seconde, terminée seulement sous le règne de Guillaume, fils de Roger (1154) celui de : *Le Jardin de l'humanité et l'amusement de l'âme*.

M. Rainaud a retrouvé dans un dictionnaire biographique rédigé par Khalyl Alfredy, un récit curieux qui nous fait connaître les relations existant entre le roi et son protégé : « Roger avait beaucoup de goût pour les études philosophiques », dit Alfredy. « Il fit venir des côtes de l'Afrique le cherif Edrisi et le chargea de construire quelque chose à l'image du monde. Edrisi ayant demandé une masse d'argent, le roi lui fit remettre un morceau de minerai qui pesait 400,000 drachmes. Edrisi en fabriqua un certain nombre de cercles à l'imitation des sphères célestes et ces cercles s'emboîtaient les uns dans les autres. Cet ouvrage n'absorba qu'un peu plus du tiers du métal qui lui avait été confié, mais le roi lui abandonna tout le reste pour prix de son zèle. Il y ajouta même 100,000 pièces d'argent et un navire qui venait d'arriver de Barcelone, chargé de marchandises les plus précieuses. Ensuite Roger invita Edrisi à demeurer auprès de sa personne disant : Comme tu es issu de la famille des Khalifes, si tu habitais un pays musulman, le Prince de ce pays en prendrait ombrage et te ferait mourir. Reste dans mes Etats et j'aurai soin de ta personne. Edrisi s'étant laissé persuader, le Roi lui fit

„ un état de Prince. Edrisi se rendait à la Cour sur
„ une mule; quand il arrivait, le Roi se levait pour
„ lui faire honneur et ensuite ils s’asseyaient ensemble.
„ Un jour le Roi dit à Edrisi: Je voudrais avoir une
„ description de la terre faite d’après des observations
„ directes et non d’après les livres. Là dessus le Roi et
„ Edrisi firent choix de plusieurs hommes intelligents et
„ honnêtes. Ces hommes se mirent à voyager à l’Ouest,
„ à l’Est, au Midi et au Nord. On leur avait adjoint des
„ dessinateurs chargés de reproduire d’après nature ce
„ qu’ils remarquerait de plus intéressant. Les uns et les
„ autres avaient reçu ordre de prendre note de tout, et
„ de ne rien omettre de ce qui pouvait piquer la curiosité.
„ A mesure que ces hommes revenaient, Edrisi inscrivait
„ dans son traité les remarques qui lui étaient commu-
„ niquées. „

Malheureusement la *table d’argent (Daira)*, qui pesait 450 livres romaines (153 kilogrammes), est perdue, mais il reste de l’œuvre d’Edrisi sa description et une petite mappemonde réduite, représentant le monde connu, tracée suivant la mode arabe avec le Nord en dessous, ainsi qu’un atlas de sept feuilles, sous forme de *portulans*. (1)

Le résultat des travaux de l’Edrisi fut considérable: il se forma autour de lui une véritable école de géographie dont les leçons et les enseignements persistèrent longtemps dans l’école italienne. Ses *portulans* sont le prototype sur lequel ont été copiées les plus célèbres productions ultérieures. Ils contribuèrent ainsi au progrès de la flotte sicilienne, qui dès 1194 était en état de transporter en terre sainte les armées de Richard Cœur de Lion, de Philippe Auguste, et conquit Tunis, Mahadia, Djerbi, Tripoli sur les côtes d’Afrique, depuis Tripoli jusqu’au cap Bon.

Cet entraînement vers la science arabe ne fut pas

(1) LELEWEL. t. I. p. 92. *Atlas*. Pl. X, XI et XII.

un fait isolé à la cour de Palerme, car on sait que Frédéric II avait fait confectionner par des mahométans une sphère céleste en or, sur laquelle les étoiles étaient figurées par des perles. Frédéric II avait même envoyé Gérard de Crémone étudier l'arabe à Tolède, où se trouvaient les géographes les plus célèbres, juifs, mahométans, chrétiens; il l'avait chargé de traduire les ouvrages de Ptolémée, de Djéber et d'Arzakhel d'après la version arabe. ⁽¹⁾

D'ailleurs de nombreux chrétiens allèrent également de leur côté puiser dans ces écoles arabes, tant en Espagne qu'en Barbarie, les riches enseignements de mathématique, de philosophie et de médecine des Gerber, des Avicennes, des Averroès. Mais de telles tentatives n'étaient pas sans danger et plus d'un de ces adeptes de la science arabe, accusé de magie, paya de sa vie son amour et son ardeur à acquérir de l'instruction; tels furent Pierre Apamo de Bologne, auteur d'un *traité de l'astrolabe*, brûlé par ordre de l'Inquisition, (1315), Francisco d'Ascoli (1357) qui subit le même sort. Roger Bacon le *Docteur admirable*, accusé d'hérésie, n'échappa à la mort que par la peine de plusieurs années de prison.

En Espagne Alphonse X de Castille (1252-1284), avant de monter sur le trône, aimait à s'entourer d'astronomes célèbres de toutes croyances. Il était si imbu de son savoir, qu'on lui attribue ce mot curieux: — « Si Dieu m'eut » appelé au Conseil, lorsqu'il créa le monde, j'aurais pu lui » donner de bons avis. » — D'après les ordres d'Alphonse, le rabbin Isaak Aben Sid Hazan construisit les *tables alphonsines* ou *Tolédanes* (1252), indiquant les principaux mouvements astronomiques ⁽²⁾.

De très nombreux ateliers de dessinateurs de *portulans*

(1) LELEWEL, t. I, p. 92 et II, p. 2.

(2) id., t. II. p. 2.

existaient dans tous les ports de la Méditerranée fréquentés par les capitaines de navires; ces dessinateurs ne cessaient de perfectionner leurs modèles à l'aide des renseignements de ces hommes pratiques.

Les voyages en se multipliant, ouvrent à la géographie des domaines nouveaux, avec Jean de Plan Carpin de Pérouse et le belge Guillaume de Ruysbroek (Rubruquis), qui visitent l'Asie en 1245 et 1254, avec Marco Polo de Venise, qui de 1271 à 1295 poussa jusqu'aux confins de la Chine et parcourut la mer des Indes, et avec beaucoup d'autres encore. La connaissance de ces pays transforme en quelque sorte les *cartographes* de portulans en *géographes*, lorsqu'ils essaient d'en reproduire le dessin sur leurs cartes; dans cette extension de la géographie usuelle l'influence arabe est évidente, à l'inspection des documents de ce genre qui nous sont parvenus. Nous nous bornerons à en rappeler seulement deux.

Le patricien de Venise *Marino Sanuto* (ou *Sanudo*), dit *Torcellus*, avait dès sa jeunesse le goût des voyages. Il visita la Terre Sainte à cinq reprises différentes et étendit ses excursions dans l'Arménie, sur les bords de la Mer Noire et en Egypte. Sans être cartographe de profession, il est manifeste qu'il avait au moins appris les règles et les préceptes de cet art industriel, et en effet à son retour à Venise en 1306, il dressa des cartes de détails des diverses contrées qu'il avait visitées (1). Durant ses explorations, Sanuto avait conçu un vaste projet pour la délivrance de la Terre-Sainte, d'un caractère assez extraordinaire: il voulait ouvrir une route commerciale vers l'Inde à travers l'Egypte (ancienne route fréquentée par les Arabes) et par l'exploitation commerciale de cette route, recueillir assez d'argent pour organiser une nouvelle et importante expédition destinée à reconquérir

(1) VIVIEN DE ST.-MARTIN, p. 29.

Jérusalem ⁽¹⁾. Il développa ces projets avec minutie, dans un mémoire intitulé : *Le Secret de la Croix (Liber secretum fidelium crucis)*, auquel il joignit des cartes de détails et une *mappemonde* d'ensemble qui, disait-il, « ne pouvaient contenir tout ce qu'il avait signalé, mais » dont la vue pouvait aider la conception de ce qu'il « disait dans son ouvrage sur les affaires ultra-marines ⁽²⁾. Il se rendit dans diverses contrées de l'Occident pour y faire connaître ses projets, avec l'espoir de réussir à former une ligue de princes chrétiens pour les réaliser. C'est ainsi qu'il alla à Paris, qu'en 1318 il vint à Anvers probablement sur le premier vaisseau Vénitien qui aborda dans ce port, puis se rendit à Bruges, dans le Holstein et la Baltique ⁽³⁾. En 1321 il se rendit à Rome pour présenter son ouvrage au Pape Jean XXII, qui le reçut de la manière la plus encourageante ⁽⁴⁾.

La *mappemonde* de Sanuto, servant de carte d'ensemble et dont seule nous voulons nous occuper, révèle déjà des connaissances géographiques très étendues faites pour nous étonner. Comme celle de l'Edrisi, dont elle est d'ailleurs un perfectionnement manifeste, elle est orientée à la manière arabe avec le Nord en dessous, et nous présente l'Afrique plus complète, avec sa pointe au Sud, forme que les découvertes ultérieures des Portugais devaient confirmer. Elle est tracée sans aucune indication de méridien, ni de parallèles ; c'est certainement une *carte plate*, formée par juxtaposition et l'assemblage de divers *portulans*.

« J'ai fait un long examen de la carte de Sanuto », dit Lelewel ; « personne, je pense, ne contestera les connais-

(1) HENRI LE NAVIGATEUR, p. 28.

(2) LELEWEL, t. II, p. 27. — Voir pour la mappemonde l'atlas de Lelewel, pl. XXXII, de Vivien de St.-Martin, pl. VI et Henri le Navigateur, p. 28.

(3) LELEWEL, p. 35. — D^r HAMY. *Les origines de la Cartographie dans l'Europe septentrionale*, p. 21.

(4) LELEWEL, p. 39.

» sances géographiques à Marino Sanuto, et s'il entreprend
» de dessiner des cartes, ou de les faire dessiner pour
» l'usage des ignorants, que les cartes nautiques ne lui
» étaient familières et qu'il était au courant des explora-
» tions des voyageurs. On se copiait par habitude et dans
» cette répétition infatigable on se perfectionnait. Les
» géographes de Sicile, avec Edrisi, marchant plus indé-
» pendamment des préjugés, ouvrirent la voie à un progrès
» imposant et fournirent des matériaux que ne cessaient
» d'alimenter l'exercice italien. Le premier coup d'œil peut
» convaincre que la mappemonde de Sanuto est calquée
» sur la carte rogérianne d'Edrisi. La moitié n'en est
» qu'une simple imitation ou copie » (1). — « Marino Sanuto, »
poursuit le même auteur, « a pu dessiner et connaître
» la méthode de construction des cartes, mais, comme il
» le dit lui-même, nous ne devons considérer ses cartes
» que comme des copies de cartes de l'époque et des
» cartes antérieures qu'il a fait faire, afin de les attacher
» à son ouvrage pour donner la lumière aux ignorants.
» Elles sont de l'école vénitienne, de la *fabrique vénitienne*.
» Le doge Francesco Dandolo (1329-1339) suspendit à cette
» époque dans la salle ducale une carte nouvellement
» exécutée, et Zurla, qui a donné une description des cartes
» de Sanuto, affirme que la carte exposée dans la salle
» ducale, était celle de Sanuto (2). »

Plus intéressante encore que la précédente était la *Mappemonde* de *Fra Mauro*, conservée à Vénise (3) ; on connaît mieux son histoire et l'on peut apprécier l'importance et le rôle assignés à ce genre de documents. Comme la carte de Sanuto, dont elle est visiblement un perfectionnement, elle affecte la forme ronde (1^m957 de

(1) LELEWEL, t. II, p. 28.

(2) id., t. II, p. 34.

(3) Voir l'atlas de Lelewel, pl. XXXIII, et celui de Vivien de St.-Martin, pl. VII.

diamètre); les détails y sont plus précis, et pour l'Asie et l'Afrique elle se rapproche davantage de la forme adoptée de nos jours. La Chine, la mer des Indes y sont représentées d'une manière remarquable et il ne semble pas douteux que l'auteur se soit inspiré des récits de voyages de Marco Polo, rentré à Venise depuis 1297. Le centre de la carte placé à Bagdad, révèle encore l'influence arabe.

On ne possède que des renseignements assez vagues sur la vie de Fra Mauro, moine au couvent de Saint-Michel des Camaldules de Murano à Venise, et qui fut un cosmographe de grande réputation. On sait qu'en 1444 il fit partie d'une commission d'experts chargés de régulariser le cours de la Brenta et l'on conserve de lui deux cartes chorographiques autographes, des années 1443 et 1449, signées *frater Maurus de Venetiis*. Il dressa des cartes de l'Asie mineure, de l'Arménie, de la Mésopotamie, de la Syrie et de beaucoup d'autres contrées « plus exactes » à l'aide des cartes qu'il pouvait se procurer, lorsqu'il » ne les avait pas vues par lui-même, et aussi sur les » récits qui lui étaient communiqués par des personnes » dignes de foi (*piu justa carta ho possudo; nuove carta qual ne ho habuto copia, qual hano vista ad ochio..... cuisi hano opinato, io ho parlato cum persona digna de fede*). » Les dépenses faites par le couvent en 1448 et 1449, pour de l'or destiné à l'endorure et pour des couleurs, paraissent faire remonter à cette époque, l'exécution de sa *mappemonde*. (1)

Il est probable qu'elle fut entreprise à la demande et aux frais du gouvernement de Venise, alors dirigé par le malheureux doge Foscari, dont Fra Mauro était sans doute le géographe officiel. Il est avéré en effet que la carte terminée le 20 octobre 1459, fut placée par ordre du Sénat, dans une caisse fermée sous la garde

(1) LELEWEL, t. II, p. 90.

du cardinal Maffeo Gerardo, abbé du Monastère de Murano, durant la période 1448 à 1466 ⁽¹⁾. Cette mappemonde avait été ordonnée afin d'en remplacer une plus ancienne, (celle de Suruto) suspendue dans le palais ducal et menacée de destruction par la nécessité d'abattre la muraille à laquelle elle était fixée ⁽²⁾.

Fra Mauro disposa donc pour son travail des documents publics connus, mais il reçut également communication des riches informations officielles sur tous les progrès géographiques dont le gouvernement disposait. « Les républiques italiennes », dit M. Jules Marcou, « de Venise, » de Gênes, de Pise, avaient un très grand intérêt commercial à connaître toutes les découvertes maritimes faites » par les gouvernements espagnol et portugais. Bien qu'il » y eut défense, *sous peine de mort*, d'exporter les cartes des » découvertes géographiques, et que pour empêcher cette » sortie on eut soin de tenir ces documents enfermés » sous des clefs différentes, mises entre les mains de trois » ou quatre personnes, les républiques, dont nous parlons, » trouvèrent pourtant moyen d'obtenir les renseignements » importants qu'ils donnaient. Elles employèrent pour cela » des agents spéciaux, ou des diplomates, comme Lorenzo » Crético, Vicence Quirini, Angelo Trivigiano, Girolamo » Priuli, etc., qui s'adressaient naturellement, soit en secret, » soit ouvertement, à leurs compatriotes Columbo, Vespucci et Pierre Martyr. L'un se vante dans ses lettres, » d'être grand ami de Columbo et d'obtenir une carte des » terres nouvelles, l'autre copie secrètement les manuscrits » de Pierre Martyr » ⁽³⁾. Ces sources d'information expliquent le soin que l'on mit à conserver secrète la *mappemonde* de Fra Mauro de Murano.

Voici maintenant à quelle occasion le secret fut levé.

(1) LELEWEL, t. II, p. 91.

(2) Id., t. II, p. 103.

(3) *Bulletin de la Société de Géographie de Paris* (1888), t. IX, p. 661.

A l'avènement de Jean I^{er} au trône de Portugal en 1387, son fils don Henri (l'illustre Henri le navigateur) élevé à la dignité de grand-maître de l'ordre du Christ, s'était voué aux études sédentaires de la géographie et au perfectionnement de la marine militaire du Portugal, tandis que son frère don Pedro (Pedro l'Alfarrobeira) qui avait le goût des voyages, parcourait l'Europe. Dans ses pérégrinations don Pedro recueillait soigneusement tous les documents géographiques possibles, pour les adresser à don Henri. C'est ainsi que se trouvant à Venise en 1424, don Pedro reçut du doge de Venise Ziani, en reconnaissance des services qu'il avait rendus à la République en s'interposant entre elle et l'Empereur Sigismond, copie de divers documents géographiques conservés à Venise, parmi lesquels se trouvait sans doute la *mappemonde de Sanuto* ⁽¹⁾. Ce document avait éveillé l'attention des Portugais sur les travaux géographiques des Vénitiens et ils durent être informés des travaux de Fra Mauro. Lorsqu'en 1455 le vénitien Ca da Mosto, au service du Portugal, après la découverte des îles du Cap vert, eut signalé au roi Alphonse V l'existence d'une côte d'Afrique exactement dirigée suivant le *Sirocco* (vers l'Orient), le roi ne douta pas qu'en suivant cette côte, on arrivât bientôt aux Indes. Pour vérifier cette heureuse prévision, Alphonse V, sur le conseil de Ca da Mosto, qui certainement avait connaissance de la carte de Fra Mauro, s'adressa au Sénat de Venise pour en avoir une copie, offrant en échange l'information de toutes les découvertes nouvelles faites ou projetées par les Portugais. Cette offre fut acceptée, sous réserve que les frais de copie seraient à charge du roi de Portugal ⁽²⁾.

Dirigés par Fra Mauro, des calligraphes, à raison de

(1) HENRI LE NAVIGATEUR, p. 74 et 77.

(2) Id. p. 94.

12 à 15 sols par jour, sous la surveillance du dessinateur André Biancho et du peintre Francesco de Cherzo, furent aussitôt employés à la copie de sa *mappemonde*, en y apportant vraisemblablement encore des améliorations. La carte fut livrée à Alphonse V par l'entremise de Stefano Trevibiano le 24 avril 1459, et en souvenir de cet événement une médaille fut frappée en l'honneur de l'« *incomparable cosmographe Fra Mauro (Fratero Mauro S. Michaelis Muranensis et Venetiis camaldulienses cosmographus incomparabilis)* ».

En gens pratiques les Vénitiens, profitant du crédit illimité ouvert par le roi de Portugal, avaient fait exécuter également une seconde copie destinée au doge Pascal Malapieri, mais qui ne fut terminée qu'en 1460 et remise à son successeur Christophoro Moro. Celui-ci la fit placer dans une église, puis, pour la soustraire aux dégradations, elle fut transférée à la bibliothèque de Sainte-Marie où elle se trouve encore. Une autre copie fut exécutée en 1494 par des artistes florentins, à la demande de Ferdinand de Médicis et placée dans son palais de Florence ainsi qu'il résulte d'une lettre de l'abbé des Camaldules de Fontebriono en Toscane, en date du 24 mai 1494, au prieur du couvent de Murano, Pietro Delfino. En 1804 le gouvernement anglais fit encore lever une copie par Guillaume Frazer ⁽¹⁾.

Dans une note inscrite sur la carte, Fra Mauro, dit Lelewel, « accepte le système planétaire de l'astronome » Ptolémée, mais il ne veut pas de Ptolémée géographe ; » il proteste qu'il ne veut suivre ni ses formes, ni ses » mesures de longitudes et de latitudes ; il pense qu'en ne » les suivant pas il ne déroge en rien. (*Jo non credo » derogar a Tolomeo, si io non seguito la sua cosmogra- » phia ; unde se algun contradira a questa, perche non » ho seguito Claudio Tolomeo, sine la forma, come etiam*

(1) LELEWEL, t. II, p. 91.

» ne le sue mesure per longeza et per largeza). Protes-
» tation remarquable au moment, où la renaissance des
» lettres faisait à toute outrance revivre la dépouille de ce
» géographe (ainsi que nous le verrons bientôt) ; Mauro le
» repousse de sa mappemonde et réprouve ses connais-
» sances, qu'il déclare *surannées* et corrompues (*cambiati*
» e *corrupti*) (1).

Malgré toute l'importance que les mappemondes d'Edrisi, de Sanuto et de Fra Mauro pouvaient présenter, le travail d'ensemble indiquant le progrès de la géographie par la correction successive des formes et se rapprochant de plus en plus de la vérité, ne donnait satisfaction qu'à la curiosité du vulgaire. Il demeure constant que la forme géographique vraiment caractéristique du moyen-âge, est celle des cartes pratiques à l'usage des marins, des *portulans*.

Des *officines de cartographes* s'établirent dans presque tous les ports importants. Dans la Méditerranée, à Venise, Gênes, Pise, Messine, Ancone, Palerme, Naples en Italie, à Majorque en Catalogne, en Espagne (2). Dans l'Atlantique celles de Dieppe eurent une grande renommée (3). Il est probable que c'est en Italie, bientôt suivie par toutes les autres nations, que la géographie nautique prit ses premiers développements. « On ne peut contester le *primato* dans
» l'art du dessin cartographique aux Vénitiens », dit Lelewel,
« dont la puissance, le commerce, les relations, l'activité
» les possessions maritimes, la marine, surpassaient toutes
» les autres nations ; mais on ne peut refuser une colla-
» boration fructueuse à d'autres cités, surtout aux Gênois
» qui se distinguaient par leurs entreprises Océaniques....
» Les Italiens excellaient dans l'exécution, les Espagnols
» ne leur étaient pas inférieurs.... On se communiquait,

(1) LELEWEL, t. II, p. 95.

(2) Id., t. I, p. LXXXII.

(3) Id., t. II, p. 196.

» on se recherchait mutuellement. L'école de Venise avait
» la connaissance de ce qui avait été consigné en Sicile....
» Nulle part il ne manquait de dessinateurs plus ou moins
» exercés. Partout on copiait les cartes géographiques, il
» n'y avait à cet égard, ni privilège, ni monopole quel-
» conque, ni propriété intellectuelle, ni brevet d'invention.
» On copiait, on dessinait.... (1)

La réputation des produits de ces ateliers correspondait à celle du maître-dessinateur. « Plusieurs noms de dessi-
» nateurs de cartes de toutes les nations sont connus,
» mais on peut à mon avis, les considérer plutôt comme
» copistes, que leur attribuer une composition nouvelle.
» Peut-être un jour aura-t-on le bonheur d'exhumer quel-
» qu'auteur original, mais dans l'état actuel de nos
» connaissances copistes et auteurs nous sont cachés; on
» n'a pas droit de qualifier d'auteurs ceux qui ne s'ap-
» pellent pas compositeurs eux-mêmes. Ils signent et
» datent l'exécution de leur copie, comme le font tous
» les copistes..... (2). »

Ces officines devinrent à certains égards, des écoles de navigation où le marin venait acquérir par le dessin des cartes, les connaissances théoriques nécessaires à sa profession, et il s'est produit, plus d'une fois, qu'un dessinateur instruit préparait un bon pilote. Christophe Colomb à Lisbonne préluda à ses grandes découvertes en dessinant des cartes.

L'officine du cartographe demeurait libre, ainsi que le constate Lelewel; elle n'avait rien d'*officiel*, mais néanmoins était soumise à certaines restrictions par l'autorité. Dans divers ports, le commerce jaloux des conquêtes de ses marins, interdisait sous les peines les plus sévères même *sous peine de mort*, comme nous l'avons déjà dit,

(1) LELEWEL, t. II, p. 34.

(2) Id., t. II, p. 35.

de communiquer aux étrangers des renseignements sur les ports coloniaux qu'ils fréquentaient. Ces restrictions, ce *secret commercial*, ont souvent eu des conséquences désastreuses. Vers 1391 le port de Dieppe avait ouvert des relations de commerce très suivies avec la côte de Guinée et même fondé des établissements à *Petit-Dieppe*, où il allait chercher de l'or, du poivre et d'autres produits coloniaux.

Mais le mystère de ces voyages fut si absolu qu'à partir de 1440, à la suite de la guerre contre les Anglais, le souvenir s'en perdit; ce ne fut qu'en 1620, qu'on retrouva la trace des Français dans cette contrée, que les Portugais avaient pu prétendre, à bon droit, avoir découverte plusieurs années après. Quelquefois même la perfidie se mêlait au secret, et il est arrivé qu'on délivrait aux étrangers des *portulans* faussés, pour mettre en péril ceux qui en faisaient usage: on se faisait *ravageurs*!

Les portulans tracés sur parchemin pour résister aux accidents de la mer, étaient généralement d'un dessin très simple. « Je ne sais pour quelle raison », dit Lelewel, « on refusait le titre de *portulans* aux *cartes du littoral* » de l'époque, comparées aux *portulans annotés*; c'était » juste la distinction que faisaient les anciens entre les » itinéraires annotés et peints (*itinéraria annotata et picta*). » Les dessinateurs et les hommes instruits préparèrent à » l'usage des pilotes, les portulans *annotés et dessinés*; » les soins du dessinateur se portèrent plus spécialement » sur les contours, que sur la peinture; on s'évertuait à » faire ressortir les promontoires, les ports, les rades, les » points dangereux, bas fonds, écueils, à tracer les golfes, » les sinuosités des bords, à fixer les distances et les » positions relatives avec une certaine exactitude. Le » portulan *annoté* suppléait le dessin par les renseigne-

(1) *Henri le Navigateur*, p. 67.

» ments qu'il donnait sur les conditions de la sécurité des
» ports et des mouillages, sur les moyens d'approvision-
» nements, sur la qualité de l'eau des rivières, des citernes,
» des sources, sur les dispositions des habitants des villes
» et des villages, enfin sur tout ce qui pouvait être utile
» au cabotage des marins » (1).

Afin de ne pas trop multiplier sur les *portulans* les tracés de la rose des vents, l'usage s'introduisit de la *toleta de marteloïo* (de *mar* mer, *teloïa* tissus, canevas, croisement) sorte de toile transparente sur laquelle était tracé le canevas de la rose des vents, et qu'on pouvait appliquer sur le portulan sans masquer son dessin qui restait visible au travers, comme nous le faisons de nos jours avec de la *toile à calquer*. Le *marteloïo* permettait de tracer à sa surface les études de routes sans gêner le *portulan* pour un autre voyage (2).

Le portulan, par l'usage de la boussole et du loch, devint un des instruments les plus précieux de la navigation. Déjà en 1359, une ordonnance du roi d'Aragon défendait à toute galère qui prenait la mer, de se mettre en route sans avoir non seulement une, mais *deux cartes marines* (3).

Au XV^e siècle Venise, dont les relations commerciales s'étendaient dans le monde entier, devint le principal marché où l'on pouvait acquérir des portulans de toutes les mers, et ses ateliers ou officines de cartographes devinrent célèbres. En 1367 on y trouve : l'atelier des deux frères Francesco et Domenico Pizzigani, dont les travaux méritent encore l'admiration des géographes savants, par leur précision scrupuleuse, leur exécution soignée et leur peinture (4). — En 1436 celui d'André Bianchi, qui concourut à la reproduction de la carte de Fra Mauro

(1) LELEWEL, t. II, p. 17.

(2) Id., t. II, p. 86.

(3) Id., t. II, p. 37.

(4) — Id., t. II, p. 35.

pour Alphonse V ⁽¹⁾. — A la même époque celui des deux frères Antonio et Sebastiano Léonardi, exécute une mappemonde pour le Conseil des Dix qui, brûlée en 1483, fut remplacée par eux l'année suivante ⁽²⁾. — Celui de Gaetano Benincosa d'Ancone en 1466, auquel succéda son fils André Benincosa ⁽³⁾. D'après le Dr Hamy, les Benincosa étaient originaires de Majorque ⁽⁴⁾. — Parmi les dessinateurs de portulans il faut encore citer Hotomanus Fredius d'Ancone (1497), Louis Ca da Mosto, Pierre Loredo, Bembo Bartholomea da li Sorette et les marins Antonio Zeno (1405), Antoniocho Giraldo ou Zoroldo (1426), Pierre Loredano (1444) Pierre di Versi ⁽⁵⁾.

1480 marque l'apogée de cette école cartographique vénitienne lorsque Bechigieri de Florence publie avec l'éditeur Nicolas Tedesco, son *Chartrier* de portulans gravés en taille douce, qui clot en quelque sorte l'emploi des *portulans dessinés*.

(1) LELEWEL, p. 84.

(2) Id., p. 104.

(3) Id.,

(4) Dr HAMY. *Les origines de la cartographie septentrionale*, p. 32.

(5) LELEWEL, p. 84 et 106.

CHAPITRE VI.

La Renaissance Ptoléméenne.

Grâce aux sages mesures conservatrices prises par l'Empereur Théodose, d'assez nombreuses copies du manuscrit original de Claude Ptolémée avaient été conservées dans les couvents de l'empire d'Orient ; d'autres plus rares se retrouvaient même en Occident et un grand nombre avaient été rapportées en Europe par les Arabes qui en avaient fait la traduction. Les unes et les autres avaient été multipliées par les moines, appliquant le grand précepte que Saint-Benoit introduisit dans les statuts de son ordre. « L'œuvre du copiste est immortelle ; la transcription » des manuscrits est la tâche la plus convenable pour les » religieux lettrés. Nous enseignerons à lire à ceux que » nous recevrons parmi nous, désireux de conserver les » livres comme l'éternel aliment de l'âme ».

Si les copies de sa grande composition mathématique, que les Arabes ont nommée l'*Almageste* (la Grande Œuvre) étaient sauvées, il n'en était pas de même de son œuvre géographique, l'*Hyphégèse* géographique, dont les copies n'existaient qu'en Orient et à peine connue dans le monde par quelques rares exemplaires traduits en arabe, tel que celui qui se trouvait à la Cour du roi Roger au temps d'Edrisi. Des exemplaires furent rapportés à Rome par les savants grecs qui s'y étaient réfugiés à l'époque de la chute de Byzance, notamment par le philosophe plato-

nique Georges Gemiste (Gemistius), dit Plethon, qui tenta de renouveler à Florence l'*Académie* d'Athènes. Le Pape Urbain VI, mort en 1389, en possédait une ⁽¹⁾ que le cardinal Bembo, d'une famille patricienne de Venise, passionné pour le grec, conçut la pensée de faire traduire en latin afin de la populariser. Il confia ce soin au savant grammairien grec Manuel Chrysoloras qui était venu se fixer à Florence. L'œuvre était difficile, en ce qu'elle demandait à la fois un helleniste et un mathématicien. Chrysoloras se désista volontiers de cette tâche en faveur du florentin Jacq. Angelo, qui acheva la traduction sous le titre de *Cosmographie*.

La version d'Angelo fut dédiée au pape Alexandre V le jour même de sa mort, 3 mai 1410. Les copies manuscrites s'en répandirent rapidement dans tous les états de l'Europe.

En comparant entre eux les divers manuscrits originaux grecs et arabes, on reconnut que cette version d'Angelo était très défectueuse ; en Allemagne Nicolas Domis, bénédictin de Reichenbach, entreprit de la rectifier, en y ajoutant la traduction des cartes. La nouvelle version fut dédiée au pape Paul II, le 28 juillet 1471 ; elle se multiplia également avec rapidité. ⁽²⁾

L'enseignement de l'œuvre Ptoléméenne donné par les manuscrits d'Angelo et Domis eut un grand retentissement en Europe et fut comme une révélation. Il devint aussitôt en Allemagne l'objet des savantes études de Purbachius et de Regiomontanus, les savants précurseurs de Ticho-Brahé, Copernick et Kepler, en Belgique du cardinal d'Ailly et du cardinal de Cusa. Cet enthousiasme s'accrût peu de temps après, lorsqu'à la publication manuscrite, nécessairement très restreinte, il fut possible de substituer la publicité typographique.

(1) D'AVEZAC. *Projections*, p. 41.

(2) LELEWEL, t. II, p. 123.

Après le siège de Mayence de 1462 et la destruction de l'imprimerie fondée par Guttenberg en 1450, un grand nombre d'ouvriers imprimeurs se rendirent en Italie pour y créer des ateliers nouveaux dans diverses villes, les uns amenés par la dispersion de l'atelier de Mayence, d'autres, selon Paul Lacroix, venant directement de Cologne et des Pays-Bas ⁽¹⁾.

En 1465 notamment, deux ouvriers de Mayence, Conrad Swynheim et Arnold Pannartz, accueillis à Subiaco près de Rome, dans un couvent de religieux allemands, y avaient fondé une imprimerie avec l'autorisation du pape. Le Souverain Pontife Paul II eut alors l'idée géniale et civilisatrice de confier à l'art nouveau le soin de répandre dans toutes les classes de la Société, les ouvrages classiques jusqu'alors réservés aux classes les plus riches à cause de leur prix élevé.

L'évêque d'Alaria fut chargé de diriger cette publication vulgarisatrice et des éditions de Lactance, Cicéron, Aulu-Gelle, César, Virgile, Tite Live, Lucain, Pline, Suetone, Quintilien, Silvius Italicus, Ovide, furent rapidement livrées au commerce. « N'est-ce pas une gloire pour votre Sainteté », disait dans une épître dédicative, l'évêque d'Alaria à Paul II, « que d'avoir procuré aux plus pauvres, la facilité de se » former une bibliothèque à peu de frais et d'acheter pour » vingt écus, les volumes corrects que dans les temps » antérieurs on pouvait à peine se procurer pour cent, quoi- » que remplis de fautes de copistes? Sous votre Pontificat » le meilleur livre ne coûte qu'un peu plus que le papier » et le parchemin; maintenant on peut acheter un volume » moins cher que ne coûtait autrefois sa reliure. ⁽²⁾ »

Pressée par d'autres travaux, l'imprimerie papale se vit devancée dans la publication de la première édition de

(1) *Moyen-âge et Renaissance. Art. Imprimerie*, t. V, f° VI.

(2) *Moyen-âge et Renaissance*, t. V, f° XVII.

Ptolémée, d'après le manuscrit de Jacq Angelo, par l'imprimerie fondée à Vicence par Herman Lavilapis de Cologne et par les soins de Benoit le Trevisan et d'Angelo Michaelae en 1475. Ce ne fut qu'en 1478 que parut la première édition romaine du même ouvrage (qui en fait, fut la seconde) par Pannartz et Swynheim ⁽¹⁾.

Par un merveilleux concours de circonstances, l'invention de la *gravure en taille douce*, contemporaine de celle de l'imprimerie ⁽²⁾, permit de compléter la même année cette édition de 1478, par la reproduction de l'Atlas reconstitué par Agathodaëmon, édité par le compagnon de Pannartz et de Swynheim, Arnold Butinck. ⁽³⁾

Nicolas Domis ne réussit à publier sa version de Ptolémée, à laquelle il avait ajouté des planches d'une authenticité douteuse, dessinées de sa main, et reproduites par la gravure sur bois, qu'en 1582, dans l'imprimerie de Léonard Hol à Ulm, avec le secours du graveur Snitzer de Arnsheim (4^e édition de Ptolémée). ⁽⁴⁾

Une publicité plus large encore allait s'ouvrir aux livres classiques. La commerçante Venise, éclairée par le succès des éditions romaines, fonda une imprimerie dont la direction fut confiée à Jean de Spire, ancien ouvrier de Mayence, et ne tarda pas à passer sous la direction intelligente de Alde Manucci de Bassano. Inspirée davantage par le mercantilisme que par l'idée scientifique qui avait dominé à Rome, l'imprimerie vénitienne profitait des nombreuses relations industrielles et commerciales de la République pour distri-

(1) LELEWEL, t. II, p. 124 et 207.

(2) On attribue souvent à l'orfèvre Thomas (Maso) Finiguerra de Florence, l'invention de la *gravure en taille douce*. Finiguerra inventa en effet en 1452 la gravure à la *manière niellée*, qui n'eut qu'une application spéciale assez limitée, mais la véritable gravure fut certainement antérieure, sans qu'on puisse citer son inventeur.

(3) *Moyen-âge et Renaissance*, t. V, f^o XVII.

(4) LELEWEL, t. II, p. 128 et 207.

buer ses produits dans le monde entier. Sa publicité ne tarda pas à dépasser celle de toutes les autres villes de l'Italie réunies (1).

Les éditions de Ptolémée se suivirent et trente six, en moins d'un siècle, popularisèrent son œuvre et l'introduisirent dans l'enseignement des Universités. Ptolémée, le *très sage et très divin*, prit un rang presque égal dans la scolastique à celui d'Aristote, le *prince des philosophes*. Ce fut surtout en Allemagne que le succès de l'œuvre Ptoléméenne, devenue la *Bible géographique*, fut considérable; en effet, sur 36 éditions on en compte 23 allemandes, hollandaises et suisses pour 13 italiennes (2).

Tandis que jusqu'alors la *Géographie de Ptolémée* était demeurée en quelque sorte scellée pour les savants, l'*Almageste*, renfermant les principes d'une astronomie rationnelle, était mieux connue et avait donné naissance à beaucoup de travaux, principalement dans les contrées d'origine germanique, malgré les tendances de l'époque vers l'astrologie. Ce fut l'origine de grands progrès dans la science.

Le premier qui entra dans cette voie fut *Albert-le-Grand*, de l'ordre des dominicains, né à Lowingen (Souabe), en 1191, de la famille des comtes de Boilstaedt, croit-on. Il avait fait ses études à Padoue, puis avait reçu le bonnet de docteur à Paris, où il professa avec tant d'éclat que, ne disposant d'aucune salle suffisante pour contenir ses auditeurs, il donna ses leçons en plein air, sur une place publique, que l'on nomma la *place de Maître Albert* (depuis par corruption *place Maubert*). Néanmoins, il y fut assez mal accueilli par l'Université, à cause de l'exposé qu'il faisait des théories d'Aristote, malgré la défense de l'Église, et aussi à cause de ses emprunts à la science arabe; il fut même accusé de magie et obligé de se

(1) *Moyen-âge et Renaissance*, t. XVII, 1^{re} VI.

(2) LELEWEL, t. II, p. 124 et 207.

retirer à Cologne. Cependant le pape Alexandre IV l'appela à diverses reprises à sa cour et lui confia d'importantes missions ecclésiastiques; un instant évêque de Ratisbonne, il se démit de ses fonctions épiscopales pour rentrer dans l'enseignement et mourut à Cologne en 1280. Albert-le-Grand écrivit de nombreux ouvrages, parmi lesquels nous citerons sa cosmographie (*Liber cosmographicus de natura locorum*) qui donnait déjà l'idée d'une *géographie générale*. — Son disciple Thomas de Cambridge (*Cantipratensis*) professa à Louvain et fit connaître ses doctrines en Belgique; il y forma de nombreux élèves et publia lui-même en 1230 le *Rerum nature* (1).

Après Albert se place un encyclopédiste vulgarisateur, Vincent de Beauvais (*Bellovacensis*), également de l'ordre des Dominicains, mort vers 1264, qui rédigea, à la demande de Saint Louis et de sa femme Marguerite de Provence, le *Miroir de la Nature* (*Speculum naturale*) (2).

L'un des personnages les plus importants de cette série d'astronomes formés à l'école du Grand Albert et se rapprochant encore de l'astrologie, fut incontestablement le cardinal d'Ailly, évêque de Cambrai, et qu'à ce titre Ad. Quetelet range parmi les célébrités belges, Cambrai faisant encore partie des territoires de la Belgique (3). De très nombreux écrits, dans lesquels s'observe clairement la transition entre le moyen âge et la renaissance Ptoléméenne, ont été laissés par lui.

Pierre d'Ailly (*Petrus Alliaco*) naquit à Compiègne d'une famille obscure vers 1350. Il fut appelé par son talent à occuper les plus hautes positions de l'Église: grand maître du Collège de Navarre, chancelier de l'Université, confesseur de Charles VI, évêque de Cambrai; délégué au Concile de Pise en 1409, élevé au cardinalat par Alexandre V,

(1) VIVIEN DE ST.-MARTIN, p. 289.

(2) VIVIEN DE ST.-MARTIN, p. 289.

(3) QUETELET. *Histoire des sciences mathématiques chez les Belges*, t. I, p. 53.

il siège en qualité de Légat au Concile de Constance de 1414, puis est désigné comme Légat d'Avignon par le pape Martin V et meurt dans cette ville en 1420. Le rôle qu'il joua dans les affaires religieuses lui mérita les surnoms d'*Aigle des docteurs* et de *Marteau des hérétiques*.

En 1410 d'Ailly rédigea un traité intitulé *Miroir du Monde* (*Tractatus de Imagine mundi*) plein d'aperçus nouveaux sur la science de la terre; il y joignit une *mappe-monde* (*mappa mundi*) qui visiblement appartient encore à l'ordre d'idées dont était pénétré Fra Mauro, seulement, loin de repousser comme celui-ci l'idée Ptoléméenne, d'Ailly semble l'ignorer; mais il reconnaît cependant comme Ptolémée la nécessité d'établir certaines règles de classement pour la distribution des lieux sur la carte; il les partage entre sept parallèles ou *climats*, à la manière ancienne, divisant le globe en zones correspondant à des différences de durée de jour égales. (fig. 43). Peu d'années plus tard, initié aux travaux de Jacq Angelo, durant ses séjours à Rome, il entre franchement dans la voie Ptoléméenne; son traité *Complément de la Cosmographie* (*Compendium cosmographica*), rédigé de 1412 à 1413, est accompagné de cartes établies suivant la méthode Ptoléméenne avec parallèles et méridiens ⁽¹⁾.

Les ouvrages de d'Ailly sont demeurés justement célèbres, et de Humboldt prétend que Christophe Colomb en avait constamment un exemplaire avec lui, dans ses voyages. La bibliothèque Colombienne de Séville conserve en effet un exemplaire de l'*Imago mundi* de d'Ailly, imprimé en 1480 à Louvain par Jean de Westphalie, avec des annotations de la main de Christophe Colomb, qui paraissent remonter à 1485, époque où ce dernier se trouvait encore au couvent de Santa-Maria de la Rabida ⁽²⁾.

(1) DE HUMBOLDT. *Cosmos*, t. II, p. 209.

(2) DE MARSY. *Centenaire de la découverte de l'Amérique*, (Société Historique de Compiègne), p. 10.

On attribue même à d'Ailly l'*heureuse erreur* qui fit croire à Colomb que la distance entre l'Espagne et l'Inde était beaucoup moindre par l'Ouest que par l'Est. Il écrivait en effet: « La terre est sphérique et l'Océan occidental relativement petit. Aristote prétend, contre Ptolémée, que » plus du quart de l'univers est habité et Averrhoës soutient » la même opinion. Le stagyrite affirme encore que la » mer est petite entre l'Espagne à l'Occident et les rivages » de l'Inde à l'Orient. Il ne s'agit pas ici de l'Espagne » actuelle, mais de l'Espagne ultérieure qui est l'Afrique. » Senèque assure que l'on peut traverser cette mer en peu » de jours, si le vent est favorable ». — Plus loin il affirme que la distance de l'Espagne à l'Inde par terre, en se dirigeant par l'Est, représente plus de la moitié du périmètre de la terre. Par conséquent la distance à parcourir par mer, en faisant voile vers l'Ouest, est beaucoup moins considérable. — Dans son rapport adressé à Ferdinand et à Isabelle, après son troisième voyage, Christophe Colomb cite presque en entier ce chapitre de d'Ailly, heureux d'en avoir vérifié les théories (1).

A côté de d'Ailly il serait injuste de ne pas mentionner *Nicolas Crebs (Cusa)*, fils d'un modeste pêcheur du village de Cues près de Trêves, né en 1401 et appelé également à de grandes destinées dans l'église et dans la science. Promu docteur en droit canon à Padoue en 1423, il fut curé à Coblenz et devint chanoine à Liège. Il assista comme archidiaque de Liège au Concile de Bâle, devint cardinal sous le pontificat de Nicolas V, tomba dans la disgrâce de l'Empereur Sigismond III, qui le fit emprisonner, puis se retira dans son diocèse de Todi dans l'Ombrie où il mourut en 1464. Auteur de diverses découvertes géométriques, il affirma, bien avant Galilée, le *mouvement de la terre*, dans un écrit intitulé *la Docta Ignorantia*,

(1) DE MARSY, ubi supra p. II.

publié à Bâle peu de temps après sa mort ⁽¹⁾. Il prend place au même titre que d'Ailly, parmi nos célébrités nationales.

Georges Purbach (*Peurbach* ou *Purrebach*) dit *Purbachius*, né au village de Purbach en Bavière, était professeur d'astronomie à Vienne au temps de l'empereur Frédéric III. En possession d'une traduction fort imparfaite de l'*Almageste* de Ptolémée, faite par Georges de Trébizonde, il s'était passionné pour l'enseignement du maître Alexandrin, tout en regrettant profondément que sa connaissance insuffisante de la langue grecque le mit hors d'état d'achever la traduction d'un manuscrit plus complet qu'il s'était procuré. On était alors à Rome en pleine élaboration de manuscrits anciens destinés aux éditions de Subiaco, et le cardinal Bassarion engagea Purbach à s'y rendre pour se perfectionner dans la connaissance du grec. Il se rangea à cet avis et rencontra à Rome un jeune homme, *Jean Muller*, plus généralement connu sous le nom de *Regiomontanus* de Kœningshaven (en Franconie), né en 1436, amené par le cardinal dans le même but. Il se lia d'amitié avec Muller qui devint son élève.

Purbachius et Regiomontanus s'étant initiés à la géographie de Ptolémée, se passionnèrent pour ses méthodes de représentation du globe, établies sur des idées essentiellement géométriques, et s'ingénierent, pour les appliquer, à substituer aux mesures arbitraires, basées sur des estimés approximatives, pour fixer les positions des lieux sur la carte et admises par Sanuto, Fra Mauro et d'autres, des mesurages plus rigoureux.

Rentré à Vienne, Purbach se fit l'apôtre de la méthode Ptoléméenne. A sa mort, survenue en 1462, Muller lui succéda dans sa chaire de cosmographie à Vienne et acheva la traduction de l'*Almageste*, commencée en commun.

Pour l'application rigoureuse de la méthode de projection

(1) AD. QUETELET. *Histoire des Sciences naturelles*, t. I, p. 58.

conique Ptoléméenne, la connaissance exacte des *longitudes* et des *latitudes* s'imposait. Le maître et l'élève s'attachèrent à trouver des méthodes pratiques pour les déterminer. — En ce qui concernait la *latitude*, rien n'était plus facile par l'observation de la hauteur des étoiles, et tout dépendait de l'emploi d'un bon instrument de mesure angulaire; Muller s'efforça de perfectionner l'*astrolabe* qu'on employait à cet usage et passa plusieurs années à calculer des *éphémérides astronomiques*, indiquant la position des divers astres, pour une période d'années de 1445 à 1506, qu'il aurait suffi de continuer dans la suite. — Pour déterminer les *longitudes*, on ne possédait encore aucune méthode exacte et l'on n'était même pas fixé sur le point de départ ou *méridien initial* à partir duquel il fallait les mesurer. Ptolémée avait bien indiqué le *méridien des Îles Fortunées*, mais l'existence de ces îles était encore incertaine, ou tout au moins leur position fort mal connue; les Arabes avaient proposé d'y substituer *Bagdad*, à quoi les chrétiens avaient répondu en proposant de prendre *Jérusalem* comme point de départ. — Non seulement l'*origine des longitudes* n'était pas suffisamment caractérisée, mais on n'avait trouvé aucune manière satisfaisante de les mesurer, comme la latitude, par l'observation des phénomènes célestes; on en était réduit à les déterminer par des *mesures stadiques* analogues à celles pratiquées par Ptolémée. — Ici encore de grandes incertitudes se produisaient, faute de connaître la dimension exacte du globe. Purbach et Muller étaient disposés à admettre pour la mesure du degré du méridien, le chiffre de 500 *stades* indiqué par Ptolémée, d'après Posidonius et Marin de Tyr, mais quelle était la grandeur réelle qu'il fallait admettre pour l'unité itinéraire, la *stade*? Les avis étaient très partagés à ce sujet.

A ces questions déjà fort complexes s'en rattachait une autre d'importance capitale: l'Ancien Monde s'étendait en latitude depuis environ 20° de latitude sud à 70° de lati-

tude nord, et à la suite des voyages de Marco Polo, on avait pu fixer en *mesure itinéraire* l'étendue du monde nouvellement découvert d'occident en orient, mais quelle amplitude cette longueur occupait-elle sur le globe? Et par conséquent aussi quel pouvait être le *circuit* supplémentaire à faire pour gagner de l'orient vers l'occident, par l'hémisphère opposé?

Les travaux de Purbach et Muller sur ces graves questions leur avaient valu une grande renommée. Autour de Muller étaient venus se grouper de nombreux disciples, notamment le singulier personnage dont nous avons raconté l'histoire ailleurs, Martin Behaïm, de Nuremberg ⁽¹⁾, le marchand de toile qui, tout en faisant le commerce, cultivait les sciences, introduisit la science allemande en Portugal, sinon même en Belgique. Le Pape Sixte IV (1471) pour rendre hommage au savoir de Régiomontanus, l'éleva à l'évêché de Ratisbonne, puis l'appela à Rome pour y travailler à la réforme du calendrier. Il y trouva une fin tragique.

Georges de Trébizonde (né à Chardale, île de Crète, en 1396 et mort en 1486), dont Purbach et Muller avaient rectifié la traduction de l'*Almageste*, était en ce moment à Rome. C'était un réfugié grec, personnage bizarre, présomptueux, ardent, colère, querelleur, qui bientôt entra en discussion avec Régiomontanus, l'accusant de vouloir lui ravir sa gloire et le déshonorer en lui reprochant des erreurs dans sa traduction. A la suite d'une de ces discussions, il poignarda Régiomontanus (en 1476); d'autres affirment que l'assassinat fut perpétré par son fils.

Comme tous les astronomes de son temps, Régiomontanus visait quelque peu à l'*astrologie*, et dans son livre *Les Prédications*, imprimé à Wurtemberg, il fit celle-ci, que les événements subséquents ont rendue fort extraor-

(1) *Henri le Navigateur*, p. 110.

dinaire : « Après qu'il se sera écoulé 1788 années depuis
» la naissance du fils de la Vierge, il s'en produira une
» remarquable, entraînant avec elle, comme un torrent,
» les destinées les plus funestes. Si dans cette année
» l'Univers entier ne périt pas, si la Terre et l'Océan ne
» retombent pas dans le néant, du moins les empires les
» plus puissants seront bouleversés de fond en comble (1). »
Le fait de cette prédiction est sans doute digne d'attention ; sans qu'on doive y attacher trop d'importance, il mériterait d'être vérifié.

Durant son séjour en Italie, Régiomontanus fut en relation avec tous les savants italiens et notamment avec *Paolo Toscanelli* de Florence, (né en 1397 et mort en 1497,) que le roi de Portugal consulta en 1474, par l'intermédiaire du chanoine Martinez, sur les projets de Christophe Colomb. On sait que Toscanelli n'hésita pas à déclarer, d'accord avec ce qu'avait affirmé antérieurement le cardinal d'Ailly, que la route de l'Inde par l'Ouest, proposée par l'illustre génois, était possible et même qu'elle était beaucoup plus courte que celle suivie par Marco Polo. Il ne paraît guère douteux que Régiomontanus ait partagé aussi cette opinion et qu'en 1492 son élève Martin Bechaïm, en exécutant son célèbre *globe de Nuremberg*, n'ait fait que traduire par le dessin les idées de son maître. Une certaine part reviendrait donc à Régiomontanus, comme à Toscanelli et à d'Ailly, dans l'affirmation cosmographique qui eut pour conséquence la découverte de l'Amérique. D'ailleurs, comme on l'a remarqué, la découverte d'un nouveau monde aux antipodes, ne faisait que confirmer la pensée de Socrate, qu'il existait un contrepoids au vieux-monde dans l'hémisphère opposé.

La nouvelle école Ptoléméenne adopta naturellement la méthode cartographique du Maître et l'on construisit sui-

(1) *Dictionnaire Historique*. T. XX, p. 65.

vant ses prescriptions, des *mappemondes coniques, holoschères* ou *homéotères*, ayant le parallèle des tropiques comme cercle osculateur (fig. 44 et 45), en étendant le procédé cartographique enseigné par Ptolémée de manière à renfermer le globe entier. Mais on constata en développant ainsi la méthode du Maître que si la partie centrale de la carte, représentant l'étendue du *Monde ancien*, conservait une forme et des proportions très recommandables, il n'en était pas de même des parties extérieures qui subissaient des déformations énormes. Dans la *représentation holoschère* (fig. 44), l'hémisphère austral prenait une extension très grande par rapport à l'hémisphère boréal et dans la *représentation homéotère* (fig. 45); au contraire, l'hémisphère austral se trouvait réduit de manière à rendre impossible le dessin des détails des contrées du sud.

La nécessité de rechercher de nouvelles méthodes de représentation du globe terrestre fut généralement admise.

Dans l'édition de Ptolémée publiée à Rome en 1507, l'éditeur *Jean Ruysch* (dont l'origine n'est pas bien connue, mais semble hollandaise) adopta une forme de la projection conique qui paraît une déformation assez arbitraire de la projection conique holoschère de Ptolémée et que nous nommerons *mappemonde iso-conique* (fig. 46); le sommet du cône est au pôle arctique et il a pour base l'équateur ⁽¹⁾. — Dans l'édition de Ptolémée publiée à Lucques en 1511 se retrouve une déformation analogue de la *représentation homéotère*, due à Bernard da Sylva d'Eboli (*Sylvanus*) (fig. 47) ⁽²⁾. — L'une et l'autre de ces représentations iso-coniques s'expliquent comme une *représentation conique pénétrante* (fig. 48), par un cône dont la génératrice AS a une longueur égale au quart de cercle ABP développé. Elles semblent indiquer la tendance à adopter sur la carte

(1) D'AVEZAC, p. 44.

(2) Id. — LELEWEL, t. II, p. 151.

une *échelle unique*, pour mesurer aussi bien les degrés de l'équateur que ceux du méridien.

La carte de Ruysch, très défectueuse à cause de l'extension *extrême* de l'hémisphère austral par rapport à l'hémisphère boréal, se vit préférer la carte de Sylvanus qui n'avait pas cet inconvénient; mais celle-ci offrait cette particularité singulière de figurer le *globe sphérique* sous la forme d'un *cœur*, bizarrerie d'où lui vint le nom de *projection cordiforme* ⁽¹⁾.

Semblables cartes à méridiens courbes, rencontraient d'ailleurs une grande opposition chez les marins, parce qu'elles ne permettaient, pas comme les portulans, de tracer la route au moyen du *rumb du vent* suivi, et par conséquent rendaient impossible dans la pratique maritime, de *faire le point*. Aussi, dès 1458, le Prince Henri de Portugal avait-il prescrit dans la flotte portugaise de conserver l'usage des *portulans*, mais en les couvrant de quadrillages rectangulaires équidistants, figurant les parallèles et les méridiens (fig. 49), analogues à ceux de la carte d'Ératosthène. On admettait d'ailleurs, par une hypothèse purement empirique, qu'on pouvait tracer sur cette carte la route d'un navire partant d'un point A, et naviguant sous un rumb de vent répondant à l'azimut $PAB = \alpha$, suivant la ligne droite AB. — Il paraît que ce genre de *cartes plates*, répondant à l'idée d'un développement cylindrique, était très employé par les Gênois et les Catalans; néanmoins, depuis cette époque, cette méthode cartographique fut généralement connue sous le nom de *projection du prince Henri*, « par ignorance, parti pris, ou esprit d'adulation » dit avec quelque exagération, d'Avezac ⁽²⁾.

La réprobation des marins pour la *projection cordiforme*, semble avoir été également partagée par certains savants

(1) D'AVEZAC, p. 40.

(2) Id. p. 40.

étrangers à la marine; c'est ainsi qu'en 1507 *Martin Waldseemuller* de Fribourg, dit *Hylacomilus*, professeur au gymnase de Saint-Dié, dans un traité publié sous le titre d'*Introduction à la Cosmographie (Cosmographicae Introductio)* joignit une carte des voyages d'Amerigo Vespucci, tracée à la manière des *portulans du Prince Henri*; il est vrai que cette carte ne portait ni parallèles ni méridiens, mais elle était évidemment la copie d'une carte marine et il est manifeste qu'Hylacomilus renonça à la traduire sous la forme *cordiforme*.

L'histoire de cette carte est intéressante. Le duc René II de Lorraine (1473-1508) ⁽¹⁾ grand amateur de géographie, cherchait à recueillir des renseignements sur toutes les grandes découvertes de son temps. Il avait accompagné en Espagne, y faisant ses premières armes, l'armée que conduisait en Calabre son père Ferry de Vaudemont; puis plus tard, il demeura probablement à Florence et suivit l'enseignement de l'école de Fra Giorgio Antonio Vespucci, où il eut pour condisciple le neveu de celui-ci, devenu plus tard le célèbre navigateur Amerigo Vespucci. Il y prit le goût des études géographiques, et à son avènement au trône de Lorraine il avait fondé à Saint-Dié, sous la direction du chanoine Gauthier Lud, une sorte d'académie, un gymnase auquel il communiquait toutes les nouvelles géographiques qu'il parvenait à se procurer. Parmi ces documents, se trouvait la relation des quatre voyages de son condisciple Amérigo Vespucci, datée de Lisbonne le 4 septembre 1504, que celui-ci lui adressa sous forme de lettres. Ces lettres, écrites en italien, furent remises par le duc au chanoine Lud qui dans le but d'en préparer une édition, qui ne parut d'ailleurs qu'en 1513 à Strasbourg,

(1) Il était fils de Ferry de Vaudemont et de Yolande, héritière du duc René I. Il succéda à sa mère. On sait que ce jeune prince vainquit à Nancy en 1477, Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, qui cherchait à s'emparer de son État.

les confia au poète Jean Basin de Sandaucourt pour en faire une traduction latine. Jean Basin communiqua son manuscrit à Waldseemuller, (probablement avec l'assentiment du duc) et celui-ci l'ajouta à son *Introduction à la Cosmographie* qui parut avant l'ouvrage du chanoine Lud. La carte portait sur les terres nouvellement découvertes, là mention *Americi terra vel America*, reproduite plus tard par Apian. Cette mention contribua à donner au Nouveau Monde le nom d'*Amérique*, en dépit des droits qu'aurait pu revendiquer Christophe Colomb de donner son nom au continent où lui-même avait conduit pour la première fois Amerigo Vespucci ⁽¹⁾.

La bizarrerie de la forme de *cœur* ou *cordiforme* proposée pour figurer la sphère terrestre, avait frappé les esprits et ramenait vers l'idée d'une représentation sous forme de cercle, analogue à celle adoptée autrefois par Sanuto, par Fra Mauro, puis imitée ensuite par le cardinal d'Ailly (fig. 43), c'est-à-dire à une représentation par *projection orthogonale* semblable à celle pratiquée par les astronomes pour représenter le ciel et qu'on nommait, lorsqu'elle était effectuée sur le méridien, *Analemme* (fig. 51) ou *planisphère* (ce dernier terme plus spécialement employé pour les représentations terrestres), et lorsqu'elle était faite sur l'équateur, (fig. 52) *horoscope* ⁽²⁾.

Ces *projections orthogonales* ou *orthographiques*, très satisfaisantes pour dessiner les détails des parties d'une mappemonde, situées au centre du cercle, où les méridiens et les parallèles étaient assez également espacés, devenaient très défectueuses sur les bords du cercle, là où les méridiens et les parallèles étaient trop rapprochés et rendaient l'exécution des détails difficile dans leurs intervalles resserrés. Elles avaient aussi le défaut d'exiger la construction d'ellipses,

(1) HENRI LEPAGE. *Le duc René II et Americi Vespucci*.

(2) D'AVEZAC p. 19.

d'un tracé souvent incommode. Déjà on avait imaginé un *système pseudo orthographique* (fig. 53 et 54), essentiellement conventionnel, dans lequel les ellipses étaient remplacées par des cercles également espacés, qui offraient le grand avantage de permettre de fixer la position d'un point avec précision à la règle et au compas. L'emploi de ces systèmes de représentation avait été jusqu'alors exclusivement réservé aux cartes du ciel.

En 1514 on entra plus franchement dans la voie des applications des méthodes astronomiques à la géographie, à la suite d'une édition de l'œuvre de Ptolémée, accompagnée de commentaires, publiée à Nuremberg par *Jean Werner*, qui renfermait un mémoire intitulé : *Libellus de quatuor terrarum orbis in plana figurationibus*, donnant la description de quatre nouvelles manières de tracer les cartes. L'ouvrage était dédié à Willibald Burckhaimer et composé, dit la dédicace, à la suggestion de *Jean Staben* de Vienne (1).

Jean Werner, dont le véritable nom est *Rollewinck* dit *Wernerius*, était un religieux de l'ordre des chartreux, né à Laer (non loin de Munster), et qui mourut en 1492 victime de son dévouement charitable en soignant des lépreux. Il décrit d'abord dans son livre trois méthodes de construction de la mappemonde, empruntées à Ptolémée mais en variant la position du cercle oscillateur; puis il expose une quatrième méthode essentiellement nouvelle, qui est surtout digne d'attention et empruntée au principe de l'*astrolabe* en usage dans l'astronomie; cette méthode a reçu de nos jours le nom de *projection stéréographique*.

L'idée de ce nouveau procédé cartographique repose sur la propriété géométrique suivante de la sphère : » Un cercle quelconque de la sphère *ab* (fig. 55), vu d'un point *S* et projeté sur un grand cercle de la sphère *AB*, dont le point *S*

(1) D'AVEZAC p. 19.

est le pôle, affecte exactement la forme d'un cercle a'b' » (1). — En utilisant cette propriété géométrique remarquable on pouvait construire des images *cœloscopiques* des parallèles et du méridien de la voute céleste figurés sous formes de lignes droites et de cercles, soit sur un *méridien* (fig. 56), soit sur l'*équateur* (fig. 57), soit enfin sur l'*horizon* (fig. 58) ; elle permettait de résoudre tous les problèmes de distance sur la sphère sans autres instruments que la règle et le compas. On évitait l'emploi toujours embarrassant et délicat des ellipses, compagnes inévitables de la *projection orthographique* régulière. — Cette méthode offrait donc également des avantages incontestables pour figurer la terre. Naturellement l'observateur placé sur la surface de la terre percevait l'image *cœloscopique* du ciel telle qu'elle se présentait à lui. Mais Werner n'imaginait pas qu'il fut possible de concevoir une pareille image cœloscopique de la terre, qui est opaque et qu'il eut fallu supposer translucide ou voir en creux (2). Pour figurer l'image *exotère* du globe par cette méthode, après avoir tracé la *figure idéale* de la surface terrestre sur le plan AB (fig. 55), il transportait son point de vue en OE extérieurement à la sphère, afin de la voir à rebours, comme on verrait par exemple l'*image perspective* figurée sur le tableau T (fig. 1), en la regardant derrière le tableau. Il est à remarquer que les objets vus à droite par l'observateur S (fig. 55), se trouvaient ainsi reportés à gauche pour l'observateur OE, et réciproquement, ceux vus à gauche étaient reportés à droite (3).

(1) D'AVEZAC, p. 46.

(2) On a exécuté fréquemment de nos jours des reproductions du globe creux ; tel était le *Grand globe* Wild de l'Exposition de Londres de 1851, qui permettait au spectateur de voir la surface de la terre dans son ensemble, représentée en relief sur sa surface concave, en se plaçant sur un échafaudage au centre. Tels étaient aussi les *coniglobes*, dont parle Maltebrun. (MALTEBRUN. *Précis de géographie*. T. I, p. 270).

(3) Nous verrons par la suite, que cette observation a donné naissance au système cartographique de Pisani.

La méthode de Werner constituait un retour vers la *perspective* régulière et permettait, ainsi que nous l'avons dit, de résoudre par des procédés de géométrie et le simple usage de la règle et du compas, tous les problèmes de distance et de position de lieux imaginables. Mais il est aisé de comprendre qu'elle n'ait eu d'abord que peu de succès, car ce ne fut qu'un siècle plus tard, après la publication du bel ouvrage *Opticorum*, du P. François d'Aiguillon, que les principes de la *projection stéréographique* commencèrent à être fixés. L'auteur de cet ouvrage, chef de la maison des Jésuites d'Anvers, était né à Bruxelles en 1586 et mourut à Anvers en 1617 ⁽¹⁾; son livre fut imprimé à Anvers en 1615, par la maison Plantin. L'emploi de la *projection stéréographique* suppose encore de nos jours, des connaissances très développées de géométrie descriptive et perspective.

Ainsi que nous l'avons vu, les espacements des méridiens sur l'équateur dans la *projection orthographique* (fig. 51) décroissent rapidement du centre aux bords de l'hémisphère; dans la *projection stéréographique* (fig. 56) ces distances croissent au contraire, mais d'une manière moins sensible, ce qui constitue un avantage réel pour cette dernière, car elle permet d'inscrire avec plus de facilité dans le réseau, les détails de la carte, dont les proportions relatives sont mieux observées ⁽²⁾. Cette constatation a fait naître d'ailleurs une transformation conventionnelle de la projection stéréographique analogue à la projection pseudo-orthographique, la *projection pseudo stéréographique* (fig. 59) (connue aujour-

(1) AD. QUETELET. *Histoire des sciences mathématiques*, t. II, p. 198.

(2) Pour des méridiens espacés de 15 en 15°, les distances varient dans la projection *orthographique* comme :

258	246	207	155	102	36
-----	-----	-----	-----	-----	----

dans la projection *stéréographique* comme :

130	140	147	164	191	232
-----	-----	-----	-----	-----	-----

Moyenne 168.

d'hui sous le nom de *projection anglaise*) où ces intervalles sont rigoureusement égaux, mais dont les propriétés géométriques sont altérées.

L'invention de la méthode de *projection stéréographique* a été souvent, et non sans raison, contestée à Werner. On l'a attribuée tantôt à Ptolémée d'après Hipparque, tantôt à Synèse (*Synesius*) de Ptolémaïs, évêque de Cyrenaique, qui au V^e siècle l'aurait déjà gravée sur son astrolabe d'argent; on l'a encore attribuée à l'arabe Mechah-Allah-el-Ychoudy du temps de El-Mamoun (754 à 775), et au cordouan Abou-Ishhay-Ibrahym-ben-Yahhyay, plus connu sous le nom de Abraham Arzahel, qui florissait dans la seconde moitié du XI^e siècle ⁽¹⁾. Dans ces revendications de la priorité de l'invention, on ne remarque pas assez que la part qui revient à Werner ne fut pas l'idée empruntée à l'astronomie, mais son application à la terre. Dans ses *Commentaires de Plin*e, Jean Zieger, historien bavaïois, contemporain de Werner, on attribue positivement l'invention à Arzahel. « C'est aux arabistes à constater » combien Arzahel participe à cette invention » dit Lelewel, visiblement ennuyé de ces contestations de maigre portée ⁽²⁾. — Plus raisonnable serait l'opinion qui en fait remonter l'invention à *Jean Staben* (*Stab* ou *Stabius*) le maître de Werner, qui de son aveu, lui en aurait suggéré l'idée. Stabius était un homme d'un esprit profond et d'une rare érudition. Il était poète et vécut pendant plus de seize ans comme commençal ordinaire de l'empereur Maximilien, qui prenait beaucoup de plaisir aux choses étranges imaginées par Stabius et fonda pour lui une nouvelle chaire d'astronomie et de mathématique à Vienne ⁽³⁾.

Ces projections orthographiques et stéréographiques furent

(1) D'AVEZAC, p. 48.

(2) LELEWEL, t. II. p. 223.

(3) MORITZ THAUSSING. *Albert Dürer, sa vie et ses œuvres* p. 387.

d'abord peu goûtées. Elles avaient le défaut de diviser l'image du Globe en deux fragments distincts ou hémisphères, qu'on se plaisait à représenter unis et formant une image générale de la terre, dans la projection cordiforme ou celle du prince Henri. Il n'était possible de parer en partie à cette division que par une image jumelle ou *Mappemonde bishémisphérique* (fig. 60), peu satisfaisante au goût des géographes allemands. C'est ainsi que le célèbre Pierre Bienewitz, professeur à Ingolstad, en revint en 1521, dans sa cosmographie, à une représentation *cordiforme* qui réunit dans une même figure l'Europe mise en regard de l'Amérique du Nord (fig. 45). Nous avons dit que ce fut la mappemonde jointe à cet ouvrage, qui contribua à populariser le nom d'*Amérique* donné au nouveau Monde par Waldseemuller.

Bienewitz, plus connu sous le nom d'*Apian* ou *Apianus* (traduction latine de *Biene*, en allemand *Abeille*) était né à Leisnick en Misnie en 1459 et mourut en 1551. Il était très habile constructeur d'instruments de mathématique et avait rendu son enseignement particulièrement intéressant par l'application de la méthode intuitive. Il compta parmi ses meilleurs élèves, outre son fils Philippe Apianus qui lui succéda, Gemma Frisius sur lequel nous aurons à revenir ⁽¹⁾.

Cependant l'idée des représentations *bis-hémisphériques* gagnait du terrain ; *Oronce Fine* en fit une très heureuse application en opérant la séparation des hémisphères suivant l'équateur, ce qui permettait de conserver en regard, dans une même figure comme l'avait cherché Apian, les images de l'Europe et de l'Amérique, nouvellement découverte de son temps et qui attirait tout spécialement l'attention des géographes à cause des rapports

(1) *Dictionnaire Historique*, t. II, p. 72. — *LELEWEL*, t. II, p. 176 et *Atlas*, pl. XLVI.

que le Nouveau Monde pouvait avoir avec l'Europe (fig. 61). Les deux hémisphères étaient tracés d'après la méthode cordiforme sur les deux parallèles de 50°, l'un au Nord, l'autre au Sud, et limités tous deux à l'équateur.

Oronce Fine, dit *Finæus*, né à Briançon en Dauphiné en 1494, fut nommé par François I^r professeur de mathématique au collège royal. Il publia une édition de l'encyclopédie célèbre de Georges Reich, prieur de la Chartreuse et confesseur de l'empereur Maximilien I, connue sous le titre de *Marguerite philosophique* (*Margarita philosophica*), avec des commentaires, et fut emprisonné en 1518 avec quelques uns de ses collègues, pour s'être opposé au *concordat*. Rendu à la liberté, il publia en 1532 son traité de l'*Esphère du Monde*, où il décrit son système de projection sous le nom de *planisphérique*. Il était habile mécanicien et construisit l'*Horloge planétaire* qui se trouve encore à la bibliothèque de Sainte-Geneviève à Paris. Il passe pour avoir été très attaché à l'astrologie et mourut pauvre en 1555 (1).

Il est curieux que tandis que se produisait la projection *pseudo orthographique* sur le méridien (fig. 53), exigeant l'emploi d'une double échelle, l'une linéaire pour les longitudes, l'autre angulaire pour les parallèles, nul n'eut d'abord l'idée d'en revenir à la *méthode de développement cylindrique homéotère* d'Hipparque (fig. 19) très analogue, beaucoup plus simple et n'exigeant qu'une échelle unique pour toutes les dimensions. Il faut croire que les géographes obéissaient à une véritable suggestion empirique, résultant des transformations successives et assez hasardées de la méthode cordiforme.

En 1521, *Benoît Bordoni* de Padoue (que l'on croit un des ancêtres des Scaliger), géographe de talent et auteur de l'*Isolario*, en revient à l'idée de construire d'abord un

(1) *Dictionnaire Historique*, t. X, p. 439. — D'AVEZAC, p 50.

hémisphère à la manière d'Hipparque, puis de l'étendre, d'une manière un peu arbitraire il est vrai, de façon à figurer le globe entier dans une seule et même figure (fig. 62). La même idée se retrouve dans la mappemonde exécutée en 1526 par le moine *Franciscus* et dans la *cosmographie* de *Sebastien de Münster*.

Ce dernier, cordelier né à Ingelheim en 1489, donna beaucoup d'importance à cette méthode et doit être rangé au nombre des géographes les plus éminents de son époque; il embrassa le luthéranisme, se retira à Heidelberg, puis à Bâle, où après beaucoup de traverses, il parvint à publier son livre en 1544 et mourut de la peste en 1552 ⁽¹⁾.

La recherche d'une bonne forme de mappemonde continuait à tourmenter d'autant plus les géographes, que les marins eux-mêmes avaient perdu toute confiance dans leurs cartes marines. Vers 1520 en effet, *Pedro Nunez* (né à Alcala-del-Sol en 1494 et mort en 1577), précepteur du prince Henri fils du roi don Manuel de Portugal, fit une étude approfondie de la courbe tracée sur la sphère par un navire gouvernant sous un rumb de vent constant ⁽²⁾. Il lui reconnut la forme d'une *spirale* asymptotique au pôle (fig. 50), qu'on nomma d'abord *Histiodromie* (de *istio*, voile, *dromos*, course à voile) et plus tard, plus correctement *Loxodromie* (de *loxos* oblique, course oblique). Nunez indiqua quelques propriétés de cette courbe, mais ne tira de son étude aucune application pratique; il put reconnaître cependant qu'en traçant sur la carte du prince Henri, avec méridiens et parallèles équidistants, une route AB (fig. 49), répondant à un azimut déterminé, le chemin parcouru par un navire gouvernant dans cette direction s'écartait sensiblement de la route supposée AB, et suivait

(1) LELEWEL. *Atlas* pl. XI.VI.

(2) Nunez fut aussi l'inventeur du *Vernier*, nom du constructeur français Pierre Vernier qui probablement le perfectionna.

la courbe AB', ce qui entraînait à des erreurs considérables dans l'estimation du *point*, suivant la méthode usitée ⁽¹⁾.

A défaut de solution satisfaisante de la question de la mappemonde, on en était réduit, pour se rendre compte des distances et des formes de la terre, à les reporter sur des *Globes en relief*, dont les reproductions se multiplièrent. L'un des constructeurs les plus célèbres fut *Jean Schöner*, né à Carlstadt en Franconie en 1477; il professa les mathématiques à Bamberg et en 1526 à Nuremberg. Il exécuta de nombreux globes dont celui de 2 pieds 8 pouces construit en 1515 au dépens de Jean Seyler, (qui existe encore à Nuremberg) et celui construit en 1532 pour le duc de Saxe, sont demeurés célèbres. Il mourut en 1547. ⁽²⁾

(1) MONTUCLA. *Histoire des mathématiques*, t. I, p. 64. — SIMON STEVIN, *Cosmographie*, p. 176.

(2) LELEWEL, t. II, p. 176.

CHAPITRE VII.

Les questions géographiques du XVI^e siècle.

Avant d'aborder l'histoire de l'école d'Anvers où se perfectionna la carte, il importe de jeter un coup d'œil sur l'étude des faits de détails qui contribuèrent à ce perfectionnement, et sur l'état des questions sérieusement étudiées par les savants allemands au temps de Purbach, de Régiomontanus et de la Renaissance Ptoléméenne.

L'illustre Alexandre de Humboldt rend un magnifique hommage, sinon à la science de Christophe Colomb, du moins à ses éminentes qualités d'observation qui sont la base même de la science: « Parmi les traits caractéristiques de Christophe Colomb » dit-il, « méritent surtout » d'être signalés, la pénétration et la sûreté du coup » d'œil avec lesquels, bien que dépourvu d'instruction, » étranger à la physique et aux sciences naturelles, il » embrasse et combine les phénomènes du monde extérieur. » A son arrivée « *dans un monde nouveau et sous un* » *nouveau ciel*, il observe attentivement la configuration » des contrées, la physionomie des formes végétales, les » mœurs des animaux, la distribution de la chaleur et les » variations du magnétisme terrestre. Tout en s'efforçant de » découvrir les épices de l'Inde ou la rhubarbe (*ruibarba*) » rendue déjà si célèbre par les médecins arabes ou juifs, » par Rubruquis et les voyageurs chrétiens, il observait » avec un soin scrupuleux, les racines, les fruits et les » feuilles des plantes.... ⁽¹⁾

(1) DE HUMBOLDT. *Cosmos*, t. II, p. 221.

» Chaque fois que quittant les côtes d'Espagne, je me
» dirige vers l'Inde, » écrivait-il au mois d'octobre 1498,
» je sens que j'ai déjà fait cent milles à l'Ouest des
» Açores, à un changement extraordinaire dans le mouve-
» ment des corps célestes, dans la température de l'air
» et dans l'état de la mer. En observant ces change-
» ments avec une attention scrupuleuse, j'ai reconnu que
» l'aiguille aimantée (*agujas de marear*), dont la déclinaison
» avait lieu jusque là dans la direction du N-E., passait
» au N-O., et après avoir franchi cette ligne (*rayo*),
» comme on gravit le dos d'une colline (*come quien*
» *transpone una costa*), j'ai trouvé la mer couverte d'une
» telle quantité d'herbes marines, semblables à des branches
» de pins et portant pour fruits des pistaches, que les vais-
» seaux semblaient devoir manquer d'eau et échouer sur un
» bas-fond; avant la limite dont je viens de parler nous
» n'avons trouvé aucune trace de ces herbes marines. Je
» remarquai aussi à cette *ligne de démarcation*, placée, je le
» répète, à 100 milles à l'Ouest des Açores, que la mer s'apaise
» subitement et que presque aucun vent ne l'agite plus.
» Lorsque nous descendîmes des îles Canaries jusqu'au
» parallèle de Sierra Leone, il nous fallut subir une cha-
» leur horrible; mais dès que nous eûmes franchi la limite
» que j'ai indiquée, le climat changea, s'adoucit et la
» fraîcheur augmenta à mesure que nous avançons vers
» l'Ouest (1). »

On est loin de retrouver le même esprit, la même
tendance au progrès scientifique, chez les aventuriers
qui suivirent Colomb sur la route nouvelle ouverte par
son génie : « L'imagination surexcitée » dit encore de
Humboldt « poussait aux grandes entreprises, et la har-
» diesse qu'on déployait, soit dans le bon, soit dans le
» mauvais succès, agissait elle-même sur l'imagination

(1) DE HUMBOLDT, t. II, p. 232.

» et l'enflammait plus vivement. Dans ce merveilleux temps
» de la *conquista*, temps d'efforts et de violence, où tous
» les esprits étaient poussés au vertige des découvertes
» sur terre et sur mer, beaucoup de circonstances se
» réunissaient qui, malgré l'absence de toute liberté poli-
» tique, favorisaient le développement des caractères
» individuels et aidaient chez les hommes supérieurs à
» l'accomplissement de grandes pensées, dont la source est
» dans la profondeur de l'âme. On se trompe si l'on croit que
» les *conquistadores* ont été uniquement guidés par l'amour
» de l'or et par le fanatisme religieux ; les dangers étaient
» toujours la poésie de la vie et donnaient à toutes les
» entreprises et aux impressions de la nature que procurent
» les voyages lointains, un charme qui commence à
» s'épuiser à une époque plus savante ; je veux dire le
» charme de la nouveauté et de la surprise, qui seul
» suffisait à expliquer ces expéditions vers l'inconnu... (1)
» Si, chez Colomb, malgré le manque absolu de connais-
» sances en histoire naturelle, le sens observateur se
» développa dans des directions diverses, par le seul effet
» du contact avec les grands phénomènes de la nature,
» il faut bien se garder de supposer un développement
» analogue dans la foule de guerriers si peu civilisés
» des *conquistadores*. Ce n'est pas à eux que l'on doit
» faire honneur des progrès scientifiques, qui ont incon-
» testablement leur principe dans les découvertes du
» Nouveau Continent et sont venus compléter les connais-
» sances des Européens.... Ces progrès sont l'œuvre de
» voyageurs plus pacifiques ; ils sont dûs à un petit nombre
» d'hommes distingués, fonctionnaires municipaux, ecclé-
» siastiques et médecins, habitant d'anciennes villes indien-
» nes, dont quelques unes étaient situées à 12,000 pieds
» au-dessus de la mer ; ces hommes pouvaient observer

(1) DE HUMBOLDT, t. II, p. 226.

„ de leurs propres yeux la nature qui les entourait,
„ vérifier et combiner, pendant un long séjour, ce que
„ d'autres avaient vu; recueillir des productions de la
„ nature, les décrire et les envoyer à leurs amis d'Europe.
„ Il suffit de nommer ici, Gomara, Oviedo, Acosta et
„ Hernandez.... ⁽¹⁾

L'histoire a célébré de ses plus brillantes fanfares des conquêtes, non sans héroïsme, de beaucoup de *conquistadores*, qui ne furent en réalité qu'un tissu de crimes accomplis par des aventuriers sans scrupule, qu'animait la soif des richesses, crimes qu'ils couvraient hypocritement du masque de la foi, de la passion du prosélytisme et n'étaient dûs qu'au fanatisme aveugle,..... une barbarie puissante qui écrasa une barbarie peut-être non moindre, mais certainement plus faible. Aujourd'hui encore, on justifie la conséquence de ces excès en affirmant une sorte de principe fatal, justifié, dit-on, par l'expérience « Les races „ faibles doivent inévitablement périr devant les races fortes. »

A peine les annales de la conquête conservent-elles le souvenir des travaux d'hommes plus modestes, certainement plus chrétiens, véritables civilisateurs, dont l'œuvre lente et persévérante eût peut-être sauvé la race indienne et l'eut gagnée à la civilisation européenne par des bienfaits. Leur mérite s'efface et s'éteint dans les détails merveilleux de la brillante épopée Colombienne. Ce n'est que par de grands efforts que l'on parvient à reconstituer en partie l'œuvre de ces modestes, véritable point d'appui du progrès civilisateur.

Parmi ces progrès il faut sans aucun doute signaler ceux de *l'art nautique*, préparés par l'influence qu'exercèrent du XIII^e au XIV^e siècle en Italie, Adelone del Nero, astronome gènois (1475), Jean Branchini, le correcteur des

(1) DE HUMBOLDT, t. II, p. 229.

tables *alphonsines*, en Allemagne, Nicolas de Cusa, Georges Purbach, Regiomontanus, progrès qui s'accomplissent au moment même où Nicolas Copernic (1500) ouvrait la voie à une science de l'Univers plus large, par des observations, dont son contemporain Albert Corvinus (1509) disait : « qu'il savait rechercher par de merveilleux » principes l'admirable œuvre du Tout-Puissant et les » causes inconnues de sa manifestation (1). »

Le premier voyage de Colomb marque le terme des méthodes nautiques du moyen-âge, basées sur l'emploi des portulans, dont l'histoire ne nous donne qu'une notion confuse et dont il importe cependant de fixer les règles et les progrès.

Les coordonnées géographiques.

Deux coordonnées servent à déterminer la position d'un point sur le globe et à le reporter sur la carte : la *latitude* et la *longitude*. Les premières se mesurent à partir de l'équateur, *ligne naturelle* dont la position ne laisse aucune incertitude. Pour les dernières, au contraire, on ne connaît aucune position, aucun accident géographique bien déterminé, qui fournisse un point de départ semblable. De là sont nées bien des incertitudes et des confusions dans les indications des longitudes par les différents géographes, que l'on avait espéré autrefois éviter en prenant pour point de départ une construction artificielle vraiment extraordinaire du *colosse de Rhode*. Celle-ci n'avait pas survécu aux ravages des hommes, et du temps et à l'époque de la découverte de l'Amérique, la recherche d'un *point initial naturel* hantait les esprits portés vers ces études. Colomb espéra avoir résolu le problème d'une manière définitive.

(1) DE HUMBOLDT, t. II, p. 216. — LELEWEL, t. IV, p. 198.

En quittant Hualva le 3 août 1492, après avoir fait escale aux Canaries, il constate, du 13 au 30 septembre, une déviation de l'aiguille aimantée, qui se rapproche de plus en plus de la direction de l'étoile polaire. On conçoit aisément l'effroi causé par ce phénomène étrange, en pénétrant dans un monde inconnu manifesté par des faits anormaux, car il semblait qu'on perdît le guide sur lequel les marins fondaient toutes leurs espérances. Le récit laissé par Colomb de cette aventure, prouve que jusqu'alors on n'avait cessé de suivre les principes de l'ancienne navigation. La fermeté de Colomb, supérieure aux effrois vulgaires, continuant à naviguer vers l'Ouest, dépourvu de toute indication, l'exactitude avec laquelle son pilote, le biscaïen Jean de la Cosa, dressa en 1500 la carte de ces découvertes ⁽¹⁾, démontrent suffisamment que déjà on obéissait à des règles nautiques bien déterminées, probablement empruntées aux pratiques que le Prince Henri s'était efforcé d'introduire dans la marine portugaise, mais dont l'histoire ne nous a révélé que très incomplètement le secret. Toutefois il est aisé de comprendre que par l'observation du ciel, la détermination de la latitude, et les observations d'une aiguille aimantée même faussée, on ait pu poursuivre exactement la route, demeurant à peu près dans le même *climat*, c'est-à-dire sur un même parallèle, et continuer à gouverner exactement vers l'Ouest.

« On ne peut admettre » dit Lelewel, « l'ignorance absolue » de la théorie parmi les pilotes et les géographes du » moyen-âge. Tel qui possédait quelques notions de » l'astronomie, sans être un savant de premier ordre, » comprenait les origines des longitudes et des latitudes » géographiques; le fond de la question n'était pas un » mystère pour lui. On écrivait tant sur l'astrolabe, on » observait le soleil et la lune; des tables de la lune

(1) LELEWEL, t. II, p. 109.

» furent dressées, revisées; on levait les latitudes; les divers
» modes de longitude furent connus et recommandés selon
» Pigafetta. Mais les navigateurs se contentaient de con-
» naître la latitude de leurs nouvelles découvertes; ils
» étaient en Espagne si orgueilleux, suivant Pigafetta,
» qu'ils ne voulaient pas entendre parler de longitudes. ⁽¹⁾ ».

Les gentilshommes qui s'improvisaient marins en Espagne, pour aller chercher fortune dans des aventures lointaines, ne manquaient jamais de s'adjoindre un *pilote* exercé, un véritable officier de marine, pour conduire leurs navires et suppléer à leur insuffisance. « La nécessité
» d'adjoindre à toutes les grandes entreprises un homme
» spécialement exercé dans l'astronomie » dit de Humboldt,
« était si généralement comprise, que la Reine Isabelle
» écrivait à Colomb, le 3 septembre 1493: — « Bien que vous
» ayez assez montré dans votre expédition que vous en savez
» plus qu'aucun des mortels (*que ninguno de los nacidos*)
» je vous conseille cependant de prendre avec vous Fray
» Antonio de Marchena, savant en astronomie et d'un
» caractère facile. » — Colomb lui-même disait: « Il n'y a
» qu'un mode de calcul infaillible pour la navigation, c'est
» celui des astronomes; quiconque en a l'intelligence peut
» se tenir content. Les résultats qu'il garantit, équivalent
» à une *vision prophétique* (*visione profetica*). Nos pilotes
» ignorants ne savent plus où ils sont, dès qu'ils restent
» quelques jours loin des côtes; ils seraient hors d'état
» de retrouver les pays que j'ai découverts. Il faut pour
» naviguer *compas y arte*, c'est-à-dire *la boussole* et la
» science qui est *l'art des astronomes*. ⁽²⁾ » — «.... Le
» besoin subitement éveillé des secours que promettait,
» théoriquement du moins, l'astronomie nautique, est ex-
» primé avec une vivacité particulière dans les relations

(1) LELEWEL, t. II, p. 161.

(2) DE HUMBOLDT, t. II, p. 247.

„ de Colomb, d'Amerigo Vespucci, de Pigafetta et d'André „ de Saint-Martin, célèbres pilotes.... (1) »

Tous les navigateurs sérieux comprenaient la nécessité de recourir à l'astronomie, à la connaissance des latitudes et des longitudes. Magellan, avant son départ, prit des leçons de Marino Falero, avec l'espoir de l'emmener avec lui; que sur le refus de celui-ci, qui redoutait les dangers du voyage, Magellan se décida à recourir aux services de l'astronome André de Saint Martin de Séville qui, durant ce voyage fatal en effet, fut tué aux îles Moluques (2).

On possède malheureusement fort peu d'indications sur les méthodes appliquées dans la marine, pour la détermination de ces deux coordonnées géographiques. Il semble qu'on n'ait jamais été bien fixé à leur sujet. On faisait des emprunts à l'astronomie terrestre, on imaginait des projets rapidement reconnus impraticables, vu la mobilité des vaisseaux et aussi parce qu'ils exigeaient des connaissances théoriques ignorées des pilotes. Si la marine bénéficiait du progrès de l'astronomie de terre, celle-ci à son tour, apprenait chaque jour par le récit des voyages, des faits nouveaux, tel que le phénomène du *sautoir* ou *saute du jour*, signalé par Pigafetta au retour de l'expédition de Magellan, dont il faisait partie; il avait constaté avec une vive surprise, à son arrivée à Ténériffe, l'erreur *d'un jour* commise dans son *Journal* de voyage (3).

Latitude.

Les méthodes pour la détermination des latitudes étaient déjà assez bien fixées au commencement du XVI^e siècle. On possédait de bonnes *Tables éphémérides* des phénomènes célestes pour les calculer, mais ce qui faisait défaut c'étaient

(1) DE HUMBOLDT, p. 246.

(2) LELEWEL, t. II, p. 165.

(3) CHARTON. *Les voyageurs anciens et modernes*, t. III, p. 381.

de bons instruments d'observation, et beaucoup de savants s'efforçaient de les perfectionner.

« Les *astrolabes* destinés à marquer sur un élément »
» mobile, la mesure du temps et la latitude géographique, »
dit de Humboldt, « à l'aide de la hauteur méridienne, reçurent des perfectionnements successifs, depuis l'astrolabe »
» des pilotes de Majorque que Raymond Lulle décrivait dans »
» son *Arte de navegar* en 1295, jusqu'à celui que Martin »
» Behaïm établit à Lisbonne en 1484, qui n'était peut- »
» être que le *météoroscope* de son ami Regiomontanus, »
» ramené à une forme plus simple... L'astrolabe que »
» Martin Behaïm fixait au grand mât de son vaisseau »
» appartenait originellement à Hipparque. Lorsque Vasco »
» de Gama aborda sur la côte orientale de l'Afrique, il »
» rencontra à Melinde des pilotes indiens qui connais- »
» saient les *astrolabes* et les *balestrilles* ⁽¹⁾. »

Longitudes.

On est beaucoup moins fixé sur les procédés employés pour la mesure des longitudes.

« Colomb » dit de Humboldt, « n'a pas seulement décou- »
» vert dans l'Océan Atlantique une région, où le méridien »
» magnétique coïncide avec le méridien géographique, il »
» a fait de plus cette ingénieuse remarque, que la déclinaison magnétique peut servir à déterminer le lieu »
» d'un vaisseau, relativement à la longitude. Dans le journal »
» de son second voyage (août 1496) nous voyons l'amiral »
» s'orienter réellement d'après la déclinaison de l'aiguille »
» aimantée.... Sebastien Cabot, au rapport de son ami »
» Richard Eden, se vantait sur son lit de mort, d'une »
» méthode infailible pour déterminer la longitude géographique (imitée de celle de Colomb probablement), qui.

(1) DE HUMBOLDT, t. II, p. 207.

„ lui avait été inspirée, disait-il, par le Ciel. La méthode
„ de Cabot reposait sur la conviction arrêtée que la
„ déclinaison magnétique changeait régulièrement et rapi-
„ dement avec le méridien. Le cosmographe Alonso de
„ Santa Cruz, l'un des maîtres de Charles Quint, entreprit
„ en 1530 de dresser une carte générale des variations
„ magnétiques, pour l'application de cette méthode » ⁽¹⁾.

Cette théorie nouvelle ne répondit pas aux belles espérances qu'elle avait fait concevoir, par suite des variations annuelles constatées ensuite dans les déclinaisons magnétiques.

„ L'astronome portugais Ruy (ou Marino) Falero, natif de
„ Séville, avait composé pour Magellan, un traité spécial pour
„ la détermination des longitudes, dont l'historien Barros
„ avait possédé quelques chapitres manuscrits, les mêmes
„ probablement qui furent imprimés à Séville en 1535. On
„ n'a pu malheureusement retrouver le livre même en Es-
„ pagne.... ⁽²⁾ » — D'après Lelewel, son procédé reposait « sur
„ les déclinaisons de la lune, les occultations des étoiles,
„ les différences de hauteur de la lune et de Jupiter et
„ les oppositions de la lune et de Vénus ⁽³⁾ ». Améric
Vespucci qui connut ces méthodes de Falero, recommandait « l'observation de la hauteur de la lune au méridien ⁽⁴⁾ ».

En réalité, dit Lelewel « la longitude géographique
„ continua à être le tourment de la science. On imaginait
„ de belles théories, d'admirables propositions et chaque
„ fois le ciel et la nature déroutaient les esprits. »
Américo Vespucci, qui exerça constamment l'emploi d'astronome sur les navires qui le portaient, écrivait le 4 juin 1501 du Cap Vert : « Quant à la longitude, c'est

(1) DE HUMBOLDT, t. II, p. 234.

(2) DE HUMBOLDT, t. II p. 399.

(3) LELEWEL, t. II p. 165.

(4) DE HUMBOLDT, t. II p. 399.

„ une chose ardue et qu'entendent peu de personnes,
„ excepté celles qui savent s'abstenir de dormir et observer
„ la conjonction de la lune et des planètes. C'est pour
„ ces déterminations de longitude que j'ai sacrifié souvent
„ le sommeil et raccourci ma vie de dix ans, sacrifice que
„ je ne regrette pas, dans l'espoir d'avoir un renom pour
„ des siècles, si je reviens sain et sauf de mon voyage. ⁽¹⁾ »

A la fin du XVI^e siècle la mesure des longitudes se trouvait encore si mal déterminée, que le roi d'Espagne Philippe III offrait une récompense de 6000 ducats de rente perpétuelle, à celui qui pourrait fixer par des méthodes pratiques, la manière de déterminer les longitudes et les variations de l'aiguille aimantée. ⁽²⁾

Origine des coordonnées. — 1^{er} Méridien.

La question de *Premier méridien*, fixant l'*Origine des coordonnées géographiques*, encore mal résolue de nos jours, eut de tout temps le privilège de passionner les esprits. Ptolémée comptait les longitudes à l'ouest, à partir de ce qu'il nommait les *Iles Fortunées*, que nul n'avait probablement visitées de son temps, ou tout au moins si les Phéniciens y avaient abordé ainsi qu'on l'a souvent affirmé, elles n'avaient laissé qu'un souvenir fugitif.

Après la découverte des *Iles Canaries* en 1275 ⁽³⁾ et des *Iles Açores* en 1431 ⁽⁴⁾, on ne douta pas avoir atteint la limite Ptoléméenne. Il y avait à la vérité entre l'Orient et l'Occident des deux groupes, une marge de plus de 18°,

(1) LELEWEL, t. II, p. 141.

(2) Id., t. II, p. 192.

(3) Les *Canaries* sont comprises entre :

15°37' de long. O. de Paris
et 20°30' " " "

(4) Les *Açores* sont comprises entre :

27°0' de long. O. de Paris
et 33°40' " " "

mais à cause de la difficulté de déterminer les longitudes, on n'y regarda pas d'aussi près et on les plaça les unes et les autres, sur le 1^{er} méridien dans les atlas Ptoléméens rectifiés. Erreur scientifique très explicable eu égard aux éléments d'appréciation dont on disposait, mais qui, trop aisément admise par la crédulité des Papes et de l'Église, ainsi que nous le verrons, eut pour conséquence de faire répandre des torrents de sang. On pouvait donc indiquer comme *position moyenne* du *méridien initial* de Ptolémée, 24° 30' ouest de Paris, c'est-à-dire une ligne intermédiaire entre les *Canaries* et l'*archipel Cabo-verdien* ⁽¹⁾, qui cependant ne fut découvert que plus tard en 1455, et l'on fixa plus exactement sa position par 23° 30' longitude ouest de Paris d'après les cartes de Ptolémée. (Pl. V).

Afin de favoriser, après la prise de Ceuta, les entreprises et les découvertes sur la côte d'Afrique préparées par Henri le Navigateur et les Portugais, le pape Martin V, usant d'un pouvoir que nul ne contestait de ce temps, leur accorda par une Bulle de 1454, le droit de découverte et de conquête sur *toutes les mers et les mines qui pourraient être acquises sur les côtes de la Guinée ainsi que sur les îles de l'Ouest et du Midi*, avec réserve qu'il en serait fait usage *pour propager la foi et étendre la chrétienté*. Ce privilège fut confirmé par le pape Caliste III en 1456 et le pape Sixte IV en 1471; mais ce dernier excepta de la donation les Iles Canaries qui appartenaient à l'Espagne.

Au moment où les efforts tentés par le Prince Henri ouvraient au Portugal une route par les côtes d'Afrique vers les Indes orientales, et alors que nul ne pouvait prévoir les grandes découvertes qui s'apprêtaient à l'Occident, le Roi d'Espagne n'avait fait aucune difficulté pour

(1) L'Archipel du *Cap Vert* est compris entre 25° 0' de long. O. de Paris
et 27° 45' " " "

confirmer en quelque sorte les concessions du Pape, en accordant au Portugal des droits « *sur toutes les terres à découvrir sur les routes des Indes* », par le traité d'Alcantara du 4 septembre 1479.

Aussitôt après le premier voyage de Christophe Colomb, le Pape Alexandre VI, à la sollicitation de la Reine Isabelle, pour prévenir les conflits entre les Espagnols et les Portugais, déclara *motu proprio*, faire don à l'Espagne « *par pure libéralité, de science certaine, et dans la plénitude de son Pouvoir Apostolique,* » par la *Bulle* du 3 mai 1493, dite de *Concession*, et la *Bulle* du 4 mai 1498, dite de *Répartition*, de « *toutes les îles et terres fermes à l'Occident du méridien passant à une distance de 100 lieues à l'Ouest des Açores et des îles du Cap Vert,* » réservant aux Portugais leurs droits sur leurs conquêtes à l'Est du même méridien, qu'on nomma la ligne de *Démarcation* ⁽¹⁾. Ce méridien était celui indiqué par Christophe Colomb lui-même, comme le *méridien magnétique sans déclinaison* de l'aiguille aimantée, qu'il considérait comme la limite entre l'Ancien et le Nouveau Monde.

Christophe Colomb attribuait à cette ligne des propriétés singulières: « Colomb, peu familiarisé avec les mathématiques, » dit de Humboldt, « fut dès son premier voyage, amené par de fausses observations, faites dans le voisinage des Açores sur le mouvement de l'étoile polaire, à croire que la sphère terrestre était irrégulière. Selon lui le globe est plus gonflé dans l'hémisphère occidental, et les vaisseaux, en approchant de la ligne maritime où l'aiguille aimantée se dirige exactement vers le nord, se trouvaient insensiblement portés à une moindre distance du ciel. C'est cette élévation (*cuesta*) qui cause le rafraîchissement de la température.... ⁽²⁾. Cette ligne par sa

(1) SIBWA, p. 23 et 245.

(2) DE HUMBOLDT, t. II, p. 233.

forme naturelle répondait assez bien à l'idée qu'on se faisait dans l'école Ptoléméenne de ce que devait être le *méridien initial des longitudes*. Ce fut sur ce méridien que Colomb basa sa méthode de détermination des longitudes, par la déviation de l'aiguille aimantée. La ligne naturelle de Démarcation se trouvait transformée par la donation papale, en *ligne politique*. ⁽¹⁾

Des réclamations très vives furent adressées par le Portugal au Saint-Siège au sujet de ces Bulles; on sollicita le pape de les retirer comme contraires aux droits reconnus antérieurement au Portugal. Au retour de Christophe Colomb, les ministres du roi Jean II de Portugal avaient même déjà fait armer une flotte pour s'emparer des nouvelles découvertes espagnoles et affirmer les droits de leur pays. Ils objectaient d'ailleurs avec beaucoup de raison, que 100 lieues, indiquées dans la Bulle, répondaient à 5° 42' (17 1/2 lieues au degré) et que la Bulle Pontificale manquait de précision, puisque selon qu'on les mesurât à l'Ouest du cap Vert ou à l'Ouest des Açores, on reportait la ligne de Démarcation à 33° 27' ou à 39° 22' Ouest de Paris (Pl. V). Dans la première interprétation, les îles *Florès* et *Corvo* des *Acores* appartenant au Portugal, passaient au pouvoir de l'Espagne. (Plus tard on aurait reconnu que le cap St.-Roques et l'île Fernando de Noremba de l'Amérique du Sud, se trouvaient ainsi dans la région portugaise).

Le Pape Alexandre VI ne consentit à aucune concession, mais la Reine Isabelle, au moment du mariage de sa fille avec le prince royal Roi de Portugal, ⁽²⁾ se montra plus accommodante. Une convention diplomatique fut réunie à Tordesillas

(1) DE HUMBOLDT, t. II, p. 233.

(2) Dona Isabelle de Castille épousa en 1491 don Alphonse, fils du roi Jean II. Devenue veuve au bout de quelques mois de mariage, elle épousa en secondes noces en 1493, don Manuel, qui venait de succéder sur le trône à Jean II.

en 1594, afin d'interpréter les Bulles Pontificales. Les plénipotentiaires Espagnols et Portugais tombèrent d'accord pour fixer, par le traité du 7 juin 1494, la ligne de *Démarcation* « à 370 lieues à l'Ouest de l'Archipel du cap Vert » et ce nouveau tracé qu'on nomma la *ligne de Séparation* ou d'*Extension*, fut approuvé par la *Bulle* papale du 25 septembre 1494, dite d'*Extension*. La ligne de Séparation se trouvait ainsi reportée à 48° 53' à l'Ouest de Paris. (Pl. V). — « Les diplomates de tous les temps ont été fort » habiles à tout brouiller en géographie » dit Maltebrun ⁽¹⁾; par ce traité de Tordesillas la *ligne de Séparation* cessait d'être une limite *naturelle* et était ramenée au caractère d'une séparation ou frontière purement *politique*, et la question du *méridien initial* se trouvait de nouveau irrésolue.

Les plénipotentiaires étaient cependant si convaincus de l'importance de leur œuvre, qu'ils voulurent la consacrer par un tracé matériel. « Il fut spécifié dans le traité » de Tordesillas, » dit M. Ferd. Denis, « que dans un » délai de deux mois, on enverrait deux ou même » quatre embarcations espagnoles et portugaises, dont le » commandement serait remis à des hommes intelligents, » auxquels on pouvait confier le tracé de la ligne de » *Démarcation (Séparation)* et qui se réuniraient dans la » Grande Canarie. Là, des Castellans et des Portugais » devaient s'embarquer alternativement sur des navires » des deux pays, et il leur était enjoint d'aller conjointement chercher les îles du Cap Vert; de là, continuant » vers l'Occident, de fixer la limite où s'arrêteraient les 370 » lieues formant le point d'arrêt définitif où la ligne de » *Démarcation* coupait l'espace du Nord au Sud... » — « Ce » qu'il y a de certain, » ajoute M. Denis, « c'est que si le » traité fut signé, jamais les embarcations espagnoles et » portugaises ne se réunirent pour établir la détermination

(1) MALTEBRUN, t. II, p. 286.

» définitive du point à partir duquel on devait compter
» les 370 lieues ⁽¹⁾. » — « La *Capitulation* du 7 juin 1494 » dit
» à son tour de Humboldt, « fournit le premier exemple
» de la détermination précise d'un méridien à l'aide de
» *tours érigées* ou de *signes gravés sur les rochers*. Il
» est ordonné : « *Que se haga alcunea senal ô torre,*
» partout où le méridien, allant d'un pôle à l'autre, traverse
» une île ou un continent dans les deux hémisphères,
» de l'Ouest et de l'Est. Sur les continents, la ligne doit
» être marquée par une rangée de tours ou de signes
» placés de distance en distance, ce qui à vrai dire n'eut
» pas été une petite entreprise. ⁽²⁾

« Il faut dire aussi », ajoute l'auteur auquel M. Denis emprunte ses renseignements, « que cette opération n'était
» pas praticable, puisqu'à l'époque où eut lieu le traité
» de Tordesillas, on n'avait découvert aucun promontoire
» ou aucune terre de l'Amérique méridionale. ⁽³⁾ » On sait
aujourd'hui seulement, que la ligne admise par le traité de
Tordesillas coupait toute la côte orientale du Brésil, de San
Luiz de Maranhao à Rio de Janeiro ⁽⁴⁾, mais ce ne fut qu'en
1499 que la flotte de Alonso de Hojeda, sur laquelle servait
Amerigo Vespucci, prolongea les côtes du Sud de l'Amé-
rique, bientôt suivie en 1500 par Alonso Nino et Vincenzo
Pinzon, les compagnons de Christophe Colomb, qui en
avaient pris possession au nom de l'Espagne.

A cette même époque, le Portugais Alvarez Cabral, faisant
route vers les Indes, fut jeté, le 22 février 1500, sur la côte
du Brésil, non loin de Rio de Janeiro, et ayant déterminé
la longitude, il constata avec étonnement qu'il se trou-
vait sur une terre comprise dans les limites portugaises
fixées par le traité de Tordesillas. Il se hâta de rentrer

(1) FERDINAND DENIS. *Portugal*, p. 128.

(2) DE HUMBOLDT, t. II, p. 394.

(3) DENIS, p. 129.

(4) *Rio de Janeiro*, long O de Paris 45° 30'.

en Portugal pour annoncer cette nouvelle, et le Roi Manoel ayant attiré à son service le versatile Amérigo Vespucci, l'envoya s'assurer de la vérité de cette découverte, puis en 1502 obtint du Pape Alexandre VI confirmation de ses droits sur la côte orientale de l'Amérique méridionale, dans les limites « *de 30° à l'Ouest du méridien des Iles Fortunées*; » la prise de possession fut opérée de 1501 à 1502 par une flotte dont le chef n'est pas connu, et de 1503 à 1504 par la flotté de Gonzales Coelho. — Amerigo Vespucci qui se trouvait sur cette dernière flotte, fit naufrage sur l'île Fernando Noremba et, très mécontent de la manière dont il avait été traité, rentra au service d'Espagne. (1)

Ce retour au *méridien des Iles Fortunées*, dans la Bulle de 1502, demande à être expliqué. Après le traité de Tordesillas on avait abandonné l'idée du *méridien naturel* de Christophe Colomb pour en revenir au méridien des cartes Ptoléméennes. Celles-ci fixaient la longitude de Paris à 23° 30', en ajoutant les 30° de la Bulle de 1502, on arrivait à admettre une nouvelle ligne, qu'on nomma *ligne de Répartition*, à 53° 30' Ouest de Paris (Pl. V), et qui étendait la région portugaise jusqu'à l'embouchure de l'Amazone et du Rio Grande do Sol.

« La science géographique était encore si flottante à la fin du XV^e siècle pour un grand nombre d'esprits, » dit Vivien de St.-Martin, « qu'il ne se présenta pas à la pensée des rédacteurs des Bulles papales (fixant la ligne de Démarcation) que les Portugais et les Espagnols en poussant leurs découvertes respectives, selon les directions assignées, devaient tôt ou tard, se rencontrer dans l'autre hémisphère, et que dans les termes où elles étaient conçues, les Bulles conféraient aux deux puissances

(1) VIVIEN DE ST.-MARTIN p. 351. — LELEWEL, t. II, p. 141.

„ exactement les mêmes droits (sauf la priorité) sur toute l'étendue du globe (1). „

Ce fut incontestablement cette observation qui conduisit Magellan, portugais réfugié en Espagne, dans sa rancune contre sa patrie, à convoiter pour l'Espagne, la conquête des *îles Moluques* (les fameuses *îles des épices*) qu'il avait visitées dans sa jeunesse, en cherchant à y aborder par la voie espagnole, c'est-à-dire par l'Ouest, doublant le Sud de l'Amérique (2) Partie en 1518 la flotte de Magellan, qui fut tué en route, fut ramenée triomphante en Espagne, en 1522, par Sebastien del Cano, après avoir fait le *tour du monde* et opéré pour la première fois la *circumnavigation*.

Le Roi de Portugal Jean III protesta avec énergie contre cette prise de possession des Moluques, qu'il prétendait appartenir à l'*hémisphère portugais*, tandis que l'Espagne, s'appuyant sur le témoignage de Pigafetta, qui se trouvait sur la flotte, affirmait que l'Archipel gisait à 161° seulement à l'ouest de la ligne de Répartition, soit dans l'*hémisphère Espagnol* (3). (On sait que l'Archipel des Moluques est compris entre 227° 20' et 237° 58' ouest de Paris. En retranchant 53° 30', distance de la ligne de répartition de 1502 à l'ouest de Paris, il est donc compris entre 173° 50' et 184° 83' c'est à dire à cheval sur le méridien antipode ou *anti-méridien*).

En 1525 un Congrès composé de vingt quatre astronomes et pilotes, tant Espagnols que Portugais, fut assemblé à Badajoz pour résoudre le différend. On ne put se mettre d'accord, et, dit plaisamment Pierre Martyr, historiographe de la cour d'Espagne, „ après avoir sillogismé, on concluait „ qu'on ne pouvait décider la question qu'à coups de canons. „ Néanmoins, un compromis fut signé à Saragosse, le 22 août 1529, établissant un partage de l'Archipel entre les deux

(1) VIVIEN DE ST.-MARTIN, p. 324.

(2) *Henri le Navigateur*, p. 138.

(3) LELEWEL, t. II, p. 165.

nations et désignant les îles Mariannes (Iles de Larrons) et de St. Jean de los Velos comme limite de séparation des Espagnols et des Portugais ⁽¹⁾. Ce qui n'a pas tranché la question, l'empereur Charles-Quint ayant fait abandon de tous ses droits au prix de 350,000 ducats.

Diamètre du Globe.

Tandis que tous les efforts de l'école Ptoléméenne de la renaissance tendent à introduire l'emploi des mesures angulaires pour les coordonnées géographiques, on voit avec étonnement qu'aucun effort n'est fait pour les traduire par des mesurages effectifs, en mesures réelles itinéraires. On s'efforce seulement de rétablir, par des discussions approfondies, les longueurs des degrés indiquées par les anciens et on s'évertue à déterminer les unités ayant servi à les mesurer, basées en général sur les proportions du corps humain, le *pas*, le *coude*, le *pied*, le *pouce*, le *doigt*, etc., quelquefois sur des produits naturels, tels que : le *grain d'orge*, le *crin de cheval*, etc., éléments essentiellement variables. Il faudra encore deux siècles pour qu'on s'avise, au lieu de mesurer *le tout par des parties mal définies*, de recourir au *tout invariable pour fixer la valeur de la partie*. Pour établir des règles précises d'uniformisation des unités de mesures et supprimer leur scandaleuse variété, qui prête à toutes les fraudes, on attendit les réclamations présentées avec instance dans tous les cahiers des bailliages à l'époque de la Révolution française. Ce ne fut réellement que dans la séance de l'Assemblée Constitutionnelle du 8 mai 1790, que cette importante réforme fut décrétée sur la proposition de Talleyrand, et il fallut le génie des membres de la Commission de l'Assemblée, composée de Borda, Lagrange, Laplace, Monge et Cordorcet, pour la réaliser, en basant l'unité de mesure

(1) LELEWEL, t. II, p. 165.

linéaire, le mètre, sur la mesure du méridien, et pour en déduire tous les autres éléments de mesure de surface, de volume, de poids et même de monnaie. ⁽¹⁾

Les seules données que nous trouvions sur les *mesures itinéraires* du *degré terrestre* au commencement du XVI^e siècle, sont toutes déduites de propositions anciennes, dont nous donnons le tableau ci-dessous avec leur étonnante variété, qui diffère du simple au double et indique assez combien les esprits étaient alors encore mal fixés sur la mesure du globe.

	Degré terrestre en	
	stades	milles italiques
Aristote	1,111	"
Eratosthène	700	87 $\frac{1}{2}$
Régiomontanus.	640	80
Ptolémée	500	62 $\frac{2}{3}$
Alfagan (astronome arabe du IX ^e siècle)	455 $\frac{1}{3}$	56 $\frac{2}{3}$ ⁽²⁾

Les tendances étaient si peu dirigées vers ce genre de recherches que l'intéressante tentative faite en 1528 par *Jean Fernel*, passe à peu près inaperçue.

Jean Fernel (né à Clermont en Beauvoisi, mort à Paris en 1558), médecin de Henri II, était aussi mathématicien et fut même accusé d'astrologie. Il partit de Paris en voiture pour Amiens, par la grande route tracée en ligne droite et sensiblement dirigée suivant le méridien, et mesura la longueur parcourue par le nombre de tours de roues. Les latitudes de Paris et d'Amiens étaient connues et il en déduisit la longueur du degré équivalant à 56070 toises (soit 544 stades). Malgré ce que ce procédé avait de primitif, la compensation des erreurs fut telle, qu'il s'était approché de très près de la mesure exacte fixée

(1) *Dictionnaire de la Conversation*, t. XIII, p. 118.

(2) *LELEWEL*, t. II, p. 180.

depuis, suivant l'astronome Bessel à 57013, toises 109 ⁽¹⁾.

Géographie philologique et descriptive.

Pendant toute la durée du moyen âge, la géographie est essentiellement *maritime*. Pour l'établissement de ses cartes ou *portulans*, dit Lelewel, « elle avait sa pratique, » sa routine, sa méthode ⁽²⁾. » Avec des moyens de mesurage très imparfaits, on ne pouvait obtenir de bons résultats que dans des mers très fréquentées, où, par un balancement des erreurs, on arrivait progressivement à rectifier les faux résultats des premières hypothèses.

Avec la renaissance Ptoléméenne, vers 1475, dit Lelewel, « la méthode change et la géographie se fait *continentale* ⁽³⁾. » Pour l'ancien monde les théoriciens admettent les tracés de l'Atlas de Ptolémée, comme une vérité révélée, indiscutable; tout leur effort se borne à de savantes recherches historiques pour substituer aux noms anciens, avec une exactitude rigoureuse, les noms modernes. « Chaque position y avait sa latitude et longitude déterminée; on ne s'empressait guère de les vérifier (et les » moyens manquaient même à cet effet); *le maître l'avait dit, il fallait le croire.* ⁽⁴⁾ »

De tels résultats étaient souvent loin de satisfaire les praticiens et les marins. « La construction et les proportions » de la Méditerranée et des rivages extérieurs de l'Europe » et de l'Afrique réprouvaient celles de Ptolémée; placés » régulièrement sur le globe, les portulans ou cartes » marines, auraient déterminé la latitude de Constantinople » à 41°, de Tunis à 37°, la longueur de la Méditerranée

(1) VIVIEN DE SAINT MARTIN, p. 417.

(2) LELEWEL, t. I, p. LXXXI.

(3) ID.

(4) ID, t. I, p. LXXXII.

» à 41 degrés; les cosmographes théoriciens traitaient les
» praticiens d'ignorants, réprouvaient ces indications, pré-
» férant celles de Ptolémée, qui rangeait Constantinople
» à 43°, Tunis par 32° de latitude et n'assignaient pas
» moins de 62° à la longueur de la Méditerranée ». Ce fut
la source de graves erreurs qui ont persisté longtemps,
en Allemagne surtout, et que nous retrouvons dans les
travaux de Martin Behaïm, de Ruysch, de Schöner, de
Munster, d'Apian (1).

Pour les contrées inconnues à Ptolémée, telle que l'Asie
décrite par les cartes de Sanuto et de Fra Mauro, comment
procéder? On n'avait aucune indication de longitude ni de
latitude, pour servir de repère et reporter leurs contours
vagues et quelque peu fantaisistes, tracés *à vue*. « Les
» dessinateurs cosmographes peut être moins capables de
» satisfaire aux exigences que les savants, aux besoins
» croissants des nouvelles découvertes, tiraient en travers
» de leurs mappemondes la ligne équinoxiale, et ces tro-
» piques marquaient les climats et les degrés de latitude
» et de longitude, pour les reproduire sur leurs cartes.
» (C'était tirer du document primitif des conséquences que
» son auteur n'avait jamais voulu lui donner). Le résultat
» était faux, blessait la vue et la construction de la carte...
» Incertitude, indécision, désordre » dit Lelewel, « acca-
» blaient les mappemondes de toutes les écoles (1) ». Ces
faits seuls, expliquent l'étrange erreur de l'avis donné sur
les projets de Christophe Colomb par Toscanelli.

Pour les nouvelles découvertes, on procédait de même
avec les portulans ou relevés des voyages « et les résultats
» décelaient souvent l'emploi de la boussole sans rectifier
» les erreurs ».

Peu à peu, par le *balancement* des positions, par des
rectifications incessantes, par des comparaisons de faits,

(1) LELEWEL, t. II, p. 169.

on arrivait à se rapprocher de la vérité. Suivant Lelewel, l'école allemande systématiquement attachée aux idées de Ptolémée, plus théoricienne que pratique, resta très inférieure à l'école catalane, qui gravait peu de cartes, en dessinait beaucoup et les rectifiait sans cesse; l'école italienne embrouillée dans sa marche par la renaissance des lettres, donnait la prépondérance à Ptolémée, s'engageait dans un dédale d'incertitudes et d'instabilité, en accumulant les données de la pratique et celles de la théorie ⁽¹⁾. Les praticiens peu satisfaits de pareils résultats, purement empiriques, sont obligés d'en revenir aux méthodes anciennes.

Ce n'est que de nos jours, grâce à l'établissement de repères certains basés sur des positions exactement déterminées, que d'Anville a pu faire table rase de toutes les erreurs accumulées et opérer la rectification rationnelle des cartes. Lui-même s'écriait encore, après avoir consacré un demi siècle à ce travail: « Ah! mes amis, il y a bien » des erreurs en géographie! A rigoureusement parler, cette science est imparfaite dans sa propre nature ⁽²⁾ ».

Il est impossible cependant de méconnaître au milieu de tant de tâtonnements, un effort puissant pour se rapprocher de la vérité, au commencement du XVI^e siècle, effort qui ne fut pas infructueux.

Nous avons cherché à résumer d'une manière aussi succincte que possible, dans les pages qui précèdent, l'état de la science au XVI^e siècle, au moment où apparaît l'école d'Anvers, qui va jeter un vif éclat et coïncider avec une autre importante révolution: la proclamation de la liberté d'examen dans la Réforme religieuse.

(La suite au prochain volume).

(1) LELEWEL, t. II, p. 169.

(2) Id. t. IV, p. 252.

Fig 1. Perspective linéaire

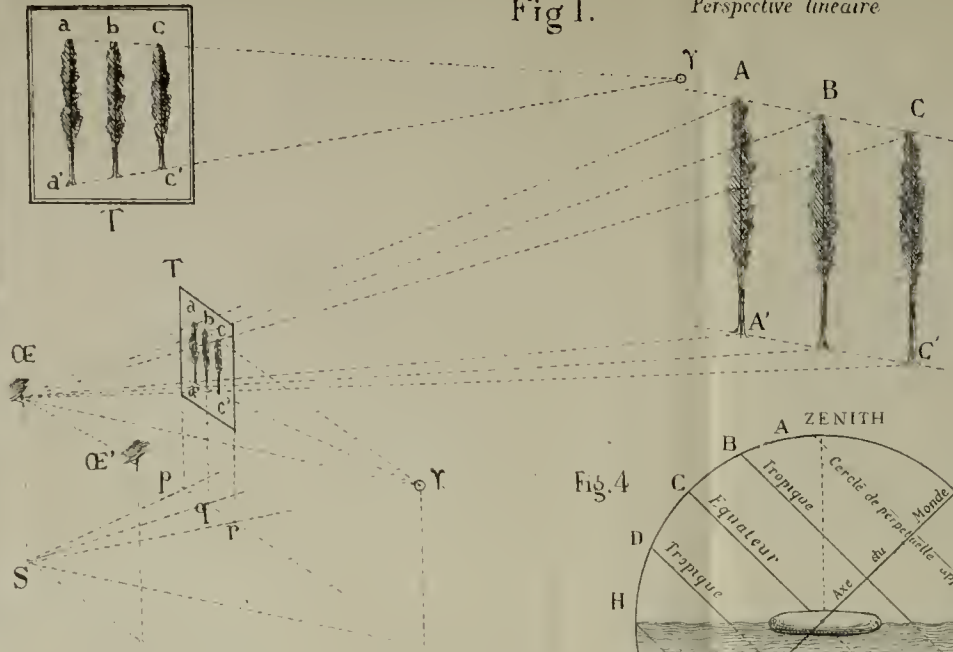
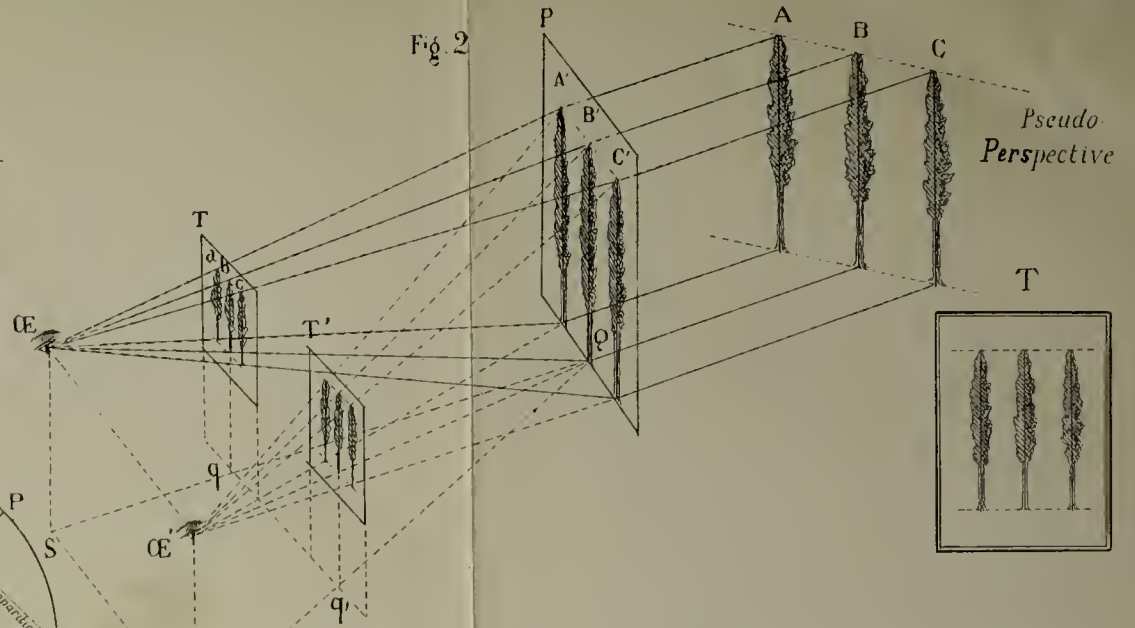
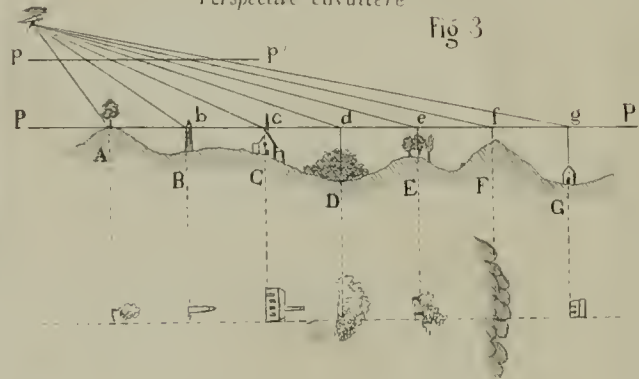


Fig 2



Perspective cavalière

Fig 3



Perspective scenographique

Fig 6

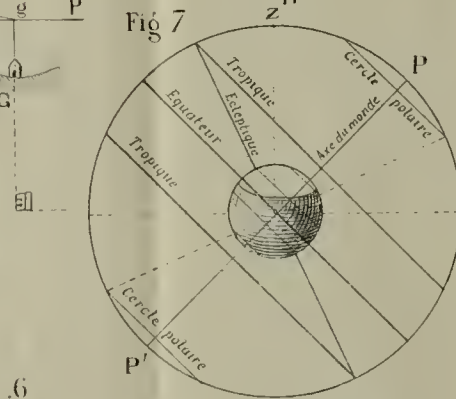
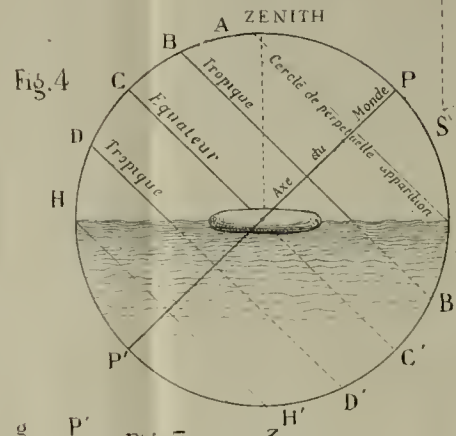
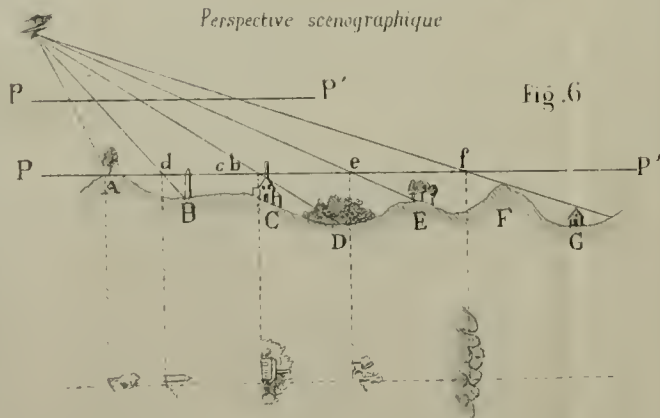


Fig 5

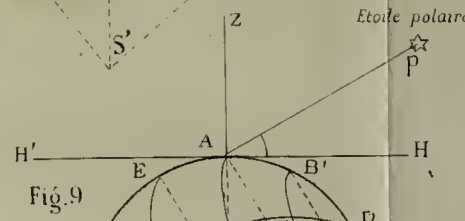
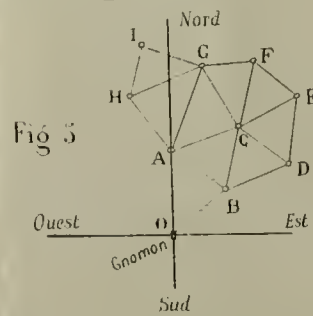


Fig 10

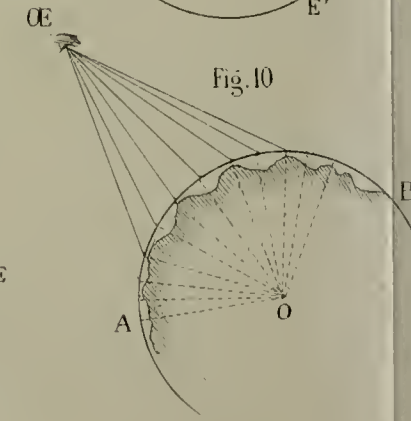


Fig 8

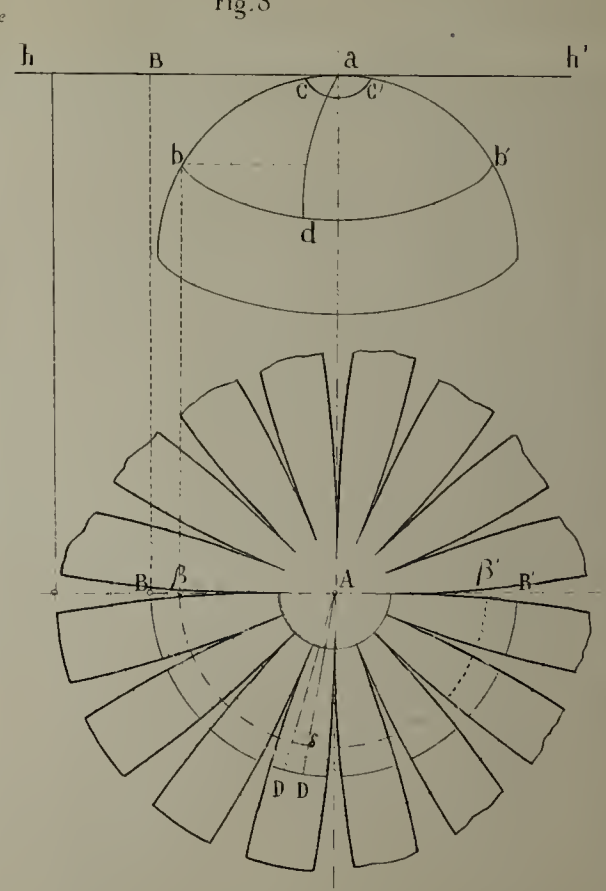


Fig 11

Carte de Dicéarque

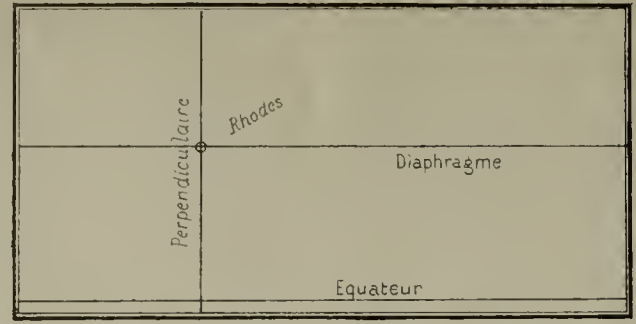


Fig 12

Dévelop^t étoilé et holochère

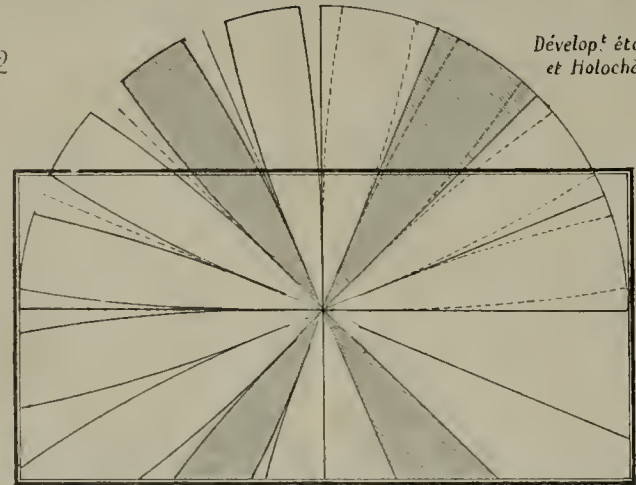
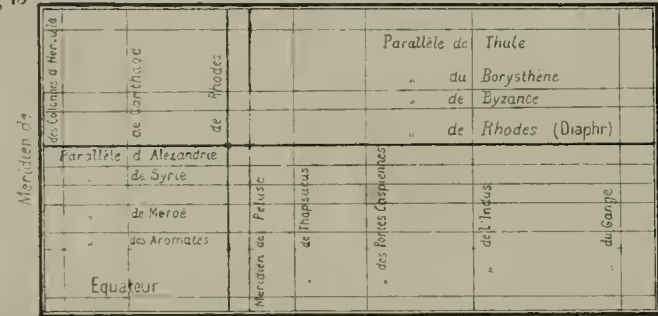


Fig 13

Carte d'Eratosthène ?



Dévelop^t cylindrique, osculateur et homéotère.

Fig 19

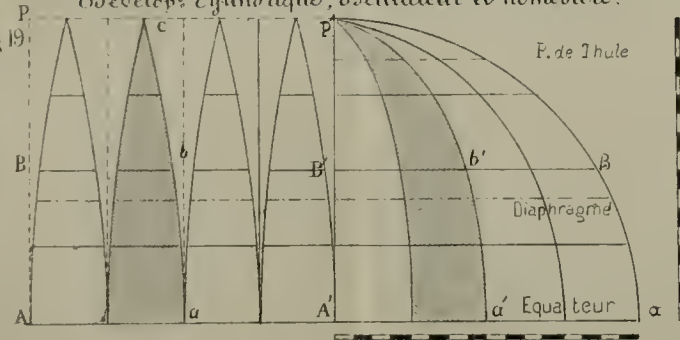


Fig 15

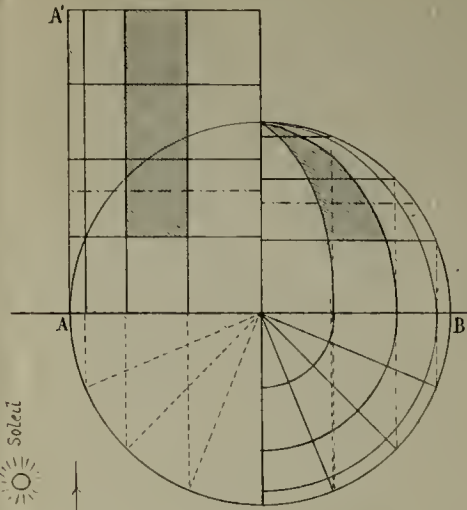


Fig 14

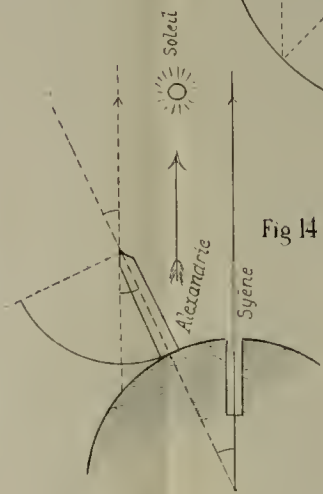


Fig 17

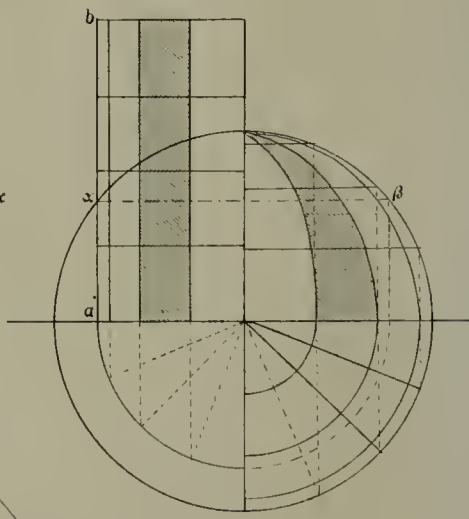


Fig 20 Carte d'Hipparque (ionière).

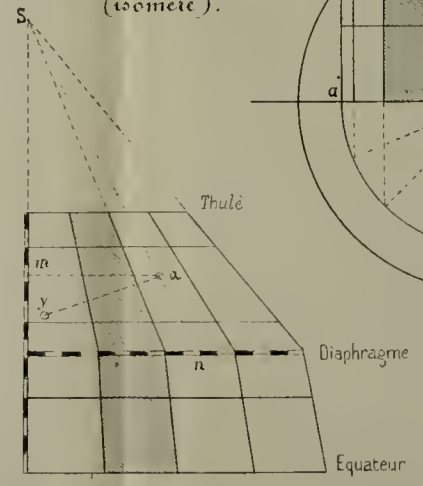


Fig 16 Dévelop^t cylindrique osculateur et holochère.

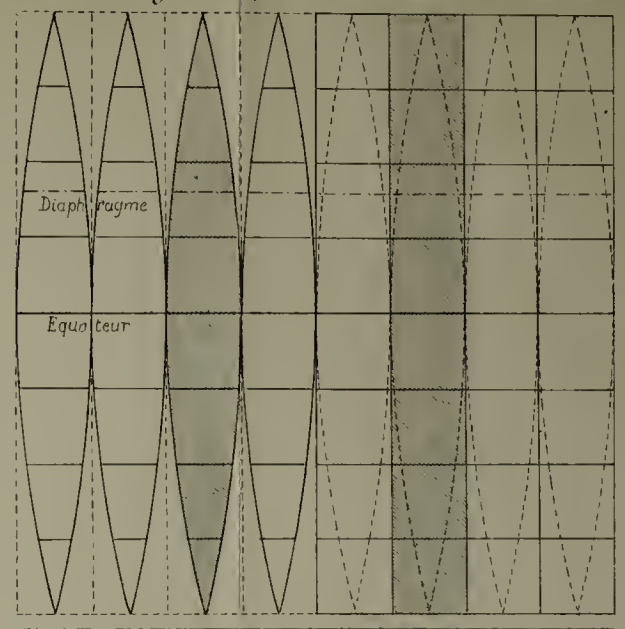
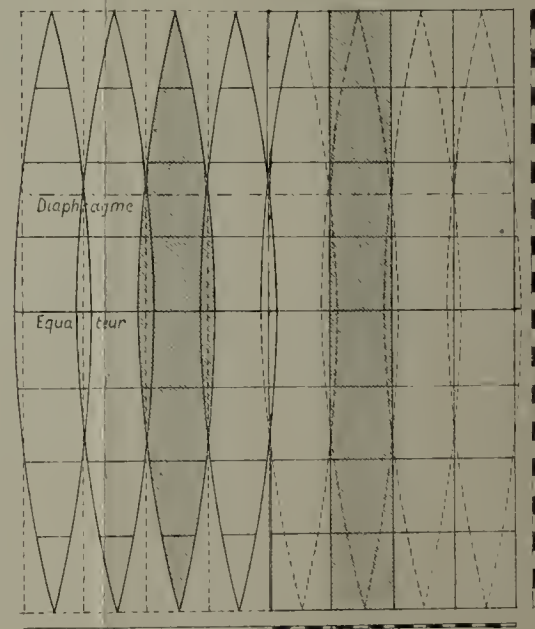


Fig 18 Dévelop^t cylindrique pénétratif et holochère.



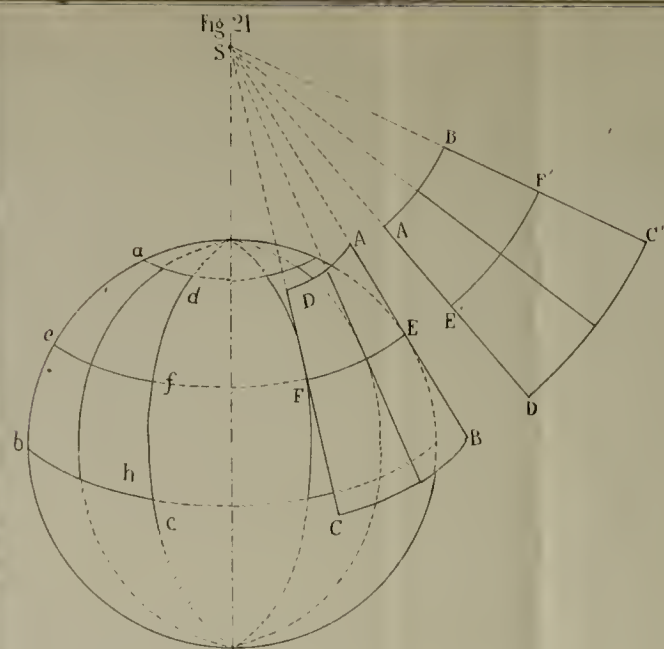


Fig 22
Développement conique osculateur et holoschère

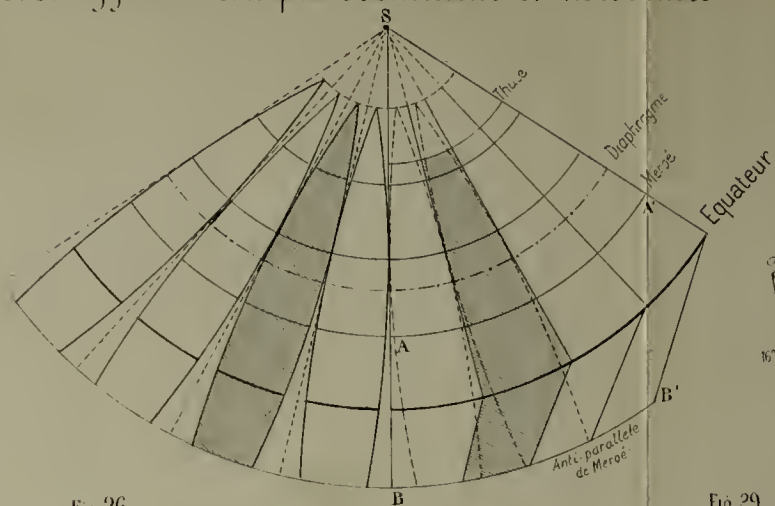


Fig 22 bis
1^{re} manière de Ptolémée

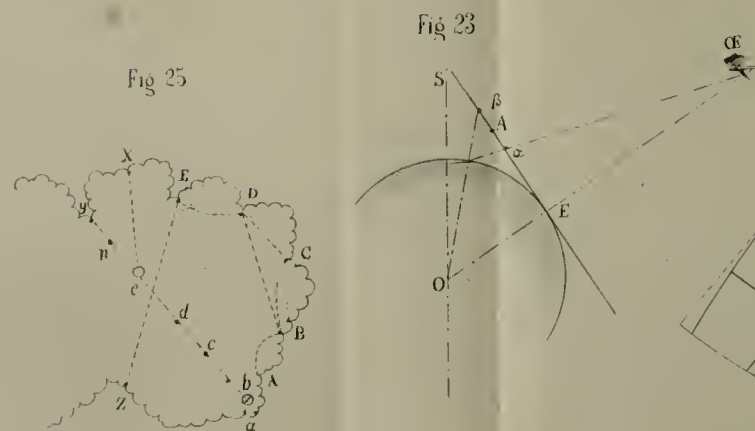
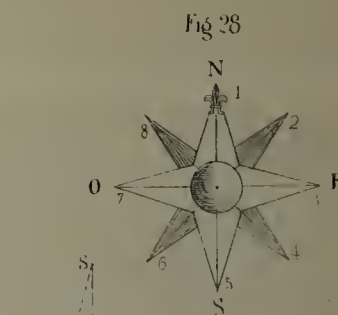
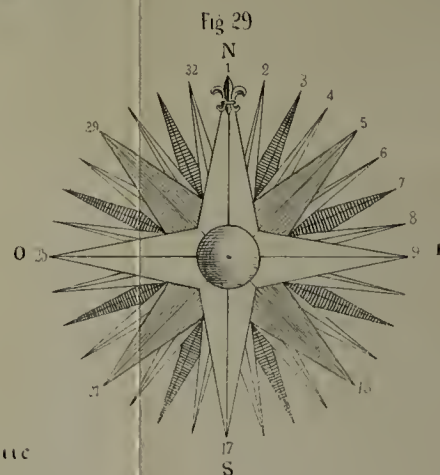
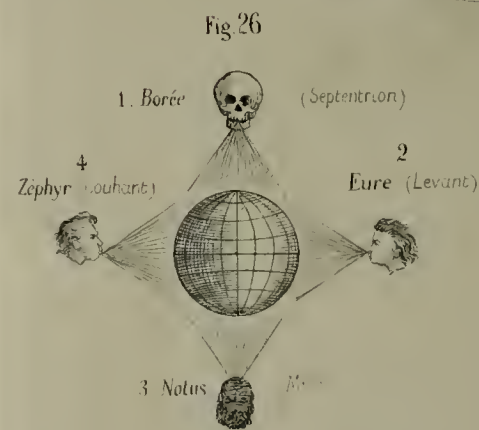
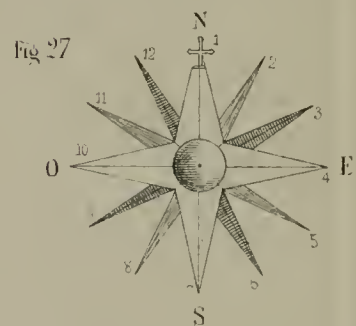
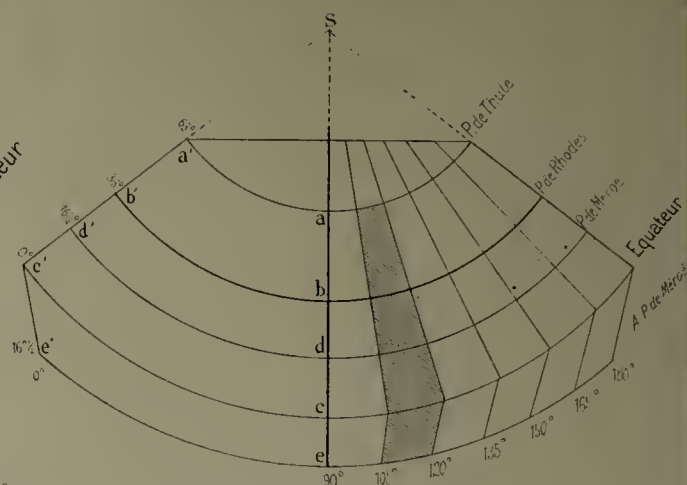


Fig 24
Développement conique osculateur et holoschère



Fig 24 bis
2^e manière de Ptolémée

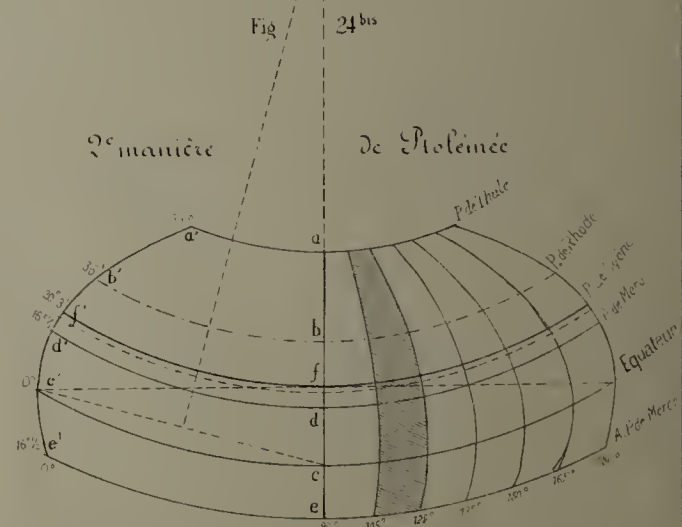


Fig 31

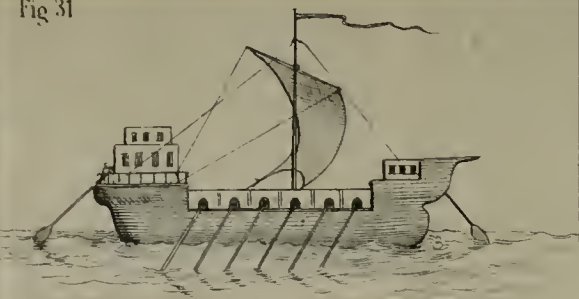


Fig 30

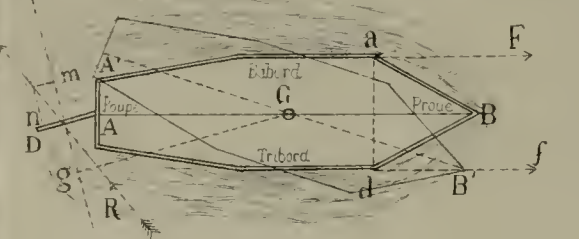


Fig 32

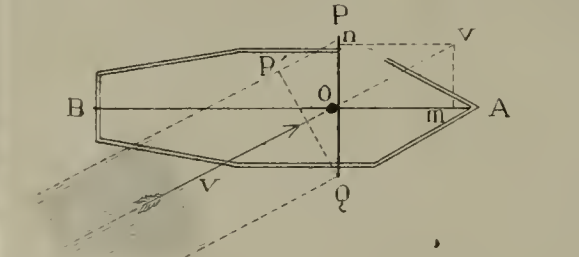


Fig 33

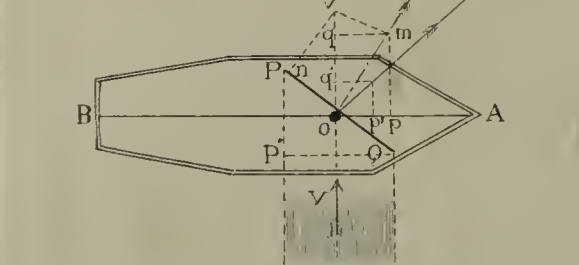


Fig 37

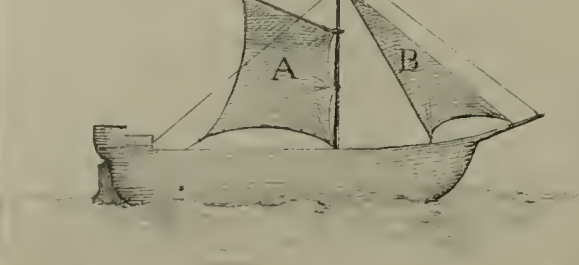


Fig 42 Loch

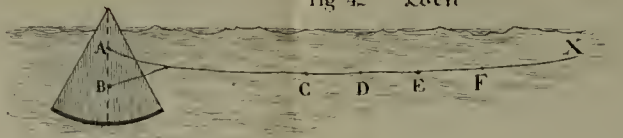


Fig 35

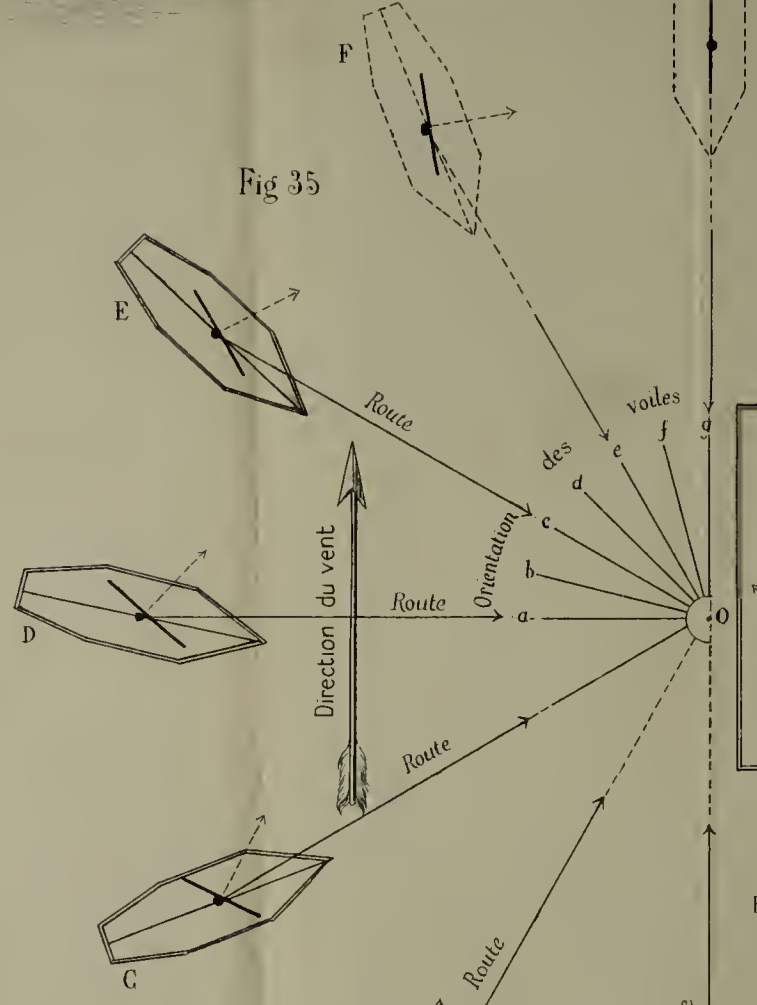


Fig 34

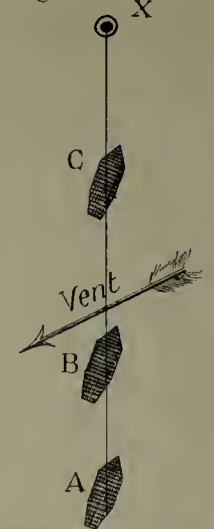


Fig 36

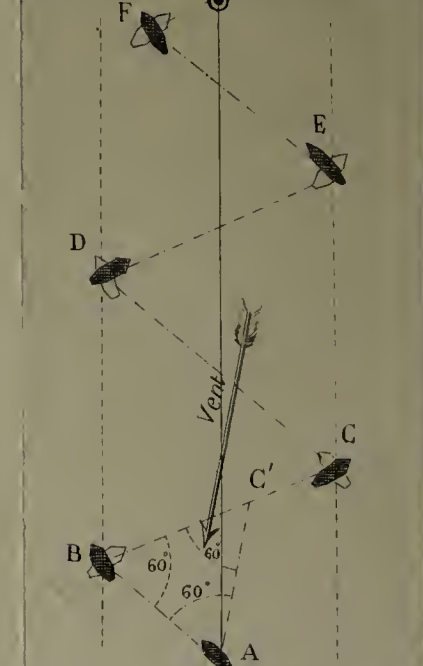


Fig 38 Boussole

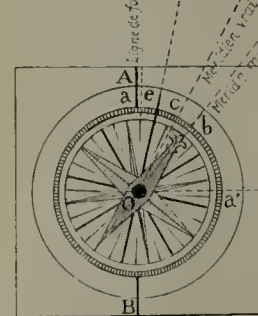


Fig 39

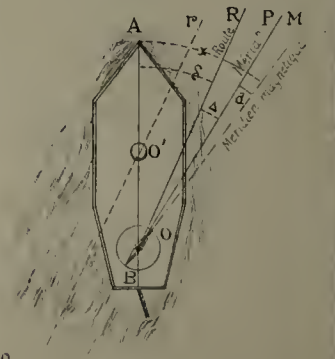
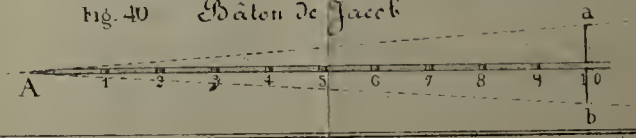


Fig 40 Idalen de Jacob



Mappe-mondes Cordiformes

Fig 44 Développement conique holoschére

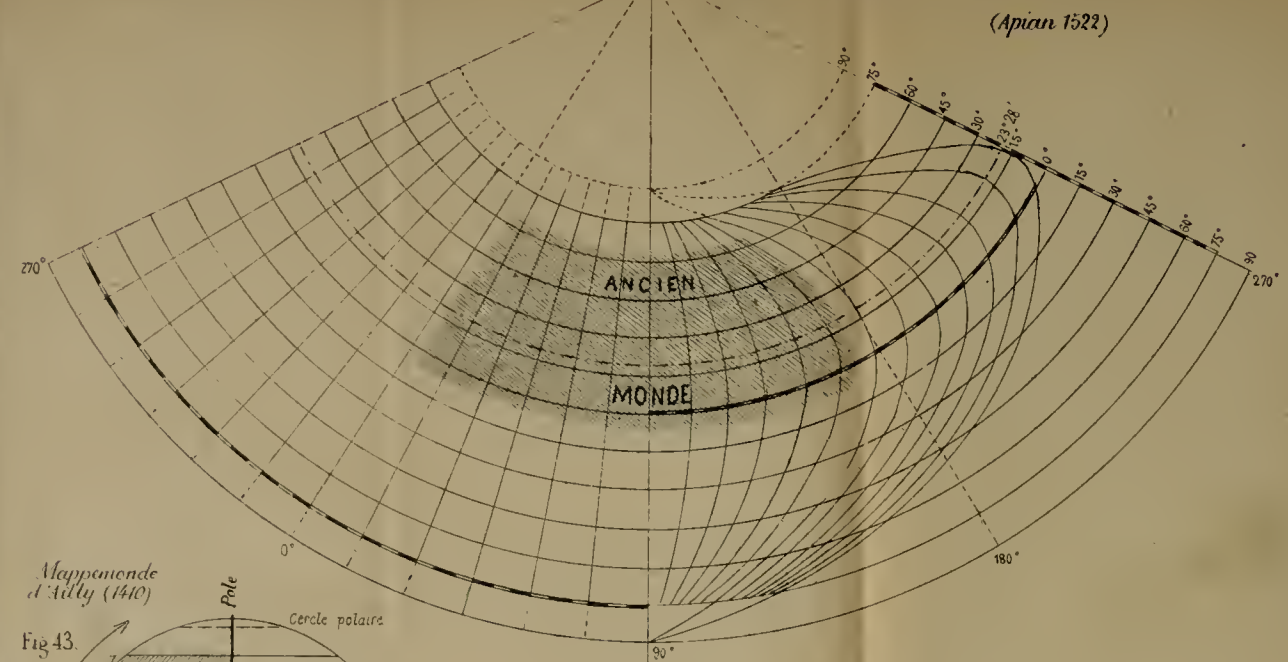


Fig 45. Développement conique homéotère
(Apian 1522)

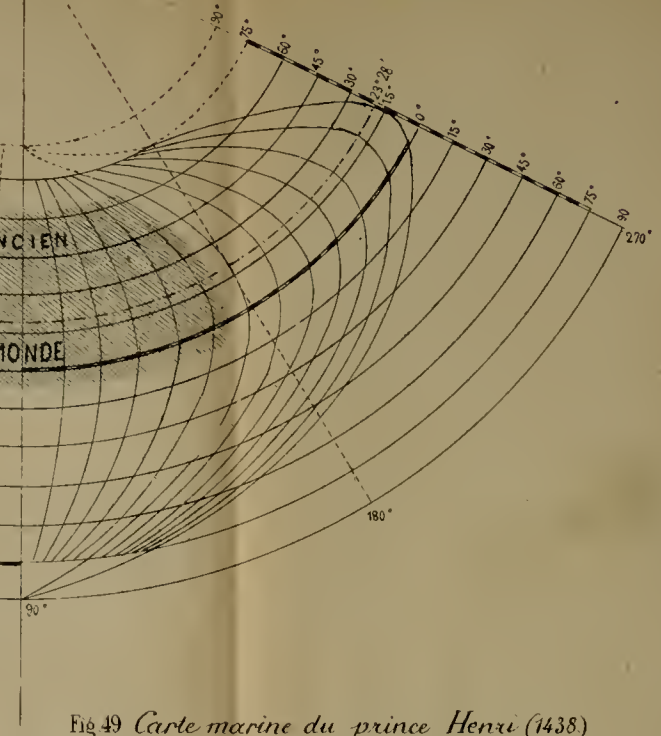
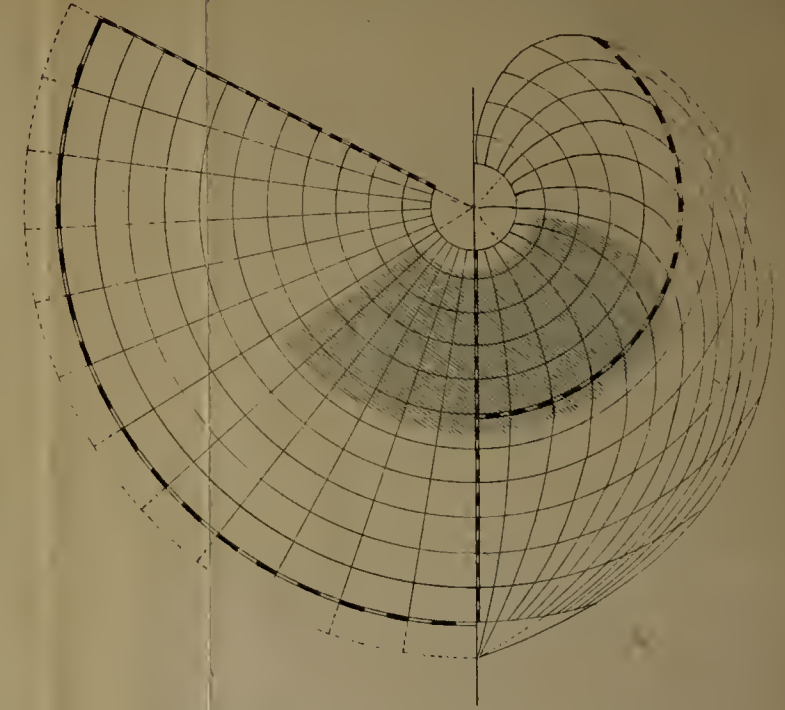


Fig 46. Développement iso conique holoschére Fig 47. Développement iso-conique homéotère
(Ruysch 1507) ou cordiforme. (Sylva 1511)



Mappe-monde
d'Ally (1410)

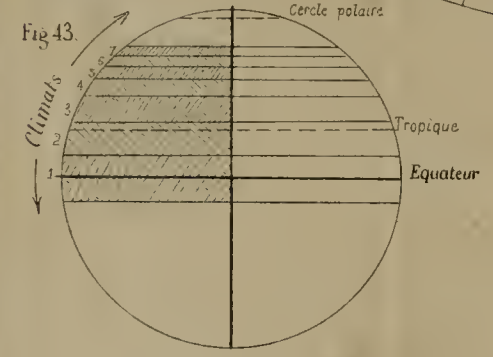


Fig 49 Carte marine du prince Henri (1438)

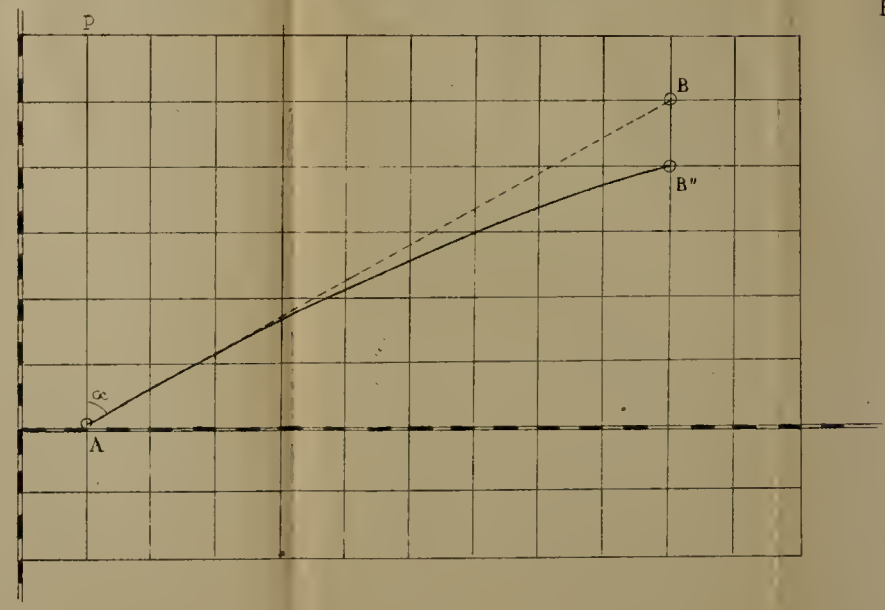


Fig 50 Histiodromie ou Loxodromie (Pedro Vinez 1530)

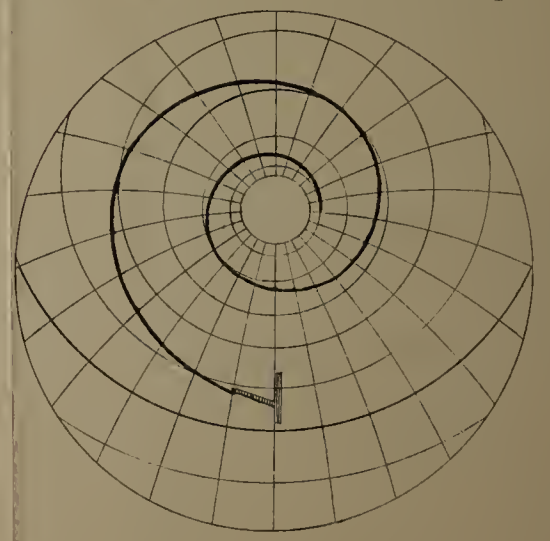
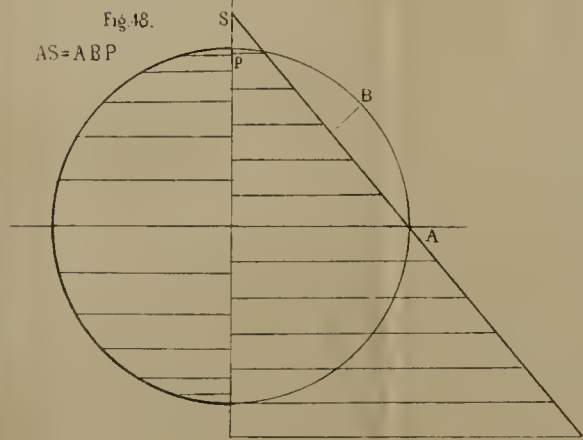


Fig 48.
AS=ABP



Mappemondes Hémisphériques.

Projection orthographique méridienne (Analemme)

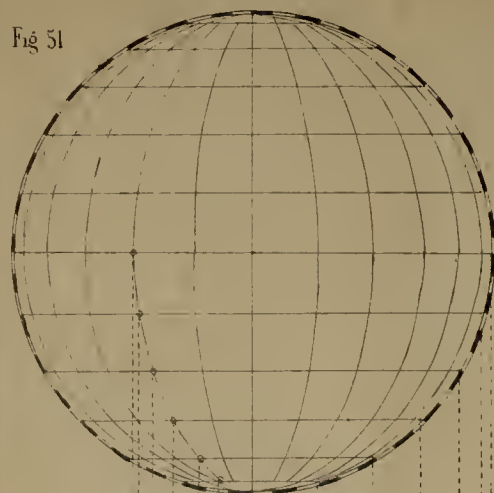


Fig. 51

Projection pseudo orthographique mérid.

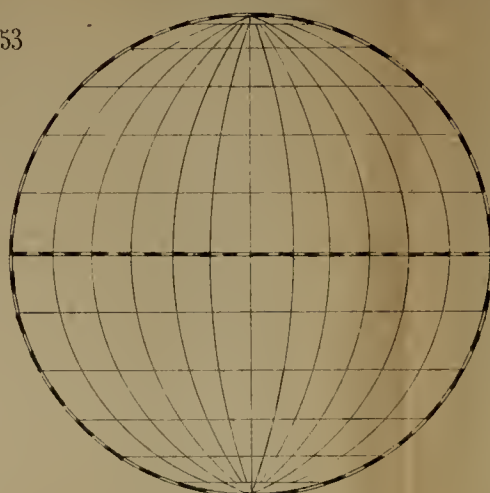


Fig. 53

Projection équatoriale ou polaire

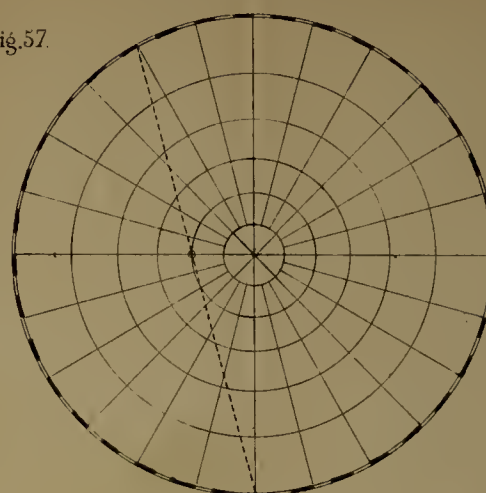


Fig. 57

Proj.ⁿ stéréographique (astrolabe, (Werner 1514)

Proj.ⁿ horizontale ou gnomonique

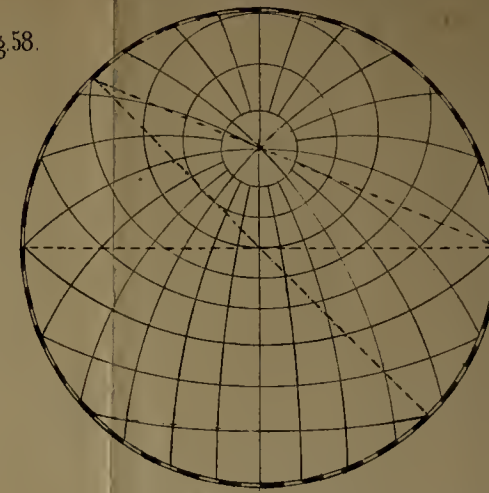


Fig. 58

Projection équatoriale (Horoscope)

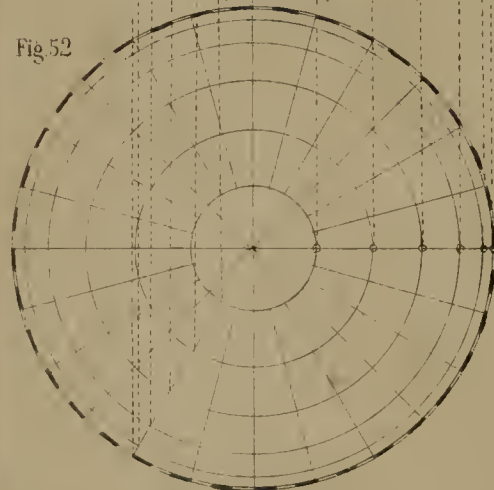


Fig. 52

Projection équatoriale

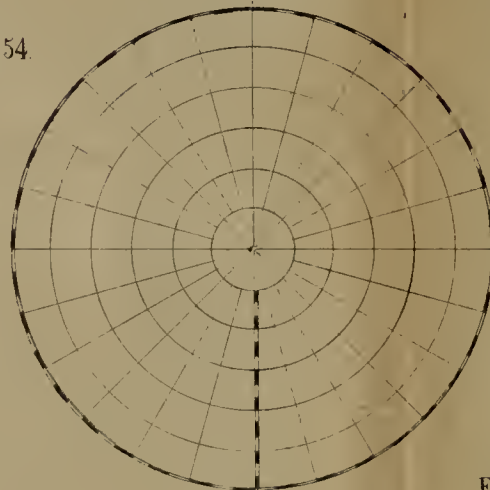


Fig. 54

Projection méridienne

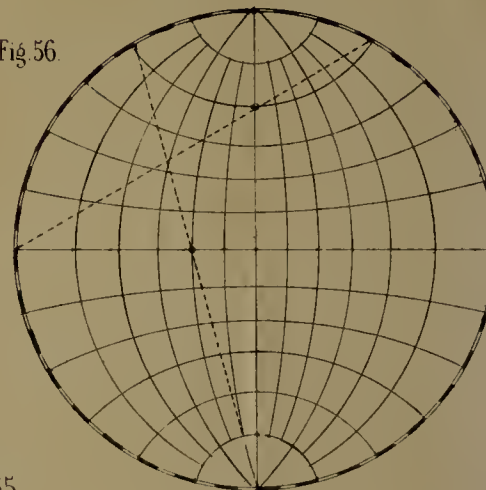


Fig. 56

Projection pseudo-stéréographique (dite anglaise)

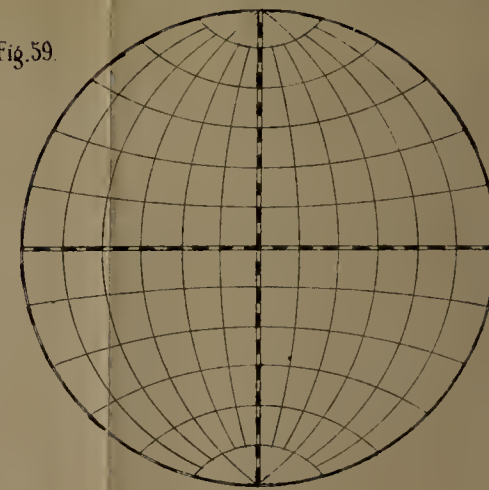
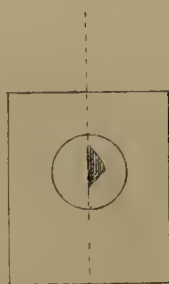


Fig. 59

Fig. 55

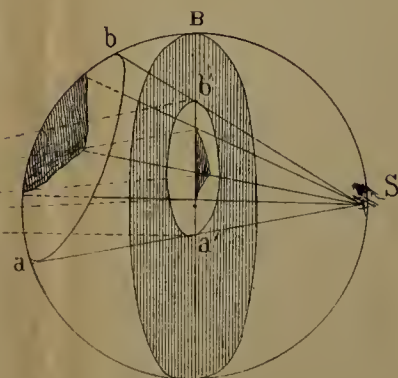
Tableau
vu de OE.



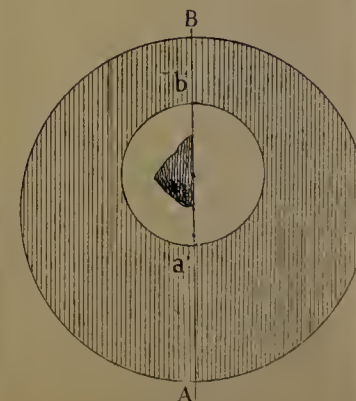
OE



T



S

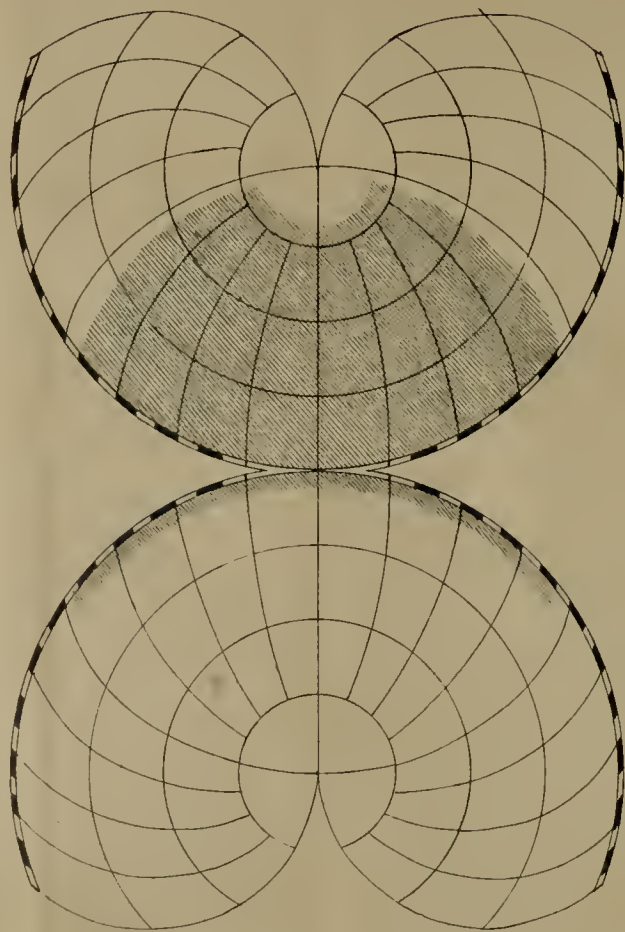


A

Tableau
vu de S.

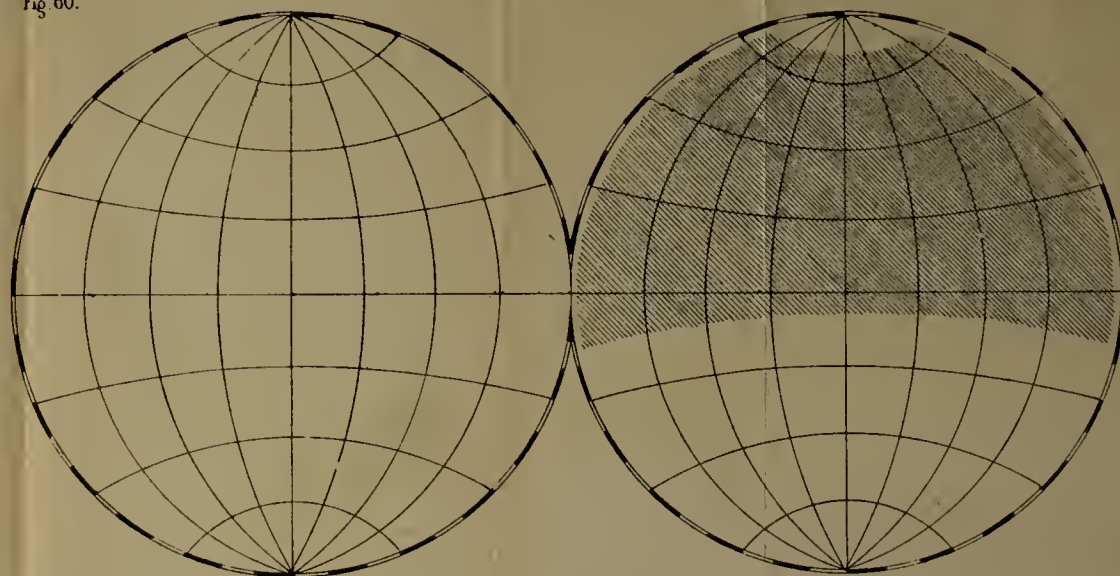
Mappemonde Bis-hémisphérique cordiforme (Gronse Fine 1531)

Fig 61



Mappemonde Bis-hémisphérique.

Fig 60.



Développement cylindrique homéotère (Bordoue 1521.)

Fig 62

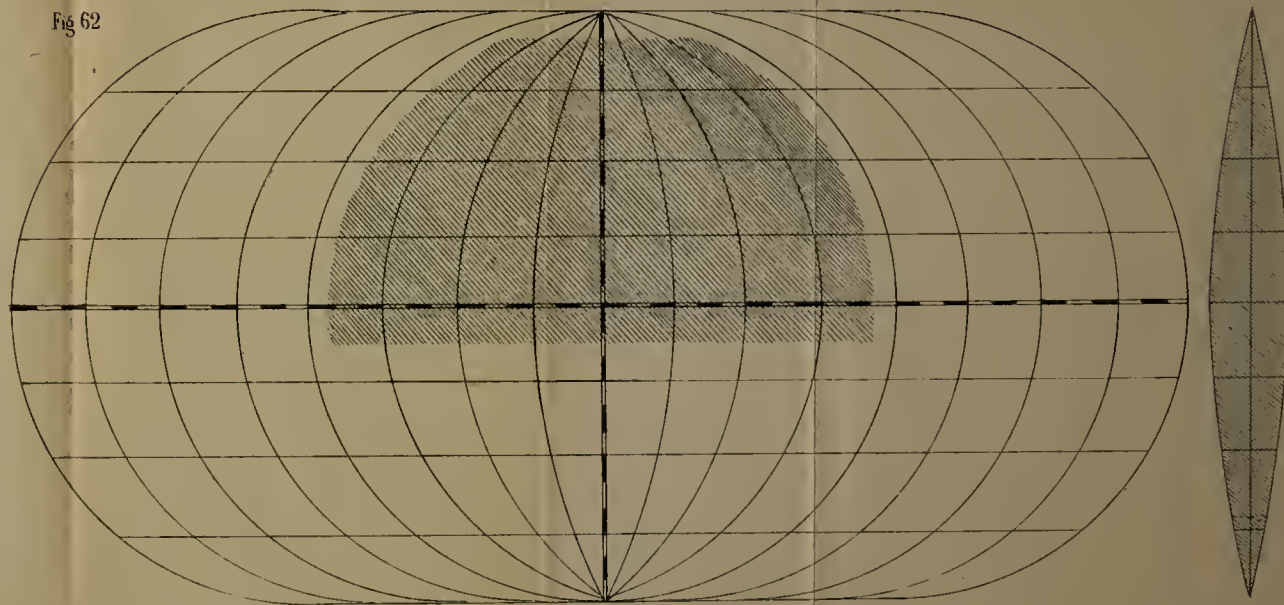


Table des matières.

	Pages.
SÉANCE GÉNÉRALE du 8 juin 1892.	5
1° Procès-verbal	5
2° Correspondance.	5
3° Sociétés correspondantes	6
4° Conférence de M ^{me} GROVE sur <i>le Chili et la Révolution</i>	6
<i>Echo du quatrième centenaire de Christophe Colomb</i> , par M. A. BAGUET	7
<i>Le Chili et la Révolution</i> , par M ^{me} E. GROVE . .	12
SÉANCE GÉNÉRALE du 29 juillet 1892.	25
1° Procès-verbal.	25
2° Sociétés correspondantes	25
3° Conférence sur <i>le premier voyage de Chris- tophe Colomb à la recherche d'une nouvelle route vers l'Inde</i> , par M. A. BAGUET . .	26
<i>Premier voyage de Christophe Colomb à la recherche d'une nouvelle route vers l'Inde</i> , par M. A. BAGUET	27
<i>Deuxième voyage de Christophe Colomb</i> , par M. A. BAGUET	70
ACTES DE LA SOCIÉTÉ	100

	Pages.
SÉANCE GÉNÉRALE du 5 janvier 1893.	102
1 ^o Procès-verbal.	102
2 ^o Ouverture de la saison d'hiver; installation de M. de Ramaix comme vice-président de la société	102
3 ^o Nomination de membres effectifs et corres- pondants	102
4 ^o Correspondance.	106
5 ^o Sociétés correspondantes	107
6 ^o Annonce de l'organisation du 6 ^e Congrès de géographie internationale à Londres en 1895	107
7 ^o Conférence sur <i>l'Inde</i> , par le P. DUMONT.	108
<i>Troisième voyage de Christophe Colomb</i> , par M. A. BAGUET	111
<i>Le Dr Germain Burmeister</i> . Notice nécrologique.	130
<i>Les Indes Anglaises</i> , conférence par le P. DUMONT.	133
<i>Bilan géographique de l'année 1892</i>	149
Amérique	149
Océanie	154
Asie	155
Afrique	156
SÉANCE GÉNÉRALE du 1 ^{er} mars 1893.	163
1 ^o Procès-verbal	163
2 ^o Correspondance.	163
3 ^o Conférence sur <i>la Russie</i> par M. GOURÉVITCH	164
<i>Christophe Colomb</i> , par M. l'abbé J. W. BROUWERS	165
SÉANCE GÉNÉRALE du 15 mars 1893.	182
1 ^o Maladie de M. Génard, secrétaire général	182
2 ^o Conférence sur <i>le Congo</i> , par M. A. VAN MONS.	183
<i>Les ressources matérielles et intellectuelles de la Russie</i> , par M. GOURÉVITCH.	185
<i>La Question des limites entre le Brésil et la républi- que Argentine</i> , par M. F. A. GEORBETTE	207

	Pages.
SÉANCE GÉNÉRALE du 11 mai 1893	228
1 ^o Réception des explorateurs du Katanga à l'hôtel de ville	228
2 ^o Séance de la société de Géographie	229
3 ^o Raoût	235
<i>Voyage au Katanga</i> , par M. ALEX. DELCOMMUNE	236
<i>Voyage au Katanga</i> , par M. le Lieutenant FRANQUI.	242
<i>Les forêts du Katanga</i> , par M. le Dr BRIART	252
<i>Miscellanées: La ville de Chicago</i> , par M. F. A. GIORLETTE	255
<i>Histoire de l'école Cartographique Anversoise</i> , par le lieutenant-général WAUWERMANS	259
<i>Introduction</i>	259
Chap. I. <i>Corographie et Topographie</i>	271
Chap. II. <i>La Cartographie grecque</i>	291
Chap. III. <i>Les Itinéraires romains</i>	317
Chap. IV. <i>Les progrès de la navigation</i>	336
Chap. V. <i>Les Portulans</i>	367
Chap. VI. <i>La Renaissance Ptoléméenne</i>	396
Chap. VII. <i>Les questions géographiques au XVI^e siècle</i>	420

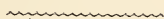
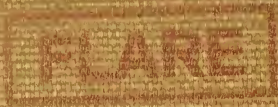


Table des Planches

	Pages.
Les caravelles de Christophe Colomb	33
Plan du territoire contesté entre le Brésil et la république Argentine	207
<i>Histoire de la cartographie anversoise.</i>	
Pl. I. Le monde au temps d'Homère et d'Hésiode, environ 1000 ans avant J.-C.	271
Fragment d'un plan de Suze	277
Pl. II. Mappemonde de Ptolémée vers l'an 140 de l'ère chrétienne	291
Pl. III. Itinéraire d'Auguste (Tables de Peutinger).	317
Pl. IV. Type de portulan du XIV ^e siècle. — Voyage de Saint-Paul	334
Pl. V. Variations du premier méridien au com- mencement du XVI ^e siècle	431
Pl. VI.	442
Pl. VII	442
Pl. VIII	442
Pl. IX.	442
Pl. X. Mappemondes cordiformes	442
Pl. XI. Mappemondes hémisphériques	442
Pl. XII. Mappemondes bis-hémisphériques	442

910.6
S6782 b
v. 16-17



UNIVERSITY OF FLORIDA



3 1262 09310 2159